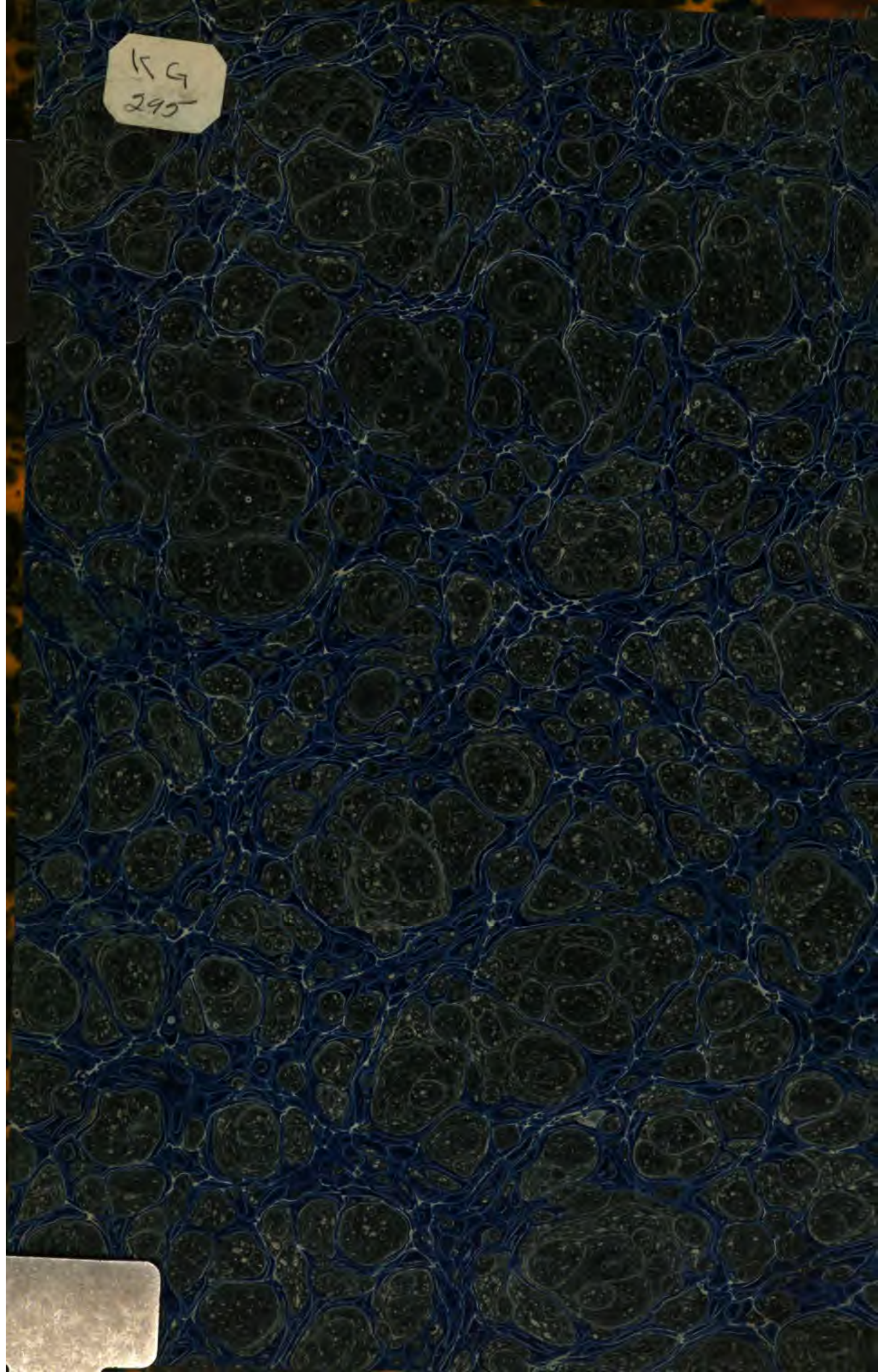

HN 6M2T D


KG
295



2 vols
4 —
[illegible] X

POÈTES FRANÇAIS.

II.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

PETITS

POÈTES FRANÇAIS,

DEPUIS MALHERBE JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR CHACUN D'EUX

PAR M. PROSPER POITEVIN.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLI.

DUCIS*.

EPITRES.

ÉPÎTRE A L'AMITIÉ

Lue le lundi 13 février 1786, à la séance publique de l'Académie française, le jour où M. le comte de Guibert y est venu prendre séance à la place de M. Thomas.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolans c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchans
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchans.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?
D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mes vaisseaux vers des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterais-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout: sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteurs et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui,
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

Quelquefois tous les deux nous fuyons au village.
Nous fuyons. Plus de soin, plus d'importune image.
Amis, la liberté nous attend dans les bois.
Sans nous plaindre, et de l'homme, et des grands, et des rois,
Nous déplorons sans fiel leur pénible esclavage.
De mes tilleuls à peine ai-je aperçu l'ombrage,
Mon cœur s'ouvre à la joie, au calme, à l'amitié.
J'ai revu la nature, et tout est oublié.
Dans nos champs, le matin, deux lis venant d'éclore,
Brillent-ils à nos yeux des larmes de l'aurore,
Nous disons: « C'est ainsi que nos cœurs rapprochés
» L'un vers l'autre, en naissant, se sont d'abord penchés.»
Voyons-nous dans les airs, sur des rochers sauvages,
Deux chênes s'embrasser pour vaincre les orages,
Nous disons: « C'est ainsi que, du destin jaloux,
» L'un par l'autre appuyés, nous repoussons les coups.
» Même sort nous unit, même lieu nous rassemble.
» Avec les mêmes goûts nous vieillissons ensemble.
» Le ciel, qui de si près approcha nos berceaux,
» Ne voudra pas sans doute éloigner nos tombeaux.
» Sur nos tombeaux unis quelque beauté champêtre
» Viendra verser des fleurs, et des larmes peut-être.
» Heureux, en attendant, nous goûtons les loisirs,

---

* Ducis (Jean-François) naquit à Versailles en 1732; ce poète se fit connaître fort tard; il avait plus de trente ans quand il donna *Améline*, sa première tragédie; cet ouvrage, qui ne méritait ni un succès ni une chute, fut suivi de neuf tragédies qui placèrent Ducis au premier rang parmi les tragiques du second ordre. On lui doit encore un grand nombre d'épîtres et de pièces fugitives qui portent les unes l'empreinte d'une âme indépendante et forte, les autres le cachet d'un talent plein de naïveté et d'une touchante mélancolie. Malgré l'amitié qui l'unissait à certaines personnes de la cour, Ducis embrassa la cause de la révolution avec toute l'énergie de son caractère; ami de l'égalité, c'est elle seule qu'il ambitionna toute sa vie, et Napoléon, qu'il avait aimé consul, lui devint odieux quand il fut empereur; aussi ne voulut-il rien accepter de lui. En 1804, Ducis quitta Paris et se fixa à Versailles où il succomba en 1817, par suite de violens maux de gorge auxquels il était depuis long-temps sujet.

» Les muses, le sommeil, les innocens plaisirs. »
O doux séjour des champs! C'était loin de la ville
Qu'Horace, dans Tibur, près du sage Virgile,
A son modeste ami, moins sobre en ce moment,
Epanchait à grands flots le Falerne écumant;
Entendait sur des fleurs le vers magique et tendre
Qui fit plaindre Euryale, et peignit Troie en cendre.
Tous deux ils parcouraient ces agrestes beautés,
Ces grottes, ces ruisseaux que tous deux ont chantés.
Trop heureux le mortel heureux et solitaire
Qui s'aime en son ami, qui dans lui sait se plaire,
Qui borne à son pouvoir les faciles désirs,
Et dans le cœur d'un autre a mis tous ses plaisirs!
Suivez ces deux amis errant dans les campagnes
Sur l'émail de nos prés, au penchant des montagnes.
Tantôt portant leurs pas vers des lieux fortunés,
Tantôt dans un désert par leur course entraînés :
Vous les verrez tous deux, ainsi que deux abeilles
Qui, sur le lis, le thym, sur les roses vermeilles,
Pompent légèrement le doux nectar des fleurs,
Dévorer des objets la forme et les couleurs,
Laisser voler partout leur âme et leurs pensées
Sur la nature entière au hasard dispersées;
Mais ils viendront bientôt, dans des discours charmans,
Rapporter leurs plaisirs, leurs goûts, leurs sentimens,
Rassembler dans leurs cœurs, ravis de ses merveilles,
Un miel cent fois plus doux que celui des abeilles.
Leur travail est égal, leur trésor est commun,
Leurs cœurs sont confondus, leur bonheur n'en fait qu'un;
Et d'un bonheur si pur la nature est charmée.

Hélas! de maux obscurs notre vie est semée.
C'est un tribut secret que l'on paie en douleurs.
Sur ce sol dévorant, fécondé par nos pleurs,
D'où l'éclair de nos jours va bientôt disparaître,
Où sous la ronce encor la ronce aime à renaître,
Parmi tant de malheurs, dans sa tendre pitié,
Le ciel, qui les prévit, nous donna l'Amitié,
L'Amitié, baume heureux qui coule sur nos peines.
Sans doute il est un âge où, bouillant dans nos veines,
De désirs, de transports notre sang allumé,
Dans ses étroits canaux avec peine enfermé,
Comme un torrent de feu court et se précipite.
L'esprit est agité, le cœur s'enfle et palpite.
Le jeune homme, à l'aspect de la jeune beauté,
De surprise et d'amour soupire épouvanté.
Du pouvoir de l'amour faut-il des témoignages?
Il entraîne Léandre à travers les orages;
Ravit Diane aux cieux, Eurydice aux enfers;
D'Andromède expirante il détache les fers,
Couvre Renaud de fleurs dans les jardins d'Armide,
Fait tourner des fuseaux entre les mains d'Alcide;
Il séduit, il égare, il endort sa raison.
Trop semblable à Circé, Vénus a son poison.
De ce poison charmant la jeunesse est avide;
Elle épuise à longs traits ce breuvage perfide,
Se consume d'amour, s'enivre de désir,
Et court avec fureur aux tourmens du plaisir.
Mais déjà, comme un songe a passé la jeunesse.
Je vois fuir loin de moi cette île enchanteresse,
Cette île où mon regard trop long-temps arrêté
Avec un long soupir cherche encor la beauté.
A travers mille écueils, à travers les tempêtes,
Je touche enfin ce bord où, brillant sur nos têtes,
Ces deux astres amis, les Gémeaux radieux,
M'éclairent sans fatigue et consolent mes yeux.
Que de fois j'ai béni leur clarté douce et sûre!
Amitié, don du ciel, flamme invisible et pure,
A mon dernier soupir échauffe encor mon sein!
Et vous que des plaisirs le dangereux essaim
Étourdit d'un tumulte et d'un éclat frivole,
Vous qui ne soupirez que pour l'or du Pactole,
Et vous qui dans les cours volez avec ardeur
Après ce rien brillant qu'on a nommé grandeur,
Conservez, s'il se peut, vos trompeuses ivresses;
Montez à la faveur, grossissez vos richesses;
Non, je ne vous vois point d'un regard ennemi,
Je vous plains seulement, vous n'avez point d'ami.
Dans ces salons pompeux où la richesse assemble
Tous ces mortels brillans, ennuyés d'être ensemble,
Je me sens accabler du poids de leur langueur,
En vain j'y cherche un homme, et j'y demande un cœur.
Dans son palais rempli le riche est solitaire;
Tout du besoin d'aimer conspire à le distraire.
Plus loin, voyez ce pauvre. Au mépris condamné,
Traînant sous des lambeaux son sort infortuné,
Sans famille et sans nom, sans épouse et sans frère,
Il lui reste un ami, son chien suit sa misère;
Son chien marche, s'arrête et veille auprès de lui;
Il l'aimera demain comme il l'aime aujourd'hui,
Il défend son sommeil, il flatte sa vieillesse :
Amis, ils ont tous deux besoin de leur tendresse.
J'ai vu, faut-il le dire? un riche avec de l'or,
Qui voulait à ce pauvre arracher son trésor,
Marchandant cet ami qui caressait son maître.
« Cet animal, dit-il, qui t'affame peut-être,
» Tu peux en le vendant soulager tes malheurs. »
« Eh! qui donc m'aimera? » dit le vieillard en pleurs;
Et son chien dans l'instant suit la voix qui l'appelle.
O symbole touchant d'une amitié fidèle,
Que ton accueil est vrai! que tes transports sont doux!
Tu chéris nos foyers, tu vieillis près de nous,
Et ton dernier regard est encor pour ton maître.

Le ciel à notre argile a trop mêlé peut-être
Un esprit inquiet, une active vigueur,

Qui lassent notre tête et trouble notre cœur.
L'homme ainsi tourmenté par son génie extrême,
Tourmenta ses égaux, l'univers, et lui-même;
Mais, parmi les transports dont il est dévoré,
Parmi tous ses excès il en est un sacré,
Que toujours on chérit, et toujours on admire :
L'Amitié le produit. Amour, sous ton empire,
Pourquoi tes noirs soupçons, tes dépits orageux,
Portent-ils la terreur et la foudre avec eux?
Comment ce même auteur peut-il donc faire éclore
Les poisons de Médée et les parfums de Flore?
Amour, peux-tu cacher sous des ris et des fleurs
Les haines, les dégoûts, le désespoir, les pleurs?
Combien la seule Hélène alluma d'incendies!
Mais faut-il des héros montrer les perfidies,
Ariane aux déserts contant son abandon,
L'air s'éclairant au loin du bûcher de Didon,
Sapho, qui, s'élançant au sein des mers profondes,
Nommait encor Phaon en flottant sur les ondes?
Faut-il peindre l'amour terrible, ensanglanté,
Ou la coupable audace outrageant la beauté?
Voyez-vous ce Centaure emportant Déjanire?
Dans ses muscles tremblans la volupté respire.
Comme à travers les flots, d'un cours précipité,
En regardant sa proie il s'enfuit enchanté!
Les yeux brûlant d'amour, les yeux tournés sur elle,
Il s'enivre, en nageant, d'une charge si belle.
Sous ce pied délicat qui cherche à s'affermir,
Son cou nerveux s'embrase, et fléchit de plaisir.
Nessus, dans les transports de ton extase avide,
Tu ne crains ni les dieux ni la flèche d'Alcide;
Mais la flèche d'Alcide est déjà dans ton flanc.

Ainsi par les excès, par les pleurs et le sang,
Partout l'aveugle Amour signala son passage.
Oh! qu'Achille jadis, emporté par sa rage,
Achille, en apparence oubliant la pitié,
Par un excès plus noble honora l'Amitié!
De ce lion sanglant que la fureur est tendre!
Ce cri : « Patrocle est mort! » ce cri s'est fait entendre.
Achille oublie alors qu'Achille est outragé.
Il court. Patrocle est mort! Il faut qu'il soit vengé.
Hector déjà trois fois, sous sa main meurtrière,
Trois fois, derrière un char, a rougi la poussière.
Sur ce corps déchiré, sensible et furieux,
Il s'écrie : « O Patrocle! » Il le demande aux dieux.
Il va bientôt enfin, vaincu par sa prière,
Rendre un fils qui n'est plus à son malheureux père.
Il se lève, il menace, il repousse ses pleurs,
Il promène à grands pas ses féroces douleurs;
Il appelle Patrocle; et, dans un tel délire,
C'est encore en tremblant l'Amitié que j'admire.
Amitié, qui sans toi porterait ses malheurs?
Hélas! nés pour souffrir, mêlons du moins nos pleurs.

Malheureux! Quoi! faut-il, sur ce globe où nous sommes,
Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes!
Se dire en gémissant, mais éclairé trop tard :
« Les voilà tous ensemble, et les cœurs sont à part! »
Hélas! la mort déjà m'entraînait dans l'abîme.
Quand le ciel, par degrés, ranima la victime.
Sur des rocs déchirans soudain précipité,
C'est là que sans couleur, mourant, ensanglanté,
De deux pauvres vieillards j'excitai les alarmes,
Et des yeux du passant fis tomber quelques larmes.

Mais mon péril n'est plus. Pourquoi le retracer
Quand je sens mon ami dans mon sein s'élancer?
C'est lui que je revois. Oh! que de pleurs coulèrent!
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent!
Appuyé sur ton cœur, renaissant sous tes yeux,
Dans quelle extase, ami, je contemplai les cieux!
J'admirai leur azur, je regardai la terre;
Je crus me ressaisir de la nature entière;
Ah! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

Mais ce rocher fatal va bientôt disparaître,
Emporté dans tes bras, sous ton abri champêtre,
Je vois cette cité, long-temps chère aux Césars,
La reine du commerce, et l'amante des arts;
La Saône, près d'Oullins, d'un flot lent et timide,
Grossir le Rhône ému qui s'enfuit plus rapide.
Déjà sous tes berceaux je vais, dès le matin,
Respirer, à pas lents, et la rose et le thym;
Et plus loin, dans ton clos, mon œil veut voir encore
Si d'un plus vif éclat ton raisin se colore.
Tu vas bientôt loin d'eux chercher d'autres climats.
Nice, où le nord jamais n'a soufflé ses frimas,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,
Nice attend ta présence, et son printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces rians orangers, ces myrtes toujours verts;
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars. Climats heureux! je le confie à vous;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux :
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire :
Pour prix de vos bienfaits vous entendez sa lyre.
Oh! que ne pouvons-nous, unis jusqu'au tombeau,
Ensemble de nos jours voir s'user le flambeau!
Ensemble!... Ah! quand déjà, dans notre âme ravie,
Nous confondions nos vœux, nos penchans, notre vie;
Quand un espoir si doux consolait nos adieux,
Tu souris, je t'embrasse, et tu meurs à mes yeux,
Tu meurs, toi, mon ami! toi qui, dans tes alarmes,

Donnas à mon péril des soupirs et des larmes!
Toi que de mon malheur le bruit fit accourir
Sur ce rocher sanglant où j'aurais dû mourir!
Ah! du bord de l'abîme où je t'ai vu descendre,
Mon bras, mon faible bras vers toi n'a pu s'étendre.

Mais quand l'homme s'éteint, tout prêt à nous quitter,
Sous quels augustes traits viens-tu te présenter?
D'avance sur ton front commence à m'apparaître
Cette immortalité qui s'attache à notre être.
Son rayon luit déjà sur ce front abattu,
Qui m'offre avec candeur quarante ans de vertu.
Qu'il est grand ce tableau de la vertu mourante!
Oui, je l'entends encor cette voix consolante
Du pontife attendri, qui, plein de nos douleurs,
T'annonça ton péril en te cachant ses pleurs.
Montazet, oui, ta bouche, avec l'accent d'un frère,
Lui peignit, lui montra, sous l'image d'un père,
Ce Dieu dont ta vertu nous fait bénir le nom!
Avec quel saint respect, quel touchant abandon
Mon ami lui prêtait son cœur et son oreille!
Je crus voir Fénelon parlant au grand Corneille.

Un peu de terre, hélas! a caché pour jamais
L'ami dont en ces lieux je cherche encor les traits.
Oullins! ô triste Oullins! que ton temple modeste
A laissé dans mon cœur un souvenir funeste!
Ah! conserve à jamais ce dépôt précieux
Qu'ont avec tant de peine abandonné mes yeux!
Au pied de cet autel où mon ami repose,
Si, pour toi, notre deuil est encor quelque chose,
Ah! laisse-lui passer nos soupirs et nos pleurs.
Son ombre, hélas! peut-être entendra nos douleurs.
Il les mérite bien cet ami si fidèle
Qui mourut en chrétien, qui peignit Marc-Aurèle.
Oh! comment honorer son génie et ses mœurs?
Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs;
Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu;
C'est moi que tout sanglant ton bras a soutenu.
Quoi! c'est moi qui renais! Quoi! c'est lui qui succombe!
Hier contre son sein, aujourd'hui sur sa tombe!

ÉPÎTRE CONTRE LE CÉLIBAT.

Toi, par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes?
Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourmens bientôt il va se consumer!
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne.
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers, ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les touchans paysages:
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait surtout le plaisir de leurs feux.
Oui, le ciel qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'âme;
Et cette volupté qui se mêle à l'amour
Y porte un nouveau charme, et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'âme et les sens former cette alliance!
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des deux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.
Philémon et Baucis ensemble les goûtèrent;
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent:
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé:
Leur toit, après leur mort, en temple fut changé:
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente;
Leurs vases les plus chers, d'argile et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main;
Leurs pénates entiers, paternel héritage;
Leur table dont les pieds du temps marquaient l'outrage,
Que couvraient, par honneur, les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.
Quoi! me dit un censeur, viens-tu, par ce langage,
En faveur de l'amour, prêcher le mariage,
Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs? — Oui, sans doute; et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais en main la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux, osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler?
Écoute. Quand les vents de leur coupable haleine,
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
Écoute ce qu'alors Nérée au sein des eaux
Criait au ravisseur enchanté de sa proie:
« Tu la tiens, insensé, tu pars: mais devant Troie
» Vingt peuples et vingt rois, pour la redemander,
» Avec mille vaisseaux sont tous près d'aborder.
» Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
» Déjà sont descendus Agamemnon, Ulysse,
» Achille, Ménélas, et Teucer et Nestor;
» La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
» Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
» Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
» Et Vénus dont la voix t'assura le secours,

» D'Ilion assiégé tu défendras les tours ?
» Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage !
» Mais Diomède accourt : il accourt, et sa rage
» Cherche, écume, menace, et va te découvrir.
» Tu le vois : tel un cerf que la peur vient saisir
» A l'aspect d'un lion, a déjà pris la fuite.
» L'heure viendra pourtant (les Parques l'ont prédite),
» L'heure où, vaincus sans peine et vainement armés,
» Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
» Des cruels champs de Mars essuîront la poussière.
» Regarde autour de toi Tisiphone et Mégère.
» Vois tous ces corps épars ; tes sinistres amours
» Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours ;
» Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène,
» Pour ta cause égorgés ou mourant dans leur chaîne ;
» Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir
» Qui va, de siècle en siècle, effrayer l'avenir. »
Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère ;
Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile ; et serai-je à tes yeux
Un mortel sans vertu, sans morale ? — Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmans nous l'a peint d'Harleville.
Eh bien donc, par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velour,
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen lointain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Évrard n'a pas, dans ses desseins,
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins ?
Mais enfin raisonnons. Tes cheveux qui blanchissent
De la course du temps chaque jour t'avertissent ;
Déjà vient la faiblesse, et la vigueur a fui :
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui ;
Que deux fois la Balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre
De gouttes, de neveux tristement assiégé,
Et dans la léthargie un beau matin plongé.
Eh ! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître ?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourans, des vieux célibataires,
Les fripons de tous temps sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon ?
Quoi ! personne pour moi ne s'intéresse ? — « Non.
» Telle est, telle est ma loi, te répond la Nature,
» Tu repousses mes dons, je venge mon injure.
» Tu voulus vivre seul : dévore donc l'ennui
» Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
» Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre ;
» Mais tourne ici les yeux : vois doucement s'éteindre,
» Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
» Qu'entourent en pleurant ces fils respectueux.
» Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie,
» Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
» Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
» En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux.
» C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
» Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
» A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
» Il vécut courageux, patient, juste, humain ;
» Il suivit sans effort cette agréable route.
» Ce n'est point la vertu, c'est le vice qui coûte.
» Au banquet de la vie, admis pour quelque temps,
» Il laisse sans regret sa place à ses enfans. »
Pourquoi le tendre Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes ?
Pourquoi le chaste Hymen rassemble-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux ?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végétât sur la terre,
Et, stérile habitant, laissât vide après lui
Ce fécond univers dont il n'eût pas joui ?
Sans l'hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfans verriez-vous votre image ?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris : sur ces lèvres charmantes,
De joie et de douleur encore toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie ? un enfant leur est né.
Qu'Œdipe offre à nos yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père ;
Mais si sa fille est là, consolant ses malheurs,
Malgré toi dans l'instant tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirans : Eurydice ! Eurydice !
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné ;
Sous son joug nécessaire il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage ;
A sa vertu plus ferme il assure un ôtage.
Sans lui l'amour le trouble ou sa langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat ;
Mais son joug plus pesant venge le mariage.
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité,
Et, pour vivre plus libre, il perd sa liberté.

Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste.
Mais je vois s'avancer un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.

Je suis libre, dit-il; et la loi, juste et sage,
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens; mais pour moi,
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
— Fort bien, je te comprends; sans peines, sans alarmes,
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir, tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon.
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre.
C'est pour tes goûts oisifs que l'art, en ce moment,
Dessine ce tableau, polit ce diamant;
Que le génie invente et redouble ses veilles
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles;
Lorsqu'enfin nos guerriers, tant de fois triomphans,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfans,
La loi veille à ta porte, et met, par sa présence,
Ta richesse, tes droits, tes jours en assurance;
Et tu trouves très bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille, et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel, et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu? Rien. Pour prix de leurs bienfaits,
Tu choisis tes plaisirs, tu dors, tu vis en paix;
Mais cet esprit charmant, ces grâces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles,
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfans orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour dans l'opprobre et les pleurs,
Paira de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait (car tourmenté de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes),
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je, en secret! c'est la publicité,
C'est l'éclat qui surtout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime:
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abîme,
Que le néant sur moi traîne tout aujourd'hui.
Oh! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui
Viendront-ils, t'accablant de dégoûts, de tristesse,
Épaissir sur tes jours leur vapeur vengeresse!
Ce temps, ce temps viendra. Par la satiété,
Au défaut du remords, je te vois tourmenté,
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton âme indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un désir,
Et seul sur cette terre, à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais chercher partout la vie:
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir les trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un rire infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse:
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore de retour
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Te voilà dans ta chambre; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, le sort, et l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front, qui, dans quelques momens...
Le coup part. — Malheureux! tu n'avais pas d'enfans:
Non, tu n'en avais pas: on ne voit point les pères
Recourir au trépas pour finir leurs misères.
Un père infortuné du moins dans ses douleurs,
Lève les yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse,
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins;
Il ne peut plus parler, mais il bénit ses soins;
Il met encore sa main dans cette main chérie;
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie,
Tous ces jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfans les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone;
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer,
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer;
Ou bien si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux ramène le coupable,
Je l'aperçois déjà, se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel, tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère.
Par lui de nos enfans formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
Nous savons que leur œil nous juge et nous contemple:
On songe à ses devoirs, quand on en doit l'exemple.

Long-temps chez les Romains, ce peuple de pasteurs,
On ignora le luxe et les arts corrupteurs;
Rome, si pure alors sous sa rustique écorce,
Vit des humains sans nombre, et pas un seul divorce.
Combien pour la pudeur leur respect éclata!
Ils offraient, comme à Mars, leur encens à Vesta;
Vers l'autel du dieu Mars le fils suivait son père;
Vers l'autel de Vesta la sœur suivait sa mère.
Pudeur! oh! qu'on s'incline à ce nom révéré!
Pudeur! oui, c'est par toi que l'hymen est sacré.
Heureux, heureux le peuple à la pudeur sensible!
Chez les premiers Romains que son cri fut terrible!
Lucrèce, ton honneur dans Rome est offensé:
Rome n'a plus de maître, et Tarquin est chassé.
Son indignation, déjà républicaine,
Fait sortir de ton sang la liberté romaine,
Sur les débris du trône arbore ses drapeaux,
Devant le fier Brutus fait marcher les faisceaux,
Et promet à Vesta, que Mars partout seconde,
Six cents ans de vertu et le sceptre du monde.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leurs fronts vertueux.
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère;
Ils lui portaient le soir, de leur charge excédés,
Les amas de rameaux qu'elle avait commandés;
Le soir leur soc actif ouvrait encor la terre,
Et lorsque, par degrés retirant sa lumière,
Le soleil, las comme eux, fermait enfin le jour,
Du repos, du sommeil bénissant le retour,
Ces vainqueurs retournaient sous un humble héritage,
Où leur mère et leur sœur apprêtaient leur laitage.
Le bonheur se mêlait à cette austérité:
L'hymen gardait les mœurs; les mœurs, la liberté:
La famille et le chef, sous la chaumière antique,
Environnaient gaîment une table rustique;
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeaux.
L'amour n'était pas loin; mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux momens.
Vénus, ah! tu rendais, pour ces chastes amans,
Leurs feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'est Vesta pour eux qui tressait ta ceinture.

ÉPÎTRE A VIEN.

De l'école française heureux restaurateur,
Qui du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple:
Toi qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talens,
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage.
Vien, c'est toi le premier qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.
Pour plaire et pour toucher, oui, ta voix leur apprit
A s'adresser au cœur, sans trop chercher l'esprit;
Comment, belle sans art, et riche sans parure,
La vérité sortait du sein de la nature.
Aussi ton seul aspect a flétri les atours
Dont un luxe indigent accablait les amours,
Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses,
Qui m'auraient fait haïr le printemps et les roses.
On vit tous ces bergers, amans de leurs miroirs,
De leurs rubans chargés, s'enfuir vers les boudoirs,
Et, serrant de dépit ses galantes merveilles,
La Flore des salons remporta ses corbeilles.
L'Histoire enfin par toi sentit sa dignité,
Reprit sous tes pinceaux sa force et sa fierté:
Pour frapper nos regards par d'augustes exemples,
Leur céleste splendeur éclata dans nos temples.
La Fable aussi par toi, comme un livre charmant,
S'ouvrit pour nous instruire, et plut innocemment.
Quand son rapt criminel a soulevé la Grèce,
Si l'indolent Pâris (1), au gré de sa mollesse,
(Lui qui seul de la guerre alluma les flambeaux!)
Soupire auprès d'Hélène au bruit de ses fuseaux,
L'infatigable Hector, l'œil brûlant de courage,
Hector, couvert de fer et sortant du carnage,
Vient lui montrer sa lance et sa gloire et ses traits
Suspendus sans honneur aux murs de son palais;
Mais pour ses bras oisifs leur charge est trop pesante.
En tremblant pour ses jours sa jeune et tendre amante
N'entend que trop peut-être, en voyant sa beauté,
Les reproches d'Hector dans la postérité.

Je quitte ce chef-d'œuvre; un autre ici m'appelle:
Du Guide, du Corrége admirateur fidèle,
Par les Grâces conduit, ton pinceau ravissant
Dans les bras de Vénus me peint Mars languissant (2).
Je vois auprès du dieu, sous ses flèches mortelles,
Dans un casque d'airain couver des tourterelles;
Mais ce casque brillant, le signal des combats,
Que précédaient les Cris, la Fuite, le Trépas,
Où flottait la Terreur sur un panache horrible,
Plein de Jeux et d'Amours, n'est plus qu'un nid paisible

(1) Tableau de Vien.
(2) Tableau de Vien.

Qu'animent du bonheur les plus heureux accens.
Là sont les tendres Soins, les Soupirs caressans.
Oh ! que j'aime ce casque où, joyeux sous leur mère,
Tous ces Amours éclos ont rassemblé Cythère !
Qu'avec ces doux oiseaux je me plais à gémir !
Tout ce tableau m'enchante, et rien n'y fait frémir !
Ce n'est plus Mars sanglant, poudreux, pâle, terrible ;
C'est Mars, mais désarmé, mais devenu sensible,
De la belle Vénus adorant les appas;
Il soupire, il frissonne, il languit dans ses bras.
Qu'un jeune homme l'observe : à cette ardente image
Il s'enivre d'amour, de gloire et de courage ;
Il détache de Mars le vaste bouclier;
Il prend sa lance en main, son glaive meurtrier,
Et croit, déjà vainqueur, lui rapportant ses armes,
D'une amante enchantée avoir conquis les charmes.

Ainsi, par tes leçons, par d'illustres travaux,
Toi-même, avec plaisir, tu créas tes rivaux.
Déjà naît une école en grands maîtres fertile.
Que de nobles travaux ! Là, je crois voir Achille (1),
Non point poussant des cris, de rage forcené,
Traînant Hector sanglant à son char enchaîné;
Mais simple et jeune encore, au vieux Chiron docile,
Sur les monts, sur les eaux, suivant son maître agile,
Préludant aux combats par sa légèreté,
Et commençant déjà son immortalité.

Là, pour garder leur sceptre, une atroce furie (2)
A son fils, à sa fille offre une coupe impie;
Mais quand, chassant enfin leur trop juste soupçon,
Pour les empoisonner elle a bu le poison ;
Quand, retenant ses cris, et d'espoir palpitante,
Elle attend leur trépas pour expirer contente,
C'est alors qu'une amante (une amante a des yeux)
Voit son dépit marqué dans ses doigts furieux,
Qui, serrant ses habits, et trahissant sa rage,
Me font voir la douleur, la mort sur son visage,
Sur ce visage affreux dont la férocité
Fait reculer d'horreur son fils épouvanté;
Mais enfin Rodogune échappe à sa vengeance.

Plus loin, dans ses excès, je vois un peuple immense,
Par le fer, par le feu, par sa fureur armé :
Soudain Molé paraît (3) ; soudain tout est calmé.
C'est la mer qui s'apaise à l'aspect de Neptune.
C'est ainsi du pinceau que l'heureuse fortune,
Amante des héros, publiant leurs bienfaits,
Raconte aux yeux leur gloire, et nous offre leurs traits.

(1) Tableau de Regnault.
(2) Tableau de Taillasson.
(3) Tableau de Vincent.

Qui sont ces combattans (1) ? La vigueur, la jeunesse.
La vertu sur leur front s'unit à la rudesse.
Oui, d'avance déjà ces trois frères romains
Portent le sort de Rome et du monde en leurs mains.
De courage et d'espoir tous leurs muscles frémissent :
Leurs cœurs, leurs bras d'acier s'entrelacent, s'unissent:
Ils m'offrent une armée, et leurs traits différens,
Avec un même esprit, marquent divers penchans.
Le père à ses trois fils présentant trois épées,
Du sang des trois Albains les voit déjà trempées :
Ses yeux levés au ciel, et ses regards brûlans,
Recommandent à Mars et Rome et ses enfans.
Oh ! comme à leur pays s'ils étaient infidèles,
Ils mourraient à l'instant sous ses mains paternelles !

Il nous promet Brutus (2), Brutus, dont les faisceaux
Dont la vertu, David, revit sous tes pinceaux.
O Brutus ! pour tes yeux quel spectacle s'apprête !
Je vois deux corps sanglans, je ne vois point leur tête.
Quoi ! tes fils ne sont plus ! ô père infortuné !
Ce funeste trépas, qui l'a donc ordonné ?
C'est toi : mais Rome, hélas ! devait t'être plus chère;
Tu n'as pu tout ensemble être consul et père.
Je te vois immobile, en détournant les yeux,
Assis près d'un autel, t'appuyer sur tes dieux.
La mort est dans ton sein : mais ciel! avec quels charmes,
Si belles de candeur, de jeunesse et de larmes,
Tes filles t'exprimant leurs naïves douleurs...
Vas, en ne pleurant pas, tu fais couler mes pleurs.
Brutus n'en verse pas : il souffre, et ce grand homme
Rend grâce aux immortels dès qu'il a sauvé Rome.

Mais ton ardeur, David, ne doit point se lasser,
Et, rival de toi-même, il faut te surpasser.
Lorsque ton art t'enflamme et t'appelle à la gloire,
C'est l'instinct qui te parle, et c'est lui qu'il faut croire.
Que ne peut le génie ! Il fait tout à son gré :
Son secret de lui-même est souvent ignoré.
Notre travail, c'est l'art; l'instinct, c'est le génie.
De ce feu créateur, cette âme de la vie,
Du peintre, du poète, aliment enflammé,
Michel-Ange est brûlant, le Tasse est consumé.
Ce feu qui sent, qui voit, juge, invente et dispose,
Sous un calme apparent quelquefois se repose :
Mais le volcan dormait ; il s'entr'ouvre avec bruit,
Et le chef-d'œuvre est là qui s'élance et qui luit.

C'est ce noble tourment dont les fureurs divines
Ont forcé ton pinceau d'enfanter tes Sabines.
O toi ! de la Peinture aimable et tendre sœur,

(1) Tableau de David.
(2) Tableau de David.

M'inspirant, comme à lui, ta force et ta douceur,
Pour rendre ce tableau, viens, fidèle interprète,
Un moment, s'il se peut, me prêter sa palette,
Et dans mon vers serré, pur et plein de chaleur,
Fais sentir son crayon, et parler sa couleur.

Au pied du Capitole (1), entre ces deux armées
D'une égale fureur au combat animées,
Quand déjà le sang coule et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfans sur leur sein, pâles, échevelées :
« Arrêtez-vous, cruels ! ou de vos bras sanglans
» Massacrez sans pitié vos femmes, vos enfans.
» Les voilà sous vos pieds ! Nous sommes vos familles,
» Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles.
» Pour vous percer le flanc vous marcherez sur eux.
» Commencez sur nos corps ce parricide affreux. »
Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,
Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié de tous ces cœurs farouches;
Elle est dans leurs regards, dans leur port, sur leur bouche;
De Tatius déjà le glaive est abaissé;
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé :
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui, c'est Mars, c'est un dieu : Tatius n'est qu'un homme.
O vous qui nous montrez ces enfans étendus,
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus!
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes!
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes.
Femme, ô sexe enchanteur ! que la maternité,
Oh ! que le cri du sang ajoute à ta beauté!
Sous ces chevaux ardens, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage! montrez-vous ! ô mères alarmées!
Les cris de vos enfans uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus tous dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire : oui, leur haine attendrie
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, Nature! A ces cris triomphans
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfans.
Eh ! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,
Quels prodiges en foule a versés ton pinceau!
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine?
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.
Le plaisir le plus doux (qui ne l'a pas goûté?)
Ton tableau nous le crie : Ah! c'est l'humanité.

Vien, quel est ton bonheur, quand tu vois ces ouvrages,
Ces fils de tes enfans, ravir tous les suffrages!
Les puissans rejetons que ta sève a produits,
Célèbres dès long-temps, sont chargés d'heureux fruits,
Qui, fameux à leur tour, sont près d'en faire éclore
Que tes vastes rameaux ombrageront encore.
A tes nobles leçons ils n'ont pu déroger;
Et tous près de leur père ils viennent se ranger.
L'aigle est le fils de l'aigle, et le ramier timide
N'engendre point son vol ni son œil intrépide.
Avec eux, de leurs noms, de ta gloire escorté
Tu t'avances vivant dans la postérité.
Tes talens sans orgueil, ta vie et longue et pure
Donne un maître, un Nestor, un père à la Peinture.
Ton front si jeune encor sous tes cheveux blanchis,
Tes yeux dès-lors du temps semblent s'être affranchis.
Vois l'Apollon romain sourire à ton École;
Te voilà dans Paris au pied du Capitole.
Dans le champ des beaux-arts, tous amis et rivaux,
Tes enfans avec joie ont saisi leurs pinceaux.
Vois ces enfans si chers dont l'essaim t'environne,
Te montrer leurs travaux, t'apporter leur couronne.
Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,
Vit les fils de ses fils, dans des fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques.
Avec éclat porté par leurs bras triomphans,
Ses regards attendris tombaient sur ses enfans;
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

(1) Tableau de David.

ÉPÎTRE A MADAME DE ***.

Oui, jeune et charmante Pauline,
Vos vertus, votre ardeur divine,
Vos entretiens religieux
M'ont fait sentir leur grâce austère
On le voit, vous tenez des cieux
Le talent rare et précieux
De toucher, d'instruire et de plaire.
Très aimable missionnaire,
Oh ! rendez nos mondains pieux!
Votre éloquence est naturelle;
Ses traits ne sont point préparés :
Tout simplement vous discourez
Comme vous êtes bonne et belle.

Votre cœur est compatissant :
Aussi vous aimez saint Vincent,
Votre guide et votre modèle,
Et toujours sans art éloquent.
Quand sous le regard imposant
De tant de dames opulentes,
Par leurs rangs, leurs noms, éclatantes,
Il mit tant de pauvres enfans,
Abandonnés dès leur naissance
Par le vice ou par l'indigence,
Faibles, tout nus et gémissans,
Que leur dit-il ? « Or sus ! mesdames,
» Vous êtes mères, sœurs et femmes;
» Vous voyez ces petits : hélas !
» Ces petits vous tendent leurs bras;
» Ils n'ont plus que vous sur la terre;
» Les voilà couchés sur la pierre :
» Vivront-ils ? ne vivront-ils pas !
» Prononcez, mesdames. » Il prie,
Joint les mains. On pleure, on s'écrie :
« Ils vivront ! ils vivront ! » Soudain
Pleuvent dans ses bras, sur son sein,
Les parures les plus pompeuses,
Les perles les plus précieuses,
Les bagues, les colliers brillans,
Les bracelets étincelans.
Pauline ! oh ! comme en ces momens,
Dans cette sainte et douce ivresse,
Vous auriez avec allégresse
Jeté vos plus beaux ornemens,
Souhaitant qu'au prix de vos charmes
Le ciel multipliât vos larmes
Pour les changer en diamans !
Par ses prêtres dans nos campagnes,
A travers les bois, les montagnes,
Quand l'Évangile était porté,
Il leur disait d'un air céleste :
« Travaillez, Dieu fera le reste;
» C'est le Dieu de la charité. »
S'il porte à la noire imposture,
A l'impie, au lâche assassin,
La terreur du courroux divin,
Il porte à l'indigence obscure,
A la jeunesse active et pure,
De l'or, des fuseaux, et du lin.
C'était l'homme de l'Évangile.
Aux champs, à la cour, à la ville
De qui n'était-il pas l'appui ?
Quoique approchant du diadème,
Toujours très pauvre pour lui-même,
Toujours très riche pour autrui.
Mais le ciel veut punir la terre :
Il l'ébranle à coups de tonnerre;
Il verse à grands flots sa colère.
Vingt peuples vont mourir de faim :
Eh bien ! c'est un chétif humain,
C'est ce villageois qui les prône,
Ce vieillard demandant l'aumône,
Qui saura leur donner du pain.

Voilà, Pauline, les miracles
Qu'humble vainqueur de tant d'obstacles
Opéra ce prêtre divin.
Comme en lui, quand dans sa misère
Le pauvre en vous chercha sa mère,
La chercha-t-il jamais en vain ?
Partout, sans cesse on vous implore;
Vous donnez, vous donnez encore :
Votre cœur n'a jamais compté.
Je vois dans vos yeux la bonté,
Sur votre front la pureté,
Dans tous vos traits la dignité
Sans faste et sans froideur écrite.
Toujours sur vos lèvres habite
Le sourire, la vérité.
Dès l'enfance, à la charité,
Dans vous avec simplicité
Une mère instruisit sa fille :
C'est un propre, un bien de famille
Et vous en avez hérité.
Plus d'une dame vous imite;
Même penchant les sollicite
Et vous met en société.
Tant mieux ! la douce piété,
Et sa sœur l'aimable Gaîté
Et la Paix qui marche à sa suite,
Embellit encor la beauté.
C'est une grâce temporelle;
Mais ce rien peut être compté :
Saint Vincent n'est point irrité
Qu'on vous trouve charmante et belle.
Comme il voit d'un œil enchanté
Vos beaux noms pour l'éternité.
Tous écrits en lettres de flammes !
Portant dans son cœur, et les Dames,
Et ses sœurs de la Charité.
O vous que ma Muse révère,
Famille à l'Église si chère,
Dont, hélas ! la fureur des vents,
Une tempête meurtrière
Ne nous priva que trop long-tems,
Et que le ciel rend à la terre :
Sous vos asiles généreux
Vous rentrez, et les malheureux
A vos soins vont encor s'attendre.
Sous un ciel dur et désastreux,

Votre cœur conserva pour eux
La maternité la plus tendre,
Et vous n'aviez plus qu'à reprendre
Vos habits, et non pas vos vœux.
Par vos saints travaux, ô Pauline,
Dès long-temps vous êtes leur sœur :
Ce nom cher et plein de douceur
Aux mêmes palmes vous destine.
Quand vos discours nous ont touchés,
Nous sentons bien de quels péchés
Nous devons surtout nous défendre.
Ah ! gardez ce cœur noble et tendre,
Et ce front déjà radieux,
Et ce cœur si religieux,
Qui nous plaint de tant de méprises.
Hélas ! dans d'éternelles crises,
Dupes d'un monde insidieux,
Nous cherchons la paix en tous lieux ;
Vous la trouvez où Dieu l'a mise.
Vous édifiez à l'église,
Et partout vous charmez nos yeux.
Soyez notre sœur la plus chère,
Très long-temps l'ange de la terre,
Bien tard, bien tard l'ange des cieux.

ÉPITRE A MA MÈRE

SUR SA CONVALESCENCE.

—

O toi par qui je vis et pour qui je soupire,
Ma mère, cher trésor que le ciel m'a rendu,
Enfin, ma terreur cesse, et mon œil éperdu
Sur ton lit ne voit plus reluire
Le glaive de la mort, trop long-temps suspendu.
Ah ! je frissonne encor de l'horreur qu'il m'inspire.
Cependant quand la fièvre, après un court repos,
Pour dévorer tes jours accourait plus terrible,
Dans ton lit de douleur, au milieu de tes maux,
J'ai vu ton front calme et paisible.
Ce n'est pas que ton cœur sensible
Ne connût, n'éprouvât, ne plaignît nos douleurs.
Hélas ! nous redoutions de te montrer nos larmes,
Tu craignais de montrer tes pleurs.
Tu payais ce tribut de tendresse et d'alarmes
A la nature, au sang qui m'unit avec toi,
Mais sur quel ferme appui, sur quel rocher, dis-moi,
Se fondait ton âme affermie,
Quand du bord étroit de la vie
Tu fixais sans frémir, cet abîme profond,
Cette éternité redoutable
Où tout, pouvoir, grandeur, se perd et se confond ?
A cette image épouvantable,
Non, ce n'est point par des discours,
Par les rêves hardis d'une raison frivole,
Charlatans fastueux qui nous trompent toujours,
Que l'homme, au noir flambeau qui fait pâlir ses jours,
Ou se soutient, ou se console.
Pour toi, pour toi, ma mère, il fut une autre école.
Ton cœur qui n'a jamais flotté
Dans ce vague affligeant, ce vide qui désole,
Par l'ancre de la Foi fortement arrêté,
Du sein de la tempête humblement s'est jeté
Dans les bras de ce commun père,
De ce Dieu de bonté, de tendresse et d'amour,
Qui, plaignant les enfans restés seuls sur la terre,
Oiseaux abandonnés dans leur nid solitaire,
Les rappelle vers lui dans un plus doux séjour,
Et les enfante au ciel pour les rendre à leur mère.

Aussi, plein d'espérance et de sérénité,
Aux portes du trépas, ton esprit immobile
S'est posé doucement sur un chevet tranquille ;
Ne voyant dans la mort que l'immortalité,
Et dans le tombeau qu'un asile ;
Tu l'avais craint de loin, tu l'as bravé de près ;
Tu n'as point attendu qu'en ces momens funèbres
Il te vint, mais trop tard, révéler ses secrets.
Tu dévoras cent fois ces complaintes célèbres,
Où l'amant de la nuit, l'ami des malheureux,
Le trop sensible Young, sous des cyprès affreux,
A chanté sa douleur, la mort et les ténèbres.

Dis-moi pourtant, dis-moi comment de ta gaîté,
Comment de ton esprit le ton piquant s'allie
Avec le grave front de la mélancolie
Qui médite l'éternité ?
Ton œil reprend sa grâce et sa vivacité ;
Tu renais : mon cœur bat. Tout rit dans la nature,
Tout brille. Est-ce une erreur? Est-ce un enchantement?
Ces gazons sont plus verts ; la lumière est plus pure ;
Ce ruisseau sous les fleurs court plus rapidement ;
L'oiseau chante plus tendrement ;
Les bergères plus vivement
Frappent d'un pied léger ces tapis de verdure.
O prés délicieux ! vallons frais, grotte obscure,
Séjour propre au bonheur, que vous êtes touchans !
Oui, j'étais né pour vous, j'étais né pour les champs ;
C'est tout mon cœur qui m'en assure.
J'aurais été berger, c'était là mon destin.
Oh ! comme avec plaisir j'aurais pris le matin
Ma panetière, ma houlette !
Et sans doute vous pensez bien
Que je n'eusse jamais oublié ma musette.

J'aurais eu mes moutons, ma maîtresse, mon chien;
On aurait dit Ducis, comme on dit Timarette.

Un autre sort m'entraîne. Allons, de son tombeau,
Que Macbeth tout sanglant à ma voix se réveille!
Rallumons, s'il se peut, mes esprits au flambeau
Du sombre Crébillon, du sublime Corneille.
Ma mère, entends mes vers. Eh bien! as-tu frémi?
De ton sang dans mon cœur reconnais-tu la flamme?
As-tu versé des pleurs? Ai-je ébranlé ton âme?
Tout ton sein palpitait, le sens-tu raffermi?
Tes yeux pleins de bonheur, pleins de douces alarmes,
M'observent tendrement, et répandent des larmes.
Ah! si le sort, moins ennemi,
Honorait mes travaux par d'illustres suffrages!
Si ton bonheur du moins me payait ses outrages!
Hélas! tu sais quels traits le ciel lança sur moi.
Sans père... sans épouse... après un long orage,
Nu, combattant les flots, échappé du naufrage,
Ma mère, je reviens vers toi;
Je viens saisir ton bras qui m'appelle au rivage.
De ton péril passé mon cœur est encor plein.
Et tes soins, tes leçons, tes jours, tu les destines
A mes deux pauvres orphelines.
Leur mère, hélas! n'est plus; tu leur ouvres ton sein.
Tu fus mon appui dès l'enfance,
Et ta vieillesse encore aime à me soutenir.
Chaque jour tu me fais bénir
Le sein qui m'a donné naissance.
Tu m'appris, par tes mœurs, la vertu, l'innocence;
Tu viens dans tes douleurs de m'apprendre à mourir;
Donne-moi maintenant des leçons de constance.
Hélas! j'en ai besoin, l'homme est né pour souffrir.
Le Ciel, qui l'a voulu, fit pour moi sur la terre
Germer bien des douleurs: s'il daignait les calmer,
Voir mes pleurs et se désarmer!
S'il rendait seulement sa coupe moins amère!
Non; l'or ni la grandeur ne sauraient m'enflammer;
J'eus même assez souvent peine à les estimer.
J'ai vu leur rien de près, j'ai pesé leur chimère
Mais il est d'autres biens plus faits pour me charmer,
Que l'on n'achète point, qu'il est si doux d'aimer:
O Ciel! conserve-moi mes enfans et ma mère.

ÉPÎTRE A LEGOUVÉ.

—

Du Ciel, cher Legouvé, nous tenons, en naissant,
Une raison sévère, un cœur compatissant;
Mais de cette raison qu'on passe la mesure,
L'esprit qui s'en offense et se fâche et murmure,
Qu'on outre la pitié, cet heureux sentiment
Cesse d'être un plaisir, et devient un tourment.
Tout est soumis, pour plaire, à des règles prescrites,
Et veut qu'on se renferme en de justes limites.
La raison de l'excès doit nous rendre ennemis;
L'ordre est d'abord goûté, le vrai seul est admis.
Leur cri, toujours si prompt, n'est jamais équivoque:
L'horrible nous repousse, et l'absurde nous choque.

D'où vient que, dans Atrée, au lieu de la terreur,
Je ne sens qu'une froide et révoltante horreur?
C'est qu'exempt de péril, sans combat, sans colère,
Dans une coupe impie Atrée offre à son frère,
Attestant tous les dieux sous un tendre maintien,
Le sang fumant d'un fils qui glace tout le mien.
Je dis au Ciel tranquille: Où donc est ton tonnerre?
Mais si, dans Rodogune, une exécrable mère,
Sur les lèvres d'un fils, quand l'autre est massacre,
Porte un poison mortel par ses mains préparé;
Sur sa bouche, en tremblant, suivant la coupe errante,
Si j'ai senti l'espoir, la pitié, l'épouvante;
Enfin si, maudissant et son fils et les dieux,
Je la vois dans la rage expirer à mes yeux,
Du poète enchanteur j'admire l'art immense,
Et de Corneille entier la masse et la puissance.
Et ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglans, sur son sein qui recule,
Essaie, en tâtonnant, un poignard ridicule:
Ce vil esclave en pleurs, maudissant le trépas,
Qui tremble à chaque instant d'un bruit qu'il n'entend pas;
Ce tigre sans courage, et dont la barbarie
Fatiguait les bourreaux, et non pas la furie;
Qui dans Rome embrasée eût, la lyre à la main,
Mêlé sa douce voix aux cris du genre humain;
Cet empereur cocher, l'empoisonneur d'un frère,
L'assassin de Burrhus, l'assassin de sa mère:
Pourquoi, près d'expirer, sous son antre odieux,
Pâle et transi d'effroi, réjouit-il mes yeux?
Ami, c'est qu'en m'offrant sa bassesse et ses vices,
De la mort de Néron tu m'as fait des délices.
J'aime à voir le tourment qu'il subit dans tes vers,
Et je rends grâces aux dieux qui vengent l'univers.

Que ne peut le génie! Il sait, par son prestige,
Changer l'horreur en charme, et l'obstacle en prodige.
L'obstacle est l'ennemi qu'il se plaît à dompter;
Mais il est des efforts qu'il ne faut pas tenter.
Qui l'eût cru cependant, qu'un fourbe, un misérable,
Lascif, dévot, impie, humblement exécrable,
Le pauvre homme en un mot, qui, frais, pieux et doux,
Vous mène par le nez le plus crédule époux;
Veut corrompre sa femme en épousant sa fille,

S'empare en priant Dieu, des biens d'une famille,
Scélérat que l'enfer prit plaisir à former,
Tel enfin qu'il n'est pas de mot pour le nommer,
Pût exciter le rire, et parvint à nous plaire!
Ce secret dans Tartufe est écrit par Molière.

Que je hais dans les champs tout contraste odieux
Dont s'afflige notre âme et qui blesse nos yeux,
Ces goûts dénaturés, ces contre-sens funestes,
Qui, dans des parcs charmans, dans des sites agrestes,
Ont bâti, pour nous plaire, un cachot détesté,
L'effroi de l'innocence et de l'humanité!
Loin de moi cette pierre où, soulevant sa chaîne,
Dans les mortels ennuis d'une espérance vaine,
Un malheureux grava ses amères douleurs,
Sous les murs d'un tombeau, confident de ses pleurs!
Non, ces grilles de fer, cette clé monstrueuse
Qui tournait à grand bruit sous une voûte affreuse:
Non, ces larges verrous qu'une barbare main
Poussait si rudement sur des portes d'airain;
Et cette lampe avare au milieu des ténèbres,
Jetant le faible éclat de ses lueurs funèbres;
Et ces globes de fer qu'en implorant la mort
Un spectre en cheveux blancs traînait avec effort:
Non, non, jamais près d'eux, en agitant leurs ailes,
Des pigeons amoureux, de douces tourterelles,
Ne viendraient de Vénus savourer les plaisirs,
Ou se parer d'orgueil, d'espoir et de désirs.
Verrais-je dans le creux d'une lampe infernale,
Creux qui rendrait visible une nuit sépulcrale,
Couvant ses chers petits, à peine éclos au jour,
La colombe échauffer les fruits de son amour?
Lorsque l'aurore au loin vient dans l'air qui s'épure
De rayons et de fleurs parsemer la nature,
Verrais-je avec plaisir, près de ces noirs barreaux,
Par Vénus réveillés, ces fidèles oiseaux
S'éloigner, revenir, s'attaquer, se répondre,
Leurs becs chercher leurs becs, leurs soupirs se confondre,
Leurs cous briller de grâce, et leurs ailes frémir,
De bonheur et d'amour tout ce peuple gémir?
Empressement, rigueur, crainte, ruse, art de plaire,
Timidité, transport, je vois là tout Cythère.
Comment, parmi ces jeux, ces doux roucoulemens,
D'un génie oppresseur m'offrir les instrumens?
Malheur à qui pourrait, par un tel assemblage,
Désenchanter soudain la plus charmante image!

Veux-tu, cher Legouvé, descendre dans ton cœur,
Et remplir tes écrits de grâce et de vigueur?
Crois-moi, mon jeune ami, vole à ton ermitage;
Les champs et l'amitié sont les trésors du sage.
La paix, la vérité, t'appellent dans les champs:
Là les plaisirs sont purs, les tableaux sont touchans;
L'esprit y suit son goût, le cœur y suit sa pente,
Comme l'arbre qui croît, comme l'eau qui serpente.
C'est là qu'avec toi-même, au doux bruit des zéphyrs
Tu chantas les cercueils, l'amour, les souvenirs;
Que tu fis soupirer la tendre rêverie,
S'incliner le regret sur son urne chérie,
S'argenter des amans le magique flambeau,
Et ses pâles rayons glisser sur un tombeau.
Ah! sans doute ton cœur, ton œil mélancolique
Mouilla de quelques pleurs ta palette tragique.
Chante encor les tombeaux. Non, sous ces monumens
L'amitié n'est point sourde à nos gémissemens.
L'urne muette écoute; elle aime à nous entendre.
Les morts ne sont pas loin. Ah! naissez sur leur cendre,
Doux parfums, humbles fleurs, tributs trop douloureux
Que nos pleurs font éclore, et qui croissez pour eux!

Mais à sa noble cour Melpomène t'appelle.
A tes premiers penchans, à ses faveurs fidèle,
Il est temps, Legouvé, que des succès nouveaux
Au théâtre français signalent tes travaux.
La sensibilité, l'âme de tes ouvrages,
De Paris qui t'attend te promet les suffrages;
Mais, ami, c'est aux champs qu'il faut la cultiver;
Là le cœur, moins distrait, se plaît à l'éprouver;
Là pour sa Phèdre en pleurs, sur ses vers pleins de charmes,
Racine, au sein des bois, fera couler tes larmes.
Des traits les plus profonds veux-tu peindre l'amour,
Sur ton cœur embrasé le pressant nuit et jour,
Près des saules que j'aime, et d'une eau qui murmure,
Va, libre et loin du monde, épris de la nature,
L'étudier; non pas dans ces jardins peuplés
De monumens d'hier, à grands frais rassemblés,
Où le goût qui gémit voit trop souvent paraître
Sur un vaste terrain l'esprit étroit du maître;
Mais dans un site agreste, austère ou gracieux,
Où sans art, sans effort, pour enchanter tes yeux,
La nature entretient ses beautés éternelles.
Va souvent (car de près il faut voir ses modèles),
Cherchant l'homme dans l'homme, avec des crayons prêts,
Chez le peuple surtout saisir ses premiers traits,
Ses mœurs, ses passions, leurs signes, leur langage,
Ce ton qui parle au cœur, et fait vivre un ouvrage.
Jamais le mal d'autrui ne te fut étranger:
C'est là que, sans témoins, tu pourras soulager
Le vieillard courageux que trahit sa misère,
L'enfant, sous des lambeaux, qui sourit à sa mère.
Crois-moi, ces tendres soins ne seront pas perdus;
De bonnes actions sont de beaux vers de plus.
L'esprit ne vient pas nuire à leur grâce innocente:
Le cœur les a conçus, et le cœur les enfante.
Car ne crois pas, ami, qu'un vers majestueux
Ne naisse qu'à l'abri du palais fastueux;

Melpomène, en sortant d'un superbe portique,
Visite avec plaisir la cabane rustique,
Et sous un humble toit courbe un front généreux :
Elle accourt en pleurant aux pleurs du malheureux.
Une lampe à la main, sous une roche aride,
Elle aime à s'enfermer seule avec Euripide ;
Elle erre avec Sophocle autour du Cythéron,
Combat avec Eschyle aux champs de Marathon :
Des chœurs religieux entonne les cantiques.
Ainsi cet art divin, sous leurs ailes tragiques,
Dans les jours du génie et de la liberté,
A son comble jadis tout à coup fut porté.

Il est pour tous les arts des momens de prodiges :
Alors de tous côtés éclatent leurs prestiges.
Raphaël va chercher ses pinceaux dans les cieux,
Pergolèze y noter leurs chants mystérieux ;
Colomb de l'univers court changer la fortune ;
Démosthène indigné rugit à la tribune ;
Homère, en les peignant, sait agrandir les dieux,
Newton saisit du ciel l'ensemble harmonieux ;
Turenne, Scipion, s'élançant vers la gloire,
Ont la soif, le secret, le don de la victoire.
Oh ! combien doit chérir son vallon fortuné,
Le mortel vers les champs, vers les arts entraîné,
Qui voit sous l'œil du ciel, avec ordre et mesure,
Ses prodiges sans nombre inonder la nature !
Sous leur immense poids doucement accablé,
Je me sens plus tranquille, agrandi, consolé.
Il semble que le ciel, par sa vaste puissance,
Par sa bonté surtout, m'a mis sous sa défense.
Je vois par le bonheur tout ce monde animé,
Et par des cris d'amour son auteur proclamé.
Ce sol, ces airs, ce feu, ces eaux, tout est merveille ;
J'interroge un gravier, une plante, une abeille.
A pas lents et pensifs, La Fontaine à la main,
Parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin.
J'entends dans la nature et dans ses harmonies
Du céleste ouvrier les grandeurs infinies.
Heureux qui, pénétré, ravi de ses bienfaits,
Sur un autel champêtre offre à ce dieu de paix
Le tribut des vergers, des guirlandes fleuries,
Et l'hymen des oiseaux, et l'encens des prairies !
Un esprit vaste, et fait pour l'immortalité,
Partout dans l'univers voit la Divinité :
L'humble vertu le charme ; il prend en main sa lyre,
Et plein de l'Éternel, il la chante et l'inspire.

ÉPÎTRE A MA FEMME.

Non, ma muse n'est point ingrate :
Et quand ma fièvre et ses accès
Me laissent dans deux jours de paix
Revoir ton souris qui me flatte,
Accepte mon remercîment,
O ma compagne douce et bonne !
Des mille soins que constamment,
Et sans y penser seulement,
Ton cœur depuis six mois me donne.
Ah ! que souvent il a gémi,
Lorsque dans mon sein a frémi
Ce serpent glacé qui frissonne,
Ce volcan fougueux qui bouillonne,
Ce Protée, agile ennemi,
Là, ruisseau dans l'ombre endormi,
Là, torrent qui s'enfle et qui tonne.
Que d'Esculapes généreux
Ont cherché les pas ténébreux
De ce monstre qui les étonne,
Dont aussi parfois je raisonne,
Sans y rien comprendre, comme eux !
Oh ! qu'il m'est doux dans ma détresse,
Quand l'ardente fièvre me presse,
De boire, par l'eau tempéré,
D'un joli vin blanc, acéré,
Que tu m'offres avec tendresse,
Que ma main verse avec vitesse
Au fond de mon sein altéré !
Lorsque je te tiens dans mon verre,
O frais nectar ! ô jus divin,
Je me dis : « Tout bon médecin
» Prononcera, j'en suis certain,
» Que jamais on ne désespère
» D'un malade dans sa misère,
» Tant qu'il a du goût pour le vin. »
C'est l'avis de notre Esculape
Du franc, du sensible Voisin,
Qui permet souvent au raisin
De venir nous offrir sa grappe
Ou ses juleps de Chambertin ;
Qui laisse faire sans injure,
Mais en l'observant d'un œil fin,
Sa médecine à la nature,
Marchant toujours avec mesure
Auprès d'elle et sur son chemin.
Ah ! fidèle amant des prairies,
Si j'osais au gré de mes vœux,

Quand l'âge a blanchi mes cheveux,
Me montrer dans les bergeries,
Je dirais à mes pastoureaux :
« Si vos Annettes vous sont chères,
» Chantez tous sur vos chalumeaux,
« Voisin, l'ami de vos troupeaux
» Et des brebis de vos bergères;
» Voisin, béni dans vos cantons,
» Qui placé parmi les grands noms,
» De son art sondant les mystères,
» Et par des levains salutaires
» Combattant les plus noirs poisons,
» D'un venin toujours près d'éclore,
» Qui les infecte et les dévore,
» Voudrait préserver vos moutons. »
A toi, Voisin, le pauvre en larmes,
Chaque mal, chaque âge a recours;
Le temps cruel, tu le désarmes;
Lorsqu'à travers leurs sombres jours,
La vie encor par tes secours
Fait au vieillard luire ses charmes,
Nos Philémons sont sans alarmes,
Mais leurs Beaucis tremblent toujours.
Aussi ma sensible compagne
Te dit, n'osant croire ses vœux :
« Ses frissons seront-ils nombreux?
» Ils sont déjà moins rigoureux;
» Quand la fièvre vient après eux,
» Le sommeil du moins l'accompagne,
» Mais déjà s'enfuit loin de nous.
» Dites, hélas! l'espérez vous,
» Qu'après tant de craintes mortelles
» Le vol joyeux des hirondelles,
» Un ciel plus clair, un air plus doux,
» L'extrait par des herbes nouvelles,
» Aidant ses forces naturelles,
» Pourront me sauver mon époux? »

O sexe fait pour la tendresse!
La douleur vous vend nos enfans,
Vous veillez sur nos pas naissans;
De vous l'homme a besoin sans cesse
Par vous nous vivons au berceau;
Par vous nous marchons au tombeau
Sans voir la mort et sans tristesse :
Du ciel la profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constans,
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur de tous les temps.

ÉPÎTRE A MA SŒUR.

—

Ma chère Thérèse, c'est toi!
Thérèse! ce nom doit me plaire.
C'était celui de notre mère;
Et ce nom tu le tiens de moi.
Oui, ma sœur, un festin t'appelle,
Mon feu rit, s'anime, étincelle.
Julienne a mis le couvert;
Elle a déjà fait son ménage;
C'est elle qui trotte et qui sert
Mais la voilà; place au potage!
Aux convives de Lucullus,
Qui tâtent et ne mangent plus,
Laissons leur table ambitieuse,
Leurs grands vins, leur coupe orgueilleuse;
Laissons-les des mets des gourmands,
Tributs de tous les élémens,
Fatiguer leur dent dédaigneuse;
A cette table monstrueuse
Laissons-les, au bruit des concerts,
Voir sans joie, au sein des hivers,
Les plus beaux présens de Pomone;
Et nous, quand les vents dans les airs
Soufflent du haut de leurs déserts
La neige qui nous environne,
Eh! dis, ma sœur, n'avons-nous pas
Foyer bien chaud, gentil repas,
Ce gigot qu'un ail aiguillonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encor vert,
Et ce biscuit, et ce dessert,
Que mon petit jardin me donne,
Qu'avec joie, et non pas sans peur,
Au printemps mon œil vit en fleur,
Et que ma main cueille en automne
Il est là, ce bon noyau vieux
Que renferme en ses flancs joyeux
Cette cruche qui va paraître;
Où, bien clos et sans accidens,
Ce fils du soleil et du temps
Mûrit pour toi sur ma fenêtre.
Il sera clair, fort et brûlant,
D'un or brun, d'un goût excellent,
Tout café qu'un ciel pur vit naître,
Ce café qui vit autrefois
Bondir et danser à la fois
Toutes ces chèvres en folie,
Dont l'heureuse ivresse indiqua

Le grain parfumé du moka
Sur les buissons de l'Arabie

Que nos festins bourgeois sont doux!
Festins où le cœur nous rassemble,
Où parfois nous mettons ensemble
Des amis simples comme nous.
Là, gai des chagrins que j'évite,
Sans rien qui m'étonne ou m'agite,
Sans m'informer des jeux du sort,
Dans ma volontaire ignorance
Dans mon heureuse indépendance
Je me tiens caché dans le port.
Que le vent les chênes renverse,
Qu'il les brise, qu'il les disperse,
Je brave en paix tout son effort.
Je ne crains point qu'on m'humilie:
Je me suis fait roseau, je plie;
Je serai toujours le plus fort.
Eh! quels honneurs, quelles richesses
Me paîraient mes douces paresses,
Mes loisirs, mon aimable vin
Que mon curé jugea clair-fin,
Né d'un sol obscur et sans gloire,
Mais dont aussi j'ai droit de boire
Sans eau, sans ivresse et sans fin?
Que j'aime sa couleur jolie,
Par des nuances embellie,
Dont l'œillet naissant est jaloux;
Et son jus frais, piquant et doux
Qui coule et qui roule et murmure,
Et me rappelle une onde pure
Dont j'entends les jolis gloux-gloux!

Ma sœur, c'est ainsi que ma muse
Se joue, et s'égare, et s'amuse,
Donne à tout un aimable tour;
Sans elle, que m'offrent ces verres?
La triste cendre des fougères.
Moi, je les vois dans leur contour,
Imitant les grâces légères,
Fils de Bacchus, fils de l'Amour,
Tout brillans de l'éclat du jour,
Et faits du lit de nos bergères.
Les Ris voltigent autour d'eux.
Le champagne y mousse et pétille.
Tu vois bien ces festins pompeux:
Parmi tous ces blasés nombreux,
Tout rit, tout chante, tout y brille,
Mais, hélas! où sont les heureux?
L'ennui s'assied auprès des belles;
L'Hymen s'est enfui, désolé;
L'Amour même s'est exilé,
Et les Amitiés où sont-elles?
L'espoir fuit dès qu'il a brillé.
Tous nos bonheurs sont infidèles;
Tout ce qui nous charme a des ailes;
Tout charme est bientôt envolé

Ma sœur, ma vieillesse t'est chère.
Soudain à l'aspect de ton frère,
Ton rire aimable est embelli.
De mes maux viens verser l'oubli,
Viens verser la paix dans mon verre.
Sur des souvenirs enchanteurs,
Plus doux que la rose vermeille,
Que le lis aux fraîches couleurs,
Volons gaîment de fleurs en fleurs;
Mais hâtons-nous comme l'abeille.
Tu le sais: le fil de nos jours,
Plus faible ou plus fort, craint toujours
Les ciseaux subtils de la parque.
Ce vieillard qui ne s'assied pas,
Le Temps, sans retour, à grands pas,
Nous entraîne tous à la barque
Où sont égaux tous les états;
Où le vieux Caron nous entasse,
Disant à chacun: « Paie et passe;
» On ne donne rien ici-bas. »

Mais au bruit de sa rame, ensemble
Goûtons, attendant le trépas
Dont l'ombre marche sur nos pas,
Le nœud du sang qui nous rassemble,
Et la douceur de nos repas.
J'entrevois ma dernière aurore:
Sur ma sombre route, ah! pour moi
Si quelques fleurs devaient éclore
Pour en jouir puissé-je encore
Les cueillir, ma sœur, avec toi.

ÉPÎTRE A BITAUBÉ.

—

Oui, dans tes écrits purs, les vertus domestiques
T'appelaient, Bitaubé, vers les temps héroïques:
Le siècle de tes mœurs, hélas! est loin de nous.
Combien dans ton Joseph! sous les traits les plus doux,
J'admire son amour, sa pitié pour ses frères,
Ses larmes pour Jacob, le plus tendre des pères!
Chacun croit voir le sien: les pleurs viennent aux yeux.
Je me dis: Les voilà, ces jours de nos aïeux,

Ces pasteurs premiers-nés de la nation sainte,
Peuple aimé du Seigneur, et nourri dans sa crainte!
Avec quel chaste goût, quel soin religieux,
Tu m'offres leur berceau, leurs rits mystérieux,
Et le puits du serment, l'autel, leurs sacrifices!
Ton âme à tes lecteurs fait passer ses délices.

Avec quel charme encor j'ai vu sous tes pinceaux
Les marais du Batave affranchir leurs roseaux!
Mais que ne peut le style et la chaleur de l'âme!
J'ai lu ton Iliade avec un cœur de flamme,
Avec le pouls d'Achille, et parfois enfonçant
Sur mon front peu guerrier son casque menaçant.
Ton ardeur m'entraînait comme un torrent rapide.
Oui: voilà Diomède, Ajax, Ulysse, Atride,
Agitant leur panache et leur lance en fureur;
Patrocle, Achille, Hector, promenant la terreur;
Tout est fuite ou combat: au lieu d'un j'en vois mille.
Quoi! Vénus perd son sang! Quoi! Pâris blesse Achille!
Ici, Grecs et Troyens, au carnage animés,
Se percent dans des flots par Vulcain enflammés.
J'entends tonner Bellone, et crier la vengeance.
Jupiter contre Hector penche enfin la balance.
Il meurt, Troie est en cendre; et les hommes, les dieux,
Ont troublé pour Hélène et la terre et les cieux.

Oh! comme tes héros ont chacun leur courage,
Leur port, leurs traits, leurs mœurs, leur penchant, leur langage!
Homère et la nature, en leur fécondité,
Nous raviront toujours par leur variété.
Poète immense et vrai, dans tes divins ouvrages
Tout est vie, action, charme, leçons, images.
Jupiter dans les cieux, sur ses balances d'or,
Voit flotter les destins et d'Achille et d'Hector.
Pluton dans les Enfers, pour punir les Atrides,
Fait sortir des serpens du front des Euménides.
Neptune arme les mers, et poursuit sur les eaux
De Pâris ravisseur le crime et les vaisseaux.
Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du ciel, de l'onde et de la terre,
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue;
Là ce chêne aux cent bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs:
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort,
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.
Les trois Grâces en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant: « Chantons, Homère est né.»
Vénus craignit qu'Homère, instruit par la nature,
Ne sût pour plaire un jour, lui ravir sa ceinture,
Le pinçon se joua dans les frais arbrisseaux,
L'aigle au sommet des airs, le cygne au sein des eaux.
Tout semblait annoncer ses beautés éternelles;
Ses vers ont trois mille ans, ses grâces sont nouvelles.
Ami, ton nom célèbre, et sur le sien porté,
Volera d'âge en âge à l'immortalité.
Mais montre-nous la tombe et la rustique pierre
Où les Grâces en deuil ont pleuré ton Homère.
Apprends-nous, s'il se peut, sous quel ciel les neuf sœurs
T'ont couvert au berceau de baisers et de fleurs.
Ainsi du Nil fécond l'urne au loin tant cherchée,
Épanchant ses trésors, reste toujours cachée.
Et toi, grand Jupiter, que si loin de nos yeux
Ta splendeur et l'espace ont voilé dans les cieux,
Qui de nous vit ta tête, ou qui l'aurait conçue?
Homère dans son vol l'aurait-il aperçue?
Oui, ton front tout-puissant il nous l'a révélé;
Mais, en le dessinant, sans doute il a tremblé.
S'il l'a peint, c'est d'un trait. Que son sourcil remue,
Tout s'arrête en suspens dans la nature émue;
L'enfer craint, la mer tremble, et le jour s'est voilé;
Sur ses gonds fléchissans le monde est ébranlé.
Tout s'incline et frémit sous le dieu du tonnerre.
Oui, puisqu'il est si grand, il doit chérir Homère;
Il doit t'aimer aussi. Mais ces puissans tableaux
Me font peur: j'étais né pour chanter les ruisseaux.
Qu'Achille enfin triomphe, heureux dans son courage,
J'y consens; mais faut-il, pour assouvir sa rage,
Faut-il qu'autour de Troie, après son char sanglant,
Trois fois il traîne Hector et si noble et si grand,
Tendre époux d'Andromaque, hélas! que son veuvage,
Avec son fils naissant, réserve à l'esclavage?
Ah! lorsqu'un coq ardent, acharné, furieux,
Secouant son panache et l'éclair de ses yeux,
Met à mort son rival, se rengorgeant de gloire,
Insulte-t-il les morts? souille-t-il sa victoire?
Le sang ne coule plus, le sérail est en paix,
Les Hélènes sans peur habitent le palais,
L'amour rentre bientôt, et l'amour devant elles
De leur Pâris encor vient agiter les ailes.

C'est par de doux objets que le cœur est charmé.
Ce charme par Homère en tous lieux fut semé.
A sa voix ont couru, sous leurs palais humides
S'asseoir près de Thétis ses belles Néréides;
Les nymphes ont gardé les bois et les ruisseaux;
Pan en troubla quelqu'une au fond de leurs roseaux.
Il dit: « Naissez, Printemps! vous, Zéphyrs, suivez Flore!
» Vous, Heures, entourez le doux char de l'Aurore!
» Vous, nuages du ciel, cachez, cachez encor

» Le lit de Jupiter sous vos pavillons d'or.
» Jeune Hébé, sur des fleurs lorsqu'à table il repose,
» Verse-lui le nectar avec des doigts de rose. »
Ami, je n'aime plus tous ces combats sanglans;
Pour moi ton Iliade a trop de mouvemens :
Mon âme est douce et faible, à s'attendrir aisée.
J'appelle à mon secours ta charmante Odyssée.
Eh! que me font, dis-moi, ces foules de héros,
Et leurs casques, leurs chars entraînés par les flots;
Ce Xanthe débordé, Troie, et tant de victimes;
Et ces murs, et ces camps, pleins de gloire et de crimes,
Ces nocturnes combats où d'atroces fureurs
Conjuraient le soleil d'éclairer tant d'horreurs?
Mais voyez, dira-t-on, accompagné d'Hélène,
Agamemnon vainqueur retournant à Mycène,
Rendant à Clytemnestre un époux glorieux,
Un époux roi des rois, un roi l'égal des dieux.
—Oui, mais qui, par sa femme, assassiné lui-même...—
Mes amis, s'il se peut, contez-moi Polyphème,
Et le fidèle Eumée, et ce chien si touchant
Qui reconnaît son maître, et meurt en le léchant;
Pénélope et sa toile, et ses nuits dans les larmes;
Et, si l'on peut user ces récits pleins de charmes,
Contez-moi dans les bois Petit-Poucet errant,
Ou bien, si vous voulez, la Belle au bois dormant.
Ce sont là mes plaisirs, ce sont ceux de mon âge :
Homère est né conteur; il m'en plaît davantage.
Par Achille et Vénus ce poète inspiré
Jamais de trop d'encens peut-il être honoré?
A la pudeur jamais fit-il le moindre ombrage?
Sous des rocs caverneux qui bordent le rivage,
Quand de Nausicaé les pieds nus et charmans
Dans un cristal qui fuit pressent ses vêtemens,
Nul œil ne peut errer ni sur son sein d'albâtre,
Ni sur ses beaux genoux que Diane idolâtre.
Pudeur! oui, c'est pour toi que les Grâces exprès,
Pour tempérer l'orgueil ou l'éclat des attraits,
Ont filé le doux lin d'un voile humble et modeste
Qui vient les embellir de son charme céleste,
De son ombre, ou plutôt d'un autre enchantement.
Heureux, trois fois heureux le chaste et jeune amant
Qui s'éprend pour jamais d'une Vénus si pure,
Et sent lier son cœur des plis de sa ceinture.

Ami, Jupiter t'aime. Eh! qui sait, quelque jour,
S'il ne daignera pas visiter ton séjour?
« Oui, dira-t-il d'abord en voyant ta compagne,
» C'est elle, c'est Baucis, Philémon l'accompagne,
» Voilà leur lit, leur table avec son pied trop court.
» Leur verger qui fleurit, et la perdrix qui court.
» De l'amour conjugal leur hymen est l'exemple. »
Il peut changer, ami, ta demeure en un temple.
Mais ce miracle encor doit-il être opéré?
Le toit d'un honnête homme en tout temps fut sacré.
Quelle amitié peut mieux s'expliquer que la nôtre?
Qui de nous eut plus d'art, d'ambition que l'autre?
Nous devions nous tenir par un autre lien,
Thomas fut ton ami, je fus aussi le sien.
Qu'en son nom quelquefois l'amitié nous rassemble;
De lui, de ses vertus nous parlerons ensemble :
Entretiens à la fois et douloureux et doux!
Né faible, il a fini; mais, hélas! avant nous.
Nous, pèlerins plus forts, nous avons, sous l'orage,
Plus d'une fois le jour reçu tout son outrage,
Plus d'une fois le soir séché nos vêtemens.
Mais la peine a toujours ses dédommagemens.
Nous voilà, grâce au ciel, avec notre innocence,
Près d'arriver ensemble au doux pays d'enfance;
Pays d'aise et de paix, lieux chers et peu connus,
Où l'on songe, l'on dort, l'on ne se souvient plus,
Où l'on ne fait plus rien, mais où l'on aime encore.
Les dieux nous ont conduits, notre encens les implore.
Nos respects envers eux ne sont jamais perdus :
Ami, viens, prends mon bras, nous y voilà rendus.

ÉPÎTRE A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

Oui, tout dans la nature, ô mon cher de La Tour!
Se montre, disparaît, vit, et meurt à son tour;
Oui, nos quatre saisons, figurant nos quatre âges,
Devant nous, en fuyant, font passer leurs images.
Dans l'abîme du temps qui nous engloutit tous,
Déjà l'été s'enfonce, et l'automne est sur nous.
Vois-tu comme il sourit, avec son charme austère,
Au poète, à l'amant, au peintre, au solitaire?
Comme il imprime aux cieux, à nos forêts, aux fleurs,
Sa majesté tranquille, et ses graves couleurs?
Heureux qui rêve alors au fond d'un bois qu'il aime,
Et devant sa raison peut se citer lui-même;
Qui, sous la feuille éparse et volant sur ses pas,
Démêle ce qu'il est d'avec ce qu'il n'est pas;
Cherche si l'indulgence, adroite adulatrice,
Ne lui déguise pas tel penchant et tel vice;
Et si, pour la vertu toujours prompt à s'armer,
Il s'est vraiment acquis le droit de s'estimer!
En effet, avec lui l'homme est sans cesse en guerre.
Étonnant abrégé de la nature entière,
Il unit la paresse avec l'ambition,
La douceur de l'agneau, la fureur du lion,
L'astuce du renard, le cœur du chien fidèle,
Tantôt hibou caché, tantôt vive hirondelle.
Par mille vents divers c'est un roseau battu.
Il cherche, il fuit, reprend, quitte encor la vertu,

Il est tout, et n'est rien. Quel poids fixe et tranquille
Pourra donc affermir ce sol vague et mobile?
La raison, la raison. Par des flots entraîné,
Notre esquif sur les mers par elle est gouverné.
Oui, l'homme a beau s'en plaindre, il ne peut s'en défaire;
Il revient, malgré lui, sous son joug salutaire.
Mais il monte plus haut. Né vrai, religieux,
Il élève et son âme et ses mains vers les cieux.
Faible, il craint sa faiblesse; et son encens honore
La force et l'équité dans le dieu qu'il implore:
Il y cherche un asile. Il pense, il sent de loin
Que dans ce monde injuste il en aura besoin.
Aussi, dès son enfance, un mouvement sublime
L'instruit de ses destins, lui fait haïr le crime;
Lui dit, malgré l'éclat de tant d'astres divers,
Qu'il existe en lui-même un plus noble univers;
Un temple, un sanctuaire où, dans une âme pure
Resplendit mieux qu'au ciel l'auteur de la nature.
Par un coupable excès frémit-il emporté;
Il sent d'abord pour frein la gênante équité,
L'Éternel lui remit et sa palme et sa foudre;
Et s'il sait s'accuser, il sait se faire absoudre.
Frappé de sa sagesse, il en voit un rayon
Percer dans le grand plan que traça son crayon.
Il regarde, il compare, il juge, il peut élire:
Là, le faux lui répugne; et là, le vrai l'attire.
A leur table frugale, avec sa femme assis,
Voit-il un laboureur entouré de ses fils,
Mangeant d'un front serein, avec eux et leur mère,
Les mets exquis et sains que lui vendit la terre;
Il ne cherchera point des vases ciselés,
Des coupes d'or, des fruits avec pompe étalés;
Mais il admirera le front pur de ses filles,
L'appétit du travail, la gaîté des familles,
Le sel inattendu d'un mot réjouissant,
Le facile abandon d'un bonheur innocent;
Des trésors de raison, de candeur, de justice,
Et, parmi tant de mœurs, nul accès pour le vice.
« Heureux, dit-il, le cœur instruit à l'abhorrer,
» Mais si plein de vertus, qu'il n'y saurait entrer. »
Jadis, sous les consuls, c'est ainsi qu'un même homme,
Vivant pour ses enfans, pour sa femme, et pour Rome,
Père, époux, citoyen, magistrat, et guerrier,
Dans chacun de ses noms existait tout entier.
Il exerçait chez lui la noble dictature
Dont l'avaient investi les lois et la nature,
Qui donnaient, sans appel, à ses bras tout-puissans,
Droit de vie et de mort sur ses propres enfans.
Il n'ensanglantait pas ses faisceaux domestiques:
Son cœur était humain, ses mœurs étaient rustiques;
Des pénates d'argile ornaient seuls son foyer.
Sous le seul joug des lois il aimait à ployer;
C'était là son honneur: ou terrible à la guerre,
Il s'armait pour les dieux, pour lui, pour Rome entière,
Il mourait sous son aigle; et, mort, dans sa fureur,
Son œil, fixe et sanglant, épouvantait d'horreur.

Mais ces jeunes beautés, qui partageaient leurs couches,
Aimaient-elles vraiment des soldats si farouches,
Effroyables époux, qui, fiers, armés toujours,
Ou sortaient du carnage, ou veillaient sur des tours?
Eh! peut-on demander si ces moitiés fidèles
Chérissaient leurs maris, quand ils mouraient pour elles?
Leurs enfans au berceau, leur sang, leur plus cher bien,
Leur père, en cheveux blancs, ne leur disait-il rien?
Oui, pour l'homme et la femme, en ces momens d'alarmes,
Le péril est commun, chacun d'eux a ses armes.
Leurs cœurs n'en font qu'un seul. Mais dans leur chaste ardeur
Couve un volcan tout prêt à venger la pudeur.
Quand Lucrèce expira, percés dans sa blessure,
Rugirent à la fois l'hymen et la nature.
Leur cri de tous les cœurs sortit en même temps,
Et ce cri fit pâlir et chassa les tyrans.

Et depuis, quel spectacle offrit Rome à la terre!
Un peuple agriculteur, religieux, austère,
Aux lois, à ses consuls, à vaincre accoutumé;
Peuple fait pour la guerre, et pour ses droits armé.
Leurs triomphes pompeux montaient au capitole.
Leur toit pur des vertus était la simple école.
Leurs Caton, leurs Brutus, au milieu des fuseaux,
Y croissaient pour les mœurs, les lauriers, les faisceaux.
Dans Rome alors point d'arts, de jongleurs, de faussaire,
Et pendant cinq cents ans pas un seul adultère.
C'était alors le temps des fortunés époux:
Leur lit était sacré, leur chevet était doux:
Le repos succédait à leurs travaux pénibles.
Le temps rajeunissait leurs nœuds indestructibles.
Dans les champs, dans les camps, de quoi par son retour
Ne les consolait pas leur conjugal amour!
L'exemple était partout, ils n'avaient qu'à le suivre.
Ensemble, après leur mort, ils comptaient encor vivre.

Aussi, lorsque dans Rome on apprit qu'un Romain
Demandait le divorce. « Oh! cria-t-on soudain:
» Hymen! voile ton front. » Ce trait parut féroce:
Ce fut pour les Romains une injustice atroce,
Un forfait sans exemple: en moins d'un seul moment
Se répandit partout un vaste étonnement.
On ne concevait pas, quand le ciel les assemble,
Que deux chastes moitiés ne fussent plus ensemble;
Qu'après les droits, le charme et d'un premier amour,
Et d'un commun sommeil, et d'un même séjour,
On pût se séparer. Quelle audace rebelle,
Quel orgueil son mari trouva-t-il donc en elle?
—Aucun.—Est-elle avare?—Oh! non.—Ses cris jaloux

Ont-ils avec éclat tourmenté son époux?
— Non, jamais. Elle offrit à l'époux qui l'exile
Un sein chaste, il est vrai, mais un hymen stérile;
Voilà tout son forfait, ou plutôt son malheur.
Rome fut pleine alors de deuil et de douleur,
D'horreur et de pitié tous les cœurs se serrèrent,
La loi parut cruelle, et les larmes coulèrent.
On crut voir, lorsqu'enfin ce désordre éclata,
Mourir sur son autel le feu pur de Vesta.
L'ennemi près des murs, en s'y montrant en force,
Aurait moins consterné que ce premier divorce.
Depuis, Carvilius, cet époux inhumain,
Fut toujours détesté par le peuple romain :
Et ce Carvilius, si je le nomme encore,
C'est pour venger de lui l'hymen qu'il déshonore.

Quand Rome eut asservi tant de peuples divers,
Le luxe asservit Rome, et vengea l'univers.
A la Rome de brique, et libre et vertueuse,
Succéda Rome en marbre, esclave et fastueuse.
L'égoïsme entra seul dans ces cœurs abattus;
Inhumant la patrie, insultant aux vertus,
Il décomposa tout; et c'est ainsi, dans Rome,
Qu'il ne se trouva plus ni de Romain, ni d'homme.
Dans ce centre de l'or, du crime, du pouvoir,
S'éteignit tout honneur, tout remords, tout devoir.
Rome devint horrible, et versa dans le monde
De sa corruption l'urne immense et profonde,
Y roula ses questeurs, préteurs, brigands titrés,
De débauche, de sang, de rapine altérés.
Caligula parut : fléau, dont la démence
Montre Héliogabale, Attila qui s'avance,
Et tous ses Goths armés, qui, vingt fois, par torrens,
Viendront saccager Rome, au pillage accourans.

Mais tandis que le ciel fait rouler en silence
Les vertus, les forfaits, les beaux-arts, l'ignorance,
Chassant, ramenant tout dans un cercle sans fin,
Où des faibles mortels est écrit le destin;
Nous-mêmes jugeons-nous, et, trop malheureux hommes,
Parmi nous, sur nos mœurs, sachons où nous en sommes.
J'y vois sans pain, sans bois, un vieux pauvre opulent,
Qui d'une lampe avare emprunte un jour tremblant :
Son fils qui jette tout, à qui, dans sa misère,
Manquera même un drap pour entrer dans sa bière :
Et cet ambitieux qui, d'honneurs accablé,
Meurt d'un seul qu'il n'a pas, par l'orgueil désolé :
Et ce vil parvenu qui, de vautour superbe,
Redeviendra l'insecte, et rampera sous l'herbe :
Et ce mortel oisif qui, traînant sa langueur
Sous le vide écrasant de l'esprit et du cœur,
Peut-être aura besoin, pour vaincre sa paresse,
Du crime et du remords qu'amène la mollesse :
Et ce voluptueux, dans ses sens tourmentés,
Expiant ses plaisirs par des cris mérités :
Et ce fou vigoureux, plaintif, tremblant, crédule,
Qu'abêtit, gronde et tue un Purgon ridicule :
Et ce joueur qui perd d'un air si gracieux,
Mais s'arrache le sein, en maudissant les cieux,
Tant d'autres... Dieu vengeur, c'est de leur propre vice
Qu'exprès, pour les punir, tu tiras leur supplice!
Je plains du moins, je plains les tourmens de l'amour,
Phèdre abhorrant sa flamme, et se cachant au jour;
Didon sur son bûcher. Toute amante a des charmes;
Hermione a ses cris, Andromaque a ses larmes.
Oui, je plains et Chimène, et ses nobles douleurs,
Et les longs cris perdus d'une Ariane en pleurs.
Je plains et Ladislas, et ce fatal Oreste
Dont Talma rend si bien le front triste et funeste.
Mais je dois plaindre aussi ce funeste insensé,
Ce mort de quarante ans, par les plaisirs usé,
N'offrant plus, dans son corps, dégoûtant d'impuissance,
Que d'un mort non complet la douteuse existence..
Réponds moi, malheureux, es-tu mort ou vivant?
— Il est mort! il est mort! Voilà, voilà pourtant
Où l'ont mis, jeune encore, et l'extrême mollesse,
Et des plaisirs sans fin la fatigue et l'ivresse.
Je me souviens d'un trait sur ce point recueilli,
Que Thomas autrefois me conta dans Marli.
Un Anglais, riche en biens, en jeunesse, en naissance,
Avait gaîment en l'air jeté son existence,
Et noyé dans ses sens, à force de plaisirs,
Santé, grâce, raison, et tout jusqu'aux désirs.
Comment sous ces débris recomposer son être?
Il appelle ses gens (c'était un très bon maître) :
« Dans mes coffres, dit-il, rassemblez, mes enfans,
» Ces papiers, ces effets, cet or, ces diamans,
» Ces portraits. » Dans un d'eux, qui pourtant l'intéresse,
Il trouve, il reconnaît sa première maîtresse.
Un soupir a surpris son cœur indifférent :
« Quoi! dit-il étonné, je suis encor vivant! »
Au fond d'une cassette, et bien sûre et bien close,
Avec respect, plus calme, à part, il le dépose.
Son œil redevient mort, mais son cœur a gémi.
Le maître de l'hôtel était là. « Mon ami,
» J'abandonne Madrid et pour de longs voyages;
» A ta foi, lui dit-il, j'abandonne ces gages,
» Ces coffres, ces effets; tes mains, à mon retour,
» Veillant sur ce dépôt, me le rendront un jour.
» Et vous, honnêtes gens, qu'ont lassés mes caprices,
» Recevez dans mes dons ce prix de vos services.
» Avec notre bon hôte, heureux et sans souci,
» A votre aise, à mes frais, vous m'attendrez ici.
» Allons, ne pleurez pas, nous nous verrons encore. »
Il quitte alors Madrid. Où va-t-il? Je l'ignore.

Muse, dis-moi les lieux où je suivrai ses pas.
Le voilà dans des rocs, au milieu des frimas,
Conducteur de mulets au sein des Pyrénées.
Son teint s'est rembruni, ses mains sont basanées.
Déballant, rechargeant, cher à ses compagnons,
Sur des pics élevés, dans le creux des vallons,
Il descend, grimpe, souffle, et couche sur la dure,
Il l'avait oubliée, il rapprend la nature,
Redevient homme enfin. Il pleure : « O Dieu, dit-il,
» Quand l'ennui de mes jours allait user le fil,
» Tu m'as ressuscité. Par quels tristes supplices,
» J'ai payé ma mollesse et mes fausses délices!
» Puis-je acquitter jamais ce que nous te devons,
» Le travail et l'amour, les plus chers de tes dons!
» Ah, dieu!... si libre encor!... » Son âme est attendrie.
Il croit la voir, la nomme; il songe à sa patrie.
Il retourne à Madrid; de son hôte il reprend
Son or, plus que son or, ce portrait tout-puissant
Qui sous la cendre éteinte a ranimé sa vie.
Il part avec ses gens, il arrive, il s'écrie :
« O mon pays natal, où règnent par la loi,
» Ensemble unis, les grands, et le peuple et le roi,
» Salut! C'est dans ton sein que l'amour me rappelle.
» J'en partis inconstant, mais j'y reviens fidèle. »
Il cherche, il voit de loin un très simple séjour,
Mais où naquit, aux champs, l'objet de son amour,
Doux champs, chéris des cieux, voisins de la Tamise,
Est-ce vous, lui dit-il, est-ce vous, chère Élise?
—C'est moi.—Ciel! je me meurs... Auriez-vous un époux.
—Non.—Quoi! se pourrait-il?—Il me revient. C'est vous.
Sa mère entre à ces mots; leurs mains, leurs cœurs, leurs larmes
Se pressent sur son sein. O momens pleins de charmes!
Muse sacrée, accours, prête-moi tes pinceaux!
Tu m'as fait pour chanter l'hymen et ses berceaux,
Et l'enfant qui doit naître, et les amours fidèles.
C'est vous, amans ingrats, qui leur donnez des ailes.

Ami, viens donc m'entendre, et juger près de moi
Si je peux m'acquitter encor de cet emploi.
Du rossignol sauvage, attendu sous ces roches,
Mon vers, jeune et brillant, a senti les approches.
Il s'afflige aujourd'hui. Dans nos bois jaunissans,
Novembre abat leur feuille, et fait siffler ses vents.
J'erre, heureux et pensif, au gré d'une tristesse
Qui m'égare à pas lents, mais douce, enchanteresse,
Tendre, humectant mes yeux; et dans mon cœur serré
Vit encor sous la cendre un peu de feu sacré;
Oui, tant qu'ému soudain d'une verve secrète,
Je pourrai, vieux berger, prendre en main ma musette,
Je chanterai les champs et les saules chéris,
Leur ombre, leur ruisseau, leur paix, leurs prés fleuris.
Enfant redevenu, je joue et je m'amuse.
Heureux, si quelquefois il échappe à ma muse
Un vers qu'avec Thomas eût approuvé Chaulieu,
Qu'eût aimé Florian, qui contente Andrieu!
Du vieillard, on le sait, la plainte est le domaine;
Il remâche toujours quelque misère humaine.
Puis-je, art charmant des vers, te trop remercie ?
Je dois à tes faveurs le bonheur d'oublier.
C'est par toi que, courant, sur les bords les plus riches,
Après des papillons, des fleurs, des hémistiches,
J'habite un monde à part, un nouvel univers,
Caché, seul, à mon aise y moissonnant des vers,
Heureux sous le secret. Mes vers, fuyant la gloire,
M'ont, comme un doux Léthé, défait de ma mémoire.
Voici mon dernier vœu : c'est (car tout doit finir)
Qu'un solitaire ami garde mon souvenir,
Mais qu'il m'estime heureux; c'est qu'une mère tendre,
Que je n'aurai pas vue, un moment sur ma cendre
Jette un regard sensible où je sois regretté,
Et croie avec mes vers sa fille en sûreté;
C'est qu'un homme d'honneur, ami de la campagne,
Souffre que mon recueil dans ses bois l'accompagne,
Qu'il dise : Homme et poète, il fut de bonne foi :
Viens, Ducis, viens aux champs, je t'emporte avec moi.

ÉPÎTRE

A M. LE CURÉ DE ROCQUENCOURT,

Près de Versailles.

Humble prêtre, pasteur du plus petit hameau,
Où quelques toits épars renferment ton troupeau;
Qui, là, pendant vingt ans, d'une âme au ciel acquise,
Servis si bien le pauvre, et l'état, et l'église;
Qui, près du lieu superbe où Louis autrefois
Fixa par son séjour la majesté des rois,
Sous l'abri le plus simple, ermite un peu rigide,
Presqu'aux yeux d'une cour trouvas la Thébaïde;
Mon ami (car le ciel, sous cet auspice heureux,
M'ouvrit enfin le port imploré par tes vœux),
Je te connus, t'aimai dès ma plus tendre enfance.
L'un près de l'autre nés, sous la douce influence
D'un naturel timide, enclin à se cacher,
Que le monde aisément devait effaroucher,
Quoique de goûts pareils, par instinct solitaires,
Nous avons tous les deux pris des chemins contraires.
Toi, brûlant pour le ciel, par ce ciel tu compris
Que d'un prêtre éclairé, doux, d'un saint zèle épris,
Il avait fait pour l'homme un appui salutaire,
Un vivant évangile et le sel de la terre (1).

(1) *Vos estis sal terræ*. S. Paul.

Un jour, tu désiras cacher tes jeunes ans
Sous l'ombre où saint Bruno recueillait ses enfans;
Mais l'humble Charité, compatissante mère
Des actifs habitans de l'utile chaumière,
Y voulut par tes mains soulager leurs douleurs,
Leur prodiguer tes soins, et ton zèle, et tes pleurs.
Que de fois cependant, sur de brûlantes ailes
T'élevant par l'amour aux beautés éternelles,
Tu planas librement sur ce triste univers!
Et moi, né pour l'amour, la retraite et les vers,
Respirant et couvant d'un saint mélancolique
La moindre impression de la pitié tragique,
Trop prompt à m'attendrir, sincère ami des lois,
Cherchant dans mon cœur même un heureux contre-poids,
A ces besoins d'un cœur qui s'agite et s'ignore,
A ce feu, né des sens, qui trop souvent dévore,
Je trouvai le bonheur dans les nœuds les plus doux,
Dans ces noms chers de fils, et de père et d'époux.

A la rigueur du sort j'échappai, non sans peine.
Fait, sans l'avoir prévu, pour servir Melpomène,
Sur la scène, un peu tard, avec quelque bonheur,
J'amenai la pitié, le remords, la terreur.
D'Angiviller charmé me fut un second père;
Parvenu sans intrigue au fauteuil de Voltaire,
Né très peu courtisan, pensif et recueilli,
Par un peu de faveur à la cour accueilli,
A Marli m'égarant sous les plus frais ombrages,
Ivre de Sakespir, adorant ses ouvrages,
Doux au fond des forêts, terrible au sein des fleurs,
J'ai peint Macbeth, Léar, leurs crimes, leurs malheurs.
Fut-il bonheur plus grand? fut-il faveur plus chère:
J'ai vu de mes succès, j'ai vu pleurer ma mère.
Cette image jamais ne peut s'évanouir;
Et j'ai même à l'instant le bonheur d'en jouir.

Mais toujours des succès l'envie a pris naissance.
Ce monstre, en se cachant, se met en évidence.
Il hait, mais sourdement, écrivains et guerriers;
Siffle en applaudissant, mord tout bas les lauriers,
Frémit d'être aperçu, retient sa bave impure,
S'abhorre sous son masque, et rit dans sa torture.
Oh! souvent qu'avec peine, observant par malheur
D'un Pylade envieux la honteuse douleur,
Un poète, averti de ce qu'il n'eût pu croire,
A, perdant un ami, gémi d'un peu de gloire!
J'ai vu, par des succès trop long-temps tourmenté,
D une chute au théâtre un auteur enchanté,
S'enivrer de sa joie, et sur un corps sans vie
Faire sauter la Rage et trépigner l'Envie.

Mais toi qui sous la croix, dans des transports pieux,
Ne vois que la conquête et la palme des cieux;
Qui sais de nos néans la déplorable histoire;
Que Dieu ne mit qu'en lui la véritable gloire;
Que de lui-même enfin, par l'orgueil exalté,
L'homme n'aurait jamais compris l'humilité;
Que Dieu la révéla: si vers la cité sainte,
Loin d'un monde pervers, de sa chétive enceinte,
Ton zèle a quelquefois enlevé mes désirs;
Si mettant en commun nos peines, nos plaisirs,
Souvent dans ces discours où le cœur se déploie,
L'amitié sur nos fronts fit rayonner sa joie;
Ami, lorsqu'en ton cœur j'ai couru renfermer
De cruelles douleurs que Dieu seul peut calmer;
Quand j'ai senti tes pleurs se mêler à mes larmes,
En aurais-je goûté le secours et les charmes
Si le ciel n'eût voulu t'amener près de nous,
Sur un sol moins coupable, et dans un air plus doux (1)?
Mais dis-moi donc comment, près d'un chalit funeste,
Où se pressaient la mort, et le crime, et la peste,
Vers d'affreux scélérats par ton zèle entraîné,
Respirant sur leur bouche un air empoisonné,
Martyr, cent fois martyr, et martyr sans murmure,
Ange du ciel perdu dans une fange impure,
Tu leur faisais passer ton cœur religieux,
La paix du repentir, et le pardon des cieux!
Et tu n'as pu quitter la vue et la misère
De tant de malheureux qui t'appelaient leur père!
C'est un ordre absolu, c'est un ordre sacré,
Qui seul de ces cachots malgré toi t'a tiré.

Enfin tu vins aux champs. Le plus petit village,
Ou plutôt un hameau, t'offrit un ermitage,
Où, soignant tes brebis, seul, et voisin des bois,
Tu fus pasteur, ermite et poète à la fois;
Car ta muse, avec grâce et sacrée et rustique,
Parfois au catéchisme a fourni son cantique.
Ton presbytère étroit, sous ton humble clocher,
A l'église attenant, suffit pour te cacher.
Le jardin, qu'à grand'peine un quart d'arpent compose,
Comme un autre a son lis, son œillet et sa rose.
Un lilas, à la porte, annonce le printemps,
Un cyprès nous y dit: « Tout passe avec le temps. »
Le charmant rousselet, la bergamotte encore,
D'un duvet parfumé s'y couvre et se décore.
Là, le chou s'arrondit; et le laurier, plus loin,
S'élève, mais sans gloire, et caché dans un coin.
Un banc sous un berceau, voilà l'antre où l'ermite
Vient, son bréviaire en main, le lit et le médite.
J'y crus voir Paul, Antoine, auprès de leur ruisseau,
Et le pain tout entier dans le bec du corbeau.

(1) M. Le Maire, avant d'être curé de Rocquencourt, fut vicaire à Bicêtre, directeur et confesseur de la prison des Cabanons.

Salut! vieux Démabis (1), brave homme, huissier en titre,
Qui fais marcher le chœur, et tourner le pupitre,
Battre et sonner la cloche, et par qui, dans ta main,
La bêche, utile aux morts, rend vivant le jardin.
Je t'aperçois d'ici, ma petite Taupette,
Qui jappes, mords ma jambe, et fuis dans ta cachette!
Et toi, savante en l'art de gouverner un pot,
Qui, hors de broche, à temps, mis toujours un gigot,
Que le ciel libéral, ma bonne mère Antoine,
Te donne à bon marché l'embonpoint d'un chanoine!
Tu m'as vu bien souvent, ermite à Roquencourt,
Habiter le désert à deux pas de la cour:
Lire, causer, me taire, ou, d'une main champêtre,
Y planter un pommier, dirigé par ton maître.
Un jour après sa messe, il m'instruit, et soudain,
Joyeux, je prends sa bêche et creuse le terrain.
Je plante un rejeton que Dieu fit pour produire.
Oh! que je fus ravi lorsque je pus lui dire:
« Bel arbre! Ah! puisses-tu, dans tes futurs rameaux,
» Heureux, béni du ciel, arrosé de ses eaux,
» Sentir monter ta sève à notre espoir promise,
» Et long-temps sur ton sol y fleurir pour l'église! »

Ami, qui sur ton front noble, exempt de douleur,
Des martyrs du désert nous offres la pâleur,
Dont l'air est pénitent, et n'est jamais sauvage,
Pourquoi d'aucun souci, pourquoi d'aucun nuage
Ne vois-tu dans son cours ton bonheur combattu?
C'est qu'il te vient du ciel, et naît de la vertu:
C'est que du faux toujours ta candeur s'effarouche;
Et qu'en montrant ton cœur, le vrai sort de ta bouche.
Tu sais comme on traita la pauvre vérité:
L'homme la craint, la fuit; il en est irrité.
Jadis on la logea dans le puits le plus sombre;
Craintive et dédaignée, on l'y retient dans l'ombre.
Le présent, à pas lents, la voit enfin venir,
Et de loin, à demi, la montre à l'avenir,
Qui, devenant passé, sait ce qu'il en faut croire,
Et nous la masque encor sous les traits de l'histoire.
Régnant par l'intérêt dans les villes, les cours,
Le faux infecta tout, les écrits, les discours;
Attira, plut, charma sur ses nombreux théâtres
Tant de mortels trompés, de son fard idolâtres.
Dans lui, sur son autel, le Dieu, par toi chanté,
Visible et sous un voile a mis la vérité.
Pour l'homme que la croix sépare de la terre,
Les maux sont les vrais biens, les plaisirs sa misère.
Tout l'Évangile est là. Monde, alors tu n'es rien.
Aux riches, aux puissans, que peut dire un chrétien?
Votre or, vos voluptés, vos rangs, votre étalage,
Ce sont des riens pour nous, des mots, pas davantage,
Mais la douleur, la mort, l'infortune et ses coups,
Pour nous ce sont des mots, et des choses pour vous.
Ah! de ce sort brillant qui vous charme et vous trompe,
Et de flatteurs adroits vous entoure avec pompe;
De ce crédit puissant propre à vous éblouir;
De ces immenses biens dont vous semblez jouir;
De ces honneurs qu'en vous on rend à la fortune,
Honneurs dont elle-même en secret s'importune;
Enfin de ce bonheur qu'en s'accroissant toujours
Ronge un ennui secret, ce fléau de vos jours,
La religion seule, et tendre, et vénérable,
Pourra faire pour vous un bonheur véritable.
Que de fois, cher pasteur, en parlant du trépas,
Tu m'as dit doucement que nous ne mourrions pas;
Qu'en séparant les corps nos adieux nous éprouvent,
Et qu'en Dieu pour jamais tous les cœurs se retrouvent.
Eh! comment comprendrais-je, au jour d'un noir flambeau,
Quand je pleure mon père, assis sur son tombeau,
Que ma main ne tient plus qu'une froide poussière,
Et qu'en vain je le cherche en la nature entière?
Oui, mon cœur me l'assure, il entend mes douleurs;
Oui, je le crois vivant sur la foi de mes pleurs.
Il est, il est en nous une céleste flamme.
Celui qui l'a créée entend gémir notre âme.
Sans un Dieu tout est mort, le monde est arrêté
Et mon premier besoin, c'est l'immortalité.
Que La Fage (1), en prêchant dans les plus nobles chaires,
Arme ces vérités de leurs traits salutaires;
Qu'à l'accent de son âme, à sa touchante voix,
Les esprits et les cœurs soient vaincus à la fois;
Que célèbre orateur, simple en son éloquence,
Son zèle encor long-temps soit utile à la France,
J'applaudis. Mais pour nous, que les mêmes penchans
Entraînent au désert, seuls, et loin des méchans,
Avec Dieu, son amour, et sa paix pour compagne,
Nous pouvons fuir la ville et chercher la campagne.

Du moins, simple en ses mœurs, l'habitant du hameau,
Tranquille, y fend la terre, y conduit un troupeau.
Le besoin le réveille, exerce sa famille,
Du toit laborieux l'innocence est la fille.
La nuit couvre leurs yeux de ses plus doux pavots:
Car toujours le sommeil est auprès des travaux.
L'homme des villes court, se plaint et se tourmente;
Mais j'entends au hameau la pauvreté qui chante.
La bêche et le fuseau viennent à leur secours;
Et des plaisirs sans fin n'abrégent pas leurs jours.
O que sur les cités les champs ont d'avantages!
Ils sont plus purs, plus doux, meilleurs pour tous les âges.

(1) C'est le nom d'un fort brave homme, ancien jardinier du curé de Rocquencourt.

(1) Prédicateur célèbre, qui remplit encore ce ministère à l'âge de quatre-vingts ans.

Un je ne sais quel charme, éloignant les regrets,
Y calme notre cœur, y fait rentrer la paix.
« Chez nous, me disent-ils, viens trouver la nature.
» Viens: nos ruisseaux pour toi vont doubler leur murmure;
» Il est dans nos vallons tel bois frais, écarté,
» Où pour toi, ce printemps, Philomèle eût chanté:
» L'amour et le désert animaient son ramage; »
Et je sens que mon cœur vole à ce lieu sauvage.
Mon goût pour les forêts, les fleurs et les enfans,
Le besoin d'oublier, tout me conduit aux champs.

La mort pourtant, la mort avec sa faux altière,
Si terrible au palais, trouble aussi la chaumière.
Heureux dans ses devoirs le pasteur renfermé,
Qui vit pour son troupeau dont il se sent aimé;
Qui par l'hymen, les mœurs, voit fleurir son village,
Voit enfans et vieillards venir sur son passage!
Sa main les consacra nus, entrant au berceau,
Et les consacre encor sur les bords du tombeau.
Providence visible, en aidant leur misère,
Il les enfante au ciel, les conserve à la terre.
Dans son église, aux champs, doux, simple, généreux,
Il n'eut jamais d'orgueil, c'est un pauvre comme eux.
Ami, non, sur leurs fronts tu ne vois point d'alarmes,
D'excès dans leurs plaisirs, de faste dans leurs larmes:
Leur cœur a peu de cris, mais dans l'ombre il se fend.
Ont-ils perdu leur père, une femme, un enfant,
Ils viennent tous à toi. J'ai vu, par tes mains pures,
La résignation couler sur leurs blessures.

Et moi trop peu soumis... Mais il est tel malheur
Qui nous trouble l'esprit, qui nous perce le cœur.
J'ai craint jusqu'à ce jour, ami tendre et sensible,
De déchirer ton cœur par un récit terrible.
Écoute, le tableau va t'en être tracé:
Mais ne m'interromps pas quand j'aurai commencé.
Comment te peindre, ô ciel! cette horrible aventure!
Quand tout dort et se tait, dans une nuit obscure,
Tout jeune, ardent, sensible, à mon père attaché,
Heureux entre ses bras de me sentir couché,
Du plus profond sommeil je goûtais tous les charmes.
Dans un bois sourd, épais, vaste, et tout noir d'alarmes,
Je crois voir trois brigands dont le fer assassin
Va, de sang altéré, se plonger dans mon sein.
De ma jeunesse armé, je cherche à me défendre,
Je me saisis soudain du père le plus tendre.
» Mon fils! mon fils! c'est moi! » Frémissant, consterné,
Le voilà hors du lit avec force entraîné.
Là, tous deux à genoux, dans une lutte affreuse,
Nous nous entrelaçons; d'une main furieuse
Je vais le suffoquer. Lui, tremblant, éperdu,
Combat, résiste, appelle, et n'est point entendu,
Ni de l'épaisse nuit, ni du ciel qu'il implore,
Ni d'un fils qu'il épargne, et qui l'étouffe encore.
L'un à l'autre si chers, combattans malheureux,
D'où viendra donc un terme à ce choc ténébreux?
Son désespoir au ciel tend ses mains vénérables.
L'air soudain s'est rempli de ses cris lamentables.
La vieille Marthe arrive, une lampe à la main;
Elle voit (mais mon bras s'est arrêté soudain),
Moi tout pâle, mourant aux genoux de mon père,
De mes indignes yeux repoussant la lumière:
Lui, regardant les miens, lui, sur mon cœur penché,
Et me cachant son sein par mes mains arraché,
Il me tendait la sienne encor de pleurs humide.
Qui moi, grand Dieu! qui moi! j'eusse été parricide!
Ciel! tu l'aurais permis! « Calmez votre terreur;
» Ce récit, comme vous, m'a pénétré d'horreur.
» Ne voyez, croyez-moi, que la bonté céleste,
» Qui seul a fait cesser un combat si funeste.
» La vie, où tant de flots peuvent nous submerger,
» Nous met sans cesse en guerre, et n'est qu'un long danger.
» Il existe un penchant qui, trop fait pour séduire,
» Sur un cœur né sensible étend loin son empire.
» Il fut souvent fatal. Mais vous êtes chrétien,
» Et des sources du mal Dieu fait sortir le bien.
» Celui qui vous sauva du meurtre affreux d'un père,
» Vous sauvera de vous; marchez à sa lumière.
» Ah! qu'il prête long-temps son charme le plus doux
» A la tendre amitié qu'il fit naître dans nous!
» Allez trouver, ami, votre chrétienne mère;
» Le calme aux cœurs soumis fut donné sur la terre.
» Rentrez chez elle en paix, et rendez grâce à Dieu.
» Son toit pur nous rappelle, et le jour tombe; adieu. »

ÉPÎTRE A MON AMI ANDRIEUX.

—

Mon ami, c'est donc là, dans cet humble hameau,
Que, sur le vert penchant du plus joli côteau,
S'offre à moi le jardin et la maison tranquille
Qu'illustra le séjour de Collin d'Harleville:
Là, d'un champ paternel que, pieux héritier,
Pour les muses, les mœurs, respirant tout entier,
Le plus doux des mortels, mais doux avec courage,
Vécut aimé du ciel et béni du village?

Oui, c'est là qu'il conçut son aimable Inconstant,
Son facile Optimiste, heureux, toujours content?
Ses Châteaux en Espagne, erreur douce et si chère;
Et l'amusant ennui du Vieux Célibataire
Allant au Luxembourg promener ses chagrins;
Et sa madame Évrard, si fatale aux cousins.

C'est là qu'il se cachait; là, que de sa demeure
Il descendait pensif vers les rives de l'Eure,
Y trouvant, par Thalie et par Flore appelé,
Quelque rôle enchanteur pour Contat et Molé.
Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve,
L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
Apprenti jardinier, armé de lourds ciseaux,
Tondre un mur de charmille, aplanir ses rameaux!
Que de fois, variant ses douces promenades,
Il vit de Maintenon les superbes arcades;
Et plus loin, dominant dans le fond du tableau,
Parmi des peupliers, les tours d'un vieux château!
Mais surtout il se plut sur des rives fleuries,
Lieux du repos, du frais, des douces rêveries,
Rappelant, par leur grâce et leur simplicité,
Ses mœurs et ses écrits pleins de naïveté :
Aussi ses vers charmans, sur notre heureuse scène,
Nous ont-ils fait souvent retrouver La Fontaine :
On vit l'air de famille. Oui, d'un humble jardin,
D'un petit coin de terre, appelé Mévoisin,
Sortit, cher Andrieux, déjà mûr pour la gloire,
Le nom de notre ami, resté dans la mémoire,
Dont tu gardes le buste, où se plaît à fleurir
Un laurier toujours vert, qui ne peut plus mourir.
Hélas! quand, sous tes yeux, la bêche sur la bière
De son étroit asile eut fait rouler la terre,
En peignant nos regrets, ses talens et ses mœurs,
Par tes pleurs, Andrieux, tu fis couler nos pleurs.
Tu courus chez Houdon, l'un de nos Praxitèles,
Dont le ciseau fameux, sous des traits si fidèles,
Fit revivre, à leur gloire associant son nom,
Molière et La Fontaine, et Voltaire et Buffon,
Qui, l'ami de Collin, sur sa figure éteinte
De ses traits à la mort a dérobé l'empreinte,
Et dans la simple argile, au moins, nous l'a rendu.
C'est à vous deux, ami, que ce bienfait est dû.
Collin! né pour les champs, que le ciel fit poète,
Que la grâce inspira, que l'amitié regrette,
Devais-tu sous la tombe être sitôt caché?
Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux! tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit, qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque.
Exprès, Dieu pour Collin te fit un Aristarque,
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas!
Que de fois dans ses vers tu le désespéras.
J'ai lu votre acte.—Eh bien?—Il n'est pas net encore.
—Et le style?—Un peu pâle, il faut qu'il se colore.
—Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien,
—Moi, je vois qu'il y manque...—Eh quoi donc?—Presque rien.
Il faut y revenir.—La patience s'use.
—Bon! la Persévérance est la dixième muse.
—Ce qu'on a fait sept fois faut-il le répéter?
—Sept fois, dix fois, vingt fois, on ne doit pas compter.
—Cruel homme!—Au talent je me rends difficile.
Si vous en aviez moins...—Et moi, je suis docile.
Le lendemain matin il revient : la voilà!
Lisez, qu'en dites-vous?—Ah! très bien que cela.
Votre scène à présent doit réussir et plaire.
Je l'avais bien sentie. Et vous l'avez su faire.
—Tenez, lisez ce conte, afin de vous venger.
Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
—Voyons, je trouve là plus d'un trait à reprendre.
—Donnez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre.
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur,
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur!
Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux! je t'ai trop tard connu :
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé! Comme toi sans envie,
Il veillait sur sa sœur qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas! je le sens, je le voi;
Mais va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.
O de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe!
Nos jours sont un instant, c'est la feuille qui tombe.
Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux :
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux;
Nous restons deux encor. Plus près de la nacelle,
Me voilà sur les bords, le vieux Nocher m'appelle;
Un nœud peut à la vie encor nous attacher,
C'est quelque bien à faire; il faut nous dépêcher.
Moi, dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.
J'ai besoin d'un causeur implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non, tu n'iras pas, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide;
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile;
Ainsi, comme à Collin tu pourras m'être utile.
Mais des Quintiliens l'art par toi professé
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé.
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues,
Que le vulgaire ignore et qui te sont connues.
De l'éclat du faux or tu sais les garantir,
Leur apprendre à bien voir, bien juger, bien sentir.

Ne crois pas que pour toi leur zèle ardent ignore

Tes mœurs et tes écrits dont l'Hélicon s'honore.
Crois-tu qu'ils n'ont pas vu, sur la scène applaudis,
Gais de verve et de traits, tes charmans Étourdis;
Sous son costume grec, sage aimable, et cœur tendre,
Finement ingénu, sourire Anaximandre;
Tes bonnes gens chercher, dans leur pauvre vallon,
Brunette qu'en tes vers leur rendit Fénelon!
Ils aiment tes récits et ton charmant théâtre;
Mais si l'esprit nous plaît: le cœur, on l'idolâtre.
Oui, lorsque l'éloquence à tes chers nourrissons,
Par ta voix, Andrieux, va dicter ses leçons,
Sais-tu ce qui surtout les instruit et les touche?
Ce ne sont pas les mots qui sortent de la bouche,
Ni d'un parlage adroit les secrets différens,
C'est toi-même observé par leurs yeux pénétrans;
Pour ta mère, chez toi, ta pieuse tendresse;
C'est ton culte attentif, tes soins pour sa vieillesse,
Tes soins pour ta sensible et délicate sœur,
Si douce envers tes maux, et si chère à ton cœur,
Qui, sans bruit, aux vertus élevant tes deux filles,
De ces objets d'amour, trésors de deux familles,
Vient charmer tes regards, remplir tes bras, ton sein.
O fruits d'un chaste hymen, rappelé, mais en vain;
Venez souvent offrir aux yeux de votre père,
L'air, la grâce, les traits, le cœur de votre mère!

Va, crois-moi; va, le ciel mit des rapports touchans
Et de longs souvenirs et des vœux attachans
Entre l'homme sensible et l'aimable jeunesse,
Qui, d'éloquence avide et surtout de sagesse,
S'adonne à son école et s'instruit doublement.
C'est un contrat sacré, c'est un pacte charmant,
Où, par le temps, le cœur, les soins, la vigilance,
Le bon Rollin du sang croyait voir l'alliance.
Je t'en réponds pour eux: ils t'aiment, t'aimeront,
Et leur vive candeur te le dit sur leur front,
Ils se croiront sans peine et long-temps sous ta vue;
Et si, dans un moment, quelque amorce imprévue
Tentait leur cœur surpris d'un charme insidieux,
Ils s'écrîraient d'abord: Que dirait Andrieux!
Que leur dis-tu sans cesse, et quelle est ta maxime?
« Ayez toujours besoin de votre propre estime.
» Mortel, respecte-toi! mortel, sois convaincu,
» Sans ce respect sacré, que tu n'as pas vécu;
» Vivras-tu, si tu perds, l'âme au vice asservie,
» Ce qui met seul du charme et du prix à la vie? »

Ainsi, lorsqu'animant une utile leçon,
Tu montes leur esprit sur le plus noble ton,
Ce vrai beau dans les arts qu'ils aiment, qu'ils admirent,
C'est encor dans les mœurs le vrai beau qu'ils respirent.
Par toi leur cœur se forme avec leur jugement:
Leur pensée apprend l'ordre et s'explique aisément;
Leur langage, leur style, et s'arrange et s'épure.
Ton grand mot, le voici: Restez dans la nature;
Dans ces heureux sentiers, hélas! trop peu battus,
Toujours marchent ensemble et talens et vertus.

ÉPÎTRE A MON AMI RICHARD.

Ami, que de bonne heure ont vivement frappé
Et la mort si soudaine, et le temps si rapide,
Qui, de ce monde détrompé,
Courus souvent, pensif, de Dieu seul occupé,
Le chercher au désert dont ton cœur est avide:
Nous avons quelquefois, dans des bois ténébreux,
Quand les vents plaintifs de l'automne
Courbent le chêne qui frissonne,
Et font voler au loin les feuilles devant eux,
Nous avons ri du monde et des biens qu'il nous donne:
Eh! mon ami, nous disions-nous,
Pour être sages, soyons fous.
Que nous font et sceptre et couronne?
Ces biens dont il est si jaloux,
Fuyons-les, nous les aurons tous:
Le monde est à qui l'abandonne.
Mais par ce monde, hélas! encor trop caressé
Je ne me suis point enfoncé
Comme toi dans la Thébaïde.
Et s'il me faut tout dire, au lieu d'un clair ruisseau,
Trop souvent vieux pécheur, pénitent peu rigide,
Avec quelques mondains, en parlant mal de l'eau,
J'ai bu, non sans plaisir, tout frais de mon caveau,
D'un joli vin d'Arbois dont il n'est jamais vide.
Ce régime, Richard, n'est point du tout dévot;
Mais il est coulant, c'est le mot.

Ah! quand la mort soudain nous rappelle au Calvaire.
Qu'un ami qui craint Dieu nous devient nécessaire!
Que sa chrétienne main nous ouvre de trésors!
On ne demande point alors
Si son front est trop grave, ou sa voix trop sévère.
Il place auprès de nous cet éloquent flambeau
Qui nous dit: Pense à toi, c'est ton heure dernière.
Il y met à genoux le zèle et la prière.
Sur mon lit de douleur se lève un jour nouveau.
Quand je sors de ce monde, il m'enfante pour l'autre,
Et mon ami, c'est mon apôtre,
Qui m'affermit tremblant sur le bord du tombeau.
Que l'amitié chrétienne est noble, utile et sûre!
Elle nous vient du ciel, et non de la nature,
Quels qu'ils soient, dans son sein les mortels sont égaux.
Que s'y dispute-t-on? des vertus et des maux.

Mais qui diviserait des cœurs que Dieu rassemble?
Par lui, dans lui, pour lui, l'amour les lie ensemble.
Déjà hors de ce monde, au ciel ils sont admis;
Et, n'étant point rivaux, ne sont point ennemis.
O paix inaltérable! ardeur vive et céleste!
Par vous on sert Dieu seul! on souffre tout le reste.
Ami, par ta retraite heureux et protégé,
Tu goûtais ses douceurs, lorsque j'ai voyagé:
Le destin s'en mêla. Jamais, par caractère,
Je n'eusse été, je crois, voyageur volontaire.
Auprès de mon foyer, j'eusse aimé cent fois mieux
Vieillir humble habitant du toit de mes aïeux,
Que revenir chargé, pauvre des biens du sage,
De luxe, d'avarice, et de tout l'or du Tage.
Tout projette en ce monde, et s'agite, eh! pourquoi?
C'est pour ne pas savoir vivre en repos chez soi.

Mes courses cependant n'ont pas pu me distraire
De ce commode instinct qui m'a fait solitaire.
A Dresde j'ai vu l'Elbe, et l'Oder à Breslau,
A Vienne le Danube, à Prague la Moldau.
C'est là que sur un pont antique,
Digne ouvrage des rois, monument catholique
Par les douze apôtres paré,
Dans le jour éclatant d'un été magnifique,
Vint m'offrir son front pur, d'étoiles entouré,
De la confession le martyr révéré.
Ce saint jeune et célèbre est Jean Népomucène,
Confesseur d'une belle et chaste et tendre reine,
Pressé, pressé cent fois par son injuste époux
De trahir ses secrets, tourment d'un cœur jaloux;
Ce roi, pour le séduire, employa les caresses,
L'attrait d'un grand pouvoir, et faveur, et promesses.
Vains efforts! — Obéis! — Non. — Je le veux! — Jamais.
Sur son ordre, à ce mot, du haut de son palais
Que baigne la Moldau de ses grottes profondes,
Déjà d'affreux soldats l'ont jeté dans ses ondes.
Triomphez, triomphez, prêtre du Dieu vivant.
La Moldau vous reçoit dans son gouffre écumant.
Elle est votre tombeau; mais une fin si belle
A mis dans votre main une palme immortelle.
On m'a montré la place où son front rayonnant
De cinq étoiles d'or se ceignit en tombant.
Aussi sur tous les ponts, dans la Bohême entière,
On salue, en passant, une image si chère,
Cet ange du silence, au fond des eaux plongé,
Du livre des sept sceaux, aux pieds de Dieu, chargé.
Le flot, sous tous les ponts, semble, exprès plus rapide,
Fêter de la Moldau le martyr intrépide.
Il n'est point de beauté qui, d'abord, au printemps,
Du front du jeune saint, protecteur de ses champs,
Des plus brillantes fleurs n'orne encor les étoiles.
De ton secret divin épaississant les voiles,
Sainte religion, comment accomplis-tu
(Lorsque la loi, l'autel, le trône, est abattu,
Quand de mœurs sur la terre il n'est plus de vestige)
D'un silence éternel l'incroyable prodige?
Mais sur tant d'autres lieux, sur tant d'autres états,
Où le désir de voir eût pu tourner mes pas,
Que n'ai-je au sein de Londre, en méditant sur l'homme,
Vu le sceptre des mers, et vu la croix dans Rome!
Mais je ne me perds pas dans des sujets si grands.
Homme et simple poète, assis dans ces deux rangs,
Que des rois, des états, les monumens m'échappent,
Ce sont les grands talens, les grands noms qui me frappent.
Pourquoi courir si loin voir d'illustres tombeaux,
Quand s'offrent à nos yeux tant de nobles berceaux?
Où donc est né Pascal, La Fontaine, Molière,
Corneille, Bossuet, Montaigne, La Bruyère,
Descartes, Montesquieu! Mais il est dans nos cœurs
Des songes, des vœux sourds, des goûts toujours vainqueurs.
Chacun rêve à son gré; chacun, à sa manière,
Se fait une patrie, un bonheur sur la terre.
Cher canton d'Appenzel! ah! lorsqu'au doux printemps
Tout verdit sur ses monts, dans ses prés, dans ses champs,
Que n'ai-je vu jadis y fêter la jeunesse,
Vivant tableau d'amour, de mœurs et d'allégresse?
Avant que de mourir, que n'ai-je au moins chanté
De ce jour solennel ce qu'on m'a raconté,
Ces danses, ces pasteurs offrant aux pastourelles,
Pour dons, de simples nids, pour dons, des fleurs nouvelles,
Tout un monde si jeune, agneaux, amans, époux,
Leurs chants!.. Comment vous peindre en vers dignes de vous
Ris naïfs, purs festins, innocentes images,
Que Paphos ne connut jamais sur ses rivages?
N'existeriez-vous plus, spectacles pleins d'attraits?
Ne fourniriez-vous plus de vers qu'à mes regrets?
Mes regards de vous voir étaient dignes peut-être.
Du pays des bergers deviez-vous disparaître?
Adieu, chastes tableaux, qui ne lassez jamais!
Hélas! ce fut mon sort: poète humble et champêtre.
Né pour vivre content, forcé de ne pas l'être,
Je n'ai vu que ceux que je hais.
Quel cœur n'a pas gémi de ses peines muettes?
Moi, j'en porte aussi de secrètes
Dont je soupire, et que je tais.
Tout passe avec le temps, tout s'altère et tout change,
Vice, vertu, douleur, plaisir, tout est mélange;
C'est une coupe à boire, et Dieu nous la mêla.
Jusqu'au fond, douce, amère: il le faut; buvons-la;
Mais pour ne pas souffrir il faudrait être un ange.
Souffrons donc, Dieu le veut. Toujours il s'écoula
De son intarissable et facile clémence,
Lorsque plus forte est la souffrance,
Un baume qui la consola.
O quel tourment! souffrons; encor! Nous y voilà:

C'est l'instant de la récompense.
Plus d'horloge et de temps. L'éternité commence ;
Nous mourions : allons vivre. Ami, la tombe est là.

ÉPÎTRE A NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

—

Nous l'avons dit cent fois, mon cher Népomucène,
Oui, sans doute il existe, on distingue sans peine,
Sous le nom de génie, un instinct précieux
Qui sur le grand artiste est versé par les cieux.
Cette ardente vigueur, sève active et vivante,
Bientôt l'émeut, l'étonne, et l'enflamme, et l'enchante.
Raphaël crayonnant s'écria : Des couleurs !
Et l'abeille, en naissant, se jette sur les fleurs.
Dans ce champ des beautés qui parent la nature,
De cent miels différens l'or rayonne et s'épure.
Sous des ciseaux hardis, sous de rians pinceaux,
Jupiter prend sa foudre, et Vénus sort des eaux.
Du peintre, du sculpteur, le poète est le frère :
La nature comme eux l'aime, l'instruit à plaire ;
Excepté son art seul, tout paraît le gêner.
Son talent est un charme, il s'y laisse entraîner.
Tout charme est un tyran, sitôt qu'il nous possède,
Il lui faut obéir, il faut que tout lui cède.
Mais le Parnasse, ingrat, à ses chers nourrissons
N'offrit pourtant jamais ni pampres ni moissons.
Jamais, dans ses flots purs, à l'œil le plus avide
N'apparut un grain d'or dans l'onde Aganippide.
Et je vois sur ses bords, dans le sacré vallon,
Mille amans implorer les faveurs d'Apollon :
Trop heureux si le ciel les eût tous faits poètes !
Sur des gazons fleuris, sous de fraîches retraites,
Ils goûtent sans obstacle, heureux de leurs désirs,
Une peine charmante, ou d'innocens loisirs.

Le lecteur dans leurs vers, pour eux seuls trop stériles,
Rencontre un sel piquant ou des leçons utiles.
Ce rêveur immobile, assis sous des couverts,
C'est ce bon La Fontaine instruisant l'univers.
Molière met à nu Tartufe qu'on déteste,
Le traîne en plein théâtre, ou se peint dans Alceste.
Bonhomme avec humeur, l'Homère du Lutrin,
En goût, en poésie est juge souverain.
Avant lui l'art des vers naquit avec Malherbe.
L'ode acquit sur sa lyre un ton juste et superbe.
Par lui la mort se plut à publier ses lois,
Et brava la consigne et la garde des rois.
A table avec Vénus, Chaulieu se plaît à rire ;
Des secrets du couvent Gresset va nous instruire.
Parmi les jeux, les ris, les grâces, les plaisirs.
Mille auteurs, tous français, sont rivaux des zéphyrs.

Quel bonheur enivrait et Racine et Corneille,
Lorsqu'un souffle sacré divinisa leur veille !
Polyeucte ! Athalie ! ah ! leur nom glorieux
Par vous s'élève encore, en planant dans les cieux ;
Et vous, nouveaux Davids, sur vos harpes mystiques
J'entends pour l'Éternel retentir vos cantiques.

Heureux qui, sans orgueil, sur le côteau sacré,
Cultive un laurier pur, de sa muse assuré :
Il n'aura pas besoin, sachant ce qu'il doit croire,
De se tromper soi-même et de rêver sa gloire.
Mais la vieillesse arrive, et le besoin affreux
Gagne, atteint un poète et fier et malheureux.
Son front ceint de lauriers, sous leurs feuilles divines
N'aura que trop senti se glisser les épines.
Où la gloire brillait, le péril fut caché.
Ah ! ce laurier tardif, moins cueilli qu'arraché,
Songe, charme et tourment de notre courte vie,
Qu'au milieu des serpens nous dispute l'envie,
Après trente ans d'efforts, quand on peut l'acquérir,
Orne enfin nos tombeaux sans jamais les rouvrir.

Auteurs ! vous payez cher, ivres de sa conquête,
Ce superbe rameau qui croît pour votre tête.
Mais l'amant éperdu, mais l'amant transporté
Fut-il par un obstacle un moment arrêté !
Léandre au sein des flots s'est plongé dans l'orage,
Et rend grâce à l'éclair qui le guide au rivage.
Mais le savant caché pâlit de ses efforts ;
L'avare sur les mers court chercher des trésors.
Alexandre, dans l'Inde entraîné par la guerre,
Combat, sue, et s'essouffle à conquérir la terre,
Tandis qu'en paix Corneille, assis à ses foyers,
Se conquiert toute Rome en peignant ses guerriers,
Et que, du goût français prêt à fonder l'empire,
Boileau ronfle en plein greffe, et rêve à la satire.

Mais il est des mortels d'un naturel plus doux,
Sans ruse, indépendans, de leur repos jaloux,
Errant sans cesse au gré d'une planète heureuse,
Qui, dans l'accès charmant de leur muse rêveuse,
Semblent trouver leurs vers en les sentant venir,
Et n'avoir plus besoin que de s'en souvenir.
La Fontaine et Panard étaient de cette espèce :
Ils n'avaient point au monde envié sa richesse ;
Ils avaient pris de lui tout ce qu'il a de mieux,
La liberté, la paix, ces doux présens des cieux.
Panard (je l'ai connu) me parut un bonhomme,
Pauvre et vivant content, vivant on ne sait comme,
Vieil enfant qu'on attrape, en ayant la pudeur,

Et sur son front joyeux la docile candeur.
Parlerai-je de moi! Si ma mémoire est bonne,
On m'a trompé souvent, je n'ai trompé personne;
Et si plus d'un renard m'a jadis attaqué,
Il n'en est pas sur cent un seul qui m'ait manqué.
A ce peuple innocent il ne faut point d'affaire.
Que j'ai toujours haï la fourbe et le mystère!
Mais ta raison, ton air, tes traits, ta vérité,
Cher ami, m'ont d'abord offert la sûreté.
Nos penchans s'accordaient, nous nous savions d'avance;
L'hymen sacré des cœurs naît de leur ressemblance.
Que dis-je? il est tout fait, et sans peine affermi.
Notre instinct mieux que nous sait juger d'un ami.
Tu vins voir quelquefois, dans le loisir du sage,
Mon petit bois, mes fleurs, l'ermite et l'ermitage!
Tu n'y trouves point l'or, les grands, les dignités,
Mais le sommeil tranquille assis à mes côtés:
Rien n'y troubla nos goûts, notre entretien des Muses;
Du terrible et des riens comme moi tu t'amuses.
Aux tragiques accens tu joignis les pipeaux;
Né pour peindre les cours, tu chantas les troupeaux;
Pan toujours protégea l'ami de la houlette:
Par Joséphine aussi te voilà comme Admète:
Excepté d'être roi, chez vous tout est pareil;
Douce communauté de cœurs et de sommeil!
Il est facile et pur le bonheur de famille!
Un soupir pour la mère, un souris pour la fille;
Sans un si tendre hymen, par l'amour invoqué,
En mourant, cher ami, ton bonheur m'eût manqué!
Mais on craint l'avenir sur un passé coupable.
Nos souvenirs, l'hiver, tout nous est formidable:
Une neige flétrie, et nos demi-frimas,
Dans une fange humide ont sali nos climats.
Les fleurs ne naîtront plus, et le peu qu'il en reste,
Le nord l'emportera. Chargé d'un froid funeste,
Borée accourt et souffle.... Ah! si le doux zéphyr,
Après un long hiver peut enfin revenir,
(Car ne nous flattons point, race trop criminelle,
Méritons-nous encore d'entendre Philomèle?)
Va dans cette vallée, asile des neuf sœurs,
Où le calme et l'étude épanchaient leur douceur;
Où courait Catinat pour oublier Versailles,
Où Rousseau de Paris se cachait les murailles
N'aimant qu'à voir le vrai, les champs et ses foyers;
Où Grétry vient dormir sous leurs communs lauriers.
Il semble avec Jean-Jacques habiter l'Ermitage,
Et battre encor des mains au Devin du village.
Oui, c'est là que Taunay, par son goût entraîné,
Peignit d'après ses mœurs (père, époux fortuné,
Cachant, non sans éclat, sa vie heureuse et pure)
Les plus charmans tableaux qu'inspira la nature.
Riant Montmorency, qu'il me plut ton séjour,
Quand mon cœur palpitait de jeunesse et d'amour!
Voilà, voilà tes bois, tes champs et tes prairies,
Les cent vergers en fleurs, ton lac, mes rêveries!

Imagination, tyran que j'ai chanté!
Ton charme est invincible, il est illimité.
Le poète est partout: amour, crime, innocence,
Il peint tout sur sa toile; il touche un orgue immense;
Cet orgue est dans son âme, et met en son pouvoir
D'innombrables claviers que lui seul fait mouvoir.
On dirait qu'il les presse, et, par sa main légère,
Qu'il règne, en l'agitant, sur la nature entière;
Qu'il emplit, à son gré, doux, terrible et profond,
Ses cent roseaux d'argent du souffle d'Apollon.

Magicien charmant, adorable Protée,
C'est ainsi qu'il commande à notre âme enchantée,
Qu'il prédit, et qu'il tient tous les temps, tous les lieux,
Et le sceptre et la foudre, et l'enfer et les cieux.
Mais, s'il peut par sa verve et ses vives images
M'entraîner à Tibur sous les plus frais ombrages,
Il peut aussi sur moi, perdu dans les déserts,
Verser des monts de sable agités dans les airs:
Il peut m'ensevelir, glacé par la froidure,
Sous les frimas du nord, tombeau de la nature;
En chantant les combats, Mars, ses cris, sa fureur,
Il peut, troublant son sein, y porter trop d'horreur.
Ah! si mes vers jamais t'ont rendu quelque hommage,
Muse à qui je dois tout, n'environne mon âge
Que de doux souvenirs, que d'innocens objets!
Que je rêve Arcadie, Hémus et ses forêts,
Le chant de deux bergers, le désert qui repose,
Pour nous donner le miel la jeune abeille éclose;
Que je rêve les fleurs, et les bords fortunés
Où l'Arioste, Homère et le Tasse sont nés;
Et la beauté sensible avec la grâce unie:
Andromaque, Didon, Eve, Inès, Herminie.
Arrachant les forêts, tout nu, pâle et jaloux,
Quand Roland vagabond fait mugir son courroux,
Sous sa grotte, à l'écart, qu'Angélique amoureuse,
Des feux du beau Médor sort encor plus heureuse!
Sur la mousse et les fleurs du plus doux oreiller
L'amour va m'endormir... si j'allais m'éveiller?
Imagination, si féconde en prodiges!
Je ne dispute point le charme à tes prestiges;
Mais, ciel! que de périls et d'attraits sur tes pas!
Je m'y crois près d'Armide, et j'y crains ses appas.
Par quel art enchanteur, quelles douces adresses,
Tu sais chercher, surprendre, exciter nos faiblesses,
Nous en ôter la crainte, et verser dans nos cœurs
Le poison des désirs, des transports, des langueurs!
Dans tes états charmans tout brille et se colore.
Le devoir qui les fuit vers eux se tourne encore.
De tes songes long-temps on aime à se bercer.

Eh ! qui de tes romans peut se débarrasser ?
Qui sait si ton étrange et suspecte puissance
Ne nuit pas au bon sens, au calme, à la constance,
Que dis-je, à la vertu? ta flexibilité
Fait sans cesse à tout vent mouvoir ma volonté.
Dieu fit pour l'homme exprès son amour et sa crainte,
Et de ses traits en lui fit resplendir l'empreinte,
Et lui transmit d'un père et le cœur et le nom.
Il l'a, comme en un trône, assis dans sa raison :
Il y mit le droit sens, la bonté, la justice,
Le noble amour de l'ordre et la haine du vice :
Attachant aux vertus leur prix dans leurs efforts,
Le calme à l'innocence, aux forfaits les remords;
N'ayant jamais permis que l'homme, son image,
Ait pu voir de sang-froid le crime qui l'outrage.

Quand, m'offrant Cléopâtre, et de sa coupe armé,
Corneille peint sa rage, en paraît animé,
Qu'il se change en furie, en exécrable mère,
Et que, fumant encor du sang du second frère,
A l'autel de l'hymen, prêt à les couronner,
Il flatte deux amans qu'il veut empoisonner;
Quand Corneille, en un mot, si grand, si magnanime,
De lui-même eût osé commettre un si grand crime,
Eût-il pu dans ses vers nous l'offrir? non; soudain
Sa plume accusatrice eût tombé de sa main.
Du ciel, du ciel ainsi le veut la loi suprême:
Jamais un scélérat ne se peindra lui-même.
Que l'atroce Roger, que ce tigre ose enfin
Démurer, s'il se peut, le cachot de la faim;
Qu'il y voie à loisir le squelette d'un père,
Mort d'horreur, immobile et glacé sur la pierre,
Mort déchirant sa chair; que sur ses ossemens
Il distingue, attentif, les os de ses enfans,
De ne pas s'abhorrer il ne sera plus maître.
Pour Ugolin, pleuré par les pères à naître,
Il ne concevra pas l'excès de sa fureur.
De ce tombeau rouvert parcourant la terreur,
C'est le ciel qui le veut, pressé par ses murailles,
Pour venger Ugolin, il en prend les entrailles,
Va s'asseoir sur sa pierre, et là, sans mouvemens,
Seul, de l'enfer du Dante épuise les tourmens.

Ne nous y trompons pas; de tout temps, sur la terre,
Il existe, invisible, un tribunal sévère.
L'âme douce en ce monde en jouit doucement.
Tout coupable y subit un juste châtiment :
Tout crime a son supplice; il y tient, il y cloue,
Sur sa roche Sisyphe, Ixion sur sa roue.
Cet avare est Tantale, altéré par les flots,
Qui de dépit, de soif, sèche au milieu des eaux;
Vous qu'un grand attentat unit aux Danaïdes,
Oh ! que d'espoirs vont fuir de vos urnes perfides!
Et toi, fameux vautour, quel mortel dans son sein,
Peut-être parmi nous, t'offre un affreux festin !
Notre Tartare aussi poursuit les parricides.
J'y vois au lieu de trois courir cent Euménides.
Cent hydres s'y dresser, rouler cent Phlégétons,
Et l'enfer des vivans s'emplir sous d'autres noms.
Oui, Dieu même ici-bas lâcha son épouvante :
Il remit sa terreur entre les mains du Dante.
Jeunes amans des arts, contre l'audacieux
Révélez et la marche et le pouvoir des cieux !
Percez les murs, voyez. Quand tout meurt et tout change,
Sont-ils morts vos aïeux, Raphaël, Michel Ange,
Le Dante, Pergolèze, avec tous leurs lauriers?
Les trônes, l'airain s'use, et leurs noms sont entiers.
Savez-vous d'où leur vient cette gloire infinie ?
La vertu fut chez eux la source du génie :
Leur génie habitait dans le fond de leur cœur,
Et leurs conceptions y puisaient leur vigueur.
C'est là que mûrissaient leurs beautés éternelles;
De là que s'élançaient leurs audaces nouvelles.
Méditez-les, séchez, consumez-vous d'ardeur :
Mais n'écoutez pas trop, frappés de sa splendeur,
L'imagination, si prompte à vous séduire.
Retenez vos pinceaux, vos doigts brûlans d'écrire.
Le plan d'abord, le plan ! l'inflexible unité !
Que tout y soit d'accord, tout y soit arrêté.
Ouvrez-vous dans les airs des routes inconnues;
Mais qu'un but, un frein sûr vous règle dans les nues.
Que votre enchanteresse, avec tous ses attraits,
Pare alors la raison sans la guider jamais.
Craignez donc en l'aimant cette belle ennemie.

Cependant des vertus c'est quelquefois l'amie;
Mais, hélas ! trop souvent elle entraîne aux excès
Un naturel terrible et voisin des forfaits.
Vous, qui tout près du crime en sentez les alarmes,
Venez de la vertu contempler tous les charmes,
Tomber à ses genoux, de ses rayons percés !
Trop heureux les mortels sur sa trace empressés !
Préservez-moi, grands dieux, ou qu'à l'instant j'expire,
D'un cœur où le remords s'enfonce et le déchire !
Fonde plutôt sur moi tout ce globe abattu,
Que d'avoir un instant à pleurer la vertu !

O céleste vertu, tout méchans que nous sommes,
Tu conserves encor quelques droits sur les hommes.
Sans excès merveilleuse, admirable sans bruit,
Tu défends qui t'opprime, et cherches qui te fuit.

C'est ainsi que Socrate éclata dans Athène,
Donnant un grand spectacle à la nature humaine.
O Muses ! chastes sœurs ! sur un luth adouci,
Chantez, chantez Socrate ! il fut poète aussi.

Ce grand homme enchaîné, que son calme enveloppe,
Mit en vers le génie et les fables d'Ésope,
Sous ses attraits sacrés il offrit la raison :
Adorateur de l'ordre, il enseigna Platon ;
Montra ce qu'on savait, nous apprit à l'apprendre,
A ne jamais monter, à ne jamais descendre,
A respecter notre âme, à maîtriser nos sens,
A bien voir la beauté, la hauteur du bon sens.
Pour être sage, heureux, sans que tel on nous nomme,
Il cria son secret : c'était d'être honnête homme,
Patient, ami sûr, vrai, juste, officieux,
Toujours restant au poste où nous ont mis les dieux.
Ses juges vont aux voix ; il leur dit sans colère :
« Dois-je vivre ou mourir? Voyez, c'est votre affaire.
» Moi, j'obéis aux lois. » Puis, calme, en sûreté,
Il boit et leur ciguë et l'immortalité.

ÉPÎTRE A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

—

De La Tour, il est vrai, ma muse appesantie,
D'un été sans soleil s'est long-temps ressentie.
Son automne sans fruits n'eut pas de ces beaux jours,
Du peintre et du poète ordinaires amours.
L'hiver maussade et dur, triste et souillant la terre,
Même avec des frimas n'eut point de caractère ;
Mais le printemps s'avance, et, réchauffant mon cœur,
De la nature encor m'annonce la vigueur.
Sous d'antiques forêts mon âme rajeunie
Voit apparaître au loin Corneille et son génie.
Mon luth se tairait-il, lorsque dans ces déserts
Du rossignol craintif j'entends les premiers airs ?
Maintenant qu'il revient, je serais sans excuses.
Ses chants et ses amours ont réveillé les muses.
Déjà mai renaissant nous promet ses couleurs,
Mon petit bois sa feuille, et mon jardin ses fleurs,
A ses concerts, ami, le printemps nous invite,
Viens, ta cellule est prête et veut voir son ermite.
L'alleluia joyeux fait entendre son chant.
Sous son laurier pascal le jambon nous attend.
Sur mon ongle, en riant, la goutte que je pose
Dans son tremblant rubis m'offre un jus qui l'arrose.

O mon cher de La Tour ! sitôt que tu parais,
Ton seul aspect m'apporte et le charme et la paix.
La paix ! ah ! par l'erreur, les livres, les systèmes,
N'allons pas, mon ami, la troubler dans nous-mêmes.
La paix ! ah ! sur la terre est-il un plus grand bien !
Avec elle tout plaît, sans elle tout n'est rien.
Devant sa table assis vois-tu ce philosophe ?
Son horloge a sonné, bientôt le jour s'approche ;
Dans son sommeil souvent je crois qu'il fut troublé ;
Oui, la main sur son front, il me semble accablé.
Il sourit, il s'attriste, il s'affermit, il doute.
Qu'a-t-il ? il s'interroge ; il va parler : j'écoute.
« Quoi ! sans cesse, dit-il, inquiet, tourmenté,
» Je cours donc, sans l'atteindre, après la vérité !
» Je donne à l'ombre un corps, un visage au mensonge.
» Tout ne sera, ne fut, n'est-il donc qu'un vain songe ?
» Que croire? où se fixer ?—Va, crois ton cœur, entends
» Ces petits d'hirondelle, affamés et crians,
» Tout nus, sans plume encore, instruits par la nature,
» Au père universel demander la pâture. »

Enfin, tout ce qui vit parmi les animaux,
Qui marche, rampe, vole, ou nage au sein des eaux,
Obéit sans murmure à des lois éternelles.
Dans ce vaste univers il n'est point de rebelles.
Seul, voudrais-tu donc l'être ? Eh ! dis-moi, le peux-tu?
Tu crois à l'innocence, à l'ordre, à la vertu :
Plus sage et plus heureux, crois encore au mystère
D'un Dieu qui par bonté vint éclairer la terre.
Il parla. Qu'a-t-il dit ? Nous pouvons en juger.
Mais l'abîme est auprès. Comment l'interroger ?
Le prodige est partout. Conçois-tu les merveilles
Qu'enferment ces palais bâtis par tes abeilles ?
Comment de tes brebis croissent les nourrissons,
Verdissent tes vergers, jaunissent tes moissons ?
D'où te vient cette pluie et douce et printanière ?
Quel miracle a de fleurs émaillé ton parterre ?
Crois ces roses, ces lis, qui germent sous tes yeux,
Et ce doigt immortel qui fait tourner les cieux.

Mais enfin ce bonheur où nous tendons sans cesse,
De qui l'attendrons-nous ? du ciel, de sa sagesse.
Dans ses désirs sans borne, en ses projets sensés,
La passion veut tout, et la nature assez.
Que nous dit la raison ? Abstiens-toi, doute, arrête.
Mais nous chantons le port, et cherchons la tempête.
L'homme hors de lui-même est sans cesse emporté.
Il croit, sans les excès, n'avoir point existé.
Au triste sort d'Adam depuis qu'Ève enchaînée
Vers la pomme fatale, hélas ! fut entraînée ;
Depuis que, séduisant un trop facile époux,
(Pouvoir qui doit encor long-temps régner sur nous !)
Dans son esprit charmé, crédule, elle eut fait naître
De ce fruit enchanteur l'espoir de tout connaître :
Sur la foi du serpent, ce couple ambitieux
Rêva que tout à coup ils deviendraient des dieux.
L'orgueil, Adam, l'orgueil fit ton désastre extrême.
Il est semblable à nous, dit l'Éternel lui-même !
Par la crainte à sa honte un voile fut prêté :
Et pourtant de son âme il vit la nudité.

Dans la nature alors tout perdit l'équilibre.
Ainsi, né tempérant, roi de lui-même et libre,
L'homme, en proie aux excès, n'a plus de vrais plaisirs.
La fougue et le caprice irritent ses désirs.
L'attrait des passions, l'orgueil et sa démence
L'enflent du faux besoin d'une vaste existence,
Qui lui creuse un abîme, et va l'ensevelir
Dans les langueurs d'un vide impossible à remplir.

Ces mêmes passions, abattez leurs barrières,
D'horreur et de débris s'en vont couvrir la terre:
Ainsi les fils d'Éole, en son antre enfermés,
Rugissent de fureur de s'y voir comprimés.
Veiller, régner sur soi, fuir ou vaincre le vice,
Voilà de la vertu le plus noble exercice.
Le devoir pèse, il coûte. Oui, mais est-il rempli,
L'air devient plus léger, le ciel s'est embelli.
Le jour de l'Éternel devant moi semble éclore,
Jour qui n'a jamais vu de couchant ni d'aurore.
Ce front pur, virginal, m'enivre de pudeur,
Et ce beau lis naissant m'imprime la candeur.
Avec notre âme en paix notre œil aussi s'épure.
Tout, quand nous nous plaisons, nous plaît dans la nature;
Que dis-je? des beaux-arts les sublimes beautés
Descendent plus avant dans les cœurs enchantés.
Pergolèse, ah! dis-moi par quels célestes charmes
Ton chant gémit, décroît, s'éteint, meurt dans mes larmes?
Raphaël, ah! j'entends, à l'aspect des bourreaux,
Les mères dans Rama crier sous tes pinceaux.
Satan combat, rugit; l'enfer s'arme, il s'embrase;
L'archange prend sa lance, il le touche et l'écrase.
Cécile, ah! par ta lyre et ta bouche et tes yeux
J'aspire et ton extase et les concerts des cieux.
Paul instruit, Platon doute, et Socrate est en peine.
Le vrai Dieu n'est donc plus inconnu dans Athène!
Quel art, hors de sa chair, de son humanité
A fait jaillir le Verbe? Oui, sa divinité
Devant les trois témoins qu'accable sa lumière,
Libre, au haut du Thabor, resplendit tout entière.
Michel-Ange, ô comment sur ce temple éternel
Où saint Pierre a sa tombe, et la croix son autel,
De ton doigt jusqu'au ciel, avec tant de puissance,
As-tu, comme en jouant, lancé ce dôme immense?
Génie, oui, la hauteur de ta conception
Nous fait frissonner d'aise et d'admiration;
Nous plaît par la peur même en des sujets terribles.
Mais nous aimons surtout à nous trouver sensibles.
Quand dans leurs longs replis deux énormes serpens
Tiennent enveloppés un père et ses enfans;
Quand le plus jeune lutte et presque se dégage;
Quand le plus fort expire, étouffé par leur rage,
Quand le malheureux père, enfin, mourant trois fois,
De ces serpens gonflés qu'il presse entre ses doigts
Vainement de son sein écarte la furie,
Ma douleur a son charme, et ma pitié s'écrie.
Je ne vois plus alors dans tout ce bloc souffrant,
Ni le marbre animé, ni le marbre expirant,
Je vois Laocoon, calme en ses sacrifices,
Homme, pontife et père, au milieu des supplices.

Non, non, l'affreux pervers, l'ingrat fait à mentir,
S'il voit tant de beautés, ne peut pas les sentir.
Eh! comment du génie attendrait-il la flamme,
Quand la vertu l'accuse et n'est plus dans son âme?
O vertu! c'est par toi que purs et consolés
Nos jours de quelque joie en tout temps sont filés.
Le ciel qui par bonté t'attache à notre suite
Assiste à nos efforts, les sert, les facilite.
Oui, l'honnête homme pauvre a trouvé le bonheur.
Il vit de son travail, il y met son honneur.
A lui-même il s'est dit, fidèle à sa promesse,
Gagnons ce qu'il nous faut, sans chercher la richesse.
Il l'a dit dans son cœur; et Dieu secrètement
Sur cet autel du pauvre a reçu son serment.
Et moi j'ai fait aussi mon vœu (doux vœu que j'aime!)
C'est de vivre pour moi, moi seul, toujours le même.
Est-il sort plus heureux? Tu sais, cher de La Tour,
Si Plutus m'a jamais aperçu dans sa cour;
A bien compter de l'or si ma main fut habile,
Une bourse en tout temps me fut presque inutile.
Ma mère avec plaisir a ri plus d'une fois,
Me voyant me reprendre et compter par mes doigts.
« Eh bien! mon pauvre enfant, as-tu trouvé ta somme?
» Il le faut avouer, Dieu te fit un bon homme. »
Je crois qu'elle eut raison, je n'en suis pas fâché.
O ma mère, ô trésors de mes bras arraché!
Chauve, au pied de ces bois, je vois d'ici ta tombe.
Je t'y suivrai bientôt. Ah! quand la feuille tombe,
C'est là que je m'en vais errer seul dans les bois.
J'y crois te voir encor, j'entends encor ta voix
Qui me disait: « Mon fils, tu ne mourras pas riche;
» Cent francs sont moins pour toi qu'un heureux hémistiche,
» Mais va, console-toi: quand l'honneur n'est plus rien,
» Qui n'a pas fait de mal a presque fait du bien. »
Et voilà le seul bien qu'en effet j'ai pu faire.
C'est peu... non. C'est beaucoup. Quelle est la grande affaire?
C'est d'empêcher le mal. Oui, ma mère eut raison.
C'est un crime d'agir quant on sert un fripon.
D'où vient que la vertu court, s'épuise et s'expose?
C'est pour guérir les maux dont le vice est la cause.
O vertu! si le mal vient jamais à cesser,
Tu n'auras plus enfin tant de baume à verser.
Mais à son zèle, ami, donnons plus de matière:
Ne l'employons pas trop. Sans doute (et je l'espère)
L'humanité toujours aura des partisans:
Mais sans arts, sans grands mots, pour être bienfaisans,

Écoutons simplement la pitié, la droiture,
Faut-il tant d'appareil quand on suit la nature?
Oui, l'art dans le bien même et fatigue et déplaît.
Quand on est vraiment bon, c'est bonnement qu'on l'est.

Mais les cœurs les plus doux ont pourtant leur colère;
Puis-je voir sans crier, aux mœurs faisant la guerre,
Sur nos tables, partout, un luxe furieux,
En affligeant notre âme épouvanter nos yeux;
Ses banquets insulter nos repas de familles;
La fatigue des bals assassiner nos filles;
Le vice, en sa fleur même, acheter la pudeur;
L'hypocrite effronté nous parler de candeur;
Dans l'ombre, en s'irritant, se dérouler l'envie;
Se pavaner un fat en étalant sa vie;
Des hommes, l'un cruel, l'autre lâche, abattu,
Ne sachant plus enfin ce que c'est que vertu?
J'aime mieux avec elle errer seul sans reproches,
Parmi des sangliers, des genêts et des roches,
Que voir capituler l'honneur mal affermi.
L'honnête homme en un mot ne l'est pas à demi.
Tout esprit noble et droit, qui veut sa propre estime,
S'il aime la vertu, n'est point l'outil du crime.
Quel pacte officieux rend donc la probité
Si commode et si douce envers l'iniquité;
Fait sitôt et si bien s'accorder deux contraires;
L'un près de l'autre, à table, asseoir deux adversaires;
Joint au plomb le plus vil l'or le plus épuré;
Tant pis pour qui croirait ce discours trop outré.
Qui parle ainsi du cœur, sans que rien l'enveloppe,
N'est qu'un homme d'honneur, et n'est point misanthrope.
Ma lyre, au premier jour, ami cher, vertueux,
Trompera sans pitié mes droits présomptueux.
Voici bientôt pour nous (le temps nous dit notre âge)
La dernière couchée et la fin du voyage.
Mais de quoi rougirait notre front étonné?
Avons-nous loin de nous fait fuir l'infortuné,
Se voiler la pudeur, s'affliger la justice,
Laisser dans nos discours se glisser l'artifice?
Le secret délicat qu'il nous fallut cacher,
A-t-on pu le surprendre, a-t-on pu l'arracher?
Que tel ami troublé du succès d'un ouvrage,
Ait eu peine à remettre, à calmer son visage,
Ne l'avons-nous pas plaint, en voyant sous nos yeux
Grimacer, malgré lui, son visage envieux?
Jamais le sot orgueil troubla-t-il notre vie?
Si parfois la fortune, en sa bizarre envie,
Voulut entrer chez nous, en nous disant: « Ouvrez;
»Quels sont parmi mes biens ceux que vous désirez?
»Je les tiens dans ma main, ma main vous les apporte:»
Nous avons répondu: « Vous vous trompez de porte,
»Déesse, nous dormions. Cherchez un peu plus loin.»
Heureux, cent fois heureux, qui n'en a pas besoin,
Qui se dit tous les jours, avec une âme pure,
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature!

ÉPÎTRE A M. SOLDINI.

Ami, par un saint oncle avec soin élevé,
Des plus pures vertus dès l'enfance abreuvé,
Qui, sans trop appeler le rang et la naissance
De tes aïeux jadis estimés dans Florence,
Toujours loin de l'excès, même en ta piété,
Des mœurs, des mœurs surtout, gardas la dignité;
Tu cherchas, Soldini, ton bonheur sur la terre
Dans les noms si touchans et d'époux et de père.
Mais bientôt, resté seul à la fleur de tes ans,
Tu perdis, comme moi, ta femme et tes enfans.
Sur leur cercueil assis, des plus affreux orages
Nous avons vu de loin s'assembler les nuages.
La tempête éclata, l'univers fut surpris;
L'univers dans l'instant fut couvert de débris:
Jusqu'où n'ont pas monté l'erreur et la licence!
Trône, autel, tout trembla dans ce désordre immense.
Mais Dieu nous accueillit dans un asile heureux,
Où sa grâce et sa paix nous ont unis tous deux.
Le désert nous cacha. C'est là que, solitaires,
De celui qui peut tout adorant les mystères,
Nous avons dit souvent: Quand tout est agité,
Heureux sur tant de flots qui dans l'arche est resté!
Tendre amitié chrétienne, oh! quelle est ta puissance!
Tu consoles nos maux, soutiens notre espérance,
Doucement vers le ciel tu mènes deux amis,
L'un par l'autre éclairés, l'un par l'autre affermis;
Soldini, tu le sais, oui, telle fut la nôtre,
Qu'aucun d'eux n'eut jamais rien de caché pour l'autre.
Mes écrits, mes secrets te furent découverts:
Tu lisais dans mon âme, et tu lisais mes vers.

Le Parnasse aux vertus quelquefois fut utile,
Sur l'excès, sur ce monstre en mille autres fertile,
Je voulais de mon vers décharger la fureur.
Ce monstre, ainsi qu'à moi, te fit toujours horreur.
Ah! si mon vers pouvait se changer en massue
Pour écraser cette hydre à mes pieds abattue!
Sois ma muse, ô Colère, offre-moi ses fléaux,
Et d'indignation viens armer mes pinceaux.
Faut-il quand vers les fleurs un doux penchant m'attire
Que ce penchant sur moi prenne enfin trop d'empire!
Que le maudit excès irritant mon désir,
Change en triste manie un innocent plaisir!
C'est du sort d'un œillet, d'un lis et d'un narcisse,
Que dépend désormais ma joie ou mon supplice.

Et de tant de héros, guerrier ou souverain,
Dont l'art nous a transmis les portraits sur l'airain,
Qui de rouille couverts viennent m'offrir encore
Ou Titus qui me charme, ou Néron que j'abhorre;
M'en manque-t-il un seul, me voilà malheureux,
Sous un ciel embrasé, dans un berceau pompeux;
Sortant du sein des mers ai-je vu l'œil du monde
Couvrir de mille fleurs l'univers qu'il féconde,
Rougir de ses rayons l'Olympe au loin doré?
Me voilà furieux, souffrant, désespéré,
Si par un autre excès, prenant soudain ma course
Vers l'effroyable nord, vers les antres de l'ourse,
Je n'ai vu mille hivers l'un sur l'autre entassés;
Des glaçons jusqu'au ciel en montagne exhaussés;
Et là transi d'horreur, et mourant de froidure,
Sur son lit ténébreux expirer la nature.
Ainsi de mille excès s'éveille en moi l'essaim;
C'est un guépier fougueux qui s'irrite en mon sein.
J'invoque ma raison mais en vain je résiste;
Me voilà voyageur, antiquaire, fleuriste;
Et que serait-ce donc, si par de doux progrès
Les passions ouvrant l'entrée à leurs accès,
Je devenais injuste, ambitieux, avare,
Envieux, imposteur, voluptueux, barbare.

Chacun se tient chez soi: dans son creux le hibou,
L'aigle sur son rocher, la fourmi dans son trou:
L'ordre est dans l'univers, rien ne le contrarie;
Zéphyr suit le ruisseau, le ruisseau la prairie.
Cet ordre si puissant ne peut-il rien sur nous?
Mais, dis-moi, cœur injuste, esprit bas et jaloux,
As-tu vu par envie un coursier qui se cache,
Si quelqu'autre coursier porte un plus beau panache?
Et toi, vil orgueilleux, tu rampes sans pudeur
Pour fouler tes égaux de ta fausse grandeur;
En nous-mêmes, tout bas, nous nous disons sans cesse,
Combien as-tu d'argent, de crédit, de noblesse!
C'est toujours, loin de nous par un vice entraînés
D'un défaut de raison que nos malheurs sont nés.
Oh! qu'un hymen heureux, un travail nécessaire
Eût à ces faux besoins fait une utile guerre!
L'un ou l'autre eût éteint ces désirs monstrueux,
Qui ne naissent jamais sous un toit vertueux:
C'est sur eux seuls que l'ordre a bâti l'édifice
D'un bonheur simple et vrai, tourment secret du vice.
La honte lui convient, l'ennui, l'air abattu:
On trouve, en l'essayant, du goût pour la vertu.
Voyez-vous ce mortel obéissant et libre,
Qui dans tout ce qu'il fait garde un juste équilibre;
Qui met tout à sa place, et, grand par sa raison,
Honore le nom d'homme et mérite ce nom?
Sent-il l'excès? il tremble. Il goûte avec mesure
Tous les biens que le ciel a mis dans la nature.
Mais il sait boire aussi dans la coupe des pleurs;
Il porte avec respect sa joie ou ses douleurs.
Il va, le terme arrive, et c'est là qu'il espère
L'immense et long bonheur qui n'est point sur la terre.

Mais dans les prés fleuris, sous le ciel le plus clair,
Avec un réseau d'or soudain jeté dans l'air,
Vois-tu la jeune Églé qu'entourent ses égales,
Ses sœurs pour la beauté, mais non pas ses rivales,
Courant de l'un à l'autre, admirant leurs couleurs,
Suivre ces papillons, ces voltigeantes fleurs?
Vois-tu ses bras, son port, sa grace enchanteresse?
Vois-tu ces étourdis légers d'aise et d'ivresse,
Tous amans de la rose et rivaux du zéphyr,
Dans ce piége flottant se prendre avec plaisir?
Oui, mais je les ai vus sous des pointes cruelles,
Églé, mourir long-temps en agitant leurs ailes.
Sur ce chapeau galant, qui l'eût dit entre nous,
Que vous les perceriez avec un air si doux?
Vos massacres du jour qui font soupirer Flore,
Demain à vous toucher auront moins droit encore,
Votre cœur par degrés aura su s'affermir,
Et pour d'autres trépas aura moins à gémir.
—Bon! ne voilà-t-il pas les plus énormes crimes?
Nous faudra-t-il long-temps pleurer sur ces victimes?
Mais raisonnons un peu: Pourquoi tant s'enflammer?
Est-ce contre des riens qu'il faut se gendarmer?
—Des riens! des riens, lecteur! Et moi je vous rappelle
Le jeune enfant d'Athène et le nid d'hirondelle;
L'aréopage eut droit de punir cet enfant:
L'humanité se perd, la cruauté s'apprend.
Votre Églé me déplaît; votre Églé se prépare,
Par degrés, sans le croire, à devenir barbare.
Quelque chose qu'on fasse, il faut le répéter,
Aisément vers l'excès on se laisse emporter.
Telle insensiblement une vis tortueuse
Se glisse au sein d'un chêne, active et ténébreuse,
Y descend, y pénètre, et ce serpent caché,
L'embrassant d'un long pli, n'en peut être arraché.
L'excès trompe souvent sous un masque paisible.
Ainsi sur des cieux purs, un point presqu'invisible
Nous cache la tempête, il luit: j'entends soudain
Les pâles matelots crier: Voilà le grain!
Et de ce grain déjà s'est échappé la foudre,
Et la grêle et l'éclair, et les mâts mis en poudre;
Et les mers dans la rage, et les pics embrasés,
Versent un jour affreux sur des vaisseaux brisés.
L'excès couve en silence: oui, mais vient-il d'éclore
C'est le serpent qui siffle, ou le feu qui dévore.
Dans ce seul mot *excès* tout mal est réuni:
C'est l'excès aux enfers que le Dante a puni.
L'excès en tous les temps fit un tigre de l'homme:
A trois tyrans ligués il abandonna Rome:

Il acheta le lâche, il arma le pervers;
De crimes, de terreurs, inonda l'univers;
Par lui dans Rome en sang trois fureurs unanimes,
Pour s'obliger, à table, échangeaient leurs victimes :
Le masque et le poignard faisaient partout frémir;
La rage, en égorgeant, savait encor gémir.
Près de ce temple antique où la jeune vestale,
Cachant sous un lin pur sa beauté virginale,
Nourrit du feu sacré l'éclat mystérieux,
Je vois de marbre et d'or un palais spacieux;
C'est là que Messaline, aux halles dévouée,
Ayant gagné sa nuit dans sa loge louée,
Rentre et rapporte au jour, de sa lubrique ardeur,
Dans le lit des Césars la fatigue et l'odeur.
Je vois, parmi les ris, des cruautés profondes;
L'heureux Sylla du Tibre ensanglanter les ondes :
Cent beautés de Néron disputer les désirs;
Troie encore une fois brûler pour ses plaisirs :
Un peuple adorateur d'un vil amphithéâtre,
De sang, de nudités, d'esclavage idolâtre.
Tibère, dans Caprée, y couve, ardent tison,
Des obscènes fureurs, des voluptés sans nom,
Y traîne, monstre usé, vaincu de lassitude,
L'ennui de ses Romains et de leur servitude.

Ai-je assez peint d'horreurs? Excès, funeste excès!
Aurais-tu jusqu'au ciel fait monter nos forfaits?
Aurais-tu de tout mal dépassé la mesure,
Et sur ses gonds brisés abattu la nature?
Tu détruis, changes tout, dans ton délire affreux.
Oui, tu rendrais Titus féroce et malheureux :
Les larmes de ce globe, hélas! sont ton ouvrage.

Oh! que j'aime un mortel et tempérant et sage,
Qui dans sa propre estime a su se maintenir,
Qui fait tout pour l'avoir et rien pour l'obtenir;
Qui, par ambition, de la langue commune,
Exprès pour s'enrichir, raya le mot *fortune;*
Sur le temps, sur le sort a d'abord mis la main,
Heureux dès aujourd'hui sans attendre à demain,
S'échappe entre l'espoir et la crainte et l'envie,
Et rit de la tempête en côtoyant la vie!

Est-ce un si grand malheur, si, léger papillon,
Il n'a pas fait crier : Charmant! dans un salon?
Mais voit-il le printemps enchanter nos bocages,
De nids et de concerts animer leurs feuillages;
Voit-il verdir nos prés, nos pommiers blancs de fleurs,
Nos épis se gonfler, nos ceps se fondre en pleurs;
Sent-il partout la sève en doux torrens versée,
Poète, il met en vers son âme et sa pensée.
O, d'aise et d'abandon, momens délicieux!
Le voilà dans les champs, sur les eaux, près des cieux;
Il monte et descend l'air, s'y balance avec grâce :
Il prend son La Fontaine, il rouvre son Horace :
Horace, humble, élevé, charmant, relu toujours;
Ce sage, en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table, et dans un doux sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
« A peu de frais, dit-il, amis, vivons contens;
» Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps.
» Regardez ce cyprès; pourquoi sur le rivage
» Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage? »
Mais le plus violent, le premier de nos vœux,
Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux :
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière.
D'astres environné l'astre éclatant du jour
Se montre dans sa gloire, au milieu de sa cour;
Il se lève, il se couche, à sa marche fidèle,
Et tout a resplendi de sa pompe immortelle;
Et l'homme, un ver rampant, malheureux et pervers,
Pour suite et pour témoins voudrait mille univers.

Libre et loin du tumulte, ah! que mon sage ermite
Est heureux des fripons et des sots qu'il évite!
Si couru des mortels, le bonheur précieux,
Il l'a mis dans son cœur, et non pas dans leurs yeux;
Il est homme; il les plaint, les juge et les soulage;
C'est pour eux qu'il s'est joint au curé du village.
Le froid, le collecteur viendra sans effrayer.
Le fisc est satisfait, plus de dette à payer.
D'abord le besoin fuit, l'aisance vient ensuite :
A faire encor du bien, le bien qu'on fait excite :
La honte, il la devine; un soupir, il l'entend :
Quel bien immense il fait avec si peu d'argent!

Vous, opulens blasés, que tourmente un cœur vide,
C'est pour vous qu'à grands frais la vie est insipide.
Qui sait? Quelque bonne œuvre (on pourrait l'essayer)
Réussirait peut-être à vous désennuyer.
On soupire en bâillant, les vapeurs ont des larmes;
Mais pour votre langueur le bien même est sans charmes.
L'adresse, en vous flattant, vous endort sur des fleurs;
Pour lui, s'il est loué, ce n'est que par des pleurs.
Partout il voit briller la santé, l'espérance :
Là, du vin au vieillard; là, du lait pour l'enfance.
« Va, dit-il, va, Fortune, habiter les palais;
« Moi, j'aime à me cacher sous la chaumière en paix. »
Aussi la charité, sans bruit, mais à mesure,
De ses bienfaits, comptant le paie avec usure :
Aussi viens-tu, Sommeil, aux heures du repos,
Mollement sur ses yeux balancer tes pavots.
Rien n'a blessé son cœur, rien n'a troublé sa tête :
Il voit finir le jour, mais comme un jour de fête;

Et des bontés d'un Dieu de tout temps convaincu,
Ne rentre dans son sein qu'après avoir vécu.

ÉPÎTRE A FLORIAN.

Florian, ombre aimable et chère,
A qui, maîtresse en l'art de plaire,
Ta muse apprit tous les secrets,
Tous les tons d'une verve aisée :
Ami, sous tes ombrages frais,
Dans le sein de la douce paix,
Au milieu de ton Élysée,
Entends mes vers et mes regrets.
Avec toi, quand la sourde Parque
Dans leur fleur trancha tes beaux ans,
Que de grâces et de talens
Caron emporta dans sa barque!
Tant de vers heureux et bien faits,
Tant de jours t'attendaient encore;
Sans compter les charmans projets
Qu'avec ivresse, à peu de frais,
Nos deux cœurs avaient fait éclore
D'Abufar, en couchant chez toi,
J'avais la tente, à Sceaux-du-Maine :
Je t'eusse, ami, logé chez moi
Dans la chambre de La Fontaine.
Tous les ans, ô touchant plaisir
En cour plénière, assez bruyante
Autour d'une table vivante,
Aux champs, dans les mois du zéphyr,
Parmi les ris et les bergères,
Le front libre, au doux choc des verres.
Nous devions fêter, à loisir,
Tous en chœur, à voix éclatante,
Quand l'herbe rit, quand l'oiseau chante,
Quand la nature est en désir,
Moi, mon Guillaume Sakespir,
Et toi, ton cher Michel Cervante.
Nous aurions de lauriers, de fleurs,
Paré leur poétique tête :
Bons vers, bons mots, et vous bons cœurs,
(J'y comprends aussi les auteurs)
Vous auriez été de la fête.
Le ciel n'écouta pas nos vœux ;
Mais Pluton, dans des bois heureux,
T'aura mis au bosquet des roses,
Avec ton maître Fénelon,
Gentil Bernard ou l'art de plaire,
Gresset et ton oncle Voltaire,
Le doux Tibulle, Anacréon.
Sapho fuyant encor Phaon,
L'Ovide des métamorphoses,
Et l'ombre auguste de Platon,
Et Cervante avec qui tu causes.
Ah! voyant Thomas, dis-lui bien
(Il te croira) que jamais rien
Ne l'ôtera de ma mémoire,
Jusqu'à l'heure où le vieux nocher,
Pour vous voir, pour nous rapprocher,
M'aura fait passer l'onde noire.
Dis-lui (mais tout bas pour ma gloire),
Dis-lui que j'ai beau m'efforcer,
Chez moi de l'amoureux empire,
D'un bel œil ou d'un doux sourire
L'attrait ne saurait s'effacer,
Quoi que la raison puisse dire.
Près de moi, de la jeune Elphire
Que la robe vienne à passer,
Son frou-frou fait encor glisser
Quelques tendres sons sur ma lyre
Qu'un rien charme, un rien peut blesser.
Mais nos vignes en allégresse
Vont faire, par leur jus charmant,
De nos côteaux incessamment
Couler du lait pour la vieillesse.
Dis-lui que bientôt, fraîchement,
(En route que Dieu l'accompagne!)
Je vais dans mon joli caveau
Mettre en place un petit quarteau
Non de Marly, mais de Champagne,
D'un muscat, d'un Arbois coulant,
D'un Roussillon encor brûlant,
Et d'un vieux nectar excellent
Qu'a mûri le soleil d'Espagne.
Dis qu'à les fêter diligens,
Nous les boirons aux bonnes gens,
A Galathée, à Marc-Aurèle,
Aux tendres mères, aux enfans,
Aux vieillards, à l'Amour fidèle,
Surtout à l'Amitié si belle,
Le plus doux de nos sentimens;
A ces toasts sacrés et charmans
Nous chanterons tous son antienne.

Thomas et toi que je relis,
Vous consolez souvent ma peine;
Les lieux où seul je me promène
Sont par vous souvent embellis.
Florian, ta Flore est la mienne,
Ma muse, enfant comme la tienne,
Court vers les roses, vers les lis.
Cependant d'une erreur soudaine
Parfois je tremble et je pâlis;

Je me souviens de Melpomène,
J'erre encor criant sur la scène.
Mais, ô mes bons, mes chers amis,
De ce trouble bientôt remis,
Je retombe dans mon enfance,
D'un rien, d'un papillon épris,
Papillon moi-même, et surpris
Dans ce doux transport d'innocence,
Semblable à ces charmans esprits,
Follets, actifs et favoris,
Qui soignent les jardins chéris
De leur belle et jeune maîtresse,
Je vais, viens, ne repose, agis,
L'œil sur le clos, sur le logis,
Heureux, léger, jouant sans cesse.
Volage abeille du Permesse,
D'air et de fleurs je me nourris;
J'échappe à ma tragique ivresse,
Et vas retrouver la sagesse
Dans votre âme et dans vos écrits.

ÉPÎTRE A RICHARD,

PENDANT MA CONVALESCENCE.

—

Richard, il faut que l'on se quitte :
C'est la loi du sort, tout finit.
Mon horizon se rembrunit,
Et mon déclin se précipite.
La tombe attend mon dernier pas.
J'entendrai bientôt, mais sans plainte,
Le mobile airain qui nous tinte
La crise et l'instant du trépas.
Cette fièvre où je fus en butte,
A coups de bélier, sourdement,
Sappa dans l'ombre un bâtiment
Aujourd'hui penché vers sa chute.
Je crus, dans ses sombres vapeurs,
Voir au sein d'un abîme immense,
Roulant nos maux et nos erreurs,
Trois torrens se perdre en silence.
Le passé, temps chargé d'ennui,
A peine né, s'y précipite;
Le présent en presse la fuite;
L'avenir se jette sur lui.
Dans quelle morne rêverie,
Dans quelle sombre illusion,
Ma vague imagination
Entraîna mon âme flétrie!
Sous combien d'aspects odieux,
Mille effrayantes impostures,
Mille étranges caricatures
Se croisaient sans cesse à mes yeux!
Ami! sage amant du silence,
Nos cœurs dès long-temps n'en font qu'un,
Et nous avons mis en commun
Les trésors de notre indigence.
Te rappelles-tu ce bon temps,
Lorsqu'à pied, sans suite, et contens,
Nous allions dîner tous les ans
Sur un monastère en ruines,
Sur de vieux débris dispersés,
Où Port-Royal, cent ans passés,
Pleurait encor sous les épines
Ses murs, détruits et renversés,
Aujourd'hui sous des terres nues,
Où quelques moissons inconnues,
A l'œil du passant éclipsés.

Là nous devions, en vrais ermites,
Manger bientôt avec grand'faim
D'un oiseau gourmand, très peu fin,
Que l'on doit pourtant aux jésuites.
D'avance nous le dévorions :
Tous deux en paix nous cheminions,
Quand vers nous s'avance une troupe
Habillée en or, et portant
Des rois le costume éclatant,
Sur leur cou, leur gueule et leur croupe.
En avant marchait un bâton
Qui portait cette inscription,
En lettres larges, magnifiques :
Le théâtre des chiens tragiques.
Leur maître me voit : « Quoi! c'est vous!
» Vous, monsieur Ducis! Qu'il m'est doux
» En plein air, dans ce lieu sauvage,
» De vous rendre un public hommage!
» Avec ces messieurs nous allons
» Dans un château des environs,
» Représenter Iphigénie,
» Notre princesse est fort jolie :
» Voulez-vous bien, je vous en prie,
» En voir la répétition?
» La route est le lieu de la scène.
» Allons, messieurs de Melpomène,
» Il faut ici vous signaler.»
Je vois déjà se rassembler,
Avec leur figure joyeuse,
Leurs chansons, leurs reins excellens,
Leurs longs fouets, leurs grands chapeaux blancs
Tous les muletiers de Chevreuse.
J'aperçois d'autres spectateurs,
Les très honorables pasteurs
Et de Chevreuse et de Dampierre.

Leur front pur n'est point trop sévère.
Ils assistaient innocemment
A la tragédie en plein vent,
Même avec un peu de poussière.
Mais sur ses pattes se dressant,
Oh ! qu'Achille est beau sous son casque !
Et sous sa coiffe ou bien son masque,
Qu'Iphigénie a l'air charmant !
Agamemnon, fier, imposant,
D'Achille n'est pas trop content.
Entre eux survient une bourrasque.
Mais quel rapide mouvement
Tout à coup entraîne l'orchestre !
La basse ronfle en gémissant,
Le cri du fifre est plus perçant,
Le hautbois est plus déchirant;
Qu'entends-je? ô ciel ! c'est Clytemnestre
L'œil en feu, l'œil étincelant,
Bravant les Grecs, bravant Ulysse :
« Père barbare, oui, c'est mon sang !
» Va, tu n'es qu'orgueil, injustice.
» Viens donc m'arracher mon enfant,
» Le fruit, ce cher fruit de mon flanc. »
Et cette mère en ce moment,
Sur ses quatre pattes tombant,
Se soulage en levant la cuisse.

Nos Duménils et nos Le Kains,
Dans les jours de notre jeunesse,
Sur notre scène enchanteresse
Prédominaient en souverains :
Nous respirions et leur ivresse,
Et leur fureur et leur tendresse,
Criant bravo, battant des mains.
Richard ! un amour idolâtre
T'entraîne encor vers le théâtre.
Guêtré, le bâton à la main,
De nos acteurs de grand chemin,
En tremblant je te vois trop proche;
Et réservé pour notre faim
Ce dindon piqué d'un lard fin
S'échappe, hélas ! de ta sacoche.
Rien donc, rien n'a pu l'empêcher,
Quelle est, Richard, notre infortune !
Déjà, pour se l'entr'arracher,
Toutes les gueules n'en font qu'une :
C'est une curée, un débat;
On s'acharne, on mord, on se bat;
C'est et Clytemnestre, et sa fille,
De Pélops l'antique famille,
Ulysse, Achille, Agamemnon.
C'est de dents la discorde armée;
C'est la Grèce entière affamée
Qui se jette sur Ilion,
Et tout ce que fit dans sa haine,
Sur Troie, et l'Aulide, et Mycène,
On le fait sur notre dindon.

Mais sur la troupe combattante,
Et déchirée et déchirante,
Un fouet claque et s'élève en l'air,
C'est le sceptre de Jupiter :
Toute gueule alors lâche prise,
Et la Grèce est calme et soumise.
Mais Achille menace encor :
Il frémit dans son harnais d'or.
De s'ajuster chacun s'occupe,
La princesse a repris sa jupe.
« Eh bien ! me dit le directeur,
» Êtes-vous content? — A merveille !
» La pièce est ma foi sans pareille. »
— Oh ! pour votre Œdipe, j'aurai,
Avec sa barbe vénérable,
Un barbet, Nestor admirable,
Qu'à plaisir je costumerai.
Oui, parbleu ! je le trouverai;
Mais pour veiller sur sa personne,
Je lui ménage une Antigone
Qui la patte lui donnera.
Leur seul aspect attendrira,
Sur la route on se rangera ;
Puis, voyant la fille, on crira :
Regardez, messieurs, la voilà !
Quel spectacle pour la morale !
C'est la piété filiale !
Tout Paris en raffolera.

Mais ce dindon, je me reproche
Qu'il soit mangé, j'en suis confus.
— Que voulez-vous? n'en parlons plus.
— C'est qu'il faut, exact là-dessus,
Bien coudre et fermer sa sacoche.
Ces messieurs n'en ont laissé rien :
Ils font grand cas de la volaille;
Et vous avez vu la bataille.
Tous les grands talens mangent bien.
— Mais dans vous que j'aime, et j'admire
Ce zèle ardent que vous inspire
Racine et cet art enchanteur
D'un poète et d'un grand acteur !
Mal advienne à qui veut vous nuire !
Gloire soit à vos écriteaux !
Prospérez dans tous les châteaux.
Qu'à la ville et qu'à la campagne
Melpomène vous accompagne !
— Au revoir mon tragique auteur.

— Au revoir! mon cher directeur.
Et vous divine Iphigénie,
Et vous, Achille, Agamemnon,
Soutenez bien votre grand nom.
Portez partout la tragédie.
Aux champs, à la cour applaudie :
Qu'en route il vous tombe un dindon !
Adieu! charmante Iphigénie!
Adieu! superbe Agamemnon!
Et l'écho cent fois nous répond,
De loin dans un désert profond,
Adieu! charmante Iphigénie!
Adieu! superbe Agamemnon!
Memnon, memnon, memnon, memnon.

Mais le vallon se décolore;
Et les ombres de tous côtés,
De ses sommets infréquentés
Tombant, croissant, croissant encore,
Nous disent : Il est temps, partez.
Nous voilà, regagnant le gîte :
Nous parlons peu, nous marchons vite.
Les bois, les champs sont attristés;
Nous sentons l'air froid de l'automne.
La feuille autour de nous frissonne.
L'appétit surtout nous talonne.
Le jour s'éteint, le bruit se perd;
Tout est sourd, lugubre et désert,
Tout est mort, et l'Angélus sonne.
Le cœur à ce son plus joyeux,
La nuit déjà couvrant les cieux,
A travers les bois, les broussailles,
Pays assez peuplé de loups,
Nous courons plus vite à Versailles
Pour souper et dormir chez nous.
Toi, Richard, mon ami, mon frère,
Déjà je te vois embrassant
Tes cousines, trio charmant;
Et puis secouant ta poussière,
Ta bonne tante qui t'attend.
Et moi de voler chez ma mère,
Le sein de plaisir palpitant,
Avec quelque peur cependant.
Ah! mon fils, la nuit est bien noire;
Il est tard : n'as-tu pas dû croire
Que je pourrais m'inquiéter?
— Pardon. Mais pour nous arrêter,
Il nous est survenu l'histoire
Qu'en soupant je vais vous conter.
— Une histoire! — Oui, de tragédie.
» Sur la route avec des curés,
» Et des mulets très bien ferrés,
» Je sors de voir Iphigénie.
» — Quel conte! es-tu fou? — Mon Dieu, non.
» Je quitte Ulysse, Agamemnon.
» Ces messieurs aiment la volaille.
» Si vous aviez vu la bataille!
» — Pour le coup je n'y comprends rien.
» Ce n'est qu'une courte démence;
» Ton cerveau, j'en ai l'espérance,
» Ne sera pas toujours timbré.
» Mais enfin te voilà rentré :
» As-tu faim? — Grand'faim. — Allons vite,
» Fanchon, ta carpe est-elle frite?
» Sers à mon fils ton bon civet. »
Près de moi ma mère se met,
Auprès d'elle est sa favorite
Qui l'aime et jamais ne la quitte,
Rosette enfin. Fanchon nous sert.
Les yeux sont gais, le feu pétille;
Le civet vient, le bon vin brille,
Puis voilà le joli dessert,
Le raisin, le rocfort, la poire,
Noyau, fleur d'orange et l'histoire.
Ma mère écoute, et mon caquet
Fait les délices du banquet.
Les chiens tragiques la font rire;
Et tout bas je l'entendais dire :
« Ah! Rosette, avec sa terreur,
» Et quelquefois même l'horreur
» De sa noire et tragique muse,
» Par sa franche et vive douceur,
» Par le rire et l'esprit du cœur,
» Que mon fils m'étonne ou m'amuse.
» Tu le sais; c'est mon pauvre enfant,
» Qui tant m'aime et que j'aime tant. »

Mais l'horloge au lit nous appelle.
Sur sa dame, en garde fidèle,
Rosette aura soin de veiller.
Las et content, près d'une mère
Vertueuse, aimable et si chère,
Ah! quel bonheur de sommeiller!
Pendant la commune prière,
Les fleurs qui versent le repos,
Sur mes yeux nageans, demi-clos
Retenaient déjà ma paupière.
Cependant Morphée en chemin,
Sur sa route, avait de sa main
Touché le lit sourd, pacifique,
Où ma mère, à son aise, à fond,
Comme après l'exorde, au sermon,
Goûtait un sommeil angélique.
Mais j'entends le ciel en courroux;
L'air s'émeut, l'orage s'apprête.
La foudre s'approche de nous.

Brillez, éclairs, vents; battez-vous:
Tombez, torrens! mugis, tempête!
Moi, je sens pleuvoir sur ma tête
L'esprit des pavots les plus doux.

ÉPÎTRE A GÉRARD.

—

Héritier du Corrége, heureux dépositaire
De sa grâce et de son pinceau,
Sur qui Vénus dans ton berceau
Souffla trois fois le don de plaire;
Comblé de ses faveurs, devais-tu donc, un jour,
Quand son fils lui préfère une amante mortelle,
En nous montrant Psyché si belle,
Du crime d'être ingrat justifier l'Amour?
Assise auprès du dieu qui l'admire et l'adore,
Muette, elle s'étonne, et se cherche et s'ignore.
O ciel! que de candeur, de grâce, de beauté,
Dans les contours si purs, dans la timidité
De ce vivant albâtre où l'amour doit éclore!
Psyché, que de ce dieu la bouche qui t'implore
Puisse en pressant ton sein doucement l'animer!
Ne soupçonnes-tu pas l'heureux besoin d'aimer?
Pourquoi priver ton cœur d'une flamme si pure?
Les lois qu'il donne à la nature
C'est toi qui vas les lui donner.
Pour le fils de Vénus il n'est point de cruelles:
Mais, Psyché, ne crains point ses ailes;
Ta pudeur vient de l'enchaîner.
Oui: c'est cet amour pur, innocent et timide,
Ennemi de tout art perfide.
Que ton pinceau, Gérard, m'offre avec la beauté,
Avec sa chaste nudité.
Ah! qu'est-il devenu! malheureux que nous sommes!
Les immortels l'ont fait pour le bonheur des hommes;
Ingrats! jusqu'à l'amour, nous avons tout gâté.
Ton pinceau me le dit: heureux qui, dès l'enfance,
N'a jamais séparé l'amour de l'innocence;
Qui, tendre et recueilli, le porte dans son cœur,
Sans rien perdre de sa langueur,
Rien de ses longs désirs, rien de sa douce flamme;
Qui le couve au fond de son âme
Comme un avare son trésor?
Ton pinceau me le dit: aux vains attraits de l'or,
Et du luxe, et du monde, à tout autre avantage,
Renoncez sans regret, ô vous qu'amour engage,
Taisez vos nuits, chantez vos jours;
Ne faites rien qu'aimer; amans, aimez toujours,
Pour aimer encor davantage.
Mais quel effroi succède à mes heureux transports!
L'astre du jour s'abaisse, il meurt, la nuit s'avance,
Sur les champs attristés s'étend un crêpe immense.
Sur des étangs profonds règne un affreux silence.
Malheur à qui dans l'ombre approchera les bords
De ces dormantes eaux de l'empire des morts!
Où va donc ce vieillard, à l'air noble et sévère,
Pauvre, aveugle, errant sur la terre?
Dans le fond de son cœur profondément blessé,
Courageux et souffrant, il porte comme un père,
Des replis d'un serpent un jeune homme enlacé,
Mourant sur son épaule, et sur son cou pressé,
Palpitant sous les coups de sa dent meurtrière.
Hélas! c'était son guide. Où pourra-t-il couvrir
De pleurs et d'un peu de poussière
Ce tendre ami de sa misère,
Qui mendiait, pieds nus, du pain pour le nourrir;
Qui sur son sein vient de mourir,
Et devait fermer sa paupière?
Que ce front est auguste! il me paraît sacré.
Oui: ce front dans les camps fut jadis honoré.
Les lauriers sont absens, la gloire y siége encore.
Qui peut-il être? je l'ignore.
L'Olympe s'est ouvert. Son nom descend des cieux,
En traits de flamme écrit. J'y vois, j'y vois les dieux,
En conseil assemblés, contempler Bélisaire.
La nuit recouvre au loin l'horizon solitaire,
Vieillard, attends encore, un jour plus radieux
Te paiera la douce lumière,
Qu'au gré des tyrans de la terre
Un fer rouge et barbare éteignit dans tes yeux.
Les immortels, crois-moi, défendront ta mémoire.
De son burin religieux,
De son flambeau terrible ils ont armé l'histoire.
L'envie accusatrice en vain t'a combattu.
Ils t'ont donné plus que la gloire:
Dans les champs de l'honneur tu leur dois la victoire;
Dans les champs du malheur tu leur dois la vertu.

O Gérard! c'est ainsi que ton pinceau sublime
La venge avec éclat des triomphes du crime.
Tel est des grands tableaux le magique pouvoir.
Ils savent effrayer, plaire, instruire, émouvoir.
Là, sous l'œil éperdu de l'envie expirante,
Le temps, prenant son vol, au sein des airs présente,
Belle de sa victoire et de sa liberté,
Au ciel, qui la reprend, l'auguste vérité.

En un cercle dansant, à ce cercle asservie,
Là, s'offre, en quatre états, l'histoire de la vie.
L'industrieux Travail, par le besoin pressé,
Est sobre, patient, actif, intéressé,
Se lève avant le jour, gourmande la paresse,

Ménage, entasse, acquiert et produit la richesse :
La richesse orgueilleuse, ardente en ses désirs,
Prétend au superflu, cherche et veut des plaisirs,
S'empresse de briller, déjà presque insolente,
Et rit, en s'oubliant, au luxe qu'elle enfante :
Le luxe corrupteur, de mollesse abattu,
Court d'excès en excès, foule aux pieds la vertu,
Irrite de ses sens la fougueuse impuissance,
Et par l'or qu'il prodigue amène l'indigence :
L'Indigence honteuse erre et fuit en tous lieux,
Mange son pain dans l'ombre et se dérobe aux yeux,
Rapproche ses lambeaux où l'orgueil vit encore,
Et tend sa main tremblante au Travail qu'elle implore :
Le travail secourable aime encore à l'aider;
A la fille du luxe il aime à succéder.
Dans un cercle éternel ainsi le temps ramène
Le prix, le châtiment, le plaisir et la peine.
Poussin, voilà comment ton pinceau nous instruit!
Observateur profond, tu cultivais sans bruit
Le charme et la vertu de ta palette austère,
Qui révélait partout ton noble caractère.
Simple et content de peu, mais riche en liberté,
Ton crayon solitaire, aux grands objets porté,
De Dieu dans la nature étudiant l'ouvrage,
Dans l'homme avec respect dessinait son image.
Que j'aime à voir surtout ces augustes déserts!
Sur ces débris du temps que la mousse a couverts
Est assis un vieillard, l'amour de sa famille,
Il brave en paix le sort, appuyé sur sa fille.
Sa fille dans sa main tient la main d'un époux,
Et lui montre son fils qui rit sur ses genoux.
Ce fils, gage naissant de leur chaste tendresse,
Déjà promet de loin son bras à leur vieillesse.
Je sens tous mes esprits soudain se recueillir,
D'un long enchantement mon âme se remplir.
Ami, voilà les droits et l'impression sûre
De tout sujet tiré du sein de la nature.
J'ai d'avance à ton choix reconnu ton pinceau.
Mes goûts et ma mémoire, errant sur ce tableau,
M'environnent déjà d'images fortunées.
Oui, mon cœur s'en souvient, dans mes jeunes années,
J'errais, seul et pensif, sur ces sommets neigeux,
Témoin des simples mœurs du Germain courageux,
Où, dans les mouvemens de sa chaîne infinie,
Serpente dans les airs la forêt d'Hercinie,
Là, d'un peuple pasteur coulent les jours heureux.
On n'y dispute rien; tout est commun entre eux.
Le ciel voit leurs travaux d'un regard de tendresse :
En doux torrens de lait s'épanche leur richesse.
Là, sous de longs abris, par l'hiver assiégés,
Habitent leurs troupeaux sur deux lignes rangés.
La mère y file auprès de sa fille qui chante
Et ramène avec grâce une aiguille innocente.
L'homme y lègue en mourant sa riche pauvreté
A son fils qui la lègue à sa postérité.
Ils n'ont jamais connu la gloire ni l'envie;
Sans l'attendre sans cesse ils ont goûté la vie.
Des saints devoirs du culte une cloche avertit;
La prière du soir en écho retentit.
Mais quel est cet enclos qu'un jeune enfant me nomme?
C'est le jardin des morts, dernier abri de l'homme.
Là, soupire à genoux la pieuse douleur.
Chaque tombe a sa croix, chaque croix a sa fleur.
Ce rustique Nestor, que sa force accompagne,
Descend-il quelquefois du haut de sa montagne,
La plaine le révère, et retrouve en ses yeux
La dignité de l'homme et le calme des cieux.

Ami, c'est ce tableau qui rend à ma vieillesse
Ce doux temple des mœurs, qui frappa ma jeunesse;
Cet âge d'or si pur, et frais sous tes pinceaux
Comme un lis répété par le cristal des eaux.
Tu me rends ces pasteurs, tous, sous leur toit champêtre,
Vertueux et contens, sans y songer peut-être.
Le mal, connu partout, là, n'est point soupçonné.
Oh! que je porte envie au mortel fortuné
Qui, craignant le tumulte et dédaignant la terre,
Et l'audace et la ruse à son cœur étrangère,
Vit, transfuge innocent, chez ces pasteurs heureux!
A leur table frugale il s'assied avec eux,
Pose un large sapin sur leurs foyers antiques,
N'entend plus les longs cris des discordes publiques;
Il n'échangerait pas son gîte et ses pipeaux
Contre l'or des lambris, un sceptre ou des faisceaux.
Il voit, rival de l'aigle, au-dessus des nuages,
L'Olympe sur sa tête, à ses pieds les orages;
Et libre, s'élançant vers la Divinité,
Dans son sein éternel saisit la vérité.

C'est là, Gérard, c'est là que ton pinceau s'allume;
Que, plein du feu sacré dont l'ardeur te consume,
Tu trouvas ce vieillard et ces époux charmés,
Cet enfant qui sourit sur des genoux aimés.
Ces deux temps de la vie excitant leurs tendresses,
Ces époux, à la fois l'appui des deux faiblesses;
Ces soins dont une mère entoure nos berceaux,
Ces soins dont une fille entoure nos tombeaux,
De nos plus chers plaisirs source abondante et pure,
Cercle heureux de bienfaits que décrit la nature,
Où toujours mille espoirs, que nous devons bénir,
Consolent le présent, et peuplent l'avenir.
De devoir et d'amour, ah! ce retour fidèle,
D'une immense union cette chaîne éternelle,
Ces doux trésors du cœur, qui craignent d'en sortir,
C'est toi, Gérard, c'est toi qui me les fais sentir.

Heureux cent fois l'artiste, épris de la nature,
Qui la voit, comme toi, belle, sensible et pure!
Il en fait, par son art, peintre chéri des cieux,
Et le charme de l'âme et le plaisir des yeux.
Ami, qui mieux que toi, dans de frais paysages,
Nous rendrait du Poussin les éloquens ombrages,
Ces sites enchanteurs que le jour va quitter,
Que le jour va revoir, où l'on voudrait rester;
Ces déserts qui, peuplés d'un ou deux personnages,
Font penser les amans et soupirer les sages.
Tu dois aimer les bois, les prés et les ruisseaux:
Moi, j'aime aussi les fleurs et la paix des hameaux.
Où sont ces beaux tilleuls, si chers à ma jeunesse,
Où j'ai gravé, tremblant, le nom de ma maîtresse!
Voilà l'ombre et le saule, où, loin d'elle exilé,
Pour Thérèse cent fois ma musette a parlé.
J'étais né pour les champs. Oui, mon cœur le répète:
On aurait dit Ducis, comme on dit Timarette.
J'aurais béni mon sort dans un emploi si doux.
Pourquoi faut-il que, né pour d'aussi simples goûts,
Avec tant d'intérêt j'accompagne le Dante
Sur ces étangs glacés, séjour de l'épouvante,
Où d'affreux criminels, en d'énormes douleurs,
Donnent, baissant leur tête, une pente à leurs pleurs.
Mais c'est trop voir de pleurs cette rive fumante,
Où la nature est morte et la douleur vivante.
Où suis-je? Quels concerts? Ossian! Je te vois;
Chantre des temps passés, j'ai reconnu ta voix.
Qu'elle est forte et mélodieuse!
Jamais ta harpe harmonieuse
Avec tant de transport n'a frémi sous tes doigts.
Entends-je le dernier de tes hymnes célèbres!
En chantant tu baisses les yeux
Qu'ont couverts des voiles funèbres.
Chargé d'ans et d'exploits, de vertus, de ténèbres,
Tu n'en es que plus près des dieux.
Dépassant cette tour antique,
L'astre timide de la nuit
De son rayon mélancolique
Argente les longs flots de ta barbe qui fuit
Sur ton sein large et poétique.
A tes pieds, un torrent, qui serpente avec bruit,
Tombe, écume et s'échappe au moment qu'il me luit.

Mais Fingal voit du temps rouler le fleuve immense;
Il y voit le passé, le présent, l'avenir,
Et, sa main sur son front, par un long souvenir,
Il le descend, remonte, et médite en silence.
Le ciel de ses penchans a fait sa récompense.
Il rêve encor l'amour, la gloire et les combats.
Autour de sa compagne il a passé son bras,
Qui n'a pas pu quitter sa lance.
Dans la plus douce extase, Oscar et Malvina,
Que le tendre hymen enchaîna,
L'un sur l'autre appuyés, respirent sans alarmes
Ce sentiment si cher qui les rendit heureux;
Sur les vents sans cesse avec eux,
Ils en emporteront les charmes;
Ils en retiennent quelques larmes;
Et leur dogue, à leurs pieds, les garde encor tous deux.
Mais pourquoi dans les airs ces beautés ravissantes
Ont-elles suspendu leurs corbeilles brillantes?
C'est pour toi, vieillard généreux,
Tandis que tu m'enchantes,
Mille palmes riantes,
Mille fleurs odorantes,
Pleuvent sur tes cheveux.
Triomphe, il en est temps. Oui, ta couronne est prête;
L'étoile des héros va briller sur ta tête.
Tu chantas la vertu, la valeur et l'amour:
Monte aux cieux, et des cieux jusqu'à l'astre du jour,
Fils de Fingal, vole à ton tour
A travers les climats de ce vaste séjour,
Couché sur les zéphyrs, penché sur la tempête,
Hôte léger des vents, habite désormais
Ces airs d'ombres peuplés, ces mobiles palais.
Ta harpe y gémira sous tes doigts fantastiques.
Astre pâle et chéri des cœurs mélancoliques,
L'amant croira t'entendre à l'heure du berger,
Cette heure de désir, d'attente et de danger.
Avec la voix du nord grondant sous nos feuillages,
Sous des rocs caverneux, taillés dans les nuages,
Tu pourras l'accorder. Guerrier, si tu le veux,
Combats contre l'éclair, sous la grêle et les feux;
Saisis, éteins la foudre au milieu des orages.

Ossian, non, jamais les ans ne flétriront
Tous ces lauriers du nord, entassés sur ton front;
Le nord a dans son sein concentré le génie,
La vigueur sombre et l'harmonie,
Les élans imprévus de la sublimité,
Et surtout la mélancolie,
Long tourment, mais si cher, si plein de volupté;
Duvet où l'on s'enfonce, on s'endort enchanté;
Incurable bonheur d'une âme recueillie,
Dans ce qu'elle aime ensevelie,
Qui vit, s'enivre et meurt d'un miel qu'elle a goûté.

Grâce au charmant Virgile, à notre immense Homère,
Nous parcourons, vivans, leurs champs élysiens:
Mais quoi! l'Écosse aussi n'a-t-elle pas les siens,
Ses bardes, ses guerriers, ses chasseurs, ses bruyères,
Ses époux fortunés, avec leurs doux liens,
Fottant sur des côteaux d'argent et de lumières,
Ses lances de vapeur, ses chars aériens?

Là, tous deux nous verrons, quand il faudra s'y rendre,
Cette Calédonie où Fingal a vécu,
Ce peuple que jamais les Romains n'ont vaincu,
Ces combattans si fiers, ces belles au cœur tendre...
De ce climat de fer nous voyons l'âpreté,
Ces sommets du Cromla dont les sapins frémissent,
Parmi ces rocs épars où les torrens rugissent,
Les toits de la pudeur, de l'hospitalité;
Des vieillards le respect antique,
Les berceaux endormis par un chant romantique,
Le culte des tombeaux, les fêtes de Selma;
Et nos Ajax du nord dans leur pompe rustique,
Environner encor cette harpe magique,
Dont Ossian les enflamma.
Oui, Gérard, pour ta bienvenue,
Trenmor, Fingal, Oscar, vers toi s'avanceront;
Leurs femmes t'environneront,
Tous leurs bardes te chanteront;
L'Antigone du nord, dans sa joie ingénue,
La tendre Malvina, s'inclinant sur la nue,
En laissera tomber des lauriers sur ton front,
Et moi seul avec ma musette,
Sous mon nuage, auprès de Thérèse muette,
Enfin devenu Timarette,
Ne laissant que de loin entrevoir à demi
Et mes traits septuagénaires,
Et mes moutons imaginaires,
Je dirai, vieux pasteur de la foule ennemi:
« Ce Gérard qu'ont chéri tant de beautés nouvelles,
» Et qu'il rendit encor plus belles,
» Il fut mon peintre et mon ami. »

ÉPÎTRE A CAMPENON.

—

Toi qui chantas les fleurs et leur flamme secrète,
Homme des champs, cœur tendre, esprit juste et poète,
Chez moi par Andrieux hôte aimable amené;
Ami, nouveau trésor qu'un ami m'a donné,
Dans ce mois des moissons où, marquant ma naissance
Son vingt-deuxième jour, sur ma tête, en silence,
Si ce jour m'est donné, des doigts glacés du temps,
Fera tomber le poids de mes quatre-vingts ans;
De moi, cher Campenon, accepte cette épître.

Poètes tous les deux (c'est notre plus beau titre),
Cherchons contre le nord, quand le vent soufflera,
Par son double manteau quel mont nous défendra;
Par où les doux zéphyrs sur leurs ailes vermeilles
Nous rendront au printemps nos vers et nos abeilles;
Comment dans nos jardins l'hymen, ce fils des cieux,
Ouvre à l'amant des fleurs un lit mystérieux:
Comment un souffle errant sur tant de jeunes tiges
Sait dans leur sein fécond opérer ses prodiges?

Mais où suis-je? à Gessen tes vers m'ont transporté.
Je suis devenu père, et mon fils m'a quitté.
J'ai fait partir exprès un serviteur fidèle
Qui se cache et le suit. J'attends tout de son zèle.
De quoi va-t-il m'instruire? Ah! si l'ingrat m'a fui,
Ma tendresse le cherche et veille encor sur lui.
Je suis toujours son père. En ruineuses fêtes,
En plaisirs scandaleux, en vénales conquêtes,
Peut-être que déjà son or s'est épuisé;
De besoins, de douleurs, de sa honte écrasé,
S'il s'était repenti? Si Dieu, dans sa clémence,
Eût daigné mettre un terme à sa courte démence?
Par un ange à Tobie un fils fut ramené:
Si ce même ange... Hélas! quel est l'infortuné
Que j'aperçois de loin, triste, errant, solitaire?
Sa figure est souffrante et n'est point étrangère.
Il n'ose s'approcher des tentes d'Ismaël.
Avançons. Dieu, c'est lui! c'est lui, c'est Azaël!
Mon fils, viens dans mes bras! va, j'ai plaint ta misère;
Va, tout est pardonné; te voilà chez ton père.
Que je t'embrasse encor!

Sur un plus grand tableau,
Quel front noble et touchant jette un éclat nouveau?
Tu sais du Tasse, hélas! les malheurs et la gloire.
S'il était mort du moins sur son char de victoire!
Il est cher aux amans, il est cher aux guerriers;
Toujours avec le myrte il mêla les lauriers.
Entends-tu ses soupirs? entends-tu sa trompette?
Il chanta le héros: toi, chante le poète;
Offre-nous ses malheurs, marche avec son appui,
Et renais dans tes vers immortel comme lui.

Mais sur qui la nature, ô trop sensible Tasse!
Versa-t-elle en naissant plus d'esprit et de grâce?
Qui connaît mieux que toi le charme et la beauté?
Tu cherchas le bonheur, tu l'as souvent chanté:
L'as-tu trouvé jamais? C'est en vain qu'on l'appelle!
Il fuyait devant toi, ce fantôme infidèle.

Sur ton front noble et pâle et tes traits effacés,
Tu portais de l'amour tous les chagrins tracés.
Tu semblais sur ton cœur, soumis et sans murmure,
En y portant la main, indiquer sa blessure.
Hélas! l'amour pour toi fut un fatal poison,
Et par une autre Armide il troubla ta raison.

Oh! combien cette ardeur, de tant d'attraits remplie,
L'accabla des tourmens de la mélancolie!

Campenon, sur ta lyre, en disant ses malheurs,
Oui, souvent de tes yeux tomberont quelques pleurs.

Mais d'un triomphe heureux la marche qu'on publie
D'un spectacle nouveau va charmer l'Italie.
Le Tasse, sur son char, va donc, il en est temps,
Ecraser, sans les voir, ses ennemis rampans.
Mais non... barbare Envie, à force de lui nuire,
Toi qui brisas son cœur, jouis, le Tasse expire.
Tu ne le suivras point, son triomphe odieux,
Et déjà son aspect n'afflige plus tes yeux.
C'est demain qu'à son char s'ouvrait le Capitole :
Char, triomphe, laurier, aujourd'hui tout s'envole.
Ce fut donc là ton sort, ô Tasse infortuné!
Mais va, pour le malheur tout grand poète est né.
La gloire offre à sa bouche un miel qu'elle empoisonne;
Et c'est sur son tombeau que la mort le couronne.
On y vient apporter des regrets superflus;
Et la palme est à lui quand il n'existe plus.

Bientôt l'Envie espère (ami, c'est là ma crainte)
Porter à ton repos quelque cruelle atteinte.
Les persécutions sont l'impôt qu'en tout temps
Ce monstre adroit et bas fait payer aux talens.
La gloire est son fléau; sa terreur, le génie;
Il le flatte, il le mord : il le sent, il le nie;
L'aperçoit-il? il fuit sans que nous le voyions,
Et, s'il reste, il s'aveugle, et meurt de ses rayons.
Mais ton cœur noble et doux, mais ta bonté peut-être
L'apaiseront du moins, si pourtant il peut l'être.
A qui donc as-tu nui? Le ciel t'a fait, je croi,
A peu près, Campenon, intrigant comme moi,
Comme Droz, Andrieux. Toujours calme et sincère,
Va, jouis de ta muse, et suis ton caractère.
Vous aurez su chanter, avec des mœurs pareilles,
L'amour et l'amitié, les fleurs et les abeilles.
Tu feras comme lui : si la dent des pervers
Attaqua quelquefois et sa vie et ses vers,
Sans se plaindre, il chargea, craignant de les confondre,
Et sa vie et ses vers du soin de leur répondre.

Aussi, dans son cercueil en l'y voyant porter,
Tout un peuple, à grands flots, se plut à l'escorter.
Il se mit du convoi : juste et dernier hommage
Qu'il rendit au poète, à l'honnête homme, au sage,
Au mortel né sans fiel, à la raison soumis,
Qui traita doucement jusqu'à ses ennemis.
Non, ton corps, ô Delille! au pied du sanctuaire,
Ne fut point amené par un char funéraire.
Tes disciples eux seuls, sous un soleil ardent,
Chargés de ton cercueil, haletant, s'entr'aidant,
Gravissant la montagne, au temple (1) le portèrent.
Le char suivait leurs pas, qui souvent s'arrêtèrent,
Rien d'un si cher fardeau ne put les détacher.
Qui ne le portait pas s'empressa d'y toucher.
Quels regrets le Parnasse en ce jour fit paraître!
Les poètes, en deuil, accompagnant leur maître,
Par leur marche, en silence, exprimaient leurs douleurs,
Et le drap qu'ils tenaient fut mouillé de leurs pleurs.
Des talens et des mœurs telle est la récompense.
Qu'elle t'arrive tard, ami, dont la prudence,
Le courage, le goût, m'épargna, grâce aux cieux,
De mille obscurs détails l'ennui laborieux,
Enfin me procura le bruit, fâcheux peut-être,
De trois tomes entiers qui vont bientôt paraître!

Jadis, cher Campenon, mes forces s'éprouvaient
Sur des sujets hardis, et que seules pouvaient
Porter de Shakespir les tragiques épaules.
Né pour l'humble ruisseau, je reviens à mes saules,
A leur feuillage doux, tendre, pâle, amoureux.
Jeune, ils ont fait ma joie, et je mourrai près d'eux.
A tes goûts, comme moi, tu resteras fidèle.
Mon astre, ami du tien, vers les champs nous appelle;
Vers les champs, mon ami, tu reviendras toujours;
Va, chante aussi le saule, il est cher aux amours.
L'agneau paît volontiers sous son ombre légère;
Et puis qui voit l'agneau voit bientôt la bergère :
Quel charme, quand de loin je la voyais venir!
O garde-moi, ma muse, un si doux souvenir!

Que dis-je, ami? du Tasse, ah! trace-nous l'histoire;
Attache à ce grand nom ton bonheur et ta gloire.
Mais à peindre son cœur songe à bien t'appliquer;
Quel talent! et quel sort! comment les expliquer?
Sous tes pinceaux touchans je crois le voir d'avance
Traînant dans son pays la hideuse indigence;
Déjà par sa pâleur habitant des tombeaux,
Et, comme d'un linceul, couvert de ses lambeaux.
Du rire et du dédain suivi sur son passage,
Il ne changeait de lieu que pour changer d'outrage.
Vous faut-il des douleurs, ô poètes fameux!
Et que pour nos plaisirs vous soyez malheureux?
Notre âme est-elle un sol que les ennuis fécondent?
Ah! le bonheur s'enfuit où les lauriers abondent.
Que de pleurs, de regrets, de dégoûts, de revers,
Croissent partout semés sur ce triste univers!
Mais parmi tant de maux tout prêts à nous surprendre,
Ami, c'est la pitié qu'il faut toujours entendre.
La pitié! la pitié! don cher, don précieux,
Qui convient tant à l'homme, et qui nous vient des cieux,
La raison, à pas lents, marche et cherche à s'instruire :
La pitié dit un mot, je pleure ou je soupire.

Je plains même un méchant, dans sa propre maison,

(1) A l'église de Saint-Étienne-du-Mont, au haut de la montagne Sainte-Geneviève.

Réduit à redouter le fer et le poison.
Rien ne peut arracher la peur de ses entrailles,
Il craint d'être, en rêvant, trahi par ses murailles.
Il n'ose plus dormir. Ah! dans de noirs accès,
Si son bras se ranime à de nouveaux forfaits,
Sans qu'un taureau s'embrase et que l'airain mugisse,
Pour le punir, grand Dieu! du plus affreux supplice,
De l'horreur de se voir qu'il frémisse abattu!
Qu'il vive! et pour enfer montrez-lui la vertu!

Avouons, mon ami, qu'ayant deux jours à vivre,
A de cruels momens notre destin nous livre.
Le ciel a mis pourtant du fruit dans nos travaux,
De l'espoir dans la crainte et des biens dans nos maux.
L'honnête homme surtout doit craindre plus d'un piége.
Oh! comme il doit prier que le ciel le protége!
Béni soit l'astre heureux qui si souvent m'a lui,
Cet astre ami du faible, et qui veille sur lui!
Sur un terrain suspect lorsqu'en paix je sommeille,
Si le serpent se glisse, un lézard me réveille,
Arion qu'à la mer je viens de voir jeter,
Un dauphin sur son dos est fier de le porter.
Cet antre me fait peur, m'inspire la tristesse;
De noirs sapins dans l'air il porte la vieillesse;
Ses flancs sont hérissés, d'affreux rochers couverts;
Oui, mais il me défend du vaste assaut des mers.
J'y trouve un abri sûr, des bancs de roches vives,
Des nymphes, un jour tendre, et des eaux fugitives,
Et quelques lits de mousse et des réduits charmans.
Palais du doux repos, sourds au long cri des vents.

Il faut qu'enfin, il faut qu'en égayant ma muse,
Avec toi, Campenon, un instant je m'amuse.
Ami, tu m'as cru pauvre : eh bien! détrompe-toi :
Chacun cherche à me plaire, à s'attacher à moi;
L'un veut que de ses soins mon potager s'honore,
Ou s'installer sous moi le sacristain de Flore;
L'autre écrire mes vers sortant de mon cerveau;
L'autre garder mon bois, mes nids et mon caveau;
Et tu sais, mon ami, tu sais bien sur la terre
Si jamais j'eus bosquet, potager ni parterre.
Né sans ambition, avec peu de désirs,
Mon luth fit mon destin, mon emploi, mes plaisirs.
Il ne me donna pas un clos, des métairies,
Mais le sommeil, la paix, les riantes féeries,
Cet art charmant des vers par la grâce enfantés,
Biens-fonds de La Fontaine, et qu'il a tant chantés.
Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
O pauvreté tranquille! ô véritable bien!
Heureux! cent fois heureux le mortel qui n'est rien!
Oui, dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
Toujours libre et soumis, dans un juste milieu,
Abandonne et ce monde et l'avenir à Dieu!

Pourquoi l'homme veut-il, gonflant son existence,
Exhausser jusqu'au ciel sa superbe indigence?
Son néant sort partout. Pauvres mortels!... hélas!
Ils se parent souvent d'un bonheur qu'ils n'ont pas.
Mais Dieu de son bonheur, leur commun héritage,
Entre tous ses enfans fait un égal partage.
Tout est sous son empire et juste et paternel.
Ainsi dans le désert les enfans d'Israël,
Sans qu'elle s'altérât (la Bible nous l'atteste),
Ne pouvaient conserver de la manne céleste
Que la part qui devait suffire à leurs besoins.
Sans que l'un en eût plus, sans que l'autre en eût moins,
Tous en avaient assez; et, sans soins, sans murmure,
Chacun dînait sa faim, content de sa mesure.

C'est ainsi, Campenon, qu'on vit à ton foyer.
L'âme est sur tous les fronts et vient s'y déployer.
Ce neveu, c'est ton fils; cette nièce, ta fille.
Toujours l'homme des champs fut père de famille.
C'est au bon Andrieux, ami, que je te doi;
En nous liant ensemble, il a tout fait pour moi.
C'est par lui, par tes soins que mon feu se ranime,
Et que Forsell me grave, et que Didot m'imprime.
Didot, tu le connais; c'est notre ami commun.
Mais je frémis. On sonne. Encore un importun!
—Permettez-vous, monsieur, que l'on vous parle affaire?
—A moi! je n'en ai pas. Chez mon brave libraire
Tout va bien.—Cependant, pour vous quoique étranger,
Je vous conseillerais...—Faut-il me déranger?
—Vraiment oui.—J'ai la goutte; et puis... je lis Horace.
Laissez-moi.—Trouvez bon que quelqu'un vous remplace.
—N'ai-je pas Campenon, cet ami précieux?
C'est un autre moi-même, et je vois par ses yeux.
Il fera mieux que moi tout ce qu'il faudra faire.
Parlez-lui.—Cependant un auteur d'ordinaire...
—Je pars pour la campagne.—En reviendrez-vous?—Non.
Mais voici mon adresse : à Ducis-Campenon.

POÉSIES DIVERSES.

LES BONNES FEMMES,

OU LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira.

Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue
» Qu'il en tombe une de la nue
» Nous verrons de nous qui l'aura. »

Avec son femelle Aristarque,
Qui rien ne passe et tout remarque,
Avec madame Vaugelas,
Notre pauvre Chrysale, hélas!
Put-il jamais, dans son Plutarque
Mettre en paix du moins ses rabats?
L'immortel auteur d'Athalie,
Et de Phèdre et d'Iphigénie,
Ce peintre enchanteur de l'amour
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour :
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il?
Une très simple ménagère,
Qui fit avec lui sa prière,
Et répondit : Ainsi soit-il.

Et ces oncles de Fontenelle,
Du Cid et d'Ariane auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle,
Goûtaient ensemble les douceurs,
Dont les enfans, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras :
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables,
Que l'hymen mit entre leurs bras?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas :
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisant qu'une;
Les clés, la bourse était commune :
Les femmes n'étaient jamais deux,
Tous les vœux étaient unanimes!
Les enfans confondaient leurs jeux
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.
Oui, sur leurs urnes fraternelles
Toute la Grèce aurait encor,
Au sein des fêtes solennelles,
Par ses chants et ses lyres d'or,
Cru, pour Pollux et pour Castor,
Entonner des hymnes nouvelles.
Sans art, dans son style inspiré,
Comme Platon aurait montré
Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline,
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfans et les ménagères
Maniant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux;
Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présens de leurs fuseaux.

Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des cours et loin de l'envie;
Qui fuyant ses traits meurtriers
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus aux pieds du Capitole;
Si ton art, Poussin, nous l'offrait
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient, sur le jour qui disparaît,
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait :
Le fauteuil à bras, dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire;
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait;
Un jour magique y descendrait;
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcove, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets
S'enfoncerait un lit austère
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel, quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.
Sa femme sans bruit sortirait;
Jean La Fontaine dormirait;
Le père Laruc entrerait,

Pour voir Corneille son compère,
Qu'en silence il contemplerait.

Oh! le pur sang du vieil Horace!
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace
Dans les traits que tu leur donnas;
Oui, dans ce vieillard magnanime;
Dans son *Qu'il mourût* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas
Au sein de Rome encor de brique.
Des mœurs, de la rudesse antique,
Sur les dieux fondant ton appui,
Avec ton fils, avec ta fille,
Je te vois là dans ta famille;
C'est le vieil Horace chez lui.
Qu'en rassurant Sabine en larmes,
Ton fils, prêt à prendre les armes
Comme toi me paraît Romain!
Plus ferme, plus impénétrable
Que le bouclier redoutable
Dont je le vois armer sa main.
Avec ces Romains invincibles,
Et leurs femmes incorruptibles,
En qui trois cents ans éclata,
Sous leur demeure austère et pure,
La pudeur, leur riche parure,
Corneille, oui, ton âme habita.
Comment pouvoir, dans tous les âges
Accabler d'assez de suffrages
Ces vers que le ciel te dicta,
Ces vers que ton cœur enfanta,
Parés de leur rouille adorable
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota?
La chambre où tu cachas ta vie
Gardait la flamme du génie
Près du feu sacré de Vesta.

Avec quel respect, ô Corneille!
Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu Cinna,
Fier, malgré sa haute fortune,
Des pleurs que Condé lui donna;
Ce beau Cid qui tout entraîna,
Héraclius et Rodogune,
Dont l'effort qui les combina,
A toi seul, Corneille, assigna
Le sceptre de la tragédie;
Et Nicomède et Cornélie,
Dont la grandeur nous étonna,
Et Polyeucte où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie.
Tu vécus pauvre; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune et ses promesses?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi?

C'est ainsi qu'au sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulens d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire
Ils s'avançaient d'un même pas.
Des maris on vantait la gloire,
Des femmes on ne parlait pas.
Leurs deux moitiés, chastes Sabines,
De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'hymen leur ôtaient les épines:
Ils n'en sentaient que les douceurs.
Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quels appas.
Tu le charmes par ta mesure,
Par tes mœurs, ton heureuse paix,
Ta simplicité, ta droiture,
Et ce bon sens de la nature
Qui ne t'abandonne jamais.
Tu ne devines point le crime.
Hélas! pauvre et faible victime,
Eh! dis-moi; comment ferais-tu,
Bonhomie, avec ta vertu,
Avec la pitié la plus tendre,
Avec des goûts tout innocens,
Pour le combattre et te défendre?
Ta vertu ne peut le comprendre,
Ton cœur n'en aurait pas le temps,
Au petit jour de la lanterne
Qui te précède et te gouverne.
Tu marches sans faire un faux pas.
Ta lumière est courte, mais sûre.
C'est la lampe de la nature;
Elle éclaire et n'éblouit pas.
Toujours la même, en tous les cas,
Ce que tu fis, tu le feras.
Aussi jamais tu ne t'apprêtes,
De l'or ton cœur est peu jaloux;
Conserver, voilà tes conquêtes;
Faire du bien, voilà tes fêtes.
Tes conseils sont sages, sont doux.
Vous, bonnes femmes qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire

Vous gardez les fuseaux pour vous.
Vous n'êtes point ambitieuses;
Vous rendrez heureux vos époux :
Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

LES SOUVENIRS.

Laissons-nous faire à la nature
Et dans nous agir son Auteur,
Ne cherchons pas trop le bonheur,
De lui-même il viendra : sa route la plus sûre,
C'est le goût, le penchant, l'attrait de notre cœur.
Moi, j'ai suivi le mien; aimant peu la grandeur,
Mes titres, mon domaine est dans mon caractère;
Mes souvenirs sont mon parterre;
Je m'y promène encor; les voici, cher lecteur.
Avec ma liberté, ma Muse, pour compagnes,
J'ai seul jadis erré dans de belles campagnes,
Dans des vallons, sur des montagnes;
Quand la terre en amour n'est que sève et que fleurs,
S'enfle et s'ouvre à l'Aurore et boit ses premiers pleurs.
Ah! que j'étais heureux dans ces champs, ma patrie,
Avec tous mes Zéphyrs, mes saules enchanteurs,
Sans affaire, en pleine féerie;
Inquiet sans souci, soupirant sans douleurs,
Promenant mon âme attendrie
Parmi tous ces hymens et des fleurs et des eaux;
Songeant à la belle Égérie,
Et disant dans ma rêverie
Non, ce n'est pas pour rien, pour rien que les ruisseaux
Sont les amans de la prairie!
Un jour (il m'en souvient), quand, sous d'ardens rayons,
Le fer de la faucille abattait les moissons.
Avec ses quatorze ans, blonde, élégante et belle,
Je vis la douce Annette, ignorant ses appas,
Annette sur sa tête, avec deux jolis bras,
Portant d'épis dorés une gerbe nouvelle.
Je m'écriai soudain (innocemment, je crois) :
« Quels heureux trésors j'aperçois!
» Viens, ô lis d'innocence! ô fleur naissante et pure!
» Fille et mère d'Amour, sans savoir ce qu'il est;
» Nymphe aux pieds nus, Grâce en corset,
» Tu tiens, tu tiens le don que l'été nous assure;
» Mais n'es-tu pas moi-même! est-il dans la nature
» Deux biens plus grands, plus chers, Cérès, Vénus ou toi? »
C'est aux champs que tout naît, se nourrit et s'enflamme;
L'amour y parle au cœur, le temps y parle à l'âme,
Nous déroulant l'année, et ses quatre saisons,
Ses roses, ses épis, ses raisins, ses glaçons;
Mais si c'est là qu'on sent tout le prix d'une femme.
C'est là que l'Amitié nous donne ses leçons.
Le voyez-vous, ce bon Pyrame,
Ce bon chien, si rempli de ses félicités?
De ma course un peu las, suis-je assis sous un hêtre,
Le voilà tout joyeux vis à vis de son maître,
Plongeant dans mes regards ses regards arrêtés,
Ses yeux vifs, brillant d'allégresse,
Ses yeux humides de tendresse,
Ses yeux fixés, tendus, de candeur effrontés :
Il ne voit dans les miens ni soupçons ni tristesses;
Il s'enivre de mes caresses,
Et nous nous embrassons l'un de l'autre enchantés.
Mais il est des momens d'une tristesse obscure
Qui suspendent la vie. On s'arrête, on est las;
Le cœur souffre, il gémit tout bas
Des maux que nous ont faits et l'homme et la nature.
On y sent s'y rouvrir telle et telle blessure.
Dans les bois alors plus d'oiseaux,
Dans les vallons plus de ruisseaux,
Plus de fleurs dans les champs. Hélas! né trop sensible,
Soit du charmant, soit du terrible,
Je jouis à l'excès, je m'enivre aisément?
Le Ciel le veut ainsi : comment faire autrement?
C'est mon mal, c'est un sort. Suis-je avec La Fontaine?
Je fais paître avec lui mes moutons dans la plaine,
Je deviens Jean-Lapin de mon gîte banni,
Ou l'un des deux pigeons qui causent dans leur nid.
Moi, je suis le mouillé. Ma Muse est innocente,
Crédule, voyageuse, et l'hôtesse et l'amante,
Tantôt de l'Élysée et tantôt des Enfers.
M'y voilà; frémissez, pervers!
M'y voilà sur les pas du Dante.
Dans cet horrible enclos de l'infernale nuit,
De tourmens en tourmens quel chemin m'a conduit?
C'est ici que des dieux habite la vengeance.
A la porte en entrant j'ai laissé l'espérance.
Ici le ciel s'absout. Quels supplices! quels cris!
Tout mon cœur est glacé, tous mes sens sont saisis.
Parmi ces habitans des régions maudites,
Mon horreur me le dit : Voilà les hypocrites.
Enchaînés deux à deux, sans masque désormais.
Condamnés au grand jour et vus dans tous leurs traits,
Sous des manteaux dorés que double un plomb livide,
Ils marchent harassés dans un sol vague, aride,
Un sable d'où sans cesse ils arrachent leurs pas.
Sous ces manteaux brillans qu'ils ne quitteront pas,
D'un plomb qui les écrase ils traînent les tortures,
Et j'entends tous leurs os crier dans leurs jointures...
Où cours-tu, spectre affreux?—Maudit auteur, tais-toi,
Porte ailleurs tes enfers, ton sceptre et ton effroi.
—Eh bien! changeons de ton. Il était une amante,

Belle, jeune, sensible, aux bords d'un fleuve errante,
Lorsqu'un serpent perfide et caché sous les fleurs...
—Oh, bon! nous y voilà : c'est encor des douleurs.
—Lecteur, attends un peu. Cette histoire a des charmes;
Tu trouveras, je crois, du plaisir dans tes larmes.
—Non, fais-moi rire.—Hélas! si j'en avais le don?
—Allons, va, continue, et baisse encor le ton.
—Bords de l'Hière, aimés de Flore,
Vous m'attirez; je viens vers vous.
Les vents ont quitté leur courroux;
Les bourgeons sont tout près d'éclore;
Le ciel sourit, l'air est plus doux;
Le tendre rossignol, pour nous,
Va donc bientôt chanter encore.
Es tu-content, lecteur ?—Assez bien cette fois :
Poursuis.—Je poursuis donc. O Nymphes que j'adore.
Nymphes des eaux, des prés, des bois!
Il est un instinct dans chaque être.
Dans mes premiers chants autrefois,
Touchant le chalumeau champêtre,
J'ai fait résonner sous mes doigts
Des airs qui vous ont plu peut-être.
Entraîné par un autre appas,
Depuis ne me connaissant pas,
Dans son tragique et sombre empire,
Du Géant qu'Albion admire
J'osai de loin suivre les pas.
Ce génie à haute stature
Semble dépasser la nature,
Sans pourtant jamais en sortir.
Sa grandeur sauvage a des charmes,
Sa pitié vous fait fondre en larmes,
Et sa terreur vous fait pâlir.
Il est vrai que contre ses crimes,
Ses échafauds et ses victimes,
Parfois j'ai peine à m'affermir:
Mais je couvre en vain mon visage;
Sa foudre éveille mon courage,
Et je cherche encore à frémir.
Quoi! disais-je, sur notre scène
A nos Français impatiens,
Blessés d'un rien, émus sans peine
Et que surtout la grâce entraîne,
Du beau sans tache amis ardens,
De son étrange Melpomène
Ferais-je entendre les accens?
Pourquoi non? reprit la Déesse.
Français, aimez, goûtez sans cesse
Athalie, et Phèdre, et Cinna,
Le Cid, Rhadamiste et Mérope;
A Paris, à Londres, à l'Europe,
Votre heureux climat les donna.
Mais il est des cieux, des étoiles,
Où mon flambeau perçant leurs voiles
D'un éclat sanglant s'alluma :
Osez, franchissez cet espace :
Mes acteurs serviront l'audace
Dont mon Shakespir les arma.
Eh! faut-il que votre cœur tremble
Quand pour vous j'ai su fondre ensemble
Garrik et Le Kain dans Talma?
Le voici, marchant sur leurs traces.
Est-ce un de ces Grecs que les Grâces
Et l'Amour ont voulu former?
Est-ce Manlius? est-ce Oreste?
D'un éclair tragique et funeste
Son regard vient de s'allumer.
Mères, vous fuyez en alarmes;
Gertrude, montre-lui tes larmes;
Ton Hamlet est prêt à frapper...
Un soin plus doux va l'occuper;
Est-ce lui, tableau plein de charmes,
Qui, de ses prés, dans un enclos
Que ceint l'Hière de ses flots,
Fait voler avec ses faneuses,
Au bruit de leurs chansons joyeuses,
Et la richesse et les couleurs?
Est-ce bien ce Macbeth horrible
Ou cet Othello si terrible,
Qui se perd dans l'herbe et les fleurs!
Heureux qui dans ton art immense
Comme toi, Talma, sans remords,
Peut passer aux jeux de l'enfance;
Qui de Paris idolâtré,
Mais de son village adoré,
Y court retrouver sous ses hêtres,
L'amitié, les fleurs, les zéphyrs,
Et dans le choix de ses loisirs
La douceur de ses goûts champêtres!
Et moi par les miens retenu,
Mais à n'être rien parvenu,
Mais simple courtisan de Flore,
A ce seul palais propre encore,
J'aime à voir le rire ingénu
De ce berger, de sa bergère,
Que leur cœur unit sans mystère,
Offrant ensemble et d'un front pur,
Quelque fleur nouvelle, un fruit mûr,
Un peu de lait, facile hommage,
Au Dieu qui protége leurs jours,
Et leur veillée, et leurs amours,
Et bientôt la paix du ménage.
Le dieu Pan me protége aussi;
Il m'a fait don de ma musette.
Il prend de moi quelque souci;
Mes moutons, mon chien, mon Annette,

Sont sous ma garde, Dieu merci.
Jadis, je crois, je fus poète,
J'écrivis quelques vers touchans :
Aujourd'hui je vis dans les champs.
Demandez, j'ai nom Timarette,
Le dieu Pan me tient sous sa loi.
Vivent les fleurs et la prairie!
Avant tout il faut être soi.
J'étais né pour la bergerie
Et je retourne à mon emploi.
Tous les jours avec La Fontaine
(Il est chéri dans nos hameaux),
Dans les bois, aux bords des ruisseaux,
En le lisant je me promène,
Enchanté de ses doux agneaux,
De sa bonne mère Alouette,
Qui, voyant le père et ses fils,
Quitte enfin ses blés sans trompette,
Et déloge avec ses petits.
Il est aussi pourtant des méchans dans son livre.
Faut-il à ses ébats quand Jean Lapin se livre,
Qu'en fraude, en trahison, la belette un matin,
Lui volant son palais, en chasse Jean Lapin!
C'est une scélérate. — Eh! oui, telle on la nomme;
Mais vois chez les humains, l'homme est un loup pour l'homme.
— Il est vrai : La Fontaine, en son temps qui l'a dit
Ne calomniait pas : hélas! il a médit;
De notre pauvre espèce il connaissait l'étoffe :
C'était sans y songer qu'il était philosophe.
En revue avec lui j'ai passé l'univers.
Oui, c'est lui le premier qui m'inspira des vers;
De ma rêveuse enfance il a fait les délices.
O poète enchanteur! en diffamant les vices,
Aux champs, à la candeur, que tu prêtes d'attraits!
Tes animaux parlans ne me quittaient jamais;
Tu couvais ma raison qui croissait sous tes ailes.
Combien tes deux pigeons, si tendres, si fidèles,
M'ont fait de l'amitié savourer la douceur!
Je ne t'apprenais pas, je te savais par cœur.
Mais si de l'âge d'or, dans des vertus modestes,
Son siècle à son pinceau vint offrir quelques restes,
Combien ce même siècle a-t-il mis sous ses yeux
D'avares, d'imposteurs, d'ingrats, d'ambitieux?
Eh! qu'aurait obtenu sa crédule innocence
D'un monde si cruel, fourbe, lâche, en démence,
Où je vois tant d'Agneaux garnir le croc des Loups,
Tant de Rats dévorés par des Ratons si doux?
Oh! de sire Lion l'équitable partage!
Tant pour ma dent, mon nom, et tant pour mon courage.
Et l'ours qui, sur le front de son ami dormant,
Voyant la Mouche aussi, la tue en l'assommant.
Mais qui ne rirait pas d'un Lièvre matamore,
Qui rêve sa valeur, et qui s'enfuit encore?
Ceux-là ce sont les sots. Mais faut-il qu'à l'instant
Ce pauvre Ane si vrai, ce naïf pénitent,
Pour vêtir de sa peau sa majesté Lionne,
Ce superbe goutteux, ce tyran qui frissonne,
Par le perfide avis d'un Renard complaisant,
Que la cour applaudit, soit écorché vivant?
Jusqu'où va d'un flatteur la cruauté servile!
Mais, ô charmant tableau de la vertu tranquille!
Les voilà ces deux Rats, ces Rats mes bons amis,
Cachés sous leur montagne, heureux de son silence,
Allant, venant, trottant dans leur petit logis,
Y dormant avec confiance,
Y dînant avec assurance,
Sans soins, sans nappe et sans tapis.
Leur Mézerai, dit-on, les crut natifs de France,
Et moi de la Savoie. Enfin, quoi qu'on en pense,
C'étaient deux cousins très-unis,
Ne faisant qu'un dès leur enfance,
Ne disant jamais d'eux, c'est lui,
Mais c'est nous (mot du cœur!), laissant à la puissance
Les pauvretés de l'opulence
Et les richesses de l'ennui.
C'est en nous les peignant dans sa candeur extrême.
Que ce mortel si doux, oublieux de soi-même,
Ennemi mortel du souci,
Tendre ami du sommeil, charmant sans qu'il y pense,
Des humains plaignant l'imprudence,
Se consolait sans doute et me console aussi.
Oh! comme j'eusse à l'aise établi mon grand homme
Dans mon large fauteuil, propre à faire un bon somme!
Dans la douceur d'un songe, il eût causé, je crois,
Avec ce pauvre ermite engagé chez des rois;
Il l'eût plaint, conseillé. Quel immense assemblage
De leçons, et de grâce, et d'âme, et de courage!
Intrépide bonhomme, avec plaisir je sens
Dans ses Loups, ses Renards, qu'il poursuit les méchans.
C'est un enfant tout nu, c'est une eau toujours pure.
Où, simple et comme elle est, vient s'offrir la nature.
O mon bon La Fontaine! auteur partout béni,
Où tout ce qui peut plaire à l'utile est uni,
Mon maître, mon Mentor! je t'aimai dès l'enfance,
Je t'aime en cheveux blancs; la mort vers moi s'avance.
C'est par toi que j'aurai fini.

LES MÉCHANTES BÊTES.

—

On a dit et redit très bien
Que les bêtes ne valaient rien :
On les nomme bêtes malignes.
Il en est de bonnes pourtant,

Mais ce n'est pas le plus souvent :
Pour les connaître il est des signes.
Moi, j'ai vu les malins de près,
Et j'ai connu sur tous leurs traits
Qu'ils étaient de ce nom fort dignes.
Par la nature faite exprès,
Sur un point leur tête est exquise;
C'est là que sans cesse elle vise;
En ce point est leur intérêt.
Ils cachent bien (c'est leur secret)
Leur finesse sous leur bêtise :
Faire la bête est leur devise.
Dès qu'il faut qu'un sot se déguise
Dans l'instant le voilà tout prêt,
Et sur le fond la forme est mise.
Ne voyant rien au delà d'eux,
Le peuple sot, présomptueux,
Dans sa sphère très circonscrite
De sa misère, trop heureux,
Rit, s'enchante et se félicite.
Dieu de plus, par nécessité,
Veut qu'un sot soit un entêté :
Et nous voyons sa volonté
Sur leur front largement écrite.
Leur travail le plus sérieux,
Leur désir le plus furieux
Est de se venger du mérite.
Tout bas se mettre à la poursuite,
Accuser dans tout sa conduite,
En juger mal et croire ensuite
Le mettre à leur petit niveau,
C'est leur étude favorite :
Voilà l'esprit de leur cerveau.
On voit à leur première phrase.
A leur œil faux, leur ris sournois,
Qu'ils voudraient noyer mille fois
L'esprit vaste qui les écrase.
Tous ces sots bas et glorieux,
Risiblement ambitieux,
Voudraient bien sortir de leur case,
Et font pour cela de leur mieux.
Tout sot (lisez bien dans ses yeux)
Se cache et cherche à vous connaître.
De lui-même il est toujours maître,
Avec simplesse impérieux,
Insolent sitôt qu'il peut l'être,
Et tyran fort insidieux.
Toute l'engeance est fausse et triste,
Soupçonneuse, avare, égoïste :
Ils sont tous ingrats par surcroît.
Leur cœur glacé, leur crâne étroit
De pauvre et petite mesure;
C'est dans le même cul-de-sac
Que les a logés la nature.
Qui leur fit un bon estomac
Pour bien digérer une injure.
La bague est de riche monture :
Bêtise est le gros diamant;
Mais, ma foi, l'accompagnement
Est cent fois plus gros, je vous jure.

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

Il est deux biens charmans aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrète,
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette,
C'est la solitude et l'amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf Sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux,
Le voilà bienheureux : cependant il soupire.
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour?
J'ai cru mes vœux remplis. Hélas! faut-il le dire?
Il lui manque un tourment : ce tourment, c'est l'amour.
Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,
Ce cristal pur, ces fleurs?... Qui sait si la beauté
Dont en secret déjà son cœur est enchanté,
N'aime pas à son tour l'ermite et l'ermitage?
Comme ils vont le peupler par les plus tendres soins!
Si le désert convient au sage,
Des déserts aux amans ne conviennent pas moins.
Angélique à l'Amour osait être rebelle;
Elle avait renversé la tête de Roland;
Vingt rois briguaient sa main. Qui leur préféra-t-elle?
Des hameaux un simple habitant :
Ce n'était qu'un berger; mais il était charmant,
Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle était belle.
Un désert et Médor; ce fut assez pour elle.
L'amour dans l'univers est tout pour les amans.
Pour goûter ces enchantemens
Les Arabes sont faits. Des plaines embrasées.
Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées,
Des caravanes harassées
Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour,
Un océan de sable où parfois la nature
Sema de loin en loin des îles de verdure :
Tout promet dans ce vaste et magique séjour,
Un long recueillement, une retraite sûre
Aux solitaires de l'amour.
Voici sur ce sujet (oh! vous pouvez m'en croire)
Un fait qui n'est pas inventé :
Depuis long-temps j'en sais l'histoire :
Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté.

Une jeune Persane, au cœur plein de franchise,
Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise
D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.
Qui l'eût dit? Tant d'amour ne la fit point aimer,
Son ingrat, né pour plaire, ignorait la tendresse.
Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse
Il portait par orgueil ses inconstans désirs.
Hélas! il n'aimait point : il volait aux plaisirs.
Un jour sa belle amante à la douleur livrée,
Sombre, pâle, désespérée,
Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourmens,
Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamans,
Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,
La voilà courant la campagne;
Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.
Dans cette solitude immense,
Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.
En accusant tous les ingrats,
Usbeck! mon cher Usbeck, tu me fuis, disait-elle :
Tu me fuis! j'en mourrai... Tu me regretteras,
Usbeck! Rien ne répond. Pas une grotte, hélas!
Qui lui redise au moins le nom de l'infidèle.
Tout se tait, tout est mort, tout. Les tombeaux n'ont pas
Ce silence effrayant. Une affreuse étendue;
Point de sol et point d'air, un soleil qui vous tue;
Pas une feuille qui remue;
Pas un seul oiseau dans les airs;
Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.
Déjà l'ardente soif consumait Almazelle,
Quand, suivant une douce et légère gazelle,
Elle arrive à la source où s'allait à l'instant
Abreuver du désert ce paisible habitant.
L'herbe y croissait, dit-on, fine, épaisse, odorante,
Un vent léger soufflait, l'onde était transparente;
Des fleurs l'environnaient. Plus loin venait s'offrir
Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante,
La tranquille brebis, l'abeille voltigeante.
On eût dit que le ciel s'était fait un plaisir,
Pour les amans lassés, errans, près de périr,
De rassembler exprès, dans cette île charmante
Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,
Flore, Pomone et le Zéphyr.
Mais sa douleur l'égare; elle était expirante;
Elle veut sur ces bords achever de mourir.

Le caprice du sort qui des états dispose,
(Je n'en sais pas trop bien la cause),
Avait rempli la Perse et de trouble et de sang.
Le Sophi tout à coup avait perdu son rang.
Usbeck (il était brave) ayant servi sans doute
Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,
Avait fui le palais et la cour d'Ispahan.
De la même Arabie il avait pris la route.
Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,
Il s'entend appeler, il écoute, il s'étonne :
Usbeck!... Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous?
—Est-ce toi, cher Usbeck?... Dans des momens si doux
Je vous laisse à juger des larmes,
Du remords, du pardon, des discours pleins de charmes,
Des regards, des soupirs, des longs ravissemens
Et des transports de nos amans.
Je bénis ton malheur, lui disait Almazelle,
Il t'a rendu sensible, il t'a rendu fidèle.
Ah! vivons dans ces lieux, époux, amans, amis!
Nous serons pasteurs de brebis.
Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.
Oui, nous vivrons ici, pur et charmant séjour,
Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble
Dans cette source de l'amour!
Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,
Nos pasteurs du désert s'enivraient de ce charme
Dont le cœur se remplit, et n'est jamais lassé,
Qui seul remplace tout, et n'est point remplacé,
C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse;
De ses feux, dans les airs, l'hirondelle est joyeuse;
Par lui je vois voguer le nid de l'alcyon;
Par lui rugit d'amour le terrible lion;
La colombe en gémit, le rossignol le chante;
L'air en est enflammé, la terre en est vivante.
Hélas! hélas! il fut un temps,
Quand la nuit lente et sombre était loin de l'aurore,
Où sous un ciel d'azur, peuplé d'enchantemens,
De sylphes, de beautés aux bouches demi-closes,
Je croyais voir neiger tous les lis du printemps
Sur mon lit parfumé de roses.
Le jour, de mille appas à la fois enchanté,
J'y cherchais ma Vénus, j'en formais ma beauté.
Mon âme errait contente au gré de son prestige.
Ils ne reviendront plus ces momens trop heureux :
Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux.
Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.
Amour, qu'ils m'étaient chers tes prestiges charmans!
Hélas! nous regrettons jusques à tes tourmens;
Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages;
Tu nous plais sur tous les rivages;
Tu nous défais du temps, de nous, de notre ennui;
Ton charme est tout-puissant, tout est heureux par lui,
Les rois et les bergers, les fous comme les sages.
Tu couvres le présent de tes plus tendres gages;
Tu fais par la magie avancer l'avenir.
Ah! si vers le passé nous pouvions revenir,
Et du moins par le souvenir
Glaner dans ce pays plein de douces images;
Ah! que n'es-tu de tous les âges!
Songe trop enchanteur, devrais-tu donc finir?

LE VIEILLARD HEUREUX.

—

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
Je goûte, dans un calme extrême,
Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.
Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords,
Le dieu charmant par qui l'on aime;
Il ne m'a pas quitté de même,
Le dieu charmant qui nous endort.
La fleur soporative et chère
A secoué sur ma paupière
Un sommeil plus doux et plus fort.
En voyant venir la vieillesse,
J'ai pris pour mon maître en sagesse
De Minerve le grave oiseau,
Vivant en paix sur son rameau,
Sans bruit, à l'écart et dans l'ombre.
Ermite aussi, pas aussi sombre,
Je vis en paix sous mon berceau,
Des humains fuyant le grand nombre,
Tout soin, tout honneur, tout fardeau,
Sans bâtir projet ni château,
Sans jamais rêver la vengeance.
L'oubli coule avec mon ruisseau.
Peu de besoins fait mon aisance:
Je suis sans peine à leur niveau.
Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet j'ai du silence.
La Parque m'offre ses ciseaux,
Et moi je laisse à ses fuseaux
Dévider ma seconde enfance;
Et ces vers, venus dans mon clos,
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

A MON PETIT LOGIS.

—

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille;
Où je vis, m'endors, et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille,
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit, ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà je vous voi;
Qu'avec plaisir je vous répète:
Il n'est point de petit chez soi!

A MON PETIT PARTERRE.

—

Petit clos où parmi mes fleurs
Je vois un bouquet pour Lisette.
Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs!
Déjà me rit la violette.
Beauté simple, et vive, et discrète,
La Vallière lui ressemblait;
Comme elle, humble et douce elle était;
Point fière, point ambitieuse,
Sans art, sans bruit, sans faste heureuse,
C'était pour aimer qu'elle aimait.
Avec ta houpe fastueuse,
Toi, pavot dangereux, va-t'en;
Porte ailleurs ta tête orgueilleuse;
Tu me rappelles Montespan.
Et toi, gentille marguerite,
Te voilà! Montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes larmes d'argent.
O vous que mon œil diligent
Dès le matin vient voir éclore,
Lis si pur, si frais! si brillant
Des feux et des pleurs de l'Aurore;
Et toi, rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus de son sein charmant,
De son souffle embaume et colore,
Pour moi croissez, vivez encore!
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

A MON PETIT POTAGER.

—

Petit terrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;

Où ma laitue aime à venir
Où ton chou croît pour mon potage,
Je veux tout bas t'entretenir :
Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux! ce sont presque tous
Des méchans, des sots ou des fous,
Surtout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin ;
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connaître;
Plus instruit je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien,
Trop sentir est bien pire encore,
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc, au village,
Vieillir sans nom sous mon treillage?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sous les murs de mon ermitage.
— Est-ce un malheur? va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage,
« Ah! si j'avais planté mes choux! »

A MON CAVEAU.

Dans ce caveau frais et joli,
Où, sans me vanter, je vous range
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuillettes d'un Marli
Que je bois toujours sans mélange,
O mon vin! prête-moi tes feux!
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange!
Enivre-moi si tu le peux.
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un Champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère;
Et soudain buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,
Aï, dans des soupers brillans,
En mille éclairs étincelans
Fit jaillir l'esprit de Voltaire!
Ta sève agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, Bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table,
En torrens de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.
Corneille, au front mâle et sévère,
Français avec un cœur romain,
Grâce au Beaune, grâce au Madère,
Se mettait quelquefois en train.
Ce bon homme, sa coupe en main,
Creusait plus d'un grand caractère,
Et terrible, au fond de son sein,
Comme en un volcan toujours plein,
Entendait gronder son tonnerre.
Je crois que nos vins de Marli
Ne l'auraient pas si bien servi.
Sur ce point-là je me résigne.
Ah! le Parnasse a des côteaux,
Des bosquets, des fleurs, des ruisseaux,
Et pas un seul arpent de vigne.
Quel oubli! le Bacchus gaulois
Versa tous ses dons à la fois
Sur le Champagne et le Bourgogne.
Mais je bois sans être jaloux,
Je bois rondement, sans courroux,
Et sans que mon front se renfrogne,
Nos vins d'Auteuil et de Saint-Clou,
Et de Nanterre et de Chatou,
Et le Surène et le Boulogne,
Que Dieu fait croître auprès de nous.
Le même bois les produit tous.
L'important, disait feu Grégoire
En parlant du vin, c'est de boire.
Qu'il soit veillé, fait au logis,
Bien cuvé, clair comme un rubis,
Que grain à grain on vous l'égrappe;
Bu sans eau, notez bien ceci,
Je vous réponds d'un vin qui tape
Autant au moins que vin du Pape,
Fût-il ou de Garche ou d'Issi.
Maître Adam pensait bien ainsi
Lorsqu'à Nevers, dans son délire,
Il célébrait, sous son caveau,
Son vin d'Arbois, vieux ou nouveau,
En vers qu'il dédaignait d'écrire,
Mais qui, sortis de son tonneau,
Sans rabot, sans maillet, sans lime,
Opulens de verve et de rime,
Montaient fumans à son cerveau.
Vin fécond, quel est ton empire!
Vin charmant, tu n'as qu'à sourire,

Le triste amant est consolé.
Sur les maux que me fit Ismène,
Ton nectar à peine eut coulé,
Que je voyais, moins désolé,
Se perdre dans ton jus perlé
Les rigueurs de mon inhumaine.
Que le Falerne chez Mécène
D'Horace égayait les festins!
C'est là, content de ses destins
Qu'il oubliait, dans son ivresse,
Et tous les torts de sa maîtresse,
Et les vers de tous les Cotins.
Des Grâces le poète antique,
Sur sa lyre anacréontique
Chantait, au déclin de ses jours:
O vins enchanteurs de la Grèce!
Soyez pour moi, pour ma vieillesse,
Encor plus chers que mes amours!
Lorsque Rabelais en folie,
La joie et les ris dans les yeux,
D'esprit, d'ivresse radieux,
Plongeait sa raison dans l'orgie,
Ce n'était point, je le parie,
En lui versant du vin de Brie,
C'était à coups de Condrieux.
Et quand notre bon La Fontaine,
Sans bruit, dans un vin fortuné,
Vous avait pris son Hippocrène,
Vieil enfant, sans soins et sans peine,
Comme il dormait après dîné!
Mais quel est, tenant une lyre,
Ce mortel que Saint-Maur admire;
Dont mon œil d'abord est charmé?
C'est Chaulieu, ce convive aimable,
Pour les fleurs, le sommeil, la table,
Les beaux vers, les belles formé;
Chaulieu des Grâces tant aimé;
Prônant le plaisir par l'exemple,
S'enivrant, aux banquets du Temple,
D'un vin par le temps parfumé.
Amant léger, mais ami rare;
Du tendre et délicat La Fare,
S'il apprit à sentir l'amour,
A La Fare il apprend à boire
Entre les Muses et la gloire,
Entre les ris et la victoire,
Vénus, Vendôme et Luxembourg.
Le dur Caton buvait dans Rome;
Chapelle au vin donnait la pomme;
Piron buvait, et l'on sait comme;
Boileau buvait, je bois aussi,
Car j'ai toujours, en honnête homme,
Honoré le vin, Dieu merci.

A MON CAFÉ

—

Mon cher café, viens dans ma solitude
Tous les matins m'apporter le bonheur;
Viens m'enivrer des charmes de l'étude;
Viens enflammer mon esprit et mon cœur.

Que ta vapeur pour mon Homère antique
Soit un encens qui lui porte mes vœux.
Parfume bien sa barbe poétique,
Et ce laurier qui croît sur ses cheveux.

Mon cher café, dans mon humble ermitage,
Que les beaux-arts, les innocens loisirs,
La liberté, ce seul besoin du sage,
Que tes faveurs soient toujours mes plaisirs.

Mais je soupire, ô nectar redoutable!
De ton pouvoir est-ce un effet nouveau!
Ah! ce matin, un enfant secourable,
Pour te chauffer me prêta son flambeau.

Je m'en souviens, il avait l'air timide:
Je l'observais; il voulut m'éviter.
Dans la liqueur il mit un doigt perfide.
Oui, c'est l'Amour: je n'en saurais douter.

Il y mêla les langueurs, la constance,
Les longs désirs, tout ce qui peut charmer;
Il oublia d'y laisser l'espérance:
J'aimerais seul; je n'ose point aimer.

A MES PÉNATES.

—

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer,
O mes Pénates, mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer!
Si mes mains pour vous fêtoyer,
De gâteaux ne sont point avares;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh! veillez bien sur notre porte,

Sur nos gonds et sur nos verroux,
Non point par la peur des filous;
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts; les voici tous:
Qu'un peu d'aisance entre chez nous:
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim.
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux!
Fermez vite et porte et fenêtre!
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux!

A MON PETIT BOIS.

Salut, petit bois plein de charmes,
Cher aux amis, cher aux neuf Sœurs,
Où la nuit, les loups, les chasseurs
N'ont jamais porté les alarmes!
Salut, petit bois où j'entends,
Parmi tant d'oiseaux si contens,
Des voix sans malheur douloureuses,
Sans bravo des roucoulemens,
Sans paroles des airs charmans,
Des Saphos par l'amour heureuses!
Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce bois, je m'unis
C'est le pays des bons ménages:
Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.
Dis-moi, timide tourterelle,
Dis-moi, touchante Philomèle,
Si jamais, la nuit ou le jour,
J'ai troublé ta plainte innocente,
Tes feux, ta famille naissante,
Et les échos de ton séjour?
Soit en hymen, soit en veuvage,
Toujours en paix sous cet ombrage,
Tu vécus ou mourus d'amour.
Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde!
De ce bois le ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître,
J'assiste à ses progrès nouveaux;
Mon œil est là sous ces rameaux;
Qui l'attend et la voit paraître;
L'été je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,
Un abri contre l'aquilon
Quand je vais lisant Fénelon:
Et l'hiver, chaque arbre me donne;
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent partout brille,
Et l'éclat dont mon feu pétille,
Et la chaleur de mes tisons.
C'est là, c'est dans cet Élysée,
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Auprès d'un asile modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou rêver, ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau dôme bleu céleste,
Palais d'un heureux avenir.

Bois pur, où rien ne m'importune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma muse s'empare
De la liberté des déserts;
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet univers,
Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance,

Tous les songes de l'espérance
Et l'ennui de tous les travers :
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France !
Que de douceur dans tes concerts !
Quel entretien dans ton silence !
Quel secret dans ta confidence !
Que de fraîcheur sous tes couverts !

A MON RUISSEAU.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lit sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule;
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers
Ton flot, pour la mélancolie,
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrais-je aux jours de l'automne
En suivant le cours de ton eau,
Entendre, et le bois qui frisonne,
Et le cri plaintif du vanneau !

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs !

Par une mère qui chemine,
Ses sons lointains sont écoutés;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit Amen ! à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
(Nous vivons, hélas ! peu d'instans)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

MON CABARET.

Dans Orléans, on m'a conté
(Dieu merci, c'est la vérité)
Qu'au fond de sa forêt antique,
Fond ténébreux, sourd, aquatique,
En troupe, vers la fin du jour,
Les sangliers de ces montagnes
Descendaient avec leurs compagnes
Et les chers fruits de leurs amours.
C'est là parmi des roches creuses,
De vieux troncs, des marres nombreuses,
Que nos amis avec gaîté,
Au rendez-vous toujours fidèles,
Vont dans ces coupes naturelles
Boire ensemble à la liberté.
Entre ces confrères paisibles
Il n'est pas de tien ni de mien :
Aussi sont-ils incorruptibles.
Si leurs défenses sont terribles,
C'est pour le chasseur et le chien.
Leur port, leur mine est un peu dure,
Mais passez sans leur faire injure,
Ils ne vous diront jamais rien.
Robustes et francs par nature,
Leur brusque humeur, leur fier maintien,
Leur coup de boutoir, je vous jure,
Convient assez aux gens de bien.
Et moi qui, d'une ardeur extrême,
Sans projet, sans déguisement,
Dans l'amitié tout bonnement
N'ai cherché que l'amitié même;
Et moi qui, dès l'enfance épris
De Jean La Fontaine et d'Horace,
Des bons cœurs et des bons esprits,
Ai quelquefois trouvé ma place
A ces soupers où des amis,

Leurs coudes sur la table mis,
Entre le rocfort et la poire,
Sans avoir un air trop jaloux,
Semblaient goûter ce bien si doux
De s'aimer, s'entendre et se croire;
A ces soupers où tout vous rit,
La beauté, la grâce et l'esprit,
Et dont le bon goût se fait gloire,
Où tout plaît et vient vous charmer,
Et cet œil bleu qu'il faut aimer,
Et ce vin d'Aï qu'il faut boire;
Amis, quand vous me ravissez,
Quand mon cœur de bonheur s'enivre,
Quand il s'ouvre, et parle, et se livre,
Quoi! c'est vous qui me trahissez.
Allons, fuyons, c'en est assez.
Que l'or et le plaisir vous dure:
J'emporte avec moi ma blessure
Et le trait dont vous me percez:
Mes songes heureux sont passés,
J'ai vu trop clair dans la nature.
Adieu donc, ô jeunes attraits!
Vieillesse d'un vin toujours frais,
Bal masqué, brillante imposture,
Cœurs si faux, que j'ai crus si vrais
Des braves gens de nos forêts
Je vais voir la marche et la hure!
Oh! que j'aime tous ces halliers,
Tous ces épais genévriers,
Et ces rocs, et cette ombre noire!
Adieu! mes amis. Je vais boire
Au cabaret des Sangliers.

A MA MUSETTE.

Confidente sensible, et rarement muette,
Compagne du pasteur, fardeau cher et léger,
Pour la première fois dont je vais me charger,
Quand mes moutons sont prêts à suivre ma houlette,
O ma chère et tendre musette!
Allons, viens avec moi, je me suis fait berger.
De mon utile état je prends la douce marque,
Sans qu'on s'en aperçoive, et sans qu'on le remarque.
Le village l'ignore: on n'en dit pas un mot.
Pour nous, mes chers moutons, on ne fait point de fêtes.
Aux yeux de l'homme ingrat vous n'êtes que des bêtes,
Et moi, je ne suis que Pierrot.
Pour servir un monarque en ses vastes conquêtes,
Qu'on reçoive un guerrier, pour lui le tambour bat:
Son grade est proclamé dans le plus grand éclat.
Environné de baïonnettes,
L'autel d'un Dieu de paix voit bénir des trompettes.
Des piques, des drapeaux, instrumens des combats.
Eh! pourquoi ne bénit-on pas
Les chalumeaux et les musettes,
De même qu'on bénit les outils du trépas?
Mais puisque tout pasteur prétend un droit suprême
Sur le peuple bêlant (car c'est un peuple enfin),
Quoi! ne pourrait-on pas, comme on dit Charles-Quint,
Dire aussi Pierrot-Quatrième?
Pourtant, houlette en main, quand un pasteur nouveau
Marche en tête de son troupeau,
N'est-ce donc pas pour eux une pompe assez belle
Que la voûte des cieux, l'encens de mille fleurs,
Le chant de mille oiseaux, et cette aurore en pleurs
Où, dans un point brillant, l'œil du monde étincelle?
Moutons, mes chers moutons, vous voilà dans des prés,
Gras, l'honneur du printemps, de ruisseaux entourés:
Ces ruisseaux sont couverts de saules dans leur fuite;
C'est pour vous, en jouant, que Zéphyr les agite.
Là bas, vienne l'été, quand l'herbe brûlera,
Quand le midi s'embrasera,
Sur vous, couchés en rond, délicieux asile,
Arbre cher aux troupeaux, ce grand chêne étendra,
Large et riche en fraîcheur, sa forêt immobile.
De nos chiens haletans l'œil lui seul veillera:
Mais quand nous parquerons dans les nuits de l'automne,
C'est alors que surtout leur garde sera bonne;
Car il est des méchans conjurés contre vous.
Il en existe, hélas! pour tous tant que nous sommes:
Dans les bois, dans les eaux, dans les airs, chez les hommes.
Comme ils ont des moutons, ils ont aussi des loups.
Mais j'ai de braves chiens, peuple innocent et doux:
De cette vieille guerre ils ont déjà l'usage;
Avec eux de berger j'ai fait l'apprentissage.
Mon doigt, dès qu'il leur parle, est obéi soudain.
Ils ont des yeux d'Argus, aux pieds ils ont des ailes,
Dans le combat des dents cruelles;
Par eux le loup vous guette et vous attaque en vain.
Qu'ont-ils reçu de moi pour prix de tant de zèle,
Ces bons chiens, mes amis, votre garde fidèle?
Un mot, une caresse, avec un peu de pain.
Oh! que je hais les loups, ces ardens meurt-de-faim,
Trop doués de vigueur, d'esprit, de patience,
Tous ligués pour la proie, et se mangeant entre eux;
Si bas quand ils sont pris, féroces sans vaillance,
Avec joie égorgeant, hardis s'ils sont nombreux.
Ils attendent le soir, scélérats ténébreux;
C'est l'heure où le meurtre commence:
Leur gueule est infernale, et leur œil est affreux.
Le ciel, pour nous punir, en a permis l'engeance.
Mais j'entrevois l'hiver, le bon temps des hameaux.
La pesante charrue est enfin dételée.

L'herbe est dans les bercails partout amoncelée.
Les enfans bien couverts dorment dans leurs berceaux.
C'est le moment de la veillée,
Avec ses jeux, ses tours, ses contes, ses fuseaux.
J'entends jusqu'aux éclats rire Chloé, Lisette.
Messieurs les pasteurs de troupeaux,
Ouvrez-moi, s'il vous plaît, je suis pasteur d'agneaux.
Regardez plutôt ma musette;
J'en sais jouer sur tous les tons.
C'en est fait, ma fortune est faite.
Que le ciel me donne une Annette
Et je me borne à mes moutons.

PROMENADE AU BOIS DE SATORI,

PRÈS DE VERSAILLES.

Un jour au bois de Satori,
Bois des amans et des poètes,
Bois charmant que j'ai tant chéri
Dont j'ai su les routes secrètes,
Je descendais seul, m'en allant
Le soir, ma promenade faite,
Le front paisible et d'un pas lent,
Regagner mon humble retraite.
C'était le temps où les côteaux,
Les forêts, les airs et les eaux,
Les champs, les vergers de Pomone,
Jaunissant leurs vastes tableaux,
Se teignent des mâles pinceaux
De la grave et touchante automne
Temps où le cœur plus recueilli,
Dans sa pensée enseveli,
Aux plus doux songes s'abandonne.
Grâce à l'enchantement fécond
De mes heureuses rêveries,
Je me croyais, par leurs féeries,
Dans les états de Céladon,
Au sein des fleurs et des prairies;
Y portant gentil chapeau rond,
Panetière et petit jupon,
Musette aussi. Dans le canton
On m'appelait, c'était mon nom,
Pasteur de la belle Egérie.
Je tenais mon Tibulle en main.
Tout près de moi, dans mon chemin,
Sur le penchant de la montagne,
S'offre un troupeau que j'accompagne.
Les moutons viennent me chercher;
Un pauvre agneau vient me lécher.
Oh! dis-je, famille innocente,
Sans nul fiel, timide, impuissante;
Et toi qui les défends des loups,
Chien vigilant, brave et docile;
Et toi pasteur sensible et doux,
Dont l'œil les suit, les compte tous,
Et leur cherche un vallon fertile,
De vous que j'aime à m'approcher!
Bientôt, en vers faits pour toucher,
De moi vous aurez une idylle.
Avec eux je rentre à la ville;
Ce pasteur, c'était un boucher.

MES TROIS THÉRÈSES.

De Thérèse, dans le silence,
Oui, le nom me revient toujours.
Ce nom fut fait pour les amours,
Pour l'amitié, pour la constance;
Il m'était cher dans mon enfance,
Il m'est cher dans mes derniers jours.
J'aimai trois Thérèses au monde.
De ces trois il m'en reste deux;
L'une est ma sœur. Ces chastes nœuds,
Par une affection profonde,
De tendres vœux, de soins charmans,
De mille doux épanchemens
Sont pour nous la source féconde.
Thérèse est un nom de candeur,
De paix, d'union, de bonheur;
On le prononce avec douceur.
Mais s'il est vrai qu'une cousine
Soit pour nous presque une autre sœur,
Cette autre Thérèse divine,
Comment l'effacer de mon cœur?
Des deux sœurs le ciel nous fit naître.
Jamais dans l'empire amoureux,
Brune plus piquante peut-être,
Sans le savoir, sans se connaître,
N'eut droit d'allumer tant de feux.
Je remarquai ses premiers jeux,
De sa voix les accens heureux!
Son front pur, fait pour toujours l'être;
Ses cheveux noirs, fins et bouclés.
Par leurs nœuds, leur richesse enflés;
Sa blancheur, ce souris qui flatte?
Une bouche où l'émail éclate:
Son corps souple, aisé, fait au tour;
Ses beaux yeux, leur vive étincelle;
Le ris naïf de leur prunelle;

Son cœur nu, s'offrant sans détour;
Son goût, sa grâce naturelle
D'une fleur faisant un atour;
Sa raison folâtre et nouvelle.
Puis je la vis, comme un beau jour
Croître et briller, tout à fait belle.
C'était des Grâces le modèle,
Des bois la chaste tourterelle,
Et la Thérèse de l'Amour.
Une autre Thérèse, bien chère,
Posséda mon cœur sur la terre.
Qu'elle m'aima! Tristes adieux!
Mes mains ont fermé sa paupière.
Mes soupirs, sortez pour ma mère!
Et vous, pleurs, coulez de mes yeux!

MA SAINT-MARTIN.

Mes amis, c'est la Saint-Martin,
Le plus grand jour que Dieu fit naître,
Tant fêté, si digne de l'être,
Tant sonné depuis le matin.
La Joie et l'honneur du festin,
Son dindon bientôt va paraître.
Le voilà! L'air est parfumé.
Périgord! il faut que je chante
Le sol heureux du ciel aimé,
D'où nous vient ta truffe odorante.
Que la brume attriste les airs;
A table, que font les hivers
Quand c'est Saint-Martin que l'on chante?
Notre chère est très peu brillante;
Mais pour nous, mais pour nos couverts,
Elle est bonne, elle est suffisante.
Nous n'avons point des cœurs ingrats,
Assez vains, dans nos doux repas,
Pour rougir de la vinaigrette.
On l'inventa je ne sais quand;
Mais ce mets simple, humble et piquant,
Fut deviné par un poète;
Et ce lard fin que j'aperçois
N'aura rien gâté, je le crois,
Au bon goût de notre omelette.
N'avons-nous pas santé parfaite,
Bonne humeur, bon feu, bon logis,
Un front pur qui ne craint personne,
Un cœur franc et qui s'abandonne;
Autour de nous de vieux amis,
Des Hébés à mine friponne;
Et Saint-Martin qu'on carillonne,
Son drapeau flottant dans les airs,
Nos jolis mots, nos jolis vers,
L'appétit qui tout assaisonne,
Et ces fruits dorés par l'automne
Pour le luxe de nos desserts?
Oh! vive un petit ermitage,
Suffisant pour un homme sage,
Ennemi de tout embarras!
C'est là qu'on est libre tout bas,
Que l'on ne craint point la visite
D'un sot qui ne vous entend pas,
Ou d'un méchant qui vous irrite.
On rêve, on dort, on y médite;
Le travail en chasse l'ennui.
A dîner l'ami pauvre invite
Son ami pauvre comme lui.
C'est là que les Muses, les Grâces,
Ont peut-être trouvé leurs places,
Plus souvent que dans ce salon,
Brillant d'or, à voûte pompeuse,
Où l'opulence fastueuse
Donnait les dîners d'Apollon.
C'est là dans une vie heureuse,
Contens de mets simples comme eux,
Que plus d'un écrivain fameux,
Sans l'avoir peut-être osé croire,
Noble amant de sa liberté,
Dans une douce obscurité,
Sans briguer ni presser sa gloire,
A mûri sa célébrité.
Oh! quel plaisir dans les orages,
De son donjon délicieux,
De voir, entr'ouvrant les nuages,
Par sa foudre et par ses tapages,
Jupiter ébranlant les cieux!
Oh! quel plaisir pour les Chaulieux,
Les La Fares, les Deshoulières,
De nous y peindre au sein des bois,
Dansant au son vif du haut-bois,
De jeunes et tendres bergères
Dont l'œil ne peut suivre les pas!
Leurs pieds légers et délicats
N'y font point de tort aux fougères:
Ils touchent, mais ne posent pas:
Il en reste assez pour nos verres
Et pour trinquer dans nos repas.

Dans son joli juste d'indienne,
La voyez-vous ma Julienne,
Qui ne hait pas les beaux esprits;
Ma Julienne, jeune et sage,
L'esprit follet de mon ménage,
Dont le fil joint tous mes écrits,

Me montrer dans l'ombre et bien close,
Ma Jacqueline qui repose,
Attendant ces momens chéris
Où sa joyeuse et large panse
Se fait crier : Place ! et s'avance
Au milieu des chants et des ris.
Le Temps, hélas, mes chers amis,
Comme un torrent se précipite ;
Il nous parle, il nous dit à tous :
« Aimez, buvez, rien n'est si doux.
» Le passé s'efface et nous quitte,
» Déjà le présent est en fuite,
» L'avenir se moque de vous. »
Il a raison, mes camarades.
Croyez-moi, vidons le caveau ;
Saint-Martin n'aima jamais l'eau.
A leur grotte, à leur clair ruisseau
Renvoyons les froides Naïades.
Le Temps, le Temps fuit loin de nous.
Ma bouteille avec ses gloux-gloux,
C'est là mon urne et mes cascades.
Mais le voilà ce vin joli,
Franc Champenois, qu'on nomme AI,
Que pour nous le soleil parfume !
Comme il part avec son écume !
Buvez, buvez, dépêchez-vous ;
Allons, ne comptez point les coups.
Salut au vin, puis à Grégoire,
Puis à l'Amour, puis à la Gloire ;
Elle est pourtant un peu catin,
Mais elle est belle, il faut y boire,
Quel bonheur, quel charmant festin !
Mes tonneaux, Bacchus me les perce ;
Mon moka, Vénus me le verse.
Amis, laissons faire au destin ;
Mais buvons tandis qu'il nous berce,
Buvons, voyons tout sans effroi.
Qu'importe d'être ermite ou roi ?
Nous mourrons bientôt, Julienne,
Le noyau ! le noyau ! Qu'il vienne !
M'entends-tu ? Fais-nous boire et boi
De ce vieux nectar qui m'enchante ;
Verse à ton fils, verse à ta tante.
Mes amis, la terre est à moi !

MON PRODUIT NET.

—

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis : Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs ? — Des amis du cœur.
Ta santé ? — C'est la tempérance.
Tes travaux ? — J'écris et je pense.
Tes désirs ? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor ? — Mon indépendance.
Ton produit net ? — Je vis heureux.

A MA CHARTREUSE (1).

EN SAVOIE.

—

Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
Climat doux à mon cœur, qui vis naître mon père,
Sous un modeste toit où la vertu fut chère,
Au pied d'un mont audacieux
Qu'en montant sur son char le soleil radieux
Fait resplendir au loin de sa haute lumière (1),
Qu'embellit de ses dons le retour du printemps,
Qui mêle avec ses fleurs les trésors renaissans
De mille plantes salutaires,
Au bruit de cent ruisseaux, sous les frimas errans,
Qui, seuls, croisés, unis, cachés, reparaissans,
Amoureux de la primevère,
Ruisseaux encor, bientôt torrens,
A travers les rochers et leurs débris roulans,
Vont tous avec fracas se jeter dans l'Isère :
Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
Montre-moi, découvre à mes yeux
Les asiles sacrés, les retraites austères
Où saint Bruno, du haut des cieux,
Vit de ses chers enfans les essaims solitaires
Se poser, colons volontaires,
Dans tes déserts religieux.
Salut, trois fois salut, cellule où Dieu m'attire,
Où mon cœur reste, et d'où j'admire
Sous ses hauts monts glacés, dans le ciel suspendus,
Sur ses frimas percés de mille fleurs nouvelles,
Les abeilles cueillir leurs trésors blancs comme elles,
Au milieu des parfums dans les airs répandus.
Peuple aimable des sœurs ! oui, vos soins assidus,
Oui, vos travaux semblent me dire :
C'est ici qu'il nous faut produire,
Nous, le doux miel des fleurs ; vous, celui des vertus.
Désert, heureux désert, quels sont tes priviléges !

(1) Cet endroit est le village de Haute-Luce, nom qui vient de ces deux mots latins *alta lux*, signifiant *haute lumière*. Ce village est auprès de Saint-Pierre-le-Moûtier, la capitale et le siége de l'archevêché de la Tarentaise, en Savoie.

De mille appas, de mille piéges
Tu préserves mon cœur, mes oreilles, mes yeux.
Ton asile est un ciel d'où je m'élève aux cieux :
Où je change en printemps l'hiver dont tu m'assiéges,
Où parmi les rocs et les neiges,
La nuit entend gémir tes chants mystérieux.
Sois mille fois béni, désert qui me protéges
Que ma vie et ma mort se renferme en ces lieux,
Garde bien mes soupirs, mes pas silencieux,
Mon humble toit religieux,
Le jardin de ma jeune abeille,
Mon doux repos quand je sommeille,
Ma conscience, quand je veille,
Et la paix de mon âme et son vol vers les cieux!

A MON CHEVET.

—

O mon cher conseiller, mon ami le plus sûr,
Laisse-moi, mon chevet, lorsque minuit s'avance,
Quand de l'obscurité s'étend le voile immense,
Lorsque Morphée en main tient son pavot obscur,
Sur ton heureux duvet, doux comme l'innocence,
Reposer ma tête en silence,
Avec un cœur tranquille et pur!
Suis-moi pendant le jour comme un censeur austère,
Comme une oreille qui m'entend,
Comme un œil qui me voit; répète-moi souvent :
« Jamais à la vertu ne fais rien de contraire,
» Vis sans avoir besoin des ombres du mystère;
» Cette nuit ton chevet t'attend. »
Que ce mot, Ton chevet, t'épouvante et t'éclaire!
Et si, dans quelques cas à l'honneur important,
Entre plusieurs partis tu balançais flottant,
Dis-toi, sans te troubler : Je vais sortir du doute;
Pour décider mes pas, pour diriger ma route,
Mon conseil est tout prêt, et mon chevet m'attend.
C'est là que, dans les nuits, ce muet Rhadamante
Parle à chacun de nous. Ou monarque ou berger,
C'est là qu'il est tout prêt à nous interroger.
L'or, la gloire, le rang, rien ne nous en exempte.
Jaloux inquisiteur, il aime à tout savoir.
Malgré nous, dans le jour il est sur nos vestiges;
Il opère en secret quelquefois des prodiges,
Des changemens subits qu'on ne peut concevoir.
Les songes rians et paisibles,
Les songes vengeurs et terribles,
L'environnent sans cesse, et sont en son pouvoir.
Son équité nous plaît, sa rigueur a des charmes :
Il applaudit le fort; le faible, il l'affermit.
Que de fois il calma la vertu qui gémit!
Le pauvre, il le console, il l'endort dans ses larmes,
Il soutient l'innocent, il laisse à ses alarmes
Le méchant qui veille et frémit.
Mais sur son duvet fin, moëlleux, sûr et tranquille,
Pour un cœur attentif, à ses avis docile,
Ah! qu'il est doux de s'assoupir!
Exauce, ô mon chevet, mon plus ardent désir!
Enfin, quand je dirai : Pour moi le port s'approche,
Quand pour moi sur mon lit s'ouvrira l'avenir,
Que je puisse sur toi, sans peur et sans reproche,
Au bruit consolateur de cette heureuse cloche,
Rendre à Dieu mon dernier soupir.

A MON SABLIER.

—

Humble horloge du pâle ermite,
Qui, le front couvert d'un lambeau,
Lorsque tout dort, veille et médite
Entre un livre, un Christ, un tombeau,
Un sable qui se précipite,
Et la mort qui tient un flambeau :
Ami rigide, mais sincère,
Hâte pour moi ce sable austère
Qui m'interroge et que j'entends.
Que bientôt sa fuite insensible,
Comme un roseau doux et paisible
Entraîne mes derniers instans.
Eh! qu'ai-je à craindre de funeste?
Le monde a fui, mais Dieu me reste,
O bonheur! je suis hors du Temps.

AU RUISSEAU DE DAME-MARIE-DES-LIS,

PRÈS DE MELUN.

—

Ruisseau paisible et pur, frais et charmant ruisseau,
Honneur soit à la Nymphe antique
Qui sous sa voûte humble et rustique
Épanche mollement les trésors de ton eau!
Va de tes flots d'argent, non loin de ton berceau,
Arroser l'agreste bocage
Où vient le rossignol te chanter ses amours;
Coule, à son doux ramage, en murmurant toujours,
Le long du modeste ermitage
Où, constant dans ses mœurs, comme toi dans ton cours,
Mon solitaire ami, content de vivre en sage,
Sur tes bords peu connus aime à cacher ses jours.

Jadis, dans leur marche pompeuse,
Il entendit gronder le Danube et le Rhin;
Il vit tomber, bondir au pied de l'Apennin
L'Éridan descendu de sa roche écumeuse.
Oh! qu'il aime bien mieux sur cette rive heureuse
Voir, le soir, à pas lents, revenir un troupeau;
Le jour, y voir jouer les enfans du hameau;
Y rendre le salut à l'habitant champêtre;
Y causer doucement avec ce bon curé,
Qui très chrétien, très peu lettré,
N'aspirant point du tout à l'être,
Saintement occupé de ses devoirs touchans,
Pour prix de ses vertus n'a jamais su peut-être
Qu'on fit de méchans vers, et qu'il fût des méchans.
Ami, sans vains besoins, heureux, qui, loin du monde,
Entre sa femme et ses enfans,
Dans le sein de la paix voit écouler ses ans,
Comme ce ruisseau pur y voit couler son onde;
Du pied de la cabane elle va sans fierté,
Traversant un enclos du Silence habité,
De ces chastes déserts humble et fidèle amante,
Y consacrer ses flots, et baigner dans sa pente
Le lis de la Virginité.
Avec moi, cher ami, suis sa route tranquille,
Quand, libre et serpentant sous la feuille mobile
De ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,
Elle va s'égarer dans des prés toujours verts;
Appelant sur ses pas la douce rêverie,
Les romans de la bergerie,
Et le plaisir plus doux d'y soupirer des vers.
Mais cesse de la voir quand, sur la triste arène,
Elle va pour jamais arriver dans la Seine,
Arrivant à sa fin comme nous au tombeau.
A la mélancolie enclin dès le berceau,
Sans cesse avec tes mœurs ce monde incompatible
N'a que trop affligé ton cœur noble et sensible:
Occupe tes regards d'un plus riant tableau.
Parcours, Virgile en main, ce charmant paysage;
Entends sur ses cailloux gazouiller ton ruisseau;
Vois ces champs, vois ces prés, vois ce rustique ombrage,
Regarde tes enfans, et souris à leurs jeux;
Vois leur mère empressée à prévenir tes vœux;
Par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins sage,
Jusque dans la vertu l'excès est dangereux,
Le bonheur ne veut point de sentiment extrême,
Goûte enfin sa douceur. Pour le goûter moi-même,
J'ai besoin de te voir heureux.

SUR L'ANCIENNE CHEVALERIE.

Est-il vrai que des rives sombres
Ils reviennent au jour, ces héros du vieux temps,
Ces Bayards si vantés, ces Renauds si galans?
Sans doute un jeune dieu vient d'évoquer leurs ombres.
Quel plaisir, après deux cents ans,
Par l'effet d'un tableau magique,
De voir, la lance en main, sous leur habit antique,
Se mouvoir, s'attaquer ces nobles combattans!
Vous, Français, leurs neveux, que leur brillante histoire,
En fait d'amour, pour vous ne soit plus un roman;
Possédez sans éclat, soupirez constamment;
Pour vos dames, comme eux, volez à la victoire.
O belles, qui jadis enflammiez nos Renauds,
C'est vous qui les portiez aux grandes entreprises!
Ils couraient aux combats, ils montaient aux assauts,
Parés de vos couleurs, tout fiers de leurs devises.
Ils venaient humblement poser à vos genoux
Les lauriers acquis par leurs armes,
Nobles fruits de l'ardeur dont ils brûlaient pour vous,
Et devenus cent fois plus doux
Par l'espoir enivrant de conquérir vos charmes.
Ah! voici donc leurs jeux, leurs combats, de retour!
Salut à la chevalerie!
Voici le siècle d'or, le temps de la féerie.
Tout s'enchante à mes yeux. Je vois partout l'Amour,
D'accord avec l'Honneur, régner dans ma patrie.
La beauté sur le trône aime à tenir sa cour;
Sous un nouvel Henri sa cour se renouvelle.
Déjà par un serment fidèle
Les fils des souverains venant de se lier,
Se donnent l'accolade en digne chevalier.
Où suis-je? Quels objets! Tout me peint, me rappelle
Les joûtes de François Premier,
Ces chiffres, ces tournois, cet appareil guerrier.
Choisissez, chevaliers; moi, j'ai choisi ma belle:
Son nom, c'est mon secret. Faut-il par mes travaux
Étonner l'univers, effacer mes rivaux?
Mon cœur, mon bras, mon sang, mes jours, tout est pour elle.
Oui je l'adorerai jusqu'aux derniers momens.
Le ciel mit dans ses yeux tous mes enchantemens.
O charme de la gloire! ô pouvoir de nos belles!
Vous régnez sur des cœurs amoureux et vaillans;
Nous sommes faits, sans doute, et guerriers et galans,
Pour imiter l'ardeur des Amadis fidèles,
Et tous les exploits des Rolands.

ENVOI.

Tous ces héros à leur maîtresse,

Et de valeur et de tendresse,
A genoux prêtaient le serment,
Et moi, jeune et belle cousine
(Car aux champs le ciel me destine),
A tes jolis pieds bonnement
Je fais vœu d'être ton amant
Mais amant berger. Sur l'herbette,
Toi Thérèse, et moi Timarette,
Nous irons ensemble et contens,
Garder les moutons, et, chantans,
Cueillir quelquefois la noisette.
Et tandis que nos preux Français
Croiront d'avance, dans l'histoire,
Entendre vanter par la Gloire
Et leurs amours, et leurs hauts faits,
Grands sur la foi de la trompette;
Nous, cachés dans des antres frais,
De notre humble sort satisfaits,
Quoique inconnus de la gazette,
Aux tendres sons de la musette,
Nous coulerons nos jours en paix,
Heureux sans honneurs... Et peut-être
Qu'en te chantant, si je m'en croi,
Mes pipeaux et leur ton champêtre,
Et mes vers que tu feras naître,
Me feront revivre avec toi.

VERS A MADAME PALLIÈRE.

Agathe, qui m'êtes si chère,
Dont l'enfance éprouva pour moi
Ce ravissant je ne sais quoi,
Ce chaste attrait involontaire,
Cet amour plein de bonne foi,
Dont riait votre tendre mère;
Agathe, dont le sentiment,
Toujours vrai, jamais véhément,
Se peignait si naïvement
Dans un abandon plein de charmes;
Qui du pauvre accueillant les pleurs,
Vous unissiez à ses douleurs
Par vos secours et par vos larmes;
Dont l'œil nous offre un ciel d'azur,
Dont l'esprit sage et le cœur pur
Surmontent tout sans violence,
Sans paraître avoir combattu,
Tant le devoir et la vertu
Chez vous ont l'air de l'innocence;
Agathe, où sont ces heureux jours,
Quand le plus brillant des séjours
Vous voyait parmi les Naïades,
Les fleurs, les bosquets, les cascades,
Promener vos jeunes attraits,
Ce port noble et ces chastes traits
Que vous a donnés la nature,
Dans les beaux jardins de Marli
Par les arts, les eaux, la verdure,
Les nouveaux zéphyrs embelli;
Où Thomas, cette âme si belle,
Que ma douleur en vain rappelle,
Avec moi long-temps s'égarait
Sous des couverts où soupirait
La colombe à son deuil fidèle,
Et dans lui tous les jours m'offrait,
Par le plus sensible portrait,
Ce qu'il a peint dans Marc-Aurèle?

C'est dans ce vallon si vanté,
Autrefois des Ris habité,
Où Renaud ne suit plus Armide,
Lorsque, seul, je me promenais
Le long de ces douze palais,
Que l'œil, souvent de pleurs humide,
D'après Shakespir j'ai tracé
Léar par ses filles chassé,
Léar de douleur insensé,
Pleurant, errant, sans pain, sans guide,
Dans des forêts abandonné,
Courbant sous la foudre homicide
Ses cheveux blancs, sa tête aride
Et son front jadis couronné;
Et Macbeth, cet hôte perfide,
Flatteur assassin de son roi,
Voulant fuir, mais glacé d'effroi.
Tout fumant de son parricide;
Ce Macbeth qui parut écrit
Près de Mégère qui sourit,
Parmi des Macbeth qu'elle abhorre,
Des cris affreux, de longs soupirs,
Sous des murs que le sang colore,
Et non sous les berceaux de flore,
Au souffle amoureux des Zéphyrs.
Alors du Temps le soc livide
Sur mon front entr'ouvrait un vide,
Une ligne, un triste sillon
Respecté quelquefois, dit-on,
Mais hélas! qu'on appelle ride.
Et vous, leste et brillant oiseau,
Dans cet âge où l'amour nous flatte,
Vous passiez, ma charmante Agathe,
Du vieux chêne au jeune arbrisseau.
Et là vint un tendre moineau,
De vous, sur le même rameau,

S'approchant, s'approchant encore;
Et puis l'hymen, et puis le nid
De mousse et de duvet garni;
Et puis les petits près d'éclore.
Agathe, vous souvenez-vous
De notre flamme mutuelle,
De l'aîné de vos deux époux,
De nos premiers amours si doux?
Pour un ramier tendre et fidèle,
Oui, le ciel sans doute de vous
Eût pu faire une tourterelle;
Il fit mieux, il vous fit pour nous.

O mère, épouse fortunée,
D'amours naissans environnée,
Vous m'offrez les charmes touchans
D'une tige au milieu des champs,
De ses jeunes fruits couronnée,
Belle encor des fleurs du printemps.
Tout vous respecte, chère Agathe,
De Clotho la main délicate
Tresse pour vous d'un fil égal,
Doux comme l'amour conjugal,
De vos jours la trame soyeuse.
Votre époux vous rend trop heureuse
Pour ne pas aimer mon rival.
Hymen! oui, tes pudiques flammes,
Sans transports enchantent les âmes;
Tu fais le bonheur des époux;
Tes feux n'inspirent point d'ivresse;
Mais tes soins sont pleins de tendresse;
Mais ta lyre a des sons si doux!
Sous mes faibles doigts qu'elle attire,
Souffre un moment qu'elle soupire,
Et charme au moins mes derniers jours.
Mais, ciel! où suis-je? Quel délire!
Me serais-je trompé de lyre?
Chanterais-je encor les amours!

A MA SŒUR,

EN LUI ENVOYANT UN PUPITRE A ÉCRIRE.

Ma chère sœur, accepte ce pupître,
Faible présent de ma tendre amitié:
Quand je voudrais, dans la plus longue épître,
Te peindre en vers, mes vers sur ce chapitre
N'en diraient pas seulement la moitié.
Jadis mon œil te vit toute petite
Dans ton berceau me rire, et puis ensuite,
En t'essayant, former tes premiers pas,
Et puis grandir, et puis croître en appas,
En esprit juste, en douceur, en mérite,
Avec des traits purs, nobles, délicats,
Et l'art de plaire. Or ce charme magique
Qui nous attire, et nous touche, et nous pique,
D'où te vient-il? C'est de n'y songer pas.
Le chaste toit où le ciel nous fit naître,
Qu'il nous fut cher! Il nous a fait connaître
Le siècle d'or, les mœurs de nos aïeux.
Ces doux tableaux sont présens à nos yeux,
A nos deux cœurs, nous rappelant mon père,
Son front pensif, les grâces de ma mère,
Tant de vertus! ô trésors précieux,
Amour, candeur, qui consolez la terre,
A vos attraits serait-elle étrangère?
Vous seriez-vous envolés dans les cieux?
Parfois je souffre, après plus d'un orage,
De mes longs jours, des ennuis du voyage:
Mais par tes soins, sœur, tu sais les charmer:
Mes jeunes ans, tu sais les rallumer.
Un nouveau monde à mes yeux semble éclore.
Sur ton berceau je crois veiller encore,
Et que ton cœur recommence à m'aimer.

VERS D'UN HOMME

QUI SE RETIRE A LA CAMPAGNE.

Enfin j'arrive au port: voici les lieux charmans
Où mon cœur éprouva ses premiers sentimens;
Où comme un songe heureux s'envola mon enfance:
Age d'or, jours sereins, coulés dans l'innocence;
Vallons, forêts, ruisseaux, que vous me semblez doux!
Pour ne plus vous quitter, je retourne vers vous.
L'or n'éclatera point dans mon humble retraite.
L'amour de vos déserts, une âme satisfaite,
Des livres, des amis, le bonheur d'être à soi,
Voilà tous les trésors que j'apporte avec moi.
Qu'ai-je besoin de plus dans une vie obscure?
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature.
O médiocrité, sûr abri des mortels,
De fleurs, tous les printemps, j'ornerai tes autels!
C'est pour l'ombre et les champs que le ciel m'a fait naître;
Protége et la cabane, et l'enclos et le maître,
Daigne écarter les soins, les vices, les revers,
De ce foyer rustique où j'ai gravé ces vers.

VERS

QUE J'AI LAISSÉS A LA GRANDE-CHARTREUSE DANS LES ALPES, LE 4 JUIN 1785, SUR LE LIVRE OU LES ÉTRANGERS AVAIENT COUTUME D'ÉCRIRE LEURS NOMS, AVEC QUELQUES MAXIMES OU QUELQUES VERS EN TÉMOIGNAGE DE LEUR RESPECT ET DE LEUR RECONNAISSANCE.

—

Quel calme! quel désert! Dans une paix profonde
Je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.
Le monde a disparu, le temps s'est arrêté.
Commences-tu pour moi, terrible éternité?
Ah! je sens que déjà, dans cette auguste enceinte,
Un dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains.
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère;
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
O toi qui, sur ces monts blanchis par les hivers,
Vins chercher les frimas, un tombeau, des déserts,
Et qui, volant plus haut, par ton amour extrême,
Semblais, voisin du ciel, habiter le ciel même,
Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux!
Le berceau de ton ordre est caché dans les cieux.
C'est là que, du Seigneur répétant les louanges,
La voix de tes enfans s'unit au cœur des anges.
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
Le voyageur pensif a souvent soupiré.
Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
La terre où le bonheur est un fruit étranger
Que toujours quelque ver en secret vient ronger,
Partout de la douleur j'y trouvai les images :
L'amour a ses tourmens, l'amitié ses outrages.
Que de désirs trompés, de travaux superflus!
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces retraites,
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes,
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

VERS

A MADEMOISELLE THOMAS (1),

Pour le jour de sa fête.

—

Pour votre fête acceptez cette rose;
Tout est charmant dans cette aimable fleur;
Tout, son parfum, sa forme, sa couleur,
Même son nom. Modeste et demi-close,
C'est dans nos champs pour vous qu'elle est éclose.
Simple en vos goûts, comme elle, loin du bruit,
Vous vous plairiez à l'ombre d'un bocage.
Le moindre vent, comme elle, vous outrage,
Le moindre choc, comme elle, vous détruit.
Et cependant, presque toujours errante,
D'un frère illustre accompagnant les pas,
Fatigues, soins, rien ne vous épouvante;
La peine même a pour vous des appas.
Faible roseau, vous résistez sans cesse.
Comme pour lui votre active tendresse
Prévient ses vœux, devine ses désirs!
Depuis trente ans ce sont là vos plaisirs.
Ce plaisir pur (vous n'en avez point d'autre)
Soutient lui seul votre corps délicat;
C'est son bonheur qui fait partout le vôtre;
C'est sa santé qui fait votre climat.
Le ciel est juste. Une amitié si chère,
Tant de vertus, méritaient sa faveur;
Et ce ciel juste attache au nom du frère
Le souvenir et le nom de la sœur.

(1) Sœur de M. Thomas, de l'Académie française et de celle de Lyon.

A MA FEMME,

SUR MA TRAGÉDIE D'ABUFAR, OU LA FAMILLE ARABE.

—

O ma compagne! apaise ton effroi.
Notre Abufar a fait verser des larmes:
De son succès je goûte tous les charmes
En t'envoyant ces fleurs que je reçoi;
Leur doux parfum n'est point éclos pour moi
Dans l'Arabie ou déserte ou pierreuse.
Mes vers ont plu; mais je sais bien pourquoi:
Ma tendre amie, ils sont nés près de toi;
Je les ai faits dans l'Arabie heureuse.

A UNE JEUNE DEMOISELLE

QUI AVAIT BEAUCOUP PLEURÉ A L'UNE DES RÉPÉTITIONS DE MA TRAGÉDIE D'ŒDIPE CHEZ ADMÈTE.

—

En pleurant sur le sort d'Œdipe et d'Antigone,
Vos beaux yeux ont prouvé combien votre âme est bonne.
Comme elle, vous avez un aveugle à guider.
Ce n'est point un vieillard, ce n'est point votre père;

Mais de lui sur la route il faudra vous garder :
Il pourrait, comme Œdipe, aimer aussi sa mère.

A LA RIVIÈRE D'HIÈRES.

—

Sur tes rives, charmante Hière,
Vois sans trouble, ainsi que tes flots,
jours d'un solitaire
ande le repos.
amp que ton eau féconde
moi les bornes du monde,
moi l'univers entier.
mortels et du mensonge,
esprit jamais ne songe
ule, à ce peuplier
re ton eau vagabonde!
bord hospitalier
et de fraîcheur abonde;
e peut, prête à ton onde
de faire oublier.

JEUNE DAME TRÈS JOLIE

T VENUE SE PROMENER DANS UN CLOS A LA CAMPAGNE.

—

Près d'un ami, dans son modeste enclos,
Je cultivais les Muses, le repos,
Tranquille, heureux, sans projets sur la terre,
Et maintenant rêveur et solitaire,
Toujours soupire, et tant que c'est pitié;
Ah! je le sens, l'imprudente amitié
A dans le clos laissé passer son frère.

A MADAME DE BALK,

QUI M'AVAIT DEMANDÉ D'ÉCRIRE SUR SON SOUVENIR UN VERS DE L'UN DE NOS GRANDS POËTES, QU'ELLE PUT EMPORTER AVEC ELLE EN RETOURNANT EN RUSSIE.

—

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable.
Or, voici le vers que j'écris :
«Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.»
Que ce vers est charmant, et beau de vérité!
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté,
Dans ce vers fait pour vous je vous ai reconnue.
Jean La Fontaine aussi vous avait déjà vue,
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté.
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
« Et la grâce plus belle encor que la beauté. »
Pour plaire comme lui votre recette est sûre :
Vous allez droit au cœur; et, pour les gagner tous,
Votre secret est d'être vous.
Vous n'imitez jamais, vous suivez la nature.
Quel destin enchanteur que d'être votre époux!
Tous deux faut-il si tôt vous éloigner de nous!
Mais son bonheur le veut; il vous est nécessaire.
Mes cheveux sont blanchis par les frimas du temps,
Et vous brillez des fleurs de votre heureux printemps.
Que de jours devant vous pour l'aimer et lui plaire!
Vous vous rappellerez peut-être en vos frimas
Que je traçai ces vers, hélas!
D'une main septuagénaire.
Ah! songez quelquefois, et c'est là ma prière,
Songez qu'en vous voyant mon cœur ne l'était pas.

VERS

A UNE JEUNE ET JOLIE DAME QUI M'AVAIT ÉCRIT UNE LETTRE TRÈS OBLIGEANTE SUR MA TRAGÉDIE D'ABUFAR, OU LA FAMILLE ARABE.

—

Oui, je le sais, nos déserts d'Arabie
Ne vous offriront point vos fertiles ruisseaux;
Mais nous avons aussi nos fleurs et nos troupeaux;
Mais lorsque nous aimons c'est pour toute la vie.
Le palmier se plaît parmi nous.
Vous y verrez courir la gazelle aux yeux doux.
Vos mains, vos belles mains y fileront nos laines.
Nos contes loin de vous écarteront les peines.
Nos dociles chameaux se courberont sous vous.
Nous avons des bergers pour languir dans vos chaînes,
Et tout l'encens qui parfume nos plaines
Pour le brûler à vos genoux.

LE CADRAN SOLAIRE.

—

Passant, arrête, et considère,
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours.
Le doigt du Temps sur la lumière
De tes heures écrit le cours.

Ton sort dépend de la dernière,
Pour ne rien craindre sur la terre,
Trop heureux qui la craint toujours!

INSCRIPTION.

Au fond de cette allée obscure,
Toi qui viens t'attendrir et rêver à l'écart;
Et toi peut-être encor qui sens tourner le dard
De la douleur dans ta blessure,
Mortel, qui que tu sois, au sein de la nature,
Ne te crois pas perdu, jeté par le hasard:
Oui, sur toi l'Éternel attache son regard.
Vois tous les soins qu'il prend et de la fleur champêtre,
Et de l'insecte obscur qui rampe sous tes pas:
Sur toi qui peux l'aimer, l'entendre et le connaître,
Pourquoi ne veillerait-il pas?
Je t'excuse pourtant. Ah! tu pleures peut-être
Ton père, ton époux, ta femme, ton enfant;
Ecoute, mon ami: celui qui les fit naître
Est celui qui te les reprend.
Rien n'est à nous. En l'adorant,
Courbe-toi devant le grand Être.
Tout ce qui nous convient, qui le sait mieux que lui?
Nous connaîtrons un jour ce qu'il cache aujourd'hui.
Il est un avenir par qui tout se répare.
Souvent notre bonheur naît d'un mal apparent.
Non, Dieu n'est point sans yeux; non, Dieu n'est point barbare.
Il réunit ce qu'il sépare,
Et ce qu'il nous ôte il le rend.

LE SAULE DE L'AMANT.

Humble Saule, ami du mystère,
Que je me plais sous tes rameaux!
Je chéris, amant solitaire,
Comme toi le bord des ruisseaux.

Ta feuille, pâle enchanteresse,
Qu'agitent les moindres zéphyrs,
Inspire aux cœurs une tristesse
Qui vaut mieux que tous les plaisirs.

La prairie aime le murmure
Du ruisseau qui la suit toujours,
Sur eux tu penches ta verdure
Pour mieux entendre leurs amours.

Ta feuille est mobile et tremblante;
Tu me peins l'amour qui frémit:
Elle est douce, elle est languissante;
Tu me peins l'amour qui gémit.

Que le myrte croisse à Cythère
Qu'il pare les Ris et les Jeux,
Ta feuille m'est cent fois plus chère:
Je suis un amant malheureux.

L'espoir n'adoucit point ma chaîne,
Pour jamais mon cœur doit souffrir:
Mais plus je me plains de ma peine,
Et plus je craindrais d'en guérir.

Doux Saule, accrois mon esclavage,
Fais-moi jouir de mon tourment.
J'aime... O bonheur! sous ton ombrage,
Que j'aime encor plus tendrement!

A tes pieds dormait ma bergère,
Lorsqu'elle eut mon premier soupir,
Ah! c'est là que je vis Glycère,
Ah! c'est là que je veux mourir.

LE SAULE DU SAGE.

Saule, que j'aime ton ombrage!
Qu'il plaît à mon œil attendri!
La vie, hélas! n'est qu'un orage:
Voudrais-tu m'offrir un abri?

J'ai long-temps bravé la tempête:
Saule, je viens mourir au port.
Sous les vents tu courbes ta tête!
Tu m'apprends à céder au sort.

Auprès de la cabane obscure
Tu nais, tu vieillis, et tu meurs;
Là sont le calme et la nature:
Chercherais-je encor les grandeurs?

Du ruisseau, dans ma rêverie,
J'entends fuir et murmurer l'eau;
Il ne peut quitter la prairie,
Tu ne peux quitter le ruisseau.

Confident de ce doux mystère,
Tu caches leurs jeux, leurs détours:
Crains-tu qu'une jeune bergère
Ne remarque trop leurs amours?

Ah ! que ta fleur est douce et tendre :
Combien sa pâleur m'a charmé !
Lisette alors pouvait m'entendre.
Ce n'est plus le temps d'être aimé.

Il est un Saule pour le sage,
Il est un Saule pour l'amant :
Le premier convient à mon âge :
Mais, hélas ! que l'autre est charmant !

Adieu, Saule de la tendresse !
J'eusse à tes pieds voulu mourir.
Voilà celui de la sagesse :
C'est donc lui que je dois choisir !

LE SAULE DU MALHEUREUX.

Charmant vallon, le plus doux des déserts
Où souvent seul j'ai cherché la nature,
J'entends déjà ton ruisseau qui murmure ;
Je vois enfin tes Saules toujours verts !
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Oui, les voilà ces ramiers amoureux,
Ces monts, ces prés, ces bois, cette onde pure.
Ah ! devais-tu, riche et simple nature,
T'offrir si belle à l'œil du malheureux !
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Songe si doux qui m'as flatté long-temps,
Crédule espoir, n'es-tu qu'une imposture ?
Hélas ! ce champ me donne avec usure
Ce que ses fleurs m'ont promis au printemps.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

L'abeille, au moins, ne blesse en son courroux
Que l'ennemi qui brave sa piqûre.
Cruels humains, auteurs de mon injure,
Je vous aimais, et je meurs par vos coups.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Me voilà donc, Saule cher au malheur,
Sous tes rameaux nourrissant ma blessure !
Ah ! dis au vent, dis à l'eau qui murmure,
En s'enfuyant, d'emporter ma douleur.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Puisse bientôt, ce sont mes derniers vœux,
Quelque pasteur, voyant ma sépulture,
Dire en passant : « On trompe ma droiture.
» Il fut sensible, et mourut malheureux.
» Chantez le Saule et sa douce verdure. »

LE BONNET ET LES CHEVEUX.

FABLE.

Sous un triste contour faut-il que tu nous caches ?
Disaient au Bonnet les Cheveux.
Le Bonnet répondit : Taisez vous, orgueilleux ;
Osez-vous comparer vos castors, vos panaches,
A ma commode utilité ?
Pour vous servir je fais merveilles :
Je descends jusqu'aux deux oreilles ;
Je les couvre au besoin. Dans les airs emporté,
On ne m'a vu jamais errer au gré d'Éole,
Tandis que le chapeau, qui s'échappe et s'envole,
Par son maître souvent ne peut être arrêté.
De leur fougueuse liberté,
Chez les républicains, je suis l'auguste emblème.
Tout fiers qu'ils sont, les doges même,
Dans Gêne et dans Venise, en tous temps m'ont porté ;
A Rome j'ai l'honneur suprême
D'entretenir bien chaude, avec un soin extrême,
La nuque de Sa Sainteté.
Veut-on peindre d'un mot les amitiés sincères,
Que l'on cherche à troubler, mais toujours sans effet ?
On dit d'abord : ce sont trois frères,
Ou trois têtes dans un bonnet.
C'est ma douce chaleur qui communique au style
L'esprit, le sentiment, mille agrémens divers.
C'est en bonnet jadis que travaillait Virgile :
Voltaire est en bonnet quand il écrit ses vers :
C'est bien là, comme on sait, un gros bonnet de l'ordre,
Et malheur aux censeurs qui l'auraient osé mordre,
S'il a mis le matin son bonnet de travers !
Sans doute du chapeau la forme est plus brillante,
Surtout quand la plume éclatante,
En voltigeant sur lui, fait flotter ses couleurs.
Mais moi, je suis témoin des plus tendres faveurs.
Le jour, je parais un peu sombre :
La nuit vient, je m'égaie, et c'est sur moi, dans l'ombre,
Que l'Amour enchanté laisse tomber des fleurs.
A la raison il faut qu'on cède.
Un discours si sensé confondit les cheveux.
Concluons que, pour vivre heureux,
Il faut sentir le prix du bien que l'on possède.

ENVOI.

De tes cheveux bouclés, chaste et belle cousine,
Oh ! que l'ébène est pur ! oh ! que la soie est fine !

Quel cœur ne serait pris dans un si doux lien?
Tu les ornes parfois d'un ruban, d'une rose :
Tu le peux, car tout te sied bien;
Crois-moi cependant, n'y mets rien.
Le charme a-t-il jamais besoin de quelque chose?
La nature pourtant veut, quand l'ombre revient,
Que sur un oreiller notre tête repose :
Pour la couvrir dans la nuit close,
C'est un bonnet qui lui convient.
Le tien de tes cheveux embrasse la richesse!
D'un double battant il caresse,
Mais doucement, avec mollesse,
Ton oreille, ta joue, et ton front, et tes yeux,
Comme un amant dans son ivresse,
Sur un chevet mystérieux,
Qui craindrait dans la nuit d'éveiller sa maîtresse.
Le jour, Vénus se pare et s'habille en déesse,
Mais, la nuit, se couche en bonnet.
On ne dort point en mître, en panache, en couronne,
Mais on y peut rêver comme sur un chevet.
Chacun à sa façon lui fournit son duvet :
L'erreur est une fée et si douce et si bonne!
Ces songes des dormeurs ne font mal à personne :
Les songes des vieillards sont bien plus dangereux.
Que le ciel nous préserve d'eux!
Vivent ceux que Morphée, en s'égayant, nous donne!
On se frotte les yeux, puis tout est oublié :
On montait en carosse, on se retrouve à pié.
Mais un amant, hélas! prend son parti moins vite;
Un rien peut le flatter, mais aussi tout l'agite :
Il s'endort avec peine, et souvent ne dort pas.
Sur mon triste oreiller quelquefois, quand j'espère,
O tendre nièce de ma mère,
Que l'Amour et l'Hymen te mettront dans mes bras
Avec tant de candeur, de jeunesse et d'appas,
Thérèse, ah! dois-je en croire une idée aussi chère?
Est-elle vraie ou mensongère?
Et mon bonnet flatteur ne me trompe-t-il pas?

LE HIBOU ET LE RAT.

FABLE.

Dans le creux d'un rocher sauvage
Logeait un triste oiseau qu'on nomme le Hibou.
Sa femme, ses enfans, tout tenait dans son trou :
Il s'y trouvait heureux. Que faut-il davantage!
Un rat célibataire un jour lui dit : « Voisin,
» A quoi rêves-tu là? Pourquoi cet air chagrin?
» Notre vie est sitôt passée!
» Que ne m'imites-tu? Vois-moi tous les matins,
» Broutant, trottant, sautant, égayer mes destins
» Entre les fleurs et la rosée.
— » Je me garderai bien d'envier tes plaisirs, »
Répondit l'oiseau solitaire :
« La dissipation n'a pas de quoi me plaire.
» Eh! quel bien manque à mes désirs?
» N'ai-je pas près de moi mes petits et leur mère?
» Cette moitié qui m'est si chère
» Me fait bénir mon sort, rend tous mes jours heureux;
» Et ces tendres fruits de nos feux
Vois comme ils sont jolis, comme ils sont faits pour plaire! »
Ce Hibou parlait comme un père,
Comme un amant, comme un époux.
N'avait-il pas raison? Nos plaisirs les plus doux
Naissent de notre cœur, se puisent dans nous-mêmes.
Qu'on nous donne vingt diadèmes,
Vaudront-ils un regard, vaudront-ils un soupir
De la jeune beauté qui fait notre désir?
Nous cherchons le bonheur, mais c'est à l'aventure.
Nous traversons les mers, nous rampons dans les cours,
Vains projets! il nous faut toujours
En revenir à la nature.

ENVOI.

Esprit juste et cœur adorable,
Oui, Thérèse, dans cette fable
J'ai voulu peindre ta raison
Qui pare ta jeune saison,
Et te rend encor plus aimable.
Comment ferais-tu pour sortir
De ce bon sens inestimable
Qui t'éclaire et te fait sentir
Où gît le bonheur véritable?
Oh! qu'il est heureux dans son trou,
Cet oiseau qu'on nomme Hibou!
Le sort a fait de ce bijou
L'humble cachet de ma famille,
Sur ses pieds, droit comme une quille,
Toujours grave et pensant beaucoup,
Il ne sort qu'entre chien et loup :
Il craint et fuit tout ce qui brille.
Mais ce triste enfant des forêts
Est un bon père de famille :
Il chérit ses rameaux épais,
Son bois, son écho, sa montagne,
Et goûte auprès de sa compagne
L'amour, le silence et la paix.
Comme eux si le ciel nous rassemble,
Thérèse, nous serons ensemble
Avec nos petits nuit et jour.
A coup sûr, enfans de l'Amour,
Ils ressembleront à leur mère.
Oh! vois-tu comme ils sont gentils?

Mais qui sait? Peut-être auront-ils
Quelques traits aussi de leur père.
Laissons le Rat célibataire
A son gré courir le pays.
Qui cherche tant à se distraire
N'est point heureux dans son logis.
Plein de caprices infinis,
Changeant de maîtresse, d'amis,
Le pauvre Rat aura beau faire :
Le bonheur est un solitaire
Qui fuit toujours les étourdis
Et ces libertins si hardis
Avec qui l'Hymen est en guerre;
Or, ces libertins n'aiment guère.
Je crois du ciel qu'ils sont maudits.
C'est de Dieu que viennent les nids :
De Dieu les hymens sont bénis.
Cousine charmante et si chère,
Le ciel mit l'amour sur la terre;
Mais te voir, t'aimer et te plaire,
N'est-ce pas, sans ce que j'espère,
La moitié de mon paradis.

LA JEUNE IMMORTELLE.

—

Dieux! quels ennuis invincibles
M'égarent dans ces forêts!
Plus leurs rochers sont paisibles,
Et moins mon cœur est en paix.

Sous ces ombres redoutables,
Mon esprit s'est retracé
Tous les amours mémorables
Des héros du temps passé.

Serait-ce en ce bois magique,
L'œil jaloux, sombre et brûlant,
Qu'après sa belle Angélique
Courait l'insensé Roland?

L'ingrate aux pasteurs plus douce,
Par sa peur plus belle encor,
D'amour, sur un lit de mousse,
Enivrait le beau Médor.

Mais le bruit d'un cor m'appelle :
Avançons sous ces couverts.
Quelle est la jeune immortelle
Qui chasse dans ces déserts?

L'arc que tient sa main charmante
A l'Amour fut dérobé;
Elle a les pieds d'Atalante,
Elle a la fraîcheur d'Hébé.

Que sa grâce est accessible!
Quel doux souris dans ses yeux!
Déesse, un mortel sensible
Serait-il si loin des dieux?

Je viens, je vois, je soupire.
L'encens ne sait qu'honorer :
Pour vous chanter sur ma lyre;
Un cœur pour vous adorer!

Paphos de ses doux mystères
Couvre les rangs les plus hauts :
Tous les amours y sont frères,
Tous les frères sont égaux.

Le désir, quand il l'implore,
Offense-t-il la beauté?
Un jeune amant de l'Aurore
Fut par l'Aurore écouté.

ROMANCE DU SAULE,

CHANTÉE PAR MADEMOISELLE DESGARCINS, AUX PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DE LA TRAGÉDIE D'OTHELLO OU LE MORE DE VENISE.

—

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant:
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Qui peut causer tes soupçons outrageans?
Ingrat, je t'aime, et tu me crois parjure.
On t'a trompé, tu verras l'imposture;
Tu la verras, il ne sera plus temps.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

La rose naît, fleurit, et sent flétrir
Presque aussitôt sa couleur vive et pure.
Comme elle! hélas! je n'eus dans la nature
Que deux instans pour t'aimer et mourir.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Si d'un poignard l'horreur armait ta main,
Où chercherais-je une retraite sûre?

Saule chéri qu'a creusé la nature,
Ah! par pitié cache-moi dans ton sein!
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est obscurci :
J'entends crier l'oiseau de triste augure;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure,
Ce Saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure;
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort?
Comment conter cette horrible aventure!
Son amant vint dans une nuit obscure,
Et sous ce Saule il lui donna la mort.
Saule, ah! de pleurs couvre au moins sa blessure.

ALGARD ET ANISSA,
OU
LES DEUX AMANS ÉCOSSAIS.
ROMANCE.

Il est donc (oh! faut-il le croire?)
Des cœurs au malheur destinés.
Or, écoutez l'antique histoire
De deux amans infortunés.

Dans l'Écosse, au sein des bruyères
Algar, Anissa, chaque jour
Paissaient les brebis de leurs pères :
Leur bonheur était leur amour.

Dans ses replis, soudain surprise,
Un serpent terrible enlaça,
A son amant déjà promise,
La jeune et charmante Anissa.

Algard, intrépide et sensible,
Accourt et va rompre ses nœuds
Un autre serpent plus horrible
Les serre et déchire tous deux.

Leurs beaux corps s'enflent, se raidissent,
Leurs traits sont flétris et tachés.
Leurs regards, en mourant, s'unissent,
D'amour l'un sur l'autre attachés.

Ils ne vivent plus qu'en leur âme;
Leur âme est toute dans leurs yeux,
Ils semblent, confondant leur flamme,
Goûter leur amour dans les cieux.

Les deux monstres dans leurs bruyères
S'en vont, et sifflent triomphans.
A leur aspect les pâles mères
Sur leur sein pressent leurs enfans.

L'Ecosse à ce couple fidèle
Tous les ans donne encor des pleurs,
Et le lieu de leur mort s'appelle
Le champ du meurtre et des douleurs.

Quand le ciel les prend pour victimes,
Comment expliquer leur trépas?
S'il ne veut que punir des crimes,
Des feux innocens n'en sont pas.

Dans leur regret mélancolique,
Des bergers, pour tous monumens,
Dans le creux d'une pierre antique
Ont uni ces tendres amans.

Habitans de la même tombe,
Ils n'ont point quitté leurs déserts :
Le vent gémit, quand le jour tombe,
Sur l'herbe qui les a couverts.

Tous les pasteurs versent des larmes
En passant près de leur séjour.
L'amour aurait-il trop de charmes?
Le malheur poursuit-il l'amour?

LE PONT DES MÈRES.
ROMANCE.

Dans la fleur de l'adolescence,
Le charmant Don Carlos, dit-on,
Trouva, d'Espagne allant en France,
Un peu d'eau mouillant un vallon.

Cette eau s'oppose à son passage;
Il veut traverser son courant :
Accru soudain par un orage,
Le ruisseau devient un torrent.

Le torrent l'entraîne; il surnage,
Il enfonce, il remonte, hélas!
Ni son effort, ni son courage
Ne peut l'arracher du trépas.

Don Carlos avait une mère:
Elle arrive; elle voit son fils.
Sa douleur dans ses bras le serre;
Tous ses sens sont évanouis.

Son malheur toujours l'épouvante.
Pareil malheur peut advenir:
Pour les autres mères tremblante,
Elle songe à le prévenir.

Les yeux en pleurs, elle fait faire
Un pont sur le fatal torrent,
Pour elle une simple chaumière,
Un tombeau pour son cher enfant.

A chaque femme, à chaque père
Elle dit: « Vous ne craindrez plus.
» Ce pont fut fait par une mère;
» Maintenant je ne le suis plus. »

Sur la triste et rustique tombe
Sa main s'efforça de graver
Le malheur où son cœur succombe...
Sa main ne peut pas achever.

Elle court, quand le torrent gronde,
Sauver son fils de sa fureur;
Elle veut se jeter dans l'onde,
Mais elle connaît son erreur.

« Ah! comme ce torrent, dit-elle,
» Cher Carlos, tes beaux jours ont fui.
» Voilà ta tombe qui m'appelle:
» Que l'on m'y place auprès de lui. »

Les flots répandent les alarmes.
La nuit, sous la hutte on l'entend
Crier à genoux, tout en larmes:
« O mon Dieu! rends-moi mon enfant!

On croit, dans toutes les Espagnes,
Au bruit des eaux, au bruit du vent,
Entendre l'écho des montagnes
Répéter: « Rends-moi mon enfant! »

LA MÈRE DEVANT LE LION.

ROMANCE.

Un lion affreux, dans Florence,
Un jour soudain se déchaîna:
Tout prit la fuite en sa présence,
Se tut, pâlit et frissonna.

Un petit enfant, plein de charmes,
Se tient sous ses yeux presque nu;
Il le regarde sans alarmes,
Et lui rit d'un air ingénu.

La mère, à cet aspect terrible,
De la mort croit sentir les coups,
Et devant l'animal horrible
Joint les mains, se met à genoux.

« Non, lui dit-elle, par nature,
» Bon lion, tu n'es point méchant.
» Au nom de Dieu, je t'en conjure,
» Ne fais pas mal à mon enfant.

» Lui seul me reste; il tète encore:
» A peine, hélas! peut-il marcher.
» Bon lion, c'est toi que j'implore,
» Si quelqu'un osait y toucher. »

Je ne sais point par quel mystère
Un tel prodige s'opéra:
Doux à l'enfant, doux à la mère
Le bon lion se retira.

LA CÔTE DES DEUX AMANS.

Il est une vallée au sein de la Neustrie
Comme Tempé célèbre, et des nymphes chérie;
Andelle est son beau nom. Les frais, les doux zéphyrs
La peuplent de troupeaux, d'abeilles, de soupirs;
Mais elle a son Pénée; et sous le nom d'Andelle,
Ce fleuve aussi la cherche, et coule amoureux d'elle.
Ils confondent ensemble, entre d'heureux côteaux,
Les fleurs de la prairie et le cristal des eaux.

Au pied de ce vallon, du haut d'une montagne
Dont l'immense sommet s'étend sur la campagne,

Tombe un chemin rapide, et qui, de toutes parts,
Du voyageur pensif court saisir les regards.
Ce mont qu'avec surprise au loin chacun admire,
Vit changer les états, tomber plus d'un empire;
Mais il garda sa gloire, et sans cesse les ans
Rajeunissent pour lui la Côte des amans.
D'où lui vient ce beau nom? O muse! que j'implore,
Muse, si la pitié pour eux te parle encore,
Dis-moi comment l'amour perça des mêmes traits
Deux cœurs infortunés qu'on n'oublira jamais!

L'amante, jeune et belle, honorait dans son père
Des antiques barons l'humeur noble et guerrière.
Il suivait au combat Charlemagne irrité,
Quand il courait punir le Saxon révolté.
L'amant, s'il osait l'être, avait soin d'une mère,
Veuve, tendre, éclairée. « Ah! si je te suis chère,
»Mon cher fils, lui dit-elle, apprends-moi quel chagrin
»Trouble aujourd'hui ton front autrefois si serein.
»Je t'observai long-temps: l'air inquiet, l'œil triste,
»Ta vue avec langueur s'arrêtait sur Caliste.
»Tu sèches consumé d'un funeste poison;
»La beauté de Caliste égare ta raison.
»Caliste! y songes-tu? Du baron de Saint-Pierre
»Ton maître, ton seigneur, la fille et l'héritière!
»Et nous, tu le sais bien, hélas! que sommes-nous?
»S'il soupçonnait tes feux, quel serait son courroux!
»Cachés dans notre sort, nous n'avons rien à craindre;
»De nous-mêmes surtout n'ayons pas à nous plaindre;
»Laissons aller des grands les tranquilles dédains.
»Hélas! devant leurs yeux sommes-nous des humains?
»Nous ont-ils seulement admis dans la nature?
»Leur âme par orgueil hait l'homme et devient dure.
»Cependant notre maître... Ah! lorsque le trépas
»Frappant son jeune fils, l'arracha de ses bras,
»Quels cris son désespoir ne fit-il pas entendre!
»Jamais cœur paternel se montra-t-il plus tendre?
»Oui, si sa fille aussi devait bientôt périr,
»De sa douleur, Edmond, nous le verrions mourir.
»Sa fille est tout pour lui. Quant à son caractère,
»Nous n'avons, grâce au ciel, nul reproche à lui faire;
»Car, rendons-lui justice; avec humanité
»L'homme né sous ses lois constamment fut traité.
»Mais cet orgueil d'un rang qui de lui nous sépare
»Peut le dénaturer; tout orgueil est barbare.
»Crois-tu par cet orgueil qu'une fois emporté,
»Il se souvienne encor d'un reste de bonté?
»Connais tout ton péril. Mais au moins ta prudence
»A caché ton amour sous un profond silence.
»Tiens-le toujours secret. L'orgueil, l'orgueil, crois-moi,
»Le traiterait d'audace et de crime.—Eh! pourquoi?
»J'ai pensé qu'en l'aimant de l'amour le plus tendre
»Le sort me défendait, il est vrai, d'y prétendre.
»Mais serait-il possible au sort, dans sa rigueur,
»D'enchaîner ma pensée, et de m'ôter mon cœur?

»Des loups cruels naguère ont causé nos alarmes.
»On voulut les détruire, on nous prêta des armes.
»Dans les immenses bois dont il est possesseur,
»Notre maître lui-même apparut en chasseur.
»Et moi, dans les forêts, ô ressource impuissante!
»Je ne rêvais, cherchais, voyais que mon amante.
»A l'écho du désert je criais éperdu:
»Caliste! Hélas! ce nom pouvait être entendu.
»J'espérais, m'efforçant d'anéantir ma flamme,
»L'exhaler, ou du moins l'assoupir dans mon âme;
»Je me lassais la nuit, je me lassais le jour.
»En vain! j'accrus ma force, et gardai mon amour.

»Un ordre inattendu m'imposa d'autres veilles.
»Je passai dans les champs, au doux soin des abeilles.
»Je crus que cet emploi calmerait mon tourment.
»Tout est dans leur travail mystère, enchantement;
»Leur sortie, à longs flots, au lever de l'aurore;
»Leur lenteur à rentrer, quand le jour va se clore;
»Leur atelier si frais, plein de mille couleurs;
»Quel spectacle plus beau que le miel et les fleurs!
»Mais l'amant sans espoir, qui meurt de sa blessure,
»Peut-il trouver encor du charme à la nature?
»Caliste ignore, hélas! que j'ai pu la chérir.
»Mon sort est de l'aimer, de me taire et mourir.
»Elle court dans nos prés de vingt rivaux suivie,
»Sans songer qu'après elle elle emporte ma vie.
»Si j'osais la finir par un noble trépas!
»Si j'allais le chercher au loin dans les combats!
—»Mon fils! ô mon cher fils! tu quitterais ta mère!
—»Qu'ai-je dit? Non jamais!—Puisque je te suis chère,
»Que ma main puisse encore, à la fin de mes ans,
»Sécher au moins tes pleurs, filer tes vêtemens.
»Il n'est point, quand tu vis, de malheur dont je tremble.
»Va, Dieu punit le pauvre, il nous fait vivre ensemble.
»Tu rentres souvent tard, mais enfin je te voi.
»J'ai peu de jours à vivre, et ces jours sont à toi,
»J'ai préparé ton lit, viens, suis-moi, le jour baisse.»

Il prend un peu de force, ou sent moins sa faiblesse.
Dieu! le sommeil l'agite. « Ah! si sa douce fleur
»Pouvait, ô mon cher fils, assoupir ta douleur!
»Mais dans ton cœur, hélas! ton mal toujours existe.
»En paix, pour quelque temps, rêve, rêve à Caliste.»

Le baron cependant, au fond de son château,
Soupirait nuit et jour d'un deuil encore nouveau.
Il pleurait son épouse. Hélas! dans sa famille,
Pour se survivre encore il n'a plus que sa fille.
Contre elle si la mort allait tourner ses traits!

Ses larmes, ses douleurs ont flétri ses attraits :
Pour conserver ses jours, près des bords de l'Andelle,
Sur d'agiles coursiers il vole à côté d'elle.
Voyant auprès de lui son cœur se rassurer,
Dans les forêts, un jour, il lui permit d'entrer.
Blessé par des chasseurs, plein de sang et de rage,
Un affreux sanglier sort d'un hallier sauvage.
Il court droit à Caliste. Edmond paraît soudain.
Le monstre à l'instant même expira sous sa main.
Avec joie il s'écrie aux genoux de son maître :
« Heureux ! cent fois heureux que le ciel m'ait fait naître
» Pour vous rendre un trésor qui vous était ôté !
» Et toi, dit le baron, reçois ta liberté. »

Plein de Caliste, il fuit. Mais l'éclat du jeune âge,
Sa grâce, sa vigueur, son bienfait, son courage,
Ont imprimé chez elle un profond souvenir.
Son cœur blessé d'amour, n'en peut plus revenir.
Ah! l'instant qui nous charme est trop souvent funeste :
C'est un éclair, un rien : le trait part et nous reste.
Piége innocent du cœur ! chacun d'eux enchanté
Est pris par sa belle âme, est pris par sa beauté.
Dès-lors, les deux amans sans parler s'entendirent.
Amour charmant et pur, dis-nous ce qu'ils souffrirent.
Toujours du même objet leur esprit fut frappé ;
Toujours du même vœu leur cœur fut occupé.
Amans, tendres amans, quand finiront vos peines?
Le baron, moins tremblant au sein de ses domaines,
Dans son noble manoir, dont l'Andelle en son cours,
Embrasse de ses eaux les fossés et les tours,
Orgueilleux de sa fille et plein de sa naissance,
Du plus superbe hymen nourrissait l'espérance.

Il naissait ce grand jour, de tout temps respecté,
Qu'on fêtait sous le nom de la Saint-Jean d'été,
Usage antique et saint, venu de nos ancêtres.
Les pères, les enfans, les serviteurs, les maîtres,
Dansaient autour d'un feu par l'aïeul allumé.
Dans ce jour et de chants et de joie animé,
Marchaient vers les vieillards flûtes, pipeaux, musettes,
L'ermite du canton, fileuses, bergerettes;
Ceux qui pendant la nuit gardaient les grands troupeaux,
Qui greffaient les pommiers, qui tondaient les agneaux.

Pourquoi la triste Envie, aux palais attachée,
Trop souvent sous le chaume est-elle aussi cachée?
Tous les égaux d'Edmond, mais qui ne le sont plus,
Par haine contre lui font des vœux superflus.
« Il est beau, jeune, heureux, aimé, hors d'esclavage ;
» Caliste a tout pouvoir, et vit par son courage ;
» Que ne prétendront point son espoir et ses feux ? »
L'Envie, en parlant bas, a des échos nombreux.
Le baron inquiet en sent déjà l'atteinte.
« Si ma fille l'aimait ! Aurais-je cette crainte ?
» Dieu, si lui-même osait !... Oh! quel tourment honteux!
» Un esclave à ma fille eût présenté ses vœux ! »

Il frémit. Edmond vient.—« Est-ce toi, téméraire?
» Qui, de ma fille épris, te flattes de lui plaire?
» Toi, dont l'ingratitude et l'amour odieux,
» Jusqu'à son noble hymen ose élever tes yeux ?
» Si tu sauvas ses jours, j'ai payé ta vaillance,
» Et de ta liberté j'ai fait ta récompense.
» C'est assez. Ne viens plus, hardi dans ton néant,
» M'offrir de ton espoir le scandale outrageant. »

Edmond tombe à ses pieds. « J'ai dû mieux me connaître,
» Dit-il. Dans votre fille, en la voyant paraître,
» Je crus voir un objet dès long-temps adoré ;
» Mais mon culte du moins fut toujours ignoré.
» Mon feu de mes soupirs s'est nourri dans mon âme,
» J'en ai senti l'ardeur, j'en ai caché la flamme.
» Voilà tous mes forfaits, vous pouvez m'en punir.
» Heureux à son hymen qui pourra parvenir !
» Qu'elle vive long-temps pour honorer son père !
» Astre pur et nouveau dont s'éclaire la terre,
» Quel mortel, quel qu'il soit, pourrait la mériter ?
» S'il était à ce prix un prodige à tenter !
» Juste ciel !—Malgré moi ton amour m'intéresse ;
» J'estime ta valeur, j'aime à voir ta jeunesse,
» Ta figure me plaît. Que sais-je enfin ? dans toi
» J'admire avec plaisir ton courage et ta foi.
» L'amour surtout aspire à vaincre les obstacles,
» Et de tout temps, dit-on, enfanta des miracles.
» En faveur de ma fille, oui, je pourrai céder ;
» Mais apprends à quel prix je veux te l'accorder.
» —Est-il vrai ?—Le voici : sur cette roche aride,
» Tu vois de ce chemin l'escarpement rapide :
» Oui, sans aucun repos, oui, si d'un même pas,
» Tu peux jusqu'au sommet la porter dans tes bras,
» Ma fille est ta conquête, et ma main te la donne.
» Que le château l'apprenne et que la cloche sonne.
» Je ne chercherai point à te la contester.
» J'ai dit. Voilà ma loi, tu peux te consulter. »

Edmond triomphe. Il sort. Mais où Caliste est-elle,
Dit-il ? Voilà le mont dont le sommet m'appelle.
Caliste vient vers lui. « Va, j'ai tout entendu,
» Lui dit-elle en tremblant. Le voilà donc rendu
» Ce triste arrêt d'orgueil et d'un dépit barbare !
» Puis-je, hélas ! t'expliquer comment il nous sépare ?
» Mais respectons un père. Eh ! ne vois-tu donc pas
» Trop malheureux Edmond, que tu cours au trépas ?
» Caliste, dit Edmond, va, ma victoire est sûre.
» Ton père dans mes feux n'a pu voir qu'une injure.
» Cependant pour son gendre il vient de m'accepter

» Si par un noble effort je peux te mériter.
» J'ai souffert doucement ses dédains que j'oublie;
» Mais c'est en promettant lui-même qui se lie.
» Non, je ne croirai pas que mon pressentiment
» Ne soit rien qu'un vain songe et l'erreur d'un amant.
» Vois-tu ce beau vallon, ces eaux et ces ombrages,
» Ces fleurs, ce ciel d'azur, paré de ses nuages,
» Tous ces joyeux pasteurs de tant d'heureux troupeaux,
» Étranger, peuple, ami, et noblesse, et vassaux,
» Qui tous, avec ardeur, de tous côtés s'y rendent,
» Dont les cœurs sont pour nous, dont les yeux nous attendent.
« Vois-tu ce toit d'ermite et son humble clocher,
» Où deux tendres pigeons viennent de se percher?
» Ils sont de notre amour l'image heureuse et chère.
» Songe à ce doux augure, aux désirs de ma mère,
» Au grand saint que pour nous j'implore en ce grand jour,
» A ce ciel protecteur d'un innocent amour.
» Ne détruis point d'un mot mon bonheur qui s'apprête.
» Laisse-toi par pitié devenir ma conquête,
» Aurais-je pu te perdre, ayant pu t'acquérir?
» Non, tu ne voudras pas voir ton Edmond mourir,
» Ton cœur m'en est garant.—Quand je te dois la vie,
» Par moi la tienne, hélas! te serait donc ravie!
» C'est donc là, cher Edmond, mon déplorable sort,
» Que pour mes jours sauvés tu me doives la mort.
» Mais vois-tu bien ces rocs, cette côte effrayante?
» Ce chemin dans les airs?—J'en ai bravé la pente;
» J'y connais tout, une herbe, une pierre, un buisson.
» Quand le chêne est gelé, quand brûle la moisson,
» J'ai parcouru cent fois ce roc si formidable;
» Chasseur dans nos forêts, agile, infatigable,
» Des muscles du chamois j'acquis la fermeté,
» Ses sauts, ses bonds hardis, son intrépidé.
» Ma force est mon secret, et ton père l'ignore.
» Il l'entendra bientôt, cette cloche sonore.
» La hauteur de ce mont m'inspire peu d'effroi.
» —S'il décroît à tes yeux, il s'agrandit pour moi.
» Écoute, cher Edmond : nous respirons encore,
» Voici de ton amour la faveur que j'implore.
» Tu sais quel est mon cœur; tu crois bien, entre nous,
» Qu'aucun mortel jamais ne sera mon époux.
» Edmond, vole aux combats et défends-y mon père.
» Moi, je m'en vais, à Dieu, dans un saint monastère,
» Sous le voile sacré m'enchaîner par des vœux.
» C'est là que, dans mon deuil, je prîrai pour vous deux.
» En causant ton trépas, j'eusse été criminelle.
» A mon devoir, à Dieu, je resterai fidèle!
» Et dans mon cloître, Edmond, mon cœur moins agité,
» Gémira d'un malheur qu'il n'a point mérité.
» Allons, séparons-nous. — Eh! le puis-je, Caliste,
» Quand, mort à l'univers, c'est dans toi que j'existe,
» Par toi que je respire, à toi que j'appartien?
» Quand mon cœur n'est vivant qu'en battant sur le tien?
» *Allons, séparons-nous.* Quels mots! j'y dois souscrire:
» Mais ces mots si cruels, as-tu pu me les dire?
» Te perdant pour jamais que mon cœur va souffrir!
» Mais, grâce à ma douleur, je suis sûr de mourir.

» Toi que j'eusse vaincu, sommet cru si terrible,
» (Car est-il un prodige à l'amour impossible ?)
» Que je t'appelle au moins dans mes derniers momens,
» La côte ou le tombeau des malheureux amans!
» S'il est quelque pitié chez la race nouvelle,
» Ce nom vivra long-temps sur les bords de l'Andelle.
» On publiera qu'Edmond, dans l'esclavage né,
» Au plus beau des hymens fut jadis destiné;
» Qu'il allait, plein d'amour, d'accord avec son maître,
» Conquérir un bonheur, qu'il méritait peut-être.
» Caliste dit un mot : ce mot dut lui ravir
» Conquête, amante, épouse, il ne sut qu'obéir.
» —Eh! ne le sais-je pas qu'Edmond m'honore et m'aime,
» Que pour moi son respect, sa tendresse est extrême?
» Pour y croire, ai-je encor besoin de tes discours?
» Ne me souvient-il plus que tu sauvas mes jours?
» Ai-je vu tant d'amour avec indifférence?
» N'est-il entre nos cœurs aucune intelligence?
» Est-il un de tes vœux que je n'entende pas?
» Crois-tu qu'avec effort je fuirais dans tes bras? »
Il l'enlève à ces mots. Chargé de son amante,
Il semble au haut des cieux la porter triomphante.
Il croit tenir un ange, un divin protecteur,
Qui pour lui du ciel même a fait fuir la hauteur.
Il ne se hâte pas, mais sa marche est égale.
Si tu pouvais, Amour, abréger l'intervalle!
Enfin de la moitié tout l'espace est franchi.
Son pas n'a point changé, son corps n'a pas fléchi;
Son fardeau le soutient, il en est idolâtre.
On dirait dans ses bras, pressant un corps d'albâtre,
Qu'il porte la Pudeur, ce trésor précieux
Qu'il dérobe à la terre, et qu'il va rendre aux cieux.
Tout le côteau sur lui tient la vue attentive.
On crie : « Encore un pas! » Il s'efforce, il arrive.
Mais déjà du château la cloche a retenti.
L'amour a triomphé, l'orgueil est averti.
Couple unique, oui, la terre et le ciel vous couronne,
De joie et de transport tout le vallon résonne.
On court. Tout applaudit; les bois par les échos,
L'Andelle par ses chants et ses fleurs et ses flots.
On veut de la Saint-Jean lorsque l'hymne s'apprête
Des deux amans aussi que ce jour soit la fête.
Soudain tout semble mort, se tait, rien ne répond;
On soupçonne en tremblant ce silence profond.
Qu'est-il donc arrivé? L'on s'interroge, on tremble,
On veut voir les amans, on veut les voir ensemble.
Un vieil ermite, hélas! les suivait d'un peu loin;
Il vit tout, conta tout. Pieux et tendre soin!

C'est là, dit-il, qu'Edmond la déposa vivante,
Là, qu'expira l'amant, là, qu'expira l'amante.
Ils venaient à la fin d'épuiser leur malheur.
Lui mourut de fatigue, elle de sa douleur.
Ce bruit vole et s'étend sur cette côte immense.
On gémit, on soupire, on descend en silence.
Un orage imprévu troubla les élémens.
Déjà la tombe unit le corps des deux amans.
Deux colombes, dans l'air, d'une voix gémissante,
Semblaient redemander et l'amant et l'amante.
On suit leur chant plaintif et leur vol égaré.
Enfin sur le tombeau le jour s'est remontré.
On presse avec respect cet asile fidèle :
On plaint leurs chastes feux, on plaint leur fin cruelle;
On veut qu'un véridique, un sensible discours
Apprenne à l'avenir de si tendres amours.
Leur candeur, leur beauté, leur commune aventure
Frappe, atteint tous les cœurs, y saisit la nature.
Des amans, des époux, leurs noms sont révérés :
On baise leur cercueil, on croit leur corps sacrés,
Ils s'aiment dans les cieux. Côte illustre et funèbre,
Garde encor dans mille ans cette tombe célèbre!
Amans, sur vos malheurs puis-je encor m'arrêter?
Hélas! ma muse en pleurs a peine à vous chanter.
Vallon qui m'étaliez sur vos rives fécondes,
Et les plus belles fleurs, et les plus pures ondes;
Échos, bosquets d'Andelle, à qui par vos zéphyrs
Nos timides amans confiaient leurs soupirs,
Sur eux d'un même vol quand la mort vient de fondre,
Si vous les appelez, que dois-je vous répondre?
Edmond et sa Caliste, hélas! sont disparus;
Caliste et son Edmond ne vous reverront plus.

ENVOI A MADAME HAUGUET.

Vous l'avez désiré, ma Muse s'en fait gloire;
Puissé-je consacrer au temple de mémoire
    La côte de vos deux amans!
Pourquoi, Racan, Segrais, Malherbe, en vers charmans,
N'ont-ils pris du plaisir à conter leur histoire?
    Tous trois n'étaient-ils pas Normands?
Aux pieds de Rhadamante, à titre de poète,
Je vais donc comparaître, assis sur la selette.
Notre bon Andrieux n'est pas un doux censeur,
S'il sent très vivement, il juge avec froideur.
La raison est un fort d'où jamais il ne bouge.
Tout manuscrit le craint, et des amans ont peur
    Devant son maudit crayon rouge.
Mais j'en chéris le trait, je m'offre à sa rigueur.
Tout est pur dans son goût, tout est vrai dans son cœur.

Vous à qui les beaux-arts, le bon goût rend hommage,
Que charme d'Hélicon l'harmonieux langage;
    Vous que vit naître aux bords des mers
Dieppe, ce frein puissant de Neptune en furie,
Pour être notre Muse, en inspirant nos vers,
    Vous que les Grâces ont nourrie;
    Fille aimable de la Neustrie,
Oui, le même penchant nous entraîna vers vous.
    Dès long-temps vous voyez en nous,
De nos vœux confondus, toujours, partout suivie,
    Deux amis tendres et jaloux
    Du plaisir de chanter vos goûts,
    Et du bonheur de notre vie.

Quelle ardeur vous anime à créer des forêts?
Bravant les aquilons, le soleil et ses traits,
Sur des monts, sur des rocs, devançant la lumière,
Vos prévoyantes mains avec un cœur de mère,
Sèment pour vos enfans dans des sillons pierreux
L'espoir des jeunes bois qui vieilliront pour eux.
L'avenir est un champ plein d'attrait et d'attente.
Du géant des forêts la tête triomphante,
Un jour, vous dites-vous, de ce gland sortira;
Ce que je prête au temps, le temps me le rendra.
Dès aujourd'hui je goûte un si cher avantage.
Croissez, chênes, croissez, pour ma belle sauvage!
Est-il bien vrai? par vous une forêt naîtra!
Que de nids et d'amours! Chacun y trouvera
Son charme et son repos, ce vrai plaisir des sages,
    Philomèle, des ruisseaux frais,
    Les nymphes, des antres discrets,
    Et les poètes, des ombrages.
Mais dans l'art hasardeux de bien conduire un four,
J'entends vanter partout votre talent suprême.
Un four!.. C'est quelque chose. Eh! si chez vous un jour
Je suivais Andrieux pour en juger moi-même!
Le four, je m'en souviens, fait d'excellens desserts!
Si nous sommes contens, vous aurez dans nos vers
Un temple sous le nom de Vénus-Patissière :
Avec de beaux bras nus, une taille légère,
Quel plaisir de vous voir occuper sous vos lois
Tant de petits amours, ravis de leurs emplois,
Ces jolis petits dieux étendant la galette,
Dorant le macaron, sucrant la tartelette!
Sur vos gâteaux exquis qu'on s'arrache et qu'on craint
Leurs carquois sont gravés, votre chiffre est empreint.
Le bonnet sur l'oreille, agitant la serviette,
Rangés autour de vous, je les entends crier,
« Vénus pour son plaisir pâtissière s'est faite;
    » Quel honneur pour notre métier! »
Oui, Vénus dans Paphos a laissé sa parure.
Son pied nu presse à peine une étroite chaussure.
A tous ses mouvemens le lin sait se plier;
Elle s'est mise en juste et simple tablier;
    Mais elle a gardé sa ceinture.

Pour changer nos plaisirs, aimable en cent façons,
Sans peine, à votre gré, vous prenez tous les tons.
Vous restez toujours vous, c'est-à-dire une Grâce,
Qui plaît toujours, jamais ne lasse.

Votre esprit est le même. Il est naïf et fin,
Et solide et léger, comme il vous plaît enfin.
Vous nous rendez le vrai, vous parez la toilette.
Belle vous êtes née, et le serez toujours.
C'est un don de votre planette
D'être belle dans vos atours,
Dans vos habits de tous les jours,
Et même de l'être en cornette.
Mais tout sied quand on plaît, mais tout sert aux amours.

Faut-il gagner nos cœurs, que rien ne vous alarme.
O femmes! quel pouvoir vous fut donné sur nous!
Nous naissons vos amans, nous mourons vos époux:
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur dans vos yeux, des lois à vos genoux;
Notre unique pensée est d'être auprès de vous.
C'est notre premier vœu, c'est notre dernier charme.
Contre vous c'est en vain que la raison nous arme;
Et les plus vieux sont les plus fous.

Les Parques ont chargé mon fuseau d'un long âge;
Leurs ciseaux vont s'ouvrir pour trancher leur ouvrage.
Adieu, ma tendre amie, adieu, je cède au temps.
J'aurai chanté pour vous la Côte des Amans.
Ai-je rempli vos vœux? le croirais-je? je n'ose.
Maintenant affaibli, mon luth est peu de chose.
Mais le cœur met du prix aux plus humbles présens:
Murmurant votre nom dans ses derniers accens,
Près de vous, après moi, permettez qu'il repose.

VERS

POUR UNE FÊTE A LA VIEILLESSE.

Formidables remparts d'inégale structure,
Qu'aux premiers jours du monde éleva la nature,
Énorme entassement de rocs audacieux
Que l'œil surpris voit croître et monter jusqu'aux cieux;
Dépôt de longs frimas, qui blanchissent vos têtes,
D'où tombent les torrens, où sifflent les tempêtes;
Inaccessibles monts où l'aigle des Romains
S'étonna qu'Annibal eût créé des chemins;
Rochers majestueux, perdus dans les nuages,
Je m'élève avec vous par delà les orages.
Daignez me recevoir, sommets religieux,
Où l'esprit des mortels commerce avec les dieux.
Mais ciel! en gravissant vers sa voûte infinie,
Des Alpes à mes yeux se montre le génie,
Que couvrent tout entier, et ses longs cheveux blancs,
Et sa barbe mêlée à des glaçons pendans.
De givre et de frimas sa tête est hérissée.
Oui, dit-il, s'agitant sous sa neige entassée,
Tes pieds foulent ce mont qui, seul, par sa hauteur,
Des monts les plus hardis, hardi dominateur,
Sous mille hivers nouveaux, mille glaces nouvelles,
Entoure ses manteaux de franges éternelles,
Se grossit en colosse, et monte et prend le pas
Sur cent autres géans, armés de leurs frimas.
Mais parmi ces débris qu'au loin ton œil embrasse,
Mer fougueuse et glacée, as-tu vu dans l'espace,
En sa masse effroyable, un mont qui, comme lui,
D'un chaos de frimas est le centre et l'appui:
Qui pompe jusqu'aux cieux les fleuves qu'il fait naître,
Seul rival du Mont-Blanc, si quelqu'un pouvait l'être,
Le Pic de la Terreur? C'est dans leur double sein,
Des eaux que boit l'Europe immense magasin,
Que filtrent à travers leurs entrailles humides
Ces torrens écumeux, ces fleuves si rapides
Qu'on enjambe à leur source, en ne s'en doutant pas,
L'Aar et le Tésin, le Rhône avec fracas
Tombant, précipitant ses turbulentes ondes,
Arrachant et ses bords et ses digues profondes;
La Reuss, entre des rocs, heurtant, tordant ses pas;
Le Danube au long cours; et le Rhin aux cent bras.
Tous jumeaux parvenus, chacun, dans son allure,
Garde l'air, la fierté, l'élan de la nature;
Tous nés libres, sans fers, ils portent, sous des rois,
Leurs flots à l'Italie, aux Germains, aux Gaulois,
Dans de superbes lits roulent une eau féconde,
Et descendent du ciel en bienfaiteurs du monde.
Oui, d'un pied montagnard, tu presses mes glaçons.
Mes Alpes, et non l'art, t'ont dicté leurs leçons.
Né loin de nos torrens, tu viens chercher peut-être
Le toit et les frimas qui t'auraient dû voir naître:
Je lis dans tes désirs: va, le ciel est serein;
Voici la Tarentaise, et c'est là ton chemin.
Sous sa glace, à ces mots, le vieillard se retire.

Je descends: du vallon le doux penchant m'attire.
O champs semés de fleurs! ô fertiles ruisseaux!
Fontaine où vont le soir s'abreuver les troupeaux,
Salut! je vous vois donc, innocente prairie,
De mes simples aïeux vénérable patrie.
O mon père! c'est là que tu reçus le jour:
C'est là, que ton berceau, que ton premier séjour
De ta présence encor me rappelle les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.
Que je rends grâce au ciel, qui, sage en ses faveurs,
M'a laissé pour tout bien et ton sang et tes mœurs!

Mon cœur formé du tien, plein de ta chère image,
S'arrête avec transport sur ce doux paysage.
J'y vois partout empreint le doigt de la vertu
Qui toucha ton berceau par tant de vents battu.

Qu'entends-je! ô bruit heureux! fête auguste et rustique!
Joyeux dans ses rochers, tout le peuple helvétique,
Par un vin solennel, par des vœux éclatans,
Va rendre, sous le ciel, hommage aux cheveux blancs.
Salut, banquet sacré! Vieillard, je viens m'y rendre.

Et toi, par qui cent fois Haller nous fit entendre
Et sa superbe lyre et les plus nobles chants,
Et toi, tendre Gessner, tes chalumeaux touchans;
Lorsque j'admire ici, plein de tant de merveilles,
Nos glaciers dans les airs, à leurs pieds nos abeilles:
Vois, muse, avec plaisir, rassemblés dans nos champs
Consacrés par leurs mœurs, embellis par les ans,
Ces vieillards, ces Nestors, dont ce jour est la fête:
Tout à la célébrer nous invite et s'apprête.
Nos lis exprès pour eux croissent dans le vallon;
Pour eux en doux zéphyrs s'est changé l'aquilon.
Si jamais de nos jours le torrent ne s'arrête;
Si huit lustres doublés vont peser sur ma tête;
Enfin, si sur ma tombe un reste de vigueur
Ranime encor mon sang, et fait battre mon cœur,
Muse, pour nos vieillards enflamme aussi mon zèle,
Fais luire sur mon front une flamme nouvelle;
Fais de tous les côtés, en hâte, à mes accens,
Descendre de leurs monts leurs femmes, leurs enfans,
S'offrir à mes respects leur long pélerinage,
Leurs travaux, leurs vertus, la paix du dernier âge,
Et sur leurs cheveux blancs pleuvoir avec des pleurs
Notre encens et nos vœux, et les champs et les fleurs!

Il est un bourg fameux par ses exploits antiques,
Bourg qui donna son nom aux cantons helvétiques.
C'est là que Tell vainqueur s'offre sur tous les monts,
Aux bords de tous les lacs, debout sur tous les ponts,
Tenant encor en main cette flèche aguerrie
Qui frappa l'oppresseur, et sauva sa patrie.

Déjà vers ce canton, libres et vertueux,
S'avancent nos vieillards d'un pas respectueux:
Tous ont servi la Suisse au printemps de leur âge.
Aïeux, femmes, enfans, épris de ce voyage,
Pour fêter la vieillesse ont quitté leur séjour.
Je vois tous les Nestors que Zurich mit au jour;
Berne, Lucerne, Uri, pays rude et sauvage,
Fait pour la liberté, dont l'air plaît au courage;
Zug, Glaris, Underwald, couverts de leurs forêts,
Où l'if fut consacré pour en tailler des traits,
Où la paix, le travail, et l'équité demeure.
Je vois partir aussi Fribourg, Bâle et Soleure;
Suivre Appenzel, si cher aux pasteurs, aux troupeaux;
Et Schaffouse, assourdi du fracas de ses eaux.

Chacun de ces cantons, par le choix le plus juste,
A fourni son vieillard à ce sénat auguste.
Les chasseurs, l'arc en main, escortent leurs vieux ans:
Les mères par leurs mains font toucher leurs enfans.
Avec joie, à leurs yeux, cette épouse nouvelle,
Montrant son jeune époux, montre aussi qu'elle est belle.
On recueillit pour eux au pied d'affreux glaçons
Un miel qui s'argenta parmi l'or des moissons.
A leur touchant aspect, qui charme la nature,
Les Alpes semblent voir leur plus noble parure.

Mais sur un lac brillant, dans des monts resserré,
Aussi pur que le jour, sous un ciel azuré,
Dans des bateaux fleuris, innombrable flottille,
Se pressent tous d'entrer, fils, aïeul, mère et fille,
Des brocs de vin, du lait, des fruits, l'apprêt enfin
D'une fête publique et d'un vaste festin.

Déjà tous nos vieillards, qu'un pieux zèle anime,
Du plus haut des rochers vont atteindre la cime.
Les voilà près du ciel, sous un temple sacré,
Où de bouche et de cœur sans faste est adoré
Ce Dieu qui réprouva la richesse et la gloire.
Qui du Samaritain nous a conté l'histoire,
A béni les enfans, et quand le vin manqua,
Fit son premier miracle aux noces de Cana.

D'ifs et de vieux sapins une forêt perdue
Sur le bord du rocher s'avance suspendue.
Là, sous eux des enfans, par leurs mères penchés,
Peuvent voir ces vieillards de tous les yeux cherchés.
Celui dont cent vingt ans font contempler la tête,
Avec eux sur ce bord et se montre et s'arrête.

Il voit d'aïeux, d'époux, de femmes et d'enfans,
Sur un lac de cristal des nuages vivans.
Il voit sur tous les monts dont ce lac s'environne
Tout un peuple indompté dont la stature étonne,
Tous nés de ces guerriers, géans dans les combats
Au front calme, à l'œil simple, aux formidables bras,
Qui laissaient leur charrue, et dont les mains terreuses
Usaient aux champs de Mars les haches monstrueuses.
Il voit de ce canton les cieux de pourpre ornés,
Et de leurs hauts sapins ces sommets couronnés.
A l'aspect du vieillard leur âme est attendrie.
Cet intérêt si cher, l'amour de la patrie,
Ces femmes, ces enfans, ce temple dans les airs,
Ce lac, ces monts, partout de citoyens couverts,
Ce soleil des étés, qui par ses feux propices,

A mûri leurs épis au fond des précipices,
Ce silence attentif, ces doux zéphyrs errans,
Qui semblent dans leur cours assoupir les torrens,
Ces fronts patriarcals que l'Éternel couronne,
La paix, déjà céleste où leur cœur s'abandonne,
Tant d'amour que vers eux font monter tous les cœurs:
Ces enfans sur leurs fronts laissant tomber des fleurs;
Tout charme, tout séduit. Ce cri vers lui s'élance :
« Vieillard, bénis la Suisse! Ah! leur dit son silence,
» A Dieu seul appartient la bénédiction.
» Eh bien! répondent-ils, bénis-la dans son nom. »
Alors sa main se lève, et soudain tout s'incline;
Sur eux descend le flot de la bonté divine;
Et soudain tous les bras sont levés vers les cieux.
Le lac frémit au loin d'un souffle harmonieux,
Chaque barque a son chant, chaque festin s'apprête,
Mille drapeaux flottans en signalent la fête.
Ces vieillards si chéris sont des objets sacrés :
Sur le cœur des aïeux leurs enfans sont serrés.
On boit les tosts, on pleure, on s'écrie, on s'embrasse.
Le vin pur a comblé la plus énorme tasse.
Jusqu'au fond, en l'aimant, on voit le cœur humain.
Tout Suisse aborde un Suisse en lui serrant la main;
Des bergers d'Appenzel la flûte est déjà prête;
Uri de ses cornets fait mugir la tempête;
Le temple s'ouvre. On sonne; et le chamois bondit.
Du haut de ses sommets le Mont-Blanc applaudit;
Et d'échos en échos l'helvétique allégresse
Répète : Honneur à Dieu! respect à la vieillesse!

ENVOI A MADAME DALMAS, ÉPOUSE DE M. DALMAS, CI-DEVANT OFFICIER SUPÉRIEUR, MAIRE DE LA VILLE DE COMPIÈGNE.

Ces vers, nés dans mon sein pour chanter la vieillesse,
C'est à toi que je les adresse,
Cousine aimable et chère, ou plutôt tendre sœur:
Car ce nom si charmant, ce nom plein de douceur,
Nous l'avons par l'usage et par notre tendresse,
Tiré du fond de notre cœur.
C'est un don que nous fit l'amour et la nature;
Non, quand l'âme tremblante et d'un air assuré,
Sur mes traits, sur mon front par la fièvre égaré,
De la fin de mes maux tu cherchais quelque augure,
Non, jamais de mes jours tu n'as désespéré.
Ah! Castor et Pollux, au plus fort de l'orage,
Sur le bord de ma tombe, au moment du naufrage,
Auraient-ils donc fait luire à tes yeux consternés
Leurs astres fraternels, leurs rayons fortunés,
Doux flambeaux d'un heureux présage?
Puisque je vis encor, cousine-sœur, ah! vien
Me revoir dans mon ermitage.
Des amis, dans ce monde insensible et volage,
L'absence trop souvent est peu de chose ou rien :
Pour un ermite, un frère, hélas! c'est un veuvage.
Parmi d'autres vieillards distingués par les ans,
Si j'avais pu, selon l'usage,
Au sein des rocs, des lacs, des helvétiques champs,
Sur mon luth courageux, quoiqu'affaibli par l'âge,
Aller fêter les cheveux blancs :
Oh! sur ma route, ému, comme j'aurais plein d'aise,
Couvert de mes respects, de mes pleurs, de mes yeux,
Le berceau de mon père et de tous mes aïeux,
Sur les monts de la Tarentaise!
O force! ô droit du sang! étrange impression!
Il m'a transmis ses mœurs, ses traits, son caractère,
Pour les pervers polis sa noble aversion,
Son goût pour les forêts, pour la retraite austère,
Ses profonds souvenirs, sa longue émotion.
Peut-être que par lui je suis un bon lion,
Mais je suis berger par ma mère.
De mes plus jeunes ans cette profession
Me plut, me plaît encor, me sera toujours chère.
Qui sait, en suppliant, si dans quelque hameau
Je ne parviendrais pas à trouver un troupeau?
Mais hélas! vieux berger, où trouver la bergère?
Voilà le difficile; et c'est un triste cas.
Pour me charmer, du moins, s'il me restait ma muse!
Mais que me tombe-t-il en glanant sur ses pas?
Quelques épis fanés, un vain trait qui m'amuse;
Quelque fleurette des déserts;
Un œillet de poète, ou peut-être une rose;
Le soupir d'un roseau qui provoque mes vers;
Un souvenir, un rêve. Eh! dans cet univers
Pouvons-nous trouver autre chose!
Je ne m'abuse pas : ce n'est plus le bon temps.
Où sont-ils ces tons caressans
De la musette aux doux accens
Que Ducis, ton berger, jadis te fit apprendre?
Tu commandais alors, je n'avais qu'à t'entendre,
Qu'à t'aimer, puis t'aimer encor :
C'était vraiment mon âge d'or.
Ils ont fui ces beaux jours; avec quelle vitesse!
Me voilà bien avant entré dans la vieillesse.
Toi-même vers son but le temps te fait courir :
La beauté, la vertu contre lui n'ont point d'armes,
La rose a peine naît qu'il aime à la flétrir;
Eh quoi! Thérèse aussi tu devais donc mourir?
Vieillard impitoyable, il outragea tes charmes;
Mais ton cœur t'est resté : j'en attends quelques larmes
Sur mon tombeau qui va s'ouvrir.

LES TROIS AMOURS.

—

Amour, amour, que ton sceptre est puissant!
La jeune sœur, sous l'aile de sa mère,
Charme, est charmée, et suit son petit frère.
L'instinct nous parle, on se cherche en naissant.
Mais vous, encor toute simple et novice,
Ma belle enfant, d'où vient cette pâleur!
Oui, vous souffrez, j'en reconnais l'indice.
Qu'il était vif votre teint dans sa fleur!
Il s'est flétri votre joli visage,
A votre front l'amour fait un outrage:
L'hymen bientôt lui rendra sa couleur.
Pourquoi rougir? Tout cœur sensible et sage
(C'est là le but) va droit au mariage.
Vous soupirez: mais est-ce un si grand mal
Quand on aspire à l'anneau conjugal?
De mille attraits ce tendre amour abonde;
Il plaît, surprend, enchante tout le monde;
Mais gare! gare! il trouble la raison:
C'est du nectar, c'est aussi du poison;
Il fait le calme, il souffle la tempête;
Il vous rend sage, il fait tourner la tête,
Point de milieu. Mais il est tel vaurien,
Doux égoïste, adroit comédien,
Faisant des vers et que la grâce pare,
Tels que l'étaient et Chapelle, et La Fare,
Chaulieu, Ninon, Voltaire et telles gens,
Francs libertins, pour le vice indulgens.
Un bon Scapin, veut-il vaincre une belle,
Cent fois la nomme adorable et cruelle:
Il peut pleurer, tant qu'il veut, à propos;
Et, s'il le faut, aller jusqu'aux sanglots.
Je le sais bien: ce sont des misérables;
Mais par malheur ce sont les plus aimables.
Femmes, fuyez, fuyez tous les amans;
Fuyez plus fort lorsqu'ils sont plus charmans.
L'honnête hymen n'est pas fait pour leur plaire;
Il est trop pur, trop doux, trop sédentaire.
Ailleurs si gais, tous ces brigands heureux
Presque toujours sont maussades chez eux.
J'en ai connu: cette volage engeance
Vit en housards, et hait la résidence.
Hymen, hymen, sage et ferme en tes vœux,
C'est le bonheur, non les ris que tu veux.
De ton flambeau, si propre à nous conduire,
La chaste abeille aime à pétrir la cire;
Dans tes nœuds sûrs l'amour mit les douceurs
De son miel pur, tiré du sein des fleurs.
Que j'aime, hymen, ton ardeur innocente,
Sensible, égale, et non pas dévorante!
Que Clytemnestre immole Agamemnon,
Le roi des rois, le vainqueur d'Ilion,
Ou qu'Hermione, en son dépit funeste,
Fasse égorger Pyrrhus des mains d'Oreste,
De ces forfaits je frémis révolté.
Avec ma femme, heureux, libre, enchanté,
Je vais des bois chercher les frais ombrages.
C'est dans les bois que sont les bons ménages.
Tous ces oiseaux nous promettent des nids,
Ces nids des œufs, et ces œufs des petits.
Nids et berceaux, oui, votre seule image
Des maux d'hymen nous paie et nous soulage:
Car l'homme souffre et toujours souffrira.
C'est là son sort. Mais qui m'inspirera?
Sur cette terre, en tourmens si féconde,
Où tant d'horreur, tant d'injustice abonde,
Plus de pitié? c'est une mère en pleurs,
Criant: « O mort, pourquoi, dans tes rigueurs,
» M'arraches-tu ce que j'ai mis au monde,
» Ce fils si cher, mon jeune et tendre enfant,
» Que j'ai nourri, j'ai formé de mon sang,
» Et qui n'est plus! — Mais, lui dit un saint prêtre,
» Souvenez-vous que Dieu seul est le maître,
» Et qu'Abraham sur son fils bien-aimé
» Leva jadis son bras d'un fer armé.
» Il se soumit; pourtant il était père:
» Concevez-vous sacrifice plus grand?
» — Non, Dieu jamais, reprit-elle à l'instant,
» N'eût exigé cet effort d'une mère. »

C'est cet instinct dans les entrailles né,
Qui peuple encor ce globe infortuné.
Chez nos fermiers l'oiseau le plus timide
Pour ses poussins arme un bec intrépide.
Remarquez-vous dans la saison des nids,
En voletant le long des prés jaunis,
La perdrix fuir? Sa tendresse peureuse
Pour ses enfans contrefait la boiteuse,
Rit du chasseur, et pour la protéger,
Sur elle seule attire le danger.
L'entendez-vous la pauvre Philomèle
Qui dans ces bois, à son long deuil fidèle,
Demande, appelle et rappelle toujours
Ces chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un dur enfant a de sa main légère,
Tremblans et nus arrachés sous leur mère?
Sur un rameau, là, seule, en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur:
Le jour renaît, tout s'éveille; et l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.
Mais par l'amour au chaste hymen conduits,
Voudrions-nous renoncer à ses fruits?

Oh ! qu'il est doux de voir ce qu'on fit naître !
Amour, hymen, berceaux, voilà notre être.
Bien, il est vrai, que l'on craint en aimant :
C'est là du bail la charge trop pesante ;
Mais le bonheur compense ce tourment.
N'en doutons point, c'est une loi constante :
Aimer c'est craindre, et craindre c'est souffrir.
C'est un vrai mal qui naît de l'ordre même.
Le ruisseau court, l'œil voit, notre cœur aime.
Que faire, hélas ! n'aimer plus... C'est mourir.

VERS

POUR METTRE AU BAS D'UN PORTRAIT DE M. L'ABBÉ DE LA FAGE, CÉLÈBRE PRÉDICATEUR.

Touchant, noble, entraînant, et sublime en son style,
Ce célèbre orateur, doux, simple, humble chrétien,
La Fage aima Dieu seul, et compta tout pour rien.
Prier, servir l'église, et prêcher l'Évangile,
Ce fut là son éclat, son bonheur, et son bien.

REMERCÎMENT A MADAME HAUGUET.

Quelle aimable nymphe me donne
Ce superbe bonnet du plus riche velours,
Du vert le plus charmant ? En ceignant ses contours,
De feuilles, de fruits d'or, un laurier me couronne.
Une houppe, en le surmontant,
Se lève et fait briller l'or le plus éclatant
Des épis que Cérès moissonne.
Par Hélène, à Lacédémone,
En secret, pour Pâris un bonnet fut brodé :
Atride et Troie en cendre ont vengé cet outrage ;
Mais, des doigts les plus purs heureux et chaste ouvrage,
Le vôtre innocemment vient de m'être accordé.
Ciel ! et c'est sur mon front avec des doigts de rose,
Sur ce front surchargé par les glaces du temps,
Où de près de quatre-vingts ans,
Avec tant d'autres maux, l'énorme poids repose,
Pour cacher quelques cheveux blancs,
Que votre jeune main le pose.
Hélas ! à vos beaux yeux c'est l'hiver que j'expose,
Quand vous offrez aux miens la reine du printemps ;
Car Zéphyr me l'a dit : oui, vous avez nom Flore ;
Et puis, on n'a qu'à voir le teint qui vous colore.
Tout est commun, crédit, pouvoir et volontés,
Entre vous autres déités ;
Ce que l'une ne peut, une autre le peut faire.
Chez les hommes, les dieux, en amour, en affaire,
Cela met des facilités.
Or, le ciel nous cacha (dans quel lieu ? je l'ignore)
Une fontaine qu'on implore
Contre la loi du temps. Vieux sages, ou vieux fous,
Nous aurions grand plaisir à nous y plonger tous.
Si pour moi vous disiez un mot à la déesse
De ces magiques eaux qui rendent la jeunesse,
Je vous devrais mes nouveaux jours.
Ces eaux réchaufferaient mes premières amours.
Oui, c'est vous, vous voilà, mes maîtresses chéries,
Ma tragique pitié, mes tendres rêveries,
Et mes saules, et mes prairies,
Et ces amis si bons ! Du repos seul jaloux,
Flore, je reprendrais mes penchans les plus doux,
Toujours pasteur, toujours poète.
Et mes vers et mes chants vivraient encor pour vous,
Et sur ma lyre et ma musette.
Quoi ! du bonnet le plus charmant
Vous m'aurez fait le don, et mon remercîment
N'a pas dit que c'est moi qu'un tel présent enchante !
Quoi ! deux grands jours entiers, j'ai gardé le secret !
C'est trop. Je suis Français, mon bonheur me tourmente :
J'écris mon nom sur mon bonnet.

VERS

A UNE HIRONDELLE.

Bonjour, ma petite hirondelle :
Allons, jase et me renouvelle
Ton charmant caquet du matin,
Si gai, si joli, tel enfin
Qu'il doit plaire à tout honnête homme.
Quant au scélérat, tu lui dis :
« Tu seras pris ; tu seras pris. »
Oui, cela sera : c'est tout comme.
Du ciel on ne se moque pas.
De tes chants et de tes ébats,
Goûte en liberté tous les charmes ;
Sur tes petits sois sans alarmes ;
De doux mets fournis leur repas ;
Avertis-moi bien de l'orage :
Suis les zéphyrs, crains nos frimas ;
Sois heureuse en tous les climats ;
Si tu pars, adieu, bon voyage !
Mais tu reviendras, l'an prochain,
Recommencer ton petit train

Au haut de mon troisième étage.
Puis, nos emplois nous reprendrons :
Toi, sous des tours, sous des corniches,
Tu chasseras aux moucherons;
Sur le Parnasse, aux environs,
Moi, je prendrai des hémistiches.
Comme toi, je monte et descends.
Tu fends l'air, parcours les étangs,
Vas, reviens, sans lasser ton aile;
Et tu nous fais voir, en volant,
Œil de feu, petit ventre blanc,
Plume noire, et fuite éternelle.
Ta liberté m'est naturelle;
Comme toi j'annonce et pressens,
Et, dans mes rêves innocens,
Je me fais petite hirondelle.
Parfois, sur le plus haut rocher,
Si du ciel j'ose m'approcher,
Le faut-il? sans que je m'afflige,
Je rase la terre et voltige.
Dans les airs, comme un bon nocher,
Ou je tends ma voile, ou m'arrête :
Sans trop craindre et m'effaroucher,
Dans un trou je sais me cacher,
Pour laisser passer la tempête.
Éole a lâché tous les vents,
L'Athos vomi tous ses torrens,
Jupiter a pris son tonnerre.
Eh mon Dieu! qu'a donc fait la terre?
J'ose à peine entr'ouvrir les yeux;
Puis, j'essaie à lever ma tête,
Puis, à voler mon aile est prête,
Et puis me voilà dans les cieux,
Goûtant l'air, voyant fuir l'orage;
Et je vais cherchant en tous lieux
Où je puis encor, grâce aux cieux,
Recommencer un doux ménage.
Je te vois souvent dans tes nids
Porter ta proie à tes petits,
Par leur bec avide invoquée
Jadis, à mes pauvres enfans,
Rians, jouans, et m'appelans,
J'apportais aussi la becquée.
A nos goûts, nos mêmes penchans,
Soit à la ville, soit aux champs,
Nous demeurons toujours fidèles.
Mais hélas! je n'ai point tes ailes
Pour me dérober aux méchans.
Que de fois, en mes plus beaux ans,
Recueilli par ma tendre mère,
Sous sa fenêtre hospitalière,
Dans mon lit j'entendis tes chants!
Tous deux nous avions des enfans.
Je m'en souviens bien, je fus père.
Et vers le soir, dans nos vallons,
Sous la voûte, et près du vitrage
De quelque église de village,
Avec un de mes compagnons,
J'allais chercher tes jolis sons
Et la douceur de leur présage.
On eût dit que dans le saint lieu
Tu venais rendre grâce à Dieu
De t'avoir donné la pâture,
Ta vitesse et ton vol charmant.
Du bonheur source immense et pure
N'est-ce pas lui dans la nature
Qui met partout le mouvement,
Et la vie et le sentiment?
N'est-ce pas lui, pauvre hirondelle,
Qui d'un monde à l'autre t'appelle,
Qui te fait jouer dans les airs,
Comme moi jouer dans mes vers?
Lui qui jette au loin sous la neige,
Pour les rennes de la Norwége,
Et la mousse et ses velours verts,
Qui creuse au Lapon son asile,
Et par qui le chameau docile
Franchit le brasier des déserts?

Mais cet esprit qui nous inspire,
Dont on suit le charme et l'empire,
D'où vient-il? le savons-nous bien?
C'est un charme qui nous entraîne;
C'est un don : témoin La Fontaine,
Qui l'avait, et n'en savait rien.
Comme toi, gentille hirondelle,
Chétif et mince, sur mon aile,
Je vole errant dans l'univers.
Nous puisons dans les mêmes sources;
Car par instinct tu fais tes courses,
Et par instinct je fais mes vers.

MON PORTRAIT.

Sans le prévoir, Jean-François fut auteur.
La tragédie eut pour lui mille charmes.
Trop loin peut-être il porta la terreur,
Et la pitié, douce source de larmes.
De père en fils Allobroge il était.
Vers ses rochers, poétique héritage,
Un vif instinct, certaine humeur sauvage,
Dans ses chagrins fortement l'appelait.
Simple, mais fier, pour lui ce monde étrange

Ou l'attristait, ou n'offrait rien de beau;
Il se sentait, par un confus mélange,
Doux ou terrible, ou torrent ou ruisseau;
Même lion, dans sa brusque colère,
Il secouait quelquefois sa crinière,
Et tout à coup redevenait agneau.
Né pour l'amour et la mélancolie,
Grave et rêveur il fut dès son berceau;
Il se plaisait à l'aspect d'un tombeau,
Au jour mourant d'un funèbre flambeau :
Il l'invoquait, et sa mère attendrie,
Craignant son cœur, trembla pour son cerveau.
Il a parfois semé dans ses ouvrages
De petits riens, de jolis badinages.
Parfois bons vins, bons mots, jolis repas,
Gentils minois égayaient son visage.
Son cœur ardent lui dictait son langage.
Le sexe aimable eut pour lui tant d'appas,
Qu'en le craignant il lui rendit hommage.
Ce cœur surtout aima la vérité.
Rarement triste, et souvent attristé,
Plus d'un malheur exerça son courage,
Plus d'un chagrin sa sensibilité.
Sage, il aima la sage liberté.
Il détestait plus que tout l'esclavage.
Vieux, sa vieillesse eut l'esprit de son âge.
Pour des monts d'or il n'eût point fait un pas.
Pour lui détour, ruse, étaient lettre close :
De toute intrigue il vécut ennemi.
Trop peu de temps! dans la plus douce chose
Il fut heureux : Thomas fut son ami.

STANCES A M. PALLIÈRE

SUR LA MORT DE SA FEMME.

—

Pallière, il est donc vrai, ta moitié t'est ravie!
Ton cœur ne peut suffire au deuil dont il est plein :
Muet, pâle, égaré, le ressort de la vie
S'est brisé dans ton sein.

Si tu pouvais pleurer! Mais aimant ta souffrance,
Tu te plais à sentir, à creuser ton malheur.
Hélas! veuf de ton deuil, tu perdais l'existence
En perdant ta douleur.

Tu vis, tu vis par elle : en ton âme abattue,
Immense et sourd désert que peuplait tant d'amour,
Descend le froid poison d'un regret qui te tue
Et la nuit et le jour.

Agathe est sous la tombe, et veut plus que des larmes
Elles n'ont point coulé, ton désespoir s'est tu;
Quelle femme jamais a mêlé plus de charmes
Avec tant de vertu!

Tantôt, c'est une dame ou sœur hospitalière,
Qui sert les malheureux, leur ouvre son château;
Tantôt, c'est une Agathe, une simple bergère
Qui reprend son fuseau.

Sur l'autel de l'hymen, chaste, tendre et paisible,
Sans art elle entretient le feu pur de Vesta,
Et sans faste, au besoin, sans être moins sensible
Son courage éclata.

Entends-tu ton Agathe? elle te dit sans cesse :
Voudras-tu donc mourir? Quand ils n'ont plus que toi,
Vivre pour nos enfans, ces fruits de ma tendresse,
C'est vivre encor pour moi.

Pallière, vois sa sœur, ses deux fils et sa fille,
Ensemble t'accablant de leurs pleurs douloureux;
Enfin, pleure à ton tour. Je suis de la famille.
Et je pleure avec eux.

Ici, c'est la douleur immobile et muette,
Qui gémit de ses vœux, de ses soins superflus;
Et là c'est la douleur qui s'égare et répète :
Agathe, hélas! n'est plus.

Ah! lorsqu'un jeune couple à l'autel se présente,
Brillant d'attraits, d'amour, et d'espoir et de fleurs,
Et que l'anneau sacré, d'un nœud qui les enchante,
Va serrer les deux cœurs;

Pallière, à cet objet (car ce sort fut le nôtre)
Malgré moi je soupire, et je me dis tout bas :
Qui des deux doit survivre et vêtir avant l'autre
Le linceuil du trépas?

Nous avons survécu. Mort, en deuil si féconde,
Oh! de quel trait d'Agathe as-tu percé l'époux?
Oui, le triste avenir, si Dieu le cache au monde,
C'est par pitié pour nous.

C'est de lui que nos biens et que nos maux nous viennent.
Ses desseins sont couverts d'une profonde nuit :
Nos maux, sans murmurer si nos cœurs les soutiennent,
Nous en cueillons le fruit.

Va, Dieu de tes douleurs te paîra, cher Pallière,
Il te garde un trésor que reverront tes yeux :
Le couple heureux et pur, qui s'aime sur la terre,
S'aime encor dans les cieux.

ton Dieu pour jamais ton Agathe est acquise;
'hymen fuit, l'amour pleure, il éteint son flambeau
'out finit ici-bas, et tout s'immortalise
Au delà du tombeau.

REMERCÎMENT A MA SOEUR.

Voyez-vous ce bonnet charmant
Dont une sœur coiffa son frère.
Pour orner mon front, en argent
Sa chaste main broda ce lierre.

Que les prêtresses d'Apollon
Aux trépieds doivent leur délire;
Pour chanter un si joli don,
Mon bonnet m'échauffe et m'inspire.

D'un front poétique, humblement,
Oui le lierre est le diadême;
Du plus étroit attachement
Oui le lierre est le vif emblème.

L'amitié s'en pare à nos yeux
Dans les jours sereins de sa fête:
De ses buveurs Bacchus joyeux
Avec grâce en ceignit la tête.

Le laurier sied bien aux jambons;
De tout temps c'est lui qui les pare.
Il sied bien aux Anacréons,
A nos Chaulieux, à nos La Fare.

Mais le lierre s'unit au cœur,
Et de ses doux nœuds l'environne.
Au pampre, à ma lyre, à ma sœur,
Je bois sous la triple couronne.

VERS A MADAME DEMIDOF,

RETOURNANT A PÉTERSBOURG.

Cet Album vous rappellera
Les traits d'un septuagénaire;
Mais par vous il me souviendra
De l'amour et de l'art de plaire.

Mélancolie est tout pour moi;
C'est le charme dont je m'enivre:
Vos yeux en sont pleins. Ah! pourquoi,
Pour les voir ne peut-on les suivre?

Mais j'ai mon Album; et c'est là,
(Plaisir bien plus doux que la gloire!)
Quand Élisabeth s'en alla,
Que je la gardais, sans le croire.

Vous fuirez donc les bords jaloux
Et de la Seine et de la Loire.
Le ciel l'a voulu; mais pour vous
Dans mon cœur il mit ma mémoire.

A MADAME GEORGETTE W. C.

D'un vieux Bordeaux, grâce à vos dons,
Oui, je bois les coupes vermeilles;
Je voir sortir ses longs bouchons,
Et vider ses longues bouteilles.

Sur les mers, ce fils des caveaux
N'a point mûri par les orages;
Il ne trouble point les cerveaux:
Calme et vieux, c'est le vin des sages.

Je me souviens bien qu'autrefois,
Fidèle ami de votre père,
Des nectars de Beaune et d'Arbois
Il a souvent rempli mon verre.

Vous étiez alors des enfans
La plus jolie et la mieux faite;
Alors dans mes bras caressans,
Sur mon dos, je portais Georgette.

Je vous vis dans votre printemps:
Quels traits, quel air, quelle prestesse!
Vous étiez Nymphe à dix-huit ans,
Aujourd'hui vous voilà Déesse.

Vous voulez trinquer avec moi,
Comme au bon temps du siècle antique:
Vos belles mains vont, je le croi,
Me verser un vin pacifique.

Mais comment écarter vos traits
Par une coupe sans ivresse,
Ou sans ivresse voir de près
Les beaux yeux d'une enchanteresse?

Vénus y met ce doux poison
Que, sans l'éviter, craint un sage;
Il séduit long-temps la raison;
Mais peut-on oublier son âge?

Des beaux jours notre œil attristé
Demanderait en vain l'aurore.
Adieu donc et grâce et beauté?
Adieu!... Mon cœur vous reste encore.

A MADAME ESMANGARD.

Ainsi la plaintive élégie
Elle-même a dicté vos vers.
Et la tendre mélancolie
Semble en avoir noté les airs.

C'est vous; à peine je respire!
Oui, voilà votre accent vainqueur :
C'est vous, exerçant votre empire
Sur l'esprit, l'oreille et le cœur.

N'avaient-ils point assez de charmes,
Vos regards si touchans, si doux?
Du voile enchanteur de vos larmes
Devaient-ils s'armer contre nous?

Il est, il est pour un cœur tendre,
Quelque vertu qu'il puisse avoir,
Des voix qu'il ne faut pas entendre,
Et des yeux qu'il ne faut pas voir.

MON TROPHÉE.

Quel pouvoir, quelle étrange fée
Suspendit au même trophée
La couronne, un sceptre, un poignard,
Et tout près d'eux mit en regard
La pannetière, la houlette,
Et la simple et tendre musette
D'un pauvre pasteur de troupeau,
Trésor qu'il possède sans crainte,
Fait pour l'amour, sa douce plainte,
Et l'innocence du hameau.
Dans ce trophée humble et rustique,
Mais à la fois noble et tragique,
Sont-ce deux hommes qui sont peints?
Non : c'est un seul qui, sans déplaire,
Rassemble dans son caractère
Le doux et le terrible empreints.
Sur son front que rien n'inquiète,
Tour à tour leur vertu secrète
Met des rois le noble bandeau,
Des bergers le petit chapeau,
Et joint le pasteur au poète.
Le repos d'esprit est si doux!
L'avoir, le garder, qu'avons-nous
De plus sage et de mieux à faire?
Un accès pourtant nécessaire?
Renfle son ton, change ses traits,
Le fait passer par les palais,
Et le ramène à la chaumière.
Il va de la rose au cyprès;
Il est calme, il est en colère;
Il tient la flûte ou le tonnerre :
Il prend sa houlette, et soudain
Le voilà le poignard en main :
C'est la crise alors qui s'opère.
Ce double état vient tour à tour.
On dit que la Parque ravie,
Pour mouiller le fil de ma vie
Aussitôt que je vins au jour,
Mit à part de l'eau d'Hyppocrène;
Mais elle en mit trop, pour ma peine
De la fontaine de l'amour.
Voici l'heure de Melpomène
Qui presse la tragique nuit :
Par elle encore sur la scène
Quelque forfait sera produit.
Tout mon cœur s'attriste et se serre.
Rien ne change donc sur la terre;
Toujours audace et trahison.
Pauvre vertu, noble victime,
Ah! cache-toi : voici le crime
Avec le fer et le poison;
L'orage a passé l'horizon.
Je ne suis donc plus en alarme
J'ai souri, j'en avais besoin.
Ma Melpomène se désarme :
J'éprouve je ne sais quel charme;
Le pasteur, je crois, n'est pas loin.
Oui, demain, ma charmante Annette,
J'irai te porter, le matin,
Au premier chant de l'alouette,
Le petit bonjour du voisin,
Le petit bouquet de jasmin,
Et ma nouvelle chansonnette.
Puis si j'allais, ma bergerette,
Te ravir un double baiser;
Le premier dans la douce ivresse
D'un amant près de sa maîtresse.

Et le second pour t'apaiser?
Mais je n'entends pas l'alouette.
Si par hasard j'eusse été roi,
Adieu, muse ; adieu, ma houlette.
Qu'aurai-je fait dans cet emploi ?
Je n'en sais trop rien, par ma foi !
Grâce au ciel, je suis Timarette.

LE MONDE.

De ta coupe, Hébé, comme aux dieux
Verse-moi l'aimable jeunesse.
Ton nectar m'a mis dans les cieux,
Je ne connais plus la vieillesse.

Que Bacchus, la table, ont d'appas !
A Paphos, Vénus, tu m'entraînes :
Oh ! ne m'attachez point aux mâts
Si j'entends chanter les Sirènes.

Du plaisir ! le reste est chansons ;
Moquons-nous de nos Aristarques.
Un seul mot dit tout : Jouissons ;
Et puis laissons filer les Parques.

Mais, hélas ! ô transports si doux !
Tendres caresses d'une belle,
Lorsque je m'abandonne à vous,
J'entends crier : Caron t'appelle.

Nous courons le fleuve d'amour ;
Le Pactole après nous invite ;
Le froid Léthé vient à son tour ;
Du Léthé l'on passe au Cocyte.

Adieu donc, spectacles, salons !
Volupté, puis-je encor te suivre !
Viens souper chez Glycère... Allons ;
C'est encor la peine de vivre.

Mais je le vois, ce vieux Caron :
Plus de Glycère. Erreur fatale !
Je m'en vais souper chez Pluton ;
J'ai passé la rive infernale.

VERS
POUR UN JEUNE HOMME.

Enfin donc je vole aux plaisirs !
Je vais seul déployer mes ailes.
Pour moi, dans le champ des désirs,
Vont s'ouvrir cent routes nouvelles.

Gérard ! mes tableaux sont de toi ;
Vers Talma court mon char rapide :
Ce cerf si léger fuit pour moi ;
C'est pour moi que Gluck fit Armide.

A mes soupers jolis minois,
Bons mots, vin d'Aï, tout m'inspire :
C'est l'esprit, l'amour que je bois,
Que l'on verse, on chante, on respire.

Si je hasardais ma raison
Dans cette coupe séduisante :
Elle peut cacher du poison ;
Ah ! craignons ce qui nous enchante.

Jeune homme, je vois ton danger,
De ton cœur la peine secrète ;
Ton bonheur vient le surcharger,
Il t'embarrasse, il t'inquiète.

Amour, dis-tu, fais mon destin !
De tes sens fuis donc l'esclavage ;
Les sens font seuls un libertin :
Sois amant, et tu seras sage.

ÉPITAPHE
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Entre ces peupliers paisibles
Repose Jean-Jacques Rousseau :
Approchez, cœurs droits et sensibles,
Votre ami dort sous ce tombeau.

DORAT*.

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

A MES ENNEMIS,

CAR TOUT LE MONDE EN A.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix; j'y gagne, et vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime;
Je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits;
Je persifflerai quelquefois,
Dût-on encor m'en faire un crime:
Par son attrait chacun est emporté;
D'ailleurs le persiflage est bon à ma santé,
Et me moquer des sots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
De tous vos tyrans littéraires;
En vrai républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse, ainsi que ses Tibères;
Je serai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
Et tâcherai, mes chers confrères,
De vivre heureux, pour vous faire enrager.
Sur ce, traitons; c'est moi qui vous en prie.
Persécutez-moi bien une fois pour toujours;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours:
Faites un seul faisceau des traits de la satire;
Et, de mon avenir embrassant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire,
Et puis rions. Prospérez, j'y consens.
Pour moi, si j'en reviens, j'oublîrai votre offense.
Ne craignez pas que j'use mes momens
A méditer une vengeance:
Je connais mieux l'emploi du temps.

AU ROI DE DANEMARCK.

Quoi! dans la saison de l'ivresse
Et des prestiges séducteurs,
Lorsque le trône et ta jeunesse
Pourraient excuser tes erreurs,
Par toi sur tes pas enchaînée,
La raison guide tes projets;
Et t'arrachant de ton palais,
Malgré les soupirs d'hyménée,
Malgré les pleurs de tes sujets,
Tu viens parmi nous comme un sage.
Sans étiquette, sans flatteurs,
N'ayant de garde à ton passage
Que ta bienfaisance, tes mœurs,
Et les grâces de ton bel âge!

Du tableau que t'offrent ces lieux
Ta prompte et vive intelligence
Saisit la mobile nuance,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,
Tu souris à tous nos talens,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le czar fit à quarante.
Que dis-je! lorsqu'en nos climats
Il chercha des secrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ses états,
Je ne sais quelle ombre funèbre
Semblait obscurcir son laurier
Ce n'était qu'un héros célèbre,
Un politique meurtrier;
Sa main de sang déjà rougie,
Avait pesé sur les mortels.
Détestant ses excès cruels,

* Dorat (Claude-Joseph) naquit à Paris le 31 décembre 1734. Quelques poésies légères et galantes, applaudies dans les sociétés qu'il fréquentait, le firent connaître. Il publia plusieurs héroïdes dont quelques-unes furent assez bien accueillies, puis aborda la scène tragique où il n'obtint aucun succès. *La Feinte par Amour*, comédie, jouée le même jour que son *Régulus*, fut applaudie et méritait de l'être. C'est à ses épîtres que Dorat doit sa réputation; écrites en général d'une manière élégante, elles sont vives, badines et enjouées; on y remarque de temps en temps une haute raison parée de tous les charmes de la poésie. Le poème de *la Déclamation*, que des amis complaisans ont placé à côté de l'Art poétique, est un ouvrage médiocre qui renferme pourtant quelques détails heureux; nous ne lui avons donné parmi les ouvrages de Dorat qu'une place secondaire, et c'est celle qu'il mérite. Dorat mourut à Paris le 27 avril 1780.

On n'admirait que son génie.
Ainsi, sous un ciel orageux,
Une comète menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'est bien dû!
Tout séduit en toi, rien ne blesse;
Par aucun retour de tristesse
Notre hommage n'est combattu,
Et cet encens que l'on t'adresse
Est aussi pur que ta vertu.
Absolu, tu sais être juste :
Le fier despotisme à tes yeux
N'est, dit-on, que le droit auguste
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore
Ta bonté laisse un libre accès.
Tous ces héroïques forfaits
Que de si beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore.
Ta main ne s'est ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor sur le trône
Éprouvé ces fatals instans
Où de ses rayons foudroyans
Un roi doit armer la couronne;
Tous ceux dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du printemps.
Tel le jour en naissant colore
L'univers dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.

Voilà d'où vient notre délire :
Protecteur de l'humanité,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté,
Peut-être aussi que notre zèle
Importune ta majesté,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais attentif aux grands objets,
Tu n'as point jugé les Français
Par ces ardeurs trop indiscrètes,
Par nos jolis colifichets,
Par nos chefs-d'œuvre de toilettes,
Nos lamentables ariettes,
Et nos soupers, et nos couplets,
Et le jargon de nos coquettes.
Tu vas chercher la nation
Dans nos savantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon;
Aux ateliers de ces génies
Rivaux heureux de Girardon;
Et par les Muses attendries,
Guidé vers les bois d'Hélicon
Tu viens dans nos académies
Des fleurs que l'amour t'a choisies
Parer l'autel de la raison.

Au sein de notre auguste maître,
Tu goûtes ces épanchemens,
Ce plaisir pur, ces sentimens,
Que tous deux vous devez connaître,
Mais inconnus aux courtisans.
Ton âme a des droits sur la sienne;
A ton âge il sait se plier ;
Sa tête, courbant son laurier,
Le mêle aux roses de la tienne;
Et sur ton front laissant couler
Des pleurs de joie et de tendresse,
Il aime, il adopte, il caresse
Un jeune roi qui l'intéresse,
Et promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton âme en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah ! pour qui pense comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaisir de voir un bon roi
Valait la peine du voyage.

A M. HUME.

Jusqu'ici ma muse volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs
Et le délire du bel âge,
Le doux manége des rigueurs;
L'amour qui se plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs.
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine, va tromper ailleurs;
Je m'entretiens avec un sage.
Que dis-je ! pourquoi te chasser ?
Ne crains point qu'il veuille t'instruire.
Tu lui permettras de penser,
Il te permettra de sourire.
Mon philosophe aura pitié
De ta naïve extravagance,
De ton babil si varié,
De tes jeux, de ton inconstance,

De tes défauts que je chéris,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déjà tant appris.
Je le vois, Corine t'ennuie,
Hume; il te faut un autre ton....
Eh bien, parlons de ma patrie!
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce séjour de la féerie,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie;
Où l'on voit la raison à pié
Suivre le char de la folie?
Toi, qui d'un sévère burin
As, dans tes annales sublimes,
Arbitre juste et souverain,
Gravé les vertus et les crimes;
Qui, de l'homme pesant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des rois
Fis pénétrer l'esprit d'un sage;
Du sommet dont tu vois les cieux,
Peux-tu bien descendre à nos jeux,
T'emprisonner dans nos usages,
Supporter nos diseurs de mots,
Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques, les Diderots,
Et qui n'ont point lu leurs ouvrages?
Être oisivement occupé,
Courir, assiéger les toilettes,
Partager l'honneur d'un soupé
Avec un chanteur d'ariettes;
A tout moment s'extasier,
Malgré toi prodiguer l'éloge
Et t'enfermer dans une loge,
Pour applaudir au *Serrurier?* (1)
Mais l'œil de la philosophie
Partout découvre des secrets;
Il n'est point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près,
Est-on moins fou dans ta patrie?
J'aime assez votre activité,
Votre apparente indépendance,
Ce fantôme de liberté
Que par habitude on encense,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce spectacle bizarre
Que vous devez à Shakespir,
Vos spectres, votre tintamarre,
Dont l'horreur se change en plaisir,
Ces drames bouffons et sublimes,

(1) Opéra bouffon.

Où sont entassés tous les crimes,
Où l'on rit et pleure à son choix,
Où l'auteur s'élève ou s'abaisse,
Et qui finissent quelquefois
Par le viol de la princesse.
Mais ces combats impertinens,
Et cette joute singulière,
Où, deux coqs, nobles concurrens,
Devant la nation entière
Tiennent cent milords en suspens;
Pardonnez, pairs de l'Angleterre,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire et je vous aime
Quand vous ornez d'un diadème
Le front auguste des talens;
Quand d'Olfield la cendre chérie,
Que n'osent point troubler les lois,
Figure dans une abbaye
Auprès de la cendre des rois.
Mais ne prétendez plus nous plaire
Quand vous dressez des échafauds;
Quand votre sanglant ministère
Du glaive ose armer les bourreaux;
Ou, persécutant des héros
Aussi fidèles que les nôtres,
Fusille un de vos amiraux,
Afin d'encourager les autres.
Pour moi, j'adore mon pays,
Et ses modes et ses caprices,
Ses travers toujours rajeunis.
Nos Ninons valent vos Clarisses:
Vos lords valent-ils nos marquis?
Pour nous l'indulgente nature
Semble prodiguer ses bienfaits;
Et du fond de nos cabinets
Nous cultivons l'agriculture.
La brillante frivolité
Sous mille aspects roule et circule:
Weisse fumige la beauté,
Gatti (1) l'amuse et l'inocule.
Nos femmes expliquent Newton,
Et quittent, pleines d'un beau zèle,
Misapouf, et tant mieux pour elle (2),
Pour Bolingbroke et pour Bacon.
Nous aimons vos graves chimères
Et vos jeux tristement sensés.
Nous ornons ce que vous pensez;
Nous savons de nos mains légères

(1) Médecin italien, fort peu spirituel, qui jouit longtemps d'une grande vogue dans la haute société de Paris. Il fut un des plus zélés partisans de l'inoculation.

(2) Ce sont les noms de deux contes de Voisenon.

Polir vos goûts et vos talens.
Vous avez quelques diamans,
Mais vous manquez de lapidaires.
Ce négligé qui nous déplaît,
Nous l'égayons par la parure;
Et notre France est le creuset
Où l'or de l'Europe s'épure.
Que dis-je! dans les arts brillans,
Nos succès surpassent les vôtres:
Vos théâtres si florissans
Égalent-ils l'éclat des nôtres?
Laissant bien loin tous ses rivaux,
C'est là que l'aîné des Corneilles
Déposa le fruit de ses veilles,
Et vit encor dans ses héros.
C'est là que Racine plus tendre,
Peintre des amans malheureux,
Soupira ces vers amoureux
Qu'on ne se lasse point d'entendre.
Eh! que pouvez-vous comparer
A notre moderne Bathylle (1),
Que Garrick même ose admirer;
Qui, par son jeu toujours facile,
Toujours plaisant et varié,
Parviendrait à fondre la bile
Du quakre le plus ennuyé?
Penseurs profonds que je révère,
Qu'opposerez-vous aux talens
De cet universel Voltaire,
Qui nous console, nous éclaire,
Et dont la muse en cheveux blancs
Est aussi vive, aussi légère,
Qu'elle parut dans son printemps?

Dans l'art de la galanterie
Nous excellons assurément;
Et pour soupirer décemment,
Il faut venir dans ma patrie.
Entrez dans ce sombre boudoir,
Et contemplez-en la déesse,
Tous ces charmes qu'avec adresse
Ce demi-jour laisse entrevoir.
Combien sa parure est légère!
Son sein, de quelques fleurs orné,
Et par cent rubans enchaîné,
Va rompre la frêle barrière
Qui le retient emprisonné.
Le cristal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ses appas,
Partout lui répète ses grâces,
Et reproduit votre embarras.

(1) Préville.

Il suffit pour la satisfaire;
Ne prétendez point l'occuper.
L'enchanteresse a su vous plaire,
Et va songer à vous tromper....
Allons, milord, prenez courage;
Un peu de caprice a son prix.
Vous seriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos milédis.
Dussiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londre.

Hume, souris à mes chansons,
Enfans légers de mon délire:
Ma main, parcourant tous les tons,
Aime à s'égarer sur la lyre.
J'oubliais, pour déraisonner,
Le philosophe respectable,
Et ne voyais que l'homme aimable
Qui voudra bien me pardonner.

A M. DE VOLTAIRE,

SUR LA COMPLAISANCE QU'IL A D'ÉCRIRE A TOUT LE MONDE.

Tu nous mis l'histoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques sots
Sous les verges de la satire
Et sous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France,
De la scène ils sont l'ornement.
Ils manquent un peu d'ordonnance;
Mais, toujours pleins de sentiment,
De pathétique et d'éloquence,
On les attaque vainement;
Ils ont nos larmes pour défense.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu poursuivis, sans conséquence,
Et La Beaumelle et Maupertuis;
Je les mets sur ta conscience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant soit peu de vaine gloire.
Je n'ai pas de peine à le croire;
Et ce n'est pas un grand péché.

Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton siècle donnant le ton,
Tu tiens le sceptre du génie,

Et le flambeau de la raison.
Volage amant de la sagesse
Dont tu ressuscitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeunesse.
Par toi, par ton heureuse adresse
Le Pactole plus illustré
Vient rouler son or égaré
Parmi les ondes du Permesse.
Les amans t'adressent leurs vœux,
Ils accourent dans ton asile;
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux.
Ta plume est le fléau du vice :
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la justice.
Tu consoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on déshonore;
Et quand le sage est tourmenté,
Voltaire est l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi sont réunis
Le philosophe qui disserte
Sans jamais effrayer les ris,
Et l'auteur qui tient table ouverte;
Fait peu commun aux beaux-esprits.

Mais, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteur avec excès ?
Rien, à mon gré, n'est si risible
Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les as seul avisés.
Si leur siècle les contrarie,
Tout est perdu, goût, équité;
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la postérité;
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.

Bardus paraît, et pour stupide
D'une voix il est proclamé;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé :
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur
Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.

Ta louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Être semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs :
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie et la détruit.

Toujours jaloux de renommée,
Car c'est le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes censeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y soudoyer des prôneurs?
Mais crains du moins leur maladresse;
Ils sont d'un gauche à t'effrayer :
Toujours prompts à s'extasier,
Ils te nuisent par leur ivresse.
Croirais-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta *Prude* obstinément
Et vanter intrépidement
Samson, tes odes, et *Pandore?*

Dans ton commentaire charmant,
Depuis qu'il t'a pris fantaisie
De persiffler si lestement
Le grand peintre de Cornélie,
Qui, sublime tout bonnement,
Ne sut persifler de sa vie,
Ne voilà-t-il pas tous nos sots
Qui vont étayant ton système,
Et sont de ton nouveau blasphème
Les infatigables échos?
Que ces bouffons, ces froids copistes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, si tu le veux,
Mais non pas tes panégyristes.

Converse avec les Diderots,
Les d'Alembert et les Duclos.
Du haut des sphères qu'il mesure,
Buffon brigue ton entretien :
Le confident de la nature
A mérité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre abbé
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les grâces nues

Dans maint roman très prohibé.
Du jour apprends l'historiette
Par ce fou volage et charmant
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le sentiment,
Comme contraire à l'étiquette;
Et qui, daignant éparpiller
Les trésors de son portefeuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit sortir un nouveau laurier.
Mais par tes billets circulaires
N'enhardis plus l'essaim bruyant
De ces insectes éphémères
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlans,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnans
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.

Adieu. De ce vain badinage
Ne va point te formaliser.
Un fou peut-il blesser un sage,
En ne voulant que l'amuser?
Ne cherche pas qui je puis être.
Je donne un conseil à mon maître
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'enveloppe,
J'osai rire quelques instans;
Et je vais pleurer à Mérope.

A M. DE PEZAY,

VOYAGEANT.

Où te promène ton destin,
Et quand finissent tes voyages?
Qu'as-tu vu? Des fous et des sages;
Moitié plaisir, moitié chagrin;
Nombre d'impertinens usages,
Gravés sur le marbre et l'airain;
Et des sceptres et des couronnes,
Hochets que la mort vient briser;
Des rois qui bâillent sur leurs trônes;
Et peuvent tout, hors s'amuser;
Quelques vertus, mille faiblesses;
Des sots, des dupes, des tyrans,
Et partout d'ennuyeux amans,
Qui se plaignent de leurs maîtresses.
C'est bien la peine de courir.
Tel est pourtant cet assemblage
D'êtres qui naissent pour mourir,
Et que Dieu fit à son image.
Que penses-tu de ces beaux lieux,
Où ce Calvin ingénieux
Vit prospérer son hérésie;
De ce séjour de l'industrie,
Berceau d'un cynique fameux,
Savourant loin de sa patrie
Le plaisir d'être malheureux,
Et le tout par philosophie?
Quel est ce Mont-Jura vanté,
D'où l'œil, sous un ciel qui s'épure,
Aime à contempler la nature
Souriant avec majesté;
D'où l'on voit la magnificence
Du dieu qui mûrit les moissons,
Le cercle éternel des saisons,
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons?
Ce mont, inaccessible aux vices,
Et voisin des hauteurs des cieux,
Ne semble-t-il pas orgueilleux
De dominer sur *les Délices?*
Mais de quoi vais-je te parler!
Le peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire;
C'est à Ferney qu'il faut voler.
A Médine en pèlerinage
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un imposteur soi-disant sage,
Qui mériterait nos mépris,
Malgré la secte qui lui reste,
N'étaient ces vierges bleu-céleste
Dont il meubla son paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révère,
Et de qui la cendre est si fière
D'occuper dans l'air un tombeau,
Qu'est-ce auprès de notre Voltaire,
Riche seigneur d'un bon château?
L'un, content d'être formidable,
Fut un charlatan sans gaîté;
L'autre est un enchanteur aimable,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité;
A notre faiblesse inquiète
Montre toujours les cieux ouverts,
Et ne se sert de sa baguette
Que pour embellir l'univers.
Il obtint la palme immortelle

Que l'autre ravit en tyran;
Et, dussé-je offenser le zèle
De quelque entêté musulman,
Le paradis de l'Alcoran
Vaut-il l'enfer de la Pucelle?

A M***.

De ton agreste solitude
Je vais donc quitter le repos;
Adieu ces tranquilles berceaux,
Où je consacrais à l'étude
Des jours plus sereins et plus beaux:
Adieu cet inculte ermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cygnes fidèles,
Mêlant l'albâtre de leurs ailes
Au vert naissant des arbrisseaux.
Je n'entendrai plus les marteaux
Dans tes forges retentissantes,
Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jaillissantes
Le plus indompté des métaux.
Lassé des champêtres tableaux,
J'errais sous la voûte obscurcie,
Où Vulcain, d'une main noircie,
Lui-même attise tes fourneaux.
Souvent j'y devançais l'aurore;
Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant et sonore
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui;
Du métal vaincre la rudesse,
A cent formes l'assujétir,
D'un fil lui donner la souplesse,
Ou le forcer de s'arrondir?
Ah! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos socs soient faconnés!
Qu'il se courbe en serpes utiles
Par qui nos grains soient moissonnés!
Que pour le dieu de la tendresse
Il forge les heureux verrous
Qui garantissent des jaloux
L'amant et sa jeune maîtresse!
Mais qu'il ne compose jamais
Les gonds, les barreaux détestables
De tous ces cloîtres formidables
Où la beauté, dans les regrets,
Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ses attraits!
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands
Qui courent prodiguer leur vie
Pour désennuyer leurs tyrans!
Sous la hache du despotisme
Ne tranche point notre destin,
Et n'aille pas de sang humain
Baigner l'autel du fanatisme!

O mon ami! tels sont mes vœux.
Toi, demeure dans ces asiles,
Où, simple, obscur et vertueux,
Tu ris du faste de nos villes
En voyant la pompe des cieux.
Près de ta respectable mère,
Tu mets à profit tes beaux jours,
Et j'ai vu leur paisible cours
S'embellir du soin de lui plaire.
La raison réglant tes désirs
Sous la zône de la jeunesse,
Enchaîne aux pieds de la vieillesse
Tes passions et tes plaisirs.
Tu peux, sans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens:
La nature enrichit ton âme
De ce qu'elle enlève à tes sens.

Pour moi, je ne sais quelle ivresse
Emporte et promène mon cœur;
C'est en regrettant la sagesse,
Que je cours embrasser l'erreur.
Oui, déjà tout mon sang bouillonne:
Les trésors parfumés des champs,
De Cérès les nouveaux présens,
L'amitié même, hélas! pardonne,
Rien ne maîtrise les élans
D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la fougue de ses penchans.
Fatigué du jour qui m'éclaire,
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimère en chimère,
Offrir un culte involontaire
Aux illusions du moment;
Acheter par de longues peines
Une étincelle de bonheur;
Crier: liberté! dans les chaînes,
Et rire au sein de la douleur
Dans une pénible mollesse
Consumer chaque triste jour.

Et surtout livrer ma faiblesse
A tous les rêves de l'amour.

Ah ! sans lui, qui pourrait nous plaire ?
Sans cet heureux enchantement,
Que resterait-il à la terre ?
L'ennui de vivre et le néant.

Tu vois trop quel est mon délire.
Ami, je ne puis le cacher :
L'amour lui seul peut m'attacher ;
C'est sa flamme que je respire.
Ce sexe, orné de mille attraits
Que son adresse multiplie,
Nous tient enchaînés à la vie
Par d'imperceptibles filets,
Dans ses défauts trouve ses armes,
Nous plaît en nous tyrannisant,
Et n'est jamais si séduisant
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
Toujours absous par nos désirs,
Il a tout, puisqu'il a les charmes
Et qu'il dispense les plaisirs.

Que dis-je ! une fougue imprudente
Sans doute égare mes esprits :
La jeunesse toujours ardente
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumière
Où l'homme, en soupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux.
Alors battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaisse verdure
Du bosquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'imposture,
Reposer mon œil épuré
Sur les tableaux de la nature.
Alors il faudra vous quitter,
Douces erreurs de notre aurore....
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.

A ZÉMIS,

PENDANT MON SÉJOUR A LA ROCHELLE.

J'ai vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible ;
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avait quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins ;
Vont à des nations sauvages
Porter nos vices et nos fers
Et ramènent sur nos rivages
Les dépouilles de l'univers.
Mon âme interdite et surprise
Goûte un plaisir mêlé d'horreur,
A l'aspect des flots en fureur,
Et de l'homme qui les maîtrise....

Viens ; embarquons-nous, ma Zémis ;
Fuis Paris, il a ses naufrages ;
Je te promets des vents soumis,
Un jour pur, un ciel sans nuages :
Tu n'as besoin que d'un souris,
Pour en imposer aux orages.
Les amours, ces dieux protecteurs,
Dont toujours l'essaim t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Sitôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns tiendront le gouvernail,
Les autres déploieront la voile
Et sur les flots à peine émus,
Les zéphyrs par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.

Il est des îles fortunées,
Où l'on aime sans en rougir ;
Où, renouvelant les années,
Le temps rajeunit le plaisir.
On ne trouve dans ces retraites,
Ni méchans, ni sots indiscrets ;
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offensent de naissans attraits ;
Point d'élégans saupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni gentilshommes de la chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un temple de feuillage,
Sur un autel orné de fleurs,
La nature unira nos cœurs

Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous serons libres, amoureux;
Et transporté sur nos rivages,
L'Européen ingénieux,
Rira bien de nos simples jeux,
Et nous prendra pour des sauvages,
Assez sots pour n'être qu'heureux.

Mais où m'égare mon délire ?
Ce n'est qu'un rêve, ma Zémis.
Restons où le sort nous a mis.
Pourquoi changerais-tu d'empire ?
Le dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant théâtre;
Ton joli nez que j'idolâtre
N'est point troussé pour les déserts.
Adieu, mon île et mon bocage.
Tout examen fait, demeurons,
C'est le plus sûr et le plus sage;
Et parmi ce monde volage,
Où l'amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que soit l'usage,
Le plus long-temps que nous pourrons.

A MADEMOISELLE CLAIRON,

SUR L'INDÉCISION DE SA RENTRÉE AU THÉATRE.

Rentres-tu ? ne rentres-tu pas ?
Prononce; éclaircis ce mystère.
Quand la gloire te tend les bras,
Pourquoi ferais-tu la sévère?
On se demande tour-à-tour :
« Hé bien, sait-on quelque nouvelle?
» L'aurons-nous ? reparaîtra-t-elle ?
» Jouera-t-elle au moins pour la cour ? »
C'est une alarme universelle,
Un deuil qui croît de jour en jour;
L'Europe entière te rappelle.
Sourde à ses cris, veux-tu, cruelle,
Bouder et l'Europe et l'amour ?
Oui, l'amour; il marche à ta suite,
Il te doit ses touchans attraits;
A ta voix il pleure ou s'irrite;
Ses triomphes sont tes bienfaits,
Et ta couronne de cyprès
Est sa parure favorite.

Allons, il faut prendre un parti.
Ma Clairon, vois où nous en sommes!
Plus d'actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout est anéanti.
Par toi Paris est au régime.
Reprenant ses antiques droits,
En vain Dumesnil quelquefois
Pour nous enchanter se ranime :
En vain Brizard, les sens troublés,
Vient étaler sur notre scène
Ses beaux cheveux gris-pommelés,
Et son âme républicaine :
Chevelure, âme, rien ne prend;
Tous nos jeunes talens succombent,
L'un sur l'autre les drames tombent,
Le public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes états sont dans l'anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet
D'un quart la recette est baissée,
Et Melpomène est éclipsée
Par le singe de Nicolet.
Toi seule à nos vœux indocile,
Causes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de son pays.

On dit, oh ! la plaisante histoire!
Que par un scrupule enfantin,
Tu ne veux point, dois-je le croire?
Trouver Laïs sur le chemin
Où tu prends ton vol vers la gloire.
Ce bruit est faux, je le soutien :
Laïs est si bonne personne !
Elle a des amans la friponne !
C'est un avoir qui sied fort bien.
Je suis juste, sois indulgente.
Il est permis d'être catin
Depuis dix-huit ans jusqu'à trente;
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'aigle, au milieu des airs,
Planant au-dessus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buissons
Les jeux des mouches libertines
Et les amours des papillons ?
Ah ! j'y suis : tu voudrais détruire
Ce ridicule préjugé,
Qui très sottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire;
Tu voudrais que tout simplement
Mérope, Alzire, Bérénice
Allassent jurer en justice,
Et qu'on les crût sur leur serment.

Console-toi : les immortelles
Qui président au double mont,
Déployant leurs brillantes ailes,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Vois l'amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime les dieux du paganisme;
Tous ces dieux-là sont bonnes gens,
Ils favorisent les talens,
Et proscrivent le fanatisme.
Clairon, tu leur dois de l'encens;
Et puisque le christianisme
N'ose, malgré tes vœux ardens,
Te compter parmi ses enfans,
Et te renvoie au catéchisme,
Choisis enfin des dieux plus doux,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous.
Sois toujours païenne et sublime,
Tu feras encor des jaloux.

A MA SŒUR,

QUELQUES HEURES AVANT DE QUITTER DIJON.

—

Que le vol du temps est rapide !
Je te vois depuis un moment,
Et déjà le sort qui me guide
M'enlève à ce loisir charmant
Où, dans le doux épanchement
De la tendresse la plus pure,
Je serrais si tranquillement
Un nœud formé par la nature.
Déjà hennissent dans ta cour
Les coursiers dont l'impatience
Va m'arracher à ce séjour.
Que leur fatale diligence
A de fois affligé l'amour !
Sans vouloir lui faire une offense,
L'amitié ressent comme lui
Le vide affreux, le sombre ennui,
Et tous les tourmens de l'absence.

Mais pourquoi vais-je t'attrister,
En m'arrêtant sur cette image?
Tout ici-bas n'est qu'un passage,
Et l'on s'unit pour se quitter.
Liqueur céleste et bienfaisante,
Toi qu'on voit mûrir sur ces monts,
Qui sur les côteaux bourguignons
As puisé ta sève odorante;
Toi qui vas par-delà les mers
Égayer les penseurs de Londre,
Les Russes prêts à se morfondre,
Si tu n'échauffais leurs hivers;
Les pachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belvéders;
L'iman, le bonze, le brachmane;
Surtout cet auguste sultan,
Qui, las de la pompe ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon profane,
Boit, jure avec ses icoglans,
Et laisse violer ses femmes
Par de petits eunuques blancs,
Qui poussent auprès de ces dames
Ce qu'ils ont de beaux sentimens :
Étourdis-moi, liqueur chérie;
J'ai besoin d'un moment d'erreur.
Qu'un sage à la raison se fie,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la philosophie.
De tes brouillards couvre mes yeux,
Et sauve mon âme attendrie
De l'amertume des adieux.

Du moins, ô ma plus sûre amie,
Je te laisse en des lieux charmans.
Parmi vous la coquetterie
N'a pas éteint les sentimens,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agrémens,
Sans avoir sa superficie,
Ses éternels raffinemens,
Et sa brillante perfidie.
Vos époux sont accommodans;
Je ne dirai rien des amans :
Mesdames, votre fantaisie
Fit leur valeur dans tous les temps.
Combien de belles sous les armes,
Méditant les plus doux combats !
L'enfant ailé, fier de leurs charmes,
Sonne la charge sur leurs pas.
Honneur à notre jeune Achille (1) !
Lorsque paisible et désarmé,
Il vient goûter dans cet asile
Le plaisir de se voir aimé.

(1) Le prince de Condé.

Que ce cortége doit lui plaire !
C'est l'aiglon qui sort de son aire,
Va nourrir ses jeunes ardeurs
Dans le foyer de la lumière,
Et las de porter le tonnerre,
Revient s'abattre sur des fleurs.

Dijon, que je te dois d'hommages !
J'ai vu dans tes murs florissans
Des cœurs vrais, de jolis visages
Et des grâces et des talens,
La parure de tous les âges,
Le charme de tous les instans.
Auprès d'une Vénus nouvelle (1)
J'ai vu les amours embellis
Lier Thémis, grave immortelle,
Avec la ceinture des ris,
S'accoutumer à sa présence,
Armer ses mains de leur flambeau,
Lever un coin de son bandeau,
Et se jouer dans sa balance.
J'ai vu ce célèbre Cîteaux,
Où quelques pieux personnages
Sont abreuvés du vin du clos,
Si digne d'enivrer des sages,
Et des gourmets, et des dévots.

Qu'entends-je ?... On m'appelle, on me presse,
Chère sœur : voici le moment.
Adieu : dans cet embrassement,
Reçois ma fidèle promesse
De t'aimer éternellement.
Je te jure qu'à ma maîtresse
Je n'oserais en dire autant.

(1) La première présidente.

AVIS AUX SAGES DU SIÈCLE.

Sages fameux, qu'allez-vous faire.
Laissez les dogues d'Angleterre
S'entremordre, se déchirer :
Vous sied-il d'amuser la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'est rien qu'ici l'on ne fronde;
Et, grâce à leurs dissensions,
Souvent les précepteurs du monde
En sont devenus les bouffons.
N'allez point faner sur vos fronts
Votre laurier sexagénaire :
Le souffle seul d'un vent contraire
Sèche les plus belles moissons.
Au Parnasse le trouble règne;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires mirmidons
Qui vont, sur la foi de vos noms,
Se rallier sous votre enseigne.
L'un, tenant l'*Émile* à la main (1),
Harangue en prose sa brigade :
L'autre à son escadron mutin
Lit jusqu'au bout la *Henriade.*
Tout cela vous paraît plaisant,
Sans doute ; et des rumeurs si folles,
Sur des esprits vains et frivoles,
Prouvent assez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide,
Froid, inexorable et léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'ose protéger,
Voudrait dégrader ce qu'il aime,
Semble se plaire à mépriser,
Et ne demande qu'à briser
L'autel qu'il a dressé lui-même.
S'il caresse, il va déchirer;
Sa faveur est toujours volage,
Et la satire le soulage
De la fatigue d'admirer.
Allons, imposez-lui silence :
Qui peut armer votre courroux ?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point assez de vous?
Eh ! de grâce, dormez tranquilles ;
Point de ces burlesques frayeurs.
Partout dans nos bourgs, dans nos villes,
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe sans cesse.
Multipliant vos traits sacrés,
Du burin la savante adresse,
Pour satisfaire à notre ivresse,
Vous a cent fois défigurés.
A votre gré tout s'exécute ;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute.
Tout vous sert, censeurs, partisans.
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis et malsonnans,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de temps en temps.
Le moyen de pouvoir se plaindre !

(1) On voit que cette pièce fut composée dans le temps des démêlés de Voltaire et de J. J. Rousseau.

Non, non, respectables rivaux,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Dès passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison :
Le jour tardif de la raison
Doit éclairer l'hiver du sage.
Aux athlètes qui sur vos pas
Se hasardent dans la carrière,
O mes maîtres! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adversaire.
Pour l'honneur de l'humanité,
Soyez unis, daignez m'en croire;
Vous avez la célébrité,
Il faut songer à votre gloire.
Il est des plaisirs si flatteurs!
Régner sur notre âme attendrie,
D'une céleste poésie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie
L'hydre affreuse de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui sait arracher l'innocence
Au couteau des persécuteurs :
Voilà vos droits, vos avantages.
Soyez toujours nos bienfaiteurs;
Et, plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

A M. DE PEZAI,

SUR LA GALANTERIE MODERNE.

—

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raisonne,
L'amour a perdu de son prix!
Les sages, Dieu me le pardonne,
Ne sont que des amans transis.
Le galant clergé de Cypris
Exclut les docteurs de Sorbonne,
Les géomètres, les maris,
Froid bétail qui toujours frissonne,
Et qui désole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide et mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit.
Oui, c'est l'instinct qui le fait naître;
Et l'analyse le détruit.
Eh! laissons cet enfant bizarre
Régler son vol sur le désir.
Qu'importe après tout qu'il s'égare,
Si l'erreur le mène au plaisir?

Quelle est notre galanterie
Dans ce beau siècle si vanté?
C'est l'oisive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime, et bientôt on s'évite;
On se prend, parce qu'on se quitte.
Tout est arrangé, concerté;
On fait des enfans par système,
Ou bien par un égard suprême
Pour la pauvre postérité.
L'amour, éternel moraliste,
Devient un dieu de cabinet :
L'amour est encyclopédiste;
Ce titre lui sied tout à fait.
Du bel esprit funeste empire!
Ton glacial, ton précieux,
Avec toi puissé-je proscrire
Tous tes suppôts volumineux,
Dont le travail fastidieux
Fait bâiller tout ce qui respire!
Mes bons, mes stupides aïeux,
Que je vous aime et vous regrette!
Donnez-moi donc votre recette :
Plus sots, vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la chevalerie,
Revenez encor parmi nous.
Revenez, galante folie,
Amadis terribles et doux,
Vous qui de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'univers;
Vous qu'on voyait tout entreprendre,
Pour vos belles, pour leur bonheur,
Et dont l'amour soumis et tendre
N'osait attaquer un honneur
Qu'elles n'auraient osé défendre!
Que j'aime ce fou suranné,
Ce preux paladin de la Manche,
Au long visage décharné,
Mais à l'âme sensible et franche,
Qu'au pied d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune
Se fessant au clair de la lune
Pour l'amour et pour Dulciné!
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland,
Dans son héroïque furie

Si fou, si risible et si grand,
Troubler le cristal des fontaines,
Injurier les doux zéphyrs,
Effrayer les bois et les plaines
De ses longs et bruyans soupirs;
Pleurer la honte de ses chaînes;
Et l'œil sombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de faiblesse,
Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse !
Les voilà ces emportemens,
Et ces écarts, et ce ravage,
Ces fougues du cœur et des sens,
Que je préfère au persiflage
De tous nos scélérats charmans.
L'Amour est le dieu des orages.
Raison, le plus froid des tyrans,
Mêle-toi de faire des sages,
Et laisse en repos les amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer.
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre;
Amis, je me fais chevalier.
Je veux dissiper l'imposture;
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la nature
Avec le véritable amour.

Damis, ne va point me distraire;
Ils pourraient encor m'échapper.
Tu sais trop, pour les rattraper,
Combien j'ai de chemin à faire.

A M. LEMIERRE,

EN LUI ENVOYANT MA TRAGÉDIE DE PIERRE-LE-GRAND.

Ami, je hais les dédicaces
Et le ton des adulateurs :
Je demande un sourire aux grâces,
Rien au faste des protecteurs.
Jamais par le moindre acrostiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les sots, que le hasard fit grands,
Pourraient bien transir dans leur niche,
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altière,
Qui de sa triste oisiveté
Prétend que l'on soit tributaire.
Ma maîtresse et la vérité
Sont les rois à qui je veux plaire.
A l'aspect du vice fêté,
Ma muse, d'un œil irrité,
Se rejette, toujours plus fière,
Dans les bras de la liberté.

Par sagesse ou par imprudence,
Je fuis tout succès mendié,
Et du sein de l'indépendance
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux sur la peinture
De ce guerrier législateur,
Qui par son souffle producteur
Dans le Nord changea la nature;
Rassembla les germes épars
Des talens et de l'industrie;
Et, se créant une patrie,
Fit luire le soleil des arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux,
Je suis sans doute encor novice :
Ami, je me borne à l'esquisse,
Et te laisse les grands tableaux.

On nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi seule appuyé,
Jadis marcha sur l'onde amère,
Sans se mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci, plus terre à terre,
Serait, je crois, bientôt noyé,
S'il était par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du parterre.
Pour toi, brave cet océan;
Hasarde et vogue à pleines voiles.
Guillaume, Hypermnestre, Artaban,
Voilà tes vents et tes étoiles.
Mais, tout près de toucher le bord,
Si tu succombais à l'orage,
Sur un débris gagne le port,
Et reviens, te moquant du sort,
Rire avec moi de ton naufrage;
Tu trouveras un jour serein
Sous le berceau qu'on te destine :
Je t'attends le verre à la main,
Et je t'attends avec Corine.

A M. GRESSET,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DES TOURTERELLES.

Toi, qui nous mis dans le secret
De l'auguste sénat des grilles,

Qui chantas les saintes vétilles
Et célébras un perroquet,
Souffre, près de son mausolée
Que ta main couronna de fleurs,
Deux oiseaux qui chez les neuf sœurs
Sont d'une moins haute volée,
Mais doux, constans, et point jaseurs.
Je l'avoûrai; mes tourterelles
Qui, n'ayant vu que mes berceaux,
N'ont jamais su qu'être fidèles,
Doivent respecter ton héros,
Grand voyageur, amant des belles,
Plein des tournures naturelles
Qu'il prit jadis sur les bateaux;
Toujours tapi dans les ruelles,
Et cavalier dans ses propos,
Il a l'audace qui sait plaire :
Scandale ou non, j'aime à le voir,
Mordant l'abbesse ou la tourière;
Faisant voltiger le mouchoir
D'un sein voilé par le mystère,
Et troublant le pieux manoir
Par son langage militaire.
On roucoule dans ma volière,
Lorsque l'on jure à ton parloir.
Mes oiseaux n'ont rien dans la tête
Que les soucis de leur amour;
Or, on sait que pendant le jour
L'amour tout seul est un peu bête...
Mais c'est à toi que je reviens.
O toi, le dieu des jolis riens,
Et de l'aimable persiflage,
Tu nous dois ce piquant tableau
Où, dans les dortoirs solitaires,
L'amour se glisse incognito
Et vient épier ses mystères
Au faible jour de son flambeau.
C'est là qu'en dépit des scrupules,
Il contemple avec volupté,
Dans le silence des cellules,
Les faiblesses de la beauté;
Ce feu qui naît avec les charmes
Ces surprises du sentiment,
Ces langueurs, ces touchantes larmes,
Qu'essuieraient la main d'un amant;
La troupe riante des songes
Confiant la guimpe aux désirs,
Et l'éclair des heureux mensonges,
Et le fantôme des plaisirs.

Trace-nous ces douces images,
Et moque-toi de tes sermens;
Fais encor sourire les sages;
Désespère encor les pédans.
Malgré les arrêts foudroyans
De ces petits aréopages,
Où tant d'illustres personnages
Tiennent le sceptre des talens,
Protégent les gouvernemens,
Et dirigent les griffonnages
De nos Lycurgues sémillans;
Écris toujours des vers charmans
Pour les hommes de tous les âges,
Et pour les nonnes de vingt ans,
Qui liront toujours tes ouvrages.

LIVRE SECOND

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Brillante encor des fleurs de l'âge,
Tu ceignis le bandeau des rois;
Le Soli-kan te rend hommage;
La Néva, fière de ses droits,
Aime à réfléchir ton image,
Et, sans envier l'or du Tage,
Roule ses glaçons sous tes lois.
Tu régis cet empire immense
Dont la nuit couvre l'orient,
A l'instant que des feux qu'il lance
Le jour embrase l'occident.
Un vaste et merveilleux ouvrage (1),
Ce lien de deux grands états,
Te fait toucher à ces climats
Où, respectable sans combats,
On est soumis sans esclavage;
A ces rivages florissans,
Habités par ce peuple antique,
Qui, depuis près de cinq mille ans,
Dans un calme philosophique,
Échappe au ravage des temps;
Sous le voile de ses pagodes
Adore un Être protecteur;
Trafique avec nous de ses modes,
Et garde pour lui son bonheur.

Mais tout ce brillant apanage,
Ces titres superbes et vains,
Et ce dangereux avantage

(1) *La Grande Muraille.*

De gouverner quelques humains,
Ne sont rien au regard du sage.
Il vient, la balance à la main,
S'asseoir sur les marches du trône.
Ses yeux, fermés sur la couronne,
Sont ouverts sur le souverain.

Le cri d'une injuste victoire,
Qui se mêle au cri des mourans
Égorgés des mains de la gloire,
Pour l'affreux plaisir des tyrans;
Tout pouvoir qui nuit et qui blesse,
Tout sceptre lâchement porté,
Et tout laurier ensanglanté,
Sont vils aux yeux de la sagesse.
Quand elle ose élever sa voix,
C'est pour ceux que le ciel fit naître
Puissans et justes à la fois;
A qui l'on permet d'être rois,
Parce qu'ils sont dignes de l'être;
Pour qui l'auguste vérité
N'a point encor perdu ses charmes;
Qui, comme toi, sèchent les larmes
De la plaintive humanité;
Dont l'inquiète bienfaisance
Adoucit les secrets tourmens
De la courageuse indigence;
Des Muses ranime les chants,
Et va répandre l'abondance
Dans l'asile obscur des talens.

Combien il faut que l'on t'admire,
Et qu'on répète à l'univers,
Qu'une souveraine respire,
Dont les yeux sont toujours ouverts
Sur l'infortuné qui soupire;
Qui prévient ses timides vœux,
Et dans un transport généreux,
Loin des bornes de son empire,
Cherche à faire encor des heureux!
Ainsi ce globe de lumière,
Qui, sous un ciel brillant et pur,
Poursuivant sa vaste carrière,
Roule des flots d'or et d'azur,
D'un seul point luit sur tous les mondes,
Éclaire le noir Africain,
Blanchit la perle au sein des ondes,
Et dans ses cavernes profondes
Va mûrir l'or du Mexicain.

Par tes soins il va donc renaître
Ce philosophe respecté (1),
Et qui fut malheureux, peut-être
Pour trop aimer la vérité.
Désormais, vainqueur de l'envie
Dans son heureuse obscurité,
Il peut, sans redouter la vie,
Aller à l'immortalité.
Homère, Virgile, Pindare,
Vous ne lui serez point ravis.
Une faveur sublime et rare
Lui rend ses dieux et ses amis;
Ses vrais amis, les seuls fidèles,
Les seuls que l'on retrouve, hélas!
Au sein des disgrâces cruelles;
Les seuls qui ne soient point ingrats.
Dans le cours de ces doctes veilles,
De ces laborieuses nuits,
Qui font éclore les merveilles
Dont nous allons être enrichis,
D'un esprit actif et paisible
Il poursuivra ses longs travaux,
Sans craindre le retour horrible
Des soucis pires que les maux.
Il aura du plaisir encore
A voir, dans son humble séjour,
Poindre la clarté de l'aurore
Et les premiers feux d'un beau jour.

Alors, si tu viens à paraître,
Toi, sa fille, objet de ses vœux,
Des pleurs couleront de ses yeux.
Orgueilleux de t'avoir fait naître,
Il osera se croire heureux,
Dans l'espoir que tu pourras l'être;
Et te soulevant dans ses bras,
Bénira la main tutélaire,
Qui, par des secours délicats,
Tranquillise le cœur d'un père.

Quel grand exemple pour les rois!
Leur suprême magnificence
Brille moins dans la récompense
Que dans l'équité de leur choix.

Poursuis, illustre Catherine!
Tu sens ces grandes vérités
Par qui sont toujours cimentés
Les trônes que le ciel destine
A de hautes prospérités.

(1) Il s'agit ici de Diderot, qui était sur le point de vendre ses livres, afin de pourvoir à l'éducation de sa fille. Catherine lui fit donner 15,000 francs pour sa bibliothèque, qu'elle lui laissa sa vie durant, en ajoutant à ce bienfait une pension de 1,000 francs, comme bibliothécaire des livres qu'elle laissait à sa garde.

Pierre s'élève; la Russie,
Pour naître, attendait ce héros.
Sous les ailes de son génie
Il va féconder ce chaos.
En vain son sang brûle et bouillonne,
Il est toujours maître de soi;
Il sait descendre de son trône,
Pour y remonter en grand roi.
Il foule aux pieds ces vains fantômes
Qui pouvaient retarder ses vœux.
Pierre a su te créer des hommes,
Et tu sauras les rendre heureux.

Déjà dans une cour polie
Tout sert et prévient tes désirs;
Ta voix excite l'industrie,
Le goût ennoblit tes plaisirs.
L'essaim des amours t'environne;
Je les vois, jouant près du trône,
A la palme auguste des arts
Enlacer les fleurs les plus vives;
Et réchauffés par tes regards,
Ne point envier d'autres rives.
Tu ne dois pas le dédaigner,
Ce culte flatteur et sincère;
Plus d'une femme a su régner;
Bien peu de reines ont su plaire.

Jouis de ces faveurs des cieux.
Pour moi, caché sous un nuage,
Permets que j'échappe à tes yeux.
Content, à l'abri de l'orage,
Je ne demande rien aux dieux.
Si j'avais été malheureux,
Tu n'aurais pas eu mon hommage.

A M. D***,

QUI ME CONSEILLAIT DE RÉPONDRE A UNE CRITIQUE.

Vous voulez, pour un faible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin,
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en écrivain,
Quand je puis m'amuser en sage?
Ma foi, je n'ai point ce courage.
A mon drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance:
Le public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience;
J'ai cédé par reconnaissance
Aux vœux de ce juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je pense.
Après cet accommodement,
Dans l'arène irais-je descendre,
Remuer une triste cendre
Qui repose paisiblement?
C'est trop exiger, trop prétendre;
Laissons mon drame, s'il vous plaît.
C'est bien assez de l'avoir fait,
Sans qu'il faille encore le défendre.

Que j'aime la sérénité
De l'apathique Fontenelle!
Je veux le prendre pour modèle,
Au moins dans sa tranquillité.
Le bonhomme, selon l'usage,
Fut par les sots persécuté.
Déjà sifflait sur son passage
La triste médiocrité.
Ses yeux se détournaient à peine;
A peine il entendait leurs cris:
Il se sauvait, par le mépris,
Des tourmens que donne la haine.
Enfin, très dispos et très vieux,
Dans un calme voluptueux
Il mourut, sans daigner confondre
Les sots, qu'il dut bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainsi mort sans leur répondre.

A M. COLARDEAU,

EN LUI ENVOYANT L'ODE CONTRE LES DÉTRACTEURS DE LA POÉSIE D'IMAGES.

Quand je défends la poésie,
A toi seul, poète charmant,
J'ose offrir son apologie:
A toi, peintre du sentiment,
Qui des sons connais la magie:
A toi, mélodieux amant
Des déesses de l'harmonie.
Déjà tes pinceaux enchanteurs,
Dont l'art savant t'immortalise,
Ont fait passer dans tous les cœurs
Les intéressantes douleurs

Et de Caliste et d'Héloïse;
Déjà l'on t'a vu, d'une main
Libre à la fois et circonspecte,
Embellir le Temple divin
Dont Montesquieu fut l'architecte.
Au milieu des plus doux concerts,
Ta muse brillante et rapide
A cueilli les roses de Gnide,
Qui refleurissent dans tes vers.
Même on t'a vu, des sombres rives
Interrogeant les longs échos,
Évoquer les ombres plaintives
Que du Styx enchaînent les eaux;
Et parcourant ces bords nouveaux,
Unir ta guirlande légère
A la couronne funéraire
Qu'Young ravit sur les tombeaux.
Chantre aimable et mélancolique,
Qu'ils sont loin de toi ces rimeurs,
Au ton plaisamment despotique,
Qui lassent jusqu'à leurs prôneurs
Qu'a démentis la voix publique;
Ces petits Tantales si vains,
Dont l'audace toujours active
Touche la palme fugitive
Qui toujours échappe à leurs mains!

Souffre en paix leur sotte arrogance,
Et gardant ta sérénité,
Vois-les pâlir en ta présence
Du remords de leur nullité.
Dans le dédale des intrigues
Ils quêtent des admirateurs;
Et par la honte de leurs brigues
Ils ramperont jusqu'aux honneurs.
Toi, chéris ton indépendance;
Goûte ses paisibles douceurs,
Sans fiel, quoique sans récompense;
Mais avant tout, sans protecteurs.
Par cent motifs... que l'on devine,
On se fait à leur abandon.
Les succès furent pour Pradon,
Et les lauriers sont pour Racine.

J'ai, pour moi-même, exécuté
Tous les conseils que je te donne:
D'utiles soins m'ont écarté
Du champ où l'adresse moissonne
Et répand la stérilité.
Loin de nous l'inquiète ivresse,
Celle au moins qui peut tourmenter:
Mêlant l'étude et la paresse,
Laissons les sectes s'agiter.
Le calme est fait pour la sagesse.

A LA LUNE.

Des nuits fantasque souveraine,
Toi qui d'abord, en beau croissant,
Parais sous un dôme d'ébène,
Et vas toujours t'arrondissant:
Écoute un fou qui de ta grâce
Plus d'une fois fut enchanté,
Et qui, s'égarant sur ta trace,
Au doux rayon de ta clarté,
Aime à poursuivre dans l'espace
Ta vagabonde majesté.
Quoique le jour te discrédite,
J'ai beaucoup de respect pour toi,
Depuis que j'ai su qu'on t'habite,
Qu'on extravague sous ta loi,
Que tu contiens dans ton orbite
Des maisons, des clochers qu'on cite,
Des curés prêchant pour la foi,
Et quelque chose qui s'agite;
Qu'enfin chez toi l'on trouve aussi
Plus d'une nymphe blonde ou brune,
Et que tout ce qu'on fait ici,
On peut le faire dans la Lune.

Dans ses loisirs intéressans,
Autrefois le bon Fontenelle
Fit de l'esprit à tes dépens,
Et t'accabla comme une belle
De madrigaux assoupissans.
Tu t'es, je crois, bien amusée
Des fioles de Cyrano,
Ce philosophe en domino,
Digne d'estime et de risée.
Je ne veux point en vérité,
Comme ce Bergerac vanté,
Dans les airs m'ouvrant un passage
Au gré d'un mobile aimanté,
Chez toi faire un second voyage:
Mais je prétends sans verbiage
Avec toi conclure un traité.
Du globe appelé sublunaire
Je suis plénipotentiaire,
Par d'illustres fous député,
Et nous pouvons parler d'affaire.

Voici le fait. Certain lutin,

Qui, voyageur très volontaire,
Sur un beau rayon gris-de-lin
Va galopant dans l'atmosphère,
M'a dit à l'oreille, un matin,
Qu'il te trouve un peu solitaire.
Trop peu de gens meublent ta sphère :
A mon gré ce monde est trop plein,
(Les sots font foule sur la terre)
Et je voudrais avec raison,
Sauf cependant l'avis d'un autre,
Accrocher à ton tourbillon
Ce qui m'a choqué dans le nôtre.
On dit qu'on mène tout à bien
Avec la puissance attractive :
J'aurai besoin de ce moyen
Pour que, sans te frustrer de rien,
Par les airs notre envoi t'arrive.
Mais convenons : je te préviens,
Sans vouloir employer la ruse,
Que sur ce globe je retiens
Tout ce qui l'instruit, ou l'amuse ;
Les bons écrits, les jolis riens,
Nos beaux esprits sans insolence,
Nos agréables libertins,
Nos convives sans pétulance,
Quelques unes de nos catins ;
La sagesse, l'étourderie,
Le ton, la grâce et les travers
De notre bonne compagnie,
Les grands livres, les petits vers,
Zadig, et l'Encyclopédie ;
Nos moralistes consommés,
Nos sylphides aux goûts fragiles,
Bâtissant à nos yeux charmés
Les édifices emplumés
De leurs coiffures volatiles ;
Les airs de Gluck et de Floquet ;
Les arts, les lois, les ariettes ;
Buffon, Jean-Jacques et Gresset ;
Nos connaissances, nos bluettes ;
Ce qu'on admire et ce qui plaît,
Et les penseurs, et les coquettes.

Dût la clause avoir des frondeurs,
En la tenant, fais ton partage.
Attire à toi ces beaux diseurs,
Plaisans surannés d'un autre âge,
Et les martyrs du persiflage,
Dont ils furent les inventeurs ;
Ces poètes de fantaisie,
Guerriers, amans, auteurs benins,
Qui, dans leur noble frénésie,
Font gémir de leurs drames nains
Les tréteaux de la bourgeoisie ;
Ces colonels législateurs,
Qui, fiers de leurs doctes prouesses,
Dressent un code pour les mœurs
Dans le boudoir de leurs maîtresses ;
Tous ces espiègles clandestins
Dont la muse très occupée
Fait de petits extraits malins
Pour s'élever à l'épopée ;
Ces athlètes infortunés
Qui, se présentant sur l'arène,
De linceuls encapuchonnés,
Risquent au grand jour de la scène
Leurs funèbres colifichets,
Et du noir charbon des Anglais
Ont barbouillé leur Melpomène.
Prends encor, prends, si tu le veux,
Ces Orestes si langoureux,
Aux sens flétris, aux cœurs malades,
Qui, très passionnés pour eux,
Sont de glace pour leurs Pilades ;
Ces bouffons cités et courus,
Qui pensent enchanter la ville
Et prennent le béguin de Gille
Pour la couronne de Momus.
J'ai lu, dans je ne sais quel sage,
Que chez toi l'on dort sobrement ;
Mais fais-y lire quelque ouvrage
De nos Zoïles d'à présent,
On y dormira davantage.
Pour cet effet il sont divins,
Et tout veut que je t'en réponde.
Un feuillet de ces écrivains
Suffit pour assoupir le monde.

Enfin, si cette offre te plaît,
Élève à toi ces beaux génies
Qui te conviennent tout à fait,
Ces peuplades, ces colonies,
Se formeront dans le trajet.
Et c'est un univers tout fait,
Qui dans le tien trop imparfait,
Va fonder des académies.

AUX POÈTES MODERNES.

Amans des Muses, pauvres diables,
Qui courez à la gloire au milieu des sifflets,
Et qui vivez bien misérables
Dans le risible espoir de ne mourir jamais ;

Vous arrivez trop tard : Apollon se repose,
Il laisse pendre aux chênes d'Hélicon
Sa vieille couronne de rose.
Dans l'âge heureux de la raison
On n'est plus rien que par la prose.
La rime agonisante a perdu son renom;
Au beau sexe lui-même elle cesse de plaire :
Témoin nos femmes du bon ton.
Un luth galant ne saurait les distraire.
De la maîtresse de Cléon
J'ai vu gémir la chiffonnière
Sous le grave poids d'un Bacon.
Locke enivre Chloé; Lise la minaudière
Anonne doctement Collins et Warburton,
N'applaudit, n'admire Voltaire
Que quand il explique Newton
Ou raisonne sur la lumière.
Doris raffole de Platon,
Découvre un monde imaginaire,
Avec Descartes habite un tourbillon,
Goûte Tyco-Brahé, veut expliquer la sphère,
Et croirait déroger en lisant Pavillon.
Qu'êtes-vous devenus, hôtel de Longueville,
Boudoirs de Sceaux, jardins d'Anet?
Les jeux aux vrais talens ouvraient ce triple asile :
La riante beauté sans orgueil y brillait,
Et la muse la plus facile
Était celle qu'on accueillait.
Dans un Temple charmant que le goût se rappelle,
Et dont lui seul était le dieu,
L'amour avait une chapelle
Que desservait le grand-prêtre Chaulieu,
Pontife un peu goutteux, mais célébrant fidèle,
Et digne en tout des prêtresses du lieu.
Là jamais n'entra la sagesse,
A moins qu'elle n'eût pris un hochet à la main,
Et ne semât des fleurs sur le chemin
Qui mène l'homme à la vieillesse.
On n'y disait pas quatre mots
Sur la cherté des grains ou les effets royaux.
Les ministres régnans, leur faveur, leurs disgrâces
Ne venaient point attrister les propos.
En chœur on y buvait aux grâces;
Ou, s'il était aimable, on chantait un héros.
Aujourd'hui, quelle différence!
L'ennui préside à nos repas,
On n'y rit plus, on n'y boit pas,
Mais on disserte, mais on pense;
Des buveurs d'eau la froide engéance
Ose armer Comus d'un compas,
A ses côtés fait asseoir l'abstinence,
Et règle à l'entremets le destin des états.
Et puis, faites des vers! Partout de froids Aristes;
Des gens sobres, des protecteurs!
Citez-moi, s'il vous plaît, deux accidens plus tristes
Que des dîners d'agriculteurs
Et des soupers d'économistes;
J'aime les fous à table, et non pas les docteurs.

AU CHEVALIER DE BONNARD.

Toi qui, pour battre la raison,
Pris les hochets de la folie;
Toi, qui promets à ta patrie
Le philosophique abandon,
Les mœurs, l'aisance et le génie
Du paresseux Anacréon;
J'ai lu vingt fois tes vers aimables :
Par le goût même ils sont polis;
Chapelle en faisait de semblables;
Je souffre moins, quand je les lis.

Oui, le premier trésor du sage,
Je le sens bien, c'est la santé;
Sans elle il n'est plus de bel âge,
Sans elle, adieu la volupté!
Dans un corps que le mal ravage,
En dépit de sa dignité
L'âme joue un sot personnage;
Et l'œil de la divinité
Y cherche à deux fois son image.

Quant à l'amour, ce cher vaurien,
Il fuit les rideaux d'un malade,
Pour aller faire une escapade
Près de ceux qui se portent bien.
Le fripon est toujours le même,
Toujours volage, et sans pitié :
Mais si je m'en vois oublié,
S'il désespère un cœur qui l'aime,
Dépendant sans être lié,
Je foule à mes pieds ses guirlandes,
Et je transporte mes offrandes
Sur les autels de l'amitié.

A M. DE CHAMFORT,

AUTEUR D'UN ÉLOGE DE LA FONTAINE.

Quelque part que soit le bonhomme
(Dieu le sait, moi je n'en sais rien),

Je suis sûr qu'il te veut du bien,
Et qu'il sourit dès qu'on te nomme.
Le voilà ce cher paresseux,
Si négligé pendant sa vie,
Élevant son front radieux
Que couronne une académie!
On sait enfin l'apprécier!
Dans son portrait sa grâce éclate,
Et ta louange délicate
Rafraîchit encor son laurier.
Tu nous mets dans la confidence
De ses pacifiques humeurs,
Et nous découvres l'alliance
De ses talens avec ses mœurs.
Très finement tu nous exposes
Le mystère de ses écrits,
Et les fleurs que tu décomposes
Ne perdent point leur coloris.

Tu nous peins sa philosophie
Qui fut un instinct précieux,
Sa nonchalante bonhomie,
Un sens droit caché sous les jeux,
Une foule de mots heureux
Qui font rire jusqu'à l'envie,
Sa piquante naïveté,
Et sa *simplesse* et sa gaîté,
Et la bêtise du génie.
Du fond des immortels réduits,
A cette heure il te dit peut-être :
Ma foi, je ne croyais pas être
Si grand homme que je le suis.
Quoi, là-haut encore on me cite,
Moi, très modeste fablier!
Vous venez de m'initier
Dans le secret de mon mérite.
Si c'est un piége qu'on me tend,
C'est avec plaisir que j'y donne.
Dans ce beau portrait qui m'étonne,
L'esprit se montre à chaque instant :
Et je crois, Dieu me le pardonne,
Que mes renards n'en ont pas tant.

Mais où va ma muse infidèle,
Que souvent je suis malgré moi?
Peintre charmant, ce n'est qu'à toi
De faire parler ton modèle.

AUX COMÈTES.

Fuyez, vous qui dans l'épouvante
Faites languir notre univers;
Qui devez bientôt dans les airs
Crinière éparse et flamboyante,
Croiser vos terribles éclairs.
Dans cette joute peu commune,
Vous allez, dit-on, écorner
Le disque innocent de la lune,
Qui, clouée à sa voûte brune,
Ne pourra point se détourner.
Déjà pour elle j'en frissonne :
Elle est là depuis si long-temps!
Pourquoi, désertant votre zone,
Déranger l'astre des amans?
Et puis, quelle frayeur mortelle,
Lorsque sur nous tombant soudain,
Soit en masse, soit en parcelle,
Elle viendra, sans nul dessein,
Culebuter l'axe voisin
Qui fut favorisé par elle;
Ce globe paisible et serein,
Qui, formé d'eau, d'air et de poudre,
Allait toujours son petit train,
Malgré quelque choc souterrain,
L'ouragan, les rocs et la foudre.
Couple effrayant, couple fougueux,
Qui, dans les déserts de l'espace,
Laissez au loin courir vos feux,
Cette fois nous ferez-vous grâce
De vos épouvantables jeux?

En traçant votre itinéraire,
Tous les radoteurs calculans,
Et tous les aveugles lorgnans,
Épars sur notre fourmilière,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelque mille ans.
Cette erreur, quoique très légère,
Rend un peu de calme à nos sens :
Elle rassure nos enfans,
Nos esprits-forts, nos femmelettes,
Fait qu'on ne croit plus aux lunettes,
A l'astrolabe des savans;
Que l'on rit au nez des prophètes;
Que l'on danse au bruit des volcans,
Et qu'on se moque des comètes.

Quoi qu'il en soit, d'exterminer

Si vous avez la fantaisie,
L'époque est assez mal choisie.
Pourrez-vous bien vous déchaîner
Contre un monde plein d'harmonie,
Que la saine philosophie
Allait enfin illuminer;
Où Dieu n'aurait osé tonner,
De peur de l'Encyclopédie?

Voulez-vous noyer ou brûler,
O comètes impitoyables,
Tant de puissances respectables,
Qui sans vous sauront dépeupler
La terre où vivent leurs semblables?
Témoin ce Salomon du Nord,
Monarque ensemble et philosophe,
Toujours à raison du plus fort
Traitant le pays limitrophe;
Au besoin usant de détour,
Afin de hâter la besogne,
Et pour s'arrondir à son tour,
Posant la griffe du vautour
Sur une part de la Pologne.
Mais, si tout cela ne peut rien,
Que du moins, astres sanguinaires,
Vos chocs respectent le lien
De nos auteurs vivant en frères,
Et les plaisirs et les lumières
Du pacifique citoyen.
Parmi le trouble affreux des sphères,
O ciel! iriez-vous consumer
Tant de richesses littéraires
Si bien faites pour désarmer;
Tant de trésors hebdomadaires,
De petits riens à grands effets,
D'historiettes funéraires,
Des opuscules si parfaits,
Des brochures si nécessaires,
Tous nos drames patibulaires,
Surpris, hélas! en plein succès;
Nos fins libelles, nos pamphlets,
Où s'exhale l'humeur caustique
De tous ces beaux esprits follets
Qui régentent la république?
Le bel ouvrage que voilà!
O désastre! ô douleur trop vive!
Les mondes en tremblent déjà:
Mais s'il faut que le coup arrive,
Faites qu'après tout ce train-là,
En moi Deucalion revive,
Et que Zélis soit ma Pyrrha.

A MA MUSE (1).

A merveille! il faut que j'expie
Tes incartades, tes humeurs!
N'y compte pas, muse étourdie,
Et vas extravaguer ailleurs.
Toi, censurer l'auteur d'Alzire!
Afficher le ton magistral!
En vérité, tu me fais rire
Avec ton bonnet doctoral.
Parcours nos prés et nos bocages;
A l'ombre des myrtes naissans,
Fais jouer les amours volages
Parmi les nymphes de nos champs:
Mais fuis les monts et les orages.
Novice encore et sans soutien,
Prends désormais l'avis des sages,
Au lieu de leur donner le tien.
Peins-tu le dieu de la lumière?
Ne vois que les brûlans rayons
Qu'il lance en faisceaux sur la terre
Songe qu'il mûrit les moissons
Par une chaleur salutaire;
Et pardonne à l'astre éclatant,
Qui nous anime et nous éclaire,
De s'éclipser un seul instant.
Allons, répare ton offense.
Le cœur contrit, l'air pénitent,
Cours à Genève en diligence,
Dans le plus simple ajustement.
Aborde en muse bien soumise
Celui que tes traits ont blessé:
Dis-lui sans rire, et l'œil baissé,
Qu'au moins j'ai blâmé la sottise.
Sois l'écho de mes sentimens;
Qu'il sache combien j'idolâtre
Ses vers, sa prose, ses romans,
Ses histoires et son théâtre,
Ses petits libelles charmans,
Surtout cette gaîté folâtre,
L'effroi des sots et des méchans.
S'il est inflexible pour toi,
Fuis, je t'abjure et t'abandonne;
Reviens encor, s'il te pardonne:
Mais, pour signal, rapporte-moi
Une des fleurs de sa couronne.

(1) A l'occasion d'une petite pièce intitulée: *Avis aux Sages*, qui avait déplu à Voltaire.

A M. DOIGNI.

—

Deux succès, me dis-tu ! serait-ce une chimère?
Je crois rêver encor : mais c'est toujours un bien.
De nos illusions, ami, ne perdons rien;
Profitons d'un beau songe, et buvons à Glycère.
Quels que soient les retours du volage destin,
Quand on aime et qu'on boit, il est au moins certain
Qu'on n'est pas sifflé du parterre.
Loin de moi l'âpreté d'un censeur ombrageux!
Je parle à l'amitié, j'ai le droit de tout dire.
S'il faut peser ses mots et compasser ses jeux,
Pour rester libre et gai, j'abjure l'art d'écrire.
Mais revenons à tes charmans essais;
Occupons-nous de toi, de tes vers agréables.
Du Pinde, dont la gloire habite les sommets,
Quand tu franchis les hauteurs formidables,
Quel noble espoir t'échauffe, et quels sont tes projets?
Émule ambitieux des maîtres de la scène,
Ces monarques du double mont,
Iras-tu couronner ton front
Du noir cyprès de Melpomène?
Tremble que ses touchans attraits
N'égarent tes talens en séduisant ton âme;
Avant de céder à sa flamme,
Approfondis tous ses secrets.
Vois l'amour, la fureur, la haine,
Vois de nos passions le cortége inhumain
Mettre le poignard dans sa main
Et guider sa marche incertaine.
Son trône, où siége le malheur,
Est suspendu sur un abîme;
Les passions pressent son cœur
Entre le remords et le crime;
On aime la profonde horreur
Que son front ténébreux imprime,
Et, grâce à son charme sublime,
Le plaisir naît de la terreur.
Toi, l'aigle du théâtre, ô Corneille, ô grand homme!
Toi qui, d'un vol majestueux
Planant sur les tombeaux de Rome,
Évoquais les mânes fameux;
Sur ton auguste mausolée
La muse verse encor des pleurs;
On a suspendu ses douleurs,
Mais on ne l'a pas consolée.
Qui de nous te suivra dans les plaines de l'air!
Phaéton risqua tout : il fut réduit en poudre,
Et l'oiseau seul de Jupiter
A pu jouer avec la foudre.
Cher Doigni, faveurs pour faveurs,
Bornons plutôt nos vœux à celles de Thalie :
Moins auguste et moins grave, elle en est plus jolie.
Molière eut ses lauriers; dérobons-lui ses fleurs.
Peins nos femmes de bien, nos sublimes coquettes,
Ayant toujours cinq à six goûts décens,
Nos grands hommes d'état, leur travail aux toilettes,
Nos faux modestes, nos savans,
L'extravagance de nos sages,
Tant d'agréables personnages,
Petits fléaux de mode et doucereux tyrans.
Peins des braves du temps la jactance indiscrète,
Nos prélats étourdis, nos colonels penseurs,
Les prudes, les abbés, et le progrès des mœurs,
Et le déclin de l'ariette.
De ces travaux encor si tu crains le tourment,
Chante l'amour, préfère ses caresses,
Et surtout célèbre gaîment
Les trahisons de tes maîtresses.
L'immortel écrivain, malgré les neuf déesses,
Ne vaut pas le volage amant
Qui goûte cent plaisirs, prodigue cent promesses,
Se moque de son siècle, et jouit du moment.
On lit un poète estimable
Dont les mâles tableaux savent nous occuper :
Mais on vit avec l'homme aimable;
C'est lui qu'on invite à souper.

A CEUX QUI M'ATTRIBUAIENT

L'ÉPÎTRE A MARGOT (1).

—

Autrefois trop gaîment, dit-on,
Dans mes scandaleux opuscules,
J'ai chanté Rosine et Clairon;
Alors j'avais peu de scrupules.
J'ai frondé sur un autre ton
Le philosophique jargon,
Et nos amours-propres crédules,
Et tous nos charmans ridicules,
Dans ce siècle de la raison.
J'ai même, au gré de ma folie,
D'encens présenté quelques grains
A d'assez profanes lutins
Connaissant l'emploi de la vie,
Et presque bonne compagnie,
A force de goûts libertins.
J'ai narré leurs historiettes :

(1) Cette *Épître à Margot* est de l'auteur du roman des *Liaisons dangereuses*, M. Choderlos de Laclos.

Dans les annales des boudoirs
J'ai consigné leurs amourettes.
J'ai conté dans des vers bien noirs
Les jolis tours de nos coquettes;
J'ai peint plus d'un illustre sot,
Tout fier du succès des toilettes;
Mais le vilain nom de Margot
Ne fut jamais sur mes tablettes.

Sans doute, aux immenses atours
De quelque altesse douairière,
Ainsi que Bernard, on préfère
L'étroit corset, les jupons courts
D'une agile et simple bergère,
Croissant sous l'aile des amours,
N'ayant pour dot que l'art de plaire,
Et la fraîcheur de ses beaux jours :
Mais de Margot que peut-on faire ?
Par qui ce nom fut-il cité,
Et dans quel bosquet de Cythère
Sera-t-il jamais répété ?
Loin de moi les goûts qu'il faut taire.
Je veux pouvoir avec fierté
Avouer celle qui m'est chère,
L'offrir en déesse à la terre,
Dresser un trône à sa beauté,
Et semer de fleurs la fougère
Où lui sourit la volupté.
Mais, dis-tu, Margot est divine;
L'amour même arrangea ses traits;
Eh ! nomme-la Flore ou Corine,
Puis nous croirons à tes portraits.

A UN CENSEUR INDULGENT.

En dépit de vos doux propos,
L'amour-propre n'est point mon guide;
J'ai très bien vu tous les défauts
De cette pauvre Adélaïde (1).
Un drame choquant l'unité,
Culebutant les bienséances,
Doit étourdir la dignité
D'un amateur des vraisemblances.
Vous êtes émus des malheurs,
Du trouble et des remords d'Alise :
Et moi, s'il faut que je le dise,
Je crois qu'en lui donnant des pleurs,
La nation s'est compromise.

Tançons ce public ignorant,
De nouveautés trop idolâtre,
De s'en aller ainsi pleurant
Contre les règles du théâtre.

Je le sens : mes torts sont affreux
D'autant plus que le goût s'épure,
Et que nos écrivains fameux
Reviennent tous à la nature.
Grâce aux critiques aguerris,
Juges profonds, surtout fidèles,
Grâce aux poétiques nouvelles
Que proposent nos beaux esprits,
Vous conviendrez que dans Paris
On voit fourmiller les modèles.
Voilà pourquoi, tels qu'on connaît,
Quoique d'humeur très pacifique,
Ont foudroyé mon pathétique...
Dont j'attendais un bel effet.

Ce sont là leurs gaîtés sans doute;
Et cependant, pour vivre heureux,
Évitez, s'il se peut, la route
Où l'on est égayé par eux.
Cueillez des roses pour Thémire;
Adressez-lui d'aimables vers;
Célébrez ces jolis travers,
Que fait pardonner son sourire;
A des succès trop incertains
N'immolez point des jours sereins,
Le sommeil, le calme et le rire,
Les seuls vrais trésors des humains.

Mais si votre étoile obstinée
Vous fait suivre de nos travaux
La gloriole infortunée
Que se disputent vingt rivaux;
Bercé par de tristes chimères,
De Melpomène enfant soumis,
Si vous attachez quelque prix
A ses couronnes funéraires,
Gardez-vous de vos chers confrères....
Et même un peu de vos amis.

AU CHEVALIER DE BONNARD.

De Tivoli le possesseur charmant
Pour bien louer te légua ses finesses;
Que je les crains, les vers que tu m'adresses!
Ma vanité vient d'y croire un moment.

(1) Tragédie de l'auteur.

Mon front ceignait la palme du génie,
Que par tes mains le goût venait m'offrir;
De tes chansons savourant l'harmonie,
Je me laissais doucement pervertir:
Mais je reviens à ma philosophie;
J'allais rêver, tu m'apprends à jouir;
Le vrai triomphe est dans la modestie,
Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.

Va, nous servons sous la même bannière.
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,
Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grave honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller tant bien que mal
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre général,
En cheveux blancs, professant l'art de plaire;
Il a vieilli sans maître et sans rival.
Franchit qui peut ce roc, où Mnémosine
Brave la foudre à l'ombre du laurier!
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
Cueillons des fleurs au bas de la colline.
L'envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les ailes des vents;
L'automne est froid, c'est la saison du sage:
Les fous heureux sont tous dans leur printemps.
Je m'aperçois que le mien déménage,
Et je voudrais saisir, à son passage,
Son dernier myrte et ses derniers instans.
Il s'est enfui, le temps des deux maîtresses!
Sensible et douce, une me reste encor,
Et mon désir se borne à ses caresses:
Deux sont un bien; mais une est un trésor.

POÉSIES DIVERSES.

MA PHILOSOPHIE.

C'est trop! haïsse qui voudra:
Pour moi j'en ai ma suffisance.
Vous tous, cerbères de la France,
Aboyez tant qu'il vous plaira,
Et mordez-vous à toute outrance:
Cette poétique licence
Jamais jusqu'à moi ne viendra,
Et la lice se fermera
Avant que j'entre en concurrence.
Pauvres Muses, que je vous plains!
Les teintes sombres de la haine
Ont noirci votre eau d'Hippocrène,
L'aconit croît dans vos jardins:
Votre art n'a plus rien qui me tente.
J'aime mieux un cultivateur
Qui, près de sa fille innocente,
Suit de ses bœufs la marche lente,
Et me nourrit par son labeur,
Que cette engeance infortunée
De sots, par d'autres enhardis,
Qui rimaillent dans leur taudis,
Et meurent, l'âme gangrenée
De fiel, de misère et d'ennuis,
En maudissant leur destinée.
Passons vite... Ciel! que j'en veux
A ma janséniste de tante!
Emporté par mes premiers vœux,
Je méditais un vol heureux
Vers une gloire plus brillante.
Loin de me voir ensorcelé
Par un talent toujours funeste,
Que n'ai-je encor la soubreveste,
Et le coursier gris-pommelé!
Héros que Vénus favorise,
Et dont elle aime la valeur,
Parmi vous règnent la franchise,
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour et l'honneur,
Du corps, je crois, sont la devise.
Ma vieille tante s'en moqua;
Ces noms lui causaient la migraine:
Elle eût donné, sans nulle peine,
Toute la gloire de Turenne,
Pour un grain de café-moka.
Après mainte et mainte neuvaine,
De par Quesnel on me damna,
Comme Escobar et Molina;
Et, qui pis est, on m'ennuya.
Je me dépitais dans ma chaîne;
Je n'y tins point... Avec regrets
Je quittai l'école guerrière.
Adieu mes belliqueux projets!
Adieu la palme militaire,
Et mes combats et mes succès!
Force invisible! ô Providence!
Quels sont tes décrets absolus?
Peut-être, sans Jansénius,
J'eusse été maréchal de France.

Tous mes beaux rêves disparus,
L'âme vide et désoccupée,
Je reportais un œil confus
Sur toute ma gloire échappée,
Mes vœux flottaient irrésolus.
L'Amour, sous les traits de Glycère,
Cherchait en vain à m'enrôler
Dans la milice de sa mère;
Je voulais une autre chimère,
Qui mieux que lui sût consoler.
Des camps transfuge involontaire,
L'honneur encor me rappelait;
Le myrte ne me flattait guère,
C'est un laurier qu'il me fallait.
Tout à coup, sous un ciel perfide,
D'où jaillissent mille rayons,
Je vois resplendir les beaux noms
Et de Sophocle et d'Euripide.
Gravés par le burin d'un dieu,
Dans un cadre qui s'illumine,
Je vois briller en traits de feu
Ceux de Corneille et de Racine.
La tranquille immortalité,
Au dessus de ces noms célèbres,
Planait avec sérénité,
Et versant des flots de clarté,
Chassait les augustes ténèbres
Qui couvrent la postérité.
Tout poète est visionnaire,
Et surtout s'il n'a que vingt ans;
Age heureux des songes rians!
Ah! c'est toujours à nos dépens
Que la sagesse nous éclaire.
Les jours d'été sont trop ardens:
Mon œil délicat leur préfère
Les douces vapeurs du printemps.

Entouré de tous les prestiges
Éclos d'un esprit enflammé,
Je ressens les premiers vertiges:
D'un poignard mon bras est armé;
Ma tête enfante des prodiges,
Et voilà mon cœur allumé.
Dans mon cabinet solitaire,
Je soupire en sons cadencés;
J'évoque des mânes glacés,
Et je leur donne un caractère.
J'habille un spectre de lambeaux;
Il perce une longue enfilade
De voûtes sombres, de flambeaux,
Et vient tout exprès des tombeaux,
Pour débiter une tirade,
Et faire peur à mon héros.
J'ordonne: un ouragan s'élève,
Les vents font bouillonner les eaux,
L'éclair part, le nuage crève,
L'abîme engloutit les vaisseaux.
Hélas! rien n'échappe à l'orage,
Si ce n'est un prince charmant,
Qui, plein d'amour et de courage,
Traverse l'humide élément,
Et tout transi, vient à la nage,
Pour réchauffer mon dénoûment.

On affiche le phénomène,
Et c'est alors que par degrés
Au vrai la raison me ramène,
Et parle à mes sens égarés.
A mes yeux, que la foudre éclaire,
Déjà se couvre d'un brouillard
Cette éblouissante atmosphère,
Ce pur océan de lumière,
D'où les maîtres fameux de l'art
Lancent leurs rayons sur la terre.
Au lieu de jardins couronnés
Par des palmes toujours fleuries,
Je vois des bords abandonnés,
Où mille serpens déchaînés
Sifflent à travers des orties;
Je vois des guirlandes flétries,
Quelques lauriers infortunés,
Que se disputent des Furies,
Et de leur souffle empoisonnés.

Frappé de cette horrible image,
Battu des flots, triste et rêveur,
J'errais seul le long du rivage.
Soudain, s'échappant d'un nuage,
Une Muse, au ton séducteur,
Se présente sur mon passage.

« Fuis! me dit-elle: pour jamais
» Quitte les hauteurs du Parnasse;
» Mais prends la clé de ces bosquets,
» Que je fis planter pour Horace. »

Je crus la Muse, et m'enfonçai
Sous ces mystérieux ombrages,
Où l'on revoit encor tracé
Le nom des plus aimables sages.
Cherchant dans ce paisible lieu
La route la plus détournée,
Sous les regards même du dieu,
Je ramassais, de son aveu,
Quelque fleurette abandonnée
Ou par Chapelle, ou par Chaulieu.

Se mêlant aux jeunes Naïades,
Des Faunes près de moi sautaient.
Soupirais-je pour des Dryades?
Tous les arbres m'en présentaient.
Rien ne troublait mes chansonnettes
Que le bruit lointain des échos,
Les cascades de cent ruisseaux
Qui murmuraient dans ces retraites,
Et le chant des doctes fauvettes,
Les sirènes de ces berceaux.

Ce calme, hélas! ne dura guères.
Jaloux de ma sécurité,
Bientôt on vint de tout côté
Flétrir les roses éphémères
Dont je couronnais la beauté.
Au lieu des Nymphes bocagères,
Compagnes de ma liberté,
Je vis mon asile infesté
Par les bacchantes littéraires.
Flûtes, pipeaux et panetières
Pendaient au myrte déserté,
Témoin de ma félicité,
De mes offrandes solitaires
En l'honneur de la volupté,
Et de ces folâtres mystères
Du dieu charmant que j'ai chanté.

Gonflé d'un poison qui le mine,
L'un, dans son courroux enfantin,
De son mieux parfois me lutine,
Et va de son dard clandestin
Me picotant à la sourdine.
J'en réchappe... Dieu soit béni!
Cet avorton de la satire
Hait toujours, ne peut jamais nuire.
Le malheureux est trop puni!

Dans la carrière polémique,
L'autre élancé du premier bond,
Vient se ruer en furibond
Contre mon œuvre didactique.
Brûlé d'une bile caustique
Et d'une fièvre archi-critique,
Cet Attila ravage tout;
Mais c'est en l'honneur du bon goût
Qu'à ce joli genre il s'applique.
Dans ses jugemens vrais ou faux,
Il sabre, mutile, estropie,
Prend, pour fureter les défauts,
Un verre qui les multiplie;
Le bien, il le tait à propos,
Ou très volontiers il l'oublie.
Une lettre mise à l'envers
Fournit un prétexte à sa glose;
Et ce monsieur que j'indispose,
Ferraillant à tort à travers,
Me dit des injures en prose,
Parce qu'il en veut à mes vers.

Moins sensible, on devient plus sage.
Las d'être ainsi persécuté,
Je me sauvai par la gaîté,
Et je repris tout mon courage.
Plus ces messieurs montraient de rage,
Moins je paraissais agité.
Dans les frivolités d'usage
J'égarai mes vœux étourdis:
Je fus amoureux et volage,
On me trompa, je le rendis.
De mes critiques aguerris,
Dont je ne sentais plus l'outrage,
Je me vengeai sur les maris,
Et je les sifflai davantage
Qu'on ne siffle les beaux esprits
Quand ils ont fait quelque naufrage.
Des amateurs les plus huppés
Je bravai les ligues secrètes,
Et la justice des toilettes,
Et l'anathème des soupés.
Boudant mon siècle et mon génie,
Au hasard promenant ma foi,
Je fis sonner autour de moi
Tous les grelots de la Folie.
Ma Muse allait à travers champs,
Cueillant d'une main libertine
La rose aussi bien que l'épine,
Et se piquait de temps en temps.
Je fis des drames lamentables,
Des vers malins, des madrigaux,
Et des épîtres fort coupables,
Où j'ôtais le masque à des sots
Assurément très respectables.
Nouvelles amours, vers nouveaux:
De mes jours c'était le système,
Et j'avais un plaisir extrême
A me moquer de mes travaux.
Qu'il est insensé, qu'il est dupe,
Celui qu'attriste son talent!
Tant qu'il amuse, il est charmant:
Il perd son prix dès qu'il occupe.
Quels attraits a donc ce vain bruit
Que l'on appelle renommée?
Ah! trop souvent cette fumée
Étouffe ceux qu'elle séduit.
Comment se peut-il qu'on se livre

A l'espoir lointain et confus
De ressusciter dans un livre,
Et de ne commencer à vivre,
Que du moment qu'on ne vit plus?

Un citoyen époux et père
Disait un jour avec regret:
Jusqu'à présent je n'ai rien fait,
Et j'avance dans ma carrière;
Mon siècle à peine me connaît.
Tu n'as rien fait? lui dit un sage,
Qui ne l'était point à demi:
Quoi! n'as-tu point dans son naufrage
Aidé quelquefois ton ami,
Et cultivé ton héritage?
N'as-tu point joui de tes sens,
Du témoignage de ton âme,
Vu le sourire de ta femme,
Et le bonheur de tes enfans?
Eh! vis, savoure l'existence;
Sois bon, sensible, généreux;
Apprends surtout l'art d'être heureux;
Voilà de l'homme la science,
Tu n'as rien à faire de mieux.

En effet, écrivains fameux,
A quoi bon ces fruits de vos veilles,
Toutes ces pompeuses merveilles
Que vous léguez à nos neveux?
Eh! mes amis, eh! la comète
Prédite par le grand Newton,
Qui, dans quatre siècles, dit-on,
Avoisinant notre planète,
Doit balayer ce tourbillon
Illuminé par Épictète,
Socrate et le divin Platon;
Qu'en pensez-vous? un tel désastre
Ne peut encor vous étonner,
Et vous bravez ce vilain astre
Qui viendra tout exterminer!
A peine de sa chevelure
Il frôlera cet univers;
Adieu le soleil et les mers,
Adieu l'ordre de la nature.
Hélas! dans son cours orageux
Il brûlera les deux tropiques,
Cette voûte immense des cieux,
La terre fumante sous eux,
Et les drames tragi-comiques...
Dans ce funèbre événement,
Voilà votre gloire absorbée;
Et je vois en un seul moment
Votre immortalité flambée,
Aussi bien que le firmament.
Trois ou quatre siècles de vie
Parmi des descendans jaloux,
C'est une belle minutie
Pour des écrivains tels que vous,
Les flambeaux de votre patrie!
Grands hommes, croyez-moi, brisez
Et vos pinceaux et vos palettes;
Sages, orateurs et poètes,
Demeurez tous les bras croisés...
Et narguez ainsi les comètes.

« Quel profane! tout est perdu!
» Vont à l'envi crier nos maîtres.
» Eh quoi! dans l'échelle des êtres
» On souffre un tel individu! »

Ma confusion est extrême:
Mais, j'en conviens naïvement,
Rebelle à leur pouvoir suprême,
Et frivole profondément,
J'ai mérité cet anathème.
Car enfin, tout bien calculé,
Est-il démontré que je pense?
Ai-je, économiste zélé,
Et rustique avec importance,
D'écrits solides sur le blé
Alimenté toute la France?
Le vent, de Montmartre à Pantin,
Grâce à mon art scientifique,
Fait-il tourner un seul moulin
Qui soit sorti de ma fabrique?
Qu'est-ce qu'on m'a vu concevoir
Pour les progrès de la culture?
Ai-je inventé quelque semoir?
Et qu'ai-je dit sur la mouture?
Malgré ce silence insultant,
Je révère les agronomes;
Ils écrivent très doctement:
Mais j'aime mieux, j'en fais serment,
Être exilé parmi les gnomes,
Que de jamais en faire autant.
Ai-je, plein d'une noble audace,
Commenté le texte des lois,
Et donné des leçons aux rois,
Qui n'aiment pas qu'on leur en fasse?
J'interdis à mon Apollon
Le dédale diplomatique:
Je laisse le corps politique
Vaciller dans son tourbillon:
Et je le trouve trop étique
Pour espérer sa guérison.
Je ne connais point cette emphase

Qui met les têtes à l'envers,
L'art d'enfermer dans une phrase
La morale de l'univers.
Dans ses folles métamorphoses,
Mon esprit, toujours au dehors,
Ne sait point saisir les rapports,
L'ensemble harmonique des choses,
Et leurs invisibles accords :
Mais je sais rire en récompense,
Et même rire à mes dépens.
Tous les matins, dans le silence,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'autel de la tolérance :
Je persifle avec assurance
Ces égoïstes sourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on pense,
A moins qu'on ne pense comme eux.
Trop fier pour descendre à l'intrigue,
Je fuis les sentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigue
Cesse d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune.
Loin de courtiser la faveur,
Si je veux rencontrer un cœur,
Je le cherche dans l'infortune.
Je ne me laisse point charmer
A l'éclat d'un luxe stérile;
Plus mon ami peut m'être utile,
Moins j'ai de plaisir à l'aimer.
J'honore les rangs et les titres,
Mais sans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer,
Mes sentimens sont mes arbitres,
Et je m'appartiens tout entier.
Ma gauloise philosophie
Borne là ses modestes vœux;
Et dans mon délire joyeux,
Je tiens à ma superficie,
Pourvu qu'elle cache un heureux.

Quant à cette vertu secrète,
A ce mécanisme caché
Qui fait rouler notre planète,
Je n'en sais rien, la chose est nette,
Et n'en suis point du tout fâché.
Ma raison, qui de soi dispose
Sans tous ses calculs imparfaits,
Sur l'ordre établi se repose
Et je profite des effets,
Sans trop analyser la cause.

Penseurs célèbres, pauvres gens,
Qui sur le système du monde
Balbutiez vos argumens,
Et dont l'ignorance profonde,
Depuis plus de quatre mille ans,
Des mêmes rébus nous inonde,
Sous mille titres différens,
Vous m'amusez bien, je vous jure;
Et j'aime votre sérieux,
Lorsque, rêvant à l'aventure,
Chacun de vous, à qui mieux mieux,
Croit deviner la contexture
De ce globe mystérieux,
De cet édifice pompeux,
De ce grand corps de la nature,
Dont le moteur est dans les cieux.
Cette âme partout répandue,
L'un dans le feu croit la trouver;
L'autre soutient et croit prouver
Que c'est l'eau qui la distribue.
Cet autre bavard éternel
Adopte l'air qui l'environne,
Pour le mobile universel,
Et s'en nourrit, quand il raisonne.
Celui-ci se bat pour le plein;
Celui-ci se perd dans le vide.
Au grand tout, chef-d'œuvre divin,
L'un veut que le hasard préside;
L'autre y soupçonne du dessein.
Tantôt la matière engourdie
Est brute, oisive et sans ressort;
Et tantôt, pleine d'énergie,
L'univers lui doit son accord.
Eh ! de cet embarras extrême
Qui vous empêche de sortir ?
Adorez un Être suprême,
Sans chercher à le définir.
Qu'il soit de tout cause première;
Qu'il anime les élémens,
Sème dans les airs transparens
Les globules de la lumière,
Et nous la jette par torrens;
Qu'il ait une puissance entière
Sur la mort, la vie et le temps :
Dès-lors, raisonneurs inutiles,
Si par lui tout est dirigé,
Reposez-vous, dormez tranquilles :
Voilà votre globe arrangé.

Ce pur flambeau, cet œil du monde,
Étincelant au haut des cieux,
Serait-il donc l'effet heureux
D'une matière vagabonde ?
Est-ce elle qui règle le cours
De ces milliers d'astres nocturnes,

Qui, dans leurs phases taciturnes,
Réparent l'absence des jours?
Est-ce elle qui donne à la terre
Son majestueux appareil,
Et cette marche circulaire,
Présentant sa mobile sphère
A tous les aspects du soleil?
Autour de cette active masse,
Quelle main répandit les mers,
Et fit dans un fluide espace
Ondoyer ce voile des airs
Qui la balance et qui l'embrasse?
Sont-ce des atomes errans,
Qui de la plus faible semence
Ont élevé ce chêne immense,
Vainqueur de la foudre et des ans?
Eh quoi! sophistes désolans,
Un concours sans intelligence
Fait bruir l'haleine des vents,
Allume l'âtre des volcans,
Sur nos têtes fixe et condense
Ces eaux, ces nuages brillans,
Dépositaires bienfaisans
Et des promesses du printemps,
Et des trésors que l'abondance
Verse en automne sur nos champs?

Eh bien, soit : ces objets peut-être
Ne parlent point à votre cœur :
Mais l'homme seul a dans son être
Ce qui décèle son Auteur.
Ce souffle éthéré qui m'anime,
Cette soif d'immortalité,
Cette inquiétude sublime,
Qui des profondeurs d'un abîme
Me pousse vers la vérité;
Ces intervalles de lumière
Et ce rayon intercepté
Qui cherche à percer la barrière
Où le corps le tient arrêté;
Les arts étalant tous leurs charmes
Pour le mortel industrieux;
Le plaisir si délicieux
Qu'il trouve à répandre des larmes;
L'effroi dont il se sent presser,
Quand sous la vieillesse il succombe
Et qu'il est prêt à s'enfoncer
Dans les ténèbres de la tombe;
Du hasard sont-ce les effets?
Ne connaît-on point à ces traits
Le sceau d'une cause éternelle?
Toi, dont l'âme est encor rebelle,
Dont les yeux sont encor distraits,
Cherche cet auguste modèle
Dans les grands hommes qu'il a faits.
Henri fut un de ses bienfaits;
Il s'était peint dans Marc-Aurèle.
Plus que l'espace illimité
Où sa main sema la clarté
Et l'étincelle de la vie,
Plus que la céleste harmonie,
C'est la vertu, c'est le génie
Qui prouvent la Divinité.

Tu la crois, et mens à toi-même.
L'orgueil enfanta ton système,
Et t'en cache l'absurdité.
Martyr d'une folle chimère,
Tu cherches le bruit et l'éclat;
C'est ton esprit qui se débat,
Quand ta conscience t'éclaire.
Ta raison est ton châtiment.
Va, s'il est un sincère athée,
Il ignore ce mouvement,
Ces combats d'une âme agitée;
Il se laisse aller mollement
Au courant des choses humaines,
Et n'est touché que faiblement
Par les plaisirs ou par les peines.
Par quel délire inconséquent
Voudrait-il régenter des ombres,
Qui sur un globe extravagant,
A travers quelques lueurs sombres,
Viendraient apparaître un moment?
Dans ses rêves mélancoliques
Il se complaît à végéter,
Et ne va point les débiter
Du ton de certains empiriques,
Jaloux de se faire écouter
Par tous ces petits fanatiques
Qu'on nous enjoint de respecter.
Il voit avec indifférence,
Et l'audace de notre esprit,
Et les terreurs de l'ignorance
Et tout l'orgueil de la science,
Et les vertus que l'on punit,
Et les crimes qu'on récompense.
Il supporte nonchalamment
L'existence qu'il apprécie;
Et las d'une vaine féerie
Dont la jeunesse évanouie
Emporte tout l'enchantement,
Il se sauve dans le néant,
Sans un seul regret vers la vie
Qu'il abandonne en sommeillant.

Mais que fais-tu, Muse perfide,
Muse rebelle à mes leçons?
Arrête à la voix de ton guide;
Crains le souffle des aquilons.
Laisse, laisse l'aigle intrépide
S'élancer au sommet des monts,
Et rase, hirondelle timide,
L'étang qui dort dans nos vallons.
Malgré le zèle qui t'inspire,
Tes efforts sont faibles et vains:
Satisfaits d'aimer les humains,
N'aspirons point à les instruire.
Déiste, athée, ou bon chrétien,
Je chéris toujours mon semblable,
Et je ne vois de vrai païen
Qu'un mortel qui n'est point aimable.

Revenez vite, revenez,
Amour, séduction, folie!
Les liens dont vous m'enchaînez
Font tout le charme de ma vie.
Vous que j'adore, êtres charmans,
Dont l'image seule intéresse,
Qui jouez avec le printemps,
Réchauffez l'automne des ans,
Et ressuscitez la vieillesse;
Disposez de mes sens troublés,
Belles Circés, tendres sirènes,
Ah! commandez en souveraines,
Et trompez-moi, si vous voulez.
Vous savez changer en délices
Les peines dont nous soupirons:
Malheur aux trop prudens Ulysses
Qui ferment l'oreille à vos sons!
Parez de fleurs mes avirons,
Et qu'au sein des plaines profondes,
Bercé par vos illusions,
Mon vaisseau glisse sur les ondes,
Au bruit flatteur de vos chansons!

D'une rêverie inquiète
Ne suivons point l'égarement.
Dans l'avenir dès qu'on se jette
On fait un larcin au présent.
Songeons, lorsque le jour commence,
A l'embellir jusqu'à la fin:
Gardons toujours une espérance
Pour l'opposer au noir chagrin,
Pour les revers un front serein,
Pour l'instant une jouissance,
Un désir pour le lendemain.

Mais, quoi! déjà la nuit s'avance:
Tenant les Grâces par la main,
Le bon Comus vient en cadence
Couronner l'autel du festin.
Amis, dans ces rians mystères,
Ne voyons le sombre avenir
Qu'à travers les cristaux des verres,
Les étincelles des lumières,
Et les feux légers du plaisir.
L'interprète de la nature,
Des atomes docte inventeur,
Raisonna, dit-on, son bonheur:
Sa volupté serait plus pure,
S'il n'eût consulté que son cœur.
Affranchis de toute imposture,
A l'instinct laissons-nous mener;
Soyons heureux sans raisonner:
C'est aller plus loin qu'Épicure.

ANACRÉON CITOYEN (1)

Pisistrate expirait, et le peuple d'Athènes
Du royaume agité par divers intérêts
A son fils Hipparchus abandonnait les rênes,
Quoiqu'à peine il comptât quatre lustres complets.
Il était bienfaisant, il aimait la justice.
Son cœur formait déjà mille utiles projets:
Mais l'art de gouverner veut un long exercice.
Il fallait subvenir aux besoins du moment,
Des méchans en crédit anéantir les trames;
Sans aigrir les esprits réformer brusquement;
Des ministres des dieux concilier les âmes;
Faire espérer le peuple, avoir pour soi les femmes,
Dont l'avis influait dans son gouvernement;
Il fallait débrouiller le chaos des affaires,
Des vautours de l'état rogner un peu les serres,
Discerner les cœurs vrais des cœurs intéressés,
Chercher et recueillir dans un dédale immense
Les germes de bonheur qu'on avait dispersés.
Ces travaux ont souvent effrayé la prudence,
Et les plus clairvoyans y sont embarrassés.

En ces jours orageux, on parlait dans la Grèce
D'un philosophe aimable, oublié par le temps.
Téos avec orgueil célébrait ses talens,
Son luth harmonieux, présent de la mollesse,
Son paisible abandon, et ses goûts nonchalans,

(1) Cette pièce fut publiée à l'époque de l'avénement de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Dorat y veut flatter M. de Maurepas, sous le nom d'Anacréon.

Et ses rians écrits, dictés par la sagesse.
Cet ami d'Apollon, loin des cirques vantés,
De leurs plaisirs si faux, de leurs pompes si vaines,
Assis dans ses bosquets, auprès de ses fontaines,
Cultivait les vertus au sein des voluptés,
Et laissait la fortune aux intrigans d'Athènes.

Voilà, dit Hipparchus, le conseil que je veux.
Je ne souffrirai point, quoi que ma cour en dise,
Qu'un méchant me corrompe, ou qu'un pédant m'instruise;
Je désire un mentor qu'environnent les jeux,
Qui, malgré sa science, ait l'esprit d'être heureux,
Et par un doux chemin au bonheur me conduise.
Partez, obéissez, cherchez Anacréon.
On a de trop d'ennuis fatigué mon enfance;
Je veux qu'avec adresse égayant la leçon,
Et cette gravité qui suit l'expérience,
Un sage, en raisonnant, fasse aimer la raison.

Des galères déjà sur les flots sont lancées.
Hipparchus a remis des lettres de sa main.
Au chantre de Téos elles sont adressées;
Il l'invite en ami, bien plus qu'en souverain.
On aborde, on s'empresse, on le découvre enfin,
Couché tranquillement à l'ombre d'une treille,
Laissant tomber des fleurs de sa débile main,
Le front enluminé d'une couleur vermeille,
Peignant un cœur joyeux dans un sommeil serein.
Lycoris soutenait sa tête chancelante,
L'ornait de myrtes verts, la posait dans son sein,
Dérobait un baiser sur sa bouche riante,
Et semblait en secret s'applaudir du larcin.
Les zéphyrs qu'enchaînaient ces rives fortunées,
Agitaient ses cheveux blanchis par les années;
Près de lui s'exhalaient les parfums les plus doux;
Les oiseaux de ses bois suspendaient leur ramage,
De sa félicité tout retraçait l'image,
Et le plus heureux prince en eût été jaloux.

Il s'éveille, on accourt, il lit... Est-ce un mensonge?
D'où me vient cet écrit? quel est cet appareil?
Dit-il; sous ces berceaux je me livre au sommeil,
J'y retrouve un plaisir dans la douceur d'un songe,
Et la faveur d'un roi m'attendait au réveil!

Il élude, il refuse: il relit et balance...
Lycoris le regarde; il cède à Lycoris.
Mandé par une cour, retenu par les ris,
Les ris sont toujours près d'avoir la préférence.
Puis soudain il se dit: « Ne vit-on que pour soi?
Hipparchus est aimable; Hipparchus m'intéresse.
Monarque et citoyen, il est sacré pour moi.
Allons, il faut le voir; l'humanité m'en presse;
Il faut, mettant ma gloire à lui prouver ma foi,
Par ce brillant exil honorer ma vieillesse,
Et faire mille heureux, en conseillant un roi. »
Dans ces réflexions quelque temps immobile,
Il se décide et part: Lycoris dans ses bras
Le retient, l'attendrit, et ne le fléchit pas.
Les reproches sont vains et la plainte est stérile.
Mais, cachant la douleur qui le suivra toujours,
Il tourne encor les yeux vers ce charmant asile,
Solitaire témoin de ses longues amours;
Le calme est sur son front, son cœur n'est pas tranquille,
Et risquant à regret un reste de beaux jours,
Il s'arrache au bonheur, dans l'espoir d'être utile.

Le vaisseau qui le porte est couronné de fleurs.
Respectant le destin d'une tête chérie,
Les flots, à peine émus par les vents protecteurs,
S'ouvrent facilement sous la main des rameurs:
Sous un autre Arion la mer est aplanie.
D'Athènes, qui l'attend, il va combler les vœux.
Vers lui le peuple vole, Hipparchus le devance.
Venez, dit-il, venez, sage voluptueux,
Mon guide, mon appui, ma plus chère espérance;
Liguons-nous pour le bien, et gouvernons tous deux.

Anacréon surpris entre ses bras s'élance;
Mais enfin ce Nestor du Pinde et de Paphos,
Revenu de son trouble après un long silence,
Sourit à son élève, et lui parle en ces mots:

Prince, jusqu'à présent, j'ai, ne vous en déplaise,
Vécu dans mes jardins, bien plus que dans les cours.
J'aime beaucoup les lieux où l'on pense à son aise,
Où l'on trompe l'envie en cachant ses amours;
Car je conserve encor les erreurs du bel âge:
J'ai de l'aveugle dieu retenu le bandeau;
Le cœur ne vieillit point ainsi que le visage,
Et des illusions l'essaim jeune et volage
Me suit sur le penchant qui m'entraîne au tombeau.

Du trône et de ses lois j'ai peu d'intelligence;
Mais je suis sans parti, sans intérêt, sans fard:
Le zèle près de vous tient lieu de connaissance,
Et j'aime un jeune roi qui consulte un vieillard.
Causons: l'art de régner, qui paraît si terrible,
N'est que l'art, selon moi, d'être juste et sensible.
Un monarque est un père, ou veut le devenir.
Prompt à récompenser, il est lent à punir;
Et ne pouvant tout voir, tout juger par lui-même,
Contraint de partager le poids du diadème,
Une de ses vertus est de savoir choisir...
C'est celle de votre âge, et je vous la conseille.
Promettez-moi de fuir ces mortels caressans

ui des molles vapeurs d'un délicat encens
ffusquent par degrés la vertu qui sommeille;
i la vôtre s'endort... le peuple a cent tyrans.
her prince, aimez le peuple; allégez sa misère.
n sage veut le bien, les rois doivent le faire.
'êtez les citoyens plus que les courtisans.
'éos vous le dira, je ne suis point sévère :
fais je ne voudrais pas qu'on flétrît des penchans
)ui promettent en vous du bonheur à la terre.
de tranquilles soins consacrez vos beaux jours.
Évitez, s'il se peut, les horreurs de la guerre.
njuste ou légitime, on en souffre toujours :
C'est un art meurtrier, il ne pourra vous plaire;
Mars est un dieu cruel qui fait peur aux amours.
J'aime bien mieux les jeux des doctes immortelles.
Environnez leurs fronts des palmes de la paix;
Secondez leurs travaux, protégez leurs succès;
Et l'austère avenir, prononçant après elles,
Vous ceindra d'un laurier qui ne mourra jamais.
Nous autres chansonniers, que parfois on dédaigne,
Nous avons notre prix, vainement disputé.
Brillans avant-coureurs de l'immortalité,
Il faut qu'on nous chérisse, ou du moins qu'on nous craigne;
Et l'écho de nos voix, quand nous parlons d'un règne,
Répond et retentit dans la postérité.
Ouvrez donc aux neuf sœurs des abris tutélaires,
Encouragez leur zèle à des progrès nouveaux,
Et croyez qu'en dépit de vos nobles chimères,
On n'a point de plaisir à régner sur des sots.
Sur un front de vingt ans illustrez la couronne,
Puisez dans votre cœur les maximes du trône;
La triste expérience endurcit trop souvent.
L'instinct seul des vertus conduit mieux la jeunesse
Que des préceptes vains, emportés par le vent.
La sensibilité fait plus que la sagesse...
Mais surtout, soyez gai; c'est un de mes désirs.
Le méchant ne rit point; tous les tyrans sont tristes.
De ces infortunés pourquoi grossir les listes?
Loin de moi la grandeur qui défend les plaisirs.
O rois, que je vous plains! Le dégoût vous dévore :
Il se traîne avec vous au fond de vos palais;
Il vous rend importun l'éclat qui vous décore.
Ce monstre à vos côtés vient s'asseoir sous le dais;
Dans le sein de l'amour il vous poursuit encore...
Voulez-vous un plaisir qui ne s'use jamais,
Un moyen d'être heureux, une volupté pure?
Surprenez l'indigence en ses réduits secrets;
Si le peuple s'est plaint, apaisez son murmure;
Qu'il renaisse au bonheur en comptant vos bienfaits.
N'en croyez pas des cours la brillante imposture;
Pour le mieux secourir, voyez l'homme de près;
Et vous créant un cœur digne de vos sujets,
Que la tendre pitié vous rende à la nature.
L'insensible étiquette est la mort des vertus.
Son code assoupissant, sa puérile étude
Livre l'âme aux langueurs de la froide habitude,
Et glace les esprits sous son joug abattus.
Mais on dit qu'en ces lieux votre épouse adorée
Veut, quoique souveraine, agir plus librement,
De ce joug monotone être enfin délivrée,
Échapper au costume, et rire impunément.
J'approuve son projet, j'aime sa fantaisie.
On va donc nous prouver qu'on peut régner gaîment!
Le ciel n'exige pas qu'une reine s'ennuie;
Surtout lorsqu'elle est jeune, et lorsqu'elle est jolie,
Le ciel, j'en suis très sûr, en ordonne autrement.
Il pardonne aux sujets quelques grains de folie,
Et même aux majestés il permet l'enjoûment.
Je veux vous voir tous deux, malgré le diadème;
Heureux, indépendans, enviés par moi-même,
Connaître enfin le prix et l'emploi du moment...
J'irai reprendre alors mes couronnes de roses,
Retrouver mes gazons, plus frais que vos sofas;
Des festins où je règne articuler les clauses;
Et cueillant le baiser sur des lèvres mi-closes,
Régir en badinant mes paisibles états.
Qu'attendrais-je de plus aux bornes de ma vie?
De pampres couronné, je brave le trépas;
Une ivresse éternelle est ma philosophie.
J'ai du vin grec très vieux, une très jeune amie,
Je crois à son amour, j'adore ses appas :
Le vin qu'elle a versé se change en ambroisie,
Et le banquet fini, je suis dieu dans ses bras.
Un vœu nouveau pourtant et me pique et m'entraîne.
Mon cœur, je l'avoûrai, s'ouvre à l'ambition.
Oui, je demande un prix au zèle qui m'amène.
C'est à table surtout que brille Anacréon...
Et je vais, s'il vous plaît, souper avec la reine.
Je veux en son honneur vider plus d'un flacon :
Je veux, de mon vieux luth arrachant quelque son,
Que mes derniers accens puissent la rendre vaine.
Vous eûtes les conseils; elle aura la chanson.

ÉPÎTRE D'UN CURÉ

A L'AUTEUR DE MÉLANIE.

Permettez qu'un simple pasteur,
Humble habitant d'un presbytère,
Qui vous admire, vous révère,
Comme le digne successeur
Et de Corneille et de Voltaire,
Lève ses regards éblouis
Jusqu'à cette vive lumière

Étincelant en vos écrits.
Je n'ai point la pompe mondaine
De tous nos modernes prélats,
Dont l'indolence se promène
Sous la moire et le taffetas;
De ces financiers en rabats,
Qui dans leurs coupables largesses,
De nos dogmes faisant un jeu,
Dépouillent le temple de Dieu
Pour le Tempé de leurs maîtresses.
Tapi dans l'ombre d'un camail,
Je suis un bon homme de prêtre
Qui, conduit son petit bercail,
Et qui se borne à se connaître.
J'espère en la sainte Sion,
Et, pour mieux croire à l'Évangile,
J'impose un frein à ma raison;
Mais, comme j'aime le beau style,
Quelquefois sous mon capuchon
Je me délasse avec Virgile
Des fatigues de l'oraison.
J'ai lu votre drame sublime,
Et je n'ai pas été surpris
Que les femmes, les beaux esprits,
Qui du Pinde assiégent la cime,
Et qui régentent tout Paris,
De l'art vous décernent le prix
Avec un transport unanime.
Mais comme on poursuit les talens!
Et combien de censeurs iniques!...
Aguerris à fronder les gens,
Ces ensorcelés de critiques
Disent que les vers sont traînans,
Et les scènes soporifiques;
Que l'intérêt est divisé;
Que l'action jamais n'avance;
Qu'on dialogue à toute outrance,
Sans aller au but proposé;
Qu'aux jeux de mots on s'abandonne
Quand la passion doit agir;
Que l'écrivain toujours raisonne
Au moment qu'il faudrait sentir,
Qu'en un mot, ce chef-d'œuvre ennuie;
Et qu'en dépit des *merveilleux*,
La Vestale vaut cent fois mieux
Que la bavarde Mélanie.

O crime, ô race de pervers!
Miséricorde! quel blasphème!
Moi, je prononce par moi-même,
Et non par ces échos divers,
Sur qui je lance l'anathème.
J'ai trouvé beaux le plan, les vers,
Tout jusqu'aux discours de la fille;
Prête à quitter cet univers,
Il faut du moins qu'elle babille;
C'est le costume de la grille,
Et les mourans sont fort diserts
Quand ils expirent en famille.

Mais dans cet ouvrage enchanteur
Ce qui me frappe et m'intéresse,
C'est ce ministre du Seigneur,
Cet apôtre consolateur,
Qui de l'amoureuse faiblesse
Est le sensible protecteur,
Et prend, pour défendre l'erreur,
Le langage de la sagesse
Et le ton d'un prédicateur.
Je n'y suis plus, je m'extasie,
Lorsque je vois ce saint curé
Qui fait, par le ciel inspiré,
Les honneurs d'une tragédie.

Comme un autre j'en puis juger.
Mettant mon salut en danger,
J'ai vu, malgré la canicule,
Mourir de froid *Timoléon;*
J'ai vu le public sans scrupule
Bâiller au nez de *Pharamon;*
Et par le don de prophétie,
Je m'écriai dès ce jour-là :
Ce jeune homme prospérera;
C'est le ciel qui le mortifie.
Il sera sifflé dans sa vie;
Mais l'avenir le vengera
Et du parterre et de l'envie,
Et dans mille ans il jouira
Des récompenses du génie.

Déjà, dit-on, vos partisans,
Dans les boudoirs criant merveille,
Sur votre autel portent l'encens
Dont ils sèvrent le bon Corneille.
Ces aristarques souverains,
Que toujours le goût illumine,
Qui tiennent l'urne des destins,
Ont comparé vos vers divins
Aux vers sonores de Racine;
Sa lyre a passé dans vos mains :
C'est mon avis; je pense même,
Au risque de faire un affront
A ces maîtres du double mont,
Que l'avenir juge suprême,
Leur ôtera le diadème,
Pour le poser sur votre front.

Sans doute ils ont quelque génie,
L'un peignit l'âme des héros,
Et de la poudre des tombeaux
Fit sortir l'antique Italie.
A tout il sait donner la vie;
La politique est embellie
Et s'échauffe sous ses pinceaux;
Il fut un dieu pour sa patrie,
Et créa même ses rivaux.
L'autre, éloquent, sensible et tendre,
Peignit les orages du cœur,
L'amour qui mêle la fureur
Aux soupirs qu'il nous fait entendre,
Qui s'agite, marche au hasard,
Attendrit jusque dans ses crimes,
Et qui pleure sur le poignard
Dont il va frapper ses victimes.
Dans *Cinna*, dans *Britannicus*
Phèdre, *le Cid*, *Iphigénie*,
Mithridate, *Sertorius*,
Et *Bajazet* et *Pulchérie* (1),
Je vois des moyens bien tissus,
Les ressorts de la tragédie
Déployés sans être aperçus,
Des passions et des vertus
Contrastant avec énergie;
Un goût délicat, éclairé,
Qui m'entraîne par sa magie:
Mais dans tout cela je défie
Qu'on me fasse voir un curé...
C'est du curé que je raffole.
Si le reste est moins éclatant,
Le curé bientôt me console,
Et je me pâme en l'écoutant...

Je me passionne et me damne,
Voulant imiter votre feu:
C'est la main du prêtre de Dieu,
Qui vous ceint du feston profane.
Mes vœux ne seront pas trompés,
Oui, vous serez, malgré la haine,
Ou le Sophocle de la scène,
Ou le lecteur de nos soupés.
S'il vous prend parfois fantaisie
D'aller entendre mes sermons,
Et de me voir quand j'officie,
Je sais ce que nous vous devons;
En mémoire d'un tel chef-d'œuvre
Je veux que vous et vos lauriers
Vous soyez installés dans l'œuvre,
Près du moins sot des marguilliers.

(1) Dans *Héraclius*.

Ce qui tient à mon ministère,
Bon avis, exhortation,
Je vous promets le tout en frère;
Et si jamais l'attrition
Vous invite à rentrer en grâce,
Si dans vous l'Esprit-Saint remplace
La tragique démangeaison,
Et que d'un illustre renom
Vous cessiez enfin d'être esclave,
Fissiez-vous un autre *Gustave*,
Comptez sur l'absolution.

LE POT-POURRI,

ÉPÎTRE A QUI ON VOUDRA.

Ainsi donc, changeant de pinceau,
Ma muse docile et volage
Va, pour toi, de notre voyage
Crayonner le léger tableau.
Mais laisse-moi, belle Émilie,
L'heureuse et douce liberté
De me livrer à ma folie.
La nature toujours varie;
D'objets en objets emporté,
Je veux imiter sa magie
Qui naît de la diversité.
Loin de moi le style apprêté,
Et la froide monotonie.
Tantôt disciple d'Hamilton,
Qu'à tous nos sages je préfère,
Je m'efforcerai, pour te plaire,
D'imiter son aimable ton;
Tantôt, sérieux par prodige
Et raisonnable par accès,
Je sortirai de mon vertige,
Je rembrunirai tous mes traits.
Sombre comme un docteur de Londre,
Je me guinderai vers les cieux,
Et je t'ennuîrai de mon mieux:
C'est de quoi j'ose te répondre.
Quelquefois même plus heureux,
Je t'arracherai quelques larmes.
Le sentiment si plein de charmes,
Viendra se mêler à mes jeux.
Philosophe dans mon délire,
Je m'applaudis de soupirer.
Celui qui ne sait pas pleurer
N'a pas acquis le droit de rire.
Me voilà prêt, allons, suis-moi.
Tu crains la longueur de la route!

Mille fleurs y naîtraient sans doute,
Si je la faisais avec toi.

Nos chevaux, pleins d'honneur et d'âme,
Nous traînent en grand appareil,
Et déjà respirent la flamme,
Comme les coursiers du soleil.
Déjà dans notre course agile,
Nous voyons fuir ces beaux remparts,
Où s'endort un peuple futile
Au sein des plaisirs et des arts.
Déjà sur un côteau fertile
Nous laissons errer nos regards,
Lassés du faste de la ville,
Où l'ennui roule dans des chars.
Du zéphyr l'haleine est plus pure;
D'un lieu tristement fortuné
Nous quittons l'air empoisonné,
Pour les parfums de la nature:
Et le plaisir, et le chagrin,
Tout est compensé dans le monde:
Oui, dans cet immense jardin
La rose avec l'épine abonde.
Dieu fit, je le crois volontiers,
Pour l'agrément de nos voyages,
Ces beaux vallons, ces paysages;
Mais, pour le supplice des sages,
Le diable a créé les rouliers.
Que peut une frêle voiture
Contre ces gros mondes roulans,
Traînés par six monstres pesans,
Aussi mal appris, je te jure,
Que leurs guides impertinens,
Toujours ivres, toujours jurans,
Aveugles, sourds, impitoyables,
Qu'il faut tuer de temps en temps,
Pour les rendre un peu plus traitables.
Grâce aux chocs devenus fréquens,
Cent fois notre conque légère
Pensa se briser comme un verre,
Et nous laisser, le long des champs,
Philosopher sur la poussière.
A la fin, un peu mécontens,
Appelant l'adresse à notre aide,
A ces petits désagrémens
Nous fûmes chercher le remède
Chez un armurier d'Orléans.

Nous prîmes chacun, sans mot dire,
Un de ces tubes menaçans
Qui, lorsqu'on les présente aux gens,
Font que soudain on se retire.
Comme la frayeur rend polis!
Il fallait voir, humbles, soumis,
Tous nos animaux de la veille,
D'un certain éclat éblouis,
Se détourner, baisser l'oreille,
Et saluer nos deux fusils.

Sans embarras et sans contrainte,
En vainqueurs nous marchons enfin;
Et le spectacle de leur crainte
Charme les ennuis du chemin.
Que dis-je! l'ennui, je t'assure,
Sous un ciel toujours varié,
Loin du bruit et de l'imposture,
N'approche point de l'amitié
Qui voit sourire la nature.
O lieux! ô rivages chéris!
Fleuve fécond, superbe Loire,
Jamais, jamais tes bords fleuris,
Où Cérès, le front ceint d'épis,
Étale sa pompe et sa gloire,
Le cours paisible de tes eaux,
Ces prés, ces bois et ces côteaux
Ne sortiront de ma mémoire...

Quels feux colorent l'horizon!
O dieux! quelle belle soirée!
Du soleil le dernier rayon,
Jouant sur la voûte azurée,
Ne peut quitter cette contrée,
Malgré l'ordre de la saison.
Son or et sa pourpre mobiles
Au fond des flots sont réfléchis.
La présence de deux amis
L'a suspendu sur ces asiles,
Il voit en son immense cours
Cent mille amans et leurs maîtresses,
Se jurant de fausses tendresses,
Gémir dans le sein des amours.
Il voit des âmes orgueilleuses
Qui n'ont que leurs désirs pour lois.
Il voit des vertus fastueuses,
Des rois malheureux d'être rois.
De toutes parts il voit le crime,
Sous cent formes multiplié;
Et presque jamais l'amitié
Ne s'offre à son regard sublime.
Cette noble fille des cieux,
Toujours plus riante et plus belle,
Quand elle vient frapper ses yeux,
Vaut bien qu'il s'arrête pour elle.

Enfin son disque éblouissant
Roule sur un autre hémisphère,

Et Phébé vient en rougissant
Nous prêter sa douce lumière.
Remplis de ces vastes objets,
Offerts par des plaines fécondes
Qu'entourent les plus belles ondes,
Où règne une touchante paix,
Nous nous disions : Que ce rivage
Du bonheur nous peint bien l'image !
Ici rien n'attriste les yeux.
O ciel ! dans un si court voyage
Aurions-nous trouvé des heureux ?
Le paysan laborieux,
Recueillant le fruit de son zèle,
N'a-t-il à craindre dans ces lieux
Ni la taille ni la gabelle ?
Ce pays, partout habité,
Est partout riant et tranquille.
N'est-il point encore infecté
Par l'avarice de la ville ?
Inspirés par l'humanité,
Nous chérissons de si doux songes.
Au défaut de la vérité,
Il faut embrasser des mensonges.

Du récit j'observe les lois;
Quand on conte, il faut aller vite.
Je ne t'arrête point au gîte,
Et je touche aux remparts de Blois.

Déjà s'élève dans la nue
Cet amphithéâtre vanté
Qui, par la Loire répété,
Satisfait doublement la vue.
On découvre sur la hauteur
Ce palais vaste et magnifique
Qu'habite, au sein de la grandeur,
Avec un faste canonique,
Dans le costume évangélique,
Un des apôtres du Seigneur.

Tu connais ce châtel antique
Que fit bâtir François Premier;
Masure bizarre et gothique,
Mais qu'il ne faut point oublier.
Surtout son concierge fidèle
Mérite bien d'être cité.
C'est un monsieur tout plein de zèle,
Et très plaisant en vérité.
Malgré la pesanteur de l'âge,
Et ses deux aunes de visage,
Il va grimpant, trottant, soufflant;
Vous indique chaque passage,
Et s'extasie à chaque instant.
Il voit de la magnificence
Où l'on ne voit que des débris;
Il n'est point de trou de souris
Qui ne fasse honneur à la France.
Dans les recoins les plus obscurs
Très gravement il vous promène,
Vous en fait admirer les murs
Comme des murs de porcelaine.
Souvent, pour vous instruire mieux,
Il s'arrête, ferme les yeux,
Met ses deux mains sur sa bedaine,
Et puis voilà mon gros menteur
Qui, sans oser reprendre haleine,
Vous dit tout son château par cœur.

Passons des discours si sublimes.
Dans ce château, jadis fameux,
Où, parmi les ris et les jeux,
La haine marquait ses victimes,
Séjour brillant et dangereux,
Où logeaient les rois et les crimes,
Logent aujourd'hui la candeur,
Et la vérité sans nuage,
La vertu sans trop de rigueur,
Et le bon ton sans étalage.
Parfois on y rencontre un sage,
Jusqu'à plaire osant s'abaisser;
Un bon humain, très peu sauvage,
Qui sait rire et qui sait penser;
Savant sans faste et sans rudesse;
Charmant, quoiqu'il dise la messe :
Un simple, un fortuné mortel,
Qui ne rougit point d'être aimable
Et sait quitter le saint autel,
Pour venir s'amuser à table.
Qu'avec plaisir j'ai contemplé
Ce séjour (1) respecté par l'âge,
Où l'on vit jadis assemblé
Un vénérable aréopage !
Dans ce vaste asile autrefois
L'altière et puissante noblesse,
Le clergé toujours plein d'adresse,
Et le peuple immolé sans cesse,
Pesaient et défendaient leurs droits.
Aujourd'hui, c'est dans ce lieu même
Que, le jour penchant vers sa fin,
Des Blaisoises le jeune essaim
Vient rendre hommage au dieu suprême
Qui tient un flambeau dans sa main.
L'obscurité les favorise
Sous ces lambris majestueux.

(1) La salle où se tenaient autrefois les États.

Chaque colonne a sa devise,
Ses vers et son chiffre amoureux.
Les mères en sont exilées;
On n'entend que tendres soupirs.
Et ces voix inarticulées,
Organes confus des plaisirs.
L'Amour dans les airs s'y balance,
Applaudit à ces doux ébats,
Et rit de tenir ses États
Où se tenaient ceux de la France.

Dans ces effets, qui sont des jeux,
Je reconnais la main des dieux.
Tout meurt, se dissout et s'écoule;
Tout renaît sous des traits divers.
Le torrent des âges qui roule
Use et reproduit l'univers.
Athènes n'est plus qu'un village;
Les arts fleurissent à Berlin.
Le Français frivole et volage
Peut cesser de l'être demain.
Du Midi le Nord est l'école,
Le Russe est devenu badin;
On dit la messe au Capitole.
Prêtant le flanc de toutes parts,
Rome en proie aux esprits crédules,
A des croix au lieu d'étendards;
Et c'est un vieux pontife en mules
Qui règne où régnaient les Césars.

O temps! exerce ton ravage,
Et plane sur les élémens.
De ce monde, où passe le sage,
Sape en secret les fondemens.
Que me fait ta faux vengeresse,
Si je conserve des désirs,
Si l'ami que le ciel me laisse
Préside à mes heureux loisirs,
Si tu respectes mes plaisirs
Et les charmes de ma maîtresse?
Mais de ces différens tableaux,
Qu'a tracés ma muse légère,
Amante des objets nouveaux,
Venons à ceux que je préfère.

Ciel, quel spectacle attendrissant!
Je vois dans leur transport sincère,
Une fille, un fils, une mère,
Rire et pleurer en s'embrassant.
Tu partageas bien cette joie,
Toi, le témoin de leur bonheur,
Toi, dont le front serein déploie
Et la franchise et la candeur;
O toi, philosophe sensible,
Qui dans la retraite paisible
Jouis du ciel et de ton cœur!

Réjouis-toi, ma tendre mère,
Toi, la mère de mon ami;
Tu n'es point heureuse à demi,
On t'aime autant qu'on te révère.
Renais au sein de tes enfans:
Que leur jeunesse te couronne,
Et que l'éclat de leur printemps
Embellisse encor ton automne!
Ce sont deux fleurs, tu le vois bien,
Que fit éclore la nature,
Pour servir enfin de parure
A l'arbre qui fut leur soutien.

Notre compagne de voyages
Est plus aimable que jamais.
Compte qui voudra ses attraits,
Je n'aime point les longs ouvrages.
Loin du tourbillon des amans,
Libre, satisfaite et tranquille,
Elle moissonne dans les champs
De nouveaux charmes pour la ville.
Fuyant les dieux et leurs lambris,
C'est Vénus qui se fait bergère.
Malheureusement le pays
Est très stérile en Adonis.
On prétend qu'il n'en fournit guère;
Et Mars, qui vaudrait encor mieux,
Mars, à vaincre toujours habile,
De Chambord a quitté l'asile,
Pour aller habiter les cieux.

On ne sait point feindre au village.
Une simple et champêtre cour
Vient offrir à mon jeune sage
Des cœurs sans fard, un pur hommage,
Payés du plus juste retour.
Maître Colas et maître Pierre,
Bons Auvergnats, remplis de sens,
Très peu versés dans la grammaire,
Prononcent leurs lourds complimens,
Bien incultes, bien éloquens,
Bien au dessus du fade encens
De la politesse ordinaire.
Oui, j'aime mieux ces vrais humains,
Ne toisant jamais leur langage,
Que ces discoureurs enfantins,
Toujours enchaînés par l'usage,
Qui vont distillant la fadeur,
Que rien n'attendrit et ne touche,

Qui vous disent avec la bouche
Ce qu'il faut dire avec son cœur.

Ah! sans cesse je me rappelle
Ce jour de fête et de bonheur,
Cette scène pour moi nouvelle,
Que dédaignerait la grandeur,
Toujours froide et toujours cruelle.
Dès le matin, dans le château
On fit entrer tout le village.
Téniers, prête-moi ton pinceau;
Toi, La Fontaine, ton langage;
J'en ai besoin pour ce tableau.

Déjà le flageolet gothique
A donné le signal des jeux;
Et de l'allégresse rustique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On se mêle, on choisit sa place,
Par instinct on va s'embrasser;
Déjà chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le ciel résonne;
Colinette, pour refuser
Ce que pourtant Lise abandonne,
Vous attrape un bon gros baiser
Qu'en riant Mathurin lui donne.
Sans trop songer aux spectateurs,
On fait faire un saut à Pérette ;
Zéphyr, qui dans les airs la guette,
L'expose aux regards des railleurs.
Pérette ignore la décence,
Ne sait point qu'il faut se fâcher,
Et croit n'avoir rien à cacher,
Parce qu'elle a son innocence.
Plus loin, des groupes de buveurs
Trinquent sur une vaste tonne,
Qu'une branche verte couronne;
Le vin ruisselle sur les fleurs.
Des vieillards, assis sous l'ombrage,
Semblent ranimer leur langueur:
Leur front, tout sillonné par l'âge,
Reprend la vie et la couleur.
La joie a passé dans leur âme,
Ils se rappellent leur printemps,
Et leur œil presque éteint s'enflamme
De la gaîté de leurs enfans.
Je vois des laboureurs naissans
Courir sans guide et sans lisières.
Les plus jeunes, plus caressans,
Reviennent, auprès de leurs mères,
Jouer avec les cheveux blancs
Et la barbe de leurs grands-pères,
Qui vont bientôt mourir contens.

Émilie, à ce bal rustique
Que je viens d'offrir à tes yeux,
Comparons nos bals fastueux,
Notre danse soporifique,
Nos quadrilles si langoureux,
Et notre ennui si magnifique,
Et notre effort pour être heureux.
Pourquoi d'un carton odieux
Charger les traits de l'allégresse?
Rougissons-nous de notre ivresse?
Le masque est-il fait pour les jeux?
J'aime ces fronts où tout respire,
Où des cœurs se peint le délire,
Ces miroirs de la vérité,
Que nulles vapeurs ne ternissent,
Où dans leur jour s'épanouissent
Tous les rayons de la gaîté.
Partout nous portons nos entraves,
De rien nous ne savons user:
Nous ressemblons à des esclaves
Que l'on condamne à s'amuser.
Perdu dans la foule bruyante,
On se coudoie, on se poursuit,
On bâille, on ment, on se tourmente,
Chacun ou se cherche ou se fuit.
On voit des grâces douairières,
Allant, précipitant leurs pas,
Et resserrant leurs vieux appas
Dans des justaucorps de bergères;
Des ours chamarrés de rubans,
Des diables pleins de gentillesse;
Et surtout des jeunes sultans,
Qui n'ont pas même une maîtresse.
On s'échappe, on déserte enfin.
L'ennui seul veille au fond des âmes;
Et les nerfs de toutes nos femmes
Sont ébranlés le lendemain.

Je l'avoûrai, belle Émilie,
Je puise ici des goûts nouveaux;
J'aime la pente des côteaux,
D'où l'œil commande à la prairie,
Où serpentent mille ruisseaux.
Soit que l'astre du jour achève
Le cours qu'il décrit dans les airs,
Ou soit que l'aurore soulève
Le grand rideau de l'univers;
Toujours ma rapide pensée
S'élance et me fait des plaisirs.
Mon âme sans cesse exercée

Forme sans cesse des désirs.
Je vois et j'entends la nature ;
Elle vole avec les zéphyrs:
Dans cette source elle murmure,
Et semble, sous cette verdure,
Laisser échapper des soupirs.
Son empreinte est dans ces nuages
Dont le voile obscurcit les cieux :
Elle tonne avec les orages,
Elle étincelle dans les feux.
Partout de sa main bienfaisante
Je reconnais les vastes dons :
Elle parle, sa voix puissante
Fait rouler le char des saisons,
Et c'est aux frimas qu'elle enfante
Qu'on doit l'or flottant des moissons.
Ici je pense, je suis homme.
Philosophes que l'on renomme,
Je vous surpasse en ce moment :
J'en atteste la raison même,
Vous fûtes sages par système,
Et je le suis par sentiment.

En ces lieux au moins je puis rire
De tes prétendus beaux esprits,
Fameux dans l'art de la satire,
Briguant à grands frais le mépris.
Sans qu'un pareil choix leur déplaise,
J'y puis être sot à mon aise,
Et me moquer de leurs écrits.
Pourvu qu'au soir je me repose
Après les plaisirs d'un beau jour,
Et que ma main cueille une rose
Sur les arbustes d'alentour,
Qui peut me nuire ou me distraire?
Que me font les vaines rumeurs,
Les libelles et les auteurs?
Cet asile est un sanctuaire
D'où n'approchent point leurs fureurs.
Je voue à l'amitié fidèle
Mes instans, fortunés par elle.
Que dis-je! en cet heureux séjour
Il en est aussi pour l'amour.
Dans la retraite solitaire
Le cœur est prompt à s'enflammer;
A la ville on ne veut que plaire,
C'est dans les champs qu'on veut aimer.
Après les frivoles tendresses
De nos élégantes beautés,
Ce long commerce de faiblesses,
D'ennuis et d'infidélités;
Après ce triste persifflage,
Que l'on appelle sentiment,
La fatigue d'être volage,
Ou le dégoût d'être constant;
Combien il est doux pour le sage
De s'échapper dans les forêts;
Et de chiffonner les attraits
De quelques nymphes du village!
Toi, l'unique objet de mes vœux,
Aline, ô toi que je préfère,
Sans ornemens tu sais me plaire,
Sans art tu sais me rendre heureux.
Va, ton art est d'être sincère.
Pour moi, je n'oublirai jamais
Ce jour où, près d'une bruyère
J'appris à ma jeune bergère
De l'amour les premiers secrets.
Quelle vérité! que d'attraits!
Dans ton sein coulaient quelques larmes :
Elles humectaient nos baisers;
Et déjà tes voiles légers
Cessaient de m'envier tes charmes.
Heureux le mortel transporté,
Qui, réalisant l'espérance,
Saisit le moment souhaité,
Triomphe de la résistance,
Et fait sentir à la beauté
La douloureuse volupté
Où meurt la timide innocence.
Bannis surtout de vains regrets.
Pour un bien que l'amour moissonne,
Il en est mille qu'il nous donne,
Et ses larcins sont des bienfaits.
Ce dieu nous couvre de son aile.
Mon bonheur peut être ignoré;
Aime-moi bien, sois-moi fidèle,
Et n'en dis rien à ton curé.

DIALOGUE DE PÉGASE ET DE CLÉMENT (1).

—

CLÉMENT.

Qu'est-ce donc? dès l'aurore on assiége ma porte?
On ne peut à son aise en ce triste univers,

(1) Si je n'ai jamais répondu pour mon compte aux gaîtés littéraires de M. Clément, j'ai toujours été indigné de l'injustice et de la morgue collégiale avec laquelle il déchire les ouvrages du premier écrivain de la nation. Il devait respecter au moins une réputation affermie sur soixante ans de travaux et de succès. Mais le pédantisme ne respecte rien ; il aime mieux se laisser envenimer par la haine que de consentir à l'admiration. et il se sent

Composer savamment de la prose ou des vers!
C'est quelque auteur, je gage.

PÉGASE.

A peu près : que t'importe?

CLÉMENT.

S'avisa-t-on jamais de venir si matin?
Les instans me sont chers; laisse-moi, je te prie :
J'éprouve en ce moment les douceurs de la vie,
Et j'écris, avec goût, du mal de mon prochain.
Va-t'en; je n'ouvre pas.

PÉGASE.

L'ami, je suis Pégase.
Mon voyage à Ferney m'a donné de l'humeur.
Ouvre; nous médirons du vieux agriculteur.

CLÉMENT.

Nous médirons? Attends, que j'achève ma phrase.
Comme te voilà fait!... Par quel sort inhumain?...

PÉGASE.

Sais-tu bien qu'entraîné dans ma course immortelle,
J'ai fait, depuis Homère, un terrible chemin?
Allons, héberge-moi : je te serai fidèle,
Je mordrai les passans, j'adopterai tes goûts;
Me cabrant, regimbant, ombrageux et jaloux,
Pour mieux te ressembler, et te prouver mon zèle.

CLÉMENT.

Il parle avec esprit! Tu ne voles donc plus?

PÉGASE.

Mais je vais quelquefois à petites journées.
J'ai vécu, mon très cher, quatre à cinq mille années :
De vieillesse et d'ennui j'ai les jarrets perclus.
Apollon a souvent changé mes destinées.
Si je crois ce qu'on dit, Méduse m'enfanta.
Je fis de mes talons jaillir une fontaine;
Bellérophon sur moi courut la pretentaine;
Pour battre la Chimère au diable il m'emporta;
Je me nourris long-temps des gazons d'Hippocrène.
Comme un franc étourdi, Pindare me monta.
(Votre Rousseau depuis imita ses caprices.)
Multipliant sous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cime des rocs, au bord des précipices,
Je m'élançais alors et par sauts et par bonds.
Moschus, Anacréon, pleins d'adresse et de grâce,
Me remirent au pas : escorté par les jeux,
En bon épicurien je vivais avec eux,
Et je paissais les fleurs qui parfumaient leur trace,
L'amante de Phaon venait chaque matin
M'offrir, en souriant, des roses dans sa main.
Sophocle m'exerça par ses courses hardies :
Euripide, moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.
Eschyle échevelé me remplit de terreur;
Nous paraissions tous deux poussés par les furies.
J'abandonnai la Grèce au bruit du nom romain.
Je fus légèrement manégé par Horace;
Lucrèce indépendant m'inspira son audace,
Juvénal me soumit avec un bras d'airain.
Par Virgile aguerri, je bronchai sous le Stace,
Et je voyais de loin arriver mon déclin.
Long-temps on me crut mort : craignant la barbarie.
J'avais paisiblement regagné l'écurie.
Le Dante, avec humeur, vint m'en tirer soudain.
L'œil morne et ténébreux, conforme à son génie,
Regrettant les vallons de l'antique Ausonie,
En croupe je portai le spectre d'Ugolin.
Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie,
L'Arioste accourut avec un front serein;
J'adoptai l'Hippogriffe, enfant de sa folie,
Et bientôt je livrai mon dos et mon destin
Au chantre intéressant de la tendre Herminie...
Tous ces cavaliers-là m'avaient mené grand train;
J'avais l'oreille basse et les ailes traînantes;
Il fallut réparer mes forces languissantes.
Mais sur les bords français je reparus enfin.
Malherbe, parmi nous, ennoblit mon allure;
De la palme lyrique il ombragea mon front.
Je jetai Chapelain au bas du double mont;
En embrassant Gombault il roula sur Voiture.
Molière prit leur place, et me fit dételer.
La Fontaine indulgent, et plein de bonhomie,
Guidé par la nature et par ma fantaisie,
Me suivit, sans mot dire, où je voulus aller.
La houssine à la main, Boileau, grave et sévère,
Châtia de mon vol l'aisance irrégulière :
Je ne pus avec lui faire un pas sans trembler.
Je l'estimais beaucoup, mais je ne l'aimais guère.
Corneille vint à moi : son fier et noble aspect,
Sans trop m'effaroucher, m'imprima du respect.
De son bras vigoureux je ressentis l'atteinte;
Il me fit pénétrer dans le palais des rois :
Tous mes crins se dressaient aux accens de sa voix;
Et, tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.
Il me brusquait parfois, c'était assez son ton;

importuné par le talent supérieur comme les oiseaux de nuit le sont par l'éclat du jour.

Ma seule intention a donc été, dans cette bagatelle, de venger M. de Voltaire des outrages qu'on lui fait, tous les mois, au nom des anciens et de la belle littérature. C'est une plaisanterie qu'on hasarde en réponse à des tomes d'invectives. Tout le monde a lu le dialogue charmant de Pégase et du vieillard. Pégase, un peu piqué du ton cavalier dont le traite le vieillard agriculteur, arrive dans le cabinet de M. Clément, qui n'a rien moins que les goûts champêtres, et ils ont ensemble la petite conversation qu'on va lire. Si on la trouve un peu vive, qu'on se ressouvienne que c'est un cheval qui parle à un faiseur de libelles. Ces gens-là ne se piquent ni d'honnêteté ni de modération.

Il fallut nous quitter, et j'acquis, sous Racine,
Des mouvemens plus doux, une bouche plus fine.
Dans des sentiers sanglans je suivis Crébillon :
Quoiqu'il fût violent, j'aimais son caractère.
Il dédaignait les lieux frayés par d'autres pas,
Et, malheureusement, j'étais déjà bien las,
Quand il fallut encor galoper sous Voltaire.

CLÉMENT.

Celui-là, par exemple, a dû te rudoyer.

PÉGASE.

Mais, non : s'il m'en souvient, il eut la main légère.
Je le vis autrefois, ferme dans l'étrier,
Courant bride abattue; et malgré ma colère,
Il faut que j'en convienne, il est bon écuyer.

CLÉMENT.

La rage de louer aujourd'hui te domine.
Vieux Pégase, sois vrai : c'est à coups d'éperon,
Qu'il te forçait d'aller, quand sur ta maigre échine.
Il nous est apparu dans le sacré vallon;
Lorsque tu voiturais sa dolente *Nanine*,
Son mugissant *Oreste* et son froid *Cicéron*,
Et le triste *Orphelin*, soi-disant *de la Chine*,
Ériphile, *Zulmé*, et *Pandore*, et *Samson*.
O cheval illettré, ton mauvais goût m'irrite!
Quoi, sur Voltaire encor tu n'es pas éclairé?
Sa jeune *Sophonisbe* en un jour décrépite,
Et ses *Guèbres* transis ne t'ont pas déferré?
Va traîner, si tu peux, en dépit de l'envie,
Le char mal attelé de ses sots *Triumvirs*,
Et ce lourd *Taureau blanc*, fruit de ses vieux loisirs;
Et ce bûcher mesquin, vrai tombeau d'*Olympie* (1).

PÉGASE.

Va; l'injustice perce et lui rend tous ses droits.
Je devrais t'envoyer le prix de ta tirade;
Mais je veux bien encor t'épargner cette fois.
Cite, cite du moins, *Brutus*, *la Henriade*,
Cet immortel tableau du meilleur de vos rois :
Cite ce *Mahomet* monument du génie,
Où la force du style est jointe à l'harmonie,
Dont le vaste intérêt, et l'époque, et les mœurs,
Dont le coloris mâle, et la pompe énergique,
Transmettent à grands traits aux yeux des spectateurs
La sombre majesté de Melpomène antique.
De ta fureur burlesque interrompant le cours,
Rappelle-toi *Tancrède*, et *Mérope*, et *Zaïre*,
L'aimable *Adélaïde*, et *Vendôme*, et *Nemours*,
Les sauvages vertus de la sensible *Alzire*,
Tous ces écrits charmans, dictés par les amours,
Que l'on revoit cent fois, que cent fois on veut lire,
Qu'un peuple délicat ne cesse d'adorer,
Que tu saurais chérir, si tu savais pleurer.
Ouvre, insigne menteur, ces annales brillantes,
Où chaque nation contemple ses erreurs,
Ses tyrans, ses fléaux, surtout ses bienfaiteurs;
Où Rome reconnaît ses brigues insolentes;
Où la philosophie, avec légèreté,
Des attentats des sots venge l'humanité,
Frappe indistinctement d'un joyeux anathème
Les moines, les abbés, les papes, les catins,
Insulte aux oppresseurs de vous autres humains,
Et montre à l'univers la liberté qu'il aime.
Pour détremper ton fiel, jette, jette les yeux
Sur ces riens enchanteurs, délices de vos belles,
De l'enjoûment français restes si précieux,
Toujours accumulés, sans peser sur mes ailes.

CLÉMENT.

Bavard impitoyable, as-tu bientôt fini
Ce long panégyrique aussi plat que toi-même?
Apprends que, devant moi, l'éloge est un blasphème.
Tremble! Ton sot babil sera bientôt puni,
Et je t'attends, barbare, à ma lettre septième.

PÉGASE.

Fort bien, applaudis-toi d'un fatras ténébreux,
Où tu voudrais flétrir ce qu'au Pinde on renomme;
Libelle scolastique, où tu crois, malheureux,
Qu'il importe au bon goût d'insulter un grand homme.
Va, va, contre Nestor Thersite eut beau crier;
On ne l'écouta pas (je l'ai lu dans Homère).
Ton destin est le même; et ta sotte colère,
Que le chardon nourrit, n'atteint point au laurier.

CLÉMENT.

C'est trop, de mon courroux je ne suis plus le maître;
Mon encre... mes crayons... tu sauras qui je suis.
Il parle de laurier! devant moi!... Je frémis...
A moi, Moutard (1), à moi! viens me venger d'un traître.

PÉGASE.

O pédant, plus fougueux et plus rétif que moi!
Je rougis que vers toi l'humeur m'ait pu conduire.
Je retourne à Ferney demander de l'emploi,
Et me purger de l'air qu'en ces lieux on respire.
La justice et l'honneur m'en imposent la loi;
L'asile de Voltaire est encore mon empire.
Je le vois : son nom seul te cause un juste effroi.
Rampe et siffle à ses pieds... Adieu, je me retire.
Subalterne Zoïle, Aristarque sans foi,
Tu me dégoûterais même de la satire,
Et les chevaux ailés ne sont pas faits pour toi.

(1) Quand on introduit un interlocuteur, il faut le faire parler d'après son caractère, et il eût été contre toute vraisemblance de donner à M. Clément du goût et de l'équité.

(1) Libraire de M. Clément.

MON RÉVEIL.

Ce matin, je suis pacifique ;
L'air est serein, j'ai bien dormi ;
Le calme d'un ciel embelli
A mon âme se communique.
Au printemps je suis peu caustique,
Et j'aime mieux dans ce mois-ci (1)
Ma maîtresse, la république,
Et mes rivaux, et mon ami.
Mon cœur fatigué se repose ;
Il a besoin d'un sentiment :
Mais vous, mon cher monsieur Clément,
Tâchez donc d'aimer quelque chose...
Çà, causons ensemble un moment.

Tenez, soyons vrais : moi, je pense
(Quoique exprès vous n'en disiez rien)
Que Voltaire pourrait fort bien
Être un auteur plein d'éloquence.
Brutus survit à trente hivers :
Un tel argument persuade ;
Même après avoir lu vos vers,
On goûte encor *la Henriade.*
Modérez-vous ; car je suis prêt,
Pour peu que l'on me contrarie,
D'adorer Agnès en secret,
D'aimer Zaïre à la folie,
Et de soupçonner du génie
Dans vingt scènes de *Mahomet.*
Faut-il tout risquer et tout dire ?
J'en suis confus ; mais, entre nous,
Je trouve que l'auteur d'*Alzire*
Répand, même dans la satire,
Plus de grâce et de sel que vous.

J'ose plus ; j'aime assez le style,
Un peu froid, mais bien cadencé,
De ce traducteur de Virgile,
Que dans une prose incivile
Vous avez durement tancé,
Contre l'esprit de l'Évangile.
Et moi-même, si malmené
Dans vos officieux libelles,
J'ai de temps en temps griffonné
D'assez plaisantes bagatelles.

Eh ! croyez-moi, calmez vos sens.
Pensez-vous sortir des ténèbres
Par ces opuscules mordans ?
Faut-il nuire aux pauvres vivans,
Pour faire honneur aux morts célèbres ?
Chaque dieu mérite un autel :
Ayons l'esprit doux, l'âme bonne.
Buffon, sans déchirer personne,
Court grand risque d'être immortel.

Mais que fais-je ! quelle folie !
Moi, par des conseils indiscrets,
Gêner la pente du génie !
Pardon, mon cher ; je me soumets :
Votre étoile vous justifie.
Broyez du noir, lancez vos traits,
Goûtez les plaisirs de l'envie.
Versez le fiel sur les succès ;
Et distinguez-vous désormais
Par ce doux emploi de la vie.

Pour nous, sachons le prix du temps ;
Amis, accourez sur mes traces :
Sous les ombrages du printemps
Buvons à la concorde, aux grâces
A la franchise, aux bons plaisans ;
Dans des flots d'Aï pétillans
Noyons les souvenirs cuisans
De nos littéraires disgrâces.
Mêlons des palmes et des fleurs :
Je veux qu'on soit juste, qu'on s'aime,
Et que l'on pardonne aux sots même,
S'ils ne sont pas persécuteurs.

(1) Le mois de mai.

L'ORGIE.

Vous qu'eût aimé Chaulieu,
Venez, mon jeune Horace ;
A côté d'un grand feu
Nous boirons à la glace,
Et médirons un peu ;
C'est le droit du Parnasse.
Déjà le dieu du vin,
De pampres vous enlace ;
Vous êtes libertin,
Et l'êtes avec grâce ;
Soyez roi du festin.
Apportez les tablettes
Où sont ces riens charmans,
Et ces congés plaisans
Que donnent les coquettes

A leurs tendres amans.
De l'aimable infidèle
Qui vous tient dans ses fers,
Contez-nous les travers
Et la noirceur nouvelle.
Tous les fronts sont ouverts;
Le champagne ruisselle,
Il mousse, il étincelle,
Et ressemble à vos vers.
Sur la fin de l'orgie,
Nous glisserons deux mots
De la philosophie,
Qui se moque des sots,
Et gaîment apprécie
Les plaisirs et les maux.
Mais j'entends qu'on s'écrie :
« Quoi! ce fripon d'Amour
» N'est point de la partie?
» Sans lui, passer un jour!
» La triste fantaisie! »
Un moment, s'il vous plaît.
Des yeux de la folie
Vous voyez son portrait;
Je le vois tel qu'il est,
Et je le congédie.
L'enchanteur, je parie,
Vous trompe à chaque instant...
Je me réconcilie,
S'il veut m'en faire autant.

AUX ÉDITEURS

DE L'ALMANACH DES MUSES, AU SUJET D'UNE NOTE QUI S'Y TROUVE AU BAS DES VERS A CORINE (1).

Eh! messieurs, n'appréhendez rien :
J'ai beau médire de la gloire;
C'est du temps perdu, j'en convien :
Quel auteur osera m'en croire?
Prêcher, aux poètes surtout,
Le mépris de cette fumée,
C'est renverser, confondre tout;
Il leur faut de la renommée.

Pour moi, si vous le permettez,
Je prétends dépenser ma vie
En de plus douces voluptés.
Vos rêves n'ont rien que j'envie :
Il me faut des réalités.
Songez à la race future :
Moi qui resserre mes destins
Dans les bornes de la nature,
J'aime assez cette sphère obscure;
J'y veux couler des jours sereins;
Et suis, quoique l'on en murmure,
Pour les plaisirs contemporains.

Et puis, par des routes diverses,
On atteint l'immortalité.
Outre le chemin fréquenté,
Il est des sentiers de traverses
Qu'on prend pour sa commodité.
Souffrez, sans qu'on vous scandalise,
Que, par ses penchans emporté,
On soit immortel à sa guise.
L'un veut l'être par ses hauts faits,
L'autre par ses écrits aimables :
Antonin l'est par ses bienfaits,
Et La Fontaine par ses fables;
Pétrarque par de froids sonnets,
Homère par son Iliade:
Le madrigal et la ballade,
Flanqués de quelques triolets,
Valent ce titre à Benserade :
Chaulieu le doit aux seuls appas
De quelques grâces négligées;
Vous, messieurs, à vos almanachs,
Comme Keyser à ses dragées.

Que dis-je! pourquoi tant d'effort?
Pourquoi ces élans du génie?
Tel n'a de titre, après sa mort,
Que l'indolence de sa vie :
Témoin l'oisif Desyvetaux (1)
Qui, dans une sage apathie,
Éloignait tous ces vains travaux,
Pour abandonner son repos
A la tendre mélancolie.
Le monde, à ses yeux enchantés,
N'était peuplé que de bergères;
Et chalumeaux et panetières
Pendaient toujours à ses côtés.
La mort pour lui fut un passage :
Exhalant ses derniers soupirs,
Il crut dans un nouveau bocage,
Renaître à de nouveaux plaisirs.
Il descendit aux sombres rives,

(1) J'y disais, je crois, qu'un sourire de Corine valait mieux que la gloire; et c'est ce qu'on désapprouve.

(1) Célèbre paresseux de l'autre siècle : il était presque toujours en habit de berger, et fit quelques chansons pastorales. Son nom est consacré par les vers de Chapelle, de Chaulieu, et surtout par ce qu'en a dit Voltaire.

Une houlette dans la main;
Et près de lui son air serein
Fixa les ombres fugitives.
Ainsi finirent ses beaux jours
Évanouis dans la mollesse;
Et son nom, qui vivra sans cesse,
Fut déposé par la paresse
Dans les annales des amours.

O trop heureuse indifférence!
Calme, abandon voluptueux!
Viens embellir mon existence:
Peut-être un jour chez nos neveux
Je trouverai quelque indulgence;
Mais, trompé dans mon espérance,
Si je suis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.

A M. DE ***,

EN LUI ENVOYANT LES MÉMOIRES DE SULLY.

Voilà ce que de lui nous laissa ce vrai sage,
Ce bon ministre d'un bon roi,
Qui respire dans cet ouvrage.
Que réunis tous deux, ils soient chantés par toi!
Peins dans l'un cette audace, aux pervers si fatale,
Cette austère amitié, leçon des courtisans,
Cette âme intrépide et loyale,
Que ne souillèrent point les horreurs de son temps.
De l'autre ose tracer l'auguste caractère,
Les malheurs, les exploits, et surtout les bienfaits.
Que ce tableau nous frappe, et que tous les Français
Baignent encor de pleurs l'image de leur père!
Dévoile-nous, sans pompe et sans détours,
Ce cœur vraiment patriotique,
Ce cœur où pénétra le fer d'un fanatique;
Ou plutôt, retranchant ces détestables jours,
Prends de plus doux crayons pour peindre ses amours;
Montre-nous ce héros aux pieds de Gabrielle,
Moins superbe que tendre, et Française, et fidèle.
Il est des rois dans la foule perdus,
Que déshonorent leurs faiblesses:
Mais celles de Henri sont des titres de plus;
Il fut si grand, il eut tant de vertus,
Que l'on peut bien lui passer ses maîtresses.

COMMENT DONC FAIRE?

J'aimais Ismène, Ismène était aimable:
Je fus long-temps fier d'un si beau lien;
Mais son amour était inexorable:
Un geste, un mot, le plus simple entretien,
Tout m'accusait, j'étais toujours coupable:
Aimant Ismène, il fallait n'aimer rien.
Épiant tout, mon ombrageuse amie
Dans un coup d'œil voyait cent trahisons,
Ouvrait son cœur à l'essaim des soupçons,
Et m'enlevait le charme de ma vie:
La bise ainsi vient sécher les moissons.
Chaque beauté, dont la grâce piquante,
Dont les vingt ans se faisaient trop citer,
Aux yeux d'Ismène en avait toujours trente,
Et dix de plus, si j'osais disputer.
La taille noble était sans élégance;
L'air vif et gai paraissait indécent;
La dignité se nommait arrogance;
On trouvait fade un air intéressant:
D'une injustice, ou d'une humeur nouvelle,
Pendant le jour, si je m'étais sauvé,
La nuit bientôt me brouillait avec elle:
Elle rêvait que j'étais infidèle,
Et j'expiais ce qu'elle avait rêvé.
Assez long-temps je fis tête à l'orage,
Traînant le joug, quoiqu'il fût douloureux,
Le cœur se lasse, et l'on devient volage,
Avec l'espoir d'être enfin plus heureux.

Je vis, j'aimai, j'idolâtrai Julie:
Autre tourment. Son cœur paisible et doux
A le malheur de n'être point jaloux;
D'aucune crainte elle n'est poursuivie
De soins cruels à mon tour agité,
Mes premiers maux sont des biens que j'envie:
Je suis martyr de sa tranquillité.

Dieu des amours, mon injure est la vôtre.
Écoutez-moi, j'implore votre appui:
Je voudrais bien que l'une eût aujourd'hui
Tous les défauts qui m'ont fait quitter l'autre!

A M. L'ABBÉ DELILLE,

SUR SA TRADUCTION DES GÉORGIQUES.

Jusqu'ici j'ai peu su la cause
Qui reproduit cet univers;
Mais depuis que j'ai lu tes vers,
Je crois à la métempsycose.
Delille est un nom supposé;
Je reconnais dans ton langage
Virgile même francisé,
Qui nous traduit son propre ouvrage.

A MADAME DE....,

EN LUI ENVOYANT DES ORANGES DE MALTE.

Un vieux dragon veillait jadis
Sur le jardin des Hespérides :
Il écartait les mains avides;
Les regards même étaient punis;
Un jeune enfant, non moins fidèle,
Garde aujourd'hui les pommes d'or;
Il les garde pour la plus belle,
Et barricade son trésor.
J'approche, son œil étincelle,
Il saisit son arc menaçant :
Mais je te nomme, et dans l'instant
Voilà mon argus qui chancelle.
Prends, me dit-il, cueille, choisis;
Chloé seule excitait mon zèle;
Porte à ses pieds l'arbre, les fruits...
Et, si tu veux, la sentinelle.

BILLET

EN RÉPONSE A DES VERS QUE L'AUTEUR APPELAIT VERSICULETS.

J'ai reçu vos versiculets,
Versiculets vous plaît à dire,
Tous ces grands vers qu'on toise exprès
Sont bien pesans, bien longs à lire :
De plus petits, s'ils sont bien faits,
N'en sont pas moins chers à la gloire.
Grâce à leur taille, à leurs attraits,
Ils se glissent dans la mémoire,
Et puis ils n'en sortent jamais.
L'aigle est altier, je le révère;
Mais tous mes sens sont alarmés
Quand de ses ongles enflammés
Il laisse échapper le tonnerre.
A quoi tant de bruit est-il bon!
J'aime bien mieux, je le confesse,
Le paisible et discret pigeon
Que députait Anacréon
Vers ses amis et sa maîtresse.

A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

Entre les palmes de Mahon,
Pour vous seul reverdit encore
La couronne d'Anacréon;
Et sans vieillir comme Tithon,
Vous fêtez bien plus d'une Aurore.
Votre automne est un long printemps.
Vous cueillez à tous les instans,
Les fleurs du matin de la vie;
Et l'amour amuse le temps,
Pour qu'à jamais il vous oublie.
Ah! conservez ces goûts charmans,
Cette aimable philosophie,
Cette fleur de galanterie
Qui vaut bien les beaux sentimens
De la gothique bergerie.
Rendez Ovide à ma patrie,
Et laissez un code aux amans.
Désolez, enchantez nos belles;
Et puissiez-vous, grondé par elles,
Entendre encore après cent ans
Tout ce qu'on dit aux infidèles.

LA

DÉCLAMATION

THÉATRALE,

POÈME EN QUATRE CHANTS.

CHANT PREMIER.

LA TRAGÉDIE.

Peintre de la raison, toi, qui sur le Parnasse
Es l'oracle du goût et le rival d'Horace;
Dans l'art brillant des vers ta voix sut nous former.
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous, qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,
Et ceindre le laurier des actrices célèbres,
Renfermez ce désir, gardez de vous hâter :
Connaissez le théâtre avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-temps, plus prudente et plus sage,
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage,
Et pour vous épargner un triste repentir,
Consulter la raison, et penser, et sentir.

Dans ses jeux instructifs la fable respectée
Nous vante les talens du mobile Protée,
Qui, possesseur adroit d'innombrables secrets,
Changeait, en se jouant, sa figure et ses traits;
Tantôt, aigle superbe, affrontait le tonnerre;
Tantôt, reptile impur, se traînait sur la terre;
Arbre, élevait sa tige; onde ou feu dévorant,
Pétillait en phosphore, ou grondait en torrent;
Roulait, tigre ou lion, sa prunelle enflammée,
Et soudain dans les airs s'exhalait en fumée.
Le vrai vous est caché sous cette allégorie.
J'y vois le grand acteur qui toujours se varie (1),
Imite d'un héros l'élan impétueux,
Nous peint la politique et ses plis tortueux,
D'un tendre sentiment développe les charmes,
Là frémit de colère, ici verse des larmes,
Par un jeu séduisant échappe à ses censeurs,
Et gouverne à son gré l'âme des spectateurs.

Soit fable ou vérité, cette métamorphose
Indique les travaux que votre art vous impose,
Quels divers sentimens vous doivent animer,
Et sous combien d'aspects il faudra nous charmer.

L'étranger plus avide, en *sujets* plus stérile,
Vous appelle peut-être, et vous offre un asile
Ah! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces bouffons errans
Qu'adopte par ennui la province idolâtre,
Et qui de cour en cour promènent leur théâtre.
Votre talent, qu'enfin on sait apprécier,
A Paris est un art, et là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de rapides conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'actrice renommée y brille en souveraine;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la scène.

Mais détournez vos yeux de ces rians tableaux;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse.
Cultivez votre organe, exerce-le sans cesse;
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours :
De la langue française étudiez les tours.
L'actrice qui chérit sa superbe ignorance
Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paraît-elle! aussitôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer, on doit savoir parler.
De l'art de prononcer faites-vous une étude :
La voix est un ressort qui cède à l'habitude.
C'est la route du cœur; sachez vous la frayer,
Séduire mon oreille, et non pas l'effrayer.
Je condamne au silence une actrice profane
Qui change en cris aigus les soupirs d'Ariane,
Celle qui, ne formant qu'un bruit vague et confus,
Laisse expirer ses tons, avec peine entendus,
Ou qui, les yeux en pleurs, de deuil enveloppée,
Évoque, en grasseyant, les mânes de Pompée.

Tremblez, défiez-vous d'un instinct pétulant
Qui fait tout hasarder, et ressemble au talent.
Jugez-vous de sang-froid, et d'un regard sévère
Observez de vos traits quel est le caractère.
On doit voir sur vos fronts respirer tour à tour,
L'ambition, la rage, et la gloire, et l'amour.
Voulez-vous sur la scène exciter la tendresse?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclore en nos cœurs agités,
Toutes les passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchans, que d'abord l'œil admire,
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre,
Qui, d'un culte nouveau craignant l'austérité,
Pleure au sein de son Dieu l'amant qu'elle a quitté?

(1) Il y a ici quatre rimes féminines de suite : elles se trouvent dans toutes les éditions que nous avons consultées.

Ah, Gaussin ! que j'aimais ta langueur et tes grâces !
Tu désarmais le temps enchaîné sur tes traces :
Il semblait à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'amour.

Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
Qu'un œil étincelant peigne une âme égarée.
Ayez l'accent, le geste, et le port effrayant ;
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant;
Qu'on reconnaisse en vous l'implacable Athalie,
Et les sombres terreurs dont son âme est remplie;
Que j'imagine entendre et voir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui dans un même cœur, vaste et profond abîme,
Rassemble la vertu, le remords et le crime.
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, et non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre âme,
A de sombres dehors joignez un cœur de flamme.

Des masques, avec art adaptés aux discours,
La tragédie antique empruntait le secours.
Dans un rôle emporté, l'acteur, d'après l'usage,
D'un masque furibond surchargeait son visage.
Un masque larmoyant, lorsqu'il fallait des pleurs,
Exprimait et l'amour, et ses tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conservait l'idée;
On ne confondait plus Andromaque et Médée.
Heureux ou malheureux, rois, sujets et tyrans,
S'offraient sous un aspect et des traits différens;
Achille paraissait enflammé de colère,
Diomède fougueux, Nestor calme et sévère;
Et ces masques frappans et caractérisés
Valaient bien nos minois, toujours symétrisés,
Où chaque sentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace ;
Et qui, sur le théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits sous le même vernis.

Juges plus délicats, spectateurs moins commodes,
Chassons loin de nos yeux ces tragiques pagodes,
Qui, marchant par ressorts, et toujours se guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle est, dans son ivresse, une actrice arrogante,
Qui sans cesse interroge une glace indulgente,
Concerte ses regards, aligne tous ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre âme est le miroir où se peint la nature.
Dans une glace, où l'on s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge, et non le sentiment.
Vous y voyez un teint que le soir même efface,
Et de votre beauté la magique surface :
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'est Flore, c'est Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous, aveugle et complaisante,
Ces pénibles ressorts d'une âme languissante,
Vos gestes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui peignent la douleur, et ne pleurent jamais ?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adorait son image.

Consultez votre cœur : c'est là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire, et l'art de nous toucher.

Par une longue étude une fois enhardie,
Alors suivez l'attrait et l'essor du génie :
Le courage l'élève, et la crainte l'abat;
Du grand jour sans pâlir envisagez l'éclat.
Paraissez ; armez-vous d'une noble assurance,
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudissement.
Le public dédaigneux hait ce vain artifice ;
Il siffle la coquette, il applaudit l'actrice.

Offrez-nous un maintien, un port majestueux ;
Que d'abord votre marche en impose à nos yeux :
Au gré des mouvemens qui vous ont agitée,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.

Que le geste, facile et sans art déployé,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrète;
Qu'il soit des passions l'éloquent interprète,
Développe à nos yeux leur flux et leur reflux,
Et devienne pour l'âme un organe de plus.

Des passages divers décidez les nuances :
Ponctuez les repos, observez les silences.

Le jeu muet encor veut une étude à part :
Il est et le triomphe et le comble de l'art.
C'est là que le talent paraît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le saisir, savoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts, et les étudier ;
Réunir d'un coup d'œil tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble :
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la routine aux actrices frivoles ;
Sachez approfondir et raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
A force d'art, craignez de vous appesantir :

Loin du jeu théâtral la triste symétrie,
Et le compas glacé de la géométrie :
Des passions toujours suivez le mouvement;
Trop de raison nous choque, et nuit au sentiment.
Il est d'heureux défauts, et des élans sublimes,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes :
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez;
Et dans le même instant, *par un effet contraire,*
Sachez pâlir d'horreur, et rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célèbre acteur (1),
Votre rôle, votre art, vous, et le spectateur.

Tel l'illustre Le Kain, dans sa fougue sublime,
S'empare de notre âme, et ravit notre estime.
Je crois toujours le voir échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant;
Pousser du désespoir les cris sourds et funèbres,
S'agiter, se débattre à travers les ténèbres,
Plus terrible cent fois que les spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs dont l'horreur le poursuit.
Tel est encor Brizard, lorsque du vieil Horace
Il peint l'âme romaine et l'héroïque audace,
Et que, perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.
Quel feu! quel naturel! quel auguste langage!
C'est le héros lui-même, et non le personnage.

Soyez impétueuse et vive en vos récits :
Les spectateurs soudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale,
Et, par la pesanteur d'un jeu soporatif,
N'aille point fatiguer le parterre attentif.
D'un combat engagé dans une nuit obscure
Venez-vous raconter l'effrayante aventure?
Que votre jeu rapide et vos sons éclatans
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que surtout la mémoire, en ces momens fidèle,
Lorsque vous commandez, ne soit jamais rebelle,

(1) Baron, après sa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta sur la scène. Elle était alors en proie à des déclamateurs boursouflés, qui mugissaient des vers, au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de Cinna. Son entrée sur le théâtre, noble, simple et majestueuse, ne fut point goûtée par un public accoutumé à la fougue des acteurs du temps; mais lorsque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.

on le vit pâlir et rougir successivement. Ce passage si rapide fut senti par tous les spectateurs. La cabale frémit et se tut.

Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à son défaut, consulter le souffleur.

Pour fixer nos esprits, et plaire à Melpomène,
Seule sachez remplir le vide de la scène.
Le public n'y voit plus, borné dans ses regards,
Nos marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane;
Zaïre sans témoins entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,
Persiffler Mithridate, et sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'assurance,
Vous fiant au public, sans prévoir ses retours,
Retomber mollement dans le sein des amours.
De l'art de déclamer connaissez l'étendue :
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatans;
Mais la perfection est l'ouvrage du temps.
L'amour-propre souvent, juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant, et toujours fréquenté (1)
Par ce folâtre essaim qui poursuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble.
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, disparaît, revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magistrat se rengorge et s'étale;
Et l'heureux financier, dispensé de soupirs,
Va toujours marchandant et payant ses plaisirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illustres fous
L'essaim tumultueux frémir autour de vous,
Bourdonner en chorus : *Elle est, ma foi, divine!*
Et du théâtre enfin vous nommer l'héroïne?
Craignez ces vains transports qu'inspirent vos attraits.
La vérité conseille, et ne vante jamais.
Faites-vous, imitant nos célèbres actrices,
Admirer sur la scène, et non dans les coulisses.

Exercez votre goût, don tardif et brillant;
Il ajoute à l'esprit, et guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude, et vit par la lecture.

(1) Les foyers.

Par un mensonge heureux voulez-vous nous ravir?
Au sévère costume il faut vous asservir.
Sans lui, d'illusion la scène dépourvue,
Nous laisse des regrets, et blesse notre vue.
Je me ris d'une actrice, indigne de son art,
Qui rejette ce joug, et s'habille au hasard,
Dont l'ignorance altière oserait sur la scène
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine,
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulterait *Méri* (1) pour draper *Idamé*.

N'affectez pas non plus une vaine parure;
Obéissez au rôle, et suivez la nature.
Nous offrez-vous Électre et ses longues douleurs?
Songez qu'elle est esclave, et qu'elle est dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis, et ne voit que vos fers.

Parcourez donc l'histoire; elle va vous instruire.
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs,
Quels sont leurs vêtemens, et leurs arts, et leurs mœurs.

La fable ingénieuse, ouvrant ses galeries,
Vous offre le trésor de ses allégories.
C'est là que la raison vient, sous des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellir ses travaux.
Ici, vous croyez voir la reine de Carthage,
Le front environné d'un funèbre nuage,
Luttant contre la mort, qu'elle porte en son sein;
Trois fois elle se lève et retombe soudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore.
Elle pleure, soupire, et dans son désespoir,
Elle cherche le jour, et gémit de le voir.
Plus loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mère superbe, et bien plus malheureuse.
Quel spectacle! elle s'offre à mes sens désolés,
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir, elle paraît tranquille:
Son front est abattu, son regard immobile;
Elle reste sans voix: l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure;
Là, j'admire, je vois, et j'entends la nature.
Qu'elle seule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.
Voulez-vous qu'une reine, en secret agitée,
Dégouttante de sang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ses pas s'entr'ouvrir les enfers
Observe, en expirant, la cadence d'un vers?
Voulez-vous qu'une amante, au milieu des ténèbres,
Prête à se réunir à des mânes funèbres,
Médite en éclatant un sinistre dessein,
Et se plonge avec art un poignard dans le sein?
N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Étaler froidement vos pompeuses alarmes,
Par un rhythme importun corrompre nos plaisirs,
Mesurer vos transports et noter vos soupirs;
Et quittant le vrai ton pour une emphase vaine,
Faire tonner l'amour et mugir Melpomène.
Le sentiment se tait, et sait bien s'exprimer;
L'actrice doit le peindre, et non le déclamer.
Contemplez de Macbeth (1) l'épouse criminelle,
Sous ces murs où son roi fut égorgé par elle;
Cette femme s'avance aux yeux des spectateurs,
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'inflexible remords, dont elle est la victime,
Agite son sommeil des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache en vain;
Sous la main qui l'efface il reparaît soudain.
J'admire en frissonnant. O muette éloquence!
Quel mouvement! quel geste! et surtout quel silence!

Muse, soutiens mon vol, échauffe mes esprits;
Que la variété préside à mes écrits.
Il est d'autres secrets et des routes nouvelles:
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modèles.
Déjà la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante Le Couvreur, avait tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et foulant à ses pieds les immortels cyprès;
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
Une actrice parut: Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème.
Dumesnil est son nom: l'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur:
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair; ses yeux lancent la foudre.

Quelle autre l'accompagne, et parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ses adorateurs?
Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grâce:
Accens, gestes, silence, elle a tout combiné;
Le spectateur admire, et n'est point entraîné:
De sa sublime émule elle n'a point la flamme;
Mais, à force d'esprit, elle en impose à l'âme.

(1) Marchande de modes, qui fournissait plusieurs actrices.

(1) Tragédie anglaise.

Quel auguste maintien ! quelle noble fierté !
Tout jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec soin consulter l'une et l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre;
Mais votre premier maître est surtout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du spectateur.
Le désir d'imiter vous cache un précipice;
Gardez de vous traîner sur les pas d'une actrice :
N'allez point copier tels gestes, tels accens,
Nous répéter sans goût des sons retentissans,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Le mécanisme vain d'une belle statue.
Franchissez l'heureux terme où le prix vous attend.
Libre, on perce la nue : on rampe en imitant.
O toi, dont les attraits embellissent la scène,
Toi, que l'amour jaloux dispute à Melpomène,
Séduisante Dubois, réponds à nos désirs;
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.
Ose enfin te placer au rang de tes modèles,
La gloire te sourit et te promet ses ailes :
Ose, et prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte et moins de servitude,
Vous aurez du théâtre acquis plus d'habitude;
Quand le parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule et souple et caressant :
Élancez-vous alors loin du sentier vulgaire;
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards.
Hasardez : le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.
La nature long-temps se plaît à se cacher;
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle vulgaire indigente et stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est l'or qui, renfermé dans ses noirs souterrains;
Attend, pour en sortir, d'industrieuses mains;
C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible,
Que le ciseau façonne, et que l'art rend flexible.

Mais ce n'est point assez de ces vaines leçons;
Je quitte le pinceau, je brise mes crayons,
Si je ne vous inspire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, la source du sublime.
Le préjugé s'efface, il touche à son déclin :
Le Français plus instruit, est aussi plus humain.
S'il outragea votre art, il en rougit encore :
Pourrait-il avilir des talens qu'il adore?
Connaissez de cet art quelle est la dignité.
Voyez autour de vous tout un peuple agité.
Il se presse, il palpite, et soudain plus tranquille,
Un morne accablement tient son œil immobile.
Ces pâles spectateurs, étonnés de frémir,
A votre émotion mesurent leur plaisir.
Tantôt, ensevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des sanglots, des pleurs pour interprètes;
Et tantôt mille cris, jusqu'au ciel élancés,
Soulagent tous les cœurs trop long-temps oppressés.
Chacun de ces effets est votre heureux ouvrage;
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions,
Tout un peuple obéit à vos impressions.
Nous ressentons vos feux, nos transports sont les vôtres,
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.

Je sais qu'un sage illustre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains lorsqu'il en est aimé,
Dans un de ces accès où leur aspect l'offense,
Déchaîne contre vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer :
Un sage n'est qu'un homme; il a pu s'égarer.
Le monde à ses regards prend un aspect sauvage;
Ne peut-on s'en former une riante image?
Des crédules humains précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos mensonges heureux?
Ah ! laissez-nous du moins une douce imposture.
L'ingénieuse erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos arts, nos talens enchanteurs
C'est ravir à la terre et ses fruits et ses fleurs.
Sachez donc repousser de frivoles atteintes;
Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes.
Tout sévère qu'il est, on peut le désarmer.
Opposez-lui des mœurs, il va vous estimer.
Ce n'est pas que je veuille, en sage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au désir de nous plaire;
La flamme de l'amour peut, dans nos cœurs brûlant,
Allumer et nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet amour qui fait rougir les Grâces
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces,
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au dieu lascif qui préside aux jardins :
C'est ce dieu délicat, qu'embellit la décence,
Que l'aimable mystère accompagne en silence,
Qui, sans effaroucher les timides désirs,
Verse en secret des pleurs dans le sein des plaisirs.
Pour vous faire adorer, vous respectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux système;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Pare encor votre automne, et survive à l'amour.
Voilà par quels moyens et quelle heureuse adresse
Hors du théâtre même une actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie et l'hydre des censeurs.

Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges;
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix;
On grava sur les murs les illustres forfaits;
On avance, en tremblant, sous d'immenses portiques;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux;
Tout est, dans ce séjour, simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres;
Et l'on n'entend partout que des frémissemens,
Que sons entrecoupés et longs gémissemens.
Deux femmes (1) sur le seuil en défendent l'entrée.
L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée :
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée.
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.
La vengeance, la rage, et la soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus; ses cheveux se hérissent,
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se raidissent.
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

Plus loin règne l'amour, cet amour implacable,
De meurtre dégouttant, malheureux et coupable
Qui ne respecte rien quand il est outragé,
Court, se venge, et gémit sitôt qu'il est vengé,
L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste,
Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces sombres objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'autels, semble en être le dieu?
Un mortel moins altier, assis au même trône,
Reçoit des mains du Goût sa brillante couronne.
Leur terrible rival, pour tracer ses tableaux,
Dans le sang et les pleurs trempe ses noirs pinceaux;
Et leurs lauriers épars, couvrant le sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande actrice, admise en ce séjour divin,
Marche et s'enorgueillit près du grand écrivain.
Récitant ces beaux vers où l'amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine;
Et Le Couvreur, l'œil sombre et de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.

(1) La Terreur et la Pitié.

Vous, de ces demi-dieux modernes interprètes,
La gloire vous attend, et vos palmes sont prêtes.
Chefs-d'œuvre du pinceau, dans ces pompeux réduits
Déjà vos traits brillans sont partout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible et tendre;
Là, c'est toi, Duménil, toi que l'on croit entendre.
La nature enrichit ton simple médaillon;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.

CHANT SECOND.

LA COMÉDIE.

Toi qui, dans un miroir agréable et fidèle,
Présentant l'homme à l'homme, amuses ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et sais, en te jouant, corriger l'univers,
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Échauffe mes leçons du feu de la saillie,
Apprends-moi tes secrets, et ne me cache rien
Des mystères d'un art, interprète du tien.

O vous, que de cet art ont séduit les délices,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain,
Si les cieux n'ont en vous transmis ce feu divin,
Cette source de vie aux humains apportée,
Mobile universel ravi par Prométhée.
L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du monde encor brut éclaira le berceau.
Quels plaisirs sont piquans, s'il ne les assaisonne?
C'est par lui que l'on pense, et par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien sans lui répandre quelques pleurs,
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
De même en imposer aux spectateurs crédules;
Mais lui seul voit, saisit, et peint les ridicules.
Osez donc vous connaître et vous interroger.
Enlevez au public le droit de vous juger.
N'allez point sur la scène étaler votre enfance,
Au parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas,
Végéter et vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des bouffons sans génie.

Mais ce n'est point assez de ce feu créateur :
Tremblez; l'homme d'esprit est loin du grand acteur.
Tel croît être formé, qui ne fait que de naître.
Pour peindre la nature, il faut la bien connaître,

En tout temps, en tous lieux, il faut la consulter;
La consulter encore, et puis la méditer.
Elle est belle, féconde, et sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez son langage :
Observez les vieillards et leur air ombrageux,
Du jeune homme inquiet les désirs orageux,
L'épouse avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de sa mère.
C'est là que l'on saisit ce ton de vérité
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids et tristes,
De ces vils histrions, l'un de l'autre copistes,
Et que l'acteur, entre eux comparant les objets,
Va ravir de son art les plus nobles secrets.

Les préceptes de l'art sont toujours arbitraires.
Ceux-ci semblent trop doux, et ceux-là trop sévères;
Et l'on a vu souvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, consacrer des erreurs.
La nature elle seule est un guide fidèle,
Et tous les vrais talens sont éclairés par elle.

Occupé du spectacle et non des spectateurs,
Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
Pour laisser de chacun ressortir la partie,
Étudiez des tons l'heureuse sympathie.
Lorsque l'un s'affaiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.

De la tradition rejetant la chimère,
Jouez d'après votre âme et votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis?
A ces bizarres lois Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultait ce miroir infidèle,
Que le temps, chaque jour, obscurcit de son aile.
Servile imitateur, bouffon fastidieux,
Il n'aurait point osé se montrer à nos yeux,
S'il n'eût de son aïeul arboré la rondache,
Les antiques canons, et surtout la moustache.
Il mettait son orgueil à le représenter;
Répétait ses accens qu'il s'était fait noter;
De rien imaginer affectait le scrupule,
Et par tradition fut sot et ridicule.

Des rôles différens parcourons les beautés;
Combinons leur esprit et leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères.
C'est là qu'il faut de l'art épuiser les mystères,
Contraindre sa chaleur, soudain la déployer,
Descendre, s'élever, et se multiplier,
Unir adroitement la force à la souplesse;
Se variant toujours, se ressembler sans cesse,
A l'auteur en défaut quelquefois ajouter,
Et créer d'après lui, pour mieux exécuter.

Il est des traits saillans que j'aime et que j admire :
L'art ne les fixe point, le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot;
Un bon mot disparaît quand l'acteur n'est qu'un sot.

Nous représentez-vous la sombre humeur d'Alceste,
Qui maudit et veut fuir les humains qu'il déteste?
Que votre abord soit dur, votre front sourcilleux,
Votre voix sèche et brusque, et votre œil nébuleux.
Exprimez bien surtout ces fougues de tendresse
Dont il vient amuser sa volage maîtresse;
Qu'on reconnaisse en vous un mortel égaré,
Qui hait jusqu'à l'amour dont il est dévoré.

Du poète agité m'offrez-vous la manie?
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.

Jouez-vous le Tartufe? observez d'autres lois;
En sons pieux et lents mesurez votre voix :
De ce fourbe imitez le mystique sourire,
Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire;
Lorsque, laissant errer une indiscrète main,
Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein,
Avec suavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, déshonorer son frère.
Que votre air tour à tour soit ferme et radouci :
Là, soyez prosterné; mais commandez ici.

Le rôle du Joueur veut une âme brûlante.
Que toujours l'action y soit vive et saillante.
Paraissez sur la scène égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau sur les yeux.
Renversez ces fauteuils, que vous croyez complices;
Roland du lansquenet, ébranlez les coulisses.
Au seul nom de trictrac, frémissez de courroux.
Le dé fatal vous suit, et roule encor pour vous.

Il est plus d'une palme à la cour de Thalie
L'un consacre aux vieillards une voix affaiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandestins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

Cet autre, qui de soi prudemment se défie,
Se sent, pour les niais, formé par sympathie.

Cet autre enfin, prenant un essor qui lui plaît,
Obéit à son goût, et s'érige en valet.

Songes-y. Dans ce genre auquel tu te destines,
Pour cueillir quelques fleurs à travers mille épines

As-tu reçu des cieux ce naturel plaisant,
Cet art, cet heureux don, le don d'être amusant,
La volubilité d'un organe mobile,
Un corps alerte et souple, un esprit versatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, et la soif du butin,
La trahison, l'adresse, et cette effronterie
Dont l'intrépidité sied à la fourberie?

Quelquefois un valet, novice dans son art,
De la publique joie ose prendre sa part;
Et ne sachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits : le jaloux spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'acteur.
Le personnage seul nous plaît et nous étonne;
Tout le charme est détruit dès qu'on voit la personne:
Ne te livre jamais à ce rire empesé,
Et sache être amusant, sans paraître amusé.

Loin cependant l'acteur que son talent ennuie;
Il doit être chassé de la cour de Thalie.
C'est un hibou qui vient, sous des berceaux naissans,
Effrayer Philomèle, et troubler ses accens.
L'ingénieux Armand, ce Nestor du théâtre,
Oublié par le temps, était encor folâtre.
Que j'aimais son adresse et sa naïveté!
Son œil étincelait du feu de la gaîté;
Mais, rempli de l'objet qu'il avait à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il savait la contraindre.
Au plaisir qu'il donnait il savait se borner,
Et sans montrer le sien, le laissait soupçonner.

Ainsi qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface,
Lorsqu'un talent s'éclipse, un autre le remplace.
Poisson, qui si long-temps amusa tout Paris,
Descendait dans la tombe, escorté par les ris;
Préville vient, paraît, il ranime la scène;
Et Momus aisément fait oublier Silène.
Préville!... Ennuis, fuyez; fuyez, soucis affreux;
Son nom est un signal pour rallier les jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démence,
Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
Mille sylphes légers, soulevant le rideau,
Se jouaient et dansaient autour de son berceau.
Il reçut le grelot des mains de la Folie;
En bégayant encore, il vola vers Thalie.
Pour lui seul la nature est sans déguisement,
Comme la jeune amante aux yeux de son amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage;
Ainsi que nos plaisirs, ces vers sont ton ouvrage.
Que du lierre immortel ton front soit décoré;
Qui fait rire son siècle en doit être adoré.

Pour les rôles d'amans si l'instinct vous décide,
Servez-vous à vous-même et de juge et de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'acteurs sont parfaits:
Adorés sur la scène, il leur faut des attraits,
Un abord séduisant, un regard vif et tendre,
Un silence qui parle, et qui se fasse entendre,
Le son de voix touchant, le maintien gracieux,
L'art de flatter l'oreille et de charmer les yeux.
Savez-vous ce que peut un éloquent sourire?
Tous ces riens de l'amour, savez-vous les bien dire?
Pour le représenter, avez-vous ses appas?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.
Charmant, vous n'avez rien et vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer et de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens secrets, ces instans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivresse,
Les transports de l'amour et sa délicatesse.
Un rôle est à la fois tendre, emporté, jaloux:
Ces contrastes frappans, il faut les rendre tous.
Paisible adorateur, là, bornez-vous à plaire;
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez surtout, sachez comment, d'un œil serein,
On vient rendre un portrait que l'on reprend soudain,
Comme on traite un objet que l'on croit infidèle,
De quel air on lui jure une haine immortelle,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,
Et comment on le quitte, en revenant toujours.
Évitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois, et vit par artifice;
Tous ces trépignemens et des pieds et des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de pantins.
Dans ces vains mouvemens qu'on prend pour de la flamme,
N'allez point sur la scène éparpiller votre âme.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison,
Ne sont qu'un froid dédale où se perd la raison.

Un acteur (1) a paru, plein d'âme et de finesse;
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse:
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a su des amans rajeunir le langage,
Des rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, et sait parler au cœur.

Aimez-vous mieux jouer et corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme petits-maîtres?
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, et le ton apprêté.
Que votre œil clignotant, et faible en apparence,

(1) Molé.

Sur les objets voisins tombe avec indolence :
Que tout votre maintien semble nous annoncer
Qu'au sexe incessamment vous allez renoncer,
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue,
Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue;
Et paraissez, enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, et bien las d'être heureux.

Mais ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, et nos gens du bel air;
C'est aux plaines du ciel que se forme l'éclair.
Allez, et parcourez ce magique théâtre
D'un monde qui se hait, et pourtant s'idolâtre.
Étudiez à fond l'art des frivolités,
Le savant persiflage, et les mots usités;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténèbres,
Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres;
Leur entretien, utile à vos sens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis.
Instruisez-vous des soins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, et celle que l'on quitte.
Dissertez sans objet, riez avec ennui :
Le monde est sot et vain; soyez sot avec lui,
Et revenez, tout fier de cent grâces nouvelles,
De leurs propres travers amuser vos modèles.
C'est ainsi que l'abeille, aux approches du jour,
Vole dans les jardins et les prés d'alentour;
Et disputant la rose au jeune amant de Flore,
Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans son asile obscur et parfumé,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.

De la scène échappé, Baron, jeune et frivole,
Dans les cercles admis, en paraissait l'idole.
Les plus fières beautés se disputaient ses vœux;
C'était Agamemnon que l'on rendait heureux;
Et toujours souverain aux pieds de ses maîtresses,
Sur sa liste galante il compta des duchesses.
Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent.
L'acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre faiblesse à tort le flatte et le ménage,
Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire, et non de protéger.
Redoutez le public, il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever il faut savoir descendre.
D'un puéril orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va, pour son argent, siffler ses protecteurs?

Toi qui prétends briller dans les scènes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grotesques :
De nos originaux folâtre observateur,
Joins l'étude du sage aux talens de l'acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le peuple déploie,
Autour d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle, ose, et vide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.
De ces mortels grossiers apprends l'art de nous plaire;
Tous leurs traits sont frappans, et rien ne les altère.
Ici, c'est un vieillard de rides sillonné
Et d'un essaim d'enfans toujours environné.
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond et convexe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonflexe,
Injurier cet arbre, et, prêt à trébucher,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher?
Plus loin, deux champions furieux, hors d'haleine,
S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Hélène.
Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivait ses modèles;
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeait le pâtre, abordait l'artisan.
Jaloux de la saisir sans masque et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Était-il au village, il en traçait les mœurs,
Trinquait, pour les mieux peindre, avec des racoleurs;
Et changeant, chaque jour, de ton et de palette,
Crayonna sur un port Jérôme et Fanchonnette.

Ces aimables mortels dont les noms adorés
Sont aux fastes des jeux pour jamais consacrés,
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine orgie avaient admis l'usage,
Chez les Aubry du temps passaient des jours entiers,
Et puisaient dans le vin l'oubli des créanciers.
Craignez de travestir, baladins subalternes,
Ces libertins titrés en buveurs de tavernes.
Faites-en des Chaulieux et des Anacréons,
A qui tous les Amours ont servi d'échansons.
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivresse,
Malgré tous vos écarts, le courtisan paraisse;
Et ne confondez point, dans vos pesans croquis,
Le délire d'un rustre et celui d'un marquis.
Bellecour de ces traits a saisi la finesse.
Son bachique enjoûment n'est jamais sans noblesse
Soit que, quittant la table, encor tout délabré,
D'un essaim de buveurs il revienne entouré
Étourdir un vieillard par des discours sans suite,
Et lui balbutier des leçons de conduite,

Ou soit que, plus rassis, et gaîment indiscret,
Il démasque en riant l'usurier Turcaret.

Vous que l'âge a mûris et rendus plus sévères,
Essayez vos talens dans les rôles de pères.
C'est là qu'enfin Thalie ose élever la voix,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits.
Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aisance,
Et ces tons assurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant dans Simon,
Dans Licandre imposant, tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'âme.
Il faut que sans éclat votre jeu nous enflamme.
D'un geste toujours simple appuyez vos discours :
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Éclatez, soyez ferme, éloquent et sublime.
Offrez-nous, à l'aspect de ce fils criminel,
Toute la majesté du courroux paternel :
Excitez les sanglots, faites couler les larmes,
De la nature en pleurs déployez tous les charmes;
Transmettez-nous votre âme, et que le spectateur
Puisse applaudir au père en oubliant l'acteur.

Vous, reines du théâtre où l'amour vous appelle,
L'orgueil de vous instruire a réveillé mon zèle.
Je n'ai point au hasard confondu mes couleurs;
Économe prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muse, couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te sourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux sons;
Elle veut des conseils, et non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer quand on ne peut lui plaire.
Dirige ses talens, mais d'une main légère.
C'est ainsi que l'on voit les flexibles ciseaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

Œil rusé, taille leste, et langues indiscrètes;
Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux soubrettes.
Par l'organe surtout elles doivent briller,
Agir presque toujours, et toujours babiller;
Ou du moins, se taisant avec impatience,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux;
Nous voulons des Teniers, et non pas des Calots.
Le vain effort de l'art annonce une âme aride.
Alors qu'il est contraint, le rire est insipide.
Camille, aux yeux charmés de Zéphyre surpris,
Courait sur les moissons sans courber les épis.

Ah! si la scène encore offrait à notre vue
Cette actrice adorée et trop tôt disparue,
Qui par son enjoûment savait tout animer,
Et que, pour son éloge, il suffit de nommer!...
Je vous dirais : Sans cesse ayez les yeux sur elle;
Et je croirais tout dire, en l'offrant pour modèle.

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté;
Piquante sans apprêt, et vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grâce;
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit;
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit;
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel, et parer la nature.

Lise, avec un œil morne, un air digne et hautain,
Et les traits alongés d'un visage romain,
A ceint le tablier de Rose ou de Justine :
Froidement minaudière, elle croit être fine.
D'abord qu'elle paraît, on se sent attristé,
On ne partage point sa pénible gaîté;
Elle parcourt sans grâce un cercle monotone;
Son rire grimacier n'en impose à personne :
Quand l'automate agit, le spectateur galant
Applaudit au ressort, mais non pas au talent.

Paris, à chaque pas, nous offre cent coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiscrètes.
O vous, qui sous leurs traits voulez nous enflammer,
A jouer leurs travers, l'art seul peut vous former.
Attendez que le temps, maître tardif et sage,
Du monde et des plaisirs vous ait appris l'usage.
Saisissez la saison de la maturité,
Ce moment dangereux, le soir de la beauté.
Pour nous fixer alors il est mille artifices,
Et le jeu des vapeurs et celui des caprices.
D'un geste ou d'un souris combinez la valeur;
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaisir, le dédain et la mélancolie,
La raison quelquefois, et souvent la folie;
Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux
L'amante qui d'Alceste a captivé les vœux.
Combien, dans ces tableaux, me semble intéressante
Cette actrice, à la fois noble, sage et décente,
Qui sait tout détailler, et ne refroidit rien,
Assujétit au goût ses tons et son maintien,
Et qui, fidèle au vrai, sans nuire au vraisemblable,
Toujours ingénieuse, est toujours raisonnable!

Si, dans son vol jaloux, l'impitoyable Temps
A marqué sur vos fronts le ravage des ans,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Escarbagnas, et nos vieilles amantes,
Ces rôles épineux, dont la charge déplaît,
Quand Drouin les remplit ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déployer les richesses :

Leurs traits sont plus marqués, mais ils ont leurs finesses.
Affectez quelquefois un sourire enfantin;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein,
Et de quelques pompons ornant votre coiffure,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas,
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente et sage,
Baissez de vos cheveux le double ou triple étage,
Élaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'amour doit y briller, mais doux et désarmé :
Songez qu'il vient de naître, et qu'il n'est point formé.
Le soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du désir,
Et d'un cœur étonné qui s'élève au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flamme,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'âme.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la nature, et qu'on n'imite pas,
Ce front baissé toujours, et qui rougit sans cesse,
Cette grâce naïve, atour de la jeunesse;
Ah! ne l'offusquez pas par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le printemps.

Nous représentez-vous la tendre Zénéide,
Qui s'indigne et gémit sous un masque perfide?
Marquez-nous ce dépit et ce ressentiment :
C'est une nymphe en pleurs, qu'outrage son amant,
Qui résiste, qui craint de le voir infidèle,
Qu'il soupçonne être laide, et qui sait qu'elle est belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats,
Et l'orgueil d'une amante, et surtout ces appas?
Que votre jeu soit vif, qu'il peigne vos alarmes,
Et qu'à travers le masque on découvre vos charmes.
Dans Lucinde surtout variez vos tableaux :
Chaque scène y produit des sentimens nouveaux.

Quel souvenir cruel se mêle à ces images!
Le talent qui n'est plus veut encor des hommages.
Tendre Guéant (1), mon cœur ne t'oublira jamais.
Puissé-je dans mes vers ranimer tes attraits
Combien elle était simple, intéressante et belle!
Amour, tu t'en souviens, tu lui restas fidèle.
La douce illusion accompagnait ses pas;
Les Grâces l'inspiraient, et ne la quittaient pas.
Amour, grâces, beauté, rien ne la put défendre :
La tombe s'entr'ouvrit, il fallut y descendre :
Ainsi l'étoile brille, et bientôt à nos yeux
En mourantes clartés semble quitter les cieux.
Que dis-je! elle respire : il est d'heureux ombrages,
Asiles des héros, des belles et des sages.
Sous ces berceaux rians et fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs;
Peut-être qu'à Maurice (2), élevé sur un trône,
De myrte et de lauriers elle offre une couronne,
Se rappelle des vers qu'il lui fait déclamer,
Et n'envie aux mortels que le plaisir d'aimer...

Mais quoi! quelle beauté s'avance sur la scène?
Le sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux et flatteurs;
Qu'elle sait bien trouver la route de nos cœurs!
Charmante Doligni, puis-je te méconnaître,
Toi, si chère à l'Amour, que tu braves peut-être,
Poursuis; ce dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, est fixé par les mœurs.

L'art n'est point dégradé, lorsqu'il se multiplie.
On élève partout des temples à Thalie.
Vous qui nous amusez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.
Quel triomphe pour vous! Sous ces lambris tranquilles
Où la grandeur s'échappe et s'enfuit loin des villes,
Dès que Flore a près d'elle assemblé les zéphyrs,
Mille jeunes beautés, qu'unissent les plaisirs,
Au grand jour du théâtre osant risquer leurs charmes,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
La scène quelquefois rassemble deux amans,
Gênés dans leurs désirs et dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate et se décèle!
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincèle!
Malgré l'aimable dieu qui seul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement, sans craindre pour leur flamme,
Se parler en public des secrets de leur âme.
Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour;
Et la décence même applaudit à l'amour.

Le plaisir m'égarait; la raison me ramène.
Muses, dont le pinceau peut enrichir la scène,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.

(1) On sera peut-être surpris de ne pas trouver ici le nom de mademoiselle Gaussin, qui excellait dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange répétée. Mademoiselle Guéant n'était que l'élève de cette actrice célèbre, mais promettait de devenir sa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la séduction de l'ingénuité, tels furent ses titres et les motifs de mes éloges.

(1) Le maréchal de Saxe.

Pour former des acteurs il faut des écrivains.
Tel qui, depuis long-temps, rampait faible et timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez sous nos yeux le tableau de nos mœurs;
Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons? Quels seraient vos scrupules?
Molière est sous la tombe, et non les ridicules.
Oui, chaque âge a les siens, vrais, caractérisés :
Ceux-là sont apparens, ceux-ci mal déguisés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obscure;
Il faut à chaque siècle assigner sa figure.
Avec des traits divers, le nôtre a ses Orgons;
Il a ses imposteurs, il a ses Harpagons.
La nature en créant toujours se renouvelle :
Les vices, les travers sont variés comme elle.
Observez, parcourez et la ville et la cour;
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour.
Quel léger tourbillon va, vient, revient et roule?
Dieux! que d'originaux se présentent en foule!
Voyez-vous celui-ci, fier et bas à la fois,
Tristement abruti dans son faste bourgeois?
Cet autre, embarrassé de sa vaine richesse,
Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse,
S'ennuie au sein des arts qu'il rassemble à grands frais,
Dîne, soupe, s'endort au son des clarinets,
A sa meute, sa troupe, et surtout sa musique,
Fatigue tout le jour son âme léthargique,
Et retombe le soir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui sert de tombeau?
Transportez à nos yeux la jeune courtisane,
Qui, fille de l'amour, le sert et le profane,
Avec grâce sourit, intrigue savamment,
Désespère avec art, et trahit décemment;
Ce protecteur banal, entouré de Thersites,
Et qui pour ses amis compte ses parasites;
Ou ce présomptueux, ivre de ses talens,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses partisans,
Et d'un œil prophétique, où le dédain repose,
Dans les siècles futurs lit son apothéose.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'élève, il naîtra des Barons.

CHANT TROISIÈME.

L'OPÉRA.

Descends, viens m'inspirer, savante Polymnie,
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les chantres des bois,
Te saluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure :
Zéphyr plus mollement frémit sous la verdure.
Les roseaux de Syrinx, changés en instrument,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un amant.
Cet arbuste est plaintif, cette grotte sonore :
La parole n'est plus et retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux,
O déesse! j'entends la musique des cieux.
La terre a ses accens, et les airs lui répondent;
Les astres dans leurs cours jamais ne se confondent.
Les mondes, entraînés par leurs ressorts secrets,
Toujours en mouvement, ne se heurtent jamais.
Paraissant opposés, ils ont leur sympathie :
Dans l'accord général chacun a sa partie;
Et les êtres, unis par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur auteur.

Mais daigne enfin, quittant cette sphère hardie,
Assigner des leçons à notre mélodie.
De la scène lyrique, objet de mes travaux,
Étale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels secours, le chant, plein de ta flamme,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'âme;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître son feu,
De l'esprit, de la force et des grâces du jeu.

Vous qui sur ce théâtre oserez vous produire,
Reçûtes-vous des traits assortis pour séduire,
N'allez point, sur la scène usurpant un autel,
Faire siffler un dieu sous les traits d'un mortel.
Le monde où vous entrez est peuplé de déesses :
L'Amour en folâtrant y choisit ses prêtresses.
Avec des traits flétris, un teint jaune et plombé,
Pourrez-vous, sans rougir, prendre le nom d'Hébé?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre;
Dans un char transparent, par des cygnes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné,
Et rappeler en vain cet enfant volontaire,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mère?

Que Flore à mes regards n'ose jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de zéphyr.
Sa bouche au doux souris doit être aussi vermeille
Que les boutons de rose épars dans sa corbeille.
L'amante de Tithon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours;
Et sous les pampres verts dont Bacchus se couronne,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Érigone.

Que la taille et le port soient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous représentez.

Des colosses hautains, dont l'Amour fuit les traces,
Pourront-ils badiner sur le corset des Grâces?
La naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas une lance à la main?
Et l'orgueil menaçant d'une reine en colère,
Conviendra-t-il au front d'une simple bergère?

Sachez, quand il le faut, varier votre ton,
Sévère dans Diane, emporté dans Junon.

Vous surtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Ressusciter pour nous ces paladins antiques,
Tous ces illustres fous, ces héros fabuleux,
Soyez, à nos regards, gigantesques comme eux.
C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable;
Je hais un Amadis, s'il n'est point formidable.

Quand Roland déracine, en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,
Je veux que, déployant une haute stature,
Il enrichisse l'art des dons de la nature.
S'il n'en impose point à l'œil du spectateur,
Si je ne confonds point le modèle et l'acteur,
D'un tableau sans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant caché sous un panache,
Et dont le faible bras, fidèle à sa leçon,
Renverse avec fracas des arbres de carton.
En vain son œil menace, et sa main est armée;
Je cherche le héros, et je ris du pygmée.

Par la seule raison mon esprit enchanté,
Cherche dans le prestige un air de vérité.

Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut nous servir de guide.
Des sons frêles et doux seraient choquans et faux
Dans la bouche d'un dieu qui gourmande les flots.
Ces organes sont faits pour briller dans les fêtes;
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchaînés mugissent une fois,
Ils ne s'apaisent point avec des porte-voix;
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verrait, dans sa gloire, insulté du parterre,
S'il venait, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fausset les arrêts du Destin.

Mais c'est peu de la voix, c'est peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture,
De parer ces présens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où naît l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de mollesse:
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse.
La grâce et la beauté d'un athlète vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une secrète étude
De chaque mouvement et de chaque attitude.
Instruits par la nature, apprenez à l'orner;
Sur le théâtre enfin sachez vous dessiner.

C'est par là que Chassé régna sur votre scène,
Et partage le trône où s'assied Melpomène.

Prête à favoriser vos utiles efforts,
La peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands maîtres de l'art consultez les ouvrages,
Voyez-y nos héros vivre dans leurs images.

L'un, pâlissant de rage, arrachant ses cheveux,
Semble frapper la terre et maudire les cieux:
L'autre, plus recueilli dans ses sombres alarmes,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici, c'est un amant vengeant ses feux trahis:
Là, c'est un père en pleurs qui réclame son fils.
Dans sa noble fureur, voyez comment Achille
Est fier et menaçant, quoiqu'il reste immobile.
Quelle âme dans ce calme et quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un sentiment.
Mais auprès de Vénus que devient son audace:
La fureur disparaît, et l'amour la remplace.
Entre des bras d'albâtre à tout moment pressé,
Sur le sein qu'il caresse il languit renversé;
Son regard est brûlant, son âme est éperdue:
Aux lèvres de Cypris sa bouche est suspendue;
Et de son œil guerrier, où brille le désir,
Coulent ces pleurs si doux que l'on doit au plaisir.

Raphaël et Rubens ont droit à votre hommage:
C'est quand l'acteur peint bien qu'il nous plaît davantage.

Lorsqu'un chantre fameux, une lyre à la main,
Exerçait des accords le pouvoir souverain,
Et par une harmonie, ou belliqueuse ou tendre,
Maîtrisait le génie et l'âme d'Alexandre,
Échauffait ses transports, l'enivrait tour à tour
De douleur, de plaisir, de vengeance et d'amour,
Lui faisait à son gré prendre ou quitter les armes,
Pousser des cris de rage, ou répandre des larmes;
Rallumait sa fureur contre Persépolis,
Ou le précipitait sur le sein de Thaïs:
Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie
De ces divers accens n'aidât point la magie?
Les regards de l'Orphée, altiers, sombres, touchans,
Feignaient les passions mieux encor que ses chants;
Dans tous ses mouvemens respirait le délire:
Son geste, son visage accompagnait sa lyre;

Et de son action l'éloquente chaleur
Transmettait à ses sons la flamme de son cœur.

L'organe le plus beau, privé de cette flamme,
Forme un stérile bruit qui ne va point à l'âme.

Que l'organe pourtant ne soit point négligé.
Cet utile ressort veut être dirigé.
La nature le donne, et l'art sait le conduire,
L'affaiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire.
Insinuant et doux, quand il faut demander,
Terrible et véhément, quand il faut commander;
Sourd dans le désespoir, sonore dans la joie,
Tantôt il se renferme, et tantôt se déploie.
Le ton est tyrannique : il s'y faut asservir;
Mais les inflexions doivent vous obéir.
Selon que l'âme souffre ou que l'âme est contente,
L'inflexion doit suivre ou vive ou gémissante.
Des sons autour de nous éclatent vainement;
Leur plus douce magie est dans le sentiment:
Le sentiment fait tout, c'est lui qui me réveille;
Par lui l'âme est admise au plaisir de l'oreille;
Et je place l'acteur, privé d'un si beau don,
Au-dessous du flûteur instruit par Vaucanson.

Notre goût, plus superbe avec plus de justesse,
De nos récitatifs accuse la tristesse;
Ces modulations, dont le refrain glacé
Semble un hymne funèbre au sommeil adressé.
Le vrai récitatif, sans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainsi que la parole.
Pour lier l'action ce langage est formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.

Pourquoi donc tous ces cris, ces inflexions lourdes,
Ces accens prolongés sur des syllabes sourdes,
Ces froids glapissemens, qu'on se plaît à filer ?
Cessez de m'étourdir quand il faut me parler.
Quittez cet attirail, cette insipide emphase,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la base;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le public mélodieusement.
La célèbre Le Maure, honneur de votre scène,
Asservissait Euterpe aux lois de Melpomène.
Elle phrasait son chant, sans jamais le charger :
Ce qui languissait trop, elle osait l'abréger.
Ce long récitatif, où l'auditeur sommeille,
Fixai l'esprit alors, en caressant l'oreille;
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légèreté courait au dénoûment.

Réservez, réservez la pompe musicale
Pour ces morceaux marqués où l'organe s'étale,
Où l'âme enfin s'échappe en sons plus véhémens,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens.

Mais, parmi les écarts d'une voix moins timide,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un sculpteur, à qui l'art est connu,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.

Dans ce fracas lyrique et ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des sons éclatans;
Et gardez que vos bras, suspendus trop long-temps,
Comme deux contrepoids qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.

Sans doute par le chant vous devez nous charmer;
Mais c'est au jeu surtout que je veux vous former.

Toi, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiscrète,
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverser les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le sein des mers,
Et perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes dragons ailés parler en souveraine ?
Tes yeux me peindront-ils la rage et la douleur?
Pour évoquer l'enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces sorcières obscures
Qui n'ont rien d'infernal, si ce n'est leurs figures;
Menacent sans fureur, s'agitent sans transport,
Et dont le moindre geste est un pénible effort.
Sisyphe, à leur aspect, et transit et succombe :
De ses doigts engourdis sa roche échappe, tombe;
Et l'ardent Ixion, surpris de frissonner,
Sur son axe immobile a cessé de tourner.

Il faut que, dans son jeu, la redoutable Armide
M'attendrisse à la fois, m'échauffe, et m'intimide.

Dans ces rians jardins Renaud est endormi :
Ce n'est plus ce guerrier, ce superbe ennemi,
Ombragé d'un panache et caché sous des armes;
C'est Adonis qui dort, protégé par ses charmes.
Armide l'aperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer son inflexible cœur...
O changement soudain! elle tremble, soupire,
Plaint ce jeune héros, le contemple, et l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, son bras s'est ranimé,
Et son bras qui retombe est trois fois désarmé.
Son courroux va renaître et va mourir encore :
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,
Laisse aller son poignard, le reprend tour à tour;
Et ses derniers transports sont des transports d'amour.

Que ces emportemens sont mêlés de tendresse !
Quel contraste frappant de force et de faiblesse !
Que de soupirs brûlans ! que de secrets combats !
Que de cris et d'accens, qui ne se notent pas !
A l'âme seule alors il faut que j'applaudisse :
La chanteuse s'éclipse et fait place à l'actrice.
Il échappe souvent des sons à la douleur
Qui sont faux à l'oreille et sont vrais pour le cœur.

Quand de Psyché, mourante au milieu de l'orage,
Arnould (1) les yeux en pleurs me vient offrir l'image,
Et frémit sous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre sa voix dans le fracas des airs ?
J'aime à voir son effroi lorsque la foudre gronde.
Et ses regards errans sur les gouffres de l'onde ;
Ses sons plaintifs et sourds me pénètrent d'horreur,
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grâce à l'illusion, je sens trembler la terre ;
Cet airain, en roulant, me semble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'art soulève et sait assujétir
Sont des flots écumans, tout prêts à l'engloutir ;
Et lorsque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire son désordre et ses grâces timides,
J'éprouve sa frayeur, je frissonne, et je croi
Entendre tout l'enfer rugir autour de moi.

Telle est du grand talent la puissante féerie ;
Il rend tout vraisemblable, il donne à tout la vie ;
Il anime la scène, et, pour dicter des lois,
A peine a-t-il besoin du secours de la voix.

A ces divers effets comment pourrait prétendre
Celle qui, sur la scène affectant un air tendre,
Sensible par corvée, et folle par état,
Quand son air est chanté, sourit au premier fat,
Provoque les regards, va mendier l'éloge
De ce jeune amateur endormi dans sa loge ;
Et le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un soupé ?

Que jamais votre esprit ne soit hors de la scène ;
Que votre œil au hasard jamais ne se promène.
Oubliez des balcons ces muets entretiens ;
Vos regards sont distraits, ils détournent les miens.
Mais vous qui dans nos chœurs prétendus harmoniques
Venez nous étaler vos masses organiques,
Et circulairement rangés en espalier,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer ;
Vous verrai-je toujours, l'esprit et le cœur vides,
Hurlant, les bras croisés, vos refrains insipides ?

(1) Actrice qui prouve que le jeu peut suppléer à l'organe.

Vous est-il défendu de peindre dans vos yeux
Ou la tristesse sombre, ou les folâtres jeux ?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore et Pomone,
Lorsque le tambourin autour de vous résonne,
Sous des berceaux de fleurs lorsque d'heureux amans
Entrelacent leur chiffre, et gravent leurs sermens,
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus et du Gange,
Une coupe à la main, préside à la vendange ;
Quand tout est rayonnant du feu de la gaîté,
De quel œil soutenir votre immobilité ?
Vous gâtez le tableau qui par vous se partage ;
De grâce, criez moins, et sentez davantage ;
Et que l'on puisse enfin, sur vos fronts animés,
Trouver le sens des vers, par la voix animés...

La scène s'embellit : sur des bords solitaires,
Je vois se réunir des groupes de bergères.
Des bergers amoureux ont volé sur leurs pas ;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces musettes.
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes :
Déjà de l'art du chant on dispute le prix ;
Les juges sont Églé, Silvanire, Chloris ;
C'est dans leurs jeunes mains que brille la couronne ;
C'est le goût qui l'obtient, et l'amour qui la donne.

Le goût fut ton génie, ô toi, chantre adoré,
Toi (1), moderne Linus, par lui-même inspiré !
Que j'aimais de tes sons l'heureuse symétrie,
Leur accord, leur divorce et leur économie !
Organe de l'amour auprès de la beauté,
Tu versais dans les cœurs la tendre volupté.
L'amante en vain s'armait d'un orgueil inflexible ;
Elle courait t'entendre, et revenait sensible.
Plus d'une fois le dieu qui préside aux saisons,
Qui fait verdir les prés et jaunir les moissons,
Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un berger parut dans nos bocages :
Sous ces humbles dehors, heureux et caressé,
Il retrouva les cieux dans les regards d'Issé ;
Et goûtant de deux cœurs la douce sympathie,
Fut dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'est lui sans doute encor qui vient, changeant d'autels,
Amuser sous tes traits et charmer les mortels.

Vous qui voulez sortir de la foule profane,
Comme lui cultivez et domptez votre organe ;
Corrigez-en les tons aigres, pesans ou faux ;
En grâces, comme lui, transformez vos défauts.

Prétendez-vous m'offrir le lever de l'aurore ?

(1) Jéliotte.

Que votre faible voix par degrés semble éclore,
Et, soudain déployée en sons vifs et brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ses traits, et roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau? que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots, et murmurent comme eux.

Répandez sur vos tons une aimable mollesse :
D'un organe d'airain soumettre la rudesse
A chanter les plaisirs et les ris ingénus,
C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel acteur s'applaudit, et se croit sûr de plaire,
Qui d'une voix tonnante aborde une bergère.
A peine dans son art il est initié,
Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'insensibles nuances;
Des airs lents ou pressés marquez les différences.
Ce passage est frappant et veut de la vigueur :
Là, que l'inflexion expire avec langueur,
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoute, s'il se peut, à notre mélodie.

Divine mélodie, âme de l'univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.
Tout ressent ton pouvoir; sur les mers inconstantes
Tu retiens l'aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu soumets les habitans des eaux,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout sommeille,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille,
Et seul sur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes lois ont adouci les mœurs les plus sauvages;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons?
Le plus barbare écho répéta des chansons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière,
Le coursier inquiet lève sa tête altière,
Hennit, blanchit le mors, dresse ses crins mouvans,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu suspends la misère;
Tu rends le travail doux, et la peine légère.
Que font tant de mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le ciel condamne à souffrir nos dédains;
Le moissonneur actif que le soleil dévore,
Le berger dans la plaine errant avant l'aurore?
Que fait le forgeron soulevant ses marteaux,
Le vigneron brûlé sur ses ardens côteaux,
Le captif dans les fers, le nautonnier sur l'onde,
L'esclave enseveli dans la mine profonde,
Le timide indigent dans son obscur réduit?
Ils chantent : l'heure vole, et la douleur s'enfuit.
Jeune et discret amant, toi qui, dans ton ivresse,
N'as pu fléchir encor ton injuste maîtresse :
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejetons,
Et voit poindre leurs fleurs à travers les boutons,
Sur la scène des champs n'oses-tu la conduire?
La nature est si belle à son premier sourire!
Qu'avec toi ton Églé contemple ces tableaux,
Et l'émail des vallons, et l'argent des ruisseaux :
Dans cet enchantement, que sa main se repose
Sur ce frais velouté qui décore la rose;
Qu'elle puisse à longs traits en respirer l'odeur :
Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur.
Si de tous ces attraits elle osait se défendre,
Joins-y la volupté d'un chant flexible et tendre :
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer...
Et je laisse à l'amour le soin de t'éclairer.
L'art des sons n'est que l'art d'émouvoir et de plaire;
C'est le plus doux secret pour vaincre une bergère :
Mais bannissez l'apprêt; il nous glace; et le chant,
S'il est maniéré, cesse d'être touchant.
Évitez avec soin la molle afféterie;
Qu'avec légèreté votre voix se varie.
Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer;
Un organe contraint ne peut intéresser.
Soyez vrai, naturel; c'est la première grâce,
Et celle qu'on poursuit dégénère en grimace.

Pour illustrer votre art, respectez dans vos jeux
Le palais des héros et le temple des dieux.
Du trône où siége Euterpe il ne faut point descendre.
Sans indignation puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnait Jupiter, où chantait Apollon?
En secret indigné que sa scène avilie
Se fût prostituée aux bouffons d'Italie;
Que le Français, trompé par un charme nouveau,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau;
Ce dieu voulut punir ce transport idolâtre,
Et, chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre,
Les yeux étincelans, la fureur dans le sein,
Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain (1).
L'immortel, tout noirci de feux et de fumée,
Attisait de ses mains la fournaise allumée;
Mais il ne forgeait plus ces instrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vastes boucliers,
Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
Coule, et sert mollement de ceinture à la terre.
L'enclume retentit sous de plus doux travaux,
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte;

(1) J'ai cru que l'incendie de l'Opéra pouvait fournir un épisode agréable pour terminer ce chant.

Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
Venge-moi. Tout à coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes ailés allument cent flambeaux;
Ils volent, et déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé, la conque de Cypris,
La guirlande de Flore et l'arc brillant d'Iris,
Des champs Élysiens l'immortelle parure,
Les zéphyrs, les ruisseaux, les fleurs et la verdure,
Les superbes forêts, les rapides torrens,
Du souverain des mers les palais transparens,
Hélas, tout est détruit! on parcourt les ruines:
Là chantaient les plaisirs et les grâces badines.
Le Mierre (1), prodiguant les charmes de sa voix,
Là disputait le prix aux sirènes des bois.
Ici l'aimable Arnould exerçait son empire,
Et nous intéressait aux pleurs de Télaïre.

Euterpe cependant, pour nous dicter ses lois,
Rentre dans son asile, et reprend tous ses droits.
Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse:
Le goût a reparu: le dieu du jour s'apaise;
Et son ressentiment nous poursuivrait encor,
Si la scène à ses yeux n'eût remontré Castor (2).

CHANT QUATRIÈME.

LA DANSE.

Le jeune amant de Flore a déployé ses ailes;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les satyres légers, aux accens du hautbois,
Soulèvent, en riant, les nymphes de nos bois.
Voyez-vous ces Tritons dont les désirs avides
Font bouillonner les flots autour des Néréides?
Ils nagent en cadence, et joignant leurs bras nus,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes beautés; le front ceint de feuillages,
Traversez, en dansant, les vallons, les bocages:
Ressuscitons ces jeux (3), ces folâtres loisirs,
Par le Tibre adoptés, au retour des zéphyrs.
Pour orner votre sein, ces roses vous demandent;
Pour vous peindre leurs feux, vos bergers vous attendent.
Tout vous sert; cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la pudeur et l'amour.

Loin de nous la sagesse et ses leçons austères!
Terpsichore, voici l'instant de tes mystères.
Ils naissent du plaisir, je dois les respecter:
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Léger comme tes pas, fidèle à leur cadence,
Que mon rapide vers brille, parte et s'élance.
Déesse, la nature est soumise à tes lois,
Et ton silence actif le dispute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu sais conter aux yeux;
Et tout, jusqu'à la fable, est vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaison savante
M'offre de cent tableaux une scène mouvante.
J'y vois du désespoir le sombre accablement,
La colère d'un dieu, les transports d'un amant,
Mars courant aux combats, Daphné prenant la fuite,
Pour éviter l'amant qui vole à sa poursuite,
Les défis des pasteurs, les courses de Tempé,
Et celles de l'Amour à Vénus échappé.

Mais de cet art charmant craignez la douce amorce.
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule espoir n'allez pas vous bercer,
Et sondez le terrain qu'il faut ensemencer.
Avant de faire un pas, voyez si la nature
N'a point sur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majesté:
Berger, qu'elle nous plaise en sa légèreté.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.

Que les pieds, avec soin rejetés en dehors,
Des jarrets trop distans rapprochent les ressorts.

Que l'épaule s'efface, et que chaque partie,
En paraissant se fuir, soit pourtant assortie.

Quelque vice secret avec vous est-il né?
Qu'avant le pli du temps il soit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de souplesse,
Où chaque fibre encor tressaille avec mollesse.
Quand l'âge raidira vos muscles engourdis,
Tous les moyens alors vous seront interdits.
Cet orme contrefait penche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit sortir son feuillage.
Il serait aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redressé quand il fut arbrisseau.

(1) Madame L'Arrivée.

(2) L'opéra de *Castor et Pollux*, par Bernard et Rameau. La musique a été refaite sans succès par Winter.

(3) La danse du mois de mai, en usage chez les Romains.

Que vos pas soient précis : d'une oreille sévère
Calculez chaque temps, sans jamais vous distraire.
Vos talens, quels qu'ils soient, n'auront qu'un faible éclat,
Sans ce juge subtil, ce tact si délicat,
Que la nature même, à nos plaisirs fidèle,
Pour épier les sons, a mis en sentinelle.
Ce tympan sinueux, où tout va retentir,
Doit marquer la mesure et vous en avertir.
Un danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne me met point de suite à son langage,
Qui de mots mal cousus forme son entretien,
S'étourdit en parlant, et ne dit jamais rien.

Par ce sens dirigé, riez de l'impuissance
Du burlesque rouleau (1), sceptre de l'ignorance,
Dont le geste ambulant semble vous menacer,
Et qui coupe les temps, au lieu de les fixer.
Que chaque mouvement soit naturel et libre.
Soumettez votre corps aux lois de l'équilibre.
Élevé dans les airs, soyez assujéti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Émule de Gardel, dans votre essor habile,
Tombez sur un pied seul, et restez immobile.

Pour atteindre au fini de tous ces déploimens,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens,
Étudier votre art comme de vils esclaves,
Ni vous emprisonner dans ces dures entraves
Qui du jeu des ressorts vous ôtent la douceur,
Et font mille martyrs, sans former un danseur.

C'est peu de m'étaler une danse savante,
Et ces sauts périlleux dont l'effort m'épouvante,
De battre l'entrechat, de jouer du poignet,
De hasarder un rond, de faire un moulinet.
La médiocrité brigue ces avantages;
L'art a d'autres secrets pour gagner nos suffrages.

Sur le bloc arrondi d'un célèbre sculpteur
Quand l'Amour agita son flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,
Et soudain vit éclore une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un sentiment,
Dont le premier soupir demandait un amant.
L'heureux Pygmalion brûle pour son ouvrage :
Le marbre est animé; l'Amour veut davantage.
Les Grâces, qu'il appelle, accourent sur ses pas,
Et la nymphe naissante a volé dans leurs bras.
Leurs lois sont des plaisirs; leurs leçons, des caresses.
L'écolière bientôt égale ses maîtresses,
S'instruit dans l'art de plaire, et plaît en l'oubliant,
Met dans chaque attitude un jeu doux et liant,
De la simplicité se fait une parure,
Déploie avec pudeur les dons de la nature,
Laisse errer sur sa bouche un sourire charmant,
Et, grâce à ses regards, se tait éloquemment.

Voilà votre modèle, enfans de Terpsichore.
La nature vous sert, il faut l'aider encore.
Imaginez des temps et des groupes nouveaux,
Entassez pas sur pas, et travaux sur travaux;
Sautez sur le gazon, sans y laisser vos traces;
Vous ne possédez rien, si vous n'avez les grâces.
Elles vous donneront le poli des ressorts,
D'un buste harmonieux les tranquilles accords,
Le moëlleux contour d'une tête flexible,
Des passages divers la nuance insensible;
Ces pas demi formés, ces bras que le désir,
Dans un doux abandon, semble tendre au plaisir,
Tous ces ébranlemens, ces secousses légères,
Que la volupté compte au rang de ses mystères,
Et ces gestes de feu, ces repos languissans,
Qui jusqu'en leur foyer vont réchauffer nos sens.

Des élémens de l'art connaissez l'importance :
Formez vos premiers pas sous un maître qui pense.
Vous avancerez plus avec moins de travaux :
Il saura profiter même de vos défauts.
C'est ainsi que Marcel, l'Albane de la danse,
Communiquait à tout la noblesse et l'aisance.
Des mouvemens du corps il fixa l'unisson,
Et dans un art frivole il admit la raison.
La beauté qu'il formait venait-elle à paraître?
Elle emportait le prix, et décelait son maître;
Telle brille une rose entre les autres fleurs.
Il dotait la jeunesse, en lui gagnant des cœurs.
Il me semble le voir, dans un jardin fertile,
Assujétir à l'art chaque tige indocile,
Tendre au lis incliné la main qui le suspend,
Resserrer le bouton où l'œillet se répand,
Distribuer partout cet accord, cette grâce
Qui pare la nature, et jamais ne l'efface.

De cette servitude affranchis une fois,
Plus sûrs de votre vol, créez-vous d'autres lois.
Lisez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire.
De chaque sentiment épiez les secrets,
Démêlez les ressorts, combinez les effets.

Inventeurs de cet art, et Pylate et Bathylle
Nous ont assez appris combien il est fertile.
Dans l'action du corps puisant leur coloris,
L'un arrachait les pleurs, l'autre excitait les ris;

(1) Le bâton de la mesure.

Et loin du cercle étroit de cent mimes profanes,
Leurs gestes et leurs pas leur tenaient lieu d'organes.
Pour atteindre à leur palme et vous rapprocher d'eux,
Laissez la gargouillade et les pas hasardeux.
Que par l'expression vos traits s'épanouissent :
L'âme doit commander, que les pieds obéissent.
Un mécanisme vain suffit pour un sauteur;
Mariez les talens du peintre et de l'acteur;
Et prenant votre essor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il se peut, enchaînez des pensées.

Mais, si vous prétendez aux immortels festons,
De masques odieux débarrassez vos fronts.
De chaque passion le turbulent orage
Avec des traits de feu se peint sur le visage :
On y voit le chagrin d'un crêpe se voiler,
Sourire le bonheur, la joie étinceler.
L'âme se montre à nu dans ce miroir sincère :
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère ?
Un visage postiche et privé de contour,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'amour ?
Comment les passions, dans leur fougue énergique,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique,
L'immobile carton inventé par l'ennui,
Qu'un danseur met toujours entre nos cœurs et lui ?
Filles des sombres bords, déités infernales,
Éteignez sur vos fronts ces flammes sépulcrales.
Fleuves, ondins, tritons, dieux soumis au trident,
Quittez vos teints vert-pré, vos visages d'argent.
Vents, ayez plus d'adresse, et moins de bouffissure.
Monstres de nos ballets, respectez la nature.

Indifférente et libre, une nymphe des bois
Pour seule arme aux amours opposait son carquois,
Et souvent renversait de ses flèches rapides
Le faon aux pieds légers, et les biches timides.
Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
Un faune l'aperçoit, s'enflamme et la poursuit.
Voyez les mouvemens dont leur âme est atteinte,
Et l'aile du désir, et le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux ! que d'agiles détours !
Le faune joint la nymphe; elle échappe toujours.
Elle se sauve enfin, tremblante, sans compagne,
Et gagne, en haletant, le haut d'une montagne.
Là, se laissant aller près d'un arbre voisin,
Son col abandonné touche aux lis de son sein.
Le faune reparaît : il tressaille de joie,
Et retrouve sa force, en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux ; ses pas sont des éclairs :
Une flèche est moins prompte à traverser les airs.
La nouvelle Daphné frémit, tremble, chancelle :
Au front de son amant l'espérance étincelle;
Du fugitif objet qu'effarouchent ses vœux
Déjà son souffle ardent fait voler les cheveux;
Il l'atteint, il soupire, il demande sa grâce :
Le faune s'embellit, la nymphe s'embarrasse,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre, et pardonne au vainqueur.

D'un simulacre vain la froide dissonance,
De ces divers combats rendra-t-il la nuance ?
Y verrai-je la crainte et ses frémissemens,
Le trouble, les désirs et l'ardeur des amans ?

Que n'ai-je le génie et le pinceau d'Apelle !
Alard, à mes esprits ce tableau te rappelle.
Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité :
Toujours l'essaim des ris voltige à ton côté.
Que tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,
La force avec la grâce, et l'aisance et l'adresse
Tu sais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre, et ne les confond pas.
Le papillon s'envole avec moins de vitesse,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
Te peindre, c'est louer ton émule divin (1) :
Je place au même rang la nymphe et le sylvain;
Il partage l'honneur de ta palme brillante.
Hippomène à la course égalait Atalante.
Tous deux dans cette arène, où vous régnez sur moi,
Vous cueillez le laurier; mais la pomme est pour toi.

Mon œil sur ces objets trop long-temps se repose;
Muse, reprends le joug que Terpsichore impose :
Amans de la déesse, elle a choisi ma voix
Pour consacrer son art, et vous dicter ses lois.
Fuyez loin de ses yeux, pagodes vernissées;
Dans vos groupes sans goût tristement compassées;
Fuyez... qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux ?

Que la danse toujours annonce un caractère.
Qu'elle soit tour à tour noble, vive, ou légère...
M'offrez-vous des héros? modelez-vous sur eux :
Que vos pas soient précis, graves, majestueux.
Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine
Orné de son panache, avançait sur la scène,
On croyait voir un dieu demander des autels
Et venir se mêler aux danses des mortels.
Dans tous ses déploîmens sa danse simple et pure
N'était qu'un doux accord des dons de la nature.
Vestris par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître, et ne l'éclipse pas.

Bacchantes, exprimez les fureurs de l'ivresse :

(1) Dauberval.

Tournez rapidement sous le dieu qui vous presse.
Filles du noir Cocyte, armez-vous de flambeaux;
Élancez-vous par bonds; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, peignent l'affreuse rage,
Le tumulte de l'âme, et la soif du carnage.
Transportez les enfers sur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflammés.

Zéphyrs, d'un vol léger caressez les feuillages;
Et sans être entendus, parcourez les bocages.
On rit de ces zéphyrs orageux et massifs,
Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs.
A ce bruit inconnu, Flore en tremblant s'éveille;
Ils ont déjà courbé les fleurs de sa corbeille :
Elle craint, à l'aspect de ses nouveaux amans,
Pour le trône fragile où s'assied le printemps;
Et le parterre enfin renvoie avec justice
Ces sauteurs maladroits bondir dans la coulisse.

L'heureuse Germanie est fertile en danseurs,
Et simple dans sa danse, ainsi que dans ses mœurs.
Elle nous a transmis celle (1) qui dans nos fêtes
A nos jeunes beautés fait le plus de conquêtes.
Connaissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels, qui sont des sentimens;
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche l'amant du sein de sa maîtresse;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau;
Et ce piége si doux, où l'amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée.

Combien je vous regrette, ô temps, ô jours heureux,
Où, dans les murs de Sparte, et dans ses plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des vierges ingénues
Dansaient sans indécence, et dansaient toujours nues!
Que de secrets trésors dévoilés aux amours!
Quel charme arrondissait tous ces légers contours!
A chaque mouvement que de beautés écloses!
Quels frais monceaux de lis, mêlés de quelques roses!
Que dis-je! aux yeux surpris de l'amant enchanté,
La céleste pudeur voilait la nudité.

Vous que Vénus instruit, qui pour première étude
Avez de tous ces jeux la savante habitude,
Surpassez ces tableaux, et sous le vêtement
Que l'amour exprimé frappe l'œil de l'amant.
Que vos illusions sur mes yeux se répandent;
Je vous livre mon cœur, et mes sens vous attendent.

Là, par des mouvemens souples et négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Imitez les langueurs de la douce mollesse :
N'allez point par des sauts fatiguer sa paresse.

Ici, nous séduisant par sa vivacité,
Peignez dans votre essor un cœur plus agité.
Que nos bras jusqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat,
L'instant de la victoire, et celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une caresse :
Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse.
Comme Guimard enfin appelez les désirs,
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

C'est ainsi que Sallé, qui brilla sur la scène,
Émule des Amours, en paraissait la reine.
La tendre volupté présidait à ses pas,
Animait ses regards, et jouait dans ses bras.

Comme elle cependant sur ces heureux mystères
Laissez toujours tomber quelques gazes légères;
Et ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du tableau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue :
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre amant?
N'allez point, sans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, et sirène muette,
Proposer au public un bonheur qu'il rejette.

Aux talens naturels que l'art soit réuni.
Telle est à nos regards la danse de Lani.
Précision, vitesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans altérer l'ensemble.
Elle enchante l'oreille, et ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.

Heinel la suit, Heinel que l'Amour lui préfère.
Dans tous ses mouvemens quelle âme douce et fière!
Parmi le chœur dansant, autour d'elle empressé,
Elle paraît, s'élève, et tout est éclipsé...
La mortelle n'est plus, j'encense la déesse.
Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la noblesse,
Elle imprime à ses pas je ne sais quoi d'altier,
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.

Il est une autre gloire où vous pouvez atteindre,
Il faut tout embrasser, tout sentir et tout peindre
La danse doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des palais, dansez sous des berceaux.
L'art brillant des couleurs avec même avantage
Élève un temple auguste et nous ouvre un bocage.

(1) L'Allemande.

Tout objet bien saisi conserve un prix réel :
Teniers est aujourd'hui l'égal de Raphaël.

Quelle nymphe légère à mes yeux se présente !
Déesse, elle folâtre, et n'est point imposante.
Son front s'épanouit avec sérénité,
Ses cheveux sont flottans, le rire est sa beauté.
D'un feston de jasmins sa tête est couronnée,
Et sa robe voltige, aux vents abandonnée.
Mille songes légers l'environnent toujours ;
Plus que le printemps même, elle fait les beaux jours.
Des matelots joyeux, rassemblés auprès d'elle,
Détonnent à sa gloire une ronde nouvelle ;
Et de jeunes pasteurs, désertant les hameaux,
Viennent la saluer au son des chalumeaux.
C'est l'aimable Gaîté : qui peut la méconnaître,
Au chagrin qui s'envole, aux jeux qu'elle a fait naître?
Fille de l'innocence, image du bonheur,
Le charme qui te suit a passé dans mon cœur.
Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choisi pour trône,
Pasteurs, exécutons les danses qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
La danse d'un berger n'est pas celle d'un dieu.

Vous qui me transportez dans ces fêtes rustiques ;
Laissez votre routine et vos pas méthodiques.
La nature est si belle ! ah ! ne l'altérez pas :
Elle hait la contrainte, et meurt sous le compas.

Venez : transportons-nous dans ces belles contrées,
Des rayons d'un ciel pur en tout temps colorées.
Déjà l'air est plus frais : Phébus vers l'occident
Précipite sa course et son char moins ardent.
Les mobiles sillons de sa pourpre brillante
Font resplendir au loin la mer étincelante.
Sous des bosquets rians, qu'embaume l'oranger,
Chaque jeune bergère a conduit son berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coiffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil et de la voix :
Le tambourin résonne, et tout part à la fois.
Je ne sais quel instinct règle chaque attitude :
La grâce, alors captive, ici naît sans étude.
Les gestes et les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivresse et le même transport.
Sur des bras vigoureux on soulève une belle :
On s'enlace, on s'élève, on retombe avec elle.
Que de baisers reçus, ou ravis, ou donnés !
Que de crimes charmans, aussitôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence ;
Lorsqu'un plaisir s'envole, un plaisir recommence.
Pour s'occuper la nuit, l'amante, en ce moment,
Dépose dans son cœur les traits de son amant ;
Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répète encor les airs qu'ils ont dansés la veille.

Provence fortunée, asile aimé des cieux,
Que j'aimerais ton ciel, ton délire et tes jeux !
Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque :
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les temples de nos arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de sages.
La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,
S'agite sans ivresse, et jouit sans chaleur.
Ce fleuve, qui jadis arrosait la prairie,
N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie ;
Et l'on voit de son or le luxe dégoûté,
Gager des malheureux, pour rire à son côté.
Fous ténébreux et vains, qui, n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos nuits composez vos systèmes ;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs ;
Vous qui, dans vos boudoirs, sur l'ouate et la soie
Savourez les langueurs où votre âme se noie,
Et changez chaque jour, pour seuls amusemens,
De chiens, de perroquets, de magots et d'amans ;
Compilateurs pesans ; toi, cruel moraliste,
Qui crois consoler l'homme, en le rendant plus triste ;
Peuple immense de sots, de mollesse hébété ;
Poètes sans esprit, et catins sans beauté ;
Honoraires bouffons ; toi, frelon inutile,
Qui dévores le miel que l'abeille distille ;
Vous tous, qui, variant vos lugubres travers,
Chacun pour votre compte ennuyez l'univers ;
Dansez... sortez du cercle où l'on vous emprisonne :
Répandez sur la vie un sel qui l'assaisonne.
Le temps s'échappe, il fuit, sachez vous en saisir ;
Et végétez du moins dans le sein du plaisir....

Ma carrière est remplie : ô Muse que j'encense !
Souris à mes travaux, voilà ma récompense.
J'ai célébré les jeux qui plaisent à mon cœur,
Qui m'ont séduit peut-être en peignant le bonheur ;
Puissent, puissent mes chants rajeunir notre scène,
De funèbres attraits embellir Melpomène,
A ses aimables sœurs prêter des ornemens,
Et leur former partout de fidèles amans !
Amour, si dans mes vers je t'ai marqué mon zèle,
A la postérité porte-les sur ton aile !
Dieu charmant, tous les arts te doivent leur beauté,
Et sous leurs traits divers c'est toi que j'ai chanté.

LA HARPE*.

TANGU ET FÉLIME.

POÈME.

CHANT PREMIER.

LA BOURSE ET LE REGARD.

Le peuple arabe est un peuple conteur :
J'aime ces *Nuits* dont il est l'inventeur.
L'antique esprit de sa chevalerie,
Et ses tournois et sa galanterie,
Chez l'Ottoman son trône transporté,
Tout a péri : ses contes ont resté.
J'avoûrai bien qu'il n'en fallait pas *mille*
Pour convertir le sultan imbécile ;
Que Dinarzarde, en réveillant sa sœur,
Peut quelquefois endormir le lecteur.
Il faut savoir aux Indes, comme en France,
Qu'ennui souvent peut naître d'abondance.
Mais cependant en sa profusion
On reconnaît l'imagination,
Folle, il est vrai, mais pourtant amusante ;
Et de ces jeux la richesse brillante,
De la morale embellit les leçons.
Les troubadours, dans leurs vieilles chansons,
Ont imité l'Espagne et l'Arabie ;
De fabliaux l'Europe fut remplie.
J'en ai tiré l'histoire rajeunie
En notre temps, par un moderne auteur,
Qui valait bien Galland le traducteur.
Du bon Tangu l'aventure notoire
Prouve combien l'on peut en faire accroire
A qui se prend au doux parler d'amour,
Mais que la fourbe est sujette au retour.
Je dois encor avertir que ma muse,
Tout en rimant ce conte qui l'amuse,
En tout ceci n'a rien imaginé ;
Je vous le rends comme on me l'a donné.
Que si je peins femme par trop perfide,
Ce n'est à moi qu'il le faut imputer,
Mais à l'auteur qui m'a servi de guide.
Loin que je veuille à ce sexe insulter,
Je suis à lui : de mon sort il décide ;
Et quelque jour, moins faible et moins timide,
Ma voix peut-être osera le chanter.
Quant à présent un autre soin m'occupe ;
Je dois vous peindre un amant qui fut dupe,
Non toutefois avec impunité :
Voilà mon conte et sa moralité.

Tangu vivait dans Alep en Syrie,
Fils d'un marchand et riche de renom :
Il se sentit quelque tentation,
Vers dix-huit ans, de quitter sa patrie,
De voyager. « Que gagne-t-on chez soi ?
(Se disait-il). Est-ce un sort fait pour moi
De végéter au fond de ma province ?
Je veux aller à la cour d'un grand prince,
Et, s'il se peut, moi-même m'agrandir. »
Il confia son dessein à son père,
Le vieil Hanif, qui fut loin d'applaudir
A ce projet. « Tu veux courir la terre,
Aller bien loin ? Le bonheur est bien près,
Mon fils (dit-il) ; malheur à qui s'ennuie
Dans son logis : c'est une maladie.
Joie en partant, et bientôt les regrets.
Pars toutefois, jeunesse a ses licences,
Et ne s'instruit qu'à force d'imprudences.
On ne retient celui qui veut s'enfuir.
Pars, tu le peux, va ; mais pour ton voyage
Ne compte pas de mon bien faire usage.
Tu n'auras rien, rien ; et pour tout bagage,
Reçois de moi cette bourse de cuir.

---

* La Harpe (Jean-François de), né à Paris en 1789. Il se livra tour à tour à la poésie, à l'éloquence, et surtout à la critique : on ne peut lui contester le mérite d'un style élégant et correct. Ses deux meilleurs ouvrages dramatiques sont *le comte de Warvick*, *Philoctète* et *Mélanie* ; son *Cours de littérature* est l'ouvrage qui contribua le plus à sa réputation. Son petit poème de *Tangu et Félime* est écrit avec élégance, et ses héroïdes renferment de fort beaux vers. Ecrivain pur, correct, élégant, il ne s'éleva jamais à la hauteur de la grande poésie et de la grande éloquence. Il mourut à Paris le 11 février 1803.

Je ne veux pas que par ta fantaisie
Tout mon labeur se dissipe en folie.
Prends cette bourse; et le ciel fasse encor
Qu'entre tes mains elle soit un trésor!
Mais un trésor plus précieux peut-être,
Un bon conseil, si tu sais le connaître,
Si tu le suis, si rien ne t'en distrait,
C'est de garder ton cœur et ton secret. »
Demeuré seul, rêveur, assis sur l'herbe:
« Plaisant trésor, disait Tangu tout bas,
En murmurant dans son triste embarras.
Hanif me fait un présent bien superbe!
Et sans argent où peut-on faire un pas?
Comment partir? me voilà sans ressource. »
Tout en parlant, il regarde la bourse,
Et la retourne en ses derniers replis,
La développe, et lit ces mots écrits:
« *Combien d'argent te faut-il?* » La merveille
Serait plaisante en mon besoin urgent!
(Dit-il tout haut): « Mille pièces d'argent...
Ciel! est-il vrai? je doute si je veille. »
Le cuir tout plein, enflé subitement,
Glisse, s'échappe, et tombe lourdement.
De beaux écus la terre est parsemée.
Tangu les voit, et n'en croit pas ses yeux.
Il renouvelle, en son transport joyeux,
L'heureux essai dont son âme est charmée;
Même souhait, même succès encor,
Et le voilà chargé d'argent et d'or.
Sans différer, il se met en voyage,
Prend son chemin vers les murs de Damas,
Grâce à la bourse il fut en équipage;
En arrivant, parut, fit grand fracas.
Un train superbe, un nombreux domestique,
Et l'attirail du faste asiatique;
Il avait tout; il avait de l'argent:
La cour lui fit un accueil obligeant.
Chacun croyait, à sa magnificence,
Qu'il déguisait son nom et sa naissance,
Qu'il était fils de prince ou d'empereur;
Et l'inconnu, profitant de l'erreur,
S'ennoblissait par un air de mystère:
Femme n'était si modeste ou si fière,
Qui ne formât dans le fond de son cœur
Le vœu secret d'en faire son vainqueur,
Et le projet de l'avoir la première.
Toutes avaient pour lui des sentimens;
Toutes du moins recevaient ses présens.
Il négligea ces conquêtes communes,
Et ce qu'on nomme ici bonnes fortunes.
Vous l'admirez. Quoi! sage à dix-huit ans!
N'admirez point; il aimait. Qui? Félime.
Dans ses amours prenant un vol sublime,
Ambitieux et tendre en même temps,
Il soupirait pour le sang des sultans.
Félime était fille de Ben-Al-Tans,
Roi de Damas; et les dons éclatans
Que prodiguait Tangu pour sa maîtresse,
Prirent crédit sur l'avare vieillesse
De ce soudan; mais l'altière princesse
N'en tenait compte, et rebutait les vœux
Du beau Tangu, riche, jeune, amoureux.
Pour subjuguer cet orgueil indomptable,
Il eût tari la bourse intarissable,
S'il l'avait pu. Nos fastueux fouquets,
Nos financiers, d'O, Sancy, Bourvalais,
N'auraient paru que ses humbles valets;
Luxe d'Europe, il ne faut qu'on le nie,
Est fort mesquin devant celui d'Asie.
Vous concevez comment dut en user
Jeune homme épris qui n'avait qu'à puiser.
Il n'était bruit, à la cour de Syrie,
Que de l'éclat de sa galanterie.
Un éléphant des forêts de Bantam,
Proche parent de celui de Siam,
Qui relevait sous sa housse éclatante
La gravité de sa marche pesante,
Vint un matin apporter au palais
De la princesse un de ces cabinets
D'un noir luisant, incorruptible ouvrage,
De tous les arts précieux assemblage,
Où le pinceau, nuançant les couleurs,
A diapré la gomme vernissée,
Que fit couler de sa tige blessée
L'arbre dont l'Inde a recueilli les pleurs.
Les diamans à pointes rayonnantes,
Les beaux rubis, les topazes brillantes,
Taillés en fruits, en bagues, en miroirs,
Du cabinet remplissaient les tiroirs;
Et l'éléphant chargé de cette pompe,
Portait encore un billet dans sa trompe,
Billet galant, écrit sur du vélin,
Et proprement plié dans du satin.
Ici l'amour n'est pas si magnifique;
En Orient c'est ainsi qu'il s'explique.
Un éléphant avec tel billet doux!
Cela valait au moins un rendez-vous.
Tangu pourtant n'eut qu'une rebuffade.
Mais le sultan, charmé de l'ambassade,
Trouva, dit-on, cette humeur fort maussade.
Il exigea qu'on vît avec douceur
De ces trésors le noble possesseur.
Fille a parfois plus d'esprit que son père.
Vous allez voir qu'elle avait ses raisons.
Félime avait conçu quelques soupçons,
Cette opulence et ce profond mystère

L'inquiétaient; c'était alors le temps
De la féerie et des enchantemens,
Et des *anneaux*, des *lampes merveilleuses*.
De l'étranger, les richesses pompeuses
Tenaient peut-être à quelques talismans.
Or, en ce cas, la maligne princesse
Avait juré de s'en rendre maîtresse,
Et prétendait affermir son pouvoir
En différant de donner de l'espoir.
C'était beaucoup en savoir pour son âge :
Félime avait dix-sept ans tout au plus;
Mais toute femme a cet art en partage;
Le seul instinct leur apprend ces refus;
Qui font encor qu'on aime davantage.
Quand elle crut pouvoir tout hasarder,
Et que Tangu pouvait tout accorder,
Elle le vit d'un regard moins sévère;
Et s'excusant de sa rigueur première :
« Ce que Tangu, dit-elle, a fait pour moi,
Est au-dessus des richesses d'un roi.
C'est vainement qu'il s'obstine à se taire,
Et son destin ne peut être vulgaire.
Je sais priser ses dons et son amour,
Et porte un cœur capable de retour.
Mais que penser de cette défiance,
Qui de son sort m'ôte la connaissance?
Qu'avec tout autre il veuille être discret,
Il a raison : Je loûrai sa prudence;
Mais dans l'amour règne la confidence :
Si j'ai son cœur, il me doit son secret.
Quelle est enfin cette source invisible
D'une dépense aux rois même impossible?
Je n'ai pas dû si long-temps l'ignorer;
Et s'il dit tout, il peut tout espérer. »

Qu'elle était belle en tenant ce langage!
Quelle rougeur animait son visage!
Que tendrement son regard désarmé
Disait : Un mot, et vous êtes aimé.
Est-il héros qu'à ce piége on ne prenne!
Témoin Samson, et de nos jours Turenne.
Félime encore avait pour elle un point
Bien important : c'est qu'elle n'aimait point.
Il est reçu que femme à qui l'on donne,
Pour l'ordinaire en devient plus friponne.
Pour la princesse, elle l'était si bien,
Qu'en un besoin elle eût trompé pour rien.
Non, tant d'astuce et tant de félonie,
Je le vois bien, n'est pas de ce pays;
C'est proprement un monstre d'Arabie;
Je ne crois pas qu'il s'en trouve à Paris.
Tangu fut pris, il se laissa séduire
A ce coup d'œil, à ce premier sourire,
Éclos pour lui comme le plus beau jour,
Qui cachait l'art, et qui montrait l'amour.

Il avoua la bourse et le prodige.
« Se pourrait-il? N'est-ce point un prestige?
Vous me trompez. » Et lui d'en faire voir,
Par des effets le merveilleux pouvoir.
« Je veux tenter cette épreuve charmante,
(Dit la princesse), et n'en croire que moi.
Donnez, donnez. » Qui peut prendre sur soi
De résister à la main d'une amante?
Elle saisit, en riant aux éclats,
Le cuir magique; elle fuit et l'emporte;
Court s'enfermer sous une triple porte :
Tangu l'appelle en courant sur ses pas;
Et ne pouvant en craindre davantage,
Il attendit la fin du badinage :
Il attendait, quand sur la fin du jour
Un bostangi vint avec politesse
Le supplier de quitter le séjour.
Depuis ce temps il ne vit la princesse
Qu'en lieu public : de son premier accueil
Elle reprit la froideur et l'orgueil.
De jour en jour Tangu se désespère,
Cherche un accès qu'il ne peut obtenir.
On n'a point fait de perte plus amère;
De ses grandeurs le songe allait finir.
Son opulence était soudain tarie.
Félime a pris son unique trésor;
Car se fiant sur sa bourse chérie,
Il n'avait fait amas d'argent ni d'or.
Quelle cassette à double fermeture
Valait la bourse? — Et si, par aventure,
Elle se perd? Oui, c'était le seul cas
Qu'il dût prévoir, et qu'il ne prévit pas.
Qui prévoit tout? Et quand, dans quelle affaire
Fait-on jamais tout ce que l'on doit faire?
Tangu gémit; un mortel désespoir
D'être trompé, le tourment de déchoir,
Le repentir, les regrets et la honte,
Des intendans qui présentaient leur compte...
« Allons, dit-il, abandonnons ces lieux,
Fuyons Félime et ces murs odieux
Où m'a trahi cette femme perfide.
De mon bonheur l'instant fut bien rapide!
Il est passé, mais peut renaître encor.
Hanif peut-être avait plus d'un trésor.
Il n'en est plus qu'un pour moi, la vengeance
Ah! s'il pouvait m'en donner les moyens!
Oui, je croirais retrouver tous les biens
Que m'a ravis ma fatale imprudence...
Allons le voir. » Tangu prend son parti
Un bon matin, sans valet, sans escorte,

Et s'évadant par une fausse porte,
Il quitte tout, et le voilà parti.

CHANT SECOND.

LE CORNET ET LE BAISER.

Il est amer de conter ses sottises :
Et c'est par là qu'il fallut commencer.
Hanif l'écoute, et sans se courroucer
Dit : « Voilà donc tes belles entreprises !
On conduit mal la double passion
Et de l'amour et de l'ambition.
Il faut opter, et des deux choisir l'une.
Tu me parus épris de la fortune,
Et dans tes mains, j'ai déposé, je crois,
Ce qu'il fallait pour t'égaler aux rois.
J'avais reçu ce talisman d'un sage,
Et le conseil de n'en point faire usage.
Je le suivis : je conçus le danger
Où ce présent me pouvait engager,
Si l'œil jaloux, si la haine qui veille,
En découvrait la secrète merveille ;
Et je pensai ce que je pense encor,
Que le travail est un plus sûr trésor ;
Ce fut le mien : un commerce prospère
Fait que mes biens ont surpassé mes vœux.
J'ai vu bientôt tes désirs orgueilleux
Te dégoûter de l'état de ton père.
Tout homme est né l'esclave du Destin.
Je t'ai laissé suivre un autre chemin,
Et loin de moi courir les aventures.
Je t'ai donné des richesses peu sûres.
Comme tu vois, et qui t'ont mal servi.
Ton cœur ardent, par l'amour asservi,
S'est pris aux lacs tendus par la friponne
Qui te trahit, te vole, t'abandonne.
Si la vengeance est ton premier désir,
Je puis encor t'assurer ce plaisir.
Cet enchanteur de science profonde,
Joignit au don de la bourse féconde
Cet instrument ; et son art souverain
Grava ces mots sur ce cornet d'airain :
« Combien veux-tu de soldats ? Dis, et sonne. »
Avec ce cor que ton père te donne,
En un moment de cent mille soldats
Tu peux couvrir les plaines de Damas,
Raser ses murs, et voir en ta puissance
Damas, son roi, Félime et la vengeance.

Tangu repart, sonne, avance, et soudain
De combattans le plus terrible essaim
Presse les murs d'un bras infatigable.
Sur les remparts, courant le fer en main,
Les assiégés les repoussent en vain,
Et cette armée était invulnérable.
Le roi surpris, et ne comprenant pas
Quels ennemis inondaient ses états,
A quel dessein, pourquoi, pour quelle offense,
Sans nul appui, sans espoir, sans défense,
Va, pour sauver et son peuple et Damas,
De son vainqueur implorer la clémence ;
Dans l'appareil qui convient aux vaincus,
Il sort, menant son épouse et sa fille,
Et tous les siens, suppliante famille :
On les conduit aux tentes de Tangu.
Le bon soudan le regarde, et s'écrie :
« Et quoi ! c'est vous, c'est vous dont la furie
Attaque ainsi mon trône et mon pays ?
Et contre vous, seigneur, qu'ai-je commis ?
Suis-je puni des fautes que j'ignore ?
Puis-je du moins les réparer encore ?
Vous me voyez à vos ordres soumis ;
Ou si mon sang peut seul laver mon crime,
Me voilà prêt, prenez votre victime. »

Tangu voulait cacher son embarras,
Il écoutait, et ne l'entendait pas :
En l'écoutant il regardait Félime.
Elle était là : ses yeux, quoique baissés
Modestement, ont reconnu sa dupe,
Et démêlé le trouble qui l'occupe.
Dans ses regards elle a lu, c'est assez.
Elle tremblait ; ce moment la rassure :
De son pouvoir elle est encore sûre.
Elle l'a vu rougir, se détourner.
C'est vainement qu'il veut la condamner.
L'amour renaît à l'instant qu'il menace.
Qui veut punir est prêt à faire grâce.
Félime règne ainsi qu'elle a régné.
Il n'avait pu résister à sa vue ;
Et pour cacher cette atteinte imprévue,
Sans rien répondre il s'était éloigné.
Il se rappelle en son cœur indigné
Combien il doit la trouver criminelle :
Mais il est maître et de son père et d'elle,
Et quel que soit le plaisir de gronder
Et de confondre une amante infidèle,
Il est plus doux de se raccommoder.
Tangu déjà reprend ses espérances ;
Et tout amant court après ses avances.
Il reparaît, agité, combattu,
Fait relever le monarque abattu ;

Et sans vouloir expliquer sa pensée,
Ni les chagrins de son âme offensée,
En attendant il ordonne un festin,
Présage heureux de paix et d'allégresse.
Le roi, pourtant de son sort incertain,
Reste muet : tout se tait, la princesse
Ose parler : « Si devant un vainqueur
Quelque défense est jamais légitime,
S'il l'admettait, on lui pourrait, seigneur,
Prouver combien le courroux qui l'anime
Est contre nous injuste en sa rigueur. »
« Félime au moins ne doit pas l'entreprendre. »
Disant ces mots, il tremblait tellement,
Il avait l'air si timide, si tendre !...
Pour l'achever : « Quoi ! dit-elle, un amant
A-t-il sitôt condamné sa maîtresse ?
Pour éprouver jusqu'où va sa tendresse,
Pour m'assurer des sentimens du mien,
Il me fournit un innocent moyen.
Je me permets un simple badinage ;
Et là-dessus, sans examiner rien,
Il m'abandonne, et courant au carnage
Il ne revient que comme un assassin,
Armé du fer qui doit percer mon sein.
D'un tel transport, d'une telle vengeance,
Si j'avais pu prévoir la violence,
Je n'aurais pas allumé le courroux
Dont nous sentons de si funestes coups,
J'ai mal connu la main qui m'a frappée !
Hélas ! sur vous je m'étais bien trompée !
Elle s'arrête, et Tangu vit tomber
Des pleurs charmans qu'on voulait dérober.
Eh ! quelle femme a tort quand elle pleure !
Il demeurait en silence et confus.
Le roi se lève : Allons, n'en parlons plus.
Quoi qu'elle ait fait, dit-il, je peux sur l'heure
Tout réparer, je mets entre vos mains
Cette coupable, ainsi que nos destins ;
Et si l'amour pour elle parle encore,
S'il vous permet un choix qui nous honore,
Un nœud sacré va nous unir à vous :
Demain, seigneur, vous serez son époux. »
« — Dès aujourd'hui, dit aussitôt la reine,
Ma fille est trop heureuse, et je suis vaine
D'avoir pour gendre un si vaillant guerrier. »
« — Oui, dit le roi, soyez mon héritier.
Puis-je jamais en désirer un autre ?
Venez, ma cour est désormais la vôtre. »
Quel est l'amant qui n'eût été charmé
D'offre semblable ? Enfin donc il possède
Dans peu d'instans cet objet tant aimé !
Tout est d'accord, tout se conclut : il cède,
Quitte son camp, suivi de peu des siens,
Entre à Damas ; et tous les citoyens,
Qui du vainqueur croyaient être la proie,
Passent soudain des douleurs à la joie.
C'était du moins bien doucement tromper
Ce pauvre peuple, attendant l'esclavage,
Les cruautés, les horreurs du pillage :
Il crut périr, et voit qu'on va souper.
Dans les jardins en hâte, l'on apprête
Un grand repas, la pompe d'une fête.
L'air se parfume, et partout aux rameaux
Sont suspendus les odorans flambeaux,
Dont les clartés, malgré la nuit obscure,
Ont reproduit le jour et la verdure.
L'or brille, et l'eau jaillit de toute part.
Mais tout entier aux soins de sa tendresse,
L'heureux Tangu ne voit que la princesse.

Après soupé, la tirant à l'écart ;
Lorsqu'on dansait pour finir la journée,
Déjà pressés de ses droits d'hyménée,
Il la pressait. « Je suis trop fortunée,
Je suis à vous, dit-elle ; mais quel art
Peut opérer ces étranges merveilles ?
On n'en vit point jusqu'à vous de pareilles.
Ces bataillons, qui par enchantement
Ont sous nos murs paru subitement ;
Ce camp dressé, cette invincible armée....
Quelle puissance ! ah ! seigneur, je le vois,
Tout l'univers obéit à vos lois
Et la nature à votre ordre est armée !....
Non, je n'ai pas un mortel pour époux :
Il est bien plus : que mon cœur est jaloux
De partager ces hautes connaissances,
De posséder ces sublimes sciences,
Si Tangu m'aime, et s'il sait son devoir,
Avec sa main j'obtiendrai son pouvoir.
Ah ! cher époux !... » Félime était penchée
Sur son amant, et s'était approchée
Si près, si près, que prenant un baiser,
S'il ne l'eût pris, c'était le refuser.
Et quel baiser ! On le sait quand on aime.

Il devient fou. « Je serais bien ingrat,
Dit-il, ô vous ! la moitié de moi-même,
S'il se pouvait que mon cœur différât
De vous complaire, et célât quelque chose
Au tendre objet qui de mes sens dispose.
Tout mon pouvoir n'est que dans ce cornet. »
Il en indique et l'usage et l'effet.
« Ah ! montrez-moi cet instrument si rare. »
Et la princesse en criant s'en empare,
L'embouche, et veut que cent mille soldats
Viennent soudain défendre ses états.

Le charme agit ; un nouveau camp remplace
Le premier camp laissé devant la place ;
Et les jardins, les murs en même temps,
Sont inondés de nouveaux combattans.
Ceux de Tangu venaient de disparaître.
Du talisman, lorsqu'il changeait de maître,
Le premier charme était soudain détruit,
Et sur-le-champ un autre était produit.
Tangu n'eut pas le loisir de se plaindre ;
Il voyait trop ce qu'il avait à craindre.
Saisi, troublé, dans l'ombre de la nuit,
Hors des remparts, il s'échappe et s'enfuit.
« Oh ! pour le coup sa sottise est extrême.
Que l'on soit dupe une première fois,
Passe ; mais deux ! » Eh ! vous le seriez trois,
Vous qui parlez, si vous aimiez de même.
Et le baiser ! pouvez-vous l'oublier ?
Songez-vous bien que c'était le premier ?
Ah ! mes amis, s'il faut se défier
D'un tel moment, de ce plaisir suprême,
Pris, savouré sur la bouche qu'on aime,
S'il faut rester sous le tranquille appui
De sa raison, en conserver l'usage,
Si c'est ainsi que l'on peut être sage,
J'aime encor mieux être fou comme lui.

CHANT TROISIÈME.

LA CEINTURE ET LE LIT.

Vous avez vu ces minois agaçans
Au doux sourire, aux regards caressans,
Dont le tour fin, dont le piquant ensemble,
En variant les grâces qu'il rassemble,
Peint la gaîté, le folâtre plaisir,
L'Amour enfant, le talent de jouir ;
De qui l'humeur à la fois tendre et folle,
D'un rien vous charme, et d'un rien vous désole,
Trompe l'espoir, et nourrit le désir,
Montre l'instant sans le laisser saisir,
Boude et caresse, avec transport se livre
A tous les jeux dont un amant s'enivre ;
Et quand il croit les avoir goûtés tous,
Promet encore un lendemain plus doux.
Voilà Félime : il faut encore y joindre
Un petit nez, mais un nez fait au tour,
Nez retroussé comme le veut l'amour,
Nez qui promet... Ce n'était pas le moindre
De ses attraits ; et l'amant éconduit,
Qui tour à tour et par la même adresse
S'est vu ravir et puissance et richesse,
De tous les biens dont le charme est détruit,
Ne regrettait que sa première nuit.
Je le conçois, ce n'est pas même chose,
Que de mener au lit qu'amour dispose
Jeune beauté dont nos sens sont ravis,
Ou retrouver son vieux père au logis,
Père irrité, qui même a droit de l'être.
Le fils tremblant à peine osait paraître
Et tout honteux il tombe à ses genoux.
Pour cette fois, plein d'un juste courroux,
Hanif s'emporte ; il refuse d'entendre
Cet insensé que rien n'avait pu rendre
A la raison, au bonheur, et qu'enfin
Sa propre faute avait instruit en vain.
Que produisit pourtant cette colère ?
Contre son fils Hanif se déchaîna,
Gronda bien fort, et puis, il pardonna ;
Et n'est-ce pas pour cela qu'on est père ?
« Hélas ! dit-il, ce qui me reste encor
N'est presque rien, près du double trésor
Qui t'assurait, sans ton extravagance,
Des souverains la gloire et la puissance.
De l'or ! du fer ! Que peut-on comparer
A ces deux rois de toute la nature ?
Mais cependant avec cette ceinture,
Tu peux encor, tu peux tout recouvrer ;
Et, prudemment si tu sais te conduire,
Pour tout ravoir un instant peut suffire.
Mets-la sur toi : tu n'as qu'à souhaiter,
Et sur-le-champ tu te vois transporter
Où tu voudras. Va, fais-en bon usage ;
Si tu le peux. Au moins ressouviens-toi
Qu'il ne faut plus rien espérer de moi.
Songe qu'après le cornet et la bourse,
C'est-là, mon fils, ta dernière ressource.
C'est le dernier présent que je te fais :
Si tu le perds, ne me revois jamais. »

Tangu promet tout ce qu'on veut ; il jure
Que désormais s'il peut revoir encor
Ce traître objet, cette beauté parjure ;
C'est pour reprendre et la bourse et le cor,
Pour la punir, pour venger son outrage,
Et lui montrer un mépris éclatant.
Qui n'en a pas juré cent fois autant ?
Qui n'a pas fait le serment d'être sage,
Maître de soi, de n'être dupe en rien,
Comme Memnon qui s'en trouva si bien ?
Les reins déjà serrés de sa ceinture
A triple tour, pour la rendre plus sûre,
Tangu rend grâce à son père, au destin,

Attend la nuit propice à son dessein.
Tout palpitant de l'esprit qui l'anime,
Il a nommé la chambre de Félime,
Et l'y voilà. Ce secret est bien doux,
Et c'est celui dont je serais jaloux.
Je n'ai besoin des trésors du Potose,
Et n'ai jamais aspiré, que je crois,
A subjuger des états ni des rois;
Mais que l'amour qui de mon cœur dispose,
M'a fait, hélas! souhaiter bien des fois
De pouvoir être à tout heure, à mon choix,
Près de l'objet dont j'adorais les lois!
Cette féerie est bien charmante chose.
Tangu se voit porté dans un moment
Auprès du lit, où fort tranquillement
Dans ses rideaux reposait enfermée
Cette beauté qu'il avait trop aimée.
Tout dort près d'elle, et la cire allumée
Éclaire au loin ce vaste appartement;
De ses vapeurs l'alcove est parfumée;
Tout est nouveau pour les yeux d'un amant.
Le cœur lui bat... D'amour ou de colère?
Lequel des deux? Je ne sais, ce séjour
Émeut ses sens d'un trouble involontaire.
Le lieu, l'instant, et ce lieu solitaire...
Mais il résiste; il se souvient du tour,
Du tour perfide... il se souvient d'un père;
Il s'encourage, et tire les rideaux;
Non toutefois comme un amant timide
Que l'on attend, que l'espérance guide
Devers minuit, à l'heure du repos,
Au rendez-vous: touchant la terre à peine,
Il craint son ombre, et retient son haleine;
Vingt fois se tourne et s'arrête en chemin;
Avance un pied, puis un autre, et sa main
Cherche à tâton le lit où son amante,
Plus agitée encore et plus tremblante,
L'entend venir; et l'appelant tout bas,
Demi-levée, et lui tendant les bras,
En l'embrassant lui rend son assurance,
Reste immobile et jouit en silence:
Tangu s'annonce avec plus de fracas.
« Qui donc est là? quel bruit se fait entendre?
Dit la princesse éveillée à moitié.
« — C'est un amant trahi, sacrifié,
Qui veut son bien et qui vient le reprendre,
Çà, qu'on me rende et la bourse et le cor. »
« — C'est vous, ô ciel! je vous revois encor!
C'est vous, Tangu!... vous vous faites attendre,
Et m'annoncez un étrange retour.
Que dans la nuit, que tout seul à cette heure
Vous ayez pu pénétrer ce séjour,
Et m'apparaître ainsi dans ma demeure,
C'est de votre art sans doute un nouveau tour.
Et rien de vous ne doit plus me surprendre;
Mais quoi qu'enfin vous veniez entreprendre,
Vous auriez pu respecter mon repos,
Mon rang, mon sexe, ou tenir un langage
Un peu plus doux. Ai-je un nouvel outrage
A craindre ici? » Tout en disant ces mots,
Et par degrés sortant de sa surprise,
A son séant Félime s'était mise:
Elle brillait des couleurs du réveil,
Et laissait voir sa gorge presque nue,
Dont la frayeur semblait en ce moment
Précipiter le tendre mouvement.
Tangu, dont l'âme, à cet objet charmant,
Est malgré lui de quelque trouble émue,
En cet état ne l'avait jamais vue.
Il fut touché. Tout homme à cet aspect
Doit l'être un peu. « Je puis avec respect,
Je puis au moins redemander, madame,
Ce qu'abusant de ma crédule flamme,
Vous m'avez pris. » — « Comment! revenez-vous
Pour m'insulter; pour m'annoncer en face
La trahison, la fuite d'un époux?
Pour mettre ainsi le comble à ma disgrâce? » —
« Mais vous, madame, avez-vous oublié
Le tour sanglant? » — « Vous me faites pitié;
Vous avez fait l'action la plus lâche...
Quoi! c'est donc là, seigneur, ce qui vous fâche?
J'ai fait venir des soldats près de nous:
Belle raison pour me faire querelle!
Belle raison pour me fuir!... infidèle!
Tous ces guerriers n'étaient-ils pas à vous,
Comme le cor et la bourse, et Félime?
Félime, ingrat!... Allons, vite, à genoux.
Demandez grâce, avouez votre crime...
Mais je vous vois, vous êtes mon époux,
Et je pardonne: eh bien! plus de courroux.
La paix est faite: allons, asseyez-vous;
Mettez-vous là. » Ce mot était si doux,
Et cette voix était si séduisante,
Et cette main était si caressante,
Et cette gorge était si blanche!... enfin,
Il faudrait être ou de marbre ou d'airain
Pour y tenir: il eut l'âme moins dure.
Il crut l'amour, il crut être vainqueur.
Il tombe aux pieds de Félime... « Eh! seigneur,
Que faites-vous d'une telle ceinture,
De cette informe et grossière parure?
Défaites-vous de cet accoutrement,
Vous avez l'air d'un derviche. » — « Ah! madame,
Dit-il cédant aux transports de son âme,
N'en dites point de mal: quel ornement
Peut la valoir? Je lui dois ce moment,

Moment sans prix !... il conte en son ivresse
Quel charme heureux a servi sa tendresse,
Et quel en est le pouvoir. La princesse,
Sans dire mot, l'attire doucement,
Et dans ses bras la traîtresse l'enlace,
De sa ceinture enfin le débarrasse,
Subtilement autour d'elle la passe.
Il ne voit rien, ne sent rien... O disgrâce!
O tour affreux que peut-être on prévoit,
Et que pourtant avec peine on conçoit !
Tangu déjà touche au bonheur suprême,
Quand tout à coup cet amant éperdu
Se sent de force arracher ce qu'il aime.
Le malheureux, interdit, confondu,
Embrasse l'air, et s'agite, et s'écrie,
Presse le lit dans sa vaine furie...
Félime a fui; Félime est dans l'instant
Près de son père, éveille le sultan,
Gardes, valets. Tangu qui les entend,
Gagne au hasard une secrète issue,
La suit et court; à force de courir,
Se trouve enfin au détour d'une rue,
Et sort des murs, résolu de mourir,
Et n'ayant plus d'autre espoir à prétendre.
J'approuve fort sa résolution :
Lorsque l'on a semblable occasion,
Et qu'on la manque, il faut aller se pendre.

CHANT QUATRIÈME.

LES FIGUES ET LE NEZ.

Non loin des champs où s'élève Damas,
Est un désert stérile, inhabitable,
Séjour formé pour l'œil d'un misérable.
Le voyageur, surpris dans ces climats,
Frappé des feux de l'astre qui l'accable,
Foulant un sol embrâsé sous ses pas,
N'aperçoit rien dans cette terre affreuse
Qu'une étendue aride et sablonneuse.
Là, le Céraste, au soleil étalé,
Glisse en sifflant sur un sable brûlé.
Nul filet d'eau n'y rafraîchit l'arène;
Nul arbrisseau n'y console les yeux.
Noir de serpens, un marais écumeux
De ses vapeurs infecte au loin la plaine.
C'était pourtant dans ces horribles lieux,
Qu'en proie aux traits d'un désespoir funeste,
Marchait Tangu, désolé, furieux :
Il se maudit, s'accuse, se déteste.
Dans ce désert, guidé par la fureur,
Il le parcourt, et n'en voit point l'horreur.
Préoccupé de sa douleur profonde,
Il poursuivait sa course vagabonde;
Car vous savez que dans cet état-là,
On va toujours sans savoir que l'on va.
Le jour baissait et la nuit était proche;
Le malheureux, sous l'abri d'une roche,
Tombe et s'endort. Le sommeil quelquefois
Vient soulager la nature aux abois :
Et l'homme ainsi, lorsqu'à ses maux il cède,
Trouve en lui-même un facile remède,
Mais passager, car on s'éveille enfin.
En s'éveillant, Tangu sentit la faim,
La soif de plus! il se crut à sa fin;
Et d'un poignard, sa ressource dernière,
Il méditait d'abréger sa misère.
Mais par bonheur, en relevant les yeux,
Il se voit près de deux figuiers sauvages
Qui sur sa tête inclinant leurs feuillages,
Lui présentaient leurs fruits délicieux.
« Hélas! dit-il, c'est un présent des cieux.
A mes besoins ils semblent satisfaire;
C'est le dernier repas que je vais faire;
Je n'en mourrai pas moins. » L'infortuné
Cueille ces fruits dont le suc salutaire
En même temps nourrit et désaltère,
Ouvre une figue et l'avale : son nez
Grandit d'un pied. La faim qui le dévore
L'occupant seule, il cueille et mange encore,
Sans se douter de ce qu'il a gagné,
Tant que son nez s'étendant davantage,
S'embarrassait déjà dans le branchage.
C'en était trop : « Il faut que je sois né
Sous un aspect de sinistre influence !
S'écria-t-il, ce malheureux repas
Est ma dernière et seule jouissance;
Et cette étrange et hideuse excroissance
En est l'effet! Quoi! je ne pourrai pas,
Quand je me meurs de soif et de fatigues,
A mon plaisir manger au moins des figues!
N'importe! allons, quel que soit l'embarras
Et le fardeau de ce nez sans mesure,
Goûtons encore de cette nourriture,
Qu'un sort malin sans doute vient m'offrir :
Qu'importe un nez, lorsque l'on veut mourir.
Dans un désert qui viendra voir le nôtre?
Ce figuier est charmé : peut-être l'autre
Ne l'est-il pas... Poursuivons mon destin. »
Et de l'autre arbre aussitôt il s'approche,
Tenant son nez, de peur qu'il ne s'accroche,
Cueille une figue et la mange! soudain

Le nez décru s'échappe de sa main,
Plus court d'un pied. Ravi de la merveille,
Il tente encore une épreuve pareille.
A chaque figue, un pied de moins! le nez
En son état est déjà retourné.
Il cesse alors d'accuser son étoile.
Il réfléchit sur ce double attribut.
Un nouveau sort à ses yeux se dévoile.
De ses projets la vengeance est le but.
De son turban développant la toile,
Il fait deux parts de ces fruits enchantés,
Les distinguant selon leurs facultés,
Et le cœur plein du plus heureux présage,
Rentre à Damas par le plus court chemin.
Il se déguise, il noircit son visage,
S'habille en Maure, et s'en va le matin,
Près du palais, crier *figues à vendre;*
(Celles s'entend qui grandissent les nez)
Il cria tant qu'il sut se faire entendre
Des pourvoyeurs : il furent étonnés,
Pour la saison de voir figue si mûre.
« C'est la primeur, dit-il, de ma culture,
Et pour la cour ces fruits sont destinés.
Mais ils sont chers. » Qu'importe, on les achètè
Ce qu'il voulut. Tout fier de son emplette,
Le pourvoyeur croit en faire un cadeau
A la sultane, à sa fille : il les range
Dans un panier. « C'est là du fruit nouveau :
Voyez, voyez. » Et l'une et l'autre en mange
Avidement, et sans lever les yeux!
Et les deux nez de croître à qui mieux mieux
A chaque figue, et de grandir de même.
Elles allaient avaler la troisième,
Tant l'appétit les pressait : toutes deux
En même temps par hasard s'avisèrent;
Au même objet un même cri poussèrent,
Du même effroi toutes deux reculèrent.
« Dieux quelle horreur, et quelle trahison!
Quels fruits maudits! quel étrange poison! »
Grande rumeur au palais, grande alarme :
Que fera-t-on? Le sultan désolé
Conte son cas au conseil assemblé.
Le pourvoyeur est près d'être empalé.
Mais quoi! le pal ne rompra point le charme.
Et le vendeur, où s'en est-il allé?
Où le trouver? Pendant tout ce vacarme
L'adroit Tangu fait de nouveaux apprêts;
Pour déguiser et son âge, et ses traits,
Prend un habit, un nom de fantaisie,
Se dit docteur venant d'Éthiopie,
Va se loger au Caravansérail.
La renommée a semé par la ville
L'événement qui trouble le sérail.
Tout médecin, tout empirique habile,
De sa science étale l'attirail.
Mais vainement : ces nez d'épouvantail
Déconcertaient leur babil inutile.
Enfin le bruit se répand que Totile,
Grand médecin de la cour de Monû,
Tout récemment à Damas est venu,
Que nul secret pour lui n'est inconnu.
On fait venir le nouveau Thaumaturge.
« Tout votre mal n'est que dans les humeurs,
Dit-il : d'abord il faut que l'on vous purge
Pour les chasser : j'ai vu de ces tumeurs.
Rassurez-vous : cette longue excroissance
Cède à mon art, mais non sans résistance.
Je m'y connais, c'est un mal très aigu,
J'en ai guéri l'éléphant du Pégu.
Même accident avait grossi sa trompe,
Assez semblable alors à votre nez :
Et votre mal doit, si je ne me trompe,
Par même cure être déraciné.
Or l'éléphant est paisible et docile;
Et sur un sang non moins doux et tranquille
Mon spécifique agit très puissamment
Mais d'opérer sur un tempérament
Bouillant et prompt, c'est chose difficile.
Or çà, voyons. » Il se met à genoux
Près de la reine; et lui tâtant le pouls,
« Bon! bon! dit-il, ici rien ne m'arrête.
Et la princesse...? Et Félime lui prête
Sa belle main : douce sensation!
Notez pourtant que dans cette action
Il ne sentit aucune émotion.
C'était bon signe : il secoua la tête,
« Je vois, dit-il, d'un air de gravité,
Dans ce pouls-là grande vivacité,
Et ce n'est pas guérison toute prête :
Il s'en faut bien. » La princesse à ces mots
Tremble, pâlit, et lui promet merveilles,
S'il veut du moins n'épargner soins ni veilles,
Pour l'affranchir du plus affreux des maux.
Totile avait gagné leur confiance;
Et mère et fille admiraient sa science
Et son jargon, ses phrases de Crispin.
Il ordonna des boulettes de pain
Pendant huit jours, et surtout à Félime
Il prescrivit le plus étroit régime,
Et protesta qu'en huit jours au plus tard
On connaîtrait le pouvoir de son art.
Terme bien long quand l'attente est bien vive.
Le premier jour lui-même il présenta
A la sultane un lok qu'il apporta;
Et déguisant la figue curative,
La lui fit prendre, et le lok réussit,

Et de moitié le nez se raccourcit.
Imaginez la surprise et la joie!
La reine en pleure, et le sultan bénit
L'ange sauveur que le Ciel leur envoie.
Mais quels transports lorsque le jour d'après
Le second lok a le même succès,
Lorsque la cure en un mot se consomme,
Et que le nez rentre dans son état!
Chacun disait: « Non, ce n'est pas un homme,
Non, c'est un dieu. » Les trésors de l'état
Lui sont offerts; il les refuse: on presse,
Mais vainement. Cependant la princesse
Se désolait: quel fut son désespoir
Quand il lui dit: « Je crois m'apercevoir
Que tout mon art est sur vous sans pouvoir,
Je l'avais craint. La sultane est guérie
Par mon remède; et voyez, je vous prie,
S'il a produit sur vous le moindre effet.
Il est bien clair qu'un obstacle secret
Combat en vous sa vertu bienfaisante,
Et rend enfin ma science impuissante.
Que voulez-vous? Je n'y peux rien. » — O ciel!
(Dit la princesse interdite, éplorée),
Suis-je à ce point, hélas! désespérée?
Me laissez-vous dans cet état cruel,
Et savez-vous de quel rare salaire
Je puis payer vos soins et vos efforts;
Que dans mes mains je garde des trésors
Bien au dessus de ceux du roi mon père?
Je vous rendrai plus riche mille fois
Que ne le sont ensemble tous les rois. »
Elle promet la bourse inépuisable;
C'était beaucoup: mais que ne fait-on pas
Pour cesser d'être un monstre épouvantable?
Et quels trésors remplacent les appas?
Le médecin rit et fait l'incrédule.
« Vraiment, dit-il, on promet sans scrupule,
Lorsque l'on veut guérir: mais, après tout,
Je veux tenter, j'y consens; jusqu'au bout
Je pousserai cette pénible cure,
Non pour de l'or, je n'en ai nul besoin;
Mais par honneur, par affection pure. »
Pendant huit jours il redouble de soin
Près de Félime, après mainte grimace,
D'une moitié de nez la débarrasse.
« Je ne saurais, dit-il, aller plus loin:
De mes travaux c'est le dernier miracle. »
Quoi! dit Félime, et pourquoi? quel obstacle
Vous décourage et vous arrête ainsi,
Quand vous avez à moitié réussi?
Hélas! Seigneur, pourriez-vous bien ici
M'abandonner sans espoir, sans ressource?
Et dans ses mains elle remet la bourse,
Et malgré lui le force à l'accepter.
« — Je vous l'ai dit, l'or ne peut me tenter,
Je le méprise, et vous pouvez m'en croire,
Je n'aime rien que mon art et ma gloire;
Et je voudrais à toute heure, en tous lieux,
En signaler les effets merveilleux.
Je perds ici des instans précieux,
Adieu. » Félime et supplie et conjure.
« — En un moment vous pouvez parcourir
Tous les pays. » — « Comment? » — « Je vous le jure
Au nom du Ciel: daignez, daignez guérir
L'infortunée à vos pieds suppliante.
Cet autre don que ma main vous présente,
(Elle tenait le cornet) est encor
Pour un grand cœur un plus rare trésor;
Il vous rendra le maître de la terre.
Tout est à vous: que votre art salutaire
Sauve mes jours: si vous saviez, hélas!
Ce que je perds... ma figure première
Peut-être eût pu... j'avais quelques appas...
Et si pour vous... » Elle n'acheva pas;
Elle rougit. Une beauté si fière
S'humilier et descendre si bas!
Femme qui pleure a, dit-on, bien des charmes;
Mais certains nez gâtent beaucoup les larmes;
Et de l'amour le temps était passé;
Par la vengeance il était remplacé.
Le fils d'Hanif était tendre et sensible;
Mais le grand nez le rendit inflexible.
Par complaisance il parut accepter
Les trois présens, et même encor douter
De leur vertu: cédant à la prière,
« Faisons, dit-il, une épreuve dernière.
Ce remède est bien puissant, et pour voir
S'il réussit, regardez au miroir:
Car à jamais vous aurez la figure
Que vous verrez dans cette glace pure. »
Félime avale une figue, et c'était
Figue commune; et pour en voir l'effet,
Elle regarde; et de douleur saisie,
Dit en poussant le cri le plus aigu:
« O ciel! eh quoi! j'aurai toute ma vie
Un pied de nez! » — « Oui, madame, et Tangu
Vous en répond, la vengeance est remplie,
Elle était juste; et j'ai repris enfin
Ce que m'ôta la fourbe et le larcin.
Je n'ai qu'à dire un mot, et vais détruire,
Si je le veux, ce palais, cet empire;
Mais je ne dois punir ici que vous;
Ce châtiment suffit à mon courroux.
Félime au moins ne sera plus friponne:
Avec ce nez l'on ne trompe personne.
Adieu, madame. » Il dit, et disparaît:

Et la ceinture agissant à souhait,
Incontinent le porte en Tartarie.
Il y fonda, bien loin de sa patrie,
Un grand état, qui, jusqu'à nous, dit-on,
Du fondateur a conservé le nom.
Il fit venir à la cour son vieux père,
Qui de Tangu vit le règne prospère.
Tangu, conduit par le sage vieillard,
N'abusa point de son cornet terrible,
Se contenta d'être craint et paisible;
Aux malheureux, de ses trésors fit part,
Remplit l'épargne et dota la misère;
Et quand la mort termina la carrière
Du vieil Hanif, au même monument
Il déposa le triple talisman,
Et l'enfouit bien avant sous la terre.
Il ne crut pas pouvoir trop le cacher;
Les curieux peuvent l'aller chercher.
Pour la princesse, à qui sa faute attire
Tel traitement, livrée aux noirs accès
D'un désespoir qui va jusqu'au délire,
Elle passa ses jours dans les regrets,
Et sans pouvoir, quoi que l'on pût lui dire,
Avec son nez s'accommoder jamais.
Ce châtiment est assez exemplaire;
On ne doit pas le trouver trop sévère.
Elle en fit trop, et sans doute elle eut tort.
Tromper trois fois! c'est beaucoup.—Les traîtresses!
Ah! j'en ai vu de ces enchanteresses,
Tromper dix fois, et qu'on aimait encor.

POÉSIES DIVERSES.

CONSEILS A UN JEUNE POËTE.

PIÈCE COURONNÉE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1775.

Oui, la gloire t'appelle, et ce n'est pas en vain.
Oui, sur ton front naissant, marqué d'un sceau divin,
Le Ciel mit un rameau de ce laurier fertile,
Qui reverdit encor au tombeau de Virgile.
Viens, Apollon t'appelle au Parnasse français;
Mais de nombreux écueils en défendent l'accès.
Les rangs y sont serrés : il faut fendre la presse.
Un peuple de rivaux et t'assiége et te presse.
Tu sais, lorsqu'autrefois le héros des Troyens
Allait chercher son père aux champs Élyséens,
Quels monstres effrayans, réels ou fantastiques,
Du Ténare à ses yeux assiégeaient les portiques.
Rappelle ce tableau : le poète en ses vers
A peint notre Parnasse en peignant les enfers.
Malgré tant d'ennemis placés à la barrière,
Tu franchiras le seuil sans assoupir Cerbère.
Mais suis dès lors en paix la route du talent.
Tranquille citoyen d'un état turbulent,
Sauve-toi des travers que ce siècle accumule;
Fuis des divers partis la guerre ridicule.
Ris tout bas, si tu veux, des querelles du temps,
Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.
Chacun a son enseigne ainsi que sa doctrine.
Ici l'on a proscrit Despréaux et Racine;
Le goût est le *tyran du génie* et des arts.
D'une muse nouvelle on suit les étendards,
Et le drame bourgeois nommé le *drame honnête*,
Va de notre théâtre achever la conquête,
Détrôner Melpomène et régner dans Paris.

« Écoutez-moi, suivez le chemin que j'ai pris,
(Vient vous dire un auteur qui se croit à la mode).
Voulez-vous réussir! adoptez ma méthode.
Soyez homme du monde avant d'être écrivain.
Célébrez les soupers, les boudoirs et le vin.
Du nom de quelque belle ornez toujours vos pièces.
Contez vos rendez-vous, parlez de vos maîtresses,
Et quittez tous les jours, dans des vers délicats,
Églé, Philis, Cloé, qui ne le sauront pas.
Les grands noms, les beaux-arts, le trône et la coulisse,
Tout de votre Apollon doit subir le caprice.
Persifflez : c'est le ton des ouvrages nouveaux,
Et vous serez *charmant* dans cinq ou six journaux ».

De ces belles leçons tu feras peu d'usage.
Ah! fuis ce peuple auteur, vrai fléau de notre âge,
Qui du premier des arts faisant un plat métier,
Pense acheter un nom en vendant du papier;
Des lourds compilateurs la tourbe famélique,
Et des bâtards d'Young l'essaim mélancolique;
Ces drames qui font peur et ne font pas pleurer;
Ces apôtres du goût peu faits pour l'inspirer,
Docteurs sans mission, et du haut de leurs chaires,
Prêchant un siècle ingrat qui n'en profite guères;
Et ces codes rimés, où de jeunes profès,
Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront jamais,
Attaquent tous les jours d'une ardeur trop commune,
Vingt réputations sans pouvoir s'en faire une;
Recueils de toute espèce, anecdotes, bons mots,
Esprits des grands auteurs rédigés par des sots,
Ces almanachs du Pinde où la presse indignée,
Entasse en gémissant tous les vers de l'année;
Enfin ce long amas d'ouvrages renommés,
D'écrits à grande marge, avec pompe imprimés,

Qui portés par la gloire au delà du tropique,
Vont charmer tous les ans les colons d'Amérique.

« Je me tairai, dis-tu; mais pour fuir le danger,
Me faut-il donc à tous demeurer étranger,
En aimant mes rivaux éviter mes confrères,
Et renfermer loin d'eux mes travaux solitaires?
Par le commerce actif des arts et des esprits,
La raison croît, s'étend, les talens sont nourris:
Le goût est épuré, la vérité circule ».

Les préjugés aussi, l'erreur, le ridicule,
La cabale inquiète et les faux jugemens,
Les lâches passions, les vains ressentimens:
Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire;
Par elles la jeunesse ou s'égare ou s'éclaire.
Choisis donc; souviens-toi que ce choix important
Fait le sort de la vie et celui du talent.
Interroge ton âme et crois la renommée.
Tous ceux de qui la voix par les muses formée
Sait, d'après leurs leçons, donner à tout moment
Un plaisir à l'oreille, à l'âme un sentiment,
Qui chantent la nature, et qu'elle-même inspire,
Ceux qui des vérités ont étendu l'empire,
Qui portent dans nos cœurs si doucement émus
Le charme des beaux-arts et celui des vertus;
Ceux qui défendant l'homme et ses droits qu'on outrage
Des traits de l'éloquence ont armé leur courage;
Ce sont là tes amis, si tu sais les chercher;
Sous leurs sévères yeux hâte-toi de marcher.
Que leur maturité guide ta jeune audace.
Qui les aime et les suit peut monter à leur place.

« Mais combien de travaux, que de temps et de soin,
Pour plaire à des esprits dont je me sens si loin!
Que cette récompense est pénible et lointaine » !

Je t'entends. La jeunesse est confiante et vaine,
A ses premiers essais sourit avec plaisir,
Et cet âge toujours est pressé de jouir.
Tout sert à l'égarer, l'orgueil et la paresse,
Et d'un ami flatteur l'indulgence traîtresse.
On croit avoir tout fait: ainsi plus d'un talent
Jette de vains éclairs et s'éteint en naissant.
Ah! pour en ranimer les faibles étincelles,
Pour changer ces lueurs en clartés immortelles,
Que faut-il? des amis sages et rigoureux.
Ton génie excité s'agrandira près d'eux.
Ils ne laisseront pas obscurcir sa lumière,
Et leurs vastes regards étendront sa carrière.
On s'arrête souvent après quelques efforts;
Mais de l'art mieux que toi connaissant les trésors,
Que leur jugement sûr t'en montre les ressources,
Et dans toi du génie interroge les sources.
Quand ils verront tes pas affaiblis et lassés,
Que leur voix t'encourage et te crie, avancez;
Et d'un dernier effort que la fortune avoue,
Va tourner près du but sans y briser ta roue.

Des bords du Sénégal le sauvage habitant,
Que le Ciel n'a pas fait pour un travail constant,
Saisit quelques grains d'or dans des sables mobiles.
Content de remporter ces dépouilles faciles
Il y borne sa vue, il ne soupçonne pas
Les richesses du sol qu'il foule sous ses pas.
Mais plus industrieux les enfans de l'Europe
Surprennent les métaux sous leur brute enveloppe,
Dans son cours tortueux suivent l'or qui les fuit,
Fouillent la veine errante au moment qu'elle luit,
Ne l'abandonnent pas, et leur main obstinée
La redemande encor à la terre indignée,
L'en arrache et triomphe, et rend à l'univers
Ces trésors ignorés que gardaient les enfers.

C'est ainsi que la force à la constance unie,
Jusqu'en ses profondeurs va sonder le génie;
Et lui-même jamais n'enfanta qu'à ce prix
Ces prodiges frappans dont le monde est épris.

Je sais que par un art plus court et plus facile,
Tu pourras, négligeant et ta muse et ton style,
T'assurer quelque temps de stériles honneurs,
Des lecteurs en province, à Paris des prôneurs;
Et d'ouvrages oiseux se succédant sans cesse,
Fatiguer le burin, le public et la presse.
Tu le veux, j'y consens: mais quel sera ton sort?
Avec les connaisseurs le temps toujours d'accord,
Qui seul au mauvais goût n'a jamais fait de grâce,
Le temps, s'il est ainsi, marquera-t-il ta place
Parmi les écrivains censurés et relus?
Partout le petit nombre est celui des élus,
Celui des bons esprits, qui, jaloux de bien faire,
Ont soumis leur travail à l'amitié sévère,
Et voulu qu'en tous temps son austère coup d'œil
Tourmentât la paresse et corrigeât l'orgueil.
La médiocrité trop souvent est fertile.
Tel qui bien moins fécond, plus soigné, plus docile,
Eût pu se distinguer des vulgaires esprits,
Étouffa son talent sous ses nombreux écrits.
Il brigua la louange et n'obtint pas la gloire.
Veux-tu que le Parnasse adopte ta mémoire?
Crains, au premier succès, accueilli, caressé,
Par la voix des flatteurs nonchalamment bercé,
Au murmure indulgent des louanges trompeuses,
De goûter du repos les douceurs dangereuses.
Oppose à tes rivaux un travail assidu,

Et songe encor à vaincre après avoir vaincu.
Ainsi croît et s'étend le talent qu'on renomme,
Et la soif des succès et l'instinct du grand homme.

Mais c'est peu que du Pinde ouvrant tous les sentiers,
Et préparant pour toi des moissons de lauriers,
Des guides respectés dirigent ton courage;
C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'usage:
Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens,
Qui relèvent l'éclat et le prix des talens.
Oui quoiqu'en tous les temps l'injurieuse envie
Se plaise à raconter les fautes du génie,
Crois qu'il est rare au moins que d'illustres esprits
Soient vils dans leur conduite, et grands dans leurs écrits.
Il est une fierté par la gloire inspirée,
Par l'amour du devoir noblement épurée,
Orgueil des cœurs bien nés, qui distingue à nos yeux
Et le grand écrivain et l'artiste fameux.
Vois des arts en nos jours les plus brillans modèles,
A l'honneur, au bon goût également fidèles,
Repoussant à la fois et le vice et l'ennui,
Et méritant la gloire et l'aimant dans autrui:
Offrant à l'amitié de nobles sacrifices,
Exemples d'un pays dont ils font les délices;
Laissant mourir loin d'eux les libelles impurs,
Fabriqués par la haine en ses antres obscurs.
Ainsi tandis qu'un chêne, honneur d'un beau rivage,
Rassemble les pasteurs sous son auguste ombrage,
Sur le bord d'un marais, dans les creux d'un vallon,
Sifflent de vils roseaux battus par l'aquilon.

Bardus de sa province arrive un drame en poche;
Il croit trouver la gloire en descendant du coche.
Mais le public sur lui prend d'abord un travers,
Et l'on est convenu de bâiller à ses vers.
Le sénat des foyers poliment lui refuse
L'honneur d'être sifflé que demandait sa muse.
Un ami lui dirait qu'on le sert malgré lui,
Qu'on lui sauve la honte en lui sauvant l'ennui.
Mais ses sots compagnons caressant sa démence,
L'enflent d'un vain courroux accru par l'impuissance.
Vous l'allez voir, livrant de risibles combats,
Nous demander raison des succès qu'il n'a pas.
Il se croit de Boileau l'unique légataire,
Et la férule en main il régente Voltaire.
Mais l'opprobre s'attache aux écrits imposteurs:
Le talent est vengé de ses vils détracteurs.
Le vautour ne meurt point dans leurs âmes impies;
Ils tournent en hurlant sous le fouet des furies.

Jamais l'élève heureux des Vernet, des Vanloos,
N'alla de Raphaël diffamer les pinceaux,
Et n'insulta dans Rome, en son caprice étrange,
Les chefs-d'œuvres éclos des mains de Michel-Ange.
De qui hait les talens, j'augure toujours mal.
Jamais leur détracteur ne devient leur rival.
Muses, vous repoussez le sacrilége impie;
Dont la main viola les autels du génie.

Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs.
Le temple des beaux-arts est l'asile des mœurs.
Dans ce séjour sacré la France voit paraître
D'illustres citoyens, des grands dignes de l'être.
Laisse quelques esprits tristement prévenus,
Penser, dès qu'on est grand que l'on n'est rien de plus.
A la ville, à la cour, des mortels respectables
Ont joint l'esprit du monde au goût des arts aimables.
Le talent se polit dans leur société,
Acquiert plus d'agrément et plus d'urbanité;
Ce tact heureux et fin, ce ton, cet art de plaire,
Aux mœurs comme à l'esprit parure nécessaire.
La Feuillade et Vendôme, et Chaulieu vieillissant,
Présidaient aux essais de Voltaire naissant;
Le héros de Dénain, l'enfant de la victoire,
Aimait à le couvrir des rayons de sa gloire;
Il goûtait leurs leçons, et ces maîtres choisis
Le formaient au bon goût du siècle de Louis.
Il est, il est encor d'aussi parfaits modèles
Du jugement exquis, des grâces naturelles;
Attire leurs regards sur tes heureux essais;
Mérite enfin qu'un jour honorant tes succès,
Te donnant pour leçons leurs exemples à suivre,
Nivernais et Beauveau t'enseignent l'art de vivre.
C'est peu de posséder, il faut savoir jouir;
Il faut goûter en paix ce qu'on sut obtenir.
Aux palmes d'Hélicon il est beau de prétendre;
Des mains de l'amitié qu'il est doux de les prendre!
Pour moi, je puis encor, témoin de tes honneurs,
Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs.
Apollon a reçu tes premiers sacrifices:
Ce Dieu de nos printemps a reçu les prémices.
Cet amour des beaux-arts est souvent séducteur;
Ils ne m'ont point trompé, puisqu'ils font mon bonheur.
Ils enchantent mes jours, et leur riant cortége
Écarte les soucis dont l'essaim nous assiége.
Je me sauve en leurs bras, j'y trouve le repos.
Le vieillard au front chauve, à l'inflexible faux,
De nous à chaque instant ravit quelque partie;
Il moissonne en courant les fleurs de notre vie;
L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris;
C'est le dernier soutien de nos derniers débris.
Un jour mon œil éteint sous les voiles de l'âge,
Ne verra la beauté qu'à travers un nuage;
Les parfums du printemps, son éclat, ses couleurs,
Pour mes sens émoussés auront moins de douceurs,
Et des airs de Grétry l'aimable mélodie

Frappera faiblement mon oreille engourdie.
Alors toujours sensible aux charmes des neuf Sœurs,
Puissé-je encor goûter leurs dons consolateurs,
Rassembler avec joie autour de ma vieillesse
Ces écrivains chéris qu'adora ma jeunesse;
Relire et dévorer ces ouvrages charmans,
De la raison, de l'âme immortels alimens;
Me réchauffer encor de leur flamme divine,
Et retrouver mon cœur dans les vers de Racine.

SUR LES GRECS
ANCIENS ET MODERNES.
1772.

De l'antique Phocée enfant industrieux,
Tu vas voir le berceau de tes premiers aïeux.
Tu parcours ces climats chers à la poésie,
Les rives de la Grèce et la mer d'Ionie.
Les tributs du commerce enrichissent ces bords,
Mais tu n'y cherches pas, comme leurs seuls trésors,
Les vins délicieux ni l'éclatante soie,
Ni ces fruits si vantés que Moka nous envoie.
L'antiquité n'a rien qui te soit étranger.
Que ne puis-je avec toi la voir, l'interroger,
Trouver dans ses débris d'intéressans spectacles!
Va visiter Délos d'où partaient tant d'oracles;
Vois ces marbres épars dans de muets déserts,
Ces temples renversés que la ronce a couverts.
Mytilène t'attend, lieu jadis plein de charmes:
Les mânes de Sapho te demandent des larmes.
Elle aima dans Lesbos, elle aima sans retour;
Donne en quittant Lesbos un soupir à l'amour:
L'amour de monumens a couvert ces rivages.

Ios, où tu descends sous de meilleurs présages,
Offre un plus grand objet à tes yeux étonnés.
O destin des talens! des brigands couronnés
Ont bâti des palais pour leur cendre superbe;
Et les restes d'Homère étaient cachés sous l'herbe!
Ios s'enorgueillit de ce trésor nouveau.
D'un pas religieux marche vers le tombeau
Où du chantre d'Hector l'ombre est ensevelie;
La pierre qui la couvre est l'autel du Génie.
Ah! de quel œil vois-tu ces belles régions,
Où du grand jour des arts ont brillé les rayons!
Peux-tu, sans que ton cœur soit frappé de tristesse,
Contempler cette terre où fut jadis la Grèce,
Et du temps, qui s'avance en foulant les grandeurs,
La trace injurieuse et les pas destructeurs!
Tu la cherches en vain cette fameuse Athènes
Où gouverna Solon, où tonna Démosthènes,
Qui parut dans l'éclat de ses destins heureux
Le palais du génie élevé par les dieux.
La ville de Pallas est le bourg de Sétine.
Sous les arcs triomphaux du jour de Salamine.
L'insolent janissaire, une pipe à la main,
Parmi ces monumens qu'il souille avec dédain,
Frappant de vils sujets que l'esclavage énerve,
Courbe sous le bâton le peuple de Minerve.
L'auguste aréopage est le camp des spahis;
La maison de Socrate est celle d'un dervis;
Et le Turc ignorant, ivre de vin de Gnide,
S'endort sur les tombeaux d'Alcée et d'Euripide.
Ces marbres animés faits pour être éternels,
Les dieux de Phidias sont tombés des autels.
Le vil amour du gain, les fraudes du commerce,
Sont les talens du Grec et les arts qu'il exerce.

« Mais quoi (me dira-t-on)! ce peuple infortuné
Est-il donc sans retour à l'opprobre enchaîné!
Que devient du climat l'activité puissante?
On doit au sol natal, à sa force agissante,
(Si les sages du moins ne nous abusent pas),
Cet esprit inventeur et ces sens délicats,
Ces organes heureux formés par l'harmonie,
Et ce sang embrâsé des flammes du génie.
N'est-ce pas chez les Grecs que dans des cœurs brûlans
Des grandes passions naissaient les grands talens!
Là, pour mieux asservir au frein de l'éloquence
Les flots toujours bruyans d'une assemblée immense
Raffermissant sa voix l'intrépide orateur
Haranguait de la mer les vagues en fureur.
Là veillait, tourmenté du besoin de la gloire,
Thémistocle à grands cris appelant la victoire.
Là trois cents citoyens s'immolant sans effroi,
Arrêtaient en mourant les armes du grand roi.
On dressait des autels au saint nom de patrie,
A cette liberté qui fait aimer la vie,
Aux arts faits pour l'orner, aux plaisirs, aux amours,
Aux dieux consolateurs de nos malheureux jours.
Comment cette contrée en talens si fertile,
Est-elle devenue impuissante et stérile;
Ce pays autrefois par le ciel caressé,
Sous un sinistre aspect se trouve-t-il placé?
Le soleil n'a-t-il plus sa chaleur salutaire?
Le sol a-t-il perdu sa sève nourricière?
Ou faut-il qu'un climat épuisé par les ans,
Vieillisse ainsi que l'homme et change avec le temps! »

Non, ne t'y trompe pas; la nature est la même;
Mais on détruit ses dons dans ces beaux lieux qu'elle aime,
Leurs germes étouffés se sèchent en naissant,
Tout y semble frappé d'un souffle flétrissant.
Tout languit, tout expire, et sur ces bords célèbres

L'affreuse barbarie épaissit ses ténèbres.
L'esclave est sans génie; et l'on m'allègue en vain
Le conteur de Phrygie et Phèdre l'Africain.
Le timide apologue est né de l'esclavage !
Mais les talens du Grec naissaient de son courage,
De ses lois, de ses mœurs, de sa juste fierté.
Il a dû perdre tout avec la liberté.
Il gémit accablé du poids de ses entraves;
Rien de beau ne peut naître en des esprits esclaves.
Grand dans la liberté l'homme est vil dans les fers.
Le muphti, les schérifs (noms peu faits pour les vers),
Le stupide Ottoman, et sa morgue insultante,
La triste servitude, abattue et rampante,
La superstition sous l'habit des imans,
Et l'ignorance assise au trône des sultans;
Voilà les ennemis dont la morne puissance
Aux arts, à l'harmonie, ordonna le silence,
Exila tous les dieux de ces heureux cantons;
L'impérieux turban fait taire les Platons.
Le cœur est sans courage, et l'esprit sans culture;
Les tyrans sont partout plus forts que la nature.
Non que du Grec déchu, sous le joug affaissé,
Le premier caractère en tout soit effacé.
Chez ce peuple asservi qu'ont dégradé ses maîtres,
On reconnaît encor des traits de ses ancêtres
Ce génie inquiet, cette vivacité,
Ce pouvoir sûr et prompt qu'a sur lui la beauté,
Ce penchant au plaisir, ce goût pour la cadence,
Des filles de Samos réglant encor la danse,
Ce langage animé par qui tout s'embellit,
Flattant toujours l'oreille et peignant à l'esprit.
Mais ces fruits du climat, ces dons de la nature,
Sous de barbares mains périssent sans culture.
Ah! c'est peu des talens, il faut, il faut encor
De ces enfans des cieux encourager l'essor;
Il faut un abri sûr à leur berceau fragile,
Des palmes, des lauriers pour orner leur asile,
O fêtes des beaux-arts! ô combats immortels!
Voyez la Grèce entière, en ses jours solennels,
Se presser dans les flancs d'un vaste amphithéâtre,
Où brille le porphyre, où resplendit l'albâtre,
Où des Grecs triomphans les héros retracés,
Respirent sous le marbre auprès des dieux placés.
Le voile qui s'abaisse a découvert la scène.
D'un pas majestueux, digne de Melpomène,
Une urne dans les mains, s'avance Électre en pleurs,
Invoquant une tombe et des mânes vengeurs.
Les filles de Mycène autour d'elle gémissent;
En échos douloureux ses plaintes retentissent,
Son lamentable accent et le bruit de ses fers,
Ses imprécations qu'entendent les enfers,
Et ces vers si touchans, ce rhythme plein de charmes,
Arrachent à la Grèce et des cris et des larmes.
C'est le jour des talens, le prix est décerné;
Un héraut le proclame, Eschyle est couronné.
Regardez cependant ce jeune homme immobile,
Jouir avidement du triomphe d'Eschyle.
Il palpite, il ressent les plaisirs du vainqueur,
Et déjà le génie a parlé dans son cœur.
Il cède à cet instinct dont il n'est plus le maître;
Melpomène l'appelle, et Sophocle va naître.

C'est ainsi que l'exemple et l'émulation,
Nourrissant des beaux-arts l'utile ambition,
Réveillent le grand homme aux cris de la victoire:
A l'aspect des lauriers on brûle pour la gloire.

Mais qu'un Grec aujourd'hui trafiquant dans Sestos,
Ou cultivant la terre au pied du mont Athos,
Aux travaux de l'esprit veuille occuper sa vie;
Que lui reviendra-t-il de cette noble envie;
Ira-il amuser la paresse et l'ennui
D'un obscur patriarche, esclave comme lui?
Des papas ignorans mendier le suffrage?
Ira-t-il à genoux présenter son ouvrage
A quelque Omar nouveau, qui goûtant peu l'esprit,
Répondra gravement que l'Alcoran suffit?
Jadis il eût joui des honneurs du génie;
Il eût chez Périclès soupé près d'Aspasie.
Il est venu trop tard, il ira, s'il m'en croit,
Sur les tranquilles bords de ce fameux détroit,
Le soir, quand le soleil dans la vague aplanie,
Brise de ses rayons la pourpre réfléchie,
Sous les murs du sérail où Mustapha s'endort,
Voir les mille vaisseaux qui remplissent le port,
Contempler à loisir la perspective immense
Des deux mers dont les flots viennent ceindre Bysance,
Et la flûte à la main, le bonnet sur le front,
Attendre que le Russe ait soumis l'Hellespont.

Ah! souvent de regrets mon âme possédée
Dans la Grèce avec toi se transporte en idée.
Je me crois descendu dans ces lieux révérés
Que jadis des neuf Sœurs les chants ont consacrés.
J'invoque en gémissant la grande ombre d'Athène;
Je voudrais l'arracher au sommeil qui l'enchaîne.
J'interroge ces murs jadis chéris du sort;
Je rencontre partout le silence et la mort;
Et je m'écrie alors: « Politique insensée,
Qui glace les talens et défend la pensée!
Hélas! qu'ils sont trompés, ces despotes cruels,
Qui pour les asservir dégradent les mortels!
Et que le sceptre est vil aux mains de l'ignorance!
Rois, contemplez la Grèce, et permettez qu'on pense.»

LES PRÉTENTIONS.

1770.

Qu'ai-je vu dans ce monde, école d'imposture
Partout l'art prodigué pour gâter la nature,
Partout l'ambition d'être un autre que soi.
Se connaître soi-même est la première loi
Qu'imposait Pythagore, et l'utile science
Qu'il fallait acheter par cinq ans de silence,
Elle était rare alors, et le sera long-temps.
Tous les jours notre choix contredit nos talens.
J'aurais atteint un but, j'en vais manquer un autre,
Et le chemin d'autrui nous écarte du nôtre.
Ainsi dans un enclos l'ignorant jardinier
Aux regards du soleil cacherait l'espalier,
Attendrait que la plante altérée et flétrie
Tirât d'un sol aride une sève tarie,
A l'aquilon cruel livrerait l'oranger,
Ou sécherait les eaux qu'implore son verger.
Cet enclos est du monde une image fidèle.
On dépouille à l'envi sa forme naturelle.
C'est sous des traits d'emprunt qu'on veut frapper les yeux.

Damon, dont le barreau vit briller les aïeux,
Né dans l'antique robe au sein du jansénisme,
Dès l'enfance a sucé le lait du pédantisme.
Il en a sur le front et la morgue et les plis.
Toujours en quatre points divisant son avis,
Héritier de l'étude, et du goût de ses pères,
Et fait pour figurer dans des cercles austères,
Il s'arrache lui-même à ses succès flatteurs.
Égaré sur les pas de jeunes séducteurs,
Il s'efforce de prendre un nouveau caractère.
Le voilà près d'Églé, rival d'un mousquetaire.
D'un élégant robin il affecte les airs,
Il est aux petits soins, et même aux petits vers.
Le boudoir a chez lui remplacé l'oratoire;
L'haute-lisse a fait place au pékin, à la moire;
Et lorsqu'il se ruine on se moque de lui.
Il apporte partout la fadeur et l'ennui.
Il a fait, en un mot, faute de se connaître,
D'un pédant fort passable un mauvais petit-maître.
C'est qu'on est toujours sot quand on est déplacé.
Demeurer dans son genre est d'un acteur sensé,
Et vouloir en sortir, vise à l'extravagance.
Mais qui sait s'enfermer dans sa propre existence,
Et de celle d'autrui ne brigue point les droits?
Nous voulons posséder tous les dons à la fois.
Allez aux parvenus prêcher la modestie;
Gourmandez ces bourgeois d'une espèce amphibie,
Humiliés partout, mais fiers sur leurs foyers,
Marquis pour leurs valets et pour leurs créanciers,
Qui de titres pompeux chargés chez les notaires,
Pensent faire oublier l'enseigne de leurs pères.
Eh! l'orgueil ridicule est de tous les états;
Tous riront du portrait et ne s'y verront pas.
Regardez ce baron venu de sa province,
Étayant d'un gros bien un mérite assez mince.
C'est un homme isolé de qui l'on ne dit rien,
Qui n'a pour parvenir ni titre ni moyen.
Il veut d'un courtisan avoir la renommée,
Il n'a charge en la cour non plus que dans l'armée.
Non, de se rendre utile il n'a pas le talent;
Son sort est à jamais d'être un homme indolent.
Mais ce grand mot de cour a tourné sa cervelle;
Il croit que tout baron doit être né pour elle;
Il en parle sans cesse, et voudrait aujourd'hui,
Au prix de tout son bien, qu'on y parlât de lui.
Voyez-le du ministre assiéger l'audience.
Pourquoi? Pour y jouir de son droit de présence.
Demandez son avis sur la pièce du jour:
Il attend pour juger ce qu'en dira la cour.
Il se croit courtisan aussi bien que Noailles,
Quand son portier répond : *Monsieur est à Versailles.*
Les voyages du roi, dont il ne sera pas,
Dirigent sa conduite, et règlent tous ses pas.
Il faut bien qu'il assiste aux spectacles, aux fêtes,
Et pour Fontainebleau ses voitures sont prêtes.
Il faut qu'il suive aussi la chasse à Saint-Hubert,
Et qu'il ponte à Marly sur le grand tapis vert.
Vous le voyez partout, il court, se multiplie.
Il est à l'*Œil-de-Bœuf*, et dans la galerie,
Il lasse les porteurs dans les cours du château,
Et dîne au Cadran-Bleu des débris du *Cerdeau.*
Eh bien! qu'y gagne-t-il? Il tourmente sa vie,
Sans qu'on en dise un mot, sans que même on en rie;
On ne l'aperçoit pas. Il peut, ailleurs placé,
Cultivant l'héritage entre ses mains laissé,
Voir fleurir, par ses soins, ses riches dépendances;
De l'aspect du seigneur les douces influences,
Partout de l'industrie animant les travaux,
Feraient bénir son nom de ses heureux vassaux.
Il eût pu relever quelque pauvre famille.
Du laboureur honnête il eût doté la fille,
Et sauvé son grabat des mains de l'exacteur,
Avec quelques écus donnés au collecteur.
Il préfère en nos murs l'état d'un inutile,
Berce d'illusion sa vanité futile,
Et consume ses jours perdus dans le mépris,
A battre le chemin de Versaille à Paris.

Ce travers de l'esprit que l'on nomme importance,
Se rencontre en tous lieux, mais surtout dans la France.
La Fontaine l'a dit, et n'était pas malin.

L'Anglais est orgueilleux, mais le Français est vain.
Le Français veut paraître, et c'est là sa faiblesse,
Il est dupe en tout temps du grand qui le caresse.
Que dis-je? il souffre tout, les dédains, la hauteur.
Pour vous dire en passant qu'il a vu Monseigneur.
On quitte d'un ami l'entretien délectable,
Pour essuyer l'ennui d'un cercle respectable;
Et tout, jusqu'au plaisir, cède à la vanité.
L'amitié même fuit d'un cœur qu'elle a gâté.
Dorilas avec moi fut uni dès l'enfance:
Tout nous était commun, jeux, plaisirs, espérance:
J'étais le confident des secrets les plus chers,
De ses premiers amours et de ses premiers vers:
Il recherchait le monde, et moi la solitude;
Il aimait le fracas, je préférais l'étude.
Quelquefois cependant il venait en secret
Boire avec son ami le vin du cabaret.
Mais lorsqu'il fut admis à d'illustres toilettes,
Qu'une duchesse un jour eut acquitté ses dettes,
Il ne fut plus le même, et son froid embarras
Étonna l'amitié qui lui tendait les bras.
Son sourire apprêté repoussa mes caresses;
Il me parut distrait, il me fit des promesses.
Je lui trouvai le ton beaucoup trop ennobli;
Je l'avais vu sensible, et le voyais poli.
Je m'éloignai bientôt: mon humeur confiante
Ne put souffrir long-temps sa réserve offensante.
Je laissai Dorilas de lui-même ébloui,
Croire qu'un protégé valait mieux qu'un ami.
Cependant j'ai pleuré de son erreur funeste.

Mais qui ne plaindrait pas celle du bon Alceste?
Doux, simple, bienfaisant, sans chagrin, sans humeur,
Il voyait près de lui le repos, le bonheur.
Des folles passions il ignorait l'ivresse.
Timide, sérieux et froid dès sa jeunesse,
Il parut étranger au monde, à ses plaisirs,
Et fait pour les douceurs des tranquilles désirs,
Il pouvait les goûter au sein de l'hyménée.
C'était le vœu des siens et de sa destinée.
Dans un paisible état, dans un commerce sûr,
Ses jours auraient coulé d'un cours égal et pur.
Né pour les bonnes mœurs, il choisit la débauche,
Il enrichit Laïs, qui lui trouve l'air gauche.
Parmi vingt jeunes gens chez Flore rassemblés,
Gais, légers et brillans, par l'amour appelés,
Dans un souper charmant que le bon goût apprête,
Il ressemble à l'ennui qui vient voir une fête.

Heureux si quelque jour il sait vivre chez lui!
Ainsi l'on corrompt tout: l'esprit même aujourd'hui
Ne peut de ce travers préserver notre vie,
Ni des prétentions corriger la folie.
L'ingénieux Hylas pourrait être amusant,
S'il ne s'efforçait pas d'être toujours plaisant.
Il peut raisonner bien sur diverses matières;
On lui doit accorder du goût et des lumières.
Mais de son entretien de pointes hérissé,
Tout esprit sage et doux sera bientôt lassé;
C'est un choc éternel, et chaque répartie
Veut être une épigramme ou bien une saillie.
Sans cesse en ses discours l'équivoque revient:
Il redit ses bons mots dont lui seul se souvient.
S'il raconte une histoire, il prétend qu'on admire;
En riant aux éclats, il ne vous fait point rire.
Toute sa prétention fait mourir la gaîté,
L'aisance, l'enjoûment, l'aimable liberté.
Le désir de briller nuit au talent de plaire.

La plus sotte manie et la plus ordinaire,
Est d'être un aristarque, un juge, un connaisseur.
Tel qui jamais des arts n'a senti la douceur,
Partout de ses conseils veut porter la lumière,
De tous les cabinets pénétrer le mystère.
Si l'on croit ses discours, seul arbitre du beau,
A Greuze il a donné le dessin d'un tableau,
De trente manuscrits il est dépositaire,
Et reçoit de Ferney les brouillons de Voltaire.
Ce défaut si commun qui choque tous les yeux,
Fournirait sur la scène un sujet très heureux.
Des dîners du Caveau (1) l'élève (2) un peu folâtre,
Qui sut chanter Marotte et briller au théâtre,
A tracé le portrait d'un de ces importans,
Qui pensent être faits pour juger les talens,
Ne disent jamais rien et toujours balbutient,
Vous aident à refaire un vers qu'ils estropient,
Et d'écouter en vain quand vous êtes bien las,
Demandent en partant qu'on ne les cite pas.
C'est à lui qu'il convient d'une main plus habile,
De jeter sur le siècle un ridicule utile,
D'achever le sujet dont je vous entretiens.
J'admire ses pinceaux, et je quitte les miens.

VERS
A LA FONTAINE DE MEUDON.
1769.

Aimable fille des montagnes,
Qui d'un tertre isolé qu'ombragent trois ormeaux,

(1) Lieux où s'assemblaient autrefois plusieurs gens de lettres, Saurin, Piron, Crébillon fils, etc.
(2) Collé, auteur de *Dupuis et Desronais*, de *la Partie de chasse de Henri IV*, et d'une foule de chansons originales pleines de sel et d'esprit.

Sur un lit de gravier laissant tomber tes eaux,
Viens désaltérer nos campagnes;
Dansquelle grotte obscure, ou bien sous quels berceaux
Rassembles-tu l'essaim de tes jeunes compagnes,
Et les nymphes de ces côteaux?
Souffre-moi pour témoin de leurs danses légères
Et de leurs plaisirs innocens.
Horace a vu jadis de semblables mystères,
Horace a célébré dans ses divins accens
La fontaine de Blandusie,
Objet de son hommage, honneur de l'Italie,
Et le rendez-vous des amans.
O nymphe! tu serais plus digne de ses chants.
Fontaine de Meudon, source pure et limpide,
Accueille sur tes bords un habitant nouveau.
Aux sons qu'il va former que toi seule préside.
Dans les antiques mœurs, on entendrait Ovide
Te promettre le sang d'un agile chevreau,
Ou d'une génisse timide.
Mais faut-il présenter cette offrande homicide
A la déesse d'un ruisseau,
Et souiller son cristal liquide?
Tu verras par mes mains ton rivage jonché
De branches de lilas, d'épine printannière.
Je renoûrai le tout d'un ruban détaché
Du corset de quelque bergère,
Et voilà mon bouquet: il est fait pour nous deux.
Les dons de la campagne ici bornent mes vœux,
Ici je me sens plus tranquille.
Les folles passions dont au sein de la ville
Je portais sur mon cœur le pénible fardeau,
Se calment dans ce libre asile,
Et sous un horizon plus beau.
L'ambition s'endort, les préjugés se taisent;
Des desseins effrénés les tumultes s'apaisent.
Je suis plus à moi-même, et dépends moins d'autrui:
Mes penchans sont plus doux, mes plaisirs plus faciles;
Il n'en faut de bruyans qu'à ces âmes stériles
Que l'agitation défend contre l'ennui.
Le repos est un bien lorsque notre âme est pure,
Et lorsqu'elle est sensible, un champ peut l'attendrir;
D'un œil indifférent qui peut voir la verdure
N'était pas né pour le plaisir.
Je respire avec l'air le calme et l'allégresse;
Ce gazon, ce côteau, cet arbre m'intéresse;
L'oiseau chante, et l'amour anime ses accens;
La nature m'entoure, et parle à tous mes sens.

Nature! que sert-il que dans leur fausse ivresse,
D'ambitieux rimeurs te nomment leur maîtresse?
Tu n'es pas à leurs yeux des objets le plus beau;
Non, tu n'as point touché leur vanité futile,
Pour être applaudis à la ville,
Ils nous parlent de leur hameau.
Leur vain amour pour toi n'est rien que la manie
D'étaler à nos yeux ce qu'ils n'ont point goûté;
Ils peignent une fleur, et ne l'ont point cueillie;
Tu n'es point leur divinité.
Ils n'ont pas sous tes yeux composé leur cantique.
Qu'ils viennent sur ces bords: fortunés comme moi,
Renonçant pour t'aimer à l'orgueil poétique,
Tous les vers couleront purs et doux comme toi.
Eh! qui se défendrait d'un riant paysage?
Au spectacle des champs qui pourrait résister?
Ah! c'est sur un charmant rivage
Que Saint-Lambert a dû chanter.

Là-bas sur ce côteau, théâtre de verdure,
Regardez l'homme heureux: il contemple, il jouit.
Son visage est serein, et sa bouche sourit...
Son front est rayonnant d'une volupté pure.
Vous lui parlez, à peine il entend vos discours,
A peine il vous répond. L'onde est là qui murmure,
Il compte les cailloux qu'elle effleure en son cours;
Il est l'amant de la Nature,
Il est seul avec elle: il est entre ses bras...
Cruels! n'approchez point, ne l'interrompez pas.
Il dérobe cette heure aux chagrins homicides.
Ces momens sont bien chers, puisqu'ils sont si rapides;
Il ne peut les goûter toujours.
Bientôt les passions reprendront leur empire:
Peut-être est-il, hélas! sous celui des amours,
Ou peut-être la gloire a trop su le séduire,
La gloire! ah! s'il est vrai, ces momens seront courts.
O souveraine de mes jours,
Gloire, tu me poursuis jusqu'au sein des campagnes,
Sous l'abri des rochers, au faîte des montagnes.
Ton séduisant fantôme est toujours devant moi;
Eh bien! je t'obéis, je suis encore à toi.
Ne me reproche point une oisiveté sage.
Mon vaisseau se radoube, et va braver l'orage (1).
Dans les trésors cachés de la réflexion,
Solitaire, appliqué, j'ai puisé des richesses.
Gloire, voici le temps de tenir tes promesses;
Sur moi de tes splendeurs fais briller un rayon.
La plus belle retraite en peut être embellie;
Et si tu m'exauçais, du sein de mes foyers,
Je reviens en ces lieux semer sur la prairie
Tes couronnes et tes lauriers.

(1) L'auteur travaillait alors à *Mélanie*, qui a paru l'année suivante.

L'OMBRE DE DUCLOS.

1772.

Dans l'Élysée, il est un lieu charmant,
Séjour divin de ces esprits célèbres,
Qui de leur siècle ont été l'ornement;
Qui du faux goût dissipant les ténèbres,
Ont de l'erreur combattu le poison,
En vers heureux fait parler la raison,
Et parcouru la brillante carrière
Des arts créés pour enchanter la terre.
Après leur mort, c'est là qu'ils sont admis;
Tous dans leurs mains apportant leurs écrits,
Sont éprouvés sur le Léthé tranquille,
Qui de ses eaux entoure cet asile.
De l'onde à peine ils ont touché les bords,
O vérité puissante chez les morts!
Tout froid ouvrage, ou prose ou poésie,
Qui soutient mal l'honneur de leur génie,
Et qui trompa leurs stériles efforts,
Cédant alors à la dernière épreuve,
S'abîme au fond du véridique fleuve.
Entre les mains il ne leur reste plus
Que les écrits qui seront toujours lus.
Dans la demeure éternelle et sacrée,
On ne reçoit qu'une gloire épurée.
Chacun compris dans l'arrêt général,
Perd plus ou moins au passage fatal;
Et peu d'auteurs, par grâce singulière,
Viennent à bord avec leur charge entière.
Tous du déchet sont fort surpris, dit-on.
Ces jours derniers, le caustique Piron,
Un peu confus, sauva de la disgrâce
Le Métromane et même sans préface;
Et tel auteur qui ne s'en doute pas,
Léger de poids, doit arriver là-bas.
Tous rassemblés dans ce riant asile,
Ceux dont la gloire a consacré le nom,
Tels que jadis les a dépeints Virgile,
Ceints du bandeau des prêtres d'Apollon;
Sans passions, sans haine et sans envie,
Heureux vainqueurs du temps et du tombeau,
Goûtent en paix, sous le ciel le plus beau,
Les doux loisirs d'une immortelle vie;
Rivaux unis, mais non d'accord sur tout,
Gardant toujours leur esprit et leur goût;
Chacun s'amuse et pense à sa manière.
Houdard encor dispute contre Homère,
Et va frondant ses dieux et ses héros;
Le d'Olivet y fait la guerre aux mots.
Boileau soutient, quoi qu'on puisse lui dire,
Qu'un opéra ne peut jamais se lire.
On lui répond par des vers de Roland.
L'éternité s'abrége en disputant.
Sans la dispute, où l'âme est aiguisée,
On s'ennuirait même dans l'Élysée.
Duclos surtout était de cet avis.
Naguère il vint dans le sacré pourpris,
Et rapporta du fleuve hypercritique,
Un bon roman (1), un bon livre classique (2),
Avec finesse écrit par la raison,
Tableau des mœurs et l'honneur de son nom.

A sa rencontre arriva maint confrère.
Ceux qu'autrefois on voyait sur la terre
Au Louvre assis dans le fauteuil à bras,
Vinrent d'abord autour du secrétaire,
Et Marivaux lui demanda tout bas,
Si les Français lisaient encor Voltaire.
En parcourant la troupe littéraire,
Duclos avise auprès de Vaugelas
Certain Normand qu'il ne connaissait pas,
A l'accent niais, à la mine plaisante:
Quel est ton nom? dit-il, qu'as-tu fait? — Moi!
Oh, rien de bon. — Cet aveu-là m'enchante,
Dit le Breton, j'aime la bonne foi.
Chez les vivans, quel était ton emploi?
Lors le Normand dit avec assurance:
— Connaîtrais-tu cette altière éminence,
Ce cardinal si redouté jadis,
Qui fit trembler et l'Autriche et la France,
Et son roi même et tous ses ennemis;
Ce fier prélat si cher aux beaux esprits?
— Qui? Richelieu! La demande est fort bonne.
Il fut connu chez nous comme en Sorbonne.
Depuis vingt ans je l'entendais louer;
J'en étais las, il le faut avouer.
Tu vivais donc auprès de sa personne?
— Je l'amusais. Souvent ma bonne humeur
Le délassait de sa triste grandeur;
Des noirs soucis chassant l'amas sinistre,
Je déridais le cardinal-ministre.
Le faire rire était mon seul métier.
Il me payait pour le désennuyer.
Car en régnant quelquefois on s'ennuie;
Et la vengeance attriste un peu la vie.
Quand son esprit à trop de soins ouvert,
S'obscurcissait par la mélancolie,

(1) Les *Confessions*, roman très ingénieux, et remarquable par les caractères.

(2) Les *Considérations sur les mœurs*, ouvrage qui n'a ni la tournure piquante ni le style pittoresque de La Bruyère, mais qui est très sagement pensé, écrit avec une précision toujours élégante, et très utile aux jeunes gens.

On lui disait : « Prenez du Bois-Robert. »
— Ah ! c'est donc toi, dit le chef des Quarante,
Abbé folâtre, heureux bénéficier !
Tu fis là-haut un assez doux métier,
Et ta gaîté t'a tenu lieu de rente.
Mais de quel droit entras-tu dans ce lieu ?
Je sais fort bien que tu fus sur la terre
L'un des élus (1) dotés d'un honoraire,
Pour composer l'esprit de Richelieu;
Que Colletet, compagnon de tes veilles,
Rotrou, l'Étoile et l'aîné des Corneilles,
De cet honneur partageaient l'embarras;
Mais tu n'as fait Cinna, ni Venceslas.
— Non. Je l'avoue. — Et quel est donc ton titre ?
— Il en est un qui peut être prisé.
De mon crédit je n'ai point abusé,
Du bien, du mal, je fus souvent l'arbitre;
Je fis le bien, et de mon protecteur
Sur les talens j'attirai la faveur.
Je n'avilis ni son nom, ni ses grâces;
Je ne vendis priviléges, ni places,
Et je servis, j'aimai de bonne foi
Tous mes rivaux, qui valaient mieux que moi.
— Oh ! j'en conviens, ce mérite est unique;
Reste avec nous, va, tu nous fais honneur.
Tu fus donc gai ? moi, je fus véridique,
Peu courtisan, mais excellent buveur,
Très bon convive, un peu brusque et parleur,
Et dans le vin surtout plein d'éloquence.
Que dis-je, hélas ! ô regrets ! ô douleurs !
Tout est perdu; j'ai vu passer en France
Du cabaret le règne et les honneurs,
Ces jours marqués par une ivresse aimable,
Où les neuf Sœurs ne chantaient plus qu'à table,
Où du Caveau par Phébus habité,
Tous respiraient la brillante gaîté;
Lorsque Bacchus enflammant le génie
Des feux sacrés de la joyeuse orgie,
Réunissait dans ses heureux festins,
Et de Piron la verve étincelante,
Et de Saurin la finesse piquante,
Et de Collé les folâtres refrains,
Ce train de vie était assez commode,
Assez plaisant : j'en vis passer la mode.
On devint sobre, on n'eut plus de chanteurs.
Piron et moi de la vieille méthode,
Nous fûmes seuls fidèles sectateurs,
Et les derniers des beaux-esprits buveurs.

J'avais vu naître une autre épidémie
Moins agréable, une triste manie,
Qui par degrés gagna tous les esprits,
Et qui domine en province, à Paris,
Même à la cour; l'ambitieuse envie
De s'endormir dans notre académie.
La passion des honneurs du fauteuil
N'avait jamais exercé tant d'empire,
Pris tant de soins, irrité tant l'orgueil.
C'est un vertige, une rage, un délire,
Chacun cabale, écrit ou fait écrire;
Prêtre, avocat, et philosophe, et grand,
On s'entre-pousse, on se heurte en courant.
Mon cher abbé, qui te plais tant à rire,
Pour te servir un plat de ton métier,
Il te faudrait faire voir l'audience
Que je donnais dans les jours de vacance.
C'est un tableau qui pourrait t'égayer.
— Eh ! crois-tu donc l'entreprise impossible ?
Reprit l'abbé : sais-tu que sous nos yeux
Tu peux placer cette scène risible ?
L'illusion habite dans ces lieux;
Non, cette vieille et hideuse sorcière,
Ce monstre impur qui séduit le vulgaire,
Qui va semant les préjugés affreux,
Et les erreurs qui désolent la terre,
Protée impur et lutin ténébreux;
Mais cette fée, heureuse enchanteresse,
Reine des arts, mère des fictions,
Qu'en ses beaux jours a vu naître la Grèce,
Et qui d'Orphée anima les chansons,
Fille du ciel et sœur de l'harmonie,
Qui consacrait tous les jeux du génie,
Peuplait de dieux les forêts et les eaux,
Attendrissait les sensibles échos,
Et sur une urne appuyait les naïades,
Et sous l'écorce enfermait les dryades
Qui sur un char plaça le dieu du jour,
Sut aiguiser les flèches de l'amour,
Et qui berçait de ses songes aimables,
Le genre humain toujours épris des fables.
Elle tourna vers de plus grands objets
De ses leçons l'utile allégorie,
Mit ses crayons dans les mains de Thalie,
De Melpomène éleva le palais.
Elle enseigna dans Athène et dans Rome
Cet art charmant qu'on n'ose plus blâmer,
Cet art divin de montrer l'homme à l'homme,
Pour l'attendrir et pour le réformer.
Elle est toujours à nos ordres fidèle;
Elle peut tout. Il dit, et l'immortelle
Parut soudain sur un trône d'azur,
Baguette en main, et d'abord autour d'elle
Tout s'éclipsa sous un nuage obscur.

(1) Les cinq auteurs qui travaillaient aux pièces du cardinal de Richelieu.

Puis par degrés une douce lumière
De ses rayons pénètre l'atmosphère.
On voit Duclos sur son grand fauteuil noir,
Dans l'entresol, sombre et triste manoir,
Où doit loger monsieur le secrétaire.
Là fourmillait tout l'essaim littéraire.
L'un apportait sa nouvelle grammaire,
L'autre un roman, l'autre des almanachs,
L'un ses sermons, l'autre ses opéras,
Et celui-ci son recueil d'héroïdes,
Et celui-là ses drames insipides,
Drames en prose, et traduits et vendus
En Allemagne, et des Français peu lus;
Mais enrichis de fleurons et d'estampes,
Malgré Voltaire, appelés culs-de-lampes;
Couverts de points de l'un à l'autre bout,
Points merveilleux qui tiennent lieu de tout,
Points éloquens qui font si bien entendre
Ce que l'auteur n'a pas l'esprit de rendre.
C'est dans les points qu'il faut s'évertuer;
Et le génie est l'art de ponctuer.
Ainsi courait cette troupe empressée
Confusément vers le Louvre poussée.
Les candidats tour à tour introduits,
Se retiraient tour à tour éconduits;
Et cependant Duclos, peu formaliste,
Disait : Allez, vous serez sur ma liste.
Dans cette foule, on remarquait Lingus,
Le successeur du grand Voëtius (1),
De Scriblérus ou de Scioppius,
Lequel criait : « Vive la métaphore!
Je viens flétrir tout ce que l'on adore.
J'ai réformé l'absurde antiquité;
J'ai de Titus anéanti la gloire,
Et de Néron rétabli la mémoire;
Car, comme on sait, j'aime la vérité.
Pour la venger seul je me sacrifie;
J'ai fondé tout et j'ai tout contredit,
Et j'ai cité devant ma *théorie*,
L'Esprit des lois, qui n'est pas mon esprit,
Et d'Alembert et sa géométrie,
La politique et la philosophie,
Et Cicéron, dont je fais peu de cas :
Place, messieurs, pour Simon-Nicolas. »

A ce discours s'élève une huée.
Maître Lingus est fait à cet accueil,
Et sa grande âme en est fort peu troublée.
D'un regard fier il narguait l'assemblée.
Plus fier encor, plus rengorgé d'orgueil,

(1) Pédans qui écrivaient de grosses injures contre leurs adversaires, mais du moins en latin.

Parut Curlon, fameux chez les libraires,
Curlon, doyen de cent folliculaires,
Un peu pédant, un peu lourd, un peu sec,
Plat en français, mais citant force grec,
Vil aristarque et subalterne apôtre,
Qui des talens a médit comme un autre,
Qui du bon goût pour apprendre les lois,
Depuis vingt ans étudia par choix
D'Aliboron la Littéraire Année,
En prit le suc, et quatre fois par mois,
En composa sa feuille enluminée
Des quolibets du bel-esprit bourgeois.

En arrivant, il dit au secrétaire :
« Je ne viens point me mettre sur les rangs;
Ce n'est point là, comme on sait, mon affaire.
Je viens savoir celui des aspirans
Que l'on destine à l'honneur assez mince
D'avoir sa part à l'immortel jeton.
J'en veux d'avance avertir la province;
Sur mon affiche il faut coucher son nom,
Et décider si votre choix est bon. »

Duclos allait répondre au journaliste,
Quand un autre homme à l'œil dur, au front triste,
Ne voyant rien et ne saluant pas,
Tira Duclos à part et dit tout bas :
« Écoutez-moi : j'aurai toute ma vie
Un grand mépris pour votre académie.
Mais Despréaux en était, et je doi
En être aussi : je me fais une loi
De ressembler en tout à mon modèle.
Pour le bon goût vous connaissez mon zèle;
Je veux venger sa cause et ma querelle,
Former le siècle, il n'est pas mûr pour moi,
Avec le temps, j'en ferai quelque chose,
Et je tiens bon : si j'en crois ce qu'on dit,
Mes vers sont plats, et plus plate est ma prose;
On s'y fera : j'obtiendrai du crédit.
Il est bien vrai que j'abhorre l'esprit,
Mais cet esprit ne peut pas toujours plaire,
On reviendra d'une telle chimère.
Peut-être un jour son règne finira;
J'aurai beau jeu quand on s'en passera. »

Comme il parlait, Boileau le considère,
Le reconnaît à son air, à son ton,
« Oh! oh! dit-il, c'est *le plat secrétaire*,
Qui n'a de moi su prendre que mon nom,
Qui sans esprit insulte le génie,
Écrivain dur qui parle d'harmonie,
Juge ignorant qui parle de bon goût,
Censeur bavard qui se trompe sur tout

Qui barbouilla cette longue satire,
Ces trois cents vers que l'on n'a pas pu lire.
Ami Bardus, grave dans ton cerveau
Si tu m'en crois, cet avis salutaire.
Quand tu voudras injurier Voltaire,
Signe Gâcon, et laisse là Boileau.
On rirait trop du délire nouveau
D'un barbouilleur à la touche grossière
Qui placerait sur une enseigne à bière
Le nom d'Apelle ou celui de Vanloo.

Clément partit méditant sa réplique.
On vit alors venir sous le portique
Un petit homme à l'air humble, au ton doux.
C'était Aubert, qui d'une faible haleine
Réchauffe en vain les cendres de Trévoux.
Il arrivait se traînant avec peine;
Car il portait, outre tous ses écrits,
Un lourd paquet d'*affiches* de Paris,
Où tous les jours il parle de sa gloire,
Et qu'il consacre aux filles de Mémoire.
Il présenta des feuilles de Fréron,
Et son recueil, et puis son médaillon,
Et ses écrans : puis inclinant sa nuque,
« Voici des vers, dit-il, sur ma perruque,
Et mon Journal : on souscrit chez Moutard;
Et ma Psyché, qui reste chez Moutard,
Et tous mes vers on les lit chez Moutard.
Voici surtout mes cent cinquante fables
D'invention; car je n'emprunte rien.
Dans ses écrits qu'on dit inimitables,
Jean La Fontaine a mis trop peu du sien.
Tout est à moi : le Louvre me réclame.
Je suis connu sur le pont Notre-Dame,
Et chez Fréron : je viens peut-être tard,
La modestie est vertu de grande âme.
Quant à mes mœurs, nul soupçon, nul écart;
Et l'on se peut informer chez Moutard. »

Quand il eut dit, Duclos se prit à rire;
Et d'un coup d'œil toisant le pauvre sire,
D'un ton railleur, le malin Bois-Robert
Dit : « Écoutez, il faut attendre, Aubert.
Vous êtes trois qu'on ne peut satisfaire
Qu'en même temps, et ce Fréron flatteur
Doit vous charmer : du sénat littéraire
Monsieur Fréron deviendra secrétaire,
Vous chancelier, et Lingus directeur.
En attendant cette brillante époque,
Qui doit sans doute arriver tôt ou tard,
Mon cher Aubert, restez dans votre coque,
Dormez en paix, et soupez chez Moutard. »

Fort peu content d'une telle semonce,
Aubert restait sans trouver de réponse;
En contemplant, d'un regard plein d'ennui,
Son médaillon aussi triste que lui,
Il se taisait, mais un spectacle unique
Frappe les yeux. Un groupe fort comique
S'avance alors. D'aimables *libertins*;
Fripons charmans, petits auteurs badins,
Venaient chantant : comme une serinette,
Incessamment leur voix siffle et répète
Les mêmes sons : Ismène, Iris, Doris,
Philis, Rosis, et Zulmis, et Cloris,
Thémire, Elmire, et Rosette, et Lisette,
Et tous les noms que leur fécondité
Heureusement créa pour la beauté.
Ils précédaient leur modèle et leur maître.
C'était lui-même; on l'allait voir paraître.
A ses côtés marchait Aliboron,
Qui sur sa tête arrangeait en couronne
Un beau bouquet des feuilles de l'automne,
Beau diadême, et digne du patron
Et du héros. Conduisant son école,
En pompe ainsi venait monsieur *Frivole*,
Froid, sec et hâve, et tout rempli de vent,
Faisant tinter des grelots tristement.
Il croit au Louvre avoir déjà sa place,
Et sur son front il est écrit *préface*.
Avec effort sa bouche travaillant,
S'ouvre pour rire, et se ferme en bâillant.
Il amenait son cortége ordinaire.
De *jeux* d'*amours*, non pas ceux de Cythère,
Non ces enfans si gracieux, si beaux,
Qui de Boucher font aimer les pinceaux.
Tout est changé : les *Grâces* sont maussades,
Les *Ris* chagrins, et les *Amours* malades.
Autour de lui dix graveurs attitrés
Avec l'orgueil portaient l'amas énorme
De ses écrits élégans par la forme,
Par le burin richement décorés.
« Si ces vers-là, disaient-ils l'un à l'autre,
N'ont fait sa gloire, ils ont bien fait la nôtre.
Grâces à lui, s'ils n'ont pas été lus,
Grâces à nous, ils ont été vendus. »
Frivole approche, il pérore, il harangue :
Mais par malheur nul n'entendait sa langue,
Le seul Cotin, qui se trouvait tout près,
Crut deviner qu'il parlait en français.
En écoutant ce bizarre langage,
Babil confus, monotone ramage,
Le Bois-Robert crut aussi démêler
Que l'aspirant prétendait *persiffler*.
Il regardait la frêle créature,
Et sans respect pour sa maigre figure,

Par passe-temps il vint souffler dessus.
Las ! pour *Frivole* il n'en fallait pas plus.
Au même instant petits vers, petits drames,
Petits pamphlets, petits épithalames,
Froid apologue en style précieux,
Plate héroïde, et romans ennuyeux,
Couplets badins, et tristes facéties,
Contes rimés, lyriques inepties,
Flore, Zéphyr, et jargon d'opéra,
Roses, baisers, boudoirs, *et cætera*,
Tout ce qui dut composer un grand homme,
Au jugement des *Arcades de Rome*,
Tout disparut : un lamentable cri
En retentit jusque chez Monory.

A peine on vit cette chute burlesque,
Du candidat dissous si plaisamment,
Qu'on se tourna vers un autre grotesque :
Nouvel objet, nouvel étonnement.
Cimmer venait traîné dans sa *Brouette*.
Un étendard en forme de girouette
Flotte au-devant, on y lisait ces mots :
Le faux Ami, l'Indigent, Natalie,
Le Déserteur, le Juge, Sophronie,
Tous noms fameux ; drames provinciaux,
Grands monumens dont la France s'honore
Sans le savoir, et que Paris ignore
Pour son malheur. Cimmer en ce moment
Sous le parvis voit dans l'éloignement
Les écrivains, honneur du dernier âge,
Et qui du nôtre ont mérité l'hommage.
A cet aspect il change de couleur,
En soupirant de rage et de douleur,
Tout boursoufflé d'un courroux emphatique,
Branlant la tête, et d'un ton prophétique :
« Malheur, malheur à ce siècle déçu !
Il vous admire, et vous l'avez perdu.
Fléaux des arts, auteurs de leur ruine,
O plat Boileau ! froid bel-esprit Racine !
Et toi, timide et faible Poquelin,
Toi qui du drame ignoras l'art divin,
Vous écriviez pour ceux qui savent lire,
Vous vouliez plaire aux esprits cultivés.
Ce joug honteux nous a trop captivés.
C'est pour *le peuple* enfin qu'il faut écrire.
Le peuple seul, *le peuple* a le vrai goût ;
Le peuple sent, *le peuple* seul est tout.
Le reste rien. *Humanité ! morale !*
Jurons par vous d'écrire pour la halle.
O vaniteux ! qui *vaniteusement*
Nous retraciez Auguste et Cornélie,
Néron, Burrhus, Mithridate, Athalie,
Où pensiez-vous trouver le sentiment,
Le naturel et les traits pathétiques ?
Où ? dans Stophocle ? Il est dans les boutiques,
A cette table où de gros vignerons
Vont s'enivrer du vin des Porcherons,
Au cabaret où va danser Toinette,
Aux carrefours... enfin dans ma *Brouette*.
Oui, sans doute, oui ; c'est là qu'il faut saisir
Les seuls objets qu'on voit avec plaisir.
Ainsi pensait cet Anglais, ce grand homme.
Qui fit parler les savetiers de Rome,
Le *Caliban* (1), les fossoyeurs danois.
De cet oracle on méconnaît la voix,
La mienne enfin va réformer la scène.
Sur ces tréteaux où votre Melpomène
Depuis cent ans ne fait rien qu'assoupir,
Je placerai *le monstre* de *Schekspir*,
Ce *monstre-là*, c'est l'enfant du génie.
Fuyez, héros de Grèce et d'Ausonie,
Le temps n'est plus de voir comme autrefois
Le Capitole et le palais des rois
Sur le théâtre ; et si j'en suis le maître,
On y verra l'*hôpital et Bicêtre ;*
Oui, l'*hôpital*. Français, prosternez-vous.
Je l'ai juré. Profanes, à genoux. »

Chantre d'Hector, ô toi qui sus décrire
Des immortels l'inexprimable rire,
Peins-nous le rire éclatant, redoublé,
Dont retentit le parvis ébranlé,
Les longs éclats, la bruyante huée,
Et la gaîté librement déployée.
En se pâmant Molière s'écriait,
Sur Despréaux Racine s'appuyait,
N'en pouvant plus. Pour ce bon La Fontaine,
Il contemplait ce rare énergumène
D'un regard fixe, immobile, enchanté ;
Il jouissait avec tranquillité,
La bouche ouverte, et la mine ébahie,
N'ayant rien vu de semblable en sa vie.
Cimmer jugea qu'on se moquait de lui.
Il en frémit, il étouffe de bile,
Et révolté contre un siècle indocile,
Qui lui résiste et court après l'ennui,
Il désespère enfin de la patrie,
Brise en pleurant sa *Brouette* chérie,
Foule à ses pieds son superbe drapeau,
Prend une robe, et s'enfuit au barreau.
On approuva ce dessein salutaire.
Mais tout à coup on entend un grand bruit ;
La scène change, et l'illusion fuit.

(1) Personnage d'une pièce de Shakespeare, intitulée *La Tempête*.

« Est-il bien vrai ? Nous allons voir Voltaire.
On dit qu'il touche au bout de sa carrière,
La goutte aux pieds, la fièvre dans le sang,
Il va bientôt venir prendre son rang. »
On s'empressait déjà pour l'introduire
Avec éclat : chacun se disposait
A le fêter, et Racine disait :
« Je le verrai celui qui fit Zaïre. »
Soudain Mercure entre le front serein,
On fait silence à son aspect divin :
« On vous trompait, et je viens vous apprendre,
Leur dit ce Dieu, les arrêts du Destin.
Voltaire ici n'est pas prêt à se rendre,
Et de ses jours on recule la fin.
De sa carrière aux talens consacrée
Nul n'égala l'immortelle splendeur ;
Le Destin veut pour dernière faveur,
Que nul aussi ne l'égale en durée.
Quand sur ses jours étendant son pouvoir,
La Parque enfin fermera sa paupière,
Apollon veut que pour le recevoir
Vous choisissiez Sophocle et Saint-Aulaire. »

Ainsi parla Mercure ; à ce discours
On applaudit comme on fait tous les jours,
Quand sur la scène en pleurant on admire
Les vers touchans de Mérope et d'Alzire.

HÉRO ET LÉANDRE.

ROMANCE.

Air de la romance de *Gabrielle de Vergy*.

Je vais vous conter l'aventure
D'un jeune amant né dans Sestos,
Dont la mer fut la sépulture,
Comme il nageait vers Abidos.
Long-temps il eut le sort prospère
Dans ce trajet si dangereux.
Las ! il devint trop téméraire,
Pour avoir été trop heureux.

Trompant une injuste contrainte,
Et les parens et les rivaux,
Léandre, incapable de crainte,
Chaque nuit traverse les flots.
Héro l'attend : Héro timide
Fait briller du haut d'une tour
Un flambeau qui lui sert de guide,
Allumé des mains de l'Amour.

Dieux ! quel moment, quand cette belle
Entre ses bras pourra presser
L'amant qui s'exposa pour elle,
Et qu'il faudra récompenser !
Il vient... son amante l'embrasse,
Ce jeune dieu vainqueur des flots ;
Et le premier baiser efface
Le souvenir de ses travaux.

Il n'est point de bonheur durable,
Telle est la loi de l'univers.
Héro, tu parus trop aimable
Aux yeux du souverain des mers.
Caressant une Néréide,
Il avait vu d'un œil jaloux
L'amant qui d'un cœur intrépide
Va chercher des plaisirs plus doux.

« Effrayons, dit-il, son audace. »
Déjà les flots sont soulevés.
Le bruit de leur courroux menace
Celui qui les a tant bravés.
Léandre un moment s'intimide...,
De l'œil il mesure les eaux.
Héro l'attend : l'amour décide.
Léandre est déjà dans les flots.

Il va luttant contre l'orage.
« O dieu ! dit-il, qui me poursuis !
Faut-il que mon bonheur t'outrage ?
Je sens trop que tu m'en punis.
Ah ! s'il faut que l'onde engloutisse
Le mortel dont Héro fit choix,
Que Léandre avant qu'il périsse,
Soit heureux encore une fois. »

Hélas ! sa dernière espérance,
Le fatal flambeau s'éteignit.
Il va flottant sans assistance,
Dans la tempête et dans la nuit ;
Et cependant d'horreur saisie,
Héro, dans sa funeste tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'amour.

Le jour renaît : pâle et craintive,
Elle s'avance en frémissant.
Les flots avaient jusqu'à la rive
Porté le corps de son amant.
Héro le voit ! âmes sensibles,
Que l'Amour blessa de ses traits,
Peignez-vous ces momens horribles,
Et ne les éprouvez jamais.

A sa douleur elle succombe,
Dans l'onde elle s'ensevelit.
L'amour dans une même tombe
A Léandre la rejoignit;
Et chaque jour sur ce rivage,
En se reprochant ses fureurs,
Neptune à ce tombeau sauvage
Porte le tribut de ses pleurs.

ENVOI A MADAME D***.

Il ne faut point braver l'orage,
C'est un parti trop dangereux;
Il vaut bien mieux sur le rivage
Attendre un instant plus heureux.
Mais si, pour vous, par imprudence,
J'affrontais l'humide séjour,
Je voudrais du moins l'assurance
De n'être noyé qu'au retour.

AUTRE ROMANCE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

D'une amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la fureur?
Maître de ma destinée,
Tu prononces mon malheur.
A cette nouvelle affreuse,
Je fus prête d'expirer;
Mais je suis moins malheureuse,
A présent je puis pleurer.

Je t'ai fait trop voir peut-être
Ton pouvoir et mon ardeur.
En me laissant moins connaître,
J'aurais mieux fixé ton cœur.
Mais j'ai cru, loin de rien taire,
N'en pas assez exprimer;
D'autres ont l'orgueil de plaire;
Je n'ai que celui d'aimer.

Eh bien! ce monde volage
T'offre-t-il de vrais plaisirs?
Et l'objet de ton hommage
Va-t-il fixer tes désirs?
Que ta maîtresse nouvelle
Doit être chère à tes vœux!
Serais-tu donc infidèle
Sans devenir plus heureux?

Tu t'es mal connu toi-même,
Tu sentiras ton erreur.
Tu mets ta gloire suprême
A conquérir plus d'un cœur;
Mais la nature invincible
Te prescrit une autre loi;
Elle t'a formé sensible;
Elle t'a formé pour moi.

Lorsqu'à des beautés trompeuses
Tu seras las d'obéir,
De tes victoires honteuses
Lorsque tu sauras rougir,
Viens retrouver ton amante,
Viens lui confier ton sort;
Tu la reverras constante :
Elle n'attend qu'un remord.

Ne crains point que ma vengeance
Abuse d'un tel moment;
Je mettrai ma jouissance
A consoler mon amant.
Va, ma tendresse est si pure,
Que je croirai, malgré toi,
En oubliant ton parjure,
Ne rien faire que pour moi.

AUTRE ROMANCE.

SUR UNE ANCIENNE MUSETTE.

O ma tendre musette :
Musette mes amours!
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours!
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté;
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme,
Qui brille dans ses yeux.
Je croyais que son âme
Brûlait des mêmes feux.
Lisette, à son aurore,
Respirait le plaisir.
Hélas! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir?

Sa voix pour me séduire
Avait plus de douceur.

Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur.
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas!
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma chère musette!
Console ma douleur;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours:
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

LES REGRETS.

STANCES.

1771.

Le sombre hiver va disparaître;
Le printemps sourit à nos vœux;
Mais le printemps ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien, que la douleur accable,
Voit tous les objets s'obscurcir,
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore,
Je n'ai plus de droits au plaisir.
Pour les autres, tout semble éclore;
Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule
Me rappelle un plaisir perdu.

Que m'importe que le temps fuie?
Heures, dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie,
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
Qui s'offrait à moi le matin,
Et qui vers le soir retracée
M'entretenait du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime
Des arbres de ce beau vallon,
Et de l'oiseau qui se ranime
J'entends la première chanson.

Ah! c'est vers ce temps que Thémire
A mes yeux parut autrefois;
C'est là que je la vis sourire;
C'est là que j'entendis sa voix;

Sa voix qui sous le frais ombrage
Où je l'écoutais à genoux,
Rassemblait autour du bocage
Les oiseaux charmés et jaloux.

Les témoins, la crainte et l'envie
Combattaient souvent nos désirs.
Mais sous l'œil de la jalousie
L'amour sent croître ses plaisirs.

Beaux soirs d'été, charmante veille,
Où je saisissais au hasard
Un baiser, un mot à l'oreille,
Un soupir, un geste, un regard!

Que de fois, dans cet art instruite,
Thémire, au milieu des jaloux,
Jeta, dans des discours sans suite,
Le mot, signal du rendez-vous!

Oh! comment remplacer l'ivresse
Que l'amour répand dans ses jeux?
Non, la gloire, autre enchanteresse,
N'a point d'instans si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrais-je me remplir?
Pourquoi voudrais-je de la gloire,
Quand je n'ai plus à qui l'offrir?

Les arts, dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier.

A ce spectacle, où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis: Celle qui m'est ravie,
Chantait mieux, et chantait pour moi.

Dans le temple de Melpomène,
Je songe qu'en nos jours heureux,
Nos cœurs retrouvaient sur la scène
Tout ce qu'ils sentaient encor mieux.

Souvent un trouble involontaire
Me dit que je ne suis plus loin
De cette retraite si chère
Qui nous recevait sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir.
Que ne puis-je encore l'attendre;
Dût-elle encor ne pas venir.

Mon âme, aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans désir,
S'égare et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel quand la neige est sur la plaine,
L'oiseau, n'osant plus la raser,
Voltige d'une aile incertaine,
Sans savoir où se reposer.

Je m'aperçois que sans contrainte,
Mon cœur, pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager?
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je? hélas! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour, quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douceurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE PASCAL.

Par la nature instruit, prodige dès l'enfance,
Son esprit créateur devina la science
Des calculs et des mouvemens;
De l'homme et de Dieu même interrogea l'essence,
Connut l'art des bons mots et l'art de l'éloquence.
Admirez et pleurez : il mourut à trente ans.

ÉPÎTRE AU TASSE.

O toi que le Destin, complice de l'Envie,
Accabla d'un malheur égal à ton génie,
Toi qu'attendit la gloire au moment de la mort,
Victime des tyrans, de l'amour et du sort,
Aimable Torquato! si ton ombre apaisée
A bu l'heureux oubli, trésor de l'Élysée,
De tes longues douleurs le tableau retracé,
Ne t'offrira qu'un songe à jamais effacé.
Mais si près du bocage où, toujours indignée,
Didon en soupirant se détourna d'Énée,
Les Parques t'ont rejoint aux mânes amoureux,
Dont les eaux du Léthé n'ont pas éteint les feux;
Ah! permets que ma voix, perçant la sombre rive,
Entretienne un moment ton ombre encor plaintive;
Heureux si, de ta muse empruntant les attraits,
Du récit de tes maux je charme tes regrets!

Le Ciel te réservait une infortune illustre;
Un an manquait encor à ton deuxième lustre,
Hélas! et tu fuyais un pouvoir oppresseur.
Tes talens ont brillé dans la nuit du malheur.
La vengeance et la mort sont déjà sur tes traces,
Et proscrit à neuf ans, tu chantes tes disgrâces.
Ton partage honorable autant que rigoureux,
Fut d'être avant le temps et grand et malheureux.
Ta voix se fait entendre, et soudain l'Ausonie
S'éveille à tes accords, à ta douce harmonie.
On s'empresse à t'offrir cet accueil caressant
Qu'on aime à prodiguer au mérite naissant.
Son aurore est brillante, et l'envie en silence
Attend en se cachant le jour de la vengeance.
Dans Ferrare, ô trop cher et trop fatal séjour!
Tu chantais, inspiré par la gloire et l'amour.
Ce double enthousiasme enflammait ton génie.
De l'épopée alors la muse enorgueillie,
Du tombeau de Virgile, objet de ses douleurs,
Aux bords où Phaéton fut pleuré par ses sœurs,
Vola pour écouter tes chansons immortelles.
Sur ta tête sacrée elle étendit ses ailes.
Sa main te couronna; tout l'Olympe applaudit;
Sur son double sommet le Pinde retentit.
De ses chantres fameux les mânes se troublèrent.
Pour juger tes accords en foule ils s'assemblèrent;

Le vieillard qui d'Achille a chanté le courroux,
S'il eût été moins grand, allait être jaloux.
Combien il admira ces traits, ces caractères,
Ces âmes de héros si tendres et si fières,
Ces tableaux tour à tour et touchans et pompeux,
Leur accord, leur contraste également heureux;
Du féroce Aladin la sombre tyrannie,
Et la rage d'Argant dans le sang assouvie;
Ce superbe sultan qui, seul et détrôné,
Vers le ciel ennemi lève un front indigné;
Et Renaud, si brillant dans sa fougue indocile,
Le foudre de la guerre, et le rival d'Achille!

Tu conduis ces guerriers au milieu des hasards;
La lyre est dans tes mains la trompette de Mars.
A ce signal, Bellone aux combats appelée,
Jette un cri formidable, et court dans la mêlée;
Elle court, sous ses pieds foulant les étendards;
Elle traîne, à travers les cadavres épars,
Les lambeaux déchirés de sa robe sanglante.
J'entends les sons plaintifs d'une foule expirante.
Je marche dans le sang, j'erre parmi les morts.
Le dieu qui t'inspira ces belliqueux transports,
Mars, ouvre devant moi des scènes de carnage,
Me souffle tous ses feux, m'enivre de sa rage,
Et j'habite avec toi dans l'horreur des combats.

Mais quoi! ce bruit de fer, ce sinistre fracas,
Fuit loin de mon oreille et meurt par intervalle,
La guerre est loin de moi : la flûte pastorale,
De l'épaisseur des bois qui répètent ces sons,
Vint rassurer mes sens au doux bruit des chansons.
La discorde tonnait; c'est l'amour qui soupire.
Je vois ses tendres jeux et son fatal délire.
Il s'endort sur les fleurs, il sourit, et soudain
Le glaive à son réveil étincelle en sa main.
Près de toi, quel génie avec lui se présente,
Et semble s'applaudir de sa beauté changeante!
Quel docile Protée! Il varie à ton choix
Ses traits, ses mouvemens, sa parure, sa voix.
Il porte tour à tour le sceptre et le tonnerre,
Les roses de Vénus, les torches de Mégère,
Ou rayonnant de joie, ou de larmes baigné,
Tantôt noirci de deuil, tantôt de fleurs orné,
Quels changemens, quels jeux, quel pouvoir il rassemble!
Il pleure, je gémis; il menace, je tremble;
Il vole, et je le suis au bout de l'univers,
Au palais de l'Olympe, aux cachots des enfers.
Tel le chantre d'Hector a peint le dieu de l'onde,
Atteignant en deux pas jusqu'aux bornes du monde.
Tel et plus prompt encor, son vol illimité,
Sans m'échapper jamais, parcourt l'immensité.
Ah! je la reconnais, cette puissante Fée;
Sa baguette en tes mains se joint au luth d'Orphée.
La reine des beaux-arts, guide de tes travaux,
L'Imagination, t'a remis ses pinceaux.
D'Armide dans les pleurs, d'Armide suppliante,
Le portrait épuisa sa palette brillante.
Non, jamais tant d'appas n'ont été mieux tracés.
Ses modestes regards vers la terre fixés,
Les larmes dont ses yeux gardent encor les traces,
Ce voile des douleurs soulevé par les Grâces,
Le sourire enchanteur sur ses lèvres naissant,
Cet œil qui tour à tour ou fier ou languissant,
En impose au désir et permet l'espérance,
Le charme de sa voix et l'art de son silence!
Grand peintre!... Tels aux yeux de l'Olympe surpris
Homère et Praxitèle embellissaient Cypris.

Eh bien! quel fut le prix de ces efforts sublimes?...
Aurons-nous donc toujours à raconter tes crimes,
Inexorable Envie!... et que sert-il, hélas!
De retracer encor des maux qu'on ne plaint pas?
Quand l'a-t-on vu, ce monde indifférent, frivole
S'intéresser au sort du talent qu'on immole?
Ce talent méconnu dans ses nobles travaux,
Jusque dans ses succès flétri par ses rivaux,
Détourné malgré lui dans une indigne arène,
Reste en proie à l'outrage, en spectacle à la haine.
Que sert de rappeler le cri de tes censeurs,
Tes juges ignorans et tes vils détracteurs?
Quelle oreille est ouverte à ces plaintes usées?
Artistes, renfermez vos douleurs méprisées.
Elles sont pour vous seuls on ne les connaît pas.
Génie, astre du monde, éclaire des ingrats.

Mais la nature, hélas! pour des maux plus terribles
Arrache un même cri de tous les cœurs sensibles;
Tous ont pitié des pleurs que l'amour a versés;
Des mêmes traits que toi tous ont été blessés;
Tous ont aimé sans doute : ah! ton âme enivrée,
De ce fatal poison fut long-temps dévorée.
Du vase envenimé, source de tes malheurs,
Tu savouras d'abord les trompeuses douceurs.
La grandeur, la beauté te cédaient la victoire.
Oui, ce sexe, toujours amoureux de la gloire,
S'il ne peut l'obtenir, veut au moins la payer,
Fier de placer son myrte à côté du laurier.
Le mystère qui rend la passion plus tendre,
Ce serment mutuel qu'on ne peut trop entendre,
De porter au tombeau sa chaîne et ses amours;
Serment qui toujours trompe et que l'on croit toujours;
Tels étaient tes plaisirs : qu'ils furent peu durables!
On déchira trop tôt les voiles favorables
Qui couvraient de ton sort le secret enchanteur.
Tes pas sont arrêtés aux piéges du malheur.

Quel ascendant sinistre à tes destins s'attache!
Tu pleures dans les fers le bonheur qu'on t'arrache.
Que dis-je? Le chagrin, ce morne destructeur,
Altère, égare enfin cet esprit créateur.
Du sort injurieux la longue tyrannie
Osa-t-elle à ce point attenter au génie?
Esprit, raison, talens, flambeaux si lumineux,
Amour de l'univers, et chefs-d'œuvre des cieux,
Quelle nuit vient couvrir vos clartés éclipsées?
Où sont ces traits brillans, et ces hautes pensées?
Ce feu qui, si rapide avant d'être amorti,
S'élançait vers le ciel dont il était sorti;
Ce feu s'est-il éteint? Et qui pourra décrire
Ce passage effrayant du génie au délire?...
Et vous dont le courroux contre lui s'est armé,
Approchez : le voilà, ce chantre renommé,
Qui conta les exploits des vainqueurs de Solime,
Et qui sut aux héros prêter sa voix sublime.
De funestes vapeurs ses sens sont offusqués.
Par les plus noirs accès ses instans sont marqués.
Si quelquefois encor sa raison peut renaître,
Le plus grand de ses maux est de se reconnaître;
Il gémit de se voir, et sur lui retombé,
Dans un affreux silence il demeure absorbé.
Sous ce tourment nouveau ses organes s'affaissent;
Dans son esprit troublé les fantômes renaissent.
O ciel!... la haine encor lançait des traits perdus
Sur ce génie, hélas! qui déjà n'était plus;
Et toi, dans les lueurs de ta raison éteinte,
Tu repoussais encor leur méprisable atteinte.

Cet état que ma main retrace avec effort,
L'affront de la nature et le crime du sort,
Ce long cours d'infortune a-t-il enfin son terme?
Avant que de tes jours la carrière se ferme,
Un moment doit venir qui va les illustrer.
La fortune déjà te laisse respirer.
On brise tes liens; ton âme consolée
Semble après un long trouble à la paix rappelée.
Cette âme se ranime en un corps affaibli;
Tes écrits, tes talens qu'on laissait dans l'oubli,
Sont enfin regardés d'un coup d'œil plus propice,
Et tu verras du moins le jour de la justice.
Rome t'appelle, Rome!... On la vit autrefois
Sous l'orgueil des faisceaux fouler l'orgueil des rois;
Le char de ses consuls et leur pompe guerrière
Du haut du Capitole insultaient à la terre.
Ce même Capitole où montaient ces héros,
T'offre un plus doux triomphe et des lauriers plus beaux.
Il verra sur sa tête avant le temps blanchie,
La couronne des arts, la palme du génie.
Des mains d'un souverain les festons et les fleurs,
Descendront sur ton front vieilli par les douleurs!
Ils auraient dû toujours embellir ta carrière.
Viens, triomphe... Que dis-je, ô pompe mensongère,
O destin qui t'entraîne à ton dernier écueil!
Il montrait la couronne, il ouvre le cercueil.
Un si beau jour se change en d'affreuses ténèbres,
L'étendard de la gloire en des linceuls funèbres.
Tu meurs! et l'univers que tu viens de quitter,
Au char qui t'attendait ne t'a point vu monter.
Les peuples que dans Rome assembla cette fête,
N'ont point vu les lauriers ceindre et parer ta tête.
Tu meurs! et des destins il faut subir la loi...
Une autre apothéose est digne encor de toi.
O grande ombre! descends, parais dans ce lycée;
Viens, la Gloire l'habite et s'y voit encensée.
Ici des morts fameux l'auguste majesté
A reçu les tributs de la postérité.
Ici, plus d'une fois, la voix de l'éloquence
Aux mânes du grand homme offrit leur récompense.
C'est ici qu'elle est pure, et qu'après deux mille ans,
L'ombre de Marc-Aurèle obtint un digne encens.
Viens t'asseoir en ces lieux : de cet aréopage
Le chantre de Henri t'apportera l'hommage.
Les favoris du goût, oracles de sa loi,
Par l'heureux don de plaire immortels comme toi,
Te couvriront des fleurs qu'on offre à leur image,
Et Boileau même enfin te rendra son suffrage.

RÉPONSE
D'HORACE A VOLTAIRE.

1773.

Au plus gai des vieillards, au plus grand des poètes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites
Des champs Élysiens, salut, paix et longs jours!
Tous nos morts beaux-esprits, hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton Épître charmante,
Du feu de son printemps encore étincelante;
Car nous aimons tes vers, et toujours tes écrits
Ont charmé l'Élysée aussi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muse octogénaire,
Son humeur enjouée et sa marche légère.
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin,
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin,
D'être un prodige en tout : Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre et s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,
Où les organes durs et les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,

As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grâce du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?
Nous avions grand besoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muse inépuisable.
Vos modernes esprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de respect ont traité nos héros.
Des soupers du sophi l'admirateur grotesque,
Hérissant de grands mots son cynisme burlesque,
Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en style de Pradon.
Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine se plaint que, rêvant un beau jour,
Aubert près de Psyché crut remplacer l'Amour.
Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A su qu'Aliboron l'osait nommer son maître.
Il ne s'attendait pas à ce ton familier:
Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
Il ne veut point surtout de ce *plat secrétaire*.
Sous un nom qu'il dément très maladroit faussaire.
Il ose t'assurer, sans trop de vanité,
Que son style à ce point n'est pas encore gâté.

Mais moi, quoique ta main légère et délicate
Ait brûlé sur ma tombe un encens qui te flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi?
D'un roi! de ce nom seul mon ombre est offensée!
L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.
Ce nom seul fit jadis sous cent coups de poignard,
Au milieu du sénat, tomber le grand César.
Octave triumvir fut un tyran coupable;
Mais il fut quarante ans magistrat équitable.
J'ai loué ses vertus, et non pas ses forfaits.
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ses bienfaits.
J'applaudis à ses lois, je louai sa police;
Je célébrai, peut-être avec quelque justice,
Cet esprit qui joignait tant de talens divers,
Qui commandait au monde, et se connut en vers.
Que dis-je? Il posséda cet art si difficile.
Que ses vers sont touchans, quand il pleure Virgile!
C'est un dieu qui l'inspire, ou bien c'est l'amitié:
Quel tribut par les grands plus rarement payé!
Trop heureux les mortels, quand leur maître est sensible,
Quand son orgueil est noble et n'est pas inflexible,
Qu'il aime les neuf Sœurs, leurs jeux et leurs concerts,
Le son de la louange et celui des beaux vers!
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux su que toi? qui l'a mieux fait connaître?
Quel homme vers la gloire et l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté!
Ton génie a voulu, dans ses vastes ouvrages,
Embrasser tous les arts, dominer tous les âges.
Partout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.
Les morts, tu le sais bien, parlent sans flatterie;
Ils sont sans préjugés, comme sans jalousie;
Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire:
A l'Élysée en pleurs Racine a lu Zaïre;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus.
Sophocle et Cicéron, embellis et vaincus,
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liste de ses rois,
Cherche à qui comparer ton héros suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile!
Souvent avec Homère il parle de ton style.
Ils disent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue et leurs dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux et le loisir:
J'eus des momens d'étude, et des jours de plaisir.
Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence:
J'abandonnai ma vie à la molle indolence:
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur et servaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable.
Non comme un maître dur qui se fait obéir;
Il vint charmer ma vie, et non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asile,
Où, sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour;
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait et mes sens et mon âme amollie;
Qu'au loin, des instrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux;
Alors dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout à coup, je demandais ma lyre.
Je chantais l'espérance et les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe et nourrit les désirs,
La piquante gaîté, la naïve tendresse.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois élevant ma voix et ma pensée,
Émule audacieux de Pindare et d'Alcée,

Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens;
Ou, choqué des travers et des vices du temps,
J'exerçai sur les sots ma gaîté satirique :
J'esquissai même un jour un code poétique.
Mais la gloire et les arts ne bornaient point mes vœux;
Le plaisir fut toujours le premier de mes dieux.
Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de secrétaire.
Je refusai son offre : il n'en fut point blessé.
Accueilli dans sa cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujétir ma vie :
Il aurait dérobé mes momens à la Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui;
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, et plus l'indépendance.
Voltaire, je le sais, eut plus de complaisance;
A la cour autrefois il attacha son sort.
Nous connaisons ici ton Salomon du Nord,
Et sa prose éloquente, et ses rimes hardies.
D'Argens, qu'il désolait par ses plaisanteries,
Ne nous vanta pas moins son ton, ses agrémens,
Sa chère un peu guerrière, et ses soupçons charmans;
Où cessant d'être roi, pour être plus aimable,
Laissant la liberté présider à sa table,
Frédéric n'avait plus d'ennemis que les sots,
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raison; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de sa grandeur être toujours la dupe;
De la société perdre tous les appas?
L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité souvent masque l'insuffisance;
On s'enferme avec art dans un noble silence;
Mais qui sait bien répondre encourage à parler.

Vos jours étaient si beaux! qui pouvait les troubler?
C'est donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens et des maux sombre calculateur,
Jadis si tristement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux et vain ; mais pardonne à ses mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom, par toi seul, jusqu'à nous est venu.
Quant à monsieur F..., il nous est plus connu :
Au Bedlam de Pluton, fustigés par Mégère,
Visé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel siècle n'a pas vu de ces obscurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour à tour l'envie et la sottise?
Quelquefois on les lit; toujours on les méprise
Laisse ces vils serpens qui sifflent sur tes pas :
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muse enchanteresse?
Tu crains d'être au dessous de Rome et de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la postérité :
C'est bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modestie,
Je promis à mes vers une éternelle vie;
Et si j'en crois les tiens, je me suis peu mépris;
Mon nom est sûr de vivre, alors que tu m'écris.
Tu m'as cité souvent; c'est mon plus bel éloge.
Mais toi, qui des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrais toi seul garantir la durée?
Ah! trop heureux Français! vous faites plus que nous.
Quand la terre asservie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué règne sur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir;
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre?
Des intérêts des rois votre langue est l'arbitre :
Disputant contre Orlof, l'orateur du divan,
Osman plaide en français les droits de son sultan;
Et dans Fokiani, le Turc et la Russie
Décident en français des destins de l'Asie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter?
Qu'on la maintienne au moins, en sachant t'imiter.
Qu'on se garde à jamais de bannir de la scène
Ce langage des dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien;
Daigne d'un étranger excuser l'entretien :
Et si j'ai bégayé la langue de Voltaire :
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

A DEUX AMIS QUI VENAIENT SOUPER CHEZ L'AUTEUR EN REVENANT DE FONTAINEBLEAU.

1774.

Vous arrivez, amis, dans ce simple séjour,
Échappés à l'ennui qu'on respire à la cour.
Vous venez au grand trot chercher dans ma chaumière
Le rustique souper du pauvre solitaire.
Vous le trouverez bon, si vous avez bien faim.
Je voudrais cependant relever le festin,
Vous apprêter des vers : c'est chère de poète.

Vous vous imaginez déjà sur l'étiquette
Quelque scène tragique à faire tout trembler,
Quelque drame bien noir, à faire reculer :
Pour un dessert plus gai ma verve se ranime,
Et je veux aujourd'hui déroger au sublime.
Ce n'est qu'une boutade, impromptu familier,
Fait en me promenant pour me désennuyer.
De mes deux bons amis attendant la venue,
Je me promène ici dans ma longue avenue,
Ou dans celle d'autrui, c'est tout un ; car enfin
Ma maison, comme on sait, *n'a ni cour ni jardin*,
Mais, comme à Clignancour, *c'est la plus belle vue!*...
Jadis de Despréaux la muse mieux pourvue,
Otant une syllabe au mot de chèvrefeuil,
Put adresser des vers au jardinier d'Auteuil,
Et, payé pour flatter et libre de médire,
En carrosse à Paris fit rouler la satire.
Je serais trop content, si, dans tous ces honneurs,
Je montais comme lui le coursier des neuf Sœurs;
De ce cheval quinteux, rebelle à mes caresses,
J'ai reçu quelquefois des ruades traîtresses.
De son maître Apollon si j'eus quelque vertu,
C'est la facilité de rimer impromptu.
Ainsi j'ai vu l'auteur de Mérope et d'Alzire,
Le chantre de Henri, d'Agnès et de Zaïre,
Conversant avec nous dans ses rians déserts,
S'échauffer sous le dieu qui lui dictait des vers,
Et dans ses entretiens sa verve encor brillante,
Prodiguer les trésors de sa plume éloquente.
Vous direz que ces vers sont d'un style trop haut;
Je touche dans le noble, et c'est là mon défaut.

Eh bien! vous avez vu le pays des mensonges.
Qu'y cherchiez-vous? Parlez, racontez-moi vos songes.
Car de ce démon-là tout homme est travaillé;
Il n'est point de mortel qui ne rêve éveillé.
Et trop heureux celui qui, gardant sa folie,
Peut rêver doucement tout le temps de sa vie!
Il est deux dieux charmans et qui nous sont bien chers,
L'Espérance et Morphée : ils bercent l'univers.
A la cour, à Paris n'est-il point de nouvelles?
Usant à griffonner mes doigts et mes chandelles,
J'ignore ce qu'on fait, encor plus ce qu'on dit.
Monsieur Turgot a-t-il dans quelque bel édit
Fait entrer la raison discrètement ornée,
Et de se trouver là justement étonnée?
Le prélat polonais, monsieur l'abbé Baudeau,
Soumet-il la finance à quelque plan nouveau?
Serons-nous enrichis par les économistes?
Du chancelier Maupou les modestes gagistes,
Avec deux mille francs payés de leurs vertus,
S'en iront-ils à pied, comme ils étaient venus?
Et ne dirons-nous rien de la littérature?
Le théâtre français fait-il quelque figure!
D'Arnaud occupe-t-il la presse et le burin?
Aubert dans la gazette efface-t-il Marin?
A mon ami Fréron reste-t-il de quoi boire?...
Remplira-t-il sa cave en vidant l'écritoire?
On dit que pour le vin il a quelque penchant :
Je suis toujours surpris qu'un buveur soit méchant.
Il s'enivre pourtant, et ce n'est pas de gloire.
Et Clément sur Voltaire aura-t-il la victoire?
Ses *lettres* sans réponse ainsi que sans lecteurs,
Vont-elles au bon goût ramener les auteurs?
Sa prose est un peu plate, et ses vers sont en prose?
N'était ces deux défauts, il ferait quelque chose.
Et l'homme à qui Piron par son dernier écrit,
Légua son portefeuille et non pas son esprit,
Rigolet l'éditeur? — Comment! quel est cet homme?
Qu'est-ce que Rigolet? — Écoutez : il se nomme
Autrement Juvigny : le connaissez-vous mieux?
— Pas davantage. — Eh quoi! ce critique fameux
Qui mit une préface et savante et romaine
Aux tables de Verdier et de La-Croix-du-Maine;
Qui va flatter Buffon sans en être aperçu;
Qui médit de Voltaire et n'en est pas connu;
Qu'on rencontre partout et qu'on ne cherche guère;
Qui, vous parlant toujours, devrait toujours se taire;
Grand ami de Fréron, grand docteur, bon chrétien,
Qui ne serait pas mal, s'il voulait n'être rien?
Le voilà trait pour trait; et même, je vous jure,
L'original encor ne vaut pas la peinture.

Heureux le bon bourgeois qui, loin de ces travers,
Hors les Commandemens, n'a jamais lu de vers;
Qui va tous les matins, armé de ses lunettes,
Rêver profondément en lisant les gazettes,
Revient chercher sa soupe et le coin de son feu;
Boit avec son voisin, dort en paix, croit en Dieu,
Au vin de cabaret, à l'honneur de sa femme,
Et, quand il tonne, au Ciel recommande son ame;
Qui de contes pour rire amuse ses enfans,
De son court revenu voit la fin tous les ans;
Récite sa prière, à la grand'messe chante,
Et quelquefois aussi caresse sa servante!
C'est vivre comme il faut; nous n'avons rien de mieux.
Nous avons trop d'esprit pour savoir être heureux :
Le bonheur, mes amis, vaut mieux que le génie.
Pardonnez à ces vers, fruits de ma fantaisie :
Mais si vous les trouvez trop plats, trop décousus,
N'allez pas le redire, et je n'en ferai plus.

RÉPONSE

D'UN SOLITAIRE DE LA TRAPPE.

A la lettre de l'abbé de Rancé.

J'ai lu, triste Rancé, ta lamentable épître.
Je m'indigne et te plains. De quel droit, à quel titre,
Du poids de tes malheurs as-tu chargé nos jours?
Oses-tu nous punir de tes folles amours?
Si ton cœur a brûlé d'une flamme adultère,
Je suis loin de blâmer un remords salutaire.
Je sais que les humains, trompés par le désir,
Sont faits pour la faiblesse et pour le repentir.
Mais pourquoi donc viens-tu, despote atrabilaire,
En redoutant un Dieu, t'armer de sa colère
Pour rejeter sur nous, dans ton sinistre effroi,
Les maux que tu prétends qu'il destinait pour toi?

Dans cet austère asile enfermé jeune encore,
J'appris à respecter ce qu'aujourd'hui j'abhorre.
De mes yeux, mais trop tard, le voile est écarté.
J'ai laissé dans ses droits rentrer l'humanité.
La tombe, par mes mains depuis trente ans creusée,
Va couvrir les débris de ma vieillesse usée.
Esclave, j'ai long-temps gémi sous ta rigueur:
Je meurs; la vérité va sortir de mon cœur.

Toi qui m'as vu soumis à ton joug inflexible,
Sais-tu quel est mon sort? Né facile et sensible,
Mon esprit exalté, dans l'âge de l'erreur,
Reçut avidement ces dogmes de terreur,
Que des mortels séduits, séducteurs de l'enfance,
Tyrans religieux de la simple innocence,
Imprimaient dans mon cœur, de ses craintes troublé.
Par la voix du Très-Haut je me crus appelé;
Je pensais dans son sein me sauver d'un abîme,
Et j'offris à ce Dieu ma jeunesse en victime.
Mes parens désolés, me serrant dans leurs bras,
S'efforçaient en pleurant de retenir mes pas;
Mais je m'applaudissais d'abandonner mon père,
De mépriser les pleurs de la plus tendre mère;
Et leur ôtant l'appui de leurs jours malheureux,
Ingrat, dénaturé, je me crus généreux;
Je vantais à mon Dieu cet affreux sacrifice.
De tant de cruauté, non, Dieu n'est point complice;
Dieu ne m'avait point dit: Esclave infortuné,
Objet de mes fureurs en naissant condamné,
Si tu veux détourner les traits de ma colère,
Fais toi-même tes maux; bois dans la coupe amère
Des chagrins, des ennuis, du regret dévorant,
Et deviens ton bourreau pour plaire à ton tyran.

Ce fol enthousiasme égara ma jeunesse:
Je prononçai mes vœux, plein d'une sainte ivresse;
Je promis, je jurai de chérir la prison.
Des vœux! Ah! ce seul mot révolte la raison.
Est-il donc fait pour nous? Des vœux! Chétive espèce,
Mortel, et que prétend ta superbe faiblesse?
Chaque instant voit changer nos goûts et nos désirs.
Nous rencontrons l'ennui même dans les plaisirs;
Nul ne peut s'assurer d'un sentiment durable;
Et l'homme ose prétendre au droit d'être immuable:
De sa fragilité perdant le souvenir,
Il se croit, comme un Dieu, maître de l'avenir!
Quels sont ces vœux encor? « Je méprise, j'abjure
» Ces vulgaires devoirs qu'inspire la nature;
» Ils sont trop vils pour moi; je ne les connais plus;
» Je prétends à mon gré me former des vertus.
» Qu'un autre, s'il le veut, s'honore d'être père;
» Je ne le serai point. Je renonce à la terre.
» Je n'ai plus de parens et je n'ai plus d'amis;
» Je vivrai pour le Ciel et non pour mon pays. »

Étrange aveuglement! vanité déplorable!
Animal sot et vain, qui te fais misérable,
Qui, même en t'immolant, es toujours orgueilleux;
Toi qui prétends toujours intéresser les cieux,
Eh! connais un peu mieux la divine sagesse.
Crois-tu qu'elle ait reçu ton absurde promesse:
Va, tu peux l'oublier sans redouter le Ciel:
Il te juge imbécile et non pas criminel,
Et ne voit rien en toi qu'un esclave en démence,
Qui croit servir son maître au moment qu'il l'offense.
Mais s'il est indulgent, les humains sont cruels.
Ce joug que l'on s'impose à l'aspect des autels,
Rien ne peut le briser: il faut, sans espérance,
Vieillir dans un ennui nommé persévérance,
Renfermer dans son sein le regret destructeur,
Et de ses fers sacrés bénir la pesanteur.
Hélas! à tant de maux par mon choix condamnée,
Telle est depuis trente ans ma vie infortunée.
A peine le serment eut enchaîné mon sort,
Que, revenant soudain de mon premier transport,
Je vis où m'engageait ma promesse fatale:
Mes yeux épouvantés mesuraient l'intervalle
Qu'entre le monde et moi j'avais mis pour toujours;
Un morne désespoir vint obscurcir mes jours.
Ces aimables désirs, charmes de la jeunesse,
Ces sentimens si doux dont on chérit l'ivresse,
Bienfaits que la nature accorde à ses enfans,
Et les besoins du cœur, plus chers que ceux des sens,
Devinrent à la fois mon crime et mon supplice.
Accablé de ma chaîne, au fond du précipice,
Je demeurai long-temps dans un muet effroi,

Abandonné de tous, malheureux avec moi.
Mon cœur, toujours frappé de ses aveugles craintes,
Comme un forfait nouveau se reprochait ses plaintes;
Je regardais le ciel, sans oser l'implorer.

Encor près d'un ami si j'avais pu pleurer!
Dans son sein quelquefois si j'avais pu répandre
Ces larmes que mes yeux répandaient sur la cendre!
Hélas! les criminels, au fond de leurs cachots,
Ont le triste plaisir de parler de leurs maux;
Dans le cœur l'un de l'autre ils épanchent leurs peines,
Ils détestent tout haut leurs malheurs et leurs chaînes.
Dans nos cachots sacrés il faut gémir tout bas;
Nos trop justes regrets seraient des attentats.
Il faut les écouter : un farouche silence
A banni de ces lieux la douce confidence.
Les pâles compagnons que m'a donnés le sort
Se parlent seulement pour s'annoncer la mort.
On s'évite, on se craint, et chaque solitaire
Sépare ses douleurs des douleurs de son frère :
En s'ouvrant l'un à l'autre ils pourraient les calmer;
Tout malheureux qu'ils sont, ils n'oseraient s'aimer.

Mais quel est donc le but de ces rigueurs mystiques;
De ces austérités que l'on nomme héroïques?
Insensé; te crois-tu au dessus des humains,
Pour creuser un tombeau Dieu forma-t-il tes mains?
Pour songer à la mort t'a-t-il donné la vie?
Eh! songe à tes devoirs; sers l'homme et ta patrie;
Ce sont là les tributs qu'au Ciel on doit offrir :
Apprends, apprends à vivre, et tu sauras mourir.

Crois-tu charmer le Ciel, quand ta voix fanatique
Hurle pendant la nuit un barbare cantique,
Tandis qu'autour de toi les humains endormis
Jouissent du repos que Dieu leur a permis?
Ton plain-chant vaut-il mieux que leur sommeil tranquille.
Dors pour savoir veiller, veille pour être utile.
Ainsi tu sauras plaire au Dieu qui t'a formé.

Et toi, sexe charmant, comme nous opprimé;
Sexe que j'ai chéri sans connaître tes charmes,
Toi pour qui j'ai versé d'involontaires larmes,
Combien l'humanité doit s'attendrir sur toi!
Quoi! des mêmes rigueurs vous subissez la loi,
Vous, objets si touchans, vous dont la voix si tendre,
Dont l'organe enchanteur ne devait faire entendre
Que l'aveu de l'amour et l'accent des plaisirs;
Vous qu'un dieu bienfaisant offrit à nos desirs!
Je vous entends gémir dans vos tristes asiles,
Des tyrans en surplis victimes trop dociles.
Le cilice meurtrit vos membres délicats;
Vous implorez un Dieu qui ne vous venge pas.
La nature se cherche et n'ose se connaître;
Vos cœurs n'osent parler... Ah! quelque jour peut-être
Nous reprendrons nos droits indignement ravis...!
Tombeaux où les vivans se sont ensevelis,
Antres du Fanatisme, où languit l'Esclavage,
Où Dieu n'est invoqué que par des cris de rage,
Quand serez-vous détruits? quand faut-il l'espérer?
Humains faits pour l'erreur, peut-on vous éclairer?

Ah! depuis que mon cœur, en cette solitude,
De la captivité s'est fait une habitude,
J'ai médité sur l'homme en gémissant sur moi;
J'ai médité sur Dieu, j'ai recherché sa loi.
Elle est dans tous les cœurs, et le mien croit l'entendre;
Son tribunal m'attend; la tombe attend ma cendre.
Si le remords m'accuse aux pieds du Tout-Puissant,
C'est de m'être imposé ce joug avilissant,
Fait pour outrager l'homme, et le Dieu qu'il croit suivre;
D'avoir perdu le droit de jouir et de vivre.
Quand nos frères, la nuit, rassemblés dans le chœur,
Prolongent de leur chant la pieuse langueur,
Je dis, loin de me joindre à leur concert bizarre :
O Dieu, pardonne-moi de t'avoir cru barbare!

Pour toi qui dans ces lieux, plein d'un sombre transport,
Apportas l'épouvante et le deuil et la mort;
Toi qui creusas le piége ouvert à la faiblesse,
Va, ce Dieu dont tu crains l'équité vengeresse,
Que tu voulus servir et méconnus toujours,
Punira tes fureurs bien plus que tes amours.

Mais j'entends de l'airain le lugubre murmure...
Il faut aller encor fouiller ma sépulture.
Puissé-je m'y traîner pour la dernière fois!
Je t'obéis encore en détestant tes lois.
Il le faut; mais, hélas! si trente ans de misère,
Mes pleurs, mes cheveux blancs souillés dans la poussière,
Si les gémissemens d'un cœur né vertueux,
Obtenaient du Très-Haut, attendri par mes vœux,
Que l'homme, dégagé d'un indigne esclavage,
Ne lui présentât plus qu'un libre et pur hommage,
Avec ce doux espoir en son sein rappelé,
Dans ma tombe aujourd'hui j'entrerais consolé.

AUX MANES DE VOLTAIRE.

DITHYRAMBE.

1779

Quel est donc ce vieillard, ce mortel adoré,
Qui traîne sur ses pas tout un peuple enivré?

Sur lui tous les regards, tous les vœux se confondent;
Formant un même cri, mille voix se répondent.
Jour qui va couronner les destins les plus beaux!
Jour fait pour payer seul un siècle de travaux!
O triomphe...! Français, gardez-en la mémoire.
C'est Voltaire, courbé sous soixante ans de gloire.
Il s'avance, à son front les lauriers vont s'offrir;
Tous, vous vous disputez le droit de l'en couvrir.
Jouissez, il jouit: sa vieillesse attendrie
Renaît pour respirer l'encens de la patrie.
Vos cris ont retenti dans son cœur consolé;
Vous avez vu ses pleurs, et vos pleurs ont coulé.
Du génie et du temps l'ouvrage se consomme.
Tous les cœurs sont heureux des honneurs d'un grand homme.
De vos vœux réunis il reçoit les tributs:
« Qu'il triomphe, qu'il vive »! Il l'entend... il n'est plus.

Il n'est plus...! Prends ton vol agile Renommée!
Aux bouts de la terre alarmée
Porte de tes cent voix le plus lugubre accent;
Qu'on le répète en gémissant.
Annonce un jour de deuil à tout être qui pense;
Et nous, quand Voltaire s'élance
Vers l'olympe des demi-dieux,
Saluons par nos chants ses mânes radieux.
Que la nature entière à sa perte attentive,
Les beaux-arts orphelins, l'humanité plaintive
Lui consacrent de longs adieux.

Les morts se sont émus, et les ombres célèbres
Ont paru s'ébranler sous les marbres funèbres.
Sous sa pierre ignorée Homère a tressailli.
Aux champs de Port-Royal, Racine enseveli
A d'un nouveau murmure attristé cette enceinte,
Aujourd'hui désolée, et qui jadis fut sainte.
Du Capitole antique, où le Tasse erre en vain,
Les rochers ont gémi, frappés d'un cri soudain.
Le laurier renaissant à Virgile fidèle
A courbé ses rameaux sur sa tige immortelle.
Dans les caveaux sacrés dernier séjour des rois
Un écho lamentable a retenti trois fois:
Trois fois, sous la noirceur des voûtes sépulcrales,
S'élevant du milieu de ces tombes royales,
Une voix a redit dans ce morne séjour:
« Le chantre de Henri vient de perdre le jour »!

O roi, l'honneur de la nature!
Oh! qu'il dut chérir ses succès,
Quand sa main jeune et déjà sûre,
Offrit ton image aux Français!
Il peignit tout un peuple en larmes,
Jetant ses criminelles armes
Aux pieds d'un vainqueur adoré;
Et ton nom, l'amour de la terre,
Quant il fut chanté par Voltaire,
En devint encor plus sacré.

Là, d'une sublime magie
Développant tous les secrets,
De la poétique énergie
Il sait animer ses portraits.
Je vois Charles docile au crime
Instruit à flatter sa victime;
Médicis, savante à tromper;
Mornay, dans les combats tranquille;
Coligny, la tête immobile,
Sous le fer qui va le frapper.

C'est là que sa douleur profonde,
Pleurant les maux qu'on nous a faits,
Dénonce aux arbitres du monde,
Le fanatisme et ses forfaits.
Aux vieux prodiges de la fable
Préférant la sagesse aimable
Qui console l'humanité,
Il a, d'une main fortunée,
Conduit Calliope étonnée
Sur les pas de la Vérité.

Du Tibre et des bords de la Grèce,
Qui se partageaient sa faveur,
Vers nous cette fière déesse
Tourna son vol consolateur.
France! une Muse si hautaine
Vint chez les nymphes de la Seine,
Pour entendre un de ses soutiens;
Et, dans leur demeure accueillie,
Couvrit leur urne enorgueillie
D'un laurier qui manquait aux tiens.

Mais d'où partent ces cris? par quel secret empire
Cet accent douloureux et m'effraie et m'attire?
Muse qui m'a conduit, où suis-je transporté?
Toi qui fais aux dieux même adorer l'harmonie,
Élève mon génie,
Et de ces grands objets peins-moi la majesté.
Un temple ouvre à mes yeux son enceinte sacrée
De cyprès, de tombeaux, et d'ombres entourée.
Deux spectres sont debout sur ce lugubre seuil:
L'un, la tête inclinée, enveloppé de deuil,
Exprimant sur son front ses touchantes alarmes,
Semble aimer sa douleur et se plaire à ses larmes;
Sa poitrine élevée est pleine de sanglots:
Hélas! c'est la Pitié, qu'attendrissent nos maux.
L'autre a le regard fixe et la bouche entr'ouverte:
L'image du péril à ses yeux semble offerte;

Ses cheveux hérissés, sa sinistre pâleur,
Sous ses traits altérés me montrent la Terreur.
O du plus beau des arts auguste souveraine!
Voilà ton sanctuaire : oui, c'est toi, Melpomène,
C'est toi : je reconnais tes attributs divins,
Le sceptre et le poignard qui brillent dans tes mains,
Ces vêtemens pompeux dont l'éclat t'environne,
Et ces festons sanglans qui forment ta couronne.
Tes soutiens les plus chers, que toi-même a choisis,
Tous, sur des siéges d'or, près de toi sont assis.
Ah! combien je leur dois et d'encens et d'hommages!
Je suis depuis long-temps heureux par leurs ouvrages.
Je les vois : le laurier qui ceint des cheveux blancs
M'annonce ce vieillard qui triomphe à cent ans,
Sophocle!... Près de lui, le voilà ce grand homme
Qui porte sur son front la majesté de Rome;
Des héros dans ses traits respire la grandeur.
Moins sublime et plus doux, son rival enchanteur
Aux Grâces, à l'Amour emprunte tous leurs charmes;
Entre Euripide et lui l'Amour verse des larmes.
Auprès de Crébillon Eschyle ici placé
Le contemple, surpris de se voir surpassé.
Tous ces esprits divins que Melpomène assemble,
Mortels devenus dieux, qui jouissent ensemble,
Dans ce séjour céleste où brille la splendeur,
Attendent aujourd'hui leur fameux successeur.

La trompette a sonné : les voûtes en frémissent;
Du parvis ébranlé les portes retentissent,
Et l'enceinte sacrée attend dans le respect.
Il paraît : un rayon parti du sanctuaire
Se fixe sur Voltaire,
Et cette cour de dieux se lève à son aspect.

Soudain, conduit par Melpomène
Sous des lambris religieux
Qui des richesses de la scène
Gardent le dépôt précieux,
Des tableaux qu'elle nous présente
Il voit une suite imposante,
Que reproduit un art divin;
Et, nouvel hôte de ce temple,
Il se retrouve et se contemple
Dans les chefs-d'œuvre de sa main.

Ici ce consul vénérable,
Dans sa cruelle fermeté,
Verse le sang d'un fils coupable
Sur l'autel de la liberté.
Gusman, que l'Amérique abhorre,
Tombant sous les coups de Zamore,
Pardonne à son fier ennemi.
Vendôme, qu'un remords éclaire,
Pleure, et tend les bras à son frère,
Qu'il reçoit des mains d'un ami.

Là, de son épouse fidèle
Déplorable et dernier appui,
Zamti tremble en levant sur elle
Le fer qu'il ne craint pas pour lui.
César, qu'environne le glaive,
Combat encore et se soulève,
Voit Brutus, et cède à son sort.
Plus loin, l'amant d'Aménaïde,
La sauve en la croyant perfide,
Triomphe, et *va chercher la mort.*

Sortant de ces demeures sombres,
Armé d'un fer ensanglanté,
Ninias, qu'appellent les ombres,
Chancelle, et tombe épouvanté.
Le ciel tonne; l'éclair rapide,
Sur lui jetant un jour livide,
De son front montre la pâleur;
Et, parricide involontaire,
Il n'apprend qu'au bruit du tonnerre
Quel est son crime et son malheur.

Mémorable et funeste exemple
D'un fanatisme forcené,
Séide, aux marches de ce temple,
Frappe un vieillard infortuné.
La nature s'indigne et crie.
Un monstre a trompé sa furie,
D'un père il a percé le sein;
Et, ne pleurant que sur le crime,
Ce père, qui meurt sa victime,
Embrasse encor son assassin.

Aux clartés des flambeaux funèbres,
Auprès d'un cadavre sanglant,
Je reconnais, dans les ténèbres,
Orosmane égaré, tremblant.
Le sang coule, il voit son ouvrage,
Ce sein qu'a déchiré sa rage,
Ce sein par l'amour animé;
En vain il appelle Zaïre;
Il la venge, s'immole, expire...
Malheureux! *il était aimé!*

De sang et de meurtre altérée,
Où va cette femme en fureur?
Quelle est la victime ignorée
Que poursuit sa fatale erreur?
Une voix plaintive, éperdue,
Arrête sa main suspendue,

Que la vengeance allait tromper;
Ce fils, objet de tant d'alarmes,
Que Mérope arrose de larmes,
Hélas! *elle allait le frapper!*

Une foule attentive avec des yeux avides,
Voyait se succéder ces peintures rapides,
Tantôt dans le silence, et tantôt dans les pleurs:
Mon âme répétait l'accent de leurs douleurs.
Tous s'écriaient: Voltaire! A leurs voix, l'immortelle,
Sur son trône éclatant le fait asseoir près d'elle.
Son nom d'un pôle à l'autre est soudain proclamé,
Et le temple à grand bruit est sur lui refermé.

Fuyez, illusions! la Vérité m'appelle.
Mon œil veut contempler la nature éternelle:
En trompant ma recherche, elle l'irrite encor.
Sur le char du soleil Newton prend son essor,
Dans ses plus purs rayons observe la lumière,
Cherche des élémens la substance première,
Pèse cet univers dans l'espace emporté,
Rival et confident de la Divinité,
Le monde, qu'elle a fait, c'est lui qui le mesure.
La vérité succède aux songes de Platon.
Les dieux à Newton seul expliquent la nature;
Et Voltaire aux humains sait expliquer Newton.

Jusqu'où de ses travaux ne s'étend point la trace!
Quels nombreux monumens, et que d'objets embrasse
De ses efforts hardis l'infatigable ardeur!
Voyez sous les crayons que lui remet l'histoire
Ce roi, trente ans heureux, et puni de sa gloire,
Qui créa pour la France un siècle de grandeur.

Des coups de la fortune exemple plus terrible,
Regardez ce héros qui long-temps invincible,
Foule d'un pied sanglant les trônes renversés;
Regardez du malheur l'effroyable tempête,
Frappant, sans la courber, son orgueilleuse tête,
Et neuf ans de succès en un jour effacés!

Voltaire étale encor des spectacles plus vastes;
De l'univers entier interroge les fastes;
Des siècles écoulés il remonte le cours;
Invoque aux pieds des rois, d'une voix attendrie,
Les droits qu'atteste en vain l'humanité flétrie;
Droits toujours réclamés et méconnus toujours.
Il montre aux nations, lentement éclairées,
De leurs longues douleurs les sources révérées,
Les préjugés cruels long-temps dominateurs,
L'autorité sans frein, les lois sans protecteurs;
La superstition, qui, forgeant des entraves,
Pour enchaîner le maître, enchaîne les esclaves,
Et qui, s'environnant de l'ombre des autels,
Ose attacher aux cieux la chaîne des mortels.
Il dévoue à l'opprobre, et l'orgueil tyrannique,
Et l'hypocrite audace, et l'erreur fanatique,
Du zèle intolérant les pieux attentats;
Au dessus de leur trône il montre aux potentats
Cet heureux fondement de la morale auguste,
Cette base des lois, l'intéret d'être juste,
Et Dieu, qui, dans leurs cœurs vainement combattu,
Par la voix des remords a prouvé la vertu.
L'énergique burin que Clio lui confie
Doit sa nouvelle empreinte à la philosophie.
L'homme y lit ses destins, ses devoirs, ses malheurs:
Il s'agite, éveillé du sommeil des erreurs.
Le jeune homme rougit des crimes de ses pères;
Le vieillard voit s'ouvrir des siècles plus prospères,
Et tourne, sur la fin de ses jours écoulés,
Vers un bonheur lointain des regards consolés.

O de tous les talens assemblage admirable!
Le poète est un sage, et ce sage est aimable.
Des grâces chaque jour il embellit l'autel,
Des fleurs de son génie il leur porte l'offrande:
Elles en ont formé leur plus belle guirlande!
Ses seuls délassemens le rendraient immortel.

Du plus riant badinage,
Il respire la gaîté,
Mêle avec facilité
Au poétique langage
La flatteuse urbanité.
Sa muse, vive et légère,
Prend tous les tons à son choix,
Du goût sait dicter les lois,
Chanter l'amour et Glycère,
Et jouer avec les rois.
Mais cet art n'est point frivole;
La sagesse en est l'appui;
Les jeux ouvrent son école,
Dont ils écartent l'ennui:
On l'écoute, et le temps vole.
Elle relit pour leçon
Ces fruits de sa fantaisie,
Ces écrits où la saillie
Égaya l'instruction;
Zadig, sage auprès du trône;
Candide, dupe à Paris;
Babouc, à Persépolis;
Amazan, dans Babylone;
Les sottises de Memnon;
Et l'instinct de la nature
Dans le bon sens d'un Huron.
Jamais plus riche imposture

N'a varié la parure
Dont s'habille la raison.

Du théâtre à la cour, et du Pinde à Cythère,
Signalant chaque pas de sa longue carrière,
Il a donc des beaux-arts couru tous les sentiers,
Orné tous les objets, cueilli tous les lauriers.
Et quel cadre assez grand pourrait à notre vue
Offrir de cet esprit l'étonnante étendue?
Tels sont (de ses talens, dans mes vers retracés,
Cette image du moins joint les traits dispersés),
Tels sont ces monts fameux, de qui la chaîne antique
Unit, en se courbant, l'une et l'autre Amérique.
Là se perd dans les cieux leur superbe hauteur,
Là s'abaisse en vallons leur vaste profondeur.
Le soleil, dont les feux frappent leur cime altière.
Sans cesse y reproduit les jeux de sa lumière.
La foudre roule et gronde au creux de leurs rochers;
Leurs côteaux ont redit les chansons des bergers.
Sublime en ses horreurs, en ses présens pompeuse,
La nature, qui suit leur pente tortueuse,
Sur leur front des forêts étend la majesté;
Plus loin, de la culture étale la beauté;
Des fleuves dans leur sein a caché la naissance,
Des métaux dans leurs flancs épure la substance,
Y creuse les volcans dans un brûlant foyer;
Et leur contour immense embrasse un monde entier.

Du moins si les neuf Sœurs, arbitres de sa vie,
Avaient dans leurs travaux renfermé son génie;
Si leurs seules faveurs avaient fait ses destins!...
Mais non : il sut quitter le Pinde et le Lycée;
Rien ne fut étranger à sa vaste pensée,
Et son âme en tout temps veilla sur les humains.

Hélas! elle entendit et vengea l'innocence,
Quand de Thémis trompée égarant la balance,
Le fanatisme, encor nourri dans notre sein,
Changea le fer des lois en un glaive assassin.
O juges de la terre! ô lumière incertaine!
Déplorables erreurs de la justice humaine!
Calas sur l'échafaud, Calas dans les tourmens
Meurt, appelant en vain le Dieu des innocens;
Et son supplice injuste, et sa mort impunie,
Du crime à ses enfans transmet l'ignominie.
Mais il existe un homme attentif au malheur;
Voltaire dans l'Europe élève un cri vengeur,
Ranime de Calas la famille éplorée,
Et rend des opprimés l'infortune sacrée.
Sa voix au pied du trône a porté leurs douleurs;
Déjà d'augustes mains ont essuyé leurs pleurs.

Déjà la suprême puissance,
Exerçant ses plus heureux droits,
Rend son éclat à l'innocence,
Et rétablit l'honneur des lois.
Cet arrêt, si tu peux l'entendre,
O Calas! console ta cendre,
Il venge ta postérité;
Ta mémoire n'est plus ternie;
Et la victoire du génie
Est celle de l'humanité.

Ainsi ses grandes destinées,
Ont protégé les malheureux;
Et de ses palmes fortunées
L'ombrage est descendu sur eux.
Créateur de tant de merveilles,
Bienfaiteur du sang des Corneilles,
Quel mortel eut un sort plus beau?
Partout il grava sa mémoire,
Partout je rencontre sa gloire...
Et mes yeux cherchent son tombeau.

LÉONARD*.

IDYLLES.

LIVRE PREMIER.

A ÉGLÉ.

Le front paré de guirlandes légères,
Je vais chanter les mœurs de l'âge d'or,
Et les amours des naïves bergères :
Printemps du monde, âge heureux de nos pères,
Dans mes chansons puisses-tu naître encor!
Un autre embouchera la trompette guerrière,
Décrira le tumulte et l'horreur des combats,
Et peindra le héros tout couvert de poussière,
Lançant à ses côtés les flèches du trépas.

Loin de ma muse une si noire image!
Douce et timide, elle aime les vergers,
Le bruit des eaux, la fraîcheur de l'ombrage;
Sa flûte en main, elle suit les bergers.
Mais plus souvent, c'est Églé qui m'inspire :
Mes chants alors animés par l'Amour,
Quand je la vois tendrement me sourire,
Sont aussi doux que l'aube d'un beau jour.
Aimable enfant! depuis que tu m'es chère,
Un plaisir pur embellit mes instans;
Et l'avenir, rayonnant de lumière,
Offre à mes yeux un éternel printemps.
Heureux l'amant des arts, heureux l'homme sensible,
Jaloux de s'élancer vers l'immortalité,
Qui parcourt des talens la carrière pénible,
Pour attacher un jour, sur sa cendre paisible,
Les regards satisfaits de la postérité!
Plus heureux qui, chéri de sa jeune maîtresse,
Vit dans l'indépendance et dans l'obscurité!
Qui, bercé dans les bras de sa molle paresse,
Redoutant peu l'envie et la célébrité,
A l'ombre du bosquet que lui-même a planté,
Soupire quelques vers, enfans de sa tendresse,
Goûte en paix le bonheur que sa muse a chanté,
Et couvre le sentier qui mène à la vieillesse
Des roses de l'amour et de la volupté!

L'HEUREUX VIEILLARD.

MINTAS.

La terre a repris ses couleurs;
J'entends déjà chanter la joyeuse hirondelle;
La nature se renouvelle;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique allégresse :
O matin! ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur;
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.

Grâce te soit rendue, ô Dieu conservateur!
Toi, dont j'ai si long-temps éprouvé la clémence!
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense
Où se perd loin de moi le berceau de mes ans,
Que je me sens ému! dans quels ravissemens
Je me rappelle encor leur douce jouissance!
D'un air contagieux mes troupeaux ni mes champs
N'essuyèrent jamais la mortelle influence :
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtaient de nouveaux charmes.

---

* LÉONARD (Nicolas-Germain), né à la Guadeloupe en 1744, et mort à Nantes en 1793. Il s'adonna à la poésie descriptive, mais il se sentait appelé par son goût prédominant vers le genre de l'idylle, dans lequel il excella. Il imita tour à tour Tibulle, Anacréon, Catulle, Horace et Virgile, qui lui servirent constamment de modèles. Il mit en vers, comme Colardeau, sur lequel il l'emporta, *le Temple de Gnide*, de Montesquieu; mais ce qui a mérité à Léonard la réputation qu'il a obtenue et qui restera fidèle à son nom, ce sont ses quatres livres d'idylles et son poëme des *Saisons*.

Hélas! sous un ciel pur, au bord de mes ruisseaux,
J'ai vu couler ces jours, comme coulent leurs eaux;
Je les ai vus suivis de paisibles ténèbres;
Un sommeil bienfaisant suspendait mes travaux,
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses ailes funèbres.
Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature.
J'eus des amis; je fis quelquefois des heureux;
J'aimais et je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O jeunesse! ô saison dont tout m'offre l'image!
Lorsque, sur mes genoux, je portais mes enfans,
Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âge,
Je me sentais pressé de leurs bras innocens,
Que je goûtais alors un plaisir sans nuage!
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénétraient la nuit sombre;
Je disais: Ils croîtront; leurs utiles rameaux
Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre.
J'ai joui, grâce au ciel, du fruit de mes travaux,
Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappelant les soins que j'eus de votre enfance,
De votre père, un jour, bénissez le repos;
Mes fils! si je n'ai pu vous laisser l'abondance,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux:
Ah! quel est le mortel exempt de leurs assauts?

Pour la première fois quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zélis! le jour où sur mon sein
Ton âme s'échappa comme une douce haléine,
Où le froid du trépas glaça ta faible main,
Que tu tentais encor d'attacher sur la mienne.
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs!
Mais de tous nos chagrins le temps tarit la source:
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et le moment approche où doit finir ma course.
J'ai de ce terme heureux de sûrs pressentimens
Ce soir, sur la colline où repose ta cendre,
Je veux assembler mes enfans.
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constans,
Au dernier de mes jours, daigne encore m'entendre;
O ciel! fais-moi mourir dans leurs embrassemens.

LA VAINE PROMESSE.

THESTILE DAPHNÉ.

Le midi prodiguait ses brûlantes ardeurs,
Et Thestile dormait sous un épais feuillage,
Quand tout à coup sur son visage
Il sent tomber un nuage de fleurs.
Il s'éveille surpris, aperçoit son amante;
Veut courir dans ses bras, et se trouve enchaîné;
Plus l'obstacle irritait son âme impatiente,
Et plus son embarras faisait rire Daphné.
« Tu triomphes, dit-il; attends, attends, méchante;
Du nœud qui me retient je vais me dégager,
Et par mille baisers je saurai me venger.
— Oui! dit en souriant la maligne bergère.
Et bien! je ne te délîrai
Qu'après que tu m'auras juré
De ne point m'embrasser pendant une heure entière. »
Thestile y consentit. Daphné disait tout bas:
« C'est un serment frivole et qu'il ne tiendra pas. »
Mais elle a beau, pour le séduire,
Tourner sur lui, d'abord, un regard languissant;
Ses yeux, pour cette fois, ont perdu leur empire.
Elle a beau l'appeler, et, d'un air agaçant,
Lui serrer la main, lui sourire:
Ce nouveau charme est impuissant.
« Berger, dit-elle enfin, je crois l'heure passée:
—Non, dit Thestile, à peine est-elle commencée. »
Elle attendit encor, mais au bout d'un moment,
« L'heure est passée, assurément, »
Dit-elle avec dépit, et comme un peu lassée:
« Oh! cela ne se peut, » répondit le berger.
«Eh bien! donc, puisqu'il faut que je sois embrassée,
Ne tarde plus à te venger:
Je te rends ta promesse, et te permets de prendre
Tant de baisers que tu voudras... »
La bergère, à ces mots, se penche dans ses bras,
Lui jette un doux regard, lui sourit d'un air tendre.
Thestile ému balance un peu;
Puis cédant au désir dont l'ardeur le tourmente,
Il applique à sa bouche une bouche de feu,
Et par mille baisers satisfait son attente.

LA PIÉTÉ FILIALE.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime,
Ayant rassemblé leur troupeau,
Se reposaient sur un côteau,
Dont le soleil dorait la cime:
Ils s'occupaient de Philémon;
Car ces jeunes enfans, modèles de tendresse,
N'avaient d'autres plaisirs que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,

Disait Lycoris à son frère,
Les cieux protégent notre père :
Il le mérite, il est si bon!

SÉLIME.

N'en doute point, ma sœur, sa vertu leur est chère :
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumière,
Il dormait d'un sommeil aussi doux que son cœur :
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain (soit amour, ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche),
Des larmes de plaisir coulèrent de mes yeux.
Ce bon père! disais-je, à quel point il nous aime!
Il a veillé pour nous; et dans son sommeil même,
Il sait encore nous rendre heureux!

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine!
Ah! si tu l'avais vu se traîner avec peine,
Accablé du travail et du poids de ses ans!...
Tu pleures, Sélime!

SÉLIME.

Quel père!...
Nous lui devons aussi des soins reconnaissans.
Écoute; mais, surtout, que ce soit un mystère,
Du prix de ces paniers que tu me voyais faire,
Je viens d'acheter un mouton;
Je le destine à Philémon...

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser quand il est solitaire,
De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.

Leur père entendit ce langage;
Il sortait d'un buisson voisin :
Il court à ses enfans, les tient contre son sein;
Et des larmes de joie inondent son visage.
« O Dieu! dit-il, ô Dieu témoin de mon bonheur,
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime!
Laisse-moi mes enfans, c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême. »

L'INNOCENCE DE L'AMOUR.

LUCINDE ET ZERBIN.

ZERBIN.

O ma chère Lucinde! écoute :
Je crains de m'abuser; est-ce toi que je voi?

LUCINDE.

Tu ne t'abuses pas : oui. Zerbin, oui, c'est moi.

ZERBIN.

J'ai beau te regarder, j'en doute;
Mes yeux peuvent m'en imposer :
Pour en être plus sûr, laisse-moi t'embrasser!

LUCINDE.

Zerbin, nous sommes au village;
Ce n'est pas ici comme aux champs :
Sais-tu bien que ces lieux sont pleins d'esprits méchans
Qui font passer pour crime un simple badinage?

ZERBIN.

Peut-on être fâché que nous soyons heureux?

LUCINDE.

On dit que c'est l'honneur qui nous défend ces jeux.

ZERBIN.

L'honneur a tort de les défendre.
Va, ma chère Lucinde, il n'y faut plus penser :
Laisse-là cet honneur, et permets-moi de prendre
Un baiser sur ta main, seulement un baiser.

LUCINDE.

Volontiers... mais, ô ciel, qu'est-ce donc qui t'agite?

ZERBIN.

C'est un mal inconnu qui fait que je palpite.

LUCINDE.

Hélas! Zerbin, ce mal est-il bien douloureux?

ZERBIN.

Je suis comme un enfant à qui tout fait envie.
Quand j'ai pris un baiser, j'en voudrais prendre deux:
Ai-je baisé ta main, je veux baiser tes yeux.
Cette envie est encor de mille autres suivie...
D'où cela vient-il donc? Lucinde, apprends-le moi.

LUCINDE.

Je te le demande à toi-même.

ZERBIN.

Tu dois mieux le savoir : j'ai moins d'esprit que toi.

LUCINDE.

Pourtant je n'en sais rien.

ZERBIN.

Ma surprise est extrême!
Je suis ravi quand je te voi;
Cependant je frissonne en t'abordant.... pourquoi?

LUCINDE.

Et d'où vient suis-je triste, inquiète, abattue,
Quand je dois être un jour, un seul jour sans te voir?
Je voudrais, au matin, que la nuit fût venue;
Je soupire en voyant le soir.
Parais-tu : je rougis, et je baisse la vue...
Pourquoi ce tourment-là? je voudrais le savoir.

ZERBIN.

Je ne le conçois pas.

LUCINDE.

C'est pourtant ton ouvrage :
Car pour d'autres que toi mon cœur n'éprouve rien.

ZERBIN.

Je crois que c'est plutôt le tien;
Car, sitôt que je touche à ton joli corsage,
Voilà qu'un feu subit se répand dans mon sein...

LUCINDE.

Tu sais, quand nous jouons, combien je suis joyeuse;
Cependant...

ZERBIN.

Cependant?

LUCINDE.

J'ai parfois du chagrin :
Tout à coup je deviens taciturne, rêveuse,
Et je ne sais plus, à la fin,
Quels jeux il me faudrait pour que je fusse heureuse.

ZERBIN.

Quand les jeux t'ennuîront, tu n'as qu'à les quitter.
Je t'apprendrai des chansonnettes.
Quand tu ne voudras plus chanter,
Je sais beaucoup d'historiettes;
Je pourrai te les raconter.
Puis d'autres passe-temps rempliront notre vie.
En variant ainsi nos jeux et nos discours,
Nous verrons s'écouler nos jours
Comme le ruisseau pur qui fuit dans la prairie.

LUCINDE.

Hélas! contre ma peine inutile secours!
Souvent tu m'entretiens dès la naissante aurore,
Jusqu'au temps où la nuit recommence son cours :
Quand nous nous séparons, il me semble toujours
Que tu n'as point tout dit encore.

ZERBIN.

Je dis ce que je sais; mais il est, je le voi,
Bien d'autres choses que j'ignore.

LUCINDE.

C'est ce que j'imagine; et toi, Zerbin, et toi,
Es-tu toujours content, toujours gai près de moi?

ZERBIN.

Toujours, Lucinde, hormis quand ce mal me tourmente.
Je sens en moi je ne sais quelle ardeur;
Je voudrais t'embrasser, te serrer sur mon cœur;
Je t'embrasse, te serre... et rien ne me contente.

LUCINDE.

Ah! je me doutais bien que tu souffrais aussi.
Mais par quelle étrange disgrâce
Notre bonne amitié nous gêne-t-elle ainsi?
Plus j'y rêve, Zerbin, plus cela m'embarrasse.

ZERBIN.

Serait-ce quelque sort qu'on nous aurait jeté?

LUCINDE.

O ciel! que dis-tu là? Nous serions bien à plaindre.

ZERBIN.

C'est qu'il est des bergers dont on a tout à craindre.
On dit que d'un seul mot ils ôtent la santé.

LUCINDE.

Les méchans! pourquoi nuire à ma félicité?
Jamais à leurs troupeaux je n'ai fait de dommage.

FROSINE, qui les avait écoutés sans être aperçue.

Est-il possible qu'à leur âge
On ait tant de simplicité?

LUCINDE, à Frosine.

Ah! vous m'avez fait peur.

ZERBIN.

Pourquoi donc nous surprendre?

FROSINE.

Calmez-vous, mes enfans, je viens de vous entendre :
Je sais quel est le mal que vous souffrez tous deux,
Et j'ai, pour le guérir, des secrets merveilleux.

LUCINDE, à Zerbin.

N'est-ce pas de ces gens qui font des sortiléges?

ZERBIN, à Frosine.

Mais vous ne venez pas pour nous tendre des piéges?
Vous auriez tort. Lucinde et moi,
Nous sommes de si bonne foi!

FROSINE.

Non : soyez rassurés, je viens pour vous instruire.

LUCINDE.

Et ce mal, s'il vous plaît, comment l'appelle-t-on?

FROSINE.

Écoutez : je vais vous le dire :
Mais ne vous vantez pas de connaître son nom :
C'est l'amour.

LUCINDE ET ZERBIN.

C'est l'amour!

FROSINE.

Oui : ce nom vous fait rire.

ZERBIN.

Nous l'ignorions jusqu'à ce jour.

LUCINDE.

Je voudrais bien savoir ce que c'est que l'amour.

FROSINE.

L'amour est de nos cœurs le tourment et la joie;
Il anime nos yeux, il embellit nos traits :
Par lui, le teint fleurit, la grâce se déploie.
La beauté, quand elle aime, a cent fois plus d'attraits.

ZERBIN.

Ah ! je n'en puis douter, car Lucinde est charmante.

FROSINE.

Un amant ne croit voir que l'objet qui l'enchante.

LUCINDE.

Assurément, j'ai de l'amour ;
Car je crois voir Zerbin et la nuit et le jour....

FROSINE.

Mais l'heure m'appelle à l'ouvrage ;
Adieu. Si vous voulez en savoir davantage.
Retrouvez-vous ici, je m'y rendrai ce soir.

LUCINDE.

Je brûle déjà de vous voir :
Car d'en parler cela soulage.

FROSINE.

Belle enfant ! sois tranquille, et compte sur mes soins ;
Je guérirai ta maladie.

LUCINDE.

Ma bonne, écoutez donc ; je veux être guérie,
Mais non pas tout à fait, au moins.

LE BOUQUET.

NINA ET DAPHNÉ.

NINA.

Vois le joli bouquet que je porte à mon sein :
Quelle douce odeur il exhale !
Qu'on a bien assorti la rose et le jasmin !
Mon bouquet est pour moi d'un prix que rien n'égale.
Aussi je l'ai baisé souvent !
Si tu savais, Daphné, qui m'en a fait présent.

DAPHNE.

Et d'où vient donc, Nina, que ce bouquet t'enchante ?
Veux-tu que je devine ? Oh ! je suis pénétrante.
Damon disait...

NINA.

Damon !

DAPHNÉ.

Oui : tu t'émeus ?

NINA.

Oh ! non.
Je ne suis point émue... Eh ! que disait Damon ?

DAPHNÉ.

Je l'entendais dire à Lisandre..
Le connais-tu, Lisandre ?

NINA.

Oui, oui, je le connais.

DAPHNÉ.

Ah ! l'aimable berger ! je veux te faire entendre
Des couplets...

NINA.

Mais, Daphné, si tu voulais m'apprendre...

DAPHNÉ.

Volontiers : mais, d'abord, écoute ses couplets.

NINA.

Sont-ils longs ?

DAPHNÉ.

Les voici.

NINA.

Tu me fais bien attendre !

DAPHNÉ.

Je dois m'en souvenir : c'est pour moi qu'ils sont faits.

(Elle chante.)

O beauté folâtre et légère,
Quelle déesse te forma ?
Est-ce Vénus qui fut ta mère ?
Est-ce l'Amour qui t'anima ?

Comme ta brune chevelure
Relève ta vive blancheur !
As-tu besoin d'autre parure ?
L'art peut-il orner une fleur ?

Laisse-moi contempler ta bouche
Et les grâces de ton souris !
Que le guerrier le plus farouche,
En te voyant, devienne épris !

Qu'à tes pieds le poète chante !
Qu'au seul mouvement de ton sein,
Il sente sa lyre tremblante
Prête à s'échapper de sa main !

Que l'avare aime sa richesse ;
Que le noble aime ses aïeux :
Va, ton amour fait ma noblesse,
Et ma fortune est dans tes yeux.

Eh bien ! de ma chanson tu dois être contente ;
N'est-il pas vrai qu'elle est charmante ?

NINA.

Voilà certainement une belle chanson...
Mais je voudrais savoir ce que disait Damon.

DAPHNÉ.

Il rassemblait des fleurs au pied de la colline
Que tu vois couronné d'un buisson d'aubépine.
Pour Nina, disait-il, je veux faire un bouquet.
O Nina ! je t'aimai du jour que nos bergères
Célébraient le printemps par des danses légères :

De leurs refus Thamire était l'objet,
Et pour danser tu fis choix de Thamire;
En l'abordant, je te voyais sourire
D'un air si doux, si satisfait...

NINA.

Adieu, je pars : il est dans le bosquet :
Je lui ferai le souris le plus tendre,
t je dirai : Damon, si tu revois Lisandre,
is-lui que sur mon sein j'ai placé ton bouquet.

LES ÉPOUX.

—

MIRTIS ET DAMON.

DAMON.

Quoi! lorsqu'un doux hymen couronne nos amours,
O Mirtis! de tes yeux je vois couler des larmes!

MIRTIS.

Bannis mes secrètes alarmes;
Cher Damon! loin de nos secours,
Laisserons-nous ma tendre mère,
Dans sa cabane solitaire,
Achever tristement ses jours?

DAMON.

A quel soupçon ton cœur se livre!
Pourquoi la séparer de nous?
Le même toit, Mirtis, pourra suffire à tous :
Auprès de ses enfans notre mère doit vivre.
Je serai désormais son fils,
Et mon amour pour elle égalera la tienne...

MIRTIS.

Eh bien! écoute-moi : d'abord, qu'il te souvienne
D'être docile à ses avis...

DAMON.

Oh! tu peux y compter, et je te l'ai promis;
Sa volonté sera la mienne...
Et toi, Mirtis, peut-être un jour
Tu deviendras mère à ton tour;
Nous aurons des enfans; ils seront ton image;
Comme toi, généreux, tendres, compatissans...

MIRTIS.

Ah! tu me fais frémir! ces pauvres innocens!
Ils auraient, comme nous, l'infortune en partage;
Je les verrais souffrir; mon cœur, mon triste cœur
Serait déchiré de leur plainte;
En sentant de leurs bras la caressante étreinte,
J'épancherais sur eux des larmes de douleur.

DAMON.

Les cieux nous aideront, et je suis jeune encore :
Tant qu'il me restera du courage et des bras,
Que nos enfans, Mirtis, ne t'inquiètent pas!
Pour courir au travail, je préviendrai l'aurore.
Oh! combien la fatigue aura pour moi d'appas!
Quel plaisir de braver la neige et les frimas
Pour une épouse que j'adore!

MIRTIS.

Pendant l'ardeur du jour, quelquefois dans les champs
J'irai te présenter une coupe écumante;
J'irai te ranimer par mes embrassemens,
Et ma main de ton front essuîra l'eau brûlante...

DAMON.

Quels baisers, chère épouse! Ils seront pour mon cœur
Ce que la fraîcheur d'un bois sombre,
Durant la canicule, est pour un voyageur
Impatient de gagner l'ombre...

MIRTIS.

Et quand le soir viendra... délicieux instans!...
Damon, il faut bien vite aller trouver ma mère,
Afin de dissiper l'ennui de ses vieux ans.

DAMON.

N'en doute pas, Mirtis : nous saurons, pour lui plaire,
Varier nos amusemens.

MIRTIS.

Tu lui raconteras quelque histoire touchante.
Oh! que tu peins bien la vertu!
Mon cœur est vivement ému,
Quand j'entends les récits de ta bouche éloquente.

DAMON.

Je crois déjà me voir auprès de nos enfans,
M'occupant avec toi de leurs jeux innocens...
Quelles scènes voluptueuses!
Je crois voir le plus jeune, assis sur tes genoux,
Entre ses lèvres amoureuses
Exprimer de ton sein un nectar pur et doux;
Et d'autres plus formés, sur ces roches mousseuses,
Comme de jeunes faons, bondir autour de nous.

MIRTIS.

Il faudra leur apprendre à bien aimer leur mère...
Je sens, à ce seul nom, renaître ma frayeur.
O Damon! si j'allais leur devenir moins chère :
S'ils osaient me laisser, j'en mourrais de douleur!

DAMON.

Vas; ils t'aimeront; je l'espère.
Eh! s'ils ne t'aiment pas, idole de mon cœur,
Seraient-ils le sang de leur père?

MIRTIS.

Quand nos beaux jours seront passés,

Nous renaîtrons dans notre image :
Dans les plaisirs de leur jeune âge,
Mille doux souvenirs nous seront retracés.

DAMON.

Mais, Mirtis, il n'est point de félicité pure :
Un jour il faudra nous quitter.
Quand la mort, dans tes bras, viendra me visiter,
Console-toi, je t'en conjure !...

MIRTIS.

Hélas ! si je te perds, qui pourra m'arrêter ?
Je te suivrai, Damon ! vivons, mourons ensemble ;
Que le même tombeau tous les deux nous rassemble !
On dira : Ces époux sont unis pour jamais ;
Charmés de se confondre, ils reposent en paix.

LE CHANT D'UN BARDE.

(Imitation d'Ossian.)

La Vierge qui brillait sur la voûte azurée,
Laisse à présent régner la balance d'Astrée.
Mes amis ! voici l'heure où le flambeau du jour
Commence à tempérer sa lumière dorée :
Pour dissiper l'ennui d'une longue soirée,
Je veux vous raconter une histoire d'amour,
Telle qu'environné de ses bardes antiques,
Ossian la chantait dans les rochers galliques.

L'obscurité couvrait le palais d'Ythona :
Morni, qui traversait les campagnes prochaines,
Entendait pour tout bruit le murmure des chênes
Et le frémissement des eaux de Duvrana.
Il avait répandu la terreur de ses armes,
Et revenait vainqueur dans les bras de l'amour.
« Ythona, disait-il, quand j'ai quitté tes charmes,
J'ai vu ton sein tremblant, tes yeux mouillés de larmes ;
Et tu ne parais point pour chanter mon retour. »

Il s'avance ; aucun jour ne luit parmi les ombres ;
Les portes du palais sont ouvertes et sombres ;
Le vent souffle et mugit dans les appartemens ;
Le parvis est jonché des feuillages d'automne :
Il appelle Ythona ; la voûte qui résonne
Répond à ses clameurs par des gémissemens.
O ciel ! que devient-il ? Dans son incertitude,
Il parcourt des rochers la vaste solitude.
Le sommeil le surprend ; mais quel sommeil affreux !
L'image d'Ythona se présente à ses yeux :
Son voile était sanglant ; sa noire chevelure
Couvrait son sein d'albâtre, et cachait sa blessure :
Le fantôme au guerrier fait entendre ces mots :
« Tu dors, Morni, tu dors, et tu perds ton amante ;
Autour de Tromaton la mer roule ses flots :
C'est dans ce lieu désert qu'un tyran me tourmente ;
C'est là que Duromat, mon cruel ravisseur,
Porte avec lui l'amour et toute sa fureur. »

Les vents, avec fracas, sortaient de la montagne ;
Morni s'éveille, il s'arme, il vogue sur les eaux ;
De ses braves guerriers l'élite l'accompagne,
Et le troisième jour l'île s'offre au héros,
Comme un bouclier bleu sur l'humide campagne.

Son amante était seule, et pleurait sur ces bords.
Soudain Morni paraît : elle baisse la vue ;
Un tremblement mortel agite tout son corps :
Trois fois elle se lève, et retombe éperdue.
Morni lui crie : Arrête, Ythona ; connais-moi !
Arrête ! crois-tu voir un ennemi barbare ?
Non, ce n'est point la mort que mon bras te prépare ;
Je viens punir un lâche ; est-il auprès de toi ?
Parle : où s'est-il caché ? Je sens frémir mes armes...
O fille de Nuat ! ne vois-tu pas mes larmes ?

YTHONA.

Qui t'a fait découvrir cet horrible séjour ?
Ah ! que n'ai-je expiré comme l'herbe inconnue
Qui, dans un champ désert, meurt sans être aperçue.
Pourquoi viens-tu, Morni, troubler mon dernier jour ?
Tu donneras en vain des regrets à ma cendre :
Ythona, chez les morts, ne pourra plus t'entendre...
O souvenir ! la nuit enveloppait les cieux ;
Mon frère était absent, mon palais sans défense ;
Des chênes embrasés m'éclairaient de leurs feux.
Un bruit d'armes soudain me remplit d'espérance :
Je crois que mon amant va s'offrir à mes yeux ;
Mais quel est mon effroi, quand, fumant de carnage,
Baigné du sang des miens qu'il venait d'égorger,
Duromat jusqu'à moi vole, et s'ouvre un passage !
Il m'entraîne mourante ; il avait à venger
D'un amour rebuté l'ineffaçable outrage...

MORNI.

Où faut-il le chercher ? le traître est déjà mort...
Ce jour te rendra libre, ou finira mon sort.
Si je meurs, Ythona, si ma haine est trompée,
Sur ce même rivage élève mon tombeau ;
Et dès que sur les mers tu verras un vaisseau,
Crie aux navigateurs ; donne-leur mon épée ;
Qu'on la porte à mon père, afin que ce vieillard,
Du retour de son fils l'âme enfin occupée,
N'attache plus sur l'onde un inquiet regard.

YTHONA.

Eh ! si Morni n'est plus, Ythona vivra-t-elle ?

Mon cœur n'est point formé de ces sables mouvans;
Il ne ressemble point à ce flot infidèle
Qui monte et qui s'abaisse au gré de tous les vents.
Sous le glaive ennemi si mon amant succombe,
Je ne quitterai plus ce funeste rocher :
Le même coup, Morni, m'étendra dans la tombe,
Et mon cœur près du tien ira se dessécher...
Mais le voilà, ce monstre! il fend la vague sombre.
Vois-tu tous ses guerriers? je frémis de leur nombre.»
Marchons, dit le héros; et plus prompt que l'éclair,
Déjà son bras terrible a fait briller le fer.
«Est-ce à moi de trembler quand mon rival approche?
Ythona, va m'attendre au fond de cette roche;
Et nous, amis, bravons ces guerriers menaçans;
Leurs glaives sont nombreux, mais nos cœurs sont puissans!
Il dit : sa tendre amante, à ces mots, s'encourage,
Et quittant le héros, ses pleurs se sont taris;
A travers ses douleurs s'échappe un doux souris;
Comme un sillon de feu luit au sein de l'orage.

L'orgueilleux Duromat descend sur le rivage;
La haine et le mépris sont marqués dans ses traits;
Son front s'est replié, son œil rouge et sauvage
Roule, à demi couvert de ses sourcils épais.
«Sur mes rochers, dit-il, quel destin vous envoie?
Est-ce mon Ythona que vous venez chercher?
Vil troupeau, dans le sang sais-tu que je me noie?
Qu'on a vu sous mes coups le brave trébucher?
Connais-tu le trésor qui fait ici ma joie?
De mes bras vainement tu voudrais l'arracher :
Crois-tu fondre sur lui comme un loup sur sa proie?

— Superbe, dit Morni, ne te souvient-il pas
Que tes pieds devant moi fuyaient dans les combats?
Couvert de ces guerriers, tu fais voir ton audace.
Mais montre-toi; l'effet va tromper ta menace.»
Duromat s'est caché sous un rempart de fers :
Mais Morni dans la foule, impatient, s'élance;
Il le poursuit, l'atteint, le frappe de sa lance;
Et le lâche, en tombant, pousse un cri dans les airs.
Sur ses guerriers épars la mort se précipite;
Dix, aux traits du vainqueur, succombent dans leur fuite.
Le reste, à pas pressés, remonte sur les mers.
Un jeune homme expirant est couché sur le sable;
Ses yeux erraient encor sous son casque abattu :
«Des plantes, dit Morni, je connais la vertu;
Guerrier! puis-je t'offrir une main secourable?
— Je meurs, dit l'étranger; ton secours serait vain;
Mais de ces bords cruels mon palais est voisin;
Tu peux en voir la tour; j'y vécus près d'un frère
Fameux dans les combats par sa valeur guerrière;
En lui donnant ce casque, apprends-lui mon destin.»
Morni frémit; le casque échappe de sa main :
C'est Ythona mourante... Elle s'était armée;
Des flots d'un sang vermeil jaillissent de son sein;
Sa vue appesantie est pour jamais fermée.
«Morni, dit-elle, adieu! tu n'as plus d'Ythona;
J'ai cherché sous tes coups une mort salutaire;
J'avais perdu l'honneur, et la vie est moins chère.
Oh! si j'étais restée aux bords de Duvrana,
Dans l'éclat de ma gloire, au sein de ma famille,
J'aurais coulé des jours tranquilles, sans remord;
Les vierges, dans leurs chants, auraient béni mon sort;
Mais je meurs, et Nuat rougira de sa fille.»

Ainsi parle Ossian. Tous ses bardes émus,
A ce triste récit, laissaient tomber des larmes.
Morni l'écoute; il tremble, il agite ses armes,
Et croit voir devant lui son rival qui n'est plus.
Appuyé sur sa lance, il regarde la terre;
Et son corps gigantesque est pareil au vieux pin,
Dont le sommet noirci par les feux du tonnerre
S'incline, en murmurant, sur l'abîme voisin.
Au souvenir amer de la plus tendre amante,
Il sort un long soupir de son cœur enflammé :
C'est ainsi que les vents, dans leur course bruyante
Troublent encor les airs, quand l'orage est calmé.

LE BAISER.

—

ÉGLÉ ET MILON.

MILON.

J'ai vu seize printemps embellir la nature;
Aucun n'est comparable à celui que je voi.
Tout m'enchante; ces fleurs, ces eaux, cette verdure :
Ma chère Églé, sais-tu pourquoi?
C'est que je garde ici mon troupeau près de toi.

ÉGLÉ.

Et moi, j'ai vu déjà treize printemps éclore;
Mais je n'en ai point vu d'aussi charmant encore.
Sais-tu pourquoi, Milon!... Églé n'acheva pas :
Par un léger sourire elle se fit comprendre;
Et serrant doucement le berger dans ses bras,
Elle fixa sur lui le regard le plus tendre.

Entends-tu, dit Milon, le concert des oiseaux?
Sous ces lilas fleuris qui se courbent en voûte,
Vois-tu ce ruisseau pur qui promène ses eaux?
De ce bocage, Églé, veux-tu prendre la route?

ÉGLÉ.

Je le veux bien, Milon, viens t'asseoir près de moi;

Car je n'ai du plaisir qu'aux lieux où je te voi :
Ah ! que ne pouvons-nous être toujours ensemble !
Mon cœur est si joyeux quand le jour nous rassemble !

MILON.

Assieds-toi sur ce trèfle, et lève tes beaux yeux :
Ah ! si les miens sans cesse étaient fixés sur eux !
D'où vient qu'en les voyant je baisse ma paupière ?
Qu'est-ce donc que je sens ? quel trouble m'a saisi ?
Non, dit-il en fermant les yeux de sa bergère,
Ne me regarde pas ainsi !
A mes sens attendris cette vue est trop chère.
J'ignore, en vérité, d'où cela peut venir :
Mais quand je vois tes yeux avec ce doux sourire,
Églé, le cœur me bat, il m'échappe un soupir;
Je veux parler, ma voix sur mes lèvres expire.

ÉGLÉ.

Cher Milon, sur mes yeux ne laisse point ta main;
J'éprouve en ce moment le trouble qui t'agite.
Mon bien-aimé, vois-tu mon sein ?
Remarques-tu comme il palpite !
Oh ! quand ton bras presse le mien,
Quand tu touches ma main, que mon âme est émue !
Un nuage à l'instant se répand sur ma vue...
Ce sentiment m'étonne, et je n'y comprends rien.

MILON.

Sur les rameaux voisins, entends ces tourterelles
Former leur doux roucoulement.
De quel air d'amitié s'entrelacent leurs ailes !
Vois, vois comme leurs becs sont unis tendrement !
Ah ! que ces jeux, Églé, nous servent de modèles !

ÉGLÉ.

Oui, presse-moi, Milon, presse-moi sur ton cœur;
Entrelaçons nos bras, becquetons-nous comme elles.

MILON.

Quel plaisir j'ai goûté !... Je vous dois mon bonheur.
Beaux oiseaux ! je vous remercie.
Puisse l'autour jamais ne vous ôter la vie !

ÉGLÉ.

Grand merci, beaux oiseaux ! venez sur mes genoux;
Venez jouer auprès de nous;
Couple charmant ! approche et ne sois point farouche.
Rien ne troublera tes plaisirs;
Tandis que mon berger va becqueter ma bouche,
Tu peux nous imiter au gré de tes désirs....
Mais les voilà partis. Nous les troublons, peut-être ?

MILON.

Églé, dans mon esprit un soupçon vient de naître.
Licas chantait hier les charmes du baiser :
N'en serait-ce point un ?... oui, j'aime à le penser.
« O baiser ! disait-il, que ta douceur m'enchante !
» Le moissonneur, brûlé par la chaleur du jour,
» Se plaît bien moins à boire une eau rafraîchissante,
» Que ma bouche à cueillir le baiser de l'amour.
« Le bruit ravissant qu'il enfante
» Flatte mieux que les sons de la plus belle voix;
» Et le miel de l'abeille est moins doux mille fois
» Que le baume exprimé des lèvres d'une amante. »

ÉGLÉ.

C'est un baiser, Milon, et je le partrais :
Il faut qu'à Lycoris, ce soir, je le demande.
Mais, raccommode ma guirlande,
Et range mes cheveux, car tu les as défaits.

VUE DE LA CAMPAGNE

APRÈS UNE PLUIE D'ÉTÉ.

DAMON ET DAPHNÉ.

DAMON.

Il est passé, Daphné, ce ténébreux orage.
Le tonnerre effrayant n'ébranle plus les airs,
Et nous ne voyons plus, sur le flanc du nuage,
En longs sillons de feu serpenter les éclairs.
Viens, tu peux sans danger sortir de ton asile :
Regarde autour de toi comme l'air est tranquille !
Qu'attendons-nous encor ? Les timides brebis,
Que la crainte assemblait sous un toit de feuillages,
Se dispersent déjà sur les frais pâturages,
Et de leur laine humide agitent les rubis.

Le berger prit la main de sa jeune compagne,
Qui promenait partout ses regards enchantés :
Daphné, lui disait-il, vois combien de beautés
Le retour du soleil répand sur la campagne !
Comme déjà le ciel a repris son azur !
Ce vert en est plus doux; le jour en est plus pur.

Vois-tu, répondait la bergère,
Ce rideau sombre qui s'étend
Sur les monts brillans de lumière ?
Le voilà qui s'avance au bord de cet étang.
Regarde ces forêts dans l'ombre ensevelies....
Voilà déjà l'ombre qui fuit,
Et le soleil qui la poursuit.
Vois, vois comme elle court à travers les prairies !

DAMON.

Vois-tu l'arc éclatant dont les vives couleurs
S'impriment sur le fond de cet obscur nuage ?
Il semble ramener la verdure et les fleurs,
Et descendre au vallon qu'a respecté l'orage.

Daphné répondit à son tour,
En pressant le berger d'un de ses bras d'albâtre :
Comme sur ces rosiers le papillon folâtre !
Vois le doux zéphyr de retour
Secouer les gouttes brillantes
Dont la pluie a mouillé le calice des plantes.
Vois jouer dans les airs ces vermisseaux ailés
Qu'agite le soleil par sa chaleur active ;
Et cet étang voisin... Oh ! comme sur la rive
Des saules d'alentour les rameaux sont perlés !
Comme son cristal pur répète encor l'image
Et des cieux azurés et du prochain feuillage !

DAMON.

Embrasse-moi, Daphné !... quel sublime tableau !
Comment nous exprimer dans ce torrent de joie,
Dans ces larmes d'amour où notre cœur se noie ?
Que tout ce qui m'entoure est beau !
Depuis l'astre éclatant dont les feux chassent l'ombre,
Jusqu'au germe caché du plus faible arbrisseau,
Tout présente à mes yeux des merveilles sans nombre.

DAPHNÉ.

J'admire aussi, Damon, les rayons d'un beau jour ;
J'aime à voir un soir pur, une brillante aurore ;
Mais le charme de ton amour
Ajoute à ces tableaux un nouveau charme encore.

LE BONHEUR.

Heureux qui, des mortels oubliant les chimères,
Possède une compagne, un livre, un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toit de ses pères !
Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur ;
L'innocence embellit son front toujours paisible ;
La vérité l'éclaire, et descend dans son cœur ;
Et par un sentier peu pénible,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur.
En vain, près de sa solitude,
La Discorde en fureur fait retentir sa voix ;
Livré, dans le silence, au charme de l'étude,
Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
Les états se heurter pour la cause des rois :
Tandis que la veuve éplorée
Au pied des tribunaux va porter ses clameurs,
Dans les embrassemens d'une épouse adorée,
De la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde :
Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
Il dit en bénissant sa retraite profonde :
C'est dans l'obscurité qu'habite le repos !
Le sage ainsi vieillit, à l'abri de l'envie,
Sans regret du passé, sans soin du lendemain ;
Et quand l'Être éternel le rappelle en son sein,
Il s'endort doucement pour renaître à la vie.
Si le ciel l'eût permis, tel serait mon destin.
Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes
Et par le vent frais du matin,
J'irais fouler les prés semés de violettes ;
Et mollement assis, un La Bruyère en main,
Au milieu des bosquets humectés de rosée,
Des vanités du genre humain
J'amuserais en paix mon oisive pensée.
Le regard fixé vers les cieux,
Loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire,
J'oserais remonter à la cause première,
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.
Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
Ma muse, au point du jour, errante sur des fleurs,
Chanterait des bergers les innocentes mœurs,
Et frapperait l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux momens !
Ah ! quel ravissement égale
Celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens !
Quel charme prête à nos accens
L'éclat majestueux de l'aube matinale !
Quel plaisir, sur la mousse, à l'ombre des bois verts,
De respirer le baume et la fraîcheur des airs ;
D'entendre murmurer une source tombante,
Bourdonner sur le thym l'abeille diligente ;
Ici, du rossignol résonner les concerts,
Là, soupirer d'amour la colombe innocente !
Souvent la douce paix qui règne dans les bois
Élèverait ma muse à des objets sublimes ;
J'oserais consacrer mes rimes
A chanter les héros, les vertus et les lois.
De la nuit des tombeaux écartant les ténèbres,
Souvent j'évoquerais ces oracles célèbres
A qui l'enthousiasme a dressé des autels,
Ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
Qui par des écrits immortels
Ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
Rassemblés devant moi, les grands législateurs
Offriraient à mes yeux leur code politique,
Précieux monument de la sagesse antique ;
D'autres des nations me décriraient les mœurs ;
Et l'affligeant tableau des humaines erreurs,
Et les faits éclatans consignés dans l'histoire.
Combien je bénirais Titus et sa mémoire !
Que Socrate mourant me coûterait de pleurs !
Mais puissé-je oublier les héros destructeurs,
Dont le malheur public a fait toute la gloire !
Dans un beau clair de lune, à penser occupé,
Et des mondes sans nombre admirant l'harmonie,

Je voudrais promener ma douce rêverie
Sous un feuillage épais, d'ombres enveloppé,
Ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.
La nuit me surprendrait, assis dans un festin,
Auprès d'une troupe choisie,
Conversant de philosophie,
Et raisonnant, le verre en main,
Sur le vain songe de la vie.
Pour sauver de l'oubli ses écrits et son nom,
Qu'un autre se consume en de pénibles veilles :
Si je cueillais, Églé, sur tes lèvres vermeilles
Le prix flatteur d'une chanson,
A mes vers négligés si tu daignais sourire,
Serait-il pour mon cœur un suffrage plus doux?
T'intéresser, te plaire, est le but où j'aspire :
De l'immortalité je serais moins jaloux.
Que me fait près de toi l'opinion des hommes?
Que me fait l'avenir? le présent est à nous :
Notre univers est où nous sommes.

Mais le Temps ennemi, précipitant son cours,
Fanera sur mon front la brillante couronne
Dont je suis décoré par la main des Amours,
Comme on voit se faner le feuillage d'automne.
Bienfaisante Amitié, que j'adorai toujours,
Répare du plaisir les douloureuses pertes!
Ses sources dans mon cœur seront encore ouvertes,
Si ta faveur me reste au déclin de mes jours.
Félicité du sage! ô sort digne d'envie!
C'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh! que me faudrait-il pour être plus heureux?
J'aurai, dans cette courte vie,
Joui de tous les biens répandus sous les cieux;
Chéri de toi, ma douce amie,
Et des cœurs droits qui m'ont connu,
D'un riant avenir égayant ma pensée,
Adorateur de la vertu,
N'ayant point à gémir de l'avoir embrassée,
Libre des passions dont l'homme est combattu,
Je verrai sans effroi se briser mon argile :
Qu'a-t-on à redouter lorsqu'on a bien vécu?
Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.
Pleurez, ô mes amis! quand mon luth sous mes doigts
Cessera de se faire entendre,
Et si vous marchez quelquefois
Sur la terre où sera ma cendre,
Dites-vous l'un à l'autre : « Il avait un cœur tendre;
De l'amitié fidèle il a chéri les lois. »

Et toi, qui réunis les talens et les charmes,
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes...
Ah! si je puis briser les chaînes du trépas,
Pour visiter encor ces retraites fleuries,
Ces bois, ces côteaux, ces prairies,
Où tu daignas souvent me serrer dans tes bras;
Si mon âme vers toi peut descendre ici-bas,
Qu'un doux frémissement t'annonce sa présence!
Quand, le cœur plein de tes regrets,
Tu viendras méditer dans l'ombre des forêts,
Songe que sur ta tête elle plane en silence!

LIVRE SECOND.

LE RUBAN.

LUCETTE ET MIRTIL.

LUCETTE, à part.

Le voilà, le perfide! ah! que je suis émue!

MIRTIL, à part.

L'infidèle soupire... et je soupire aussi!

LUCETTE.

J'ai bien regret d'être venue;
Je ne m'attendais pas à te trouver ici :
Mais je vais m'en aller pour éviter ta vue;
Une autre fois je chercherai
Mon ruban qui s'est égaré.

MIRTIL, l'arrêtant.

Ah! cruelle, es-tu donc fâchée
D'être encor une fois condamnée à me voir?

LUCETTE, cherchant son ruban.

Ce n'est pas qu'au ruban je sois bien attachée;
Pour te le rendre, ingrat, j'aurais voulu l'avoir.
C'est un don qu'autrefois m'avait fait ta tendresse;
J'en ornais mes cheveux, je le portais pour toi...
Quand tu le trouveras... pour gage de ta foi,
Tu peux l'offrir à ta maîtresse.

MIRTIL, suivant Lucette qui va çà et là, le corps penché.

Mon ruban ne te plaisait pas;
Tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère...
Ceux de Lamon, sans doute, ont pour vous plus d'appas;
Je suis pauvre, il est riche... il a droit de vous plaire.

(S'arrêtant devant elle, et se croisant les bras.)

Hélas! si tu m'aimais, quel serait mon destin!
Nul mortel ne m'eût fait envie,
Et voilà que dans le chagrin
Je vais finir ma triste vie!
L'éclat d'un jour pur et serein
Pour mes yeux n'aura plus de charmes,

Je gémirai dès le matin,
Et le soleil, à son déclin,
Me retrouvera dans les larmes.

(Se promenant d'un air accablé.)

Tout ce qui m'environne irrite ma douleur :
Ici, sur mes genoux, reposait la cruelle;
Ici mes plus beaux jours s'écoulaient auprès d'elle.
Ici, par cent baisers, (ô comble de l'horreur!)
L'ingrate m'assurait d'une amour immortelle...

(S'approchant de Lucette, et la regardant.)

Je t'entends soupirer! tu pleures, infidèle!
Et tu ne pleures pas de me percer le cœur!

LUCETTE.

Va! c'est toi qui n'es qu'un trompeur,
Laisse-moi... va trouver cette amante nouvelle
Que peut séduire aussi ton langage imposteur...
Hélas! à me tromper tu n'avais point de gloire :
J'avais tant de plaisir à croire
Que de mes sentimens tu faisais ton bonheur!

MIRTIL, se jetant aux pieds de Lucette.

Quoi! tu peux te livrer à d'injustes alarmes!
J'en jure par tes mains que je couvre de larmes :
C'est toi seule que j'aime.

LUCETTE.

Oses-tu l'assurer?
Tu m'aimes!... pleure, ingrat, après m'avoir trahie...
Tu m'aimes, toi qui fais le tourment de ma vie!

(En sanglottant.)

Que tu vas me désespérer!
Je ne pourrais survivre à cette perfidie :
Je sens que j'en mourrai... Quand je ne serai plus,
Tu pleureras alors ta malheureuse amie,
Et tes pleurs seront superflus.

MIRTIL, se levant avec vivacité.

Qui? moi!... moi! je suis infidèle!
Non, je ne le suis pas, c'est Lucette, c'est elle;
Lamon a su lui plaire... oui, parjure! c'est toi.
Ne l'épouses-tu pas au mépris de ta foi?

LUCETTE.

Moi! j'épouse Lamon! qui te l'a dit?

MIRTIL.

Lui-même.

LUCETTE, se précipitant au cou de Mirtil.

Ah! je respire; il me trompait.
Ce méchant que je hais, et qui veut que je l'aime,
De nous brouiller sans doute avait fait le projet.
Si tu savais ce qu'il disait!
Hier j'étais assise auprès de ma chaumière;
Je t'attendais, Mirtil, et tu n'arrivais pas;
Quelques larmes déjà coulaient de ma paupière.
Le cruel vint à moi... « Pauvre Lucette, hélas!
Sais-tu que ton Mirtil aime une autre bergère? »

MIRTIL.

Ah! Lucette...

LUCETTE.

A ces mots, je tombai dans ses bras,
Et des ruisseaux de pleurs inondaient mon visage;
Le trompeur ajouta : « Venge-toi d'un volage;
Lucette, épouse-moi; tes jours seront heureux;
J'ai de l'or, des troupeaux et de vastes campagnes.
Tu jouiras d'un sort au dessus de tes vœux
Et tu feras envie à toutes tes compagnes. »
Je répondis : « Lamon, tu peux garder ton or :
Mirtil m'aimait, et sa tendresse
Était pour Lucette un trésor :
Mirtil ne m'aime plus; j'ai perdu ma richesse;
Mais quoique le perfide ait trahi sa promesse,
Je sens bien que je l'aime encor. »

O Dieu! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle!
Je disais en pleurant : « Je veux aller revoir
Les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidèle,
Et j'y mourrai de désespoir. »
Je suis venue ici livrée à mes alarmes;
J'ai senti mon cœur battre alors que je t'ai vu :
Je cherchais un ruban qui n'était point perdu;
Mais je voulais cacher le sujet de mes larmes.

L'HIVER.

DAPHNIS.

Que l'hiver plaît à mes regards!
Quelle clarté brillante et pure
Le soleil prête à ces brouillards,
Dont s'enveloppe la nature!
Quel beau mélange offrent ces grains,
Dont la pointe paraît à peine,
Ces noires souches de sapins
Coupant la blancheur de la plaine,
Ces perles que le vent promène
Sur les rameaux de nos buissons,
Et cette neige éblouissante,
Sur qui la lumière naissante
Fait étinceler ses rayons!

Dans leurs étables enfumées
Les troupeaux reposent en paix,
Tandis qu'emportant des forêts
Sa lourde charge de ramées,

Le bœuf, au milieu des frimas,
Imprime tristement ses pas.
Je n'entends plus sur sa musette
Le berger chantant ses amours,
Ni la matineuse fauvette
Qui me charmait dans les beaux jours:
Mais près de moi je vois encore
Le roitelet et le moineau
Voler au lever de l'aurore,
Et becqueter le vert nouveau
Dont la campagne se colore.

Que j'aime à reposer mes yeux
Sur le toit de ma jeune amante,
D'où cette vapeur ondoyante
Monte en noirs flocons vers les cieux!
Là, s'occupant de moi peut-être,
Assise auprès de son foyer,
Lisis aspire à voir renaître
Le premier bouton printanier.
O ma Lysis! que tu m'es chère!
Je t'aimai du jour que Glycère
Égara deux de ses agneaux:
Tu voyais sa douleur amère,
Et tu donnas à la bergère
Deux de tes agneaux les plus beaux.

Pendant la saison orageuse,
Je veux, sur ma flûte amoureuse,
Former pour toi de tendres airs.
O Lisis! puissent mes concerts
Être aussi doux que ta pensée,
Quand des malheureux que tu sers
L'image à tes yeux s'est tracée!

L'OISEAU.

ATIS ET ZILA.

Un jour à sa bergère Atis porte un oiseau.
Je l'ai pris, lui dit-il, sous le prochain berceau;
Caché dans l'ombre du feuillage,
A tout le peuple ailé je tenais ce langage:
« Venez; c'est à Zila que je veux vous offrir.
Est-il quelqu'un de vous qui puisse être farouche?
Petits oiseaux, combien elle va vous chérir!
Vous aurez tout le jour des baisers de sa bouche;
Vous serez nourris de sa main;
Vous serez admis dans sa couche,
Et vous dormirez sur son sein. »
J'ignore si ma voix a su se faire entendre:
Mais celui-ci s'est laissé prendre.
On eût dit que, charmé d'un aussi beau destin,
Il se prêtait à mon dessein,
Tant il semblait peu se défendre!

ZILA.

Bel oiseau! tu veux donc habiter parmi nous?
Ah! demeure, je t'en conjure:
Nous t'offrirons une onde aussi fraîche, aussi pure
Que l'onde qui s'échappe à travers les cailloux;
Des grains, des fleurs, de la verdure,
Tous les plaisirs enfin qui flatteront tes goûts...
Mais vois-tu comme il bat de l'aile?...
Hélas! s'il appelait sa compagne fidèle!
Comme nous n'a-t-il pas un cœur?
Comme nous, sans aimer, peut-il passer la vie?
Quand tu l'as pris, peut-être il quittait son amie;
Encor rempli de son bonheur,
Il courait en aveugle à ce piége trompeur:
Pour un moment, tous deux mettons-nous à sa place:
Si l'on voulait un jour me séparer de toi,
Y consentirais-tu, dis-moi?
Et si je te perdais... quelle affreuse disgrace!
Atis! il faut le rendre à ses premiers liens.
Adieu, petit oiseau! va dire à ton amie
Qu'enchaîné comme toi sous une loi chérie,
En faveur de ses feux, Atis fit grâce aux tiens.

GALLUS.

(Traduit de la dixième églogue de Virgile.)

Je t'invoque, Aréthuse, ô toi! qui sur tes bords,
Du pasteur de Sicile animas les accords,
Prête-moi de ses chants la douceur immortelle.
A mon ami Gallus je consacre mes vers:
Puissent-ils parvenir jusqu'à son infidèle,
Et puisse ton eau pure, en coulant sous les mers,
Jamais ne se confondre au sein des flots amers!
Tandis que mes brebis paissent l'herbe nouvelle,
Je chanterai Gallus et sa flamme cruelle:
L'écho des bois m'entend, il redit tous les airs.

Naïades! quels réduits vous cachaient sa disgrâce,
Quand d'un indigne amour il expirait frappé?
De vos pas écartés nous ne vîmes la trace
Ni sur les hauts sommets du Pinde et du Parnasse,
Ni sur les bords fleuris de l'onde Aganippé.
Les lauriers, les buissons, les pins du mont Ménale,
Ont arrosé de pleurs sa cime pastorale:

Le Lycée a gémi; quand Gallus a paru
Sur un rocher désert tristement étendu
Auprès de ses agneaux, qui, refusant de paître,
Semblaient s'associer aux peines de leur maître.

Il fut environné d'un cercle de pasteurs;
On voyait accourir tout ce peuple en alarmes:
Tous répétaient : Pourquoi d'inutiles douleurs?
Apollon s'approcha : Quelles folles ardeurs!
Lycoris, lui dit-il, cet objet de tes larmes
Brave pour ton rival et la neige et les armes.
Sylvain parut aussi, le front couvert de fleurs,
Secouant dans ses mains des tiges verdoyantes.
Pan s'offrit, coloré de mûres éclatantes :
Trève aux regrets, dit-il, l'Amour rit de nos pleurs :
Ils plaisent au cruel, comme l'onde aux rivages,
Et la fleur du cytise aux abeilles volages.

Bergers, leur répondit ce malheureux amant,
Derniers imitateurs de l'antique harmonie,
Vous conterez ma peine aux monts de l'Arcadie.
Oh! que ma cendre un jour dormirait mollement,
Si vos flûtes chantaient mon amoureux tourment!
Oh! que n'ai-je habité cette heureuse retraite,
Vendangé vos raisins, ou conduit vos troupeaux!
J'aurais peut-être aimé Philis ou Silvarette :
Brunis par le soleil, leurs traits sont-ils moins beaux?
Le lis n'efface point la sombre violette.
Nonchalamment couché parmi des pampres verts,
Auprès de mes amours je passerais ma vie;
Silvarette pour moi cadencerait des airs;
Philis me cueillerait les fleurs de la prairie...
Ah! reviens, Lycoris! que je vive avec toi!
Qu'avec toi je vieillisse auprès de ces fontaines,
A l'ombre de ces bois, sur l'émail de ces plaines!
Que je serais heureux d'y posséder ta foi!
Mais dans les champs de Mars un fol amour t'appelle.
Et loin de ta patrie (ô malheur trop certain)!
Tu cours sans moi, cruel, aux bords glacés du Rhin,
Sur les Alpes qu'entoure une neige éternelle.
Ah! puissent t'épargner les rigoureux frimas,
Et les glaces mollir sous tes pieds délicats!
Pour moi, j'habiterai ce rivage tranquille!
Là, sur le chalumeau du berger de Sicile,
Des antiques pasteurs je redirai les airs :
Des hôtes de ces bois je veux chercher l'asile,
Et cacher ma douleur au fond de leurs déserts.
Sur les arbres naissans je graverai mes vers;
Tous les jours je verrai ces écorces fidèles
S'accroître, et mes amours s'accroîtront avec elles.
J'irai sur le Ménale, et dans ses antres frais,
Les nymphes de mes pas deviendront les compagnes;
Souvent, je percerai d'inévitables traits
Le sanglier farouche, errant dans les campagnes;
Secondé de mes chiens, dans le plus froid des mois,
Du mont Parthénien j'assiégerai les bois.
Il me semble courir sur ces roches désertes;
Mes cris frappent au loin ces bois retentissans;
Mes traits volent... Que dis-je? ah! secours impuissans
Comme si ces travaux me payaient de mes pertes!
Comme s'ils apaisaient la fièvre de mes sens!

Des bois et des chansons déjà mon goût se lasse.
Adieu, forêts, adieu!... qu'importe ce séjour?
Peut-on changer de cœur comme on change de place?
Quand l'Èbre m'eût versé ses flots chargés de glace,
Quand j'aurais pénétré les neiges de la Thrace,
Ou quand sous le tropique, en butte aux feux du jour,
De mes troupeaux mourans j'aurais suivi la trace,
Il faut aimer; tout aime, et je cède à l'amour.
Muses! voilà les vers que je faisais entendre,
Tandis que sous mes doigts j'entrelaçais l'osier :
Portez-les à Gallus, à l'ami le plus tendre,
Pour qui, de jour en jour, je sens mon cœur s'étendre,
Comme au retour des fleurs croît un jeune alizier.

Levons-nous : du genièvre il faut redouter l'ombre.
Elle nuit à nos chants comme aux fruits des vergers.
Brebis, quittez la plaine; elle devient plus sombre,
Et l'étoile du soir a chassé les bergers.

LES RUSES DE L'AMOUR.

—

ROSINE ET SILVARETTE.

Sous un myrte fleuri, Silvarette et Rosine
S'entretenaient de leurs amans.
Un jour, dit Silvarette, un beau jour de printemps,
Daphnis devait se rendre à la grotte voisine.
Je promis de l'y joindre; il m'attendit long-temps.
J'arrive enfin, sans fleurs, ma guirlande brisée,
Mes rubans en désordre, et les cheveux épars :
« Berger, dis-je, en baissant mes timides regards,
Damon m'a retenue, et l'heure s'est passée.
Je voulais m'échapper pour voler sur tes pas;
Je n'ai point eu de paix qu'il ne m'ait embrassée. »
Mon jaloux murmurait tout bas;
Mille soupçons cruels agitaient sa pensée.
Il me fuit; je l'appelle, il ne m'écoute pas.
L'instant d'après, il vient avec un air farouche,
Et voyant un enfant qui jouait dans mes bras,
Le reproche déjà s'échappait de sa bouche.
Méchant, lui dis-je alors, murmure une autre fois:

Ce Damon qui t'alarme... est l'enfant que tu vois.
J'ai bien ri, certain jour, disait l'autre bergère :
Mirtil, assis près d'un buisson,
Entendit prononcer son nom
Par une voix douce et légère.
Veux-tu m'aimer ? lui dit la voix :
Je suis une brune charmante.
Non, s'écria Mirtil; on n'aime qu'une fois,
Et j'ai Rosine pour amante.

— Pourrais-tu voir, sans t'enflammer,
Mes yeux noirs, mon teint frais et ma bouche mignonne?

— Quand tu serais Vénus, pardonne !
Je ne puis, reprit-il, non, je ne puis t'aimer.
Et la voix poursuivit encore :
Ingrat ! la beauté qui t'adore
Fera désormais ton tourment :
Elle t'enlèvera ta brebis la plus chère.

— Prends même le troupeau; je crains peu ta colère.
Que Rosine me reste ; et je serai content.
Tu la perdras, allait-on dire;
Mais la voix s'interrompt par un éclat de rire.
Mirtil est furieux... il accourt... C'était moi.
Trompeuse, me dit-il, quelle était ton envie?
Pouvais-tu douter de ma foi?
Quand on t'aime un seul jour, c'est pour toute la vie.

LES TOMBEAUX.

—

DAMÈTE ET MILON.

MILON.

J'aperçois dans ce lac, auprès de ces roseaux
Une colonne renversée.

DAMÈTE.

C'était un monument; l'urne est au bord des eaux.

MILON.

O dieux ! quelle scène est tracée
Sur ce marbre où la ronce a jeté ses rameaux !
J'y vois les horreurs de la guerre,
Sous des coursiers fougueux des mourans entraînés,
Les chars des vainqueurs forcenés
Roulant parmi des corps entassés sur la terre...
La tombe que d'un crime on ose ainsi charger
N'est point assurément la tombe d'un berger.

DAMÈTE.

Un berger ! dis un monstre ! il dévasta nos plaines
Comme un brigand farouche, il vint donner des chaînes
A de faibles enfans, à d'innocens pasteurs,
A des vieillards cachés dans leurs humbles chaumières
Foula d'un pied sanglant l'espoir des moissonneurs,
Et sema dans ces champs les membres de nos pères.
Le barbare ! il craignait qu'oublié des humains,
Avec lui chez les morts il n'emportât sa gloire;
Et, pour éterniser sa coupable mémoire,
Ce tombeau que tu vois fut construit de ses mains.

MILON.

Exécrable tyran !... Mais, certes, je l'admire :
Il veut que le passant ait soin de le maudire;
Et voilà maintenant son monument brisé !
La fange est confondue aves ses cendres viles;
Et dans ce vase délaissé
On entend siffler les reptiles !
Qui ne rirait de voir au casque du vainqueur
S'asseoir la grenouille paisible,
Et d'impurs limaçons se traîner sans frayeur
Le long de son glaive terrible ?
Non, je ne voudrais pas de l'or du monde entier,
Si par un crime il fallait le payer :
J'aimerais mieux, en paix avec moi-même,
N'avoir que mes brebis, n'en eussé-je que deux;
J'en immolerais une aux dieux,
Pour bénir leur bonté suprême.

DAMÈTE.

Viens; je veux te montrer un monument plus beau.
Suis-moi jusqu'à la tombe où repose mon père.

MILON.

Il a laissé dans son hameau
Un souvenir que je révère.
Je te suis; Alexis gardera mon troupeau.

DAMÈTE.

Tout ce que tu vois est l'ouvrage
De ses industrieux efforts.
Cette contrée était sauvage;
Il y fit germer des trésors :
C'est lui qui planta ce bocage;
C'est lui qui, pour baigner nos bords,
Attira ce ruisseau de son lointain rivage;
Et voici son tombeau sous ce riant ombrage!
On dirait que, du sein des morts,
Il embellit pour nous son modeste héritage.

MILON.

Ami ! des dieux vengeurs adorons l'équité;
Ils brisent le tombeau d'un tyran détesté,
Qui par les pleurs du monde a signalé sa gloire;
Tandis que ce mortel, cher à l'humanité,
Fait respecter sa cendre et bénir sa mémoire.

LE BAISER GARDÉ.

—

Alain, près de faire un voyage,
Demandait à Misis la faveur d'un baiser;
Sa cruelle maîtresse osa le refuser.
« Va, dit-elle en riant, je le retiens pour gage,
Et tu peux compter, foi d'amour,
Que tu l'auras à ton retour. »
La chose étant ainsi conclue,
Alain part : Misis pleure; elle croyait l'aimer.
Mais le jeune Damon vient à frapper sa vue :
Dès ce premier moment il a su l'enflammer,
Et la fière Misis à ses vœux s'est rendue.
Alain revient, toujours épris;
Il vole chez Misis : « Mon baiser? » L'infidèle
Rougit, baisse les yeux : « Tu vas être surpris :
Pendant ta longue absence, il est venu, dit-elle,
Un autre berger qui l'a pris. »

A L'ÉTOILE DU JOUR.

—

O Vesper! étoile dorée
De la déesse des amours;
Flambeau de la nuit azurée,
Toi qui fais pâlir dans ton cours
Les feux tremblans de l'empyrée :
Ma jeune maîtresse m'attend;
Et Diane dans sa carrière
Ne doit se montrer qu'un instant.
Prête-moi ta douce lumière :
Je ne vais point faire un larcin,
Ni porter ma coupable main
Sur le voyageur solitaire;
Mais j'aime, et la nature entière
Doit favoriser mon destin.

SOIRÉE D'HIVER.

—

L'orage, au gré des aquilons,
Promène dans les airs son humide cortége;
Les fleuves suspendus sont couverts de glaçons;
Et dans la gorge des vallons,
Je ne vois qu'un tapis de neige
Où j'ai vu fleurir les gazons.
Mais l'hiver cessera d'attrister la nature.
Que ne puis-je de même, aux rayons d'un beau jour,
Voir s'éloigner les maux dont m'afflige l'amour!
Sitôt que le printemps ramène la verdure,
La tourterelle dans les bois,
Auprès de son ami, fait résonner sa voix;
Sur un lit émaillé l'onde coule et murmure;
Les cieux d'un doux éclat paraissent s'animer;
On entend sur les fleurs soupirer le zéphyre:
L'air, la terre, les eaux, et tout ce qui respire
Annonce le bonheur d'aimer.
Mais le chant des oiseaux, les fleurs de la prairie,
Rien ne peut me guérir de ma mélancolie.
Si le char du soleil quitte le sein des mers,
Je commence ma triste plainte;
Si du ciel azuré la nuit couvre l'enceinte,
Par de nouveaux soupirs je fatigue les airs.
Heureux le villageois, quand, du haut des montagnes,
Il voit l'obscurité tomber sur les campagnes!
Sa tâche est terminée, il goûte le repos;
Des alimens grossiers sont rangés sur sa table,
Et le plaisir inaltérable
Lui fait oublier ses travaux.
Pour moi, lorsqu'au front des étoiles
La nuit a déployé ses voiles,
Je rêve à mes tourmens; je brûle, je gémis;
Le sommeil ne m'est plus permis;
Je me dis quelquefois : quand cesseront mes larmes?
Quand mes regrets amers n'auront-ils plus de cours?
Ce fantôme adoré m'accompagne toujours;
Rien ne peut effacer l'image de ses charmes;
L'art me prête contre eux d'inutiles secours.
Je revois cette Églé, cette amante fidèle;
Je la revois encor plus belle;
Je sens quelque soulagement
Aux pleurs que je verse pour elle.
Églé! ma douleur te rappelle:
Hélas! c'est le seul bien qui reste à ton amant.
Que me fait le jour qui m'éclaire?
Je n'en jouissais que pour toi :
Que m'importe ce monde où tu n'es plus à moi,
Où ta belle âme est étrangère?
Du plus vil intérêt on y chérit la loi :
L'univers est peuplé d'une foule vulgaire
Qui ne respire que pour soi;
Et la sincérité, la tendresse, la foi,
Pour ces cœurs corrompus ne sont qu'une chimère.
Fuyez leurs jeux et leurs concerts :
Éloignez-vous des lieux où brille l'allégresse,
Chers confidens de ma tristesse,
O mes vers! préférez les plus affreux déserts.
Je veux, au fond des bois, égarer ma pensée;
C'est là que mon amante est partout retracée.

Souvent je crois l'entendre, et ce n'est qu'un ruisseau
Qui baigne, en murmurant, les bords de son rivage :
Souvent je crois la voir, et ce n'est qu'un rameau
Dont les vents agitent l'ombrage.
Assis sur un rocher, et plus morne que lui,
J'invoque, dans mon infortune,
Les astres de la nuit, et le ciel et la lune...
Ils sont sourds, et mon cœur ne trouve point d'appui.
Doux entretiens de ma maîtresse !
Hélas ! qu'êtes-vous devenus?
Une mère... un tyran l'arrache à ma tendresse !
O nymphes de ces bois! vos attraits sont perdus ;
Et vous, qu embellissait sa vue enchanteresse,
Tombez, arbres, tombez ! vous ne la verrez plus !

LE VILLAGE DÉTRUIT.

Enfin je vous revois, délicieux vallons !
Lieux où mes premiers ans coulaient dans l'innocence,
Campagne où régnait l'abondance,
Je reviens fouler tes gazons.
Mes regards vont chercher, du haut de la colline,
Le ruisseau qui fuyait d'une roche voisine,
Intarissable dans son cours,
La ferme cultivée où je passais mes jours,
L'église vénérable et le bois d'aubépine
Qui servait d'asile aux amours...
Comme tout est changé ! Ce ruisseau solitaire
Roule, couvert de mousse, au milieu des roseaux :
On n'entend sur ses bords que les tristes vanneaux,
Et ce haut peuplier, dont la feuille légère
Frémit autour de ses rameaux.
Sur le rivage de cette onde,
Je prétendais fixer ma course vagabonde :
Je voulais, heureux casanier,
Vivre avec mes voisins dans une paix profonde,
Les attirer souvent auprès de mon foyer,
Végéter dans l'insouciance,
Et vieillir sous le marronnier
Dont la cime touffue ombragea mon enfance.
Combien de fois sous son berceau,
Qui maintenant protége une triste bruyère,
J'ai vu les jeux naïfs des filles du hameau,
Les danses qu'on formait sous les yeux d'une mère,
Les prix donnés par un vieillard,
Et leur gaîté sans feinte, et leurs plaisirs sans art :
Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux,
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnaient la bergerie !

Dans cette friche inculte où rampe le chardon,
Le pasteur vertueux avait son presbytère :
C'était un bon vieillard adoré du canton,
Occupé des devoirs de son saint ministère,
Riche avec peu de bien, n'ayant d'ambition
Que celle d'aider la misère.
A tous les malheureux il ouvrait sa maison ;
Sa bourse leur était commune.
De jeunes orphelins, des soldats mutilés,
Et d'humbles passagers, jouets de l'infortune,
Près de son feu, l'hiver, se trouvaient rassemblés.
Tous ces rebuts de l'indigence
A sa table frugale étaient sûrs d'être admis,
Et recevaient l'accueil qu'après sa longue absence
On fait au meilleur des amis.

Ici, du magister la demeure bruyante
A fait place aux buissons qui bordent le chemin
De leur muraille verdoyante.
Dès qu'il paraissait le matin,
Les enfans, à sa voix paisible ou menaçante,
Étaient instruits de leur destin.
Quand parfois un bon mot s'échappait de sa bouche,
Son front épanoui brillait d'un ris flatteur;
Mais il inspirait la terreur
Sitôt qu'il reprenait son air dur et farouche.
Ses grands talens le rendaient vain ;
Car il se connaissait un mérite suprême :
Il savait lire, écrire, et chanter au lutrin,
Prédire la marée, arpenter un terrain;
Il chiffrait aisément, et le bruit courait même
Qu'il savait un peu de latin.

Sa gloire a disparu, triste effet de la guerre !
Le toit qu'il habitait n'entend plus ses accens.

Plus loin sur ses débris, un feston de lierre
Attirait les regards des avides passans.
Là, le joyeux convive, en buvant à la ronde,
Débitait son histoire et réglait le canton.
Là, tout en gouvernant le monde,
Le grave politique oubliait sa raison.
J'aime à me rappeler encore
L'humble appareil de ce réduit,
Le mur blanc, le plafond sonore
Le meuble savamment construit,
Servant le jour d'armoire, et d'alcôve la nuit;
Le jeu de l'oie, et les images,
Les foyers égayés, dans la belle saison,

D'une tenture de feuillages.
Et le chambranle orné de tasses du Japon,
Qui du temps ennemi laissaient voir les ravages,
Et l'horloge de bois suspendue au salon.
Agréable séjour! ta rustique opulence,
Qui donnait à chaque buveur
Un soupçon de son importance,
N'a pu retarder ton malheur.
Le bûcheron sous la tonnelle
Ne va plus dire sa chanson,
L'épouse du fermier, raconter sa nouvelle :
L'artisan, pour l'entendre, immobile auprès d'elle,
N'a plus le coude à table et les mains au menton,
Et l'hôte, à les servir prodigue de son zèle,
Ne fait plus circuler l'écumante boisson.

Maintenant exilés dans les champs du tropique,
Ils vont s'ensevelir au fond de ces déserts,
Où les flots irrités de la mer Atlantique
De leurs mugissemens épouvantent les airs.
Quel contraste à leur vue offrira ce rivage!
Des traits de feu tombant d'un soleil sans nuage,
Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons,
Un marécage impur et fertile en poisons,
Des animaux cruels, l'homme encor plus sauvage!
Combien de fois, dans ces prisons,
Ils regretteront leur village,
Et la fraîcheur de son bocage,
Et son ruisseau limpide et ses riches vallons!

Qu'ils ont maudit le jour où, loin de leur patrie,
Ils fuyaient sous un nouveau ciel!
Que de pleurs en quittant leur cabane chérie!
Comme ils tournaient les yeux vers ce toit paternel!
En proie à la flamme ennemie!
L'adieu qu'ils lui disaient devait être éternel.
Près de s'en séparer, leur troupe fugitive
Y retournait, pleurait, baisait encor la rive.
Hélas! s'écriaient-ils dans leurs sanglots amers,
Sur des bords inconnus nous trouverons peut-être
Un asile semblable au lieu qui nous vit naître :
Mais comment traverser ces effroyables mers?
Un vieillard, le premier, s'approcha du rivage.
Il pleurait, mais pour eux; car le monde nouveau,
Dont l'espoir flattait son courage,
Était au delà du tombeau.
Sa fille, jeune objet embelli par ses larmes,
De ses débiles ans unique et cher appui,
Morne et les yeux baissés, marchait auprès de lui,
Et fuyait pour toujours un amant plein de charmes.
Une mère éplorée exhalait sa douleur,
Frappait de ses deux mains ses mamelles tremblantes,
Pour ses tendres enfans priait un Dieu vengeur,
Les couvrait de baisers et de larmes brûlantes,
Et sentait son amour accru par le malheur.

Ils partaient : avec eux s'éloignaient l'industrie,
La piété, l'amour, la franche loyauté,
Le zèle bienfaisant de l'hospitalité :
Et toi, divine poésie,
Source d'inquiétude et de félicité,
Toi que l'ignorance décrie,
Toi qui m'enorgueillis dans mon obscurité,
Tu portais loin de nous le flambeau du génie.
Ah! soit que du midi tu charmes les climats,
Soit qu'au monde polaire, assiégé de frimas,
Tu fasses de tes airs entendre l'harmonie,
Puisses-tu consoler la triste humanité,
Aux aveugles mortels montrer la vérité,
Et leur faire oublier les peines de la vie!

A MES AMIS.

L'hiver, à pas lents,
Descend des montagnes,
Et ses voiles blancs
Couvrent nos campagnes;
Les frimas nouveaux
Ont chassé Pomone;
Comus abandonne
Les rians berceaux,
Où, pendant l'automne,
Le jus de la tonne
Coulait à longs flots.
L'indiscret Zéphyre
Ne va plus redire
Aux prochains vallons
Les folles chansons
Que Bacchus inspire
A ses nourrissons.
Amis, vos pénates
Vous servent d'abris,
Pendant que j'écris
Ces rimes ingrates;
Près de vos foyers,
Tristes casaniers,
Brûlant un vieux hêtre,
Vous dites peut-être :
O douce saison!
Quand tes hirondelles
M'inviteront-elles
A fuir ma prison?
Quelque lourd volume

Occupe vos yeux :
Un travail poudreux,
Sans fruit, vous consume.
A quels soins, hélas!
Votre âme se livre,
Dans l'espoir de vivre
Après le trépas!
Le printemps s'efface
Et se reproduit;
Mais rien ne remplace
Le plaisir détruit;
Le volage fuit
Sans laisser de trace.
Ah! qu'au gré du temps
Ma muse périsse;
Mais que je jouisse
De tous mes instans!
Parfumons nos têtes;
Et dans un festin,
Au bruit des tempêtes,
Chantons nos conquêtes,
L'amour et le vin.
Pendant que la neige,
De ses tourbillons,
Blanchit nos maisons
Que l'hiver assiége,
Demeurons assis
Près de nos bergères,
Et dans nos pleins verres
Noyons les soucis.
Dans la tombe noire,
Quand j'irai sans gloire
Joindre mes aïeux,
Je veux qu'on publie :
Il n'eut point l'envie
D'illustrer sa vie;
Mais il fut heureux.

LIVRE TROISIÈME.

L'ÉCOLIER-MAÎTRE.

Lorsque l'étoile du matin
Versait sa lumière dorée,
Je vis en songe Cythérée,
Qui tenait son fils par la main.

L'enfant, près de ma souveraine,
Marchait d'un pas mal affermi.
« Berger, dit-elle, mon ami,
Voilà mon fils que je t'amène;

Dans l'art du chant, dans l'art des vers
Je viens te prier de l'instruire. »
Alors me payant d'un sourire,
Elle s'éleva dans les airs.

Moi, d'abord je me mets à dire
Les hymnes du sacré vallon :
Je montre au dieu comme Apollon
Promène ses doigts sur sa lyre.

Je me plais à l'entretenir
Sur l'idylle, et sur l'élégie,
Sur tous les chants de l'Aonie :
C'était à ne jamais finir.

Bientôt ennuyé de m'entendre,
Il me dit : « Tout cela n'est rien;
Mon savoir vaut mieux que le tien,
J'ai bien autre chose à t'apprendre. »

Puis, d'une voix pleine d'attraits,
Il m'enseigna comment on aime.
Dieux! avec quelle ardeur extrême
J'étudiai tous ses secrets!

Muses, pardonnez si j'oublie
Ce que j'appris avant ce jour :
Mais pour la leçon de l'Amour,
Je ne l'oublîrai de ma vie.

PROMENADE DU MATIN.

Quel charme a pénétré mon cœur!
Je renais avec la nature;
Le doux aspect de la verdure
Semble dissiper ma langueur;
Le muguet et la primevère
Couronnent le front des coteaux;
La rose embaume les berceaux
Couverts des feux de la lumière;
Et sur le bord de ces ruisseaux,
Où le ramier se désaltère,
L'aubépine ouvre ses rameaux...
Noirs soucis! un moment fuyez de ma pensée,
Mes yeux contempleront ce tranquille élysée,
Tandis que le soleil s'élève radieux
Du sein de la mer écumante,

Et laisse flotter dans les cieux
Sa chevelure étincelante.
Comme à l'ombre des bois ce limpide canal
Promène sa nappe ondoyante!
Comme la jonquille tremblante
S'incline auprès de son cristal!
O fleur aimable et passagère!
Nous n'avons, comme toi, qu'un rapide destin;
Les ans viendront flétrir l'innocente bergère
Dont tu vas parfumer le sein.
Moi-même, consumé d'une tristesse amère,
Je péris, je m'éteins sur des bords étrangers:
Bientôt, peut-être, aux vents légers
J'abandonnerai ma poussière.
Celle que j'adorais n'est plus:
Mes mânes, dans ces lieux, gémiront inconnus;
Et sur ma tombe solitaire,
Les pleurs d'aucun ami ne seront répandus.

Ah! détourne de moi ta flèche meurtrière!
Mort cruelle, épargne mes jours!
Ma sœur n'est pas ici pour fermer ma paupière:
Je ne puis d'une tendre mère
Implorer les derniers secours.
Respecte ma frêle jeunesse!
Quel crime ai-je commis? Je révère les dieux:
Grâces à leur bonté, mon cœur religieux
Ne s'est point écarté des lois de la sagesse;
Je n'ai point exhalé le blasphème odieux.
Si tu comptes mes ans, l'importune vieillesse
Ne songe pas encore à blanchir mes cheveux.
Quand l'âge dans mon cœur éteindra l'espérance,
Quand de mes vieux récits j'amuserai l'enfance,
Alors il sera temps de passer l'Achéron,
Et d'aller visiter l'empire de Pluton.
Mais j'ai quelques momens encore
A donner aux tendres Amours:
Le feu qui dans mon sein recommence d'éclore
Semble m'annoncer d'heureux jours.
Dieux! laissez un poète à sa douce manie!
Il en est tant parmi les morts!
N'avez-vous pas aux sombres bords
Le chantre de Corinne et l'amant de Délie?
Si vous me conservez, j'irai, dans mes transports,
Publier en tous lieux que je vous dois la vie:
C'est à l'auguste poésie
Que la gloire ouvre ses trésors:
Vous seriez moins fameux, sans les divins accords
De la Grèce et de l'Ausonie.

Si mon Églé vivait, ranimé dans son sein,
Je n'aurais plus de vœux à faire:
Le nocher ténébreux m'appellerait en vain;
Retenu par Églé, les arrêts du Destin
Ne m'empêcheraient pas de revoir la lumière:
Mais vous l'avez frappée, impitoyables dieux!
Eh! qui la chantera, si je tombe avec elle?
Qui peindra sa grâce immortelle
Sans cesse présente à mes yeux?
Qui peindra le moment où sa tête penchée
Se précipitait aux enfers,
Lorsqu'on vit du soleil la lumière cachée,
Les buissons de larmes couverts,
La fleur de sa tige arrachée;
Que les vents aux bosquets apprirent mes malheurs,
Que les bosquets tremblans aux ruisseaux les redirent,
Que de mes longs sanglots les rochers tressaillirent,
Et que l'Olympe même en répandit des pleurs?

O santé bienfaisante! écoute ma prière;
Mes chants attesteront ton appui salutaire!
Blonde Cérès! à tes autels
Je veux attacher des guirlandes;
Et vous, mes lares paternels,
Vous aurez aussi des offrandes.
Un lait pur, épanché pour vous,
Coulera d'un vase d'argile:
O mes dieux! dans mon humble asile,
Je n'ai point d'aliment plus doux.

Tu seras célébré, toi qui charmes nos peines!
Dieu du vin! sur l'Etna je te peindrai naissant:
On verra dans mes vers les armes indiennes
Tomber devant le chœur de tes joyeux Silènes;
Lycurgue t'opposer un délire impuissant,
Et Penthée, égorgé par sa mère en furie,
Du mépris de ton culte expier la folie.
Le lierre autour de toi formera des festons;
Je veux orner ton front d'une mitre éclatante,
Et ton pied dégagé de ta robe flottante,
Au bruit du tambourin, frappera les gazons.

LE SACRIFICE DES PETITS ENFANS.

MIRTIL ET CHLOÉ.

Le tendre enfant Mirtil, au lever de l'aurore,
Vit la plus jeune de ses sœurs
Tristement occupée à rassembler des fleurs.
En les réunissant, Chloé mêlait ses pleurs
Aux larmes du matin qui les baignaient encore.
Elle laissa couler deux ruisseaux de ses yeux,
Sitôt qu'elle aperçut son frère.

CHLOÉ.

Hélas! Mirtil, bientôt nous n'aurons plus de père,
Que notre sort est douloureux!

MIRTIL.

Ah! s'il allait mourir, ce père qui nous aime,
Ma sœur, il est si vertueux!
Il a tant d'amour pour les dieux!

CHLOÉ.

Oui, Mirtil, et les dieux devraient l'aimer de même.

MIRTIL

O ma sœur! comme ici tout me paraît changer!
Comme tous les objets semblent dans la tristesse!
En vain mon agneau me caresse;
Depuis cinq jours je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger.
Vainement mon ramier s'approche de ma bouche;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci:
Enfin, ce que j'aimais n'a plus rien qui me touche.
Mon père! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! il t'en souvient, mon frère!
Cinq jours bien longs se sont passés
Depuis que sur son sein nous tenant embrassés,
Il se mit à pleurer...

MIRTIL.

Oui, Chloé! ce bon père!
Comme il devint pâle et tremblant!
« Mes enfans, disait-il, je suis bien chancelant,
Laissez-moi... je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit:
Depuis ce temps il s'affaiblit,
Et tous les jours son mal augmente.

CHLOÉ.

Écoute quel est mon dessein:
Si tu me vois de grand matin
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au dieu des bergers j'en veux faire une offrande.
Notre mère nous dit toujours
Que les dieux sont clémens, qu'ils prêtent leurs secours
Aux simples vœux de l'innocence:
Moi, je veux du dieu Pan implorer la clémence.
Et vois-tu cet oiseau, mon unique trésor?
Eh bien! je veux au dieu le présenter encor.

MIRTIL.

O ma sœur! attends-moi; je n'ai qu'un pas à faire;
De mes fruits les plus beaux j'ai rempli mon panier,
Je vais l'aller chercher; et pour sauver mon père,
Je veux y joindre mon ramier.

Ces mots finis, il court, va saisir sa richesse,
Et sous un poids si doux, il revole à l'instant.
Il souriait en le portant,
Tour à tour agité d'espoir et de tristesse.
Les voilà tous deux en chemin,
Pour arriver aux pieds de la statue.
Elle se présentait sur un côteau voisin,
Que des pins ombrageaient de leur cime touffue.
Là, s'étant prosternés devant le dieu des champs,
Ils élèvent vers lui leurs timides accens.

CHLOÉ.

Daigne, ô dieu des bergers, agréer mon offrande,
Et laisse-toi toucher aux pleurs que je répands!
Tu vois, je n'ai qu'une guirlande;
A tes genoux je la suspends:
J'en ornerais ton front si j'étais assez grande.
O dieu! rends notre père à ses pauvres enfans!

MIRTIL.

Conserve ce bon père! ô dieu! sois-nous propice!
Voilà mes plus beaux fruits que j'ai cueillis pour toi;
Si mon plus beau chevreau n'était plus fort que moi,
J'en aurais fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux,
Si tu vois en pitié deux enfans malheureux.

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre père endure.
Quel don peut te fléchir?... Tiens, voilà mon oiseau!
C'est pourtant tout mon bien; ô Pan! je te le jure:
Vois; il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan! que faut-il pour te plaire?
Regarde mon ramier; je le vais appeler.
Veux-tu sa vie? elle m'est chère:
Mais pour que tu sauves mon père,
Je vais... oui, dieu puissant! je vais te l'immoler.

Et leurs petites mains tremblantes
Saisissent des oiseaux les ailes frémissantes.
Déjà, glacés de crainte, ils détournaient les yeux
Pour commencer leurs sacrifices.
Mais une voix s'élève: « Enfans trop généreux!
Arrêtez! l'innocence intéresse les dieux.
Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices!
Je rends votre père à vos vœux. »
Leur père fut sauvé: ce jour même avec eux,
Il alla du dieu Pan bénir la bienfaisance;
Il passa de longs jours au sein de l'abondance;
Et vit naître les fils de ses petits-neveux.

L'ABSENCE.

—

Des hameaux éloignés retiennent ma compagne.
Hélas! dans ces forêts qui peut se plaire encor?
Flore même à présent déserte la campagne,
Et loin de nos bergers l'Amour a pris l'essor.

Doris vers ce côteau précipitait sa fuite,
Lorsque de ses attraits je me suis séparé:
Doux Zéphyr! si tu sors du séjour qu'elle habite,
Viens; que je sente au moins l'air qu'elle a respiré.

Quel arbre, en ce moment, lui prête son ombrage?
Quel gazon s'embellit sous ses pieds caressans?
Quelle onde fortunée a reçu son image?
Quel bois mélodieux répète ses accens?

Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
Ou le nœud du ruban qui lui presse le sein,
Ou sa robe légère, ou sa molle chaussure,
Ou l'oiseau qu'elle baise et nourrit de sa main!

Rossignols, qui volez où l'amour vous appelle,
Que vous êtes heureux! que vos destins sont doux!
Que bientôt ma Doris me verrait auprès d'elle,
Si j'avais le bonheur de voler comme vous!

Ah! Doris, que me font ces tapis de verdure,
Ces gazons émaillés qui m'ont vu dans tes bras,
Ce printemps, ce beau ciel, et toute la nature,
Et tous les lieux enfin où je ne te vois pas?

Mais toi, parmi les jeux et les bruyantes fêtes,
Ne vas point oublier les plaisirs du hameau,
Les champêtres festons dont nous parions nos têtes,
Nos couplets ingénus, nos danses sous l'ormeau!

O ma chère Doris, que nos feux soient durables!
Il me faudrait mourir, si je perdais ta foi.
Ton séjour t'offrira des bergers plus aimables;
Mais tu n'en verras point de plus tendres que moi.

Que ton amant t'occupe au lever de l'aurore,
Et quand le jour t'éclaire, et quand il va finir.
Dans tes songes légers, qu'il se retrace encore,
Et qu'il soit, au réveil, ton premier souvenir.

Si mes jaloux rivaux te parlaient de leur flamme,
Rappelle à ton esprit mes timides aveux:
Je rougis, je tremblai; tu vis toute mon âme
Respirer sur ma bouche et passer dans mes yeux.

Et maintenant, grands dieux! quelle est mon infortune!
De mes plus chers amis je méconnais la voix,
Tout ce qui me charmait m'afflige et m'importune;
Je demande Doris à tout ce que je vois.

Tu reposais ici; souvent dans ce bocage,
Penché sur tes genoux, je chantais mon amour:
Là, nos agneaux paissaient au même pâturage;
Ici, nous nous quittions vers le déclin du jour.

Revenez, revenez, heures délicieuses,
Où Doris habitait ces tranquilles déserts.
L'écho répétera mes chansons amoureuses,
Et sur ma flûte encor je veux former des airs.

LA FÊTE DE PAN.

—

Un jour, dans la saison des fleurs,
Tous les bergers et leurs compagnes,
Pour fêter le dieu des pasteurs,
S'assemblèrent dans les campagnes.
Après le sacrifice, on mit sur des gazons
Du vin, des fruits et du laitage;
On but à pleine coupe, et l'on dit des chansons.
Les vieillards réjouis parlaient de leur jeune âge:
Philète se vanta que jadis au hameau
Nul berger, comme lui, n'enflait un chalumeau.
Tout le cercle, à ces mots, désira de l'entendre:
Sa flûte était chez lui, Tytire l'alla prendre:
Pendant ce temps, Lamon les pria d'écouter
Une aventure assez jolie
Qu'il avait ouï raconter
A des bergers de l'Arcadie.

Syrinx était anciennement
Une bergère jeune et belle,
Gardant ses brebis sagement,
Jouant avec son chien fidèle,
Chantant parfois modestement
Une chansonnette nouvelle,
Et fuyant tout engagement.
Pan, qui voyait cette cruelle
Comme il nous voit présentement,
Devint épris d'amour pour elle,
Et se promit facilement
De dompter sa fierté rebelle.
Pour les dieux, vaincre une mortelle

Paraît l'ouvrage d'un moment.
Il lui parla de son tourment;
Mais Syrinx, avec un sourire,
Dit qu'il se plaignait vainement,
Et qu'un dieu fait comme un satyre
Ne serait jamais son amant.
Pan, courroucé de cet outrage,
Veut la saisir entre ses bras;
Elle court au prochain rivage,
Et tombe, en faisant un faux pas,
Parmi les joncs d'un marécage.
Le dieu brise tous les roseaux...
O douleur ! il voit la bergère,
Transformée en tige légère,
Périr sous les coups de sa faux;
Alors, honteux de sa furie,
Il joignait les joncs inégaux,
Et son souffle à leurs chalumeaux
Cherche encor à rendre la vie.

Ce conte était fini, quand Tityre arrivant
Mit la flûte aux mains de son père.
Philète n'en jouait plus guère,
Et lui-même avouait que sa flûte souvent
Demeurait suspendue aux murs de sa chaumière.
Il commença d'abord un prélude savant :
Tantôt il exprimait la tempête qui gronde;
Tantôt il imitait le murmure du vent
Qui vole en se jouant sur la glace de l'onde.
Puis il montra les airs qui plaisent aux troupeaux;
Il enflait pour les bœufs le son de ses pipeaux;
Il le rendait plaintif pour la brebis timide,
Pesant pour les taureaux, pour les agneaux, rapide,
Clair et perçant pour les chevreaux.
Enfin, du dieu Bacchus il chanta les louanges :
Dryas représenta la fête des vendanges;
Il feignait en dansant de couper le raisin,
De le porter dans des corbeilles,
Et de fouler la cuve et d'entonner le vin,
Et de boire le jus des treilles.
Il rendait si bien ces tableaux,
Qu'on croyait voir le vin, les cuves, les tonneaux,
Et Dryas vidant les bouteilles.
Ensuite, un jeune couple offrit un jeu charmant :
Daphnis contrefit Pan, et Chloé, la bergère.
Il la suppliait humblement;
Elle riait de sa prière,
Et s'enfuyait légèrement;
Il suivait sa course légère,
Et sur le bout des pieds sautait pour contrefaire
Les pas de chèvre de l'amant.
Chloé fit semblant d'être lasse,
Et se cacha dans un verger;
Daphnis feignit aussi d'avoir perdu sa trace,
Et prit la flûte du berger.
Tour à tour il faisait entendre
Des sons doux et plaintifs, comme pour la toucher,
Des sons passionnés, comme d'un ami tendre,
Et des sons animés, comme pour la chercher.

La lune qui brillait à travers le feuillage,
De ces jeux innocens vint terminer le cours.
En quittant du dieu Pan le vénérable ombrage,
Le couple, au pied de son image,
Promettait de s'aimer toujours.
Mais vraiment, dit Chloé, ce dieu, c'est un volage;
On lui prête bien des amours;
On dit qu'à tourmenter des nymphes de bocage
Il s'amuse encor tous les jours :
On ne peut s'y fier : si tu m'étais parjure,
Il se rirait de mon injure;
Dût ta foi s'engager à plus d'objets nouveaux
Que sa flûte n'a de pipeaux!
Jure par la brebis qui t'a servi de mère
D'être fidèle à ta bergère.
Daphnis, touché de sa frayeur,
Jura par sa brebis chérie
D'aimer Chloé toute sa vie,
Et de perdre le jour s'il n'avait plus son cœur.

L'ERMITAGE.

J'ai long-temps cherché le bonheur :
J'ai connu des humains les faveurs mensongères,
Et l'espoir entouré de brillantes chimères,
Et le chagrin réel, et le plaisir trompeur.
Aujourd'hui qu'une humble fortune
Assure ma félicité,
O ciel! si ma voix t'importune,
Si quelquefois encor j'implore ta bonté,
Permets que le jus de mes treilles
Tous les ans baigne mon pressoir,
Que mes fruits abondans garnissent mes corbeilles,
Et que chaque moisson surpasse mon espoir!

Devant ma solitude humblement décorée,
Des jasmins odorans formeront des berceaux;
Sur ses murs couverts d'arbrisseaux,
Je cueillerai la pèche et la prune azurée :
Près de là, sur un tertre ombragé d'amandiers,
Un ruisseau répandra son onde fugitive;
La timide colombe et l'essaim des ramiers,
Pour se désaltérer, descendront sur sa rive.

ille oiseaux, attirés dans ce riant séjour,
Viendront des bois et des campagnes
Gazouiller pendant tout le jour,
Et d'une branche à l'autre appeler leurs compagnes.
Heureux, et jouissant d'un tranquille repos,
Tantôt, sur mes rochers sauvages,
Je verrai grimper les chevreaux,
Et les béliers bondir dans mes gras pâturages;
Tantôt, l'œil égaré sur la plaine des mers,
Je verrai les Tritons, dans ces routes liquides,
Poursuivre, en se jouant, les blondes Néréides,
Et le char de Phébus quitter les flots amers.
Au premier rayon de l'aurore,
Sur les côteaux fleuris que sa pourpre colore,
J'irai me parfumer des vapeurs du matin;
Ou, vers le haut du jour, dans mes forêts profondes,
Guidé par le ruisseau qui se perd dans leur sein,
J'entendrai le doux bruit du zéphyr et des ondes.
Vous le savez, grands dieux! je ne demande pas
L'or qui du Nouveau-Monde enrichit les climats;
La médiocrité suffit aux vœux du sage:
Mais que ma jeune amante accompagne mes pas;
Que je puisse, auprès d'elle assis sur ce rivage,
En regardant les flots, la tenir dans mes bras;
Que, mollement bercé sur ma couche paisible,
Je goûte un doux sommeil au bruit de l'aquilon;
Que je chante gaîment, quand l'ouragan terrible
Verse un torrent de pluie autour de ma maison.

Je veux, dans mon champêtre asile,
Planter la tendre vigne et dresser mes pommiers,
Presser de l'aiguillon le bœuf lourd et tranquille,
Et, la serpe à la main, tailler mes espaliers.
Ma flûte appellera le chevreau téméraire,
Si, loin de mes troupeaux, je le vois s'écarter:
Il me sera doux d'emporter
Le jeune et faible agneau délaissé par sa mère.

O vous, amans de l'âge d'or!
Habitans fortunés des paisibles campagnes!
Vous ne connaissiez de trésor
Que les bois, les vergers, les champs et vos compagnes;
Vous donniez des raisins, des lis éblouissans,
Des violettes printanières,
Qui brillaient sur l'osier tissu par vos bergères;
Et pour ces rustiques présens,
Au fond des antres solitaires,
L'amour vous réservait des baisers innocens.
Une nymphe avait pour parure
Sa pudeur et sa nudité:
On ne savait point l'art de farder la nature
Et de déguiser la beauté.
Sous le règne aimable d'Astrée,
L'homme voyait les dieux, jaloux de son bonheur,
Descendre jusqu'à lui du sein de l'empyrée:
Apollon même était pasteur.

Vivons pour nous, Doris, et bravons le vulgaire;
Que l'univers me blâme, et que je sois heureux!
Je ne rougirai point d'habiter ma chaumière,
De garder mes troupeaux et d'atteler mes bœufs,
Et d'enfoncer le soc dans la plaine légère.
Eh! quel ambitieux, épris de vains lauriers,
S'il pouvait posséder tes charmes,
Oserait préférer le tumulte des armes
Et les champs de carnage où volent les guerriers?
Qu'il traîne, ah! j'y consens, leur dépouille sanglante,
Qu'à son char de triomphe il enchaîne des rois:
Moi, quand mon cœur battra pour la dernière fois,
Je presserai ta main d'une main défaillante.
Qu'il devienne opulent, celui qui fend les airs
Pour fatiguer ses jours sur de lointains rivages!
Je veux vieillir dans ces déserts,
Et je bornerai mes voyages
A parcourir les bords des ruisseaux toujours clairs,
Ou ces vallons, ou ces bocages.

Si de nos ans légers l'or prolongeait le cours,
Je voudrais l'amasser avec un soin avare,
Et, près de descendre au Ténare,
Le donner à la Mort pour racheter mes jours.
Mais si la fortune éphémère
Ne peut reculer nos tombeaux,
Irai-je abandonner mes tranquilles berceaux
Et le bonheur de ne rien faire,
Pour m'occuper sans fruit de pénibles travaux?
Faut-il, pour un peu de fumée,
A l'inconstante renommée
Vendre follement mon repos?
Faut-il, pour découvrir des vérités nouvelles,
M'élancer, comme Icare, aux campagnes des airs,
Et quitter les routes mortelles,
Pour aller tomber dans les mers?
Que me sert de franchir, dans mon vol téméraire,
Le mur qu'entre elle et moi la nature a placé;
De savoir si jadis le monde a commencé,
S'il doit s'écrouler en poussière,
Et si tout va se perdre au sein de la matière;
Et s'il est un pays où brûlent les Titans,
Où la fière Alecto fait siffler ses serpens,
Où l'on entend hurler les gueules de Cerbère?
Oh! que j'aime bien mieux, à l'ombre des forêts,
Couché sur la mousse légère,
Dans une coupe de fougère
Verser un nectar doux et frais!
Tandis que je bois à longs traits,

Le char du dieu de la lumière
S'élève au céleste palais,
Et, dans sa course passagère,
Le Temps emporte mes regrets.

Un jour, je n'aurai plus qu'un reste de moi-même :
Un jour, engourdi par les ans,
Je craindrai d'avouer que j'aime,
Et la troupe de Ris fuira mes cheveux blancs :
Alors en vain on vous rappelle,
Jeunesse, amour, plaisir, jeux folâtres et doux !
Alors, d'une main qui chancelle,
On cherche à réparer l'affront du Temps jaloux,
Et tristement on renouvelle
L'histoire de Baucis et de son vieil époux.
Et vous, charmantes sœurs, vous que j'ai caressées,
Muses ! vous cesserez de répondre à ma voix :
Ma verve doit tarir dans mes veines glacées,
Et mon luth amoureux discorder sous mes doigts.

Jouissons de l'heure présente,
Sans nous inquiéter des maux de l'avenir :
Quand mes yeux auront vu finir
Ces jours délicieux où tu fus mon amante,
J'en chérirai le souvenir.

LA BERGÈRE PERDUE.

Ma Doris un jour s'égara ;
Je dis : « Qu'on coure en diligence !
A celui qui la trouvera
Je promets une récompense.

» Dans les bocages d'alentour,
Vous pourrez découvrir ses traces :
Elle est brune comme l'Amour,
Elle est faite comme les Grâces. »

A peine j'achevais ces mots,
Qu'elle-même s'est approchée,
Dans le plus épais des berceaux
Par malice elle était cachée.

« Voici, dit-elle, ta Doris
Que je remets en ta puissance ; »
Puis elle fit un doux souris,
Et demanda sa récompense.

LA VEILLÉE DE VÉNUS.

Le printemps, parfumé des plus douces odeurs,
Est descendu des cieux sur un trône de fleurs.
Le redoutable hiver, à la faveur des ombres,
Vient quelquefois encor visiter nos climats :
On l'a vu dans les champs ouvrir ses ailes sombres,
Et montrer à l'aurore un voile de frimas :
Les orages grondaient dans les forêts plaintives,
Et l'Océan, battu par les vents en courroux,
Avec un bruit affreux retombait sur ses rives.
Mais le printemps sourit, et l'air devient plus doux :
L'ombre déjà commence à descendre du hêtre ;
On entend des bosquets la musique champêtre,
La flûte des bergers réjouit les échos ;
Les prés sont colorés de mille fleurs nouvelles ;
Le soleil, d'un regard, enflamme les côteaux,
Et les ruisseaux tremblans roulent des étincelles.

Zéphyr s'élève ; il a brisé ses fers :
Le char doré du souverain des ondes
Sillonne en paix le sein des flots amers ;
On voit bondir sur ces plaines profondes
Et les Tritons et les filles des mers :
Du haut des monts, les folâtres Naïades
Versent leurs eaux en brillantes cascades ;
Et les Sylvains, les Faunes, les Dryades
Dansent en foule au bruit de leurs concerts.
C'est maintenant que les cœurs se confondent,
Que les soupirs et les yeux se répondent,
Que les Amours règnent sur l'univers !
Dans ce beau jour, la terre fécondée
Par son hymen avec le dieu des airs,
De toutes parts jette ses rameaux verts,
Et boit les flots d'une céleste ondée.

Vénus donne aux vergers l'éclat de leurs couleurs ;
C'est elle qui nourrit de ses douces mamelles
Tous ces germes nouveaux d'où s'échappent les fleurs,
Et que les vents légers caressent de leurs ailes.
Vénus a prodigué les perles du matin,
Qui de la jeune rose ont fait enfler le sein ;
Sous des berceaux de myrte elle a conduit les Grâces :
L'Amour nu, désarmé, badine sur ses traces.
Qui croira que sans traits il est moins dangereux ?
Nymphes ! défiez-vous de son air d'innocence.
Craignez surtout l'Amour quand il est sans défense :
S'il paraît moins à craindre, il ne blesse que mieux.

Du monde heureux n'altère point la joie,

Chaste Diane, épargne nos forêts!
Sur ces oiseaux dont la voix se déploie
Qu'aucun chasseur n'ose lancer des traits.
Vénus voudrait t'inviter à sa fête;
Mais ta pudeur rougirait de ses jeux.
Durant trois nuits, son cortége amoureux,
Le thyrse en main, et des fleurs sur la tête,
Parcourt des bois les sentiers ténébreux.
Là vont errer les nymphes des campagnes,
Celles des eaux et celles des montagnes;
Palès et Flore y portent leurs bouquets;
Bacchus y vient; et, par un chant profane,
Le dieu des vers anime nos banquets.
Fuis cette orgie; éloigne-toi, Diane;
Laisse Vénus habiter tes bosquets.

L'éther s'est répandu dans les veines du monde;
Il y fait circuler son feu générateur:
Les germes sont remplis de sa molle chaleur,
Et par mille canaux la sève se féconde.
Oh! comme les berceaux sont baignés de fraîcheur!
Le muguet argenté, la violette obscure,
Embaument les gazons de leur douce vapeur,
Et le lilas, chargé de ses touffes en fleur,
Laisse à peine flotter sa modeste verdure.

La tourterelle aux échos d'alentour
Fait le récit de sa peine amoureuse;
Le rossignol, loin des rayons du jour,
Confie aux bois sa plainte harmonieuse;
Sur le genêt, sur la rose épineuse,
Tout vit, tout aime, et tout chante l'Amour.
Fils de Vénus! le printemps t'a vu naître.
C'est au milieu de nos vertes forêts,
C'est sur les monts, dans un vallon champêtre,
Que, faible encor, tu fis voler tes traits:
Bientôt ton arc épargna les génisses;
Il s'essaya sur de tendres beautés,
Sur le jeune homme épris des voluptés,
Sur les guerriers couverts de cicatrices,
Sur les vieillards vers la tombe emportés.
Par toi, la vierge innocente et craintive
Sut endormir ses jaloux surveillans,
Et, se glissant dans sa marche furtive,
Vers son ami guida ses pas tremblans.

Descends, Amour! descends à notre orgie!
Mais viens sans arme, éloigne ton flambeau;
Veille aux bergers, veille à la bergerie;
Que le pasteur laisse errer son troupeau,
Et que la main qui tournait le fuseau
Cueille aujourd'hui les fleurs de la prairie!

Je veux, dans un repas charmant (1),
Entourer ma coupe de roses:
Vénus en fait son ornement.
Au siècle des métamorphoses,
La déesse les vit écloses
Du sang vermeil de son amant.
Quand l'Amour danse avec les Grâces,
La rose orne ses beaux cheveux;
La rose est le plaisir des dieux;
Le Zéphyre en est amoureux,
Et Flore en parfume ses traces:
On aime à cueillir ses boutons,
Malgré leur épine cruelle;
Les Muses la trouvent si belle,
Qu'elle est l'objet de leurs chansons.

Mais elle ira bientôt parer le noir rivage:
O mes amis! comme elle on nous verra finir;
Eh! que laisserons-nous après ce court passage?
Une ombre, un peu de cendre, un léger souvenir.
A quoi sert d'embaumer nos dépouilles mortelles?
Et sur de vains tombeaux pourquoi semer des fleurs?
C'est tandis que la vie anime encor nos cœurs,
Qu'il faut nous couronner de guirlandes nouvelles.

Profitons du jour serein
Que ramène la nature:
L'impénétrable destin
A caché le lendemain
Dans la nuit la plus obscure.
Loin de nous, chagrin, tourment,
Inquiétude ennemie!
La saine philosophie
Est de voyager gaîment
Sur la route de la vie:
On n'y paraît qu'un instant;
Je le donne à la folie,
Et je m'en irai content
Dans l'abîme où tout s'oublie.

Fidèle adorateur des lois du tendre Amour,
Qu'aurai-je à redouter à mon heure suprême?
Je toucherai Pluton; et Vénus elle-même
Des bois élysiens m'ouvrira le séjour.
Là, sous de frais berceaux, les Grâces demi-nues,
Nous servent l'ambroisie à la table des dieux;
Et, comme au siècle d'or, les filles ingénues
De leur seule pudeur se voilent à nos yeux.
Là, des danses, des chœurs, des chans mélodieux
Exercent des humains la jeunesse éternelle;

(1) Dans les dernières éditions de Léonard toute la fin de ce dithyrambe a été supprimée pour en faire une pièce à part sous le nom de LA ROSE.

Les rayons d'un jour pur y descendent des cieux,
Pareils au doux éclat d'une aurore nouvelle :
Un charme inexprimable anime ces beaux lieux :
Les gazons émaillés de roses printanières
Offrent des lits de fleurs pour les amans heureux;
Des groupes de bergers et de vives bergères
Se livrent sans réserve à de folâtres jeux;
Et celui dont l'Amour finit les destinées
Habite pour jamais ces rives fortunées,
Où d'un feston de myrte il pare ses cheveux.

A DORIS.

Je ne veux point, comme Apollon,
De mes doctes accords charmer la Thessalie ;
Je borne mon ambition
A flatter de mes vers ton oreille attendrie !
C'est pour toi que l'Amour conduit ma rêverie
Aux bois sacrés de l'Hélicon.
Jeune beauté, chéris les nymphes du Permesse
Et leur fidèle nourrisson.
Dans ce siècle d'argent, tout vole à la richesse :
Hélas ! le temps n'est plus, où, pour une chanson,
On obtenait une maîtresse.
Auprès des bords fleuris où fuit le Mincio,
Virgile nous apprit, sur sa flûte légère,
Qu'il suffit, pour séduire une jeune bergère,
De dix pommes et d'un chevreau.
Ah ! loin, loin de nos cœurs un amour mercenaire.
Je ne suis point assis sur des lambris dorés;
Je ne possède point de fertiles campagnes :
Mais sous mon humble toit mes jours sont ignorés,
Et les Muses sont mes compagnes.
De l'ardent Sirius je puis braver les feux,
Sous l'ombre épaisse d'un feuillage
Que baignent les flots écumeux.
Puissé-je t'y presser sur mon sein amoureux !
Quand je n'aurais pour lit que la mousse sauvage,
Mon repos, à ce prix, serait délicieux.
Les tapis fastueux plaisent-ils davantage
Que le gazon foulé par les amans heureux?

Qu'un autre soit saisi d'une sublime extase
A l'aspect des forêts qui chargent le Caucase !
Qu'est-ce que l'univers auprès de mes amours ?
Oui, l'amour me tient lieu des richesses du monde.
Que Doris à ma foi s'abandonne un seul jour !
Le Pactole, à mes pieds, viendra rouler son onde.
Si nous ne connaissions qu'un délire amoureux,
Le fer ne serait pas l'instrument de nos crimes ;
La mer ne verrait pas ses flots tumultueux
Rougir du sang de nos victimes ;
Et nos vaisseaux chargés de guerriers furieux
N'iraient pas foudroyer des peuples malheureux
Que séparaient de nous les plus vastes abîmes.
Aimons, Doris ; l'amour peut-il blesser les dieux?
Va, ses plaisirs sont légitimes.
Chaque soleil achève et reproduit son tour ;
Mais la volupté fugitive
Nous abandonne sans retour,
Et l'éternelle nuit arrive :
La jeunesse s'enfuit pour ne plus revenir.
Contemple ces ramiers, et prends-les pour modèles;
Ils ne craignent point d'infidèles :
Le véritable amour ne peut jamais finir.
On verra le soleil, avant que je t'oublie
Attacher à son char les coursiers de la nuit,
Et la terre changer la semence du fruit
Que le laboureur lui confie.
Vois ces feuilles tomber de leur branche *flétrie* !
A leur exemple, hélas ! tout tombe et se détruit;
Mais mon amour vivra ; j'en jure par *mon père!*
J'en atteste sa cendre et celle de ma mère !
Que leurs mânes vengeurs, si je trahis *ma foi*,
Du fond de leurs tombeaux s'élèvent contre moi !

LIVRE QUATRIÈME.

LA SOLITUDE.

Que j'aime de ces bois le tranquille séjour!
Que le calme profond de cette allée obscure
Convient aux peines de l'amour !...
J'y viens pleurer une parjure...
Heureux du moins, heureux qui peut verser des pleurs,
Sous les yeux de son inhumaine !
Mais plus heureux celui qui, las de ses rigueurs,
Peut se donner une autre chaîne !
Vous le savez, hêtres touffus,
Et vous, pins consacrés au dieu de l'Arcadie,
Et vous, autres témoins de mes regrets perdus,
Quels maux ne m'a point faits ma superbe ennemie!
Que n'ai-je point souffert de ses soupçons jaloux,
De sa fierté, de ses caprices,
De son humeur, pareille aux vagues en courroux?
Et victime de ces supplices,
Je n'osais m'en plaindre qu'à vous.
Hélas ! je condamnais ma douleur à se taire.
Tout mon bonheur fut de chercher,

Sous un ombrage solitaire,
Dans les abîmes d'un rocher,
Un vain remède à ma misère,
Un sommeil que la nuit refuse à ma paupière,
Une paix dont mes sens ne peuvent approcher.

Quand j'ai vu mon amante attirer sur ses traces
Une foule d'adorateurs,
Peindre son teint fleuri, se parfumer d'odeurs,
Et sous de faux atours ensevelir ses grâces,
Je lui disais: « L'amour est ennemi de l'art;
Vois l'éclat des couleurs dont se pare la terre;
Vois s'élever sans soin les branches du lierre;
Vois comme l'arboisier s'embellit à l'écart.
La nature aux oiseaux a donné le plumage,
Au ruisseau son cristal, des fleurs à son rivage:
Ainsi tes agrémens doivent briller sans fard. »

Mais comment détourner d'une volage amante
L'ambition de plaire à mille objets nouveaux?
Essayez ce prodige, ô vous dont l'art se vante
D'arrêter dans leur cours les célestes flambeaux;
Que votre baguette puissante,
Par un charme vainqueur, éloigne mes rivaux;
Ou plutôt sur moi seul exercez votre empire;
Arrachez de mon sein le trait qui le déchire;
Faites-moi traverser l'immensité des mers,
Et d'un rapide vol puissiez-vous me conduire
Jusqu'aux bornes de l'univers!

On dit que par le temps la douleur est domptée:
Mais qui peut vaincre mon amour?
Celui qui brisera les fers de Prométhée,
Et de son cœur sanglant chassera le vautour,
Celui qui fixera sur la rive infernale
L'onde fuyant toujours des lèvres de Tantale.
Cependant les guerriers, après de longs travaux,
Blanchissent dans le sein de leurs dieux domestiques;
On dispense du joug le front des vieux taureaux;
On attache aux piliers les armures antiques,
Et le cœur d'un amant n'a jamais de repos!

Je me vantais d'une rupture;
Je publiais ma liberté:
Que j'ai peu connu ma blessure
Et le pouvoir de la beauté!
Ah! qu'elle sait bien, la cruelle,
Rappeler la paix dans mon cœur!
Un geste, un mot de l'infidèle
Suffit pour calmer ma fureur.
Qu'un ouragan s'élève; on voit les mers troublées:
Le soleil brille dans les airs;
Soudain les vagues écoulées
S'endorment doucement sur la face des mers.

Auprès de toi, Doris, quelle était ma folie!
L'enfant, le faible enfant qui cueillait ton baiser,
Les caresses de ton amie,
Jusqu'à vos entretiens, tout me faisait envie;
Et mon injuste jalousie
De tes soins pour un frère osait bien s'offenser!
Va! cache-moi ta perfidie,
Trompe-moi, j'y consens; mon cœur veut s'abuser.
Va! mon triomphe était un rêve:
La paix que fait l'Amour n'est jamais qu'une trève.

Toi qui séduis les cœurs des mortels et des dieux!
O Vénus! favorise un amant qui t'implore:
Fais que l'ingrate m'aime encore.
Viens, telle qu'autrefois tu parus à mes yeux,
Quand, souriant à ma prière,
Du palais doré de ton père
Tu conduisis vers moi ton char voluptueux.
De tendres passereaux, dans leur course légère,
Lui firent traverser les campagnes des cieux.
Alors, ô puissante déesse,
Tu vins au milieu des plaisirs,
Et de ta bouche enchanteresse,
Tu m'annonças qu'une maîtresse
Serait le prix de mes soupirs.
Qu'elle m'a fait payer sa tendresse perfide!
Que mon bonheur a peu duré!
Elle fuit maintenant, comme un faon égaré
Court, au bruit du chasseur, vers sa mère timide.
Son cœur frissonne auprès de moi;
Mon ombre même l'épouvante.
Suis-je un tigre, un lion qui fait naître l'effroi?
Tant de haine entre-t-il dans le sein d'une amante!
Ai-je offensé l'Amour? Si je suis criminel;
Pour s'apaiser qu'il me contemple!
Je vais coller ma bouche au pavé de son temple,
Et mon front touchera les bords de son autel.

J'en atteste les cieux, et la douce rosée,
Et le bel astre du matin,
Et les tiges des bois que mon pied clandestin
Heurtait dans sa marche pressée,
Et cette porte, hélas! que j'ai tant caressée,
Cette clé que tournait une furtive main!
Ils ont vu mon ardeur: les vents et la tempête
N'ont jamais arrêté mes pas;
En vain des flots de pluie ont inondé ma tête,
Quand Doris m'appelait, je volais dans ses bras.
Combien de fois j'ai dit: Que ne puis-je avec elle
Habiter les hameaux, vivre comme un berger!

Doris garderait mon verger;
Elle conserverait ma vendange nouvelle,
Et le jus des raisins foulés d'un pied léger.
Ah! que sous les yeux d'une amante
J'aimerais à tracer de fertiles sillons,
A fendre avec le soc la terre obéissante!
Je ne me plaindrais point, si le dieu des saisons
Faisait briller sur moi la canicule ardente,
Où si la serpe des moissons
Avait enflé ma main sanglante.

Cruelle! tu ne connais pas
Le cœur de l'amant que tu laisses:
Tu le verrais lui-même, ou renouer tes tresses,
Ou chausser tes pieds délicats.
Si tu suivais Diane, armé d'un trait rapide,
J'irais frapper l'oiseau qui rase les guérets,
Ou sur les hôtes des forêts
Lancer à tes côtés une meute intrépide.
Si du vaste Océan tu traversais les eaux,
On nous verrait voguer au gré des mêmes flots,
Aborder au même rivage,
Boire au même ruisseau, chercher le même ombrage.
Mais si tu trouves plus d'attraits
Dans une vie obscure et douce,
Viens habiter ces vallons frais,
Ces rochers tapissés de mousse.
Des tambourins sont suspendus
Dans ma grotte retentissante:
La molle argile y représente
Le chalumeau de Pan, le thyrse de Bacchus;
Au milieu de neuf Sœurs on voit le vieux Sylène,
Et les colombes de Vénus
Plongeant leur bec de rose aux sources d'Hippocrène...

Où s'égarent mes vœux!... j'ai perdu la raison!
Mais, tremble! il est des dieux qui punissent l'outrage.
As-tu vu le tonnerre enflammer l'horizon?
Ce n'est pas l'humide Orion
Qui produit la foudre et l'orage:
C'est Jupiter armé contre un sexe volage
Dont il connaît la trahison...

Cessons cette plainte importune!
Hélas! un laboureur parle de ses taureaux,
Un commerçant de sa fortune;
Moi, j'aime à parler de mes maux.
Je ne désire point une gloire frivole;
Mais que ces vers soient lus de l'amant malheureux,
Que des pleurs coulent de ses yeux,
Et que mon destin le console.
O mes amis! laissez des efforts superflus.
Je voudrais vainement oublier ma tendresse.
Si je suis triste ou gai, ne me demandez plus
D'où vient ma joie ou ma tristesse;
Ne vous étonnez pas si l'on vous dit un jour
Que je viens de descendre au ténébreux empire:
C'est le sort d'un mortel déchiré par l'amour;
Il marche, et tout à coup on apprend qu'il expire.
Si vous foulez ma tombe où naîtra le souci,
Où les vents berceront ma lyre gémissante,
Écrivez-y ces mots: « Il fut conduit ici
Par les rigueurs de son amante. »

LES ADIEUX DE MÉLIBÉE.

—

TITYRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

O Tityre! couché sous la voûte d'un hêtre,
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre:
Nous quittons cependant ces champs délicieux,
Ce pays fortuné qu'habitaient nos aïeux;
Nous fuyons; et toi seul, couvert d'ombre, et tranquille,
Tu fais dire aux forêts le beau nom d'Amarille.

TITYRE.

O Mélibée! un dieu m'a donné ce repos;
Oui, je crois voir un dieu dans ce mortel propice;
Son autel rougira du sang de mes agneaux:
Il permet qu'à mon gré ma flûte retentisse,
Et laisse errer ici mes paisibles troupeaux.

MÉLIBÉE.

Je ne suis point jaloux; mais que ton sort m'étonne,
A l'aspect de nos champs que le trouble environne!
Vois ce troupeau plaintif s'éloigner sur mes pas:
Je le traîne avec peine; et cette chèvre, hélas!
Parmi les coudriers, au milieu des montagnes,
A laissé deux chevreaux, l'espoir de ses compagnes.
Des chênes foudroyés m'annonçaient ce malheur:
Aveugle que j'étais! de sinistres corneilles
Souvent du creux d'un arbre ont frappé mes oreilles:
Mais, Tityre, apprends-moi quel est ton bienfaiteur.

TITYRE.

O mon cher Mélibée! admire ma folie.
J'ai cru qu'à mon héros cette Rome asservie
Ressemblait à la ville où je vends mes agneaux.
Mais c'était comparer des objets inégaux,
Des chiens à leurs petits, des chevreaux à leur mère.
Rome sur les cités lève sa tête altière,
Comme le haut cyprès sur d'humbles arbrisseaux.

MÉLIBÉE.

Quel sujet de la voir t'a fait naître l'envie?

TITYRE.

La liberté, trop lente à seconder mes vœux :
Sur ma vieillesse oisive elle a jeté les yeux,
Quand j'ai quitté pour Rome une injuste patrie.
Sans espoir d'être libre, avant mon choix nouveau,
Sans soin de ma fortune, ami, je te l'avoue,
Je pressais un lait pur pour l'ingrate Mantoue,
Et d'offrandes en vain j'épuisais mon troupeau.

MÉLIBÉE.

Je vois pour quel objet la charmante Amarille
Négligeait de ses fruits l'abondance inutile,
Et d'une triste voix sollicitait les dieux.
Les ruisseaux, les bosquets, les pins de son asile
Redemandaient Tityre absent de ces beaux lieux.

TITYRE.

Que faire? ô Mélibée! où trouver loin de Rome
Le terme de mes maux, l'appui des immortels?
C'est là que je l'ai vu, ce héros, ce grand homme,
Pour qui, douze fois l'an, j'encense nos autels.
A peine ai-je parlé : « Cultivez vos prairies,
Et reprenez, dit-il, le soin des bergeries. »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard, ainsi tu conserves tes biens.
Ce terrain te suffit, quoique humide et sauvage :
Des troupeaux empestés ne nuiront pas aux tiens;
Tes brebis fouleront leur ancien pâturage.
Heureux vieillard! ici, sur ce même rivage,
De tes ruisseaux sacrés respirant la fraîcheur,
Souvent tu jouiras d'un sommeil enchanteur,
Au doux frémissement de l'abeille volage,
Qui des saules voisins vient picorer la fleur;
Et, tandis qu'au sommet de ces hautes montagnes
Le chant de l'émondeur frappera les échos,
Tes ramiers favoris et leurs tendres compagnes
Roucouleront encore à l'ombre des ormeaux.

TITYRE.

On verra les poissons abandonner les flots,
Le daim fendre des airs la campagne azurée,
Les Parthes de la Saône aller boire les eaux,
Et les Germains du Tibre habiter la contrée
Avant de voir mon cœur oublier son héros.

MÉLIBÉE.

Et nous, infortunés! le destin nous sépare.
L'un va chez les Bretons, au bout de l'univers,
L'autre chez l'Africain, chez le Scythe barbare,
Dans la Crète, où l'Oaxe arrose des déserts.
Hélas! verrai-je encor mon toit couvert de chaume,
Et le champ qui formait mon rustique royaume?
Ces moissons, ces beaux lieux cultivés de ma main,
Vont devenir le lot d'un soldat inhumain!
O citoyens! voilà le malheur de vos guerres!
Voilà pour qui (bons dieux!) j'ensemençais mes terres!
Que j'aille maintenant, autour de mes foyers,
Ou planter une vigne, ou greffer des poiriers!
Adieu, troupeaux! adieu, chèvres jadis heureuses!
Je ne vous verrai plus, du fond des antres verts,
Pendre aux flancs éloignés de ces roches mousseuses;
Vous n'écouterez plus mes chansons amoureuses,
En broutant le cytise et les saules amers!

TITYRE.

Cependant, viens chez moi : j'ai des fruits, du laitage,
Tu passeras la nuit sur un lit de feuillage :
Je vois déjà fumer le toit de ces maisons,
Et l'ombre qui s'accroît tombe du haut des monts.

(VIRG., Églog. I.)

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux Zéphyre
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,
Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.
Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots :
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.
Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller, sous de nouveaux cieux,
Porter ma fortune inconstante.
Mais quand le terrible Aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,
Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage;
Et je m'écrie : Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux!

LE BAIN.

ÉGLÉ, IRIS

ÉGLÉ.

Le jour, à son déclin, brûle encor ce rivage :
Viens respirer le frais à l'ombre du bocage
Où ce ruisseau charmant précipite ses eaux.

IRIS.

Allons... avance un peu ! les branches des ormeaux
Me descendent sur le visage.

ÉGLÉ.

Que ce ruisseau me plait ! que son murmure est doux !
De ses flots de cristal n'es-tu pas enchantée ?
Quittons nos vêtemens, Iris, et plongeons-nous
Au sein de son onde argentée.

IRIS.

Mais, Églé, si l'on vient ? si l'on nous aperçoit ?

ÉGLÉ.

Aucun sentier ne mène à ce rivage étroit,
Et cette grotte de feuillage
Répand autour de nous le plus épais ombrage.

Les bergères soudain quittent leur vêtement,
Et l'onde les saisit d'un doux frémissement.
Églé disait : J'éprouve une nouvelle vie !...
Que ferons-nous, Iris ? sais-tu quelque chanson ?

IRIS.

Bon ! rêves-tu ? quelle folie !
Pour nous faire entendre au vallon ?

ÉGLÉ.

Ah ! je n'y songeais pas... écoute mon envie :
Il faut que tour à tour chacune se confie
Quelque histoire...

IRIS.

Vraiment ! j'en sais une jolie ;
Mais...

ÉGLÉ.

Pourrais-tu douter de ma discrétion ?
Suis-je pas ta meilleure amie ?

IRIS.

Tu le veux ?... L'autre jour je menais mon troupeau
Près du vieux cerisier planté sur ce côteau...
Mais je suis folle, quand j'y pense !
De mon plus grand secret te faire confidence !

ÉGLÉ.

Eh ! bons dieux ! que crains-tu ? voilà bien des apprêts !
Ne dois-je point aussi te dire mes secrets ?

IRIS.

Comme je descendais le sentier solitaire,
J'entends mon nom chanté par une voix légère :
Je regarde, j'écoute, et m'arrête soudain ;
Je ne voyais personne : inquiète, étonnée,
Je m'approche : la voix suit le même chemin ;
J'avance encor : la voix s'est alors éloignée ;
Je vis qu'elle partait du cerisier voisin.
Mais quoi ! dirai-je tout ?

ÉGLÉ.

Oui, les jeunes bergères
Ne se cachent rien dans le bain ;
Et sous cette ombre épaisse il n'est point de mystères.

IRIS.

Je retourne au logis, jetant les yeux parfois
Vers le lieu d'où sortait la voix.
Je marchais lentement pour mieux prêter l'oreille.
Enfin la nuit survient. Églé, tu peux juger
Si dans l'inquiétude un instant je sommeille !
Bientôt j'entends la voix, et le même berger
Auprès de ma fenêtre attache une corbeille :
Son ombre, à la faveur du flambeau de la nuit,
Paraissait s'alonger jusqu'au pied de mon lit.
Oh ! le cœur me battait... Ensuite...

ÉGLÉ.

Eh bien ! achève.

IRIS.

Quand je le vis se retirer,
Ne fallait-il pas m'assurer
Si tout cela n'était qu'un rêve
J'approche doucement, j'aperçois le panier ;
J'ouvre, et, tout en tremblant, je vais le délier.
Il était rempli de cerises
D'un goût !... je n'en mangeai jamais de plus exquises.
Mais ne va pas me demander
Quel était ce berger...

ÉGLÉ.

Voudrais-tu me le taire ?
Oui ! le beau secret à garder !
Tu ne dis pas que c'est mon frère.

IRIS.

Qui ? ton frère !

ÉGLÉ.

Sans doute.

IRIS.

Et d'où vient ton soupçon ?

ÉGLÉ.

Ce panier, n'est-ce pas un don

Que dans ce même jour je venais de lui faire?
Et, tiens, ne vois-je pas quelle vive rougeur
Monte depuis ton sein, où la vague se joue,
Jusqu'à ces beaux cheveux qui caressent ta joue?
Tu regardes les flots : pourquoi tant de pudeur!...
Va, j'ai déjà pour toi l'amitié d'une sœur.

IRIS.

Hélas! tu vois, Églé, tu vois combien je t'aime!
Pour oser t'avouer le secret de mon cœur,
Il faut t'aimer comme moi-même.

ÉGLÉ.

Eh bien! Iris, écoute, et reçois à ton tour
L'aveu secret de mon amour.
Mon père au dieu des champs offrait une génisse :
Daphnis, le beau Daphnis parut au sacrifice...
Mais, chut! j'entends du bruit!...

IRIS.

O ciel! où me cacher?

ÉGLÉ.

Le bruit croît; il s'avance.

IRIS.

Il sort de ce bocage.

ÉGLÉ.

O nymphes! sauvez-nous... On vient vers le rivage.

IRIS.

Prenons nos vêtemens et gagnons ce rocher.

Les bergères fuyaient comme deux tourterelles
Qu'un avide épervier poursuit du haut des airs;
Et ce n'était qu'un faon, aussi timide qu'elles,
Que la source attirait sous ces ombrages verts.

LA JALOUSIE.

DAMON ET LYCAS.

DAMON.

As-tu vu, jeune berger,
Passer la brune Égérie?

LYCAS.

Elle était dans ce verger
Avec sa brebis chérie.

DAMON.

Eh! dis-moi, ne voyait-on
Que sa brebis avec elle?

LYCAS.

Un berger suivait la belle.

DAMON.

O dieux! c'était Corydon!

LYCAS.

Justement! c'était lui-même...
Mais, tu changes de couleur!

DAMON.

Hélas! quel est ton bonheur!
Tu ne sais pas comme on aime.

LES DEUX RUISSEAUX.

Daphnis, privé de son amante,
Conta cette fable touchante
A ceux qui blâmaient ses douleurs :

Deux ruisseaux confondaient leur onde,
Et sur un pré semé de fleurs
Coulaient dans une paix profonde.
Dès leur source, aux mêmes déserts,
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abîmer dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours?
Ces ruisseaux trouvent dans leur cours
Un roc affreux qui les sépare.
L'un d'eux, dans son triste abandon,
Se déchaînait contre sa rive,
Et tous les échos du vallon
Répondaient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement :
Pourquoi, sur cette molle arène,
Ne pas murmurer doucement?
Ton bruit m'importune et me gêne.
N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
A l'autre bord de ce côteau
Gémir la moitié de moi-même?
Poursuis ta route, ô voyageur,
Et demande aux dieux que ton cœur
Ne perde jamais ce qu'il aime!

LE GAGE MUTUEL.

Heureux les cœurs qu'un doux penchant rassemble!
Mais que l'absence est cruelle à leurs feux!
Nise et Mirtil se faisaient leurs adieux :

Près du départ, ils conclurent ensemble
Qu'à certaine heure, en regardant les cieux,
Ils s'enverraient des baisers amoureux.
De leur douleur on se forme l'image.
Le couple absent fut, pendant tout un mois,
Inconsolable; et c'est un long veuvage!
Au temps marqué, les baisers, chaque fois,
Allaient, venaient, soufflés entre les doigts,
Et les zéphyrs se chargeaient du message.
Las à la fin de ces baisers perdus,
Le beau Mirtil ne fut plus qu'un volage:
Sur Nise absente Émire eut l'avantage;
Il oublia l'objet qu'il ne vit plus.
Étant un jour entre les bras d'Émire,
Il se souvint que, dans ce même instant,
Nise envoyait son gage à l'inconstant:
A cette idée il éclata de rire;
A son récit sa belle en fit autant.
Elle disait, dans sa maligne joie:
Rends-moi soudain les baisers qu'on t'envoie.
Mais savez-vous ce que Nise faisait?
Elle donnait ses baisers à Silvandre;
En les donnant, l'infidèle disait:
A mon berger charge-toi de les rendre.

LE CHANT DE LA RECONNAISSANCE.

LICIDAS ET MÉRIS.

LICIDAS.

Vas-tu suivre, Méris, le chemin de la ville?

MÉRIS.

O mon cher Licidas! un sort doux et tranquille
Fait succéder la joie à mes ennuis cruels.
Un héros de ma muse est le dieu tutélaire:
Il a baissé sur moi ses regards paternels,
Il a versé les biens dans mon humble chaumière,
Et je vais maintenant porter sur ses autels
Ces deux tendres agneaux que j'enlève à leur mère.

LICIDAS.

On disait, en effet, que, pour prix de tes vers,
Un prince, ami des arts, t'avait rendu le maître
Des lieux où ces côteaux penchent leurs tapis verts,
Jusqu'aux rives du fleuve et jusqu'à ce vieux hêtre.

MÉRIS.

Il est vrai; mais, hélas! avant ce jour heureux,
Une éternelle nuit s'approchait de mes yeux:
Au midi de mes ans, courbé sous l'infortune,
Je quittais sans regret une vie importune.

LICIDAS.

O ciel!... c'en était fait: avec toi, sans retour,
Nos consolations eussent été ravies:
Qui daignerait chanter les campagnes fleuries?...

MÉRIS.

Berger, voici des vers que je fis l'autre jour:
J'écrivais sur un hêtre, et chantais tour à tour.

(Il chante.)

Enfin de tous les cœurs l'épouvante est bannie!
Un fils des immortels va ramener encor,
Après l'âge de fer, les temps de l'âge d'or.
Veillez sur votre image, ô dieux de ma patrie!
Et bientôt, par ses soins, nos fertiles troupeaux
Du nectar le plus pur épancheront les flots;
Les serpens vont périr, les poisons disparaître,
Et le baume en tous lieux s'empressera de naître.
Avant qu'un jour serein brille sur l'univers,
Il faudra des combats, il faudra qu'on envoie
Un autre Achille aux murs d'une nouvelle Troie:
Mon héros doit s'armer pour affranchir les mers.
Mais, quand sa voix puissante aura calmé nos haines,
La paix fera germer d'innombrables moissons;
Les grappes du raisin chargeront les buissons,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.
L'agriculteur alors délîra ses taureaux;
Le pilote oublîra de voguer sur les eaux.
Loin, les couleurs d'emprunt dont se farde la laine,
Un rouge naturel teindra l'agneau paissant;
Et d'un jaune oranger, d'un pourpre éblouissant,
La toison du bélier s'ornera dans la plaine.
Sur toi seul, ô mon roi! tous les yeux sont ouverts.
Attends de grands honneurs: tes beaux jours vont éclore.
Je vois déjà l'Olympe, et la terre, et les mers,
Resplendir aux rayons de ta céleste aurore:
Déjà l'esclave, exempt de son joug odieux,
Ose lever la tête et regarder les cieux;
Le laboureur bénit ses moissons achevées,
Et ne les quitte plus pour de tristes corvées;
Nos champs qui vont fleurir sont dans la volupté;
Les Nymphes, les pasteurs, Pan même est enchanté;
D'aise on entend mugir les montagnes tremblantes,
Et ce cri dans les airs est cent fois répété:
« Oui, c'est un dieu, Méris, c'est un dieu que tu chantes. »
Je viens de consacrer deux autels de gazon;
L'un est dressé pour toi, l'autre pour Apollon.
Je mettrai chaque année au pied de ton image
Deux vases de porphyre écumans de laitage:
Ces jours, dans nos hameaux, seront des jours de paix;
On verra nos bergers t'y porter leur offrande;
L'enfant qui marche à peine y tiendra des bouquets;
Et jusqu'au soir, assis dans de joyeux banquets,
Le front environné d'une fraîche guirlande,
J'occuperai ma lyre à chanter tes bienfaits.

(VIRG., Églog. V et IX.)

LA QUESTION INDISCRÈTE.

Je dis un jour à mon amie :
Avant que Doris fût à moi,
Avant le bonheur de ma vie,
Quelque autre avait-il eu sa foi?
Je vois ma bergère qui compte
Gravement avec ses dix doigts :
Le rouge au visage me monte,
Je frissonnais à chaque fois.
Ton calcul a de quoi confondre :
As-tu formé tant de liens?
Paix! dit-elle; avant de répondre,
Je m'amuse à compter les tiens.

L'AUTOMNE.

ÉPILOGUE.

On voit se courber les vergers
Sous le poids de leur opulence;
Le fruit mûr se détache et tombe en abondance,
Emporté par les vents légers;
Les grappes pleines et vermeilles,
A travers le pampre des treilles,
Découvrent l'ambre du raisin.
Déjà les villageois et leurs jeunes compagnes
Arrivent pour cueillir les trésors des campagnes;
Pomone les conduit, sa corbeille à la main;
Bacchus mène avec lui l'essaim
De ses folâtres vendangeuses,
Qui célèbrent en chœur, dans leurs chansons joyeuses,
Les Amours et le dieu du vin.
On entend le pasteur chantant sous la feuillée,
Son troupeau qui mugit dans la fraîche vallée,
Le ruisseau qui frissonne, et qui flotte incertain
Au pied de la voûte émaillée
Du laurier-rose et du jasmin.
Quel charme est répandu sur le monde paisible!
C'est ici le moment de la réflexion :
C'est dans cette aimable saison
Que la mélancolie inspire un cœur sensible.
J'irai dans l'ombre des forêts,
Dans les bocages toujours frais
Qui nourrissent ma rêverie,
Dans les rochers retentissans
Dont les échos frappent mes sens
D'une touchante mélodie :
Heureux, si j'entends quelquefois
Une fontaine gémissante,
Ou la feuille sèche et bruyante
Que le vent détache des bois,
Ou le chant languissant d'un oiseau solitaire,
Qui ranime, pour me distraire,
Le souffle expirant de sa voix!
Tandis que les pinsons, les linots, les fauvettes,
Qui, pendant les beaux jours, ont si bien gazouillé,
Habitans désolés de ces voûtes muettes,
Se perchent en tremblant sur l'arbre dépouillé,
Le chevreuil n'est plus sous l'ombrage :
Le fond de ces berceaux commence à s'éclaircir;
Le voyageur s'arrête, en jetant un soupir,
Dans les bois jonchés de feuillage.
Adieu nature! adieu plaisir!
L'oiseau, conduit par le zéphyr,
Dans des climats plus doux va porter son ramage.
Déjà les humides brouillards
Viennent annoncer la froidure;
Et le soleil sur la verdure
Va lancer ses derniers regards...

Ah! du moins, le printemps fera revivre encore
Ces champs que doit flétrir l'haleine des hivers :
Mais moi, soit que la nuit fasse place à l'aurore,
Soit que l'astre du jour se plonge dans les mers,
Je vous rappelle en vain, félicité passée!
Tendres illusions de mon âme abusée!
Votre vol a suivi la course des éclairs...

Pourquoi ces pleurs involontaires
Que mes yeux laissent échapper?
Pourquoi songer à des chimères
Dont tout m'aide à me détromper?
Regretterais-je, Amour, ton superbe esclavage?
Et voudrais-je aujourd'hui recommencer d'aimer?
Le nautonnier tremblant, tout baigné du naufrage,
Sur les flots orageux est-il prêt de ramer?
Va! laisse-moi, cruel, sur l'émail de ces plaines,
Sur le rivage de ces eaux,
Je n'irai plus chanter tes plaisirs et tes peines;
Je n'irai plus dire aux échos
Le nom de la beauté dont je portais les chaînes.
Du bonheur que j'ai vu finir
L'image dans mon cœur ne peut être effacée :
Mais que sert de l'entretenir?
Hélas! le plus doux souvenir
Ne peut qu'affliger la pensée.
Combien de fois, dès le matin,
Je vins, sur ces gazons, rêver à l'infidèle!
Combien de fois l'aube nouvelle
M'y retrouva le lendemain!

Si quelque haleine bienfaisante
M'apporte l'odeur des bosquets,
Je crois respirer les bouquets
Que je cueillais pour mon amante:
Au retour du printemps, si dans l'ombre des bois
Les rossignols se font entendre,
Je pense aux douces nuits où j'écoutais leur voix,
Quand l'Amour dans ces lieux me pressait de me rendre:
Ainsi, quand le navigateur
S'éloigne d'une île enchantée,
Son œil se tourne avec douleur
Vers la rive qu'il a quittée.

Cessez d'exciter mes regrets,
Lieux charmans, lieux témoins des jeux de mon bel âge
D'un bien qui m'est ravi pourquoi m'offrir l'image?
Laissez, laissez mon cœur en paix!
Ah! n'est-il pas temps d'être sage!
Dans le vide affreux de mes jours,
Viens flatter ma langeur, grave mélancolie,
Près de moi, s'il se peut, remplace la folie,
Et console mon cœur du départ des amours!
Tu fuis des indiscrets la foule turbulente,
Et les ris insensés et les frivoles jeux:
Ce n'est que sur les bords d'une onde murmurante,
A l'ombre d'un bois ténébreux,
Que tu berces l'âme indolente
Dans un repos volupteux.
O délicieuse tristesse,
Plus douce encor que la gaîté!
Ce monde, fatigué d'une éternelle ivresse,
Ignore ta félicité,
Je m'abandonne à toi, vénérable immortelle!
Ne permets qu'à la tourterelle
De troubler, par sa voix, la paix de ces déserts!
Qu'elle attendrisse ma pensée,
Quand Phébé répand dans les airs
Le demi-jour de l'Élysée!...

Mais quoi! jusqu'en tes bras le regret me poursuit!
Je me rappelle encor des songes trop aimables,
Et je porte mes yeux vers ce pays des fables
Dont l'enchantement est détruit!
Dieux! laissez-moi du moins l'illusion champêtre!
Laissez-moi mes bergers, mes fleurs et mes ruisseaux!
Mais le charme est fini, j'ai perdu ces tableaux;
J'ai vu de l'âge d'or l'image disparaître,
Et je brise mes chalumeaux.
Aux champs comme aux cités, l'homme est partout le même,
Partout faible, inconstant, ou crédule, ou pervers,
Esclave de son cœur, dupe de ce qu'il aime:
Son bonheur que j'ai peint n'était que dans mes vers.
Adieu donc pour jamais, campagnes mensongères!
Séjour peuplé d'amans, de nymphes, de bergères,
Prés, collines, vallons où résonnait ma voix!
Qu'êtes-vous devenus, doux plaisirs de ma vie?
N'êtes-vous plus ces lieux que j'ai vus autrefois?
D'où vient qu'à votre aspect mon âme est moins ravie?
N'est-ce point là cette eau qui baignait la prairie?
La fraîcheur et l'ombrage ont-ils fui de ces bois?
Hélas! il m'a quitté cet enchanteur perfide
Qui me trompait si doucement:
Il m'a quitté ce dieu charmant
Qui m'offrait les jardins d'Armide;
Et le monde, à mes yeux, rentre dans le néant.

LE
TEMPLE DE GNIDE,
POÈME IMITÉ DE MONTESQUIEU.

AUX MANES
DU MARQUIS DE CHAUVELIN.

Toi qui des ombres fortunées
Habites les bois toujours verts!
Je t'ai vu sourire à ces vers
Tracés dans mes jeunes années.
C'est en vain qu'en l'honneur du dieu
Qui m'apprit à trouver la rime,
Sur mon ouvrage, en plus d'un lieu,
Je viens de repasser la lime,
Ses défauts resteront toujours.
Montesquieu peignit une belle
Simple, naïve, sans atours:
J'ornai sa beauté naturelle;
J'en demande grâce aux Amours.
Quand je rimais par fantaisie
Cet écrit d'un heureux génie,
Tu sais qu'à charmer mon loisir
Je bornais ma lyre timide;
Et qu'un simple habitant de Gnide
D'une gloire souvent perfide
N'a jamais conçu le désir.
Ma muse n'est qu'une mortelle
Et n'attend rien de l'avenir;
Mais je revois avec plaisir
Sa poétique bagatelle,
Comme on voit un lieu qui rappelle
Un agréable souvenir.
O Gnide! ô campagnes si chères!
Bois consacrés aux doux mystères!

Que j'aimais vos jeunes bergères
Dont l'innocence est le trésor,
Et ces jeux, ces danses légères,
Ces cœurs purs, ces amours sincères,
Ces mœurs dignes de l'âge d'or!
Tous ces biens sont imaginaires;
Mais j'ai joui de leurs chimères,
Et j'en voudrais jouir encor.

CHANT PREMIER.

Vénus à Gnide aime à fixer sa cour,
Elle n'a point de plus charmant séjour:
Jamais son char ne quitte l'Empyrée
Sans aborder à ce rivage heureux.
Fiers de la voir se confondre avec eux,
Les Gnidiens, à sa vue adorée,
N'éprouvent plus cette frayeur sacrée
Que fait sentir la présence des dieux:
Si d'un nuage elle marche entourée,
On reconnaît la belle Cythérée
Au seul parfum qu'exhalent ses cheveux.

Gnide s'élève au sein d'une contrée
Où la nature a versé ses bienfaits.
Le doux printemps l'embellit à jamais.
Une chaleur égale et tempérée
Y fait tout naître et prévient les souhaits.
Vous n'entendez que le bruit des fontaines,
Et le concert des oiseaux amoureux;
Tous les bosquets semblent harmonieux;
Mille troupeaux bondissent dans les plaines;
L'esprit des fleurs par le vent emporté,
Dans tous ces lieux, embaume leurs haleines:
L'air s'y respire avec la volupté.

Près de la ville habite l'immortelle:
Vulcain bâtit son palais somptueux,
Pour réparer l'affront qu'à l'infidèle
Il fit jadis en présence des dieux.

Il n'appartient qu'aux Grâces de décrire
Tous les attraits de ces lieux enchantés:
L'or, les rubis, l'agate et le porphyre...
Mais ces trésors n'en font pas les beautés.

Dans les vergers, partout on voit éclore
Les dons brillans de Pomone et de Flore;
Sur les rameaux, la fleur succède au fruit;
Le bouton sort du bouquet qui s'effeuille;
Le fruit renaît sous la main qui le cueille:
Les Gnidiens que Vénus y conduit
Foulent en vain l'émail de la verdure:
Par un pouvoir rival de la nature,
Le frais gazon est soudain reproduit.

Vénus permet à ses nymphes légères
De se mêler aux danses des bergères:
Là, quelquefois assise à leur côté,
Se dépouillant de sa grandeur suprême,
Elle contemple et partage elle-même
De ces cœurs purs l'innocente gaîté.

On voit de loin une vaste campagne
Qui fait briller les plus vives couleurs:
Le jeune amant y mène sa compagne:
Fait-elle choix de la moindre des fleurs
Pour son berger, c'est toujours la plus belle:
Il croit que Flore exprès la fit pour elle.
L'eau du Céphée y fait mille détours:
Elle y retient les belles fugitives:
Il faut payer, quand on est sur ses rives,
Le doux baiser qu'on promit aux Amours.
Au seul abord de quelque nymphe agile,
Le fleuve épris est fixé dans son cours:
Le flot qui fuit trouve un flot immobile.
Se baigne-t-elle? amant de sa beauté,
Il l'environne, il lui forme une chaîne;
Vous le voyez, bouillant de volupté,
Qui se soulève, et l'embrasse, et l'entraîne;
La nymphe tremble, et pour la rassurer,
Il la soutient sur sa liquide plaine,
Avec orgueil lentement la promène;
Et vous diriez, près de s'en séparer,
Qu'en sons plaintifs il exhale sa peine.

Dans cette plaine, un bois de myrtes frais
Offre aux amans l'abri de son feuillage:
L'Amour forma ces asiles discrets
Pour égayer le couple qu'il engage,
Toujours guidé vers des lieux plus secrets,
Toujours couvert d'un plus épais ombrage.

Non loin de là, des chênes sourcilleux,
De noirs sapins dont la voûte touffue
S'entr'ouvre à peine à la clarté des cieux,
Percent la terre, et cachent dans la nue
Leur vieux sommet qui se dérobe aux yeux.
D'un saint effroi l'âme y ressent l'atteinte;
Des immortels on croit voir le séjour:
Ils ont, sans doute, habité cette enceinte,
Quand l'homme encor n'avait pas vu le jour.

Hors de ce bois, et sur une colline,
S'élève un temple à Vénus consacré :
Il fut bâti par une main divine,
L'Art l'enrichit, les Grâces l'ont paré.

Bel Adonis ! Vénus dans ce lieu même,
A ton aspect brûla d'un nouveau feu.
Peuples, dit-elle, adorez ce que j'aime !
Dans mon empire il n'est plus d'autre dieu.

Vénus encor, lorsque deux immortelles
De la beauté lui disputaient le prix,
Y consulta ses compagnes fidèles.
Comment s'offrir aux regards de Pâris ?
Déjà sur elle on répand l'ambroisie ;
Elle a caché sous l'or de ses cheveux
Cette ceinture où folâtrent les Jeux ;
Son char l'emporte, elle arrive en Phrygie.
L'heureux berger balançait dans son choix :
Mais il la voit ; soudain son cœur la nomme ;
Il veut parler, rougit, reste sans voix,
Et de ses mains laisse échapper la pomme.

Jeune Psyché, l'Amour, sous ces lambris,
Par tes regards fut lui-même surpris.
Quoi ! disait-il, est-ce ainsi que je blesse ?
Mes traits, mon arc, tout pèse à ma faiblesse !
Et dans l'ardeur de ses premiers soupirs,
Il s'écriait au sein de sa maîtresse :
Ah ! c'est à moi de donner les plaisirs !

Ce temple auguste excite, dès l'entrée,
Un doux transport qui remplit tous les sens :
On est saisi de ces ravissemens
Que les dieux seuls goûtent dans l'Empyrée.
Là, le génie enflammant ses pinceaux,
Créa partout des peintures vivantes :
On voit Vénus quittant le sein des eaux,
Les dieux ravis de ses grâces naissantes,
Son embarras, né de sa nudité,
Et sa pudeur, la première beauté.
On y voit Mars, fier et même terrible :
Du haut d'un char, dans sa course invincible,
Le dieu s'élance au milieu des combats ;
Dans son œil noir un feu guerrier s'allume ;
La Renommée a volé sur ses pas,
Et ses chevaux poudreux, couverts d'écume,
Ont devancé la peur et le trépas.
Plus loin, couché sur un lit de verdure,
A Cythérée il sourit mollement :
Ce n'est plus Mars ; on cherche vainement
Son front altier qu'adoucit la peinture ;
Avec des fleurs l'Amour les a liés :
Le couple amant se regarde, soupire,
Et ne voit point, dans son heureux délire,
L'enfant malin qui badine à ses pieds.

Des lieux secrets offrent une autre scène :
Vous y voyez les noces de Vulcain.
L'Olympe assiste à ce bizarre hymen ;
Du dieu rêveur vous remarquez la gêne ;
Vénus, par grâce, abandonne une main
Qui semble fuir de la main qui l'entraîne.
Sur cet époux son regard porte à peine,
Et vers l'Amour se détourne soudain.

On voit Junon, dans une autre peinture,
De leur hymen former les tristes nœuds.
La coupe en main, Vénus devant les dieux
Donne sa foi ; le ciel rit du parjure ;
Vulcain l'écoute avec un front joyeux.

Au lit d'hymen l'époux veut la conduire ;
Elle résiste, et si l'œil qui l'admire
Se méprenait à l'éclat de ses traits,
On croirait voir la fille de Cérès
Que va ravir le dieu du sombre empire.

Il la saisit ; les dieux suivent leurs pas :
Vénus en pleurs s'agite dans ses bras :
Sa robe tombe ; elle est à demi nue :
De sa pudeur il sauve l'embarras,
Plus attentif à couvrir tant d'appas
Qu'impatient de jouir de leur vue.

Au fond du temple il paraît sans témoin ;
L'épouse touche au fatal sacrifice :
Dans ses rideaux il l'enferme avec soin :
Chaque déesse en rit avec malice ;
On voit les dieux qui vont gémir au loin :
Mais ce moment pour Mars est un supplice.

Vénus créa, dans ce temple enchanté,
Des jeux sacrés, et le culte qu'elle aime :
Toujours présente, elle en est elle-même
Et le pontife et la divinité.
De toutes parts on lui rend, dans les villes
Un culte impur qui blesse la pudeur :
Il est un temple ou des beautés faciles
Vont s'enrichir des fruits du déshonneur :
Il est un temple où l'épouse adultère
A son amant s'abandonne une fois,
Et va jeter au fond du sanctuaire
L'or criminel dont il paya son choix :
Ailleurs encore, on voit des courtisanes
A ses autels porter leurs dons profanes,

Plus honorés que ceux de la vertu;
On voit enfin, sous l'habit de prêtresse,
Des hommes vils offrir à la déesse
Le vain regret de leur sexe perdu.

Les Gnidiens rendent à l'immortelle
Des honneurs purs qu'elle change en plaisirs.
Pour sacrifice, on offre des soupirs,
Et pour hommage, un cœur tendre et fidèle.
Partout, à Gnide, on adore une belle;
Comme Vénus, elle est fille des cieux:
A son amante on adresse des vœux,
Et c'est Vénus qui les reçoit pour elle.

D'heureux amans, remplis de leur ardeur,
Vont embrasser l'autel de la Constance;
Ceux qu'une ingrate accable de rigueur
Y vont chercher la flatteuse espérance:
Toujours Vénus, propice aux vrais amans,
Sait mesurer le bonheur aux tourmens.

Un cœur jaloux doit cacher sa blessure:
De la beauté les goûts capricieux
Sont adorés comme un arrêt des dieux
Qui devient juste alors qu'on en murmure.

L'amour, ses feux, ses transports, sa fureur,
Sont des bienfaits qu'accorde la déesse:
Moins un amant est maître de son cœur,
Et plus Vénus en devient la maîtresse.

Loin les cœurs froids qui n'ont jamais aimé!
Le sanctuaire à leurs vœux est fermé.
Ces malheureux conjurent l'immortelle
De leur ouvrir la source des plaisirs,
De les sauver de cette paix cruelle
Que laisse en eux l'absence des désirs.

Vénus inspire aux bergères de Gnide
La modestie et sa grâce timide,
Qui, sous le voile, ajoute à la beauté;
Mais leur front pur, où la candeur réside,
Ne rougit point d'un aveu mérité.

Dans ces beaux lieux, le cœur fixe lui-même
L'instant charmant de se rendre à ses feux:
Il est si doux de céder quand on aime!
Mais, sans aimer... est-ce faire un heureux?

L'Amour choisit les traits dont il nous blesse.
Les uns, trempés dans les eaux du Léthé,
Sont pour l'amant que fuit une maîtresse:
Armés de feux, d'autres volent sans cesse
Sur des cœurs neufs, pleins de leur volupté:
Un autre augmente ou bannit la tendresse,
Quand un amant est faiblement atteint:
L'Amour prévient, dès qu'on perd son ivresse,
Le froid dégoût d'une ardeur qui s'éteint.
Il a laissé ces traits faits pour la guerre
Qui déchiraient Ariane et sa sœur,
Et dont ses bras s'armaient dans sa fureur,
Comme le ciel s'arme de son tonnerre.
Quand l'art d'aimer est donné par l'Amour,
Vénus y joint l'art séduisant de plaire.
A son autel les filles chaque jour
Vont adresser leur naïve prière.
L'une disait, avec un doux souris:
« Reine des cœurs! renferme dans mon âme,
Pour quelque temps, le secret de ma flamme
Et mes aveux en auront plus de prix. »
L'autre disait: « Divinité suprême!
Tu sais qu'Hylas ne m'intéresse plus:
Ne me rends point les feux que j'ai perdus;
Fais seulement, fais que Myrtile m'aime. »
« Aucun plaisir ne saurait me charmer,
Disait une autre, en secret je soupire:
J'aime peut-être!... Ah! si je puis aimer,
Le jeune Atis a pu seul me séduire. »
A Gnide alors il était deux enfans
Simples, naïfs, d'une candeur si pure
Qu'ils paraissaient, après quinze printemps,
Sortir encor des mains de la nature.
Se regarder, se serrer dans leurs bras
Satisfaisait leur paisible innocence:
Heureux par elle, ils ne soupçonnaient pas
Qu'il fût au monde une autre jouissance;
Mais une abeille aux lèvres du berger
Fit une plaie; et pour se soulager,
Phylis pressa de sa bouche vermeille
L'endroit blessé par le dard de l'abeille:
Qu'arrive-t-il? Un tourment plus fâcheux,
Depuis ce jour, les a surpris tous deux:
Daphnis s'émeut dès que Phylis le touche;
Il ne fait plus que songer au baiser:
Toute la nuit, soupirant sur sa couche,
Il se désole, et ne peut reposer:
Daphnis enfin consulta la déesse,
Pour obtenir un remède à ses feux:
Vénus lui dit le moyen d'être heureux,
Et le berger l'apprit à sa maîtresse.

Dans les beaux jours, une aimable jeunesse,
Près de Vénus va réciter des vers;
Et ces amans, dans leurs tendres concerts,
Chantent sa gloire, en chantant leur faiblesse.
Devant sa belle, un jeune Gnidien

Chantait ainsi : « Dans le même lien
Où tu t'es pris, Amour ! tu tiens mon âme :
Près de Psyché ton sort était le mien :
J'ai tes plaisirs, et tu sentais ma flamme. »

Dirai-je, amis, tout ce qui m'a charmé ?
J'étais à Gnide au printemps de mon âge ;
J'y vis Thémire, aussitôt je l'aimai ;
Je la revis, et l'aimai davantage ;
Je suis à Gnide ; et j'y passe mes jours,
Le luth en main, soupirant mes amours.
Thémire et moi, guidés du même zèle,
Nous entrerons dans le temple, et jamais
On n'y verra de couple aussi fidèle ;
Et nous irons visiter le palais,
Et je croirai que Thémire est chez elle ;
Et je veux joindre aux roses de son sein
Quelques bouquets cueillis au champ voisin ;
Et si je puis l'égarer au bocage,
Dont les détours trompent l'œil incertain....
Mais, paix ! l'Amour, maître de mon destin,
Me punirait d'en dire davantage.

CHANT SECOND.

—

A Gnide il est un antre aux nymphes consacré ;
L'amant sur ses destins en revient éclairé :
On n'y voit point trembler la terre mugissante,
Sur le front pâlissant se dresser les cheveux,
Et sur un trépied d'or, la prêtresse écumante
S'agiter en fureur à la voix de ses dieux.
Vénus prête aux humains une oreille indulgente,
Sans tromper de leurs cœurs les soupçons ou les vœux.

Une fille de Crète aborda l'immortelle :
Des flots d'adorateurs s'empressaient autour d'elle.
A l'oreille de l'un elle parlait tout bas,
Elle accordait à l'autre un souris plein de charmes ;
Sur un troisième encore elle appuyait son bras.
O ciel ! que dans la foule elle causa d'alarmes !
Combien elle était belle, et parée avec art !
Sa voix était perfide, ainsi que son regard :
D'une divinité la démarche est moins fière...
Mais Vénus lui cria : « Sors de mon sanctuaire.
Oses-tu bien porter ton manége imposteur
Jusqu'aux lieux où l'Amour règne avec la Candeur !
Je veux qu'à ta beauté ce même orgueil survive.
Je te laisse ton cœur, et détruis tes appas ;
Les hommes te fuiront comme une ombre plaintive,
Et le mépris vengeur, attaché sur tes pas,
Poursuivra chez les morts ton âme fugitive. »

Fléau de ses amans, riche de leurs débris,
Des murs de Nocrétis vint une courtisane.
Quel faste était le sien ! de sa flamme profane,
Avec un front superbe, elle étalait le prix.
« Crois-tu, dit la déesse, honorer ma puissance ?
Ton cœur ressemble au fer : dans ton indifférence,
Mon fils même, oui, mon fils, ne saurait t'enchaîner.
Au lâche qui t'appelle et va t'abandonner,
D'un charme séducteur tu montres l'apparence :
Ta beauté, dont tu vends la froide jouissance,
Promet bien le plaisir, mais ne peut le donner...
Fuis, porte loin de moi ton culte qui m'offense. »

Un homme, riche et fier, vint quelque temps après ;
Il levait des tributs pour le roi de Lydie,
Et s'était chargé d'or, espérant qu'à *grands frais*
Il pourrait s'enflammer une fois en sa vie.
« J'ai bien, lui dit Vénus, la vertu de charmer ;
Mais je ne puis répondre à ce que tu souhaites :
Tu prétends acheter la beauté pour l'aimer ;
Mais tu ne l'aimes point parce que tu l'achètes.
Ton or ne va servir qu'à t'ôter pour jamais
Le goût délicieux des plus charmans objets. »

Aristée arriva des champs de la Doride.
Il avait vu Camille aux campagnes de Gnide ;
Il en était épris, et tout brûlant de feux,
Il venait demander de l'aimer encor mieux.
La déesse lui dit : « Je connais bien ton âme :
Tu sais aimer ; Camille est digne de ta flamme :
J'aurais pu la placer sur le trône d'un roi ;
Mais un simple berger mérite mieux sa foi. »

Je vins aussi, tenant la main de ma Thémire :
La déesse nous dit : « Jamais dans mon empire
Je n'ai vu deux mortels plus soumis à ma loi :
Mais que pourrais-je faire ? En vain je voudrais rendre
Thémire plus charmante, et son amant plus tendre.
—Ah ! lui dis-je, j'attends mille grâces de toi.
Fais que dans chaque objet mon image tracée
De Thémire sans cesse amuse la pensée !
Qu'elle dorme et s'éveille en ne songeant qu'à moi ;
Qu'absent, elle m'espère, et présent, craigne encore
Le douloureux moment qui doit nous séparer ;
Fais que Thémire enfin, du soir jusqu'à l'aurore,
S'occupe de me voir, ou de me désirer. »

Gnide alors célébrait des fêtes solennelles
Dont le spectacle attire un essaim de beautés :
Jaloux de triompher, il vient de tous côtés

Pour disputer les prix réservés aux plus belles.
Là, près d'une bergère est la fille des rois!
La beauté seule y brille, et Vénus y préside:
Entre elles d'un coup d'œil la déesse décide:
Elle sait quels appas déterminent son choix.

Hélène triompha quand l'amoureux Thésée
Ravit à Ménélas cette amante abusée,
Et quand elle se vit dans les bras de Pâris:
Rendue à son époux, elle eut encor le prix,
Et cet époux heureux, au gré de Vénus même,
Eut, comme ses rivaux, un triomphe suprême.

Des remparts de Corinthe il vint trente beautés
Dont les cheveux tombaient en boucles ondoyantes:
Dix autres qui n'avaient que des grâces naissantes
Venaient de Salamine, et comptaient treize étés.
Les filles de Lesbos se disaient l'une à l'autre :
« Mon cœur est tout ému, depuis que je vous voi:
Vénus, si votre aspect l'enchante autant que moi,
Parmi tant de beautés doit couronner la vôtre. »

Milet avait fourni les plus rares trésors:
Cinquante objets, plus frais qu'une rose nouvelle,
De la perfection présentaient le modèle:
Mais les dieux ne cherchant qu'à former de beaux corps
Manquèrent d'y placer la grâce encor plus belle.

Chypre avait envoyé cent femmes au concours :
Elles disaient : « Vénus a reçu nos prémices;
Au pied de ses autels nous passons nos beaux jours,
Et d'un scrupule vain, qui s'alarme toujours,
Nos charmes, sans rougir, lui font des sacrifices. »

Celles que l'Eurotas vit naître sur ses bords
Dans leurs libres atours bravaient la modestie,
Et prétendant complaire aux lois de leur patrie,
De l'austère pudeur se jouaient sans remords.

Et toi, mer orageuse, en naufrages féconde!
Tu sais nous conserver de précieux dépôts;
Jadis tu t'apaisas, quand de jeunes héros
Portaient la toison d'or sur ta plaine profonde;
Et cinquante beautés, qui sortaient de Colchos,
Sous leur fardeau chéri firent courber ton onde.

Dans un cercle nombreux de légers courtisans
Oriane parut, telle qu'une déesse:
Les beautés de Lydie entouraient leur princesse;
Cent filles à Vénus apportaient ses présens.
Distingué par son rang moins que par sa tendresse,
Candaule, jour et nuit, la dévorait des yeux;
Sur ses jeunes attraits sa vue errait sans cesse:
« Mon bonheur, disait-il, n'est connu que des dieux;
Il serait bien plus grand s'il donnait de l'envie:
Belle reine, quittez cette toile ennemie;
Présentez-vous sans voile aux regards des mortels:
C'est peu du prix qu'on offre; il vous faut des autels. »

Près de là paraissaient vingt Babyloniennes:
La pourpre de Sidon, l'or et les diamans,
Sans augmenter leur prix, chargeaient leurs vêtemens.
Comme un signe d'attraits, d'autres encor plus vaines
Osaient bien étaler les dons de leurs amans.

Cent brunes, qui du Nil habitent le rivage,
Avaient à leurs côtés leurs dociles époux:
« Si les lois, disaient-ils, vous font régner sur nous,
» Votre beauté vous donne un plus grand avantage:
» Nos cœurs, après les dieux, ne chérissent que vous:
» Il n'est point sous le ciel de plus doux esclavage.
» Le devoir vous répond de nos engagemens;
» Mais l'amour peut lui seul garantir vos sermens:
» Aux honneurs de ces lieux montrez-vous moins sensibles
» Qu'au plaisir délicat de nous garder vos cœurs,
» De recueillir chez vous des hommages flatteurs,
» Et d'embellir le joug de vos maris paisibles. »

D'autres vinrent d'un port qui sur toutes les mers
Déploie avec orgueil ses flottes opulentes:
Il semblait qu'en ce jour leurs parures brillantes
Avaient de tout son luxe épuisé l'univers.

Il vint de l'Orient dix filles de l'Aurore:
Ses nymphes, pour la voir, devançaient son réveil,
Et de son prompt départ se plaignaient au Soleil:
Elles voyaient leur mère, et se plaignaient encore
Que le monde jouît de son éclat vermeil.

Du fond de l'Inde il vint une reine charmante.
Ses enfans déjà beaux folâtraient dans sa tente.
Des hommes la servaient en détournant les yeux:
Esclaves mutilés, honteux de leur bassesse,
Depuis qu'ils respiraient l'air brûlant de ces lieux,
Ils sentaient redoubler leur affreuse tristesse.

Les femmes de Cadix se montraient sur les rangs.
Les belles ont partout des hommages fidèles :
Mais dans tous les climats, les honneurs les plus grands
Peuvent seuls apaiser l'ambition des belles.

Les bergères de Gnide attiraient tous les yeux:
Quel doux frémissement s'élevait sur leurs traces!
Au lieu d'or et de pourpre, elles avaient des grâces;
Les seuls présens de Flore entouraient leurs cheveux;
Leurs guirlandes couvraient une gorge naissante

Qui pour fuir sa prison s'agitait vainement,
Et leurs robes de lin, dans leur simple agrément,
Dessinaient les contours d'une taille élégante.

On ne vit point Camille à ces fameux débats :
« Que m'importe le prix? cher amant, disait-elle;
C'est pour toi, pour toi seul que je veux être belle :
Le reste est pour mon cœur comme s'il n'était pas. »

Diane dédaignait une gloire profane;
Mais on voyait briller ses charmes ingénus :
Tandis qu'elle était seule on la prit pour Vénus;
Diane avec Vénus n'était plus que Diane.

Gnide, pendant ces jeux, présentait l'univers :
On eût dit que l'Amour, pour un jour de conquête,
Rassemblait des attraits de cent climats divers;
Jamais on n'avait vu d'aussi pompeuse fête.

La nature aux humains partage la beauté,
Comme elle est assortie à chaque déité.
Partout on retrouvait, d'espaces en espaces,
Ou Pallas, ou Thétis, la grandeur de Junon,
Ou la simplicité de la sœur d'Apollon;
Le souris de Vénus, ou le charme des Grâces.

La pudeur dans son air variait tour à tour,
Et semblait se jouer de ce peuple folâtre.
Ici, l'œil s'arrêtait sur deux globes d'albâtre,
Et plus loin, sur un pied façonné par l'Amour.

Mais les dieux immortels, ravis de ma Thémire,
En voyant leur ouvrage, aiment à lui sourire;
Vénus avec plaisir contemple ses appas;
C'est l'unique beauté, dans le céleste empire,
Que d'un jaloux dépit les dieux ne raillent pas.

Comme parmi les fleurs qui se cachent dans l'herbe
La rose avec éclat lève son front superbe,
On vit sur tant d'attraits mon amante régner.
Ses rivales à peine eurent le temps de l'être :
Leur foule était vaincue avant de la connaître.
« Grâces, dit la déesse, allez la couronner;
De mille objets charmans que le cirque rassemble,
Voilà, dans sa beauté, le seul qui vous ressemble. »

Tandis qu'avec ses sœurs, aux autels de Vénus,
Thémire triomphante est encore arrêtée,
Je trouve dans un bois le sensible Aristée :
Je l'avais vu dans l'antre, et je le reconnus.
Nous fûmes attirés par un charme rapide;
Car Vénus, à l'aspect d'un habitant de Gnide,
Fait goûter en secret les doux ravissemens
De deux amis rendus à leurs embrassemens.

Je sentis que mon cœur se donnait à sa vue;
Vers les mêmes liens nous étions emportés :
Il semblait que du ciel l'Amitié descendue
Venait dans ce bosquet s'asseoir à nos côtés.
Je lui fis de ma vie une histoire fidèle.

Mon père, qui servait notre auguste immortelle,
M'a fait naître, lui dis-je, au sein de Sybaris.
Quelle cité ! ses goûts sont des besoins pour elle :
A qui peut en trouver d'une espèce nouvelle
Des trésors de l'état on y donne des prix.
Ces lâches habitans ont banni de leur ville
Tous les arts dont le bruit trouble un sommeil tranquille.
Ils pleurent des bouffons quand ils les ont perdus,
Et laissent dans l'oubli le héros qui n'est plus.
Ils prodiguent sans fruit l'éternelle richesse
Qu'entretient dans leurs murs un terroir opulent,
Et les faveurs des dieux sur ce peuple indolent,
Ne servent qu'à nourrir le luxe et la mollesse.
Les hommes sont si doux, parés avec tant d'art,
Occupés si long-temps à composer leurs grâces,
A corriger un geste, un sourire, un regard,
A chanter, minauder, s'admirer à leurs glaces,
Qu'ils ne paraissent point former un sexe à part.
Une femme se livre avant même qu'elle aime :
Que dis-je? connaît-elle un mutuel amour?
Sa gloire est d'enchaîner; jouir est son système;
Chaque jour voit finir les vœux de chaque jour;
Mais ces riens où le cœur trouve tant d'importance,
Mais ces soins attentifs, mais ces égards chéris,
Tous ces petits objets qui sont d'un si grand prix,
Tant de momens heureux avant la jouissance,
Ces sources de bonheur manquent à Sybaris.
Si du moins sur leurs fronts on voyait se répandre
Cette faible pudeur, ombre de la vertu !
Mais, hélas! c'est un fard qui leur est inconnu :
L'œil est fait à tout voir, l'oreille à tout entendre.
Loin que la volupté les rende délicats,
A distinguer leurs goûts ils ne parviennent pas.
Dans une gaîté fausse ils s'occupent de vivre;
Usés par l'inconstance, ils se lassent de tout;
Ils laissent un plaisir qui cause leur dégoût,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.
L'âme froide au bonheur est de feu pour les maux :
La plus légère peine et l'éveille et l'agite :
Une rose, pliée au lit d'un Sybarite,
Pendant toute une nuit le priva du repos.
Le poids de leur parure accable leur paresse;
Le mouvement d'un char les fait évanouir :
Leur cœur est si flétri qu'il ne peut plus jouir,

Et que dans les festins il leur manque sans cesse.
Sur des lits de duvet qu'ils couronnent de fleurs,
Ils passent une nuit uniforme et tranquille :
Leur corps, pendant le jour, y repose immobile;
Ils sont exténués s'ils vont languir ailleurs.
Enfin le Sybarite, esclave et fait pour l'être,
Fatigué d'une armure, effrayé du danger,
Tremblant dans son pays et devant l'étranger,
Comme un troupeau servile attend le premier maître.

Dès que je sus penser, je méprisai ces lieux;
Car la vertu m'est chère, et j'honore les dieux.
« Ah! disais-je, fuyons une terre ennemie;
D'un air contagieux je crains de m'infecter.
Que ces enfans du luxe habitent leur patrie!
Ils sont faits pour y vivre, et moi pour la quitter. »
Pour la dernière fois, je cours au sanctuaire,
Et touchant les autels qu'avait servis mon père,
« O puissante Vénus, lui dis-je à haute voix,
J'abandonne ton temple et non tes saintes lois.
Tu recevras mes vœux, quelque lieu que j'habite;
Mais ils seront plus purs que ceux d'un Sybarite. »

Je pars, j'arrive en Crète, et ce triste séjour
M'offre les monumens des fureurs de l'amour.
On y voyait encor le fameux labyrinthe
Dont un heureux amant avait franchi l'enceinte;
Et le taureau d'airain, par Dédale inventé
Pour tromper ou servir une flamme odieuse;
Et le tombeau de Phèdre, épouse incestueuse,
Dont le crime chassa le jour épouvanté;
Et l'autel d'Ariane, amante délaissée,
Qui, sur un bord désert conduite par Thésée,
Ne se repentait pas de sa crédulité.

Cruel Idoménée! impitoyable père!
On y voyait aussi ton palais sanguinaire.
Ce prince, à son retour, n'eut pas un meilleur sort
Que tant d'autres chargés des dépouilles de Troie;
Tous les Grecs, dont la mer n'avait point fait sa proie,
Ne purent sous leur toit échapper à la mort:
Vénus, à leurs moitiés inspirant sa colère,
Se vengea par la main qu'ils croyaient la plus chère.

« Qui m'arrête? ai-je dit; cette île est en horreur
A la divinité dont j'attends mon bonheur. »
Je me hâtai de fuir; mais, battu par l'orage,
Mon vaisseau de Lesbos aborda le rivage.
C'est encor un séjour peu chéri de Vénus :
Elle ôte la pudeur au visage des femmes,
La faiblesse à leurs corps, et la crainte à leurs âmes.
J'y vis avec effroi les sexes méconnus.
Vénus! fais-les brûler de feux plus légitimes.
A la nature humaine épargne tant de crimes.

Lesbos est le pays de la tendre Sapho :
Les murs de Mytilène ont été son berceau.
Cette fille immortelle, ainsi que son génie,
Se consume sans fin d'une flamme ennemie
A soi-même odieuse et pleurant sa beauté,
Elle cherche toujours son sexe qu'elle abhorre
« Comment d'un feu si vain est-on tant tourmenté?
Ah! l'Amour, disait-elle, est plus terrible encore.
Plus cruel dans ses jeux que l'Amour irrité. »

Je passai de Lesbos dans une île sauvage :
C'était Lemnos. Vénus n'y reçoit point de vœux :
On la rejette; on craint que son culte amoureux
Du farouche habitant n'énerve le courage :
Vénus punit souvent ce peuple audacieux;
Mais il subit les maux sans expier l'outrage,
D'autant plus obstiné qu'il est plus malheureux.

Loin de cette île impie, égaré sur les ondes,
Je cherchais un séjour favorisé des cieux.
Délos fixa long-temps mes courses vagabondes;
Mais, soit que nous ayons quelques avis des dieux,
Soit qu'un instinct céleste éclaircisse à nos yeux
Du sort qui nous attend les ténèbres profondes,
Je me crus appelé vers des bords plus heureux.

Une nuit que j'étais dans ce repos paisible
Où l'esprit, par degrés, rendu comme impassible,
Semble se délivrer de ses liens secrets,
Il m'apparut en songe une jeune immortelle,
Moins belle que Vénus, mais brillante comme elle :
Un charme irrésistible animait tous ses traits;
Ce que j'aimais en eux, je n'aurais pu le dire;
J'y trouvais ce qui pique, et non ce qu'on admire :
Ils étaient ravissans, et n'étaient point parfaits.
En anneaux ondoyans sa blonde chevelure
Tombait sur son épaule et flottait au hasard;
Mais cette négligence était une parure;
Mais elle avait cet air que donne la nature,
Cet air dont le secret n'est point connu de l'art.
Elle sourit : « Tu vois la seconde des Grâces,
Dit-elle avec un ton qui passait jusqu'au cœur;
Vénus t'appelle à Gnide et fera ton bonheur. »
Elle fuit dans les airs; mes yeux suivent ses traces;
Je me lève, enflammé de plaisir et d'espoir :
Comme une ombre légère elle était disparue;
Et le transport divin que me causait sa vue
Bientôt cède au regret de ne la plus revoir.

Je respirai l'amour en arrivant à Gnide;

Mais ce que je sentais, je ne puis l'exprimer :
Mon cœur se pénétrait d'une flamme rapide;
Je n'aimais pas encor, mais je brûlais d'aimer.
Je m'avançai : je vis des nymphes enfantines
Jouer innocemment dans les plaines voisines;
Je fus comme entraîné vers ces jeunes appas :
« Insensé! m'écriai-je, où s'égarent mes pas?
Quel trouble me saisit? d'où vient que je soupire?
J'éprouve sans aimer l'ivresse de Vénus!
Mon cœur déjà poursuit des objets inconnus! »
Tout à coup j'aperçus la charmante Thémire;
Je ne regardai qu'elle, et j'expirais, je croi,
Si ses regards flatteurs n'étaient tombés sur moi.
Je courus à Vénus : « Écoute ma prière,
Lui dis-je, et puisqu'ici tu dois me rendre heureux,
Ordonne que ce soit avec cette bergère :
Seule elle peut remplir ta promesse et mes vœux. »

CHANT TROISIÈME.

Je parlais encor de Thémire;
Aristée, attentif à ce doux entretien,
Soupirait son amour, et voulut le décrire :
Voici ce qu'il me dit; je ne supprime rien;
Le dieu qui l'inspirait est le dieu qui m'inspire.

Ma vie est peu fertile en grands événemens;
Tout en est simple : j'aime; et vous allez apprendre
Les sentimens d'une âme tendre,
Et ses plaisirs et ses tourmens.
Ce même amour qui fait mon bonheur et ma gloire
Fait aussi toute mon histoire.

Camille est née à Gnide au milieu des grandeurs.
Faut-il peindre celle que j'aime?
Son image s'imprime au fond de tous les cœurs.
Elle a ces agrémens flatteurs,
Cet air qui vous ravit plus que la beauté même.

Les femmes, dans leurs vœux, demandent à l'amour
Les grâces de Camille, objet de leur envie :
Les hommes qui l'ont vue un jour
Voudraient la voir toute leur vie,
Ou s'en éloigner sans retour.

L'habit le plus modeste embellit mon amante.
Qui ne serait frappé de sa taille charmante,
De ses traits dont l'ensemble attire tous les yeux,
De son regard si fier, mais tout près d'être tendre,
De sa voix que sans trouble on ne saurait entendre,
De ses appas qu'on loue et qu'on sent encor mieux?

Sans fierté, sans caprice, oubliant qu'elle est belle,
Camille, si l'on veut, pense profondément;
Si l'on veut, elle rit, et dans son enjoûment,
Les Grâces badinent comme elle.

Tout ce que fait Camille a la simplicité
De la plus naïve bergère :
Ses chants peignent la volupté :
Danse-t-elle? on croit voir une nymphe légère.

Camille sans effort se plie à tous les goûts;
Plus vous avez d'esprit, plus son esprit vous flatte;
C'est une raison fine, adroite, délicate;
Elle a l'air de parler, de penser comme vous;
Ce qu'elle a dit, sans peine on croit pouvoir le dire:
Son air est si touchant, son langage est si doux,
Qu'il semble que toujours c'est le cœur qui l'inspire.

Camille en gémissant me presse dans ses bras,
Quand il faut un instant m'éloigner de ses charmes:
« Ne tarde point, dit-elle, à te rendre à mes larmes: »
Comme si je vivais quand je ne la vois pas!

Je dis qu'elle m'est chère, elle se croit chérie;
Je dis que je l'adore, et son cœur le sait bien :
Mais elle en est aussi ravie
Que si son cœur n'en savait rien.
Je lui dis qu'elle fait le bonheur de ma vie :
Elle dit que la sienne à la mienne est unie.
Enfin je suis payé par un si doux retour,
Que j'ai presque la folle envie
De croire son amant digne de tant d'amour.

Depuis un mois Camille avait touché mon âme,
Et je n'osais encor lui parler de ma flamme;
Tremblant de me trahir par un mot indiscret,
J'aurais voulu moi-même ignorer mon secret;
Plus elle m'enchantait, moins il m'était possible
D'espérer qu'à mes vœux elle devînt sensible;
Je t'adorais, Camille, et tes charmans appas
Me disaient qu'un berger ne te méritait pas.
Je voulais..... ah! pardonne! oui, loin de ma pensée
Je voulais rejeter ton tendre souvenir :
Que je suis fortuné! je n'ai pu l'en bannir :
Pour jamais ton image y demeure tracée.

« D'un monde turbulent j'aimai long-temps le bruit,
Lui dis-je, et maintenant d'un paisible réduit
Je cherche l'ombre et le silence.
L'ambition m'avait séduit :

e ne désire plus que ta seule présence.
Sous un ciel éloigné du mien,
Je voulais habiter dans ces vastes empires,
Et mon cœur n'est plus citoyen
Que de la terre où tu respires:
Tout ce qui n'est pas toi pour mes yeux n'est plus rien.»

Camille trouve encor quelque chose à me dire,
Quand elle m'a parlé de sa tendre amitié :
Elle croit avoir oublié
Mille aveux dont sur l'heure elle vient de m'instruire.
Ravi d'écouter ses discours,
Je feins tantôt de n'en rien croire,
Tantôt d'en perdre la mémoire,
Afin d'en prolonger le cours.
Alors règne entre nous cet aimable silence,
Ce langage muet dont la douce éloquence
Est l'interprète des amours.

Lorsqu'aux pieds de Camille empressé de me rendre,
Après une absence d'un jour,
Je lui raconte à mon retour
Ce que je viens, loin d'elle, et de voir et d'entendre,
Elle me dit : « Cruel ! que vas-tu rappeler?
N'as-tu pas d'entretien plus tendre?
Parle de nos amours, ou laisse-moi parler,
Si ton cœur n'a rien à m'apprendre. »

Quelquefois elle dit : « Aristée ! aime-moi! —
Oui, je t'aime.—Eh ! comment?—En vérité, je t'aime
Comme le premier jour où tu reçus ma foi :
Je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi
Qu'à l'amour que j'eus pour toi-même. »

Camille une autre fois me dit avec douleur :
« Tu parais triste ! — Hélas ! je suis sûr de ton cœur,
Lui dis-je ; et cependant je sens couler mes larmes;
Ne me retire pas de ma douce langueur.
Laisse-moi soupirer ma peine et mon bonheur.
Pour les tendres amans la tristesse a des charmes.
Les transports de l'amour sont trop impétueux :
L'âme dans son ivresse est comme anéantie :
Mais je jouis en paix de ma mélancolie :
Eh ! qu'importent mes pleurs puisque je suis heureux ! »

J'entends louer Camille, et fier d'être aimé d'elle,
L'éloge que j'entends me semble être le mien ;
Quand un berger l'écoute, elle parle si bien
Que chaque mot lui prête une grâce nouvelle;
Mais je voudrais qu'alors Camille ne dît rien.

A-t-elle pour quelque autre une amitié légère ?
Je voudrais en être l'objet :
Bientôt je me dis en secret,
Que je ne serais plus celui qu'elle préfère.
Aux discours des amans n'ajoute point de foi!
Ils diront que dans la nature
Il n'est rien d'aussi beau, d'aussi parfait que toi :
Ils diront vrai, Camille, et comme eux je le jure :
Ils te diront encor qu'ils t'aiment : je les croi;
Mais si quelqu'un disait qu'il t'aime autant que moi,
J'atteste ici les dieux que c'est une imposture.

Quand je la vois de loin, je m'agite soudain :
Elle approche, et mon cœur s'enflamme :
Quand j'arrive auprès d'elle, il semble que mon âme
Est à Camille, et va fuir dans son sein.

Souvent Camille à ma prière
Refuse la moindre faveur,
Et sur-le-champ m'accorde une faveur plus chère.
Ce caprice est involontaire :
Ce n'est point de sa part un manége trompeur;
Non ; l'art ne peut entrer dans cette âme sincère :
Mais Camille, écoutant l'amour et la pudeur,
Voudrait m'être à la fois indulgente et sévère.

« Qu'espérez-vous, dit-elle, au dessus de mon cœur ?
Ne vous suffit-il point, ingrat, que je vous aime?
— Tu devrais, dis-je, encor te permettre une erreur,
Une erreur de l'amour, qu'excuse l'amour même. »

Camille, si jamais je cessais de t'aimer,
Si pour d'autres attraits je pouvais m'enflammer,
Que ce jour soit pour moi le dernier de ma vie !
Que la Parque trompée en termine le cours !
Puisse-t-elle effacer de misérables jours,
Dont je détesterais la lumière ennemie,
En songeant au bonheur de nos tendres amours !

Il se tut : et je vis que cet amant fidèle
Ne cessait de parler que pour s'occuper d'elle.

CHANT QUATRIÈME.

Sur un chemin de fleurs, errant dans les prairies,
Nous étions occupés de douces rêveries,
Quand nous fûmes conduits vers des rochers affreux,
Redoutés des mortels, proscrits même des dieux ;
Un nuage de feux qui roule sur leurs têtes
Y promène en tout temps la foudre et les tempêtes :
A leurs pieds est un antre inaccessible au jour,
Qui des amans trahis semble être le séjour.

Une invisible main dans ce lieu nous entraîne.
Mais, ô dieux! qui l'eût cru? Je le touchais à peine...
Mes cheveux sur mon front se sont dressés d'horreur;
Une flamme inconnue a passé dans mon cœur:
Plus j'étais agité, plus je cherchais à l'être.
Ami, dis-je, avançons, dussent nos maux s'accroître!
A travers cent détours, j'errais de toutes parts,
Guidé par des lueurs qui se perdaient dans l'ombre...
La pâle Jalousie a fixé mes regards:
Son aspect paraissait moins terrible que sombre:
Les Vapeurs, le Chagrin, le Silence et l'Ennui,
Environnaient ce monstre, et volaient devant lui.
Nous voulons fuir: il parle, et sa voix nous arrête;
Il nous souffle la crainte et les soupçons jaloux,
Met la main sur nos cœurs, nous frappe sur la tête,
Et soudain l'univers est transformé pour nous.
Soudain, enveloppé d'un voile de ténèbres,
Je ne vois, je n'entends que des spectres funèbres.
Je cours au fond de l'antre, épouvanté, tremblant:
J'y trouve la Fureur, déité plus cruelle;
Sa main faisait briller un glaive étincelant;
Je recule... ô terreur! l'odieuse immortelle
Me lance un des serpens dont son front est armé:
Il part, siffle, et m'atteint comme un dard enflammé.
Pareil au voyageur que la foudre dévore,
Je demeure immobile et ne sens rien encore,
Et déjà le serpent s'est glissé dans mon cœur;
Mais dès que son poison, coulant de veine en veine,
De mon sang plus actif eut allumé l'ardeur,
Tous les maux des enfers n'égalaient point ma peine;
J'allais d'un monstre à l'autre, agité, furieux;
Cent fois je fis le tour de l'antre épouvantable;
Et je criais: Thémire! et ces murs ténébreux
Me répétaient, Thémire! en écho lamentable.
Si Thémire eût paru, ma main, ma propre main,
Pour assouvir ma rage, eût déchiré son sein.

Enfin je vois le jour, et sa clarté me blesse.
L'antre que j'ai quitté m'inspirait moins d'effroi.
Je m'arrête... je tombe accablé de faiblesse,
Et ce repos lui-même est un tourment pour moi.
Mon œil sec et brûlé me refuse des larmes,
Et pour me soulager, je n'ai plus de soupirs.
Du sommeil, un moment, je goûte les plaisirs...
O dieux! il est encore environné d'alarmes!
Mille songes cruels m'obsèdent tour à tour;
Ils me peignent Thémire ingrate à mon amour;
Je la vois... mais hélas! se peut-il que j'achève?
Les soupçons que mon cœur formait pendant le jour
Se sont réalisés dans l'horreur de mon rêve!

Je me lève. « Il faut donc, ai-je dit, qu'à mes vœux
Et le jour et la nuit deviennent odieux!
Thémire!... la cruelle! il faut que je l'oublie!
Thémire, sur mes pas, est comme une furie!
Ah! qui m'eût dit qu'un jour le plus cher de mes vœ[ux]
Serait de l'oublier, et pour toute ma vie? »

Un accès de fureur s'empare encor de moi.
« Viens, ami, m'écriai-je; allons, courons, lui dis-je,
Il faut exterminer ces troupeaux que je voi,
Poursuivre ces bergers de qui l'amour m'afflige...
Mais non; je vois un temple, il peut être à l'*Amour*;
Renversons sa statue, et qu'il tremble à son tour! »
Je dis, et nous volons, pleins du même vertige;
L'ardeur de faire un crime irrite nos efforts:
Rien ne nous retient plus; nous courons les montagnes;
Nous traversons les bois, les guérets, les campagnes:
Une source paraît; nous franchissons ses bords.
Que peut contre les dieux le vain courroux des hommes?
Confondus, étonnés du désordre où nous sommes,
A peine dans le temple avons-nous fait un pas,
Qu'un charme impérieux semble enchaîner nos bras.

Bacchus de nos transports faisait cesser l'audace;
Ce temple était le sien: « Grand dieu, je te rends grâce,
Moins pour avoir calmé mes honteuses fureurs,
Que pour m'avoir d'un crime épargné les horreurs! »
A ces mots, m'approchant des autels que j'embrasse:
« O prêtresse, ai-je dit, le dieu que vous priez
Vient de nous apaiser par son secours propice;
Daignez ici, pour nous, lui faire un sacrifice. »
Je cherche une victime, et l'apporte à ses pieds.

Lorsque le fer brillait aux mains de la prêtresse,
Aristée éleva ces accens d'allégresse:

« Bacchus! dieu bienfaisant! dieu des ris et des jeux,
» Tu fais régner la joie et son léger tumulte
» Pour ta divinité nos plaisirs sont un culte;
» Tu ne veux être aimé que des mortels heureux.

» Saisi de son ivresse, en vain l'esprit s'égare;
» Il se retrouve encor dans ce doux abandon;
» Mais quand il est troublé par quelque dieu barbare,
» Tu peux seul, ô Bacchus! lui rendre la raison.

» La noire Jalousie aux fers de l'esclavage
» Voudrait assujettir le dieu qui fait aimer;
» Mais tu brises les traits dont elle ose s'armer,
» Et tu la fais rentrer dans son antre sauvage. »

Après le sacrifice, on vint autour de nous,
Et je fis le récit de nos transports jaloux.
Bientôt nous entendons mille voix éclatantes
Au son des instrumens marier leurs concerts:

Je sors, et vois courir des troupes de Bacchantes,
Qui, l'œil en feu, le front orné de pampres verts,
Laissant aux vents le soin de leurs tresses flottantes,
Agitaient à grand bruit leurs thyrses dans les airs.
Tout le joyeux cortége environnait Silène :
La tête du vieillard vacillante, incertaine,
Allait chercher la terre, ou tombait sur son sein :
Dès qu'on l'abandonnait, penché vers sa monture,
Son corps se balançait par égale mesure,
Se baissait, se dressait, se rebaissait soudain.
La troupe avait le front tout barbouillé de lie;
Pan se montrait ensuite avec ses chalumeaux;
Les Satyres dansaient, ceints de pampres nouveaux;
Le désordre, la joie, et l'aimable folie,
Confondaient les chansons, les jeux et les bons mots.
Enfin, je vis Bacchus gai, riant, plein de charmes,
Tel que l'Inde le vit, au bout de l'univers,
Distribuant partout des plaisirs et des fers.
De la jeune Ariane il essuyait les larmes :
Pour son ingrat Thésée elle pleurait encor,
Quand Bacchus dans les cieux mit sa couronne d'or;
Et s'il n'eût triomphé des pleurs de cette belle,
Son amour l'allait rendre infortuné comme elle.
« Aimez-moi, disait-il; Thésée est loin de vous;
Oubliez à jamais le nom de l'infidèle;
Ne voyez que le dieu qui brûle à vos genoux;
Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle. »

Bacchus était traîné par des tigres fougueux :
Il sortit de son char, conduisant son amante;
Elle entra dans le temple : « Habitons ces beaux lieux,
Dit-elle, dieu charmant! soupirons-y nos feux;
Donne à ce doux climat une gaîté constante :
Vénus ici préside à des peuples heureux;
Ajoute à leur bonheur, et règne aussi sur eux.
Pour moi, je sens déjà que mon amour augmente.
Quoi! tu peux être un jour plus aimable à mes yeux!
Il n'appartient qu'aux dieux, dans leur sphère brillante,
D'aimer avec excès, et d'aimer toujours mieux,
Et de voir leur bonheur passer leur espérance,
Plus bornés dans leurs vœux que dans leur jouissance.
Sois ici mes amours : sur la voûte des cieux,
On est trop occupé de sa gloire suprême;
Ce n'est que sur la terre et dans ces lieux qu'on aime.
Laissons ces insensés à leurs folâtres jeux;
Tandis que mes soupirs, ma joie et mes pleurs même
Sans cesse te peindront mes transports amoureux. »

Elle dit : et Bacchus, enchanté de lui plaire,
La mène, en souriant, au fond du sanctuaire.
Un délire divin pénétra dans nos cœurs :
Nous respirions les jeux, les danses, la folie,
Et le thyrse à la main, le front couvert de fleurs,
Nous allâmes nous joindre à la bruyante orgie.

Mais nos tourmens cruels n'étaient que suspendus :
En sortant de ce temple, à nous-mêmes rendus,
Nous sentions des soupçons la dévorante flamme,
Et la sombre tristesse avait saisi notre âme.
Pour annoncer nos maux, il semblait que l'Amour
Nous eût fait agiter par l'affreuse Euménide;
Nous regrettions Bacchus et son riant séjour;
Mais un charme puissant nous entraînait à Gnide.

Je voulais voir Thémire, et craignais cet instant;
Je ne retrouvais pas cette ardeur qui nous presse,
Alors que sur le point de revoir sa maîtresse
Le cœur s'ouvre d'avance au bonheur qu'il attend.

« Peut-être je verrai Lycas près de Camille,
Dit Aristée : ô dieu! sur ce cœur inconstant
Il pouvait obtenir un triomphe facile!
Peut-être avec plaisir la perfide l'entend. »

« Tircis, dis-je à mon tour a brûlé pour Thémire,
On dit qu'il est à Gnide, et j'en frémis d'effroi.
Sans doute il l'aime encore! Il faudra me réduire
A disputer un cœur que j'ai cru tout à moi. »

« Lycas pour ma Camille avait fait un air tendre :
Insensé! j'aurais dû l'interrompre cent fois!
J'applaudissais, hélas! aux accens de sa voix :
Il chantait mon amante, et j'aimais à l'entendre. »

« Thémire devant moi se parait un matin
D'un bouquet que Tircis avait cueilli pour elle :
C'est un don de Tircis, me disait l'infidèle...
Je devais, à ce mot, l'arracher de son sein. »

« Un jour, Camille et moi, (quel funeste présage!)
Nous allions à Vénus offrir deux tourtereaux;
Camille de ses mains vit s'enfuir ces oiseaux...
Vénus ne voulait point de son perfide gage. »

« Sur l'écorce des bois nos noms par moi tracés
Attestaient mon amour et celui de Thémire;
Je me plaisais sans cesse à les lire et relire.
Un matin... ô douleur! je les vis effacés. »

« D'un cœur infortuné n'aggrave point la chaîne,
Camille! épargne-moi l'horreur de me venger.
L'amour devient fureur quand on l'ose outrager;
L'amour qu'on désespère a le fiel de la haine. »

« Hâtons-nous; et malheur à tout audacieux

Que je verrai parler à l'ingrate que j'aime,
Quiconque sur Thémire arrêtera les yeux,
Mon bras l'immole au temple...aux pieds de Vénus même.

Bientôt nous arrivons près de l'antre fameux
D'où sortent les arrêts que l'oracle prononce:
Tout le peuple roulant à flots tumultueux,
Avec un bruit confus, attendait sa réponse.
Je m'avance: Aristée emporté loin de moi,
Aristée est déjà dans les bras de Camille:
J'appelle encor Thémire; enfin je l'aperçoi.
Furieux, j'allais dire: Ah! perfide, est-ce toi?...
Mais elle me regarde, et je deviens tranquille.
Ainsi, lorsque Alecto vient troubler l'univers,
L'œil éclairé des dieux la renvoie aux enfers.

« Ah, dit-elle, pour toi j'ai versé bien des larmes!
Le soleil a trois fois parcouru ces climats,
Depuis que tu nourris mes mortelles alarmes.
Je disais: Non, mes yeux ne le reverront pas.
Quel noir pressentiment! dieux puissans que j'implore,
Dieux tant de fois témoins de nos tendres amours,
Je ne demande point si son cœur m'aime encore:
Je ne veux que savoir le destin de ses jours:
S'il vit, puis-je douter qu'il ne m'aime toujours?

« —Excuse, m'écriai-je, excuse mon délire!
La sombre jalousie a troublé mes esprits:
J'allais haïr... ô ciel!... mais ma fureur expire;
Mais après le danger de perdre ma Thémire,
De ma félicité je sens mieux tout le prix.
Viens donc sous ces berceaux où l'amour nous appelle;
Les dieux ont pu tromper, mais non changer mon cœur;
Viens; c'est un crime affreux de te croire infidèle,
Et je veux par ma flamme en expier l'horreur. »
Non, jamais des enfers les retraites heureuses,
Faites pour le repos des ombres vertueuses,
Ni les bois de Dodone, et ses chênes sacrés,
Ni ces riches bosquets où sont des fruits dorés,
Jamais tous ces beaux lieux n'auraient su me séduire,
Autant que le bocage embelli par Thémire.

Un satyre nous vit; il suivait follement
Une nymphe échappée à son emportement,
« Heureux amans, dit-il, vos yeux savent s'entendre:
Vous payez un soupir d'un soupir aussi tendre:
Mais moi, d'une cruelle en vain je suis les pas,
Plus malheureux encor quand elle est dans mes bras. »

Près de nous, une nymphe errante et solitaire
Sentit, en nous voyant, s'humecter sa paupière:
« Non! c'est, dit-elle, encor pour nourrir mes tourmens
Que le cruel Amour me fait voir ces amans! »

Nous vîmes Apollon au bord d'une onde pure.
Brillant par son carquois et par sa chevelure,
Sur les pas de Diane il marchait dans les bois.
Il accordait sa lyre. On a vu mille fois
Les arbres, les rochers accourir pour l'entendre,
Et le lion terrible en devenir plus tendre:
Mais nous écoutions peu cette divine voix.

On eût dit que Thémire à toute la nature
Donnait, en ce moment, le signal du bonheur:
Le zéphyr, à nos pieds, caressait chaque fleur;
L'eau baignait son rivage avec un doux murmure;
Les myrtes étendus, comme un dais de verdure,
En s'embrassant sur nous exhalaient leur odeur;
Des ramiers soupiraient sous le même feuillage,
Et l'essaim des oiseaux, dans son joyeux ramage,
Chantait déjà la gloire et le prix du vainqueur.

Je vis l'Amour, pareil au papillon folâtre,
Voler près de Thémire et sur ses beaux cheveux;
Baiser son front naïf, et sa bouche et ses yeux,
Descendre et s'arrêter sur sa gorge d'albâtre:
Ma main veut le saisir; j'avance... il prend l'essor:
Je le suis, je le trouve aux pieds de mon amante,
Il fuit vers ses genoux, et je l'y trouve encor.
Je le suivais toujours: si Thémire tremblante,
Thémire toute en pleurs n'avait su m'arrêter,
J'allais atteindre enfin sa retraite charmante;
Elle est d'un si grand prix qu'il ne peut la quitter.

C'est ainsi que résiste une tendre fauvette
Qu'auprès de ses petits l'amour semble enchaîner:
Sous la main qui s'approche, immobile et muette,
Rien ne peut la contraindre à les abandonner.
Thémire entend ma plainte et devient plus sévère;
Elle voit ma douleur et ne s'attendrit pas:
Je cessai de prier, et je fus téméraire:
Thémire s'indigna, je craignis sa colère;
Je tremblai, je pleurai; bientôt nouveaux combats,
Nouveau courroux... enfin, je tombai dans ses bras,
Et mon dernier soupir s'exhalait sur sa bouche;
Mais, en me repoussant, Thémire moins farouche
Met la main sur mon cœur... et j'échappe au trépas.

« Pour me désespérer que t'ai-je fait! dit-elle.
D'une indiscrète ardeur modère le transport:
Va; je suis moins que toi dure, injuste et cruelle;
Je n'eus jamais dessein de te causer la mort,
Et tu veux m'entraîner dans la nuit éternelle!
Ouvre ces yeux mourans, au nom de nos amours,
Ou tu verras les miens se fermer pour toujours. »

Jusqu'au dernier moment, Thémire inexorable

À force de vertu, rappelle ma raison :
Elle m'embrasse, hélas ! et j'obtiens mon pardon,
Mais sans aucun espoir de devenir coupable.

LA JOURNÉE DE PRINTEMPS.

J'ai laissé loin de moi ces palais orgueilleux,
Ces murs dont le rideau me cachait la nature :
Ici ma vue embrasse et la terre et les cieux ;
Je foule sous mes pieds les fleurs et la verdure.

O tranquilles forêts ! solitaires berceaux !
Riches vallons couverts d'une douce rosée !
Campagnes dont l'aspect réjouit ma pensée !
Que le son de ma lyre éveille vos échos :
Mes chants vont retentir au lever de l'aurore,
Et les vents à la nuit les rediront encore.

Reçois, jeune Aglaé, ce tribut de l'amour :
Mes vers sont, comme toi, l'image d'un beau jour !

La lumière encor faible argente les nuages,
Et teint d'un feu léger les bords du firmament :
Ses premiers traits épars coulent rapidement,
Et descendent des airs sur de frais paysages :
Déjà l'œil aperçoit, de moment en moment,
Le jour qui s'insinue à travers les bocages :
La rosée a formé des lits de diamant ;
On voit blanchir les monts, et dans l'éloignement
Une mer de vapeur enfler les pâturages.
Quel silence profond ! l'oiseau sans mouvement
Demeure suspendu dans la nuit des ombrages :
A peine un souffle pur, errant sous les feuillages,
Imprime à leur sommet un doux frémissement :
On n'entend que le bruit de ce russeau fumant,
Qui, par bonds inégaux, roule sur ses rivages.
Mais bientôt la lumière a frappé tous les yeux :
Elle vole, s'étend, brise, éclaircit les ombres,
Et les chasse, à grands pas, dans les cavernes sombres.
Le jeune aiglon se livre à la clarté des cieux ;
L'alouette, en chantant, s'élève sur la plaine,
Le milan, l'épervier, dans leur course hautaine,
Traversent de l'éther l'espace lumineux ;
Sur le baume et le thym la brebis se promène,
Et le cerf attiré vers la source prochaine
Amuse les regards du berger matineux.

Toi qui fais les plaisirs et les maux de ma vie,
Beauté douce et cruelle ! emblème de la fleur
Que la nature arma d'une épine ennemie,
Tu jouis du repos dont tu prives mon cœur :
Tu dors paisiblement sur ta couche innocente,
Comme dort sur sa tige une rose naissante,
Quand l'air est pénétré d'une molle langueur.
Ouvre tes yeux charmans à l'aurore nouvelle !
N'as-tu pas entendu la voix de Philomèle ?
L'astre du jour s'approche... avec quel appareil
Il s'annonce de loin sur les cîmes sauvages !
Des flots d'or sont partis de l'horizon vermeil ;
Les bois sont animés, et les chantres volages,
Près de faire éclater mille joyeux ramages,
Avec un doux tumulte attendent le soleil.

O transport ! est-ce lui dont je sens la présence ?
L'univers retentit des accens du bonheur ;
Les ruisseaux sont émus, le chant des airs commence ;
L'écho mélodieux répond à leur cadence :
Tout brille de clarté, de joie et de fraîcheur.

Que j'aime les rochers ondoyans de verdure,
D'où l'œil peut embrasser un immense horizon !
Sans doute c'était là que Virgile et Thomson,
Un crayon à la main, dessinaient la nature :
C'était là qu'ils traçaient des tableaux enchanteurs,
Aussi grands que leur âme, aussi doux que les fleurs.
Toi que le dieu des arts attend sous la feuillée,
Viens sur l'herbe touffue et fraîchement mouillée
De tes sens assoupis ranimer les langueurs ;
Viens contempler la terre à tes yeux dévoilée ;
Baigne-toi dans l'air pur, jouis de ses odeurs.
Alors éprouves-tu les accès du génie ;
Promène fièrement tes pinceaux créateurs,
Et sois sûr de franchir les bornes de la vie.

Des nuages de feu roulent sur les côteaux :
L'azur des cieux s'embrase ; un torrent de lumière
Inonde tout à coup l'air, la terre et les eaux.
Le puissant roi du jour paraît dans la carrière ;
Il lance les rayons de la fécondité,
Donne l'être au néant, la vie à la matière,
Et l'espace est rempli de son immensité.

O père des saisons ! que l'orient t'implore ;
Qu'aux bords sacrés du Gange, aux campagnes du Maure
La foule des humains rende un culte à tes feux ;
Qu'aux champs péruviens le peuple qui t'adore,
Élève devant toi son cantique amoureux ;
Ces tributs sont la voix de la reconnaissance :
Eh ! comment l'univers, charmé de ta présence,
T'aurait-il refusé son encens et ses vœux ?
Ta force attire, enchaîne, et conduit tous les mondes,
Depuis l'orbe où Saturne, en trente ans révolu,
Parcourt des vastes cieux les limites profondes,

Jusqu'aux bords de ta sphère, où Mercure, perdu
Par l'œil du philosophe, est à peine aperçu.
Ame du mouvement! principe de la vie!
O combien tu produis d'êtres multipliés,
Depuis l'esprit humain que ta flamme délie,
Jusqu'au plus vil atome inconnu sous nos pieds!
C'est par toi que tout naît, tout agit, tout désire.
Le cortége léger dont la pompe te suit,
Les heures, la rosée et le tiède zéphyre,
Prodiguent à nos champs, pour orner ton empire,
Les couleurs, les parfums, et la fleur et le fruit.
Tu ne te bornes point à décorer la terre :
Ton regard des rochers perce l'abîme obscur,
Fait croître les métaux, fait végéter la pierre,
Donne au rubis son pourpre, au saphir son azur :
De tes ardens rayons la topaze étincelle,
Le diamant reçoit son éclat le plus pur;
Tu les fais vaciller sur l'opale infidèle,
Et la verte émeraude égale en sa beauté
Le rideau du printemps par les vens agité.
Quel charme tu répands sur la nature entière!
Le fougueux ouragan se calme à ton retour;
On croit voir s'égayer, à l'aspect d'un beau jour,
Le bois mélancolique et sa triste fougère.
Si le ciel m'ordonnait d'aller chanter tes feux
Dans les déserts brûlans du nouvel hémisphère,
J'irais, puisque ton astre éclaire tous ces lieux;
J'y porterais ma lyre, et je mourrais heureux,
Si mon dernier regard contemplait ta lumière.

Quelle magnificence! elle étonne mes yeux
Trop faibles pour saisir cette immense étendue!
Peindrai-je de ces monts les groupes radieux,
Que le soleil enflamme au travers de la nue,
Ces vallons ombragés qui s'ouvrent à la vue,
Répandus sur la plaine en rideaux tortueux,
Ce vent doux qui frémit sur les ondes brillantes,
Ce long voile de fleurs qui tapisse les prés,
Ces collines, ces tours, ces villages dorés,
Ces blés qui font mouvoir leurs gerbes jaunissantes,
Et le vaste horizon qui, fuyant par degrés,
Paraît au loin se perdre en vapeurs transparentes?...
Mais l'océan m'appelle; il offre à mes regards
Un abîme argenté de vagues bondissantes :
L'astre a couvert de feux les nacelles flottantes,
Les îles, les rochers, le port et ses remparts :
Dans sa course pompeuse il chasse les brouillards
Qui reposaient encor sur les cîmes fumantes,
Et l'air étincelant se peint de toutes parts.

Que ce rivage est frais! que cette haleine est pure!
On entend soupirer la cîme des berceaux;
Un fleuve de luzerne agite sa verdure;
Cette source plaintive unit son doux murmure
Aux flûtes des bergers, au chant de mille oiseaux.

Que vous êtes heureux, enfans de l'harmonie!
Oiseaux, que chantez-vous? vos plaisirs, vos amours:
Sans crainte, sans regrets, sans chaîne qui vous lie,
Vous volez du tilleul à l'épine fleurie :
L'eau qui vous désaltère est moins libre en son cours.
La nature a pris soin de former vos atours;
Elle a mûri pour vous les grains de la prairie.
Hélas! petits oiseaux, si vos momens sont courts,
Un seul de vos printemps vaut toute notre vie.
Vous charmez, vous aimez, vous jouissez toujours;
Dès que vous désirez, votre attente est remplie;
L'instinct vers le bonheur vous mène sans détours;
Ah! chantez! c'est à moi de vous porter envie.
Bientôt, en vous quittant, j'irai près des mortels
Chercher de faux plaisirs et des tourmens réels :
Dans leur commerce ingrat je vais apprendre à feindre,
A déguiser mon front, à resserrer mon cœur :
Je vais aimer, haïr, m'inquiéter, me plaindre,
Me jeter dans la foule, et courir à l'erreur.
Sous le poids de mes fers dois-je languir encore.
O douce liberté! cher objet de mes vœux!
Ne pourrai-je te voir, dans des jours plus heureux,
Conduisant par la main l'amitié que j'adore,
Sécher les pleurs amers qui coulent de mes yeux?
Alors j'envîrai peu les trésors de Golconde,
Et le luxe des grands, et les plaisirs du monde.
Mais je t'appelle en vain, tu me fuiras toujours;
Trompeuse liberté! tu n'es qu'un beau fantôme :
Esclave des hameaux, des cités ou des cours,
L'un rampe chez les rois, et l'autre sous le chaume...
Laissez-moi, vains regrets! laissez-moi respirer
A l'ombre des vergers parfumés d'ambroisie.
Laissez-moi de ces bois suivre la mélodie.
Labyrinthes profonds où je vais m'égarer,
Délicieux séjours de la mélancolie,
Quel charme à vos tableaux prête ma rêverie!
De quelle émotion je me sens pénétrer!
Que j'aime à voir les fleurs qui bordent cette rive
Voler, en s'effeuillant, sur l'onde fugitive,
Et la fraîche rosée, éparse au gré des vents,
Tomber, en larmes d'or, des arbustes mouvans!
Comme les doux zéphyrs, échappés des fontaines,
Courent, en murmurant, sur l'émail de ces plaines!
Dans des flots de verdure ils roulent la fraîcheur :
Le réséda s'émeut, et sa flatteuse odeur
Se mêle dans les airs à leurs molles haleines.
Le berger, dont l'amour inspire les chansons,
Assis à mes côtés sous ces voûtes champêtres,
S'arrête, en souriant, pour entendre ses sons
Prolongés par l'écho dans l'épaisseur des hêtres.

Sur ces monts escarpés, couverts de ses troupeaux,
Le chevreau suspendu broute la ronce amère;
Les jeunes daims, les cerfs couronnés de rameaux
Passent rapidement sur la haute fougère;
Le coursier généreux, fier de sa liberté,
Dresse ses crins flottans, hennit de volupté,
Fait fumer ses naseaux, et, près de ses compagnes,
Frappe d'un pas léger la mousse des campagnes.

Qui peut voir sans plaisir tout ce peuple joyeux,
Ces béliers, ces agneaux folâtrer sous l'ombrage,
Ces laboureurs charmés, qu'un beau ciel encourage,
Émonder, en chantant, le verger fructueux,
Ébourgeonner la vigne, éclaircir le feuillage,
Ou détourner le cours des ruisseaux orageux;
Et ces vives beautés, dans le printemps de l'âge,
Cueillir la rose humide à l'arbuste épineux?

Venez, vous que l'amour soumet à sa puissance!
Et toi, dont la candeur embellit les attraits,
Toi dont le sein palpite au nom de bienfaisance,
Dont le cœur s'entretient, dans ses songes discrets,
Des heureux qu'il doit faire et de ceux qu'il a faits!
Viens de ce doux matin respirer l'influence!
Maintenant tout invite à la félicité,
Tout zéphyr est parfum, tout bruit est harmonie;
Un sang pur et vermeil, source de la santé,
Dans ses canaux d'azur fait circuler la vie:
L'esprit est sans nuage, et la sérénité,
Ce trésor que les rois n'ont jamais acheté,
D'un calme ravissant saisit l'âme attendrie.

Dans cette humble campagne, ô bienheureux cent fois
Ceux dont l'amour confond les cœurs et les fortunes,
Ceux que l'estime unit, non ces vulgaires lois
Que l'intérêt impose à des âmes communes!
Là, le désir rencontre ou prévient le désir;
Là, vous diriez que l'âme à l'âme est enlacée;
Comme ils ne font qu'un être, ils n'ont qu'un seul plaisir,
Un seul goût, un seul but, une même pensée.
Qu'est-ce pour ces amans que le monde et ses jeux?
Le lieu qui les rassemble est l'univers pour eux.
Un asile champêtre, orné par l'industrie,
Des plaisirs sans apprêts, des amis peu nombreux,
Les livres, les beaux-arts, et la philosophie,
Voilà le vrai bonheur; il suffit à leurs vœux.
Par d'aimables enfans leur chaîne est embellie,
Jeune postérité qui rappelle à leurs yeux
Le matin de leurs ans, ses feux, son énergie:
L'astre qui va roulant sur ce globe orageux
Les voit fournir en paix leur carrière fleurie.
Telle est la volupté d'un hymen vertueux.
Partout, à mes regards, l'image en est tracée:
Hélas! tout aime ici, tout peint l'amour heureux;
Mais moi... Sors de mon cœur, déchirante pensée!
Tu fais évanouir la beauté de ces lieux.
Bienfaisante amitié, toujours pleine de charmes,
A mes sens désolés viens-tu rendre la paix?
Viens; ne me quitte plus, ne me quitte jamais.
Ton seul aspect tarit la source de mes larmes.
Les bois sont plus rians, le zéphyr est plus pur;
La campagne a repris une couleur nouvelle;
Le ciel s'est décoré d'un plus brillant azur.
Amitié! près de toi, que la nature est belle!
Souvent le désespoir, le remords, la douleur,
Accompagnent l'Amour sous ces berceaux de roses;
Mais deux cœurs innocens t'y suivent sans frayeur,
Et tu portes le calme aux lieux où tu reposes.

Mais tandis qu'au hasard laissant couler mes vers,
Je me livre aux erreurs d'une muse volage,
Le flambeau du midi, sous un ciel sans nuage,
Brille d'un pôle à l'autre, et remplit l'univers.
La verdure languit; les ruisseaux découverts
Semblent impatiens d'arriver au bocage.
Est-ce vous que j'entends, symboles de l'Amour?
Vous planez devant moi, colombes gémissantes!
Où portez-vous l'émail de vos couleurs changeantes?
Ah! craignez de quitter ce tranquille séjour!
N'allez point, sur le front de ces roches brûlantes,
Offrir votre plumage à tous les feux du jour!
Le voyageur, perdu dans des flots de lumière,
Y cherche en vain l'abri d'une ombre hospitalière.
C'est ici qu'on jouit; ce limpide canal
Baigne amoureusement la gorge des vallées;
Il a peine à sortir de ces belles allées,
Dont les fleurs vont se peindre au fond de son cristal.
Dans un charmant désordre on voit sur son rivage
Le chèvrefeuille étendre un réseau de feuillage,
Et monter en festons au sommet des berceaux,
Le syringa blanchir près du rosier sauvage,
Le lilas, dont la grappe affaisse les rameaux,
De ses touffes d'azur faire flotter l'ombrage,
Et le pampre verdir sur le tronc des ormeaux.

Avec quelle lenteur le fleuve se promène!
Son cours semble échapper à la vue incertaine;
A peine on voit trembler la cime des forêts;
Aucun souffle de vent ne roule sur la plaine:
L'œil s'enfonce et se perd dans d'immenses guérets:
Aussi loin que s'étend cette mer immobile,
Tout me paraît brûlant, silencieux, tranquille.

Oh! qu'il est doux de fuir dans cet antre écarté,
Qui verse goutte à goutte une source d'eau pure!
Qu'il est doux d'être à l'ombre, entouré de verdure,

Au penchant de ce mont, d'où mon œil enchanté
Voit en paix les gémeaux embraser la nature!
Les troupeaux, sous l'abri des saules d'alentour,
Des heures de vesper attendent le retour:
Le bœuf laborieux, couché sur la prairie,
Soulève quelquefois sa tête appesantie;
Des longs plis de sa queue il protége ses flancs,
Et frissonne aux assauts de la guêpe ennemie;
Les agneaux sont épars près des chiens vigilans;
Et dans un coin du bois, la bergère assoupie
Laisse fuir le fuseau de ses doigts nonchalans.

Tandis qu'autour de moi la nature sommeille,
Enfoncé mollement dans ce lit de gazons,
Les yeux demi-fermés, je prêterai l'oreille
Aux échos éloignés des bois et des vallons,
Au murmure de l'onde, au bruit des moucherons,
Au bourdonnement sourd des ailes de l'abeille.
Où sont ces chœurs joyeux dont j'entends les chansons?
Je crois voir voler l'air et marcher la poussière!
Quel art organisa cette poudre légère?
Quel prodige du ciel lui fait former des sons?
J'adore tes bienfaits, auguste providence!
Tout ce qui m'environne est plein de ta puissance.
La main, la même main dont tu tournes les cieux
Nourrit le ver rampant qui se cache à mes yeux.
Tu dis: la mer s'ébranle et la tempête gronde;
Tu fais taire les vents, et les vents sont calmés;
Tu touches les volcans, et leur bouche profonde
Vomit les tourbillons qu'ils tenaient enfermés.
Le moment doit venir où l'astre qui m'éclaire
Sera précipité de sa brillante sphère:
Mais qui peut renverser les palais éternels?
Tranquillement assis sur le débris des âges,
Tu vois s'anéantir la foule des mortels,
Et toi seul dois survivre à tes frêles ouvrages.

Tout ce peuple embelli des plus vives couleurs
S'élève du néant vers l'astre qui l'appelle:
L'un va s'envelopper dans la feuille nouvelle,
Et, couvert de son voile, y brave les chaleurs;
L'autre, jouet des vents, est porté sur les fleurs,
Ou cherche des étangs la verdure infidèle,
Et trouve dans leur sein la fin de ses erreurs.
A combien de tourmens la fortune les livre!
Ils ont tout à combattre, et n'ont qu'un jour à vivre.
Ainsi l'homme est en butte à la fatalité:
Quand il s'enorgueillit des dons de la nature,
Par la rigueur du sort il est persécuté:
Si le sort le conduit à la félicité,
De la nature alors il éprouve l'injure.
Ses heures toutefois précipitent leur cours.
Trompé, jamais content, mais espérant de l'être,
De projets en projets il chemine toujours;
Et quand il va toucher au dernier de ses jours,
Vous diriez, à ses vœux, qu'il commence de naître.
Éloignons cette idée! elle afflige mon cœur.
Quelle touchante paix me suit dans ces retraites!
Forêt inaccessible à l'ardente chaleur!
Quel plaisir de rêver dans tes routes secrètes!
Ces pins semblent porter, sur leur front sourcilleux,
La voûte où le soleil se couronne de feux:
La méditation qui plane sur ma tête,
Dans leur profond dédale, à chaque pas m'arrête:
L'oreille est attentive, on sent battre son cœur;
On respire la sève, on croit voir la fraîcheur.

J'aime à me rappeler, en voyant ces ombrages,
Les îles du Tropique et leurs forêts sauvages;
Lieux charmans, que mon cœur ne saurait oublier!
Je crois sentir encor le baume de vos plaines,
Dont les vents alisés parfument leurs haleines,
Et qui va sur les mers saisir le nautonier;
Je crois me retrouver sur ces rives lointaines,
Où le rouge ananas et le vin du palmier
Rafraîchissait mon sang allumé dans mes veines.
O champs de ma patrie! agréables déserts!
Antille merveilleuse où les brunes Dryades
A ma muse naissante ont inspiré des vers!
Ne reverrai-je plus tes bruyantes cascades
Des côteaux panachés descendre dans les mers?
N'irai-je plus m'asseoir à l'ombre des grenades,
Du jasmin virginal qui formait ces arcades,
Et du pâle oranger vacillant dans les airs?
Là, le soleil brillant n'attend point que l'aurore
Ouvre devant son char les barrières du jour;
Il part, comme un géant, des rivages qu'il dore,
Atteint, du premier pas, la moitié de son tour,
Et commande aux vents frais, qui composent sa co[illegible]
De souffler sur ces lieux que sa flamme dévore.
Là, des bois sont couverts d'un feuillage éternel,
Et des fleuves, roulant dans un vaste silence,
Baignent des régions qui, loin de l'œil mortel,
Étalent vainement leur superbe opulence,
D'antiques animaux habitent ces déserts:
Peuple heureux! de nos traits il ignore l'atteinte;
Et tandis que sa race a végété sans crainte,
Des siècles écoulés ont changé l'univers.

Hélas! nous avons vu le démon des orages
Désoler ces climats par d'horribles ravages:
L'Océan reposait dans un calme effrayant;
Les forêts s'ébranlaient sans un souffle de vent;
Un bruit multiplié par l'écho des montagnes
S'avançait sourdement dans les sombres campagnes.
Tout à coup l'horizon disparaît à nos yeux,

Et des feux éthérés, précurseurs des tempêtes,
Comme un dieu menaçant, descendent sur nos têtes.
La flamme des volcans s'élève jusqu'aux cieux,
Parmi d'impurs amas de cendre et de bitume:
La mer bouillonne, gronde, et l'aquilon fougueux
Vient fondre sur la terre avec des flots d'écume:
L'ouragan se déchaîne; il redouble ses cris:
Il enlève les bois dans une mer de sable,
Va saisir les vaisseaux, les arrache à leur câble,
Et sur les monts brûlans fait voler leurs débris;
On dit qu'on entendait de lugubres esprits
Traîner, pendant l'orage, un accent lamentable:
Les nuages mêlés aux astres de la nuit
Semblaient les emporter, comme une ombre qui fuit;
Le vent soufflait la mort; l'onde ouvrait ses abîmes:
Une foule éperdue y trouvait des tombeaux,
Quand l'aurore nouvelle annonça le repos,
Et ravit au trépas ses dernières victimes.

Reviens, muse légère! un frais délicieux
Du soleil, dans la plaine, a tempéré les feux:
Son char moins radieux, baissé vers l'hémisphère,
Aux peuples du couchant va porter la lumière;
L'univers maintenant n'est qu'un vaste jardin.
Quel air pur est sorti de la terre embaumée?
Serais-je aux champs d'Enna, dans les bois d'Idumée,
Dans les rians déserts des campagnes d'Éden?
Oh! combien ces beaux lieux intéressent ma vue!
Je soupire, il est vrai, mais je me trouve heureux:
C'est un ravissement, une extase inconnue,
Qui me fait oublier les soins tumultueux.

Où vas-tu m'égarer, douce mélancolie?
Irai-je sur les monts, dans les champs, dans les bois?
Suivrai-je les détours d'une rive fleurie?
Prés, collines, ruisseaux, tout invite mon choix!
Quel aimable silence habite les bocages,
Et quelle volupté dans le bruit des échos,
Quand ils sont réjouis par un peuple d'oiseaux,
Dont le gazouillement sort de tous les feuillages!
Ici du rossignol on entend les chansons;
Il traîne en longs soupirs sa cadence plaintive;
Tantôt il la suspend, tantôt sa voix plus vive
En roulemens légers précipite ses sons;
Là, des hêtres frappés d'une rougeur ardente
Jettent sur l'herbe humide une ombre vacillante:
Le flambeau du soleil se peint sur les étangs,
Et sous le rideau vert des peupliers flottans
Il glisse obliquement sa lumière inconstante.
L'œil ne peut se lasser de ces riches tableaux;
La nature jamais ne me parut si belle;
Le jour fait resplendir la cime des côteaux;
La mer au loin s'allume, et le front des châteaux
Réfléchit dans les airs une clarté nouvelle.

Hélas! ce beau soleil va laisser nos climats.
Voyez-vous la bergère, un panier sous son bras,
Regagner lestement la route du village?
Son ombre qui la suit s'alonge sous ses pas,
Et les feux du couchant enflamment son visage.
Voici l'heure où Vénus vous appelle à ses jeux,
Vous qui versez souvent des larmes de tendresse!
Heureux amans! cédez au penchant qui vous presse,
Quand l'aspect du bonheur partout flatte vos yeux.
Les Grâces, pour danser, dénouant leur ceinture,
Foulent d'un pied nombreux l'émail de la verdure.
On entend des Sylvains la folâtre chanson,
Et le rire éclatant des joyeuses Dryades;
Les fleuves caressans embrassent les Nayades,
Et dans les bois sacrés les enfans d'Apollon
Viennent de commencer leurs doctes promenades.
Entrez sous ces berceaux où luit un faible jour:
Quelle douce fraîcheur, quel calme on y respire!
Sur un frêne voisin le tourtereau soupire;
Cet asile charmant semble fait pour l'amour.
C'est là qu'on voit briller la jonquille odorante,
Le narcisse, l'œillet variant ses couleurs,
L'hyacinthe autrefois si chère à mon amante,
Et que son choix plaçait sur le trône des fleurs;
Des nuages légers de rose et d'amarante
Forment devant vos yeux une voûte éclatante.
Contemplez dans les airs ces bosquets enchantés,
Ce parterre changeant, peint des couleurs de Flore,
Cet océan nouveau, ces mobiles cités,
Fantômes transparens qu'un rayon fait éclore,
De l'occident vermeil, aux portes de l'aurore,
L'Olympe de nos champs reproduit les beautés,
Et l'Éther ne paraît qu'un brillant météore.

Quelle force nouvelle inspirent à ma voix
Ces odeurs, ces concerts et ces clartés tremblantes!
L'ivresse me saisit, mes cordes éloquentes,
En sons harmonieux, frémissent sous mes doigts!
O nature! ouvre-moi tes retraites profondes!
Montre à mes yeux ravis tes prodiges roulans,
Les mondes dans l'espace entassés sur des mondes,
Les empires cachés dans l'abîme des ondes,
Les peuples que la terre enferme dans ses flancs!
A ce hardi projet si mon sang se refuse,
Souffre au moins que sans gloire, et dans mes doux loisirs,
Distrait par les tableaux dont mon esprit s'amuse,
J'admire ce beau soir et chante mes plaisirs.

Quel moment! les zéphyrs de leurs fraîches haleines
Courbent légèrement la pointe des guérets:

Un torrent de parfums sort des rives prochaines;
La lumière en fuyant se projette à longs traits
Sur le cristal des lacs, des ruisseaux, des fontaines,
Lance des gerbes d'or à travers les forêts,
Et bannit la vapeur qui descend sur les plaines;
Un superbe réseau déployé dans les airs,
Comme un voile de pourpre, embrasse l'univers;
Le soleil, entouré d'une légère trame,
Pénètre chaque fil qui s'écarte, s'enflamme,
Et du foyer brûlant laisse fuir les éclairs.
Soudain le feu remplit les campagnes profondes;
Le grand astre a rasé la surface des ondes;
Des bords de l'hémisphère il s'éloigne à regret,
S'arrête irrésolu, nage entre les deux mondes,
Jette un dernier regard, se plonge et disparaît.

Adieu, consolateur de toute la nature;
Adieu, source de joie intarissable et pure,
O Soleil! on dirait que tu fuis pour toujours:
Il semble qu'avec toi mon bonheur me délaisse:
Ton départ me saisit d'une amère tristesse;
Je voudrais que le temps se fixât dans son cours!
Où s'en vont ces oiseaux dont j'aimais le ramage?
Quoi! vous partez aussi, chantres joyeux des airs,
Fauvettes dont la voix animait ce bocage!
L'écho silencieux n'entend plus vos concerts,
Les moutons répandus le long de la prairie,
En bêlant doucement, gagnent la bergerie.
L'âne marche entouré de ses paniers jumeaux.
Le valet indolent qui revient de la ville
Siffle, à demi penché sur sa mule indocile.
Le bûcheron le suit, courbé sous les rameaux.
Le doux Hesper les voit de la voûte azurée,
Et fait briller sur eux son étoile dorée;
Les ombres cependant s'élèvent dans les cieux,
Et leurs groupes unis, toujours plus ténébreux,
Amènent lentement la tranquille soirée;
Quelques rayons perdus dans le vague des airs
Sur le front des rochers paraissent luire encore
Mais d'un rouge foncé l'occident se colore:
L'ombre engloutit les bois et leurs panaches verts.
Déjà je ne vois plus le cristal des fontaines
Et les tapis de Flore étendus sur les plaines.
Et toi, Soleil, et toi, sur de nouveaux climats
Tu répands maintenant la vie et la lumière:
Tandis que tu poursuis ta brûlante carrière,
L'univers m'abandonne, et je crois sous mes pas
Fouler des nations la tranquille poussière.
Miroir éblouissant de la divinité!
O Soleil! réponds-moi: qu'as-tu vu dans l'espace?
Le troupeau des humains vers l'abîme emporté,
Leur génération qui se montre et qui passe,
Comme ces moucherons qui, dans un jour d'été,
Vont couvrir des étangs la dormante surface:
Pendant que ta lumière éclate dans les cieux,
Le temps marche en silence et grossit ses ravages.
Il sape sourdement et l'homme et ses ouvrages,
Et les trônes des rois, et les temples des dieux.
Lorsque éloigné du bruit, dans ma douce tristesse,
Je marche à la lueur du nocturne flambeau,
J'aime à me rappeler les jours de ma jeunesse,
Mes parens endormis dans la nuit du tombeau,
L'ami de mon enfance, une aimable maîtresse;
Tout ce qui fut jadis l'objet de ma tendresse
Repasse devant moi comme un léger tableau.
Je m'occupe du temps où nous étions ensemble,
De leurs nouveaux destins, du lieu qui les rassemble;
Je songe à l'heureux jour où, loin de ses débris,
Mon âme, dans leur sein, doit voler tout entière.
Qu'en nous reconnaissant nous serons attendris!
Je croirai revenir d'une terre étrangère.
Que de fois, en songeant à ces mortels chéris,
J'exhalai dans la nuit ma douleur solitaire!
Je disais: Où sont-ils? quel coin de l'univers,
Quel lieu de leur passage a conservé la trace?
Les voilà disparus! leur mémoire s'efface;
Leur cendre abandonnée est le jouet des airs.
Mais si d'un beau matin notre vie est l'aurore;
Si dans un meilleur monde on peut aimer encore,
Peut-être mon Églé répond à mes soupirs,
Peut-être elle descend de la voûte éthérée,
Belle comme autrefois, de ses grâces parée,
Livrant sa chevelure au souffle des zéphyrs.
O jours! ô doux instans présens à ma mémoire!
Parmi tous les humains Églé m'avait choisi:
Elle ornait ma raison, m'enflammait pour la gloire,
Et de mon front paisible écartait le souci;
J'allais passer près d'elle une heure fortunée,
Je ne prétendais rien que l'entendre et la voir;
Hélas! le seul projet de la chercher le soir
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.
A peine je l'ai vue! ainsi fuit un beau jour:
Ainsi pendant l'été nous voyons sur les plaines
Le soleil promener les ombres incertaines.
Le temps irréparable emporte sans retour
Ces heures du plaisir doucement disparues,
Qui se suivaient sans bruit et sans être aperçues.
Dans nos repas charmans, loin de l'œil des jaloux,
Les coudes appuyés sur la table champêtre,
Philosophes sans art, gais sans penser à l'être,
Le reste des mortels n'existait plus pour nous:
Souvent assis près d'elle, aux jeux de Melpomène,
J'aimais à retrouver ses vertus sur la scène:
Souvent près de sa sœur, dans les soirs de l'été,
Au pied d'un vieux tilleul elle venait m'attendre;
C'était là que du sort trompant la cruauté

Nous puisions dans les maux un sentiment plus tendre.

Errant sur les débris de ceux que j'ai perdus,
Délaissé maintenant et plein de leur image,
Je traverse le monde où je ne les vois plus,
Et je confie aux bois mes regrets superflus,
Comme le rossignol qui gémit sous l'ombrage.
Que vais-je faire encor? revoir ce que j'ai vu;
Tourner et retourner sur une même scène;
Marcher avec ennui dans un sentier battu,
De la haine à l'amour, de l'amour à la haine;
Dans un cercle uniforme enchaîner le plaisir,
Attendre en soupirant que le chagrin l'éveille,
Désavouer le jour les projets de la veille,
Et sans toucher le but, épuiser le désir.

Oh! quand pourrai-je enfin, délivré des orages,
Sous un rustique toit, oublier tous ces maux,
Aux arts consolateurs dévouer mon repos,
Entendre le doux bruit des abeilles volages,
Et presser sous mes doigts le lait de mes troupeaux!
Si j'avais seulement une source d'eau pure,
Si je voyais s'étendre autour de ma maison
Des vergers et des champs dorés par la moisson,
Le ciel de tous mes vœux comblerait la mesure.

Ainsi vivait un sage instruit par les revers:
Il habitait galment une cabane obscure,
Jouissait de lui-même, au fond de ses déserts,
Cultivait sa raison, et suivait la nature.
Un jour il me parlait de ses malheurs passés;
Sur les prés d'alentour ses yeux s'étaient fixés:
Il s'écrie en pleurant: O campagne fertile!
Ai-je pu, si long-temps, te préférer la ville?
Attaché, jeune encore, au char de la faveur,
Je me vis déplacé par la brigue et l'envie;
Le temps me consola d'une injuste rigueur:
A mon humble fortune accoutumant mon cœur,
J'oubliai mes revers (car enfin tout s'oublie!);
Et mon obscurité me valut le bonheur
Qu'en vain je poursuivais dans ma bruyante vie.
J'ai conservé mon luth, mes livres, mes pinceaux;
Le jardin qui conduit à mon abri champêtre
Est l'objet de mes soins plus que de mes travaux;
Bois, parterre, verger, mes mains ont tout fait naître;
Je m'amuse des arts, sans négliger l'amour:
Une tendre compagne orne ma solitude,
Et philosophe amant, je passe tour à tour
Des voluptés du cœur aux charmes de l'étude.
Oh! que pour moi l'aurore amène un jour serein!
Quand mes bois, balancés par de douces haleines,
Commencent à mouvoir leurs ombres incertaines,
Mon tranquille sommeil, léger comme mes peines,
S'envole, dissipé par le frais du matin:
Je vais revoir mes fleurs, j'arrose mon jardin;
Quelquefois, un ruisseau dans sa course me guide,
Ou près de son rivage, assis, un livre en main,
J'amorce le poisson par un appât perfide.
Mais, quand je n'entends plus que le cri des vautours,
La voix des bûcherons, et le son des cognées,
Qui sapent des vieux pins les cimes couronnées,
Le ténébreux hiver m'offre encore d'heureux jours.
Que j'aime à m'éveiller au bruit de la tempête,
A braver sous mon toit la rigueur des frimas,
Et, tandis que les vents mugissent sur ma tête,
A presser ma moitié qui sourit dans mes bras!
Quand vous aurez vieilli sur la scène du monde,
Lorsqu'après un long cours d'infructueux travaux
Il vous sera permis de songer au repos,
Vous sentirez le prix de cette paix profonde,
Et combien il est doux d'être obscur, oublié,
De cultiver les arts au sein de l'amitié:
Le temps vous apprendra que le seul bien suprême
Est d'échapper au bruit, de vivre avec vous-même,
De savoir modérer vos désirs inquiets,
D'être sans passions, sans projets, sans système,
De vous réfugier près d'un cœur qui vous aime.
Que faut-il au bonheur? la retraite et la paix.
Il fuit ce tourbillon où la jeunesse roule:
C'est là qu'un nœud succède aux nœuds qu'on a rompus,
On se prend; on se laisse; on ne se connaît plus;
Maîtresse, amis, parens, tout se perd dans la foule.
Et voilà les plaisirs de ce monde vanté!
Je plains l'homme insensé que leur tumulte enivre,
Qui dans le mouvement met sa félicité,
Qui jouit dans le trouble, et s'agite pour vivre:
Un vide affreux l'attend, quand tout l'aura quitté.
Je songe avec douleur à ces jours de folie
Où d'aveugles penchans tyrannisaient ma vie;
Je gémis de penser que le cours de ces ans
Fut marqué dans mon cœur en brûlans caractères,
Par des soucis cruels, par des peines amères,
Et je rends grâce au ciel de la fuite du temps.
Je rougis de moi-même, et de cette importance
Que j'attachais aux grands, à leur stérile appui,
A leurs vains préjugés de rang et de naissance,
A leur accueil payé par la gêne et l'ennui.
Je les connais ces dieux qu'adore le vulgaire!
Esclaves à la cour, tyrans dans leur palais,
Aujourd'hui dans les cieux, demain dans la poussière;
Qu'ils sont loin de goûter une solide paix!
J'ai vu des courtisans la trompeuse souplesse,
Le chagrin qui sourit, la haine qui caresse,
L'intrigue au double fond, l'espoir et la terreur,
Toutes les passions dont l'âme est dévorée,
Assiéger de nos rois l'enceinte révérée:

C'est là que le faux zèle embrasse la faveur;
C'est là que l'amitié s'éloigne du malheur.
Je n'ai point ces tourmens, et j'ai pour opulence
Mes honnêtes loisirs, ma noble indépendance;
Arbitre de mon sort, libre dans mes déserts,
Je regarde les cours et leurs fameux revers,
Comme un rocher superbe, immobile sur l'onde,
Voit sur un bord lointain la tempête qui gronde.
Je ne vais point tonner au tribunal des lois;
Je ne vais point grossir la horde meurtrière
Qui vend le sang de l'homme aux intérêts des rois;
Je ne vais point chercher dans un autre hémisphère
Les biens que sous mes pas la terre offre à mon choix;
Riche des vrais trésors, et des vertus que j'aime,
Je jouis d'un ciel pur, des champs, et de moi-même.

ROMANCES.

L'ORAGE.

Nise était dans son aurore,
Et sur son sein agité
Déjà commençait d'éclore
Les trésors de la beauté:
Sur ses lèvres demi-closes
Erraient déjà les soupirs,
Comme autour des jeunes roses
On voit voler les zéphyrs.

Nise avait vu le feuillage
Seize fois naître et mourir :
Silvandre était du même âge;
C'est l'âge heureux du plaisir:
Ils s'aimaient d'amour si tendre
Qu'on doutait, voyant leurs feux,
Qui de Nise ou de Silvandre
Était le plus amoureux.

Dès que Nise était absente,
Tout affligeait son amant;
Loin de lui, sa jeune amante
Souffrait le même tourment:
Ils allaient aux mêmes plaines
Faire paître leur troupeau,
Buvaient aux mêmes fontaines,
Dansaient sous le même ormeau.

Si l'un chantait un air tendre,
L'autre aimait à le chanter :
Nise, en écoutant Silvandre,
Sentait son cœur palpiter :
Silvandre était dans l'ivresse,
En l'écoutant à son tour,
Et l'interrompait sans cesse
Par des baisers pleins d'amour.

Mais un jour Nise frissonne,
Ses yeux se mouillent de pleurs,
Et son âme s'abandonne
A de secrètes terreurs.
Hélas! dit-elle, je tremble,
Et ne fais que soupirer!
Nous sommes si bien ensemble!
Faudrait-il nous séparer?

Dans l'instant le ciel se couvre;
Un voile épais noircit l'air,
Et du nuage qui s'ouvre
Sortent la foudre et l'éclair :
Nise éperdue et tremblante
Tient son amant dans ses bras,
Et la flèche étincelante
Donne à tous deux le trépas.

Ils reposent sous l'ombrage
Où le ciel finit leurs jours;
Sur les arbres du bocage
On a gravé leurs amours;
Et sur la tombe paisible
Qui contient ces tendres cœurs,
Souvent un berger sensible
Aime à répandre des fleurs.

LA DÉFENSE INUTILE.

Un berger rencontrant Lisette
Lui dit : Veux-tu me suivre aux bois?
On y va cueillir la noisette;
On y danse au son du hautbois.
Il prit le bras de sa bergère,
Qui lui résistait mollement :
Au bois, dit-elle, qu'ai-je à faire?
Laisse, laisse-moi donc, vraiment!
Maman l'défend!

Tout en lui résistant, Lisette
Suivait le berger dans les bois,
Et tout en cueillant la noisette,
Colin l'agaçait quelquefois;

Il saisit sa main et la baise :
Lise soupire doucement,
Et sans montrer qu'elle en soit aise,
Lui dit : Laisse-moi donc, vraiment!
Maman l'défend!

La bergère un peu moins farouche
Avait abandonné sa main,
Et bientôt Colin, sur sa bouche,
S'avisa d'un plus doux larcin :
Lise lui dit, tout en colère,
Laisse, laisse-moi donc, vraiment!
Un second baiser la fit taire
Elle dit encor faiblement :
Maman l'défend.

Admirez le progrès rapide
Qu'amour fait dans un jeune cœur!
Ce n'est plus Lisette timide,
Et luttant contre son vainqueur,
Au berger, par un doux caprice,
Elle donne un baiser charmant.
Colin s'écrie avec malice :
Laisse, laisse-moi donc, vraiment!
Maman l'défend!

LES PLAINTES D'UNE AMANTE.

Une jeune bergère,
Les yeux baignés de pleurs,
A l'écho solitaire
Confiait ses douleurs :
Hélas! loin d'un parjure,
Où vais-je recourir?
Tout me trahit dans la nature,
Je n'ai plus qu'à mourir.

Est-ce là ce bocage
Où j'entendais sa voix,
Ce tilleul dont l'ombrage
Nous servit tant de fois?
Cet asile champêtre
En vain va refleurir :
O doux printemps! tu viens de naître,
Et moi, je vais mourir!

Que de soins le perfide
Prenait pour me charmer!
Comme il était timide,
En commençant d'aimer!
C'était pour me surprendre
Qu'il semblait me chérir :
Ah! fallait-il être si tendre
Pour me faire mourir?

Autrefois sa musette
Soupirait nos ardeurs;
Il parait ma houlette
De rubans et de fleurs :
A des beautés nouvelles
L'ingrat va les offrir,
Et je l'entends chanter pour elles,
Quand il me fait mourir.

Viens voir couler mes larmes
Sur ce même gazon
Où l'amour, par ses charmes,
Égara ma raison :
Si dans ce lieu funeste
Rien ne peut t'attendrir,
Adieu parjure! un bien me reste,
C'est l'espoir de mourir.

Un jour viendra peut-être
Que tu n'aimeras plus;
Alors je ferai naître
Tes regrets superflus :
Tu verras mon image;
Tu m'entendras gémir;
Tu te plaindras, berger volage,
De m'avoir fait mourir.

REGRETS D'AMOUR.

Auprès de mon amie,
Je coulais de beaux jours :
D'une si douce vie
J'ai vu finir le cours.
Félicité passée (1),
Qui ne peux revenir!
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

On peut être aussi belle,
On peut autant charmer :
Mais qui peut autant qu'elle,

(1) Ce refrain est emprunté, mot pour mot, à des stances charmantes composées par Bertaud, vieux poète qui écrivait vers le milieu du XVIe siècle.

Qui peut jamais aimer?
Félicité passée, etc.

Souvent de cette eau pure
Nous suivions les détours :
Quand j'entends son murmure,
Je songe à nos amours.
Félicité passée, etc.

Souvent j'allais l'attendre
Sous ces ormes touffus :
Elle venait s'y rendre :
Cet heureux temps n'est plus!
Félicité passée, etc.

Voyez dans ces asiles
Nos chiffres enlacés!
Dans des jours plus tranquilles,
Ma main les a tracés.
Félicité passée, etc.

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,
Avec ma jeune amante
Je l'ai chanté souvent.
Félicité passée, etc.

Combien de fois l'aurore
Fut témoin de nos jeux!
Combien de fois encore
Le soir nous vit heureux!
Félicité passée, etc.

Elle cessa de vivre
Quand on nous sépara :
Mon cœur devait la suivre;
Rien ne me la rendra.
Félicité passée, etc.

Lyre tendre et plaintive,
Tes airs sont superflus :
Sur l'infernale rive
Églé ne t'entend plus.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir!
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

L'AMANT TIMIDE.

Heureux qui près de toi soupire,
Et qui t'enflamme de ses feux!
Heureux qui te voit lui sourire,
Et qui lit son sort dans tes yeux!
Réduit à brûler en silence,
Je n'ai pas le même bonheur;
On peut aimer sans espérance,
Si j'en juge d'après mon cœur.

Ah! que n'es-tu simple bergère,
Gardant comme nous des troupeaux!
Que n'es-tu dans une chaumière,
Tournant de rustiques fuseaux!
J'oserais dire que je t'aime;
Mais pour moi serait-ce un bonheur?
Tant d'autres le diraient de même,
Si j'en juge d'après mon cœur.

J'irai dans un désert sauvage
M'occuper de ton souvenir;
J'y porterai ta douce image,
Et rien ne pourra la bannir.
Je chanterai le temps paisible
Où ta vue a fait mon bonheur:
Ton nom rendra l'écho sensible,
Si j'en juge d'après mon cœur.

ARTHUR ET LUCY.

Au bord d'une mer écumante,
Jadis vivait dans un châtel
Une jeune fille innocente,
Près d'un tuteur dur et cruel.
Il allait à sa destinée
De cet enfant unir le sort;
Pour elle, avant son hyménée,
Elle voulait subir la mort.

A peine à sa quinzième année,
Lucy brillait comme une fleur,
Et cette belle infortunée
Avait déjà donné son cœur.
Que pouvait sa flamme amoureuse
Contre des murs et des verroux?

Mais, las! quand on est malheureuse,
Le bien d'aimer devient si doux!

Arthur n'avait point de richesse;
Il était simple bachelier;
Dans le logis de sa maîtresse
Il va s'offrir pour écuyer.
Sous ce titre, il voyait sans cesse
Le jeune objet qu'il adorait;
Mais une duègne traîtresse
Sut découvrir leur feu secret.

Lisard, enflammé de colère,
Bannit Arthur de la maison,
Et Lucy, triste et solitaire,
Fut mise au fond d'un noir donjon:
Quand le jour commençait de naître,
Les yeux attachés sur les flots,
Auprès d'une étroite fenêtre,
Elle poussait mille sanglots.

Un soir que la pauvre captive
Pleurait, songeant à son amour,
Une voix touchante et plaintive
S'élève du pied de la tour.
Elle entend la voix qui l'appelle,
Regarde au travers des barreaux,
Et dans une faible nacelle,
Voit son amant au bord des eaux.

« Adieu, dit-il, ma douce amie!
Qu'il te souvienne un jour de moi!
Adieu! je renonce à la vie,
Ne pouvant plus vivre pour toi.
Je vais contre les infidèles
Trouver la mort dans les combats:
Quand tu recevras ces nouvelles,
Donne des pleurs à mon trépas!

» Mais vois l'excès de ma misère,
Et prends pitié de mes tourmens!
Accorde une grâce dernière
Au plus malheureux des amans!
Je vais faire un bien long voyage,
Peut-être pour ne plus te voir:
Ah! Lucy, que j'obtienne un gage
Qui calme un peu mon désespoir! »

Lucy frémit à ce langage,
Et pour lui montrer ses douleurs,
Elle jeta sur le rivage
Un mouchoir trempé de ses pleurs.
Son amant le saisit bien vite,
Cent fois le baise avec transport,
Le met sur son sein qui palpite,
Et laisse enfin ce triste bord.

Bientôt, dans un songe terrible,
L'esprit frappé de noirs tableaux,
Lucy voit ce mortel sensible
Errer autour de ses rideaux:
Quel réveil, lorsqu'à la lumière
Du pâle flambeau de la nuit,
Elle revoit cette ombre chère
Paraître encor près de son lit!

Dès-lors, quand la vague bruyante
Vient se briser contre ces murs,
Quand une chouette effrayante
Se plaint sur ces dômes obscurs;
Quand les vents, dans les soirs d'automne,
Promènent leurs sons gémissans,
Partout l'ombre qui l'environne
Semble répondre à ses accens.

Un jour, un courrier se présente;
Lucy l'aborde en frémissant:
Il rend à la plus tendre amante
Son mouchoir inondé de sang:
Elle y fixe un regard farouche;
Son cœur s'enfle, elle veut crier;
Il sort un soupir de sa bouche,
Et ce soupir est le dernier.

DE BONNARD*.

ÉPÎTRE

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France;
On sait par cœur ces riens charmans,
Que tu produis avec aisance;
Tes pastels frais et ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence :
Les beaux-esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueraient volontiers, je pense,
Et leurs drames et leurs romans,
Pour ton heureuse négligence,
Et la moitié de tes talens.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux, ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,
Au tour que tu fis à l'Église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour;
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.

On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses grâces :
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Évremont.
Les ris le suivirent sans cesse,
Et sur son arrière-saison,
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Temps, de son poison
Voudrait amortir ta saillie :
Tu donnerais à la raison
Tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un destin si beau;
Sûr de plaire et toujours nouveau,
Brille dans nos camps, à Cythère;
Chante les plaisirs et Voltaire;
Lis Végèce, Ovide et Folard,
Et vois les lauriers du Parnasse
Unis aux palmes de la Thrace
Couvrir ton bonnet de houzard.
Garde ton goût pour les voyages;
Tous les pays en sont jaloux,
Et le plus aimable des foux
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

A M. LE MARQUIS DE ***,

LA VEILLE DE SON DÉPART DE STRASBOURG, DE LA PART DE SA MAÎTRESSE.

Nous t'aimons, et tu pars! ton ami, ta maîtresse,
Réclament tes derniers adieux.
A qui donneras-tu le moment qu'on te laisse?
Pour accorder leurs droits, viens souper entr'eux deux:
Sur leurs fronts obscurcis, viens lire leur tendresse;
Et, dût ton cœur, hélas! y manquer chaque jour!
Par des sermens au moins viens tromper leur tristesse;
Viens jurer que, malgré les honneurs et la cour,
La beauté, les plaisirs, ta jeunesse et tes charmes,
Tu n'oubliras jamais qu'en quittant ce séjour,
A l'amitié tu vis verser des larmes,
Et gémir tendrement l'amour.

---

* BONNARD (Bernard DE) naquit à Semur le 22 octobre 1744. Il exerça les fonctions de gouverneur des fils du duc d'Orléans de 1779 jusqu'en 1782; alors il donna sa démission, et Mme de Genlis lui succéda. Il reprit aussitôt la carrière militaire, mais cette vie nouvelle ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, qu'il aimait. Les poésies de Bonnard sont écrites avec une élégance et une pureté remarquables, mais ce qui les distingue surtout c'est la grâce et la délicatesse.

RÉPONSE

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

n me l'avait bien dit : tout flatteur est pervers,
t le miel qu'il répand est un poison caustique.
En feignant d'admirer mes vers,
Les vôtres en sont la critique.
Vos éloges ne m'offrent rien
Dont ma vanité ne s'attriste ;
/ous me louez beaucoup : mais vous louez trop bien,
Et je me sens battu par mon panégyriste.

DISTIQUE

POUR LE PORTRAIT DE M. LE COMTE DE BUFFON.

Peintre de la nature et sublime comme elle,
Son tableau doit durer autant que le modèle.

A M. LE COMTE DE B....,

D'une tranquille indifférence,
La raison souvent doit s'armer ;
Il faut voir avec patience
Ce que l'on ne peut réformer.
Le Temps rapide qui sans cesse
A grands pas s'éloigne de nous,
Emporte, hélas ! avec vitesse
Nos plaisirs si courts et si doux.
Dans sa course toujours nouvelle,
Loin d'être jamais arrêté,
La triste voix qui le rappelle
Augmente sa vélocité.

Il est trop vrai : nous finissons
Presqu'au moment qui nous voit naître,
Entre les jeux et les chansons,
A peine, hélas ! nous commençons
A sentir la volupté d'être :
La raison vient nous apparaître,
L'ennui la suit, nous vieillissons.
Mais il est toujours pour le sage
Des fleurs en toutes les saisons,
Et le plaisir a plus d'un âge.

Quand vous jouissiez autrefois
Du beau talent d'être volage,
Avoir deux femmes, souvent trois,
N'était pour vous qu'un badinage.
Vous en aimiez auprès des rois,
A Paris et même au village,
Les trompant toutes à la fois.
Vos désirs satisfaits sans cesse
Renaissaient pour se varier :
Chaque jour nouvelle maîtresse,
Chaque jour nouveau créancier.
Pour vous guérir de cette ivresse
Qu'il n'est pas aisé d'oublier,
Un vieux oncle en mourant vous laisse
Château, terres et mobilier.
Je sais ce que vous allez faire :
D'abord calculer et payer,
Changer, bâtir, jeter par terre,
Comme le doit un héritier :
Puis, au lieu de la pruderie,
De l'imposante gravité
Qui toujours conte et nous ennuie
Des vieux faits de sa vanité,
Dans votre séjour enchanté
Unir en bonne compagnie
Les bons mots, la douce gaîté,
A la jeunesse, à la folie,
Et surtout à la liberté.
Comte, entre nous, si quelque belle
Voulait vous aimer tendrement,
Ne pouvant plus être inconstant,
Vous feriez bien d'être fidèle.
On revient de l'ambition ;
De chimères long-temps avide,
A rire de l'illusion
Notre esprit enfin se décide ;
Tout ce qu'on nomme passion
Dans le cœur ne laisse qu'un vide ;
L'amitié seule le remplit ;
Du sage elle entend la prière,
Vient régir son âme, y survit
A la vanité mensongère,
Et ne garde dans son réduit
Qu'un peu de place pour son frère.

A MADAME P.....

Jeune et belle P.... nous vous rendons les armes :
Vous soumettez par les talens
Celui qui résiste à vos charmes ;

Vous flattez à la fois l'esprit, l'âme et les sens.
Que j'aime votre voix unie avec la lyre!
Je pleure et je gémis lorsque vous gémissez;
Docile à vos accens, mon âme se déchire,
Se calme, s'attendrit à vos sons nuancés;
Elle s'épanouit quand je vous vois sourire,
Elle applaudit aux vers que vous embellissez.
Je ne tenterai point de chanter votre empire;
Qu'exprimeraient des vers trop faiblement tracés!
Et d'ailleurs que peut-on vous dire,
Pour jamais vous en dire assez?

IMITATION DE L'ODE IX

DU IIIe LIVRE D'HORACE.

HORACE.

Quand tu m'aimais, quand tes yeux pleins d'ivresse,
Nos plaisirs, tes sermens m'assuraient de ta foi,
Quand d'un rival tu fuyais la tendresse,
Quel monarque jamais fut plus heureux que moi?

LYDIE.

Quand à tes yeux moi seule j'étais belle,
Quand ton amour était égal au mien,
Quand tu fuyais Cloé, quand tu m'étais fidèle,
Le ciel le sait, je ne désirais rien.

HORACE.

Cloé me tient sous son empire;
Sa beauté, ses talens serrent nos doux liens;
Sa voix, pour les chanter, s'accorde avec ma lyre;
Ah! pour sauver ses jours, je donnerais les miens.

LYDIE.

L'amour à Calaïs me lie;
Nos deux cœurs sont unis par un nœud éternel;
Si ma mort répétée ajoutait à sa vie,
Que j'aurais de plaisir à le rendre immortel!

HORACE.

Mais si quittant ma nouvelle maîtresse....
Si l'Amour aujourd'hui te rendait ton amant!
Si jurant à tes pieds de t'adorer sans cesse,
J'expiais par mes pleurs une erreur d'un moment!....

LYDIE.

Ah! que tu connais bien le pouvoir de tes larmes!
Tu fus jaloux, trompeur, et tu me fais la loi:
Malgré Calaïs et ses charmes,
Je ne puis vivre et mourir qu'avec toi.

A M. B***,

EN LUI DONNANT DU VIN DE BOURGOGNE.

Le voilà ce vin qui produit
Tant d'effet sur nos pauvres têtes!
Des gens d'esprit il fait des bêtes,
Des sots il fait des gens d'esprit.
Il charme la beauté sauvage;
Les plus sages il les rend fous;
Bois-en, Beauver, et montre-nous
S'il pourrait d'un fou faire un sage.

A M. DU P... D...,

CAPITAINE D'ARTILLERIE A L'ARMÉE DE CORSE.

Honneur aux vainqueurs de la Corse!
Malgré leur île et ses cailloux,
Nos ennemis ont du dessous:
Le vrai courage fait la force.
Quant aux femmes de ces hiboux,
Qui, dit-on, n'étaient pas cruelles,
Ami, je suis fâché pour vous
Que vous n'ayez rien fait pour elles.
Je sais qu'elles n'étaient pas belles:
Mais quoi! faut-il tant d'agrémens,
Tant de grâces, tant de jeunesse,
Pour avoir des droits sur vos sens?
On ne doit connaître à vingt ans
Ni de laideur, ni de vieillesse.
Je dis plus: braver la laideur,
Au plaisir préférer la gloire,
Caresser un objet d'horreur,
C'est remporter une victoire;
Et pour un Français plein d'ardeur,
De courtoisie et de valeur,
Serait-ce donc la mer à boire?
Vous savez ce que fit Robert
Pour cette bonne fée Urgelle;
De tout ce qu'il avait souffert,
Il fut récompensé par elle.
Ah! que n'étiez-vous plus galans!
La Corse eût chéri la mémoire
De ces aimables insolens,
Qui savaient rire, vaincre, boire,
Et faire de jolis enfans.
Le sexe en eût écrit l'histoire;

Et les filles de soixante ans,
La lisant et n'osant la croire,
Auraient regretté le bon temps.
Mais votre respect malhonnête
Vous brouille avec tout ce canton :
Dans un siècle, en hochant la tête,
Au souvenir d'un tel affront,
« Ils savaient vaincre, dira-t-on,
» Mais non jouir de leur conquête. »

ÉLÉGIE.

Fuyez, importune Clarté!
De ton manteau, Nuit, viens couvrir la terre;
Que les plaisirs, enfans du doux mystère,
Règnent toujours en ton obscurité!
A la pudeur tu sais ravir ses armes;
Ton voile aide l'amour à vaincre la beauté,
Et ton ombre pleine de charmes
Est le jour de la volupté.

Que ne te dois-je point? En ma simplicité,
Les peines d'un amant qui tremble, doute, ignore,
Peut-être, ô Nuit, sans ta faveur,
Je les ressentirais encore!
L'aveu d'un sentiment qui fait tout mon bonheur,
Ce secret dont Zirphé redoutait de m'instruire,
C'est toi qui le laissas échapper de son cœur.
Enfin, grâces à toi, dans ce cœur je puis lire!
Triomphe de l'amour, instant délicieux!
Ni les revers du sort, ni les glaces de l'âge,
Ni le temps, ni les dieux,
Ne pourront de mon âme effacer votre image!
J'étais près de Zirphé : des pleurs mouillaient mes yeux;
Ma main quoiqu'en tremblant osait presser la sienne;
Mon genou sur le sien s'appuyait faiblement;
Quelques mots, qu'étouffait une voix incertaine,
Lui peignaient mes désirs et mon égarement;
Inquiet, interdit, ne respirant qu'à peine,
J'attendais mon arrêt... mais serait-ce une erreur?
C'est Zirphé, c'est sa main qui répond à la mienne....
En croirai-je mes sens? est-ce un rêve enchanteur?
Zirphé partagerait ma flamme!
Brûlant, muet, embarrassé,
Toutes les passions que peut éprouver l'âme
Combattaient à la fois dans mon sein oppressé.
Je touchais au bonheur, et je n'osais le croire.
Amour vit les transports dont j'étais agité;
Il vit que mon triomphe importait à sa gloire :
Il aida ma timidité;
Zirphé par un soupir annonça ma victoire :
Et tel fut le signal de ma félicité.

En adorant Zirphé, certain de sa tendresse,
Rempli de mon bonheur, entraîné par l'ivresse
De l'excès de la crainte à la témérité,
Dans mes bras égarés je saisis ma maîtresse;
Je ravis deux baisers qui me furent rendus.
Dans ces baisers, nos soupirs confondus...
Combien, charmante Nuit, j'ai béni ton ouvrage!
Ah! que Zirphé pour moi n'ait pas d'autre langage!
Je voulais un aveu, je n'en exige plus.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Fils des sens, et tyran des cœurs,
Tendre, brillant, vif et volage,
Nourri de plaisirs et de pleurs,
L'Amour est le dieu du bel âge.

L'Amitié paisible a son tour;
Ses fruits sont les fleurs de l'automne;
Son règne dure plus d'un jour,
Et promet moins qu'il ne nous donne.

Aux premiers rayons du printemps,
On voit la rose purpurine
Flatter les yeux quelques instans,
Et se flétrir sur sa racine.

Moins orgueilleuse en sa couleur,
L'immortelle plus tard éclose,
Des hivers bravant la rigueur,
Voit cent fois l'âge de la rose.

A M. DE V....,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR.

Que vos airs sont doux et touchans!
Je les écoute et les envie;
Mon esprit admire vos chants,
Mais mon cœur seul vous remercie;
Loin d'Apollon et de sa cour,
Plaisirs, beaux-arts et poésie,
J'ai tout quitté jusqu'à l'amour.
Adieu, trop aimable folie!
L'ordre bizarre du destin,

Au lieu d'un luth plein d'harmonie,
Aujourd'hui me remet en main
Le compas glacé d'Uranie.
Quand, timide calculateur,
Je cherche à mesurer l'espace,
Prenant l'Amour pour conducteur,
Montez hardiment au Parnasse;
Tenez-y de plein droit la place
Que je n'obtins que par faveur;
Et dans ce séjour enchanteur,
Parlez souvent avec Horace
De son ancien admirateur.

A MADAME DE...,

EN LUI ENVOYANT *les Cœurs* DU CH^er DE BOUFFLERS.

Si l'on en croit ces vers charmans,
Boufflers est en amour un matérialiste.
Que n'ai-je encor mes dix-sept ans!
J'aurais trouvé mon moraliste.
Notre âme alors est dans nos sens;
Le temps qui fait tout l'en dégage;
Il épure nos sens qu'il rendra moins ardens;
De nos sensations il fait des sentimens,
Et l'homme plus heureux jouit de son ouvrage.
Oui, sans doute, le cœur qu'a célébré Boufflers
A ma combustible jeunesse
Commandait à tort, à travers.
L'âge m'a fait présent d'un cœur d'une autre espèce.
C'est à lui que je dois mes plaisirs et mes vers;
Il est sensible et tendre avec délicatesse;
Esprits, grâces, talens, tout a sur lui des droits;
Mais parmi cent objets son tact avec justesse
Sait en distinguer un qu'il doit aimer sans cesse :
Il parle, et l'autre cœur obéit à sa voix.

Pour jouir d'une double ivresse
Ici-bas tout mortel a-t-il deux cœurs en soi?
J'en ai douté long-temps, Zulmé, je le confesse;
Mais j'en suis assuré depuis que je vous voi.

A M. DE F..., ABBÉ DE F...,

QUI AVAIT ÉCRIT A L'AUTEUR POUR SA FÊTE.

De votre saint je n'ai pas lu la vie,
Mais sûrement il ne vous valait pas.
Mon gros Bernard depuis quinze ans m'ennuie;
Je ne veux plus le fêter ici-bas.
Vous qui n'avez froc, ni cordon, ni haire,
Aimable abbé, devenez mon patron.
Ai-je besoin d'un brevet du Saint-Père
Pour révérer, pour chérir votre nom?
Vous avez tout, puisque vous savez plaire.
Soyez mon saint, mais soyez-le long-temps;
Et, s'il le faut pour le bien de la chose,
Mes petits-fils, à Rome, dans cent ans,
Se chargeront de votre apothéose.

LE VOYAGEUR.

Comme un malheureux écuyer,
Qui, sans argent et sans bagage,
Cherche partout son chevalier
Qu'un enchanteur a mis en cage,
Chevauchant sur mon palefroi,
Mal en point, tout en désarroi,
Ami, j'achève mon voyage,
Regrettant ma maîtresse et toi,
Tout le jour battu de l'orage,
Le soir arrivant morfondu
Dans une triste hôtellerie
Où jamais on n'est attendu,
Où chacun gèle, jeûne et crie,
Y soupant mal, partant matin,
Et, qui plus est, sur mon chemin
Rencontrant parfois, dès l'aurore,
Des ennuyeux pires encore
Que les vents, le froid et la faim.
Un pauvre diable, je l'avoue,
Prendrait à moins un peu d'humeur;
Mais qu'y faire? le sort se joue
Et de l'homme et du voyageur.
Sur la mer il est des tempêtes,
Sur terre d'ennuyeux conteurs;
Tous les jours ne sont pas des fêtes,
Et l'infortune arme les cœurs.
Avec du temps et du courage
On touche au but de ses travaux;
On y jouit mieux d'un repos
Qui nous a coûté davantage.
Auprès du feu, le verre en main,
L'on raconte son Odyssée :
Chacun nous écoute et nous plaint;
On rit de la peine passée,
On en jouit par la pensée
En la comparant au présent,

Et son image retracée
Ajoute au plaisir du moment.

MORALITÉ.

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage :
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

A MADEMOISELLE DE FL...,

QUI PRÉTENDAIT QU'IL N'EXISTAIT PAS D'AMANS CONSTANS.

Il n'en est point de cœurs constans !
Belle cousine, quel blasphème
Dans une bouche de vingt ans !
Grâce à ce maussade système,
J'entends le peuple des amans
Sur toi crier à l'anathème.
Dans l'âge heureux des agrémens,
Dans le moment de la tendresse,
Avec tes grands yeux si touchans
Remplis de feux et de finesse,
Cette démarche de déesse,
Dont la douce légèreté
Fait mieux remarquer la noblesse,
Ce sourire non concerté,
Cette fraîcheur de la jeunesse,
Qui ressemble à la volupté ;
A tous les cœurs sûre de plaire,
Tu serais la seule bergère
Qui crût à l'infidélité.
Va, crois-moi, change de langage :
L'amour est le dieu de ton âge,
Laisse-lui tous ses attributs ;
Il est moitié fou, moitié sage,
Et les plaisirs sont ses vertus.
Si tu fais long-temps la sévère,
Ce dieu si jaloux, si sévère,
Dont je connais l'ambition,
Peut un matin, comme un corsaire,
Venir, escorté d'un notaire,
Détruire ton illusion,
Ravir la fleur qui t'est si chère,
Et cela sans te laisser faire
Une seule réflexion.

COUPLET

POUR UNE JEUNE PERSONNE.

Air *de la Baronne*.

Sans qu'on y pense,
J'ai bien grandi depuis deux ans ;
J'ai passé l'âge de l'enfance :
Ah ! grandirai-je encor long-temps
Sans qu'on y pense ?

ÉPÎTRE

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Sur bien des choses dans la vie
Je suis un vrai pyrrhonien :
Je ne sais trop si c'est un bien ;
Mais enfin c'est là ma folie.
J'entendais parler chaque jour
D'un personnage d'importance
Qu'on cherche et qu'on fuit tour à tour,
Que l'on déteste et qu'on encense.
Fixé par état à la cour,
Traînant avec pompe à sa suite
L'étiquette et la dignité,
Sur son passage il met en fuite
Les plaisirs et la liberté,
Et va, sous le dais qu'elle habite,
Faire bailler la majesté.
Étendant plus loin sa puissance,
De l'auguste palais des rois
Il vient fort bien, sans qu'on y pense,
Troubler dans un cercle bourgeois
Le gros rire de la finance.
Sur tous les rangs il a des droits,
Et son empire est sans limites ;
Souvent, dans un cours de visites,
On le rencontre en vingt endroits.
La jeune duchesse, à sa porte,
Le consigne inutilement :
Jusqu'à son boudoir, sans escorte,
Il s'introduit furtivement,
Et sur un sopha feuille-morte
Se place entre elle et son amant.
Dans cette maison magnifique,
Dans ce salon voluptueux,
Que l'art le plus ingénieux

Orna par sa vertu magique;
Quand, loin d'un monde curieux,
De nos modernes la musique
Anime un repas somptueux;
Quand à le braver on s'applique.
On le voit entrer à pas lent,
Et dans l'assemblée à l'instant
Verser son pavot léthargique.
Dès le matin, courant Paris
Dans une élégante voiture,
Au spectacle, au milieu des ris,
Dans un souper fin chez Laïs,
Le soir il porte sa figure.
Quelquefois dans de vieux châteaux,
Sur de vieux titres de noblesse,
Il rit des orgueilleux propos
D'une gothique politesse.
Il se plaît auprès des mamans;
Il attaque à quinze ans les filles;
Il se glisse, à travers les grilles,
Dans tous les dortoirs des couvens.
Dans les fauteuils des vieux parens,
Il endort nombre de familles
Par des récits de l'ancien temps.
Il paraît, et se multiplie
Sous cent visages différens
De prédicateurs, de savans,
De robins, d'actrice jolie;
Parfois même, à ce que l'on dit,
On l'entend à l'académie
Parler avec beaucoup d'esprit;
Il laisse rire le village
Où jamais il n'eut grand crédit,
Et fuit le cabinet du sage.
Cet être bizarre est l'Ennui.
Quoiqu'en tous les coins de la France,
On ne m'entretint que de lui,
Je doutais de son existence;
Je ne sais pourquoi jusqu'ici
Fronçant loin de moi son sourci,
Il respecta mon indolence;
Au sein des plaisirs les plus doux,
Ce n'est sûrement pas chez vous,
Que j'en ai fait la connaissance.

Mais depuis ce moment d'adieux
Où tâchant de cacher mes larmes,
Pour un devoir fastidieux,
Il fallut quitter tant de charmes;
Le matin, le soir et la nuit,
Certain du succès de ses armes,
Partout sans relâche il me suit.
Loin de vos charmantes demeures,
Le froid Ennui file ces heures
Que vous m'y faisiez oublier;
Le Temps qui, dans sa marche égale,
Décrit leur cercle régulier,
Pour en alonger l'intervalle,
Semble arrêter son balancier.

Moi qui faisais ma grande affaire
D'une paisible oisiveté,
Qui savais si bien ne rien faire,
Aujourd'hui je suis tourmenté
Par ce repos qui sut me plaire;
L'action devient nécessaire
A mon esprit inquiété.

Si je me vois seul, je soupire,
Je deviens chagrin et rêveur;
Pour tromper le temps, veux-je lire:
Je maudis le livre et l'auteur;
Je me trouve, s'il faut écrire,
Et sans idée, et sans chaleur.
Nos femmes qu'ici l'on admire
Me paraissent à faire peur;
Nos beaux-esprits qui les font rire
Ne me donnent que de l'humeur:
Rien ne peut charmer ma langueur.
Je cherche en ce qui m'environne
Votre raison, votre beauté,
Les charmes de votre personne,
Ce tour que la nature donne,
Votre aimable naïveté,
Le sel heureux qui l'assaisonne:
Mais vous seule avez le moyen
D'unir tant de grâces ensemble;
Je ne vois rien qui vous ressemble:
Mes souvenirs font tout mon bien.
D'après cette légère image,
Jugez de l'état de mon cœur,
Et reconnaissez votre ouvrage.

Poursuivi par un mal rongeur,
Poison de l'âme appesantie,
Le sombre Anglais vient parmi nous,
En respirant un air plus doux,
Retrouver l'amour de la vie.
Je vais vous rejoindre demain;
Si vous fûtes, jeune Silvie,
La cause de ma maladie,
Soyez aussi mon médecin.

A UNE MADELAINE.

On dit qu'ayant par goût servi l'amour fripon,
Et même sans grand choix prodigué ses tendresses,
Madelaine pleurant sur ses douces faiblesses,
D'un maître qu'elle aimait en obtint le pardon.
Vous épurez son culte en adoptant son nom;
Vous savez plaire autant et bien mieux aimer qu'elle;
Vous avez moins d'amis qu'on ne lui vit d'amans,
Mais vous les aurez plus long-temps,
Et ne verrez point d'infidèle.

ROMANCE.

Air : Sur ces désertes campagnes.

Vastes bois, grottes antiques,
Rochers prêts à tomber sur moi,
Aux amans mélancoliques,
Vous n'inspirez aucun effroi.
Je me livre en vos ténèbres
Au chagrin qui me poursuit;
Je m'y plais aux cris funèbres
Des tristes oiseaux de la nuit.

Hélas! depuis qu'une ingrate
A trahi le plus tendre amour,
Il n'est plus rien qui me flatte,
Et je fuis la clarté du jour.
Je n'aime que la nuit sombre
Où je rêve à mon malheur;
Dans le silence et dans l'ombre,
Je jouis mieux de ma douleur.

O toi que j'ai tant aimée,
Songes-tu que je t'aime encor?
Et dans ton âme alarmée,
Ne sens-tu pas quelque remord?
Viens avec moi, si tu m'aimes,
Habiter dans ces déserts;
Nous y vivrons pour nous-mêmes,
Oubliés de tout l'univers.

Non; j'ai cessé de te plaire;
C'est un crime, il faut m'en punir;
Plaintif, errant et solitaire,
Loin de toi, je dois me bannir;
Reste, embellis par tes charmes
Les lieux dont tu fais l'honneur;
Et ne viens point voir mes larmes:
Elles troubleraient ton bonheur.

LA NAISSANCE DE L'AMITIÉ.

Pallas, la noble déesse
Dans son temple seule un jour,
Pour le dieu de la tendresse
Voyait déserter sa cour:
De tout temps, à la sagesse,
L'amour a fait plus d'un tour.

Quoi donc! un enfant, dit-elle,
Contre moi viendra s'armer!
Osons, pour vaincre un rebelle,
Comme lui plaire et charmer;
La vertu sera plus belle
Si la vertu sait aimer.

Tendre Amitié, viens sourire
A l'homme, à la terre, aux cieux;
Que les cœurs soient ton empire:
Vois tes autels en tous lieux;
Qu'en toi l'univers admire
Le plus beau présent des dieux!

Elle dit: à sa parole,
L'Amitié naît et sourit;
Le Crime effrayé s'envole;
En chœur l'Olympe applaudit;
Et de l'un à l'autre pôle,
Tout le globe s'embellit.

Sa beauté touchante et fière
Du méchant blesse les yeux;
Sa voix, mieux que le tonnerre,
Fait des hommes vertueux;
Et le sage sur la terre
Ne se croit plus malheureux.

PORTRAIT.

Elle vit clair dans son enfance;
C'était alors la médisance.
Son mauvais œil lui fut crevé:

Tant mieux ! qu'en est-il arrivé ?
Conservant son mauvais génie,
C'est à présent la calomnie.

A MADAME D.

Mars, ce n'est point sous tes drapeaux,
Que l'on fait ce que l'on veut faire.
Le métier brillant des héros
N'est pas celui d'un volontaire.
Oh ! que me sert-il de vouloir,
Quand de moi je ne suis pas maître,
Quand un mot brise mon pouvoir,
Quand un mot détruit dans mon être
La faculté de se mouvoir ?
Tout ce qu'on nous dit du grimoire,
Des sorciers, des enchantemens,
De la magie, ou blanche ou noire,
J'en ai douté pendant vingt ans,
Et me voilà forcé d'y croire.
Avant que vous quittiez ces lieux,
Je comptais aujourd'hui sans faute
Vous porter avec mes adieux,
Des regrets, des respects, des vœux ;
Mais j'avais compté sans mon hôte.
Au moyen d'un mot seulement,
Renfermé solitairement
Dans mon petit appartement,
Comme une huître dans son écaille,
Toutefois un peu plus pensif,
Fixé comme elle à ma muraille,
Et sans mouvement progressif,
Tour à tour je dors et je bâille ;
Je maudis le charme pervers
Qui de moi malgré moi dispose ;
Et puisqu'un funeste revers
A mon empressement s'oppose,
Je vous fais mes adieux en vers,
Ne pouvant vous les faire en prose.

Vous jugez bien, Madame, qu'il ne fallait pas moins que la crampe, la goutte ou les arrêts, pour m'empêcher de vous faire ma cour aujourd'hui, de vous souhaiter un bon voyage, à vous, Madame, à M.me B...., à M. D.... Mais j'espère avoir recouvré mes jambes pour votre retour.

Dans ce beau pays helvétique,
Doux séjour de la liberté,
On dit que sous un toit rustique,
Un bon vieillard plein de gaîté
Avec la bonhomie antique
Donne des brevets de santé.
Que ce prophète respecté
D'un peuple heureux, sage et gothique,
Soit donc par vous sollicité.
Portez-lui certaine bouteille
Pleine de ce que vous savez ;
Déposez dans sa large oreille
Tous les bobos que vous avez ;
Prenez ses avis, les suivez,
Et revenez fraîche et vermeille,
Braver à loisir les douleurs,
Et le régime et les docteurs.
Jeune et vive, douce et jolie,
Vous avez l'esprit, la bonté,
De la grâce, de la saillie,
Une aimable simplicité :
Ayez encore de la santé,
Et vous serez femme accomplie.
Allez, partez pour l'Helvétie.
Pendant votre absence occupés
Soir et matin à l'exercice,
Nous regretterons vos soupés
En rêvant souvent à la Suisse.

SONETTO.

Poiche giunta sarà la crudel'ora
Che troppo à danni miei veloci e preste
Batte l'ali, in cui dovro da queste
Piagge partir, ché il vago Adige infiora.

Lontana ancor, o naxa in ciel l'aurora,
O fuga il di, te andro con voci meste
Cercando à patrii colli ; e alle foreste
L'amato nome ripetendo ognora.

Ma forse agli Curi in preda andranno infrante
Le tue promesse e i giuramenti tuoi
Che su mille vergosti e mille piante.

Crescete impresse di si cari ardori,
Crescete amiche piante e insiem di noi
Benche divisi, oh Dio ! crescan gli amori.

IMITATION LIBRE DU SONNET ITALIEN.

ÉPITRE.

Hélas! ils sont passés les jours de mon bonheur!
Déjà le temps, d'une aile impitoyable,
M'arrache à ce séjour aimable
Dont l'Adige entretient l'éternelle fraîcheur.
Je ne les verrai plus ces rians paysages,
Ces côteaux couronnés d'ombrages,
Où du parfum des fleurs tout l'air est embaumé.
Zilia, digne objet des plus tendres hommages,
Toi seule embellissais à mes yeux ces rivages;
Toi seule leur prêtais ton charme accoutumé.
Ah! que me font à moi les champs et les bocages?
Les beaux lieux ne sont beaux que par l'objet aimé.

Exilé désormais, dans ma triste patrie,
Y cherchant, mais en vain, ma maîtresse chérie,
De douleur et d'amour je vivrai consumé.

Dans nos tristes forêts, errant avant l'aurore,
Rempli de ton image et pleurant mon malheur,
On m'entendra nommer la beauté que j'adore.
Dans le calme des nuits encore
J'y parlerai de ma douleur.
Je rendrai le zéphyr confident de ma peine;
Je lui dirai: Messager des amans,
Va, porte mes soupirs, mes pleurs, mes vœux constans,
A la beauté dont je chéris la chaîne.
Dis-lui... Mais si, de sa légère haleine,
Zéphyr avait déjà dissipé tes sermens,
Si, parjure à ta foi... Mais non! qu'osé-je dire!
J'en crois mon cœur, le tien, nos transports, mon délire,
J'en crois mille sermens que tu fis aux amours;
Ici, de toute part, ta main sut les écrire:
Garans du bonheur de mes jours,
Caractères sacrés, je veux encor vous lire.
Ah! je revois nos noms, nos chiffres enlacés!
A plaisir de sa main l'Amour les a tracés;
Et vous qui nous prêtiez vos ombres tutélaires,
Arbres chéris des dieux, croissez,
De nos plus doux secrets restez dépositaires.
Qu'honorés des amans de ces lieux solitaires,
Nos noms gardés par vous n'y soient point effacés!
S'il y venait un profane, un impie...
Agitez-vous et repoussez
Les attentats d'une main ennemie.
Arbres chéris, je vous confie
Tout ce qui reste, hélas! de mes plaisirs passés!

A UN NOUVEAU MAJOR.

Tu n'es donc plus ce lieutenant,
A qui son rang et sa jeunesse
N'avaient laissé jusqu'à présent
Que le droit d'obéir sans cesse;
Ce subalterne inquiété
Que l'on fait trotter dans la plaine;
Ce mobile si ballotté
Que le son dirige ou promène
De l'un et de l'autre côté?
Tu deviens maître de la scène.
Tel, dont tu fis la volonté,
Va désormais faire la tienne.
Un beau brevet en parchemin,
Que Louis signa de sa main,
Vient de changer ton existence:
Le roi veut que mon cher Valfort
Devienne un homme d'importance;
Le roi le veut, il n'a pas tort.
Çà! prends bien vite l'air austère,
Le ton imposant du mystère
Et les attributs d'un major...
J'aime à me peindre ta personne,
Ton grand sabre, ton baudrier,
Le jeune orgueil de ton coursier,
Sa vitesse qui nous étonne
Et semble se multiplier.
Ta voix qui s'enfle, éclate, tonne,
Arrête, meut, fait déployer
Piquets, escadrons et colonne.
Parmi les bataillons flottans,
Dans le choc affreux des armées,
Au milieu des morts, des mourans,
Et de cent bouches enflammées,
C'est toi qui conduis ces géans
A l'œil fier, à moustache noire,
Nobles et braves fainéans
Qui vendent leurs jours à la gloire.
Tu diriges leurs mouvemens,
Et les mènes à la victoire.
Bravant les tubes orageux,
Souples à la main qui les guide,
Je vois leurs chevaux courageux
Former une masse solide:
Ils volent; sous leurs pas égaux,
La terre au loin est frémissante;
Devant ces centaures nouveaux
Marchent la mort et l'épouvante;
C'est le torrent d'une eau bruyante

Qui détruit, abîme en ses flots
Tout ce qui s'oppose à sa pente.
Entraîné, contraint de plier,
Cédant à l'homicide acier,
L'ennemi fuit, le Français chante ;
La France te doit son laurier.

Mais tant que le dieu de la guerre,
Las du tumulte des combats,
Quittera nos champs pour les bras
De la déesse de Cythère,
Laisse reposer tes héros,
Sans te venger sur eux des maux
Qu'à ta jeunesse on a pu faire.
Ris avec moi de tes rivaux,
Qui, se donnant un air capable,
Fatiguent hommes et chevaux
Avec un zèle infatigable,
Nous assomment à tout propos
Des froids détails de leur police,
Ou de leurs sublimes travaux
Sur la tenue et l'exercice.
Songe qu'en ces momens si courts,
Dans le silence du tonnerre,
Ce sont les Jeux et les Amours
Qui sont les maîtres de la terre.

VERS

ENVOYÉS A MADAME LA MARQUISE DE LA T. D. M.

Gracieuse beauté, vous nous cachez en vain
Ce que durant les nuits de vous on s'imagine ;
Votre taille et vos yeux feraient rêver un saint,
Et ce songe-là se devine.
Hier je vous ai vue, et j'ai rêvé soudain.
Heureux, cent fois heureux celui qui sait vous plaire !
Sans doute il est pour lui bien d'autres voluptés ;
Mais les rêves, hélas ! sont nos réalités ;
Des fils de saint François c'est l'épave ordinaire.
Vous qui, sans le savoir, inspirez tant d'amour,
Ah ! combien vous auriez affaire
De réaliser chaque jour
Les rêves que la nuit vous nous avez fait faire !

A M. L'ABBÉ T.

Je vous ai bien plaint, mon cher abbé, pendant votre voyage. Vous vous êtes cru dans la zône torride, sous l'équateur, dans les climats brûlans qui ont fait les Nègres qu'on voudrait aujourd'hui regarder comme une espèce différente de la nôtre, et sans doute vous vous êtes écrié souvent avec Virgile :

O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!

Mais aujourd'hui le mal est passé, et vous respirez le frais dans les bosquets de Saint-Ouen ; vous avez traversé l'Enfer pour arriver aux Champs-Elysées, et vous y êtes heureux sans être une ombre.

Je vous félicite de tout mon cœur sur le séjour que vous allez faire dans la capitale près de vos amis, et d'un monde choisi qui saura vous apprécier ce que vous valez. Or, vous valez sûrement beaucoup, vous faites des vers charmans et de belles oraisons funèbres. Dans un besoin on ferait de vous un abbé de cour ou un père de l'Eglise.

Tous les cœurs sont votre conquête ;
Partout, en tout temps, vous plairez ;
En chaire vous convertirez,
Vous séduirez en tête-à-tête ;
La beauté sera toujours prête
A croire ce que vous direz.

Il ne faut pas tant pour obtenir un évêché, ou du moins une bonne abbaye. Vous aurez beau me dire que vous ne vous souciez point des vanités humaines, je vous croirai sans changer d'avis. Vous méritez, il faut obtenir. A tout prendre, il vaut mieux être prélat que chanoine. Dirigez vos batteries, corrigez, imprimez vos sermons et vos poésies en dépit de l'humilité chrétienne ; car, vous le savez, mon cher abbé,

Ces livres, qu'on aime à relire,
Morale, histoire ou fiction,
Jolis vers, même beau sermon,
Si l'on prit plaisir à l'écrire,
Enfin tout ce que l'on admire
Est un ouvrage du démon ;
Et Vanité l'enchanteresse
Peut-être a damné Massillon

Pour ses discours sur la sagesse,
Comme le fut Anacréon
Pour ses odes à sa maîtresse.

Courez les risques, et jouissez sans scrupule du laisir que vous ferez à tous vos lecteurs. Je vous le onseille en ami. Je n'ai jamais lu de prédicateur ue ce Massillon que vous avez si bien loué; je ous lirai après lui; bien d'autres en feront de nême, et placeront ainsi que moi le panégyriste à ôté du héros.

Vous me prescrivez un régime très agréable sans doute; ce que vous me souhaitez, je l'ai eu et je ne l'ai plus.

Omnia vertuntur, certè vertuntur amores.

On m'aimait et j'aimais, même pendant mon absence. Tout à coup le diable s'est mêlé de mes affaires; on a presque oublié mes vers, ma prose et ma personne, et je n'en suis pas encore consolé. Je bataille tant que je puis; on veut me réduire à l'amitié. Vous savez que c'est au moyen de ce beau mot-là que les femmes se débarrassent d'un amant qui ne leur convient plus. L'année dernière, un de mes bons amis se trouvait dans le cas où je suis aujourd'hui, et se désolait comme moi; je lui écrivis alors :

Aime et jouis, Amour l'ordonne.
Si, dans un objet adoré,
Tu n'as trouvé qu'une friponne,
Sans jouer le désespéré,
Boude un peu, souris et pardonne;
Ou, cherchant de nouveaux plaisirs
A te venger d'une infidèle,
Porte ailleurs de nouveaux désirs,
Et deviens inconstant comme elle.

J'éprouve maintenant qu'il est plus aisé de donner un bon conseil que de le prendre pour soi. Mais quelque malade que je sois, je ne me crois pas incurable si je puis avoir un congé d'hiver et aller à Paris pour avancer ma guérison. En attendant, mon cher abbé, je me recommande à vos prières.

A M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

Guéneau, quel est ton art pour trouver sans efforts,
Aux propos les plus ordinaires,
Les plus ingénieux rapports?
A tes côtés sont les Grâces légères;
Sur tes écrits, dans tes discours,
Elles sèment ce sel attique
Qui nous réveille, et nous flatte, et nous pique;
Tu nous instruis, tu nous charmes toujours.
Digne ami de Buffon, de la métaphysique
J'aime à te voir atteindre les hauteurs,
Porter partout un œil philosophique,
Du cœur humain sonder les profondeurs,
Aux jeunes gens parler vers et musique,
A la beauté dire des riens flatteurs,
Avec les grands raisonner politique,
Près des chardons faire naître les fleurs.
J'aime à te voir, dans nos cercles, à table,
Nous animer du feu de tes bons mots,
Oublier ton savoir pour n'être rien qu'aimable,
Et donner de l'esprit aux sots.
J'aime à te voir sentir la vive flamme
De l'amitié, ce doux plaisir de l'âme,
Fixer dans ta maison les beaux-arts et la paix,
Et, toujours épris de ta femme,
Sans négliger ton fils, cultiver tes œillets.
O couple vraiment respectable!
Cœurs sensibles et vertueux,
Jouissez d'un bonheur durable!
Le ciel, en vous voyant si dignes d'être heureux,
Fit à chacun de vous rencontrer son semblable :
Puisse un jour votre fils ressembler à tous deux!

A MADAME B...,

LE JOUR DE SAINT-ANTOINE.

Votre patron fut tenté par le diable :
Ève le fut, même votre Sauveur;
Roi, prince, abbé, beaux-esprits, femme aimable,
Qui ne connaît le démon tentateur?
Chacun s'en plaint; mais n'en ayez pas peur :
Vaincu par vous, malgré sa ruse extrême,
Le pauvre diable avoûrait aujourd'hui
Que vous avez, en le tentant lui-même,
Plus de malice et plus d'esprit que lui.

ÉPÎTRE A ZÉPHIRINE.

Oui, mon départ est arrêté;
Je vais vivre loin de tes charmes,

Et n'en suis pas fort attristé :
Je crois bien que de ton côté
Tu n'en verseras point de larmes.
Moi, j'ai mesuré ma douleur
Sur celle de ma Zéphirine.
Hélas! en ce commun malheur
Nous choisirons, je le devine,
Le plaisir pour consolateur.

Au vrai, que deviendraient les belles,
Si, pour un rien broyant du noir,
Chaque amant qui prend congé d'elles
Les réduisait au désespoir?
Il en fut des douleurs mortelles,
Mais autrefois! Dans le vieux temps
Les princesses étaient fidèles,
Et les siéges duraient dix ans :
Les femmes, en ce siècle sage,
Maîtrisant les événemens,
Et mieux instruites par l'usage,
Perdront, s'il le faut, vingt amans,
Mais ne perdront jamais courage.
D'après leurs sublimes leçons,
Qu'elles nous ont appris à suivre,
S'est formé l'art du savoir-vivre
Dans le beau siècle où nous vivons.
Cet art profond et nécessaire,
O Zéphirine! c'est à toi,
Aux jolis tours que tu sais faire,
A tes leçons que je le doi;
Tes maximes ont su me plaire,
Et ta conduite a fait ma loi.
L'exemple est si puissant sur moi!
J'étais... (j'en rougis quand j'y pense)
J'étais un berger du Lignon,
J'aimais jusqu'à l'extravagance,
Traitant la moindre liaison
Comme une affaire d'importance,
Enfin ce qu'on appelle en France
Un homme à grande passion;
Sur mon compte apprêtant à rire,
Bien ridicule et bien dupé,
Souffrant chaque jour le martyre,
Et n'étant jamais détrompé.
Je te vis; tu venais d'éclore
Pour le monde et pour les amours;
Plus fraîche qu'on ne peint l'aurore,
Belle et brillante sans atours,
Tu me parus novice encore,
Ne voulant pas l'être toujours.
Soudain je désire et j'adore.
Taille de nymphe, dix-sept ans,
Grands yeux bien noirs, un air de fête,
Propos sans suite, mais charmans,
Tout cela me tourne la tête
Et porte le feu dans mes sens.
Tu distingues mon tendre hommage;
Mes désirs, mes transports brûlans
Passent dans ton sein, tu te rends;
L'Amour achève son ouvrage.
Ah! Zéphirine, quels momens!
Quels effets sur moi devaient faire
Ta piquante ingénuité,
Cet abandon de volupté
Qui me semblait involontaire,
Et ta jeunesse et ta beauté;
Des caresses toujours actives,
Ces soupirs de feu, ces élans,
Et ces sensations si vives
Que je croyais des sentimens!
J'étais enivré de ma flamme,
Je m'en pénétrais à loisir;
Et la vanité, dans mon âme,
Se glissait avec le plaisir.
Mais l'ivresse ne dura guère :
Quand je croyais mieux te tenir,
Tu m'échappas; je vis finir
Mon beau triomphe imaginaire.

Chaque jour des amans nouveaux
Te trouvaient charmante et crédule;
Hélas! tu n'eus point de scrupule
De les rendre tous mes égaux;
Et j'eus, comme autrefois Hercule,
Des compagnons de mes travaux.
D'abord, en mon humeur altière,
Indigné de voir mes rivaux
Entrer ainsi dans la carrière,
Sentant mes forces et mes droits,
J'allais, sur mon humeur volage,
Crier, menacer, faire rage;
Mais je raisonnai cette fois :
Raisonner, c'est presque être sage.

« Modérons les transports fougueux
» Que mon cœur jaloux fait paraître,
» Me dis-je, et, si je fus heureux,
» N'empêchons personne de l'être.
» Ah! n'enchaînons point la beauté;
» Aimons et jouissons par elle,
» Mais respectons sa liberté;
» Il faut qu'elle soit infidèle
» Pour répandre la volupté.
» Satisfaits de ce qu'elle donne,
» Recevons ses bienfaits si doux,
» Comme le jour qui luit pour tous,

» Sans appartenir à personne. »
Depuis l'instant qui m'a changé,
De ma gothique frénésie,
Grâce à tes soins, bien corrigé,
Sans humeur et sans jalousie,
Jugeant de tout d'après tes lois,
Je n'ai vu dans tes goûts rapides,
Dans le caprice de tes choix,
Que l'amour des plaisirs solides.
J'ai dit : « Cette femme ira loin
» Quelque jour en philosophie,
» Puisque, sans avoir eu besoin
» D'aucune étude réfléchie,
» Sentant les erreurs de Platon,
» Et voyant l'amour comme un sage,
» Par un pur instinct de raison,
» Elle est de l'avis, à son âge,
» De Lucrèce et du grand Buffon. »
Ah! que Paris soit ton théâtre!
Là ton sexe aimable, enchanteur,
Trompé tour à tour et trompeur,
Donnant des lois qu'on idolâtre,
Charme l'esprit plus que le cœur.
Là, plus d'une belle volage
En sait peut-être autant que toi
Sur l'amour et sur son usage;
Mais je jurerais bien, ma foi,
Que nulle n'en sait davantage.

Adieu donc, puisqu'il faut partir.
Je cours en toute diligence
Dans la capitale de France
Achever de me convertir.
Toi, pendant ce temps, sacrifie
Plus d'une hécatombe à l'amour;
Que sur ta douce fantaisie
Chacun ait des droits à son tour!
Après cinq ou six mois d'absence,
Je puis sans doute me flatter
Que tu voudras bien me traiter
Comme nouvelle connaissance.

A MADAME D'AUT***,

EN LUI DONNANT UNE LAMPE DE NUIT LE JOUR DE SA FÊTE.

L'Amour, qui n'a point d'yeux, ne se plaît que dans l'ombre,
Il rêve tout le jour et voyage la nuit;
Précédé des Désirs, le Mystère le suit :
Ils assurent ses pas dans l'obscurité sombre.
C'est avec eux qu'à petit bruit
Il recueille ces fleurs de volupté sans nombre,
Que trop souvent, hélas! l'éclat du jour détruit.
Aussi toute clarté le blesse, il la redoute,
S'éloigne en hâte de celui
Qui veut s'éclairer sur sa route;
Et, pour être bien avec lui,
Il faut comme lui n'y voir goutte.

Qu'Hymen est différent! Hymen a deux bons yeux,
Et n'est pas fâché qu'on le croie;
Quand il est gai, content, joyeux,
Il est bien aise qu'on le voie;
Il avoue hardiment ses feux,
Tire sa gloire de sa joie,
Et dit tout haut qu'il est heureux.
On applaudit alors au charme de ses nœuds,
Et la vertu sourit aux transports qu'il déploie;
L'Amour même en est envieux.

Depuis Psyché l'infortunée,
On n'ose offrir une lampe à l'Amour :
C'est un présent qu'on garde à l'Hyménée,
Et c'est à vous qu'on le doit en ce jour.

QUATRAIN

MIS AU BAS DU PORTRAIT DE Mme LA COMTESSE DE LA PORTE.

(C'est sa mère qui parle.)

Elle était mon trésor, ma gloire, mon bonheur.
O ma fille! le ciel à mes vœux l'a ravie,
Et je n'ai plus, hélas! d'autre bien dans la vie
Que son image et ma douleur.

AUTRE QUATRAIN

MIS AU BAS DU PORTRAIT DE LA MÊME.

(Ce sont ses parens qui parlent.)

Son esprit, ses talens ajoutaient à ses charmes;
Sa tendresse et ses soins embellissaient nos jours;
Elle n'est plus! mais nous l'aimons toujours,
Et souvent cette image a vu couler nos larmes.

A M. LE PRINCE DE TONNAI-CHARENTE,

QUI VENAIT DE QUITTER STRASBOURG.

—

Prince, tandis qu'à tour de roue,
Par un temps froid et pluvieux,
Des postillons couverts de boue
Vous entraînaient loin de ces lieux,
Savez-vous ce qu'en votre absence
On faisait ici parmi nous?
Nos vieux chefs et nos jeunes fous,
Si différens en apparence,
Ce jour-là se ressemblaient tous.
La vérité n'a qu'un langage;
Comme chacun d'eux l'avait pris,
En dépit du rang et de l'âge
Ils étaient tous du même avis.
Vous vous étonnez, je le gage;
Mais moi, je n'en fus pas surpris :
Ils parlaient de votre voyage,
De leurs regrets, de vos talens,
De votre sage emploi du temps,
De vos droits à la renommée,
Enfin de tout ce que l'Amour,
La France, Louis et l'armée
Doivent dire de vous un jour.
Dans leur éloquence guerrière
Nos canonniers de Riverieulx
Vous célébraient à leur manière :
« Ce prince brave et généreux,
» Quoiqu'il quitte la compagnie,
» N'oublîra pas les habits bleus :
» On se retrouve dans la vie.
» Ah! qu'il nous mène un jour au feu!
» Nous savons comment nous y prendre;
» Pour le faire vaincre, morbleu!
» Nos canons se feront entendre,
» Et les Anglais verront beau jeu. »
D'un ton de voix moins formidable,
Plus d'une dame très aimable
Tout haut pour vous formait des vœux
Et disait : « Son âme est si tendre!
» Il est si digne d'être heureux!
» Celle que lui gardent les cieux
» Du dieu d'hymen ne doit attendre
» Que des instans délicieux. »
Quant à moi dans mon ermitage,
Je me rappelais vos adieux;
Quelques pleurs humectaient mes yeux
Qui se fixaient sur votre ouvrage;
Je me disais dans ma douleur :
« Sa main fit ces traits; c'est un gage
» Que l'amitié laisse à mon cœur.
» Qu'il est bien peint ce paysage!
» Que ce morceau m'est précieux!
» Mais qu'il le serait davantage,
» Si dans son tableau gracieux
» Le peintre eût placé son image! »

A MADAME DE MAL***,

HABILLÉE EN HOMME, AVEC L'UNIFORME DU RÉGIMENT DAUPHIN.

—

Sous un habit adopté par l'honneur,
J'ai vu briller la touchante Mal...
Son œil plus fier conservait sa douceur,
Et l'uniforme ajoutait à ses charmes.
A ses genoux venez rendre les armes,
Braves guerriers; voilà votre vainqueur!
Pour résister à cette enchanteresse,
Que servirait toute votre valeur?
Que servirait même encor la sagesse?

EN DONNANT UN SERIN.

—

Air : Quoi vous partez sans que rien vous arrête?

Aimé, chéri, caressé de Sylvie,
Obtenant tout et ne désirant rien,
Heureux oiseau! que je te porte envie!
Et que mon sort est différent du tien!
Ah! s'il était justice dans la vie,
Tout ton bonheur devrait être le mien.

Faut-il te voir auprès de ma Bergère,
Sur ses genoux, sur son cou, sur ses bras,
Les parcourant de ton aile légère,
Impunément becqueter tant d'appas?
S'il ne fallait que t'imiter pour plaire,
Dieux! quels plaisirs ne goûterais-je pas?

Va! sois heureux, autant que tu peux l'être.
Que ma Sylvie écoute tes chansons!
Chante l'amour et les biens qu'il fait naître;
Peins-lui mes feux dans tes flexibles sons;
Fais-la rêver, et mon bonheur peut-être
Sera le fruit de tes douces leçons.

L'HYMEN ET L'AMOUR.

A MADEMOISELLE DE GROSBOIS, SUR SON MARIAGE AVEC M. TERRAI DE ROSIÈRES.

—

L'Hymen et l'Amour étaient frères.
Ce ne fut pas toujours un titre pour s'aimer :
Aussi ceux-là ne s'aimaient guères.
Sans cesse, pour se nuire, on les voyait s'armer ;
C'était à chaque instant entre eux nouvelle guerre,
Nouveaux procès, nouveaux débats :
Mais hélas !
Hymen avait beau dire, Hymen avait beau faire,
Dans tous ces démêlés, Hymen ne brillait pas.
Amour lançait sur lui de ses mains toujours sûres,
Des traits qui lui faisaient de profondes blessures.
L'un pourtant jouissait de la clarté des cieux,
Et l'autre était privé de leur lumière pure ;
Mais pour braver l'enfant maître de la nature,
Pour esquiver ses coups, que servent deux bons yeux ?

Ils avaient chacun leur empire ;
Les sujets de l'Amour, dans le plus doux délire,
Célébraient ses plaisirs et bénissaient ses lois.
Les sujets de l'Hymen n'en savaient pas tant dire :
De leur maître à toute heure ils faisaient la satire,
Le nommaient leur tyran, et tremblaient à sa voix.

Ce Dieu sur son rival faisait mainte conquête ;
Mais ses notaires, ses contrats
Asservissant une âme et ne la gagnant pas,
A secouer le joug elle était toujours prête.
Lorsqu'on entrait dans ses états,
En vain exigeait-il le vœu d'être fidèle :
En disant oui tout haut, on disait non tout bas.
La révolte bientôt devint universelle.
Rien n'assouvit d'Amour la vaste ambition.
Hymen en tout lieu capitule ;
Tel qui lui garde encor quelque dévotion,
Est percé sans pitié des traits du ridicule ;
Bref ! il ne lui resta d'autre bien que son nom,
Que son nom..... c'est bien peu ! l'amour est sans scrupule.

Le pauvre Hymen trop maltraité,
Allait partout contant sa doléance :
Mais les rieurs, malgré son éloquence,
N'étaient jamais de son côté.
Enfin ne pouvant plus supporter sa misère,
Tremblant, espérant tour à tour,
Au Temple du Destin il se rendit un jour.
Ce maître des Dieux même écouta sa prière,
Et dans son livre redouté,
Lui laissa voir ces mots qu'en grands traits de lumière
Avait écrits la Vérité :

« Quand de l'Amour le plus aimable ouvrage
» Par lui-même à l'Hymen un jour sera remis,
» Quand on verra s'unir sous un si beau présage
» Deux noms chers à la France, aux vertus, à Thémis,
» Hymen, Amour alors seront amis. »

Jeune Grosbois, vous remplissez l'oracle.
C'est aux beaux nœuds que vous formez
Qu'était réservé ce miracle.
Je vois déjà les Ris et les Plaisirs charmés
Désertant Paphos et Cythère,
Célébrer par leurs jeux une union si chère,
Applaudir à l'Hymen qu'ils sont surpris d'aimer,
Et sur vos pas s'accoutumer
A prendre ce Dieu pour son frère.
Le bonheur les précède et se fixe vers vous.
Il s'embellit de l'éclat qu'il vous donne ;
Son doux feu brille aux yeux de votre époux,
Et des plus belles fleurs tous deux il vous couronne.

Sur les bords de l'Ouche et du Doux,
Tous les cœurs vous suivaient, vous les enchaîniez tous,
Sans y prétendre et sans en être vaine.
Ils vous suivront encore aux rives de la Seine ;
Ils vous suivraient de même en tout autre pays.
L'art de plaire est en vous un secret de famille ;
Votre mère le sait et l'apprit à sa fille :
Vos fils instruits par vous l'apprendront à leurs fils.

LES BAISERS.

DIALOGUE.

—

Laisse-moi ! si je ne puis plus
Te résister et me défendre,
N'en crois pas moins à mes refus :
Quel cas peut faire un ami tendre
De baisers pris et non rendus ?

— Pour qui les baisers sont-ils faits,
Si ce n'est pour un ami tendre ?
Qui sait mieux goûter leurs attraits ?
Ah ! laisse-moi toujours en prendre,
Et tu me les rendras après.

—

A M. DE...

Quoi, mon cher ...., tu es en Languedoc! Je te croyais encore à C... aux pieds ou dans les bras de la belle A......, et brûlé de tous les feux du midi, tu lui as déjà fait nombre d'infidélités! Une grosse Provençale à l'œil noir, à la peau blanche, qui a reçu sa portion d'esprit en tempérament, est donc l'autel où tu sacrifies! C'est là que tu engloutis les sermens, les larmes, les souvenirs de la beauté qui te regrette! Crois-tu que je t'excuserai, que je ne me ferai pas le chevalier de ta belle délaissée?

Elle était si vive et si tendre,
Faite pour la raison, faite pour le plaisir!
Tu possédais un cœur qu'elle avait su défendre;
La décence et l'amour paraissaient l'embellir:
Le sentiment chez elle et le feu du désir
Tour à tour se faisaient entendre:
Ses regards semblaient les unir;
En différant le moment de se rendre,
Elle t'apprit l'art de jouir;
Et ton cœur aujourd'hui le veut-il désapprendre?

Au reste tu ne me parles pas de tes motifs, et peut-être as-tu de bonnes raisons pour en agir ainsi; peut-être as-tu voulu que le devoir remplaçât l'amour dans ton cœur. Oui, je le vois

Désormais de mon cher ....
La gloire sera la déesse.
Ce choix est beau, tu n'as pas tort
De la prendre pour ta maîtresse;
Je crois que tu lui plairas fort.

C'est la seule rivale que ton Ariane puisse voir sans jalousie; remplace-la par la gloire: elle ne te croira pas infidèle. Quelque noble que soit ton nouveau choix, il t'en a beaucoup coûté sans doute pour rompre tes anciens fers. Il ne fallut pas moins que la sagesse elle-même pour arracher Télémaque à Calypso; et le miroir de la vérité put seul enlever Renaud aux enchantemens d'Armide.

Doux silence, regards charmans
Qui des cœurs êtes le langage,
Baisers d'amour, tendres sermens
De s'aimer toujours davantage,
Alcôve obscure, épais bocage,
Des plaisirs discrets confidens,
Pensers d'amour tant séduisans!
Le bruit des chevaux et des armes,
Les Commentaires de César,
Xénophon, Vegèce et Folard
Ont-ils près de vous quelques charmes?

Sûrement de pareils souvenirs sont dangereux; ils sont pourtant si naturels! Nos sens, qui ont une influence si particulière sur notre imagination, ces sens, dis-je, embellissant pour toi les tableaux multipliés du passé, ont dû mainte fois troubler ta nouvelle vocation. Or, d'ici je vois ton adresse; tu leur cèdes un point pour gagner la partie.

Oui, cher ami, je te devine:
Quand le danger devient pressant,
Quand le cri des sens nous lutine,
Il faut un parti violent,
Et celui que ta raison prend
Coupe le mal par sa racine.

VERS

FAITS ET ÉCRITS A LA GRANDE CHARTREUSE, *SUR* LE LIVRE DES VOYAGEURS.

Sages contemplatifs, mortels aimés des cieux,
Est-il vrai que vos cœurs paisiblement pieux,
Aux passions fermés, en bravent la bourasque?
Le bonheur que l'on cherche est-il donc en ces lieux,
Et ce monde vanté n'en a-t-il que le masque?
Je ne sais: mais malgré des jeûnes rigoureux,
Des devoirs répétés, un éternel silence,
Si vous avez trouvé dans ce désert affreux
La paix de l'âme et l'espérance,
Loin du monde et du bruit, vous êtes seuls heureux.

AUTRES VERS

FAITS A LA GRANDE CHARTREUSE.

Si le bonheur se trouve en ces sauvages lieux,
Sous l'habit grotesque et fantasque
De ces tristes religieux,
Il est bien caché par son masque.

BILLET DU MATIN.

1776.

O mon amie, ô ma maîtresse!
En croirai-je ces vers charmans,
Et cette prose enchanteresse?
Que j'aime ta délicatesse,
Tes transports, tes vœux, tes sermens,
Et tes combats, et ton ivresse!
Des pleurs échappés de mes yeux
Ont mouillé ces vers pleins de charmes;
Mais qu'ils étaient délicieux!
Que de volupté dans les larmes!
Toi que j'aimerais toujours plus
Si mes feux dès long-temps accrus
Pouvaient jamais s'accroître encore,
N'afflige point par tes refus
L'amant éprouvé qui t'adore.
N'en crois que nos vœux et nos cœurs:
Ne mets point l'amour en système;
Si tu ne dois que des rigueurs
A l'homme heureux que ton cœur aime,
Pour qui seront donc tes faveurs?
Pour qui seront donc ces caresses,
Ces appas voilés et secrets,
Ces baisers d'avant et d'après,
Ces voluptueuses tendresses
Qui de l'Amour sont les bienfaits?
Loin de nous la froide prudence
Qui veut lire dans l'avenir!
L'Amour jaloux de sa puissance
Saurait peut-être nous punir
D'une funeste prévoyance.
Au lieu d'accuser ma constance,
Couronne-la par les plaisirs;
Dans le sein de la jouissance,
Redoublons encor de désirs,
Et puisque malgré nos soupirs
Le sort nous destine à l'absence,
Ménageons-nous des souvenirs.

VERS

MIS SUR LE TOMBEAU DU CHEVALIER BAYARD.

Toi qui n'eus point d'égal en courage, en exploits,
Noble et dernier appui de la chevalerie,
De ta tombe, ô Bayard! rappelle-nous ses lois;
Que le Français qui dort se réveille à ta voix,
Et rends jusqu'à ton ombre utile à la patrie.

A MADAME LA MARQUISE DE C.

Houdard, l'ami de Fontenelle,
Houdard, fameux par son esprit,
Que jadis trop on applaudit,
Et qui, chez la race nouvelle,
A trop perdu de son crédit,
Par l'Amour et l'eau d'Hyppocrène,
Sur ses vieux ans ragaillardi,
Pour chanter l'auguste du Maine,
De son cœur noble souveraine,
A fait une épître au Mardi.
Si loin des rives de la Seine,
Mon feu n'était pas engourdi,
Si, pour ma paresseuse veine,
Un vers bien doux, bien arrondi,
Ne coûtait pas un peu de peine,
J'en aurais fait une au Jeudi.
Ce n'est pas que dans mon système
Je fasse un prodigieux cas
De notre bruyant Jeudi-Gras
Ou du saint Jeudi de Carême;
Ni que le nom de Jupiter,
Nom très païen du dieu de l'air
Que la très chrétienne Sorbonne
En beau latin toujours lui donne,
Soit un nom qui me soit fort cher:
Mais enfin c'est le jour que j'aime.
C'est lui qu'à Rome, au temps des dieux,
J'aurais avec un soin extrême
D'un beau marbre, bien précieux,
Aussi blanc que la neige même,
Désigné pour mon jour heureux.
C'est le jour où je vous ai vue.
C'est le jour où, pendant trois mois,
Mon âme doucement émue
Par les doux sons de votre voix,
Par votre gracieux sourire,
Votre aimable vivacité,
Connut chez vous le double empire
De l'esprit et de la beauté.
Là se rencontraient la gaîté,
La décence et la liberté,
Beaux esprits sans pédanterie,
Contes joyeux, propos divers,
Quelques grains de philosophie,
Mais trop peu de vos jolis vers.

Vous dont le dieu du goût enlace
Les chiffres au même écusson,
Vous C...., vous d'Al....,
Couple charmant que rien n'efface
Pour l'esprit et pour la raison,
Pour les talens et pour la grâce,
Mon cœur sourit à votre nom.
Ah! si jamais sur l'Hélicon,
Je suis, au gré de mon audace,
Dûment breveté d'Apollon,
Oui, je vous promets au Parnasse
Un beau temple de ma façon.

Sur les frontières de la France,
Parmi des milliers d'étourdis,
Je marche en un grave silence,
L'œil fixe et les bras enraidis,
Au son du tambour, en cadence.
Ce noble exercice a son prix;
Mais quelque goût qu'on puisse y prendre,
Auprès de vous deux dans Paris,
J'aimerais encor mieux attendre
La semaine des trois Jeudis.

A M. DE LA CHAIZE.

Eh qu'importe, ami, d'où provient
La vive et tendre sympathie,
Qui dès nos jeunes ans retient
Mon âme à la tienne assortie?
Cherchons en Montaigne pourquoi
Il aimait tant La Boétie.
Si l'on m'interrogeait de toi,
Je ferais même répartie :
« C'est que c'est lui, c'est que c'est moi. »
Aimons-nous; finissons la vie,
Comme on nous la vit commencer.
D'amitié comment se passer?
Sa volupté jamais n'ennuie;
L'âme qu'elle a su caresser
N'est plus qu'en elle épanouie,
Et d'autant plus *elle est joule* (1)
D'autant moins peut-on s'en lasser.

(1) Expression de Montaigne.

ODE, OU CHANSON

FAITE DANS UN DÎNER OU ÉTAIENT QUATRE JOLIES FEMMES ET PLUSIEURS PROFESSEURS DE STRASBOURG.

Le dieu des arts ici séjourne
Et moi je m'y plais mieux qu'ailleurs;
Car de quel côté qu'on s'y tourne,
On n'y voit que des professeurs.

En dépit de mon ignorance,
Ma foi! je boirai de bon cœur
A la santé de la science
Dont chacun d'eux est sectateur.

A la chimie!... à la physique!...
Je veux m'y livrer quelque jour;
Je leur soupçonne en la pratique
Bien des rapports avec l'Amour.

Spielmann à ses leçons savantes
Me verra dans ses auditeurs;
Mais en attendant, sœurs charmantes
Vous êtes mes vrais professeurs.

Eh quoi! vous faites la grimace
A ce brillant titre d'honneur :
Tout sied sur le front d'une grâce,
Tout, jusqu'au bonnet de docteur.

Oui, vous professez l'art de plaire,
Art qui de tous est le premier,
Et le savant quitte sa chaire
Pour devenir votre écolier.

VERS

DE M. BERTIN A M. DE BONNARD.

Aimable chantre de Boufflers,
L'Amour comme lui vous inspire;
Vous faites d'aussi jolis vers,
Et vous n'avez que le travers
De ne point assez les redire.
Qu'il doit être doux et charmant,
Le prix des chansons que vous faites!
Sans doute aujourd'hui vingt coquettes
Jugent de près votre talent.
Toujours volage et toujours tendre,

Chantez et trompez tour à tour
Un sexe qui sait vous le rendre.
La raison ne vaut pas l'amour :
S'il faut finir par elle un jour,
Du moins faites-la bien attendre.

RÉPONSE DE M. DE BONNARD.

Quand on joint aux feux du printemps
Cette fleur d'esprit si brillante,
Et cette gaîté pétillante,
Qui vaut seule tous les talens;
Lorsque l'on fait des vers charmans;
Qu'on connaît son siècle et l'usage,
Et surtout quand on a vingt ans,
On a raison d'être volage;
Et ma foi! soit dit entre nous,
Avec vos grâces et votre âge,
Je le serais tout comme vous,
Et si je pouvais, davantage.
Mais hélas! regrets superflus!
Il ne me convient presque plus
De voler de belles en belles;
Le Temps avec ses doigts crochus
Commence à me rogner les ailes.
Par mes vingt-neuf ans averti
Qu'il faut tâcher d'être fidèle,
Je prends sagement mon parti;
Et même j'y mets tout le zèle,
Qu'en sa religion nouvelle,
Apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme,
Dont l'esprit sache m'attirer,
A qui je puisse croire une âme,
Qui me laisse un peu soupirer,
Avant de se rendre à ma flamme,
Et veuille long-temps m'adorer.
Ah! si je puis la rencontrer,
La beauté que mon cœur appelle,
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle)
Je ne vous mène point chez elle,
Et ne lui montre point vos vers.

A UNE JOLIE FEMME,

EN LUI ENVOYANT L'ART D'AIMER.

N'en déplaise au gentil Bernard,
Aimer ne fut jamais un art;
Mais pour qui porte une âme tendre
Et voit vos dangereux appas,
Le grand art qu'il faudrait apprendre
Serait celui de n'aimer pas.

ÉPÎTRE

A MON AMI REVENANT DE L'ARMÉE.

Ainsi donc la terre respire!
De concert, vainqueurs et vaincus,
Ennuyés de s'entre-détruire,
Ferment le temple de Janus,
Et la paix revient nous sourire.
Louis, arborant l'olivier,
N'a plus besoin de ton courage;
Tu vas, regagnant ton village,
Au pas tardif d'un vieux coursier,
Et fatigué, comme on peut croire,
Des maux que cause à ses amans
Cette déesse de mémoire,
Tu rapportes après cinq ans
Quelques dettes et de la gloire.
Enfant chéri de tes parens!
Qu'aujourd'hui leur bonheur commence!
Ils ne craindront plus désormais
Que tous les lauriers de la France
Soient changés pour eux en cyprès.
En bénissant la destinée,
On dit chez eux chaque matin :
« Nous le verrons dans la journée! »
Le jour passe : on attend en vain
L'heure qu'on avait espérée,
Et l'on s'attriste la soirée,
En désirant le lendemain,
Qui fuit de même.... Mais enfin,
Cet objet d'une amour si vive,
Ce fils si long-temps attendu,
Il s'approche d'eux, il arrive,
Et tu vas leur être rendu.
Pour eux, pour toi, quelle allégresse,
Quel doux moment que ce retour!

L'heureux tableau de ce grand jour
A mon esprit s'offre sans cesse.
Cher ami, je sens ton ivresse;
Ta joie.... est aussi dans mon cœur;
Elle m'anime, elle m'inspire,
Et m'échauffant de ton bonheur,
Elle me force à le décrire.

L'ombre, de ses voiles épais,
Couvre encor l'étendue immense:
La nuit au loin règne en silence;
Toute la nature est en paix;
L'avarice même sommeille;
En proie aux désirs inquiets
Toi seul crois que le jour est près,
Et ta voix en sursaut éveille
L'hôte, l'hôtesse et les valets.
« Eh! mais, monsieur, on n'y voit goutte;
Le coq n'a pas encor chanté. »
—N'importe!... » Te voilà botté,
Et bientôt après sur la route.
En vain, pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerrière,
Veux-tu le pousser devant toi:
Il baisse l'œil et la crinière,
Marche en glissant sur les frimas,
Et perce l'ombre à petits pas.
Mais l'aurore à peine s'apprête
A nous lancer ses premiers feux,
Que je te vois, piquant des deux,
De temps en temps levant la tête,
Le serrer d'un genou nerveux,
Et galoper jusqu'à la crête
D'un mont étroit et raboteux.
De là, ton œil ambitieux
Dans le lointain cherche le faîte
Du séjour de tes bons aïeux,
Et, pétillant d'impatience,
Confondant les objets entre eux,
Voudrait calculer la distance,
Et la juge d'après tes vœux.
Semblable au jeune Télémaque,
Tu penses que l'île d'Itaque
Fuit devant un fils malheureux.

Mais quel est ce pin sourcilleux
Qui jette son front dans la nue,
Et semble menacer les cieux?...
Tu le reconnais: à sa vue
Tu sens ton âme tressaillir;
Ta joie éclate: de plaisir
Ton œil se mouille; tu t'écries:
« Ah! ce n'est plus un vain espoir!
» Lieux charmans, campagnes chéries,
» C'est vous, c'est vous que je vais voir! »
Ton attente n'est pas déçue:
Déjà semblent se rapprocher
Ces objets que dans l'étendue
Tes yeux errans allaient chercher;
Déjà la pointe du clocher
Dans l'air te paraît suspendue;
Bientôt tu vois ses alentours;
Bientôt il n'est plus de barrières
Qui puissent te cacher les tours
Du vieux château de tes grand'pères.
A leur aspect, quels mouvemens
Dans ton cœur s'empressent d'éclore!
C'est là que ta première aurore
Fit le bonheur de tes parens;
C'est là que les soins caressans
De leur tendresse vigilante
Firent dans ton âme naissante
Germer les plus doux sentimens;
C'est là que depuis ton absence
Ils ont compté tous les momens.
Vois-tu leurs bras s'ouvrir d'avance?
Ils t'appellent, tu les entends.
Ton coursier bondit et s'élance,
Voit le but, et reprend vigueur.
On se range sur ton passage,
On te salue, on t'envisage;
Chacun se dit: « C'est monseigneur! »
Toi, tu ne réponds à personne;
Demain tu leur diras bonjour.
On parle, tu fuis, on s'étonne;
Le pont-levis sous toi résonne:
Te voilà dans la grande cour.

Dans un salon vaste et commode
De leur château peu régulier,
Tes parens, à la vieille mode,
Entourent un large foyer.
Les dames sont à leur ouvrage;
Quelques amis du voisinage
Et le bon curé du village,
Assis près du feu sans façon,
Règlent l'état, parlent d'affaire,
Du chaud, du froid, de la saison,
Puis des impôts, puis de la guerre,
Et puis du fils de la maison.
Mais un bruit soudain les fait taire:
Chacun se lève avec transport,
Court à la fenêtre, et d'abord
Regarde, doute, considère:
« C'est lui! le voilà! c'est Valfort! »
Tous volent à toi, père, mère,

Avant eux ton aimable sœur :
« C'est toi, mon fils!... c'est toi, mon frère!...
» Nous parlions de toi; j'avais peur...
» Ah! mon fils, enfin je t'embrasse,
» Dit ton père, je te revoi!
» Quoi! cinq ans!... mais tu tiens ma place,
» Et je te devais à mon roi.
» Mon fils, je suis content de toi;
» Tu seras digne de ta race,
» Poursuis... » Une douce chaleur
De ses sens ranime la glace;
En te parlant, sa noble face
Brille du feu de la valeur :
C'est l'œil fier du Dieu de la Thrace,
D'un père heureux c'est la douceur;
Entre ses bras il t'entrelace,
Et tu sens palpiter son cœur.
Ta mère, te fixant sans cesse,
Soupire, rit, pleure à la fois :
« Est-ce un rêve de ma tendresse?
Dit-elle, est-ce lui que je vois? »
Voisins, amis, chacun s'empresse,
Et, se livrant au sentiment,
Te disant tout ce qu'il inspire,
T'embrasse, te fait compliment,
Et se hâte de te conduire
En triomphe à l'appartement.
Mais ta sœur précipitamment
Prend ton bras, elle te le serre
Contre le sien... « Ce pauvre frère!...
» Qu'un jour de l'autre est différent!
» Que j'étais triste d'ordinaire,
» Et que je suis aise à présent!
» Es-tu bien las?... te suis-je chère?...
» A propos, tu ne m'écris guère;
» C'est mal, à moi qui t'aime tant!... »
On entre, on s'assied, on te presse;
Sur ton visage épanoui
Se peint le bonheur et l'ivresse.
On t'interroge, on te caresse :
Tu ne réponds ni non ni oui;
Ton cœur, rempli par la nature,
Est pénétré de tous ses droits;
Il jouit!... Sa volupté pure
T'ôte l'usage de la voix.
Arrive ce valet fidèle
Qui prit soin de tes premiers ans;
Le rire en ses yeux étincelle :
Il hâte ses pas chancelans :
« Quoi! c'est Monsieur! que je le voie!
» Qu'il est grand! qu'il était petit!
» Béni soit Dieu qui le renvoie!...
» Qu'il est bien avec cet habit!
» Ah! combien Madame a de joie!
» Combien j'en ai! »

Nœuds enchanteurs,
Amitié, nature, patrie!
Que celui qui vous injurie
N'éprouve jamais vos douceurs!
Régnez sur mon âme attendrie.
Qu'il me soit toujours inconnu
Le mortel qui, sans être ému,
Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec,
Et ne sourit pas à l'aspect
De la cabane de son père!

A MADAME DE SAINT-M...,

EN LUI ENVOYANT LE LIVRE INTITULÉ : *les Grâces.*

—

Loin de moi la mythologie
Et ses rêves ingénieux!
J'aimais autrefois sa magie;
Mais la vérité vaut bien mieux.

Euphrosine, Aglaé, Thalie,
Groupe charmant, trio vanté,
Zirphé vous remplace, elle allie
Tout ce que l'on vous a prêté.

Vous n'êtes qu'un tableau fidèle
Dont elle est la réalité;
On vous eût peintes d'après elle,
Si vous ne l'aviez pas été.

C'est votre taille, votre aisance,
Votre douce vivacité;
Dans ses yeux brillans la décence
Le dispute à la volupté.

Sa vive et facile éloquence
Nous persuade sans effort;
Son esprit plaît sans qu'elle y pense :
Quand elle y pense, il plaît encor.

Oui, voilà les Grâces réelles!
Hélas! il n'est plus dans nos mœurs
D'élever des temples pour elles;
Mais leurs autels sont dans nos cœurs.

—

VERS

AU NOM D'UNE MÈRE A SON FILS POUR LE NOUVEL AN, EN LUI FAISANT PRÉSENT D'OUVRAGES DE TAPISSERIE FAITS PAR SA SŒUR.

La politesse mensongère,
Ses grands mots, son zèle et ses vœux
Sont une étrenne assez légère;
Une maman doit donner mieux.
Tous les propos de bonne année,
Avant la fin de la journée,
Seront bien loin de votre esprit;
Mais vous vous souviendrez, je gage,
De la main qui fit cet ouvrage,
Et de celle qui vous l'offrit.

A LA RAISON.

Raison qui me parles sans cesse,
Chacun son tour, écoute-moi:
C'est pour dire du mal de toi,
A toi-même que je m'adresse.
Aux doux plaisirs de la beauté
Pourquoi déclares-tu la guerre?
Tu commandes avec fierté;
Aussi l'on ne t'obéit guère.
Tu peux avoir beaucoup d'appas;
Mais, en te croyant trop parfaite,
Pour nous fixer tu n'y joins pas
Le bon esprit d'être coquette.
Celui que tu crois asservir,
Trop souvent, malgré ta puissance,
De ton joug osant s'affranchir,
Chante un hymne de délivrance,
Et te fait gaîment confidence
De la victoire du plaisir.
L'à-propos n'est point ta science.
Grondant toujours hors de saison,
Tu n'as pas ce ton d'indulgence
Qui fait pardonner la leçon;
Tu te perds par l'intolérance.
Entre nous, pour ton intérêt,
Il me semble peu nécessaire
De crier quand le mal est fait;
Mais, à force d'art, il faudrait
Empêcher le mal de se faire.
Tu sais régner sur les esprits!
Quoiqu'un tel empire ait son prix,
Il vaut mieux régner sur les âmes;
Ce fripon d'Amour le sait bien:
Les sages, les héros, les femmes
Lui sont soumis par ce moyen.
Veut-il enlever ta conquête,
Il s'y prend toujours par le cœur
Qu'une fois il en soit vainqueur,
Il fait ce qu'il veut de la tête.
Mets plus d'adresse dans tes soins,
Pauvre Raison, ma vieille amie;
Deviens bonne, prêche-nous moins;
On aime peu qui nous ennuie:
Apprends à perdre quelques points,
Si tu veux gagner la partie.

Arrêtez! me dit en courroux
Un grave et docte personnage:
La Raison, la connaissez-vous?
Et la connaît-on à votre âge?
Oui, mon censeur, je la connais
Mieux que vous peut-être, et je gage
Qu'à l'instant je vous la peindrais.
Taille imposante, port de reine,
Figure noble, de grands traits,
Un visage d'homme, à peu près
Ce qu'on nomme beauté romaine.
De loin sa majesté nous plaît....
Mais n'achevons pas son portrait;
Sans vouloir, en sujet fidèle,
A présent lui faire ma cour,
Ménageons pourtant cette belle:
Eh! ne faut-il pas quelque jour,
Bon gré, malgré, finir par elle?

SUR UN SONNET

QUE L'AUTEUR AVAIT FAIT EN SOCIÉTÉ, ET QU'UN FAT S'ATTRIBUAIT.

Hélas! oui, j'ai fait ce sonnet,
Et qu'Apollon me le pardonne!
Damon dit pourtant qu'il l'a fait:
Ah! s'il le prend, je le lui donne.

A MADAME LA MARQUISE DE...

—

Adélaïde est un nom fortuné
A qui le sort aisément s'intéresse;
Quand on porta ce nom prédestiné,
On fut toujours reine, sainte ou princesse.
Le ciel pourtant ne vous a pas donné
Pour père un roi, des états pour partage;
Mais quoi! le trône est-il un avantage?
Pour être reine, en a-t-on plus d'appas?
N'enviez point ce superbe héritage;
Plaire et charmer, voilà votre apanage;
C'est un trésor que les reines n'ont pas.
Peut-être aussi n'est-ce point chose aisée,
Que vous soyez un jour canonisée.
Mais être sainte est-ce un honneur si doux?
Il en est tant!... Ah! quand on a votre âge,
Votre gaîté, vos yeux, votre langage,
Naissance, esprit, fortune, aimable époux,
On peut fort bien n'avoir pas grande envie
De se trouver encore par dessus nous
Reine ici-bas, et sainte en l'autre vie.

M. LE MARQUIS DE MORTEMART.

—

Que j'aime en vous, mon cher marquis,
Cet esprit sain, ce tact exquis!
Ce que donne l'expérience,
Vous ne sauriez l'avoir acquis,
Vous l'avez deviné d'avance.
A vingt ans, vous fuyez la cour,
Tout ce qu'à votre âge on encense,
Le jeu, les fêtes et l'amour,
Pour vous mûrir dans le silence.
Votre âme s'accroît, elle pense;
Dans le travail de chaque jour,
Vous voyez votre récompense.
L'amitié, mère du bonheur,
Divinité des cœurs honnêtes,
Est sûre, partout où vous êtes,
De trouver un adorateur.
En dépit de la flatterie,
Du rang et de la dignité,
Vous garderez, je le parie,
Votre amour pour la vérité,
L'indifférence réfléchie
Pour ce qui n'est que vanité,
Et cette sensibilité
Qui fait le charme de la vie,
Et mène à la félicité.
Le public, ce juge volage,
Qui loue et qui blâme au hasard,
Admirant ce rare assemblage,
Deviendra juste à votre égard,
Et dira de vous, tôt ou tard,
Que vous joignez l'âme d'un sage
A tout l'esprit des Mortemart.

VERS

AU NOM D'UNE DEMOISELLE QUI DONNAIT A SON AMANT UN TABLEAU QU'ELLE AVAIT PEINT POUR LUI.

—

Quand ma main dessinait ces traits,
Cher amant, c'était pour te plaire:
Puisses-tu n'oublier jamais
Tout ce que l'amour m'a fait faire?

A M. LE DUC DE MORTEMART,

SUR SON MARIAGE AVEC MADEMOISELLE D'HARCOURT DE LILLEBONNE.

—

Je ne crois point à nos amans,
Et ne crois pas trop à leurs belles;
S'il en est qui de notre temps
Se soient promis d'être fidèles,
Le zéphyr léger sur ses ailes
Emporta bientôt leurs sermens.
Tous leurs feux sont des étincelles;
L'éclair passager du moment,
C'est assez pour eux et pour elles.
Mais vous, dont ce siècle charmant
N'a point corrompu la droiture,
Vous dont l'âme est honnête et pure,
Comme il la faut au sentiment,
Si vous jurez d'être constant
A l'adorable Lillebonne,
Vous le serez assurément;
Et que rien en cela n'étonne:
Amour lui-même en est garant.

Dans un des bosquets de Cythère,
Je m'étais glissé l'autre jour:
Au pied d'un myrte solitaire,

Loin des ris qui forment sa cour,
Était l'enfant qu'on y révère.
Sur son visage courroucé,
On voyait la trace des larmes;
Sur son front doublement plissé,
Il ne restait rien de ses charmes;
Son œil était morne et baissé;
Près de son carquois renversé,
Ses traits épars couvraient la terre;
Les ruisseaux de ce beau séjour
Cessaient leur murmure ordinaire;
Les fleurs se fanaient à l'entour;
Tout s'alarmait de la colère
Que ressentait le dieu d'amour.
« Attaquons un Dieu téméraire,
Disait-il, et sachons punir;
Peu m'importe qu'il soit mon frère!
Je me sens né pour le haïr.
Un mortel qui de mon empire
Eût été l'honneur et l'appui....
C'est pour me braver aujourd'hui
Qu'en ses liens Hymen l'attire;
Vengeons-nous »... Ainsi que les rois,
Les dieux sont justes quelquefois.
Après un moment de silence,
Je vis aux signes du courroux
Succéder ceux de la clémence.
Ce n'était plus ce dieu jaloux.
Dont la voix sombre et menaçante.
Jusques dans le fond de mon cœur
Venait de jeter l'épouvante.
Il avait le souris flatteur
De la tranquille bienfaisance,
Et peu s'en fallut, quand j'y pense,
Tant son air me paraissait doux!
Que moi-même avec confiance
Je ne m'exposasse à ses coups.
« Ma foi, dit-il, je lui pardonne!
» Puisque Mortemart en effet
» Est seul digne de Lillebonne,
» Je consens qu'Hymen la lui donne;
» Moi-même n'aurais pas mieux fait.
» Que tous mes biens soient leur partage!
» Qu'ils soient unis, qu'ils soient heureux!
» Toujours l'un de l'autre amoureux,
» Qu'ils usent du droit du bel âge!
» Que le temps ajoute à leurs feux!
» Que, loin d'affaiblir ces beaux nœuds,
» Il les serre encor davantage!
» Qu'ils puissent bientôt tous les deux
» Sourire ensemble à leur image,
» Dans des rejetons dignes d'eux,
» Qui retraceront le courage
» Et les vertus de leurs aïeux! »

Remerciez la destinée:
Il est arrivé ce grand jour.
Je vous vois conduit par l'Amour
Dans le temple de l'Hyménée.
C'est là qu'en présence des cieux,
Le front tout brillant d'allégresse,
Vous prononcez avec ivresse
Ce mot qui va combler vos vœux.
Mais celle que votre cœur aime,
Dans un trouble religieux,
Belle de son embarras même,
Près de vous baissant ses beaux yeux,
Le dit aussi... ce oui suprême.
Le temple aussitôt s'embellit.
Hymen est content, il sourit.
Le laurier du dieu de la Thrace
Sur l'autel au myrte s'unit,
Et la rose avec eux s'enlace.
La douce innocence rougit;
L'Amour bat des mains avec grâce,
Et toute la France applaudit.

A M. DE LA MARCHE,

PREMIER PRÉSIDENT HONORAIRE DU PARLEMENT DE BOURGOGNE, LE JOUR QU'IL EUT 70 ANS.

Oui, Fontenelle avait raison,
Et vous confirmez son adage;
De nos ans l'arrière-saison
Commence le printemps du sage:
C'est l'aurore de son bonheur;
Caché dans un coin de la terre,
Et content d'être spectateur,
Il y voit, comme du parterre,
La scène dont il fut acteur.
Assis au port, il voit l'orage;
Sur la mer de l'ambition,
Il voit les fous faire naufrage,
Et notre jeunesse volage
Se livrer à l'illusion,
Douce compagne du bel âge.
Tranquille au sein de l'amitié,
La longue chaîne des chimères
Qui bercent nos têtes légères
Lui paraît digne de pitié.
Mais, instruit par l'expérience,
Songeant au passé sans rougir,

Il nous voit avec indulgence,
Et plaint l'homme sans le haïr.

Sur le théâtre de la vie
Vous parûtes avec éclat;
L'homme se doit à la patrie,
Vous avez vécu pour l'État:
Vivez aujourd'hui pour vous-même;
Après tant d'austères travaux,
On goûte le bonheur suprême
De la retraite et du repos.
Joindre l'utile à l'agréable,
Partager ses loisirs heureux
Entre les plaisirs vertueux,
Et ce que les arts ont d'aimable,
Encourager tous les talens,
Sur l'infortune et l'industrie
Étendre ses bras bienfaisans,
Faire aux laboureurs indigens
Connaître l'amour de la vie,
Instruire, orner l'humanité
Par ses écrits, par ses exemples:
Aux beaux ans de l'antiquité
Vous auriez mérité des temples.
Qui peut comparer son printemps
A celui de votre vieillesse?
Vous nous cachez vos cheveux blancs
Sous les roses de la sagesse.

O vous, dont l'esprit nous séduit,
Digne rival de Fontenelle,
Suivez en tout votre modèle,
Et vivez cent ans comme lui!

VERS

DE M. LE VICOMTE DE NARBONNE A Mme DE N...

Non, la félicité n'est pas une chimère:
Bonnard, l'heureux Bonnard me le fait confesser.
Sa candeur, son esprit, son air tendre et sincère,
Tout en lui, dites-vous, sait vous intéresser.
Je conçois le bonheur par celui qu'il éprouve:
Plus il est grand, hélas! plus il est envié.
Il a raison; il est une félicité:
Je vous vis et j'y crus; il vous plaît, il la trouve.

A M. LE VICOMTE DE NARBONNE.

Qu'il me serait doux de vous croire,
Lorsque vous vantez mon bonheur!
Moi, de N** être vainqueur!
Hélas! ce serait trop de gloire
Et trop de plaisir pour mon cœur.
Loin de moi ce rêve enchanteur!
Par vos louanges mensongères
Vous ne me convaincrez jamais.
Les bons vers ne sont-ils pas faits
Dans le beau pays des chimères?
Sans doute, ou la cour d'Apollon
Est votre séjour ordinaire,
Ou vous en avez bien le ton;
Car en trompant vous savez plaire.
Ah! faites souvent des chansons;
Le chœur des Muses vous l'ordonne:
C'est à moi qu'il faut des leçons.
Près de vous, aimable Narbonne,
J'en prendrais de l'art de rimer;
De l'art peu connu de charmer,
Je sais bien que N** les donne:
S'il s'agissait de l'art d'aimer,
Je n'en recevrais de personne.

A M. LE MARQUIS DE MORTEMART,

EN LUI ADRESSANT L'ÉPÎTRE SUR LE MARIAGE DE SON FRÈRE.

L'Amitié, l'Hymen et l'Amour
Sont les bienfaiteurs de la terre;
Ces dieux sans cesse en font le tour,
S'arrêtant chez qui sait leur plaire,
Et pour se choisir un séjour,
Aux riches palais de la cour,
Souvent préfèrent la chaumière.
Quel bonheur pour l'humanité,
Si vivant comme de bons frères,
Dans leur voyage concerté,
Loin d'avoir des routes contraires,
Ils marchaient du même côté!
Mais ensemble on ne les voit guères.
Toutefois un heureux bruit court:
On dit que ce trio s'apprête
A venir embellir la fête
Qui se donne au château d'Harcourt;

De la touchante Lillebonne,
Ils ont ouï la douce voix :
Ils viennent former sa couronne,
Et veulent désormais tous trois
Se fixer près de sa personne.
De ces trois dieux, jusqu'à ce jour,
J'en ai servi deux, et j'espère
Servir le troisième à son tour.
Vous qui méritez de leur plaire,
En leur disant un grand-merci
De ce qu'ils font pour votre frère,
Appuyez l'hommage sincère
Que ma muse leur offre ici,
Et faites-leur une prière,
Pour qu'ils me traitent bien aussi.

SUR UN PORTEFEUILLE.

Le portefeuille d'une belle,
Ce sont les archives d'amour.
Les billets de l'amant fidèle
Et les chansons qu'il fait pour elle
Y sont déposés chaque jour.
A ce dieu qui de moi dispose,
Combien je dirais grand-merci,
Si de mes vers et de ma prose
Je pouvais remplir celui-ci !

A MADEMOISELLE F...

EN LUI ENVOYANT UN PETIT AMOUR HABILLÉ EN HUSSARD.

Le voilà l'enfant de Cythère,
Qui suit les drapeaux du dieu Mars,
En qualité de volontaire,
Dans les dragons ou les houzards !
C'est un franc pandoure, un corsaire,
Qui, sans discipline et sans frein,
Ne se plaît qu'au mal qu'il peut faire,
Querelleur, hargneux et mutin,
Vrai héros de petite guerre,
Ne respirant que le butin.
Que j'aime à le voir sous les armes !
Que l'uniforme lui sied bien !
Quel grand sabre ! son air vaurien
Lui prête encor de nouveaux charmes.
Il semble nous menacer tous
D'entrer chez nous par escalade.
Tremblez, mortels, fuyez ses coups :
Mais en le fuyant, gardez-vous
De tomber dans une embuscade.
Si par malheur, sur le chemin,
Vous rencontrez Alexandrine,
Avec sa friponne de mine,
Son nez en l'air, son œil lutin,
Ne songez pas à vous défendre ;
Hélas ! en cette occasion,
Ne songez pas même à prétendre
Une capitulation;
Sans résister, il faut vous rendre,
Et vous rendre à discrétion.

MON PATRON.

Non, mes amis le Bernard de l'église
N'est pas le saint que je fête aujourd'hui ;
Rome le fête, et c'est assez pour lui :
Gentil Bernard est bien plus à ma guise.
C'est celui-ci dont je porte le nom.
Rival heureux et d'Ovide et d'Horace,
Il a leur goût, leurs grâces et leur ton ;
Voilà mon saint.... que ne puis-je au Parnasse
Être jugé digne de mon patron !

A M. DE C...

J'ai reçu ta lettre trop cérémonieuse, mon cher C....., et je l'ai lue avec plaisir, car tu m'y apprends que tu m'aimes encore. Je t'y réponds sur-le-champ sans cérémonie, et sur le ton de notre ancienne amitié qui ne doit pas changer. Te voilà donc de retour après avoir couru le monde ! tant mieux ! il fait presque toujours bon d'être revenu.

Cher C.... qu'il te souvienne
De ces deux pigeons amoureux
Dont parle ce bon La Fontaine.
L'un d'eux un peu trop curieux
Voulut courir la prétentaine,
Voir mœurs, pays, faits singuliers,
Pour rapporter en ses foyers
De quoi jaser une semaine.
Par son frère il fut averti
Qu'il avait tort ; mais la jeunesse

Peut-elle écouter la sagesse?
Adieu, bon soir! il est parti.
Battu des vents et de l'orage,
Souffrant et la soif et la faim,
Bientôt aux dangers du chemin
Il reconnut ceux du voyage.
Morne, las, recru, harassé,
Poursuivi, tremblant et blessé,
Ayant des maux et de la peine,
Tout ce qu'on en peut essuyer,
En volant d'une aile incertaine,
Il regagne son colombier:
Cette histoire est presque la tienne.

Mais dis-nous au moins avec cette franchise si [n]aïve, si aimable, si bonne en amitié que je t'ai [c]onnue autrefois, et que tu n'as jamais sans doute [p]erdue:

[C]es voyages lointains ont-ils mûri ta tête?
[E]n as-tu rapporté quelques grains de bon sens?
[C]et agile vieillard que jamais rien n'arrête,
[T]out en comptant nos jours a marché vingt-sept ans:
Qui de nous sait, ami, le sort qu'il nous apprête?
Ton esprit et le mien sont encor des enfans.
Craignons pourtant, craignons la vengeance du temps:
Il nous fera bientôt ressentir ses outrages;
Bientôt de ses doigts malfaisans,
Il va sillonner nos visages.
Plaignons-nous l'un et l'autre, et tâchons d'être sages.
Adieu, douces erreurs du printemps de nos jours!
L'ennuyeuse raison vient chasser les amours.
Puisqu'il le faut, hélas! armons-nous de courage;
Sachons pour le bonheur faire un meilleur usage
De ces ans que nous amassons.
J'aime à penser qu'il est des plaisirs pour tout âge,
Comme l'on voit des fleurs pour toutes les saisons.

Me pardonneras-tu ce guet-apens, mon cher ami? c'est de la belle et bonne morale que je t'envoie-là; je l'ai pourtant habillée en rimes, pour qu'elle t'effrayât moins. Viens nous voir, et je t'en donnerai en prose sans que tu t'en offenses. Depuis que j'ai passé vingt-cinq ans, je deviens raisonneur, et n'en suis pas plus raisonnable. Nous serons à deux de jeu. Arrive, j'ai dans ma chaumière une cellule pour l'amitié, il me tarde de la voir occupée par toi. Adieu, tout ce qui t'a aimé, t'aime et t'aimera!

A M. LE COMTE DE***.

Cher comte, quand pourrai-je apprendre
Que l'on a vu le Saint-Esprit,
Dans Versailles sur vous descendre
Et se placer sur votre habit?
Je sais bien, pour qui l'envisage
Un peu philosophiquement,
Que, malgré les grands et l'usage,
Un cordon bleu n'est qu'un ruban;
Et, me dira-t-on gravement,
Qu'est-ce qu'un ruban pour un sage?
Ce n'est rien, d'accord; mais pourtant
Si, comme a dit le vieux Normand (1),
Il est des hochets pour tout âge,
Il en est aussi pour tout rang.

Si le hochet tant honorable
Dans le pays des courtisans,
Se donne au mérite, aux talens,
A l'art de plaire et d'être aimable
Vous ne l'attendrez pas long-temps.

A M. DE GUIBERT.

J'aime de ton pinceau la mâle liberté;
Ce tableau que ton âme offrit à ma patrie,
L'éloquence et la vérité
L'ont tracé de leur main hardie.
Suis tes nobles projets dans les camps, dans les cours;
Interroge la voix des guerriers et des sages;
A t'instruire, à penser, employant tes beaux jours,
Achève heureusement tes utiles voyages.
Dans le nord de l'Europe habite la raison.
Hélas! depuis long-temps de la France on l'exile,
Et loin de nous, c'est là, dit-on,
Qu'elle établit son domicile.
Mais la triste Pologne en proie aux factions,
Aux feux de la discorde, à la guerre civile,
Déchirée et sanglante en ses divisions,
N'est pas sans doute un des cantons
Que la sage déesse a choisi pour asile.
Tu la verras plutôt à la cour des Césars,
Aux lieux où l'on chérit Thérèse ou Catherine.
Affermi sur le trône, à l'abri des hasards
Que provoquait naguère une brigue intestine,

(1) Fontenelle.

Ce Gustave qu'elle illumine
Voit son nom glorieux voler de toutes parts.
Frédéric la connaît; ce favori de Mars,
Cet émule fameux d'Horace et d'Alexandre,
Grand homme couronné, digne ami des beaux-arts,
T'a jugé digne de l'entendre.
En admirant tes vers, il te lira les siens.
L'un de l'autre charmés, dans vos longs entretiens,
Vous approfondirez ce grand art de la guerre,
Art savant, mais terrible, et pourtant nécessaire,
Qui guérit quelques maux, et nuit à tous les biens.

Quand ton juste coup d'œil, embrassant toutes choses,
Aura dans chaque état comparé les ressorts
Qui font en sens divers mouvoir ces vastes corps,
Les maux avec les biens, les effets et les causes,
Rapporte à ton pays le fruit de tes efforts:
Et pour mieux le servir, redoublant de courage,
A la vérité seule ayant fait ton serment,
Malgré la calomnie et sa jalouse rage,
Sur sa base solide assieds ce monument
Des mœurs, des arts, des lois, admirable assemblage,
Dont le vaste et sublime plan
Immortalise ton jeune âge.
Ta main en a jeté les premiers fondemens:
Elle achèvera son ouvrage;
Et jamais des plus beaux talens
On n'aura fait plus bel usage.
Mais en applaudissant tes desseins vertueux,
Qui peut t'en assurer la réussite entière?
S'il est beau d'éclairer la terre,
Ce sublime plaisir est toujours dangereux.
De ton zèle illustre victime,
Tu pourrais aux mortels arracher leur estime,
Et n'en être pas moins persécuté par eux.
Que la timidité d'un cœur pusillanime
N'aille pas retarder ton essor généreux!
Obéis au génie, à son feu qui t'anime;
En servant les humains, vois la postérité!
C'est elle dont la voix fait le destin du sage.
Si ton siècle injuste ou volage
Refuse à tes vertus un laurier mérité,
Vois-la de ce laurier couronner ton image;
Espère enfin qu'un jour nos neveux enchantés
Se reposeront sous l'ombrage
Des arbres que pour nous ta main aura plantés.

A UNE JOLIE FEMME,

EN LUI ENVOYANT LES VERS SUIVANS.

Vous vouliez hier un quatrain:
Mais un simple quatrain est un léger hommage,
Permettez qu'aujourd'hui je vous offre un sixain,
Et croyez que pour vous je ferais davantage.

SIXAIN.

Dans vos folâtres jeux, pour moi vous commettez
Deux fausses infidélités,
Et moi, si vous vouliez, j'en ferais deux réelles.
Deux, c'est peu, pour vous plaire, on en commettrait cent;
Mais dussiez-vous en rendre autant,
On n'en ferait plus après elles.

A MADAME B.

Ce je ne sais quoi si vanté,
Ce ton, ces grâces qui préviennent,
Et qu'on préfère à la beauté,
Vous les avez, c'est vérité:
Les femmes mêmes en conviennent.
Soit que sur la harpe parfois,
Promenant une main charmante,
Aux accords formés sous vos doigts,
Vous joigniez votre voix touchante;
Soit qu'au bal nous regardions tous
Votre danse vive et légère,
Ces pas voluptueux et doux,
Qui ne font qu'effleurer la terre;
Soit que rendue au sentiment,
Et vous y livrant tout entière,
Vous nous laissiez voir une mère
Qui folâtre avec son enfant;
C'est toujours en vous même aisance,
Même grâce en vos mouvemens,
Et toujours nouveaux agrémens,
Cachés sous l'air de négligence.
Votre esprit ne veut point primer;
Il est comme votre figure;
Ainsi qu'elle, pour nous charmer,
Il n'a pas besoin de parure:

C'est un feu doux en son éclat,
Dont la lumière naturelle,
Même à l'instant qu'il étincelle,
Ne blesse point l'œil délicat.
Il faut que je le dise encore :
Vous joignez à ces dons divers
Une qualité que j'honore;
C'est votre estime pour les vers.
Églé, vous devriez en faire;
Je gage que ces vers heureux
Sont dignes enfans de leur mère,
Simples comme elle, et gracieux.
Voulez-vous que je vous apprenne,
Comme en cadençant des chansons,
L'oreille veut que l'on ramène
Plus d'une fois les mêmes sons ?
Cet art est un léger mystère,
Que vous aurez bientôt appris :
Mais j'attends de vous en salaire,
Pour moi-même et pour mes écrits,
Quelques leçons de l'art de plaire.

COMME J'AIMAIS !

Aux premiers jours de ma jeunesse,
Dans l'âge heureux ou malheureux,
Où le cœur s'ouvre à la tendresse,
Amour me brûlait de ses feux ;
Comme j'adorais ma maîtresse !
Je ne jurais que par ses yeux ;
Je ne voyais qu'elle en tous lieux ;
J'étais jaloux jusqu'à l'ivresse.
Son nom seul me faisait rougir;
Je croyais qu'on lisait mon âme,
Que chacun y voyait ma flamme,
Et ma douleur et mon plaisir.
La beauté la plus régulière,
Le minois le plus agaçant,
Ne me faisaient pas seulement
Une impression passagère,
Et m'auraient tenté vainement.
Ma passion forte et profonde,
Changeant pour moi tous les objets,
Me montrait celle que j'aimais,
Comme la seule aimable au monde.
Et quand une sévère loi
Me forçait à m'éloigner d'elle,
Durant cette absence cruelle,
Il n'existait plus rien pour moi.
Tout l'univers, d'un crêpe sombre,
Me paraissait enveloppé ;
Amèrement préoccupé,
Je cherchais la retraite et l'ombre ;
Certain que j'étais d'y trouver
Le triste plaisir de rêver.
Mais, parmi ces tourmens, quels charmes,
Quelle volupté j'éprouvais,
Lorsque je parlais de mes larmes
A celle pour qui je souffrais !
Dieux ! quelles lettres j'écrivais !
C'était le désordre de l'âme,
Chaque trait y peignait ma flamme.
L'harmonieuse expression
De la plus belle poésie,
Ne vaut pas la marche hardie,
La brûlante incorrection
D'une prose pleine de vie,
Et respirant la passion.
Enfin, quand mon impatience
Sentait approcher le moment
Qui devait finir ma souffrance,
En moi quel soudain changement !
Je revenais à l'existence ;
Je pleurais d'aise : en y songeant,
Mon cœur battait un mois d'avance.
J'arrivais : quel ravissement !
Je la voyais, et dans l'instant
J'étais heureux de sa présence.

Hélas ! pourquoi le souvenir
De ces erreurs de mon aurore
Me fait-il pousser un soupir ?
Je dois peut-être aimer encore.
Ah ! si j'aime encor, je sens bien
Que je serai toujours le même ;
Le temps au cœur ne change rien :
Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'on aime ?

CELLE QUI FUT BELLE.

Non, je ne m'en dédirai pas :
Iris possédait mille appas,
Mais elle en perd chaque année ;
Que si ses appas font son bien,
La pauvre fille est condamnée
Dans six mois à n'avoir plus rien.

A MADAME ***,

APRÈS SON DÉPART.

En tous lieux on vous rend les armes,
O M...... vous le devez savoir;
Le naturel, la décence et les charmes
Sur les cœurs ont bien du pouvoir.
Ici l'on pleure votre absence;
Ce séjour avait mille appas,
Embelli par votre présence :
Mais la gaîté n'est plus où vous n'habitez pas.
Nous écoutons pourtant volontiers la vieillesse
Faire de vos vertus, de vos traits, de vos yeux,
Avec le feu de la jeunesse,
Un éloge sentencieux.
Celui qu'on vit jadis tant amoureux,
Si bien traité, si médisant des dames,
Comme vous s'il en trouvait deux,
Consentirait à bien parler des femmes.
Amis, parens, tout s'entretient de vous;
On vous loue et l'on vous désire :
De nos loisirs c'est l'emploi le plus doux.
Quant à moi, mes regrets ne sauraient se décrire;
Par ma main, s'ils étaient tracés,
Je craindrais de trop vous en dire,
Ou bien de n'en pas dire assez.

SUR LA RÉCONCILIATION

DE M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD ET DE M. POTOT DE MONTBEILLARD.

Je ne l'oublîrai point ce fortuné moment!
Mon cœur en y songeant s'attendrit et s'enflamme.
Noble et généreux mouvement!
Sublime élan d'une grande âme!
Oui, l'instinct d'un bon cœur est son raisonnement;
Sans hésiter, il vole au cri du sentiment.
Ces mortels vertueux dont mon pays s'honore,
Dont il cite les noms respectés et chéris,
Ils s'aimaient autrefois ils s'aimeront encore;
Ils se ressemblaient trop pour cesser d'être unis.
Ils le furent toujours : s'ils purent s'y méprendre,
Si l'erreur d'un instant parut les séparer,
Cachée au fond du cœur, l'amitié vive et tendre
Existait en secret, régnait sans se montrer.
Chassons le souvenir de ces jours de tristesse;
Pour ces frères amis, d'autres jours vont couler :
Ces doux épanchemens d'une égale tendresse,
Et ces momens heureux si chers à leur jeunesse,
Vont pour eux se renouveler.
Guéneau, sois content de toi-même;
Lis dans tous les yeux et jouis,
Vois les transports de tes amis,
Le bonheur de ta femme, et cette joie extrême
Qu'en sa naïveté laisse éclater son fils;
Il pleure, il sait aimer, il mérite qu'on l'aime.
Rival du grand Buffon, j'admire tes talens;
J'admire en tes écrits savans
D'un style noble et pur la brillante énergie,
Et la raison profonde, et l'heureuse magie,
Qui sait dans un seul mot renfermer un grand sens.
Ta conversation agréable et fleurie,
Par le sel et le feu de ta plaisanterie,
Me procure à la fois vingt plaisirs différens;
Et mon esprit qui t'apprécie,
Toujours instruit, toujours flatté,
En t'écoutant te remercie
De ta supériorité.
Mais quels que soient tes droits à la célébrité
Quel que soit ton esprit dans sa marche hardie,
Ton âme est cent fois au dessus,
Et c'est elle qu'en toi je révère le plus.
Au silence, au respect tu forceras l'envie,
Et tes concitoyens émus
Diront tous avec moi que les grandes vertus
Sont le partage du génie.

RÉPONSE

A MADEMOISELLE DE CL***, QUI M'AVAIT ÉCRIT UNE JOLIE LETTRE EN REMERCIMENT DE VERS QUE JE N'AVAIS POINT FAITS.

Ah! que j'aimerais à vous croire
Quand je vous entends m'applaudir!
C'est vraiment alors que la gloire
Serait à côté du plaisir.
Mais ces vers qui surent vous plaire,
Ces vers dont votre encens flatteur
Est un si précieux salaire,
O Cl***, je ne puis le taire,
Je n'en dois pas avoir l'honneur.
Attiré par votre suffrage,
Croyez que l'auteur fortuné
Sortira bientôt du nuage
Dont il se tient environné.

Qu'enorgueilli de son ouvrage,
Dans son triomphe glorieux
Il jouisse au moins sans partage,
Si ce n'est pas sans envieux.
Au reste si ces vers heureux
Vous ont peint telle que vous êtes,
Digne de régner sur les jeux,
D'embellir les plus belles fêtes;
S'ils ont loué ces jolis yeux
Faits pour tourner toutes les têtes,
Ce coloris doux, cet air frais
De la rose dans son enfance,
Et cette gaîté sans apprêts,
Qui va si bien à vos attraits,
Ils n'ont dit que ce que je pense.
Et je pourrais les avoir faits.

SALUTATION

A UNE JOLIE DÉVOTE.

Quoique je ne sois pas l'archange Gabriel,
Agréez mon salut, mes vœux et mes louanges;
On vous aime ici-bas au moins autant qu'au ciel,
Et votre fête est un jour solennel,
Pour les Amours et pour les Anges.

A M. CL...

Pourquoi guidé par le flambeau
D'une sombre philosophie,
Regarder le cours de la vie
De l'œil dont se voit un tombeau?
Il vaut mieux, sans misanthropie,
Voir avec un prisme flatteur,
Les erreurs dont elle est remplie,
Sous une agréable couleur.
Les hommes, quoi qu'on en publie,
Sont les hommes de tous les temps,
Toujours guidés par la folie,
Toujours légers, mais peu méchans.
Loin de moi la raison sauvage,
Qui chagrine au lieu d'éclairer!
Démocrite me paraît sage;
On peut rire : à quoi bon pleurer?
Qu'à Jean-Jacques exhalant sa bile,
Tout ici-bas fasse pitié :
Pour moi je suis moins difficile;
Je crois dans ce monde futile
Aux vertus, même à l'amitié.
Si c'est, hélas! une chimère
Pareil aux rêves du sommeil,
Elle a du moins de quoi me plaire,
Et je crains l'instant du réveil.

A MADAME LA COMTESSE DE B***.

Oui, jeune Églé, puisqu'il faut vous le dire,
On aime en vous cette vive fraîcheur,
Ces yeux brillans, ce gracieux sourire,
Et cet esprit naïf en sa douceur
Dont la gaîté nous charme et nous attire.
Dirai-je tout? on sent encor pour vous
Cet intérêt que l'on prend à l'enfance,
Et ce respect qu'on a pour l'innocence;
Sans rien prétendre on tombe à vos genoux,
Et vous aimer semble un plaisir si doux
Que l'on consent d'aimer sans espérance.

A M. B***.

Que, rival du Dieu de la Thrace,
M***, menant nos soldats,
Leur fasse gaîment, sur ses pas,
Braver le soleil et la glace;
Que sa vive et prudente audace
Sache épier l'occasion,
Asseoir un camp, marquer la place
Où, réduit à l'inaction,
L'ennemi doit demander grâce;
Et qu'unissant tous les talens,
Il fasse encor des vers charmans,
Dignes de Catulle et d'Horace;
Que Buffon, planant dans les cieux,
Et déchirant d'une main sûre
Le voile épais qui, pour nos yeux,
Cacha si long-temps la nature,
Parle d'elle comme les dieux :
Je sais honorer le génie
Dans M*** et dans Buffon;
J'applaudis au nerveux Piron
Dans sa belle Métromanie;
J'admire Voltaire, et je dis :
Voilà les dignes favoris
De la déesse de mémoire!

Voilà les beaux noms que la gloire
Place parmi ces noms chéris!
Entre eux et moi, quelle distance!
Comme rimeur, comme guerrier,
C'est bien la gloire que j'encense:
Mais pour un obscur officier
Végétant d'après l'ordonnance
Pour un auteur sans conséquence
De quelque ouvrage familier,
Prétendre à son double laurier!
N'y pouvant atteindre, je prends
Le parti de l'insouciance
Aux douces erreurs du printemps,
J'abandonne mon existence,
Sans ambition, sans tourmens,
Voyant un jour suivi par l'autre,
Je lis des livres du vieux temps,
Et je sers des beautés du nôtre.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

QUI M'AVAIT ENVOYÉ SON ÉPITRE A M. DE VOLTAIRE SUR LE MOIS D'AUGUSTE.

Hélas, oui! vous avez raison:
Dans ce temps de philosophie,
Malgré sa triple académie,
Malgré d'Alembert et Buffon,
Malgré son Encyclopédie,
Notre charmante nation
Conserve un peu de barbarie.
Notre langue sage et polie
Aurait pour sa perfection
Parfois besoin d'être ennoblie;
Au lieu d'y mêler le jargon
De notre bonne compagnie,
Plus d'une vieille expression
Y pourrait être rajeunie.....
Mais avant de changer les mots,
Si d'abord nous changions les choses!
Mœurs, abus, préjugés, impôts:
Quel champ pour les métamorphoses!
Louis promet qu'il les fera;
Un roi peut tout ce qu'il veut faire;
S'il y parvient comme on l'espère,
Dieu sait comme on le bénira!
En attendant, il est bien juste
Que nous rendions en son honneur
Au mois chéri du laboureur
L'antique et le beau nom d'Auguste.
L'équitable postérité
Saura qu'en sa splendeur première,
Ce mois fut réhabilité
Par votre muse printannière,
Et que vous avez mérité,
En commençant votre carrière,
Que Voltaire vous ait chanté.
Dans son estime soutenue
Pour l'Homère de notre temps,
Elle contraindra dans cent ans
L'envie étonnée et vaincue
De lui bâtir un monument,
Où se placera la statue
Qu'on lui dressa dès son vivant.
Là, seront chacun à leur place,
Autour de ce dieu des beaux vers,
Ornés de lauriers toujours verts
Les saints, les élus du Parnasse.
Mais sans beaucoup se souvenir
De tous les François de l'Église,
De ces tristes François-Xavier,
De Sales, de Paule et d'Assise,
Dans ce temple solide et beau
D'une architecture immortelle,
Elle réserve une chapelle
Pour le François de Neufchâteau.

IMPROMPTU

FAIT A VERSAILLES EN VOYANT DANS LES APPARTEMENS LE MAGASIN DES PORCELAINES DE SÈVRES.

Fragiles monumens de l'industrie humaine,
Hélas! tout vous ressemble en ce brillant séjour!
L'amitié, la faveur, la fortune et l'amour
Sont des vases de porcelaine.

ÉPIGRAMME.

Damon, jadis l'apôtre du plaisir,
Leste, coquet, vif et formé pour plaire,
Aujourd'hui pleure en un morne loisir
Les doux péchés que l'Amour lui fit faire.
Je pleurerais... non pas de repentir
D'avoir servi ce beau dieu de Cythère,
Mais bien hélas! de ne le plus servir.

TRIOLET.

Grondez-moi, si vous le pouvez,
Mais je vous aime à la folie;
Maintenant que vous le savez,
Grondez-moi, si vous le pouvez.
A la beauté que vous avez,
Unir raison, grâce et saillie!...
Grondez-moi, si vous le pouvez,
Mais je vous aime à la folie.

A M. LE DUC DE MORTEMART,

QUI VENAIT D'OBTENIR LE RÉGIMENT DE LORRAINE.

Vous m'avez fait plaisir extrême,
Aimable duc, et j'ai déjà
Chanté vingt fois alléluia,
Quoique nous soyons en carême.
Le cœur a sa religion :
Sur les succès de ce qu'il aime,
Il règle sa dévotion.
Ce que c'est que la vie humaine!
Je vous ai vu mon lieutenant,
Sur l'esplanade et dans la plaine,
A droite, à gauche, en mouvement
Quatre fois au moins par semaine,
Sous mon grave commandement.
O révolution soudaine!
C'est bien votre tour à présent!
La gloire par la main vous mène :
Moi, je végète obscurément;
Vous avez un beau régiment,
Et je ne suis pas capitaine.
Mais suivons chacun notre essor;
J'ai prévu le vôtre d'avance;
Et cependant, quoi que le sort
Ait mis entre nous de distance,
Jusqu'ici je vous aimai fort...
Vous serez maréchal de France :
Je saurai vous aimer encor.
Il est vrai que votre naissance,
Vos titres brillans, l'opulence,
Et l'attirail d'un rang si haut,
Tout l'accessoire qu'il vous donne,
Sont très rarement ce qu'il faut
A l'amitié naïve et bonne;
Mais puisque c'est le seul défaut
Qu'elle trouve en votre personne,
Votre esprit juste et gracieux,
Votre cœur tendre et vertueux
Méritent bien qu'on vous pardonne.

QUATRAIN

AU SUJET DE L'ESSAI SUR LES FEMMES DE M. THOMAS.

Près de Neckre, il était assis,
Lorsqu'il fit de si belles âmes :
Sur la Vénus de Médicis,
Il nous a peint toutes les femmes.

A GLYCÈRE.

O très séduisante Glycère,
Écoutez-moi : j'aurais tout bas
Une question à vous faire :
M'aimez-vous? ne m'aimez-vous pas?
Répondez; et soyez sincère.
Je sais trop bien que la beauté
Fausse quelquefois par prudence,
Sait ménager la vanité
Au même instant qu'elle l'offense,
Et désarmer par le silence,
Les doux propos ou la gaîté,
Un questionneur entêté
Qui veut savoir ce qu'elle pense.
Et ne plus être balotté
Entre la crainte et l'espérance...
Parlez sans ambiguïté;
Affligez-moi sans indulgence;
Point d'obligeante obscurité :
Dire une fois la vérité
Ne tire point à conséquence.

D'honneur! l'Amour est sans pitié.
En butte à sa rage inhumaine,
Esclave très humilié,
Avec du temps et de la peine,
En me débattant dans ma chaîne
Enfin je m'étais délié;
Et fuyant à travers l'orage,
Porté sur les flots, à la nage
J'entrais au port de l'amitié.
Là, recueillant sur le rivage
Quelques débris de ma raison

Par bonheur sauvés du naufrage,
Détrompé de l'illusion,
Sans grands plaisirs, sans passion,
Vivant à peu près comme un sage;
J'avais, au défaut du bonheur,
La paix et le calme du cœur.
Loin de regretter son délire,
Je bravais l'amour, quand, hélas!
Je vis tes dangereux appas,
Tes jolis yeux et ton sourire
Dont je ne me défiais pas.
Tu me parles, ta voix m'attire,
Tes yeux m'attaquent, je combats:
Mes projets, mon expérience
Tu détruis tout cela d'un mot,
Et je suis presque sans défense
Pris dans tes filets comme un sot.
Quel destin! coquette et légère,
Aimant peu, ne songeant qu'à plaire,
Je vois qu'un amant bien loyal
Jusqu'ici ne te convient guère;
Que ton cœur enfant lui préfère
Les jeux, les pompons et le bal;
Que sous ton empire inégal...
Mais qu'y faire enfin? je t'adore,
Sans trop compter sur le retour,
Et leurré par toi dans ce jour,
A tes pieds je m'empêtre encore
Dans tous les gluaux de l'Amour.

VERS

DE M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD A M. DE BONNARD.

Hier, ami Bonnard, avec d'aimables fous,
De pampre et d'immortelle ayant ceint notre tête,
De l'amitié nous avons fait la fête,
Et t'avons bu par tous les bouts,
En Vosne ta santé, tes plaisirs en Champagne,
Et tes amours que sagesse accompagne
En liqueur de madame Amphoux.

RÉPONSE

A M GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

Le Vosne, le Champagne, et puis madame Amphoux
Sont un trio de bonne compagnie,
Mais qu'il faut fêter avec vous:
Car sans vous il n'est point d'orgie.
Santé, plaisir, amour, voilà nos biens parfaits
Voilà le vrai nectar, et la pure ambroisie,
Que de sa main vraiment amie,
Nature distille à jamais,
Pour bien faire goûter la vie.
Savourez-les long-temps et toujours à grands traits.
Pour moi, je meurs de peur, hélas! que la sagesse,
Disposant seule de mes jours,
N'ait, sans pitié pour ma jeunesse,
Brisé le flacon des Amours.
Sachant bien qu'à mon âge il faut une maîtresse,
Elle m'en donne une de sa façon,
Que j'ai juré d'aimer sans cesse;
Cette maîtresse est la raison,
Auguste et sublime immortelle,
Qui n'a, c'est bien assez, contre elle que son nom.
Aimons, faisons aimer ma conquête nouvelle;
Rendons-la, si nous le pouvons,
Douce et touchante autant que belle;
Mettons-lui parfois des pompons;
Egayons-la par des chansons,
Et même avec elle buvons
A ce qu'il faut quitter pour elle.

A UN AMI,

EN LUI ENVOYANT LE ROMAN INTITULÉ: *l'École de l'Amitié*.

En nous peignant un ami généreux,
Du bien d'aimer faisant son bien suprême,
Immolant tout, et jusqu'à l'Amour même,
Pour un ami qu'il voulait voir heureux,
L'auteur sans doute écrivait une fable,
Qui pût instruire à la fois et charmer;
Mais je rendrai son roman véritable,
Et c'est ainsi que mon cœur sait aimer.

A MADAME LA COMTESSE DE GENLIS,

LE LENDEMAIN DU SPECTACLE DE L'AMITIÉ, OU SES PIÈCES FURENT JOUÉES PAR SES DEUX FILLES, LE 17 MARS 1779.

C'est la vertu, c'est le génie,
C'est la nature et la raison,
C'est la grâce à l'esprit unie,
Qui de la décente Thalie

Empruntant la séduction,
Dans un style plein d'harmonie,
Hier nous ont donné leçon.
Femme étonnante, heureuse mère,
Modèle aimable des auteurs,
Vous créâtes si bien pour plaire
Et vos pièces et vos acteurs,
Que l'on ne sait qui l'on préfère.
Mais, belle Genlis, si j'osais,
Au milieu de tous les hommages,
Vous dire ici tous mes secrets,
Ces drames si beaux, si parfaits,
Si dignes de charmer les sages,
Ne sont pas ceux de vos ouvrages
Que j'aimerais mieux avoir faits.

VERS

FAITS A L'OCCASION DE CEUX DE M. LE VICOMTE DE NARB... A MADAME DE N.....

Je crois à l'esprit de Narbonne,
A son art de parler, d'écrire élégamment;
Mais au bonheur qu'il me soupçonne,
Je n'y crois point assurément.

Hélas! j'ai beau dire et beau faire,
Il me faudra demain croire à mes vingt-neuf ans;
Quant à cette raison, triste fille du temps,
En vérité! je n'y crois guère.

O ma belle maîtresse, aimable liberté!
J'ai vu l'heure où sur moi tu perdais ton empire.
Nermont paraît, et l'on désire;
Près d'elle, malgré soi, l'on se sent arrêté;
On la voit, on l'écoute, et bientôt on soupire.
Elle a tout ce qui nous attire,
Tout ce qui pare la beauté;
O sages! craignez son sourire,
Et sa voix douce, et sa gaîté.
Sur vingt cœurs à la fois elle essaiera ses armes;
Un coup d'œil lui suffit pour régner à son gré;
Tout ce qu'on me dira du pouvoir de ses charmes,
Sans hésiter, je le croirai.
Mais qu'on donne des lois à cette âme rebelle,
Ou qu'on croie en venir à bout,
Qu'on puisse l'enflammer, être adoré par elle,
Oh! je ne le crois point du tout.

Avec beaucoup d'esprit, on est souvent bien bête.
Vous tous, que sous son joug elle sait asservir,
Si vous craignez l'amour et les maux qu'il apprête,
Quand un pareil objet à vos yeux vient s'offrir,
Il n'est qu'un moyen, c'est de fuir,
Et de ne pas tourner la tête.

A TROIS SŒURS.

Aglaé, Thalie, Euphrosine,
Si les Grâces ont eu ces noms,
Ils sont changés, et nous disons
Mabile, Olympe, Alexandrine.

A M. DORAT.

Sincère ami, parjure amant,
Poète aimable, homme charmant,
Ne crains pas que je les oublie,
Ces momens heureux, mais trop courts,
Où nous parlions philosophie,
Après avoir parlé d'amours.
Que du moins ta correspondance
Supplée à ton doux entretien!
Console-moi de ton absence,
En versant ton cœur dans le mien.
Causons en toute confiance;
Cher fripon, ne me cache rien:
Que fais-tu de tes deux maîtresses?
Les gardes-tu? les sers-tu bien?
Leurs querelles et leurs caresses
Ont-elles brisé ton lien?
Non, je le vois, tu t'en amuses.
A plaisir tourmentant leurs cœurs,
Par jour tu leur fais cent noirceurs,
Et tu n'es fidèle qu'aux Muses.
Ma foi! tu prends le bon parti.
Je crois tes maîtresses fort belles!
Mais les Muses le sont comme elles,
Et tu n'en seras pas trahi.
Sois leur amant, sois leur ami.
Que tes vers dictés par les Grâces
Soient applaudis par les Amours.
Vois naître en tous lieux sur tes traces
Des roses qui vivront toujours.
Que ta plume aimable et chérie
Peigne en se jouant nos travers!
Sois à jamais pour ta patrie
Le dieu fêté des jolis vers!

Domptant rivaux et beauté fière,
Variant ton rapide essor,
En débutant dans la carrière,
Tu la parcourais sans effort.
Vainqueur modeste et fait pour plaire,
De concert avec les neuf Sœurs,
Les ris badins couvraient de fleurs
Ta casaque de mousquetaire.
Les ans n'ont point changé ton sort.
Sur le Parnasse et dans Cythère,
Tu seras bien long-temps encor
Général de troupe légère :
Honorable et brillant emploi,
Pour qui l'on n'a donné qu'à toi
La survivance de Voltaire.
Nous tous faiseurs de madrigaux,
De stance, épître familière,
Tes soldats et non tes égaux,
Marchons gaîment sous ta bannière
En répétant tes vers nouveaux.
Le plaisir ! c'est ton cri de guerre.
Si nous portons à nos chapeaux
Quelques brins de myrte et de lierre,
Symbole et prix de nos travaux,
Toi, notre chef, notre héros,
Tu portes la couronne entière.

RÉPONSE DE M. DORAT.

De Tivoli le possesseur charmant,
Pour bien louer te légua ses finesses.
Que je les crains les vers que tu m'adresses !
Ma vanité vient d'y croire un moment.
Mon front ceignait la palme du génie,
Que par tes mains le goût venait m'offrir ;
De tes chansons savourant l'harmonie,
Je me laissais doucement pervertir :
Mais je reviens à ma philosophie ;
J'allais rêver ; tu m'apprends à jouir ;
Le vrai triomphe est dans la modestie,
Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.
Va, nous servons sous la même bannière ;
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,
Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grand honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller, tant bien que mal,
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère,
C'est à Ferney qu'est notre général :
En cheveux blancs professant l'art de plaire,
Il a vieilli sans maître et sans rival.
Franchit qui peut ce roc où *Mnémosine*
Brave la foudre à l'ombre du laurier !
Pour nous, jouant sous l'humble *coudrier*,
Cueillons des fleurs au bas de la colline :
L'Envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les ailes des vents ;
L'automne est froid, c'est la saison du *sage* :
Les fous heureux sont tous dans leur printemps.
Je m'aperçois que le mien déménage,
Et je voudrais saisir à son passage
Son dernier myrte et ses derniers instans.
Il s'est enfui, le temps des deux maîtresses ;
Sensible et douce, une me reste encor,
Et mon désir se borne à ses caresses :
Deux sont un bien, mais une est un trésor.

A MADAME ***,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR DE JOLIS VERS ANONYMES SUR LESQUELS ELLE DEMANDAIT LE *SECRET*.

J'ai lu vingt fois ces vers charmans ;
Ils me prodiguent la louange,
Je dois les trouver excellens ;
Mais le doux parfum de l'encens
Ne me fait point prendre le change.
Ces vers aisés et délicats,
J'en suis l'objet, je m'en honore :
Ils me paraissent pleins d'appas,
Et me paraîtraient tels encore,
Quand même ils ne me loueraient *pas*.
Tout ce qu'ils disent à ma gloire
Sans cesse à l'esprit me revient ;
Il est vrai que je n'en crois rien :
Mais j'aimerais bien à le croire.
Oui, la louange est un poison,
Qui, lorsque la beauté l'apprête,
Fait au moins dormir la raison
Et trop souvent tourner la tête.
De la mienne c'en était fait :
Un mot la sauvera peut-être ;
On m'ordonne d'être discret :
Ah ! celle qui croit me connaître
Ne me connaît guère en effet.
Qui que tu sois, aimable objet,

Apprends que ton soupçon m'offense ;
Que pour mon esprit et mon cœur,
Les plaisirs qu'on goûte en silence
Sont les seuls qui font le bonheur.
Des faveurs qu'on a pu nous faire
S'il est bien doux de se vanter,
Celui qui sait les mériter
Trouve encor plus doux de se taire.
Oui, sûrement je me tairai :
Mais quand je fais ce qu'on espère,
Ne puis-je du moins sans mystère
Savoir qui je remercîrai?
Si ces vers étaient votre ouvrage !...
Jusqu'ici je les aimai bien ;
Mais je ne puis dire combien
Je les aimerais davantage.
Jamais, jamais rien de si doux....
Se pourrait-il?... mon cœur.... le vôtre...
Ah! Cloë, ces vers sont de vous :
Je ne veux pas qu'ils soient d'une autre.

A MADAME D'ARTUS,

EN LUI ENVOYANT LE RECUEIL INTITULÉ : *les Grâces*.

—

Voilà, Madame, les Grâces de la première édition, qui valent bien celles de la seconde. Vous serez sûrement contente de la comédie de M. de Sainte-Foix, et des jolis vers de M. le cardinal de Bernis et de M. Dorat. Je ne sais si vous le serez autant de la dissertation sur les Grâces. Ces deux mots sont, à ce qu'il me semble, étonnés de se trouver l'un près de l'autre :

C'est bien assez de les sentir.
Je suis toujours tenté de plaindre
Celui qui veut les définir ;
Il faut les aimer, les servir,
Les invoquer, et non les peindre.
Malheur cent fois à ce savant
Qui, dans ses pages éternelles,
Les analyse doctement !
Tout dissertateur est pédant,
Et ne fut jamais connu d'elles.
Oh! combien j'en sais qui font peur
A ces grâces si fugitives,
Si folâtres et si naïves,
Qu'on attire par la douceur,
Mais qu'on ne rend jamais captives !
Quand, pour les fixer sur leurs pas,
Tant de belles de tous états
Consument en vain leur adresse,
Vous seule ici ne savez pas
Qu'avec vous elles sont sans cesse ;
Qu'on les voit dans vos jolis yeux
Animer de leurs plus doux feux
La négligence et la paresse ;
Qu'elles sont dans vos airs boudeurs,
Et dans vos propos enchanteurs...
En les épiant sur vos traces,
J'irai leur présenter des vœux.
Mais, que dis-je, hélas, malheureux !
Quand à trente ans on est goutteux,
Peut-on sacrifier aux Grâces ?

MES VŒUX,

AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE.

—

Si dans ce jour anniversaire,
J'avais quelques vœux à former,
J'en ferais pour l'amant sincère
Occupé de se faire aimer ;
Pour la tendre et jeune bergère
Qu'un secret penchant vient charmer,
Qui craint, hésite, délibère,
Veut et ne veut pas s'enflammer ;
Contre ce vieux atrabilaire
Aux sens flétris, au cœur glacé,
Prôneur ennuyeux du passé,
Blâmant ce qu'il ne peut pas faire
Contre ces malheureux époux
Qui ne sachant point l'art de plaire,
Osent pourtant être jaloux...
Ne désirant qu'avec sagesse,
A celle-ci j'aurais voulu
Pouvoir donner plus de vertu ;
A celle-là plus de faiblesse ;
Aux uns moins de légèreté,
Aux autres moins de suffisance,
A tous plus de sincérité,
Moins d'esprit que de vérité,
Plus de candeur que d'éloquence,
Plus d'amour que de vanité.
Mais dans la longue kyrielle
Des vœux qu'on peut faire en ce jour,
Voici ceux qu'en sujet fidèle
J'adresse en secret à l'Amour :
« Avec bonté daigne m'entendre,
» Dieu puissant dont je suis la loi,
» Mon cœur ambitieux et tendre
» N'eut jamais plus besoin de toi.

» L'unique objet de ma tendresse,
» Celle que j'aime pour jamais,
» Amour, dis-moi, tu la connais,
» Tu connais cette enchanteresse,
» Son doux sourire, ses appas,
» Sa voix touchante, sa jeunesse...
» Eh bien! Amour, ne permets pas
» Qu'un autre que moi l'intéresse!
» Près d'elle viens me seconder!
» Puissé je, l'occupant sans cesse,
» Lui plaire, la persuader,
» La pénétrer de ton ivresse,
» La conquérir et la garder! »

A M. LE MARQUIS DE P...

Homme charmant, homme estimable,
Grand merci de tes jolis vers!
Grand merci de ta prose aimable!
L'un et l'autre me sont bien chers.
Mon cœur a reçu ton excuse;
Rends-lui plus de justice, et croi
Lors même qu'il se plaint de toi,
Que ce n'est pas toi qu'il accuse:
C'est ce pays d'enchantemens,
Ce pays brillant des surfaces,
Et surtout des objets présens,
C'est ce Paris où les talens,
Les Jeux, les Amours et les Grâces
Remplissent si bien les momens.
On est entraîné, je le sens.
L'amitié, quand elle est absente,
Perd quelque chose de ses droits.
Il faut qu'elle soit indulgente;
Et lorsque dans cinq ou six mois
On lui sait écrire une fois,
Elle doit être bien contente.
Suis tes destins, aime et jouis,
C'est l'amitié qui te l'ordonne;
Par tes chansons, par tes écrits,
Charme à la fois les bons esprits,
Et la beauté qui te couronne.

Quant à moi, cloué dans Strasbourg,
Loin de toute littérature,
Loin des nouvelles de la cour,
Fidèle abonné du Mercure,
Connaissant par lui la brochure,
Le livre ou la pièce du jour,
Je coule en paix ma vie obscure,
Indifférent sur plus d'un point,
Laissant chacun dans son église,
Chanter, penser, vivre à sa guise,
Approuvant peu, ne blâmant point,
Et cependant plein de franchise;
Ne parlant guère aux généraux,
Fuyant la vanité gothique,
Les récits lourds, les vieux propos
De la noblesse germanique;
Les docteurs au savoir antique,
Aux longues phrases, aux grands mots;
La foule innombrable des sots,
Et même la bruyante clique
De nos étourdis de héros.
Je me plais dans ma solitude.
J'y trouve ensemble et tour à tour
Le repos, l'amitié, l'étude,
Doux équivalens de l'amour.
Eh! que faut-il davantage?
Mes six lustres bientôt complets
Ont fixé mon humeur volage;
Je me sens des désirs secrets,
Un certain besoin d'être sage...
Sans plaisir vif et sans tourment,
Je suis moins heureux que content,
Comme je voudrais toujours être.
Mais qui peut répondre de soi?
Dans six mois, dans deux jours peut-être,
Un enfant me fera la loi,
Et je languirai sous un maître.

A Mme LA DUCHESSE DE MORTEMART,

QUI VENAIT D'ACCOUCHER D'UNE TROISIÈME FILLE.

Mère charmante des trois filles,
Je viens vous faire compliment.
Nous les verrons incessamment
Belles comme vous et gentilles,
Être vos plus chers ornemens,
Et former avec leurs mamans
La plus aimable des familles.
Vénus jadis en eut autant:
Sans cesse, dit-on, auprès d'elle,
On voyait ce trio charmant,
Et Vénus en était plus belle.
Malgré cette comparaison,
Que je crois pourtant juste et sage,
J'imagine qu'un gros garçon
Vous aurait plu bien davantage.
Mais ce beau fils aura son tour;

Oui, pour embellir votre cour,
De Vénus vous suivrez les traces,
En donnant trois sœurs à l'Amour
Et nous sommes certains qu'un jour
Vous donnerez un frère aux Grâces.

A MADAME B***.

Je le dis et je suis sincère,
Maman B** je vous préfère
A bien des femmes de vingt ans.
J'aime mieux vos longues cornettes,
Votre peau fraîche, vos bras blancs,
Votre air dévot et vos lunettes
Que les pompons et les rubans
Des plus sémillantes coquettes.
Vous ne redoutez rien du temps:
Bien différente de ces belles
Qu'on vit perdre avec leur printemps
La beauté, l'esprit, les talens,
Et tout ce qu'adorait en elles
L'essaim nombreux de leurs amans.

La grâce douce et naturelle
De votre esprit plein d'agrémens,
Nous paraît toujours plus nouvelle.
J'ignore ce que vous étiez
Dans vos amours, vos amitiés,
A l'âge où l'on tourne les têtes;
Mais quand on a soumis un cœur,
Il faut être ce que vous êtes,
Pour qu'il s'attache à son vainqueur,
Et pour conserver ses conquêtes.

VERS

A MADAME LA VICOMTESSE DE LA CHARCE.

Le Charce, notre souveraine,
Qui régnez sans art et sans peine
De la part du dieu de Cythère,
Je vous offre dans ces essais
L'hommage du dieu de la guerre
Et la liste de vos sujets.

ÉPÎTRE

A M. LE MARQUIS DE BERCY.

C'est à toi qu'il convient d'écrire
En belle prose, en jolis vers,
Toi, dont l'esprit est sans travers
Et que la raison même inspire,
Homme aimable autant qu'éclairé
Père tendre, époux adoré,
Qui, maîtrisant les destinées,
Libre habitant des plus beaux lieux,
Vois dans tes loisirs studieux,
S'enfuir tes rapides journées,
Et sais aimer et vivre heureux,
Dans le calme délicieux
Des passions bien ordonnées.
Quant à moi, toujours reporté
Vers les erreurs du premier âge,
Hélas! j'ai bien la volonté,
Mais non la force d'être sage.
Aussi, conçois-tu mes regrets,
Conçois-tu ma peine cruelle?
Des deux femmes que j'adorais
L'une déjà m'est infidèle;
Et soit dit entre nous, je voi
Qu'un mien ami l'a rendu telle
Et l'autre coquette rebelle
Qui semblait s'offrir à ma foi,
De mes seuls hommages avide,
Aujourd'hui qu'elle se décide
Ne se décide point pour moi.....

Et puis fiez-vous à ces dames!
Croyez à leurs constantes flammes!
Hélas! en vivant sous leurs lois,
J'apprends, par plus d'une infortune,
Qu'elles nous échappent vingt fois,
Sans que nous leur échappions une.
Que de revers! que d'embarras!...
Pourtant je ne m'en pendrai pas.
Sous ma surface assez frivole,
Je réfléchis de loin à loin,
Et de temps en temps, au besoin,
La réflexion me console.
Je me suis dit: pourquoi vouloir
Que l'on t'adorât sans te voir?
C'est aussi par trop d'exigence;
Dieu le commande en vain pour soi.
A votre faible intelligence,

Il faut malgré Dieu, malgré toi,
Un objet de culte en présence.
Si ton ami plaît aujourd'hui,
Tant mieux! jouis de sa victoire;
Eh! qui peut t'empêcher de croire
Que c'est toi seul qui plais en lui?
Ces rapports, cette convenance
Par où vos deux cœurs sont unis,
Ta maîtresse les a saisis:
Elle aime en lui ta ressemblance;
D'ailleurs c'est l'usage à Paris.
Une femme, à celui qu'elle aime,
Ne se livre point à demi,
Et le prouve en aimant de même,
Tôt ou tard, son meilleur ami...
Quant à la belle un peu maligne,
Quant à l'amant prédestiné
A lui paraître le plus digne,
Ma foi! je leur ai pardonné;
Parce qu'entre nous je soupçonne
A travers ses yeux ingénus,
Qu'étant belle comme Vénus,
Elle est de même un peu friponne;
Et si l'hiver suivi des jeux
A Paris bientôt la ramène,
Mon rival et moi dans ces lieux,
Dépouillant soudain toute haine,
Nous nous trouverons trop heureux
Qu'elle veuille prendre la peine
De nous bien tromper tous les deux.
Je vivrai dans cette espérance.
En attendant ces doux momens,
Pour charmer mon impatience,
Pour tromper l'amour et le temps,
Je bois et ris en assurance.
Je vois et j'entends M***;
C'est pour galopper sur sa trace,
Pour le suivre depuis trois mois
Que j'ai déserté du Parnasse,
Et quitté mes auteurs de choix,
Tacite, Xénophon, Horace;
Mais je n'y perds rien cette fois;
En génie, en talens, en grâce,
Il les égale, il les surpasse,
Et lui seul les vaut tous les trois.
Guidé par lui dans la carrière,
Je parcours ces champs du Hainaut,
Théâtre fameux de la guerre,
Où le sang humain à grand flot
Féconda si souvent la terre
Et rougit les bords de l'Escaut.
En m'instruisant dans l'art sublime,
Où l'on admire les héros,
Je conviens qu'il fait bien des maux
Et que la gloire est un grand crime;
Je la condamne dans mon cœur:
Mais malgré mon cœur je l'estime,
Et brigue le fatal honneur
D'être quelque jour sa victime.

Ainsi chez nous tout est erreur,
Illusion, inconséquence.
L'éclat nous tient lieu du bonheur;
On ne sait jamais ce qu'on pense;
Louant et blâmant tour à tour,
Nous n'agissons que par saillie;
La gloire et l'amour sont folie:
On aime la gloire et l'amour.

A MADAME DE...,

DONT SAINTE-SUZANNE EST LA PATRONE.

En vrai lion, la première Suzanne
Se défendit contre deux vieux coquins,
Qui pour ses deux yeux noirs, et ses appas divins,
Brûlaient d'un feu plus que profane.
C'était beaucoup de résister à deux!
Mais contre un seul, tout de bon se défendre,
Contre un seul, jeune et beau, respectueux et tendre,
Insinuant et vif, amateur des yeux bleus,
Que protége l'amour, que le moment seconde,
Le triomphe serait encor plus glorieux:
Qu'en dites-vous, madame la seconde?

A M. LE COMTE DE CASSINI.

Vous qui rimez avec aisance
Et qui calculez l'infini,
Aimable et savant Cassini,
Vous vous souvenez bien, je pense,
Que mon cœur au vôtre est uni
Par instinct, par reconnaissance,
Par ce sympathique lien
Qui nous fait sentir sa puissance,
Et qu'on n'explique pas trop bien.
Au penchant qui vers vous m'attire
Me laissant aller doucement,
Je vous regrette et vous désire;
Je m'occupe de vous souvent,
Et j'ai plaisir à vous l'écrire.

L'amitié (qui peut en douter ?)
A parfois les mœurs de son frère ;
L'aveu qu'elle se plut à faire,
Elle aime à vous le répéter.
Je rends grâce à la destinée
Dont l'ordre despotique et doux
Enjoint à mon âme entraînée
D'aimer tout ce qui tient à vous ;
Cette femme jeune et touchante
Qui naquit pour vous rendre heureux,
Ces parens si chéris qu'enchante
Le bonheur d'un fils digne d'eux ;
Et votre sœur aux jolis yeux,
A la gaîté vive et brillante,
Et cette cousine étonnante
Que l'on voit de sa belle main
Animer la harpe savante,
Faire parler le clavecin,
Et rendre la toile vivante,
Tandis qu'à ces talens divins,
Joignant un goût sûr et sévère,
Elle sait, comme Boileau, faire
De beaux grands vers alexandrins.
J'adore en votre aimable tante
L'esprit à tous les tons monté,
La grâce naïve et piquante,
Ce zèle vrai, cette âme ardente,
Cet empire de la beauté
Et de la raison éloquente...
Comment ai-je pu la quitter,
Cette société charmante ?
Je vais long-temps la regretter.
Ces beaux jours où j'aimais à vivre,
Comme l'ombre ils sont effacés,
Et je ne les vois remplacés
Que par la nuit qui va les suivre.
Mais si je pousse des soupirs,
Si mon âme vers vous s'élance,
Pour tromper un peu ses désirs,
Pour charmer l'ennui de l'absence,
Il me reste encor deux plaisirs,
Le souvenir et l'espérance.

HYMNE A L'AMOUR.

Dieu d'Amour ! qu'il est doux de vivre en tes liens !
Tes maux sont des plaisirs, tes ennuis sont des biens :
Quel intérêt touchant tu répands sur la vie !
Il n'est, lorsque l'on aime, aucuns momens perdus :
Combien je fus heureux, tant que j'aimai Silvie !
Près d'elle, tes transports m'ont tous été connus ;
Et pourtant (croiras-tu ce que je te confie ?)
Je fus bien plus heureux, quand je ne l'aimai plus.

L'ESPRIT QUI PLAÎT.

Il est bien des genres d'esprit :
Mais celui qu'à tous on préfère,
Celui qui saura toujours plaire,
C'est le vôtre sans contredit :
Esprit profond dans sa finesse,
Et gracieux avec justesse,
Qui se plie à tous les sujets,
Qui, comme une glace fidèle,
Sait réfléchir tous les objets,
Et qui, par les plus doux reflets,
Leur donne une beauté nouvelle.
Un esprit vif et pétillant
M'éblouit plus qu'il ne m'attire,
Et le trait qui n'est que saillant
N'est pas trop celui que j'admire.
J'aime qu'un mot sage ou brillant
Me fasse penser ou sourire.
Or, quand vous parlez on sourit,
On s'égaie, on pense, on s'instruit,
On vous pardonne votre empire ;
Près de vous enfin l'on jouit,
En vous entendant toujours dire
Ce que l'on voudrait avoir dit.

A MADAME LA MARQUISE DE P***.

1778.

Bonjour, madame la marquise !
Puisqu'il est d'usage entre nous
De converser avec franchise,
Encor faut-il que je vous dise
Comme l'on parle ici de vous :
Cet *on* qui parle, c'est moi-même.
Ainsi que moi, vous savez bien
Que l'on parle de ce qu'on aime
A propos de tout et de rien.
J'entremêle avec assurance
Votre nom dans tous mes écrits :
Vous êtes pour moi dans Paris
La marquise par excellence.
Mais la capitale d'Auxois
N'est pas pour vous celle de France ;
J'ai beau vous citer mille fois,

Les belles dames que j'y vois
N'ont de vous nulle connaissance.
Chacune, à votre occasion,
S'en vient, d'un air de confidence,
M'adresser une question :
« Cette marquise que l'on vante
Est-elle encor dans son printemps?
Blonde tendre, ou brune piquante?
En amour est-elle constante?
Se plaît-elle à changer d'amans?
Sa maison sans doute est brillante,
Et son cuisinier excellent?
Elle est philosophe et savante?... »
Non, mesdames, assurément,
Non : la marquise que je vante
Peut bien avoir eu quelque amant;
Mais pour l'amour, en ce moment,
Je la crois fort indifférente.
Elle a plus de trois fois vingt ans,
N'a jamais lu que des romans,
Ne sait que l'histoire courante,
Et chez tous messieurs les savans
Passerait pour fort ignorante.
Elle ne peut souffrir les vers :
On ne soupe jamais chez elle,
Et même parfois les hivers
Fait si petit feu qu'on y gèle.
On prétend qu'elle a dans l'esprit
Moins de suite que de saillie,
Et des femmes souvent m'ont dit
Qu'elle ne fut jamais jolie.
Mais on se trompe, elle l'était :
Eh! ne l'est-on pas quand on plaît?
Les plus belles ont des égales;
Mais dans l'art de plaire, en effet,
La marquise a peu de rivales.
Aujourd'hui, comme en ses beaux jours
Par l'agrément et par la grâce,
Près d'elle attirant les Amours,
On les voit se jouer toujours
Avec l'Amitié sur sa trace,
Et sourire à tous ses discours.
Son esprit jamais ne sommeille.
Le dieu charmant des vrais bons mots,
L'aimable et riant à-propos
Est toujours là qui la conseille.
Il faut l'entendre, il faut la voir
Dans sa gaîté vive et brillante;
C'est à souper, c'est sur le soir
Qu'elle est aimable et pétillante.
Tenez cependant pour certain
Qu'avec vos mines amoureuses,
Et vos grands yeux, et votre teint,
Vous seriez, mesdames, heureuses
D'avoir son esprit du matin (1).
Mais ce que l'on admire en elle
Plus que je ne puis l'exprimer,
C'est son âme sensible et belle :
Eh! qui jamais sut mieux aimer?
Et sur cela, je leur raconte
Vos actions et vos propos,
Et tous ces traits originaux
De votre amitié pour le comte,
Pour ce comte, notre héros,
Homme aimable, homme de génie
Que l'ingratitude et l'envie
Ont si long-temps calomnié,
Mais à qui nous rendons hommage,
Et que la postérité sage
Jugera comme l'amitié.
C'est alors qu'on aime à m'entendre
Que l'on se tait pour m'écouter,
Que je vois les yeux s'humecter,
De douces larmes se répandre,
Et qu'on me force à répéter
Ce que de moi l'on vient d'apprendre.
Chaque cœur vous dresse un autel;
L'enthousiasme universel
Sur mon bon destin se récrie;
On m'envie en m'applaudissant,
Parce qu'on croit en m'écoutant
Que vous m'aimez à la folie.
Moi, je réponds modestement
Que, n'aimant qu'un objet sur terre,
La marquise se laisse aimer
De tous ceux qu'elle n'aime guère;
Que, si l'on vient à s'enflammer
De l'espoir d'être aimé par elle,
A tous les transports d'un beau zèle,
Elle répond sans beaucoup d'art :
« Moi! faire une amitié nouvelle!
» Il n'est plus temps! il est trop tard! »
Enfin je l'aime à tout hasard,
Sans vouloir qu'elle me le rende,
Sans croire lui rien inspirer;
En l'adorant, je ne demande
Que le plaisir de l'adorer.

(1) Ce trait est anecdote. Un matin, le comte de Frise parlait en toute confiance à la marquise de P*** de son amour pour la comtesse de Forcalquier. La marquise lui faisait mille plaisanteries charmantes, et le comte, ravi de l'entendre, lui disait de temps en temps : « Que vous êtes charmante, et que vous avez d'esprit! — Avouez, reprit-elle, que vous seriez heureux si votre comtesse avait seulement mon esprit du matin. »

(*Note de Bonnard.*)

Ici je finis, et je n'ose
Traiter plus au long cet objet,
Car, en fussiez-vous le sujet,
Trop parler d'une même chose
Et vous ennuie et vous déplaît.
Au lieu de tout mon beau langage,
Si je vous eusse fait cadeau
D'un gros vaisseau de parfilage
Ou de quelque roman nouveau,
Je vous aurais plu davantage:
Je le sais; mais notre rivage
Ne produit roman ni vaisseau,
Et des vers sont tout notre hommage.

A MA FEMME,

QUI M'AVAIT MANDÉ QUE NOTRE FILS *Bonbon* M'ENVOYAIT POUR MON BOUQUET SES LIS ET SES ROSES, ET QU'ELLE Y JOIGNAIT DES BAISERS PAR-DESSUS.

—

Jeune maman du gros Bonbon,
Avec quels transports, quelles joies
J'ai reçu ce que tu m'envoies
En l'honneur de mon saint patron!
Oh bon Dieu! les charmantes choses!
Des lis mêlés avec des roses,
Et des baisers tout par-dessus!...
Si c'est Bonbon qui me les donne,
S'ils sont cueillis sur sa personne,
C'est de toi qu'il les a reçus.
Mais, soit du fils, soit de la mère,
Pareils envois sont sûrs de plaire,
Et chez moi toujours bien venus.
O ma douce et bonne Sophie!
Toi, Bonbon, si beau, si joyeux!
Couple charmant et gracieux!
Vous me faites aimer la vie.
Souriez-moi long-temps tous deux.
Chaque année, au jour de ma fête,
Détachez de vos blonds cheveux
Quelques fleurs pour orner ma tête,
Et je serai long-temps heureux.
Depuis que je suis à moi-même,
C'est vous deux, c'est vous seuls que j'aime.
Deux enfans jadis avec vous
Partageaient cet amour extrême,
Sans que vous en fussiez jaloux.
Hélas! tu le voyais sans cesse,
Avec quels soins, quelle tendresse
Des petits-fils du grand Henri
Ma main cultivait la jeunesse!
Dépôt précieux et chéri!
Je vous pleurai, je le confesse...
Mais éloignons ces souvenirs.
Pour jouir encore de mon âme,
Pour savourer les vrais plaisirs,
N'ai-je pas mon fils et ma femme?
Près de mon Bonbon gros et frais,
Près de ma femme bonne et belle,
Est-il des maux ou des regrets?
Non, je le sens, et désormais
Tous mes travaux, tous mes souhaits,
Mes pensers, mes désirs secrets,
Mon cœur, mon esprit et mon zèle,
Mes lectures et mes extraits,
Chaque réflexion nouvelle,
Tout, jusques aux vers que je fais,
Tout est pour lui, tout est pour elle.

IMITATION DE MARTIAL.

—

Dans le cours d'une vie entière,
S'il fallait ne compter que les heureux instans,
A quoi se réduirait la plus longue carrière?
On nous croit des vieillards, nous sommes des enfans.
Qu'est-ce en effet que des jours languissans,
Flétris par la douleur ou par la maladie?
Long-temps souffrir, est-ce vivre long-temps?
Ce n'est pas le nombre des ans,
C'est le plaisir qui fait la vie.

LA RAISON (1)

AUX HOMMES.

—

O vous tous qui ne m'aimez guère,
Mortels ingrats que je chéris,
Écoutez-moi, chers ennemis,
Sans préjugé ni sans colère!
Je voudrais vous parler de moi,
Et ne point vous causer d'effroi:
Je me flatte un peu trop peut-être;
Mais je me suis souvent promis
Que si vous pouviez me connaître,
Nous serions assez bons amis.

(1) Cette épître est composée de fragmens trouvés dans les papiers de feu Bonnard. Elle fut lue, en 1785, dans une séance publique de l'Académie de Dijon, dont il était membre.

On m'a peinte altière et sauvage :
Hélas! en tout temps, en tout lieu,
Plus d'un fou que je crois un sage,
Pour me traiter comme son dieu,
A défiguré mon image.
Connaissez-moi, voici mes traits.
Je suis partout où je me plais;
Je m'assieds parfois sur le trône;
On croit me tenir au palais :
On me vit un jour en Sorbonne.
Je mène avec moi la gaîté;
Je cherche à plaire, j'aime à rire;
Je veux consoler plus qu'instruire
Votre fragile humanité.
Je n'ai point de sexe et point d'âge;
Je badine avec les enfans,
Et je médite avec le sage.
Je fais des lois et des romans.
J'ai dicté des fables charmantes;
La Fontaine eut tous mes secrets :
Car il vous faut, mes chers Français,
Des moralités bien riantes;
Aussi dans Buffon, dans Guéneau,
Sans ce bel esprit qu'on étale,
En prose j'ai mis la morale;
J'ai pris pour modèle un oiseau.
J'ai dicté, du moins en partie,
Votre énorme Encyclopédie :
Mais, malgré les trésors ouverts
Sous l'effort des plus doctes plumes,
J'ai toujours vu que l'univers
S'occupait peu des gros volumes.
La science avec les docteurs
Ne m'a que rarement servie;
C'est qu'en dissertant on ennuie,
Et c'est le plus grand des malheurs.

Mais j'ai dans le monde une amie,
Par qui, sous des destins meilleurs,
Je vois ma puissance affermie
Sur les esprits et sur les cœurs :
C'est la touchante poésie,
Ainsi que moi, fille des dieux,
Et que leur bonté m'associe
Pour me faire régner comme eux.
Tant que l'une à l'autre fidèle,
De notre force mutuelle
Nous nous prêterons le secours,
Nous soumettrons le plus rebelle,
Et nous triompherons toujours.
Si je lui donne l'énergie,
Et la force et la gravité,
Elle me prête sa magie;
Elle adoucit ma dignité.
Sa main discrète et toujours sûre,
En se chargeant de ma parure,
Sait ajouter à mes attraits.
Je lui révèle mes secrets;
Et soudain d'un aile légère,
Ma douce et tendre messagère
Publiant partout mes décrets,
Leur imprimant un caractère
Qui les fait chérir à jamais,
Va porter au bout de la terre
Et mes conseils et ses bienfaits.
A l'exil long-temps condamnée,
J'ai vu partout mon nom proscrit;
Du fond obscur de mon réduit
Où je languissais confinée,
J'ai vu l'ignorance et la nuit,
Et le préjugé qui les suit
Couvrir la terre infortunée.
Enfin, comme un sage (1) l'a dit,
Allant à petite journée,
Regagnant petit à petit
Les beaux pays où j'étais née,
Un jour plus pur enfin me luit;
Devant moi le préjugé fuit;
Je marche la tête levée,
Et la sottise, dans l'effroi,
N'ose plus usurper sur moi
La gloire qui m'est réservée.
Entre les peuples et les rois,
Tenant aujourd'hui la balance,
Je viens prononcer sur leurs droits;
Je dicte aux uns l'obéissance;
J'apprends aux autres que les lois
Sont au dessus de leur puissance.
Sur des bords lointains et rivaux
Qui m'ont prise pour souveraine,
Je vois un peuple de héros (2)
Défendre la nature humaine,
Montrer à des maîtres ingrats
Cette fierté républicaine,
Cette vertu dans les combats,
Et cette sagesse romaine
Qui fait prospérer les états.
De l'un et de l'autre hémisphère
Je n'ai pas encor fait le tour;
J'espère pourtant quelque jour
Vivre en sûreté sur la terre :
Oui, j'espère dans deux cents ans
Pénétrer jusques dans Bizance,

(1) Voltaire.
(2) Les États-Unis de l'Amérique septentrionale.

M'asseoir au trône des sultans
Pour y prêcher la tolérance!
Boire des vins rouges et blancs,
Et faire fleurir les talens
Dans le pays de l'ignorance.
Il faut tout attendre du temps:
Des rochers, des landes stériles
Deviennent des vergers, des champs
Couronnés de moissons utiles.

Mais brisons-là : c'est trop parler
De mes droits sur l'espèce entière;
O nation qui m'es si chère,
Avec toi tâchons de régler
Ma querelle particulière,
Pour ne la plus renouveler.

L'indifférence décidée
Que vous témoignez pour ma loi,
Français, vient de la fausse idée
Que vous avez prise de moi.
Je ne suis point une marâtre,
Un censeur morne et plein d'humeur.
Un précepteur acariâtre,
Blâmant toujours avec aigreur
Ce qu'en secret il idolâtre.

Pour interdire tous plaisirs,
Qui peut me croire assez sauvage?
La nature a fait les désirs;
Les bien régler est mon partage.
Si j'en ai condamné l'excès,
J'en ai toujours permis l'usage,
Et c'est l'abus seul que je hais.
Je sais bien qu'à votre souffrance,
Il faut mêler quelque douceur;
Français, il vous faut une erreur :
J'y consens, j'ai de l'indulgence;
Que l'Amour ait la préférence.
Mais, pour concilier nos droits,
Avant de lui céder ma place,
Faites-moi seulement la grâce
De me consulter sur le choix.

IMBERT*.

LE

JUGEMENT DE PARIS.

CHANT PREMIER.

O toi, qui lis dans les secrets des cieux,
Muse, raconte à la race mortelle,
Comment un homme, avoué par les dieux,
Donna jadis la pomme à la plus belle.
Divers récits en ont fait tour à tour,
Chez les humains, revivre la mémoire;
Mais nul encor n'en a connu l'histoire,
Et je la chante, inspiré par l'Amour.

Parmi les fils d'un prince heureux et sage
Du bon Priam, l'amour de ses sujets,
Brillait Pâris, charmant, jeune et volage,
Toujours en proie aux amoureux projets.
Toujours fidèle aux erreurs du bel âge.
Tandis qu'épris des lauriers du dieu Mars,
Son frère Hector, plus fier et plus sauvage,
Va de Bellone aiguiser les poignards;
De myrtes verts la tête couronnée,
Il va chercher ces bois, où Dionée,
Pour suivre Anchise, abandonnait sa cour;
Ces verts gazons, où tant de fois l'Amour
A fait pour eux descendre l'Hyménée.

Le beau Pâris s'était encor donné,
Par les talens, une beauté nouvelle:
Il excellait, émule d'Arachné,
Dans l'art fameux, que jadis Philomèle,
Muette alors, a fait parler pour elle:
Art délateur de l'époux de Prochné,
Qui dévoila sa trame criminelle.
Héros galant des fêtes d'Ilion,
A Therpsichore il eût servi de maître,
Et par sa lyre eût rappelé peut-être
Les bois, courant sur les pas d'Amphion.

Souvent heureux et toujours infidèle,
On le voyait voler de belle *en belle*;
Vif, enjoué, fertile en jolis riens,
Jamais savant, craignant de *le paraître*,
Ce prince était, à la cour des Troyens,
Ce qu'à Paris on nomme un *Petit-Maître*.

Loin des Gémeaux, le Cancer *emporté*
Touchait alors au bout de sa carrière:
L'ardent Lion se dresse avec fierté:
En rugissant, il franchit la barrière,
Où frémissait son orgueil irrité;
Et secouant son épaisse crinière,
Vient ranimer les fureurs de l'été.
L'Été, jaloux de ce rival d'Hercule,
De tous ses feux arme la canicule,
Guide sa marche, et la flamme à la main,
Tel qu'un géant, il franchit les montagnes,
Ses pieds brûlans ont flétri les campagnes,
Et de Cybèle il embrase le sein.
Tandis qu'au loin, desséchant la verdure,
Ce dieu cruel afflige la nature,
L'ingrat Pâris ose attrister l'Amour;
De cent beautés dédaignant le murmure,
Il se réveille avant le dieu du jour,
Prend d'un chasseur et l'habit et l'armure,
Et pour les bois, veut déserter la cour.
Est-ce l'humeur, ou l'ennui qui le presse?
Est-ce un dépit, qui pour fuir sa maîtresse,
Lui fait chercher l'obscurité des bois?
Non; les forêts déjà plus d'une fois,
Ont vu Pâris signaler son adresse.
De ses limiers le chœur est averti,
On les assemble, il se met à leur tête:

---

* IMBERT (Barthélemy) naquit à Nîmes en 1747. Son poème du *Jugement de Pâris* mérite le succès qu'il a obtenu dans sa nouveauté : une foule de détails pleins de fraîcheur et de grâce, des tableaux habilement dessinés et des vers qui révèlent le véritable poète rendront en tout temps agréable la lecture de cet ouvrage. Imbert a fait un recueil de fables ingénieuses et de contes dont quelques-unes ne manquent ni d'esprit ni de facilité; mais il est resté bien loin du bon La Fontaine, dont il eut la prétention d'être le rival. Il termina sa carrière littéraire par deux comédies, *le Jaloux sans le savoir* et *le Jaloux malgré lui*, et par la tragédie de *Marie de Brabant*. Imbert fut enlevé fort jeune aux lettres et à ses nombreux amis : il mourut le 23 août 1790.

Dormez, époux, il part, rien ne l'arrête;
Pleurez, Amours, pleurez, il est parti.

Vers le Scamandre, orgueilleux, il s'avance:
Sur ses habits la superbe opulence
N'étalait point un faste éblouissant;
Mais plus modeste, et non moins séduisant,
L'art avait pris un air de négligence:
Sa chevelure, en longs anneaux flottans,
Sur son carquois tombe avec nonchalance,
Et s'abandonne au caprice des vents.
Tel, et moins beau, vers la forêt prochaine,
Jeune Adonis, tu dirigeais tes pas,
Quand les Amours voyaient leur souveraine
Quitter les cieux, pour voler dans tes bras.
Ce prince, hier les délices de Troie,
Est devenu la terreur des forêts;
De l'œil à peine il a guidé ses traits,
Que le trépas vole et fond sur sa proie.
Contre son bras rien n'est un sûr appui,
Il est partout; tantôt le trait rapide
Fuit dans les airs, cherche l'oiseau timide,
L'atteint, le perce et retombe avec lui;
Tantôt le cerf, de bruyère en bruyère,
Mêlant toujours ses larmes à son sang,
Secoue en vain la flèche meurtrière,
Qu'avec la mort il porte dans le flanc.

Mais c'en est fait; lassé d'un long carnage
Pâris s'arrête, il suspend ses travaux:
Un chêne antique et vainqueur de l'orage,
Voit à ses pieds tomber notre héros,
Et son vieux tronc le soutient et l'ombrage.
A peine assis, et respirant enfin,
Le jeune prince, ivre de sa victoire,
Avec son arc, instrument de sa gloire,
Soulève, agite et compte son butin,
Qu'à son oreille arrive un doux murmure,
Tel que le bruit d'un tremble vacillant;
Il tend son arc; son œil étincelant
Cherche sa proie, et reconnaît Mercure.
« Rassure-toi, dit l'envoyé des cieux;
» Prince, le sort, à ce glorieux titre,
» En joint un autre encor plus glorieux:
» Par mon organe, il te nomme l'arbitre
» Du différend qui partage les dieux.

» Long-temps Thétis, avec indifférence,
» Vit, tu le sais, Pélée à ses genoux;
» Pélée enfin, par sa persévérance,
» Amant chéri, devient heureux époux.
» Par une fête, avec pompe ordonnée,
» Des vastes mers le despote orgueilleux,
» Pour célébrer cet heureux hyménée,
» Hors la Discorde, assembla tous les dieux.
» Mais tout à coup la farouche déesse,
» Pour se venger de ce cruel mépris,
» Vole au banquet, et, d'un malin souris,
» Accompagnant sa perfide largesse,
» Lance une pomme, avec ces mots écrits:
» *A la plus belle*. O pomme trop fatale!
» Les doigts y sont à peine reposés,
» Que la vapeur du venin qu'elle exhale
» Trouble soudain les esprits divisés.
» Dans tous les yeux la fureur étincelle,
» Chaque déesse a demandé le prix;
» Il est à moi, voyez: *A la plus belle;*
» On se partage, et bientôt à grands cris,
» Chaque immortel protége une immortelle.
» L'un voit la pomme, et l'arrête en volant:
» Une autre main, plus agile ou plus forte,
» Saisit le fruit, qu'une troisième emporte,
» Pour le reperdre; et toujours circulant,
» De main en main, la pomme va roulant.
» On voit déjà les tables renversées
» Et de Thétis les roses dispersées,
» Nagent au sein du nectar ruisselant.
» Le roi des cieux au milieu d'eux s'élance,
» Parle et s'écrie: Arrêtez. A sa voix,
» Parmi les dieux, descendent à la fois
» Et la Terreur et le morne Silence.
» La paix renaît, et finit leurs débats;
» On délibère, et le sénat plus sage,
» D'abord exclut les vulgaires appas,
» Choisit encore, et bientôt se partage
» Entre Junon et Vénus et Pallas.
» Quand Jupiter: Ma volonté suprême
» Pourrait, dit-il, nommer l'une des trois;
» Mais, immortels, dois-je donner ma voix
» Contre une épouse, ou deux filles que j'aime?
» Pour prononcer avec plus d'équité,
» Portons la cause au tribunal d'un homme.
» On applaudit, et vers toi député,
» Jeune Troyen, j'accours et je te nomme,
» De par les dieux, juge de la beauté. »

De cet emploi ton orgueil est flatté,
Heureux Pâris!... mais condamner deux belles!
A ce penser il est épouvanté:
« —Qui, moi mortel, juger trois immortelles!
» —Tel est du sort l'immuable décret:
» Nos déités, pour briguer ton arrêt,
» Vont, sous tes yeux, descendre en ce lieu même,
» Le choix des dieux est encore incertain
» Juge, prononce; et ton arrêt suprême
» Sera pour eux l'oracle du Destin ».

Le dieu se tait; cette verge, où s'enlace
De deux serpens le corps mystérieux,
Frappe le prince; il en frémit; ses yeux
S'arment soudain d'une nouvelle audace,
Et l'immortel est déjà dans les cieux.

Mais tout à coup l'amant de la Nature,
Zéphyr s'éveille, et des airs qu'il épure,
Chassant bientôt l'été morne et brûlant,
Avec son aile, il sème la verdure
Sur la forêt, qu'il tapisse en volant.
Des arbres verts déjà l'ombre incertaine
Fond sur Pâris et s'étend vers la plaine;
L'ambre plus pur exhale ses odeurs;
Un gazon frais couvre la terre ardente,
Et fait jaillir une moisson de fleurs,
Pour nuancer sa robe verdoyante.
Des fruits vermeils chargent le grenadier;
Sur les buissons, la rose se balance,
Et l'oranger, fier de son opulence,
Mêle son or à l'or du citronnier.
La violette ici brille dans l'herbe;
A ses côtés, sur un arbre voisin,
La vigne monte, et court, vaine et superbe
Près du cédra suspendre le raisin.

Que ce prodige anime ton courage:
Les déités, qui briguent ton suffrage,
Vers toi, Pâris, dirigent leur essor:
Vois lentement descendre en ce bocage
Ce groupe, assis sur un nuage d'or.
Sur son passage il a semé la vie,
Tout s'embellit, s'enflamme tour à tour;
Le peuple ailé se caresse à l'entour,
Et ranimant sa douce mélodie,
Il chante en chœur le Printemps et l'Amour.
La nue enfin, s'abaissant sur la terre,
Rend le dépôt, confié par les dieux,
Livre aux zéphyrs son orbe radieux,
Et va se perdre au séjour du Tonnerre.
Autour de lui, notre juge étonné
Voit vaciller des ombres plus épaisses,
Et le feuillage, en voûte façonné,
D'un demi-jour éclaire les déesses.

Chaque rivale, au fond de son palais,
Tandis qu'au prince on députait Mercure,
Avait déjà, pour orner ses attraits,
De la toilette épuisé l'imposture:
Aux déités, elle ne messied pas;
L'art est un dieu, qu'au ciel même on implore:
On le chérit, quand on est sans appas;
Quand on est belle, on le chérit encore.
Avec orgueil, mais avec majesté,
Paraît Junon, superbe déité;
Mille trésors surchargent cette belle;
Le diamant dans l'or pur incrusté,
Mêle ses feux à la pourpre immortelle.
Sa noble écharpe, à replis onduleux,
Ceint la déesse et retombe avec grâce;
Divin tissu, dont la splendeur efface
Le coloris de cet arc lumineux,
Qui peint la nue et les airs qu'il embrasse.
Reine céleste, elle a le front paré
D'un diadème, où l'éclat d'un or pâle
Ranime un fond tendrement azuré,
Et dans ses mains brille un sceptre d'opale.

On voit Pallas, belle avec dignité,
Qui brille encore avec moins d'opulence;
Dans sa démarche est l'air de la décence,
Dans ses regards une douce fierté,
Dans sa parure une sage élégance.
Un voile blanc, symbole de pudeur,
Sert ses attraits, en attestant sa gloire:
Voile charmant, où, d'un doigt créateur,
De son triomphe elle a tracé l'histoire;
L'œil étonné voit sa lance d'airain
Frapper la terre avec un long murmure;
Et l'olivier, qui jaillit de son sein,
Agite encor sa brillante verdure.
A son oreille on suspendit en nœuds
Des boucles d'or errantes et captives,
Et des brillans, d'un vert faible et douteux,
Ceignent son front, façonnés en olives.

Sous ses habits, avec art négligés,
Vénus paraît dédaigner l'artifice;
Les fleurs, le myrte ornent l'humble édifice
De ses cheveux en boucles partagés.
Quand les trois Sœurs, qui veillent auprès d'elle,
En souriant, d'abord après le bain,
Sous le tissu d'une gaze infidèle,
Eurent caché les trésors de son sein:
Quand des odeurs l'essence la plus pure
Eut à grands flots parfumé ses atours,
Elle plaça la divine ceinture
Qui sert d'asile et de trône aux Amours.
Parmi les plis de ce magique ouvrage
Erre toujours un essaim de plaisirs,
Les doux attraits et les ardens désirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux secrets, les détours innocens,
Le feint courroux et les agaceries,
Piéges adroits qui surprennent les sens,
Et livrent l'âme aux douces rêveries.
« Eh bien ! dit-elle, en regardant Pâris,

Pour nous juger puisque le ciel te nomme,
Que la plus belle obtienne enfin le prix :
Jeune Troyen, prononce : à qui la pomme? »
Pâris (un dieu vient de le rassurer),
Tranquille et fier, les voit d'un œil avide;
A ses élus Amour sait inspirer,
Auprès du sexe, une audace intrépide.
Mais ses beaux yeux, parcourant leurs attraits,
Sont éblouis, et le choix l'embarrasse;
Juge galant, il sourit avec grâce,
Et, par ces mots, excuse ses délais :

« Pourquoi, jugeant trois beautés immortelles,
» N'ai-je en ce jour qu'une pomme à donner?
» Funeste prix, qu'on ne peut décerner
» Sans être encore injuste envers deux belles?
» Dans nos jardins, Zéphyr sollicité
» Par la fraîcheur de trois roses nouvelles,
» Sœurs du même âge, égales en beauté,
» Zéphyr balance et voltige autour d'elles.
» Chacune a droit de fixer son amour;
» En vain ce dieu veut en adopter une :
» Séduit sans cesse, il choisit tour à tour
» Chaque rivale, et n'en choisit aucune.
» Comme ces fleurs, vous charmez toutes trois;
» Comme Zéphyr, je ne puis faire un choix.
» O déités! l'une des trois sans doute,
» L'une des trois brille de plus d'appas!
» Mais pardonnez; votre juge redoute
» De prononcer sur ce qu'il ne voit pas.
» En est-ce assez (j'en appelle à vous-même),
» De deux beaux yeux et des plus heureux traits?
» Il faut encor, il faut d'autres attraits :
» D'un tout parfait naît la beauté suprême.
» Sous les atours qu'emprunte la grandeur,
» Quoi! vous cachez cet heureux assemblage!
» Quand le soleil veut montrer sa splendeur,
» Emprunte-t-il le voile d'un nuage?
» Ah! que la gloire enchaîne la pudeur!
» Vains ornemens, inutile imposture,
» Disparaissez : le fard de la beauté,
» Au premier âge, était la nudité;
» Mais la laideur inventa la parure. »

Ce dernier mot est à peine entendu,
Pallas déjà renonce à la victoire,
Et de Junon l'orgueil est confondu;
Reine des dieux, Junon craint pour sa gloire;
Pallas croirait immoler sa vertu.
Vénus rougit et garde le silence,
Rougit encore, et, d'un air d'innocence,
Baisse son front, le cache sous sa main :
Il faut, dit-elle, obéir au destin.
Junon résiste et Minerve balance;
Et Vénus donne, avec un ris malin,
A leur pudeur le titre de prudence.
Cette pudeur hésite vainement;
Je la vaincrai, dit le prince en lui-même.
A leurs regards il échappe un moment,
Et cette fuite est un sûr stratagème.
La solitude, hélas! pour la pudeur
Est trop souvent un piége bien perfide :
Elle combat sous l'œil du spectateur;
Loin des témoins elle est faible et timide.

CHANT SECOND.

—

L'espoir enfin d'un prix si glorieux,
Et de Vénus le sourire perfide,
Change Minerve et la reine des dieux;
L'humble Pudeur rougit, baisse les yeux,
Voile son front, et d'une aile rapide,
En soupirant, s'exile dans les cieux.
Vénus avait écarté de ses traces
Les trois beautés qui marchent sur ses pas;
Vénus ordonne, et chacune des Grâces
Va d'un vain luxe affranchir ses appas.
En un moment, voile, écharpe, ceinture,
Tombent épars, ou volent dans les airs.
Dieux! quels trésors cache un dais de verdure!
Charmant berceau, vrai temple, où la nature
A déposé tous ses charmes divers!
Amour, Amour, me seras-tu fidèle?
Viens sur mes sens agiter ton flambeau;
Sans toi, le peintre, aux pieds de son modèle,
Laisse tomber et palette et pinceau.
De tant d'appas les Naïades charmées
Quittent leur grotte, assise au fond des eaux;
Du Simoïs, couronné de roseaux,
L'urne s'épanche en ondes enflammées.
Faunes, Sylvains font gémir les échos :
De tes concerts quand déjà tout résonne,
Pan, sous tes doigts s'échappent tes pipeaux,
Et la Dryade, hôtesse des ormeaux,
Brise l'écorce où le sort l'emprisonne.
Orphée a vu marcher à son côté
Les arbres même, animés par sa lyre;
Sans ses accords, aujourd'hui tout respire,
Tout semble voir et sentir la beauté.

Mais qui peindra le juge téméraire,
Quand, à leur voix, il revient sur ses pas;
Quand, plus avide, il rentre au sanctuaire

Dont l'heureux cintre enferme tant d'appas!
Autour de lui, par un charme invincible,
Tout semble ému; seul muet en ces lieux,
Pour trop sentir, il demeure insensible:
Toute son âme a passé dans ses yeux.
Prêt à juger, il se trouble, il balance;
Ce que son œil ne voyait point assez,
Il le voit trop, et s'égare en silence
Sur tant d'appas l'un par l'autre effacés.

Quand, se jouant sur deux globes d'ivoire,
De blonds cheveux sollicitent Pâris,
Un pied léger dispute la victoire.
Deux bras d'albâtre, et qu'Amour a polis,
Lui font quitter une bouche mi-close;
Ses yeux, charmés de la blancheur du lis,
Errent distraits par un bouton de rose.
Veut-il nombrer ces charmes ravissans,
Un fin souris lui lance un trait de flamme;
Si des yeux vifs ont allumé ses sens,
Un doux regard touche, attendrit son âme;
Lorsqu'une belle, à travers le corail,
Laisse entrevoir des perles dont l'émail,
Par son éclat, le séduit et l'appelle,
Plus loin son œil mesure, en s'égarant,
Un cou de nymphe, où mollement ruisselle,
Parmi les lis, un azur transparent.

Oh! que ne puis-je achever la peinture
D'autres trésors, domaine du plaisir,
Foyers ardens, carquois d'où la nature
Lance à Pâris les flèches du désir!
Des feux subtils, courant de veine en veine,
Brûlent Pâris, et ses regards jaloux
Sont obscurcis d'une vapeur soudaine;
Ivre d'amour, et respirant à peine,
O déités! il tombe à vos genoux!
« Grâce! dit-il; souffrez que je respire.
» Dieux! que d'attraits sur un humble gazon!
» Que de mes sens je reprenne l'empire;
» Pour vous juger, rendez-moi ma raison:
» Je l'ai perdue. O belles, que l'aurore
» De nouveaux feux éclaire nos climats,
» Et je prononce! Ah! si j'hésite encore,
» De mes délais accusez vos appas. »
A ce discours, on murmure tout bas;
D'un prompt courroux chaque front se colore.
Mais vainement on maudit sa lenteur:
Il est leur juge; il va donner la pomme.
Ce seul penser enchaîne leur humeur:
Trois déités cèdent aux lois d'un homme
Et le dépit rentre au fond de leur cœur.

Pâris ainsi, de son doux ministère,
Semble à son gré prolonger les instans.
Sages mortels, vous que Thémis éclaire,
En pareil cas, trop avares du temps,
Hâteriez-vous un décret téméraire?
Je crois vous voir cent fois recommencer,
Revoir encor, comparer, balancer,
Et, peu contens d'un examen sévère,
Y revenir avant de prononcer.

Près d'un vallon qu'arrose une onde pure,
Un vieux palais, de noble architecture,
Régnait au loin; on voyait à ses pieds
De frais berceaux, des jardins émaillés,
Où l'art brillait, sans cacher la nature,
Loin des cités, sous de simples atours;
Du bon Priam la compagne docile
Y déposait les fruits de leurs amours.
Elle y sauva leur enfance débile
De l'air impur qu'on respire à la ville,
Et du poison qu'on verse dans les cours.
Avec orgueil cette reine était mère:
Dans ce palais on la voyait toujours
Les abreuver de son lait salutaire:
« Dieux, disait-elle, ah! comblez mes *désirs!*
» C'est peu, trop peu, de les avoir fait naître,
» Je dois encor les chérir, les voir croître;
» On devient mère, hélas! par les plaisirs,
» Par l'amour seul, on est digne de l'être. »
Le beau Troyen, de ce lieu révéré,
Avait long-temps brigué la jouissance;
Maître à la fin d'un bien si désiré,
Il l'embellit, et sa reconnaissance
En fit un temple aux amours consacré.
Là, quand le soir, charmé de son adresse,
Il avait fui les bois ensanglantés,
Brisant ses traits aux pieds de sa maîtresse,
Il s'endormait au sein des voluptés.

C'est dans ces murs, entourés de verdure,
Que le Troyen doit juger leurs appas.
Chaque déesse a repris sa parure,
Et vers la plaine il dirige leurs pas.
Des Songes vains la fatale courrière,
Qui, triste et sombre, abhorrant la lumière,
N'allume au ciel que de pâles flambeaux,
La Nuit enfin, sur la Phrygie entière,
Allait tirer ses funèbres rideaux;
Quand on parvint, après un court voyage,
Dans ce palais antique et fastueux:
Plus d'un esclave, à l'œil voluptueux,
Au fin souris, au gracieux corsage,
Dresse bientôt un repas somptueux.

Mais ce repas, étalé devant elles,
Irrite peu le goût des immortelles.
Tous nos festins, enrichis de ces mets,
Qu'avec tant d'art le luxe multiplie;
Eh! que sont-ils près des divins banquets,
Où le nectar se mêle à l'ambroisie?
Pâris encor jure qu'à son réveil
On entendra la sentence suprême;
On se sépare, il les guide lui-même,
Et, malgré soi, les invite au sommeil.
Bientôt, hélas! dans son lit solitaire,
En vain lui-même implore le Repos;
Ce dieu s'enfuit, comme une ombre légère,
Et sur son aile emporte ses pavots.
De tant d'attraits l'image renaissante
Agite encor tous ses sens éperdus;
Pâris, lassé de ses vœux superflus,
Se roule en vain sur sa couche brûlante,
Par ses efforts, il s'enflamme encor plus.

L'infortuné, si peu digne de l'être,
Revient enfin de son étonnement;
Avec le jour, Pâris semble renaître,
La vanité succède au sentiment.
Le croira-t-on, le projet où s'arrête
Son jeune orgueil, qu'il se plaît à nourrir?
Homme superbe, il prétend conquérir
Les déités, dont il est la conquête.
D'autres mortels, par l'amour seul connus
L'avaient osé, se peut-il qu'il échoue?
Pâris enfin, qui ne balance plus,
Voit Adonis dans les bras de Vénus
Et ne voit pas Ixion sur sa roue.
« Qui, moi, dit-il, l'idole d'Ilion,
» Qui, moi, sécher et languir dans les larmes!
» Ah! loin d'ici, trop frivoles alarmes,
» Espérons tout; au jeune Endymion
» Diane même abandonne ses charmes.
» Divinités, comme lui je suis roi,
» Et comme vous Diane est immortelle;
» Par ses appas l'emporte-t-il sur moi?
» Par vos vertus l'emportez-vous sur elle?
» L'une de vous doit éteindre en ce jour
» De mes désirs la flamme involontaire:
» Serais-je ici l'esclave de l'Amour,
» Tandis qu'ailleurs il est mon tributaire? »

Il dit, s'élance, on accourt à sa voix;
Plus d'une nymphe, à la taille légère,
Vient, en riant, lui demander des lois,
Et de son art offrir le ministère.
Cet art, fécond en ornemens divers,
Pare déjà sa beauté renaissante;
D'or et d'azur sa robe étincelante
Charme la vue en parfumant les airs,
Et, sur l'émail d'une glace éloquente,
Il laisse errer ses yeux à peine ouverts.

Quand sur son front la santé moins vermeille,
Quand de la nuit les songes désastreux,
L'ennui du jour ou les soins de la veille
Avaient éteint ses regards amoureux,
A son réveil ses nymphes attentives,
Par des récits voluptueux, galans,
Rendaient la vie à ses appas mourans,
Et rappelaient les grâces fugitives.
Dans son regard inquiet, agité,
De la tristesse on a cru voir la trace;
En le parant, Néris, jeune beauté,
Rompt le silence, et marie avec grâce
Le ton naïf à la malignité.

« Il faut, seigneur, que ma bouche indiscrète
» Ici révèle un mystère d'amour,
» Lui dit Néris; la sœur du dieu du jour
» Diane, en fut l'héroïne secrète.
» Diane! eh quoi! la vierge des forêts?
» Ah! c'est sans doute une vaine imposture...
» Phimas, pourtant, m'a conté l'aventure,
» Et ce devin, seigneur, ne ment jamais.

» Au sein des bois, nuit et jour égarée,
» Diane aux daims, à la biche éplorée,
» Faisait la guerre. Elle vit sans amant,
» Et, si l'amour n'abrége leur durée,
» Les jours, dit-on, coulent bien lentement,
» Les nuits surtout! Elle errait tristement,
» D'ardens limiers et d'ennuis entourée.
» D'un pied léger, plus prompt que les éclairs,
» La belle un jour suivait un cerf rapide;
» Vers un taillis une flèche homicide
» Vole, et soudain un cri frappe les airs.
» Diane accourt. Au sein de l'herbe épaisse
» Paraît Zilas, le bras percé d'un trait;
» Ce beau pasteur, brûlant d'un feu secret,
» Suivait partout la farouche déesse.
» Tant de beauté, son âge et ses douleurs
» Touchent Diane: Eh! qu'ai-je fait? dit-elle.
» A cette voix, oubliant ses malheurs,
» Il se relève, et, l'œil mouillé de pleurs,
» Sourit encore en voyant l'immortelle.
» Diane exprime, avec la fleur nouvelle,
» Des végétaux les sucs régénérans:
» Je sens, dit-il, ô déesse, ah! je sens
» Une blessure, hélas! bien plus cruelle.
» Phœbé, distraite à ce doux entretien,

» Ferme l'oreille et poursuit son ouvrage.
» D'un tendre aveu pour effacer l'outrage,
» Chez une prude il est plus d'un moyen :
» Se courroucer ou n'y comprendre rien ;
» N'y rien comprendre est toujours le plus sage.

» Le jour renaît, Phœbé cherche Zilas :
» Pour n'aimer point on n'est pas inhumaine.
» Près du berger, pour soulager sa peine,
» Si la pitié d'abord guida ses pas,
» Sans doute encor la pitié la ramène.
» Mais le berger commence à s'enhardir :
» Mieux qu'elle instruit du mal qui le possède,
» Bientôt lui-même il prescrit le remède :
» Un seul baiser, un seul peut le guérir.
» A ce discours, Diane, plus sévère,
» Rougit, pâlit, et demeure sans voix,
» Court aussitôt dans l'épaisseur du bois
» Ensevelir sa honte et sa colère,
» Et voit le jour naître et mourir deux fois,
» Sans visiter le berger téméraire.
» Mais les remords se glissent dans son cœur :
» Dois-je le fuir, dois-je le voir ? dit-elle.
» Ah ! si lui-même, irritant sa douleur,
» Rendait enfin sa blessure mortelle !
» Elle revient. Quoi ! même avant le jour ?
» Cette pitié, si je sais comme on aime,
» Me paraît bien ressembler à l'amour,
» Si toutefois ce n'est l'amour lui-même.
» Le berger seul, attendant le trépas,
» Faible et tremblant, a revu la déesse :
» Elle soupire. Eh ! qui pourrait, hélas !
» Le voir mourant, et le voir sans faiblesse ?
» Un doux baiser est cueilli par Zilas.
» On se sépare, et la deuxième aurore,
» Près du berger, revoit Diane encore :
» De la fraîcheur qui vient me colorer,
» Lui dit Zilas, soyez moins étonnée :
» Les sucs des fleurs ne me l'ont point donnée ;
» Vos végétaux me laissaient expirer.
» O déité ! ma guérison soudaine,
» Je ne la dois qu'à ce charmant baiser,
» Au baiser seul ; je le cueillais à peine,
» Que j'ai senti mes douleurs s'apaiser.
» Pour raffermir sa force encor fragile,
» Nouveau baiser demandé, pris soudain.
» De jour en jour le remède est facile,
» De jour en jour notre berger malin,
» Plus exigeant, la revoit plus docile.
» Il craint sans cesse ; il faut à chaque instant
» Ou réprimer une douleur nouvelle,
» Ou rassurer sa santé qui chancèle,
» Ou le guérir d'un doute renaissant.
» Toujours l'effroi, qu'à Diane il oppose,
» Sert à propos son amoureux dessein,
» Et tour à tour, sa bouche se repose
» Sur deux beaux yeux, sur deux lèvres de rose,
» Plus bas encor, si j'en crois le devin.
» On ne sait point quelle heureuse aventure
» Survint alors ; mais j'ai su de Phimas
» Que le soleil, sur la même verdure,
» Sans que Zilas ait la moindre blessure,
» Surprend encore et Diane et Zilas.

Ainsi Néris, qui du prince volage
Semblait alors deviner les secrets,
Sans le savoir, enflamme son courage ;
Et ce récit, conforme à ses projets,
Aux yeux du prince, est un heureux présage.
Mais la toilette, au gré de ses désirs,
Semble avancer d'une lenteur extrême ;
Impatient, il se pare lui-même,
Et croit hâter l'instant de ses plaisirs.
Sans dépouiller leur grâce naturelle,
Ses blonds cheveux se bouclent sous ses doigts ;
Ainsi paré, le prince est à la fois
De la beauté le juge et le modèle.

Oh ! que l'amour est voisin de l'erreur ?
Le beau Troyen, quand son œil vit descendre
Des trois beautés le groupe séducteur,
Craignant déjà, juge facile et tendre,
Que par l'oreille on ne surprît son cœur,
Voulait d'abord juger, sans les entendre ;
Bientôt, hélas ! loin de les éviter,
Il les appelle ; on court ; chaque déesse
Veut de son juge éblouir la sagesse ;
Et dès ce jour l'art de solliciter
Passa dans Troie, et bientôt dans la Grèce ;
Art, que les Grecs léguèrent après eux,
Qui de l'Europe est enfin l'héritage,
Et qu'on verra, plus parfait, d'âge en âge,
Briller encor chez nos derniers neveux.

CHANT TROISIÈME.

—

Un Belvéder, d'élégante structure,
D'où l'œil, perdu dans un vaste lointain,
Sur vingt ruisseaux, dont le cours incertain
De flots d'argent traverse la verdure,
Est le théâtre, où le jeune Pâris,
Sollicité par la troupe immortelle,
A la plus tendre accordera le prix ;

Que le Destin promit à la plus belle.
Dans ce réduit, que ses mains ont orné,
Il déposait les fastes de sa gloire;
Sur une toile, il avait dessiné,
L'aiguille en main, son amoureuse histoire,
Tableaux nombreux, qu'envîrait Arachné.
De cent beautés c'est la vivante image:
Le beau Troyen jouit dans son ouvrage,
Qui, par les yeux, éveille ses désirs;
Son âme alors, reculant sur son âge,
Dans le passé trouve encor des plaisirs.
A cet aspect, sa fierté rassurée
L'encourageait à des exploits nouveaux,
Quand, devançant Minerve et Cythérée,
Junon paraît, et lui parle en ces mots:
« Eh quoi! mortel, ta prudence étonnée
» Balance encore, et ne prononce pas,
» Crois-moi, Pâris, la pomme fut donnée,
» Quand Jupiter, épris de mes appas,
» M'offrit les nœuds d'un auguste hyménée.
» Se pourrait-il que Junon succombât?
» Ce doute seul va tacher ma mémoire;
» C'est encor peu, trop peu de la victoire,
» Pour effacer la honte du combat.
» A mes honneurs tu n'ajouteras guère;
» Mais ce grand jour te distingue à jamais:
» Mérite enfin ta gloire et mes bienfaits,
» Par mon pouvoir, juge de ton salaire. »

Ces derniers mots à peine prononcés,
Le Belvéder, comme un léger nuage,
A disparu; ses murs sont remplacés
Par une voûte, orgueilleux assemblage
De cent trésors, avec choix entassés.
Le diamant, et la douce argentine,
L'ardent rubis, le saphir orgueilleux,
Tous ces brillans, fossiles précieux,
D'autres encor, de céleste origine,
Et réservés pour le palais des dieux,
Artistement façonnés en étoiles,
Sous cette voûte, où se peignent les cieux,
Feraient pâlir ces astres radieux,
Qui de la nuit font resplendir les voiles.
De lames d'or le sol est parqueté;
Le pur argent s'arrondit en colonnes,
Et des bandeaux, des sceptres, des couronnes,
Brillent sans ordre, épars à son côté.

« Vois ces trésors: ils sont en ta puissance.
» Vois ce palais, tu pourras l'habiter.
» Si c'est trop peu, choisis ta récompense;
» Songe du moins que tu vas mériter
» Toute ma haine, ou ma reconnaissance.
» Au fier Hector le trône doit écheoir,
» Dis un seul mot, et malgré sa naissance,
» Je l'en écarte, et je t'y fais asseoir.
» Mais si par toi je me vois dédaignée,
» Vois par quels coups je saurai te punir:
» Jeune mortel, apprends ta destinée,
» Sois, avec moi, témoin de l'avenir.

» Sujet oisif, sous la loi paternelle,
» Bientôt errant de climats en climats,
» Tu vas montrer tes frivoles appas,
» Et promener ton hommage infidèle.
» Un prince ami t'accueille avec bonté,
» T'ouvre à la fois ses trésors et son âme;
» Trompant les dieux, que ta bouche réclame,
» La foi, l'hymen et l'hospitalité,
» Vil séducteur, tu lui ravis sa femme.
» Crains le courroux que tu viens d'allumer:
» Neptune en vain, pour toi prompt à s'armer,
» Pousse ta nef triomphante et légère;
» Tu cours à Troie, et ta flamme adultère
» Est le flambeau qui la doit consumer.
» Vingt rois ligués, que la vengeance anime,
» Cherchent Pergame, avec mille vaisseaux;
» Le sang troyen doit expier ton crime,
» Le sang troyen déjà coule à grands flots.
» Je vois le Xante, entraînant dans sa course
» Des chars brisés, des coursiers écumans;
» Le Simoïs refoulé vers sa source,
» Par des monceaux de cadavres fumans.
» La fille en pleurs te redemande un père,
» La mère un fils, et la veuve un époux;
» Et, sous l'acier d'un rival sanguinaire,
» Ton frère Hector, objet de mon courroux,
» Tombe sans vie, en détestant son frère.

» Mais c'en est fait; Pyrrhus en t'immolant,
» Venge à la fois ta patrie et la Grèce:
» N'espère pas que ton corps tout sanglant
» Soit arrosé des pleurs de ta maîtresse;
» Dans les enfers, ton âme en s'envolant
» N'emportera que des cris d'allégresse.
» On croit alors que les dieux outragés,
» Par ton trépas, annoncent leur clémence;
» Ton père même, épuisé, sans défense,
» Pleurant ses fils, pour toi seul égorgés,
» Bénit ta mort, et maudit ta naissance.
» Tout est vengé, mais Junon ne l'est pas;
» Tu ne vis plus, ton crime vit encore;
» Priam enfin n'attend que le trépas,
» Dans son palais que la flamme dévore.
» Du sang d'un fils encore ensanglanté.

» Bientôt le sien rejaillit sur sa fille :
» Priam n'est plus, et sa triste famille
» Traîne ses jours dans la captivité.

» Rassure-toi, mortel, ta crainte est vaine.
» Que je triomphe, et la gloire, à ce prix,
» De tes longs jours embellira la chaîne;
» Junon le jure, et sans doute Pâris
» Va préférer mes bienfaits à ma haine.
» Parle, réponds, que veut ta vanité?
» —De l'or? C'est peu, dit-il avec fierté.
» — Eh bien? Pâris, joins-y le diadême.
» Non, je veux plus.—Soit, l'immortalité?
» C'est encor peu.—C'est peu! quoi donc?—Vous-même,
» Vous... pardonnez, souveraine des cieux!
» Votre destin, c'est de charmer les dieux,
» Vous adorer, sans doute c'est le nôtre;
» Punirez-vous un amour orgueilleux?
» Vous l'inspirez, et mon crime... est le vôtre. »
» —Qu'ai-je entendu! Quoi, Pâris à Junon!...
» Sans la pitié, qui suspend ma justice,
» J'aurais déjà, par un nouveau supplice,
» Puni l'orgueil d'un nouvel Ixion.
» Et ne crois pas qu'une pudeur austère,
» A mes plaisirs puisse donner la loi:
» Si pour les Dieux je fus toujours sévère,
» C'est qu'aucun Dieu ne fut digne de moi;
» Jupiter seul eut le droit de me plaire.
» Juge combien cet aveu téméraire,
» Vain dans l'Olympe, est coupable en ce lieu!
» Songe aux moyens d'apaiser ma colère;
» Il n'en est qu'un. Tu dois m'entendre. Adieu. »

Un prompt départ succède à la menace,
Et le palais, au prince destiné,
Fuit avec elle: interdit, étonné,
De son enceinte il cherche en vain la trace;
Tel un enfant, qu'un songe a couronné,
Cherche au réveil son trône qui s'efface.

Le beau Troyen, de surprise enivré,
Admire encor cet étrange spectacle;
Pallas approche, et d'un nouveau miracle
Frappe le prince à peine rassuré.
Chargé partout d'ornemens symboliques,
Et prolongeant son dôme ambitieux
Au haut des airs, un temple radieux
Ouvre à Pâris ses superbes portiques:
Vaste palais, dont les voûtes magiques
Enfermeraient tout le palais des dieux.
Pour enchanter ses yeux et ses oreilles,
Ici Minerve étale à ses regards
Les demi-dieux, dont les doctes merveilles
Enrichiront le Temple des beaux-arts.
Chaque génie, admis en cet asile,
Paie un tribut au prince observateur:
De Phidias le ciseau créateur
Touche la pierre, et la pierre docile
Se change en nymphe, enflamme son auteur;
Déjà la voix du luth, tendre et sonore,
Vient d'animer ses flexibles appas;
A la cadence elle asservit ses pas;
Glisse ou voltige, et voilà Therpsichore!
Mais la trompette interrompt ces concerts,
Homère chante; on se tait, et la gloire
De cette voix fait retentir les airs:
Il doit revivre au Temple de Mémoire,
Égal aux dieux célébrés par ses vers.
D'éclairs pressés, ici l'air étincelle,
Le roi des cieux prend sa foudre immortelle;
Sur les humains, consternés par l'effroi,
Il va tonner; Pâris tremble, chancelle,
Tombe à ses pieds... Mortel, rassure-toi,
Ce dieu tonnant, c'est l'ouvrage d'Appelle.
Plus loin, Linus enchante ses rivaux:
Au marbre même il a donné la vie,
Et tout à coup, à ses accords nouveaux,
Un mur s'élève, enfant de l'harmonie:
Son doigt léger, rapide, sémillant,
Touche sa lyre, et la pierre élancée
S'enlève, au gré d'un rhythme sautillant,
Monte en cadence et retombe enchassée.
Ce doux prestige, à peine évanoui,
Est remplacé par un nouveau prestige;
Pâris observe, et son œil ébloui
Erre toujours de prodige en prodige.

« Oui, dit Pallas, je règne en ce palais:
» Reine des arts, j'y peux donner un trône;
» Viens, jeune prince, adopter mes sujets,
» Viens dès ce jour, partager ma couronne.
» Mais, ô mortel, si tu veux l'obtenir,
» Vois à quel prix j'ai mis ma bienfaisance:
» Nue à tes yeux, ô cruel souvenir!
» Ici Minerve a bravé la décence;
» Ah! que du moins un éternel silence
» Cache ma honte aux siècles à venir.
» Quant à la pomme, où j'ai droit de prétendre,
» Nos seuls appas doivent la disputer:
» J'attends le prix, je veux le mériter,
» Et ne viens point te forcer à le vendre.
» Qu'ai-je besoin d'exalter mes bienfaits,
» De t'annoncer une gloire immortelle?
» Si tu ne dois juger que nos attraits,
» Pour mieux parler, en serai-je plus belle?
» Eh! penses-tu, s'il fallait en ce jour,

» Par des présens, acheter ton suffrage,
» Que Junon même, ou la mère d'Amour,
» Pourrait t'offrir un plus riche apanage?
» Junon, sans moi, peut donner des états;
» Mais, tu le sais, je préside aux combats,
» Je puis d'un mot renverser son ouvrage:
» J'arme souvent un conquérant sauvage,
» Pour châtier d'insolens potentats.
» Oui, le pouvoir, que son destin lui donne,
» Sans moi, Pâris, est un bien frêle appui;
» Et si Junon te couronne aujourd'hui,
» Pallas demain peut briser ta couronne.
» Mais de mes dons le plus digne d'un roi,
» C'est la sagesse: ô prince! elle est à toi.
» Qu'elle te guide au temple de mémoire;
» Le conquérant, qui n'entend point sa voix,
» Combat toujours et sans fruit et sans gloire;
» L'homme imprudent peut vaincre quelquefois,
» Le sage seul jouit de la victoire. »

Pâris confus et surpris tour à tour,
A peine entend ces discours de sagesse,
Cette morale étrangère à la cour,
Qu'il sent mourir ses feux et sa tendresse;
Pâris enfin trouva dans la déesse
Trop de raison, pour y chercher l'amour.
Au froid respect il réduit son hommage;
Peut-être même un amant tel que lui
Croit qu'être heureux avec beauté si sage,
Un tel bonheur est voisin de l'ennui.
Plus de désir, plus d'aveu; l'immortelle
Érige alors en augure fidèle
L'air soucieux, qu'elle imprime à Pâris;
Et croit déjà, plus certaine du prix,
Que la plus sage est aussi la plus belle.
Elle s'éloigne. Une triste langueur
Du prince encore obscurcit le visage;
Mais tout à coup l'espoir consolateur
Vient dans son âme éveiller son courage:
« Vénus au moins peut aimer en ce jour;
» Vénus, dit-il, est la mère d'Amour. »
Ce doux penser nourrit sa rêverie:
Son pied le guide, il marche et ne voit pas,
Qu'il va foulant une plaine fleurie,
Jardin magique, ouvert devant ses pas.
D'un air distrait, tandis qu'il se promène,
Un chœur d'oiseaux frappe, éveille ses sens;
Du milieu d'eux, invisible syrène,
Une déesse applaudit leurs accens,
Et, de ces mots, fait retentir la plaine:

« Aimez, aimez dans l'âge des amours:
  L'Amour punit un cœur rebelle.
  » Qui n'aima point dans ses beaux jours,
» Dans ses vieux ans, adore une cruelle;
  » Aimez dans l'âge des amours.

» Les noirs chagrins entourent la richesse;
» Le sombre ennui siége avec la sagesse.

» Aimez, aimez dans l'âge des amours:
  » L'Amour punit un cœur rebelle.
  » Qui n'aima point dans ses beaux jours,
» Dans ses vieux ans, adore une cruelle;
  » Aimez dans l'âge des amours. »

La volupté dans son âme se glisse:
Eh! quel est donc ce magique séjour?
Son œil surpris s'égare avec délice
Sur ces jardins, ouvrage de l'Amour.
Tous les trésors dont ce bosquet abonde
Sont par ce dieu créés et reproduits:
Sa flamme errante est la sève féconde
Qui régénère et les fleurs et les fruits.
L'amour heureux, ainsi que la verdure,
N'est point flétri par le souffle du temps
Jamais l'hiver n'y frappe la nature,
L'ennui jamais n'y poursuit les amans.

Déjà Pâris voit un essaim volage
D'enfans ailés, conduits par les Désirs,
Se disperser, et d'ombrage en ombrage
Donner partout le signal des plaisirs.
Armé d'un arc, sentinelle sévère,
L'un d'eux, placé près d'un riant berceau,
Défend l'entrée à la pudeur austère;
Modeste amour, l'autre, de son bandeau,
Couvre un amant, surpris sur la fougère.
Du haut d'un pin, plongeant un œil secret
Dans l'épaisseur d'une haute bruyère,
Le plus malin, spectateur indiscret,
Compte ses doigts, et sourit à son frère.
Mais tout à coup un cri se fait ouïr,
Pâris se trouble... O prince, oses-tu croire
Que dans ces lieux la beauté peut gémir?
Ce cri plaintif est un cri de victoire,
Et la douleur annonce le plaisir.
Vois s'élancer cette nymphe ingénue,
Surprise au bain; honteuse d'être nue,
Elle veut fuir, l'amant vole à son tour,
Sous les berceaux la poursuit, ou la guette:
La belle enfin, après un long détour,
Tombe, et l'amant croit devoir sa défaite
A la faiblesse, il la doit à l'amour.
Une autre amante, encor simple et timide,
Croit demeurer cachée au fond des eaux;
Vaine espérance! élancé dans les flots,

L'amant la suit, perce le voile humide,
Et le plaisir agite les roseaux.
Que de refus, vaincus par des promesses,
D'accens plaintifs, de cris voluptueux,
D'ardens baisers et de tendres caresses,
Font retentir ces bosquets amoureux !

« De quelle ardeur mon âme est enivrée !
» Suis-je, dit-il, aux jardins de Paphos ?
» Est-ce un prestige ? Est-ce un songe ?» A ces mots,
Un char rapide amène Cythérée.

Vénus descend en lui tendant la main,
Par un souris le pénètre et l'enflamme,
Et ce discours ironique et malin
Ajoute encore au trouble de son âme :
« Oui, dans Paphos te voilà transporté ;
» A tes regards d'autres ont pu, dit-elle,
» Faire briller les arts, la royauté ;
» Mais moi, Vénus, mais moi, faible immortelle,
» Qu'ai-je à promettre, et qu'ai-je mérité ?
» J'ai des attraits ; mais si l'on n'est que belle,
» Doit-on prétendre au prix de la beauté ?
» Vois : le Destin ne m'a donné pour trône
» Qu'un vert gazon, et des fleurs pour couronne ;
» Les seuls sujets qui daignent m'obéir,
» Sont les Plaisirs, dont l'essaim m'environne ;
» J'ai pour sagesse, hélas ! l'art de jouir.
» L'orgueil ici n'a rien qui l'intéresse ;
» Prince, ah ! sans doute il vaudrait mieux encor
» Veiller sans cesse autour d'un monceau d'or,
» Ou s'endormir au sein de la sagesse.
» Mais quoi ! tes yeux seraient-ils dessillés ?
» Ton cœur s'émeut, Pâris, ton cœur me nomme. »

« C'est peu, dit-il, c'est peu d'avoir la pomme ;
» Avec le prix, le juge est à vos pieds.
» Mais à son tour, ce juge téméraire
» Demande un prix, qu'il brûle d'obtenir.
» Ah ! le trépas sera-t-il son salaire ?
» De ses bienfaits, voulez-vous le punir ?
» Ne craignez point de trahir votre gloire ;
» Si vous servez mon amoureux désir,
» Pourrai-je encor survivre à ma victoire ?
» Trop faible, hélas ! je mourrai de plaisir... »

« Tant de faveurs, interrompt la déesse,
» Ont pu, sans crime, enfler ta vanité ;
» Va, je pardonne à la témérité,
» Mais j'attendais plus de délicatesse.
» Ah ! jouit-on d'une froide maîtresse ?
» Et voudrais-tu, si l'Amour t'a blessé,
» Que le tribut d'un cœur intéressé
» Devînt pour toi le prix de la tendresse ?
» Non, à tes vœux quand Vénus se rendrait,
» Toi-même ici tu prendrais sa réponse,
» Pour un aveu dicté par l'intérêt :
» Sur nos appas, que le juge prononce,
» L'amant bientôt entendra son arrêt. »

Des fleurs soudain effleurant la surface,
Le char s'élance, il emporte Vénus :
Et le Troyen, comme un songe qui passe,
Voit le bosquet fuir, décroître... il n'est plus.

CHANT QUATRIÈME.

Long-temps errant de merveille en merveille,
Dans son palais se retrouve Pâris :
D'un long sommeil on dirait qu'il s'éveille,
En répétant le discours de Cypris,
Qui retentit encore à son oreille.
Souffrira-t-elle un amour indiscret ?
Sa bouche a dit : « Que le juge prononce,
» L'amant bientôt entendra son arrêt. »
Mais quel est-il, cet arrêt qu'elle annonce ?
L'emploi du juge expire dès ce jour ;
Si de Vénus il couronne les charmes,
Vénus, demain, peut braver son amour ;
Souvent l'espoir dissipe ses alarmes,
La crainte, hélas ! le détruit à son tour.

Déjà l'enfant, qui commande aux dieux même :
Banni des cours (cet exil dure encor),
Vers les hameaux, avait pris son essor,
Les préférait au sceptre, au diadème,
Et n'y blessait qu'avec des flèches d'or.
Si quelquefois sa main faible et peu sûre
Lançait des traits à Pergame adressés,
Ces traits, dans l'air déjà presque émoussés,
Tombaient sans force, et frappaient sans blessure.
Au sein des bois, égaré dans ce jour,
Il poursuivait une jeune bergère,
Qui se flattait, toujours vive et légère,
Qu'en le fuyant, on échappe à l'Amour.
L'Amour l'atteint. D'une aile moins rapide,
Le dieu vainqueur retournait au hameau ;
Une beauté, près d'une onde limpide,
L'attire encor sous un prochain berceau ;
C'était Vénus. La sensible déesse
L'assied près d'elle : « Écoutez-moi, mon fils ; »
Sur ses genoux le flatte, le caresse,
Et l'agaçant avec un doux souris,

Par un baiser, réveille sa tendresse.
« Souffrirons-nous un si cruel mépris,
» Vous, dieu d'Amour, moi, puissante immortelle?
» Quand les destins désignent la plus belle,
» A votre mère on dispute le prix!
» On nomme un juge, il garde le silence!
» Le croira-t-on? aux yeux d'un homme, hélas!
» Il faut sans voile offrir tous mes appas!
» Je me soumets, et le juge balance!
» Nouveau délai, mon fils, affront nouveau:
» Il veut.... il ose.... » Un silence modeste
A sa rougeur laisse dire le reste;
L'Amour écoute, et rit sous son bandeau.

« On ose tout, quand l'amour est extrême,
» Reprit le dieu; quel crime a-t-il commis?
» Qu'a-t-il osé? prétendre à ce qu'il aime?
» A mes sujets cet orgueil est permis;
» Ce qu'il a fait, je l'aurais fait moi-même.
» Le prix déjà par son cœur est donné;
» Mais devait-il, renonçant au salaire,
» Faire un heureux, et vivre infortuné?
» Ah! des plaisirs soyez toujours la mère:
» J'ai vu Cypris quitter avec ardeur
» Des lits dorés, pour un lit de fougère;
» J'ai vu Cypris, moins vaine, moins sévère,
» Et bien plus sage, avec moins de pudeur.
» Pourquoi rougir d'une tendre faiblesse
» Pour un Troyen, votre juge en ce jour?
» Lorsqu'un mortel adore une déesse,
» L'homme s'efface, il est Dieu par l'amour.
» Votre rigueur, quand on vous rend les armes,
» Peut d'un amant faire un juge irrité;
» Eh! quoi, ce prix, mérité par vos charmes,
» Le perdrez-vous par votre cruauté?
» Ah! sur la terre, une divinité
» Peut savourer de nouvelles délices;
» Comme le ciel, elle a sa volupté.
» Eh! croyez-moi, par de tendres caprices,
» Trompez l'ennui de l'immortalité. »
Il dit; soudain, du pied frappant la terre,
Ce dieu s'enlève avec un ris malin,
D'un arc doré charge sa main légère,
Y place un trait.... Dieux! quel est son dessein?
Enfant cruel, blessera-t-il sa mère?
Oui, c'en est fait; Vénus brûle à son tour.
Mais le Troyen, moins volage en ce jour,
Doit s'enflammer, adorer sa conquête:
Le dieu trois fois, en planant sur sa tête,
Remplit son cœur d'espérance et d'amour.

En visitant les corbeilles de Flore,
Vénus rêvait (comme on rêve en aimant),
De fleur en fleur, un instinct qu'elle ignore
Guide ses pas vers ceux de son amant:
Deux cœurs épris se fuiraient vainement;
Sans le savoir, ils se cherchent encore.
Va, cours, Pâris; Vénus cueille des fleurs:
Préviens ses vœux, compose une guirlande,
Et sans nourrir d'impuissantes douleurs,
Porte à ses pieds tes vœux et ton offrande.
Il part, il vole. Aveugle dans son choix,
Il saisit tout; si sa main trop hâtée
Cueille une rose, elle en effeuille trois;
Impatient, il se trouble, et parfois,
Avec la fleur, la tige est emportée.
Seule, irritant l'œil jaloux de Pâris,
Tu n'iras point embellir ce qu'il aime,
Tendre anémone (1), où respire Adonis,
Où cet amant se survit à lui-même!

Près de Vénus, l'œil d'amour enflammé,
Avec ses fleurs, vainement il s'empresse;
Vénus le fuit: timide et désarmé,
Son cœur, hélas! redoute sa faiblesse;
L'heureux mortel, objet de sa tendresse,
Serait moins craint, s'il était moins aimé.

« Où fuyez-vous, insensible déesse,
» S'écria-t-il? cruelle, où fuyez-vous?
» Si le trépas doit frapper ma jeunesse,
» Ah! que du moins j'expire à vos genoux.
» Mère d'Amour, plaignez votre victime,
(Déjà Vénus a ralenti ses pas)
» Punissez-moi, j'adore vos appas,
» Je suis coupable, et je chéris mon crime.
» Mais le respect me maîtrise à son tour:
» Ce fol espoir qui nourrissait ma flamme,
» Le désir même est éteint dans mon âme:
» Tout m'abandonne, hélas! hors mon amour.
» Mais cet amour se condamne au silence;
» J'en jure ici par le dieu que j'encense,
» Par votre fils! votre amant satisfait
» Veut dans son cœur trouver sa jouissance:
» Ah! vous aimer, c'est jouir en effet. »

Vénus alors s'assied sur la verdure;
Et le Troyen, vers la belle élancé,
Vole à ses pieds, s'approche, se rassure,
Et peu fidèle au serment prononcé,
Par le désir, il est déjà parjure.

L'un des oiseaux, que Vénus a nourris,

(1) On sait qu'Adonis fut l'amant de Vénus, et fut métamorphosé en anémone.

Le dos chargé des couleurs de l'iris,
Vient étaler son plumage autour d'elle,
Prend son essor, et frémissant de l'aile,
Va se poser dans le sein de Cypris.
Tout est baisé; l'oiseau tendre et folâtre
Erre partout, roucoulant, becquetant,
Feint d'échapper, va, revient à l'instant,
Et de sa queue épanouit l'albâtre.
Souvent de l'aile il semble, amant jaloux,
Couver le sein de la belle déesse;
Souvent l'oiseau, baisé sur ses genoux,
De l'amant même alarme la tendresse.
Bannis l'effroi dont ton cœur est frappé,
Heureux amant, ton triomphe s'apprête;
Sous ce plumage, amour enveloppé,
A tes transports vient livrer ta conquête.
Le dieu malin, usant d'un doux loisir,
Et plus hardi par sa métamorphose,
En se jouant, la dispose au plaisir,
Et de son bec, dans ses lèvres de rose,
Fait circuler tous les feux du désir.
Dans tous ses sens il a porté l'ivresse :
Vénus entr'ouvre et referme sans cesse
Ses yeux chargés d'une humide vapeur;
Sa tête, faible, avec peine dressée,
Sur son amant se penche avec langueur,
S'appesantit, et retombe affaissée...
Des deux amans le rang est confondu,
Plus de barrière entre le ciel et l'homme,
Un frais nuage, autour d'eux étendu,
D'un or fluide a déjà fait un dôme,
Et cet arrêt dans l'air est entendu:
Pâris triomphe et Vénus a la pomme.
L'Écho frappé répond à cette voix;
Tous les amours invités par leur frère,
Volent sur l'heure, et vident son carquois;
Cent traits de feu décochés à la fois,
En se croisant, traversent l'hémisphère.
Tel, de nos rois quand le bras désarmé
Reçoit d'hymen les entraves fécondes,
Des mains de l'art, le salpêtre allumé,
Se divisant en flèches vagabondes,
Vole, et des cieux fend l'azur enflammé.
Vénus jouit; l'air, la terre et les ondes,
Des feux d'amour tout semble consumé.
Sous ses glaçons, la tremblante vieillesse
Retrouve encor la chaleur du printemps;
Un feu précoce enhardit la jeunesse,
Et les époux ressemblent aux amans.

Pâris renaît au sein de sa maîtresse;
Mais le bonheur dont ce prince a joui
S'est, à son gré, trop tôt évanoui,
Il veut sentir, prolonger son ivresse.
Contre son sein, de ses bras amoureux
Il presse encore le sein de son amante;
Brûlans soupirs, accens voluptueux,
Percent la nue autour d'eux vacillante,
Et de Vénus l'haleine caressante,
En s'exhalant, va parfumer les cieux.
De ses baisers il couvre l'immortelle,
Rien n'est voilé, tout l'invite à jouir;
Triste pudeur, sans toi Vénus est belle,
Sans toi Vénus rallume le désir.
« Ciel, dit Pâris, dans l'extase suprême!
» Amour! Vénus! doux moment... sort cruel!
» Que n'ai-je, ô Dieux!.... que ne suis-je immortel!
» Mais je le suis, je suis un dieu moi-même. »
Pâris se trompe; à regret apaisé,
Il sent bientôt une douce impuissance,
Calme propice, où le cœur reposé
Jouit encore après la jouissance.
Quand le plaisir quitte vos sens flétris,
Mortels blâsés, votre amour s'évapore;
Le désir reste aux amans bien épris,
Et le désir est un plaisir encore.

Mais tout à coup une douce langueur
Appesantit son humide paupière;
Son œil moins vif se ferme à la lumière,
Et du plaisir le sommeil est vainqueur :
Sommeil magique, où par d'heureux mensonges,
Vénus aussi prédisant à son tour,
Veut lui montrer, dans le miroir des songes,
Tous les plaisirs que lui garde l'amour.
Il voit déjà des nymphes bocagères,
Cheveux flottans, en habits de bergères,
Mêler en chœur et cadencer leurs pas;
Pâris les voit entrelacer leurs bras,
Et déployer des guirlandes légères;
Sous mille aspects toujours voluptueux,
Et s'agitant, les croiser, les étendre,
Et s'enlacer dans leurs mobiles nœuds,
Ou, sur leur tête, en voûte les suspendre.
Après la danse, on se disperse au loin;
Œnone reste; elle observe, examine,
Et tout à coup se croyant sans témoin,
Va se plonger dans une onde argentine.
Pâris a vu son modeste embarras :
Pâris a vu par degrés sa parure
Se disperser et joncher la verdure;
Un voile ôté lui rendait mille appas.
Brûlant d'amour, il s'élance après elle,
Tout doucement navigue entre deux eaux,
Et pour l'attendre, avide sentinelle,
Va s'embusquer au milieu des roseaux.

O nymphe, arrête! Inutile menace.
Vers son amant un dieu guide ses pas;
Sans le savoir, la nymphe est dans ses bras,
Et l'imprudente elle-même s'enlace.
Œnone alors jette un cri douloureux;
Mais par degrés cette voix si perçante
S'affaiblit, tombe, et bientôt languissante,
Meurt tout à coup en soupirs amoureux.

Un nouveau songe alors change la scène,
Et sur son aile il l'emporte aux climats
Où l'hyménée, au lit de Ménélas,
A fait naguère entrer la jeune Hélène.
Seule, en son lit, il la trouve à l'écart:
Un bras charmant, que le désir promène,
Hors de son lit, s'échappe par hasard,
Découvre un sein, où répandus sans art,
De longs cheveux dispersent leur ébène,
Et laisse en proie à l'avide regard
Un frais bouton, qui ne fleurit qu'à peine.
Par le sommeil, fermé languissamment
Son œil muet ne suit point son amant;
Mais sur son sein la volupté respire:
Un doux penser l'agite en ce moment,
Et sur sa bouche a placé le sourire.
Et quel souris? celui que vainement
Cherche l'époux, et qu'on donne à l'amant.
A ses transports le prince s'abandonne,
Lorsqu'une voix qui lui parle tout bas,
Lui dit: « Pâris, cours, vole dans ses bras,
» Mais souviens-toi que Vénus te la donne. »
Jaloux et fier d'un triomphe si beau,
Bientôt par lui la palme est emportée;
L'Hymen gémit à cet affront nouveau,
Baigne de pleurs sa couche dévastée,
Et tout honteux foule aux pieds son flambeau.

Ainsi Vénus, de plaisir et de gloire
Ouvre à Pâris un immense horizon;
Et cette image efface en sa mémoire
L'oracle affreux qu'a prononcé Junon.
Le sommeil fuit, avec lui tous les songes,
Mais le réveil eut bien sa volupté!
Il trouve encor Vénus à son côté;
Jamais peut-être, à de si doux mensonges.
Ne succéda si douce vérité.
« Tendre Vénus, divinité que j'aime,
» Allez, dit-il, je vole sur vos pas;
» Au Belveder j'irai bientôt moi-même
» Braver Junon, humilier Pallas;
» Là, votre amant, par un arrêt suprême,
» Doit couronner et venger vos appas.
» Dans tous les lieux que notre globe enserre,
» Qu'*à la plus belle* on dresse des autels,
» Et qu'elle règne au séjour du tonnerre.
» Les immortels commandent à la terre,
» Mais la beauté commande aux immortels. »
Il dit: la nue et s'entr'ouvre et s'exhale.
On se sépare; ils marchent au palais;
L'instant marqué s'envole, et leurs délais
Ont fait déjà trembler chaque rivale.
Vénus arrive; et le prince attendu,
Ivre à la fois d'orgueil et de tendresse,
Rentre, sourit à sa belle maîtresse,
Et ce sourire est un arrêt rendu.

« Dieux immortels! si par la voix d'un homme,
» Le sort, dit-il, doit décerner le prix;
» Dieux, écoutez: la pomme est à Cypris,
» Si la beauté doit emporter la pomme. »

Il dit à peine: et le prix est donné.
Junon, l'œil morne et le front consterné,
Frémit, menace et tonne en souveraine;
Pallas se tait; elle va, moins hautaine,
Dans son palais au deuil abandonné,
Cacher sa honte et fomenter sa haine.

Mais d'un coup d'œil, la mère des amours
Rend à Pâris l'espoir et l'allégresse;
Elle a juré de défendre ses jours;
Le dieu du Styx garantit sa promesse:
« J'obtiens le prix des mains de mon vainqueur;
» Et ce bienfait vivra dans ma mémoire.
» Ah! qu'il m'est doux, en un jour si flatteur,
» Que mon amant soit l'auteur de ma gloire!
» Crois que Vénus, qui te doit la victoire,
» Même à la pomme eût préféré ton cœur. »
Elle s'élance aux voûtes éternelles,
Trace dans l'air un sillon radieux;
L'Olympe s'ouvre; elle y rentre; et les dieux
Rendent hommage à la reine des belles.

LE LUXE.

ODE.

Europe, un Dieu puissant de sa clarté féconde
Embellit tes rians climats;
Surchargé des trésors qu'enfante un nouveau monde,
Il parcourt tes vastes états.
Du feu des diamans resplendit sa couronne;
Des mortels enchaînés le portent sur un trône,
Ombragé d'un dais fastueux;

La déesse aux cent voix annonce sa présence :
O peuples! dit-elle, il s'avance,
Courbez un front respectueux.

De l'abondance, ô toi, fils ingrat et perfide,
Père de la stérilité,
Luxe, je reconnais ton sourire homicide,
Ta pompeuse frivolité :
Le ciel arma tes mains d'un sceptre funéraire :
Toujours tes faux plaisirs, ta grandeur passagère,
Précèdent la honte et le deuil;
Tu tiens les malheureux courbés sous ta puissance,
Et tu fais naître l'indigence,
Pour l'immoler à ton orgueil.

Par toi, la volupté, dans le sein de nos villes,
Nourrit le germe des douleurs;
L'infortune à pas lents parcourt nos champs stériles,
Et les arrose de ses pleurs.
Flore exile Bacchus, Cérès fuit devant elle :
Le laboureur séduit, aux trésors de Cybèle
Préfère un regard de Plutus;
D'un art chéri long-temps il bannit la mémoire;
Nos dédains ont flétri sa gloire,
Le malheur éteint ses vertus.

C'en est fait, il s'arrache au sein qui le fit naître,
Et dans les murs de Sybaris,
Il épuise, orgueilleux de ramper sous un maître,
La coupe amère du mépris.
Bientôt, de crime en crime, il touche à l'opulence,
Il l'atteint; et déjà son aveugle insolence
L'égare en de hardis projets;
Il va d'un nom fameux étayer son audace,
Et son or annoblit sa race,
Que déshonorent ses forfaits.

La guerre, des enfers implacable ministre,
Ne masque jamais sa fureur;
Avant de nous frapper, son visage sinistre
Nous avertit par la terreur :
Plus dangereux, le luxe attache l'œil avide,
Et par le vain éclat de sa gloire perfide,
Séduit et le peuple et les grands;
Tel l'éclair imposteur, que le nuage enserre,
Brille, avant-coureur du tonnerre,
Qui porte la mort dans ses flancs.

Impudique beauté, l'une, à prix d'innocence,
Achète un faste criminel;
L'autre a désavoué l'auteur de sa naissance,
Et rougit du nom paternel;
Perfide envers l'état, cruel envers lui-même,
Ici, le jeune époux, d'une épouse qu'il aime
Redoute la fécondité;
Là, d'un vœu sacrilége esclave involontaire,
La fille, maudissant le père,
Cherche en mourant la liberté.

Le guerrier fastueux, que le myrte couronne,
Pour les chaînes fut réservé;
Que peut un Adonis dans les champs de Bellone?
Que peut un soldat énervé?
Du brillant Darius la perte est assurée :
Ce n'est qu'une victime, au dieu Mars consacrée,
Qui marche avec pompe à l'autel;
Vainement Annibal fut long-temps invincible :
A Cannes, c'est un dieu terrible,
C'est à Capoue un vil mortel.

Arrête, homme insensé! quelle fureur t'égare?
Peux-tu, cherchant de vains métaux,
Fuir la clarté du jour, et voisin du Ténare,
Errer vivant dans des tombeaux?
A travers mille morts, d'abîmes en abîmes,
Nous allons arracher l'auteur de tous les crimes,
L'or, qui s'écoule de nos mains;
Et dédaignant toujours la terre et ses largesses,
Nous foulons aux pieds les richesses
Que Cérès prodigue aux humains.

O mère des vertus, divine agriculture,
Douce compagne de la paix!
Ton culte indépendant rend l'homme à la nature;
Tu nous dispenses ses bienfaits.
Seule tu peux bannir la discorde et la guerre;
Et si le roi des dieux habitait sur la terre,
Il t'immolerait ses grandeurs;
Tes mains détacheraient son triste diadême,
Et près du soc de Triptolême,
Dormiraient ses foudres vengeurs.

Mais quel cri douloureux, quelle voix lamentable
Interrompt mes faibles accens?
Quel colosse meurtri, quel géant formidable,
D'horreur a glacé tous mes sens?
Entouré d'étendards fracassés par la foudre,
Il marche : un aigle altier, sur des faisceaux en poudre,
Tombe mourant à ses côtés;
Son cri lent est semblable aux clameurs d'un fantôme;
Ce colosse est l'antique Rome
Il parle, mortels, écoutez :

« Sous le fer des vainqueurs, c'en est fait, je succombe,
» Peuples, mon flanc est épuisé.
» De mon trône écroulé, je descends dans la tombe;

» Le sceptre du monde est brisé.
» Cette voix, presqu'éteinte, a fait trembler la terre;
» Ce bras, faible aujourd'hui, noirci par mon tonnerre,
» Enchaînait d'immenses états;
» Et ces pieds énervés, dispersant les couronnes
» Jadis écrasaient sur leurs trônes
» Le front courbé des potentats.

» L'esclavage volait de l'un à l'autre pôle,
» Sur les peuples que je frappais :
» Au bout de l'univers, du haut du capitole,
» J'envoyais la guerre ou la paix;
» Quand un monstre, échappé des bords asiatiques,
» Vint souffler dans mon sein ses vapeurs frénétiques;
» Peuples, je languis dans ses fers :
» Un poison destructeur circule dans mes veines;
» Le luxe va briser vos chaînes,
» Le luxe a vengé l'univers. »

Le fantôme se tait; de ses clameurs funèbres
La voûte des airs retentit;
Enseveli bientôt sous d'épaisses ténèbres,
Son œil éteint s'appesantit.
La mort vole, l'embrasse, en rugissant de joie;
Elle ébranle, renverse et déchire sa proie;
Ses membres au loin sont semés,
Et noyé dans son sang, privé de sépulture,
Son corps est déjà la pâture
De mille vautours affamés.

Jouet des mêmes flots, où ta nef s'abandonne,
O France, crains le même écueil.
L'olive, le laurier ombrage en vain ton trône;
Ton trône gît sur un cercueil.
Crains un luxe imposteur : d'abord utile et sage,
Il semble, humanisant une horde sauvage,
Féconder ses stériles bords;
Bientôt cruel tyran, du peuple qui l'adore,
Il anéantit, il dévore
Et ses vertus et ses trésors.

LE CONSUL VILLARS (1).

POËME.

—

Toi, sans qui pour jamais, dans l'ombre de l'oubli,
Le nom des demi-dieux serait enseveli,
Muse, cueille un laurier, dont l'éternel feuillage
Puisse, au front d'un mortel, refleurir d'âge en âge;
Vole et viens couronner le sensible Villars.
Sans arborer jamais de sanglans étendards,
Il osa, prodiguant sa fortune et sa vie,
Résister à son roi, pour sauver sa patrie.

Long-temps le fanatisme embrasant nos climats,
Avait livré la France au démon des combats,
Quand, s'armant à la fin d'une amitié perfide,
Charles (2), qu'empoisonnait une reine homicide,
Aux enfans de Calvin feignit de pardonner,
Et leur tendit les bras pour les assassiner.
Déjà l'ordre du prince a proscrit l'hérétique;
Dans l'ombre de la nuit, partout le fanatique
Doit prendre sur l'autel des poignards consacrés,
Pour offrir à son Dieu ses frères massacrés.

O Nîmes, lieux chéris, où ma faible paupière,
Pour la première fois s'ouvrit à la lumière !
Quoi, depuis tant d'hivers, abreuvé de ton sang,
Le fanatisme encor va déchirer ton flanc!
Le généreux Villars, ce consul tutélaire,
A-t-il en vain pour toi des entrailles de père?
A cet ordre fatal, il recule d'effroi :
Dois-je, en obéissant, déshonorer mon roi?
Dit-il; roi malheureux, que la vengeance égare!
S'il faut être en ce jour ou rebelle ou barbare,
Dois-je au sein de son peuple enfoncer le couteau,
Et, pour vivre en sujet, m'ériger en bourreau?
Non; s'il lui faut du sang, qu'il m'envoie au supplice;
Je serai sa victime, et non pas son complice.

Il rassemble aussitôt et sectaire et romain;
Mais, avant d'annoncer cet arrêt inhumain,
Il veut, par les ressorts d'une sage éloquence,
Éteindre en tous les cœurs la soif de la vengeance :
« Citoyens, leur dit-il, ô mes concitoyens!
» Nous verra-t-on sans cesse, homicides chrétiens,
» Armer la piété, la changer en furie?
» Quoi! la religion prescrit la barbarie!
» Ne peut-elle, excusant ou plaignant nos erreurs,
» Diviser nos esprits, sans désunir nos cœurs?
» Et toujours de nos maux artisans déplorables,
» Serons-nous à la fois malheureux et coupables?
» A peine, dans nos murs nos pas ont effacé
» Les vestiges du sang que nous avons versé.

(1) Quand l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemi arriva dans Nîmes, Villars, l'un des consuls de cette ville, loin de le faire exécuter, rassembla les deux partis et les exhorta à la concorde. Ce trait sublime est peu connu, et m'a paru digne de l'être. Je crois que Villars doit être distingué, même parmi ceux de ses contemporains que des refus magnanimes dans les mêmes circonstances ont justement immortalisés.

(2) Charles IX.

» Nos champs fument encore du meurtre de nos frères ;
» A peine ils sont éteints les flambeaux funéraires
» Qui suivaient au cercueil leurs restes en lambeaux ;
» Leur cendre est tiède encore au sein de leurs tombeaux ;
» Ah ! de ces jours d'horreur l'image retracée
» Revient en ce moment effrayer ma pensée.
» Je vois les deux partis opprimés, oppresseurs,
» Au nom d'un Dieu de paix, signaler leurs fureurs ;
» Des prêtres attacher, par un zèle perfide,
» La couronne des saints au front de l'homicide :
» L'ami, le glaive en main, fondre sur son ami ;
» Le frère, sur le frère en son lit endormi ;
» Le fils, pour apaiser la céleste colère,
» Offrir sur les autels la tête de son père ;
» Et partout les humains, victimes ou bourreaux,
» Étonner les enfers par des crimes nouveaux ;
» Je vois (nuit de douleur, nuit sombre et désastreuse !)
» D'un puits (1) vaste et profond l'enceinte caverneuse
» Comblée en un moment de mourans entassés,
» Et le sang, qui jaillit des cadavres pressés,
» Sur les bords, à grands flots, couler et se répandre.
» O crime ! ô nos neveux, vous ne pourrez l'entendre,
» Sans qu'un torrent de pleurs obscurcisse vos yeux !
» Sans maudire cent fois vos féroces aïeux !
» Eh ! quel homme eut jamais le droit d'être barbare ?
» Si l'un des deux partis et s'aveugle et s'égare,
» Inhumains, si ses yeux refusent de s'ouvrir,
» Parlez, qui vous donna le droit de le punir ?
» Répondez-vous au ciel des erreurs de la terre ?
» Aveugle intolérant, l'arbitre du tonnerre,
» Dieu souffre l'hérétique ; il est moins irrité
» Par son aveuglement que par ta cruauté.
» Penses-tu qu'à l'erreur il préfère le crime ?
» Et ta foi rendra-t-elle un forfait légitime ?
» Que dis-je ? crains le ciel, que tu crois protéger,
» Tu méconnais ton Dieu, si tu veux le venger.
» Oui, j'en atteste ici sa loi que je révère,
» Quiconque aime son Dieu, chérit toujours son frère.
» O mes concitoyens ! quoi ! de saintes fureurs,
» A cette volupté pourraient fermer vos cœurs ?
» Vous pourriez, de vos maux devenus les complices,
» D'un amour fraternel ignorer les délices ?
» Non ; de vos yeux, amis, je vois couler des pleurs ;
» Un remords vertueux est entré dans vos cœurs ;
» C'est Dieu qui fait parler la voix de la nature ;
» Jurez tous à ce Dieu qui punit le parjure,
» Que la religion, par un zèle inhumain,
» Ne vous mettra jamais les armes à la main,
» Et qu'on ne verra plus, dans l'enceinte où nous sommes,
» Le chrétien, pour son Dieu, verser le sang des hommes.»

(1) Ce puits comblé de morts est un fait attesté par l'histoire et par la tradition.

Des cris frappent les airs ; il s'arrête, et soudain
Les enfans réunis de Rome et de Calvin
Lèvent les mains au ciel vers l'arbitre suprême,
Et prenant à témoin ce Dieu, Villars lui-même,
Abjurent les fureurs d'un zèle intolérant,
Dans les bras l'un de l'autre, ils courent en pleurant ;
La voûte retentit des noms d'ami, de frère ;
Tous les cœurs pénétrés d'un remords salutaire,
Ont juré de s'aimer ; et leurs tendres sermens
Trois fois sont confirmés par leurs embrassemens.
Le vertueux Villars contemple son ouvrage,
Et les pleurs cependant inondent son visage :
« Quel spectacle, dit-il, ô mes concitoyens !
» Je reconnais vos cœurs et français et chrétiens.
» Dieu reçoit vos sermens ! mais combien sa colère
» A d'un emploi funeste armé mon ministère !
» Cette heureuse amitié, qui vient de vous unir,
» Ces doux épanchemens, je dois vous en punir ;
» Et, brisant à jamais le nœud qui vous enchaîne,
» Abandonner vos cœurs aux tourmens de la haine.
» Le monarque séduit s'est armé contre vous ;
» Voici l'arrêt fatal qu'a lancé son courroux :
» Il faut, quand le sommeil, conduit par la nuit sombre,
» Tiendra le calviniste enfermé dans son ombre ;
» Que femme, enfant, vieillard, par nous assassinés...
» Vous frémissez, amis, et vos cœurs indignés...
» Non, vous ne serez point criminels et parjures ;
» Vous n'irez point, ardens à rouvrir vos blessures,
» Offrir à votre roi le sang de ses sujets.
» Lui-même, détestant ses barbares projets,
» Vous punirait bientôt de votre obéissance ;
» Mais il est votre roi, respectez sa puissance ;
» Son crime est une erreur, un père malheureux,
» En immolant ses fils, est plus à plaindre qu'eux.
» Peuple, chacun de vous lui doit un cœur fidèle ;
» Mais moi, qu'à ses desseins rebelle, il éprouve
» Moi, qui veux épargner, en éludant sa loi,
» Des maux à mon pays, un forfait à mon roi,
» J'attendrai son arrêt ; et s'il me sacrifie,
» Amis, je meurs content, j'ai sauvé ma patrie. »

Il dit. Vers ses foyers il s'avance en vainqueur ;
Tout un peuple le suit : jamais triomphateur
D'une si noble pompe a-t-il reçu l'hommage ?
Son nom, béni cent fois, vole sur son passage.
Ce ne sont plus ces cœurs avides de forfaits ;
Tous ces concitoyens ne forment désormais
Qu'une religion auguste et volontaire,
Qu'une famille enfin dont Villars est le père.
Il voit le fanatisme à ses pieds abattu.
Sur le cœur des humains, que ne peut la vertu ?
Un seul homme, à son gré, maîtrise un peuple immense,
La nuit vient, l'heure sonne, et tandis que la France

Voit ses enfans contre elle aiguiser leurs poignards,
Tandis que son sang coule autour de tes remparts,
Nîmes, tes citoyens reposent sans alarmes;
La paix veille sur eux : le tumulte des armes,
Le bruit et les clameurs respectent leur sommeil,
Et la sécurité préside à leur réveil.
Nîmes, de ton héros conserve la mémoire;
Villars fit ton bonheur, il fait encor ta gloire.
Puisse son nom fameux, tant que vivra le tien,
Enfler d'un juste orgueil ton dernier citoyen!

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME I.

Un roi surprit un orgueilleux prélat:
Un superbe coursier portait son éminence;
Et sa fastueuse opulence
Du prince même éclipsait tout l'éclat.
« Prélat, dit le monarque, ou l'histoire nous trompe,
Ou le luxe ornait moins tous vos prédécesseurs.
—Sire, répond l'évêque, ils avaient moins de pompe,
Lorsque les rois étaient pasteurs. »

ÉPIGRAMME II.

Un vendredi, le frère Polycarpe
Au prieur vint se présenter :
Ne mangez pas, dit-il, de cette carpe;
Hier, avec du lard, je la vis apprêter.
L'ardent prieur, que ce discours chagrine,
Lui jetant un sombre regard :
« Morbleu, dit-il, maudit bavard!
Qu'alliez-vous faire à la cuisine? »

ÉPIGRAMME III.

Au pauvre Jean prochaine bastonnade
Était promise; il n'allait qu'à tâtons,
Il ne rêvait, ne voyait que bâtons;
Tous les recoins cachaient quelque embuscade.
Bâtons un jour, s'escrimant sur sa peau,
Firent beau bruit; mais Jean, loin de se plaindre :
« Ah! bon, dit-il, rajustant son manteau,
Dieu soit béni! je n'ai plus rien à craindre. »

ÉPIGRAMME IV.

CONTRE UN HOMME LAID QUI SE CROYAIT BEAU.

Il est certain ruisseau, miroir trop peu flatteur,
Qui peint aux yeux, sans artifice,
Et les attraits et la laideur :
Fuis ce miroir; en s'y voyant, Narcisse
Mourut d'amour, tu mourrais de frayeur.

ÉPIGRAMME V.

CONTRE UN MAUVAIS PRÉDICATEUR QUI PRÊCHAIT LA PASSION.

O prêcheur éternel, moraliste ignorant!
Achève, achève donc ta larmoyante histoire;
Veux-tu me voir d'ennui sur mon siége expirant?
Tu prêches à la fois, dans ta morgue oratoire,
La passion du Dieu mourant,
Et celle de ton auditoire.

ÉPÎTRE A M. DE***.

Quoi! de la beauté qui te plaît
Tu vas marchander la tendresse!
A prix d'argent, c'en est donc fait,
Tu veux avoir une maîtresse!
Tu l'auras, chasse ton ennui;
Mais crois-tu jouir auprès d'elle
L'or, qui te la livre aujourd'hui,
Demain va la rendre infidèle.
Peut-être épris de sa beauté,
Tu suffiras par tes largesses
Aux besoins de sa vanité;
Mais ceux du cœur, t'est-tu flatté
D'y suffire par tes richesses?
Les voluptés suivront ses pas;
Mais ces plaisirs involontaires
Pour elle seront sans appas;
Elle volera dans tes bras,
Comme l'on court à ses affaires.
Ses faveurs seront mensongères;
Tu n'enflammeras point ses sens;
Il est des amours inconstans;
Il n'en est point de mercenaires.

Ah! plutôt, va, cours humblement
Tomber aux pieds d'une bergère;
Ouvre ton cœur au sentiment:
Si tu veux jouir, songe à plaire,
Si tu veux plaire, sois amant.
Que ton âme cherche la sienne;
Crains et désire tour à tour;
Allume sa flamme à la tienne;
L'amour est le prix de l'amour.
Quand sa pudeur rendra les armes,
Tu sentiras mieux ton bonheur,
Si tu l'as payé de tes larmes;
Pourquoi veux-tu flétrir son cœur,
Avant de jouir de ses charmes?
Bien fou l'homme qui veut régner
Sur un cœur dont il fait emplette!
Ce cœur, qu'il aurait pu gagner,
N'est plus à lui, dès qu'il l'achète.

CONTES.

CONTE PREMIER.

LA DAME ET SON CHIEN.

Si chez les animaux, par la métempsycose,
Il fallait un jour m'enrôler,
Comme l'un d'eux, ou ramper, ou voler,
Et qu'à mon gré se fît la chose;
Du perroquet babillard
Je n'envîrai point le plumage,
Ni le bel esprit du renard,
Ni la force du tigre, ou du fier léopard,
Ni l'œil du sphinx, ni le ramage
Du rossignol; je ne serais
Ni le phénix de mémoire immortelle,
Ni le prince des airs, ni le roi des forêts;
Mais le petit chien d'une belle.
Quel rang est plus doux ici-bas?
Sa maîtresse, avec complaisance,
Le fait, la nuit, reposer dans ses bras;
Il voit.... et que ne voit-il pas?
Jamais la belle, en sa présence,
Ne cherche à voiler ses appas;
Car il a le bonheur d'être sans conséquence.
Le matin, frais et reposé,
Quand, les rideaux tirés, le jour commence à luire,
On le réveille, et, même avant de lire
Les billets doux, il est baisé.
Il faut, à ses côtés si l'amour vous appelle,
Être agréé par lui, pour réussir près d'elle.
C'est l'étiquette; son amant
Doit avoir dit qu'il est charmant,
Avant d'oser lui dire qu'elle est belle.
Mais sur ce point, c'est discourir assez,
Et même trop. Ça, muse, au fait, sans plus attendre.
L'un de ces bienfaiteurs, Titon, gai, vif et tendre,
Ne fut pas des moins caressés.
Il eut presqu'en entier le cœur de sa maîtresse;
Je dis presqu'en entier; Damon
Eut quelque part à sa tendresse,
Car il faut bien aimer, soit par goût, soit par ton.
Enfin Chloé (c'est ainsi qu'on l'appelle)
Eût pour le fortuné Titon,
Cédé l'amant le plus fidèle.
Un merveilleux dira : Passe pour un époux;
Mais un amant, belles, y pensez-vous?
Ce goût fut aperçu de tout son domestique,
Et surtout d'un certain Jeanot;
Ce Jeanot-là, dit-on, avait tout l'air d'un sot;
Mais son air niais et rustique
Cachait un fin matois. Chez elle encor nouveau,
Le drôle, fin sous le manteau,
Affectait pour Titon une humble complaisance;
Dès qu'il le rencontrait, il ôtait son chapeau,
Et soudain grande révérence.
Mais il se gardait bien de prendre un ton railleur:
Il dit un soir, d'un air de bonhomie:
« A quelle heure demain, madame, je vous prie,
Faudra-t-il entrer chez monsieur?
— Chez qui, monsieur? dit-elle avec surprise.
— Mais chez Titon.—Quoi, c'est ce monsieur-là! »
Et de rire de sa bêtise;
Ah! le bon Jeanot que voilà!
Mais un beau jour enfin, Chloé, d'un ton colère,
Grondait sur le café : « Jeanot, y pense-t-on?
Il était fort mauvais, qu'on songe à le mieux faire.
— Mauvais, madame! eh! mais, Titon
En a pris cependant, et l'a trouvé fort bon.
— Mais voyez ce butor! quelle épaisse ignorance!
Le sot! s'écria-t-elle! eh! quoi!
Il ne se forme point. Entre une bête et moi,
Il est peut-être un peu de différence.
—Une bête, dit-il! ce Titon si fêté!
Pour qui madame enfin montre autant de bonté,
Qu'une mère en a pour sa fille!
Pardon, madame, en vérité,
Je le croyais de la famille. »

CONTE II.

LA BALANCE, OU LE DIABLE PUNI.

De l'autre monde, un mort voit-il encore
Ce qui se passe en celui-ci?
Comme bien d'autres, je l'ignore;
Mais je voudrais que cela fût ainsi.
Ce vieux martyr de l'avarice,
Qui souffrit, chargé d'or, et la soif et la faim,
Verrait son fils verser à pleine main
Cet or, jadis sa joie, aujourd'hui son supplice.
Le prince vertueux, dont les sages bienfaits,
Même après son trépas, consolent sa patrie,
S'amuserait dans l'autre vie
A compter ici-bas les heureux qu'il a faits.
Quel paradis! qu'il est digne d'envie!
Si tel est leur destin, que le tien, cher Piron,
Doit être heureux! tu vois partout la gloire
Avec éclat faire voler ton nom,
Et les gens vertueux adorer ta mémoire.
Peut-être en ce moment regardant ici-bas,
Ton amitié, du haut de la voûte immortelle,
M'observe... Ah! ce coup d'œil ne m'alarmerait pas;
Va, je te suis toujours fidèle.
J'ai payé mon tribut de pleurs,
Quand la mort sur tes yeux répandit ses ténèbres,
Et ma muse, en habits funèbres,
Vint sur ta tombe exhaler ses douleurs.
Daigne sourire à ce nouvel hommage;
Permets que ton nom protecteur
Vienne parer ce léger badinage:
D'un fait assez plaisant je veux tracer l'image:
Que n'as-tu pu toi-même en être le conteur!
Comme ton rire de candeur
Eût sans peine égayé l'ouvrage
Ce n'est point ce souris, connu seul aujourd'hui,
Dans les murs qu'arrose la Seine;
Ce souris languissant, qui, voisin de l'ennui,
Sur nos lèvres qu'il touche à peine,
Meurt, sans laisser nul vestige après lui;
C'est ce rire qui se déploie,
Qui de l'âme échappé, rend le front radieux,
Et sur la bouche et dans les yeux,
Laisse encore après lui quelques rayons de joie.
Ce rire fut le tien. Aussi ton Apollon,
Indépendant, ami de la nature,
Garde par là certain air de roture,
Qui ne plaît guère aux amis du bon ton.
Le bon ton! Mais dis-moi, sais-tu par aventure
Quel dieu Paris adore sous ce nom?
C'est lui qui fit périr notre gaîté folâtre;
Lui qui ride nos fronts, quinze ou vingt ans plus tôt;
C'est par lui qu'une muse attriste au premier mot;
C'est par lui qu'on bâille au théâtre.
Mais alte-là! Piron, je m'aperçoi
Que je m'oublie, en causant avec toi;
Au fait. Un saint par sa fenêtre,
Vit un diable... Et comment le distinguer là bas,
Car sous le masque il devait être?
Amis, les yeux d'un saint ne s'y méprennent pas;
Tandis que nous, mondains, nous voyons sur nos pas
Tant de diables, sans les connaître!

Celui-ci trottait et courait:
De quelque grand dessein il semblait se repaître;
Le saint l'appelle; on sait lorsqu'un diable paraît,
Qu'un saint peut lui parler en maître;
Ne me chicanez pas, lecteur; tels sont ses droits.
Le diable, au cri du saint, secoue en vain la tête:
Il cherche à s'esquiver; un second cri l'arrête.
Holà! hé! venez-vous?... Vous avez vu parfois,
Lorsqu'un maître en colère appelle à haute voix
Son chien pour le fouetter, comme à cette menace
Le chien, sur quatre pieds tremblans,
Ventre à terre et l'oreille basse,
Vers son maître arrive à pas lents?
Tel obéit, jurant entre ses dents,
Le diable, qui soudain, pour être plus agile,
Se fait oiseau, s'élance, et va, d'un air docile,
Se poser sur le doigt du saint.

Humblement alors il se plaint
Au saint, qui ne l'écoute guères;
Lui dit qu'il n'a que peu d'instans;
Que c'est bien mal prendre son temps,
Qu'il lui fait manquer ses affaires.
Le saint l'interrompt: « Réponds-moi:
Où cours-tu de ce pas?—Un roi du voisinage
Va rendre l'âme. — Ah! bon! j'entends. Et toi,
Tu vas tâcher de la rafler, je gage.
—Oui, c'est cela.—Mon cher diable, je croi,
Vous en serez pour les frais du voyage.
Quoi qu'il en soit, allez; mais après son trépas,
Vous viendrez sur-le-champ m'en donner des nouvelles;
Entendez-vous! n'y manquez pas. »

Le diable alors, en déployant ses ailes,
Fuit comme un trait emporté par les vents,
Et disparaît. Après quelques momens,
Étant encore à sa fenêtre,
Le saint vit le diable paraître,
Mais tout défait, morne, abattu;

Il voulait fuir encore, il détournait la tête;
Mais le saint de crier: « Hem? allons-donc? viens-tu? »
A sa voix, le diable s'arrête.
Se voyant forcé d'obéir,
Tout en grondant, il vient subir
Un nouvel interrogatoire:
« D'où viens-tu? réponds? — Eh! je vien,...
Je viens de chez ce roi. — Bon! il est mort? eh bien?
Que s'est-il passé là? conte-moi cette histoire;
Détaille-moi bien tout cela.
— Je suis furieux, dit le diable!
— En vérité, cela n'est pas croyable.

— J'arrive; Michel était là.
Il devait plaider pour le prince;
Moi, contre. Il a d'abord cité
Et mis dans la balance un acte d'équité,
Le salut de mainte province;
De son épargne un peuple soulagé;
L'impôt de l'état allégé;
Une guerre évitée un jour par sa prudence;
Contre l'homme puissant, le faible protégé;
Sa prompte exactitude à punir la licence,
Et plus d'un innocent vengé.
Tout cela, mis dans la balance,
Faisait un poids. De mon côté,
J'oppose alors plusieurs genres de crimes:
Des attentats contre la liberté,
Bien des guerres illégitimes;
De perfides conseils reçus avidement,
De sages leçons rebutées;
Des vices payés largement,
Et des vertus persécutées.
Et je ne plaidais pas en vain;
Je voyais, par degré, descendre mon bassin,
Et celui de Michel remonter à mesure.
J'ajoute alors mainte imposture,
Des traités captieux; tant, que tous deux enfin
Sont de niveau. Je joins des dépenses outrées,
Des familles déshonorées;
Et mon bassin perd aussitôt
Un peu d'équilibre. Tout haut
J'allais soudain chanter victoire;
Quand Michel a pris à deux mains
Un gros paquet de parchemins;
(Vit-on jamais une action si noire?)
C'était là les titres écrits
De trente moines, bien nourris,
Qu'avait fondés le prince. Il prend son temps, s'avance;
D'un peu haut, son paquet soudain
Très-lourdement tombe dans la balance,
Et je vois en l'air mon bassin.
Après cela Michel s'écrie:
A moi l'âme! Et l'âme et Michel,
A ma barbe montent au ciel:
Que dites-vous de la supercherie?
— L'âme a bien fait de s'envoler,
Reprit le saint; mais c'est l'échapper belle.
Lors plus joyeux, il lui permit d'aller
A Belzébut en porter la nouvelle.
Il le voit aussitôt partir d'un air fâché,
Pour regagner le sombre gîte;
Et dans son bénitier il va plonger bien vite
Le doigt que le diable a touché.

CONTE III.

QUI A JOUÉ JOUERA.

—

Au jeu d'amour, un officier naguère
Trop assidu, perdait son embonpoint,
Dépérissait, et souvent sur ce point,
Certain docteur, ami du militaire,
Le sermonnait: « Vous ne m'en croyez point,
Ce goût vous tue; il faut vous en défaire.
— Mais quoi! docteur, faut-il absolument,
Dit l'officier, m'en sevrer pour la vie?
— Pour toujours! non; ce n'est pas mon envie;
Mais il faudrait en user sobrement.
Vous y courez, tant que le jeu vous flatte;
Voilà le mal: tout calculé, je dois
Par mois, au plus, vous l'accorder trois fois.
— Trois fois, dit-il, ah! mon cher Hippocrate,
S'il vous plaisait de m'avancer le mois? »

CONTE IV.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

—

D'amour un jeune candidat,
Qui des premiers désirs sentait l'inquiétude,
(Nous avons tous passé par ce pénible état)
Maudissait de son lit la triste solitude,
Et trouvait que le célibat
Était le métier le plus rude
Qu'on pût choisir. Le petit scélérat,
Un jour surtout, faisait le diable à quatre:
« Me voilà, disait-il, un homme fait, je croi;
Pourquoi suis-je garçon? pourquoi?
Mariez-moi, mon oncle, ou... battez-moi.
— Mon neveu, j'aime mieux vous battre,

Dit l'oncle d'un air grave : eh ! mon cher, au menton
Tu n'as encor que le premier coton,
Et tu veux une femme ? Ah ! crois-moi ; l'on se lasse
De tels joujoux en peu de temps :
Regarde-moi : je n'ai que soixante ans,
Et tu vois pourtant ; je m'en passe.
Fais comme moi. » Je dois vous dire ici,
Que le vieillard qui sermonnait ainsi
Avait une Laïs en ville :
C'était un procureur, d'ailleurs assez habile.
Il craignait tant l'éclat, qu'amant toujours sans bruit,
Inconnu presqu'à sa maîtresse,
Dans deux appartemens il la logeait sans cesse,
Le jour dans l'un, et dans l'autre, la nuit.

Tous les soirs, la belle discrète
(On la nommait Clarice) allait assidûment
Dans ce dernier appartement,
Où bientôt le vieillard se rendait en cachette.
Ce n'était pas l'unique soin
Qu'il se donnât pour n'avoir nul témoin
De ses amours. Sitôt que sans escorte
Il arrivait en bas, caché sous son manteau,
Des doigts il cherchait un anneau,
Caché dans la muraille, à côté de la porte.
Cet anneau, par un fil qui finement conduit
Suivait au sein du mur une route secrète,
Ébranlait certaine sonnette,
Qui ne rendait qu'un petit bruit
Au chevet de la belle. Elle était fort alerte ;
A ce bruit que nul n'entendait,
Sans lumière elle descendait,
Et la porte à peine entr'ouverte,
Tous deux montaient à petits pas,
Sans dire mot, ou se parlant tout bas ;
Puis entrés dans leur chambre, et toujours sans chandelle,
Ils faisaient.... ou ne faisaient pas
Ce qu'un amant fait auprès de sa belle.

Therville un jour aussi de son côté,
(C'est le nom du neveu) fit choix d'une maîtresse ;
Mais, sans le sacrement, la sévère beauté
Jura de n'accorder jamais à sa tendresse
Le prix d'amour. Dès le moment,
Il revient à son oncle, et de nouveau le presse
De le mettre en ménage ; il presse vainement :
« Fais comme moi, » répondait-il sans cesse.
Mais le neveu s'aperçut à la fin
Que son oncle, la nuit, s'esquivait d'ordinaire,
Et le voyant rentrer dès le matin,
Conclut que de ses draps sans doute il n'usait guère.
Dès le soir même il le suivit,
Et la lune qui le servit,
Fit réussir son stratagème.
Il voit son oncle aller, courir
A la porte du gîte, où l'attend ce qu'il aime ;
Tirer l'anneau, puis la porte s'ouvrir,
Tout doucement, et se fermer de même.
Le lendemain, le perfide neveu,
Auprès de lui, composant son visage,
Cache sa découverte, et Dieu sait si dans peu
Il se promet d'en faire usage.
Il n'eut pas long-temps à chercher
L'occasion. Soit vérité, soit feinte,
Son oncle, ce jour-là, se plaignit d'une atteinte
De je ne sais quel mal, et voulut se coucher.
Le neveu croit alors pouvoir aller sans crainte
A la sonnette. Il y court en effet
Sous une redingote brune ;
Un voile de nuage avait lors tout à fait
Caché la face de la lune.
Arrivé sous la porte, il cherche plusieurs fois
Le cordon, qui là-haut fait parler la sonnette :
A la fin l'anneau sous ses doigts
Se fait sentir, il tire, et lors tout en cachette
Clarice vient ; la porte, sans crier,
S'entr'ouvre, et lui, sans se faire prier,
Se remet aux mains de la belle.
Elle le guide, et lui parlant tout bas :
« Mon ami, doucement ! bien doucement, dit-elle !
Tous les voisins ne dorment pas. »
Cette démarche était un peu hardie ;
Car il devrait s'attendre à se voir reconnu.
Savait-il qu'en ce lieu l'usage était venu
De n'employer jamais chandelle ni bougie ?
Oh ! que jeunesse est étourdie !
Bien plus heureux que sage, ce jour-là,
A ses désirs tout fut propice.
En tâtonnant, il monte, et le voilà
Dans la chambre, et bientôt dans les bras de Clarice.

Arrêtons-nous. Je vous le donne en cent,
Lecteur ; devinez à présent,
Quelle est cette beauté si svelte et si légère,
Si bien au fait des manéges d'amour :
C'est justement la naïve bergère
Qui pour Therville était ailleurs sévère ;
Qui voulait épouser, le jour,
Et qui, la nuit, se passait de notaire.
Oh ! qu'amour là fit un bon tour !
Therville ignore que sa belle
Le rend heureux en ce moment,
Et qu'à la fois il punit l'infidèle :
Ah ! qu'il est doux pour un amant
De se venger ainsi d'une cruelle !
Privé de l'usage des yeux,

Il négligea celui de la parole,
Mais Dieu sait s'il agit! le drôle
Était neuf en amour, et n'en valait que mieux.
Bien aisément on peut se peindre,
Clarice, ton étonnement.
Comme un seul jour a changé ton amant!
Elle n'eut garde de s'en plaindre.
Dans son ivresse, elle s'écrie : « Hélas!....
Comme vous êtes jeune! » Elle ne mentait pas.
De moment en moment, augmentait sa surprise :
L'Aurore en avait moins, dit-on,
Quand le sort dans ses bras eut rajeuni Titon.
Mais voici bien une autre crise!
Tandis qu'elle était là, sous son obscur rideau,
D'étonnement et de plaisir muette,
Le fil, ébranlé de nouveau,
Fit de nouveau retentir la sonnette.
Du coup elle faillit mourir
Subitement. Bien moins étonné qu'elle,
Therville froidement lui dit : « Mademoiselle,
Allez-vous-en donc vite ouvrir
A mon oncle. » Passons les discours de la belle,
Et ceux du jeune homme; aussi bien
L'oncle, sonnant encor, readit court l'entretien.
Dans un cabinet solitaire,
Vide alors, et qu'on n'ouvrait guère,
On serra le neveu, pour y passer la nuit;
Elle le pria de se taire,
Et de nouveau courut sans bruit
Ouvrir la porte. Elle n'eut pas grand'peine,
A s'excuser sur le retard;
Aurait-on pris, pour tromper le vieillard,
L'heure où de son retour Clarice était certaine?
Rien n'est moins vraisemblable; aussi de nul soupçon
Sa flamme ne fut alarmée.
Sur les pas de la belle il monte sans façon,
Pour prendre au lit sa place accoutumée.
« Monsieur, lui dit-elle en entrant,
Vous reste-t-il quelque parent?
— A moi? d'où vient, ma toute belle,
Cette demande? — Eh! mais, dit-elle,
C'est par l'intérêt qu'on y prend.
— Il me reste un neveu. — Bon! est-il déjà grand?
— Oh! très grand. Le fripon me coûte
De l'argent.... Presqu'autant que toi!
— Vous me l'aviez caché; pourquoi donc avec moi
Ce mystère?—Oh! pour rien.—Ce neveu-là, je croi,
Doit être un vert galant, dit-elle! car sans doute
Il tient de vous? n'est-ce pas?—Oui, ma foi!
Tu me ravis! tiens, ma pouponne,
D'un mot, tu m'enflammes d'abord!
Je me sens tout en feu! Viens-ça, viens-ça, friponne!»
Et soudain avec elle il se couche... et s'endort;
Jusqu'au matin dura son somme.
Le jour l'éveille; et pressé de partir,
Il reprend ses habits. Comme il allait sortir,
Voilà-t-il pas que le jeune homme,
Qui s'était enrhumé la nuit,
S'avise de tousser : « Qu'est-ce, Mademoiselle,
Dit le vieillard surpris?—Je n'entends rien, dit-elle,
— Le bruit vient de là. — Bon! ce bruit
Est dans vos oreilles sans doute.
Clarice a peur, Therville écoute :
— Voyons! dit le vieillard (il s'approche pour lors
Du cabinet); quelqu'un là-dedans, je parie...
Lors tout à coup mon étourdi s'écrie :
—C'est moi, mon oncle; » et le voilà dehors.
Oh! quelle scène, Amour, ta malice traîtresse
Fit soudain jouer en ce lieu!
Therville, en se montrant, reconnaît sa maîtresse,
Clarice, son amant, et l'oncle, son neveu :
— Que faites-vous ici, cria l'oncle en colère?
—Eh! mais, je....je fais comme vous,
Dit le neveu. « L'oncle éclaircit l'affaire;
Bientôt même, filant plus doux,
Il le conjura de se taire.
— Va, je te marierai, dit-il, crainte de pis. »
Clarice resta seule; et malgré son adresse,
Des deux côtés ses projets sont trahis.
J'ai vu jadis pareille enchanteresse ·
Le jour, c'était une Lucrèce,
La nuit, c'était une Laïs.

CONTE V.

LE VOLEUR SCRUPULEUX.

Plus scrupuleux qu'on ne l'est d'ordinaire
Dans son métier, un honnête voleur,
Le vendredi, cessait son ministère,
Et dans ses vols, toujours plein de douceur,
Il ne gardait que moitié pour salaire.
Un homme, un jour, suivait le grand chemin;
Il court à lui : « Votre bourse, bon homme? »
L'homme obéit : le voleur tend la main,
Voit sept écus; et toujours plus humain,
En prenant trois, lui rend la même somme.
« Mon dieu, dit-il! il faudrait trente sous
Pour l'autre écu; mon cher, les avez-vous?
—Eh! non, gardez, répond le pauvre hère...
—Chut, attendez reprit l'autre, j'avais...
Oui, les voilà; tenez, j'ai votre affaire :
Le bien d'autrui ne me tente jamais. »

FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

LES CHEVAUX DE CAROSSE.

Deux chevaux attelés ensemble dans Paris,
Traînaient un char : « Oh ! voilà, ce me semble,
Deux bons amis, dit un âne surpris !
Comme ils s'aiment tous deux ! ils vont toujours ensemble.
— Va, sache, dit l'un d'eux, qu'on peut en tous pays,
Être ensemble attachés, sans être plus unis,
N'avoir rien de commun qu'une chaîne pareille. »
L'époux de la jeune Cloris
Me dit hier même chose à l'oreille.

FABLE II.

LA CARPE.

Certaine carpe encore vivante
Dans la poêle un jour fit le saut,
Dans la poêle où grondaient les flots d'une huile ardente :
Le bain lui parut un peu chaud.
La voilà qui combat, s'agite, se tourmente ;
Il faut la voir vingt fois se replier ;
La queue, en bondissant, bat la vague écumante
De l'huile, qui jaillit au front du cuisinier.
La douleur croît, et la pauvrette encore,
Par de nouveaux efforts luttant et sautillant,
S'élance, et tombe en frétillant,
Dans un brasier qui la dévore.
Au malheur qui va redoublant,
L'homme bien souvent fait la guerre :
Vains efforts ! c'est un nœud coulant ;
Il veut le rompre, il le resserre.

FABLE III.

LE CHAT PEUREUX.

Au fond d'une obscure prison,
Logeait un rat, d'une grosseur insigne ;
L'âge d'abord l'avait rendu grison,
Puis aussi blanc que la plume du cygne,
Ou peu s'en faut. C'était, parmi les rats,
Pour l'âge un vrai Nestor, pour la force un Achille ;
Tant, qu'il glaçait d'effroi le plus hardi des chats,
Qui, devant lui, demeurait immobile.
Lecteur, peut-être avez-vous déjà cru
Qu'un rat pareil ne put jamais éclore
Que dans ma tête ; erreur : plus d'un témoin l'a vu ;
Peut-être même est-il vivant encore.

Quoi qu'il en soit, un chat parisien,
Qui l'avait vu, mais qui ne savait guère
L'art d'élever un fils, disait toujours au sien,
Quand il se mettait en colère :
Coquin, pendard, que fais-tu là ?
Je te fais manger, prends-y garde,
Par le gros rat ; il nous regarde :
Hem ! veux-tu bien ?... encore ! holà,
Gros rat ; venez : bon, le voilà :
Emportez-moi ce chat, qui n'est pas sage.
De ce gros rat enfin son père, en tous les cas,
L'effraya tant dans son jeune âge,
Que sans cesse depuis, changeant de personnage,
Ce chat fuyait devant les rats.

Sans sa nourrice et semblable menace,
Tel, qui mourut en lâche, eût pu vivre en héros.
Mères, songez-y bien ; dans de jeunes cerveaux
Tout se grave et rien ne s'efface.

FABLE IV.

LE TIGRE ET LE HIBOU.

A la cour du lion fut un jour présenté
Un tigre, de haute naissance,
Et plus fameux encor par sa beauté :
Autour de lui soudain grande affluence ;
Il y plut fort, il fut goûté.
Chaque belle s'y laissait prendre,
Et le galant méritait en effet
Qu'on s'arrangeât pour lui. Le corps haut et bien fait,
L'œil vif et bien fendu, le regard noble et tendre,
La peau surtout, la plus belle des peaux,
Tachetée à ravir, telle, que nos Vanloos
N'auraient pu rendre un si parfait modèle ;
Et nature jamais, d'une étoffe aussi belle,
N'habilla, dit l'histoire, aucun des animaux.
Le roi l'aimait d'une amitié fidèle ;
Nul courtisan ne l'éclipsa,
Et, beau comme le tigre, en proverbe passa.
Toujours jugeant, quoiqu'un peu bête,

Un jour certain hibou le mesurait des yeux,
Tournait autour de lui d'un air délicieux,
Et notait chaque trait, des pieds jusqu'à la tête.
A force d'éplucher tous ses charmes divers,
Il découvre un défaut de grande conséquence;
Un ongle courbé de travers.
Lors il triomphe, et d'un air d'importance :
« Oh! oh! dit-il, quoi! c'est donc là
Cet animal si beau, qu'on vante en si haut style?
Et fiez-vous après cela
Aux jugemens du vulgaire imbécile;
Le voilà bien! » A quelque pas,
Il rencontre un sien camarade :
« Ami, dit-il, tu ne sais pas?
Ce bel animal de parade,
Ce tigre, dont partout on vante les appas.....,
—Je sais; eh bien?—C'est incroyable.
A son pied gauche, j'ai vu, moi,
Moi qui te parle, un lourd défaut! —Eh! quoi?
—Un ongle de travers.—Oh! diable!
Dis-tu vrai, mon frère?—Oui, ma foi.
C'est un monstre! « Soudain ce bruit, selon l'usage,
Courut partout; le sage en rit;
Le nouvelliste à son voisin l'apprit,
Et la beauté du tigre y perdit maint suffrage.

J'ai vu, de ce juge insensé,
Maint critique chez nous jouer le personnage
Dès que son œil, sur nos vers exercé,
Trouve un faible hémistiche, un terme déplacé,
Il crie au monstre, et proscrit tout l'ouvrage.

FABLE V.

LE COQ ET LE LINOT.

Un coq, dont la vigueur égalait le courage,
(On sait ce qu'est un coq) faisait fort bon ménage
Avec six poules à la fois :
« Eh! quoi? dit un linot, six belles à son choix!
Qu'a donc ce conquérant de si rare en partage?
Une crête? une belle voix?
Qui fait l'amant? Ce n'est pas le ramage.
Pourquoi donc, ce qu'il peut, ne le pourrais-je pas?
Je fais fort bien tous mes repas;
Je suis à la fleur de mon âge,
Gai, vif, tendre.... Oh! nous allons voir. »
Notre linot, pris dès le soir
Fut enfermé dans une cage.

FABLE VI.

LE RAT CURIEUX.

Gens par trop curieux, lisez. Un jeune rat,
Au milieu d'un champ peu fertile,
Où des Français campés attendaient le combat,
Avait, sous une pierre, élu son domicile.
S'il était bien ou mal logé,
S'il y vivait avec femme ou maîtresse,
Veuf ou garçon, je ne sais : le temps presse :
Or poursuivons. Sous sa pierre hébergé,
Il y vivait dès sa jeunesse.
Il était beau, l'œil vif et pétillant,
Grand pour son âge, une fort bonne allure,
Le poil assez doux et brillant,
Une queue, ah! superbe, et de telle mesure,
Qu'elle pouvait, deux fois se repliant,
En un besoin, lui servir de ceinture.
Tel fut notre héros; et même en ces bas lieux,
Si l'esprit seul rendait heureux son maître,
A ce titre il aurait pu l'être;
Mais gens d'esprit sont curieux;
Il le fut trop. Au lever de l'aurore,
Un jour, qu'assiégé par le bruit,
Il n'avait pu reposer de la nuit,
Les yeux gros de sommeil encore,
Au bord de son manoir il vient, tend son museau,
Pour prendre l'air autour de sa demeure;
Mais par terre son œil voit un objet nouveau :
Un casque. Il le voit, et sur l'heure
Voilà mon curieux élancé comme un fou
De son trou.
Il erre autour de ce casque immobile,
Dehors, dedans prend ses ébats,
Quand tout à coup, surpris par des soldats,
Et ne pouvant regagner son asile,
Tout à travers, il s'enfuit à grands pas.
Soudain sur son passage un grand sabre se dresse,
Et retombant sur lui tranche inhumainement
Sa queue : ô ciel! sa queue! un si bel ornement,
Dont il était tout aussi fier qu'un grand
L'est de ses titres de noblesse!
Sa queue, hélas! y demeura,
Et le pauvret se retira,
Triste et honteux, comme on peut croire.
La leçon était bonne; eh bien! vous gageriez
Qu'il en garda longue mémoire :
Ne gagez pas, vous perdriez.
Le lendemain, faisant fort grise mine,

Il aperçoit, de son nouveau manoir,
Un canon tout braqué vers la cité voisine :
« Oh ! oh ! dit-il, quelle machine !
Diable ! je voudrais bien savoir....
Tout ceci me pique ; il faut voir. »
Il sort, va, tourne autour, considère, examine,
Saute en haut : « Parbleu ! nous verrons.
Voici la porte, elle est ouverte ; entrons. »
Il entre. « Eh ! mais ceci me paraît drôle,
Courage, voyons jusqu'au bout. »
Tandis qu'au fond du bronze il observe, il contrôle,
Blâme ou loue à son gré, dit son avis sur tout,
Dans son asile une flamme soudaine
Survient, et loin du camp français,
Le salpêtre allumé qui part, tonne et l'entraîne,
Va l'écraser sur le front d'un Anglais.

FABLE VII.

LE CONSEIL D'ÉTAT DU LION.

—

Un lion, monarque puissant,
Voyant divers abus attaquer son empire,
Résolut d'en couper la racine en naissant :
« Car, disait-il, le mal empire,
En vieillissant.
Rendons l'état plus florissant,
J'en serai plus heureux. » La maxime était belle,
Ce lion-là disait encore ainsi :
« Que mes sujets soient plus heureux aussi,
Car plus on est heureux, et plus on est fidèle. »
Par lui donc il fut arrêté
Que chacun des états vassaux de la couronne,
Au grand conseil se rendrait en personne,
Ou tout au moins par député.
Le jour dit, on s'assemble. Un discours débonnaire
Du prince annonce les projets :
« Je veux, dit-il, rendre heureux mes sujets ;
Mais je demande un conseil salutaire
Sur les moyens. Je viens m'en informer ;
Or que chacun de vous s'explique sans mystère ;
Que dois-je dans l'état créer, ou réformer ?
—Sire, un grand dessein, dit l'abeille,
Peut se loger dans un petit cerveau.
Dès long-temps je rédige un projet assez beau,
Et qui, je crois, ferait merveille.
Que font dans nos forêts, debout soir et matin,
Ces grands arbres qu'en son chemin
On trouve toujours là plantés sans vous rien dire ?
Que font-ils là ? Je voudrais, sire,
Que de tant de forêts on ne fît qu'un jardin ;
Là, du moins on pourrait, pour le miel et la cire,
Amasser un riche butin. »

Le loup alors se lève et secouant la tête,
Sur ses pieds de derrière assis fort gravement :
« Sire, dit-il, permettez qu'humblement
Je vous présente une utile requête.
Il m'est venu sur les moutons,
Un grand projet facile à suivre :
Unissons-nous, allons et combattons
Ces coquins de bergers, armés de longs bâtons,
Pour empêcher les gens de vivre.
Si de cette canaille, après plusieurs combats,
Nous pouvons purger la campagne,
Vous sentez comment vos états
Vont devenir un pays de Cocagne.....
—Eh ! non, laissez, dit un vieux rat ;
Leur mort ne fait rien à l'état,
Et ces bergers d'ailleurs ne font que se défendre ;
Mais les chats, ces coquins à pendre ;
Ces maudits chats, qui, depuis trois mille ans,
Vivent du sang des innocens,
Leur avons-nous fait quelque injure ?
Que nous reproche enfin ce peuple ingrat ?
Vit-on jamais un rat manger un chat ?
C'est donc bien méchanceté pure. »

Le prince allait répondre à ces conseils divers,
Lorsqu'une mouche, à la tête vermeille,
Du milieu du conseil s'élança dans les airs,
Et sur le bout de son oreille
Vint se poser et dit : « Sire, je crois
(S'il m'est permis, par grâce singulière,
De dire mon avis au plus juste des rois)
Qu'il faut à Jupiter faire une humble prière,
Pour que ce dieu forme l'année entière
D'une saison ; qu'il en supprime trois,
Et que l'été s'alonge de neuf mois.
Car pourquoi cet hiver qui toujours nous amène
Au moins la fièvre et le frisson ?
On est malade, on meurt ; et je conçois à peine
Comment ce dieu, qu'on dit si bon,
A pu créer une telle saison.
—Fort bien, dit le lion en secouant l'oreille !
J'entends. Oh ! que chacun s'en retourne chez soi ;
Vous me conseillez à merveille ;
Mais c'est pour vous et non pour moi. »

Donneurs d'avis, souvent l'intérêt vous inspire,
Quand vous nous étalez un zèle officieux ;
Ce qui vous sert, voilà le mieux ;
Ce qui vous nuit, voilà le pire.

FABLE VIII.

LA PLUME D'UN BEL ESPRIT.

Un livre parut, et la France
Le trouva bon. L'était-il ? je ne sais.
Il est souvent un intervalle immense
Entre la gloire et le succès.
La plume de l'auteur (à peine on va m'en croire)
Croyait avoir sa place au temple de mémoire.
Sur le bureau placée un beau matin,
Elle en parlait au fauteuil son voisin,
Et de ses longs travaux lui racontait l'histoire.
« Mon cher, il faut le confesser;
Ah! qu'on a de peine à percer!
Disait-elle; le jour et la nuit sans relâche,
Sur le papier j'ai labouré,
Vingt fois écrit, et vingt fois raturé...
Grâce au ciel, j'ai rempli ma tâche.
Mais quand la gloire, ami, suit nos travaux,
Nous l'avons bien payée. » Il survient à ces mots
Un étranger; soudain la belle
Croit recueillir un compliment flatteur;
Mais on ne parle qu'à l'auteur,
Puis on s'en va. « L'impertinent! dit-elle,
Mon maître a l'encens, et moi rien! »
Autre visite, encor même entretien.
« O siècle ingrat! ajouta l'étourdie;
Un autre a les honneurs qui n'étaient dus qu'à moi!
Pauvres talens, comme on vous humilie!
—Bavarde éternelle, tais-toi,
Dit gravement le fauteuil qu'elle ennuie,
Tu ne fais qu'obéir toujours aveuglément;
A la stupidité ne joins pas l'insolence.
Vit-on jamais peser dans la même balance
Et l'ouvrier et l'instrument? »

A ce propos j'ai souvenance
Du discours d'un certain bedeau
Tout aussi sot;
En deux mots, je vais vous le rendre.
Tout un auditoire étonné
Vantait un beau sermon que l'on venait d'entendre:
« Messieurs, dit le bedeau, c'est moi qui l'ai sonné. »

FABLE IX.

LE PAPILLON ET LA MOUCHE.

Une mouche un peu trop friande
Voletait sur les bords d'un verre de liqueur.
Elle s'y laissa choir : la sottise était grande;
Fuyons la friandise, elle porte malheur.
La voilà prise : « O l'étourdie,
S'écrie alors un papillon léger!
On ne m'y prendrait pas; autour de ma bougie,
J'aime bien mieux courir et voltiger! »
Il voltige à ces mots; bientôt la flamme avide
Touche son aile et le fait trébucher;
Il tombe, et ce foyer perfide
A l'instant lui sert de bûcher.

Plus qu'il ne vaut, toujours l'homme se prise,
De sa sagesse il fait toujours grand cas.
Il parle bien; mais observez ses pas:
Tout en moralisant, il fait une sottise.

FABLE X.

L'OURS PÉNITENT.

Certain ours fut long-temps libertin consommé,
Puis il vint à résipiscence.
Au fond d'une cellule un beau jour enfermé,
Il se voue à la pénitence.
Pour remplir un si beau dessein,
D'abord le pieux solitaire
S'était sevré du sang humain;
Notez ce point, car il est exemplaire.
Il n'était bruit que des austérités
Du bon ermite. Honneurs et dignités
De son salut ne pouvaient le distraire.
Dans sa cabane et tout autour
Retentissait la discipline,
Dont le pénitent chaque jour
Se meurtrissait les reins et la poitrine.
Des médisans ont dit que cet ours peu fervent
Frappait, en soupirant, les murs de l'ermitage,
Comme une vestale souvent
Fouette un mur mitoyen, qui n'en peut davantage.
On crut à ces discours. Que les gens sont malins!
Des mondains, on le sait, l'envie est le partage,
Et l'on en veut toujours aux pauvres saints.
Sa pénitence était d'une rigueur extrême,
A ses goûts il n'accordait rien;

Mais il aimait autrui, comme il s'aimait lui-même
C'est-à-dire, en deux mots, qu'il le haïssait bien.
Le récit des malheurs ou l'aspect des misères,
Rien ne put jamais l'attendrir;
Il disait qu'ici bas tous les êtres sont frères,
Mais tous pécheurs, partant faits pour souffrir.
Le lion vint trouver l'incivil solitaire,
Et, brisant sa cellule, il lui dit: « Hors d'ici;
Qui t'a donné le droit de t'isoler ainsi?
Fuis, ou redoute ma colère.
Tu naquis mon sujet, je serai ton appui;
Mais sois utile et change de système;
Il vaut mieux se traiter un peu moins mal soi-même,
Et traiter un peu mieux autrui. »

Que de gens vivant comme lui,
Pensent louer l'Être-Suprême!

FABLE XI.

LA TÊTE ET LES PIEDS.

Las d'aller, d'un pas de coureur,
De promenade en promenade,
Les pieds contre la tête avaient pris de l'humeur,
Et lui faisaient mainte incartade.
« C'est une chose affreuse en vérité!
Disaient-ils, quoi! toujours obéir à la tête!
Le jour, la nuit, l'hiver, l'été,
Dès qu'elle parle, il faut que l'on s'apprête
A trotter, à courir deçà, delà, partout!
Au moindre signe il faut être debout!
Se voir emprisonné, souvent à la torture,
Dans un étui malsain, cachot où l'on endure
Sans cesse ou le froid ou le chaud;
Tandis que madame là-haut,
Fait l'agréable, se balance,
Contrôle à son gré les passans,
Regarde à droite, à gauche, et d'un air d'importance
Parle de pluie et de beau temps!
—Je vous trouve plaisans! quel est donc ce murmure?
Dit, sans daigner les regarder,
La tête qui s'échauffe; eh! mais si la nature
M'a placée au dessus, c'est pour vous commander.
—Fort bien, reprit l'un d'eux; mais du moins je te prie,
Il faudrait être sage; et Dieu sait! tous les jours,
Si nous souffrons de ton étourderie!
Mais que cela soit dit une fois pour toujours.
Si vous avez le droit d'ordonner à votre aise,
Chacun de nous, la belle, a celui de broncher;
Et tout en cheminant, un jour, ne vous déplaise,
Peut vous briser contre un rocher.

Ceci de soi-même s'explique
En y rêvant. Qu'en pensez-vous?
Lecteur, cette fable, entre nous,
Ressemble assez à l'état despotique.

FABLE XII.

L'HABIT ET L'OREILLER (1).

Un habit fastueux et d'ambre saupoudré,
(C'était l'habit d'un petit-maître)
De la garderobe tiré,
Sur un lit attendait son maître,
Qui ce jour-là courait un bal paré.
Avant que par la voix de l'agile sonnette,
Monsieur dès long-temps éveillé
Eût annoncé l'instant de sa toilette,
Et qu'il lui plût d'être habillé,
Que fit l'habit? Ennuyé, solitaire,
Sur ce lit ne sachant que faire,
Il se mit lors à babiller.
Babiller! quoi? tout seul? Non, avec l'oreiller.
« Ça, lui dit-il, jasons, mon frère,
Parlons de notre maître. Ah! le joli seigneur!
C'est tous les jours jouissances nouvelles.
Je le suis en tous lieux; témoin de son bonheur,
Je puis en donner des nouvelles.
De toilette en toilette il faut voir chaque jour,
Son agréable suffisance
En folâtrant parler d'amour.
Étalant aux soupers son air, son élégance,
Il est toujours joyeux, tendre et vif tour à tour,
Parle toujours, jamais ne pense;
Voilà ce qui s'appelle un seigneur d'importance,
Un véritable homme de cour.
Pour lui Paris est la Cocagne;
Mais j'aime sa gaîté surtout.
Qu'il joue, il n'est jamais à bout;
Quand il perd, on dirait qu'il gagne.
Cet homme a le cœur net, ou je perds mon honneur;
Et s'il n'a trouvé le bonheur,
Il est bien, ma foi, sur la route.
— Oui, ton récit est fidèle, sans doute,
Dit l'oreiller plus instruit, moins parleur;

(1) Cette fable est imitée de M. Litchtwer. Celle du Papillon et de la Mouche est imitée de M. Gellert, mais la moralité n'est point la même.

Je veux t'en croire, mais écoute :
Explique-moi ceci. Quand le matin bien las,
Près de son lit on le ramène,
Il se couche et ne s'endort pas :
Il soupire, gémit, s'agite, se démène,
Je suis toujours ou trop haut ou trop bas.
Tantôt il sort du lit, puis à grands pas
Seul dans sa chambre il se promène.
Et même un jour de lansquenet,
Tempêtant, jurant de plus belle,
Entre nous, j'ai vu sa cervelle
Presqu'à deux doigts du pistolet.
Hem ! qu'en dis-tu? » — Que l'apparence est vaine ;
Que son témoignage est trompeur !
Qui veut bien connaître un acteur,
Doit l'observer hors de la scène.

FABLE XIII.

LE FUSIL ET LE LIÈVRE.

—

D'un orme épais un chasseur ombragé
Dormait couché sur une gerbe ;
Tandis que son fusil chargé
A ses pieds reposait sur l'herbe.
Sautant et gambadant en ses bonds inégaux,
Près d'eux, en ce moment, passe un lièvre timide ;
Il voit l'arme fatale, et faisant trêve aux sauts,
S'enfuit moins gai, mais plus rapide.
Il s'arrête un peu harassé,
Derrière un arbre enfoncé dans la plaine ;
Et de ses quatre pieds l'un sur l'autre pressé,
Blottit son corps en boule ramassé,
Écoute et retient son haleine.
Mais bientôt curieux, enhardi de nouveau,
Sur le cou l'oreille étendue,
Tout doucement alongeant son museau,
Vers le fusil il dirige sa vue.
« Bon, se dit-il en soi ! quoi, c'est là ce qui tue !
Il ne dit mot ! il semble mort !
Pour tuer, il faut qu'il remue.
Mais il ne bouge point. Oh ! oh ! le maître dort. »
Lors il hasarde un pas, puis deux, puis trois, puis quatre ;
Puis il court au fusil, prend un ton cavalier,
Le heurte même, et d'un air familier
Près de lui commence à s'ébattre.
« Fuis, atôme imprudent et d'orgueil enivré,
Dit le fusil, qui s'ennuie et se lasse !
Ignores-tu que je puis à mon gré
T'envoyer aux enfers expier ton audace ?
Le tigre carnassier, le lion belliqueux
Tremble au seul bruit des foudres que j'enserre.
Nul ne se joue à mon tonnerre ;
Plus faible, au moins sois aussi sage qu'eux.
—Va, ce bruit, dit le lièvre, en vain frappe l'oreille ;
Nous savons tous quel pouvoir est le tien.
Nous te craignons, tant que ton maître veille,
Dès qu'il s'endort, tu n'es plus rien. »

A quoi servent les lois, appui du citoyen,
Lorsque le magistrat sommeille ?

FABLE XIV.

L'ABEILLE (1).

—

« Je te vois au hasard sans cesse voltiger,
Disait une jeune glaneuse ;
Petite abeille, il est dans ce verger
Plus d'une plante vénéneuse.
— Oui ; mais mon art, dit l'abeille, est certain.
Je ne suis point un aveugle caprice ;
Dès qu'une fleur m'entrouve son calice,
J'en pompe le nectar, j'y laisse le venin. »

FABLE XV.

LE BOEUF.

—

Un gros bœuf, fils unique, héritier d'un grand nom,
D'une race des mieux titrées,
Qui, par sa condition,
Avait les grandes entrées
A la cour du roi lion ;
Ce bœuf, dis-je, dès son enfance,
Reçut une éducation
Conforme à sa haute naissance.
Afin qu'il pût un jour honorer sa maison,
On avait meublé sa mémoire
D'idiomes divers, de physique, d'histoire,
De morale, et vous pouvez croire
Qu'on n'avait pas négligé le blason.
Mais surtout enflammé par les vertus sublimes,
Il s'était enrichi des plus belles maximes
D'héroïsme et de probité ;
Enfin le grand, le beau, l'honnête,
Il vous avait tout dans la tête,
Par ordre et bien étiqueté.

(1) Cette fable est imitée de l'allemand de Gleim.

Il faisait plus, et pratiquait lui-même
Les vertus qu'il prêchait. Il parut à la cour,
Qui lui sembla dans moins d'un jour
Peu conforme à son beau système.
Il y voyait les vices respectés;
Il les fronda, combattit le scandale.
Il s'en allait semant de tous côtés
De très longs discours de morale,
Toujours beaux, mais fort peu goûtés.
Avec candeur, mais avec peu d'adresse,
Il censurait toujours : « Ami, prends garde à toi,
Lui dit un courtisan. L'on te hait. Je confesse
Qu'il est fort beau d'inspirer la sagesse;
Oui, mais pour nous, pour toi-même, je croi,
Tu devrais la produire avec moins de rudesse.
Si tu veux qu'on l'écoute, il faut la faire aimer. »
Notre Caton, bien loin de s'alarmer,
Rit du conseil et poursuit son ouvrage.
Tant et si bien prêcha le personnage,
Qu'après un mois, de la sorte écoulé,
La cour n'en devint pas plus sage,
Et le prêcheur fut exilé.

Censeurs, n'effarouchez personne;
Une leçon, telle enfin qu'elle soit,
Sera toujours, si rien ne l'assaisonne,
Inutile à qui la reçoit,
Et dangereuse à qui la donne.

FABLE XVI.

L'HOMME ET L'ESPALIER.

Un maladroit particulier
Avait, dans son enclos fertile,
Des arbres qu'il voulait unir en espalier.
Mais sitôt qu'il trouvait une branche indocile,
Il la coupait sur l'heure, au lieu de la plier.
Enfin sa serpe indiscrète
Coupe tant soir et matin,
Qu'il voit bientôt mourir ses arbres qu'il regrette,
Et qui pouvaient sans peine embellir son jardin.

Tous ces rameaux, que du tronc il sépare,
Que l'étourdi vient arracher;
Avec nos passions, lecteur, je les compare;
Il faut les diriger, et non les retrancher.

FABLE XVII.

LE POMMIER ET LE MYRTE.

Un myrte verdoyant se moquait en hiver
D'un pommier son voisin, flétri par la froidure,
« Te voilà beau, disait-il ! sans verdure,
Pâle, défait, nu comme un ver.
Regarde : autour de moi la nature est stérile,
Que dis-je ? morte; eh ! bien, je vis sur son tombeau.
— Oui, répond le pommier, je te vois toujours beau;
Toujours charmant, jamais utile.
Moi, j'enfante des fruits dans la saison fertile,
Et j'épuise ma sève exprès
Pour les nourrir, car j'aime à les voir croître.
J'en suis malade ensuite, et j'en ai moins d'attraits?
Mais j'ai nourri ce que j'avais fait naître. »

O mères, nourrissez l'enfant qui vous doit l'être,
Fussiez-vous moins belles après.

FABLE XVIII.

LE LION ET LE CHIEN.

Une lionne était fort belle;
Elle mourut; belles ont ce sort-là :
Ah ! la beauté devrait être immortelle !
Le lion veuf gémit, puis il se consola;
Puis vint une flamme nouvelle,
Et puis enfin il convola.
Chacun des courtisans, par diverses largesses,
Se signala pour faire honneur
A cet hymen; un coq, lâche flatteur,
Courut offrir au prince une de ses maîtresses.
L'autruche, (sans frémir peut-on l'imaginer ?)
Égorgeant ses petits, mère lâche et cruelle,
D'elle-même vient les donner;
Afin que le monarque eût, grâces à son zèle,
De la volaille à son dîner.
Cela plut fort. C'était un crime
Contre nature; on le sait bien; mais quoi !
C'était toujours aimer son roi
Plus que son propre sang; ce trait parut sublime;
Maint père en fit autant, et je le croi.
Nous autres bonnes gens, nés dans l'ombre des villes,
Nous restons à ces traits effrayés, confondus;
Placés trop bas, nos âmes viles
Ne sont point au niveau de si hautes vertus.

On sent mieux à la cour les efforts héroïques ;
Consolons-nous. Sans faste et sans apprêts,
Un gros chien des plus pacifiques.
Vint s'offrir seulement pour garder son palais.
Flatteurs de l'accuser : « Quoi, sire, oser se rendre
Près de vous, la main nette ! ah ! c'est vous outrager.
Sa race encore est pourtant jeune et tendre ;
Cela doit faire un assez bon manger.
—Vils flatteurs ! dit le roi, pensez-vous donc me plaire
Par les tributs d'un cœur dénaturé ?
Lorsqu'à ce chien sa race est toujours chère,
De son zèle pour moi c'est un gage assuré !
Qu'attendre d'un cœur sanguinaire ?
Ah ! dès ce jour je compte sur le sien ;
S'il offrait ses petits, il serait mauvais père,
Sans être meilleur citoyen. »

Quiconque a pu du sang étouffer le murmure,
Pour toute autre vertu doit être suspecté ;
Par quelles lois sera donc arrêté
Celui qui peut braver les lois de la nature ?

FABLE XIX.

LE SUISSE.

Une princesse mit au jour
Un fruit d'hymen ; je ne sais guères
Si l'on peut dire un fruit d'amour ;
L'amour, dit-on, parmi nos gens de cour,
Laisse l'hymen tout seul vaquer à ses affaires.
Elle avait à sa porte un Suisse, vieux grison,
Épais de corps, et d'esprit assez mince.
On court l'interroger : « Est-ce une fille ? — Non,
Répond-il. — Ah ! c'est un garçon.
—Eh ! non, vous dis-je.—Oh ! oh ! et qu'est-ce donc ?
— C'est un prince.

FABLE XX.

LE CHARDONNERET.

Rien de plus sot que l'oiseau dans la cage.
Un chardonneret néanmoins
Chantait au mieux, quoique dans l'esclavage ;
Le maître du logis lui donnait tous ses soins.
Bien choyé dans son ermitage,
Il avait tout, on prévenait ses vœux :
Chère-lie, et dans son ménage
Douce femelle ; aussi par son ramage
Il charmait ses voisins ; c'est qu'il était heureux.
Mais à son maître il prit envie
De le former à plus d'un joli tour ;
Et pour l'instruire, chaque jour
On changeait son genre de vie.
Toujours nouveau travail. Tantôt à déjeuner,
On cache sa pitance en la chambre prochaine ;
Il faut qu'il la déterre, et l'on croira sans peine
Qu'il est souvent à jeun à l'heure du dîner.
Tantôt en l'air, comme il voltige,
On lance le manger, et sur l'heure on l'oblige
D'aller l'attraper en volant.
Une autre fois on soustrait sa femelle ;
Il va partout la rappelant,
Et perd sa peine à courir après elle.
L'oiseau malheureux sent toujours
Quelque besoin qu'il ne peut satisfaire ;
Toujours quelque nouvelle affaire
Pour le manger, ou bien pour ses amours.
Qu'arriva-t-il ? Dès lors plus de musique.
A ses besoins tout entier il s'applique ;
En cessant d'être heureux, il cesse de chanter,
Ou chante mal : « Oh ! oh ! j'ai peine à t'écouter,
Toi, qui chantais si bien ! qu'as-tu, lui dit le maître ?
— Hélas ! je chantais mieux, répond-il ; je le crois.
J'étais heureux et j'ai cessé de l'être,
Le malheur m'a gâté la voix. »

Ainsi parlent souvent les chantres du Permesse.
Rois, versez vos bienfaits sur eux,
Si leur talent vous intéresse ;
Chante mal, qui n'est pas heureux.

FABLE XXI.

LA FEMME ET SON MIROIR.

Une coquette un jour consultait son miroir,
Qui lui disait en son langage :
« Ta beauté se flétrit ; tu n'es plus au bel âge ;
Vois cette ride. Chaque soir
Une grâce te quitte ; il est temps d'être sage. »
Un merveilleux à son côté
L'accusait d'imposture : « Une fraîcheur nouvelle
Chaque jour, disait-il, pare votre beauté ;
Vous ne fûtes jamais si belle. »
Il traita si souvent le miroir d'imposteur,
Qu'un jour en rendant grâce au vil adulateur,
On brisa la fidèle glace

...el à la cour, détruit par un lâche flatteur,
...'honnête homme succombe, et meurt dans la disgrâce.

FABLE XXII.

LE POISSON D'AVRIL.

—

Pour corriger, il faut s'y prendre bien.
Sans cet art-là, beaux discours n'y font rien;
Rien n'y fait la douce éloquence.
Et pour réussir, je prétends
Que savoir le faible des gens
Sera toujours la suprême science.
Que d'hommes à qui la raison
Ne peut jamais rien faire entendre!
J'en connais un : le brusque-t-on;
C'est un lion.
Sachez le prendre
Par l'endroit faible, il deviendra mouton.

L'entêtement peut-être n'est pas vice,
Mais quel défaut! Un Picard entêté
Était malade, et l'exercice
Devait lui rendre la santé.
Mais comment faire? Il avait projeté,
Par goût, peut-être par caprice,
De ne bouger. Or un projet,
Une fois entré dans sa tête,
Plus n'en sortait.
« Je l'ai mis là, répondait-il; c'est fait.
Le médecin n'est qu'une bête. »
Que répondre à cela? Lecteur,
Il vous faut dire que notre homme
Était le plus friand mangeur
Qu'on ait vu de Paris à Rome.
Friand surtout de fin poisson.
Un jour arrive en sa maison
Un inconnu, qui lui dit à l'oreille :
« Monsieur, grande nouvelle! on pêche près d'ici
Un gros poisson inconnu jusqu'ici,
Mais d'un goût... C'est une merveille.
Jamais poisson n'eut une chair pareille.
—Ah! Dieu! pourriez-vous bien, dit-il, m'en procurer?
— La chose est un peu difficile.
Il en vient ce mois-ci, dit-on; mais dans la ville
Il faudrait l'empêcher d'entrer :
Car s'il entre une fois, c'est une affaire faite,
Les princes en feront l'emplète,
Le roi peut-être aussi va-t-il s'en emparer.
—S'en emparer! ô ciel! comment s'y prendre?
Quel stratagème?... — Il en est un certain :
C'est d'aller vous-même l'attendre.
— Où l'attendre? — Sur le chemin.
— Oh! j'irai. Quand vient-il? — Demain,
Après-demain; quant au jour, on l'ignore;
Mais c'est dans ce mois; — Oh! j'irai,
Et palsembleu! j'en goûterai. »
Il tint parole. Dès l'aurore,
Au devant du poisson il court le lendemain;
Avril était venu, la feuille allait éclore.
Les champs n'étaient point sans appas;
Mais de leur renaissance il ne s'occupait guères,
Ce n'étaient point là ses affaires,
C'est le poisson qu'il appelle tout bas,
Et le poisson n'arrive pas.
Suivant toujours la même route,
Le jour d'après, dès le matin,
Il vient encore, encore en vain.
Deux fois, trois fois de même; il enrageait sans doute,
Mais l'espérance abrégeait le chemin.
Long-temps ainsi dura la promenade
Pas le moindre poisson; mais l'exercice enfin
Avait guéri tout à fait le malade,
Quand sur sa route un jour parut son médecin.
« Oh! oh! dit celui-ci, vous avez bon visage!
Qu'attendez-vous sur ce rivage?
— Un poisson fort exquis, dit-on;
Mais on l'aura mangé, je commence à le croire.
— Un poisson? j'en connais l'histoire;
C'est un poisson d'avril; il est de ma façon.
Vous ne m'en voudrez point, j'espère,
Pour vous l'avoir servi; car c'est par ce mets-là
Que votre guérison s'opère. »
Du poisson il se consola.
« Grand-merci de ce bon office,
Lui dit-il, sans cet artifice,
On eût en vain tenté ma guérison.
Je sens que l'homme, en sa vieille saison,
Est souvent un enfant, qu'il faut tromper de même,
Et qu'un innocent stratagème,
Peut sur lui plus que la raison. »

FABLE XXIII.

LE CHEVAL SUPPLANTÉ PAR L'ANE.

—

Avec un âne, un cheval d'importance
Était logé sous mêmes toits.
On ne peut les garder tous les deux à la fois;
A qui donner la préférence?
D'un beau cheval anglais le coursier était né;

Mais trop tôt aux plaisirs, aux excès adonné,
Il en était si maigre et si fort décharné,
Qu'on lui comptait tous les os de l'échine.
Inutile à son maître et pourtant orgueilleux,
Il croyait l'honorer. L'âne tout au contraire,
Était plus actif que son père,
Bien plus robuste et servait mieux.
Du coursier, à la foire, on alla se défaire,
Et l'âne est encore au logis.
Je le crois bien. Qui ne préfère
L'homme nouveau qui sert bien son pays
Au noble obscur qui dégénère?

FABLE XXIV.

LA GAZETTE DES ANIMAUX.

—

Si leur histoire ne ment point,
Les animaux avaient une feuille publique,
Une gazette utile, et même véridique;
Véridique, observez ce point.
Tous les faits dignes de mémoire,
Là, tous les mois, étaient cités;
Les auteurs s'y trouvaient loués, couverts de gloire,
Avec leurs noms et qualités.
« Jeanot, singe royal, issu de bonne race,
» Avait été, dit-on, gravement insulté;
» Au lieu de se venger, en vertu de sa place,
» Aux genoux de sa majesté,
» Hier, pour le coupable, il a demandé grâce.
» —Jean loup, qui par l'étude a soin de s'occuper,
» Ne trouvant rien à sa cuisine,
Quand il pouvait manger la brebis sa voisine,
» S'est allé coucher sans souper. »
Que cet article est beau! grande était la disette
De traits pareils; pourtant, à qui mieux mieux,
On s'illustrait par des faits glorieux,
Pour être mis dans la gazette.
Le lion, monarque ombrageux,
La supprima. Cet arrêt téméraire
Eut un succès bien désastreux.
Dès qu'on eut aux vertus enlevé leur salaire,
On ne vit presque plus d'animaux vertueux.

FABLE XXV.

LE DAUPHIN, L'ENFANT ET L'HOMME (1).

—

L'histoire des Romains conserve la mémoire
D'un fait qui surprendra, je croi.
Je ne jurerai pas qu'il soit digne de foi;
Plus d'un auteur, en écrivant l'histoire,
Fait des fables ainsi que moi.

Tous les jours un enfant allait, non loin de Rome,
Sur les bords de la mer, visiter un dauphin,
Lui jeter un peu de son pain;
(Ce poisson est l'ami de l'homme)
Devenu moins sauvage enfin,
Le dauphin s'apprivoise, et bientôt dans sa main
Lui-même, hors de l'eau, vient chercher sa pâture.
Triste et honteux quand l'enfant s'en allait,
A son retour, de joie il tressaillait;
D'aise à ses pieds il se roulait;
Ou bien, de flots amers arrosant la verdure,
Près de lui l'animal trottait, caracolait;
Et quelquefois caressant et docile,
Comme son chien, le suivait par la ville.

L'enfant vit de ses jours éteindre le flambeau;
(Elle meurt aussi la jeunesse.)
Eh bien! le bon dauphin, accablé de tristesse,
Vint depuis chaque jour pleurer sur son tombeau.
Ce trait fut divulgué. De la cité voisine,
On vient en foule pour le voir:
« Parbleu, si ce dauphin était en mon pouvoir,
Dit un étranger, j'imagine
Qu'à montrer en particulier
Un poisson si fameux, d'un naturel si rare,
Je pourrais gagner gros. » A ces mots il prépare
Des rets où le dauphin s'enlace; on s'en empare,
Et pour jamais le voilà prisonnier.
« Allons, dit l'homme, il faut se rendre;
Te voilà désormais à mes lois asservi.
Tu me vaudras de l'or!—A quoi m'a donc servi
D'avoir, dit le dauphin, un cœur fidèle et tendre!
Chacun sur mes vertus était extasié;
Toi-même, hélas! tu me rendais justice!
Et sitôt que je peux servir ton avarice,
Me voilà donc sacrifié?
Cruel, puisse ta mort abréger mon supplice! »

Homme, te voilà bien! tu te plains en tous lieux

(1) Ce trait est rapporté par plusieurs auteurs; on n'a fait que changer le dénoûment.

Que la vertu n'est plus, qu'elle a fait place au crime.
Qu'un seul instant elle s'offre à tes yeux,
Ton intérêt la prendra pour victime.

FABLE XXVI.

LES ENFANS ET LA ROSE.

—

Dans un jardin public, un rosier au soleil
Dressant sa tige verte et de fleurs décorée,
Avait, hors de son vase, une branche égarée,
D'où pendait une rose, au teint frais et vermeil.
Un couple d'écoliers la voit et se propose
De la cueillir; mais comment s'arranger?
Ils étaient deux pour une rose;
Ne pouvant donc la partager:
« Disputons-la, dit l'un. » Vers la rose chérie,
Des ciseaux à la main, nous irons au hasard,
Les yeux bandés, en vrai colin-maillard,
Mais surtout point de tricherie.
Le premier qui, les yeux bien clos,
De dix pas allant auprès d'elle,
Légèrement, d'un seul coup de ciseaux,
Aura fait à ses pieds tomber la demoiselle,
L'obtiendra seul. » L'avis sur l'heure est adopté.
Mais qui doit commencer? l'âge n'est pas un titre
En pareil cas; il faut un autre arbitre.
La courte-paille enfin donna la primauté
Au plus jeune, à Jeanot. Les yeux clos, vers la tige,
Ses ciseaux bien ouverts, Jeanot marche en avant,
Arrive, et l'instrument, que des doigts il dirige,
Se ferme, coupe... quoi? du vent.
Rien de plus, au rosier la fleur demeure entière.
Entière, non. En passant, de sa main
Il a touché la rose; une feuille soudain
Tombe en volant sur la poussière.
Qui fut bien sot! ce fut l'enfant.
L'autre prend les ciseaux, et marche triomphant.
Encore en vain la fleur est menacée,
Des ciseaux meurtriers elle évite les dents;
Mais de ce choc plus rudement froissée,
Sur sa tige ébranlée elle tremble long-temps,
Et mainte feuille encore est au loin dispersée.
Le premier rentre en lice; encore même succès.
Son rival reprend de plus belle;
Mais à chacun de ces essais,
La rose perd toujours quelque feuille nouvelle;
Jeanot enfin l'emporte; à ses pieds il abat
La fleur, hélas! si tourmentée;
Triste butin! car après le combat,
Pas une feuille n'est restée;
Et le squelette d'une fleur
Est le seul prix qui demeure au vainqueur.

O vous qui d'un pays vous disputez l'empire,
Ainsi, fiers conquérans, votre orgueil se débat.
Voulez-vous posséder quelque nouvel état,
Vous commencez par le détruire.

FABLE XXVII.

LE RENARD ET LES POULES.

—

Par des goûts divers, ce me semble,
Les deux sexes entre eux diffèrent. Néanmoins
Plus on se civilise, et plus, en bien des points,
L'un des deux à l'autre ressemble.
L'homme et la femme ainsi se rapprochent toujours
De plus en plus; et même on dit que de nos jours,
Sans les divers habits, on pourrait s'y méprendre.
Toujours avec le temps l'un des sexes doit prendre
Les mœurs de l'autre. Or jusqu'ici
Si nous n'avons pas réussi
A changer les femmes en hommes,
Devinez donc ce que nous sommes.

Un gentilhomme avait un jour
Le goût de cette ménagère (1)
Que j'ai montrée ailleurs, faisant trop bonne chère
Au peuple de sa basse-cour.
Il avait fait, dans sa gentilhommière,
Bâtir un vaste poulailler;
Ses poules occupaient son âme tout entière.
Tout près de lui vivait un renard, vieux routier,
Qui les aimait aussi, mais d'une autre manière.
On trouvait chaque jour, en venant les compter,
Quelques poules de moins. Le renard en haleine
Fertile en nouveaux tours, jamais las d'inventer,
Pour sa table, dit-on, n'était jamais en peine;
Même il avait de quoi traiter
Quelques voisins une fois par semaine.
Un jour, par la communauté,
Vers le maître commun le coq fut député,
Le suppliant de veiller sur leur vie.
Que n'eût point fait le maître? On fabrique avec soin
Mainte cage où du moins la poule poursuivie
Pourra s'enfermer au besoin:
Cage de fer, doux asile où chacune
Peut braver du renard et les ruses et la dent.
Le drôle un soir vit en rôdant
Une poule au clair de la lune;

(1) La Femme et ses Poules.

Il observe d'abord s'il n'est aucun danger :
« Ne faisons rien à l'étourdie,
Et tâchons de nous arranger,
Dit-il ; ah ! poulette, ma mie,
Tu coucheras ce soir dans mon garde-manger.
Tu m'appartiens, la chose est claire.
Je suis un grand seigneur, et tu n'en doutes pas ;
Or la nature, en bonne mère,
Créa des poules ici-bas
Pour que je fisse bonne chère. »
Lors il s'avance à petit pas.
Mais il s'agit de surprendre la poule ;
Le papelard prend un circuit,
Légèrement autour d'elle il se coule ;
Mouche en volant fait plus de bruit.
Arrivé par derrière, il la lorgne et s'apprête :
« Bon, dit-il en soi, m'y voilà. »
Sa patte s'alonge..... alte-là.
Un fil de fer soudain l'arrête.
« Qu'est-ce, dit-il, et qui peut m'arrêter ?
Quelle est donc cette palissade ?
Cette canaille-là voudrait me résister ? »
Pour réponse à son incartade,
La poule se mit à chanter.
Furieux, il fond sur la cage,
Qui résiste à ses vains efforts ;
Close en dedans, il n'est plus de passage,
On ne peut l'ouvrir en dehors ;
Il jure, il tempête, il fait rage.
La poule observe son courroux,
Et ne paraît pas étonnée ;
Sur un petit bâton qui tient par les deux bouts,
Elle demeure cramponnée.
Contre la cage il perd tout son latin,
La tourne, la retourne, et la ballotte en vain.
Parfois, pour essayer quelque ruse nouvelle,
Il la soulève, et sous son nez soudain,
La poule chante de plus belle.
Encore en vain il s'escrime long-temps.
Quand à la fin : « Là, là ; reposez-vous, dit-elle ;
Allez, et n'usez plus vos griffes et vos dents.
Vous voyez, monseigneur, qu'il est mainte occurrence,
Où malgré le rang, la puissance,
Les petits se moquent des grands. »

ÉPILOGUE.

J'avais chanté Pâris dans la fleur de ses jours,
Juge de trois beautés que l'Olympe révère,
Heureux de couronner la reine des amours,
Plus heureux encor de lui plaire.
Ma muse a fait un nouveau choix.
J'ai pris en main le luth de La Fontaine,
Plus d'une corde a rompu sous mes doigts :
Pour donner des leçons à la faiblesse humaine,
De l'âpre vérité j'ai radouci la voix ;
Et déjà le plaisir d'interpréter ses lois
A payé mes soins et ma peine.
Je ne corrigerai peut-être aucuns défauts ;
Redresser l'homme est chose difficile ;
Mais il peut amuser son naturel futile
Des travers de mes animaux ;
Et sa faiblesse, hélas ! l'expose à tant de maux,
Que l'amuser, c'est encore être utile.
De la morale il rejette la voix,
Me dira-t-on, ce langage l'attriste,
Il le hait. Oui, l'homme, je crois,
Fuit la morale quelquefois,
Mais plus souvent le moraliste.
La morale d'abord l'effraie ; or l'égayer,
C'est le plus sûr : il fuit l'aspect sauvage
De l'austère censeur, qui veut le rendre sage,
Et commence par l'ennuyer.
Sachons donc, avant tout, captiver son oreille ;
Offrons-lui, pour le corriger,
Non pas un froid pédant, qui vient pour l'affliger,
Mais un ami, qui le conseille.

GILBERT*

LE POÈTE MALHEUREUX.

—

Vous que l'on vit toujours chéris de la fortune,
De succès en succès promener vos désirs,
Un moment, vains mortels, suspendez vos plaisirs :
Malheureux... Ce mot seul déjà vous importune !
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins !
Rassurez-vous, cruels; environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur ?
La gloire : mais la gloire est rebelle au malheur,
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abîme où j'étais descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant sa misère
Enrichit l'avenir de ses travaux présens ;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu son père,
Et tranquille s'endort entre les bras du Temps.
La raison luit enfin, quoique tardive à naître.
Surpris, il se réveille, et chargé de revers,
Il se voit sans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme avant de le connaître.

Saison de l'ignorance, ô printemps de mes jours !
Faut-il que, tourmenté par un instinct perfide,
J'aie, à force de soins, précipité ton cours,
Trop lent pour mes désirs, mais déjà si rapide ?
Ou faut-il qu'aujourd'hui, sans gloire et malheureux,
Jusqu'à te désirer je rabaisse mes vœux ?
Pareil à cet aiglon qui de son nid tranquille,
Voyant près du soleil son père transporté
Nager avec orgueil dans des flots de clarté,
S'élève, bat les airs de son aile indocile,
Retombe, et ne pouvant le suivre que des yeux,
En accuse son nid, et d'un bec furieux
Le disperse brisé, mais en vain le regrette,
Quand, égaré dans l'ombre, il erre sans retraite.

Mais on admire, on aime, on soutient les talens;
C'est en vain qu'on voudrait repousser leurs élans :
Sur ses pâles rivaux renversant la barrière,
Le génie à grands pas marche dans la carrière.
C'est vous qui l'assurez; et moi, que les destins
Ont toujours promené sur la scène du monde,
Je dis (et ma jeunesse en naufrages féconde,
Étudia long-temps les perfides humains,
Apprit où s'arrêtaient les forces du génie) :
« Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or,
» Ou, vendant ses vertus, rare et noble trésor,
» Lève un front couronné de gloire et d'infamie. »

Que ne puis-je, ô mortels, être accusé d'erreur !
Quel que soit mon orgueil, oui, j'aimerais à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur;
Que je frappais sans titre aux portes de la gloire.
Il en coûte à mon cœur de vous croire méchans;
Mais expliquez, cruels, l'énigme de ma vie,
Ou rendez-moi raison de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs;
Je n'en ai point rougi : maître du diadème,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et, honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même :
A l'âge où la raison sommeille, oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor :
Au nom seul d'un grand homme on voit couler mes larmes,
Grand Dieu ! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas !
Condé bégaie à peine, il demande des armes,
Et déjà plein de Mars, respire les combats.....
Donnez-moi des pinceaux.— Qu'exiges-tu d'un père ?
Mon fils, crois-moi, surmonte un penchant téméraire :
Tu veux chercher la gloire ? Eh ! ne sais-tu donc pas
Que les plus grands talens y montent avec peine,

---

* GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), né en 1751, à Fontenay-le-Château, près de Remiremont, et mort à Paris, le 12 novembre 1780, à l'Hôtel-Dieu. Il s'essaya d'abord dans l'héroïde, dont l'épître d'Héloïse à Abeilard lui avait inspiré le goût; mais ses premières productions étaient si faibles qu'elles passèrent à peu près inaperçues; il présenta à l'Académie française son épître du *Poète malheureux*, qui n'obtint pas même une mention honorable, et plus tard son ode du *Jugement dernier*, qui fut rejetée du concours. Aigri par tant de disgraces, Gilbert embrassa la satire; *le Dix-Huitième Siècle*, ouvrage écrit en vers pleins d'énergie, le tira aussitôt de son obscurité et lui suscita une foule d'ennemis; son *Apologie*, qu'il publia trois ans après, ne démentit point le succès de sa première satire; on y reconnut la touche de Juvénal. Ce second succès accrut le nombre des ennemis de l'auteur qui se vit attaqué de presque tous les côtés à la fois. Sa tête alors se troubla, et bientôt sa folie fut telle, qu'on fut obligé de le faire transporter à l'Hôtel-Dieu, où il mourut à l'âge de 29 ans.

Que, noircis par l'envie, accablés par la haine,
Tous ont vu le bonheur s'échapper de leurs bras?
Songe au sort de Milton, songe au destin d'Homère :
L'homme, ingrat de leur temps, a-t-il changé depuis?
Ah! mon fils, je suis pauvre, et tu n'as plus de mère;
Bientôt tu vas me perdre : où seront tes appuis?
Mon fils, crois-moi, mon fils, sors de ton indigence;
Et vers la gloire alors dirige tes travaux :
Au nom de tous les soins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis. - *Donnez-moi des pinceaux.*
— Eh bien! vis à ton gré. Je te livre à toi-même,
Ingrat; mais en suivant ta folle passion,
Crains ton père, reçois sa malédiction.
Vous pleurez... ah! mon fils... votre père vous aime;
Écoutez. —*Des pinceaux!* Moi, sillonnant les mers,
J'aurais donc, sur la foi du zéphyr infidèle,
Poursuivi la fortune au bout de l'univers;
Et peut-être pour prix de mon avare zèle,
Enterré sous les flots, en revenant au port,
Et mes jours, et mon nom. Qui peut vaincre la mort?
Qu'à son gré l'opulence, injuste et vile amante,
Berce sur le damas ce parvenu grossier,
Et laisse le poète, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ses concerts le sort qui le tourmente!
Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré.
L'homme brille un moment, et la tombe dévore
Les titres fastueux dont il fut décoré;
Nos maux, et ces plaisirs que le vulgaire adore,
Tout périt sous la faux de la Mort ou du Temps :
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée
Survit à son trépas et s'accroît par les ans;
Et, loin de les flétrir, la fortune irritée
Ajoute un nouveau lustre aux talens glorieux.

Racine, dieu des vers! Corneille, esprit sublime!
Vous pouvez effrayer un cœur pusillanime;
Peut-être avec dédain vos mânes radieux
Du haut des monts sacrés regardent qui nous sommes.
Mais, si j'en crois mon cœur, on peut vous égaler :
Le ciel, en vous formant, voulut se signaler,
J'y consens; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

Ainsi je m'abusais. Sans guide, sans secours,
J'abandonne, insensé, mon paisible village,
Et les champs où mon père avait fini ses jours.
Cieux, tonnez contre moi; vents, armez votre rage;
Que vide d'alimens, mon vaisseau mutilé
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine,
Et par vous loin du port soit toujours exilé!
Mon asile est partout où l'orage m'entraîne.
Qu'importe que les flots s'abîment sous mes pieds;
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête;
Sa présence m'entoure, et, loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête :
Du sommet de la poupe, armé de mon pinceau,
Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

Je n'avais point alors essuyé de naufrage;
Mon génie abusé croyait à la vertu,
Et contre les destins rassemblant son courage,
Se nourrissait des maux qui l'avaient combattu.
« Mon sort est d'être grand, il faut qu'il s'accomplisse;
» Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers;
» Qui de ceux dont la voix éclaira l'univers
» N'a point de la fortune éprouvé l'injustice?
» Un Dieu, sans doute, un Dieu m'a forgé ces malheurs,
» Comme des instrumens qui peuvent à ma vue
» Ouvrir du cœur humain les sombres profondeurs,
» Source de vérités, au vulgaire inconnue.
» Rentrez dans le néant, présomptueux rivaux;
» Ainsi que le soleil, dans sa lumière immense,
» Cache ces astres vains levés en son absence,
» Je vais vous effacer par mes nobles travaux. »
Mon âme (quel orgueil, grand Dieu, l'avait *séduite!*)
Dévorait des talens le trône révéré,
Et, dans tous les objets dont je marche entouré,
Ma gloire en traits de feu déjà me semble écrite.

Prestiges que bientôt je vis s'évanouir!
Doux espoir de l'honneur, trop sublime délire!
Ah! revenez encor, revenez me séduire :
Pour les infortunés, espérer c'est jouir.
Je n'ai donc en travaux épuisé mon enfance
Que pour m'environner d'une affreuse clarté
Qui me montrât l'abîme où je meurs arrêté.
Ne valait-il pas mieux garder mon ignorance?

Trop heureux Philémon, s'il connaît son bonheur!
Fidèle au rang obscur qu'il reçut de ses pères,
Long-temps de sa jeunesse il voit briller la fleur;
Et, cultivant en paix ses champs héréditaires,
Ne craint pas que toujours ses efforts abusés
Laissent tomber son corps privé de nourriture;
La terre au jour marqué lui rend avec usure
Les trésors qu'en ses flancs il avait déposés.
Il n'a point, il est vrai, vu nos cités immondes,
D'où le grand, étonné de ses vastes besoins,
De leurs productions épuise les deux mondes.
Nos sciences, nos arts, étrangers à ses soins,
Ne l'ont point dépouillé de ses mœurs ingénues.
Roulez en char brillant votre heureux déshonneur,
Jamais de Philémon vous ne serez connues,
Beautés dont on nourrit les vices sans horreur,
Tandis que les talens, amis de l'innocence,
Méconnus, repoussés dans leur premier essor,
Tombent découragés, et meurent d'indigence

Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor.
Ce protecteur qui marche en semant les promesses,
Même en trompant ses vœux, l'abaissa-t-il jamais?
Burrhus, qui va comptant les ingrats qu'il a faits,
Lui vient-il reprocher ses honteuses largesses?
Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.
Pour qui les verts bosquets ouvrent-ils leurs ombrages?
Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,
Les antres toujours frais, les ruisseaux vagabonds,
Les chants du peuple ailé, ses jeux dans les feuillages,
Le paisible sommeil sur des lits de gazon,
La justice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh! combien j'eusse aimé cette beauté naïve,
Qui, d'un époux absent pressentant le retour,
Rassemble tous les fruits de son fertile amour,
Dirige des aînés la marche encore tardive,
Et, portant dans ses bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du sentier par où descend leur père!
Elle le voit: grand Dieu, dérobe à ma misère
L'aspect de leurs plaisirs dont mon cœur est jaloux...
N'est-ce donc point assez des tourmens que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, et d'un œil plein d'effroi
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure!
Le dernier des mortels est plus heureux que moi!
Ah! brisons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périsse un monde injuste; et toi qui m'as perdu;
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regrets ta couronne futile!
C'est le prix de l'intrigue, et je ne puis ramper.

Si pourtant les destins cessaient de me frapper....
Des hommes quelquefois l'injustice se lasse....
Je puis être du moins fameux par mon audace!
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris;
L'intrépide lion dans un piége surpris
S'irrite du danger, et de sa dent tenace
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, et peut enfin, par un dernier effort,
La briser, s'échapper, et, prodiguant la mort
Au peuple de chasseurs qui l'attaque et le brave,
Marcher, roi des forêts qui le virent esclave.
Vain espoir! qu'ai-je dit, hélas! sans de longs jours
Le poète languit dans la foule commune,
Et s'il fut en naissant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui seul avare du secours,
Refuse à ses travaux même un juste salaire,
Que peut-il lui rester?... Oh! pardonnez, mon père,
Vous me l'aviez bien dit... je ne vous croyais pas.
Ce qu'il peut lui rester? La honte et le trépas.

C'en est donc fait : déjà la perfide espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau;
A peine il luit encore, et la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie est vaincu : voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un sentier scabreux,
Tombe sous son fardeau; long-temps le malheureux
Se débat sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin des yeux un bras compatissant:
Seul il soutient la masse à demi-soulevée;
Qu'on lui tende la main, et sa vie est sauvée.
Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant:
Tel est mon sort. Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.

O rives de la Saône, où ma faible paupière,
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir,
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence,
Vous ne me verrez plus! mon dernier jour s'avance;
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
Amis!... vous me fuyez? cruels! je vous implore,
Rendez-moi ces pinceaux échappés de ma main....
Je meurs... ce que je sens, je le veux peindre encore.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

SATIRE.

A M. FRÉRON.

—

Ne prétends plus, Fréron, par tes savans efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords:
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talens et détruit la vertu;
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Être-Suprême;
Et du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret:
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;

Et lorsqu'abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
» Vous blâmez ses enfans, et leur crédit vous blesse!
» Vous, jeune homme, au bon sens avez-vous dit adieu?
» Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
» Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres :
» Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
» Mais dans notre âge!... allons, il faut vous corriger :
» Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger,
» Pensez; à votre Dieu laissez venger sa cause :
» Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose :
» Surtout point de satire; oh! c'est un genre affreux;
» Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
» Que des mœurs, parmi nous, la perte était certaine;
» Que les beaux arts couraient vers leur chute prochaine?
» Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
» Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
» Vous ne lisez donc pas le *Mercure de France?*
» Il cite au moins par mois un trait de bienfaisance. »

Ainsi Caritidès, ce poète penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.

Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile?
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle,
Et l'on prêche les mœurs jusque dans *la Pucelle.*
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis peuple-héros, peuple-femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands; énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfans efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié :
Demi-dieux avortés, qui par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Quels succès leurs talens semblent nous présager?
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers :
Par d'autres, avec art, une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigens au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses :
Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent;
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas? quand sa tête blanchie
En tremblant, sur son sein se penche appesantie,
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé;
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;
Mais, en fripon titré, pour avoir leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas :
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, Dorimond ruiné
Épouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmerait ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux même applaudies;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein;
Et, du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle;
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle;

Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encore effrontés ornemens
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles:
Vingt familles enfin, couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire :
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers;
Indulgente beauté, Zélis la justifie;
Zélis, qui par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusemens,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amans;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito;
Protége l'univers, et rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importans secrétaires;
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même:
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé,
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes:
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lalli soit, en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dira-t-on qu'en des vers à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés?

J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,
Elles même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;
Contens d'un héritier, comme eux frêle et sans force,
Les époux, très amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisans,
Du sérail de leurs fils eunuques complaisans;
De nouvelles Sapho, dans le crime affermies,
Maris de nos beautés sous le titre d'amies;
Et de galans marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorre érigeant leurs palais.

Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.

Vois ce marchand flétri, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits-forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offrent l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race :
Devenu magistrat, de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.
Jadis son clerc, Mondor, enviait son partage;
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue :
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.

Eh! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas;
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche, au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière;
La monarchie entière est en proie aux Laïs;
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays;
Et la religion, mère désespérée,
Par ses propres enfans sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras :
Son culte est avili, ses lois sont profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé, sophiste bel-esprit :
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monsieur trouve plaisans les feux du purgatoire;
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres rondeaux ses blasphèmes charmans,

Lui prêche de l'amour les doux égaremens,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité!
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Éclairés par le goût, envisageons les arts;
Quel désordre nouveau se montre à nos regards!
De nos pères fameux les ombres insultées,
Comme un joug importun, les règles rejetées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La nature, le vrai, de nos livres bannis,
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,
D'ignorans écrivains, jamais las de produire;
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux;
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux:
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Égayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages,
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste:
« Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez; ne peignez plus. »
Dès lors la poésie a vu sa décadence,
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant:
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que changée en bizarre furie,
Melpomène mêlât sur la scène flétrie
Des romans fort touchans; car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur,
Que, soigneux d'évoquer des revenans affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poète moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant;
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglans professe la morale:
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité;
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes:
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort commente le Phédon:
Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence;
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Interroge par signe et répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers:
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers:
Mais lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,
Elle fuit la gaîté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon:
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible.
Que dis-je? oser blâmer un drame, un drame enfin!
La comédie est belle, et le drame est divin;
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces héros villageois, beaux-esprits sous la bure;
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers:
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Partout le même ton: chaque muse en ses chants,
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchans:
Le plus lourd chansonnier de l'opéra-comique
Prête à son Apollon un air philosophique,
Et des vers sont charmans, si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la poésie usurpant les pinceaux,
Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés, qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase,
Je cherche un peu de sens, et vois beaucoup d'emphase.

Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.
Chaque genre varie au gré des écrivains,
Et ne connaît de lois que leurs caprices vains.

Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les Muses infidèles:
Eux seuls, de la nature imitateurs constans,

Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps!
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite!
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres,
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet!
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.

Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes:
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie:
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers;
Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais!

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle:
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures;
Mais plus forts par le nombre, et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux:
Si Clément les proscrit, La Harpe les protége.
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet;
Grammairiens jurés, immortels par brevet,
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison que leur bonheur outrage;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savans s'assemblent à leurs voix:
C'est dans ces tribunaux galans et domestiques
Que, parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les esprits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux-esprits.
Oh! malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talens seuls enlever les suffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré:
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse!
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien,
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose alonge une préface!
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie!
Soldat sous les drapeaux de la philosophie,
D'abord, comme un prodige, on le prône partout:
Il nous vante! en effet, c'est un homme de goût:
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore;
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie!
Paraît-il, on l'embrasse; il parle, on se récrie;
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit;
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit:
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire;
De riches pensions on l'accable, et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au *Mercure* il fait enregistrer.

Ainsi de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice:
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité;
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose:
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.

O combien d'écrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce pays conquirent nos hommages;
L'encens de tout un peuple enfume leurs images:
Eux-même avec candeur, se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels:
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée:
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits
Le *Mercure* trente ans l'a juré par extraits:
Qui pourrait en douter? Moi. Cependant j'avoue

Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés;
Que par ses défauts même il sait encor séduire :
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire;
Mais qu'on n'ose prôner des sophistes pesans,
Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;
Qui, du nom de poème ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les Saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface;
Et tant d'autres encore dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits;
Alors, certes alors, ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.
Ah! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret, contens de proser, de rimer;
Mais de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères:
La Harpe est-il bien mort? Tremblons! de son tombeau
On dit qu'il sort armé d'un Gustave nouveau;
Thomas est en travail d'un gros poème épique;
Marmontel enjolive un roman poétique;
Et même Durosoy, fameux par des chansons,
Met l'histoire de France en opéras bouffons :
Tout compose, et déjà, de tant d'auteurs manœuvres,
Aucun n'est riche assez pour acheter les œuvres.

Pour moi qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatans,
Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire;
J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh! si ces vers, vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis,
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris;
Ils ne dormiront plus... qu'en lisant leurs écrits.

MON APOLOGIE.

SATIRE.

—

PSAPHON.

C'est ce monstre!

GILBERT.

Qu'entends-je?

PSAPHON.

Oui, son œil le décèle,
C'est lui-même; sans doute il médite un libelle.

GILBERT.

C'est un mauvais auteur; hâtons-nous de sortir.

PSAPHON.

Jeune homme! écoutez-moi, je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez et blâmez la satire!
Vous êtes philosophe?

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.
Fameux par ses talens, que la Russie honore,
Psaphon, par ses vertus, est plus célèbre encore.
Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,
De cet âge innocent osa noircir les mœurs,
Et qui, des vrais talens déchirant la couronne,
Offensez des auteurs qui n'offensent personne;
De la religion soldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé;
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense?...
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,
Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donna seule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacherait votre muse hardie,
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor si, démasquant les prêtres, les dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots,
Peut-être on vous pourrait pardonner la satire :
Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire;
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans vouloir seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase
Du mot de tolérance attendrisse une phrase;
Blasphémer la vertu des sages de Paris,
De la chute des mœurs accuser leurs écrits,
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore?
Infortuné censeur, qu'un peu d'esprit décore,
Que vous a donc produit votre goût si tranchant?

Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
A-t-on vu votre muse, à la cour présentée,
Pour décrier les rois, du roi même rentée?
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis?
Vend-on votre portrait? Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique?
Des quarante immortels journaliste adoptif
Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif?
Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie, assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel?
Quelle bourgeoise enfin, quelle actrice discrète,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ses dons clandestins meubla votre Apollon,
Et vint avec respect visiter votre nom?
Tout le monde vous fuit; votre ami, dans la rue,
N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
Jamais à vous chanter un poète empressé
De petits vers flatteurs ne vous a caressé,
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie
On ne voit chez les grands souper votre génie.
Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous,
L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.
« Le voilà, dit l'auteur, et l'auteur lui réplique :
Gardez-vous de cet homme; il mord, c'est un critique.»
Mais de tant de mépris méchamment consolé,
Vous sifflez l'univers, dont vous êtes sifflé.
Croyez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles;
Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles;
Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons,
Égayez la morale en opéras-bouffons,
Élevez maintenant vos talens jusqu'aux drames,
Et sur l'agriculture attendrissez nos dames;
Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
Dans la satire encor ne peut être endurci;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire:
Cessez de critiquer...

GILBERT.

Eh! cessez donc d'écrire:
Tant qu'une légion de pédans novateurs
Imprimera l'ennui pour le vendre aux lecteurs,
Et par *in-octavo* publiera l'athéisme,
Fanatiques criant contre le fanatisme;
Dussent tous les commis, à vos Muses si chers,
De leur protection déshériter mes vers,
Quand même des catins la colère unanime,
Sans pitié, m'ôterait l'honneur de leur estime,
Et qu'enfin mon courage aurait plus de censeurs
Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs;
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite,
Donnez-moi tous les noms qu'un sophiste mérite,
Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour.
Philosophe, excusez ma candeur insolente;
Je crois, plus je vous lis, la satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'est point méchant pour berner des auteurs.
Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime?
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonyme,
Interrogeant les rois sur leur trône insultés,
Leur dit obscurément de lâches vérités;
Et vous osez noircir celui dont la franchise
Fait aux pédans du siècle une guerre permise;
Qui d'un style d'airain flétrit ses corrupteurs,
Et signe hardiment ses vers accusateurs!
Eh! quel autre intérêt peut dicter ses censures,
Qu'un généreux désir de voir les mœurs plus pures
Refleurir sur nos bords, de vertus dépeuplés,
Et nos froids écrivains, au bon goût rappelés,
Orner d'un style heureux une saine morale,
De leurs partis rivaux étouffer le scandale,
Et, l'un et l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire, et non de l'usurper?
Parlez : au bien public s'immolant par malice,
Vengerait-il le goût, proscrirait-il le vice,
Pour l'étrange plaisir de perdre son repos,
D'être gratifié de la haine des sots,
Doté sur vos journaux d'une rente d'injures,
Ou clandestinement diffamé par brochures?
Non; s'il fait dans ses vers parler la vérité,
C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité
Ne sait point retenir la haine vertueuse
Que porte au vice heureux l'équité courageuse,
Et cette impatience, et ce loyal mépris
Que tout mauvais auteur inspire aux bons esprits.
A la satire enfin quel poète fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perse, qui vécut chaste, en mérita le nom.
Là reposent Condé, Colbert et Lamoignon,
Et toute cette cour de héros ou de sages
Que Boileau pour amis obtint par ses ouvrages :
Interrogez leur cendre, et, du fond des tombeaux,
Leur cendre véridique, honorant Despréaux,
Justifiera son art que vous osez proscrire,
Et ses mœurs, de son siècle éternelle satire.
Disciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,
Sans gloire, et cependant calomnié comme eux,
Je pourrais au mensonge opposer pour défense
L'estime de Crillon (1), ma vie et le silence;
Mais je veux vous confondre, et voici mes forfaits :

(1) M. l'abbé de Crillon, frère de M. le duc de Crillon-Mahon, et connu dans la république des lettres par des ouvrages où la diction la plus élégante s'allie aux profon-

Ma muse, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,
De sa honte effrontée osa tracer l'histoire.
O douleur! ai-je dit, ô siècle malheureux!
D'une morale impie, ô règne désastreux!
Le crime est sans pudeur, l'équité sans courage,
Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge!
Visitons nos cités : hélas! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux?
L'athéisme en déserts convertissant nos temples,
Des forfaits dont l'histoire ignorait les exemples,
De célèbres procès, où vaincus et vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Tous les rangs confondus et disputant de vices,
Le silence des lois du scandale complice!

Peindrai-je ces wauxhall dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche en spectacle érigés,
Où des beautés du jour la nation galante,
Des sottises des grands à l'envi rayonnante,
Promenant ses appas par la vogue enchéris,
Vient en corps afficher des crimes à tout prix;
Où parmi nos sultans la mère court répandre
Sa fille vierge encor, qu'elle instruit à se vendre;
Jeune espoir des plaisirs d'un riche suborneur,
Qui cultive à grands frais son futur déshonneur?
Mais, partout affligée et partout méconnue,
La pudeur ne sait plus où reposer sa vue,
Et l'opprobre, et le vice, et leur prospérité,
Blessent de toutes parts sa chaste pauvreté :
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime
Le spectacle public des respects qu'il imprime,
Par un grand dérobée aux soupirs des laquais,
Long-temps obscurs fermiers de ses obscurs attraits,
Possède ces hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu sa retraite indigente.
Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris,
Au sein de Paris même, encor plein de sa honte,
Épouser les aïeux d'un marquis ou d'un comte,
Armorier son char de glaives, de drapeaux,
Et se masquer d'un nom porté par des héros.
Et n'imaginez pas que sa richesse immense
Ait de son fol amant dévoré l'opulence,
Qu'il soit, pour expier sa prodigalité,
Réduit à devenir dévot par pauvreté :
L'État volé paya ses amours printanières,
L'État jusqu'à sa mort paiera ses adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monsieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit, déguisant sa naissance,
Penthièvre quelquefois visite l'indigence,
Et, de trésors pieux dépouillant son palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits;
Mais ce voluptueux, à ses vices fidèle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur;
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur :
« Volez, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;
Qu'on la séduise. » Il dit : ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père :
Elle cède, on l'enlève : en vain gémit sa mère;
Échue à l'Opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge aussi sage que belle
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle;
Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle assidus,
Avait pour le servir fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse!
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,
Tandis que la beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires,
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyaient braver son amour oppresseur,
Et l'emporte mourante en son char ravisseur :
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.

Mais de quels attentats, nés d'infâmes amours,
N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours?
Quel siècle doit rougir de plus de parricides?
Plus d'empoisonnemens, de fameux homicides,
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux?
Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux
Sans cesse retentir de rapts et d'adultères;
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires;
Le suicide enfin, raisonnant ses fureurs,
Atteste par le sang le désordre des mœurs.

Tels furent mes discours; mais lorsque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étais que l'écho des hommes vertueux;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux;
Et, démenti par vous, leur voix me justifie.
Mais plus d'un grand se plaint que, divulguant sa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A flétri ses amours d'un portrait reconnu :
De quel droit se plaint-il? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je déshonoré du nom de son modèle?

deurs de la plus saine philosophie. Ce fut lui dont le suffrage et les bienfaits ne cessèrent d'encourager le talent poétique de Gilbert.

Quand de traits différens, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs, je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable,
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : Ah! c'est un tel, ce marquis diffamé;
Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé.
Suis-je donc si méchant, si coupable?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes;
Non parce que vos vers, du public interprètes,
Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas:
Immolez au mépris ces nobles scélérats.
Moi-même, ami des grands, parfois je les déprime :
Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire, chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre :
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.
Mais qui sont ces auteurs dont les noms offensés
Se virent par ma plume au sifflet dénoncés?

PSAPHON.

Qui sont-ils? des savans renommés par leurs grâces?
Des poètes loués dans toutes les préfaces,
Des hommages du nord dans Paris assiégés,
Craints peut-être à la cour et pourtant protégés;
Que la Sorbonne vante et même excommunie,
Et dont les pensions attestent le génie;
Qui, recherchés des grands, des belles désirés,
Quoiqu'ils soient lus enfin, sont encore admirés.

GILBERT.

Eh! ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique, jaloux de plaire aux bons esprits,
Toujours du bien public occupe ses écrits.
Eh! quelle utilité peut suivre la satire
Lâchement dégradée, et perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés?
Dois-je exhumer Saint-Ange et mettre au jour Murville?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit? D'une affreuse morale
Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale?
Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas?
Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie
A l'obscène licence, au blasphème orgueilleux,
Soutiennent leur crédit sur des succès honteux,
Dont le nom parvenu sollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire;
Voilà les écrivains que le goût et les mœurs
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh! que pourraient vos cris contre leur vaste gloire?
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde français pense avilir les dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers et non point l'âge.
Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage :
Qu'ils tremblent, ces faux dieux, dans leur temple insolent,
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent;
Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je suis, contre leur gloire, armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point; d'un sot orgueil épris,
Mon crédule Apollon, sur son faible génie,
N'a point fondé l'espoir de leur ignominie;
Mais sur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différens flambeaux universels;
Grands hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages
Sont autant de censeurs des livres de nos sages,
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,

Couvrent de leurs talens l'impuissance des miens :
Aux regards du public, que ma voix désabuse,
De leur antiquité semblent vieillir ma muse,
Et devant mes écrits, de leurs noms appuyés,
Font taire soixante ans de succès mendiés.
Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes justes censures :
On connaît ces vieillards, sur le Pinde honorés,
Politiques adroits, charlatans illustrés :
Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la philosophie arborent les drapeaux;
Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,
Flattant tous les partis de caresses égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales,
Et tous, par intérêt, taisant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'est point esclave encore.
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,
C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les auteurs;
Son goût est aussi vrai que sa franchise est pure;
Comme il sort de ses mains, il sent mieux la nature :
Son libre jugement est désintéressé,
Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.
De votre honte enfin vos cris viennent m'instruire.
Pourquoi vous plaignez-vous, si je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON.

C'est toi seul que je plains, intraitable rimeur;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur :
Depuis, cherchant à nuire, et nuisant à toi-même,
Tu deviens satirique et méchant par système.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté :
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels seront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs,
Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire,
Un roi qu'on peut louer même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe? aux pensions nous serons seuls admis.
Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis.

GILBERT.

Sous un roi qui voit tout, ils suivent la justice.
Mais soit; n'écrivez plus, et qu'on vous enrichisse :
Vous aimez la fortune, et moi la vérité.
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poète ennobli de mœurs et de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble et légitime;
Tous mes écrits, enfans d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur;
Ils plaisent sans blasphème et vivent sans cabales;
Mes modestes succès ne sont point des scandales :
Ma muse est vierge encore, et mon nom respecté
Sans tache ira peut-être à la postérité.

STANCES A M. D'ARNAUD.

—

C'est trop long-temps couvrir des voiles du silence
La généreuse main qui s'ouvre à mon malheur;
Muse, cédons aux cris de la reconnaissance,
Et que mes premiers chants soient pour mon bienfaiteur.

Tels, trop jeunes encor pour chercher leur pâture,
Quand des feux de Progné les fruits reconnaissans
Ont du bec maternel reçu la nourriture,
Ils lui rendent pour prix d'harmonieux accens.

N'altère point ma voix, maxime si commune,
Que l'homme doit toujours sembler ce qu'il n'est pas;
C'est au crime à rougir, jamais à l'infortune;
La peur d'être abaissé ne fait que trop d'ingrats

J'aurai dit : Ce mortel me conserva la vie;
Et l'on me courbera sous le faix du mépris!...
Si la vertu s'accroît, c'est quand on la publie :
Chantons, muse, la honte en fût-elle le prix.

Mais que vois-je? d'Arnaud! vient-il m'ôter la lyre?
Non : mes accords pour lui ne sont pas sans attraits;
Il craint d'être nommé dans mon brûlant délire.
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ses bienfaits.

Ainsi contre les vents fortifiés par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne aux longs rameaux

Se plaît à protéger de son épais ombrage
Un peuple, faible encor, de jeunes arbrisseaux.

Vous, auteurs qui, nageant dans des flots de richesses,
Prêchez l'humanité dans vos écrits pompeux,
Répondez : avez-vous jamais, par vos largesses,
Tari les pleurs amers de quelque malheureux ?

Insensé ! jusqu'ici, croyant que la science
Donnait à l'homme un cœur tendre et compatissant,
Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence ;
Vous vîtes mes douleurs et mon besoin pressant.

Qu'en reçus-je ? Des dons ? Non : des refus, la honte,
« Travaillez, disiez-vous, vous avez des talens ;
» Si le malheur vous suit, le travail le surmonte :
» On peut veiller sans crainte à la fleur de ses ans. »

Barbares ! travailler ! eh ! voulais-je autre chose ?
A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osais de mes maux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandaient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait ;
Je vous fuis en pleurant... j'expirais de misère :
D'Arnaud vient : c'est un dieu ; mon malheur disparaît.

Vers la terre courbée, une fleur, jeune encore,
Allait ainsi périr après un jour brûlant :
Par ses pleurs rafraîchie a-t-elle vu l'aurore ;
La fleur lève aussitôt son calice brillant.

Toi qui verses dans moi tout le feu qui t'enflamme,
Arbitre des beaux vers, Apollon, loin de moi !
Pour célébrer d'Arnaud, pour chanter sa grande âme,
Mon cœur dicte ; il suffit, qu'ai-je besoin de toi ?

Pour peindre son amour aux yeux de sa maîtresse,
L'amant va-t-il d'un dieu mendier le secours ?
Il dit ce qu'il ressent, et toute sa tendresse
De son cœur amoureux coule avec ses discours.

Vanterai-je, ô d'Arnaud, l'éclat de ton génie ?
Sophocle, Anacréon, Ovide tour à tour,
Tu nous peins les plaisirs, les langueurs, la furie
Qu'inspirent aux amans les transports de l'amour.

Sous ces dômes sacrés, séjour de l'innocence,
Muse, entends-tu Comminge et son amante en pleurs ?
De leurs feux, de leurs maux tu sens la violence.
Pour la peindre, à d'Arnaud ils ont prêté leurs cœurs.

Vois-tu Fayel brûlant d'amour, de jalousie,
Combattre pour mourir, Couci percé de coups ?
Tu frémis, Gabrielle ; et ma muse attendrie
Pleure avec toi, te plaint et maudit ton époux.

Mais qu'entends-je ? mes chants ont réveillé l'Envie ;
Et sa bouche me dit en écumant de fiel :
« Crois-tu persuader qu'il n'est point de génie
» Plus brillant que celui de l'auteur de Fayel ?... »

Non : mais est-il une âme aussi tendre, aussi pure ?
Et que devient l'esprit sans les trésors du cœur ?
Un beau masque qui couvre une horrible figure ;
Il faut d'abord être homme, avant que d'être auteur.

J'aime mieux l'arbrisseau dont la tête modeste
Se charge tous les ans de fruits délicieux,
Que le cèdre qui touche à la voûte céleste
Et n'a que des rameaux à m'étaler aux yeux.

Maintenant que ma voix a chanté ta grande âme,
D'Arnaud, goûte le prix de tes dons répandus.
J'ai peint tous mes malheurs, j'aime mieux qu'on m'en blâme
Que d'avoir de leurs fruits dépouillé les vertus.

LE CHARME DES BOIS.

STANCES.

Que j'aime ces bois solitaires !
Aux bois se plaisent les amans ;
Les nymphes y sont moins sévères,
Et les bergers plus éloquens.

Les gazons, l'ombre, le silence
Inspirent les tendres aveux ;
L'Amour est au bois sans défense,
C'est au bois qu'il fait des heureux.

O vous, qui, pleurant sur vos chaînes,
Sans espoir servez sous ses lois,
Pour attendrir vos inhumaines,
Tâchez de les conduire au bois.

Venez au bois, beautés volages ;
Ici les amours sont discrets :
Vos sœurs visitent les ombrages,
Les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois !

Avec la beauté qu'on préfère
Il est si doux d'aller aux bois!

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un printemps heureux.
Ou son amant, ou le Zéphyre
Avait dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystère
Ce galant désordre annonçait;
Mais Lycas suivait la bergère,
Et la bergère rougissait.

Doucement je l'entendis même
Dire au berger, plus d'une fois :
O mon bonheur! ô toi que j'aime!
Allons toujours ensemble aux bois.

DIDON A ÉNÉE.

HÉROÏDE.

(Didon assoupie se réveille en fureur.)

Il est donc vrai qu'Énée a résolu sa fuite;
Qu'il délaisse Didon, après l'avoir séduite?
Il fuit!... Volez soldats, des glaives, des flambeaux,
Égorgez les Troyens, embrasez leurs vaisseaux;
Leur roi, son fils, que tout sous vos armes succombe,
Et qu'à leurs corps sanglans la mer serve de tombe...
Arrêtez; j'aime Énée, on court l'assassiner!
Malheureuse! et c'est moi qui viens de l'ordonner!
Non... « Mais avec regret, je te fuis, chère amante,
» Dit-il, le ciel le veut, il faut que j'y consente. »
Eh! que me fait ce ciel et son ordre odieux?
Amant, je t'aurais vu désobéir aux dieux!
Va, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse et m'offense...
Moi, j'abhorre le ciel s'il prescrit l'inconstance;
Et, dût-il m'accabler du poids de son courroux,
Avant de te trahir j'aurais bravé ses coups.
Ton âme, pour répondre aux feux de ta maîtresse,
Trop promptement aux dieux immole sa tendresse;
Non, tu n'aimas jamais... Mais lis, lis, inconstant.
A qui t'a donné tout, donne au moins un instant.

Vois comme au loin des mers la fureur se déploie,
Vois ces montagnes d'eau rouler, chercher leur proie,
S'élancer à grand bruit dans le vide des airs,
Se briser, retomber sur l'abîme des mers :
Vois ces rocs, dont le front semblait braver l'orage,
Arrachés par les vents, fondre sur le rivage;
Rien n'est calme, tout meurt, le jour est sans flambeau,
L'hiver a fait du monde un immense tombeau;
Et tu fuis! et tu crois voguer en assurance,
Toi, qui cent fois des flots éprouvas l'inconstance!

Ah! revole vers moi... Tout va dans ce séjour
Partager mes plaisirs, causés par ton retour :
Mon peuple qui, charmé de l'ardeur qui m'inspire,
Espérait sous tes lois voir fleurir son empire :
Tes sujets qu'ont lassés les courses, les travaux,
Que tu conduis encore à des périls nouveaux;
Un fils qui peut périr sous cette onde irritée;
Une reine, dirai-je une amante agitée,
Tout te retient ici; viens, je t'ouvre mes bras;
Plein d'espoir, mon cœur vole au-devant de tes pas :
Des pleurs qu'elle a versés viens venger ta maîtresse.
Réparons tant de jours ravis à ma tendresse.
Viens, je languis; je veux dans nos embrassemens
Faire envier ton sort aux plus heureux amans.

Mais non : tu rougirais de céder à mes larmes;
Les paisibles douceurs pour toi n'ont point de charmes:
Le tumulte des camps, les horreurs des combats,
Voilà les seuls plaisirs qui t'offrent des appas.
Rien ne peut assouvir la soif qui te dévore;
Maître du monde entier, tu te plaindrais encore.
Insensé! de quel prix peut donc être à tes yeux
Cet empire brillant où t'appellent les dieux,
S'il te faut, au milieu des écueils, des orages,
Le chercher sur des mers couvertes de naufrages?
Que sont ces biens peu sûrs, près des plaisirs du cœur?
Tout l'univers vaut-il un instant de bonheur?

Cher Énée, où fuis-tu? n'expose point ta vie;
C'est ton amante en pleurs, c'est Didon qui t'en prie.
Ces vents, ces mers, leur bruit, tout me glace d'effroi.
Dieux! si jamais les flots s'entr'ouvraient devant toi!
Si, prêts à t'engloutir... Quelle horrible pensée!
Non... d'un tel trait jamais Didon ne fut blessée....
Énée est tout pour moi : c'est mon bien, mon époux :
Il mourrait!... Ah! sur lui, dieux, suspendez vos coups!
Sur moi seule épuisez toute votre furie;
Pour sauver mon amant je vous offre ma vie,
Puisqu'il me faut le perdre... Ah! quel que soit mon sort,
J'aime encor mieux pleurer sa fuite que sa mort...

Seulement donne encor quelques mois à ma flamme
Peut-être enfin pourrai-je accoutumer mon âme
A voir de près les maux qui vont fondre sur moi;
Que sais-je? à contempler ton départ sans effroi...
Attends que les zéphyrs soufflent seuls sur les ondes
Lance alors tes vaisseaux sur les plaines profondes

Quels malheurs, quels maux m'effraieraient dans leur cours?
Didon n'aura plus rien à craindre pour tes jours.....

Mais où tendent tes vœux? parle; est-ce à la couronne?
La mienne est sur ton front: voilà mon sceptre, ordonne.
Si c'est pour tes désirs trop peu de mes états,
Mes sujets sont armés, conduis-les aux combats;
De ses fiers ennemis cours délivrer Carthage,
Force-les d'apporter à tes pieds leur hommage...
Peuples, de mon amant recevez tous des fers;
C'est pour lui que les dieux ont formé l'univers...
Moi, je veux consacrer tous mes jours à te plaire;
Je veux qu'Ascagne en moi retrouve une autre mère,
Que le Troyen m'adore et chante ma grandeur,
Que tout, autour de moi, respire le bonheur;
Je veux, qu'heureux par moi, tu dises dans l'ivresse:
« Le cœur seul de Didon méritait ma tendresse. »

Que fais-je? où m'égaré-je? O funeste ascendant!
J'offre encor le bonheur à mon perfide amant;
Et des dons qu'il reçut l'ingrat ne fait usage
Que pour percer mon cœur, que pour fuir ce rivage;
Quel fruit de mes bienfaits pensé-je retirer!
Le barbare! il ne veut que me désespérer!
Ce fut l'intérêt seul qui m'attacha son âme:
Chargé de mes trésors, et libre de ma flamme,
Peut-être aux pieds d'une autre il court s'en prévaloir?
Non, je ne le crois point... tu ne peux le vouloir;
Toi! tu me donnerais jamais une rivale,
A moi dont tu tiens tout!... O trahison fatale!
Non, tu ne mettras point le comble à mes ennuis,
Tu ne veux point ma mort... Et pourtant tu me fuis!
Je ne te verrai plus... Et je crois, insensée,
Qu'absente, je vivrai toujours dans ta pensée!
Je le croirais en vain... Mais cours le monde entier,
Cherche s'il est un cœur qui puisse s'oublier
Jusqu'à tout te donner comme j'osai le faire;
S'il t'aime autant que moi, je renonce à te plaire...
Ingrat! lorsque tu vins me peindre tes malheurs,
J'aurais dû t'éviter, loin d'essuyer tes pleurs!
Si c'est pour te punir un plaisir assez rude,
Contemple le tableau de ton ingratitude.

Loin d'Ilion en cendre, accablé de revers,
Depuis sept ans entiers tu parcourais les mers,
Flatté de voir bientôt dans un lieu plus fertile
S'élever sous tes lois les murs d'une autre ville;
Tu cherchais vainement je ne sais quel pays
Où les dieux t'ont juré de couronner ton fils:
En vain l'hiver, les flots et mille autres obstacles,
T'offrant partout la mort, démentaient leurs oracles;
Ce pays se découvre, on croit toucher au port,
On l'admire, on s'écrie... O perfide transport!
Le jour a fui, l'air siffle, et les mers courroucées
Grondent; bientôt en monts leurs vagues ramassées
Tantôt jusques au ciel emportent tes vaisseaux,
Tantôt jusqu'aux enfers les plongent sous les eaux.
Le rameur cherche en vain sa force évanouie,
Le pilote est sans art; tout est tremblant, tout crie:
Partout la mort poursuit tes regards effrayés,
Sur ta tête elle gronde, et mugit sous tes pieds:
Tout périt... Ton vaisseau, déchiré par l'orage,
Reste seul, par les vents renvoyé vers Carthage...

Tu parais dans ma cour; tu t'en souviens, ingrat!
On t'amène à mes yeux, tu sais dans quel état...
Je crois te voir encor, frissonnant, plein d'alarmes,
Embrasser mes genoux, les baigner de tes larmes.
« O reine! vous voyez où le sort m'a réduit;
Mes vaisseaux, mes soldats, les flots ont tout détruit:
Étranger, disais-tu, dans mon malheur funeste,
La mort ou vos bontés, c'est tout ce qui me reste. »
Des traits de la pitié l'amour perça mon cœur.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
Va, cesse de pleurer; inconnu, sois tranquille:
Que puis-je? ordonne, viens partager mon asile.

Restes infortunés des ondes en courroux,
Toi, ton fils, à la mort je vous arrachai tous;
Et sans savoir de toi que ton nom, faux peut-être,
De mes états naissans je te rendis le maître.
Par un charme inconnu, mais qui flattait mon cœur,
Pour ne songer qu'au tien j'oubliais mon bonheur...
Tout ce qu'elle faisait dans l'ardeur de te plaire,
Pour sa félicité Didon croyait le faire.
Spectacles, fêtes, jeux; perfide, nomme-moi
Des plaisirs que Didon n'ait prodigués pour toi.
J'aurais, si j'eusse pu, banni de ta pensée
Jusques au souvenir de ta douleur passée,
Dans l'espoir que mes dons, par un tendre retour,
Prépareraient ton cœur aux transports de l'amour;
Mais plus je m'efforçais de le rendre sensible,
Moins ce cœur à mes feux paraissait accessible.
Je rougis à la fin de brûler sans espoir;
Je crus que le penchant céderait au devoir;
J'évitai ta présence, amante infortunée!
Dans mes palais, partout je retrouvais Énée.
Je sentais ma vertu s'affaiblir chaque jour;
Ma raison succombait sous l'effort de l'amour:
Ce n'est plus cette ardeur encor faible, incertaine;
C'est un feu dévorant qui court de veine en veine.
J'avais en vain juré de fuir un autre hymen;
Vingt rois, qu'avaient aigris les refus de ma main,
M'offraient en vain la mort si j'épousais Énée;
Dangers, devoirs, sermens d'éviter l'hyménée,
Tout fuyait à sa vue; Énée était vainqueur

Et l'excès de mes feux balançait ma pudeur.
Enfin je crus te voir sensible à ma tendresse :
Tes yeux, pleins de langueur auprès de ta maîtresse,
Semblaient trahir tes feux, m'exprimer tes désirs,
Mendier du retour, m'inviter aux plaisirs.
Sur mes sens aussitôt ma raison perd l'empire;
Je ne me connais plus, je brûle, je désire,
J'espère.... Tu me fais l'aveu de ton amour.
J'ose.... Hélas! est-ce à moi de rappeler un jour,
Un jour que je voudrais retrancher de ma vie?
Loin de la retracer, pleurons mon infamie....
Mais non, non, je n'ai point alors perdu l'honneur;
Non, traître, je le mis en dépôt dans ton cœur :
Tu me juras ta foi, je te donnai la mienne;
La honte est pour celui qui veut trahir la sienne.
Ce nœud, quoique secret, doit être respecté!
Les sermens font l'hymen, non la solennité.
Les dieux que tu rendis garans de ta promesse,
Ces dieux me sont témoins que, malgré ta tendresse,
Jamais pour toi Didon n'eût éteint sa vertu;
C'est au nom seul du ciel que mon cœur s'est rendu.
Je te crus engagé par un nœud légitime,
Et, sacré par l'hymen, l'amour est-il un crime?
Je n'ai jamais senti ces remords dévorans,
D'une âme criminelle implacables tyrans.
Mes jours coulaient heureux dans une paix profonde :
Ton épouse, oubliant tout le reste du monde,
Marchait avec orgueil, esclave de tes vœux,
Et croyait plaire au ciel en te rendant heureux.

Un instant détruit tout. O mortelle pensée!
Ton départ en enfer change mon Élysée :
Autrefois je pouvais désirer et jouir,
Et maintenant, que puis-je? Hélas! pleurer, gémir.

Chère Élise, ô ma sœur! c'est toi qui m'as perdue;
Tu versas dans mon sein le poison qui me tue :
Ton amitié, sans cesse irritant mon ardeur,
Me vantait ses aïeux, ses vertus, sa valeur.
Carthage, disais-tu, sous ses lois florissante,
Devait porter aux cieux sa tête triomphante :
Et reine, amante heureuse, unie à ses destins,
Je n'aurais à couler que des momens sereins.
O mensonges flatteurs qui m'avez trop séduite!
J'ai dédaigné vingt rois, et ce Troyen me quitte!
Faut-il qu'à tes conseils mon cœur se soit prêté?
Ne pouvais-je à l'amour opposer la fierté?
Ah! paisible du moins et dans l'indifférence,
J'aurais vu fuir mes jours, heureux par l'innocence;
Et vous, mânes sacrés de mon premier époux,
La foi que je vous dus serait encore à vous.

Qu'ai-je fait? malheureuse! à quoi suis-je réduite?
Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite;
Vingt rois que j'ai bravés menacent mes états.
Vois nos champs, vois ces murs hérissés de soldats;
Vois Iarbe à leur tête, échauffant le carnage,
Le fer, la flamme en main, anéantir Carthage.
Moi, femme, sans appui, comment parer ses coups?
Comment de tant de rois apaiser le courroux?
Où me cacher? où fuir? où trouver un asile?
J'en avais un, hélas! et j'y vivais tranquille;
C'est pour t'avoir aimé qu'il ne m'en reste plus,
Et peu de jours heureux m'ont été bien vendus!...

Irai-je avec mon peuple, et loin de cette terre,
Mendier dans Sidon du secours à mon frère?
C'est sa fureur, c'est lui qui, de son or jaloux,
Enfonça le poignard au sein de mon époux.
Irai-je à ces tyrans, armés contre ma vie,
Offrir, pour les calmer, une main avilie?
Moi qui les ai tous vus, amans humiliés,
Déposer, mais en vain, leurs sceptres à mes pieds!
Rois, animez plutôt vos soldats au carnage;
Palais, embrasez-vous; tombez, murs de Carthage!
Et toi, perfide, et toi, plus barbare qu'eux tous,
Viens de ta propre main me livrer à leurs coups :
La recevant de toi, la mort me sera chère;
Tu m'entendras encore, à mon heure dernière,
Former des vœux pour toi, te dire : « Cher amant,
J'ai vécu pour t'aimer, et je meurs en t'aimant. »

Eh bien! que tardes-tu? couvre-moi, nuit profonde!
Mon amant est le nœud qui m'attachait au monde;
L'innocence, l'honneur me le faisaient chérir;
Je les ai tous perdus... Je n'ai plus qu'à mourir.
Quel prix pour mes bienfaits! quel prix pour ma tendresse!
Mourir! ah! c'est donc là le sort qu'à ta maîtresse
Réservait.... Mais que sens-je? et quel trouble en mon sang?
Dieu! le fruit de mes feux vient d'agiter mon flanc!
Eh bien! je m'y résous, vivons pour être mère.
Cher amant, voudras-tu lui refuser un père?
C'est ton sang, c'est ton fils; son sort doit t'attendrir;
Avant de voir le jour, le feras-tu périr?
Quand même je pourrais, après ta perfidie,
Traîner en sa faveur le fardeau de ma vie,
Mes troubles, mes soucis, l'horreur de mon destin,
Sans doute lui feront un tombeau de mon sein;
Ah! s'il voyait le jour! si, portrait de son père,
Il folâtrait déjà sous les yeux de sa mère,
La vie aurait encor pour moi quelques douceurs :
D'une main caressante il essuirait mes pleurs;
Je t'aimerais en lui, je t'y verrais sans cesse :
« Voilà ses traits, ses yeux, sa fierté, sa noblesse,
Dirais-je avec transport; c'est lui, c'est mon amant.
C'est Énée; il avait cet air tendre et charmant,

Cette aimable candeur brillait sur son visage,
Quand, victime des flots, il parut dans Carthage. »

Mais puisqu'enfin le ciel, propice à tes souhaits,
Au lieu de les punir, protége tes forfaits;
Puisque pour t'arrêter, pitié, reconnaissance,
Amour, nature, honneur, tout paraît sans puissance:
Je ne te retiens plus, ingrat, fuis loin de moi,
Vénus n'a pu produire un monstre tel que toi;
Horrible nourrisson des tigres d'Hircanie,
Ta bouche avec leur lait suça leur barbarie,
Et les mers en fureur, te roulant dans leurs flots,
T'ont vomi sur ces bords pour m'accabler de maux.
Monstre, tu sus trop bien remplir ta destinée.
Je suis du monde entier la plus infortunée,
Je brûle, je languis, je condamne mes feux;
Pour détacher mon cœur de ses indignes nœuds,
Malheureuse! il n'est rien que ma raison n'emploie;
L'amour semble encor plus s'attacher à sa proie.

Eh bien! puisque le ciel rend vains tous mes efforts,
Suivons aveuglément le cours de mes transports.
Que m'importe qu'un monde où règne l'injustice
Au gré des préjugés m'élève ou m'avilisse?
Non, n'écoutons plus rien que la voix de mon cœur:
Ma gloire, mon désir, mon devoir, mon bonheur
Est de suivre l'époux à qui je suis liée:
Quelle autre à ses revers doit être associée?
Cher amant, vois sur moi jusqu'où va ton pouvoir...
Fuis, mais dans tes vaisseaux daigne me recevoir,
Conduis-moi, si tu veux, aux plus lointains rivages,
Je te suivrai partout: écueils, frimas, orages,
Je n'examine rien; rien peut-il m'effrayer;
Je suis prête à tout fuir, à tout sacrifier:
Ces murs que j'ai bâtis, mes sujets, ma couronne,
Ce monde, s'il fallait, pour toi je l'abandonne.
Eh! qu'importe où je vive en vivant près de toi?
Puis-je rien regretter si ton cœur est à moi?
L'amour saura de fleurs parsemer ma carrière,
L'amour donne la vie à la nature entière.

O toi, qui dans mon sein mis toutes ses fureurs,
Énée, as-tu jamais bien senti ces douceurs,
Ces élans enflammés vers l'objet que l'on aime,
Ce trouble, ces transports, cet oubli de soi-même,
Ces extases où l'âme, à force de sentir,
Au sein des voluptés semble s'anéantir;
Cette douce langueur, qui suit toujours l'ivresse,
Rend aux désirs leurs feux, au cœur plus de tendresse!...
Ah! dans tes bras jadis j'ai goûté ces plaisirs!
Consumée à présent de stériles désirs,
Abandonnée, en proie aux plus vives alarmes,
Je vais brûler, languir, et sécher dans les larmes;
Voilà, perfide, encor les moindres de mes maux.
Un mot de toi peut seul me rendre le repos:
Mais si mes pleurs sont vains, si mon offre est frivole,
Si tu veux fuir sans moi; c'en est fait, je m'immole.
Quand tu sors de mes bras pour n'y jamais rentrer,
Quand de moi pour jamais tu vas te séparer,
Quand je perds tout en toi, qui m'attache à la vie?
Non, ce n'est point le fruit de ma flamme trahie;
Nos nœuds rompus, qu'est-il? un témoin odieux
Dont le front offrira ma honte à tous les yeux.
Hélas! toutes les fois qu'il me dirait sa mère,
Il me faudrait rougir et maudire son père!
Et lui, lui-même un jour, partageant mon destin,
Souhaiterait cent fois d'être mort dans mon sein.
« Quel don, me dira-t-il, pleurant son infamie,
Quel don m'avez-vous fait en me donnant la vie?
Mon cœur est innocent: j'ai des rois pour aïeux,
Et le plus vil mortel me fait baisser les yeux.
Reprenez, reprenez ce présent détestable:
Il est dur de rougir quand on n'est point coupable. »

Quel reproche! ô mon fils! Eh bien! meurs dans mon flanc!
Barbare! vois mon bras, armé d'un fer sanglant,
Se plonger dans mon sein, et, bravant la nature,
Y chercher cet enfant, fruit de ton feu parjure;
Vois ses membres naissans déchirés en lambeaux,
Vois son sang, vois le mien couler à longs ruisseaux
De mes flancs entr'ouverts et fumans de carnage,
Mon désespoir, ma mort, et connais ton ouvrage.
Ce projet est terrible, il fait frémir d'horreur...
Cher amant, cher époux, laisse attendrir ton cœur,
Rendez-le, dieux puissans, sensible à ma prière,
Ou faites à Didon oublier qu'elle est mère!
Mon bras peut s'arrêter au seul nom de mon fils.
La nature... Qu'entends-je? ah, dieux! ce sont ses cris:
« Que vas-tu faire? arrête! Ô mère impitoyable!
» Entends gémir ton fils... Il meurt... est-il coupable? »
Et moi, le suis-je? ingrat! Oui, d'avoir pu t'aimer,
Mais non de fuir un monde où tout doit m'alarmer,
Où le sceptre à la main, sur le trône élevée,
A la honte, au mépris je me vois réservée.
Ah! contraint de choisir l'infamie ou la mort,
Qui peut craindre un instant de terminer son sort?
Devant tout l'univers à rougir condamnée,
Je n'ai déjà que trop souffert ma destinée.
Mourons... Si le trépas ne nous rend pas l'honneur,
Ah! de rougir au moins il épargne l'horreur!
Si je commets un crime, ô dieux! votre colère
Doit tomber sur celui qui le rend nécessaire.
Tremble ingrat! c'est toi seul que puniront les dieux,
Et je vole en mourant t'accuser devant eux.

Cher Énée, ah! plutôt permets-moi de te suivre...
Mais, tout est décidé, pars, je cesse de vivre.

Que ne puis-je à l'instant m'offrir à tes regards,
Pâle, défigurée, et les cheveux épars !
Viens me voir, viens, cruel !.. mon teint n'a plus de charmes;
En proie au désespoir, les yeux baignés de larmes,
Je tiens, en t'écrivant, ma plume d'une main,
Et de l'autre un poignard prêt à percer mon sein.
Détermine mon sort : parle, qu'on me l'annonce;
Didon, pour se frapper, n'attend que ta réponse.

LE JUGEMENT DERNIER.

ODE.

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus,
» Justes? vous avez dit! Dieu nous protége en père;
» Et partout opprimés, vous rampez abattus
» Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère.
» Implorez ce Dieu défenseur :
» En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :
» Est-il aveugle et sourd ? est-il d'intelligence
» Avec l'impie et l'oppresseur !

» Méchans, suspendez vos blasphèmes.
» Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?
» Il nous frappe, il est vrai; mais, sans juger ses lois,
» Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes
» Ce soleil, témoin de nos pleurs,
» Amène à pas pressés le jour de sa justice.
» Dieu nous paîra de nos douleurs;
» Dieu viendra nous venger du triomphe du vice.

» Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
» Depuis que du malheur les vertus sont sujettes.
» L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
» Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.
» Est-ce là ce Dieu généreux?
» Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille?
» Allez, imitez-nous; et, tandis qu'il sommeille,
» Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfans de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à les couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Éternel, trop long-temps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où loin des yeux de l'homme il s'était reposé :
Il a paru; c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains : voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème;
Ici l'homme à l'homme est égal.
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables ?
Ici près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs :
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir, où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème.
Les antres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Être-Suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il? répondez-nous.
Vous pleurez ! Vains regrets ! ces pleurs font notre joie.

A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous,
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté!
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfans doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô Ciel! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfans! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parlait: ses accens redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère,
Les amis, les amans, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître
Légions de méchans honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

ODE A MONSIEUR,

SUR SON VOYAGE EN PIÉMONT.

—

Les princes vont bannir ces préjugés antiques
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,
Ils régnaient inconnus dans leurs propres états.
Nous avons vu des rois, vainqueurs de la mollesse,
Pour chercher la sagesse,
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lyre
Représentent les dieux, enfans de leur délire,
Dans l'oubli du nectar laissant les cieux déserts;
Et fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,
Cachés sous notre image,
Sans tonnerre et sans pompe errant dans l'univers.

France! au fond de sa cour si ton maître s'exile,
Ton bonheur lui prescrit ce sacrifice utile:
Peut-il quitter son peuple investi de dangers?
Mais un frère vanté, mais un autre lui-même,
Pour son prince qu'il aime
Va conquérir les cœurs sur des bords étrangers.

Partez, jeune héros que Turin nous envie;
Sur les pas d'une sœur, de nos regrets suivie,
Visitez cet empire où l'attend un époux,
Où l'Éridan, chanté par cent muses rivales,
Roule ses eaux royales,
Fier d'enlever Clotilde à nos fleuves jaloux.

Sous quel ciel merveilleux l'Amour va vous conduire
Ces Alpes, ces rochers parlent pour vous instruire;
Ils sont pleins d'Annibal et pleins de vos aïeux.
Le sang de ces héros qu'adopta la victoire,
Prodigué pour la gloire,
Illustra ces forêts qui soutiennent les cieux.

Vous marchez entouré de prodiges sans nombre:
Là, du peuple romain gît au loin la vaine ombre;
Devant lui se taisaient les rois respectueux:
Cet immense colosse élevé par la guerre
Au trône de la terre,
Tombe, et n'est plus, hélas! qu'un nom jadis fameux.

Ici Rome pourtant demande votre hommage;
Rome qui d'elle-même est une triste image;
Rome où les vils troupeaux marchent sur les Césars,
Veuve d'un peuple-roi, mais reine encor du monde;
Rome sur qui se fonde
La gloire d'un pays deux fois père des arts.

Mais vous ne cherchez pas sur ces rives funèbres
Des monumens d'orgueil, des ruines célèbres:
L'Amitié vous appelle aux fêtes de l'Amour
En des lieux où, voyant des princes populaires
Du pauvre toujours pères,
On croirait que Bourbon n'a point changé de cour.

Ah! que ces champs heureux où tous les cœurs vous suivent,
Où dans tous les esprits déjà vos bienfaits vivent,
A nos désirs bientôt vous rendent pour jamais!
S'ils possèdent la sœur, nécessaire à leur joie,

Qu'au moins Paris revoie
Le frère, qui se doit au bonheur des Français!

LE JUBILÉ.

ODE.

J'ai vu l'Impiété, de forfaits surchargée,
Triomphante et partout en Sagesse érigée,
Sur nos autels détruits marcher impunément :
Ses soldats, du Très Haut vainqueurs imaginaires,
Par ces blasphèmes téméraires
Annonçaient aux mortels leur gloire d'un moment :

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
» O Christ! toi qui disais : Ma loi solide et pure
» Doit survivre au soleil allumé par mes mains.
» Le soleil luit encore et dément ta parole;
» Où règne enfin ta loi frivole,
» Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains?

» Les peuples ne vont plus, aveuglés par tes mages,
» Suspendre leurs présens autour de tes images,
» Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers.
» L'enfant même se rit de la mère insensée
» Qui veut dans sa jeune pensée
» Graver un Dieu menteur, banni de l'univers.

» Tombez, temples chrétiens, désormais inutiles!
» L'oiseau seul de la nuit ou des prêtres serviles
» Fréquentent de vos murs la sombre et vaste horreur.
» Embrasez-vous, autels! Rentrent dans la poussière,
» Avec leur idole grossière,
» Tous ces tyrans sacrés qui trafiquent l'erreur! »

Ainsi parlait hier un peuple de faux sages :
Si ce roi des soleils, sensible à leurs outrages,
Eût dit dans sa pensée : Ingrats, vous périrez!
Le tonnerre, attentif à son ordre suprême,
Se fût éveillé de soi-même,
Et les eût parmi nous choisis et dévorés.

Mais, tu l'as commandé, la foudre est assoupie,
Grand Dieu! tu veux confondre et non perdre l'impie.
« Fais triompher ma loi; renais, temps précieux!
» O temps où de la grâce ouvrant la source immense,
» Durant deux saisons de clémence
» Mon église élargit l'étroit sentier des cieux! »

Eh bien! sages d'un jour, ces temps viennent d'éclore;
Demandez au Seigneur où sa loi règne encore :
La loi du Tout-Puissant fleurit dans nos cités;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes;
Elle vit même dans vos âmes,
Dont l'orgueil déicide étouffait ses clartés.

Ouvrez les yeux, pleurez vos triomphes stériles.
O Babylone impure! ô reine de nos villes,
Long-temps d'un peuple athée exécrable séjour!
Dis-nous, n'es-tu donc plus cette cité hautaine
Où l'Impiété, souveraine,
Avait placé son trône et rassemblé sa cour?

Sitôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle,
Sur les pas de la Croix qui marche devant elle,
Toute une nation, les enfans, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Éternel remplissent tes remparts.

Mais que vois-je! où vont-ils ces fils de la victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans et de gloire,
Restes d'hommes, jadis l'effroi de nos rivaux?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitens qui suivent leurs drapeaux?

O ferveur! ô d'un Dieu triomphe mémorable!
Pleins de la même foi que ce peuple innombrable,
Dans cet humble appareil implorant ta pitié,
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers et les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Ciel! quel vaste concours! Agrandissez-vous, temples;
Peuples, prosternez-vous! Soleil qui les contemples,
Éclairas-tu jamais des spectacles plus saints?
Torrens des airs, craignez d'interrompre ces fêtes!
Taisez-vous, foudres et tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours clairs et sereins!

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles,
Sion! Quitte ce deuil; vois tes enfans rebelles,
Dans ces temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée;
Et l'Impiété détrônée
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

ODE AU ROI.

—

Moi, prodiguer aux grands de serviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages!
Non, non : l'art des neuf sœurs est-il l'art de flatter?
Hélas! jamais des grands leur daignent-ils sourire?
Et d'une fleur parer la lyre
Qui s'avilit à les chanter?

Ainsi ces dieux de bronze, enfans de l'ignorance,
Ouvrent les yeux sans voir celui qui les encense,
N'entendent ni ses vœux ni ses accords flatteurs,
Dorment sur leurs autels quand l'homme les réclame;
Dieux vains, dont le culte diffame
Leurs insensés adorateurs.

Heureux qui, satisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux consacre ses années,
Ignorant le désir d'éterniser son nom!
Malheureux qui se voue aux nymphes du Permesse,
S'il ne possède pour richesse
Qu'un grand cœur et son Apollon!

Ils ne sont plus ces jours où les Muses chéries,
Sous l'appui des héros, par des routes fleuries,
Ainsi qu'à la fortune arrivaient aux honneurs;
Sur le monde en tyran le vice altier domine,
Et des arts toujours la ruine
Suit de près la perte des mœurs.

O crime! ô des mortels ingratitude extrême!
Le citoyen, les rois, les états, le ciel même,
Tout reçoit de nos chants un renom glorieux;
Et, pour vivre jouet du mépris populaire,
Il suffit, aux yeux du vulgaire,
De parler la langue des dieux.

Fuyez, semez les champs de vos lyres brisées,
Muses, fuyez des lieux où vos voix méprisées
Ne sauraient plus fléchir les destins irrités :
Ces bois, du fier sauvage empire immense et sombre,
Vous offrent déjà sous leur ombre
Un temple que vous méritez.

Jadis, vaste forêt, notre univers barbare
Voyait, comme ces bords dont la mer nous sépare,
L'homme errant, habitant des antres ténébreux :
Vous chantez; nos forêts, nos déserts s'embellissent,
Et les rochers s'enorgueillissent,
Changés en palais fastueux.

Que d'empires naissans, de cités florissantes!
Partout règnent les mœurs, partout des lois prudentes
Gouvernent d'un frein d'or peuples et potentats;
La victoire les suit : souveraine des ondes,
L'Europe enferme les deux mondes
Dans l'enceinte de ses états.

Ce que vous avez pu, vous le pouvez encore :
Tremble, Europe! Ah! bientôt l'éclat qui te décore
Va suivre les neuf sœurs dans ces mondes nouveaux.
Oui, tremble! c'en est fait, le dieu des arts se venge;
La nuit sombre en beaux jours se change;
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois, je vois de loin l'Amérique étonnée
Sortir du fond des eaux, de villes couronnée;
Les forêts du Mexique errantes sur nos mers;
Les mers couvrir nos bords de nations armées;
Nos campagnes de morts semées;
L'Europe entière dans les fers.

Dieux! éloignez de nous ces funestes ravages;
Restez, Muses, daignez embellir nos rivages;
La France a relevé vos autels abattus;
Sous l'ombrage des lis brille un jeune monarque,
Qui, près de son trône, vous marque
Une place, ainsi qu'aux vertus.

Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie
N'osera plus trancher les ailes du génie;
Prompt à toucher le ciel de son front radieux,
Il commande; et, suivis d'un respect légitime,
Voyez les arts, par son estime,
Vengés d'un mépris odieux.

ODE

A S. A. S. LE PRINCE DE SALM.

—

Ce soleil qui nous luit, le monde entier l'appelle
Roi des astres nombreux dont l'Olympe étincelle,
Et chef-d'œuvre du Tout-Puissant.
Est-il donc le plus grand des flambeaux de la terre,
Ou le plus élevé dans les champs du tonnerre?
Non, non; mais il est bienfaisant.

Tel on distingue Salm dans la foule des princes :
Qu'un autre sous ses lois compte plus de provinces,
Qu'il ait plus de rois pour aïeux;
Eh quoi! de la grandeur sont-ce donc là les marques?

S'il fait le moins d'heureux, le premier des monarques
Est le dernier devant mes yeux.

Le hasard, des hauts rangs dispensateur suprême,
Rarement aux héros qu'il ceint du diadême
Asservit cent peuples divers;
Sur des trônes obscurs il cache leur naissance :
S'il avait aux vertus égalé la puissance,
Salm eût régné sur l'univers.

Oh! que d'infortunés partagent ses richesses!
Tout parle, tout est plein de ses vastes largesses :
Son peuple en instruit l'étranger;
La mère à ses enfans se plaît à les redire;
Et, vaincus par ses dons, les cœurs, sous son empire,
Courent en foule se ranger.

Rois, vous foulez aux pieds les droits de la nature!
Seraient-ils donc pour vous un vain son, une injure,
Ces noms et de frère et de sœur?
Savez-vous honorer et chérir une mère?
Jamais, sans défiance, avez-vous pu d'un frère
Presser le sein sur votre cœur?

Ces paisibles vertus, au peuple abandonnées,
A mon héros aussi le ciel les a données
Pour embellir ses jours heureux;
C'est elles qui d'un prince annoncent la sagesse :
Comment un fils ingrat, un frère sans tendresse
Serait-il un roi généreux?

J'ai vu, j'ai vu les arts, toujours sûrs de lui plaire,
Ainsi que des enfans auprès d'un tendre père,
Se rassembler autour de lui;
Déjà les Muses même, à sa cour honorées,
Célèbrent leurs beaux jours sur des lyres dorées,
Présent de leur plus cher appui.

Tant de vertus, ô Salm! auront leur récompense :
Nous payons tous les biens qu'un maître nous dispense
De dons égaux, mais différens :
Les grands sont les auteurs du bonheur du vulgaire;
Le vulgaire, à son tour, est le dépositaire
De la célébrité des grands.

Je sais qu'à de faux dieux un vulgaire stupide
A prodigué souvent un renom plus rapide
Qu'aux vrais dieux, ses appuis constans.
Mais qu'est-il ce renom? C'est le bruit du tonnerre,
Qui, volant tout à coup aux deux bouts de la terre,
Dure à peine quelques instans.

Ceux qui, par des bienfaits, assurent leur mémoire,
Seuls, vainqueurs de l'oubli, verront fleurir leur gloire
Jusques chez nos derniers neveux :
Le peuple, en la voyant, baisera leur image;
Et les Muses jamais ne loueront un roi sage
Sans lui donner leur nom fameux.

Mais qui pourrait prétendre à ce tribut d'estime,
Quand ces Muses n'ont point, dans leur langue sublime,
Immortalisé ses hauts faits?
Leur voix commande au monde, en règle les suffrages,
Et la postérité ne porte ses hommages
Qu'aux pieds des dieux qu'elles ont faits.

Oh! si tu dois un jour, protecteur populaire,
Me prêter un abri sous l'ombre tutélaire
Dont tu couvres tant de mortels;
Oui, je veux à ton char lier la Renommée,
Et que la main du Temps, par mes chants désarmée,
Ne puisse briser tes autels.

Le génie est semblable à la vigne fertile :
Est-elle sans soutien? on voit sa tige utile
Ramper en étendant ses bras :
D'un raisin égaré que son front se couronne,
De poussière souillé, vert encore en automne,
On le bannit de nos repas.

D'un orme généreux est-elle soutenue?
Elle s'élève alors, suspend près de la nue
Ses fruits qu'ont mûris les beaux jours;
Enivre les humains de sa douce ambroisie,
Et quand l'ormeau vieilli n'est plus qu'un tronc sans vie,
Fleurit et l'embellit toujours.

ODE SUR LA MORT DE LOUIS XV.

A MM. LES OFFICIERS DU RÉGIMENT DU ROI.

Pleurons, Muses, pleurons; que nos lyres gémissent,
La France en deuil succombe aux injures du sort;
Que de cris! ciel! partout nos temples retentissent
Des chants lugubres de la mort.

Le guerrier même apprend à répandre des larmes :
Des couleurs de la nuit Mars a peint ses drapeaux;
Et la beauté plaintive aime à voiler ses charmes
Du crêpe fait pour les tombeaux.

Louis n'est plus, hélas! De sa grandeur prospère,
Vrai sage, il est tombé sans connaître l'effroi;
Mais ses tristes sujets le pleurent comme un père
Et semblent mourir dans leur roi.

) des guerriers français élite révérée,
)ue n'as-tu point souffert en ce commun malheur :
'erdant un maître, un chef, ta douleur s'est montrée
Aussi grande que ta valeur.

'arons ce monument que lui dresse ton zèle
)es drapeaux qu'à ses yeux tu ravis à l'Anglais;
Qu'il reconnaisse encor sa légion fidèle
Du haut des célestes palais.

Qu'aux pieds de ce tombeau la France gémissante,
Foulant les léopards terrassés par nos coups;
Pleure ainsi que la veuve, encore tendre amante,
Sur le bûcher de son époux.

Mais les sons du clairon frappent au loin les nues,
Et les roulemens sourds des tambours résonnans
Font errer à longs flots sur nos places émues
Tous les citoyens frissonnans.

Quel vaste trouble! Où vont ces enfans de la guerre,
Au bruit du bronze en feu grondant sur nos remparts,
Tristes, portant leur fer tourné contre la terre,
Et renversant leurs étendards?

Grand prince! ils vont payer à ta muette image
Ce tribut de regrets que l'on doit aux héros;
Est-il pour un grand cœur un plus flatteur hommage
Que les larmes de ses rivaux?

Sors de ce mausolée où leur reconnaissance
A peint de tes vertus les symboles touchans....
Il a paru; guerriers, respectez sa présence,
Bourbon va parler en mes chants :

« Mes mânes sont contens : soyez toujours vous-mêmes,
De vos rois, de l'état, défenseurs glorieux;
Tous occupiez mon cœur en ces momens suprêmes
Où j'allais joindre mes aïeux.

» Mais un autre Louis vous rendra ma tendresse;
Relevez ces drapeaux, ces glaives renversés;
Mon fils paraît : Français, tressaillez d'allégresse,
Vos plus grands rois sont surpassés.

» C'est peu de réparer les malheurs de mon règne;
Auguste aspire encore à des succès plus beaux :
Son peuple l'aime : il faut que l'étranger le craigne
Comme roi du monde et des eaux.

» Déjà la mer gémit sous nos vaisseaux agiles;
Alger tremble; Louis combat avec son nom;
Et les princes vaincus, jusqu'au fond de ses villes
Viennent implorer leur pardon.

» Je vous entends, mes fils, en ces combats insignes
Vous jurez de briller entre tous nos guerriers;
Vous saurez, de vos chefs et de vous toujours dignes,
Cueillir les plus nobles lauriers. »

ODE A LA REINE

SUR LA MORT DE S. A. R. MADAME ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE.

Où courent, les cheveux épars,
Ces vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfans et ces vieillards
Inondés de larmes amères?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre,
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Partout errans ou rassemblés,
Du sommeil, des amours interrompant les heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures?

A-t-on vu flotter les drapeaux
D'un voisin prêt à nous surprendre?
Brillent-ils déjà, les flambeaux
Qui vont mettre nos murs en cendre?
Quel trouble! hélas! tel fut ce jour (1),
Jour funèbre, où nos derniers princes
Pour rendre à la paix ces provinces,
De la guerre éternel séjour,
Cédant leur trône antique aux souhaits de la France,
Délaissèrent nos bords pleins de leur bienfaisance.

« Quoi ces bords sont votre pays,
» Et vous ignorez nos alarmes?
» Entourés d'armes, d'ennemis,
» Ah! nous versions moins de larmes!
» Mais la mort frappe, et désormais
» A Léopold rejoint sa fille :
» Ces pauvres, immense famille
» Riche autrefois de ses bienfaits,
» Nos parens, nos amis, et leur sœur et leur frère,
» Tout ce peuple orphelin redemande une mère.

» Ici, par des jeux solennels,
» Nous célébrâmes sa naissance;
» Plus loin, sous les yeux paternels,
» Nous vîmes croître son enfance;
» Elle nous promit en ces lieux

(1) On se rappelle quel désespoir montra le peuple le jour où nos princesses partirent de Lunéville.

» De revoir bientôt sa patrie,
» Le jour où, de nos cœurs suivie,
» Elle passa sous d'autres cieux :
» Nous ne la verrons plus : rien ne peut nous la rendre,
» Et des murs étrangers posséderont sa cendre. »

Pleurez, citoyens malheureux,
Pleurez cette princesse auguste :
Autant son cœur fut généreux,
Autant votre douleur est juste.
Elle est donc plongée au tombeau,
Elle qui vouait sa fortune
A la prospérité commune?
Pareille à ce pâle flambeau,
Astre de nos foyers et rival de l'aurore,
Qui, pour servir nos vœux, lui-même se dévore.

Hélas! vos pères, abattus
Sous le fardeau de la vieillesse,
En me racontant ses vertus,
Retrouvaient leur jeune allégresse.
Quels héros, quels dieux bienfaisans
Ils me peignaient dans mes ancêtres!
« Quoi! disaient-ils, sous d'autres maîtres
» Il faut donc finir nos vieux ans?
» Nos climats, l'univers, tout est plein de leur gloire,
» Et Louis seul en peut effacer la mémoire. »

Pleurez... Mais pourquoi succomber
Au malheur qui vous désespère?
Le Ciel n'a pu vous dérober
Votre déesse tutélaire :
Non; d'un grand cœur tel est le sort :
Appui des siens durant sa vie,
Il protége, il sert sa patrie
Dans le sein même de la mort.
Ainsi, lorsque son char a disparu sur l'onde,
Le soleil de ses feux éclaire encor le monde.

Ce sont ces exemples sacrés
Qui nous instruisent d'âge en âge :
Toujours des héros expirés
Les héros vivans sont l'ouvrage.
Suivez ces Germains aux combats :
Sans cesse du sauveur de Vienne
L'ombre terrible se promène,
Et tonne au milieu des soldats,
Guide, enflamme les chefs en qui son cœur respire,
Et, du fond des tombeaux, Charles (1) soutient l'empire.

Semblable à ce prince indompté,
Dieu de la guerre en Germanie,
Parmi vous de l'humanité
Sa fille sera le génie.
Le juste à ses mânes vengeurs
Peindra ses vertus méconnues,
Les malheureux à ses statues
Iront raconter leurs douleurs,
Et le noble désir d'obtenir ces hommages
De mortels bienfaisans peuplera vos rivages.

Mourante, hélas! en vastes dons
Elle épuise encor ses richesses,
Et de sa voix les derniers sons
Vous annoncèrent ses largesses.
Mais d'où part ce torrent de feux?
Devant moi s'ouvre l'empyrée,
Quelle est cette vierge sacrée
Qui sort sur un char lumineux?
Des éclairs de son front l'univers se décore,
Et la nuit se revêt des couleurs de l'aurore.

Gardez-vous d'en douter, Lorrains;
C'est elle-même, elle s'avance;
De ses aïeux, vos souverains,
Un chœur illustre la devance :
Sur le front d'un fier conquérant
Celui-là (1) reprit sa couronne,
Et, fils généreux de Bellone,
Pleura son ennemi mourant.
De vos pères cet autre (2) embellit l'heureux âge;
Ces temples, ces remparts, vos lois en sont l'ouvrage.

Celui (3) qui lève au-dessus d'eux
Une tête si radieuse,
Long-temps dans un exil affreux
Traîna sa jeunesse fameuse.
En proie aux ravages de Mars,
O ma patrie! en son absence
Tu n'étais qu'un désert immense
Tout couvert d'ossemens épars :
Il vient, la paix le suit; ces ossemens horribles
Marchent, courent s'unir, sont des hommes terribles.

Mais de tant de princes rivaux
Qui peindrait les exploits sublimes?
Ces bords n'ont vu que des héros
Marcher nos maîtres légitimes.
Les voyez-vous se rassembler

(1) Charles V, duc de Lorraine, aïeul de la princesse.

(1) Réné II, vainqueur de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.

(2) Charles III, fondateur de cette ville magnifique bâtie auprès de l'ancienne ville de Nancy. On l'appelle la Ville-Neuve.

(3) Léopold Ier.

Autour de leur fille immortelle,
Qui, toujours aux Lorrains fidèle,
Descend et vient les consoler?
e l'entends; elle parle, elle est ici présente,
Et fait couler le miel de sa bouche éloquente:

« C'est trop gémir et soupirer:
» Ah! calmez ces regrets profanes;
» Vos maux viendraient me déchirer
» Jusqu'au fond du séjour des mânes.
» Je vous aimais, et chez les morts
» Cette même ardeur m'a suivie;
» Loin de vous s'écoula ma vie,
» Mais mon cœur habitait vos bords:
» Du moins, du moins rendue à des rives si chères,
» Ma cendre ira dormir au tombeau de mes pères.

» Gardez ces restes précieux,
» Gages derniers de ma tendresse,
» Et que le nom de mes aïeux
» Sur vos bouches vole sans cesse.
» Vantez en eux des bienfaiteurs,
» Et non point vos antiques princes;
» Louis commande à ces provinces,
» Comme eux il a droit à vos cœurs.
» Que dis-je? ah! que vos cœurs à Louis seul se donnent:
» C'est moi, c'est mes aïeux, leurs ombres qui l'ordonnent.

» Leur sceptre est brisé pour jamais,
» Il est brisé; mais, ô Lorraine!
» Déjà pour toi l'heureux Français
» Les voit tous revivre en sa reine.
» Sans doute dès ses jeunes ans
» On lui redit leurs grands exemples;
» Que de ses pères dans tes temples
» Étaient cachés les ossemens:
» S'ils aimaient les Lorrains, le même amour l'enflamme,
» Et toutes leurs vertus ont passé dans son âme. »

L'ombre a dit: Vous savez ses lois,
Voici sa tombe redoutable;
Jurez-y, peuples, à vos rois,
Une tendresse inviolable:
Parlez. « Nous jurons à Louis
» De vivre tous Français fidèles:
» Oui, s'il restait des cœurs rebelles
» Que sa vertu n'eût point conquis,
» O reine, ô des Lorrains chère et douce espérance!
» Il les reçut de vous dévoués à la France. »

ODE SUR LA GUERRE PRÉSENTE,

APRÈS LE COMBAT D'OUESSANT.

Il a fui devant nous, pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux:
A peine pour combattre ont paru nos vaisseaux,
Il laisse au loin la mer déserte.
Des Français menaçans l'image le poursuit:
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres (1),
Et dans ses ports, jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grâce à la nuit.

Tu disais cependant, anarchique insulaire:
Environné des mers, seul, je suis né leur roi;
L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi
Sous mon trident héréditaire:
Les Français sont ma proie, ils n'affranchiront pas
Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
Déjà vaincus de leur mollesse,
Et du seul souvenir de nos derniers combats.

De tes chefs dédaigneux l'espérance insensée
D'avance publiait nos vaisseaux prisonniers,
Et Londres attendait nos plus braves guerriers,
Qu'ils enchaînaient dans leur pensée:
A leur table insultante ils conviaient BOURBON;
BOURBON qui, sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa royale naissance
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce héros, mer trop long-temps jalouse;
C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais:
Il vient, feux d'allégresse, entourez son palais
Qu'attristaient les pleurs d'une épouse.
O tendresse! ô transports par la gloire permis!
Couple heureux! plaisirs purs où leur âme se noie,
Croissez de la publique joie,
Et de l'abaissement de nos fiers ennemis.

Aux armes! fils des rois; nos vaisseaux vous demandent,
Impatiens du port et de l'oisiveté;
L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encore dompté;

(1) L'armée du roi a poursuivi celle d'Angleterre et lui a toujours présenté le combat dans le meilleur ordre, sous le vent, depuis deux heures après midi jusqu'au lendemain: mais l'amiral anglais n'a pas cru sans doute devoir l'accepter; il a profité de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite, en cachant soigneusement ses feux, tandis que tous les vaisseaux de l'armée du roi portaient les leurs, etc. (*Gazette de France* du lundi 28 août 1778.)

D'illustres dangers vous attendent :
Aux armes ! que l'honneur vous enlève à l'amour ;
De nouveau sur la mer tout Albion s'avance,
Et, triomphant de votre absence,
Par d'insolens défis presse votre retour.

Quel tumulte ! quels cris d'allégresse et de guerre !
Annoncent-ils Bourbon aux rivages français ?
C'est lui-même ; soldats, illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre ;
Périssent les Anglais et leurs défis altiers !
Ciel ! que de sang versé teindra l'humide plaine !
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes (1) de guerriers.

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas,
Vaisseaux heurtant vaisseaux, soldats contre soldats
Épuisant leurs haines natales ;
Triomphons ou mourons : quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne suit les premières alarmes
Dont Louis voit troubler son règne paternel !

Songez, en défiant l'Anglais et les tempêtes,
Que si vous prodiguez votre sang généreux,
Ce n'est point pour tenter un de ces vols heureux
Ennoblis du nom de conquêtes ;
Français, vous combattez pour l'honneur des Français ;
Vos affronts commandaient la guerre qui s'élève :
Un siècle efféminé s'achève ;
Qu'un siècle de grandeur s'ouvre par vos succès !

Vengez-nous ; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats ;
D'une servile paix prescrite à nos états
C'est trop laisser vieillir l'injure :
Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage,
Et de son port, dans l'esclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux rois ?

Dieu, qui tiens sous tes lois la fuite et la victoire :
Toi dont le souffle apaise et soulève les eaux,
Qui pousses à ton gré les empires rivaux
Vers leur décadence et leur gloire ;
Si l'injustice arma nos ennemis jaloux,
A nos vaisseaux, conduits par tes mains tutélaires,
Soumets les vents auxiliaires ;
Descends, Dieu des Bourbons, et combats avec nous.

Des vertus de Louis récompensant la France,
Tu permets qu'il revive en sa postérité ;
De ce palmier tardif un rameau souhaité
Est promis à notre espérance :
Naissez, fils de l'état, pour le voir triomphant !
Grand Dieu ! tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler, par le deuil et les larmes,
Les fêtes qu'on prépare à ce royal enfant.

Non, généreux guerriers, cet enfant vous présage
Et la faveur du ciel et des lauriers certains ;
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la mer pour apanage.
Nuit qui sauvas l'Anglais, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste, et toi, guerre intestine,
Qui tiens la dernière ruine
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimaient ! fils des mêmes ancêtres,
Racontez leurs erreurs, enhardissez nos coups,
Colons républicains par la victoire absous
D'avoir banni d'injustes maîtres ;
Français par l'amitié, depuis ce jour vengeur
Où Vergennes, du monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat retranché pour jamais,
La liberté transfuge opposant à l'Anglais
Empire élevé contre empire ;
Leurs climats épuisés d'hommes et de trésors,
Les champs américains dévorant leurs armées,
Leurs flottes en vain consumées,
Leur triple état courant s'engloutir sur vos bords.

Et nous sommes Français ! et dans nos ports timides
Ce reste de vaincus veut imposer des lois !
Éveillez-vous, guerriers, et rendez à nos rois
Le trône des états humides !
Jusqu'en leurs forts ailés entrez victorieux ;
Frappez ces légions, leur dernière espérance ;
Que le bruit de votre vengeance
Aille au fond des tombeaux réjouir nos aïeux !

Déjà sont accourus, tout rayonnans de gloire,
Orgueilleux de revivre en vos chefs indomptés,
Et Duquesne et Forbin, tous ces héros vantés
Dont les mers gardent la mémoire.
Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous.
Les voyez-vous, guerriers, ces fantômes terribles,
De leurs bras encore invincibles
Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux ?

(1) . . . . . *Scandit fatalis machina muros*
Fœta armis. (Virg., Én. II.)

Ici sont les Anglais; des dangers qu'il affronte
Chacun de vous aura son père spectateur :
Marchez, vous disent-ils, devant vous est l'honneur;
» Derrière, à vos côtés, la honte. »
Mânes de nos héros, vous serez satisfaits;
Vous ne rentrerez point dans l'éternel silence,
Affligés d'avoir vu la France
Réduite à regretter l'opprobre de la paix.

ODE IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES,

FAITE PAR GILBERT HUIT JOURS AVANT SA MORT.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitens;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfans.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir; Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton bonheur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

ÉPITRES HÉROÏQUES.

LA MARQUISE DE GANGE

A SA MÈRE.

Ma mère, je frémis! que vais-je vous apprendre!
Aurez-vous sans mourir la force de m'entendre?
C'était peu que le ciel, brisant un nœud chéri,
Vous donnât à pleurer la perte d'un mari;
Il vous restait au moins, pour essuyer vos larmes,
Un objet où vos yeux en retrouvaient les charmes;
Mais cet objet si cher, l'orgueil de votre amour,
Le seul fruit de vos feux qui vît encor le jour,
Hélas! quoique innocente, à souffrir condamnée,
Loin de vous votre fille expire assassinée!...
Vous pleurez!... et je suis la cause de vos pleurs!
J'ai dû taire mon sort, vous cacher mes malheurs;
Et j'ai révélé tout!... Ah! pardonnez, ma mère!...
L'heure qui va sonner peut-être est la dernière :
Il me reste un moment; c'est à peindre mes maux,
A signer le pardon de mes cruels bourreaux;
C'est à vous consoler que je le sacrifie...
Dieux! si ma perte allait abréger votre vie!
Ah! ma mère! ah! combien la mort va me coûter!
Mon cœur vers vous s'élance, et ne peut vous quitter;
Du coup qui l'en détache il frémit, il murmure,
Et je meurs de vos maux plus que de ma blessure.
Mais pourquoi tant de pleurs? pourquoi ces cris affreux?
Pourquoi ce désespoir, ces regrets douloureux,
Ce sombre abattement? Ces sermens de me suivre
Me rendront-ils à vous, me feront-ils revivre?
Non : tout leur fruit sera de hâter vos vieux ans,
D'ajouter des douleurs à mes derniers instans.
Dieu devait-il nous faire une âme si sensible?
Que ne m'aimez-vous moins, je mourrais plus paisible!

Hélas! qu'est devenu ce temps où votre cœur
Dans mes lettres jamais ne puisait la douleur;
Où Gange, toujours tendre, était loin de me croire
Capable d'un amour qui pût blesser ma gloire?
Tout alors m'assurait le destin le plus doux,
Quand, voulant habiter et vivre parmi nous,
Ses frères criminels arrivèrent, me virent,

Et du feu le plus noir pour mes charmes s'éprirent.
L'un, hardi dans ses vœux, dissimulé, cruel,
Avait voué ses jours au service du ciel!
L'autre, né généreux, tendre, mais téméraire,
Prétendait aux lauriers que l'on cueille à la guerre.
Ils osèrent tous deux me déclarer leur feu.
Le dédain fut le prix de leur coupable aveu.
Qui? moi! moi, j'aurais pu répondre à leur tendresse?
Moi, femme sans honneur, j'aurais eu la faiblesse
D'outrager mon époux, de trahir mon amant,
Gange! lui, de mes jours le charme et l'ornement?
Ah! mon devoir fût-il un rempart peu solide
Pour défendre mon cœur d'un amour si perfide,
Ma vertu suffisait, et vos leçons, ma mère,
N'ont point à votre fille enseigné l'adultère.
Furieux cependant de se voir mépriser,
D'Orme (1) auprès de son frère osa m'en accuser!
Gange, un instant séduit, le crut, et dans sa rage
Il voulut me punir, venger son faux outrage,
Et, sans daigner me voir, sans daigner m'écouter,
Dans le fond d'un cachot me fit précipiter.
Mais on l'avait trompé; c'est mon époux, je l'aime,
Je lui pardonne tout : non, jamais de lui-même,
Jamais il n'eût conçu des soupçons sur ma foi,
Et des maux qu'il m'a faits il souffrit plus que moi.
J'ai vu son repentir, je l'ai vu, plein d'alarmes,
Tomber à mes genoux arrosés de ses larmes,
S'accuser, détester cet injuste soupçon,
Et, plus amant qu'époux, implorer son pardon.

Au moins n'est-ce pas lui dont la main forcenée
Dans mon sang répandu sans pitié m'a traînée.
Depuis long-temps absent, il ne sait même pas
Que mes yeux sont voilés des ombres du trépas;
Et peut-être inquiet, brûlant d'impatience
D'oublier sur mon sein les rigueurs de l'absence,
Revient-il à l'instant, croyant déjà me voir
Voler, ouvrir mes bras prêts à le recevoir.
Vain songe!... Quel spectacle étonnera sa vue!
Sur un funèbre lit son épouse étendue,
Pâle, sanglante encore, et d'une faible voix
Lui criant : « Gange! adieu pour la dernière fois! »
Quel désespoir pour lui! que de larmes versées!
Quels maux seront les siens! O funestes pensées!
J'entends déjà ses cris : « Quels sont ses assassins?
Les monstres! où sont-ils? qu'ils meurent de mes mains! »
Mais que deviendra-t-il? grand Dieu! que va-t-il faire,
Quand on lui répondra : « Ce monstre est votre frère! »
Il mourra de douleur... et peut-être à mes yeux!
Non : Dieu m'épargnera ce spectacle odieux;
Dieu, devant son retour, fermera ma paupière.

(1) C'était l'abbé de Gange.

La douceur de le voir à mon heure dernière
Sans doute embellirait les bords de mon cercueil;
Mais, s'il faut de ses jours acheter ce coup d'œil,
J'aime mieux expirer sans jouir de sa vue,
Et je pardonne encore à l'ingrat qui me tue.

C'est ce d'Orme imposteur, cet amant inhumain
Qui contre moi de Gange avait armé la main;
Ce d'Orme qui, feignant de partager mes peines,
Obtint de mon époux qu'il briserait mes chaînes,
Et qui, se prévalant du nom de bienfaiteur,
Revint insolemment me demander mon cœur;
Lui seul, auteur des maux où l'on m'avait réduite,
Sans doute il ignorait que j'en étais instruite;
Mais, mieux je le savais, mieux ces fers, tour à tour
Rompus, forgés par lui, me montraient le détour
Par où ses yeux cherchaient la route de mon âme,
Moins votre fille osa désespérer sa flamme :
Mon cœur saignait encor des maux qu'il m'avait faits.
D'un rayon d'espérance amuser ses souhaits,
Malheureuse! c'était compromettre ma gloire :
Instruire mon époux d'une ardeur aussi noire,
C'était troubler ses jours pour m'en faire un appui,
C'était semer la haine entre son frère et lui.
Que faire?... D'Olinval (1), pour comble d'infortune,
Me rapportait encor sa tendresse importune...
Non, tout ce qu'en prison j'avais souffert de maux,
Non, ces nuits sans sommeil, non, ces jours sans repos,
L'horreur de voir à tort ma vertu soupçonnée,
D'être par mon époux trahie, abandonnée,
Tout cela n'était rien près de mon embarras :
Gange en ces temps encor s'arracha de mes bras!
Je ne sais si mon cœur, alors qu'il vint m'apprendre
Ce voyage fatal qu'il devait entreprendre,
Pressentit le destin qui m'allait accabler,
Mais mon sang se glaça; je ne pus lui parler :
Je poussais des soupirs, mes yeux fondaient en larmes,
Et je crus même entendre une plaintive voix
Me dire en l'embrassant : C'est la dernière fois!...

Il partit, et, le front tout rayonnant de joie,
Déjà ses deux rivaux croyaient tenir leur proie.
En vain je me voulus dérober à leurs yeux :
Partout je retrouvais leur visage odieux.
Avant-hier enfin, de tristesse abattue,
Après l'aurore au lit je me vis retenue.
Je jette, en m'éveillant, les yeux autour de moi...
Ils étaient à mes pieds : jugez de mon effroi!...
J'étais seule, on avait écarté mes suivantes.
Que faire, hélas!... « Répondre à nos flammes brûlantes,
» Me criaient-ils tous deux, madame, ou bien mourir.

(1) Le chevalier de Gange.

« Il n'est plus de retard, parlez, il faut choisir. »
Et, tout en me parlant, d'Orme, d'un air farouche,
L'œil en feu, présentait une coupe à ma bouche.
Je la saisis, je feins d'en boire le poison,
J'implore les secours de la religion :
D'Orme va les chercher, et moi, dans son absence,
J'ose de d'Olinval invoquer la clémence;
Je m'élance à ses pieds que je baise en pleurant :
« Si la vertu sur vous a le moindre ascendant,
» Si vous aimez un frère à qui l'hymen me lie,
» Si vous m'aimez moi-même, accordez-moi la vie. »
Mes larmes, mon effroi, la pâleur de mon teint,
Ce trouble attendrissant qui m'agitait le sein,
Ce pouvoir que mon sexe a sur l'homme sensible,
Tout semblait adoucir ce lion inflexible :
J'allais tout obtenir; il répandait des pleurs :
D'Orme rentre; il le voit partager mes douleurs,
Et, sans l'importuner d'un reproche inutile,
Terrible, un glaive en main, l'œil de rage immobile,
Fond sur moi, de vingt coups me déchire le flanc,
Fuit, emmène son frère, et me laisse en mon sang
Me traîner en criant : Au secours ! on me tue !...
Je mourais : on arrive, et je suis secourue;
Mais en vain, c'en est fait, mon trépas est certain :
Tous mes coups sont partis d'une trop sûre main.
Ce n'est que pour souffrir que je respire encore :
Le ciel entre un époux qui m'aime et que j'adore,
Entre ma mère et moi, va de l'éternité
Élever malgré nous le rempart redouté :
Nous ne nous verrons plus, nous qui n'étions qu'une âme;
Vous n'avez plus de fille, et Gange plus de femme :
Moi, je vous perds tous deux, et j'emporte en mourant
La douleur d'affliger ma mère et mon amant.
Mon amant! en prison par lui je fus plongée,
Il me persécuta, je dois être vengée;
Ah! je le serai trop, on va le soupçonner
De m'avoir fait, hélas! lui-même assassiner,
Et sans autre raison que mes pleurs, que mes peines,
Peut-être sera-t-il chargé d'horribles chaînes,
Comme un vil criminel traîné dans un cachot;
Que vous dirai-je enfin, conduit sur l'échafaud?
Ah, ma mère! mais non, vous prendrez sa défense,
Allez aux magistrats prouver son innocence;
Montrez-leur cet écrit, c'est votre fille en pleurs,
C'est moi qui vous en prie au nom de mes douleurs.
Lisez, contez-leur tout d'une bouche fidèle;
Dites! mais pardonnez, déjà ma main chancèle,
Tout mon corps se raidit, je me sens assoupir,
J'expire, et c'est pour vous qu'est mon dernier soupir.

LE CRIMINEL.

DORVAL A MÉLIDOR.

S'il est possible encor de t'arracher au crime,
De retenir tes pas sur les bords de l'abîme;
Si des plaisirs déjà savourant le poison,
Ton âme n'est point sourde aux cris de la raison;
O mon cher Mélidor! permets que je t'éclaire,
Ouvre un moment les yeux sur le destin d'un frère,
Vois jusqu'où m'a conduit la soif des voluptés!
Pleure-moi, plains mes maux que j'ai trop mérités,
Et tremble de marcher sur les pas d'un coupable.
Mon exemple est terrible, et mon crime exécrable,
L'amour et l'amitié, l'hymen, l'humanité,
L'honneur, les lois, le ciel, je n'ai rien respecté,
J'ai tout trahi; je suis un monstre sanguinaire
Dont le fer d'un bourreau doit délivrer la terre.
Malheureux ! je frémis en songeant à mon sort,
Le seul nom de mon crime est l'arrêt de ma mort;
Et l'instant précieux que j'emploie à t'instruire
Est le dernier peut-être où je pourrai t'écrire...
Ces chaînes, ces prisons, que le coupable en pleurs
Remplit à tous momens du cri de ses douleurs,
Ces échafauds honteux dressés pour son supplice,
Tout ce que pour punir inventa la justice
Menace incessamment mes regards éperdus :
Mais mon trépas n'est rien s'il te rend aux vertus.
Non, ce n'est point les fers, la perte de ma vie,
Ce n'est pas même un nom marqué d'ignominie
Que redoute ton frère au repentir livré;
Il tremble de mourir sans t'avoir éclairé.
La vérité, long-temps à moi-même inconnue,
Sur les bords du tombeau brille enfin à ma vue;
Mais son jour trop tardif est déjà vain pour moi :
Et s'il me sert encor, c'est pour voir plein d'effroi
Le repos, le bonheur que m'a ravis le crime,
Et les tourmens affreux dont il me rend victime.
Qu'il passe donc en toi, ce jour si redouté;
Je te laisse, en mourant, pour bien la vérité.
Vois combien aisément on tombe au précipice :
Les charmes du plaisir sont le masque du vice,
Sous ces dehors trompeurs il éblouit nos yeux;
D'abord faible, on finit par être vicieux.

J'avais, il t'en souvient, des vertus en partage;
Mes crimes du plaisir ont tous été l'ouvrage.
Tendre ami, riche affable, et guerrier valeureux,
Je servis mon pays, j'aidai les malheureux,
Et le poste éclatant que j'occupe à l'armée,

Je le tiens de mon bras et de ma renommée :
Heureux, si j'avais su gouverner mes penchans !
Les passions pour nous sont d'aimables tyrans.
D'un sexe impérieux adorateur volage,
De beautés en beautés je portais mon hommage.
Ma naissance, mon nom fameux par les combats,
Ce faste éblouissant qui marchait sur mes pas
D'un peuple de Phrynés chatouillaient l'avarice,
Et leurs charmes trompeurs, aidés par l'artifice,
Dans mon cœur, dévoré par la faim du désir,
Versaient en même temps le vice et le plaisir.
La raison, mais en vain, me découvrait l'abîme ;
Je courais au bonheur sur la route du crime :
Ce juge redouté qui tonne au fond des cœurs,
La conscience, en moi s'armant de traits vengeurs,
S'indignait, combattait, me gourmandait sans cesse ;
Je noyais mes remords dans les flots de l'ivresse :
Des bras d'une Laïs, bientôt vil suborneur,
J'allai de l'innocence attaquer la pudeur ;
Et du titre d'épouse abusant sa tendresse,
Je lui ravis l'honneur, et ris de sa faiblesse :
Et tu ne tonnais pas, grand Dieu ! que tardais-tu ?...
Ma mort était trop peu pour venger la vertu :
Il me manquait encore un titre à ta colère ?
Oui, celui d'assassin, oui, celui d'adultère.
J'avais franchi la borne, et coupable une fois,
L'homme pour s'arrêter ne connaît plus de lois :
Raison, gloire, amitié, religion, nature,
J'avais tout oublié, tout ; et mon âme impure,
Si ta mort eût comblé son plus léger désir,
Aurait de ton sang même acheté le plaisir ;
Dusses-tu me haïr, non, je ne puis le taire,
L'amour à cet excès m'eût rendu sanguinaire :
De mon plus cher ami devenu le bourreau,
Monstre, j'ai bien osé le plonger au tombeau,
Lui dont j'avais séduit la moitié si chérie !
Lui qui dans Fontenoi me conserva la vie !
Mais sois instruit de tout, vois jusqu'aux moindres traits.
Qui peut craindre un moment d'avouer ses forfaits,
Qui peut les excuser chérit encor le crime.
Accable qui voudra d'un mépris légitime
Un malheureux rendu la honte de son sang,
D'autant plus criminel que plus noble est son rang ;
Je n'en murmure point : toi-même, toi, mon frère,
Tu dois me détester, si la vertu t'est chère.
Mon frère ! Ce doux nom m'est-il encor permis ?
A l'échafaud voué... mes parens, mes amis
Doivent me rejeter, doivent me méconnaître ;
Je suis le déshonneur du sang qui m'a fait naître ;
J'ai perdu jusqu'au droit d'exciter la pitié :
Tout de moi, jusqu'au nom, tout doit être oublié.
Voilà, cher Mélidor, voilà ce qu'il m'en coûte
Pour avoir des vertus abandonné la route !
Mes jours !... Ah ! que ne puis-je encor les réparer !
Mais je n'ai qu'un instant... Qu'il serve à t'éclairer.
Vois enfin, vois, mon frère, où l'amour nous entraîne,
Et tremble si jamais tu gémis dans sa chaîne...
Que ne puis-je t'armer contre ses faux attraits !
Il promet le bonheur et nous mène aux forfaits.
Ah ! si tu connaissais le prix de l'innocence !
Si tu pouvais savoir quelle est sa récompense !
Crois-moi... nul ne sait mieux combien vaut la vertu
Que l'homme criminel, quand il s'est reconnu.
Une aimable Syrène avait su me conduire :
Mes vœux étaient fixés ; heureux sous son empire,
Je m'en croyais aimé, l'ingrate me trahit.
En proie à ces fureurs qu'allume le dépit,
Je jurai d'abhorrer tout son sexe perfide.
L'amitié désormais devait être mon guide ;
Je voulais asservir mon cœur à la raison.
Bélidor à Paris m'ouvre alors sa maison :
Peu content qu'à son bras ton frère dût la vie,
Au rang de ses amis ce vieillard m'associe.
C'est dans mes entretiens qu'il cherchait ses plaisirs,
Et les siens, jusqu'alors bornant tous mes désirs,
Commençaient à verser le repos dans mon âme,
Quand par lui présenté je vins devant sa femme :
Sa femme !.. Ah, Mélidor !.. A peine en son printemps..
Je la vois... C'est Vénus... Malgré tous mes sermens,
Je brûle, je languis, je ne puis plus m'en taire...
Je n'examinai point si ma flamme adultère
Outrageait un ami qui m'accablait de biens,
Si sa femme pouvait, perfide à ses liens,
Sans flétrir son honneur répondre à ma tendresse !
Mon âme ne songea qu'à fléchir ma maîtresse.
Je déclarai mes feux, ou plutôt ma fureur.
Mon criminel aveu fut payé de bonheur...
J'en jouis... Et l'époux de ma coupable amante
Admirant sur mon front la gaîté renaissante,
Pour être défiant, hélas ! trop vertueux,
Peut-être à l'instant même où cédant à mes feux,
Où souillant son honneur, j'allais, monstre farouche
Porter isolemment l'adultère en sa couche,
Peut-être qu'il songeait à son indigne ami,
Heureux de voir enfin mon repos affermi...
Et moi, moi, Mélidor... Cette seule pensée
Doit fermer à mes pleurs ton âme courroucée !

Cependant Bélidor s'avance un jour vers moi :
« Mon ami, me dit-il, je suis sûr de ta foi...
» Mais il transpire un bruit. Tu vois mes pleurs, pardonne ;
» Il faut nous séparer : c'est l'honneur qui l'ordonne...
» Ne me crois pas atteint du plus léger soupçon,
» Nous nous verrons toujours.... mais hors de ma maison. »
Je promis tout, mon frère, et peut-être mon âme
Aurait-elle à la fin triomphé de sa flamme.

Je rougis, j'eus horreur d'outrager l'amitié :
Célimène m'écrit, et tout est oublié :
Mais par sa lettre même assuré de mon crime,
Bélidor en fureur attendait sa victime.
Je vais au lieu marqué... Te le dirai-je, hélas !
Vingt fois près d'arriver, retournant sur mes pas,
Je reviens, je m'éloigne; une voix effrayante
Me criait d'un côté : « D'Orval, fuis ton amante ;
» Regarde son mari, brûlant de se venger,
» S'attacher à tes pas, tout prêt à t'égorger; »
D'un autre, de l'amour la voix enchanteresse
Me peignait le plaisir, m'invitait à l'ivresse.
L'amour fut obéi ; déjà... — Mais son époux
Entre le fer en main, et s'élance sur nous,
Terrible, l'œil en feu, versant des pleurs de rage,
Et déjà du regard punissant qui l'outrage...
« Ingrat, il est donc vrai, je vois ta trahison
Pour me déshonorer je t'ouvris ma maison :
Viens, lâche, me dit-il; viens, et défends ta vie
Du front dont tu couvrais Bélidor d'infamie.
Je t'aurais pardonné de m'arracher des jours
Dont bientôt la vieillesse interrompra le cours;
Mais me ravir l'honneur!... prends tes armes; si l'âge,
Blanchissant mes cheveux, a glacé mon courage,
S'il m'a ravi la force, il me reste le cœur,
Et si je meurs, au moins mourrai-je avec honneur. »
Te peins-tu ma rougeur, ma honte, ma surprise,
Ce vieillard dont l'aspect m'accable et me maîtrise,
L'embarras de sa femme et ses cris superflus ?
Pardonne... hélas ! d'Orval ne se connaissait plus.
Nous fondons l'un sur l'autre, et mon ami succombe...
Et c'est sous mes efforts!.. Grand Dieu!.. le voile tombe;
Je le vois à mes pieds, défiguré, sanglant;
Je me suis élancé sur son corps expirant,
Je le serre en mes bras, et de ma bouche impure
Pour étancher son sang je couvre sa blessure;
Je pleure, appelle en vain des secours trop tardifs :
La chambre retentit de mes discours plaintifs;
Bélidor ! Bélidor ! ah ! r'ouvre la paupière,
Dis au moins, dis avant de quitter la lumière,
Dis que ton cœur pardonne au malheureux d'Orval.
Réponds-moi, mon ami !... Vains accens ! coup fatal !
Il n'est plus, et je vis ! et je suis l'homicide
De ce faible vieillard !... Moi !... son ami ! perfide...
Le désespoir m'enflamme, et d'un bras affermi
J'ai pris ce glaive teint du sang de mon ami.
J'en veux percer mon cœur... Son épouse m'arrête.
« Retire-toi, barbare ! ou tremble pour ta tête.
Vois ce corps, vois ce sang répandu par mes coups;
C'est le sang d'un ami, c'est le sang d'un époux,
Femme ingrate et cruelle : et tu veux que je vive ?
Ah ! rends-lui donc le jour dont ma fureur le prive...
Ou plutôt prends ce glaive, et sur ce corps fumant,
Si tu l'aimes encor, viens, égorge un amant
Qui ne peut plus te voir, qui maudit la lumière.
Je t'en prie à genoux ; c'est la grâce dernière.
Que désormais je veuille exiger de ta foi ;
Ma mort est un bienfait que j'espère de toi... »
En vain, pour apaiser le trouble de mon âme,
Elle attestait encor nos plaisirs et sa flamme.
« Moi, céder à tes vœux ? répondre à tes transports ?
Regarde ce cadavre... et connais mes remords :
Va, porte ailleurs tes feux, tes caresses, tes larmes,
Barbare ; laisse-moi : périssent tous tes charmes ! »

Je sors tout agité d'un trouble furieux ;
Le tableau de ma vie était devant mes yeux,
J'y lisais les horreurs dont j'ai souillé ma gloire :
Tous mes crimes enfin accablaient ma mémoire.
Plein de haine pour moi, n'osant plus me montrer,
Moi-même aux magistrats je courais me livrer,
Quand mes amis tremblans, alarmés pour ma vie,
M'entraînent avec eux loin de l'ignominie.
Je viens dans cet asile ; et, depuis ces momens,
Solitaire, j'y vis dans le sein des tourmens ;
Le vautour tourmenté d'une faim dévorante
Acharne moins son bec à sa proie expirante,
Que le remords ne poigne et déchire mon cœur.
Toujours sombre, farouche, et couvert de pâleur,
Je sèche, je languis au milieu des alarmes ;
Je me nourris de fiel, je m'abreuve de larmes ;
J'invoque le sommeil, et le sommeil me fuit ;
Mon œil blessé du jour voit à regret la nuit ;
Je voudrais me cacher à la nature entière,
M'enfoncer tout vivant dans le sein de la terre,
Et m'éloignant d'un monde où je suis trop connu,
Le forcer d'oublier que d'Orval a vécu.
Souvent, croyant tromper l'ennui qui m'inquiète,
J'erre dans ces jardins qui bordent ma retraite ;
L'ennui marche avec moi : tout est noir à mes yeux ;
Un nuage éternel me dérobe les cieux ;
L'onde frappe mes sens d'un lugubre murmure ;
L'horreur qui règne en moi s'étend sur la nature ;
La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit,
Partout en traits de sang mon forfait est écrit.

Quelquefois, espérant désarmer sa colère,
Prosterné devant Dieu, je lui fais ma prière :
« Toi qui vois mes remords, qui sais mon repentir,
Qui peux finir mes maux ou bien m'anéantir ;
Il en est temps, grand Dieu ! consulte ta clémence,
Ou, le tonnerre en main, consomme ta vengeance :
Coupable, hélas ! d'Orval dut être châtié ;
Malheureux maintenant, j'ai droit à ta pitié. »
Mais ce Dieu courroucé, prêt à me mettre en poudre,
Pour réponse à mes vœux me présente la foudre.

Sur la terre aussitôt je tombe plein d'effroi,
Et la terre, en grondant, semble s'ouvrir sous moi.
Je me lève égaré... des spectres m'environnent;
J'erre, je fuis, j'entends des accens qui m'étonnent;
Je m'arrête, j'écoute... et soudain Bélidor
Me découvre son sein de sang tout rouge encor;
Il me montre en pleurant sa blessure mortelle:
« Vois l'ouvrage, dit-il, de ta main criminelle;
» Mon amitié, tes jours que mon bras défendit,
» Tant de dons que sur toi ma bonté répandit,
» Regarde, ils ont produit cette reconnaissance:
» Tremble, le juste ciel va remplir ma vengeance. »

Il disparaît, et moi, je le suis à grands pas;
Je le rappelle en vain, j'ouvre, je tends les bras,
Je l'embrasse, il s'échappe, et je le suis encore:
Chère ombre, ô mon ami!... tu fuis et je m'abhorre!
Viens, parle, entends ma voix, qu'exiges-tu? mon sang?
Vois-le couler, ce fer va déchirer mon flanc:
Un moment; chez les morts je suis prêt à te suivre...
Hélas! c'est mon désir, mais on me force à vivre:
Les lois! Dieu me défend, par un ordre cruel,
De porter en mon cœur moi-même un fer mortel;
Mais quand du haut du trône où s'assied la justice
J'entendrai prononcer l'arrêt de mon supplice,
Rien ne peut m'arracher à ce juste dessein...
D'un bras ensanglanté je percerai mon sein...
Eh! qu'importe, mon frère, à l'état, au ciel même,
Quand les vengeurs des lois, par un ordre suprême
Condamnent un coupable à descendre au tombeau,
Que son glaive l'y plonge, ou le fer d'un bourreau?
Je vengerai les lois, je punirai mes crimes;
Mais je ne veux point être une de ces victimes
Qui, mourant au grand jour d'un infâme trépas,
Servent d'exemple à ceux qui marchent sur leurs pas.
Ah! qu'il en coûte au cœur qui perd son innocence!
Mais qu'entends-je?... un bruit sourd... et vers moi l'on s'avance.
C'en est fait, malheureux!... mon asile est connu.
La liberté, l'honneur, pour moi tout est perdu!
Que faire?... me défendre? ou m'arracher la vie?
Me défendre!.. est un crime... ah! fuyons l'infamie...
Qu'est devenu mon fer!.. frappons, j'en ai le temps...
Mais le bruit a cessé... rien ne s'offre à mes sens...
Vivons... Ah! Mélidor! quel démon me tourmente!
La feuille qui frémit me glace d'épouvante.
Je demande, je crains tout à la fois la mort.
Quand verrai-je! ô mon Dieu! le terme de mon sort!
Ces remords, ces combats, ces tourmens, ces alarmes,
N'auront-ils point de fin? point de trève à mes larmes?

Venez, venez me voir, vous qui dans les plaisirs
Apaisez sans terreur la faim de vos désirs;
Approchez, contemplez ce corps pâle et livide,
Ces yeux creux et flétris, ce front que l'ennui ride,
Ce cœur par les remords percé, mis en lambeaux;
L'amour des voluptés a causé tous ces maux.
Et toi, mon frère, et toi... que toujours mon image
Soit présente à tes yeux, t'écarte du naufrage...
Par les tourmens affreux dont je suis abattu,
Présume le bonheur dont jouit la vertu...
Ah! si je revivais, mes jours tissus de crimes,
Qu'ils seraient innocens!... Souhaits illégitimes?
Adieu, mon frère, adieu... je t'ai tout révélé...
Sois heureux, surtout sage, et je meurs consolé.

LES PLAINTES DU MALHEUREUX.

Le jour fuit, la nuit naît, prompte à s'évanouir;
Tout passe, et ma douleur paraît seule éternelle!
Je cours après des biens dont je ne puis jouir;
Aux cris du malheureux la fortune est rebelle;
Point d'espoir de repos... l'abaissement, la faim,
Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.
Mes talens, ma vertu, mes veilles, tout est vain;
Ma misère et mes maux croissent avec mon âge.
Que devenir? que faire? ô mort, à mon secours!
Viens, finis mes tourmens; et pourquoi vis-je encore!
Pour souffrir, pour traîner d'insupportables jours?
La mort aussi me fuit... vainement je l'implore...
Dieu cruel! réponds-moi. Quels sont donc tes desseins,
En me chargeant ainsi du poids de l'infortune,
Tandis qu'autour de moi je vois tous les humains
M'étaler un bonheur dont l'aspect m'importune?
Hélas! si tu ne veux qu'éprouver ma vertu,
C'est trop me tourmenter, je la sens qui chancèle;
Le besoin la balance et va triompher d'elle.
Arrête... malheureux! que je suis combattu!
Il est donc vrai que l'homme, en proie à la misère,
Malgré lui vers le crime est souvent entraîné...
Malheur à ceux dont je suis né!
Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri les feux de mon génie;
Mais, vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis par la faim dévoré,
Et tout est insensible aux horreurs que j'endure!

Tout est sourd à mes cris... tout dort dans la nature,
Dans les bois, à la ville, aux champs et sur les flots.

Le M*** au teint de rose et l'ami du repos,
Ronfle nonchalamment étendu sur la plume;
Et jusqu'à l'artisan qui, dès l'aube du jour,
Faisant sous un marteau retentir son enclume,
Donne aux époux voisins le signal de l'amour;
Tout repose endormi dans l'oubli de ses peines.
Mes yeux seuls sont ouverts, je suis seul malheureux...
Seul, je remplis les airs de mes cris douloureux;
Seul, de tous les penchans mon cœur porte les chaînes;
L'honneur, qui me berçant de l'espoir d'un grand nom,
M'emporte malgré moi sur les pas d'Apollon,
L'ambition de l'or, la jalousie impure,
Et l'amour, pour tout autre une source de biens...
Me causent plus de maux que la faim la plus dure.
Heureux cent fois le pauvre à qui de doux liens
Peuvent faire oublier les soucis de la vie!
Heureux, bien plus heureux cet homme de génie,
Qui placé dans l'aisance et cultivant les arts,
N'a pas besoin d'appui pour fixer nos regards!
Il vole à tire d'aile au temple de mémoire:
Semblables aux beautés qui vont baissant les yeux
A l'aspect d'un soleil brûlant et radieux,
Les grands le craindront tous, éblouis de sa gloire...
Et moi, moi, malheureux! j'aurai beau travailler,
Je vivrai dans l'oubli... la muse mercenaire
D'un état glorieux ne peut jamais briller...
Mais cessons de me plaindre, et tremblons de déplaire.

L'AMANT DÉSESPÉRÉ.

Forêts solitaires et sombres,
Je viens, dévoré de douleurs,
Sous vos majestueuses ombres
Du repos qui me fuit respirer les douceurs.

Recherchez, vains mortels, le tumulte des villes!
Ce qui charme vos yeux aux miens est en horreur.
Ce silence imposant, ces lugubres asiles,
Voilà ce qui peut plaire au trouble de mon cœur.

Arbres! répondez-moi... Cachez-vous ma Sylvie?
Sylvie, ô ma Sylvie!... elle ne m'entend pas.
Tyrans de ces forêts, me l'auriez-vous ravie?
Hélas! je cherche en vain la trace de ses pas!

O feuillages chéris, voluptueux feuillages!
Combien de fois vos noirs ombrages
Nous ont aux yeux jaloux l'un et l'autre voilés,
Et que ces doux instans se sont vite écoulés!

Toi qui me répétais les chants de ma Sylvie,
Quand, seule, elle vantait les douceurs de sa vie,
L'entends-tu, parle, écho; dis, me la rendra-t-on?
Hélas! il semble qu'il dit non...

Mais quel son a frappé mon oreille éperdue?
Peut-être est-ce un soupir de ma divinité,
Qui dit à mon cœur agité:
Viens, elle te sera rendue...

C'est elle! ô doux retour! hâtons-nous d'approcher!
J'entends ses pieds fouler les feuilles gémissantes.
Mais non... c'est un ruisseau qui va contre un rocher
Briser en murmurant ses ondes blanchissantes.

Ce ruisseau murmurer?... Il gémit sur mon sort...
Ces arbres attristans et voués à la mort,
Qui couronnent ces rives,
Ces sapins, ces cyprès, leur morne majesté,
Ces bois silencieux, leur vaste obscurité,
Tout semble prendre part à mes douleurs plaintives.

Ah! revînt-elle encore, il ne sera plus temps.
Ses yeux, au lieu de moi, retrouveront ma cendre;
Et les pleurs que sur elle on la verra répandre,
Ses regrets douloureux, ses longs gémissemens,
Viendront au tombeau même éveiller mes tourmens.

LE PRINTEMPS.

Sur un vieux char de fer traîné par les orages,
L'hiver, ce noir géant, compagnon des ravages,
Fuit avec les frimas et l'ennui, ses enfans.
Aux accords enchanteurs des oiseaux triomphans,
Foulant d'un pied léger la naissante verdure,
Le printemps, au milieu d'une foule d'amours,
Des zéphyrs précédé, suivi par les beaux jours,
Arrive, et d'un coup d'œil embellit la nature.

L'arbre, qui n'était plus qu'un cadavre séché,
Est étonné des fleurs qui brillent sur sa tête;
Et le fleuve, tantôt sous les glaces caché,
Tantôt rapide, impur, battu par la tempête,
Se promène, orgueilleux du calme de ses eaux:
Et vous, long-temps muets, vous murmurez, ruisseaux;
Vous admirez déjà les fleurs les plus superbes
Se disputer l'honneur de parfumer vos bords.
Et vous, Amour! et vous, tout ressent vos transports:

Le zéphyr caressant courbe en onde les herbes,
Et l'oiseau tout de feu, d'arbre en arbre élancé,
Poursuit, atteint, saisit, relâche sa femelle,
L'attrape de nouveau, l'agace, bat de l'aile,
Et sous un sein brûlant, tenant son corps pressé,
En jouit, et s'envole en chantant avec elle.
La fleur même en nos prés penche amoureusement,
Sur sa voisine obéissante,
Sa tête d'or, d'azur et de pourpre éclatante,
Et la baise cent fois par un doux mouvement.

Le ris de la nature est sur toutes les lèvres :
Voyez-vous ces brebis, ces génisses, ces chèvres,
Bondir sur la campagne, et, pleines de désirs,
Appeler leur époux aux amoureux plaisirs,
Tandis que sous un arbre, auprès de son amante,
Le berger les lui montre, et lui dit en pleurant :
« Toi seule es insensible au feu qui me tourmente. »
La bergère rougit, et baisse en soupirant
Ses yeux chargés de pleurs où se peint sa défaite.
Jouis, heureux berger, tes vœux sont couronnés ;
Vainqueur de ta bergère, allons, sur ta musette
Célèbre les plaisirs que l'Amour t'a donnés ;
Accompagne ma voix... Hélas ! ses sons expirent ;
Je fais pour m'abuser des efforts superflus ;
Et l'aspect du bonheur que les autres respirent
Pour les infortunés est un tourment de plus.
Déployez-vous pour eux vos frais et verts ombrages,
Bois, long-temps attristés de vous voir sans feuillages ?
Ces monts d'azur épars sous la voûte du ciel,
Ces tapis de gazons étendus sur les plaines,
Ces arbres odorans, ces limpides fontaines,
Tous ces rians objets dissipent-ils le fiel
Qui fait de leurs longs jours un hiver éternel ?
Mais quels chants ! loin de moi, fuis, pensée odieuse ;
Sur de plus beaux sujets promenons mes regards ;
Vois-je pas de buveurs une troupe joyeuse ?
Que de flacons remplis sur ces gazons épars !
Le souris sur la bouche, auprès de sa Glicère
Chacun s'arme du sien, le bouchon saute en l'air,
Le vin brille, le verre entre-choque le verre ;
De tous les dons du ciel le vin est le plus cher,
Disent-ils, et soudain ils entonnent ensemble
Des hymnes en l'honneur du dieu qui les rassemble ;
Et tous levés en chœur, ils ont en même temps
Par trois libations salué le Printemps.
Mais un autre tableau devant moi se découvre ;
Dans ces vastes jardins où s'élève le Louvre,
Énorgueilli d'avoir des rois pour habitans,
Où le marbre animé retrace à notre vue
Des héros fabuleux les exploits éclatans,
Que borde d'arbres verts une forêt touffue,
Théâtre où nos beautés vont disputer les cœurs,
Quel concours a paru ! la ville est délaissée :
Ces lieux, long-temps déserts, sont un autre Élysée ;
Et des ajustemens les diverses couleurs,
Réfléchissant l'éclat dont brille la verdure,
Charment les yeux surpris de ces rians tableaux.
La Seine, à cet aspect, semble arrêter ses flots,
Et soudain, de plaisir suspendant son murmure,
Se dresse sur son urne, et dit : C'est le Printemps ;
Et c'est aussi ce dieu qu'ont célébré mes chants.

QUARTS D'HEURE DE MISANTHROPIE.

Fiers souverains des bois, souffrez qu'en vos repaires,
Délaissé par les miens, des mortels rebuté,
Je vienne parmi vous chercher l'humanité.
Vous êtes, moins que l'homme, et durs et sanguinaires.

Le sanglier qui voit, frappé d'un coup mortel,
Succomber son semblable,
Soudain pour le venger vole au chasseur cruel,
Et brave, en l'attaquant, son tonnerre effroyable.

L'homicide lion qui, tombant de langueur,
Ne peut chercher sa nourriture,
Voit un autre lion qui, plaignant son malheur,
Vient avec lui partager sa pâture.

Sombres cités du peuple dévorant,
Forêts, avez-vous vu le loup, brûlant d'envie
Arracher au loup expirant
La brebis qu'il avait ravie !
Non : l'homme seul jaloux, insensible, inhumain,
Abhorre, ne plaint point, déchire son semblable :
De l'homme, avec regret, l'homme apaise la faim.
Qui semble malheureux, à nos yeux est coupable.
Tous les cœurs sont d'airain ; le grand est orgueilleux,
Le riche avare et le pauvre envieux.
L'univers est un temple où l'on voit l'injustice
Se targuer sur l'autel, un sceptre dans la main.
La modeste vertu, victime du dédain,
Y marche l'œil baissé devant l'éclat du vice ;
Et les pâles talens, couchés sur des grabats,
Y veillent consumés par la faim qui les presse,
Tandis que, s'égayant, chantant dans la paresse,
L'ignorance au teint frais s'endort dans le damas.

Et je vivrais encor dans ce coupable monde !
Non : autant mes malheurs y furent douloureux,
Autant pour lui ma haine est brûlante et profonde.
Tigres, recevez-moi dans vos séjours affreux ;

Je veux vivre avec vous. Qu'un morne et noir silence,
Qu'une effrayante nuit attriste au loin ces bois,
Pour en bouleverser la solitude immense,
Que les vents, échappés de leurs cachots étroits,
Unissent leur murmure au fracas du tonnerre,
Du chêne en longs éclats déchirent les rameaux,
Déracinant le pin, qui, renversé par terre,
Écrase sous son poids des milliers d'arbrisseaux :
Leur ténébreuse horreur m'est également chère.

Quand le teint du soleil s'obscurcit de pâleur,
Quant tout autour de moi respire la tristesse,
Mon cœur est soulagé, je sens moins mon malheur ;
Je crois que la nature à mon sort s'intéresse;
Je crois que, courroucé d'avoir vu les humains
Refuser des secours à mes tristes destins,
Le ciel ne daigne pas leur prêter sa lumière...
Ou plutôt il me semble, et j'en suis consolé,
Que tout est comme moi plaintif et désolé.
J'aime à me retracer ma nouvelle carrière :
Mon lit sera la feuille, un antre ma chaumière,
L'herbe ma nourriture, et l'onde ma boisson,
Mes plaisirs l'innocence, et mon bien la raison.

Ainsi, par les sentiers de la misanthropie,
Quand au bord du tombeau je serai parvenu,
Ces mots seront les derniers de ma vie :
« J'eusse aimé les humains s'ils aimaient la vertu. »

LE NOUVEL ÉPICURE.

VARIANTES.

Buvons, Doris, profitons de ce jour,
Prêt à nous fuir, prêt à renaître;
Consacrons nos momens aux plaisirs, à l'amour,
Et nous informons peu si la mort va paraître.

Si, par malheur, tu ne pouvais pour moi
Brûler d'une amoureuse flamme,
De ce jus pétillant la chaleur malgré toi
Fondra les glaces de ton âme.

Verse, redouble, allons!... Ce n'est aux rois,
Ce n'est aux grands, beauté chérie,
C'est à toi seule que je bois,
A toi, qui fais le bonheur de ma vie.

Quoi! tu crains d'approcher ce verre
De tes lèvres, siége des ris!...
Savoure ce nectar plus clair que le rubis...
Courage!... il eût tenté la reine de Cythère.

Mais de quels feux nouveaux ont pétillé tes yeux!
Ton sein et s'élève et s'abaisse...
Il semble à mes regards que ton être renaisse.
Est-ce toi?... c'est Hébé... près du maître des dieux.

L'amour est sur son teint, la soif est sur sa bouche ;
Je puis, sans qu'elle s'effarouche,
Lui dire : Aimons, buvons, prolongeons nos printemps ;
Ceux-là craignent la mort, qui n'ont point dans l'ivresse
Appris à dédaigner ses arrêts menaçans :
Trembler pour l'avenir, y réfléchir sans cesse,
C'est mourir à tous les instans ;
Mais nous, dans les plaisirs plongeant notre jeunesse,
De Bacchus, de l'Amour suivant les douces lois,
Nous jouirons sans cesse,
Et nous ne mourrons qu'une fois.

Nos jours seront semblables
Aux ruisseaux enchanteurs,
Qui, promenant leurs flots sur des tapis de fleurs,
Vont insensiblement se perdre dans les sables.

A MADEMOISELLE ROSALIE.

Vous vouliez donc toujours m'accuser d'imposture ?
Plus de ma vive ardeur ma bouche vous assure,
Moins votre esprit m'en croit, plus je suis maltraité,
O chère Rosalie!... avec tant de beauté
Doit-il être étonnant que vous charmiez une âme ?
« C'est avec moins de feu que s'exprime un amant! »
Cruelle! dites mieux : quand un cœur est de flamme,
L'homme ne doit jamais s'exprimer froidement.
Mais de vos cruautés je vois la source amère :
De peur d'être contraint d'y donner du retour,
Souvent de fourberie on accuse l'amour,
Et si j'étais aimé, vous me croiriez sincère.

Quand je vous dis : Ces yeux vont droit au fond du cœur:
Les Grâces de leurs mains ont formé ce visage;
Vous répondez : L'amant est tendre, et non flatteur.
Eh bien! vous le voulez, je change de langage ;
Écoutez-moi : Ces yeux ne disent jamais rien,
Ce teint fade est semblable à la rose séchée,
Rien ne séduit en vous... Quoi! vous voilà fâchée!
Je vous parais grossier... je le prévoyais bien.
Dites-moi donc comment je dois parler pour plaire :
Peut-on ne pas louer l'objet de son ardeur ?

Peut-être, en vous vantant, qu'à vos yeux j'exagère;
Mais je dis moins encor que n'aperçoit mon cœur.

A MADAME DE M***,

SUR SON ACCOUCHEMENT.

—

Amante, épouse heureuse, il manquait à vos vœux
Le doux titre de mère.
Vous en voilà parée, et le fruit de vos feux
Est une fille aimable, et qui vous sera chère.
Les roses et les lis, sur votre teint en fleur,
Déjà sont en boutons sur son jeune visage;
Vous revoyez vos traits, vos yeux, votre douceur,
Tout ce qu'il faut pour plaire; enfin c'est votre image,
C'est Vénus au berceau.
De deux cygnes brillans peut-il naître un corbeau?
Couple charmant, admirez votre ouvrage!
Vous savez si votre bonheur
Est cher à mes désirs, et si je le partage!
M*** vit encor dans le fond de mon cœur:
Malgré l'hymen, malgré l'absence,
Ce précieux trésor, que j'ai sacrifié
Aux prières de l'amitié,
Me coûte encor des pleurs chaque fois que j'y pense.
L'amour n'est point un bien qu'on perde sans douleur,
Et l'homme, dont les feux sont souvent un caprice,
Se console de tout, mais non du sacrifice
De l'idole de son cœur.

LES INQUIÉTUDES DE L'AMOUR.

—

Charmant ruisseau, c'est près de toi
Que je viens respirer la fraîcheur du feuillage:
Hélas! sais-tu pourquoi,
O ruisseau! ton aspect me soulage?
J'étais assise sur tes bords,
Lorsque Tircis... le barbare! il m'oublie,
Mais il m'aimait alors!
Jura de m'adorer durant toute sa vie.
« Oui, disait-il, ce ruisseau que tu vois
Remontera plus tôt aux lieux de sa naissance,
Oui, plus tôt que Tircis se dérobe à tes lois. »
O ruisseau, mon Tircis a manqué de constance,
Et moi, tendre toujours, j'ai gardé mon serment.
Tu peux, oui, tu peux maintenant
Remonter vers ta source.
Mais ton onde toujours fuit d'une égale course.
Infortunée! et cependant,
Hélas! il est trop vrai, j'ai perdu mon amant;
Et je brûle pour lui; je le regrette encore,
Et rien ne peut calmer le feu qui me dévore!...
Peut-être une autre a su, mais moins belle que moi,
Le ranger sous sa loi;
Peut-être, en cet instant, sa bouche lui répète
Les sermens qu'il me fit de m'aimer à jamais...
Ruisseau, si quelquefois cette nymphe inquiète
Sur tes bords enchanteurs vient respirer le frais,
Dis-lui que le berger qui l'aime,
Que ce berger jura de m'adorer de même.

A M. DORAT.

—

Un jour, pour dissiper l'ombre de ma tristesse,
J'errais dans les détours de ces bois de lauriers,
Immortels ornemens des côteaux du Permesse.
Devant moi s'avançaient des poètes altiers,
Leurs pinceaux à la main, le lierre sur la tête:
Ce spectacle m'attire, et déjà je m'apprête
A porter plus avant mes pas audacieux,
Quand un mortel frappe mes yeux.
La douce Volupté, mollement étendue,
Près de lui sur des fleurs reposait demi-nue;
Et, tandis qu'à l'écorce il confiait ses chants,
L'Amour, au doux sourire, aux yeux vifs et touchans,
La tête sur son corps indolemment penchée,
Lui soufflait tous les feux dont il brûle les cœurs.
Les Grâces à l'Amour enviant ses faveurs,
Et l'âme de dépit profondément touchée,
Autour de lui se rassemblaient en chœurs;
Et, voulant que leurs mains eussent part à l'ouvrage,
S'approchaient en dansant et le semaient de fleurs:
La jalousie, en vain versant des pleurs de rage,
D'un antre me criait: Ces fleurs sont des pavots.
Curieux je m'approche, et ne vois que des roses
Brillantes par leur pourpre et fraîchement écloses:
Connais-tu ce mortel, vainqueur de cent rivaux,
Me dit l'Amour, surpris de me voir sur ses traces,
Toi, dont l'œil de sa gloire envisage l'éclat?
Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
Craint-on de se tromper en disant: C'est Dorat.

—

LA MORT D'ABEL.

CHANTS VII ET VIII, IMITÉS DE GESSNER.

CHANT SEPTIÈME.

L'oiseau pour reposer, caché sous des feuillages,
N'a point de ses accords égayé les bocages;
Le soleil n'a doré de ses premiers rayons,
Ni les brouillards errans ni le faîte des monts:
Dans les champs obscurcis l'air nage, humide encore,
Et loin de sa chaumière, au devant de l'aurore,
Caïn marche déjà farouche; et, dans son cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur,
Il se figure encor son amante éperdue,
Méhala, qui, croyant n'être point entendue,
Avait toute la nuit prié, gémi, pleuré,
Malheureuse des maux dont il est dévoré.

Il erre sans dessein, et sa voix, qui murmure
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre éloigné:
« Cette nuit, dans mes sens quel désordre a régné!
O songes! disait-il, ô nuit! ô nuit terrible!
Mon âme cependant reposait plus paisible,
Et déjà s'envolaient mes noires visions,
Lorsque ses longs soupirs, ses lamentations
M'éveillent, malheureux! et du soin qui la ronge
Accroissent mes ennuis, que le réveil prolonge.
Quoi! ma couche toujours nagera dans les pleurs!
Toujours j'y puiserai de nouvelles douleurs!
Tu gémis, Méhala! qu'ai-je donc fait? quel crime?
Elle ignore que Dieu rejeta ma victime;
Et ses pleurs et ses cris, d'avance pour Caïn,
Ont en un jour obscur changé ce jour serein.
Abel est plus heureux!... Qu'il parle, Dieu l'inspire;
Qu'il agisse, on le vante; on aime à lui sourire:
Je suis seul rebuté, c'est moi seul qu'en tous lieux
Poursuivent le courroux et la haine des cieux;
Et quand je crois les fuir, c'est l'épouse que j'aime,
Que je préfère au jour, au Seigneur, à moi-même,
C'est toi, toi, Méhala, qui fais rentrer les maux
Dans ce cœur où déjà pénétrait le repos! »

Bientôt devant ses pas se découvre dans l'ombre
Un rocher d'où pendaient des arbustes sans nombre,
Qui, s'ouvrant en berceau sur un gazon naissant,
A réparer sa force invitaient le passant.
Là, vaincu de douleur, abattu, sans haleine,
Caïn, prêt à tomber, d'un pas pesant se traîne,
S'arrête, et, prolongeant un pénible soupir:
« Sommeil! ô doux sommeil! daigne enfin m'assoupir
Toi qui suspends les maux de la nature entière,
Toi qu'en vain j'appelais dans ma triste chaumière:
Nul en ces lieux du moins ne viendra me troubler,
Ou le ciel qui me hait, ce ciel pour m'accabler,
Même aux êtres sans vie a commis sa vengeance.
Et toi, dont l'anathème a tari l'abondance,
Toi, dont les fruits douteux ne soutiennent mes ans
Que pour rendre Caïn malheureux plus long-temps,
Terre que tous les jours de mes sueurs j'arrose,
Un moment sur ton sein permets que je repose:
Chargé d'ennuis, hélas! épuisé de vigueur,
Le sommeil est pour moi le comble du bonheur! »

Caïn dit, et s'étend sur l'herbe parfumée,
Ferme, ouvre, ferme encor sa paupière enflammée,
Et le sommeil, trompant ses chagrins envieux,
Le couvre enfin de l'aile et pèse sur ses yeux.
Le fier Anamalech avait suivi sa proie;
Invisible, il s'approche, et, tout bouillant de joie,
La traîne en espérance aux piéges qu'il lui tend:
« Tu dors, Caïn! tu dors! le triomphe t'attend.
De mon esprit impur remplissons cet ombrage;
Qu'il respire à la fois mon haleine et ma rage.
Venez, songes trompeurs, secondez mes projets,
Épouvantez ses yeux des plus hideux objets;
Qu'il se lève, emporté d'une aveugle colère,
Que Dieu, mon ennemi, que son vertueux frère,
Lui soient dès ce moment plus odieux qu'à moi;
Qu'enfin son crime à l'homme inspire tant d'effroi,
Tant de joie aux enfers, au ciel tant de surprise,
Que Satan, confondu de ma noble entreprise,
Du trône tombe au rang où je vis oublié,
Et baisse devant moi son front humilié. »

Ainsi parle en secret l'ange altéré de crime;
Et, tandis qu'il se couche auprès de sa victime,
D'un sourd et long fracas retentissent les monts:
Le vent fougueux, au vent disputant les buissons,
Siffle, agite, et renverse, et relève leur tête,
Que replie à grand bruit l'effort de la tempête;
Et du morne Caïn les cheveux hérissés
Battent son teint poudreux, et flottent dispersés.
Mais en vain l'aquilon fait mugir le feuillage,
En vain ses noirs cheveux ont couvert son visage;
Les piéges du démon près de lui sont tendus,
Et son oreille est sourde, et son œil ne voit plus;
Mais, pour Caïn, dormir c'est changer de souffrances.

Un songe affreux lui peint des campagnes immenses,
Où, de chaume couverts, s'abaissent d'humbles toits,

Rares et parsemés autour d'un vaste bois.
Ses fils, ses petits-fils répandus sur la plaine,
Nus et le dos courbé, s'exerçaient hors d'haleine,
Tandis que le soleil, de son char lumineux,
Sur leur cou rembruni faisait jaillir ses feux.
L'un de ses bras tendus pesant sur la charrue,
Souffle, heurte, et fatigue une roche inconnue,
Qui, repoussant du soc les coups retentissans,
Épuise en vains efforts ses taureaux gémissans:
L'autre, errant dans les blés qui verdissent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une implacable guerre:
Et vingt fois secouant la ronce à dards certains,
Pour en briser la tige ensanglante ses mains.
Pressé d'un bras nerveux l'arbre s'agite et crie,
La pomme, avec fracas, tombe et roule meurtrie;
Tout vit par leurs travaux: l'épouse en ses foyers,
Plus tranquille, apprêtait leurs alimens grossiers.
Mais de ces malheureux que Caïn considère,
Aucun n'a plus ému ses entrailles de père
Que l'aîné de ses fils, Éliel, son appui.
Il le voit; sur son front siége le sombre ennui;
Tout son corps est baigné d'une sueur brûlante.
Il se baisse, il embrasse une charge accablante,
La soulève et s'agite, et s'agite cent fois,
Couvre son large dos de cet énorme poids;
Et, marchant à pas lourds dans un sentier pénible,
Il s'écrie, épuisé: « Que la vie est horrible!
Dieu cruel! que ton bras s'appesantit sur nous!
Tu créas les humains; les veux-tu perdre tous?
Ou mon père et ses fils, les miens, et leurs fils même
Ont-ils été les seuls qu'ait frappés l'anathème?
Là, dans ces vastes champs, séjour des fils d'Abel,
Champs heureux qu'embellit un printemps éternel,
Champs d'où nous a bannis cette race perfide,
Resserrant nos foyers dans ce désert aride,
Vers ces lieux où, couchés sous des ombrages frais,
D'un dieu qui les protége ils chantent les bienfaits:
Tout ce que dans son sein la terre a de richesse,
La terre le prodigue à leur molle paresse.
Jours sereins, douce paix, loisirs voluptueux,
Plaisirs purs, s'il en est... hélas! tout est pour eux.
Mais à nous que le ciel, nous que le sort outrage,
Le travail et la faim, voilà notre partage. »

Éliel, à ces mots, sous son fardeau glissant
Chancèle, et vers son toit se traîne en gémissant.
Caïn le voit, l'entend; ce n'est point un vain songe,
Il le suivait de l'œil: mais devant lui s'alonge
Une plaine où partout se balancent des fleurs,
Peuple odorant et riche en diverses couleurs:
Mille ruisseaux fuyant à travers la verdure,
Se croisaient, circulaient, mariaient leur eau pure;
La divisaient encore, et, par de longs détours,
Tantôt sous des berceaux ils égaraient leur cours,
Tantôt en jaillissant roulaient sous un bocage,
Où, promenant leurs flots sous le mobile ombrage
D'arbres qui gémissaient courbés sous leur trésor,
Ils répétaient les cieux, les arbres, les fruits d'or;
Et lasse enfin d'errer, leur onde réunie,
Lac paisible, étendait sa surface aplanie.

Là s'élève un bosquet d'orangers toujours verts,
Où le zéphyr se joue et rafraîchit les airs:
Ici le noir figuier de son feuillage sombre
Protége les amans étendus sous son ombre:
Loin d'eux, en serpentant, s'ouvrent de creux vallons
Où penchent les côteaux tout jaunes de moissons,
Et des troupeaux nombreux épars sur la prairie
Foulent en bondissant l'herbe haute et fleurie.
Plus loin s'ouvre un treillage en voûte replié,
Que le rosier tapisse au muguet allié,
Où de rians buveurs, de folâtres bergères
Vont ensemble tromper les heures passagères.
Sur des marbres polis et de fleurs parsemés
S'élèvent en monceau divers fruits parfumés;
Et le rouge nectar, pétillant dans la coupe,
Fait cent fois tressaillir cette joyeuse troupe,
Qui mêle en son ivresse, aux chants mélodieux,
Les rapides accords du luth harmonieux.

Mais que veut ce jeune homme? on l'écoute en silence:
Caïn le voit, pâlit, rougit à sa présence.
« Amis! que tout vous rie, et pour mieux assurer
Ce bonheur dont le ciel nous voulut honorer,
Écoutez. C'est sans doute un ange qui vous aime,
Ou plutôt c'est le ciel qui m'inspire lui-même.

« La terre dans ces lieux, docile à nos désirs,
Semble, il est vrai, dit-il, veiller à nos plaisirs;
Mais cette terre, amis, plus long-temps négligée,
Peut en ingrat désert être soudain changée.
Est-ce vous, est-ce moi, qui forcerons alors
Cette avare campagne à céder ses trésors?
Nos doigts accoutumés à courir sur la lyre,
Fixés sur le rateau, pourront-ils le conduire?
Et nos fronts, qui toujours reposent ceints de fleurs,
Sauront-ils du soleil défier les chaleurs?
M'en croirez-vous, amis: quand, tombant des montagnes
La nuit d'un voile épais couvrira les campagnes,
Courons, des laboureurs inondons le séjour;
Et lorsque, travaillés des fatigues du jour,
Dans un sommeil paisible ils oublieront leurs peines,
Amis, fondons sur eux, et chargeons-les de chaînes.
Tout ce peuple grossier est fait pour nos besoins;
Esclaves trop heureux, les hommes, par leurs soins
Dans nos champs cultivés enchaînant l'abondance,

Nourriront de leurs maux notre aimable indolence :
Leurs femmes, leurs enfans serviront nos beautés.
Mais l'ombre doit couvrir nos projets concertés ;
Au risque d'un combat le jour peut nous réduire. »

Il a dit, et soudain la troupe qui l'admire
Par des clameurs de joie approuve son dessein,
Et la scène a déjà changé devant Caïn.
La nuit sur l'univers étend son aile noire;
Le projet se consomme, et les chants de victoire,
Les cris d'un peuple entier qui pleure sur ses fers,
Confondus, prolongés, épouvantent les airs;
Et la flamme, embrasant les chaumières croulantes,
S'élève jusqu'aux cieux en colonnes sanglantes,
Erre et bat les rochers dont le front rougissant
Repousse au loin un jour immense et pâlissant.
Aux funèbres lueurs de ce vaste incendie,
Caïn voit ses enfans, voit leur race avilie,
Devant les fils d'Abel marcher les bras liés,
Comme un troupeau bêlant de moutons effrayés.

Tel fut son rêve; hélas! il en frémit encore,
Quand du fond du bosquet, au flambeau de l'aurore,
Abel le voit, s'approche à pas impétueux :
Et reposant sur lui son œil affectueux :
« Réveille-toi, Caïn! réveille-toi, mon frère;
Déjà l'astre du jour s'élève et nous éclaire,
Et ton Abel encor ne t'a point embrassé.
Caïn!... Mais réprimons ce désir empressé;
Vous, zéphyrs, gardez-vous d'agiter les feuillages,
Et vous, chantres ailés, suspendez vos ramages.....
Il repose... craignons de hâter son réveil;
Ses membres fatigués ont besoin de sommeil...
Mais il vient de gémir; il me nomme! il m'appelle!
O ciel! et sur son front la fureur étincelle!
Fuyez, songes affreux... Dieu! rendez-lui la paix,
Et qu'en se réveillant il chante vos bienfaits! »

Il s'éloigne à ces mots, et sous une ombre épaisse,
S'assied impatient de sa vive tendresse,
Rêveur, et sur Caïn les yeux toujours fixés.
Ainsi, la gueule ouverte et les crins hérissés,
Dormant au bord d'un antre, un lion homicide
Force, quoiqu'assoupi, le voyageur timide
De reculer, de fuir par d'obliques détours,
Tout pâle, et sans danger frissonnant pour ses jours.
Qu'un trait sifflant dans l'air vole au monstre et le blesse,
Aussi prompt que le coup sur ses pieds il se dresse,
Cherche son ennemi, gronde, écume en fureur,
Et, dans tout ce qu'il voit immolant le chasseur,
Il déchire un enfant qui fuyait vers sa mère :
Tel Abel s'épouvante à l'aspect de son frère;
Tel se lève Caïn, les yeux étincelans,
Du pied frappant la terre, et les membres tremblans,
Terrible, impatient du jour qu'il voit encore.
« Tombe sur moi le ciel! que l'enfer me dévore!
Je n'ai jamais senti, je ne sens que douleurs.
Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
Doivent s'éterniser dans ma race future...
Et tu ne t'ouvres pas! en vain je t'en conjure,
O terre! un Dieu cruel est contraire à mes vœux...
Je dois vivre, il l'ordonne, et vivre malheureux!
Et, de peur que l'espoir d'un avenir tranquille
A souffrir le présent ne me rendît docile,
Sa main, sa main barbare a levé le rideau
Qui de mes maux futurs me voilait le tableau!
Jour maudit où ma mère obtint par ma naissance
De sa fécondité la première assurance!
Et vous, champs renommés par son enfantement,
Des vengeances du ciel soyez un monument.
Puisse à vous cultiver l'homme perdre sa peine!
Puisse en vous parcourant une terreur soudaine
Du voyageur muet ébranler tous les os,
Et toi, monde odieux, rentrer dans le chaos! »

Ainsi Caïn s'emporte : Abel tremblant l'écoute;
Il s'avance, il hésite, avance encore, et doute :
« O mon frère! a-t-il dit... Mais non... fuyons ce lieu;
Ce n'est point lui... mon frère eût-il blasphémé Dieu?
Caïn! où donc es-tu? qu'en mes bras je te serre!
— Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre;
C'est moi; reconnais-tu ce frère criminel,
Jeune et beau favori du vengeur éternel?
Te l'a-t-il dit ce Dieu, que ma race proscrite
Doit, esclave, ramper sous ta race bénite?
Et des champs à tes fils épargnant les travaux,
S'épuiser pour nourrir leur tranquille repos?
Éloigne-toi, perfide! — Ah! Caïn! ah, mon frère!
Quel songe a contre Abel rallumé ta colère?
A peine le jour luit, j'accourais t'embrasser :
Cruel! et de tes bras je me vois repousser;
Moi qui m'étais promis tant de vives caresses!
Est-ce là ton amour! sont-ce là tes promesses?
Ne puis-je t'inspirer que haine et désespoir?
Oh! quand luira ce jour où les cris du devoir,
Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
Rapporteront la joie à l'âme paternelle,
Où ta haine obstinée entretient la douleur!
Non, tu ne me hais point, juge mieux de ton cœur.
Cette réunion devant le ciel jurée,
Tu n'as pu l'oublier, elle est pour moi sacrée;
T'ai-je offensé depuis? comment? quel jour? en quoi?
Parle... Mais quel regard tes yeux lancent sur moi!
Je suis Abel, ton frère... ah! souffre qu'il t'embrasse!
— Serpent! n'approche point.... crains tout. Vaine menace:
Son cœur entraîne Abel, et vers l'ingrat qui fuit

Il court les bras ouverts, et l'appelle, et le suit;
L'appelle encor, l'atteint de la voix, de la vue :
Mais le cruel, chargé d'une lourde massue,
Sourd aux cris de son frère, et prompt à l'éviter,
Où sa fureur le guide il se laisse emporter.
« Regarde qui te fuis; c'est un frère qui t'aime
Beaucoup plus que le jour, plus encor que lui-même;
C'est Abel. » A ce nom il revient sur ses pas.
Abel impatient se jetait dans ses bras.
«Caïn, que vas-tu faire?... ah! malheureux! arrête...»
C'en est fait, la massue a sifflé sur sa tête;
Abel tombe, et, blessé d'un coup trop assuré,
Se roule, se débat, sanglant, défiguré,
Cherche encore de l'œil l'humble toit de son père,
Et, tourmentant sa voix pour appeler son frère,
Lui pardonne des yeux, et meurt. Lâche assassin,
Après ce coup fatal qu'est devenu Caïn?
Le voyez-vous pâlir, entouré de son crime,
D'un œil épouvanté regarder sa victime.
Qui lutte avec la mort, traînant de longs soupirs,
Reculer, frissonner, s'éloigner en désirs,
Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez-vous crier d'une voix lamentable :
« Ranime-toi, mon frère! Abel, ranime-toi!
Cet œil fixe et mourant détourne-le sur moi!
Va, je ne te hais point, pardonne-moi ma rage!
Abel!... Comme le sang inonde son visage!
Qu'ai-je fait? malheureux! malheureux! qu'ai-je fait?
J'ai pu l'assassiner!... Eh! quel fut son forfait?
Mais il vient d'agiter sa tête appesantie;
Peut-être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, et toujours doutant de son trépas;
« Abel! mon frère! Abel! Abel ne m'entend pas!
C'en est fait, il n'est plus... et ma main criminelle
Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle!
Fuyons; comment? où fuir?... Ah! déjà ma terreur
Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
Et mon épouse même, et le plus tendre père,
Me redemander tous le fils, l'époux, le frère,
Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
Que leur dirai-je? hélas! » Il regarde le ciel,
Se déchire le sein, se meurtrit le visage,
Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.

Des maux qu'il a causés le démon orgueilleux
Se lève, touche au ciel de son front sourcilleux,
Couve Abel de ses yeux étincelans de joie,
Et s'admirant en lui : « Que l'enfer me revoie,
Dit-il, et que Satan s'égale encore à moi!
Par ce triomphe seul je puis marcher son roi.
Et toi, l'ami du ciel, frère, amant, fils si tendre,
Lève-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre.
Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
Il s'en flatte du moins... Et, maître de ton sort,
Pouvant te rendre au jour, il hésite, il balance.
Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance. »
Et regardant les cieux, il les brave de l'œil.

Dieu parle, et ce visage, où reluisait l'orgueil,
Du morne désespoir porte la noire empreinte;
Il s'indigne, il frémit de connaître la crainte,
Et d'un fleuve de feu couvert, environné,
Il retombe, en hurlant, dans l'enfer étonné.

CHANT HUITIÈME.

—

Du séjour des humains la voix de l'innocence
S'élève jusqu'aux cieux et demande vengeance :
Dieu, du haut de son trône, est frappé de ses cris:
Son trône en a tremblé, le chérubin surpris,
Dans sa mémoire en vain cherchant l'air qu'on répète,
Se penche tristement sur sa lyre muette :
Ce palais, que la joie a toujours embelli,
D'un silence imposant tout à coup s'est rempli,
Et trois fois aussitôt la foudre roule et gronde.
Un nuage enfermait le souverain du monde;
Il s'ouvre, et laisse voir son front éblouissant.
Un archange est nommé; l'archange obéissant,
D'un pas respectueux, vers l'enceinte sacrée
Marche, et, couvrant ses yeux de son aile dorée,
Se prosterne, attentif aux ordres du Seigneur :
Tout le ciel incertain écoute avec terreur,
Et l'Éternel a dit : « La mort a, par un crime,
Ravi sur les humains sa première victime;
La gloire de mon culte, Abel enfin n'est plus.
C'est à toi, Gabriel, d'assembler mes élus;
Tu veilleras près d'eux quand la mort effrayante
Secoûra sur leur front sa faux impatiente.
A ce dernier instant où le juste troublé
Reporte un œil craintif sur son âge écoulé;
Et, comptant les vertus dont son âme est ornée,
Gémit, non de finir sa carrière bornée,
Mais de m'offrir un cœur indigne encor de moi:
Loin de lui, Gabriel, chasse ce vain effroi;
Dis-lui que le Seigneur, plus clément que sévère,
S'il récompense en Dieu, ne sait punir qu'en père.
Vole, et dès ce moment cherche l'âme d'Abel;
Les cieux lui sont ouverts. Et toi, Salachaël,
Va, cours à l'homicide annoncer l'anathème.
Partez. » Tel fut l'arrêt de l'Arbitre suprême;
Et le monde, exhalant de longs gémissemens,
Tremble au bruit de sa voix jusqu'en ses fondemens,

Tandis que, loin des cieux, précédés du tonnerre,
Les ministres ailés s'abattent sur la terre.

Déjà paraît Abel : d'un vol précipité
Son archange sillonne un fleuve de clarté,
Parfume, embellit tout de sa présence auguste,
S'approche, et, souriant : « Esprit pur, âme juste,
Quitte ce corps grossier, lève-toi glorieux ;
Tu n'es plus à la terre ; Abel est tout aux cieux :
Viens, et connais enfin si, pauvre en ses largesses,
Dieu berce la vertu d'impuissantes promesses. »
Il parle, et de ce corps, plus prompte que l'éclair,
L'âme sort radieuse et s'élance dans l'air.
« Où suis-je ?... où vais-je ?... où vais-je, ô torrent de délices !
— De ton bonheur encor ce n'est que les prémices.
Vois, sens, connais ton Dieu ; je t'y vais réunir.
— Et mon frère ? — Il vivra. — Dieu ! c'est trop le punir.
Dieu ! bénissez Caïn ; et vous, vous tous que j'aime,
Vous dont le cœur abhorre et craint l'instant suprême,
Épouse, mère, enfans, père désespérés,
Ne pleurez point sur moi... c'est m'outrager : mourez,
Et vers Dieu, sur mes pas, vous ouvrant une route,
Accourez, partagez le bonheur que je goûte...
Ah ! s'il existe au ciel des plaisirs imparfaits,
Mes plaisirs loin de vous le seront à jamais ! »

Ainsi parlait Abel ; et, d'une aile assurée,
L'ange fend avec lui les champs de l'empirée,
Environné d'un chœur de rians chérubins :
L'air résonne, enchanté de leurs hymnes divins ;
Tandis que, pénétrés d'une divine ivresse,
Et d'Abel étonné respirant l'allégresse,
Les habitans nombreux des célestes vallons
Font mollement jouer sous leurs doigts vagabonds
Ou la flûte argentine ou la harpe éclatante ;
Les vents ont suspendu leur haleine inconstante ;
Et, craignant de troubler ces chants harmonieux,
Les astres étonnés roulent silencieux.
L'air est un océan de mouvante lumière,
L'éclat de Dieu jaillit sur la nature entière ;
Et ce globe maudit, noir séjour du mortel,
Orgueilleux de nourrir des enfans pour le ciel,
Tressaille, et se revêt d'une fraîche verdure.

Cependant l'homicide errait à l'aventure ;
Il veut fuir ; mais, hélas ! comment fuir le remord ?
Poursuivi d'un serpent qui glisse avec la mort,
Ainsi le voyageur d'un pied léger l'évite ;
Plus subtil, le serpent saute et vole à sa suite ;
Il va, revient en vain, le trompe en circulant :
Le monstre s'en irrite ; armé d'un œil brûlant,
Dardant sa triple langue, il se dresse, il s'élance,
Siffle, et vainqueur enfin de toute résistance,
Serre son ennemi dans ses replis nombreux :
En vain l'infortuné jette des cris affreux,
Arrachant à la fois de son flanc tout livide,
Et des lambeaux de chair, et ce reptile avide ;
Hélas ! un froid venin dans son corps répandu
Avec son sang déjà circule confondu.

Quoi ! partout voir Abel expirant sous ma rage !
Toujours fuir, et toujours retrouver cette image !
Je l'ai bien mérité : barbare que je suis !
Où me cacher ? que faire ? où cacher mes ennuis ?
Encor s'il m'eût aimé d'un amour moins sincère,
S'il m'avait outragé, s'il eût maudit son frère,
Oui, l'on m'excuserait ; mais l'avoir massacré
Quand d'un bras caressant il me tenait serré ;
Au moment où son cœur, enflammé de tendresse,
Battait contre le mien, partageait ma tristesse :
Cruel ! est-ce un forfait qu'on puisse pardonner ?
Insensé ! c'est par là que j'ai cru détourner
Les revers que du sort mes enfans ont à craindre !
Qu'entends-je ? c'est mon frère... il semble encor se plaindre.
Ah ! malheureux ! fuyons ce sang qui me poursuit,
Fuyons, fuyons ces lieux où le jour et la nuit
Doivent m'offrir sans cesse et la mort et mon crime,
Et le courroux du ciel, hélas ! trop légitime,
Peints dans tous les objets dont je marche entouré !

Vous l'eussiez aussitôt vu fuir désespéré ;
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre,
Et de son large flanc, qui résonne et s'entr'ouvre,
Une voix formidable est sortie en ces mots :
« Qu'as-tu fait de ton frère ? » Et partout les échos
Redisaient, effrayés : « Ton frère ! » Et l'homicide :
« Eh bien ! mon frère ; eh bien ! m'en a-t-on fait le guide ? »
Et, frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ses genoux tremblans il recule égaré ;
Quand, tout couvert de feu, du nuage s'élance
Un ange ; il n'avait point cet air de bienfaisance
Qui décèle aux humains un ministre de paix :
Les menaces du ciel vivent dans tous ses traits ;
Géant énorme, il marche et fait gémir la terre ;
Dans l'une de ses mains flamboyait un tonnerre,
L'autre s'appesantit sur le front du pécheur :
« Perfide ! arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
Qu'as-tu fait ? J'avais dit que l'envie et la haine
Introduiraient la mort parmi la race humaine :
Abel meurt sous tes coups, je suis justifié ;
Mais ton forfait m'outrage, et n'est point expié ;
L'innocence en gémit... Eh bien ! tes mains avides
Tourmenteront en vain les campagnes arides :
J'ai parlé ; plus de champ qui soit fécond pour toi.
Cherche à présent un Dieu moins terrible que moi ;
Et s'il est un pays libre de ma puissance,

Où ne puisse avec toi parvenir ma vengeance.
Voles-y, tu le peux; je fus ton père, ingrat!
Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
Vois un Dieu, sois maudit : c'est là ta destinée! »

Plein de honte, sans voix, et la tête inclinée,
L'homicide écoutait, morne d'étonnement,
Et sous le bras divin restait sans mouvement;
Mais son âme en secret gémissait agitée,
Autant et plus encor que le coupable athée,
Lorsque, la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Éternel à ses yeux gourmande l'univers;
Qu'il voit sous des palais la terre déchirée,
Se rejoindre et couvrir leur voûte dévorée;
Et les temples sacrés qu'ont profanés ses pas
Entrechoquer leurs tours et voler en éclats;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourans alarment son oreille,
Que la terre vomit contre un ciel ténébreux
Des rochers embrasés, des colonnes de feu,
Qui n'éclairent au loin que d'immenses ruines,
Monumens trop certains des vengeances divines;
Alors, alors il pleure, et son cœur effrayé,
Confessant malgré lui le Dieu qu'il a nié,
Il tremble sans chaleur sur la terre ébranlée.
Ainsi tomba Caïn : son âme désolée
Long-temps cherche une voix pour dépeindre ses maux;
Sa voix s'élève et meurt au milieu des sanglots.
« Hélas! pour te fléchir, oui, je suis trop coupable.
Dieu terrible, dit-il, vengeur inexorable!
Tu me proscris! où fuir? Hélas! est-il des lieux
Où puisse le méchant se cacher à tes yeux!
J'aurai beau promener ma course vagabonde,
Ta vengeance avec moi traversera le monde;
Heureux si quelque ami, me déchirant le sein,
Délivrait l'univers d'un infâme assassin!
—D'un monstre!... Soit chargé d'un plus cruel supplice,
Quiconque aurait sur toi levé sa main propice!
Les remords dévorans, imprimés sur ton front,
Doivent assez parler aux yeux qui les verront,
Pour qu'on dise : Voilà Caïn le fratricide;
Écartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide! »

L'ange fuit, et son vol a bouleversé l'air;
L'éclair dans un ciel noir poursuit, croise l'éclair;
Les vents, en mugissant, répandent les ravages,
Étendent la poussière en immenses nuages,
Et, courbant les forêts, emportant les buissons,
De leurs débris confus inondent les moissons.
Tandis que de l'aurore, au couchant élancée,
La foudre, sans repos par la foudre pressée,
Environnant Caïn de l'aspect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, et tombe avec fracas.
A ce bruit effrayant, des ombres fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives;
Vous diriez qu'au proscrit la nature en fureur
Par ce vaste désordre exprime son horreur.
Ces mots frappent encore son oreille troublée :
« Sois maudit, malheureux! » La tête échevelée,
Sombre, tout frissonnant, et les bras étendus,
Il roule autour de lui ses regards éperdus;
Et, recevant la mort à chaque éclair qui brille,
Il veut du moins tomber aux pieds de sa famille;
Mais ses genoux rétifs trompent sa volonté.
Dieu! de quel désespoir son cœur est tourmenté!
Ses yeux gonflés de pleurs ne sauraient en répandre:
L'orage a disparu; lui croit toujours l'entendre
Mugir en s'étendant, gronder et retentir :
Tout à ses yeux paraît vouloir s'anéantir :
« Et je respire encor! Dieu cruel! Dieu barbare!
De mon sang, par pitié, daigne être moins avare!
La mort est le seul don que j'attends de ta main.
Montagnes, couvrez-moi; terre, abîme ton sein,
Engloutis mes forfaits, mes jours et mon supplice...
Non, non, n'espérez point qu'à mon gré je périsse...
Dieu, la terre, les monts, tout est sourd à mes cris.
M'abreuver de mes pleurs, dévorer les mépris,
Mourir autant de fois que j'ai d'instans à vivre,
Voilà, voilà, Caïn, quel sort doit te poursuivre.
Ah! maudit soit ce bras trop docile à mes vœux,
Qui plongea dans son sang mon frère malheureux!
Qu'il sèche sur mon corps, comme un rameau débile
Sans écorce, blanchi sur un chêne stérile!
Et toi, jour odieux, où le plus noir démon,
Par un songe imposteur, égara ma raison,
Que toujours le soleil, plein de taches errantes,
Et ne parsemant l'air que de lueurs mourantes,
Paraisse avec regret te rendre à nos climats!
Que l'univers entier, redoutant le trépas,
Marque de cris affreux ton retour et ta fuite!
La terre avec Caïn, par l'Éternel maudite,
Peut-elle trop long-temps rappeler aux humains
L'horreur de l'attentat dont j'ai rougi mes mains?
Mais ces foudres, ces vents, leur immense murmure,
Cet appareil de mort embrasant la nature,
Leur peindra-t-il assez les tourmens de mon cœur?
D'autant plus malheureux que j'en suis seul auteur,
Que, les méritant tous, quelque sort qui m'accable,
Je n'aurai jamais droit aux pleurs de mes semblables. »

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les cieux;
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups de tonnerre et par les vents brisé :
C'est là qu'il s'est assis, de forces épuisé.

Sa tête, pesamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du sommeil reposait ombragée;
Et ses membres, long-temps flétris par la douleur,
Déjà se remplissaient d'une jeune vigueur,
Indolemment jetés sur l'herbe défleurie;
Tout à coup il se lève, et, furieux, s'écrie :
« Oui, je l'entends gémir, je vois son sang couler!
Eh! quelle main cruelle ose bien l'immoler?
Arrêtez! c'est mon frère; oui, c'est Abel : perfide!
Mais où va ton erreur chercher le parricide?
Toi seul, toi seul as pu commettre un tel forfait!
O mon frère! mon frère! ah! par ce que j'ai fait,
Juge, si tu m'aimas, quel sort me désespère,
Et cesse, par pitié, de poursuivre ton frère! »
En des rêves affreux tristement absorbé,
Près du chêne, à ces mots, Caïn est retombé.
Bientôt le sage Adam, suivi de sa compagne,
Sort, et, d'un pied tardif traversant la campagne,
Demande où sont ses fils, qui les tient arrêtés,
Que font-ils, et pourquoi se sont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse?
Abel, Abel surtout l'étonne, l'intéresse;
Jamais de ses travaux Abel n'ouvrit le cours
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours :
« Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,
Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
Ah! courons, chère épouse, allons chercher mon fils.
Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis,
Élevant jusqu'au ciel son âme noble et pure,
Entretient dans ses chants le Dieu de la nature;
Mais je veux le revoir : pardonne à mon effroi;
Le jour le plus riant devient sombre pour moi,
Si par bénir ses fils Adam ne le commence :
Viens... — Ève autant que toi désire sa présence;
Mais vois ces fruits dorés, et connais mon dessein.
J'ai dit : Avec Adam j'irai trouver Caïn;
Il recevra ces fruits de la main de sa mère :
Il verra ma tendresse et l'amour de son père;
Et, sensible à nos soins, j'ose au moins l'espérer,
Nous ne l'entendrons plus sans cesse murmurer,
Se plaindre que son frère, objet de préférence,
Est seul chéri de nous... — Que j'aime ta prudence!
Oui, volons vers Caïn; l'éclat de ce beau jour
A dû rendre son cœur plus docile à l'amour. »
Soudain, pressant leurs pas appesantis par l'âge,
L'un sur l'autre appuyés, ils montaient au bocage.
Au détour d'un sentier, deux arbres opposés,
Laissant tomber leurs bras épaissis et croisés,
Forment sur leur passage une large barrière :
Ève, pour la franchir, s'avance la première,
L'entr'ouvre... « Dieu! que vois-je? » Aussitôt sur ses pas,
Tremblante, elle recule; et, volant dans les bras
D'un époux qui frissonne et la soutient à peine :
« Un homme, lui dit-elle, étendu sur l'arène!...
D'une aveugle terreur ne va pas m'accuser :
Non, ce n'est point ainsi que l'on peut reposer.
De son front tout poudreux il presse la verdure;
C'est la taille d'Abel, sa blonde chevelure...
Le vois-tu? c'est lui-même... — O mon fils! lève-toi,
Et secoue un sommeil qui me glace d'effroi!
Mon fils!... » Épouvanté de son morne silence,
Adam vers le cadavre impatient s'élance...
« Du sang! Ève, du sang!... » A ces terribles mots,
Ève, d'un cri subit, a frappé les échos;
Elle tombe mourante, et sa tête oppressée
Sur le cœur d'un amant repose renversée.
Hélas! que fera-t-il? comment la secourir?
Lui-même de douleur se sent prêt à mourir.
Avez-vous jamais vu des figures sacrées
Autour d'un vieux tombeau s'embrassant éplorées?
Près du cadavre ainsi tous deux siégent muets.
Tout à coup échappé de la nuit des forêts,
Le coupable en ces lieux rentre. En voyant sa mère
Immobile et sans voix dans les bras de son père,
Qui dort inanimé sous le poids du chagrin :
« Tremblez, dit-il, c'est moi qui suis son assassin;
Il vous sied bien, cruels, de plaindre ma victime!
Votre lâche faiblesse est cause de mon crime.
Vous seuls m'avez perdu; soyez maudits tous deux :
Je suis son assassin. » Il dit : déjà loin d'eux,
Solitaire, il parcourt les bois vastes et sombres,
Et cache ses remords dans l'épaisseur des ombres.

Mais au bruit de sa voix, Adam tout étonné,
Rompant le froid sommeil qui le tient enchaîné,
Vient de r'ouvrir ses yeux, et d'un regard timide
Cherche encor, mais en vain, le pas de l'homicide.
« Là d'un fils adoré le cadavre s'étend,
De poussière noirci, de meurtre dégouttant :
Ici, sur son sein même, une épouse chérie
Peut-être sans retour languit évanouie :
Où suis-je? ô mère! ô fils! ô père infortuné!
Voilà ce que mon cœur avait trop deviné!
Comme il est étendu! mon fils... et c'est ton frère....
Le monstre!... hier encor (qui ne l'eût dit sincère)
Te jurait devant moi le plus constant amour :
Et c'est lui, c'est sa main qui t'a ravi le jour!
A cette heure, en ces lieux, il osait nous le dire.
Il osait... Quoi! celui qui vient de me maudire,
Ce barbare est mon fils! ce cadavre glacé
Qui dans les flots de sang nage ici renversé,
Il est aussi mon fils!... Ah! lorsque la justice
De ma rébellion prononça le supplice,
Devais-tu me cacher la moitié de mon sort?
Tu ne m'avais, ô ciel! annoncé que la mort.
« Et toi, mon seul espoir, toi mon unique asile,

Es-tu morte en mes bras ? tu restes immobile :
Ève... Hélas! sur nos maux ton œil craint de s'ouvrir ;
C'est donc moi, c'est moi seul qui dois vivre et souffrir ;
Cependant je bénis ta volonté suprême,
(Grand Dieu! Mais quelle horreur s'empare de moi-même)
Est-ce la mort ? ô mort! frappe tes derniers coups;
Joins le père à son fils, joins l'amante à l'époux....
Abel!... Il n'est donc plus ? » Une sueur mortelle
De son front pâlissant sur ses membres ruisselle ;
Sa voix meurt, et ses yeux, de larmes obscurcis,
Se fixent tristement sur le corps de son fils.

Des chaînes de la mort Ève enfin dégagée,
Lève insensiblement sa tête soulagée ;
Et du fond de son cœur, oppressé de sanglots,
Faible, et tout effrayée, elle exhale ces mots :
« S'éloigne-t-il ? Adam ! Adam ! sa voix tonnante
Ne vient plus retentir sur mon âme tremblante.
Il nous maudit... ingrat ! si c'est un jeu pour toi,
Maudis ta mère encor, mais ne maudis que moi.
C'est moi, moi dont la main vous plongea dans l'abîme :
Adam n'a pu vouloir ni commettre le crime,
Et mon fils, par ton bras c'est moi qui l'ai frappé.
Mon fils !... » Ce nom dans l'air s'est à peine échappé.
Déjà sur le cadavre elle tombe étendue,
L'embrasse, et d'une voix qui n'est plus entendue,
Elle s'écrie : « Abel ! mon fils ! Abel ! Abel !
C'en est fait, et sa mort comble ce jour cruel !
La malédiction contre nous prononcée :
La voilà cette mort qui nous fut annoncée,
Mais sur qui s'est levé le bras du meurtrier ?
Était-ce à l'innocent à mourir le premier ?
Ah ! dis-moi qu'aujourd'hui ta haine est mon partage.
Dis-moi que tes revers ont été mon ouvrage.
Laisse-moi voir tes pleurs : Adam ! n'est-ce pas moi
Qui d'un Dieu trop jaloux te fis trahir la loi ?
Mon forfait t'a perdu, j'en dois sentir la honte ;
Ose du sang d'un fils me redemander compte.
Vous, enfans malheureux, venez réclamer tous
Un frère qui sans moi vivrait encor pour vous.
Hélas ! en expirant a-t-il maudit sa mère ?...
—Crois plutôt qu'il songeait combien serait amère
La douleur que sa mort verserait dans son sein.
Mon fils a pardonné même à son assassin.
—Voilà ce qui me rend encore plus criminelle...
O mon fils !... ô mon fils !—Que veux-tu donc cruelle ?
Toujours te reprocher les maux que mon cœur sent ?
Eh ! quel crime as-tu fait dont je sois innocent ?
Va, nous fûmes tous deux également coupables,
Nous en portons la peine ; et nos cris lamentables,
Et tes embrassemens, et mes pleurs superflus
Ne ranimeront point mon Abel qui n'est plus.
Soumettons-nous, fuyons loin de ces lieux funestes.
Abandonne à la mort ces déplorables restes ;
Suis-moi... Ce désespoir où ton cœur est plongé
Semble accuser le ciel de s'être trop vengé.
Il te voit, il m'entend, ce ciel juste et terrible ;
Il sait qu'il est pour toi le coup le plus sensible ;
S'il allait...—Il n'a plus de fils à m'arracher.
—Quoi ! mon amour, quoi ! rien ne peut t'en détacher ?
—Laisse-moi dans son sein mêler encor mes larmes.
—Viens, suis-moi, mes tourmens ont-ils pour toi des charmes?
—Que je l'embrasse encor pour la dernière fois !
—Chère épouse !—Ah, cruel ! je t'entends, je te crois.
Ton Dieu dans ce moment me défend d'être mère...
Sans doute il me faudrait, pour ne point lui déplaire,
Voir mon fils tout sanglant, et, sage en mes douleurs,
Me vaincre, à ton exemple, et dévorer mes pleurs ;
Je laisse à ta vertu cet excès de constance,
Et je me plains d'un Dieu qui punit l'innocence ;
Ou plutôt c'est à toi de répondre pour lui.
Où mon Abel est-il ? parle, est-ce d'aujourd'hui
Que nous craignons Caïn ? que tu connais sa haine ?
N'en prévoyais-tu pas la suite trop certaine ?
Et tu n'as pas tremblé ? Sur quelle foi, comment
As-tu pu de ton fils t'éloigner un moment ?
Que faisais-je moi-même ? où m'étais-je égarée
Quand le monstre est sorti, quand sa main abhorrée
Sur son front innocent levait les premiers coups !
O ciel ! ô fratricide ! ô trop aveugle époux !
Qu'avez-vous fait d'Abel ? Ah ! vérité funeste :
Le cadavre insensible est tout ce qui me reste. »
Soudain l'expression semble fuir sa douleur,
Et sa douleur muette hésite sur son cœur.
O femme ! ô mère, hélas ! mère trop malheureuse !
Le visage couvert d'une pâleur hideuse,
Malgré les cris d'Adam, malgré tous ses efforts,
Voyez-la de nouveau s'élancer sur ce corps,
De nouveau le serrer de ses mains défaillantes,
Coller sa froide bouche à ses lèvres sanglantes,
Y respirer la mort trop tardive à son gré,
Et, baignant de vains pleurs son front défiguré,
S'étendre en soupirant, et rester immobile.
Dieu, qui protéges l'homme à tes ordres docile,
Peux-tu, cédant la palme aux fureurs de Satan,
Dans ce moment fatal abandonner Adam ?
Oui, s'il éprouvait seul les traits de ta justice,
Il t'eût fait de ses maux un noble sacrifice ;
Mais voir d'un cœur soumis, voir d'un œil assuré
Son épouse mourir sur son fils massacré ;
Cet effort si cruel, grand Dieu ! peux-tu l'attendre ?
A ce triste spectacle, il me semble l'entendre
Maudire, et ses destins, et son crime, et ses jours,
Appeler à grands cris la mort qui fuit toujours.
Tout paraît s'attendrir ; l'astre du jour s'arrête,
Et d'un voile sanglant enveloppe sa tête ;

Le vent craint de frémir, caché dans sa prison :
Un silence inquiet embrasse l'horizon.
L'écho seul avec lui, l'écho gémit sans cesse,
Et l'univers entier respire la tristesse.

Mais déjà, déchirant son voile nébuleux,
Le soleil montre un front armé de nouveaux feux ;
Et vainqueur de la nuit, qui couvrait sa carrière,
L'enferme et l'engloutit dans des flots de lumière :
Tout rit, tout se colore, et la terre et les cieux,
Tandis que, s'abaissant en orbe radieux,
Un nuage doré sur les champs se repose,
S'entrouvre, et de ses flancs sur la terre dépose
Un archange chargé des lois du Dieu vivant,
Et soudain disparaît, emporté par le vent.
L'ange de paix s'avance : une robe azurée,
Sur sa taille élégante avec grace serrée,
S'alonge en vaste queue, et dans l'air parfumé
Flotte au gré du zéphyr sous ses plis enfermé :
Dans son port, dans ses yeux, sur sa face fleurie,
Avec la majesté la douceur se marie ;
Et les fleurs, défiant l'outrage du soleil,
Balancent sur ses pas leur calice vermeil.

Plein d'Ève, plein d'Abel, à leurs corps immobiles
Tour à tour prodiguant ses secours inutiles,
Adam ne voit, hélas ! ni l'ange du Seigneur,
Ni du monde embelli la nouvelle splendeur.
Le ministre divin partage ses alarmes :
« Soyez bénis, ô vous qui baignez de vos larmes
Ce reste ensanglanté du plus cher des enfans !
Dieu, sans être touché, n'a pu voir vos tourmens,
Il chérit l'homme encore, et c'est lui qui m'envoie.
A la mort en ce jour il suffit d'une proie.
Ève, sors du sommeil dont tes yeux sont couverts :
Les hommes, il est vrai, par des chemins divers
Tour à tour au tombeau doivent un jour descendre,
Et le père et le fils réuniront leur cendre...
Mais de tes jours encor le terme est éloigné.
Et qu'est-ce que la mort ? C'est l'instant fortuné
Où, de son corps grossier secouant la poussière,
L'âme court se rejoindre au Dieu de la lumière.
Pourquoi donc tous ces pleurs, ce désespoir mortel ?
Seriez-vous malheureux du sort heureux d'Abel ?
Je sais que sa vertu, je sais que sa tendresse
Charmaient de vos vieux ans la pénible faiblesse ;
Qu'avec lui les plaisirs s'envolent de vos bras ;
Mais l'Éternel enfin ne vous reste-t-il pas ?
Ce fils même où vivaient toutes vos espérances,
S'il a pu sur la terre adoucir vos souffrances,
Pourra-t-il moins pour vous, assis près du Seigneur.
Des grâces et des biens inépuisable auteur ?
Ah ! ranimez enfin votre force épuisée,
Soyez dignes d'Abel. Que la terre creusée
Reçoive de vos mains son corps enseveli.
Tel est l'ordre de Dieu. » De ce Dieu tout rempli,
L'ange, à ces derniers mots, d'une clarté brillante
Les couronne, et déjà de sa bouche éloquente
La consolation a passé dans leur cœur.
Ainsi dans un désert le brûlant voyageur,
Au seul gazouillement d'une onde désirée,
Retrouve la moitié de sa force égarée.
D'une longue surprise Adam reste frappé ;
Et d'un nuage d'or l'archange enveloppé
S'élève par degrés au dessus de la terre,
Vole, prompt à se perdre au séjour du tonnerre,
Quand d'un nouveau courage enflammant sa vertu,
Mais le cœur cependant de regrets combattu,
Ève sur ses genoux se redresse tremblante,
Et sur la main d'Adam colant sa bouche ardente :
« Pardonne, a-t-elle dit, au trouble de mes sens,
Tous les noms odieux, les reproches cuisans
Dont une injuste épouse a chargé ce qu'elle aime.
Hélas ! contre mon Dieu j'ai vomi le blasphême,
Et lorsque d'un regard il pouvait m'accabler,
Par la voix de son ange il me vient consoler.
Feras-tu moins que Dieu, toi que mon cœur adore,
Que j'osais outrager, et qui m'aimes encore ?
Mais ton amour, Dieu même, et toute sa bonté,
Rien ne me rend, hélas ! le fils qui m'est ôté.
—La mort nous le rendra, puisque sa main cruelle
Ne s'étendra jamais sur notre âme immortelle ;
Et bientôt la vieillesse amènera le jour
Qui doit nous rassembler dans le même séjour.
Oui, qu'à ce doux espoir tout notre cœur se livre.
Quoi ! frappés du trépas, nous sommes sûrs de vivre !
L'homme doit en durée égaler son auteur,
Et nous pourrions ramper vaincus par la douleur !
Non, non, élevons-nous jusqu'à l'Être-Suprême ;
Soyons dignes de lui, d'Abel, et de nous même ;
Marchons, portons ce corps loin de ce triste lieu ;
Hélas ! sur l'homicide (il est encor son Dieu,
Et sans doute Caïn a pleuré sur son frère)
Si l'Éternel jetait un regard moins sévère !
Il peut lui pardonner ; et nous, pauvres humains,
Volons exécuter ses ordres souverains.
Viens, Ève !—Je te suis ; que ta verve m'enflamme !
Tu sais vaincre, charmer, et rassurer mon âme ;
Et je m'attache à toi comme un faible arbrisseau
Qui pour se soutenir embrasse un vieil ormeau. »
Elle dit ; et d'Abel la dépouille sanglante
Déjà couvre d'Adam l'épaule gémissante :
Sous ce corps précieux il marche chancelant,
Et sa femme de loin le suit d'un pied tremblant,
Rêveuse, pâle encore, et sur ce corps livide
Reportant malgré soi son œil toujours humide.

BERTIN*.

LES AMOURS.

LIVRE PREMIER

ÉLÉGIE I.

Je chantais les combats : étranger au Parnasse,
Peut-être ma jeunesse excusait mon audace :
Sur deux lignes rangés, mes vers présomptueux
Déployaient, en deux temps, six pieds majestueux.
De ces vers nombreux et sublimes
L'Amour, se riant à l'écart,
Sur mon papier mit la main au hasard,
Retrancha quelques pieds, brouilla toutes les rimes;
De ce désordre heureux naquit un nouvel art.
« Renonce, me dit-il, aux pénibles ouvrages,
» Cadence des mètres plus courts :
» Jeune imprudent, fuis pour toujours
» Cet Hélicon si fertile en orages :
» Enfonce-toi sous ces ombrages,
» Prends ce luth paresseux, et chante les Amours. »
Comment voulez-vous que je chante
Des plaisirs ou des maux que je ne connais pas ?
Pour sujet de mes vers, nulle beauté touchante,
Nulle vierge à mes yeux n'offre encor ses appas.
Je me plaignais : soudain d'une main assurée
L'Amour sur son genou courbe son arc vainqueur;
Choisit dans son carquois une flèche dorée,
L'ajuste, et me perçant de sa pointe acérée :
« Tu peux chanter, dit-il, l'ouvrage est dans ton cœur. »
Je cède, enfant terrible, à votre ordre suprême !
Hélas, d'un feu brûlant je me sens consumer.
Mais de rigueur n'allez point vous armer :
Faites que dès ce soir on m'aime;
Ou, si c'est trop, du moins que l'on se laisse aimer.

ÉLÉGIE II.

C'en est fait, et mon âme émue
Ne peut plus oublier ses traits victorieux.
Dieu ! quel objet ! Non, jamais sous les cieux
Rien de si doux ne s'offrit à ma vue.
Dans ce jardin si renommé,
Où l'Amour vers le soir tient sa cour immortelle,
De cent jeunes beautés elle était la plus belle :
Elle effaçait l'éclat du couchant enflammé.
Un peuple adorateur, que ce spectacle appelle,
S'ouvrait à son approche, interdit et charmé;
Elle marchait, traînant tous les cœurs après elle,
Et laissait sur ses pas l'air au loin embaumé.
Je voulus l'aborder : ô funeste présage !
Ma voix, mon cœur, mes yeux parurent se troubler.
La rougeur, malgré moi, colora mon visage;
Je sentis fuir mon âme, et mes genoux trembler.
Cependant entraîné dans la lice éclatante
Où toutes nos beautés, conduites par l'Amour,
De parure et d'attraits disputent tour à tour,
Mes regards dévoraient et sa taille élégante,
Et de son cou poli la blancheur ravissante,
Et sous la gaze transparente
D'un sein voluptueux la forme et le contour.
Au murmure flatteur de sa robe ondoyante
Je tressaillais; et l'aile des Zéphyrs,
En soulevant l'écharpe à son côté flottante,
Au milieu des parfums m'apportait les désirs.
Que dis-je ? l'Amour, l'Amour même...
Quel enfant ! oui, j'ai cru le voir
Se mêlant dans la foule à la faveur du soir,
M'exciter, me pousser par un pouvoir suprême,
Remplir mon cœur ému d'un séduisant espoir,
Secouer son flambeau sur la nymphe qu'il aime,

* **Bertin** (Antoine) naquit à l'Ile-Bourbon en 1752, et mourut à Saint-Domingue en 1790. Amené en France à l'âge de sept ans, il fit des études brillantes au collége du Plessis, puis il entra au service et obtint en peu de temps le grade de capitaine de cavalerie. Il s'adonna à la poésie dès l'âge de vingt ans, et publia un premier recueil de vers en 1773; mais ce fut seulement en 1782 que son nom acquit de la célébrité par la publication de ses quatre livres d'élégies intitulés : *les Amours*. Cet ouvrage obtint le plus grand succès; dans cette poésie vive, animée, saisissante, chacun reconnut le langage de la passion véritable, et applaudit à l'amant et au poète. Bertin fut lié de l'amitié la plus intime avec Evariste Parny qu'il étudiait comme un modèle dont il cherchait à reproduire le naturel et l'abandon.

Et sous l'ombrage épais, dans un désordre extrême,
A mes côtés enfin la forcer de s'asseoir.
O plaisir ! ô transports ! ô moment plein de charmes !
Quel feu tendre animait ses yeux !
Déjà d'un cœur timide, étonné de ses feux,
Son silence expliquait ses naïves alarmes ;
Mais bientôt un soupir me les raconta mieux,
Et je sentis mes doigts humectés de ses larmes.
Quel son de voix alors, touchant, délicieux,
Sortit de ses lèvres de rose !
Et quels discours ! Zéphyr en retint quelque chose,
Et le porta soudain à l'oreille des dieux.
Depuis ce temps je brûle : aucun pavot n'apaise
Les douleurs d'un poison lent à me dévorer.
La nuit, sur le duvet, je me sens déchirer :
Le plus léger tapis m'importune et me pèse,
Et mes yeux sont, hélas ! toujours prêts à pleurer.

ÉLÉGIE III.

Deux fois j'ai pressé votre sein,
Et vous m'avez deux fois repoussé sans colère.
Vous avez rougi du larcin :
Ne fait-on que rougir lorsqu'il a pu déplaire ?
Ah ! c'est assez : oui, je lis dans vos yeux,
Et ma victoire et votre trouble extrême :
Mortel, à vos genoux, je suis égal aux dieux ;
Vous m'aimez, je le vois, autant que je vous aime.
Mais de vos bras laissez-moi m'arracher ;
Il n'est pas temps de combler mon ivresse.
Unis trop tôt, nos cœurs, ô ma belle maîtresse !
De leurs liens encor pourraient se détacher.
Faites que mon amour dure autant que ma vie !
Laissez-moi par des soins acheter vos faveurs.
N'écoutez ni soupirs, ni prières, ni pleurs.
Combattez ma plus chère envie ;
A mon désespoir même opposez des rigueurs.
Les longs hivers font des printemps durables,
Les noirs frimas épurent les beaux jours ;
Et l'amant, asservi sous vos lois adorables,
Doit espérer long-temps pour vous aimer toujours.

ÉLÉGIE IV.

Elle est à moi, divinités du Pinde,
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.
Elle est à moi ! que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur !
Sous ses rideaux j'ai surpris mon amante.
Quel fut mon trouble et mon ravissement !
Elle dormait, et sa tête charmante
Sur ses deux mains reposait mollement.
Pendant l'été, vous savez trop comment
Des feux d'amour le feu des nuits s'augmente ;
Pour reposer on cherche alors le frais :
La Pudeur même, aux mouvemens discrets,
Entre deux draps s'agite, se tourmente,
Et de leur voile affranchit ses attraits.
Sans le savoir, ainsi ma jeune amie
S'exposait nue aux yeux de son amant ;
Et moi, saisi d'un doux frémissement,
Dans cet état la trouvant endormie,
Je l'avoûrai, j'oubliai mon serment.
Oh ! qui pourrait dans ces instans d'ivresse,
Se refuser un si léger larcin ?
Quel cœur glacé peut revoir sa maîtresse,
Ou la quitter, sans baiser son beau sein ?
Non, je n'ai point ce courage barbare ;
L'amant aimé doit donner des plaisirs :
L'enfer attend ce possesseur avare ;
Toujours brûlé d'inutiles désirs.
Puisse souvent la beauté que j'adore,
Nue à mes yeux imprudemment s'offrir !
Je veux encor de baisers la couvrir,
Quand je devrais la réveiller encore.
Dieux ! quel réveil ! mon cœur bat d'y songer.
Son œil troublé n'avait rien de farouche ;
Elle semblait quelquefois s'affliger,
Et le reproche expirait sur sa bouche.
Déjà l'Amour est prêt à nous unir ;
J'essaie encor de me détacher d'elle,
De ses deux bras je me sens retenir :
On crie, on pleure, on me nomme infidèle ;
A ce seul mot il fallut revenir.
« Ah ! qu'as-tu fait, lui dis-je alors, mon âme ?
» Je meurs d'amour : cruelle, qu'as-tu fait ?
» De tes beaux yeux, de ces yeux pleins de flamme,
» Voilà pourtant l'inévitable effet.
» Pourquoi poser ta tête languissante
» Contre ce cœur ému de tes accens ?
» Pourquoi, cent fois, de ta main caressante,
» Au doux plaisir solliciter mes sens ?
» Un seul baiser, quand ta bouche vermeille
» Le poserait avec plus de douceur
» Que ne le donne et le frère à la sœur,
» Et l'époux tendre à son fils qui sommeille
» Un seul baiser de ta bouche vermeille
» Suffit, hélas ! pour troubler ma raison.
» Pourquoi mêler à son fatal poison
» Ce trait brûlant qui de mes sens dispose,

» Les fait renaître et mourir tour à tour,
» Ce trait caché dans tes lèvres de rose,
» Et sur tes dents aiguisé par l'Amour?
» Oui, je succombe à ma langueur extrême,
» Je suis contraint de hâter mon bonheur;
» Mais à tes pieds ton modeste vainqueur
» Veut t'obtenir aujourd'hui de toi-même.
» Viens, Eucharis, au nom de tous nos dieux,
» A ton amant livre-toi tout entière.
» Dans ton alcôve un jour délicieux
» Répand sur nous et l'ombre et la lumière;
» Si tu rougis de céder la première,
» Dis... ne dis rien, et détourne les yeux. »
Elle se tut : ô fortuné présage!
L'Amour survint, la Pudeur s'envola.
Elle se tut; mais son regard parla;
Du sentiment elle perdit l'usage.
Ses yeux mourans s'attachèrent sur moi :
« Ah! me dit-elle, en couvrant son visage
» De ses deux mains, Eucharis est à toi. »

ÉLÉGIE V.

A EUCHARIS.

Du nom qui pare mes écrits
Ne soyez donc plus alarmée :
C'est vous que je nomme Eucharis,
O vous, des beautés de Paris
La plus belle et la mieux aimée!
Sous ce voile mystérieux
Cachons nos voluptés secrètes;
Dérobons-nous à tous les yeux;
Vous me ferez trop d'envieux
Si l'on sait jamais qui vous êtes.
C'est vous que sous des noms divers
Mes premiers chants ont célébrée;
Eucharis dans mes derniers vers
Restera seule consacrée.
Ah! puissent nos deux noms tracés
Sur l'agathe blanche et polie
Par Vénus être un jour placés
Sous les ombrages d'Idalie,
Parmi les chiffres enlacés
Et de Tibulle et de Délie!
Dans l'art de plaire et d'être heureux,
Ils nous ont servi de modèles;
Soyons encor plus amoureux,
Hélas! et surtout plus fidèles!

ÉLÉGIE VI.

Oui, que des dieux vengeurs l'implacable courroux
Sur l'infernal rocher d'un nœud d'airain t'enchaîne,
O toi qui le premier inventas les verroux,
Et fis crier les gonds sous des portes de chêne.
On enferme Eucharis : un injuste pouvoir
Dérobe à mon amour sa beauté gémissante;
Nuit et jour vainement je demande à la voir:
Lorsque j'entends ses pleurs on dit qu'elle est absente.
Vous pleurez, Eucharis; vous attestez les dieux
(Car les dieux à l'amante ont permis ce parjure):
Vous pleurez, et peut-être un époux odieux
Joint l'injure au reproche, et l'outrage à l'injure.
Eh! qui sait si l'ingrat, de son bras rigoureux
Saisissant la beauté dont je suis idolâtre,
N'a pas d'un ongle impie arraché ses cheveux,
Ou meurtri son beau sein plus poli que l'albâtre?
Tombez, coupables murs! dieux immortels! tonnez!
Vengez-moi, vengez-vous de sa fureur extrême:
Quiconque a pu frapper la maîtresse que j'aime,
Un jour, n'en doutez pas, à vos yeux étonnés,
Sur vos autels détruits vous détruira vous-même.
O ma chère Eucharis! ces dieux veillent sur nous.
Ta beauté sur la terre est leur plus digne ouvrage.
Songe, songe du moins à tromper les jaloux;
Il faut oser : Vénus seconde le courage;
Vénus instruit l'amante, au milieu de la nuit,
A descendre en secret de sa couche paisible;
Vénus enseigne encor l'art de poser sans bruit
Sur des parquets mouvans un pied sûr et flexible.
Te souvient-il d'un soir, où dans des flots de vin
Tu pris soin d'endormir ta vigilante escorte?
La déesse en sourit; et son pouvoir divin
Entr'ouvrit tout à coup un battant de la porte
Que ma juste colère injuriait en vain.
Tu parus, Eucharis, le front couvert d'un voile,
En long habit de lin, noué négligemment;
Mais plus belle à mes yeux sous la modeste toile,
Que sous l'éclat trompeur du plus riche ornement.
Eh! qui, sous cet habit, ne t'aurait méconnue?
Il semblait étranger à nos tristes climats;
De mon bras amoureux tu marchais soutenue,
Et la terre fuyait sous tes pieds délicats.
O toit rustique et pauvre, atelier solitaire,
Par les plus vils travaux long-temps déshonoré,
A des travaux plus doux aujourd'hui consacré,
Tu couvris nos plaisirs des ombres du mystère
Est-il d'horribles lieux pour le cœur d'un amant?
Un lit étroit et dur, théâtre de ma gloire,

De ce temple nouveau formait l'ameublement :
Eh bien ! j'étais encor dans ton boudoir charmant,
Sous tes plafonds dorés et tes rideaux de moire.
Un feu pâle et tremblant, mourant à nos côtés,
Par intervalle à peine éclaircissait les ombres :
Eh! que m'importe à moi, si les nuits les plus sombres
Invitent tous mes sens aux molles voluptés !
Je craignais (tu le sais), ô ma belle maîtresse!
Que ce lit rigoureux ne blessât tes attraits :
J'oubliais que l'Amour, propice à ma tendresse,
De ses heureuses mains l'aplatit tout exprès.
O combien, croyez-moi, sur ces lits favorables,
L'amant ingénieux invente de combats!
Là naissent les fureurs, les plaintes, les débats,
Les doux enlacemens et les plaisirs durables.
Eucharis, par moi-même instruite à m'enflammer,
Pour la première fois semblait encor se rendre;
Affectait des rigueurs pour mieux se faire aimer,
Et disait toujours *non*, sans vouloir se défendre.
Le crépuscule seul interrompit nos jeux.
Le marteau sur l'airain avait frappé trois heures,
Il fallut tristement regagner nos demeures :
La foudre alors grondait sous un ciel orageux.
Loin de moi ces amans que Jupiter arrête,
Et qui courbent leurs fronts sous ses coups redoublés!
D'un œil audacieux défiant la tempête,
Je menais fièrement ma superbe conquête,
Et j'aurais bravé seul tous les dieux assemblés.
J'avançais cependant sous cet immense ombrage
Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux;
La maison d'Eucharis frappa bientôt mes yeux.
Cet aspect, je l'avoue, abattit mon courage :
Eh! qui peut se résoudre à ces derniers adieux?
Vingt fois je m'éloignai saisi d'un trouble extrême,
Et vingt fois à ses pieds je revins malgré moi.
Je lui disais sans cesse : « O moitié de moi-même!
» Je veux mourir avant de cesser d'être à toi. »
Après mille baisers, la matineuse Aurore
Nous surprit sous les murs de ce fatal séjour;
Mes baisers sur le seuil la retenaient encore,
Et je ne la rendis qu'aux premiers feux du jour.

ÉLÉGIE VII.

Ne crains pas qu'à mes côtés
Une autre affaise ta couche,
Ni que ma coupable bouche
Caresse d'autres beautés.
Tu me plais seule, ô mon âme!
Oui, j'en atteste les dieux,
Ce Paris si glorieux,
Après toi, n'a plus de femme
Qui puisse tenter ma flamme
Et qui soit belle à mes yeux.
La foule en tous lieux te presse
Et murmure autour de toi;
Chacun brigue ta tendresse,
Et veut me ravir ta foi :
Plût au ciel que ma maîtresse
Ne parût belle qu'à moi!
Pour moi seul ta tresse blonde
Devrait parer ces trésors
Qu'elle embrasse de son onde;
Déplais au reste du monde,
Je serai tranquille alors.
Eh! que m'importe, ô ma vie!
Le vulgaire et ses discours?
Ai-je besoin qu'il m'envie
Des plaisirs déjà trop courts!
Que fait au bonheur suprême
La gloire et son vain éclat?
Heureux l'amant délicat
Qui le savoure en lui-même!
Dans un désert, avec toi,
Mes jours couleraient paisibles;
Je dormirais, sans effroi,
Sur des rocs inaccessibles.
Eucharis, dans mes ennuis,
Est le repos que j'implore :
Eucharis est mon aurore
Dans la sombre horreur des nuits :
Même dans la solitude,
Où, libres d'inquiétude,
Entre l'amour et l'étude,
Nous vivons seuls avec nous,
Occupés du soin si doux
De nous aimer, de nous plaire,
Eucharis sur mes genoux
Est pour moi toute la terre.

ÉLÉGIE VIII.

PORTRAIT D'EUCHARIS.

Regardez Eucharis, vous qui craignez d'aimer,
Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore;
Vous, dont le cœur éteint ne peut plus s'enflammer,
Regardez Eucharis, vous aimerez encore.
Il faut brûler, quand de ses flots mouvans
La plume ombrage, en dais, sa tête enorgueillie :
Il faut brûler, quand l'haleine des vents

Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.
Un air de négligence, un air de volupté,
Le sourire ingénu, la pudeur rougissante,
Les diamans, les fleurs, l'hermine éblouissante,
Et la pourpre et l'azur, tout sied à sa beauté.
Que j'aime à la presser, quand sa taille légère
Emprunte du sérail les magiques atours,
Ou qu'à mes sens ravis sa tunique étrangère
D'un sein voluptueux dessine les contours!
L'Amour même a poli sa main enchanteresse;
Ses bras semblent formés pour enlacer les dieux :
Soit qu'elle ferme ou qu'elle ouvre les yeux,
Il faut mourir de langueur ou d'ivresse.
Il faut mourir, lorsqu'au milieu de nous,
Eucharis, vers le soir, nouvelle Terpsichore,
Danse, ou, prenant sa harpe entre ses beaux genoux,
Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore.
Que de légèreté dans ses doigts délicats!
Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes;
Et le voile incertain des cordes transparentes,
Même en les dérobant, embellit ses appas.
Tel brille un astre pur dans un mobile ombrage;
Telle est Diane aux bains, ou telle on peint Cypris
Dans Amathonte, à ses peuples chéris
Se laissant voir à travers un nuage.
O vous, qui disputez le prix,
Le prix divin des talens et des charmes,
Je n'ai qu'à montrer Eucharis,
Vous rougirez, et vous rendrez les armes!
On parle de Théone, on vante tour à tour
Euphrosine et Zulmé, ces deux sœurs de l'Amour,
Aglaure, Issé, Corine, et Glycère, et Julie,
Et mille autres beautés, ornement de la cour :
Eucharis est plus belle et cent fois plus jolie.
Lorsqu'elle parut l'autre soir
Dans le temple de Melpomène,
On lui battit des mains, on la prit pour la reine,
Et tout Paris charmé se leva pour la voir.
L'aimer, lui plaire enfin, est mon unique envie;
A posséder son cœur je borne tous mes vœux :
Eh! qui voudrait donner un seul de ses cheveux
Pour tous les trésors de l'Asie?

ÉLÉGIE IX.

L'ABSENCE.

L'astre brillant des nuits a fini sa carrière.
Je n'entends plus de chars ni de sourdes clameurs;
Le calme règne au loin dans la nature entière :
Tout dort; le jaloux même a fermé sa paupière;
Et moi je veille, et moi je verse encor des pleurs.
Voici l'heure paisible où l'esclave fidèle
Au chevet d'Eucharis me guidait par la main;
Voici l'heure où, trompant un époux inhumain,
J'entr'ouvrais ses rideaux et me glissais près d'elle.
En y songeant encore, immobile et tremblant,
J'écoute : un rien accroît ma frayeur attentive;
Et, pressant dans mes bras un oreiller brûlant,
Je crois encor presser mon amante craintive.
Fantômes amoureux, pourquoi me trompez-vous?
Eucharis est absente, Eucharis m'est ravie;
Eucharis loin de moi, vers un ciel en courroux,
Lève un front suppliant et déteste la vie.
On dit qu'en s'éloignant, ses yeux pleins de langueur
Redemandaient aux dieux l'objet de sa tendresse.
Périsse le premier dont l'injuste rigueur
A séparé l'amant de sa jeune maîtresse!
L'onde caresse en paix ses rivages chéris;
Le lierre croît et meurt sur l'écorce du chêne :
L'ormeau ne quitte point la vigne qui l'enchaîne :
Pourquoi faut-il toujours qu'on m'enlève Eucharis?
Cher et cruel objet de plaisirs et d'alarmes,
Toi, qu'un père autrefois me défendit d'aimer,
Rappelle-toi combien tu m'as coûté de larmes!
Ah! garde-moi ton cœur, conserve-moi ces charmes
Que l'Amour pour moi seul se plaisait à former,
Et qu'un barbare, hélas! retient en sa puissance.
L'art d'écrire est, dit-on, l'art de tromper l'absence :
Écris-moi; tu le peux à la faveur des nuits.
Peins-moi ton désespoir et tes mortels ennuis.
Par le plus tendre amour que tes lignes tracées
Arrêtent mes regards, de tes pleurs effacées.
Crains d'oublier surtout, en pliant le feuillet,
Ce cercle ingénieux qu'inventa ma tendresse,
Ce cercle où mille fois ta bouche enchanteresse
Déposa des baisers, qu'avec bien plus d'adresse,
Tout entiers, loin de toi, la mienne recueillait.
Un jour, peut-être, un jour, ô ma tant douce amie!
Quand la fidèle Œnone ouvrira tes volets,
Et qu'un songe amoureux, te présentant mes traits,
Fera couler l'espoir dans ton âme attendrie,
J'entrerai tout d'un coup sans me faire annoncer :
Je paraîtrai tomber du céleste empyrée.
Du lit alors, pieds nus, légère à t'élancer,
Si, les cheveux épars, incertaine, égarée,
Tu cours, les bras tendus, à mon cou t'enlacer,
Mes vers du monde entier t'assurent les hommages :
Vénus aura perdu ses honneurs immortels;
Et les amans en foule, embrassant tes autels,
De lilas et de fleurs orneront tes images.

ÉLÉGIE X.

Il fut un temps où vos lettres fidèles
Adoucissaient mon exil amoureux :
Ce temps n'est plus; un destin rigoureux,
Dix jours entiers, m'a déjà privé d'elles.
Épargnez-vous des détours superflus
Pour abuser ma crédule tendresse;
Je le vois trop, je n'ai plus de maîtresse;
Vous m'oubliez, et vous ne m'aimez plus.
Sans doute, hélas! un autre a su vous plaire.
En m'arrachant l'objet de mes désirs,
L'ingrat jouit de ma triste colère;
Mon désespoir augmente ses plaisirs.
O bains de Spa, source impure et funeste,
Puissent les vents et la flamme céleste
Vous engloutir sous vos marbres rompus!
Aux tendres cœurs vous causez trop d'alarmes.
Que d'amours vrais et de pudiques charmes
Dans leur saison, vos eaux ont corrompus!
Sans vous, hélas! ma colombe timide,
Mon Eucharis, n'eût point trahi sa foi :
Elle a touché votre rive perfide,
Ah! c'en est fait, elle n'est plus à moi.

ÉLÉGIE XI.

Ainsi, lorsque, plongé dans ma douleur mortelle,
Hier, en soupirant, j'appelais Eucharis;
Elle parut soudain : « La voici, me dit-elle,
» Qui cherche son amant dans les murs de Paris. »
O dieux! qu'à son aspect mon âme fut ravie!
Je courus me jeter dans ses bras amoureux;
J'y demeurai long-temps; et, plein d'un trouble heureux,
Je la nommai mon tout, ma lumière, ma vie.
Je ne me lassais point de contempler ses yeux.

Les ombres cependant enveloppaient les cieux :
Eucharis, dans son char, me conduisit chez elle.
O char propice, et toi, réduit délicieux,
Vous savez si son cœur alors paya mon zèle!
L'œil humide de joie, et d'amour enivrés,
Tête-à-tête à la fin tous les deux nous soupâmes;
Je tenais ses genoux entre les miens serrés :
Ce doux rapprochement semblait unir nos âmes.

Ciel! que le moment fuit! que les plaisirs sont courts!
Déjà la lune errante, aux deux tiers de son cours,
Sous des nuages noirs se perdait éclipsée;
L'airain sonnait minuit, il fallut nous quitter.
Il fut un temps, hélas! plus cher à ma pensée,
Où, fascinant les yeux d'une foule insensée,
Je pouvais jusqu'au jour impunément rester.
Aujourd'hui tout s'oppose à mon doux stratagème :
Un beau-père inquiet, prêt à rentrer soudain,
De mes nouveaux Argus la vigilance extrême,
Et ce portier rôdant de la cour au jardin.

Mais qui peut arrêter l'impétueuse ivresse
D'un cœur brûlant d'amour et que le plaisir presse?
Trop certain des périls contre moi rassemblés,
Je balançais encore, et mes regards troublés
Attendaient mon arrêt des yeux de mon amante.
Trois fois, d'un long baiser sillonnant ses appas,
Je m'éloignai; trois fois je revins sur mes pas.
Enfin, les yeux remplis d'une fureur charmante,
La divine Eucharis, un mouchoir à la main,
Dans l'alcôve, en riant, me poursuit et m'arrête,
Et du bandeau nocturne environnant ma tête :
« Le sort en est jeté, me dit-elle, et demain
» Nous verrons quels détours Vénus, que je réclame,
» Saura nous inspirer pour sortir d'embarras.
» Aujourd'hui, cher amant, je te tiens dans mes bras;
» Je n'examine rien, je suis toute à ta flamme.
» Je brave et mes tyrans et leur affreux pouvoir :
» J'ai trop long-temps langui dans mon lit solitaire;
» Le ciel, après trois mois, me permet de te voir;
» Que l'on découvre ou non ce fortuné mystère,
» Tu resteras. » O dieux, que j'aimais son courroux!
Elle vole à la porte et ferme les verroux,
A me déshabiller m'enhardit la première,
Laisse tomber sa jupe, et souffle la lumière.

Cependant le vieillard arrive à petit bruit :
De ma visite étrange aussitôt on l'instruit;
Il monte suffoqué de colère et de rage.
A ce moment fatal, rappelant mon courage,
J'invoquai tous les dieux en pareil cas surpris.
Il vient, il heurte, il frappe, il appelle Eucharis.
Eucharis dans mes bras feignait d'être endormie,
Et n'osait respirer, et ne répondait rien :
Pour moi, je l'avoûrai, je goûtais quelque bien
A sentir battre ainsi le cœur de mon amie.
Sans doute le barbare, à ma perte obstiné,
Feignant de prendre alors le parti le plus sage,
N'en défendit que mieux l'escalier détourné,
Et crut plus sûrement me saisir au passage.
Il se trompait : l'Amour veillait sur mon destin.

Quand la belle Eucharis, un peu vers le matin,

De l'excès des plaisirs eut lassé ma tendresse,
Je lui dis : « Lève-toi, mon aimable maîtresse;
» Si l'on me voit sortir, ton malheur est certain.
» Lève-toi, l'heure fuit, et le jour va renaître;
» Il faut tromper ton père et sauver ton amant :
» L'ombre nous sert encore, profitons du moment;
» Seconde mon audace. » Alors, tout doucement,
De mes discrètes mains j'entr'ouvre la fenêtre.
Deux draps encor brûlans de leur lit arrachés,
Deux voiles réservés à des jeux plus paisibles,
L'un à l'autre liés par des nœuds invincibles,
Pendent le long du mur, au balcon attachés.
Eucharis inquiète, en proie à ses alarmes,
Refusait à ce prix de se justifier,
A ces liens douteux n'osait me confier,
Et, les cousant encor, les trempait de ses larmes.
Enfin, le front couvert, un fer nu sous le bras,
Rassurant mille fois mon amante éperdue,
Je m'élance d'un saut, glisse le long des draps,
Le pavé retentit, et je suis dans la rue.

Amour, seul inventeur de ces heureux larcins,
Tu dérobas ma fuite aux voleurs assassins,
Aux passans indiscrets, à la garde sévère!
Non, l'amant, quel qu'il soit, n'a rien à redouter;
Nul mortel à ses jours n'oserait attenter :
C'est un dieu qu'à genoux le monde entier révère.

ÉLÉGIE XII.

A EUCHARIS.

Que peut demander aux dieux
L'amant qui baise tes yeux
Et qui t'a donné sa vie?
Il ne voit rien sous les cieux
Qu'il regrette ou qu'il envie.
Qu'un autre amasse en paix les épis jaunissans
Que la Beauce nourrit dans ses fertiles plaines;
Qu'il range sous ses lois vingt troupeaux mugissans;
Que la pourpre de Tyr abreuve encor ses laines;
Long-temps avant l'aube du jour
Que l'avide marchand s'éveille,
Et quitte sans pitié le maternel séjour;
Amoureux des travaux qu'il détestait la veille,
Qu'il brave et les sables brûlans,
Et les glaces hyperborées;
Qu'il fatigue les mers, qu'il enchaîne les vents,
Pour boire le tokai dans des coupes dorées :
J'aime mieux du soleil éviter les chaleurs
Sous l'humble coudrier soumis à ma puissance.
Périssent les trésors plutôt que mon absence,
O ma chère Eucharis, fasse couler tes pleurs!
Que me faut-il, à moi? des routes incertaines
Sous un ombrage frais, de limpides fontaines,
Un gazon toujours vert, des parfums et des fleurs.
Oui, ma divine maîtresse,
Pourvu que sur mon cœur je presse tes appas,
Qu'importe que la gloire, accusant ma paresse,
Agite le laurier qui m'attend sur ses pas?
Loin du tumulte et des alarmes
Je vivrais avec toi dans le fond des forêts :
Ce bras n'a jusqu'ici manié que des armes;
Mais disciple, avec toi, de la blonde Cérès,
Je ne rougirais pas de dételer moi-même
Des bœufs fumans sous l'aiguillon,
De reprendre, le soir, un pénible sillon,
Et de suivre, à pas lents, le soc de Triptolème.
Je ne rougirais pas, sous mes doigts écumans,
De presser avec toi le nectar des abeilles,
D'écarter les voleurs et les oiseaux gourmands,
Ou de compter les fruits qui rompent tes corbeilles.
Avec toi, d'un front plus riant,
J'accueillerais une aimable indigence,
Que si des dieux, sans toi, la barbare indulgence
Mettait à mes genoux l'Europe et l'Orient.
Que m'importe l'Euphrate et son luxe superbe,
Que m'importe Paris et son art dangereux,
Si, tous deux enfoncés dans l'épaisseur de l'herbe,
Ou dans ces blés flottans, dont l'or sur tes cheveux,
Ornement importun, vient se courber en gerbe,
Je te trouve plus belle, et moi plus amoureux?
Ah! loin des faux plaisirs dont la richesse abonde,
Crois-moi, l'amant heureux qui seul au fond d'un bois
Te caresse au doux bruit et des vents et de l'onde,
Est au-dessus des rois qui gouvernent le monde,
Est au-dessus des Dieux qui gouvernent les rois.

ÉLÉGIE XIII.

A EUCHARIS.

Si les vents, la pluie et la foudre,
La nuit, sous un ciel orageux,
Menacent de réduire en poudre
Nos toits ébranlés dans leurs jeux,
Tu te rapproches, tu me presses,
Je sens tes membres agités;
Et triste au sein des voluptés,
« De nos innombrables caresses
» Les dieux, dis-tu, sont irrités. »
Eh! qu'importe à ces dieux paisibles,

Nourris d'encens sur leurs autels,
L'amour de deux faibles mortels,
Q'eux-même ils ont créés sensibles?
Quel mal leur fait ce doux plaisir,
Chef-d'œuvre heureux de leur puissance,
Cet éclair de la jouissance
Que l'on peut à peine saisir?
Les dieux ne sont point en colère;
Va, cesse enfin de t'alarmer :
Rejette une erreur populaire;
Crois-moi, dans la saison de plaire
Le ciel ne défend point d'aimer.
Aimons, ô ma belle maîtresse!
Buvons nos vins délicieux :
Et que, dans cette double ivresse,
La mort, au sein de la paresse,
Vienne demain fermer nos yeux.
L'amour, par une pente aisée,
La tête ceinte encor de fleurs,
Loin du triste séjour des pleurs,
Te conduira dans l'Élysée.
Là, sous des berceaux toujours verts,
Au murmure de cent fontaines,
On voit les ombres incertaines
Danser, former des pas divers,
Et l'écho des roches lointaines
Redit les plus aimables vers.
C'est là que vont régner les belles
Qui n'ont point trahi leurs sermens :
C'est là qu'on place à côté d'elles
Le nombre élu des vrais amans :
L'enfer est pour les infidèles
Et pour les cœurs indifférents.

ÉLÉGIE XIV.

A UN AMI.

Ah! c'en est trop : crois-moi, l'affreuse envie
Se hâte en vain de nommer mon vainqueur :
Le doux objet qui m'a repris son cœur
Me l'a rendu; c'est pour toute la vie.
Je défirais et les rois et les dieux
De m'enlever désormais sa tendresse :
L'éclat des rangs importune ses yeux,
L'Olympe entier n'a rien qui l'intéresse;
Mon Eucharis, aux titres orgueilleux,
Préfère encor le nom de ma maîtresse.
Elle aime mieux, quand la rigueur du froid
Durant la nuit, attriste la nature,
S'arranger même au bord d'un lit étroit,
Et partager mon humble couverture,
Que de régner sur cent peuples divers;
Ou d'étaler aux rives de la Seine
Plus de palais et de jardins ouverts,
Que n'en eut Rhode, et Corinthe et Mycène.
Son cœur enfin ne saurait me tromper :
C'est pour moi seul qu'elle veut être belle,
C'est toujours moi que l'on garde à souper.
Mes fiers rivaux alors ont beau frapper,
Heurter, gémir, et la nommer cruelle;
On n'ouvre point : je suis seul avec elle,
Mourant d'amour, et d'orgueil enivré.
O mes amis, dans son temple sacré,
Courons en foule adorer la déesse
Qui des amans me décerne le prix!
Oui, c'en est fait, ma dernière vieillesse
S'écoulera sur le sein d'Eucharis.
Mon Eucharis est à moi dès l'aurore;
Elle est à moi lorsque le jour s'enfuit;
Au crépuscule, et dans la vaste nuit,
Mon Eucharis est à moi seul encore.

ÉLÉGIE XV.

A EUCHARIS.

Qui? moi! j'ai pu d'un air farouche
Te repousser dans mon emportement!
J'ai pu meurtrir tes bras, noircir ton cou charmant,
Et blesser sans pitié les roses de ta bouche!
Punis ces dents qui font couler tes pleurs,
Je m'offre, sans défense, à ta juste colère;
N'épargne pas mes yeux, imite mes fureurs;
Je conduirai tes coups si ta main délibère.
Mais pourquoi donc ce rival odieux
Rôde-t-il sans cesse à ta porte?
Pourquoi ces billets qu'on t'apporte
Avec un soin mystérieux?
Que veut cette foule idolâtre
De papillons dorés, d'insectes orgueilleux,
Qui bourdonne à ta suite et t'annonce en tous lieux?
Que fais-tu la dernière au sortir du théâtre?
Que fais-tu la première au temple de nos dieux?
Pardonne, ô ma jeune maîtresse!
Mon cœur s'inquiète aisément.
Je l'avoûrai, dans ma fougueuse ivresse,
Je ne sais point aimer paisiblement.
L'oiseau qui dans ton sein repose mollement,
Et mord en se jouant ta langue enchanteresse,
D'un enfant au berceau l'innocente caresse,

Un baiser de ta sœur, alarme ma tendresse,
Et désespère ton amant.
Je suis jaloux de l'ouvrier habile
Qui de ton corps mesure les contours;
Je suis jaloux de ce marbre immobile,
Qui tous les soirs te voit changer d'atours :
Je suis jaloux de toute la nature;
Et malheureux, jour et nuit tourmenté,
Je crois voir un rival caché dans ta ceinture,
Et sous le tissu fin qui voile ta beauté.
Revenez, revenez, doux enfant de Cythère,
Ramenez-nous la paix et les aimables jeux;
Cachez à mes rivaux mon crime involontaire,
Couvrez ces vils combats des ombres du mystère :
Eucharis me sourit, ma grâce est dans ses yeux.

ÉLÉGIE XVI.

Pourquoi reprocher à ma lyre
De préluder toujours sur des tons amoureux ?
Je ne saurais former dans mon tendre délire
De plus mâles accords, ni des chants plus heureux.
Laissons, laissons d'un vol agile
L'ambitieux vaisseau fendre les flots amers :
D'un timide aviron ma nacelle fragile
Doit raser humblement le rivage des mers.
Dans nos jours trop féconds en discordes rebelles,
Qu'un autre en vers pompeux célèbre les combats;
Qu'il chante les héros; moi je chante les belles,
De plus tendres fureurs et de plus doux ébats.
Enfant gâté de la paresse,
C'est assez que Vénus me couronne de fleurs;
C'est assez que l'amant me lise à sa maîtresse,
Qu'ils m'accordent ensemble un sourire ou des pleurs.
Ah! si d'un tendre amour la fille un jour éprise
Me consulte en secret sur son trouble naissant,
Et vingt fois en sursaut par sa mère surprise,
Dans son sein entr'ouvert me cache en rougissant,
Je ne veux point d'autre gloire :
Chez nos neveux indulgens
On chérira ma mémoire;
Dieu fêté des jeunes gens,
Dans mes amours négligens,
Ils trouveront leur histoire;
Et si l'Europe, aux immortels écrits,
Ne mêle point mes chansons périssables,
On daignera peut-être dans Paris
Me mettre au rang des poètes aimables.

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIE I.

Quand je perdais les plus beaux de mes jours
Si doucement aux pieds de ma maîtresse,
J'imaginais dans ma crédule ivresse.
Qu'un tel bonheur devait durer toujours.
« Qu'importe, hélas! me disais-je à moi-même.
» Que le temps vole? Il doit peu m'alarmer,
» Après mille ans peut-on cesser d'aimer
» Ce qu'une fois éperdûment on aime?
» Quand j'aurai vu, moins bouillant dans mes vœux,
» S'évanouir les erreurs du bel âge,
» Et que mon front, dégarni de cheveux,
» M'avertira qu'il est temps d'être sage,
» Rendu pour lors à mes premiers penchans,
» J'irai, j'irai loin d'un monde volage,
» De mes aïeux cultiver l'héritage,
» Tondre ma vigne et labourer mes champs.
» Dans mon foyer ma compagne fidèle,
» Mon Eucharis viendra donner des lois;
» Le doux ramier reconnaîtra sa voix,
» Et mes agneaux bondiront autour d'elle.
» Elle saura, dans la saison nouvelle,
» Porter des fleurs au jeune dieu des bois :
» Elle saura, puissant fils de Sémèle,
» T'offrir les dons du plus riche des mois,
» Et surcharger ta couronne immortelle
» D'un raisin mûr qui rougira ses doigts.
» Mon Eucharis fermera ma paupière.
» Oui, je mourrai dans ses embrassemens;
» Et là, sans pompe, un jour, la même pierre
» Sous des cyprès unira deux amans. »

Je le disais : quelle erreur insensée,
Quel fol espoir enivrait ma pensée!
Les vents, hélas, en tourbillons fougueux,
Sur l'Océan ont emporté mes vœux.
Mon Eucharis est trompeuse et parjure.
Qu'ai-je donc fait, et quelle est mon injure?
Ai-je un seul jour, négligeant ses attraits,
A ses beaux yeux coûté de tristes larmes?
Ai-je, la nuit, dans des festins secrets,
Par mes clameurs ou mes chants indiscrets,
En l'éveillant, excité ses alarmes?
Dans mon malheur si j'ai pu l'offenser,
Je cours m'offrir à sa main vengeresse :
De tout mon sang je suis prêt d'effacer

Les pleurs jaloux qu'a versés sa tendresse.
Mais tremble, ô toi qui ris de mon tourment!
Tremble : l'Amour t'en réserve un terrible.
Censeur malin, crains cét arc invincible,
Qui d'un seul coup frappe et venge un amant.
Pour avoir ri des maux de la jeunesse,
A ses chagrins pour avoir insulté,
Que d'imprudens j'ai vus, dans leur vieillesse,
Tendre leurs mains aux fers de la beauté,
Balbutier un aveu ridicule,
Se parfumer, parer leurs cheveux blancs,
Et, tout transis au pied d'un vestibule,
De leur martyre amuser les passans!

Ah! si je puis, revoyant l'inhumaine,
Seule un instant du moins l'entretenir,
A ses genoux si le sort me ramène,
Peut-être, hélas! mes tourmens vont finir.
Mon Eucharis connaîtra ma tendresse;
Elle craindra de me désespérer.
Heureux l'amant quitté de sa maîtresse,
Qui la rencontre et qu'elle voit pleurer!

ÉLÉGIE II.

Je n'ai plus d'Eucharis! que m'importe la vie?
O nuit, viens dans ton ombre ensevelir mes yeux!
Je n'ai plus d'Eucharis! Après sa perfidie,
Je ne veux plus revoir la lumière des cieux.
Moi, qui près d'elle assis dans son char radieux,
Marchais environné de la publique envie;
Moi qui, paisible roi, dans son âme asservie
Éclipsais l'univers et balançais les dieux,
De sa haine aujourd'hui monument déplorable,
Dans la foule importune esclave confondu,
Triste et mouillant de pleurs sa porte inexorable,
Hélas! j'exhale en vain ma plainte misérable,
Au milieu des frimas, sur la pierre étendu.
Le voilà donc le prix de ma longue tendresse!
Qui croira désormais à ses attraits menteurs?
Après sept ans entiers de bonheur et d'ivresse,
Il faut me détacher de ses bras enchanteurs.
Je vais donc maintenant, tel qu'un ramier sauvage
Qui, sur le rocher nu, lamente ses ennuis,
Seul, dans un lit désert déplorant mon veuvage,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits!
Du moins, l'amant trahi d'une beauté cruelle,
Qui, ne pouvant fléchir ses injustes mépris,
Se venge en l'imitant, forme une amour nouvelle,
D'un regret moins amer voit ses beaux jours flétris :
Mon sort à moi, mon sort, en perdant Eucharis,
Est de ne pouvoir plus aimer une autre qu'elle.
Employez l'artifice, étalez mille atours;
Non, vous ne m'aurez point, orgueilleuses maîtresses!
Eucharis a reçu mes premières caresses;
Eucharis obtiendra mes dernières amours.

ÉLÉGIE III.

A EUCHARIS.

Oui, tout Paris sait ta noirceur;
Tout Paris sait ta perfidie,
Va chercher maintenant, impie,
Quelque stupide adorateur
Pour exercer ta dure tyrannie!
Je romps mes fers, ingrate, je t'oublie;
Le désespoir t'arrache de mon cœur.
Une autre au rang de ma maîtresse
Va monter, le front ceint d'un immortel feston :
Une autre jouira du glorieux renom
Que t'avait promis ma tendresse.
Pour elle, sur des tons divers
Montant ma voix, dans mon juste délire,
Je veux des cordes de ma lyre
Tirer les plus aimables airs,
Et la célébrer dans des vers
Si doux, qu'après soixante hivers
L'amant se plaise à les relire.
Pour tracer son portrait brillant,
Je suivrai, s'il le faut, ma douce fantaisie;
L'Aurore, au bord de l'Orient,
Aura paru moins belle aux portes de l'Asie;
Tu pâliras, en la voyant,
De fureur et de jalousie.
Pardonne, pardonne, Eucharis,
N'en crois pas mes dédains, n'en crois pas ma colère.
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire,
Nulle autre ne vivra dans mes derniers écrits.
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire,
On verra l'eau suspendre et rebrousser son cours;
Le soleil oublira de dispenser les jours,
Et le peuple français de voler à la gloire.
Sois plus coupable encor, je t'aimerai toujours;
Je t'aimerai : voilà ma destinée.
Oui, malgré ton crime odieux,
Je ne saurais haïr tes yeux,
Ces yeux encor si chers à mon âme étonnée,
Ces yeux, mes souverains, mes astres et mes dieux.
Cent fois, par eux (il m'en souvient, cruelle!)
Tu m'as juré de me garder ta foi,

Jusqu'au tombeau d'être toujours à moi,
Et de mourir amoureuse et fidèle.
Tu voulais que ces yeux charmans,
Tout d'un coup détachés de leur double paupière,
Punissent ton erreur, si jamais la première
On te voyait changer et trahir tes sermens.
Et tu peux les lever encore
Vers ce ciel outragé qu'indignent tes rigueurs !
Et tu ne frémis pas d'armer ces dieux vengeurs
Que ton impunité trop long-temps déshonore!
Dis-moi, qui te forçait d'imiter la pâleur,
Et de meurtrir ton sein de tes ongles barbares!
Dis-moi, qui te forçait, dans ta feinte douleur,
De répandre à regret quelques larmes avares!
Fiez-vous donc, tristes amans,
Aux soupirs, aux faveurs, aux transports de vos belles!
Ah! croyez-moi, saisissez les instans
Qui vous sont accordés par elles :
Il n'est point d'amours éternelles;
Il n'est point de plaisirs constans.

ÉLÉGIE IV.

A LA MÊME.

—

Que me sert aujourd'hui, dans des nuits plus heureuses,
D'avoir su te former aux combats de Vénus :
Que me sert, en pressant tes lèvres amoureuses,
De t'avoir révélé des secrets inconnus ?
Je suis victime, hélas! de ma propre science :
Moi-même, à me trahir j'instruisis ta beauté.
Que je dois regretter ton aimable ignorance,
Ta craintive pudeur, et ta simplicité!
Quand ton cœur autrefois couronna ma tendresse,
Tes mains savaient à peine agiter des verroux.
Je t'appris le premier par quelle heureuse adresse,
On peut, en les tournant, échapper aux jaloux :
Je t'appris l'art si cher à la jeune maîtresse,
D'écarter de son lit un odieux époux.
Malheureux! en un mot, je t'appris comme on aime!
Ton orgueil s'enrichit de mes rares secrets.
Du suc brillant des fleurs j'embellis tes attraits,
Et remis dans tes mains le fard de Vénus même.
Nulle amante bientôt ne sut mieux effacer
Le bleuâtre sillon que, sur un cou d'albâtre,
Imprime de ses dents un amant idolâtre,
Et ces doux souvenirs qu'on se plaît à tracer.
Quel prix de tant de soins a donc reçu ton maître ?
Un autre impunément jouit de mes leçons.
Le laboureur du moins recueille ses moissons,
Et goûte en paix les fruits que ses mains ont fait naître.
Un autre, un autre... O ciel! conçois-tu mes soupçons?
Conçois-tu les fureurs de mon âme offensée?
Oui, je te vois, ingrate; et ma triste pensée
Se figure déjà de combien de façons
Le barbare te tient, sans pudeur, embrassée.
Peux-tu me préférer ce rival orgueilleux,
Vil suivant de Plutus que l'intérêt dévore,
Et dont l'instinct grossier préfère à tes beaux yeux
Ces trésors criminels qu'aux bornes de l'aurore
A cachés vainement la prudence des dieux ?
Oses-tu bien presser de tes mains caressantes
Ce cœur inexorable aux travaux endurci,
Qui, trois ou quatre fois, sous un ciel obscurci,
N'a pas craint d'affronter les deux mers frémissantes,
Et des chiens de Scylla les clameurs gémissantes,
Et ces gouffres profonds tournoyant sous ses pas?
Penses-tu qu'amoureux de son doux esclavage,
Désormais il renonce à quitter le rivage?
On dit que l'inhumain, méprisant tes appas,
Déjà prêt à partir sur la foi d'une étoile,
Redemande des vents, fait déployer la voile,
Et de ton lit oiseux veut courir au trépas.
Que je plains ta douleur, amante infortunée!
Combien tu pleureras ton fol égarement!
Malgré ton crime, hélas! de plaisirs couronnée,
Puisse-tu ne jamais connaître le tourment
D'aimer comme je t'aime, et d'être abandonnée!

ÉLÉGIE V.

—

Je vous revois, ombrage solitaire,
Lit de verdure, impénétrable au jour,
De mes plaisirs discret dépositaire,
Temple charmant où j'ai connu l'Amour.
O souvenir trop cher à ma tendresse!
J'entends l'écho des rochers d'alentour
Redire encor le nom de ma maîtresse!
Je vous revois, délicieux séjour!
Mais ces momens de bonheur et d'ivresse,
Ces doux momens sont perdus sans retour.
C'est là, c'est là qu'au printemps de ma vie,
En la voyant je me sentis brûler
D'un feu soudain : je ne pus lui parler;
Et la lumière à mes yeux fut ravie.
C'est là qu'un soir j'osai prendre sa main
Et la baiser d'un air timide et sage :
C'est là qu'un soir j'osai bien davantage.
Rapidement je fis battre son sein,
Et la rougeur colora son visage :
C'est là qu'un soir je la surpris au bain.

Je vois plus loin la grotte fortunée,
Où dans mes bras soumise, abandonnée,
Les nœuds défaits et les cheveux épars,
De son vainqueur évitant les regards,
Mon Eucharis, heureuse et confondue,
Pleura long-temps sa liberté perdue.
Le lendemain, de ses doigts délicats
Elle pinçait les cordes de sa lyre :
Et, l'œil en feu, dans son nouveau délire,
Elle chantait l'Amour et ses combats.
A ses genoux, j'accompagnais tout bas
Ces airs touchans que l'Amour même inspire,
Que malgré soi l'on se plaît à redire
L'instant d'après. Alors plus enflammé
Je m'écriais : « Non, Corine et Thémire,
» Céphise, Aglaure et la brune Zulmé,
» Qu'on vante tant, ne sont rien auprès d'elle !
» Mon Eucharis est surtout plus fidèle;
» Je suis bien sûr d'être toujours aimé ! »

La nuit survint : asile humble et champêtre,
Long corridor interdit aux jaloux,
Tu protégeas mes larcins les plus doux.
Combien de fois j'entrai par la fenêtre
Quand sa pudeur m'opposait des verroux !
Combien de fois dans l'enceinte profonde
De ces ruisseaux en fuyant retenus,
Au jour baissant, je vis ces charmes nus
En se plongeant embrassés de leur onde,
Et sur les flots quelque temps soutenus !
Je croyais voir ou Diane ou Vénus
Sortant des mers pour embellir le monde.
Combien de fois, au sein même des eaux
Qu'elle entr'ouvrait, me plongeant après elle,
Et la pressant sur un lit de roseaux,
Je découvris une source nouvelle
De voluptés dans ces antres nouveaux !
O voluptés ! délices du bel âge,
Plaisirs, amours, qu'êtes-vous devenus?
Je crois errer sur des bords inconnus,
Et ne retrouve ici que votre image.
Dans ce bois sombre en cyprès transformé,
Je n'entends plus qu'un triste et long murmure;
Ce vallon frais, par les monts renfermé,
N'offre à mes yeux qu'une aride verdure;
L'oiseau se tait, l'air est moins parfumé,
Et ce ruisseau roule une onde moins pure :
Tout est changé pour moi dans la nature;
Tout m'y déplaît; je ne suis plus aimé.

ÉLÉGIE VI.

A UN RIVAL.

Tu ris, dans ta barbare ivresse,
Des maux qu'endure mon amour :
Objet des caprices d'un jour,
Triomphe, insulte à ma détresse,
Triomphe, crois-moi : le temps presse;
Demain ta crédule tendresse
Gémira peut-être à son tour.
Crois-tu déjà que l'infidèle
Pour toi parfume ses cheveux ?
On sait quel jeune ambitieux
Est en secret préféré d'elle :
Tu n'es plus rien ; c'est à ses yeux
Que l'ingrate veut être belle.
Tu ne connais pas les dédains
De cette amante impérieuse,
Et sa colère impétueuse,
Et ses caprices inhumains.
La paille errante et passagère,
Qui dans l'air tourne en s'élevant,
La laine éparse au gré du vent,
La feuille du tremble mouvant
Est moins inconstante et légère.
Cent fois plus terrible en ses jeux
Que la cascade vagabonde,
Qui, des Apennins orageux
Se précipite, écume, gronde,
Et roule dans les champs fangeux;
Ou que la mer Adriatique,
Quand des bords d'Europe et d'Afrique
Deux vents déchaînés dans les airs,
Jusque dans le sein de Venise,
Sur le dos de Neptune assise,
Font bouillonner les flots amers.

ÉLÉGIE VII.

A EUCHARIS.

Qui t'aimera jamais comme je t'aime?
Dans tes yeux seuls qui mettra son bonheur ?
Reviens, ô mon bien suprême;
Entre mes bras abjure ton erreur;
Reviens, crois-moi; mon visage
N'est point si changé du temps.
Vois sur mon front ces cheveux bruns flottans :

De la vieillesse ont-ils senti l'outrage?
Ne rougis point de mon âge;
Je compte à peine un lustre après vingt ans.
Je suis cher à Vénus, cher au dieu de la Thrace;
Au milieu des festins je bois le vin mousseux;
Émule de Chapelle, et disciple d'Horace,
Parfois son luth, avec grâce,
A retenti sous mes doigts paresseux.
Qui sait mieux, à pas lents, dans une nuit obscure,
Chercher furtivement l'objet de ses désirs,
Déposer des baisers sans le moindre murmure,
Et varier, suspendre, ou hâter les plaisirs?
Tu pleureras un jour ta rigueur imprudente;
De mon amour, trop tard, tu connaîtras le prix.
Dès demain, dès ce soir, mon âme indépendante
Peut châtier tes superbes mépris.
Déjà, déjà vingt beautés dans Paris
M'offrent leur cœur, et briguent ma tendresse.
J'en sais même une, ô ma belle maîtresse,
Qui se vante tout haut d'être mon Eucharis.
Reviens, avant qu'une étrangère
Près de moi, vers minuit, se glisse entre deux draps,
Et sur mon lit défait, en chemise légère,
Le lendemain matin repose dans mes bras.
Oui, reviens; à ce prix, ma compagne adorable,
Ton ami se soumet à la plus dure loi:
Et si jamais il ose devant toi
Louer, regarder même un seul objet aimable,
Puissent, le jour entier, dans tes yeux menaçans
Ses yeux chercher en vain le pardon qu'il implore,
Et ta porte, insensible à ses cris gémissans,
Ne point s'ouvrir avant l'aurore!
Songes-y bien, la coupable beauté
Que nul amant n'a pu trouver constante,
Dans son automne expiant sa fierté,
Seule en un coin, plaintive et gémissante,
A la lueur d'une lampe mourante,
Conduit l'aiguille, ou d'une main tremblante
Tourne un fuseau de ses pleurs humecté.
En la voyant, la maligne jeunesse
Triomphe, et rit de sa douleur.
L'Amour, armé d'un fouet vengeur,
De désirs impuissans tourmente sa vieillesse:
Elle implore Vénus; mais la fière déesse
Détourne ses regards, et lui répond sans cesse
Qu'elle a mérité son malheur.

ÉLÉGIE VIII.

A M. LE COMTE DE PARNY.

Tout s'anime dans la nature;
Doux Avril, tu descends des airs;
Vénus détache sa ceinture;
Les fleurs émaillent la verdure,
Et l'oiseau reprend ses concerts.
Quittez le brouillard de la ville,
Et ses embarras indiscrets:
Paisible habitant du Marais,
Courez, dans ce vallon fertile
Qu'ont embelli Flore et Cérès,
De la campagne renaissante
Respirer les douces odeurs,
Et sur l'épine blanchissante
Cueillir ses premières faveurs.
Aux champs le printemps vous appelle,
Ah! profitez de ses beaux jours.
Heureux favori des Amours,
C'est pour vous qu'il se renouvelle:
Pour moi la peine est éternelle,
Et l'hiver durera toujours.

ÉLÉGIE IX.

A M. LE CHEVALIER DE PARNY.

Je perds la moitié de moi-même,
Et tu me défends de pleurer!
Ami, qui pourrait endurer
Mon infortune et ma douleur extrême?
Un autre, ô ciel! de plaisir éperdu,
Contre son cœur pressera l'infidèle!
Un autre dormira près d'elle
Jusqu'au milieu du jour, à ma place étendu!
Et moi, pour prix de mes ardeurs sincères,
Trahi, quitté dans l'âge des amours,
Hélas! je verrai pour toujours,
Comme des ombres mensongères,
S'évanouir mes heures les plus chères,
Les plaisirs séduisans, les voluptés légères,
Sans verser de larmes amères,
Et sans tourner mes yeux vers mes premiers beaux jours!
Non, de ce courage suprême
Mon cœur est bien loin de s'armer;
Quiconque en perdant ce qu'il aime
Peut se résoudre à vivre, est indigne d'aimer.

Ne me reproche plus ma honteuse faiblesse :
Tibulle a tant pleuré sa chère Néèra !
Nous savons tous par cœur ces vers pleins de mollesse
Que loin de ses amours Pétrarque soupira :
Toi-même enfin, quand ta belle maîtresse,
Celle que tu chéris cent fois plus que tes yeux,
Premier objet de ta vive tendresse,
T'exila sans pitié de son lit amoureux,
Souillé d'une indigne poussière,
Tremblant, égaré, furieux,
De tes deux mains arrachant tes cheveux,
Je t'ai vu dans mes bras abhorrer la lumière,
Et te plaindre à la fois des mortels et des dieux.
Eh ! qui dans l'univers ignore tes alarmes ?
Quel cœur à tes chagrins n'a point donné de larmes ?
Du Pinde et de Paphos tous les antres émus
Ont retenti cent fois du nom d'Éléonore ;
Dans les vallons d'Hybla, sur le sommet d'Hémus,
Les rochers attendris le répètent encore.

ÉLÉGIE X.

A EUCHARIS.

Le ciel, hélas ! veut venger mes injures ;
Le ciel punit ton infidélité :
Tu perds déjà ta fraîcheur, ta beauté,
Ton doux éclat, et ces cheveux parjures
Dont l'or superbe enivrait ta fierté.
Combien de fois je t'avais prévenue :
« Mon Eucharis, fuis les jeunes amans ;
» Sois dans tes mœurs discrète, retenue ;
» Ne perds jamais ta pudeur ingénue,
» Et garde-toi d'oublier tes sermens !
» Il est des dieux : si tu trahis ma flamme,
» A leurs regards ne crois pas échapper :
» Il est des dieux qu'on ne saurait tromper.
» Tremble, Eucharis ! ils lisent dans ton âme,
» Et puniront d'un éternel regret
» Le seul transport d'un désir indiscret. »

Je te l'ai dit, et je me souviens même
Qu'en le disant, les yeux de pleurs noyés,
Je te serrais, dans mon désordre extrême,
Les deux genoux, et baisais tes deux pieds.

Alors, alors tu jurais, ô ma vie !
Que nul amant ne tenterait ta foi,
Et qu'à moi seul ta jeunesse asservie
Refuserait même le cœur d'un roi,
Quand son amour, aux deux bords de la Loire,
De vingt châteaux doterait tes appas ;
Quand, te couvrant des rayons de sa gloire,
Du lit au trône il conduirait tes pas.

Avec ces mots, dans la nuit la plus noire
Ton art divin me faisait voir les cieux,
Bien plus, des pleurs s'échappant de tes yeux,
Mouillaient ta joue, et parcouraient tes charmes.
Que je rougis de ma simplicité !
Oui, tu pleurais ; et moi, tout agité,
Contre moi-même en secret irrité,
Je m'en voulais de causer tes alarmes,
Crédule, hélas ! et j'essuyais tes larmes.

C'en est donc fait : ta main brise nos fers ;
En me quittant tu ris encor, traîtresse !
Songe du moins aux maux que j'ai soufferts
Pour retenir ta volage tendresse.
Tu le sais bien : ton esclave amoureux
N'a redouté ni les vents, ni la pluie,
Ni le soleil, ni le froid rigoureux,
Ni les torrens roulant des rocs affreux,
Ni Jupiter sous un ciel en furie.
Et qui, dis-moi, célébra ta beauté ?
Paris encore est plein de mon délire ;
Sept ans entiers j'ai chanté sur ma lyre
Et ta constance et ma félicité.
En te voyant, si la foule soupire,
Si tous les cœurs te décernent l'empire
Des déités, reines de l'univers,
Ingrate, hélas ! tu le dois à mes vers.
Oui, je voudrais dans la flamme rapide
Anéantir ces vers adulateurs ;
Oui, je voudrais que l'Océan avide
Eût englouti mes écrits imposteurs.
On connaîtra malgré moi l'infidèle ;
Vainqueur du temps, son nom vivra toujours :
On oublîra qu'elle a troublé mes jours,
Et les amans ne parleront que d'elle.

ÉLÉGIE XI.

LES VOYAGES.

A MM. de Parny.

J'ai souvent essayé de noyer dans le vin
Ma peine et mes tristes alarmes.
O Bacchus ! ton nectar divin
S'aigrissait sur mon cœur et se tournait en larmes.
J'ai souvent essayé, dans la longueur des nuits,
D'accorder sous mes doigts la lyre de Chapelle.

Les vers n'ont pu distraire mes ennuis :
Et malgré moi je chantais l'infidèle.
Enfin, je l'avoûrai, dans mes bras amoureux
J'ai tenu quelquefois une autre enchanteresse ;
Mais tout d'un coup, au fort de mon ivresse,
Quand je touchais au moment d'être heureux,
Le souvenir de ma maîtresse
Venait saisir mon cœur et glacer ma tendresse,
Et je sentais expirer tous mes feux.
Que n'ai-je point tenté ? Dieux, qu'il est difficile
D'abjurer promptement de si longues amours !
Tant que le même mur nous servira d'asile,
Tant que le même ciel éclairera nos jours,
Hélas! je le sens bien, je l'aimerai toujours.
Si vous voulez que je l'oublie,
O mes amis, partons; ôtez-moi de ses yeux :
Pour de lointains climats abandonnons ces lieux.
Courons interroger les champs de l'Italie,
Et lui redemander ses héros et ses dieux ;
Fuyons. Adieu remparts, superbe promenade,
Dont les ormes touffus environnent Paris ;
Adieu, bronze adoré du plus grand des Henris ;
Adieu, Louvre immortel, pompeuse colonnade ;
Adieu surtout, adieu, trop ingrate Eucharis.
Je le verrai ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorans tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des poètes bergers,
Les premiers dans leurs vers marquèrent la cadence ;
Je verrai ce paisible port,
Et les antiques tours de la riche Marseilles.
Nos vaisseaux sont-ils prêts? Poussez-nous loin du bord,
Compagnons, courbez-vous sur des rames pareilles,
Fendez légèrement le dos des flots amers,
Abandonnez la voile au souffle qui l'entraîne.
Le zéphyr règne dans les airs,
Et mollement porté sur la mer de Tyrrhène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux-arts,
L'oracle de vingt rois et le temple du monde.
Voilà donc le foyer des fils de Scipion,
Et des fiers descendans du demi-dieu du Tibre!
Voilà ce Capitole et ce beau Panthéon,
Où semble encore errer un peuple libre!
Oh! qui me nommera tous ces marbres épars,
Et ces grands monumens dont mon âme est frappée!
Montons au Vatican, courons au champ de Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille?
Citoyens (s'il en est que réveille ma voix),
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile!
Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce côteau charmant
Que ta muse a décrits dans des vers plein de grâce,
De ton goût délicat éternel monument!
J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers;
J'irai chercher d'un œil avide
De leurs débris sacrés un reste enseveli
Et, dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours, ainsi que mes revers!
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde;
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes;
Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès.
Là, le printemps est long et l'hiver sans froidure;
Là, croissent des gazons d'éternelle verdure;
Là, peut-être, l'étude, et l'absence, et le temps
Pourront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain délire abrégea mes instans.

ÉLÉGIE XII.

Oui, c'en est fait, je demeure en ces lieux ;
Je borne ici ma course vagabonde.
De ces longs pins le deuil religieux
Convient, hélas ! à ma douleur profonde !
Tranquille, au loin, je n'entends sous les cieux
Que le bruit sourd de l'océan qui gronde.
Je puis donc seul verser enfin des pleurs,
Et dans les airs exhaler mon martyre,
Si quelque nymphe, apprenant mes malheurs,
Aux rocs émus ne court point les redire,
Je puis donc seul de lamentables cris
Lasser en paix ces vastes solitudes!
D'où reprendrai-je, inhumaine Eucharis,
Tes désirs vains, tes injustes mépris,
Et tes noirceurs et tes ingratitudes ?
Ils sont passés ces jours délicieux,
Où tout rempli de ma première ivresse,
Sans nul soupçon, sans reproche odieux,
Sûr d'être aimé de ma belle maîtresse,

Par mon bonheur je surpassois les dieux.
Depuis long-temps sa fatale colère
D'ennuis amers a trop su me nourrir;
Je perds son cœur, je cesse de lui plaire,
De ma douleur je n'ai plus qu'à mourir.
Oui, j'en mourrai : voilà mon espérance.
Je vois déjà mon étoile pâlir;
Lassé du jour, lassé de ma souffrance,
Dans le Cocyte, avec indifférence,
Comme un torrent je cours m'ensevelir.
Approchez-vous pour fermer ma paupière,
Approchez-vous, peuple cher à Vénus!
Votre ami touche à son heure dernière :
Bientôt, hélas! Mysis ne sera plus.

Oh! qui pourra me voir ainsi descendre
Dans le cercueil, à la fleur de mes jours!
Qui ne voudra toucher au moins la cendre
Du paresseux qui chanta les Amours?
Là, je le sais, nul orateur célèbre
N'étalera d'éloquentes douleurs;
Mais sur ma tombe on sèmera des fleurs :
Mais nul amant de la pompe funèbre
Ne reviendra sans répandre des pleurs.

A la pitié, toi seule inaccessible,
Toi seule, ingrate et coupable beauté,
Contempleras d'un œil sec et paisible
La place encore où ce cœur trop sensible
Déplorera ton infidélité.
O mes amis! pour consoler mon ombre,
Transportez-moi sous les rians berceaux
De Feuillancour, dans ce bois frais et sombre
Entrecoupé de mobiles ruisseaux;
Dans ce Tibur solitaire et champêtre,
Aux jeux, aux ris, aux plaisirs consacré;
Dans ce vallon tant de fois célébré,
Où maintenant vous m'appelez peut-être!
Là, mes amis, au pied d'un jeune hêtre,
D'une onde pure en tout temps abreuvé,
Que mon tombeau soit sans pompe élevé;
Et que vos mains y prennent soin d'écrire
Ces vers, qu'un jour, du haut du grand chemin,
Le voyageur qui monte à Saint-Germain,
Tout en courant s'empressera de lire :
« Ci-gît, hélas! un amant trop épris
» Des doux attraits d'une beauté cruelle;
» Tout son destin fut d'aimer Eucharis,
» Et de mourir abandonné par elle. »

ÉLÉGIE XIII.

Brisons cette lyre inutile :
Eucharis n'entend plus mes airs.
Quittons les bois de Lucrétile
Et l'empire du dieu des vers.
Cherchez désormais qui vous chante,
O mère des tendres amours!
Je perds l'illusion touchante
Qui seule embellissait mes jours.
Doux plaisirs, voluptés légères,
Et vous, maîtresses mensongères,
Je vous dis adieu pour toujours.

Mon vaisseau battu par l'orage,
A fui sous les flots écumans.
Par le péril rendu plus sage,
J'abjure mes égaremens;
Je gagne le port à la nage,
Et sur le sable du rivage
Je dépose mes vêtemens,
Pour instruire de mon naufrage
Le peuple insensé des amans.

LIVRE TROISIÈME

ÉLÉGIE I.

A MA MUSE.

Amour le veut, retournons à Cythère.
Muse, renonce à tes sages loisirs.
Ce dur enfant sur mon luth tributaire
M'ordonne encor de vanter ses plaisirs.
N'irritons pas son humeur volontaire,
Obéissons, quels que soient mes projets.
Ma muse, un jour, tranquille et solitaire,
Tu traiteras de plus nobles sujets.
Tu chanteras nos forces renaissantes,
D'un règne heureux monumens immortels,
Nos bords couverts d'enseignes menaçantes,
Sous nos vaisseaux les deux mers blanchissantes
Et l'Amérique embrassant nos autels;
Tu nous peindras de son triple tonnerre
Louis armé pour maintenir ses droits,
Donnant la paix au reste de la terre
Humiliant la superbe Angleterre,

Et de son joug affranchissant vingt rois.
Dis maintenant les faveurs des bergères
Et les larcins des fortunés amans,
Leurs démêlés, leurs fureurs passagères,
Et leurs transports, et même leurs tourmens.
Je reprendrai les molles élégies.
Courez, mes vers, sur des pieds inégaux,
Et ramenez au milieu des orgies
Tous les amours en triomphe à Paphos.
Applaudissez, ô nymphes du Permesse!
Tressez des fleurs pour votre nourrisson!
Entourez-moi, tendre et belle jeunesse;
Je tiens pour vous école de sagesse;
Écoutez bien ma dernière leçon:
Heureux cent fois, heureux l'objet aimable
Dont le doux nom couronnera mes vers!
Mes vers seront un monument durable
De sa beauté qu'encensa l'univers.
Thèbes n'est plus: tout ce vaste rivage
N'est qu'un amas de tombeaux éclatans;
Sparte, Ilion, Babylone et Carthage
Ont disparu sous les efforts du temps;
Le temps, un jour, détruira nos murailles
Et ces jardins par la Seine embellis;
Le temps, un jour, aux plaines de Versailles,
Sous la charrue écrasera les lis.
Ne craignez rien de sa rigueur extrême,
O charme heureux de mes derniers beaux jours!
Regardez-vous, et songez qui vous aime;
Du ciel le temps a chassé les dieux même:
Ils sont tombés; mais vous vivez toujours.

ÉLÉGIE II.

A CATILIE.

Va, ne crains pas que je l'oublie
Ce jour, ce fortuné moment,
Où, pleins d'amour et de folie,
Tous les deux, sans savoir comment
Dans un rapide emportement,
Nous fîmes le tendre serment
De nous aimer toute la vie.
Tu n'avais pas encore seize ans;
Les jeux seuls occupaient ta naïve ignorance;
Tes plaisirs étaient purs et tes goûts innocens;
L'œil baissé, tu voyais avec indifférence
S'arrondir de ton sein les trésors ravissans.
De ces dons précieux je t'enseignai l'usage;
Je sentis sous mes doigts le marbre s'animer;
La pudeur colora les lis de ton visage,
Ton tendre cœur s'ouvrit au doux besoin d'aimer.
Te souvient-il de ces belles soirées
Où dans le bois touffu nous respirions le frais?
Entre ta sœur et ta mère, égarées,
Mes mains savaient toujours rencontrer tes attraits.
De mon bras gauche étendu par derrière,
Je te serrais mollement sur mon cœur;
A leurs côtés je baisais ta paupière,
Et ce péril augmentait mon bonheur.
Enfin je l'ai cueilli ce prix de ma tendresse,
Que tes cris refusaient à mon juste désir;
Tu sais avec combien d'adresse,
Malgré toi, par degrés, il fallut le saisir.
Tu frémis de douleur, tu répandis des larmes;
Mais un dieu qui survint dissipa tes alarmes,
Et le plaisir guérit l'ouvrage du plaisir.
Prémices de l'amour, délicieuse ivresse,
Ah! que ne durez-vous toujours!
Plaisirs, dont l'enfance intéresse,
Ne fuyez pas si vite; arrêtez: qui vous presse?
Votre aurore vaut seule un siècle de beaux jours.
Eh! qui peut remplacer l'erreur enchanteresse
Où s'abandonne alors un amant éperdu?
Le breuvage divin qu'a goûté sa maîtresse,
Le fruit que sa bouche a mordu,
Son baiser du matin, sa première caresse,
L'attente d'un bonheur mille fois suspendu,
Et ce mot si touchant, ce seul mot, JE VOUS AIME,
Est peut-être aussi doux que la volupté même.
O ma divinité suprême,
Prolongeons, s'il se peut, des momens aussi courts.
Laissons là la vieillesse et tous ces vains discours.
Je foule aux pieds ces biens que le vulgaire envie;
Dans tes bras amoureux j'achèverai ma vie
Loin du bruit des cités et du faste des cours.
Transportez-moi sous le pôle du monde,
Dans ces déserts glacés, où, tout couvert de peaux,
Seul, errant tristement dans une nuit profonde,
Le Lapon, emporté sur de légers traîneaux,
Promène incessamment sa hutte vagabonde;
Transportez-moi sous l'ardent équateur,
Dans les sables mouvans de l'inculte Libye:
Oui, j'aimerai toujours les yeux de Catilie,
Oui, j'aimerai toujours son sourire enchanteur.

ÉLÉGIE III.

A LA MÊME.

Songes-y bien, ma bergère
Une heure après le lever

De l'étoile de ta mère,
Dans ton réduit solitaire,
Ce soir j'irai te trouver.
La nuit, de crêpes couverte,
Protégera nos plaisirs;
Laisse ta porte entr'ouverte
Au tendre essaim des Désirs:
Écarte de mon passage
Tout fer, tout marbre inhumain;
Et d'un pied discret et sage,
Interrogeant le chemin,
Si mon doux péril te touche,
Fais qu'au signal de ma bouche,
Je rencontre encor ta main
Pour me guider vers ta couche.
Ciel! que ce temps si léger
Paraît long quand on espère!
Le soleil sous l'hémisphère
Ne veut donc point se plonger?
Accourez, humides Heures
Qui présidez à la nuit:
Répandez sur nos demeures
Ce calme heureux qui vous suit!
O fleurs, pressez-vous d'éclore
Pour mes desseins les plus doux;
Et toi, sommeil que j'implore,
Jusqu'au retour de l'aurore
Assoupis l'œil des jaloux!

ÉLÉGIE IV.

LA VEILLÉE.

J'avais signalé ma tendresse;
L'Amour applaudissait, j'étais égal aux dieux.
Accablé de langueur, de fatigue et d'ivresse,
Entre les bras de ma maîtresse
Le doux sommeil avait fermé mes yeux.
Elle qui n'est plus écolière
Dans l'art qu'elle a sous moi naguère commencé,
De sa bouche amoureuse entr'ouvrit ma paupière,
Et d'un son de voix doux à l'oreille adressé :
« Tu dors, paresseux? me dit-elle;
» Regarde, il n'est pas encor jour.
» Tu dors à l'heure la plus belle
» Que le cercle des nuits ramène pour l'amour.
» Laissons, laissons la diligente Aurore
» S'arracher, sans pitié, du lit de son amant;
» Jouissons, nous mortels, profitons du moment :
» Qui sait, hélas! demain si nous serons encore?
» Viens, je brûle; écartons ces voiles indiscrets!
» Prends-moi : contre ton sein que je meure enchantée!
» Recommençons nos jeux; invoquons Dionée :
» Veillons, tu dormiras après,
» Si tu veux, toute la journée. »

ÉLÉGIE V.

LA MOISSON.

Ma maîtresse retourne à sa maison des champs :
Quel cœur barbare et dur peut rester à la ville?
Fuyons, dérobons-nous à sa pompe servile,
A ses frivolités, à ses discours méchans.
Loin des remparts poudreux qu'arrose en vain la Seine,
Courons des fruits vermeils admirer les couleurs,
Et sous le frais abri des forêts de Vincennes
Du Lion dévorant éviter les chaleurs.
Viens, l'autel est paré : viens, la victime est prête;
Descends du haut des cieux, bienfaisante Cérès!
Prends ta faucille en main, et couronne ta tête
De bluets et d'épis, trésors de tes guérets.
O mes Lares! ce jour doit être un jour de fête :
Des plus rians festons j'ornerai vos portraits.
Écartez loin de nous et la pluie et l'orage,
D'un jour tranquille et pur éclairez nos moissons.
Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons,
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage,
Et détonne gaîment de rustiques chansons?
Ils vont de rang en rang : sous leur main diligente
Déjà ces longs tuyaux, d'énormes grains chargés,
Tombent sur les sillons, en faisceaux partagés.
Le van chasse dans l'air une paille indigente :
La terre au loin gémit sous l'effort des batteurs :
Vers le soir, au château la troupe cantonnée
Se délasse en riant du poids de la journée;
Et le plaisir succède à ces soins enchanteurs.
Amis, qu'attendez-vous? Mêlons-nous à la danse
De ces pâtres joyeux, folâtrant sous l'ormeau :
Le flageolet aigu marque assez la cadence;
Conduisons tour à tour les belles du hameau.
Qu'on tire cent flacons de la glace pilée,
Versez-moi d'un vin frais qui ternit le cristal :
Je ne rougirai point ce soir dans la vallée
De vous suivre en tremblant et d'un pas inégal :
Tout sied en ce beau jour. Buvons à Catilie,
Buvons à Nivernais; buvons à Maillebois!
Et vous, soutien du trône, espoir de la patrie,
Mon protecteur, mon maître, auguste fils des rois,
Encouragez ma muse et soutenez ma voix.
Je chante les jardins et le dieu des campagnes;
Pan, qui jadis enfla des roseaux sous ses doigts,

Et modulant des airs au penchant des montagnes,
Rassembla les mortels dispersés dans les bois.
C'est lui qui, le premier, au gland tombé des chênes
Fit succéder l'olive et les dons des vergers :
La feuille alors couvrit l'asile des bergers,
Et le sol altéré but les sources prochaines.
Alors on maria la vigne au peuplier;
Sous les pressoirs rougis des flots de vin coulèrent;
Le taureau sous le joug apprit à se plier,
Et sur un double essieu les chars pesans roulèrent.
Qui n'aimerait les champs? Aux champs règne la paix;
On y trouve un ciel pur, des ombrages épais,
Des moissons dans l'été, des fruits mûrs dans l'automne;
De bouquets au printemps l'humble pré se couronne.
Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour,
On n'y craint que les dieux, on y fait mieux l'amour.
L'Amour même, entouré de coursiers indociles,
De troupeaux mugissans, dans un bocage est né,
De myrte et de jasmin son berceau fut orné,
Le pressant dans leurs bras, les nymphes trop faciles
N'osaient point corriger un enfant obstiné,
Qui déjà nuit et jour s'abreuvait de leurs larmes.
C'est là qu'en grandissant il essaya ses armes.
Ses premiers traits, dit-on, se perdaient au hasard;
Son arc et son carquois accablaient sa faiblesse.
Ciel! qu'Amour a depuis profité dans cet art!
Je l'ai bien éprouvé. Malheur à ceux qu'il blesse!
Malheur même aux amans qu'il daignerait flatter!
C'est quand l'Amour sourit qu'il est à redouter :
N'importe; saisissons ses faveurs passagères;
Hâtons-nous de jouir; caressons nos bergères;
Livrons-nous à leur foi, mais sans trop y compter.

ÉLÉGIE VI.

LES BAISERS.

—

Dieux, que ta bouche est parfumée!
Donne-moi donc vite un baiser.
Encore un, ô ma bien aimée :
De quel feu dévorant je me sens embraser!
—Prends! sois heureux, en voilà vingt, Bathyle,
En voilà trente, en voila cent en sus;
Est-ce assez?—Non.—Je t'en donne encor mille.
Es-tu content?—Las! je brûle encor plus!
—Et combien donc, ingrat, pour apaiser ta flamme,
Te faut-il aujourd'hui de baisers amoureux?
—Autant, répondis-je, ô mon âme!
Que septembre mûrit, sur les côteaux pierreux
De Pomard ou d'Arbois, de raisins savoureux;
Autant qu'on voit d'épis jaunissans dans la plaine,
Ou de grains entassés dans le sable des mers;
Autant qu'on voit briller dans une nuit sereine
D'étoiles, de soleils et de monde divers.
Quand tu m'en donnerais dès la naissante aurore,
Quand tu m'en donnerais jusqu'au déclin du jour,
Plus altéré le soir, le soir mourant d'amour,
Je t'en demanderais encore.

ÉLÉGIE VII.

A CATILIE.

—

Quand ton ami se désespère,
Ingrate, au lit oiseux qui peut te retenir?
Il est minuit! tout dort; je n'entends plus ta mère :
Tous les feux sont éteints; qu'attends-tu pour venir?
Sous tes doigts ma porte docile
Est prête à s'ouvrir mollement;
J'ai pris soin d'affranchir ce loquet difficile
Que ton amour déteste et qui fait mon tourment.
Est-ce ainsi qu'on tient sa promesse?
Est-ce ainsi qu'on abuse un malheureux amant?
Perfide, hélas! en ce moment,
Tranquille au sein de la mollesse,
Tu dors peut-être impunément.
Et moi, je veille; et moi, je sèche dans l'attente.
Inquiet, agité, consumé de désirs,
Je me roule aux deux bords de ma couche brûlante,
Et poursuis tristement l'image des plaisirs.
Quelquefois ma tendresse active
S'imagine te voir au milieu de la nuit,
Suspendant sur l'orteil une jambe craintive,
Tes deux mains en avant, chercher le mur qui fuit.
J'écoute, alors, j'écoute; et si le moindre bruit
Frappe mon oreille attentive,
Je crois, sous tes pieds délicats,
Entendre à mon côté le parquet qui résonne.
Soudain mon cœur palpite, et tout mon corps frissonne.
Crédule, je m'élance, en étendant les bras;
Je te cherche dans l'ombre et te nomme tout bas.
Vaines illusions! déjà la nuit s'avance,
Et l'astre du matin blanchit l'azur des cieux,
C'en est fait, le jour croît, je n'ai plus d'espérance.
Les esclaves en foule ont inondé ces lieux.
Et tu ne crains pas ma vengeance?
Que diras-tu pour ta défense,
Demain en t'offrant à mes yeux?
Est-ce ainsi (réponds-moi), beauté vaine et frivole,
Qu'on outrage l'Amour, qu'on insulte à Cypris?
De ce temps, hélas! qui s'envole,
Un jour tu connaîtras le prix.

Lorsque le printemps passe et qu'on n'est plus jolie,
Que de regrets cuisans, de repentirs amers!
Combien tu pleureras ton orgueil, ta folie!
Que tu voudras, ô Catilie!
Racheter chèrement cette nuit que tu perds!

ÉLÉGIE VIII.

A CATILIE.

Me voici dans le froid séjour
De l'artifice et de la haine,
Occupé de mon seul amour,
Et sur le papier, nuit et jour,
Tristement déposant ma peine.
Depuis nos funestes adieux
J'ai vu quarante jours éclore :
Combien s'écouleront encore
Avant qu'on te rende à mes yeux!
Tu me demandes à toute heure
Ce que fait ton fidèle amant?
Tu le devines aisément :
Il soupire, il gémit, il pleure,
Il te rappelle incessamment.
Unique objet de mon hommage,
De mon encens et de mes vœux,
Cent fois j'adore ton image,
Cent fois je baise tes cheveux :
Et dans ce palais fastueux,
Tandis que la foule importune
Fatigue l'aveugle fortune
De mille cris ambitieux,
Moi, sans désir et sans envie,
Libre de soins, content des cieux,
Et presque étranger dans ces lieux,
Hélas! je ne demande aux dieux,
Que d'être aimé de Catilie.
Mais toi, comptes-tu les momens
Que je traîne dans les alarmes?
As-tu ressenti mes tourmens?
Et loin de moi, tes yeux charmans
Ont-ils répandu quelques larmes?
L'air triste, et les regards baissés,
Vas-tu, rêveuse et solitaire,
Sous ces tilleuls entrelacés,
Dont l'ombre invite au doux mystère,
Ou dans ce bois dépositaire
De nos plaisirs trop tôt passés,
Loin d'une mère vigilante,
Relire encore mes écrits,
Et sur la poussière inconstante
Tracer le nom que tu chéris?
Oh! de mon pénible esclavage
Quand pourrai-je à la fin sortir?
Quand verrai-je le doux rivage,
Où dans la fleur du plus bel âge
J'ai reçu ton premier soupir?
Qu'il est cruel dans sa folie
L'amant de faveur enivré,
Qui, libre de passer sa vie
Aux pieds d'un objet adoré,
Trop épris de l'éclat frivole
Des biens, des honneurs et des rangs,
Court, sous des lambris transparens
Où resplendit l'or du Pactole,
Du vulgaire encenser l'idole
Et ramper à la cour des grands!

ÉLÉGIE IX.

A L'AMOUR.

Si j'ai su quelquefois dans mes vers séducteurs
Instruire à tes larcins la timide ignorance;
Si j'ai chanté la crainte et la douce espérance,
Tes combats, tes plaisirs et tes soins enchanteurs;
Si dans tes jours sacrés, aux autels de ta mère
J'ai porté, jeune encor, mon encens et mes vœux,
Et couronné tes beaux cheveux
De la guirlande qui t'est chère,
Amour, saisis ton arc à tes pieds détendu,
Descends du mont Érix, abandonne Cythère,
Viens, vole, je t'attends; va dire à ma bergère
Que ce jour doit me rendre à son cœur éperdu!
Tu pares même une infidèle
Aux yeux d'un amant irrité :
Amour, donne à ses traits une grâce nouvelle,
A tous ses mouvemens un air de volupté :
De ton haleine pure, ou du vent de ton aile,
Rafraîchis cet éclat dont brille sa beauté.
D'un regard languissant, d'un séduisant caprice,
D'un refus enchanteur montre-lui le pouvoir :
Dis ce qu'on peut donner, ce qu'il faut qu'on ravisse,
Ce que tu veux qu'on cache, ou qu'on laisse entrevoir.
D'une aimable rougeur que son front s'embellisse,
Et que je croie encor surmonter son devoir!
Vois-tu la vigne tortueuse
Embrasser les ormeaux et ramper autour d'eux?
Que plus tendre, ce soir, ou plus voluptueuse,
Catilie, à l'instant qui nous joindra tous deux,
M'enlace de ses bras, m'entoure de leurs nœuds,

Et que sa dent légère, en redoublant mes feux,
Imprime sur ma bouche une marque amoureuse.

ÉLÉGIE X.

A EUCHARIS.

Est-ce bien vous qui m'écrivez,
Vous, qui seule avez fait ma peine,
Et dont mes tristes yeux, de larmes abreuvés,
N'ont pu long-temps fléchir ni désarmer la haine?
Dieux! quels funestes souvenirs
Ces traits jadis si chers réveillent dans mon âme!
O douce illusion de ma première flamme!
O tendre emportement de mes premiers plaisirs!
Et quelle est donc votre espérance?
Vous semblez revenir à moi;
Après quatre ans entiers d'erreurs et d'inconstance,
Vous, qui m'avez trahi, vous réclamez ma foi!
Il n'est plus temps : une autre a ma tendresse,
Et m'a fait oublier votre injuste rigueur.
Aussi belle que vous, incapable d'adresse,
Son modeste maintien, son air plein de douceur,
Son cœur simple et naïf, sa docile jeunesse,
Tout promet à mes feux un retour moins trompeur.
C'en est fait, Eucharis, je ne peux plus vous suivre :
L'amour ne renaît point ; il est mort entre nous.
Mais le nœud qui nous reste est encor assez doux;
A l'amour qui n'est plus l'amitié doit survivre.
L'amitié vous rendra toujours
Présente et chère à ma mémoire;
Et quand de ces instans si courts,
Remplis par mon bonheur, mais perdus pour ma gloire,
La mort viendra trancher le cours;
Quand mes plus chers amis, environnant ma couche,
Pour me cacher leurs pleurs détourneront leurs yeux,
Et retenant mon âme errante sur ma bouche,
Recevront mes derniers adieux,
Alors peut-être, alors, la tendre Catilie,
En proie au plus cruel chagrin,
Ses longs cheveux épars, d'un froid mortel saisie,
Pour la dernière fois permettra, sans envie,
Que votre main tremblante, aidant sa faible main,
Soutienne sur son cœur ma tête appesantie.
Mes yeux, prêts à la perdre, hélas! et sans retour,
Chercheront pour la voir un reste de lumière;
Et sa main que j'aimais, au doux éclat du jour,
Sa main seule, Eucharis, fermera ma paupière.
Vous fûtes ma première amour,
Mais elle sera la dernière.

ÉLÉGIE XI.

A M. LE VICOMTE DE BOURBON-BUSSET.

Tandis qu'au séjour du tonnerre
Dressant ton vol audacieux,
Loin des limites de la terre
Tu chantes la paix et la guerre,
Assis à la table des dieux;
Moi, dans les bosquets d'Amathonte,
Malgré moi ramené toujours,
Hélas! à célébrer ma honte
Je perds les plus beaux de mes jours!
Souvent j'ai dit à ma maîtresse :
« C'est trop languir dans la paresse.
» J'en rougis... Tiens, séparons-nous;
» Va-t'en. » Soudain l'enchanteresse
Vient se placer sur mes genoux,
Des deux mains à mon cou s'enlace
Et me donne, en versant des pleurs,
Mille baisers pleins de douceurs,
De ma constance déjà lasse,
Trop sûrs, trop aimables vainqueurs.
Je cède; et reprenant ma lyre,
Qu'elle court me chercher soudain,
Je chante son regard divin,
Son doux parler, son doux sourire,
Les jeux, les amours et le vin.

ÉLÉGIE XII

SUR LE MARIAGE DE CATILIE.

O jour affreux! ô fatal hyménée!
Pleurez, Vénus; pleurez, tendres Amours
Celle que j'aime, à l'autel entraînée,
Court en tremblant, victime couronnée,
Sous d'autres lois s'enchaîner pour toujours.
C'en est donc fait, ma chère Catilie;
Quand j'ai ton cœur, un autre aura ta foi!
Ce nouveau nœud rompt le nœud qui nous lie;
C'en est donc fait; et tu n'es plus à moi!
Pour ton ami désormais étrangère,
Tes yeux si doux de rigueur vont s'armer;
En te parlant, du nom de ma bergère
Je ne dois plus tendrement te nommer.
Il faut cesser de te voir à toute heure,
De te chercher, de te suivre en tous lieux :
Et séparés par cent murs odieux,

Jamais, hélas! dans la même demeure
Le doux sommeil ne fermera nos yeux.
Qu'est devenu ce temps, cet heureux âge
Où les mortels n'ayant reçu des cieux
Qu'un champ fertile, un corps laborieux,
Des fruits, des fleurs, et des bois en partage,
Près d'une eau pure, exempts de tristes soins,
A peu de frais contentaient leurs besoins,
Et deux à deux, sous des toits de feuillage,
Goûtaient en paix de fortunés loisirs,
Pauvres d'argent et riches de plaisirs?
Dans ces beaux jours, hélas! dignes d'envie,
Ta voix d'un père eût fléchi les rigueurs;
Amant comblé des plus douces faveurs,
A tes genoux j'aurais passé ma vie,
Et la mort seule eût désuni nos cœurs.
L'or aujourd'hui règne en dieu sur la terre;
Il faut un char, de superbes atours;
L'or au plaisir a déclaré la guerre,
Et foule aux pieds les plus tendres amours.
L'or t'a livrée à l'objet de ta haine;
D'un riche époux tu vas suivre les lois:
Et moi, réduit, pour distraire ma peine,
A la chanter d'une mourante voix,
Je traîne, hélas! ma fortune incertaine
Aux champs de Mars et dans la cour des rois.
Oublions-nous quand le ciel nous sépare!
Le ciel lui-même a reçu tes sermens:
Il punirait... Pardonne, je m'égare:
Non, non, crois-moi, le ciel n'est point barbare;
Il permet tout aux malheureux amans.
Il a voulu que l'amante éplorée
Qu'un sort impie ou qu'une injuste loi
Force à donner sa main désespérée,
Et qu'à l'autel on traîne malgré soi,
Pût oublier impunément la foi
Que sa faiblesse ou la crainte a jurée.
C'est moi, c'est moi, qui d'un soin enchanteur,
Dès ton aurore, ai su remplir ton âme:
Je suis l'objet de ta première flamme,
Dans l'art d'aimer ton premier précepteur.
Ton cœur sensible est mon heureux ouvrage;
Tu m'appartiens, c'est moi seul qu'on outrage;
Et ton époux est un usurpateur.
Quoi! je verrai son insolente ivresse!
Quoi! j'ornerai son triomphe odieux!
Ah! s'il est vrai que ta vive tendresse
Me redemande aux pieds même des dieux;
Si mon amour à ce point t'intéresse,
S'il t'est plus cher que la clarté des cieux,
Ne souffre point, ô ma belle maîtresse,
Que devant moi le barbare te presse
Contre son cœur, et t'embrasse à mes yeux!
Je me connais: à mes yeux s'il t'embrasse,
S'il cueille un prix qui n'est dû qu'à ma foi,
Je me déclare; entre sa bouche et toi
J'étends la main, je préviens ma disgrâce,
Et je lui dis: Ces baisers sont à moi.
La nuit, hélas! de ses plaisirs coupables
Viendra trop tôt annoncer le moment:
Que les faveurs, les caresses aimables,
Le jour entier, soient du moins pour l'amant!
Regarde-moi; que ces yeux que j'adore
Sur moi fixés expriment tes douleurs;
En se baissant qu'ils me cherchent encore,
Et quelquefois se remplissent de pleurs!
Si tu me joins au milieu de la danse,
Sois prompte alors à me serrer la main;
Si tu me fuis, sans rompre la cadence,
Dis-moi tout bas: « Nous nous verrons demain. »
Mais, ô douleur! ô contrainte funeste!
Quand sous un dais de guirlandes paré,
Nouvelle épouse, au banquet préparé,
Tu marcheras d'un air triste et modeste,
De tes côtés exilé sans pitié,
Je me croirai par ton cœur oublié.
Pour consoler ma jalouse tendresse,
Donne à ton front un secret démenti:
Et que mon pied deux fois avec adresse
Soit par ton pied doucement averti.
Ah! près de toi, malgré la loi sévère,
Je me tiendrai du moins pour te servir:
Des plus doux vins je remplirai ton verre;
C'est un bonheur qu'on ne peut me ravir.
Seul, après toi, que ton ami l'obtienne!
Dans ce cristal m'enivrant de plaisir,
Ma bouche avide aura soin de choisir
Les bords heureux qu'aura pressés la tienne.
Infortuné! que sert de te dicter
Des soins, hélas! tout à l'heure inutiles!
Avant minuit il faudra nous quitter,
Et regagner nos demeures tranquilles.
Avant minuit, un odieux époux
Au lit fatal entraînera tes charmes:
Moi, jusqu'au seuil où veille un dieu jaloux,
Je te suivrai les yeux baignés de larmes;
Et j'entendrai, pour dernières alarmes,
Sur toi soudain se fermer les verroux.
Alors, alors tu deviendras sa proie;
Il ravira cent baisers amoureux.
Que dis-je? hélas! dans ces momens affreux,
Des baisers seuls combleront-ils sa joie?
Combats du moins dans ce pressant danger;
Pleure, gémis, et détourne la bouche:
N'accorde rien, fuis au bord de ta couche,
Et vends-lui cher un bonheur mensonger.

Ah! si le ciel, ce ciel qui m'abandonne,
Entend mes vœux, il ne souffrira pas
Que l'inhumain, profanant tant d'appas,
Ait du plaisir... ou du moins qu'il t'en donne.
Mais, quel que soit pour mon cœur éperdu
L'indigne arrêt du destin qui m'opprime,
Songe demain à me nier ton crime,
Et soutiens-moi que je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE XIII.

A CATILIE.

Dans la contrainte et les alarmes
Je vois s'envoler nos beaux jours :
La douleur a flétri vos charmes,
Et mes yeux à verser des larmes
Semblent condamnés pour toujours.
O la plus belle des maîtresses!
Mon bonheur s'est évanoui :
Je perds vos touchantes caresses,
Hélas! et de ces biens, dont j'ai trop peu joui,
Il ne me reste que ma flamme,
Vos lettres, mes regrets, mes désirs superflus,
Et la triste douceur de nourrir dans son âme
L'éternel souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Tout brûle autour de moi, tout aime,
Tout s'enivre de voluptés :
Deux à deux, vers le bien suprême
Je vois tous les cœurs emportés.
Sans crainte à la ville, au village,
On forme des liens charmans;
Et l'univers n'est qu'un bocage
Peuplé de fortunés amans.
L'amour, d'une douce folie,
Prend soin de remplir leurs momens :
Nous seuls, ma chère Catilie,
Nous seuls éprouvons ses tourmens.
Sans témoins, une loi sévère
Me défend de vous approcher;
A l'œil d'un époux ou d'un père,
Toujours soigneux de me cacher,
Depuis une semaine entière,
Je n'ai pu seulement toucher
La main et si douce et si chère,
Où, sans exciter leur colère,
Du mortel le moins téméraire
La bouche a droit de s'attacher.
A table, aux jeux, on nous sépare;
Nos argus veillent en tous lieux,
Et recherchent d'un œil avare
Les pleurs qui roulent dans vos yeux;
Ils se font un plaisir barbare
De troubler jusqu'à nos adieux.
Mais ne craignez point, ô mon âme!
Que leur inflexible rigueur
Éteigne ou lasse mon ardeur!
Mes chagrins même et leur fureur
Vous rendent plus chère à ma flamme.
Ah! si, malgré leur soin jaloux,
Mon cœur se fait entendre au vôtre,
Mon sort est encore assez doux.
J'aime mieux souffrir avec vous,
Que d'être heureux avec une autre.

ÉLÉGIE XIV.

A LA MÊME.

Du fracas de la ville et des jeux du théâtre,
Lorsqu'aux champs tout mûrit, c'est assez t'occuper :
Aux vœux d'une foule idolâtre,
Ta corbeille à la main, il est temps d'échapper.
Déjà secouant sa crinière,
Le lion enflammé s'élance dans les cieux,
Et le soleil rapide au haut de sa carrière,
Nageant dans des flots de lumière,
Retourne à l'équateur d'un pas victorieux :
Déjà le cou penché, sans force et sans courage,
Et le pasteur et les troupeaux
Des bois silencieux cherchent le doux ombrage,
Et le zéphyr plus rare, et la fraîcheur des eaux.
Viens, conduis sous mes toits rustiques
Ces demi-dieux enfans qui ne te quittent plus :
Je n'ai point à t'offrir de superbes portiques,
Ni des marbres vivans, ni ces lacs magnifiques
Qui creusent les jardins des nouveaux Lucullus.
Mais, ô touchant objet de ma dernière flamme,
(Car nulle autre après toi ne charmera mes yeux),
Je te promets des jours aussi purs que ton âme,
Et des bois à midi sombres, délicieux.
Je te promets, le soir, des grottes solitaires,
Un bain rafraîchissant dans des eaux salutaires,
Les fruits que tu chéris, un vin pur et vermeil,
Des essaims bourdonnans dans le creux des vieux chênes
Et le concert flatteur de vingt sources prochaines,
Dont le murmure invite aux douceurs du sommeil.
Là, cachés prudemment dans mon enclos fertile,
Nous passerons en paix la saison des chaleurs;
Là, mollement couchés sous un tremble mobile,
J'ornerai tes cheveux de guirlandes de fleurs :
Et de ce prix divin dont ta bouche est avare,

'ayant mes tendres soins, le cou penché sur moi,
ans craindre désormais que la nuit nous sépare,
Tu chanteras sur ta guitare
Nos plaisirs, et les vers que j'aurai faits pour toi.

ÉLÉGIE XV.

LA MÉRIDIENNE.

A la même.

Dieux! que l'air est calme et pesant!
Dieux! qu'il fait chaud! Sur quels rivages,
Sous quels favorables ombrages
Veux-tu reposer à présent?
Le ciel se couvre de nuages;
Neptune agite son trident:
J'ai vu briller à l'occident
L'éclair précurseur des orages.
Viens, ce temps est fait pour l'amour;
Viens, ô ma tendre et douce amie,
Au fond de mon humble séjour,
Sur la natte fraîche et polie,
Du soir attendre le retour.
Fermons sur nous, à double tour,
La porte du verrou munie,
Et qu'une épaisse jalousie
Nous dérobe aux clartés du jour.
Eh! quoi, ta pudeur alarmée
M'oppose encore un vêtement!
As-tu peur, ô ma bien-aimée!
D'être trop près de ton amant?
Lorsqu'il te presse, qu'il t'embrasse,
Peux-tu rougir de son bonheur?
Ote ce lin qui m'embarrasse,
Ou des deux mains, sûr de ma grâce,
Je le déchire avec fureur.
De ton beau corps que j'idolâtre,
Mes yeux parcourront tous les traits,
Des tes trésors les plus secrets
Mes baisers rougiront l'albâtre.
Couvre-toi de fleurs, si tu veux;
Que ce soit ta seule imposture.
Laisse une fois à l'aventure
Flotter tes superbes cheveux;
Et de cette conque azurée,
Cuite dans Sèvres, et décorée
Avec un soin industrieux,
Parmi cent parfums précieux
Tirons ce nard délicieux
Dont l'odeur seule fait qu'on aime,
Qui prête un charme a Vénus même,
Et l'annonce au banquet des dieux.

ÉLÉGIE XVI.

AUX MANES D'EUCHARIS.

Depuis que tu n'es plus, depuis que je te pleure
Le soleil a fini, recommencé son tour:
Je puis enfin vers ta demeure
Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.
O toi, jadis l'objet du plus ardent amour,
Toi, que j'aimais encor d'une amitié si tendre,
Eucharis, si tu peux m'entendre,
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour,
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre.
Lorsque du sort, si jeune, éprouvant la rigueur,
Tu périssais, hélas! d'un mal lent et funeste,
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,
Je voyais de mes jours s'évanouir le reste.
Tu mourus: à ce coup, j'en atteste les dieux,
Je demandai la mort: j'étais prêt à te suivre;
A mes plus chers amis j'avais fait mes adieux.
Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,
Me serra sur son cœur, et je promis de vivre.
Trop heureux sous sa douce loi,
Elle-même aujourd'hui permet que je t'écrive:
Tout ce qui te connut te regrette avec moi,
Et cherche à consoler ton ombre fugitive.
Déjà les yeux mouillés de pleurs,
Et brisant son beau luth qui résonnait encore,
Le doux chantre d'Éléonore
Sur tes restes chéris a répandu les fleurs;
Il t'élève un tombeau; c'est assez pour ta gloire
Moi, plus timide, tout auprès
Je choisis un jeune cyprès,
Et là je grave notre histoire.
A ce mot, Eucharis, ne va point t'alarmer.
Loin de moi tous ces noms dont un amant accable
L'objet qu'il cesse de charmer!
Le temps a dû me désarmer,
Et ton cœur n'est point si coupable.
Pour un autre que moi s'il a pu s'enflammer;
Sans doute il était plus aimable:
Hélas! savait-il mieux aimer?
N'importe: dors en paix, ombre toujours chérie;
D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur:
Ma haine s'est évanouie.
Tu fis, sept ans entiers, le bonheur de ma vie;
C'est le seul souvenir qui reste dans mon cœur.

ÉLÉGIE XVII.

LA VENDANGE.

A Catilie.

Quels cris dans les airs retentissent !
Quels chants sur ces côteaux d'un ciel ardent brûlés!
Déjà, le thyrse en main, s'unissent
Les Faunes aux Sylvains mêlés :
Les fougueux Égypans bondissent,
Et sous leurs pas au loin gémissent
La terre et les bois ébranlés.
Le front chargé des fruits d'une heureuse vendange,
La bouche teinte encor des raisins qu'il a bus,
Et penché sur son char, le dieu vainqueur du Gange
Du plus riche des mois nous verse les tributs.
Je naquis dans ce mois : voici le jour que j'aime;
Daigne encor l'embellir, doux objet de mes vœux;
De pampres et de fleurs viens orner mes cheveux;
De pampres et de fleurs je t'ornerai moi-même.
Que l'acier brille dans tes mains,
Qu'à ton bras pende une corbeille;
Et, comme on voit la diligente abeille
De leurs plus doux parfums dépouiller les jardins,
En te jouant détache ces raisins.
De sillons en sillons cours, poursuis ton ouvrage;
Anime d'un souris ces pasteurs empressés,
Qui, dans la vigne dispersés,
A peine de leurs fronts surmontent son feuillage.
On chante : dans l'osier tombent de toutes parts
Ces raisins abondans qu'un sombre azur colore,
Ceux dont l'émail pâlit, mais que le soleil dore,
Et bientôt avec pompe, étalés sur des chars,
D'un peuple avide, au loin, ils frappent les regards,
Encor tout rayonnans des larmes de l'Aurore.
O soins délicieux, ô fortunés travaux,
Dont les fatigues même enchantent la paresse!
Cependant du sein des hameaux
Il s'élève un long cri : la troupe, avec vitesse,
De leurs derniers présens dégarnit les rameaux;
Le vieillard en triomphe apporte sa richesse,
Tandis qu'un doux muscat retardant la jeunesse,
Pour un seul prix offert anime vingt rivaux.
Succédez à ces soins, repas simple et rustique,
Repas cent fois plus doux que les festins des dieux.
Sur l'herbe, assis en cercle autour d'un vase antique,
Sur ce mets odorant qui parfume les cieux,
Chacun porte à la fois et la main et les yeux.
Le palais chatouillé, d'abord la soif s'allume :
Soudain paraît un broc, qui, tout couvert d'écume,
Et rempli d'un vin doux dans la ferme apprêté,
Par les plus prompts buveurs est long-temps disputé.
Il circule : avec lui circulent la gaîté,
Les bons mots et l'erreur, l'audace et la folie.
Lucas cueille un baiser sur le sein d'Égérie,
Qui toujours s'en offense et s'apaise toujours;
Mais sa rougeur lui reste et la rend plus jolie.
Ce baiser, ces combats, ma chère Catilie,
Le tumulte, les ris, les folâtres discours
D'un convive animé qui doucement s'oublie,
Tout protége, encourage, ou nous peint nos amours:
Tout prête à mon bonheur un charme qui l'augmente.
Heureux qui, dans ce jour, conduisant mon amante,
Le plaisir dans les yeux, de cercle en cercle errant,
Lui porte un doux tribut dans l'argile fumante,
Et d'un mets effleuré par sa lèvre charmante,
Savoure, avec lenteur, le baume restaurant!
Mais déjà l'ombre croît; la feuille qui murmure
Annonce un vent plus frais, humide enfant du soir:
Réservant pour tes jeux la grappe la plus mûre,
Tout son peuple à l'envi te demande au pressoir.
Cède à ses cris joyeux et remplis son espoir.
Rends un moment à la nature
Ces pieds si délicats que blesse leur chaussure;
Monte. Tout est tranquille et tout va s'émouvoir.
Le signal est donné : tous les yeux étincellent;
Tous les pieds vont pressant, tous les grains sont ouverts
De riches flots de pourpre au même instant ruissellent,
Et l'ambre le plus pur s'exhale dans les airs.
Chantons, célébrons l'automne;
Enfans, répétez mes vers.
J'entends déjà dans la tonne
Le doux nectar qui bouillonne,
Et qui veut rompre ses fers.
Enseveli sous la table,
Et réservé pour le sable,
Ce vin doit porter un jour
Des bons mots à la jeunesse,
Des erreurs à la sagesse,
Des feux même à la vieillesse
Et des désirs à l'amour.

ÉLÉGIE XVIII.

LE DÉPART.

A la même.

Non, jamais peut-être à mes yeux
Tu n'avais paru si charmante:
Jamais de ta grâce piquante

Mon cœur ne fut plus amoureux ;
Et cependant, ô ma maîtresse,
Il faut m'exiler de tes bras !
Malgré l'excès de ma tendresse,
Et le pouvoir de tes appas,
Il faut quitter ce doux rivage,
Ce clair ruisseau, ce frais bocage,
Cent fois témoins de notre ardeur;
Il faut laisser tout mon bonheur
Et n'emporter que son image.
Sous de funestes étendards
Un devoir importun m'appelle :
Soldat poudreux, au champ de Mars
Je cours, animé d'un beau zèle,
Dans l'art des Guesclins, des Bayards,
Et des Bourbons et des Césars,
Rejoindre et suivre mon modèle.
Oui, dans huit jours, sous d'autres cieux,
En proie aux tourmens de l'absence,
Triste et pensif, à tous les dieux
Je demanderai ta présence.
Mais toi, de cent jeunes amans
Hélas ! à toute heure entourée,
De vœux et d'encens enivrée,
Dis-moi, tiendras-tu tes sermens ?
O peine ! ô mortelles alarmes !
O triste et rigoureuse loi !
Périssent la gloire et les armes
Qui font toujours couler des larmes,
Et qui me séparent de toi !

ÉLÉGIE XIX.

LES JARDINS DU PETIT TRIANON.

J'ai vu ce désert enchanté
Dont le goût même a tracé la peinture,
J'ai vu ce jardin si vanté
Où l'art, en l'imitant, surpasse la nature.
O Trianon, puissiez-vous des hivers
Ne ressentir jamais les glaces rigoureuses !
Aimable Trianon, que de transports divers
Vous inspirez aux âmes amoureuses !
J'ai cru voir, en entrant sous vos ombrages verts,
Le séjour des ombres heureuses.
Quel magique pouvoir des sites gracieux
A décoré soudain ces fertiles campagnes ;
Et, dans un cadre étroit, pour le plaisir des yeux,
A creusé des vallons, élevé des montagnes,
Et fait naître un palais de leur front sourcilleux ?
Disparaissez, fabuleuses retraites
D'Alcinoüs et de Sémiramis,
Prodiges nés du cerveau des poètes,
Et dans leurs vers menteurs jusques à nous transmis !
Disparaissez, monumens du génie,
Parcs, jardins immortels, que Le Nôtre a plantés !
De vos dehors pompeux l'exacte symétrie
Étonne vainement mes regards attristés.
J'aime bien mieux ce désordre bizarre,
Et la variété de ces riches tableaux
Que disperse l'Anglais d'une main moins avare.
Du haut du belvéder mon œil au loin s'égare,
Et découvre les bois, la verdure et les flots.
Là, parmi des rochers de structure inégale,
Que Neptune a produits d'un coup de son trident,
Un torrent écumeux tombe et roule en grondant,
Et bientôt lac tranquille au pied des monts s'étale.
Ce lac, ces monts sacrés sont au dieu de Délos.
Voici le froid Hémus et le riant Ménale :
De ce nouveau Tempé le tortueux dédale
Sert d'asile à l'enfant qui règne dans Paphos.
O vous, qui craignez son empire,
Fuyez, fuyez ; l'Amour anime ces beaux lieux
Dans ce vallon délicieux
C'est lui qu'avec l'air on respire.
De ces sentiers étroits la douce obscurité,
Ces trônes de gazon, cet antre solitaire,
Ces bosquets odorans qu'habite le mystère,
Tout parle de l'Amour, tout peint la volupté.
Sous des lilas dont la tige penchée
Du midi même amortit les chaleurs,
Du haut des monts une source cachée
Tombe en cascade, et fuit parmi les fleurs.
J'approche : quels objets ! l'herbe à demi couchée
Des débris d'un bouquet était encore jonchée ;
Et deux chiffres, plus loin, sur le sable enlacés,
Par le souffle des vents n'étaient point effacés.
A cet aspect soudain, au murmure de l'onde,
Qui seul de ces déserts trouble la paix profonde,
Je me sentis tout d'un coup pénétré
D'une douce mélancolie ;
Le souvenir de Catilie
Vint resserrer mon cœur de plaisirs enivré.
Ah ! que ne puis-je, ô ma jeune maîtresse,
Parcourir avec toi ce fortuné séjour,
Et dans ces bois touffus, au gré de ma tendresse
T'égarer doucement sur le soir d'un beau jour !
Dans les bois, dans les airs, sur le bord du rivage,
Les oiseaux, deux à deux, se baisent devant moi :
Seul ici, je languis dans un triste veuvage.
Faut-il sans toi fouler cette mousse sauvage !
Dans ces détours secrets faut-il errer sans toi !
Vois ce ruisseau qui, dans sa pente
Mollement entraîné, murmure à petit bruit,

Se tait, murmure encor, se replie et serpente,
Va, revient, disparaît, plus loin brille et s'enfuit;
Et, se jouant dans la prairie
Parmi le trèfle et les roseaux,
Sépare à chaque instant ces bouquets d'arbrisseaux
Qu'un pont officieux à chaque instant marie.
Quel art a rassemblé tous ces hôtes divers,
Nourrissons transplantés des bouts de l'univers,
La persicaire rembrunie
En grappes suspendant ses fleurs;
Le tulipier de Virginie
Étalant dans les airs les plus riches couleurs;
Le catappas de l'Inde, orgueilleux de son ombre,
L'érable précieux et le mélèse sombre,
Qui nourrit les tendres douleurs?
De cent buissons fleuris chaque route bordée
Conduit obliquement à des bosquets nouveaux.
L'écorce où pend la cire, et l'arbre de Judée,
Le cèdre même y croît au milieu des ormeaux;
Le cytise fragile y boit une onde pure,
Et le chêne étranger, sur des lits de verdure,
Ploie en dais arrondi ses flexibles rameaux.
O champs aimés de Flore, ô douce promenade,
Que vous flattez mon cœur, mon esprit et mes yeux!
O champs aimés de Flore, ô douce promenade,
Oui, vous êtes l'asile et l'ouvrage des dieux!
Mais à travers ces bois religieux,
Quelle élégante colonnade
En marbre blanchissant s'élève dans les cieux?
C'est le temple d'Amour, c'est l'enceinte sacrée
Que réserve à son fils la reine de ces lieux.
Deux saules chevelus en défendent l'entrée
A tout mortel audacieux.
De l'enfant sur l'autel respire la statue.
C'est lui-même; on le voit, foulant un bouclier,
Et le casque d'Alcide et sa lance rompue,
Courber en arc poli sa noueuse massue,
Et d'un souris malin déjà nous défier.
A l'approche du sanctuaire,
Saisi d'un tremblement heureux,
Trois fois du marbre saint j'ai baisé la poussière
Et fait fumer trois fois un encens précieux:
Puis, couronnant ses beaux cheveux
D'un feston de myrte et de lierre,
Aux pieds du dieu charmant j'ai déposé mes vœux,
Et fait tout bas cette prière:
« Amour, Amour, éternise mes feux,
» Conserve-moi le cœur de Catilie;
» Fais qu'elle soit toujours belle à mes yeux,
» Et que je meure avant que je l'oublie! »

ÉLÉGIE XX.

ADIEUX A UNE TERRE QU'ON ÉTAIT SUR LE POINT DE VENDRE.

L'aimable et doux printemps ouvré aujourd'hui les cieux.
O mes champs, avec vous je veux encor renaître!
Champs toujours plus aimés, jardins délicieux,
Vénérables ormeaux qu'ont plantés mes aïeux,
Pour la dernière fois recevez votre maître.
Prodiguez-moi vos fruits, vos parfums et vos fleurs:
Cachez-moi tout entier dans votre enceinte sombre;
O bois hospitaliers, mes rêveuses douleurs
N'ont pas long-temps, hélas! à jouir de votre ombre.
Témoins de mes plaisirs dans des temps plus heureux,
Vous passerez bientôt en des mains étrangères:
Beaux lieux, il faut vous perdre; un destin rigoureux
Me condamne à céder des retraites si chères.
Que sert d'avoir vingt fois, dans mes travaux constans,
Le fer en main, conduit une vigne indocile,
Retourné mes guérets, et d'un rameau fertile
Enrichi ces pommiers, la gloire du printemps?
Un autre, en se jouant, de leur branche pendante
Détachera ces fruits qu'attendaient mes paniers,
De ces riches moissons remplira ses greniers,
Et rougira ses pieds d'une grappe abondante.
Je ne vous verrai plus, ô rivages fleuris,
Je ne vous verrai plus, mes pénates chéris,
Source pure, antre frais, lieux pour moi pleins de charmes,
Vous qui me consoliez du fracas de Paris,
Du service des cours, du tumulte des armes!
Oui, dès demain, peut-être avant la fin du jour,
Il le faudra quitter ce fortuné séjour,
En retournant vers vous des yeux mouillés de larmes.
D'un pied profane et dur un ingrat successeur
Foulera ces gazons, lits chers à ma tendresse;
Et, mutilant l'écorce où croissait mon ardeur,
Effacera ces noms qu'un soir, ô ma maîtresse,
Les sens encor troublés de plaisir et d'ivresse,
Tu m'aidas à graver de ta tremblante main.
Qui sait même, qui sait si le fer inhumain,
Retentissant au loin dans la forêt profonde,
N'abattra point ces pins, ces ormes vieillissans,
Ces chênes, dont nos pieds outragent les présens,
Immortels bienfaiteurs de l'enfance du monde?
Crédule, j'espérais sous leur abri sacré
Qu'un jour, las des erreurs dont je fus enivré,
Tout entier à l'objet dont mon âme est ravie,
Tranquille, à ses genoux j'achèverais ma vie,
Riche de ses attraits, fier de ses seuls regards,
Tantôt comblé des soins de ma main caressante,

Tantôt prêtant l'oreille à sa voix séduisante,
Et cultivant l'amour, la nature et les arts.
La fortune a détruit ma plus chère espérance.
A mes dieux protecteurs il me faut recourir :
Je n'ai plus, désormais étranger dans la France,
De retraite où chanter ni d'asile où mourir.
O tristesse ! ô regrets ! ô jours de mon enfance !
Hélas ! un sort plus doux m'était alors promis.
Né dans ces beaux climats et sous les cieux amis,
Qu'au sein des mers de l'Inde embrasse le tropique,
Élevé dans l'orgueil du luxe asiatique,
La pourpre, le satin, ces cotons précieux
Que lave aux bords du Gange un peuple industrieux,
Cet émail si brillant que la Chine colore,
Ces tapis dont la Perse est plus jalouse encore,
Sous mes pieds étendus, insultés dans mes jeux,
De leur richesse à peine avaient frappé mes yeux.
Je croissais, jeune roi de ces rives fécondes;
Le roseau savoureux, fragile amant des ondes,
Le manguier parfumé, le dattier nourrissant,
L'arbre heureux où mûrit le café rougissant,
Des cocotiers enfin la race antique et fière,
Montrant au-dessus d'eux sa tête tout entière,
Comme autant de sujets attentifs à mes goûts,
Me portaient à l'envi les tributs les plus doux.
Pour moi d'épais troupeaux blanchissaient les campagnes;
Mille chevreaux erraient suspendus aux montagnes,
Et l'Océan, au loin se perdant sous les cieux,
Semblait offrir encor, pour amuser mes yeux,
Dans leurs cours différens cent barques passagères
Qu'emportaient ou la rame ou les voiles légères.
Que fallait-il de plus ? Dociles à ma voix,
Cent esclaves choisis entouraient ma jeunesse;
Et mon père, éprouvé par trente ans de sagesse,
Au Créole orgueilleux dictant de justes lois,
Chargé de maintenir l'autorité des rois,
Semblait dans ces beaux lieux égaler leur richesse.
Tout s'est évanoui. Trésors, gloire, splendeur,
Tout a fui, tel qu'un songe à l'aspect de l'aurore,
Ou qu'un brouillard léger qui dans l'air s'évapore.
A cet éclat d'un jour succède un long malheur.
Mais les dieux attendris, pour charmer ma douleur,
Ont daigné me laisser le cœur de Catilie.
Ah ! je sens à ce nom qu'il existe un bonheur.
Ce nom seul de ma peine adoucit la rigueur;
Il répare mes maux, il m'attache à la vie :
Je suis aimé ! Mon sort est trop digne d'envie,
Et la paix doit rentrer dans mon cœur éperdu.
Cessez, tristes regrets; cessez, plainte importune;
Revivez, luth heureux trop long-temps suspendu.
J'ai vu périr mes biens, mes honneurs, ma fortune;
Mais son amour me reste, et je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE XXI.

—

Mes pleurs ne coulaient plus; mes yeux
Étaient enfin las d'en répandre :
Je n'ai fait que nommer les dieux,
Et soudain je les vis des cieux,
Sans cortége, à ma voix descendre.
« C'est trop, ont-ils dit, l'éprouver.
» Eh ! qui du sort injuste a plus senti l'outrage ?
» Empressons-nous de relever
» Ce roseau courbé par l'orage.
» Pour prix de ses tendres chansons,
» Rendons-lui ses grottes chéries,
» Son lac, ses riantes prairies,
» Ses bois, ses vignes, ses moissons.
» Ah ! qu'il aime, qu'il aime encore,
» Puisque ce sentiment est l'âme de ses jours :
» Et qu'il chante encor ses amours
» Aux lieux qui les virent éclore ! »

ÉLÉGIE XXII.

ÉLOGE DE LA CAMPAGNE.

A Catilie.

—

Laissons, ô mon aimable amie,
L'habitant des cités, en proie à ses désirs,
S'agiter tristement et tourmenter sa vie,
Pour se faire à grands frais d'insipides plaisirs.
Les champs du vrai bonheur sont le riant asile :
L'œil y voit sans regret naître et mourir le jour;
Leur silence convient à la vertu tranquille,
Au noble esprit qui pense, et surtout à l'amour.
Dis-moi, quand sous l'épais ombrage
Tous deux assis, mon bras autour de toi passé,
Nous entendons du ciel soudain fondre un nuage,
Et la pluie, à grand bruit, inonder le feuillage
Qui garantit ton front vainement menacé;
Quand, sous un antre frais que tapisse le lierre,
D'un soleil accablant évitant la chaleur,
Faible, les yeux remplis d'une tendre langueur,
Sans vouloir sommeiller tu fermes ta paupière,
Et viens nonchalamment reposer sur mon cœur,
Conçois-tu des momens plus heureux pour ma flamme
Et de plus douces voluptés ?
Regretterons-nous, ô mon âme,
Le fracas, l'air impur et l'ennui des cités ?
Soit qu'errant le matin dans ce verger fertile

Dont les arbres touffus embarrassent tes pas,
J'élève sur ta tête une branche indocile,
Ou qu'en la ramenant, à tes doigts délicats
J'offre, esclave attentif, un prix doux et facile;
Soit que, le jour tombant, à nos travaux chéris
La cornemuse nous appelle;
Que dispersant les grains que ta robe recèle,
Ta voix se fasse entendre aux oiseaux de Cypris;
Ou que sur l'herbe enfin, plus touchante et plus belle,
Rangeant autour de toi tes sujets favoris,
Un lait pur à grands flots entre tes doigts ruisselle,
Heureux qui peut dormir à l'ombre des forêts,
Et sentir près de soi l'objet de sa tendresse!
Heureux qui, vers midi, par des détours secrets,
Peut sur le bord des eaux égarer sa maîtresse!
Si le ruisseau roulant sur un lit de gravier,
Présente à son amour, au milieu du bocage,
Un endroit où le frêne et le souple alizier
Se plaisent à mêler leur fraternel ombrage,
Quels vœux peut-il encor former?
Qu'il regarde : il est seul au monde.
Tout l'invite à jouir, tout le presse d'aimer;
Le silence des bois, le murmure de l'onde,
La fraîcheur des gazons qui couronnent ces bords;
Et le seul rossignol, témoin de ses transports,
Par ses chants redoublés lui-même les seconde.
O dieux! ah! donnez-moi souvent un tel bonheur,
Et portez, j'y consens, des trésors à l'avare,
A l'esclave des cours une longue faveur,
Aux cœurs ambitieux le sceptre ou la tiare!
Mais quels éclats joyeux! quel tumulte au hameau!
J'entends déjà crier le violon champêtre :
Le vin coule : on se mêle, on danse sous l'ormeau;
Les travaux ont cessé; tous les jeux vont renaître.
Vois-tu, dans ces prés verts que la faux a tondus,
En pyramides jaunissantes,
S'élever jusqu'aux cieux ces herbes odorantes,
Et ces foins au soleil par trois fois étendus?
Vois-tu, sous la richesse à leur zèle promise,
Mes taureaux, contens de plier,
Vers la grange apporter, d'une tête soumise,
Ces dons qu'un bras soigneux en faisceaux doit lier?
Tout le char disparaît sous la moisson traînante,
Et, suivant à pas lents des sentiers mal tracés,
Laisse, dans sa marche tremblante,
De sa dépouille au loin des arbres hérissés.
Viens, descendons dans la prairie;
Ces meulons orgueilleux sont dressés pour l'amour.
L'ombre croît; hâtons-nous : donnons à la folie,
Aux plaisirs innocens ce reste d'un beau jour.
Qu'il est doux de gravir ces montagnes mobiles,
De forcer dans nos jeux leurs flancs à s'écrouler,
Et vainqueurs, arrivant aux sommets difficiles,
Sur la verdure au loin de se laisser rouler!
Doux jeux, plaisirs touchans, délicieuse ivresse,
Et vous, Grâces, Amours, charme de l'univers,
Tandis qu'il en est temps, entourez-moi sans cesse,
Embellissez mes jours, dictez mes derniers vers!
La douce illusion ne plaît qu'à la jeunesse;
Et déjà l'austère Sagesse
Vient tout bas m'avertir que j'ai vu trente hivers.

ÉLÉGIE XXIII ET DERNIÈRE.

C'est assez d'une faible lyre
Tirer de timides accords;
C'est assez du dieu qui m'inspire
Dans de frivoles jeux dissiper les trésors.
Rentrez sous vos rians ombrages,
Doux enfans de la Paix, voluptueux Amours :
Cachez-vous; la Discorde a troublé nos rivages,
Le soldat jusqu'aux cieux pousse des cris sauvages,
Et j'entends battre les tambours.
Quel demi-dieu, chéri des Filles de mémoire,
Arraché tout sanglant aux assauts meurtriers,
S'avance au bruit pompeux des instrumens guerriers?
C'est Achille ou d'Estaing, qui, courbé sous sa gloire,
Descend à pas tardifs de son char de victoire,
Et pare un jeune roi de ses doubles lauriers.
Levons-nous, il est temps : qu'on apporte mes armes;
D'un large bouclier chargez mon faible bras.
Oui, j'abjure, ô Vénus! tes honteuses alarmes;
Amour, perfide Amour, je renonce à tes charmes :
C'en est fait, l'honneur parle, et je vole aux combats.

ŒUVRES DIVERSES.

VOYAGE DE BOURGOGNE.

A M. LE CHEVALIER DE PARNY.

A toi, mon camarade en Afrique, à Cythère,
Aux champs de Mars, au Pinde, ainsi que dans Paris;
Camarade enrôlé sous la triple bannière
Du Dieu qui verse la lumière,
Et de Bellonne et de Cypris;
A toi, galant missionnaire,
Libertin envoyé par notre aimable cour
Chez les bons habitans de cette île si chère,
Où, se suivant dans leur carrière,

Nos deux astres amis ont commencé leur tour,
Pour tenir école d'amour,
Pour leur prêcher la bonne chère,
Et leur apprendre quelque jour
L'art de jouir qu'ils ne connaissent guère.
A bord d'un gros vaisseau qu'on nomme *le Volant*,
Qui cingle vers Melun et les côtes d'Auxerre,
Au fond d'un antre obscur qu'un seul rayon éclaire,
La gaîté sur le front et l'œil étincelant,
Je vais de tes amis tracer l'itinéraire.
Commençons par tremper notre plume légère
Dans les flots écumeux d'un nectar pétillant.

Nous avons appareillé aujourd'hui, à six heures du matin (1), de la rade du port Saint-Paul, ton frère, M. de la G***, et moi. Nous avons avec nous le nègre *Lazare, fripon suivant l'armée.* Nous faisons route pour la Bourgogne, où le plaisir de la chasse nous appelle. Je ne sais si la traversée sera longue, mais il vente bon frais :

Les zéphyrs ont enflé nos voiles frémissantes,
La rive fuit à nos regards ;
Le vaisseau vole et fend les ondes écumantes,
Et déjà de Paris décroissent les remparts.

Si nous les perdons de vue, nous en sommes bien dédommagés par le spectacle charmant des bords de la Seine. Je ne connais point de plus agréable paysage ; et, si j'avais mes crayons, je ne manquerais pas de les dessiner.

Là, c'est un fertile côteau
Baigné des premiers pleurs de la naissante aurore,
Où d'énormes raisins, que la pourpre colore,
Font ployer mollement le flexible roseau ;
Là, des arbres taillés ou des bois sans culture,
Ici, le sommet d'un château,
Plus loin, le toit fumeux d'une cabane obscure,
Descendent sur les flots se peindre en miniature,
Et sur les bords de ce tableau
Toujours mouvant, toujours nouveau,
Que déroule à mes yeux la prodigue nature,
J'aperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs et la verdure,
Tandis que le berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, à deux genoux, dans le creux d'un chapeau.

Il faut, mon cher ami, que je te donne une idée de la cage où nous sommes enfermés. L'entrepont est occupé par des moines, des catins, des soldats, des nourrices et des paysans ; et je crois être à bord de ces navires destinés à peupler quelques terres nouvellement découvertes, et chargés d'animaux de toute espèce. Celui qui, parmi nous, s'intitule le patron, a sa cabane près du gouvernail. L'antre de la vivandière n'est pas loin ; et ce qui n'est point plaisant pour les malheureux qui n'ont point fait leurs provisions, c'est que la cuisine n'est séparée de ce qu'on nomme à bord *les bouteilles,* que par une cloison. Le tillac est embarrassé de cordages, et d'ailleurs le temps ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour ressources que six espèces de cahutes enviées et sollicitées comme l'archevêché de Cambrai, qui vient de vaquer. Grâce à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un tapageur, curé de son métier, qui l'assiégeait depuis minuit. Nous y avons donné l'hospitalité à deux femmes, l'une vieille, l'autre assez jeune. Jusqu'à présent ces dames ne nous ont rien fourni d'intéressant : donnons-leur le temps de se reconnaître : nous y reviendrons, si elles en méritent la peine. Arrêtons-nous pour observer mon modèle, et pour mieux assortir les couleurs qui seront nécessairement bigarrées dans la copie, comme elles sont dans l'original.

Le vent est toujours nord-ouest. Il paraît décidé que le jeune dieu de Délos ne nous montrera point d'aujourd'hui sa blonde chevelure. Plus amoureux qu'à l'ordinaire, il lui en coûte peut-être d'abandonner le lit de Téthys. J'en fais mon compliment à la déesse, et surtout à son amant. Cependant il fait froid, et il tombe de temps en temps une pluie très fine qui m'a obligé deux fois de descendre du gaillard pour me replonger dans la cabane. Le soleil ne paraissant point, nous n'avons pu prendre hauteur : sur les neuf heures, nous eûmes connaissance de Choisy.

Sous des ombrages solitaires,
Au fond de ces bosquets fleuris,
On voit encor quelques débris
Du temple où l'on sait dans Paris
Qu'autrefois la belle Cypris
Eut ses trépieds et ses mystères.
C'est là qu'entouré des Amours
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle,
Gentil-Bernard (1), dans ses beaux jours,
Instruisait, dit-on, sa bergère,
Mettait l'art d'Ovide en chansons,
Et le soir, couronné de lierre,
Était payé de ses leçons
Dans les bras de son écolière.

(1) 15 septembre 1774.

(1) Il était secrétaire du cabinet de Choisy.

Nous fûmes tentés de visiter les ruines du temple et d'y faire un petit pélerinage; mais il s'éleva tout à coup un vent de terre qui repoussa notre vaisseau au large. Nous déjeunâmes, en fuyant de Choisy, avec des tartelettes que les naturels du pays apportèrent à bord : nous y joignîmes de beaux raisins colorés, d'excellentes poires de crassane et une bouteille de mon vieux vin de Sainte-Marie, dont nous vîmes malheureusement la fin avant celle de la terrasse. Je ne l'eus pas plus tôt perdue de vue, et senti la douce chaleur du vin, que, recouvrant tout à coup cette heureuse liberté ordinaire aux navigateurs et nécessaire aux poètes : Est-ce là, m'écriai-je, suivant l'usage établi depuis Pindare, et dans une espèce d'enthousiasme qui ne laissa point d'étonner un peu mes compagnons de voyage, est-ce là

Ce modeste et riant séjour,
Où jadis, tout en proie à ses tendres alarmes,
Montpensier, dupe de la cour,
Dupe de son amant, mais pleine de ses charmes,
Venait goûter en paix, seule avec son amour,
Le plaisir si touchant de répandre des larmes,
Et qui depuis, élu roi des lieux d'alentour,
Dans son parc embelli vit régner tour à tour
Entre le jeu, le vin, l'intrigue et la paresse,
La chasse, les concerts, le spectacle et la messe,
Tous ces objets, beaux, doux, séduisans, faits au tour,
Tant renommés aux fastes de Cythère;
Mailly, de qui Vénus eût appris l'art de plaire,
Vintimille, sa sœur, rivale trop sévère,
Et la Tournelle, et Pompadour?
Que ces lieux sont changés! la nymphe vagabonde
N'y fait plus de ses cris retentir les échos :
De dépit, le satyre immonde
Court se cacher sous les roseaux;
Bacchus s'enfuit : au loin règne une paix profonde,
Et sous le frais abri de ces rians berceaux
On n'entend plus que le chant des oiseaux
Et le doux murmure de l'onde.
Bacchus s'enfuit : beaux lieux, consolez-vous.
Ah! qu'il porte, s'il veut, aux peuples de la Thrace,
L'erreur et la bouillante audace,
Le prompt démenti, la menace,
Et le téméraire courroux;
Des dieux plus humains et plus doux
Dans votre enclos sacré, beaux lieux, ont pris sa place,
Et règnent doublement sur nous.
Au tumulte, à la folle ivresse,
Aux langueurs de l'oisiveté,
Succède la délicatesse,
L'esprit, le goût, la politesse,
Et cette aimable volupté
Qu'approuve même la sagesse.
Vous n'êtes point changés; vous êtes embellis.
Votre gloire s'accroît par de telles disgrâces.
Oui, vous serez encore à nos yeux attendris
L'asile des vertus, des talens et des grâces,
Si vos dédales verts, si vos sentiers fleuris
Sont encor quelquefois honorés par les traces
Et d'Antoinette et de Louis.

Le mauvais temps continue : nous sommes rassemblés dans la cabane. Ton frère lit la confession charmante du comte de...; la G*** le *Roman comique;* et moi je te griffonne, comme je puis, sur mes genoux, cette épître interrompue souvent par les chansons à boire de quelques compagnons ivrognes. La plus jeune de nos femmes ouvre ses grands yeux noirs pour me voir écrire, et me prend sans doute pour le diable, qui, chemin faisant, ajoute un nouveau chapitre à son grimoire. L'autre est occupée depuis deux heures à essuyer et à vanter, sans qu'on l'écoute, certain tableau poudreux dont elle doit décorer son salon de campagne, et qui représente, à peu près, une bergère dans un bocage. Pour l'empêcher de tarir sur les éloges, nous lui avons persuadé, en notre qualité de connaisseurs, que la tête était de Rubens, la gorge du Carrache, les bras de Michel-Ange, et les draperies de Scipion l'Africain.

Tu ris peut-être, mon cher ami, de voir ainsi les jeunes disciples de Chaulieu, avides de tout voir et de tout connaître, quitter cette agréable maison du Marais, s'arracher à leur doux train de vie, et, choisissant de préférence l'équipage de Scudéry, se faire un amusement de ce qui ferait le supplice des autres hommes. Que nous voudrions te posséder ici, toi qu'un destin jaloux promène sur les mers, aimable successeur d'Ovide, exilé comme lui parmi les Gètes! Que nous regrettons ta gaîté sage, ta douce philosophie, nos disputes sur le sel attique, qui n'en étaient point dépourvues, et le plaisir que nous goûtions à t'entendre, lorsque, assis à table parmi nous, les portes fermées et le front couronné de roses,

Tu chantais tour à tour
L'art d'aimer, l'art de plaire,
Et Corine et Glycère,
Et le vin et l'amour.

Je jette un coup d'œil dans l'entrepont : j'aperçois, à la même place, le même moine buvant avec la même ardeur, mais non pas de la même bouteille. Son cerveau me paraît déjà bien offusqué de la va-

peur des raisins d'Orléans. Le célestin n'avait pas besoin de cette seconde enveloppe ; son âme avait assez de peine à percer le crâne dur et rond dont elle est encroûtée. Les laquais jouent, les mariniers jurent, et le célestin boit toujours.

Sur les deux heures après midi, nous doublâmes le cap de Corbeil. Nous vîmes en passant, à l'aide des lunettes, les superbes magasins où l'on entassait ci-devant les grains mouillés et mélangés pour la commodité du public. Cet aspect nous rappela naturellement les petites provisions que nous avions faites. Le conseil s'assembla, et il fut décidé que nous dînerions. Je suis bien aise de te dire que ce point fut discuté avec la même importance que lorsqu'il s'agit, dans un coup de vent, de relâcher à Rio-Janeiro.

Une planche sur nos genoux,
Voilà notre table dressée ;
Par Jessus, la feuille de choux
Tient lieu de nappe damassée.
D'abord un énorme pâté
Présente ses flancs redoutables,
Bien et dûment empaqueté
Dans un long discours sur les fables
Et dans l'ode à sa majesté.
Ce pâté fut cuit par Le Sage,
Par ce pâtissier si vanté,
Dont le beau nom sera chanté
Par les gourmands du dernier âge,
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité.
A nos yeux cependant Lazare le découvre :
L'honneur du premier coup est long-temps disputé ;
Mais Parny (1) s'en saisit. Par l'obstacle irrité,
Sous son acier tranchant il le presse, l'entr'ouvre,
Et voilà par la brèche un faubourg emporté.
Aussitôt nous crions victoire !
Nos fronts rayonnent de gaîté,
Et, pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un nectar velouté
Qu'aux pressoirs d'Haut-Brion l'on foule exprès pour boire
A l'ouverture d'un pâté.
Déjà d'un œil avide on sonde, l'on regarde.
Cher ami, quel plaisir nouveau !
Là disparaît une poularde
Sous deux couches de godiveau ;
Ici le timide perdreau
Se blottit, par instinct, sous sa coiffe de barde,
Pour éviter encore et tromper le couteau.

Mais rien n'échappe à notre appétit indomptable.

(1) Le comte de Parny, frère du chevalier.

Dépourvus de fourchettes, et pressant du pouce une cuisse ou une aile de poulet sur un morceau de pain taillé en forme d'assiette, nous étions tous les trois à peindre. Nos spectateurs devaient bien s'amuser de notre figure : nous étions loin de penser à eux, le pâté nous occupait trop sérieusement.

La garniture est dévorée,
On fouille dans tous ses recoins :
On mine les contours de sa croûte dorée :
Si l'on a beaucoup bu, l'on n'a pas mangé moins.
Enfin j'entends gémir la cloison qui chancelle ;
Les murs épais sont renversés,
Les débris tombent dispersés,
L'édifice s'écroule : ô disgrâce mortelle !
Nos jeux et nos plaisirs avec lui sont passés !

Ces regrets amenèrent bientôt les réflexions. Nous tombâmes insensiblement dans la morale, comme c'est l'usage lorsqu'on digère ; et nous allions, à propos des débris d'un pâté, dire les choses du monde les plus philosophiques, lorsque M. de la G..., grand amateur de l'antiquité, observa qu'on ne manquait jamais, chez les anciens, de faire en pareil cas des vœux à Vénus pour obtenir une heureuse navigation, et nous cita pour exemple l'hymne d'Horace : *Sic te, diva potens Cypri*, etc. Nous promîmes donc, *in petto*, à la déesse de célébrer dans le port une orgie en son honneur ; mais en attendant on crut devoir faire un sacrifice aux divinités de l'onde, pour nous les rendre favorables. Il n'y avait plus moyen de faire de libations, nous y avions mis bon ordre : il fut donc résolu de livrer à la Seine toutes nos bouteilles vides. J'ai tout lieu de croire que ce petit sacrifice ne lui déplut pas, car à peine eurent-elles disparu sous les flots en les faisant tournoyer, que nous vîmes arriver du large plusieurs vagues décrites en demi-cercles,

Et sortir à moitié de l'onde
Une jeune divinité,
Qu'à son air plein de majesté,
De douceur et de volupté,
Moi le premier, tout transporté,
Je pris pour la reine du monde.
Un voile d'argent et d'azur
Partageait son épaule ronde ;
A longs filets, un cristal pur
Dégouttait de sa tresse blonde.
Ses grands yeux bleus, clairs et sereins,
Contemplaient avec complaisance
Ses deux bords, cent châteaux voisins
Qu'elle embellit de sa présence,

Ces monts, ces fertiles bassins
Où le travail et l'abondance
De mille agréables jardins
Ne forment qu'un jardin immense.
Sans orgueil, l'une de ses mains
Commande au reste de la France;
L'autre aux jeux, aux plaisirs badins
S'abandonne avec négligence,
Et dans ce gracieux contour
Embrasse une nymphe timide,
Qui, pour voir le pompeux séjour,
Où, de concert avec l'Amour,
La Mode, au front changeant, réside,
S'échappant de la grotte humide
Qui cachait son enfance au jour,
Objet étranger à la cour
Craint d'y paraître sans son guide,
L'embrasse et la serre à son tour.

La première nous parut couronnée de lis; l'autre portait un pampre négligemment entrelacé autour de ses cheveux. Derrière elle une foule de Tritons, la rame en main, conduisait des radeaux

Et portait en tribut, aux remparts de Paris,
Des melons savoureux, des pêches colorées,
Des monceaux de grappes dorées,
Et ces muscats si doux que septembre a mûris.

Tout le monde se trouva bientôt sur le pont pour les voir passer. Du plus loin qu'elles purent nous entendre, ton frère les apostropha d'un ton assez familier,

Et leur cria : « Mesdemoiselles,
» Vous courez sans doute à Paris?
» Daignez, messagères fidèles,
» Porter un peu de nos nouvelles
» A tous nos compagnons chéris,
» Qui, pour tuer quelques perdrix
» Aux brodequins rouges et gris,
» Ou les voir partir à grands cris
» En rasant l'air avec leurs ailes,
» N'ont pu, d'un même zèle épris,
» Se résoudre à quitter leurs belles,
» Ni s'exposer à des querelles
» Qui pour nous auront tant de prix;
» A ces convives agréables
» Qui, bien qu'aux rangs des beaux esprits,
» N'en sont pas moins doux, sociables,
» Auteurs de tant d'écrits aimables,
» Plus aimables que leurs écrits. »

Il s'apprêtait à leur donner sans façon la liste et l'adresse de tous ces messieurs, lorsque le patron l'avertit de prendre un ton plus circonspect avec ces dames, attendu que l'une était la Seine et l'autre l'Yonne, qui, s'étant rencontrées par hasard un peu au dessus de Montereau, s'en allaient à la mer de compagnie. Mais la déesse, qui trouvait peut-être au contraire qu'on lui faisait beaucoup d'honneur en l'appelant *mademoiselle*, répondit par un doux murmure, et nous crûmes voir tout d'un coup les flots s'entre-pousser pour caresser notre navire. Tout l'équipage en conçut un heureux augure; et après avoir souhaité à ces dames beaucoup de plaisir sur leur route, nous poursuivîmes la nôtre.

Depuis trois heures les vents ont changé, et les nuages se sont dissipés. Je ne croyais pas que le soir d'un jour aussi triste dût être aussi beau.

Déjà dans nos riches campagnes
Tous les objets sont ranimés;
Le soleil dore les montagnes,
Et brise dans les flots ses rayons enflammés.
Plein d'une ardeur impatiente,
Ce dieu, glacé par les frimas,
Court dans les bras de son amante
Réchauffer jusqu'au jour ses membres délicats.
Secouant leur crinière humide,
Ses dociles coursiers, par sa voix avertis,
S'élancent, et d'un pas rapide
Précipitent son char au palais de Téthys.

A propos de coursiers, j'ai oublié de te dire que nous en avions quatre assez vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât, et ce sont là nos vents les plus favorables. La galiote prend ordinairement ses zéphyrs dans le Limousin. Cette manœuvre grotesque m'offre de temps en temps un spectacle digne du pinceau de Vernet. Les chevaux s'arrêtent quelquefois, la corde traîne et disparaît sous les flots. Qu'un coup de fouet bien appliqué les remette alors au grand trot, la corde se relève, et semble courir sur l'onde jaillissante comme le feu sur une traînée de poudre, et vous la voyez se tendre en frémissant. Cette peinture est d'une grande vérité, et je voudrais bien que le temps me permît de la mettre en vers aussi exacts que la prose peut l'être; mais j'en suis détourné par un objet plus riant et plus facile.

Un essaim léger d'hirondelles,
Rasant la surface de l'eau,
L'effleure obliquement du sommet de ses ailes,
Se relève et s'envole aux branches d'un ormeau.

Aux beaux jours du printemps, là, sous ce vert portique,
Le rendez-vous fut indiqué :
On vient tenir, au jour marqué,
Les états de la république.
On décide que les frimas
Ne tarderont point à paraître ;
La peuplade s'exile en de plus doux climats,
Et quitte en gémissant les champs qui l'ont vu naître.
Vers les sables brûlans où s'impriment tes pas,
Ami, l'oiseau prudent s'envolera peut-être ;
Il verra ce beau ciel, ces vallons fortunés
De mangués, de citrons, d'ananas couronnés.
Toi-même, il te verra sous un palmier sauvage
Laissant couler pour moi les plus aimables vers !
Il te verrait dans son passage !
Mon cœur est agité de mouvemens divers ;
Je le suis encor dans les airs,
Et voudrais être du voyage !

La nuit nous surprit encore occupés de cette idée, et rêvant profondément à toi. Elle parut étaler, pour nous distraire, tout ce qui peut rendre son obscurité préférable au jour même. En effet, son silence, qui n'était interrompu que par le murmure des vents et le doux bruit de la proue, le calme de la rivière, la lumière tremblante de la lune réfléchie sur sa surface, le sombre azur du ciel semé d'innombrables étoiles, et ces brillans météores qui semblaient tout d'un coup se détacher du firmament pour se précipiter dans les flots, tout cela formait un spectacle que les yeux et l'imagination ne se lassaient pas d'admirer, et bien fait pour enflammer des musiciens et des poètes. Aussi ton frère saisit-il bien vite sa guitare, et nous nous mîmes tous les trois à chanter :

O nuit, que ta lumière est pure !
Que ton calme est majestueux !
Ton souffle rafraîchit les cieux,
Et tu répares la nature.

L'infortuné dans tes pavots
Boit l'oubli de sa peine et la douce espérance ;
Le poète, dans ton silence,
Médite ses accords nouveaux.

On n'entend plus, aux forges de Lemnos,
Le fer qui bat le fer et retombe en cadence :
Du noir Vulcain tu suspends les travaux,
Et celui de Vénus commence.

Nous fûmes tout d'un coup interrompus par un bruit de cor, qui se fit entendre dans la forêt de Fontainebleau, et par les aboiemens d'une meute nombreuse qui semblait tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher, mais toujours prête à saisir sa proie. On distinguait les cris des chasseurs. Quelques gens du pays, qu'on mit à terre à Valvins, nous dirent que c'était l'ombre de Henri IV qui se plaisait encore à parcourir ces lieux qu'il avait tant aimés, et qui poursuivait toujours Gabrielle, qui échappait toujours à ses embrassemens. Le nom seul de Fontainebleau rappela à ton gourmand de frère les matelottes d'Effondré, le sucre d'orge de Moret, et le délicieux chasselas de Thomery. Pour moi, je ne pus m'empêcher de me dire tout bas à moi-même : Ah ! si jamais le ciel me laisse le soin de régler ma destinée,

Champs de Fontainebleau, délicieux déserts,
Qu'a seul rendus fameux le cristal de vos ondes,
J'irai m'ensevelir dans vos grottes profondes,
Parmi vos noirs rochers, sous vos ombrages verts ;
Et, solitaire ami des biches vagabondes,
Dans leur plus beau domaine oublier l'univers.
Là, maître enfin de moi, sans soins et sans affaires
Dans un étroit enclos renfermant mes désirs,
Content de peu d'amis, d'une seule bergère,
Je mettrai mon bonheur à l'aimer, à lui plaire,
Et mon orgueil peut-être à chanter nos plaisirs.
Ah ! que son cœur me soit fidèle,
Et je n'envîrai point d'inutiles grandeurs :
J'aurai toujours assez et de biens et d'honneurs,
Si je suis toujours aimé d'elle.

Le reste de la soirée ne nous offrit rien d'intéressant. Nous nous promenâmes sur le tillac jusqu'au souper, qui fut assez frugal, parce que nous étions bourrelés de remords d'estomac. Vers minuit, nous essayâmes de dormir, mais cela nous fut impossible. Nuit affreuse, nuit épouvantable, qui me donnera des pinceaux pour te peindre des plus noires couleurs ? Les hommes et les femmes, étendus pêle-mêle sur des bancs, dans l'entrepont ; les dragons jurant et buvant tour à tour, et entremêlant les psaumes de David aux cantiques de Grécourt. Morphée n'a répandu ses pavots que sur les ivrognes ; il a dédaigné la cabane des honnêtes gens ; et puis dites en beaux vers bucoliques que ce dieu descend dans les cabanes, escorté de songes aimables, et de l'oubli, plus aimable encore, de nos peines et de nos ennuis ! Enfin, sur les quatre heures du matin on crie : *Terre sur l'avant*. L'ancre est jetée, et nous sommes dans le port de Montereau.

O toi, qui du naufrage

Préservas nos beaux jours,
Toi, qui dans un nuage
Fis briller ton présage
Et réglas notre cours ;
Sur ces bords solitaires,
Souris à nos mystères,
O reine des Amours!
Les flambeaux étincellent
Sous des myrtes fleuris.
Déjà les vins ruissellent,
Les convives chancellent ;
On invoque Cypris.
Et, du creux des vallées,
Les forêts ébranlées
Répondent à nos cris.

Tout cela, réduit en prose, signifie qu'arrivés à Montereau, nous fîmes, dans la plus mauvaise auberge de la ville, un second souper, où il n'y eut, en vérité, rien de bon que le vin que nous avions apporté, et dont nous bûmes largement. Après avoir acquitté ainsi nos vœux dans le port, chacun se fit, avec sa serviette, un bonnet de nuit dans le goût de La Fare, et nous nous livrâmes au sommeil, étendus sur les chaises autour de la table.

Ce doux repos ne dura guère. Nous fûmes réveillés en sursaut par un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer en même temps un homme sec et décharné, à l'œil cave, au front chauve, affublé d'un habit noir boutonné jusqu'à la ceinture, et flottant au dessus du jarret. Messieurs, dit-il après s'être incliné profondément, messieurs.....

Moi, les yeux fermés à demi,
Sans écouter le personnage,
Sur un coude mal affermi
Laissant retomber mon visage,
Je lui dis encore endormi :
« Par eau vous arrivez, je gage;
» Déposez là votre bagage ;
» Bonsoir, couchez-vous, mon ami;
» Demain nous rirons du voyage. »

« Messieurs, reprit-il, en faisant deux ou trois » autres révérences à se rompre l'échine, il ne s'a- » git pas de cela. Vous voulez, sans doute, voir la » place où a été assassiné le duc de Bourgogne par » le dauphin, depuis Charles VII ? Je vais vous y » conduire. » On le remercia d'une commune voix, et on le pria de nous laisser dormir, en conseillant très énergiquement et au duc de Bourgogne et à lui d'en aller faire autant. A ces mots nous vîmes tout d'un coup sa taille grandir d'un demi-pouce :

Son sourcil épais se fronça,
Son front s'ombragea d'un panache,
Sous son nez romain se plaça
Une double et noire moustache,
Et son œil en feu menaça.
Au manteau de pourpre et d'hermine
Qui sur ses épaules flottait,
A la toison d'or qui brillait
Sous une énorme perle fine,
Et qui, de son cou descendait,
Par vingt chaînons sur sa poitrine ;
Au sang encor chaud qui sortait
A gros bouillons de sa blessure,
Et qui d'un rouge noir teignait
L'acier luisant de son armure,

Nous reconnûmes le duc de Bourgogne lui-même, qui, pour ne pas se trouver humilié par le plus petit prince d'Allemagne, avait, après sa mort, la fantaisie de se parer d'un ordre qui ne fut institué que par son successeur, et qui depuis quatre cents ans était en possession d'étourdir tous les voyageurs de sa querelle. Il nous demanda si elle faisait toujours beaucoup de bruit dans le monde, et si l'on ne songeait pas enfin à le venger. Sur ce que nous lui répondîmes qu'il n'en était guère plus question que dans quelque grosse histoire de Bénédictin, il se mit en devoir de nous la raconter, et Dieu sait d'où il l'allait reprendre,

Quand l'un de nous, le tirant à l'écart,
Et de plus près contemplant sa figure,
Se prit à rire, et d'un ton goguenard
Dit : « Monseigneur, vous venez un peu tard
» Nous raconter votre triste aventure :
» Croire je veux que narrez avec art;
» Mais, pour toucher, à vous parler sans fard,
» Sentez par trop la vieille sépulture.
» Comment d'ailleurs et sur qui vous venger?
» Juger n'est rien : vraiment la chose est sûre
» (Je m'en rapporte à la magistrature) :
» Mais par malheur faut avoir qui juger,
» Point n'est prouvé dans authentique histoire
» Que Charles-Sept, ce héros plein d'honneur,
» Né pour l'amour, le plaisir et la gloire,
» Père indulgent et modeste vainqueur,
» Se soit souillé d'une tache si noire ;
» Un tel forfait inspire trop d'horreur,
» Et tout Français s'obstine à n'en rien croire.
» Puis raisonnons : quand sur ce pont fatal
» Qu'entre vos dents semblez encor maudire,
» Faible ennemi, par les coups d'un brutal,

» Il serait vrai qu'il vous eût fait occire :
» Il aurait eu grand tort, assurément :
» Mais il n'eût fait que suivre injustement
» L'exemple affreux qu'aviez donné, beau sire,
» En massacrant, à la fleur de ses ans,
» Après soupé, ce beau duc d'Orléans,
» Si cher aux siens, et plus cher à la reine,
» Et s'il le fit, ami Jean, convenez
» (Mais c'est la chose impossible aux damnés)
» Que le bon Charle en porta bien la peine.
» Vous le savez, en naissant rebuté,
» Ses chers parens ne l'ont jamais gâté.
» De tous ses droits dépouillé par sa mère,
» Seul fils, du trône écarté par son père,
» Par gens de lois contre les lois proscrit,
» Exil, affronts, besoins, tout il souffrit,
» L'absence même, en amour si cruelle.
» Beauté touchante, et douce autant que belle,
» Ange envoyé pour charmer son malheur,
» Agnès enfin avait rempli son cœur :
» Il l'adorait et fut trahi par elle. »

Le Bourguignon se paya vraisemblablement de ces raisons, car il se radoucit peu à peu ; et ayant repris sa première figure, il nous proposa de nous faire voir les autres curiosités de la ville. Nous le remerciâmes de sa courtoisie, et donnâmes à son altesse royale un petit écu, dont elle parut extrêmement satisfaite, et qui vint, je crois, fort à propos pour grossir son épargne.

Nous fûmes obligés de coucher à Montereau, parce que nous n'y trouvâmes point la voiture que M. de M.... avait envoyée au devant de nous, et qui devait nous y attendre. Cette circonstance ne nous amusa guère. Il arriva, fort heureusement pour nous, que, dans une grange voisine, des comédiens, soi-disant français, représentaient ce jour-là *Alzire ;* il y avait grande presse à la porte. Nous ne fûmes pas les derniers à sauter du parterre dans l'amphithéâtre, et de l'amphithéâtre dans le balcon : l'occasion était trop belle. Nous ne perdîmes pas du moins tout notre temps ; car si nous pleurâmes médiocrement aux beaux vers qu'estropia *Zamore,* en revanche nous rîmes beaucoup de l'accent et du costume d'un acteur gascon, qui joua le rôle de *Montèze* en perruque à trois marteaux et en habit vert galonné en or. Notre voiture arriva cependant fort à point, pendant la nuit, avec la pluie ; et le lendemain matin nous nous mîmes en route pour Branay, promettant bien aux dieux de ne plus voyager par le coche d'Auxerre pour nous instruire, et plus piqués encore d'avoir séjourné à Montereau, après que nous eûmes reconnu ses murailles au grand jour.

Nous fûmes cahotés pendant six heures dans un chemin assez étroit, et coupé dans toute sa longueur par cinq ou six ornières. Le soleil avait reparu ; et nous arrivâmes enfin à un endroit assez élevé, d'où l'on découvre, d'un côté les vignes champenoises, et de l'autre celles de Bourgogne. Nous fûmes très embarrassés de savoir laquelle de ces deux provinces on saluerait la première dans son langage le plus familier, en réunissant les idiomes. *Lazare* nous prévint que nous avions décoiffé à Montereau la dernière bouteille de vin de Champagne. Il fallut bien se tourner du côté de la Bourgogne, et soudain

D'un panier de pampres orné
On vit sortir une bouteille
D'un vin qui dans Beaune était né ;
L'acier, en spirale tourné,
Qui dut parer les doigts du beau dieu de la treille
Dans son col étroit promené,
En retire à grand bruit le liége emprisonné
Qui pressait la liqueur vermeille.
Ton frère, à ce doux bruit, saisi d'un saint transport,
Dans la source prochaine a fait rincer son verre :
Le vin coule dans la fougère,
Monte, écume, pétille et s'échappe du bord ;
Puis tout entier à sa besogne,
Chacun de ces messieurs, rompant de son côté
Le seul échantillon resté
D'un long saucisson de Boulogne
Que noircissait le poivre, à foison incrusté,
Verre contre verre heurté,
Cria trois fois : « Salut aux champs de la Bourgogne ! »
Pour moi, sourdement tourmenté
Par les souvenirs du pâté,
Toujours maudit et regretté,
Je bus, non sans quelque vergogne,
Fort tristement, à ma santé
Le tiers et plus, en vérité,
D'un gros flacon d'eau de Cologne,
Par qui fut mon mal augmenté.

J'essayai, mais en vain, de l'apaiser en avalant un grand verre d'eau à chaque maison que nous rencontrâmes sur la route, et je me donnai la question en pure perte. Je continuai de souffrir, et ces messieurs de se donner, en dormant, de la tête contre les deux portières, jusqu'à l'entrée du village de Blaineux, où ils furent éveillés en sursaut et moi très agréablement distrait par le bruit et par les éclats de joie d'une troupe de vendangeurs rassemblés devant le pressoir, et occupés à chanter les louanges de Bacchus. Ils formaient vraiment, par la manière dont ils étaient groupés, un petit tableau

charmant dans le goût de Téniers. Les uns portant, à pas lents, dans des hottes,

Le tribut des côteaux voisins,
D'un doux poids en marchant gémissent :
Sous un madrier qu'ils rougissent
D'autres écrasent les raisins;
Tandis que, barbouillé de lie
Et du fruit sanglant des buissons,
Ivre d'amour et de folie,
Un essaim de jeunes garçons
Autour de la cuve fumante
Conduit par la main son amante,
Et danse au doux bruit des chansons.

Les voir, nous élancer par la portière et tomber au milieu d'eux en cadence, fut pour nous la même chose. Il n'y eut point de paysanne un peu jolie qui ne fût conduite à son tour par chacun de nous; et je crois que nous aurions fini par faire danser les mères, si notre inexorable postillon ne nous eût pressés de regagner la voiture. Nous nous éloignâmes donc, en suivant encore long-temps des yeux cette petite fête champêtre, d'autant plus piquante qu'elle était tout à fait nouvelle pour nous. Un spectacle bien différent nous attendait à l'autre extrémité du village. Nous entendîmes de longs gémissemens, et nous vîmes ensuite beaucoup de monde rassemblé sous le portail d'une église à demi ruinée, et presque entièrement couverte par deux ormes encore plus vieux qu'elle. Au milieu de la foule, une jeune femme de la plus rare beauté, qui, quelques jours auparavant,

Là, dans ces mêmes lieux en triomphe amenée,
Heureuse, et le front ceint du bandeau d'hyménée,
Se donnait tout entière à son joyeux amant,
Sur sa tombe aujourd'hui tristement prosternée,
Pâle, les yeux en pleurs, au trouble abandonnée,
A grands cris l'appelait, l'appelait vainement.
Autour d'elle un peuple en alarmes
La défendait de sa propre douleur;
Sa douleur augmentait ses charmes :
Tous les fronts consternés imitent sa pâleur,
Tous les yeux répandent des larmes,
Tous les cœurs sentent son malheur.

Ce passage subit de la joie à la tristesse, cette image inattendue des choses de la vie et du retour éternel de nos plaisirs et de nos peines, nous plongea dans une profonde mélancolie. Notre postillon, qui vraisemblablement s'en aperçut, déploya aussitôt son fouet, et fit disparaître le lieu d'une scène aussi triste. Nous n'en rencontrâmes que plus vite les parens et amis de la belle éplorée, qui allaient consulter l'*ermite*, et lui demander le remède à une douleur si vive. Sur ce qu'on nous raconta de ce saint personnage, nous ne pûmes nous défendre d'un peu de dévotion et de beaucoup de curiosité. Les représentations éternelles de notre guide furent encore inutiles. On le laissa gronder tout à son aise, et l'on se mit en devoir de suivre les pèlerins. L'entreprise n'était pas facile; car bâti sur la cime

D'un roc penchant et fendu,
La terreur du voisinage,
D'en bas l'agreste ermitage
Aux cieux paraît suspendu.
Le passant qui l'envisage
En a le collet tordu.

Nous vînmes cependant à bout d'y grimper à l'aide de nos cannes et des paysans qui nous escortaient. Après avoir long-temps erré dans cette demeure déserte sans rencontrer les traces d'aucun être vivant, nous découvrîmes enfin, au fond d'un jardin, le bon solitaire

Assis au bord d'une onde pure
Qui doucement l'entretenait
De son cours et de son murmure.
En main fer tranchant il tenait,
Dont prudemment il gouvernait
Les fleurs, les fruits et la verdure.
Son front chauve et ridé branlait
Sous un noir capuchon de bure;
Sa barbe blanche se nouait
Dans les cordons de sa ceinture.
De ses yeux, creusés par les ans,
Coulaient des larmes éternelles;
Enfin on l'eût pris pour le Temps,
S'il eût eu, comme lui, des ailes.

Il parut un peu surpris de notre visite; mais il se remit bien vite; et, nous faisant entrer dans une grotte voisine sans proférer une seule parole, le saint vieillard,

D'abord, en discrète personne,
Nous bénit tous au nom du ciel,
Récite à la sainte Madone
Le compliment gentil qui fut de Gabriel;
Puis nous fait asseoir, et nous donne
Du pain bis, du beurre et du miel
Plus doux que celui de Narbonne.

Nous admirâmes, pendant qu'on le consultait,

les coquillages dont sa grotte est ornée, mais surtout la profondeur de sa sagesse. Il prédit aux uns la pluie et le beau temps; aux autres, il révéla de grands secrets sur la culture des terres; et, après s'être long-temps recueilli, il annonça, d'un air inspiré, aux parens de la veuve, qu'elle se consolerait. Notre tour vint; et tu peux juger, mon cher ami, que notre premier soin fut de lui demander de tes nouvelles. Il nous raconta, de point en point, toutes les circonstances de ton voyage, le danger que tu courus sur les côtes d'Afrique et parmi les rochers d'Abrolhos; ta relâche à Rio-Janeiro, ton menuet avec dona Theresa, tes promenades solitaires au Cap de Bonne-Espérance, et enfin ton arrivée à l'île de Bourbon. C'est là, ajouta-t-il, qu'assis en ce moment à l'ombre des citronniers,

Il aime, il chante Éléonore;
Tant que le soleil luit, il lui parle d'amour;
Et quand la nuit est de retour,
Plus heureux dans ses bras, il en reparle encore.
Aimer, c'est tout son art; et tandis qu'à Paris
On voit tant d'auteurs secs, chargés de lourds écrits,
Gravir, en haletant, au temple de mémoire;
Lui, fameux par ses seuls loisirs,
Brillant de son bonheur, plein d'heureux souvenirs,
Comme au sortir de table il arrive à la gloire,
En chantant ses plaisirs.
Des climats qu'en son cours deux fois le soleil brûle,
Tu le verras bientôt sur nos bords ramené,
Trop juste objet des pleurs d'une amante crédule,
Entre Anacréon et Tibulle,
S'asseoir, le front comme eux de myrtes couronné.
Et toi qui, de bonne heure introduit au Parnasse,
Le premier le guidas dans ses sentiers déserts,
Et, nourri des leçons d'Horace,
L'avertis qu'un peu d'art, loin de nuire à leur grâce,
Embellit les aimables airs,
Vaincu par lui, dans la future race
Tu ne seras connu que par ses vers.

Ces derniers mots firent couler de mes yeux des larmes de plaisir. Peu s'en fallut que, dans les transports de ma joie, je ne pressasse sa tête vénérable contre ma poitrine; mais il en fut quitte pour la peur. Après l'avoir comblé de bénédictions et avoir reçu la sienne, nous remontâmes en voiture, tout occupés de ton prochain retour et de la fortune de tes jolis vers.

Dans cette idée, nous arrivâmes sur les cinq heures du soir à Branay. Nous trouvâmes à la porte du château une vingtaine de paysans armés de carabines antiques et rouillées qui n'avaient point vu le jour depuis nos guerres civiles. Dès qu'ils nous virent paraître, ils se rangèrent en bataille, ayant le concierge et le garde-chasse à leur tête, et nous saluèrent d'une triple décharge de mousqueterie. Le seigneur nous attendait sur le perron du vestibule. Il nous reçut avec cette politesse franche et libre que tu lui connais; et après tous les complimens ordinaires, nous joignîmes les dames, qui, la ligne en main, assises le long du canal, prenaient le plaisir de la pêche. Elles jetèrent un cri en nous voyant, et nous firent deux ou trois questions, sans attendre la réponse, et puis cinq ou six autres

Sur les importantes querelles
Du Russe et du fier Ottoman,
Sur le scandale de nos belles
Et les intrigues du moment;
Sur nos profondes bagatelles,
Nos modes et le Parlement,
Qui passe et qui revient comme elles.

Nous allions les satisfaire, et leur donner même le répertoire des pièces tombées, qu'elles ne nous demandaient pas, lorsqu'un objet nouveau vint les distraire; et bientôt le soleil se couchant à travers les arbres, et l'air devenu plus froid, nous avertirent de regagner le salon, où nous reçûmes un bon nombre de visites et de complimens.

D'abord, monsieur le sénéchal,
A l'air capable, au maintien sage,
Suivi du procureur fiscal
Et des notables du village,
Vint au manoir seigneurial
Nous ennuyer, selon l'usage.

Il fallut nous mordre les cinq doigts pour nous empêcher de rire de sa harangue, et pour ne pas lui éclater au nez. La scène heureusement changea tout à coup. Les plus jolies filles du canton, proprement vêtues, nous offrirent toutes les fleurs et tous les fruits de l'automne étalés dans des corbeilles, et se retirèrent, en rougissant, très contentes et de nous et d'elles, c'est-à-dire applaudies et embrassées.

Enfin les parties étaient arrangées, et l'on se mettait au jeu, lorsqu'on annonça le curé, qui a toujours beaucoup de peine à arriver, même le dernier.

Ce pasteur, à bon droit goutteux,
Et s'en accusant avec grâce,
Est un de ces reclus heureux
Qui, n'ayant point reçu des cieux

Le talent et le goût d'Horace,
Plus frais que lui, digérant mieux
Buvant le champagne à la glace
Arrondissent leur sainteté
Au fond d'un riche bénéfice,
Et sans entendre leur office.
Gagnent galment l'éternité.

On continua de jouer, ou, pour mieux dire, on fit enrager le bon curé jusqu'au souper. On lui fit croire ensuite que la guerre était déclarée, et qu'il était fort question de lui dans le conclave. On se livra à toutes les folies d'une imagination échauffée par le Malvoisie. On rit beaucoup, tout le monde fut aimable, et vers minuit on se sépara en formant des projets pour le lendemain.

Se mettre au lit et à table de bonne heure, en sortir le plus tard qu'il nous est possible, nous promener et ne rien faire, voilà le doux emploi du temps, voilà notre unique occupation depuis que nous sommes à Branay; et Dieu sait si j'en eus jamais d'autre! Parmi les divinités qui embellissent ces paisibles retraites, on distingue madame *** à sa taille élégante, à sa longue chevelure, mais surtout à l'esprit dont son œil étincelle; et c'était précisément la seule qui ne fût pas initiée dans nos mystères. Soit par légèreté, soit par caprice, soit que l'extrême désir que nous lui témoignions de les lui révéler, combattît celui qu'elle avait elle-même d'y être admise, elle affectait pour eux la plus grande irrévérence. On avait essayé plusieurs fois, à Paris, de la persuader; mais le moyen, je m'en rapporte à nos docteurs, de convertir une incrédule qui vous déconcerte par un mot? Comme je lui donnais le bras au retour de la chasse: « Représentez-vous, lui dis-je, madame, une douzaine de » jeunes militaires, dont le plus âgé ne compte pas » encore cinq lustres, transplantés la plupart d'un » autre hémisphère, unis entre eux par la plus » tendre amitié, passionnés pour tous les arts et » pour tous les talens, faisant de la musique, griffonnant quelquefois des vers; paresseux, délicats » et voluptueux par excellence; passant l'hiver à » Paris, et la belle saison dans leur délicieuse vallée » de Feuillancour. L'un et l'autre asile est nommé » par eux *la Caserne*. C'est là qu'aimant et buvant tour à tour, ils mettent en pratique les leçons d'Aristippe et d'Épicure. Enfin, madame, » qu'on appelle cette société charmante l'ordre de » la Caserne ou de Feuillancour, le titre n'y fait » rien; la chose est tout. C'est toujours l'ordre qui » dispense le bonheur: et les autres ne promettent » que la gloire. » Tout le monde alors se joignit à moi, et l'on acheva de décider madame de ***, qui balançait encore. Tout fut ordonné dans l'instant pour sa réception. La cérémonie se fit avec toute la pompe que les circonstances permettaient. Le trône était préparé au fond d'une longue galerie, soutenue par des colonnes de verdure où s'entortillait le chèvrefeuille. Nous crûmes entrer dans le temple même de la divinité que nous révérons. Lorsque chacun eut pris sa place, ton frère, chargé de faire en ton absence les fonctions de chancelier, donna l'accolade à la nouvelle chevalière, et je lui dis en lui remettant le thyrse et la couronne:

« Le chancelier de la Caserne,
» Qu'on vit fleurir chez les Latins,
» Ovide, ainsi que le moderne,
» Vous eût admise à ses festins;
» Vous eussiez versé le Falerne
» Aux plus aimables libertins!
» Corine, croyez-moi, dont vous prenez la place,
» Instruite par le dieu du goût,
» Paraissait, avec moins de grâce,
» Tout ignorer, en sachant tout.
» Oui, vous reçûtes en partage
» Sa beauté, son esprit et son humeur volage,
» Ses talens enchanteurs, et ses défauts plus doux:
» Elle fut peut-être, entre nous,
» Pour les jeunes Romains plus facile et moins sage;
» Mais voilà le seul avantage
» Qu'au parallèle on lui donne sur vous. »

Je ne doute pas, mon cher ami, que ce petit événement ne soit pour toi un des plus intéressans de notre voyage. Je ne te parle point du banquet qui l'a suivi et du feu d'artifice qui l'a couronné. Un feu d'artifice est peu de chose, surtout auprès de celui qui roule en ce moment sur nos têtes avec un fracas épouvantable. Le silence et l'obscurité de la nuit rendent encore plus horribles la lueur des éclairs et le bruit de la foudre. J'entends d'ici les cris de nos dames, qui, tremblantes dans leurs lits, conjurent les dieux d'épargner leur jeunesse et leurs grâces.

Pour moi, que rien n'ébranle, et qui d'une âme égale
Regarde les enfers et la barque fatale,
Je t'écris en riant d'un style paresseux;
Et peut-être par intervalle
Un vers pur et facile étincelle en mes jeux.

Cependant le vent redouble, et je crains bien qu'il ne nous empêche de reposer cette nuit. C'est un malheur, par exemple, contre lequel je me sens moins affermi, et dont je me consolerai plus difficilement. Je donne à tous les diables Éole, son outre, et les possédés qu'elle renferme.

Dans mon foyer l'un en grondant murmure,
Tel que l'airain vomissant un boulet;
L'autre, de loin me frisant le collet,
En fifre aigu fait siffler ma serrure;
Le vent glacé, qui traîne les hivers,
Bat mes volets et fait trembler la vitre;
Le vent plus fier qui soulève les mers,
Si j'abandonne un moment mon pupitre,
En tournoyant emporte mon épître,
Et mes couplets et ma prose et mes vers.

Tout cela m'avertit de finir. Adieu, mon cher ami, reviens vite à la Caserne; et puisses-tu, dégoûté des voyages, n'en faire plus qu'un, mais éternel, de Paris à Feuillancour, et de Feuillancour à Paris!

Ils naîtront ces paisibles jours,
Jours consacrés à la paresse,
Et dont la sœur de la sagesse,
La molle insouciance embellira le cours!
Plus de clairons ni de tambours,
Dont le son guerrier nous éveille;
Plus de lestes brigands, aux uniformes courts,
Qui viennent au galop, le bonnet sur l'oreille,
De nos vastes pâtés échancrer les contours,
Et boire la liqueur vermeille
Que nous avions mise en bouteille
Pour de plus fins gourmets que messieurs les Pandours!

VERS

A M. LE MARÉCHAL DUC DE MOUCHY,

EN LUI PRÉSENTANT LE VOYAGE DE BOURGOGNE, DANS UN BAL DE LA SAINT-LOUIS.

Vous qui des mains de la victoire
Tenez le sceptre des guerriers;
Vous, dont les filles de mémoire
Au temple brillant de la gloire
Ont déjà placé les lauriers;
Vous que l'Athénien volage
Jadis, pour plus d'une raison,
En foule eût suivi chez Platon,
Au Portique, à l'Aréopage,
Et dans les champs de Marathon,
Recevez mon itinéraire;
Et souffrez qu'au sortir du bal
Un très modeste volontaire,
Sous vous apprenant l'art de plaire,
Et l'art moins doux, mais nécessaire,
De combattre un peuple rival,
Ose, d'une main téméraire,
Attacher quelques brins de lierre
Sur le front de son général.

Dans ce frivole badinage,
L'auteur n'a peint, suivant l'usage,
Que la moitié de ses travers:
Sachez qu'au printemps de mon âge
J'ai déjà fait plus d'un voyage,
Qu'un jour on lira dans mes vers.

Au ton mélodieux d'Horace
Montant le luth d'Anacréon,
Enflammé d'une noble audace,
D'abord, au sommet du Parnasse
J'osai planter mon pavillon:
Et, là, je marque votre place
Entre Mécène et Pollion.

Prenant mon caprice pour guide,
Épris d'un maître plus charmant,
Bientôt je quittai brusquement,
Sans un seul mot de compliment,
Le dieu de l'onde Aganippide;
Et je crus que, d'un vol rapide,
Tour à tour un enfant de Mars
Devait, du palais des beaux-arts,
Passer dans le temple de Gnide.

Aux pieds des Amours demi-nus,
Je fis une courte prière;
Et par des sentiers inconnus
Fuyant l'empire de leur mère,
Loin de Paphos et de Cythère,
Je portai mes vœux ingénus
Aux autels d'une autre Vénus,
Plus touchante que la première.

Heureux cent fois qui la peindrait
D'un crayon savant et fidèle!
L'image à tous les yeux plairait,
Et ne pourrait offenser qu'elle.
Mais dispensez-moi du portrait,
Vous qui connaissez le modèle!
C'est l'aimable divinité
Que l'essaim des jeux environne,
Qui tempère par sa bonté
L'auguste éclat de sa couronne,
Et qui tiendrait de sa beauté
Le sceptre que son rang lui donne.
Sous ses auspices, à la cour,
Enfin j'ai borné sans retour

Ma course inquiète et volage;
J'abjure dans ces lieux charmans
Mes éternels égaremens;
C'est mon dernier pélerinage :
Ou si d'un paisible repos
Bellone vient troubler les charmes,
S'il faut ressaisir nos drapeaux,
Et dans le sang de nos rivaux
Venger la gloire de nos armes,
Daignez être mon conducteur,
Me voilà prêt pour ce voyage :
Formez mon docile courage :
Et si l'indulgence d'un sage
Permet cet orgueil à mon cœur,
Jamais mon maître au champ d'honneur
Ne rougira de son ouvrage.

ÉPÎTRE

A M. DESFORGES-BOUCHER,

ANCIEN GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DES ILES DE FRANCE ET DE BOURBON.

—

Oui, c'est assez qu'aux bornes de l'Afrique,
Au sein des mers qu'échauffe le tropique,
On vous ait vu donner de justes lois,
Et soutenir la majesté des rois.
Si la fortune en des mains étrangères
A transporté vos grandeurs passagères,
Épargnez-vous de coupables regrets,
De vains désirs ou des vœux indiscrets ·
Le vrai bonheur est dans la solitude.

C'est là qu'épris des charmes de l'étude,
Fuyant le monde après l'avoir servi,
Des seuls beaux-arts le vrai sage suivi,
Foule à ses pieds l'importune mémoire
De ses plaisirs et même de sa gloire.
Le sage, instruit à régler ses penchans,
Vit à la cour, mais il meurt dans les champs.

Moi-même, hélas! qui, dans la fleur de l'âge,
N'ai point l'orgueil ni le temps d'être sage,
Plus d'une fois, loin du bruit de la cour,
Cherchant l'abri des bois de Feuillancour (1),
Je préférais aux rives de la Seine
Ces bords fleuris qu'une simple fontaine
Mord sourdement d'un flot tranquille et pur.
Ce beau vallon me plaît mieux que Tibur.
Là, le premier, sous l'herbe renaissante
Je viens cueillir la fraise rougissante
Et du rameau détache le dernier
Ces dons mûris qui rompent le panier.
Au seul hiver nous cédons nos retraites.
L'affreux hiver, fortunés que vous êtes!
A-t-il jamais dans vos rians climats
Blanchi la terre et durci les frimas?
Pour vous deux fois le printemps se couronne
Deux fois Cérès vous ramène Pomone,
Et le soleil vous verse dans son cours
De belles nuits et d'éternels beaux jours.

Toi, dont l'image en mon cœur est tracée,
Toi qui reçus ma première pensée,
Les premiers sons que ma bouche a formés,
Mes premiers pas sur ton sable imprimés,
Rivage heureux, tu n'es plus ma patrie!
O jours présens à mon âme attendrie,
Où de ton sein, jeune encore enlevé,
Aux doctes sœurs nourrisson réservé,
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde,
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde!
Que de regrets ont suivi mes adieux!
Combien de pleurs coulèrent de mes yeux!
Que j'aime encore, après quinze ans d'absence,
Ce Gol (1), témoin des jeux de mon enfance!
Sur le penchant d'un fertile côteau,
Il m'en souvient, s'élève le château;
L'art a mêlé sous son riche portique
Le goût français au luxe asiatique;
Et j'admirais ces tapis précieux
Que brode en Perse un peuple industrieux;
Ces fins tissus d'une écorce docile,
Et cet émail transparent et fragile
Qu'au fleuve Jaune a pétri le Chinois,
Vases brillans, arrondis sous ses doigts.
Or dites-moi, quand, des mers du Bengale,
La Chine antique et sa fière rivale,
L'Inde, en tribut vous portent leurs trésors;
Quand dans vos bois, sur vos fertiles bords,
Tout s'embellit; quand vous buvez à table
D'un vin du Cap la sève délectable,
Ou ce café qui porte un feu nouveau
Dans tous les sens, chatouille le cerveau;
Qu'importe alors qu'au joug de la Tamise
Howe ait rangé l'Amérique soumise,
Ou qu'il ait fui sous les murs de Boston?

(1) Vallée entre Marly et Saint-Germain, dont il est question dans le voyage de Bourgogne.

(1) Magnifique château de M. Desforges, à l'île Bourbon.

Que dans Paris le frivole Agaton,
Sans nul dessein courant la ville entière,
Danse au Vaux-Hall, et soupe à la barrière?
Qu'un traîneau peint, sur nos remparts glacés,
Laisse, en fuyant, de longs sillons tracés?
Ou qu'à la course un beau cheval de race,
Dont les aïeux ont vaincu dans la Thrace,
Emporte au but le jockei noir ou blanc
Qui rend la bride et lui serre le flanc?

Laissez Paris étaler ses miracles,
Son Colysée et ses trente spectacles,
Et ses tournois dont il est si jaloux :
Oui, la nature a des aspects plus doux.

De vos jardins, la mer calme et tranquille
Paraît au loin un cristal immobile;
Et quelquefois au bord de l'horizon,
Quand l'air du soir rafraîchit le gazon,
L'œil abusé de ses propres images
Voit des vaisseaux errant dans les nuages.

Veut-on soudain qu'au gré du spectateur,
Sans le secours d'un peintre ou d'un acteur,
La scène étonne, intéresse, remue?
Le vent s'élève, et mollement émue
L'onde blanchit sous l'effort des rameurs.
Déjà l'air siffle, et de sourdes clameurs
Ont retenti dans la forêt profonde :
A coups pressés la foudre éclate et gronde.
Des mers en feu le courroux impuissant
S'élance, roule, et laisse en frémissant
Un sel plus pur dans ces moissons superbes
Dont il courait ensevelir les gerbes.

Champs fortunés, ombrages toujours verts,
Ah! que ne puis-je, oubliant l'univers,
Dans votre sein couler des jours prospères!
J'irai, j'irai sous le toit de mes pères!
J'irai revoir mes pénates chéris.
Oui, c'en est fait, j'abandonne Paris;
Qu'un peuple aimable, y couronnant sa tête,
Change l'année en un long jour de fête;
Pour moi, je pars... Où sont les matelots?
Venez, montez et sillonnez les flots.
Au doux zéphyr abandonnez la voile,
Et de Vénus interrogeons l'étoile.

Qui trouverait sous son astre amoureux
Une onde calme ou des vents rigoureux?
Je vous revois, palais simple et rustique,
De mon berceau dépositaire antique!
O doux moment à mon cœur éperdu!
Je vous revois; et toi qui m'es rendu,
Toi qu'en s'ouvrant mes yeux virent éclore
Des doux baisers de Vertumne et de Flore,
O compagnon cher à mes premiers ans,
Jeune arbrisseau (1) qui distilles l'encens,
Retiens tes pleurs, quand le sort nous rassemble!
Te souvient-il quand nous croissions ensemble?
Ah! si mon bras, moins débile aujourd'hui,
Fit de bonne heure, en t'offrant son appui,
De l'amitié le doux apprentissage,
Étends sur moi ton fraternel ombrage :
L'éclat du jour importune mes yeux.

Quel ambre pur s'exhale dans les cieux!
Peuple innocent, chéri de la nature,
Quel Dieu pour toi fait ployer sans culture
Le bananier sous son riche fardeau,
Et dans tes champs errer le melon d'eau;
Couvre de pleurs la mangue savoureuse (2),
Suspend l'orange à sa branche épineuse,
Et fait jaunir l'ananas fortuné,
D'un long feuillage au sommet couronné?
La pourpre même enrichit ta grenade :
Plus belle encor, la simple jam-rosade (3),
Reine des fruits, a les vives couleurs,
Le doux parfum de la reine des fleurs.

Mais comment peindre ou compter tes richesses,
Ces fruits, du Gange orgueilleuses largesses,
Qui, sans honneur étonnés de vieillir,
Cèdent aux mains qui daignent les cueillir?
Ce luxe heureux est ton moindre partage.
O liberté! noble et vain héritage,
Germe écrasé sous les pieds des tyrans,
Mon cœur ici, sous des traits différens,
Retrouve au moins ton image adorée!
Vois ces palmiers, dont la sève égarée
Impunément s'élève ou s'arrondit;
A ses écarts la nature applaudit.
Esclave en France, esclave aux bords du Tibre,
L'arbre affranchi dans ces lieux est donc libre;
Jamais un rustre, armé d'un long ciseau,
S'efforça-t-il de ployer en berceau
Du cannellier l'écorce aromatique,
Ou d'asservir au cordeau symétrique

(1) Le benjoin.

(2) Fruit excellent, dont la peau est couverte d'une espèce de gomme résineuse.

(3) La jam-rosade est à peu près de la grosseur et de la forme d'un abricot. La chair en est blanche; son coloris et son parfum sont précisément ceux de la rose; c'est ce qui l'a fait nommer, par les Portugais-Indiens, *iam-rosade* ou *jam-rosade*, c'est-à-dire fruit rose.

Ces tamarins qui peuplent vos déserts,
Et le coton blanchissant dans les airs?
Vit-on jamais dans le creux des vallées
Un fer impie aux branches mutilées
Donner deux fois un époux étranger?
Vit-on jamais le pudique oranger,
Pleurant deux fois ce joug involontaire.
Porter les fruits d'un hymen adultère?
Son front fertile, à l'abri des chaleurs,
Croît de lui-même et se couvre de fleurs.

Le cocotier (1) prête une ombre plus rare.
Loin de nos mains en vain sa tige avare
Court dans les cieux suspendre son trésor;
Le nègre agile a déjà pris l'essor:
Sur l'arbre uni signalant son adresse,
Des deux genoux, des deux mains il le presse;
Monte et revient, superbe ravisseur,
D'un chanvre utile arrachant l'épaisseur,
Faire à sa proie une heureuse blessure.
Le lait jaillit, et ruisselle et murmure;
D'une chair blanche au dedans couronné,
Le noyau s'ouvre, en coupe façonné.

Qu'on vante encor la coupable industrie
Qui, dans la Flandre et l'humide Neustrie,
Sut préparer en perfides boissons
Le jus des fruits et le suc des moissons!
Quels doux roseaux (2) dans ces plaines jaunissent!
J'entends au loin cent pressoirs qui gémissent:
Du jonc noueux le nectar exprimé
Brille à mes yeux en sucre transformé,
Ou pétillant dans sa mousse légère,
Monte, frémit et s'échappe du verre.

C'est là qu'au bord d'un ruisseau transparent,
De Bornéo le girofle odorant,
Heureux larcin d'un mortel intrépide (3),
Lève en secret son front jeune et timide.

(1) Cet arbre, dont la tige droite et unie s'élève communément à plus de soixante pieds, ne se couronne que de cinq ou six feuilles extrêmement longues et larges. Son fruit énorme est suspendu au sommet par grappes. Il est enveloppé d'une espèce de chanvre dont on fait des cordages. Sa feuille sert à couvrir les maisons. Il fournit à la fois le mets, le breuvage, et même la tasse qui doit le contenir.

(2) Les cannes à sucre. Outre le sirop et le sucre, on en exprime encore un vin très agréable, nommé, par les créoles, *frangourin* ou *vin de cannes*.

(3) Tout le monde connaît l'heureuse témérité de M. Prevot de Lacroix, chevalier de Saint-Louis, qui entreprit d'enrichir les îles de France et de Bourbon de la culture de la muscade et du girofle, et qui en rapporta les premières plantes des possessions hollandaises.

Ah! protégez cet arbuste naissant!
Craignez pour lui le troupeau bondissant,
Les vents fougueux, et la jalouse rage
D'un peuple armé pour venger son outrage.
Je vois déjà le Batave inhumain
Traverser l'onde, et, la flamme à la main,
De ces noyers où murit la muscade,
Exterminer l'innocente peuplade;
Je vois, je vois les rameaux renversés,
Et leurs débris en cendre dispersés.
Peuples, volez, embrassez sa défense:
Au fer cruel dérobez son enfance.
Un jour, un jour, l'arbuste infortuné
Se souviendra qu'à périr condamné,
Sans vous, hélas! opprobre du bocage,
Jamais la fleur n'eût blanchi son feuillage,
Et, loin des yeux prudemment élevé,
Enrichira les mains qui l'ont sauvé.

Je sais très bien qu'au lever de Julie
Tous ces objets sont traités de folie.
Là, pour tout livre, un souvenir doré
Offre à son œil, d'un jour doux éclairé,
Le plan du soir, et retrace à merveille
Tous les projets qu'elle oublia la veille.
La belle doit briller à l'Opéra:
On veut savoir si la reine y viendra,
Si Legros chante: on ne s'informe guères
Si, travaillé par cent mains étrangères,
Le tissu frais dont son lit est orné
Fut dans Pékin lentement dessiné.

« Ah! dans vos bois je sens bien qu'il faut vivre;
» Mais, par malheur, je ne saurais vous suivre,
» Me dit encore un importun d'un jour:
» Je connais trop et la ville et la cour.
» Voulez-vous point qu'après la comédie,
» Un fol essaim, à souper chez Lydie,
» En ricanant m'affuble d'un couplet?
» Non, non, partez: laissez-moi, s'il vous plait,
» Rire avec eux au bout de l'hémisphère.

» Est-on oisif, pour n'avoir rien à faire?
» Et n'ai-je pas mes chiens à caresser,
» Glycère à voir, ses cheveux à tresser
» Pour l'embellir ou calmer sa rivale?
» Comment remplir cet immense intervalle
» Qui de leurs nuits doit séparer vos jours?
» Ici du moins nos soleils sont plus courts.
» Sous l'équateur, que peut-on faire? On pense.
» C'est bien assez de digérer en France;
» Et pour mes nerfs, trop prompts à s'agacer,
» Le fier Bouvard me défend de penser. »

Ainsi raisonne, au foyer du théâtre,
Un étourdi, du fracas idolâtre,
Qui croit peut-être, en son instinct borné,
Que de vos bois l'habitant fortuné,
D'un autre dieu noire et grossière image,
Eut l'âme épaisse et le mufle sauvage
Du Cafre errant dans le sable africain.

On sait qu'un jour, pour mieux tromper Vulcain,
Mars et Vénus dans vos bois descendirent;
L'Amour survint, et vos peuples naquirent.
L'homme soudain se sentit né de Mars.
Vers un ciel pur élevant ses regards,
Il tend son arc, et, d'un bras qu'il déploie,
Décoche un trait qui va percer sa proie.
Le trait lancé retombe au même instant,
Et lui rapporte un ramier palpitant.
Le jour entier signala son adresse.
L'ombre, à son tour, vint servir sa tendresse;
Et vers l'aurore, accablé de désirs,
Il s'endormit, mais rêva ses plaisirs.

Quel doux souris, quelle rougeur charmante,
A son réveil embellit son amante!
Dieux! que d'attraits! en vain ses longs cheveux
Couvrent son corps de leur voile onduleux;
Ses longs cheveux et sa taille légère
Trahiraient seuls le secret de sa mère.
Si l'un de Mars eut la noble fierté,
De Vénus l'autre a toute la beauté.

Vous, que Vénus, ainsi que Mars, protége,
Ne quittez pas le séduisant cortége
Des Jeux badins, des Amours paresseux;
En cheveux blancs buvez le vin mousseux,
Et puis dormez au sein de la victoire :
La volupté sied très bien à la gloire.

Pour la servir avec vous plus long-temps,
J'allais déjà, sur les flots inconstans,
Des vents du sud braver la violence.
Mais l'airain gronde, et l'Europe en silence
De la Discorde attend l'instant fatal.
Le Nouveau-Monde a donné le signal.
Mars, sous les traits de mon auguste maître,
Plus beau, plus jeune, et plus vaillant peut-être,
Me dit : « Restez, accompagnez mes pas;
» Soit qu'aux Germains portant un sûr trépas,
» Du sein des bals, des plaisirs et des fêtes,
» Je vole au Rhin promis à mes conquêtes;
» Soit que de Londres effrayant les remparts,
» Je montre un jour aux sanglans léopards
» L'appui du trône et le vengeur d'un frère. »

C'en est donc fait : une rive si chère
N'aura de moi que mes faibles écrits.
Partez, mes vers, je demeure à Paris.

A MADAME ***.

—

En faveur de ma jeunesse
Et de ma folle gaîté,
Vous n'avez que trop vanté
Des chansons que la paresse
Me dicta pour la beauté :
En flattant ma vanité,
Vous affligez ma tendresse.
Je vous aime, et j'ai vingt ans;
Le laurier peut-il me plaire?
Enchaînez-moi de rubans,
Parez ma muse légère,
Et du myrte de Cythère,
Et des festons du printemps.
La gloire est belle à mon âge,
Mais l'amour est enchanteur;
Louez un peu moins l'ouvrage,
Aimez un peu plus l'auteur.

PRIÈRE A LA JEUNESSE.

VERS ADRESSÉS A M. L'ABBÉ DELILLE, AU PREMIER JOUR DE L'AN.

—

Au plus frivole des amis,
Et par malheur au plus aimable,
Portez, déesse favorable,
Les jours que vous m'avez promis!
Comme ces beautés infidèles
Qu'on quitte et qu'on reprend toujours,
Malgré ses erreurs éternelles,
Je mets ses beaux ans sous vos ailes
Et sous la garde des Amours.
Toujours épris de goûts volages,
Toujours parjure à ses sermens,
Plus mobile que les nuages,
Il s'abandonne à tous les vents;
Et, Dieu merci! depuis deux ans
Je ne le vois qu'en ses ouvrages.
Ah! dans ce brillant tourbillon,
S'il est heureux, je lui pardonne :
De Virgile et d'Anacréon
Qu'il ceigne la double couronne,

Et qu'il soit jusqu'à son automne
Plus étourdi que Voisenon.

A MA ZIRPHÉ,

SUR LA PHILIS DE TOUT LE MONDE.

Une taille souple et légère
A nos rimeurs, Zirphé, ne coûte rien;
Et depuis mille ans tu sais bien
Que leur muse a de droit l'empire de Cythère,
Le minois de Vénus, son sourire, ou le tien.
Un essaim de zéphyrs l'environne sans cesse;
Au moindre mouvement paraît la volupté;
Pâris, en cheveux blancs, vient juger sa beauté;
La pomme échappe, roule, et la voilà déesse!
Faut-il nous crayonner Philis?
C'est Flore, c'est Hébé que l'on va peindre ensemble:
On sème à pleines mains les roses et les lis,
Et l'on fait un portrait, Zirphé, qui te ressemble.
Vieux Zéphyrs, vieux Amours, traînez-vous loin de moi!
Je bannis et les Jeux, et les Ris, et les Grâces;
Je ne ne veux plus les voir voltiger sur tes traces:
Il est si doux d'être seul avec toi!
Je veux bien respecter le trône de verdure
Sous des myrtes entrelacés;
Mais rendons à Vénus son antique parure;
Tu n'as pas besoin de ceinture,
Et la pudeur te couvre assez.
Que sur tes épaules d'albâtre
Tes tresses flottent, si tu veux;
Je n'entends point qu'un dieu folâtre,
Plus fortuné que moi, caresse tes cheveux.
Zirphé, je suis jaloux d'embellir ce que j'aime:
Couronnons ton chapeau de fleurs;
Mais je veux les placer moi-même,
Flore n'en viendra point assortir les couleurs.
J'aime assez, il est vrai, ces Phills éternelles
Qui tournent, parmi nous, vingt têtes tous les ans,
Qu'on ne trouva jamais cruelles,
Qui sont bien tendres, bien fidèles,
Et, n'existant jamais, ont toujours des amans.
Ma Zirphé, par exemple, est un peu plus volage,
Et, moins sûr de son cœur, je suis plus alarmé;
Mais sa beauté du moins sourit à mon hommage;
Je suis content de mon partage:
Zirphé respire, et moi je suis aimé.

A UNE FEMME

QUE JE NE NOMMERAI POINT.

Non, non, madame, en vérité,
J'ai bien juré de ne plus l'être:
Moi, votre amant! l'aveu, peut-être,
Surprendra par sa nouveauté;
Mais je l'ai dit: en vérité,
J'ai bien juré de ne pas l'être.

Je sais qu'en vous on trouvera
Ce qui peut fixer la tendresse;
Beauté, talens, esprit, jeunesse,
Taille et minois d'une déesse,
Jambe élégante, ET CÆTERA;
Mais, madame, malgré cela,
Vous ne serez point ma maîtresse.

Votre époux m'arrête aujourd'hui;
Et, s'il faut vous ouvrir mon âme,
Je périrais cent fois d'ennui
De le voir protéger ma flamme,
Et d'être, en lui soufflant sa femme,
Encor remercié par lui.

Que cet homme me désespère!
Il n'est soupçonneux ni jaloux!
Monsieur, toujours paisible et doux,
Me verrait, je crois, sans colère.....
Moi, madame, en sachant vous plaire,
Je veux déplaire à votre époux.

Je veux, pour vous trouver plus belle,
Et mes plaisirs cent fois plus courts,
Que sa jalousie éternelle
Se plaise à troubler nos amours;
Et que, pour mieux triompher d'elle,
Un nouveau danger, tous les jours,
M'inspire une ruse nouvelle.

Faut-il aller au rendez-vous:
Palpitant d'amour et de rage,
D'espoir, de crainte et de courroux,
J'aime à trouver sur mon passage
Un large Suisse et deux verroux.
Alors que les faveurs sont chères!
Que les caresses ont de prix!
Et dans ces amoureux mystères
Si, par malheur, j'étais surpris;
Quand Vulcain venait à paraître,

On sait que des bras de Vénus,
Mars, en chemise et les pieds nus,
Sautait gaîment par la fenêtre.

A UN MYRTE.

Croissez, l'honneur de mon bocage,
Jeune arbrisseau que j'ai planté!
La déesse de la beauté
Attend votre premier feuillage.
Croissez, ô myrte plus chéri
Que ces ormeaux qui m'ont vu naître!
Un jour votre rameau chéri
Dans les airs s'étendra peut-être.
Sous votre abri voluptueux,
Zirphé veut qu'on lui dresse un trône;
Zirphé vous devra la couronne
Qui doit parer ses beaux cheveux.
Que la fraîcheur de votre ombrage
Nous plaira sur la fin du jour!
Croissez : des fleurs l'amant volage
Frémit dans les bois d'alentour.
Phébus se couche sans nuage;
Si demain un sombre orage
S'élève et gronde à son retour,
Que l'oiseau qui lance la foudre,
En réduisant le chêne en poudre,
Respecte l'arbre de l'Amour!

A M. LE CHEVALIER DE PARNY.

Feuillancour, 30 juin 1774.

Au cap de Bonne-Espérance,
Est-ce bien toi qui m'écris,
Entre la bière et le riz,
Le fromage et le Constance,
D'aussi jolis vers qu'en France
Et dans les murs de Paris!
Quel est donc ce bon génie
Qui t'accompagne en tous lieux,
Et qui sur l'onde en furie,
Hélas! et loin de nos yeux,
Promenant sous divers cieux
Et ta fortune et ta vie,
Dans le plus triste séjour,
Près du peuple à face noire,
Maudit du beau dieu du jour
Et des Filles de mémoire,
Te fait rencontrer la gloire,
Et le plaisir, et l'amour?

Je remarque, mon cher ami, que tu es le premier poète, depuis le Camoëns, qui ait doublé ce fameux cap des Tempêtes, regardé si long-temps comme la dernière borne du monde vers le pôle austral. Mais le Camoëns ne dansa point de menuet à Rio-Janeiro avec la plus belle personne du Brésil. Trente ursulines charmantes ne soulevèrent point un coin de leur voile pour le voir passer; enfin, on ne lui jeta point le soir de bouquets par la fenêtre. Il fuyait sa patrie, et tu vas revoir les lieux qui t'ont vu naître. Il fut bientôt oublié sur les bords du Tage, et ton absence est, sur les bords de la Seine, l'éternel objet de nos entretiens, de nos regrets et de nos craintes. La seule ressemblance que je trouve entre le Portugais et toi, c'est que vous fîtes tous deux, à quatre mille lieues de l'Europe, vos plus aimables vers, et que tous deux vous vivrez toujours.

Ne fumant point et buvant peu, je sens que la société du Cap et la tournure de ses habitans doivent avoir très peu d'attraits pour toi. Je leur passe d'avoir rassemblé dans leur magnifique jardin de *la Compagnie* les fleurs et les fruits des quatre parties du monde, et surtout de s'être procuré de l'ombrage sur un sol aride où il est si nécessaire et si rare; mais je suis fort scandalisé des mœurs de ce pays : je ne conçois pas que les Hollandais attachent si peu d'importance à un baiser, qui, parmi nous, équivaut à la dernière faveur. Les malheureux! en ne le défendant point, ils ont détruit tout son charme, ils ont anéanti les plus douces prémices de l'amour, et son langage le plus passionné. Et comment donc les femmes font-elles dans ce pays pour avouer qu'elles aiment ou qu'elles se sont défendues? Il est bien dur d'être obligé de tout décliner.

Nous sommes depuis trois semaines à Feuillancour, et tels à peu près que tu nous a laissés, si ce n'est que ton frère est devenu encore plus gourmand, et moi plus paresseux, depuis que nous avons été inoculés. Le soleil est à peu près au tiers de son cours lorsqu'on se lève; et, pour remplir ce que nous nommons bravement la matinée, on s'occupe de vers, de prose, de musique et d'autres semblables bagatelles. Le soleil baisse : nos dames montent dans des calèches que nous conduisons nous-mêmes avec assez d'adresse. Nous courons jouir, sur cette longue et belle terrasse de Saint-Germain, d'un des plus beaux aspects qui soient au monde, et nous nous égarons dans les mille et une routes de cette forêt,

Où fuyant la foule indiscrète

Des invalides du canton,
Et tenant en main la musette
Qu'à toi seul il légua, dit-on,
Le vif, le piquant Hamilton,
Jadis sur un si nouveau ton
Chanta le Brochet et Nanette.

Le soir est terminé par un souper fort gai, et par des chants qui se prolongent fort avant dans la nuit.

Ainsi du nectar qui ruisselle
Des pressoirs de Beaune et d'Arbois,
Nous humectons les petits pois
Que donne la saison nouvelle;
Tandis que vers l'astre brillant
Qui se lève sur notre France,
Et qui par un don éclatant
D'abord signale sa puissance,
Après une longue souffrance,
Tous les cœurs remplis d'espérance
Se tournent en le bénissant;
Que plus loin, vers la mer Baltique,
On s'empresse de partager
Les deux tiers d'une république,
Et le tout, pour la protéger:
Qu'enfin les soldats de Russie
En foule inondant la Turquie,
Jurent de tondre Mustapha,
Et de rendre à la Circassie
Cent beautés, qui sur leur sopha
Passent bien tristement leur vie,
Et qui, dans cet affreux séjour
Si cher aux tyrans de l'Asie,
Hélas! n'ont point connu l'amour
Et connaissent la jalousie.
Adieu, je m'aperçois trop tard
Que ma muse fort indiscrète,
Mettant toute fleur à l'écart,
T'écrit une froide gazette,
Où de la ville et du rempart
L'histoire amusante et secrète
N'a pas même un article à part.
Mais ma plume court au hasard;
La gêner n'est pas mon système:
Entre nous, je ne veux point d'art:
On est toujours un peu bavard
Lorsqu'on écrit à ce qu'on aime.

A M. LE CHEVALIER DE BONNARD,

SUR SON ÉPITRE A LA RAISON.

Rival aimable de Boufflers
L'Amour, comme lui vous inspire:
Vous faites d'aussi jolis vers,
Et vous n'avez que le travers
De ne point assez les redire.
Qu'il doit être doux et charmant
Le prix des chansons que vous faites!
Sans doute aujourd'hui vingt coquettes
Jugent de près votre talent.
Toujours volage et toujours tendre,
Chantez et trompez tour à tour
Un sexe qui sait nous le rendre.
La raison ne veut pas l'amour;
S'il faut finir par elle un jour,
Du moins faites-la bien attendre!

RÉPONSE AUX VERS PRÉCÉDENS.

Quand on joint aux feux du printemps
Cette fleur d'esprit si brillante,
Et cette gaîté pétillante
Qui vaut seule tous les talens;
Lorsque l'on fait des vers charmans,
Qu'on connaît son siècle et l'usage,
Et surtout quand on a vingt ans,
On a raison d'être volage;
Et ma foi, soit dit entre nous,
Avec vos grâces et votre âge,
Je le serais tout comme vous,
Et, si je pouvais, davantage.
Mais, hélas! regrets superflus!
Il ne me convient presque plus
De voler de belles en belles;
Le Temps, avec ses doigts crochus,
Commence à me rogner les ailes.
Par mes vingt-neuf ans averti
Qu'il faut tâcher d'être fidèle,
Je prends sagement mon parti.
Et même j'y mets tout le zèle
Qu'en sa religion nouvelle
Apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme
Dont l'esprit sache m'attirer,
A qui je puisse croire une âme,

Qui me laisse un peu soupirer
Avant de se rendre à ma flamme,
Et veuille long-temps m'adorer.
Ah ! si je puis la rencontrer,
La beauté que mon cœur appelle
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle),
Je ne vous mène point chez elle
Et ne lui montre point vos vers.

LE CIRQUE.

Jadis on ouvrit à Cythère
Un cirque en l'honneur de Vénus ;
Et dans ces combats ingénus,
L'amant et sa jeune bergère
Briguaient, athlètes demi-nus,
Le prix charmant de l'art de plaire.

A ces tournois voluptueux,
L'Amour et l'Hymen présidèrent ;
Frères, rivaux et demi-dieux,
Vous jugez bien qu'ils les troublèrent.
L'Hymen s'arrogea, sans façon,
Le droit d'initier les belles :
L'Amour, avec plus de raison,
Voulut, paré de fleurs nouvelles,
Donner la première leçon
D'un jeu qu'il inventa pour elles.

Le différend fut terminé
Dans un concile d'Idalie :
Par Vénus il fut ordonné
A fille nubile et jolie,
Qu'au dieu d'Hymen, comme à l'aîné,
Le premier jour serait donné ;
Car telle était sa fantaisie :
Mais que, pour prix de sa beauté,
L'Amour, comme l'enfant gâté,
Eût tout le reste de sa vie.

Les Grâces, d'un malin souris,
Applaudirent à la déesse ;
Et cet édit plein de sagesse,
Qu'adopta l'univers surpris,
Bientôt des murs de Sybaris
Passa dans Rome et dans la Grèce,
Et gouverne aujourd'hui Paris.

Mais lorsqu'une vierge nouvelle,
O Vénus ! doit grossir ta cour,
Suit-on bien une loi si belle ?
N'est-il point de secret détour ?
L'Hymen, comme on sait, n'a point d'ailes ;
On en connaît deux à l'Amour.

Le fripon gagne de vitesse,
Arrive avant l'aube du jour,
Souffle à l'Hymen son droit d'aînesse,
S'envole, et revient à son tour,
Lorsqu'à peine le soleil baisse.

L'Hymen paraît : ô douce erreur !
Aimable et fortuné prestige !
L'Hymen de force et de valeur
Se croit fermement un prodige,
Et pense avoir cueilli la fleur
Qui ne tenait plus sur sa tige.

AUX SAUVAGES.

Loin des bords chéris de la France,
Vous avez le front d'être heureux !
Mes amis, connaissez-vous mieux,
Et voyez votre impertinence !

Il est vrai que ces orangers,
Témoins de vos jeux, de vos fêtes,
Ces bois où les zéphyrs légers
Balancent l'ombre sur vos têtes,
Vos solitaires lataniers,
Les perles sous vos pas semées,
Ces fruits qui rompent vos paniers,
Et les richesses parfumées
Qui colorent vos bananiers,
Les grains pourprés de vos grenades,
Et vos ananas couronnés,
Le lait des palmiers fortunés,
Vos prés, vos vallons, vos cascades,
Annoncent des prédestinés.
Mais sous vos huttes, pardonnez,
Quand je vois vos pipes fumantes,
Vos crânes ronds et cotonnés,
Vos longues oreilles pendantes,
Vos nez camus et basanés,
Vous ne me semblez, je vous jure,
Que des enfans déshérités
Que la dédaigneuse nature,
Loin de nos climats enchantés,
A relégués à l'aventure :
Nous sommes ses enfans gâtés.

Vivent nos superbes rivages,
Nos mœurs, nos arts et nos écrits!
Que je vous plains, mes chers sauvages
De n'avoir jamais vu Paris!

Nous fûmes quelque temps volages,
De cent bagatelles charmés;
Assis enfin au rang des sages,
Nous avons changé nos usages,
Et les enfans se sont formés.

Nous brisons le hochet frivole
De la légère illusion;
Des riens le char doré s'envole,
Et la nation la plus folle
Tient le sceptre de la raison.

Nous bannissons les goûts futiles,
Les tyranniques préjugés;
Tous les citoyens sont utiles,
Tous les grands seigneurs sont rangés.

Autrefois couronnés de roses,
Nous n'aimons plus que les lauriers;
Nous sommes au siècle des choses;
Tout pense, jusqu'aux financiers.

Adieu ta charmante méthode,
Gatti! nous sommes détrompés!
La santé revient à la mode,
La gaîté préside aux soupés.

L'Amour parmi nous n'a plus d'ailes,
Et suit toujours le sentiment;
Les époux tendres et fidèles
Vivent comme des tourterelles,
Et s'adorent, Dieu sait comment!
A quinze ans, la beauté discrète
Oserait à peine rêver;
Les femmes... c'est une disette,
Et l'on ne peut plus en trouver.

Si vous connaissiez nos coulisses,
Nos chars transparens, nos palais,
Le boudoir des jeunes actrices,
Nos cuisiniers, nos chapeaux suisses,
Tous nos déguisemens anglais!
Nos fiers cochers aux gros bouquets,
A la moustache germanique,
A la fureur épidémique
De n'avoir plus l'air d'un Français.
Vous verriez bien, troupe insensée,
Qui n'avez point de colysée,
De grands sauteurs, ni d'arlequin,
Que d'un dieu bienfaisant et sage
Nous seuls annonçons le dessein:
L'Européen est son ouvrage;
Mais le nez plat d'un Africain
Ne saurait être son image.

A M. LE CHEVALIER DE PARNY.

Versailles, 4 juin 1776.

Maudit enchanteur que vous êtes!
Qui vous demande, en vers heureux,
Le récit de ce que vous faites
Dans vos bosquets délicieux,
Au bord du ruisseau tortueux
Qu'on voit par des routes secrètes
Abandonner la Marne et son lit amoureux,
Pour arroser vos paisibles retraites?

Pourquoi des beaux jours que je perds
Occupez-vous ma rêverie?
Vos plaisirs et vos jolis vers
Me font mourir de jalousie.

Je n'ai pas de peine à me figurer, mon cher ami, combien le séjour d'Ozoüer doit être agréable en ce moment, et ta muse pouvait m'épargner le soin d'augmenter mes regrets. J'aurais bien voulu me joindre à votre petite caravane, et prendre de tous vos amusemens, dans ce voyage, la part qui m'était destinée; mais il m'a été impossible d'abandonner Versailles; il m'a été impossible de m'éloigner de mon prince, qui nous est encore plus cher depuis que nous avons tremblé pour ses jours.

Ce demi-dieu convalescent,
Paré des grâces du bel âge,
Dans sa faiblesse intéressant,
Ressemble au lis courbé qui lève, après l'orage,
Un front plus radieux vers un ciel sans nuage,
Et se balance au gré d'un zéphyr caressant.
Qui n'aimerait mon maître, au pied même du trône,
Dédaignant l'appareil qui suit la majesté,
Et rassurant par sa bonté
Ceux que trouble, à ses yeux, l'éclat qui l'environne?
Des talens qu'il promet et des vertus qu'il donne,
On dit que l'Olympe surpris,
Déjà lui tresse une couronne
Du laurier sanglant de Bellone,
Et du myrte cher à Cypris.

L'Olympe en le formant juste, aimable, intrépide,
Se plut à l'enrichir de ses dons réunis ;
Et dans le beau corps d'Adonis
Il plaça le grand cœur d'Alcide.

D'ailleurs, mon cher ami, si deux divinités m'appellent sur les rives de la Marne, deux divinités me retiennent ici, deux divinités aussi jeunes, aussi aimables que les premières, et dignes en tout de s'associer avec elles sous les frais ombrages d'Arminvilliers. Je vais essayer de te les faire connaître ; mais je désespère d'en faire une peinture aussi gracieuse que la tienne, quoique le modèle soit absolument le même.

Pleine de raison, de folie,
Et de tristesse et d'enjoûment,
L'une à son naturel charmant
Sait mêler fort ingénûment
Quelques grains de coquetterie,
Raisonne avec étourderie
Et déraisonne gravement ;
Confond dans sa tête jolie
La Perse et l'empire ottoman,
La profane mythologie
Avec le nouveau testament ;
Et parant son babil des grâces de Thalie,
Plaît, on ne sait pourquoi, plaît, on sait trop comment !

L'autre, affligée de vingt ans, qu'elle ne veut pas seulement se donner la peine de compter, assemblage inoui d'insouciance et de sensibilité, et à qui l'on pourrait reprocher trop peu de prétention, par ce défaut-là même est aussi sûre de plaire.

De son esprit le charme inconcevable
Se sent très bien, et ne peut s'exprimer ;
Mais ce qui plus vous invite à l'aimer,
C'est sa paresse d'être aimable.

Voilà, je crois, messieurs, des raisons assez bonnes, et j'espère que vous ne me ferez plus un crime de ne vous avoir point suivis. Vous pouviez vous épargner ce déluge d'imprécations en vers et en prose dont votre lettre est remplie, car Dieu en est grandement offensé ; et, si c'est un honneur pour moi, vous conviendrez que je ne le méritais guère. J'irai vous joindre dès que je le pourrai ; mais, je vous en prie, ne me portez pas de si fréquentes rasades avec ce vin d'Aï, dont je ne trouverai pas une seule bouteille, si vous écoutez vos accès d'amitié pour moi.

Et quel est ce nouveau système
De vider à ma gloire un quartaut si vanté ?
Mes amis, de ce zèle extrême
Je vous dispense en vérité ;
Depuis huit jours entiers qu'à table ainsi l'on m'aime,
Je ne m'en suis pas mieux porté :
L'Aï ne tourne à ma santé
Qu'autant que je le bois moi-même.

Adieu, mon cher Tibulle ; n'oublie pas de me mettre aux pieds des deux charmantes déesses qui ont du moins l'avantage d'être célébrées par un chantre digne d'elles. Mille et mille choses agréables à votre seigneur châtelain. Il me tarde bien, je te jure, d'embrasser tour à tour et à la fois, toi et ton frère, et ton frère et toi.

Je suis chargé de vous présenter à tous deux les complimens du plus poli, du plus simple et du plus obligeant des hommes,

Semant sur une étude aride
Les fleurs de la belle saison,
Et mêlant aux leçons d'Euclide
Les vers de Virgile et d'Ovide,
Et les couplets d'Anacréon.

Nous partons jeudi pour Marly, où je resterai jusqu'au premier du mois prochain ; et le soir du même jour vous me verrez paraître à Ozoüer.

J'irai, j'irai sous l'abri solitaire
Des myrtes frais, des marronniers fleuris,
Menant Silène et la bande légère
Des dieux joufflus qui restaient dans Paris,
Le thyrse en main, le front ceint d'un beau lierre,
Courir vos bois ébranlés par nos cris,
Et des festins vous disputer le prix,
Assis à table entre Horace et Glycère.

A M. L'ABBÉ DELILLE,

SUR UN VOYAGE QU'IL PROJETAIT DE FAIRE EN ITALIE.

Tu les verras ces superbes remparts,
Trône immortel de l'antique Ausonie,
Ce ciel heureux propice à l'harmonie,
Au goût des vers, aux talens, aux beaux-arts,
Ces monumens et ces marbres épars,
Où des Romains respire le génie,
Et la grandeur du second des Césars !
J'admire sur tes pas ces ruines fatales,

Ces temples écroulés, ces combles entr'ouverts,
Ce théâtre où Mécène eût applaudi tes vers,
Et du fier Agrippa les voûtes triomphales.
Là, Brutus, au sénat, poignardait un tyran;
Là respirait Titus, l'amour de l'Italie;
Là, Jupiter tonnait au Vatican;
Là fut surpris Ovide avec Julie.

Volons au champ de Mars, au cirque plus vanté;
Volons aux jeux guerriers inventés par la Grèce :
Je vois une ardente jeunesse,
Qu'indigne son oisiveté,
Presser les flancs poudreux d'un coursier indompté,
Déployer, en luttant, sa nerveuse souplesse,
Et disputer aux yeux d'une fière maîtresse
Le prix de la valeur et non de la beauté.
Oh! que ne suis-je assis au bois de Lucrétile,
Au fond de ces jardins, au profane inconnus,
Où ta muse autrefois, sous les traits de Virgile,
Dans ses vers si touchans, pure, simple et facile,
Fit couler tant de pleurs au nom de Marcellus!
Cascades de Tibur, ombrages d'Albunée,
Qui vous voit, malgré lui, doit chanter ses amours!
Dans votre enceinte fortunée,
On dit qu'au déclin des beaux jours
L'ombre d'Horace, encor de roses couronnée,
Suit toujours Lalagé, qui s'échappe toujours.

LETTRE

A M. LE CHEVALIER DU HAUTIER.

Anet, ce 17 juillet 1780.

J'ai parcouru la Trappe et les mornes déserts
De la nouvelle Thébaïde :
Parmi ces vieux tombeaux que la mousse a couverts,
J'ai cherché vainement l'objet des plus doux vers,
L'infortuné Comminge auprès d'Adélaïde.
Mon cœur, je l'avoûrai, surpris, désenchanté,
N'a point retrouvé ses modèles :
Deux amans si discrets, si tendres, si fidèles,
Dans ces lieux, m'a-t-on dit, n'ont jamais existé.
A leurs malheurs imaginaires,
Ainsi dans ma jeune saison,
Crédule, j'ai donné des larmes trop sincères :
Hélas! chaque jour la raison
Détruit nos erreurs les plus chères.

Nous avons eu le bonheur, monsieur, de rencontrer à la Trappe le contraste frappant de la vertu esclave dans une cellule, et de la vertu libre sur les marches du trône. En révérant la première, comme nous le devons, nous nous déclarons ouvertement pour la seconde.

Nous voici maintenant dans Anet, c'est-à-dire dans le séjour consacré de tout temps aux plaisirs, aux beaux-arts, à l'amour et à la gloire. Ici, du moins, rien n'est fabuleux : tous les murs, tous les ornemens du château sont encore chargés des chiffres de Henri II et de Diane de Poitiers. On lit encore sur les lambris cette foule de devises galantes et ingénieuses que ce jeune prince composa pour elle : on rencontre partout son amour. La petite statue de Diane, en pied, qu'il fit fondre en argent, et qu'on voit dans un des appartemens du château, n'est point sans doute aussi intéressante que la tête de madame de Montbason, apportée à la Trappe par l'abbé de Rancé, et conservée dans la chambre de ses successeurs : mais on est bien aise de connaître au moins la taille et les traits d'une femme qui exerça encore, dans un âge aussi avancé, l'empire de la beauté.

Vous jugez bien, monsieur, qu'un de mes premiers soins a été de demander la plaine d'Ivry,

Ce théâtre de la valeur
Et du crime de nos ancêtres,
Où d'un peuple plein de douceur,
Trop docile en tout temps à la voix de ses prêtres,
La moitié combattait son prince avec fureur,
L'autre à l'envi mourait pour le sang de ses maîtres.

Je ne puis vous exprimer ce qui s'est passé en moi lorsque, après avoir gravi la côte un peu rude et sablonneuse qui renferme le vallon d'Anet du côté du nord, j'ai découvert tout à coup cette plaine immense couverte des plus beaux blés du monde. Des pleurs ont coulé de mes yeux, en songeant que cette terre avait été ensanglantée du sang de tant de braves Français. J'ai passé cent fois de la tristesse à l'admiration, et de la peine au plaisir, à l'aspect de ces restes de retranchemens qui virent débattre de si grands intérêts, et de ces riches sillons où le laboureur heurte encore avec sa charrue des tronçons de lances ou d'épées : enfin, à l'approche de cet obélisque simple et noble, élevé à la gloire de Henri IV par un de ses plus vertueux descendans, à l'endroit même où ce bon roi se reposa sous un poirier, après avoir gagné la bataille.

L'enceinte de l'obélisque, comme vous le savez, monsieur, est bordée de lauriers, qui sans doute n'ont point eu de peine à y croître. J'ai été saisi, en y entrant, d'une sorte de respect religieux; et j'y serais encore plongé dans la plus douce rêverie, si la chaleur du jour ne m'avait forcé à regagner Anet.

J'ai parcouru, à mon retour, tout ce qu'il renferme d'aimable, et il ne lui manquait, en vérité, que la présence du maître. Je me suis égaré avec délices dans ce beau parc,

Ouvrage heureux de la nature,
Où cent peupliers blancs qui tremblent dans les airs
Vous amusent de leur murmure,
Et qu'en se poursuivant sous les ombrages verts,
Cent naïades, filles de l'Eure,
Embrassent à l'envi de leurs flots toujours clairs;

dans ce parc, enfin, qui devint si fameux sur la fin du dernier siècle. Je ne fus pas long-temps à ressentir l'influence du lieu; et, me livrant tout d'un coup à l'espèce d'enthousiasme que m'inspiraient la beauté de ces retraites et le souvenir des grands hommes qui les ont habitées, j'avais déjà pris ma lyre, et je me disposais à les chanter de mon mieux, c'est-à-dire assez mal, lorsque je vis sortir d'un bosquet voisin les deux Vendômes,

Ces héros un peu singuliers,
Trop négligés dans leur parure,
Lions dans les combats, et moins chefs que guerriers,
En paix, illustres porcs du troupeau d'Épicure,
Tout souillés de tabac et couverts de lauriers;
Et sur leurs pas soudain paraître
La foule de ces beaux-esprits
Que rassemblait dans son pourpris
De ces lieux le très digne maître,
Et qui, fertiles en bons mots
Contre les méchans et les sots,
Le jour amusaient mon héros,
Et le soir, admis à sa table
Avec de jeunes libertins
Et plus d'une femme agréable,
Jugeaient du ton le plus aimable
Les vers, les amours et les vins.

Chapelle était à leur tête. L'aspect de ces messieurs m'interdit au point que ma lyre me tomba des mains; et, pour la gloire même d'Anet, je ne sais si vous devez en être fâché. Je l'aurais probablement flétrie en voulant l'augmenter. Je n'osai pas, surtout devant Chapelle, me risquer à vous écrire tout seul, dans un genre où il crut autrefois avoir besoin d'un second.

Il est bien difficile, monsieur, de connaître un séjour aussi délicieux sans vous porter envie. Que vous êtes heureux de passer toute la belle saison à Anet! Je sens que j'y passerais volontiers ma vie.

Ah! si jamais dans ce beau lieu
Vous bâtissez un monastère,
Je viens m'y rendre en qualité de frère
De la règle de saint Chaulieu.

Achevez votre retraite à la Trappe; je vais en faire une un peu plus longue à Versailles, l'endroit de la terre, comme on sait, après la Trappe, où l'on est le moins occupé des choses de ce monde. Je vous supplie de vouloir bien mettre aux pieds de monseigneur le duc de Penthièvre mon très profond respect. S. A. S. daignera peut-être se souvenir des regards pleins de bonté qu'elle a laissés tomber sur moi pendant mon séjour à la Trappe.

Adieu, monsieur, je me recommande à vos prières, et surtout à votre souvenir.

A MES AMIS.

Amis, au printemps de mes jours
(On croit tout permis à cet âge),
J'allais dans mon culte volage
Visiter en pèlerinage
La terre-sainte des Amours.
Je reconnus sur le rivage
Le batelet d'Anacréon:
Des fleurs pendaient au pavillon,
Les jeux formaient son équipage;
Silène en était le patron.
Je brisai le tissu frivole
Des rubans qui le retenaient;
Et sur le fleuve, au gré d'Éole,
Je m'abandonnai sans boussole
Aux tourbillons qui m'entraînaient.
Enfant chéri de la Paresse,
Peu fêté de la docte cour,
Sans art, mais non pas sans ivresse,
J'osai célébrer tour à tour
Le vin, le plaisir et l'amour,
Entre les bras de ma maîtresse.
Je me flattais que sa beauté
Du connaisseur qui toujours fronde
Désarmerait la gravité;
Mais monsieur Bardus irrité
Troubla bientôt ma paix profonde
Et mon aimable obscurité.
Ce géant baisse sa visière,
Et, cuirassé d'un triple airain,
Vient aux yeux de l'Europe entière
Combattre, la lance à la main,
Mes vers armés à la légère.
Ainsi l'implacable vautour

S'élance sur deux tourterelles,
Qui, dans un bosquet, loin du jour,
Mêlaient leurs becs, battaient des ailes,
Au pied des autels de l'Amour

A Mme LA COMTESSE DE SAINT-AULAIRE,

SUR UNE ÉPÎTRE QU'ON LUI AVAIT ADRESSÉE.

Oui, j'ai lu, cousine adorable,
J'ai lu deux fois les jolis vers
Qui, sous votre nom favorable,
Sont sûrs de courir l'univers.
Pouvez-vous bien d'un tel hommage
Vous étonner un seul moment?
Ah! lorsque, au printemps de mon âge,
J'avais encor quelque talent,
Dans un moins séduisant langage
Je vous en aurais dit autant;
Et peut-être bien davantage.
Du chantre ingénieux et doux
Qui vous aime, je le parie,
Et qui voudrait à vos genoux
Passer le reste de sa vie,
Vous ne connaissez, dites-vous,
Les traits ni la muse polie;
Mais connaissez-vous, je vous prie,
Tous ceux qui vous trouvent jolie,
Tous ceux que votre esprit rend fous?
D'un soin qui sans doute le blesse
N'allez pas vous embarrasser:
A quelle autre peut s'adresser
L'hymne charmant qu'il vous adresse?
Peu de femmes, en vérité,
Réunissent à la beauté,
Comme vous, cent moyens de plaire
Et vous seule avez hérité
De l'esprit, de l'urbanité,
Comme du nom de Saint-Aulaire.
Pour peindre si bien vos appas,
Vos yeux, votre grâce divine,
Il faut avoir suivi vos pas;
Ou, si l'on ne vous connaît pas,
Vous conviendrez qu'on vous devine.

A M. ***.

Joigny, 19 septembre 1780.

En vers polis et délicats,
En vers qu'Olympe daigne lire,
C'est à vous qu'on voudrait écrire
Du sein de nos petits états;
Mais, auprès du dieu des combats,
Le moyen de monter ma lyre?
Prêcheur des amoureuses lois,
Des plaisirs courageux apôtre,
Dans ce pays très peu courtois,
Mi-Bourguignon, mi-Champenois
(Et qui partant n'est l'un ni l'autre),
Méditant les plus doux exploits,
Après une longue abstinence,
Je venais chercher, à la fois,
Les plus intéressans minois
Et les plus jolis vins de France;
Je n'ai trouvé que l'ordonnance
Qui nous prescrit la résidence,
Et qui nous met à quatre mois.

Vous vous doutez bien, d'après cela, monsieur, que je suis au régiment, et que c'est de Joigny qu'on vous écrit. Vous demanderez qu'on vous le fasse connaître. La ville est bâtie sur le penchant d'une montagne; toutes les rues en sont étroites et escarpées; mais sa position sur la rivière et des environs charmans en forment un des plus agréables paysages que je connaisse.

Là, des prés étendus; là, des collines vertes
Où mûrit, plein de pourpre, un raisin velouté;
Ici, des bois touffus et des salles couvertes,
Où l'amour vers le soir égare la beauté.
Un pont majestueux unit la double rive;
Des casernes de Mars plus loin règnent les murs;
Et l'Yonne, en son cours errante et fugitive,
Se plaît à les baigner de ses flots toujours purs.

J'ai vu, comme vous pouvez penser, tous les gens à voir, le maire, le bailli, le directeur, tous les notables, et madame l'élue. On n'attend point ici qu'on ait bégayé les premiers complimens d'usage pour vous offrir des cartes. Le reversi s'empare sur-le-champ de la conversation, et la soutient à lui seul jusqu'à neuf heures du soir. En se quittant, il est fort ordinaire de se demander comment on se porte. Comme j'attends toujours le premier moment pour

me montrer, et jamais le second pour disparaître, j'entre et je sors volontiers sans avoir proféré une seule parole. Le beau monde m'a pris jusqu'ici pour un sot, et je trouve encore cela tout à fait commode. Voilà, monsieur, la société telle qu'elle est, et c'est notre unique ressource. Jugez si nous sommes à plaindre : nous sommes persécutés par les mouches et dévorés d'ennui.

On ne reçoit point en ces lieux
De ces mensongères nouvelles
Qui font l'amour des curieux.
Nos dames, à leur jeu fidèles,
N'ont jamais usé leurs beaux yeux
Sur ces profondes bagatelles,
Et dans leurs momens sérieux
Ont bien assez de leurs querelles,
Sans embrasser celles des dieux.
Nous laissons, en rois d'Angleterre,
Aller le monde comme il va;
Et pour nous le coche d'Auxerre
Est la flotte de Cordova.

Nous avons eu cependant l'autre jour un grand événement pour Joigny. La foire y avait attiré un peuple prodigieux de tous les villages, à dix lieues à la ronde. Et quelle terrible foire! Celles de Bassora et d'Ispahan ne sont rien auprès. Vous imaginez bien que les enfans barbus d'Isaac et de Juda n'avaient point oublié les cannes, les lorgnettes, les ustensiles de la Tamise, et leur probité ordinaire.

On voyait étalés par terre
Ces hochets de tous les climats;
Des colliers, des bagues de verre,
Et les sifflets dont le parterre
A, dit-on, régalé Thamas.

Si vous joignez à ces petits passe-temps quelques bals que nous donnons en plein air à toutes nos élégantes, vous aurez un précis de toutes nos dissipations dans ce bienheureux séjour, qui, suivant moi, n'a d'autre avantage que celui d'être fort près de Paris.

Mais dites-moi donc, je vous prie,
Des souffleurs éternel doyen,
Quelques mots de la comédie
Où des dieux la troupe choisie
Naguère a figuré si bien;
De cette riante folie,
Le plus doux charme de la vie,
Et que j'adore en vrai païen.

C'est là qu'il faudrait être, au lieu de végéter ici DE PAR LE ROI. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'ai goûté aux dernières représentations. Il n'est pas possible de saisir avec autant de vérité des tons aussi opposés, et de se reproduire avec plus d'agrémens sous des formes aussi différentes.

Je suis encor tout ébaubi
De ces douces métamorphoses.
Et Guiche, sous les traits de la vieille Bobi,
Cachant son visage de roses,
Et Jule, au sourire enchanteur,
Aux traits piquans, à la grâce gentille,
Avec ce parler doux qui pénètre le cœur,
Laisseront à jamais au plus fin connaisseur
A deviner qui des deux est la fille.

Je m'arrête, monsieur, car j'aperçois tout le danger de l'entreprise. L'attendrissante Jenny, l'impayable Pierre-le-Roux, Gotte et Détieulette, Lise et le commissaire de quartier, ont de grands droits à un article à part. Je serais contraint de louer mal ce qui ne saurait être trop bien loué. Il faudrait mettre dans mon rôle autant d'art qu'ils ont mis de naturel dans le leur; mais voilà la chose impossible; d'ailleurs, ne savez-vous pas

Qu'un éloge fastidieux
Peut souvent tenir lieu d'injures?
Je crains surtout d'être ennuyeux,
Et n'ai pas les mains assez pures
Pour offrir de l'encens aux dieux.
Si pourtant je chantais celle à qui les dieux même
S'empressent en tous lieux de céder leurs autels,
Sous un chapeau de fleurs cachant son diadème,
Et se mêlant aux jeux des paisibles mortels;
Si je disais cet heureux assemblage
D'esprit, de grâces, de bonté,
De raison et de badinage,
Et de douceur et de fierté;
Enfin, si je peignais près d'elle,
En dépit de la majesté,
L'amitié constante et fidèle
Ce portrait, sans être flatté,
Rendrait assez bien le modèle.

La baguette magique est véritablement dans ses mains. Il n'était réservé qu'à elle de réveiller les beaux-arts, et de les rassembler dans les délicieux jardins de Trianon. C'est une école de grâces et de goût, fondée par le Goût et les Grâces elles-mêmes. Je ne crois pas qu'il y ait des gens assez barbares pour condamner de si nobles amusemens. Au reste,

Qu'à Paris un peuple hébété

Pesamment à souper les fronde,
Je conçois sa témérité :
La plus régulière beauté
Ne saurait plaire à tout le monde ;
Lorsque Vénus sortit de l'onde,
On critiqua sa tresse blonde
Et ses yeux pleins de volupté.

Adieu, monsieur, donnez-vous toujours bien du tourment pour servir, comme elle le mérite, la divinité que nous portons dans notre cœur; car c'est le feu sacré qui nous fait vivre.

Allez, courez, volez où son penchant l'entraîne ;
Elle a tant pris de soin de combler mes désirs !
Qu'on prévienne les siens, qu'on charme ses loisirs ;
Qu'on la console des soupirs
Que coûte quelquefois la grandeur souveraine :
Eh ! dites-moi, sans les plaisirs,
Que servirait-il d'être reine ?

PROJET D'ORGIE.

A M. DORAT.

Esprit toujours aimable,
Rimeur toujours galant,
Demain donnons au diable
Un monde turbulent,
Et qu'on dresse la table
Près d'un foyer brûlant.
Invitons au mystère
Deux ou trois libertins ;
Et, couronnés de lierre,
Nous varîrons les vins.
Que la beauté nouvelle,
Qui vous trompe à son tour,
Préside à ce beau jour,
Et qu'on donne près d'elle
Un couvert à l'Amour.
Cet enfant volontaire
A tous les vins préfère
Le Champagne brillant,
Dont la vapeur légère
S'élève aux bords du verre
Et mousse en pétillant.
Il est parmi nos belles
Si peu d'objets constans !
Buvons aux infidèles,
Nous boirons plus long-temps.

A M. LE VICOMTE DE BOURBON-BUSSET,

EN RÉPONSE A DES VERS QU'IL M'AVAIT ADRESSÉS A FONTAINEBLEAU.

Lassé de tout, sans luth et sans maîtresse,
Depuis long-temps j'étais mort aux plaisirs,
Et le chantre de la tendresse
N'avait plus même de désirs ;
Lorsqu'à ma paupière éblouie,
Dans le plus brillant appareil,
Ce matin vint s'offrir, à l'instant du réveil,
Une beauté piquante, au visage vermeil,
Aux épaules d'albâtre, à la gorge arrondie :
Répandu sur ses traits, un reste de sommeil
La rendait encore plus jolie.
Je reconnus la muse si chérie,
Qui toujours promenant sa foi,
De mes liens jadis, sans trop savoir pourquoi,
S'était brusquement dégagée :
Je crus qu'elle était corrigée,
Et qu'elle revenait à moi.
Je voulus l'embrasser. « Arrête, me dit-elle ;
» Busset m'aime ; il est fier, jeune, ardent, plein de zèle,
» Pour lui seul désormais je garde ces appas.
» Tu me servis trop mal : tiens, je sors de ses bras ;
» Regarde comme je suis belle.
» Lis ce billet ; en vers moins polis et moins doux
» Autrefois s'exprimait Horace ;
» Il l'écrivit sur mes genoux.
» En le dictant j'ai signé ta disgrâce.
» Il faut nous séparer : adieu,
» Tu ne me verras plus ; car Busset me rappelle.
» Tous les amans que j'eus, Anacréon, Chapelle,
» La Fare et Saint-Aulaire, et Vendôme et Chaulieu,
» Je les retrouve en lui ; je lui serai fidèle. »

LETTRE AU MÊME

Ah ! c'en est trop, monsieur le vicomte, et il n'y a plus moyen de résister à toutes vos coquetteries. Comment ! des vers, de la musique, des chansons, et la plus jolie lettre du monde. Songez donc bien que j'en suis indigne.

A moi des vers si gracieux !
Que je suis fier d'un tel message !
Mortel favorisé des cieux,

On voit bien à votre langage
Que vous êtes du sang des dieux.

Je ne sais où vous adresser mes remercîmens; car vous pouvez être également en Flandre et en Bourgogne, occupé à faire mouvoir, comme il vous plaît, à gauche, à droite, des gens que cela n'amuse guère, ou à briller dans les États par la sagesse de vos vues et par le charme de votre éloquence.

Je ne suis pas embarrassé de vos belles destinées. La gloire ne saurait être infidèle au nom que vous portez. Puissiez-vous seulement ne pas m'oublier tout à fait pour elle! Dans la vie active à laquelle je vous vois condamné, j'imagine que vous êtes trop sage pour négliger les plaisirs. Comment passez-vous votre temps, et comment le faites-vous passer aux autres? Je vous connais trop de moyens de plaire pour croire que, dans ce moment-ci, tout le monde ait lieu de se louer de vous autant que je le fais. Pour moi,

Couché nonchalamment à l'ombre
Des pins ou des peupliers verts,
Je cherche à donner à mes vers
Ce brillant coloris, ce nombre,
Cet air fini, cet heureux tour,
Et cette grâce naturelle,
Qui d'une lumière immortelle
Parent la moindre bagatelle,
Et qui font vivre plus d'un jour.

Je corrige ces *Amours* que vous avez lus avec beaucoup trop d'indulgence, et qui n'ont d'autre mérite que d'être l'histoire fidèle de mon cœur et de ma vie. J'ajoute, et plus souvent j'efface. Confiné depuis trois mois dans mon ermitage, ma seule peine est de songer qu'il faudra bientôt m'en arracher. Mais je jouis, en attendant, de moi-même, du doux aspect de la campagne, des charmes de l'étude et des douceurs de l'amitié.

Que dis-je? Après tant de tourmens,
Les yeux encor mouillés de larmes,
Je reviens, malgré mes sermens,
A ce cruel dieu des amans
Qui seul a causé mes alarmes.
Je le conjure d'occuper
Ces derniers instans d'une aurore
Que je sens prête à m'échapper :
Hélas! et je lui porte encore
Mon cœur, s'il le veut, à tromper.
Ce qu'on nomme repos m'ennuie;
J'ai besoin d'un plus doux lien :
Lorsqu'une fois, je le sens bien,
D'aimer on a fait la folie,
Age et raison n'y pouvant rien
Il faut aimer toute sa vie.

A M. LE CHEVALIER DE BONNARD,

SUR SA GOUTTE.

Est-il bien vrai qu'en ce moment,
En proie au plus cruel martyre,
O, du Pinde rare ornement,
Vos doigts engourdis tristement
Ne peuvent plus pincer la lyre?
Je me souviens bien qu'autrefois,
Menant tous deux joyeuse vie,
A table auprès de Maillebois,
Humant, buvant jusqu'à la lie
Le vin d'AI, le vin d'Arbois,
Le Rivesalte et le Hongrois,
Et celui de commanderie,
Nous chantions d'une heureuse voix
Thémire et Glycère et Sylvie :
Mais je me souviens bien aussi
Que dès lors et prudent et sage,
Avec ce qu'il faut, dieu merci,
Pour ne l'être qu'au dernier âge,
Tandis que d'un si bon courage
Me livrant à tous mes désirs,
Pourvu d'un moins riche héritage,
Je le semais sur mon passage,
Et dévorais tous les plaisirs;
Vous, pour en jouir davantage,
Voluptueux épicurien,
De tout faisant un peu d'usage,
Vous n'abusiez jamais de rien.
De l'éternelle Providence
Admirons les desseins cachés!
C'est moi qui commis les péchés,
Et vous en faites pénitence.
Mais croyez-moi, consolez-vous
D'un mal qui vous fait des jaloux.
Et songez que l'on vous contemple
Disciple harmonieux et doux
De l'aimable goutteux du Temple,
Comme lui chéri tour à tour
Et du dieu que l'on nomme Amour.
Et du puissant fils de Sémèle,
Il ne vous manquait aujourd'hui
Pour égaler votre modèle

Que d'être goutteux comme lui.
Mais votre gloire est plus brillante;
Vous devez vivre plus long-temps;
Car vous obtenez à trente ans
Ce qu'il n'eut, dit-on, qu'à soixante.

A MM. LES DEUX FRÈRES DE PARNY.

Trottant au milieu des hivers
Sur l'affreux chemin de Saintonge,
Meurtri par cent cahots divers,
Dont l'un m'élève dans les airs,
Et l'autre aux enfers me replonge;
C'est à vous qu'en courant j'écris,
Très chers frères en Épicure,
A vous, qui de repos nourris,
Et contre les maux que j'endure
Bien retranchés sous vos lambris,
Dans mainte agréable peinture,
En dépit d'un ciel toujours gris,
Revoyez les fleurs, la verdure,
Et ne jugez de la froidure
Que par le Journal de Paris
Et les nouvelles du Mercure.
Que faites-vous en ce moment
Sur les bords heureux de la Seine?
Votre cœur pressent-il ma peine?
Songez-vous à moi seulement?
Peut-être qu'au sortir de table,
Après un dîner délectable,
Dont votre esprit fit l'ornement,
Humant la liqueur d'Arabie
Dans des soucoupes du Japon,
Vous calmez de ce doux poison
Les vapeurs de la Malvoisie,
Ou d'un vieux vin de Canarie
Imprégné d'ambre et de goudron;
Vous jugez la pièce nouvelle,
Vous fredonnez quelque chanson,
Tandis que sur un autre ton,
A travers la brume éternelle
Qui cache à mes yeux l'horizon,
A chaque poste je querelle
Maître, chevaux et postillon.
Je sais bien qu'autrefois Tibulle,
Entre les deux monts que voilà,
Comme moi devers Nante alla:
Mais ce fut sous la canicule:
Il suivait son cher Messala.
La route alors était plus belle,
Car le préteur pouvait venir,
Et l'intendant de La Rochelle
Avait soin de l'entretenir.
Tibulle était couvert de gloire;
Il avait dompté tour à tour
Le Var, la Garonne et l'Adour:
Il courait soumettre la Loire,
Et l'appareil de la victoire
Trompait les chagrins de l'amour.
Du souvenir de l'Italie
On cherchait à le consoler
Il eut partout la comédie;
Et s'il lui manquait sa Délie,
Il pouvait du moins en parler.

Il n'y a pas un mot, comme vous le voyez, messieurs, dans ce petit rapprochement, qui ne soit pour moi un juste sujet de dépit, de honte ou de tristesse. Que tout a dû changer sur la route, depuis l'expédition de Tibulle et de Messala dans l'Aquitaine et le long du golfe de Biscaye! Que de monumens détruits, de générations ensevelies! Il ne reste peut-être de ce temps-là que les chevaux qu'on attèle dans ce moment à ma voiture, et le postillon qui doit les conduire; car je juge à leur extrême maigreur et à leur figure moribonde qu'ils peuvent fort bien être les mêmes qu'on donna, il y a environ deux mille ans, à nos aimables et illustres voyageurs! J'en ai fait la question à mon guide, en lui dépeignant de mon mieux les deux Romains, et il s'en est si mal défendu, que ma conjecture est devenue presque une certitude.

Oh! quelle différence, mes chers amis, entre cette partie aride de la Saintonge et les belles provinces que j'ai coutume de parcourir tous les ans! Où sont les riches plaines de l'Angoumois et du Poitou? Où sont ces délicieux paysages de la Touraine et de l'Orléanais? Vous jouissez, l'espace de vingt lieues sur la levée, d'un spectacle aussi agréable que magnifique. Les deux côteaux qui renferment la Loire, sans la gêner, sont couverts de bois et de verdure, de rochers habités, de villages et de châteaux qui dominent les deux rives. Tout cela est réfléchi sur les flots. Vous suivez le cours inconstant de la rivière: vous allez, vous venez, vous serpentez comme elle, mesurant sans cesse votre marche sur celle des voiles nombreuses qui vous accompagnent, et qui semblent moins poursuivre leur route que disputer avec vous de vitesse et de légèreté. Ajoutez à cela les souvenirs sans nombre que réveille dans votre âme l'aspect de ce beau pays. Le vin et le tabac y inspirèrent à Chapelle ses derniers couplets; le goût seul et son génie, à Voltaire ses premiers

beaux vers. Le sage Sully, le brave Maurice s'y étaient retirés, l'un avec toute sa vertu et l'autre avec toute sa gloire. Ce fut enfin, sous trois règnes, le théâtre de la galanterie et de la valeur, de la dissimulation et de la tyrannie, des grands projets et des plans de conquête plus qu'inutiles. Ici rien ne parle à l'imagination. Tout est triste, sauvage, inanimé. Je plains surtout les gourmands engagés dans cette route : ils ne doivent point se flatter de rencontrer ici

Ces bons pâtés, ces truffes d'Angoulême,
Ces fruits de Tours, ce joli vin des Grois
Mûri plus loin, et la flatteuse crême
Que fille active, aux environs de Blois,
Légèrement fait mousser sous ses doigts,
Dont la blancheur fait injure au lait même.

Mauvaise chère et mauvais chemins, c'est la devise du canton. Quoi qu'il en soit, je serai ce soir à Rochefort. Je me propose bien d'examiner dans le plus grand détail tous les objets intéressans que peuvent offrir le port et la rade, et de monter à bord des vaisseaux formidables qui sont dans ce moment sous voiles. Avec quel plaisir je reverrai la mer! Avec quelles délices, assis sur un sable fin et humide, je prêterai l'oreille au sourd et continuel mugissement des vagues, et peut-être m'exposerai-je tout entier à leur fureur impuissante et salutaire! C'est un bonheur dont je n'ai pas joui depuis mon enfance.

Adieu, mes chers amis, ne craignez pas que je m'arrête long-temps à La Rochelle et à Nantes. Je suis trop impatient de vous revoir et de serrer contre mon cœur ces deux frères que je chéris comme s'ils étaient les miens, ces deux frères dont le cœur est si tendre et l'imagination si brillante, enfin

Ces galans et parfaits modèles
Des esprits les plus paresseux,
Des amis les plus précieux,
Et des amans les moins fidèles :
Ces courtisans ingénieux,
Courus des soupeurs et des belles,
Tous les soirs applaudis par eux,
Et tous les soirs grondés par elles.

A MADAME LA MARQUISE DE ***,

QUI M'ANNONÇAIT UN NOUVEAU RECUEIL D'ÉLÉGIES, EN TROIS LIVRES, INTITULÉ : *les Amours*.

Il est des Amours à Paphos,
Et de tout rang et de tout âge :
Chacun a ses traits, son langage;
Ils sont tous frères et rivaux.
Il est des Amours volontaires
Qu'irritent les plus doux liens
A vos pieds vous n'en trouvez guères;
Mais interrogez les bergères,
Le monde est plein de ces vauriens.
Il est des Amours plus sincères,
Trahis par des beautés légères,
Et nourris de larmes amères :
Dans ce nombre ont paru les miens.
Leur front ingénu trouva grâce
Auprès de quelques beaux esprits :
Mais vous m'apprenez qu'à Paris
D'heureux cadets prennent la place
De ces aînés que je chéris;
Et que des rives de Cythère
Un prêtre de la même loi
Vient, plus jeune et plus sûr de plaire,
Me prouver qu'on pouvait mieux faire :
Hélas! qui le sait mieux que moi?
Adieu la brillante couronne
Que vos mains daignaient me tresser!
Le Pinde à mon rival la donne;
Aux pieds du chantre de Sulmone;
C'est lui que vous devez placer.
Par sa muse aimable et frivole
Que je me sens humilié!
C'est un malheur d'être oublié;
Mais il faut que je m'en console.
Je n'irai point me dépiter
Pour un semblable badinage,
Ni très sottement disputer
L'honneur d'un si frêle avantage;
Car si vous n'êtes leur appui,
Zulmé, quel sera le partage
Des vers qu'on m'oppose aujourd'hui?
Ils verront deux soleils peut-être;
J'en connais qui vivront toujours;
Et les véritables Amours
Sont ceux que vous aurez fait naître.

VERS

FAITS ET PRÉSENTÉS DANS UN BAL MASQUÉ.

C'est assez m'abuser, ô divine inconnue,
Laissez tomber ce voile et montrez-moi vos yeux.
Par de si doux accens mon âme prévenue
S'obstine à voir en vous le chef-d'œuvre des dieux.
J'ignore dans quel rang leur sagesse profonde
Vous fit naître en secret pour ma félicité;
Mais par l'esprit, le ton, les grâces, la beauté,
Vous êtes la reine du monde.

LETTRE A M. LE COMTE DE PARNY,

ÉCRITE DES PYRÉNÉES.

Vous serez surpris, mon cher ami, de recevoir une lettre de moi datée des eaux de Saint-Sauveur : je semblais condamné à ne plus vous écrire que des rives du Cocyte. Les dernières lignes que j'ai dictées pour vous, avant mon départ, vous annonçaient que j'étais mourant : vous jugerez par cette longue épître, entièrement tracée de ma main, que je suis plus qu'à demi-ressuscité. A qui dois-je attribuer l'honneur de cette espèce de guérison? Est-ce à la nature ou au changement d'air, à la dissipation et à l'agrément du voyage? Je l'ignore. Tout ce que je sais bien positivement, c'est que ce n'est pas à mon médecin.

Vous avez si souvent entendu parler des Pyrénées, que je n'entreprendrai point ici de les décrire. Je serais d'ailleurs embarrassé de vous peindre l'étonnement, l'horreur et l'admiration dont j'ai été saisi à leur approche. Cette longue chaîne de montagnes ressemble de loin à un vaste amas de nuages bleuâtres, bizarrement groupés sur l'horizon. Depuis Lourdes jusqu'à Saint-Sauveur, vous montez constamment par un chemin taillé dans le roc, et vous voyez sans cesse, à deux ou trois cents pieds au dessous de vous, tantôt à votre droite, tantôt à votre gauche, un torrent qui semble avoir employé des milliers de siècles à se frayer une route à travers ces masses de granit, et dont le bruit horrible vous annonce encore sa présence, quand votre œil ne peut plus le suivre au fond du précipice. En sortant de la gorge de Pierre-Fitte, on découvre enfin la petite et fraîche vallée de Saint-Luz. Saint-Sauveur est auprès. Il est assis sur la croupe d'une montagne très escarpée, mais dans une position riante et pittoresque. Le Gave coule aux pieds. Entre le Gave et la montagne s'étendent quelques tapis de verdure bordés de frênes et de tilleuls. On compte peu de maisons à Saint-Sauveur, et elles ne forment qu'une rue; mais elles sont assez commodes et agréables. Celle des bains est au milieu.

Sous une voûte ténébreuse
Où pend et brille en perle un sel jaunâtre et dur,
Des veines d'un rocher, recouvert d'un vieux mur,
S'échappe à gros bouillons une onde sulfureuse;
Qui, tombant dans le marbre ou sur la pierre creuse,
Y dépose un limon doux, savonneux et pur.
Debout, dès l'aube matinale,
C'est là qu'un thermomètre en main,
Tout malade, en guêtre, en sandale,
En mule étroite, en brodequin,
Curé, juif, actrice ou vestale,
Ou moine, ou gendarme, ou robin,
Court s'entonner d'eau minérale
Et cuire à la chaleur du bain.
L'onde fume : on invoque ensemble
Ce pouvoir si caché qu'on révère en ces lieux.
La nymphe les entend, et sur l'autel qui tremble
Soudain, penchant son urne, elle s'offre à leurs yeux.
Sur ses pas marche l'Allégresse,
Fille et mère de la Santé :
L'Espoir trompeur à son côté
Sourit malignement, fuit et revient sans cesse.
Elle dissipe la tristesse;
Exerce, en l'amusant, la molle oisiveté;
Rend un jour de printemps à la froide vieillesse,
Et son premier éclat au teint de la beauté.
La pâle et débile jeunesse
Lui doit un nouveau cœur et de nouveaux désirs;
Enfin elle guérit les maux de toute espèce,
Par le seul charme des plaisirs.

Celui que je goûte le plus volontiers, et qui s'accorde le mieux avec mon régime, est l'exercice du cheval. Hommes et femmes, nous nous formons deux fois par jour en escadron, et nous galopons, partout où il est possible de galoper, sur des chevaux du pays, fort petits et fort maigres, mais les seuls qui tiennent pied dans ces chemins montueux et hérissés de cailloux. On trouve encore du temps pour marcher : et vous savez combien cet exercice me plaît. Je me rappelle avec délices les promenades que nous avons faites si souvent ensemble dans la forêt de Saint-Germain, dans les bosquets de Marly et sur les hauteurs des bois de Satory. Les bois nous offrent alors sans peine une douce solitude. Je suis contraint de la chercher ici sur le sommet

des montagnes. Mais quel ravissant spectacle! Je vois sous mes pieds leurs flancs environnés de nuages, tandis que leur cime et moi nous sommes éclairés des rayons du soleil. Là, toutes les pièces du procès sous les yeux, je cherche à décider la fameuse et inutile question de la formation, de l'âge et des changemens du globe; et je m'aperçois bientôt que la nature m'a formé plutôt pour jouir de tout ce que je vois que pour deviner comment tout ce que je vois existe. Je descends alors par des sentiers très difficiles; je gagne l'ombre des arbrisseaux; et assis au bord de ce torrent, dont le bruit, semblable à celui de la mer, nous étourdit nuit et jour, je me livre à la plus douce mélancolie. La fuite de l'eau me retrace celle du temps. Je songe à toutes les pertes que j'ai déjà faites dans un âge aussi peu avancé. Hélas, j'ai vu disparaître les objets les plus aimables et les plus aimés. Mon âme, par degrés, se pénètre de tristesse. Je me trouve bientôt inondé de mes larmes, et je vous répète du fond du cœur ce que je vous dis rarement, parce que je crains de vous affliger : O mon ami, puissé-je ne jamais vous survivre!

Mais de ma douce rêverie
Quel bruit vient soudain m'arracher?
Pour pleurer un moment ne peut-on se cacher?
De côteaux en côteaux mon nom résonne, on crie:
Je me lève, et déjà tous les Amours armés
De fers longs et pointus dans l'épine enfermés,
Sont descendus dans la prairie.
On court au village voisin
Manger la fraise montagneuse,
Du miel, du beurre, un doux raisin.
Et sur la ronce buissonneuse,
Chemin faisant, le fol essaim
Cueille ou détache sans dessein
Une mûre qui teint la bouche,
Et qui, sur le doigt qui la touche
Laisse l'empreinte du larcin;
On charge à peu de frais sa poche
Des plus riches productions,
Et l'on fait des collections
De marbres, de cristal de roche,
De beaux cailloux dont rien n'approche,
De plantes et de papillons.

Ce village où l'on court se nomme *Sasis*. L'aspect en est fort riant. Les paysans y sont mieux logés que la plupart des habitans des petites villes. En général, le peuple des Pyrénées est riche, parce qu'il a peu de besoins et qu'il est laborieux. On n'aperçoit point sur toutes ces montagnes une seule veine de terre un peu fertile qui ne soit cultivée. Vous admireriez surtout l'industrie avec laquelle ils distribuent l'eau dans leurs prairies. Au moyen de quelques rigoles et de deux ou trois ardoises, ils la font monter, descendre et circuler partout. Les herbes sont arrosées deux ou trois fois par jour. Aussi les coupe-t-on souvent; et alors vous voyez des hommes manier librement la faux dans des endroits où une chèvre de nos campagnes aurait peine à se tenir.

On aurait tort de chercher ici la sévérité des mœurs. Elle n'existe pas plus à Luz qu'à Paris; et c'est une chose que je prie messieurs les moralistes de noter dans le premier livre qu'ils feront, et qu'on ne lira point. Le peuple ne laisse pas d'être très dévôt à *Notre-Dame de Heas*. C'est une chapelle déserte et perdue dans les montagnes. Il s'y rassemble, la nuit du 7 au 8 septembre, un monde prodigieux de toutes les vallées voisines; et le reste de l'année elle n'est guère fréquentée que par des troupes d'isards et de chevreuils sauvages.

Nul ermite n'est préposé
A la garde du tabernacle;
Le peuple, en tous lieux peuple et toujours abusé,
N'y court point engraisser quelque fripon d'oracle;
Mais le granit du seuil, par ses genoux usé,
Voit tous les ans se faire un assez grand miracle.
Car la plus timide beauté
Qui, dans cette solennité,
De pourpre la joue un peu teinte,
Et le scapulaire au côté,
Trotte vers la demeure sainte
En jupon de laine écourté,
Dans cet asile respecté
Entre avec sa virginité,
Et bientôt en revient enceinte.

Nous choisîmes précisément ce jour pour faire, de notre côté, une petite dévotion à l'abbaye de *Saint-Savin*, c'est-à-dire pour y dîner aux dépens de saint Benoît. Le clocher de l'abbaye se fait voir de loin, entre Pierre-Fitte et Argelez. On y monte, toujours à l'ombre, par un chemin un peu raboteux, mais frais, impénétrable aux rayons du soleil, et arrosé par une infinité de sources vives qui coulent de la montagne. Il est bon de vous dire que nous étions les uns en voiture, les autres à cheval, et la plus grande partie juchés, tant bien que mal, sur des ânes. Aussi notre entrée fut-elle triomphante. Ces dames furent reçues, par le prieur, au bruit de l'orgue, le seul instrument qu'il pût animer, grâce encore au talent de son cui-

sinier, et avec des bouquets et un compliment qui ne signifiaient pas grand'chose, mais avec des yeux qui signifiaient beaucoup. La maison est bien bâtie, spacieuse, et dans la plus belle position du monde. De la première terrasse du jardin, les yeux dominent et ne se lassent point d'admirer cette riche et superbe plaine d'Argelez, comparable, pour le moins, à la fameuse vallée de Campan. La journée se passa très agréablement, mais presque toujours à table. On revint le soir un peu tard, et il ne nous arriva d'autre accident que la perte d'une de nos montures, qui s'avisa de mourir en route, sous prétexte qu'on l'avait forcée le matin, et qu'elle ne pouvait plus avancer. Cet événement n'affligea guère que celui qu'elle portait, et prêta beaucoup à rire aux autres. La verve de tous les voyageurs s'échauffa. Nous célébrâmes dans des couplets, moitié tristes et moitié plaisans, auxquels chacun s'empressa de contribuer,

Le trépas de la vieille ânesse,
Qu'on magnétisa, mais en vain
(Trop sotte était la sotte espèce);
Le long dîner, la courte messe,
La chère fine et le vieux vin,
L'enjoûment et la politesse
Du bon prieur de Saint-Savin.

Baréges et Cauterets sont si près de Saint-Sauveur, qu'il n'arrive guère à ceux qui prennent ici les eaux de s'en retourner sans avoir visité ces deux sources d'une chaleur et d'une vertu si différentes. Il n'en est pas de même du voyage de Bagnères par la montagne de Tourmalet, et de celui de Gavarnie. C'est une entreprise pour laquelle il faut un peu plus de courage, ou un goût très vif pour les beaux accidens de la nature. J'ai fait les deux routes. La première est très pénible, et ne m'a offert que ce que j'avais déjà vu. Les Pyrénées sont partout les Pyrénées. Toujours des chutes d'eau, toujours le bruit du Gave, toujours des cimes inaccessibles, élevées sur des cimes qu'on n'espère point atteindre. Le seul objet vraiment beau qui m'ait frappé, c'est, avant d'arriver à Gripp, et près du Pic du midi, une superbe cascade qui s'élance à travers des rochers et des pins entrelacés, et qui forme dans le même endroit huit ou neuf sources bien distinctes dont l'écume brillante, en opposition avec le soleil et la verdure, eût arrêté comme moi un peintre de paysages, et l'eût forcé à prendre ses crayons. Tous les environs de Bagnères sont charmans. La vallée de Campan mérite, sans doute, les éloges qu'on se plait à lui prodiguer; mais la grotte est beaucoup trop fameuse. O combien Gavarnie est au dessus de tout cela! Combien on paierait cher à Paris un seul de ces effets bizarres et sublimes qu'on rencontre à chaque pas sur la route! Le chemin, toujours bordé d'un précipice, est si pénible, si étroit, et même en quelques endroits si périlleux, qu'on ne peut y aller qu'à cheval ou en chaise à porteurs. Vous seriez étonné de l'adresse et de la rapidité avec lesquelles ces gens-ci courent, pieds nus, sur les pointes de rochers, et portent entre deux brancards, l'espace de quatre lieues, ces espèces de fauteuils de paille, mal recouverts d'une toile cirée. Nous nous mîmes en route à trois heures du matin, et nous nous arrêtâmes au petit village de Gèdre pour déjeuner. Pendant qu'on tirait des paniers les provisions nécessaires, nous nous empressâmes de voir, à vingt pas de la maison où nous descendîmes, une espèce de caverne formée par deux rochers énormes qui se joignent en voûte, sans se toucher, et ombragée d'une infinité d'arbustes et de lianes qui pendent en festons. Dans le fond jaillit comme d'un escalier tournant, et se précipite sur trois degrés, une eau si transparente, que vous comptez aisément les truites qu'elle roule parmi de gros bouillons d'écume. Ne demandez pas ce qui me charmait le plus dans cette grotte, ou de sa fraîcheur délicieuse, ou de l'aimable tristesse que son obscurité inspire, ou de ce doux murmure des eaux qu'on rencontre partout dans les Pyrénées : tout ce que je sais, c'est que j'y revenais sans cesse malgré moi, et qu'on fut obligé de m'en arracher.

Nous poursuivîmes notre route; et après avoir rencontré des femmes et un moine espagnol qui allaient prendre les bains de Baréges, et avoir ri de la frayeur du moine, abandonnant prudemment sa mule au moment où celle-ci, effarouchée par nos cris, abandonnait le sentier pour se précipiter dans le Gave, nous nous trouvâmes entourés d'un amas prodigieux de rochers énormes et carrés, de trente ou quarante pieds sur toutes les faces, et dont un seul, comme nous l'avons remarqué, suffirait pour bâtir une assez belle maison. Ils sont portés à vide les uns sur les autres, sans aucun mélange de terre ni de sable; et de quelque côté qu'on les envisage, ils menacent. Le chemin passe au milieu. Cet endroit est très bien nommé le *Chaos*. L'imagination ne peut rien concevoir de plus horrible et de plus beau, de plus triste et de plus imposant. Ce sont visiblement les débris de deux montagnes de granit et de pierres calcaires qui se sont écroulées à la fois par leur base. La catastrophe paraît récente, et cependant elle n'a point laissé de trace dans la mémoire des hommes.

Nous arrivâmes enfin à Gavarnie, cette monta-

gne qu'on découvre de si loin, qui fuit lorsqu'on croit la toucher, et dont la cime, élevée de plus de quatorze cents toises au dessus du niveau de la mer, sépare la France de l'Espagne. Je me crus tout d'un coup jeté dans un désert à cent mille lieues de l'Europe et de vous, seul en un mot dans l'univers. Figurez-vous, s'il est possible, un vaste amphithéâtre de rochers perpendiculaires, dont les flancs nus et horribles présentent à l'imagination des restes de tours et de fortifications, et dont le sommet, ruisselant de toutes parts, est couvert de neiges éternelles. L'intérieur de l'enceinte, l'arène, si j'ose ainsi m'exprimer, est jonchée d'un amas effroyable de décombres, et traversée par des torrens. Qu'on parle encore de ces ouvrages des Romains, de ces amphithéâtres dont les voyageurs courent admirer les ruines à Nîmes et dans d'autres villes! Pour être frappé de ces monumens, où de vils gladiateurs combattaient autrefois aux yeux d'un peuple oisif, il faut n'avoir pas vu ce cirque bien plus auguste, bien plus terrible, où la nature, aux yeux du philosophe, lutte perpétuellement avec le temps.

En pénétrant dans l'enceinte, ce qui n'est point facile, on jouit d'un coup d'œil certainement unique dans son espèce. Du sommet de la montagne se précipitent sept cascades. La plus belle est à gauche : elle tombe d'une hauteur si prodigieuse, et si détachée du roc, qu'elle ressemble à une longue pièce de gaze d'argent qu'on déroulerait dans les airs. Elle en a l'éclat, la souplesse, et les différentes ondulations. Elle disperse en tombant une espèce de fumée qui mouille. L'air auprès est si froid qu'après avoir beaucoup peiné et s'être échauffé, en marchant pendant trois quarts d'heure sur ce tas de rocs brisés, le voyageur est obligé de se couvrir promptement et de boire quelque liqueur spiritueuse. C'est là qu'on voit naître et fuir, sous un point de neige solide, ce Gave, qui, d'abord faible ruisseau, murmure à peine, tout d'un coup se grossit, prend une couleur d'azur foncé,

Et roulant en grondant ses ondes blanchissantes,
De cascade en cascade au loin retentissantes,
S'élance des rochers, tombe dans les vallons,
Entraîne les débris et des bois et des monts,
Fait rentrer leurs sommets dans la terre profonde,
Et menace, à grand bruit, d'ensevelir le monde.
O d'un pouvoir terrible inexplicables jeux!
O monts de Gavarnie! ô redoutable enceinte!
Sur vos flancs escarpés, sur vos remparts neigeux,
De ce monde changeant la vieillesse est empreinte :
L'auteur seul à mes yeux s'obstine à se cacher.
De ce vaste tombeau je ne puis m'arracher.
Ces cyprès renversés, ces affreuses peuplades
De noirs rochers au loin l'un sur l'autre étendus,
Sur des gouffres sans fond ces hameaux suspendus,
Ce luxe de ruisseaux, de torrens, de cascades,
Par cent canaux divers à la fois descendus,
Tout m'attriste et me plait, tout m'annonce l'empire
De l'éternel vieillard qui fuit sans s'arrêter :
Sur la nature enfin tout force à méditer.
Qu'elle est belle en ces lieux! quelle horreur elle inspire!
Il nous faudrait ici Buffon pour la décrire,
Et Delille pour la chanter.

ÉPILOGUE.

—

O vous qui lirez mes écrits!
Lecteurs trop indulgens, voulez-vous me connaître?
Au sein des vastes mers l'Afrique m'a vu naître.
Faible arbuste, à neuf ans, transplanté dans Paris,
Et de mon premier ciel favorisé peut-être,
Je surpassai l'espoir de mes maîtres chéris.
Au Pinde et chez les rois, dans les camps, à Cythère,
J'osai me montrer tour à tour;
Sincère et timide à la cour,
J'eus pourtant le bonheur de n'y pas trop déplaire.
En amitié fidèle, encor plus qu'en amour,
Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour.
Lorsque j'entrai dans la carrière,
On caressa ma muse, on daigna l'accueillir,
Comme on accueille en France une jeune étrangère
Qui d'un lointain climat dans nos murs vient s'offrir.
Le chantre de Ferney, sous son toit solitaire,
Voyait alors l'Europe à grands flots accourir;
Hélas! j'ai peu connu Voltaire;
Je l'ai vu seulement triompher et mourir.
Mais Dorat, mais Bonnard, mais cette foule aimable
De convives joyeux et d'esprits délicats,
Me rechercha long-temps : je leur versais à table
Les rubis du Pomard et l'ambre des muscats.
Combien tu répandis de charmes
Sur ces premiers instans de mes premiers beaux jours,
Toi, dont l'absence, hélas! m'arrache encor des larmes,
Cher Parny! tu le sais : rivaux et frères d'armes,
Et dans tous les sentiers nous rencontrant toujours,
Compagnons échappés aux fureurs de Neptune,
Témoins de nos succès sans en être jaloux,
Espoir, craintes, ennuis, plaisirs, gloire, fortune,
Tout devint commun entre nous.
Conformité d'âge et de goûts,
Et d'esprit et de caractère,
Resserra chaque jour une amitié si chère;

Mais de ces doux liens qui m'unissaient à toi,
Ton frère, ton aimable frère,
Fut encor le plus doux pour moi!
La passion fit mon génie.
Saint-Lambert des Saisons avait chanté le cours;
Disciple moins heureux des cygnes d'Ausonie,
Moi, dans l'âge de la folie,
J'aimai, je chantai les Amours.
Tout Paphos applaudit aux accords de ma lyre,
Et, sans être fameux, mon nom courut partout.
Je vis à mes accens les dieux mêmes sourire.
Plus d'un héros m'aimait et daigna me l'écrire.
La Harpe m'estimait : cet oracle du goût,
Qui sut le mieux donner, par leur juste mesure
Du prix à la louange et même à la censure,
M'aborda quelquefois en répétant mes airs.
Delille, dans Marly, me récitait les vers
Où de ce lieu charmant il vante les prodiges;
Ses vers, qu'il mariait au murmure des eaux,
Au doux bruit des forêts, au doux chant des oiseaux,
Beaux lieux, étaient alors vos plus heureux prestiges!
Mais à peine deux fois j'ai compté seize hivers,
Et déjà dans sa fleur ma jeunesse est flétrie;
Des ombres du trépas mes beaux jours sont couverts.
Il faudra donc bientôt quitter ces antres verts,
Ces prés, ces bois touffus, ma tendre et douce amie!...
Qu'elle remplisse au moins le reste de ma vie;
Pinde, adieu pour toujours! voici mes derniers vers.

En vain des Filles de mémoire,
Dieu des vers, dieu du jour, vous m'offrez les faveurs :
Ah! pour me rendre heureux, et vous pouvez m'en croire,
Ma maîtresse en sait plus que vos neuf doctes sœurs!
Laissez-moi préférer le plaisir à la gloire;
J'étouffe dans mon cœur des désirs superflus.
J'aime mieux dans ses bras vivre un seul jour de plus,
Que mille siècles dans l'histoire.

APPENDICE (1).

ÉLÉGIE.

LE CLAIR DE LA LUNE.

Sommeil, triste sommeil, viens fermer ma paupière;
Et vous, enfans du soir, tumultueux désirs,
Fuyez. L'astre des nuits, poursuivant sa carrière,
Verse encor sur les murs des torrens de lumière,
Et pour huit jours entiers éloigne mes plaisirs.
Que je hais la splendeur calme et silencieuse
De ce globe argenté qui roule dans les airs!
Pour arrêter mes pas quelle main odieuse
D'innombrables soleils a semé ces déserts?
Tombez, sources de feu : laissez régner les ombres,
Et qu'un brouillard ami se répande sur nous.
Hélas! j'entends sonner l'heure du rendez-vous.
L'Amour aux soirs brillans préfère les nuits sombres :
C'est le temps fortuné des larcins les plus doux.
Alors, un bras tendu, la maîtresse captive
Du lit d'un vieil époux s'esquive adroitement,
Et, confiant au mur sa marche fugitive,
Les souliers à la main, va trouver son amant.
Alors, sous des ormeaux, demi-nue et voilée,
La dryade au plaisir invite le passant;
Le faune alors poursuit la nymphe échevelée.
On n'entend que des ris, et la porte ébranlée
Retentit sous les coups du marteau bondissant.
Éloignez-vous, fuyez de ces lieux solitaires;
Esclaves, retirez vos flambeaux indiscrets.
Vénus à tous les yeux veut cacher ses mystères.
Gardez-vous, en courant, d'effrayer nos bergères,
Ou, la flamme à la main, d'interroger de près,
Sous les mouchoirs trompeurs leur visage et leurs traits.
Qu'il se taise du moins l'imprudent téméraire
Qui dans ces jeux charmans nous aurait reconnus;
Qu'il jure par sa sœur, qu'il jure par sa mère,
Qu'il atteste les dieux qu'il ne s'en souvient plus.
Quiconque, au doigt montrant la place fortunée,
Osera révéler les secrets de l'amour,
Sentira que Vénus d'un sang barbare est née,
Et que des flots amers elle a reçu le jour.

(1) C'est sous ce titre d'*Appendice* que, dans la belle édition publiée en 1824, chez Roux-Dufort, on a réuni quatre pièces que Bertin avait rejetées de celle de 1785.

AUX TURCS.

Vous que jamais Vénus n'a brûlés de ses flammes,
De la beauté craintive oppresseurs odieux,
Dites-moi donc, au nom des dieux,
Pourquoi vous enfermez vos femmes?

De vos goûts dédaigneux esclaves couronnés,
Ces objets ingénus des bornes de l'Asie
Sont pour vous tous les ans en triomphe amenés.
Vous dépeuplez la Circassie :
En êtes-vous plus fortunés?

Vous ne connaissez pas ces transports pleins de charmes,
Et la crainte, et l'espoir, et ces jalouses larmes,

Ces refus qui toujours irritent le désir,
Et le premier baiser de la bouche qu'on aime :
Ce baiser, gage du plaisir,
Est plus doux que le plaisir même.

Dans un sérail voluptueux,
Où fume l'encens d'Arabie,
Couchés sur un sopha, vous recevez les vœux
De cent jeunes beautés aux superbes cheveux,
Aux épaules d'albâtre, à la jambe arrondie,
Au beau sein agité d'un désir amoureux.

Vous en avez, comme on peut croire,
A l'œil noir et d'azur, au regard vif et doux,
Mais vous en avez tant ! hélas ! qu'en faites-vous ?
Mes chers amis, j'ai lu l'histoire,
Et s'il faut le dire entre nous,
Salomon est le seul époux
Qui jadis en servit près de mille avec gloire.

Son talent aux mortels n'est pas donné toujours ;
Et lorsqu'en vos jardins, sur le soir des beaux jours,
Des groupes demi-nus, sous des gazes légères,
Cherchent en soupirant les plus sombres détours,
Et sous les palmiers solitaires
Vont respirer le frais et rêver aux amours
Malgré les lois du grand prophète,
Messieurs, il est aisé de voir
Qu'au sérail on n'a qu'un mouchoir,
Et que rarement on le jette.

Du sexe aimable que je sers,
Que ne puis-je venger la vertu poursuivie,
Et lui rendre, en brisant ses fers,
La liberté qu'il m'a souvent ravie !
Mais je laisse au Russe indompté,
Qui n'aime point du tout à rire,
Le soin de renverser l'empire
Où l'on opprime la beauté.

LE CONGÉ,

BILLET D'OVIDE A UNE DAME ROMAINE.

Eh ! ne croyez donc plus, madame,
Qu'à ce point il m'ait affligé :
C'est encor pour troubler mon âme
Trop peu de chose qu'un congé.
Soyez infidèle et légère ;
Qu'importe ? je ne m'en plains pas
L'amour seul donne la colère,
Et, puisqu'il faut être sincère,
Je vous cherche encor des appas.
Qu'avez-vous ? des lèvres de rose,
Un pied charmant, un joli nez ?
Un joli nez, la belle chose !
J'en connais cent de mieux tournés :
Et ce pied charmant (pardonnez,
Mais moi je n'en suis pas la cause)
Promet moins que vous ne donnez.
Vous êtes, entre nous trop fière,
De vos grâces, de vos talens.
Vous savez et trahir et plaire,
Le beau mérite à dix-huit ans !
Flore, Céphise, Églé, madame,
Ont ces charmes que vous vantez :
Et parmi ces jeunes beautés
Je puis trouver une bonne âme
Qui daigne encor tromper ma flamme
Pour punir vos légèretés.
Ah ! depuis que j'ai cessé d'être
Et votre dupe et votre amant
Que mon cœur s'est senti renaître !
Que je m'endors paisiblement !
Mon sang circule avec vitesse,
Et je retrouve ma gaîté.
Non, rien, madame, en vérité,
Rien n'est si bon à la santé
Que de quitter une maîtresse
Ou bien que d'en être quitté.

ROMANCE.

Lison guettait une fauvette
Dans un buisson :
Tout auprès, l'amour en cachette,
Guettait Lison.
L'oiseau s'enfuit : l'autre, surprise
Par un amant,
Au trébuchet se trouva prise,
Ne sais comment.

« Laissez-moi rejoindre ma mère
» A la moisson.
» — Il me faut deux baisers, ma chère,
» Pour ta rançon. »
La belle fit, pour se défendre,
Un mouvement,
Mais Lucas eut l'art de les prendre,
Ne sais comment.

« Je sens la volupté secrète
» D'un baiser pris :
» Mais ceux que donne une fillette
» N'ont pas de prix. »
Lison soupire et s'abandonne
Au sentiment,
Reprend les baisers, les lui donne,
Ne sais comment.

« Que je prenne encor cette rose
» Sur ton beau sein.
» — Non, finissez; non, je m'oppose
» A ce larcin. »
Elle s'opposa la pauvrette
Si tendrement,
Qu'on lui prit sa fleur sur l'herbette
Ne sais comment.

PARNY*.

POESIES ÉROTIQUES.

LIVRE PREMIER.

LE LENDEMAIN.

A ÉLÉONORE.

Enfin, ma chère Éléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant,
Que tu craignais même en le désirant;
En le goûtant tu le craignais encore.
Eh bien! dis-moi, qu'a-t-il donc d'effrayant?
Que laisse-t-il après lui dans ton âme?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, et surtout un désir.
Déjà la rose aux lis de ton visage
Mêle ses brillantes couleurs;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage
Succèdent les molles langueurs
Qui de nos plaisirs enchanteurs
Sont à la fois la suite et le présage.
Ton sein doucement agité
Avec moins de timidité
Repousse la gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre amour,
Moins discrète et plus familière,
Saura déranger à son tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjoûment,
Cette piquante étourderie,
Qui désespéraient ton amant;
Et ton âme plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une douce mélancolie.
Ah! laissons nos tristes censeurs
Traiter de crime impardonnable
Le seul baume pour nos douleurs,
Ce plaisir pur, dont un dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs.
Ne crois pas à leur imposture.
Leur zèle hypocrite et jaloux
Fait un outrage à la nature :
Non, le crime n'est pas si doux.

ÉGLOGUE.

Hier Nicette
Sous des bosquets
Sombres et frais
Marchait seulette.
Elle s'assit
Au bord de l'onde
Claire et profonde,
Deux fois s'y vit
Jeune et mignonne,
Et la friponne
Deux fois sourit.
De l'imprudente
La voix brillante
Osait chanter
Et répéter
Chanson menteuse
Contre l'amour,
Contre l'amour
Qui doit un jour
La rendre heureuse.
Le long du bois
Je fais silence,

---

* Parny (Evariste-Désiré Desforges, chevalier de), né le 6 février 1753, à l'île de Bourbon, et mort à Paris le 5 décembre 1814. Il publia, en 1777, son premier ouvrage, l'*Epître aux insurgens de Boston*, et l'année suivante un petit recueil de *Poésies érotiques* qui opérèrent une révolution complète dans le genre maniéré et faux alors à la mode. Parny avait composé sur les galanteries des reines de France un poëme en dix-huit chants qu'il préférait à tous ses autres ouvrages; mais il brûla courageusement son manuscrit quand éclata la révolution, pour ne pas paraître avoir voulu flétrir un trône qui venait de s'écrouler. En 1803, Parny fut nommé membre de l'Institut. Ce poëte mérita de son vivant le titre de *Classique*, décerné à si peu d'écrivains et seulement après leur mort. Nous devons à Parny un grand nombre d'ouvrages remarquables; mais ses poésies élégiaques, chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, suffiraient à elles seules pour immortaliser son nom.

Et je m'avance
En tapinois;
Puis je m'arrête;
Et sur sa tête
Faisant soudain
Pleuvoir les roses,
Qui sous ma main
S'offraient écloses:
« Salut à vous,
Mon inhumaine;
N'ayez courroux
Qu'on vous surprenne.
A vos chansons
Nous vous prenons
Pour Philomèle.
Aussi bien qu'elle
Vous cadenciez,
Ma toute belle;
Mais mieux feriez
Si vous aimiez
Aussi bien qu'elle. »
— « J'ai quatorze ans,
Répond Nicette;
Suis trop jeunette
Pour les amans. »
— « Crois-moi, ma chère,
Quand on sait plaire
On peut aimer.
Plaire, charmer,
Surtout aimer,
C'est le partage,
C'est le savoir
Et le devoir
Du premier âge. »
— « Oui; mais cet âge,
Du moins chez vous,
Est dans ses goûts
Toujours volage.
Sur un buisson
Le papillon
Voit-il la rose,
Il s'y repose.
Est-il heureux,
Amant frivole,
Soudain il vole
A d'autres jeux.
Mais la pauvrette,
Seule et muette,
Ne peut voler.... »
Ici la belle
Voulait parler
Pour désoler
Mon cœur fidèle;
Mais un soupir
Vint la trahir,
Et du plaisir
Fut le présage.
Le lieu, le temps,
L'épais feuillage,
Gazons naissans
A notre usage,
Doux embarras
D'une pucelle
Qui ne sait pas
Ce qu'on veut d'elle,
Et dont le cœur
Tout bas implore
Certain bonheur
Que sa pudeur
Redoute encore;
Tout en secret
Pressait Nicette;
A sa défaite
Tout conspirait.
Elle s'offense,
Gronde, et rougit,
Puis s'adoucit,
Puis recommence,
Pleure et gémit,
Se tait, succombe,
Chancelle, et tombe...

En rougissant
Elle se lève,
Sur moi soulève
Un œil mourant,
Et me serrant
Avec tendresse,
Dit: « Fais serment
D'aimer sans cesse.
Que nos amours
Ne s'affaiblissent
Et ne finissent
Qu'avec nos jours! »

ENVOI A ÉLÉONORE.

De cette idylle
J'ai pris le style
Chez les Gaulois;
Sa négligence
De la cadence
Brave les lois;
Mais à Nicette
Simple et jeunette
On passera

Ce défaut-là.
Céder comme elle,
Ma toute belle,
Fut ton destin :
Sois donc fidèle
Aussi bien qu'elle ;
C'est mon refrain.

LA DISCRÉTION.

O la plus belle des maîtresses
Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit ;
Ne disons point au jour les secrets de la nuit ;
Aux regards inquiets dérobons nos caresses.

L'amour heureux se trahit aisément.
Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive ;
Je crains ce vieil Argus, au cœur de diamant,
Dont la vertu brusque et rétive
Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.

Durant le jour tu n'es plus mon amante.
Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir ;
Défends à ton amour le plus léger soupir ;
Affecte un air distrait ; que ta voix séduisante
Évite de frapper mon oreille et mon cœur ;
Ne mets dans tes regards ni trouble ni langueur.
Hélas ! de mes conseils je me repens d'avance.
Ma chère Éléonore, au nom de nos amours,
N'imite pas trop bien cet air d'indifférence :
Je dirais : c'est un jeu, mais je craindrais toujours.

BILLET.

Dès que la nuit, sur nos demeures,
Planera plus obscurément,
Dès que sur l'airain gémissant
Le marteau frappera douze heures,
Sur les pas du fidèle Amour
Alors les Plaisirs, par centaine,
Voleront chez ma souveraine ;
Et les Voluptés tour-à-tour
Prendront soin d'amuser leur reine.
Ils y resteront jusqu'au jour :
Et si la matineuse Aurore
Oubliait d'ouvrir au Soleil
Ses larges portes de vermeil,
Le soir ils y seraient encore.

LA FRAYEUR.

Te souvient-il, ma charmante maîtresse,
De cette nuit où mon heureuse adresse
Trompa l'Argus qui garde tes appas ?
Furtivement j'arrivai dans tes bras.
Tu résistais, mais ta bouche vermeille
A mes baisers se dérobait en vain ;
Chaque refus amenait un larcin.
Un bruit subit effraya ton oreille,
Et d'un flambeau tu vis l'éclat lointain :
Des voluptés tu passas à la crainte ;
L'étonnement vint resserrer soudain
Ton faible cœur palpitant sous ma main ;
Tu murmurais, je riais de ta plainte :
Je savais trop que le dieu des amans
Sur nos plaisirs veillait dans ces momens.
Il vit tes pleurs ; Morphée, à sa prière,
Du vieil Argus que réveillaient nos jeux
Ferma bientôt et l'oreille et les yeux,
Et de son aile enveloppa ta mère.
L'aurore vint plus tôt qu'à l'ordinaire
De nos baisers interrompre le cours ;
Elle chassa les timides Amours :
Mais ton souris, peut-être involontaire,
Leur accorda le rendez-vous du soir.
Ah ! si les dieux me laissaient le pouvoir
De dispenser la nuit et la lumière,
Du jour naissant la jeune avant-courrière
Viendrait bien tard annoncer le soleil ;
Et celui-ci, dans sa course légère,
Ne ferait voir au haut de l'hémisphère
Qu'une heure ou deux son visage vermeil.
L'ombre des nuits durerait davantage,
Et les amours auraient plus de loisir.
De mes instans l'agréable partage
Serait toujours au profit du plaisir.
Dans un accord réglé par la sagesse,
A mes amis j'en donnerais un quart,
Le doux sommeil aurait semblable part ;
Et la moitié serait pour ma maîtresse.

VERS
GRAVÉS SUR UN ORANGER.

Oranger, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,

Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfans de ma tendresse;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,
Que si l'on mourait de plaisir,
Je serais mort sous ton ombrage.

DIEU VOUS BÉNISSE!

Quand je vous dis : *Dieu vous bénisse!*
Je n'entends pas le Créateur,
Dont la main féconde et propice
Vous donna tout pour mon bonheur;
Encor moins le dieu d'hyménée,
Dont l'eau bénite infortunée
Change le plaisir en devoir :
S'il fait des heureux, l'on peut dire
Qu'ils ne sont pas sous son empire,
Et qu'il les fait sans le savoir.
Mais j'entends ce dieu du bel âge
Qui sans vous serait à Paphos.
Or apprenez en peu de mots
Comme il bénit, ce dieu volage.
Le Désir, dont l'air éveillé
Annonce assez l'impatience,
Lui présente un bouquet mouillé
Dans la fontaine de Jouvence;
Les yeux s'humectent de langueur,
Le rouge monte au front des belles,
Et l'eau bénite avec douceur
Tombe dans l'âme des fidèles.
Soyez dévote à ce dieu-là,
Vous, qui nous prouvez sa puissance
Éternuez en assurance;
Le tendre Amour vous bénira.

LE REMÈDE DANGEREUX.

O toi qui fus mon écolière
En musique, et même en amour,
Viens dans mon paisible séjour
Exercer ton talent de plaire.
Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi
Pour avoir été trop bon maître.
Je serais mieux pourtant peut-être
Si, moins assidu près de toi,
Si moins empressé, moins fidèle,
Et moins tendre dans mes chansons,
J'avais ménagé des leçons
Où mon cœur mettait trop de zèle.
Ah! viens du moins, viens apaiser
Les maux que tu m'as faits, cruelle!
Ranime ma langueur mortelle;
Viens me plaindre, et qu'un seul baiser
Me rende une santé nouvelle.
Fidèle à mon premier penchant,
Amour, je te fais le serment
De la perdre encore avec elle.

DEMAIN.

Vous m'amusez par des caresses,
Vous promettez incessamment,
Et vous reculez le moment
Qui doit accomplir vos promesses.
Demain, dites-vous tous les jours.
L'impatience me dévore;
L'heure qu'attendent les amours
Sonne enfin, près de vous j'accours;
Demain, répétez-vous encore.

Rendez grâce au dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle :
Mais le temps, du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant;
Dès *demain* vous serez moins belle,
Et moi peut-être moins pressant.

LE REVENANT.

Ma santé fuit; cette infidèle
Ne promet pas de revenir,
Et la nature qui chancelle
A déjà su me prévenir
De ne pas trop compter sur elle.
Au second acte brusquement
Finira donc ma comédie;
Vite je passe au dénoûment,
La toile tombe, et l'on m'oublie.

J'ignore ce qu'on fait là-bas.
Si du sein de la nuit profonde
On peut revenir en ce monde,
Je reviendrai, n'en doutez pas.
Mais je n'aurai jamais l'allure

De ces revenans indiscrets
Qui, précédés d'un long murmure,
Se plaisent à pâlir leurs traits,
Et dont la funèbre parure,
Inspirant toujours la frayeur,
Ajoute encore à la laideur
Qu'on reçoit dans la sépulture.
De vous plaire je suis jaloux,
Et je veux rester invisible.
Souvent du zéphyr le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible;
Tous mes soupirs seront pour vous;
Ils feront vaciller la plume
Sur vos cheveux noués sans art,
Et disperseront au hasard
La faible odeur qui les parfume.
Si la rose que vous aimez
Renaît sur son trône de verre,
Si de vos flambeaux rallumés
Sort une plus vive lumière,
Si l'éclat d'un nouveau carmin
Colore soudain votre joue,
Et si souvent d'un joli sein
Le nœud trop serré se dénoue;
Si le sofa plus mollement
Cède au poids de votre paresse;
Donnez un souris seulement
A tous ces soins de ma tendresse.
Quand je reverrai les attraits
Qu'effleura ma main caressante,
Ma voix amoureuse et touchante
Pourra murmurer des regrets,
Et vous croirez alors entendre
Cette harpe qui sous mes doigts
Sut vous redire quelquefois
Ce que mon cœur savait m'apprendre.
Aux douceurs de votre sommeil
Je joindrai celles du mensonge;
Moi-même, sous les traits d'un songe,
Je causerai votre réveil :
Charmes nus, fraîcheur du bel âge,
Contours parfaits, grâce, embonpoint,
Je verrai tout; mais quel dommage!
Les morts ne ressuscitent point.

LES PARADIS.

—

Croyez-moi, l'autre monde est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée :
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers paradis qu'imagina l'erreur;
Il en est bien peu d'agréables :
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.
Vous mourez, nous dit Pythagore,
Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
Et ce globe à jamais par vous est habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grâce,
Qui créa l'Élysée et les eaux du Léthé;
Mais dans cet asile enchanté
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place,
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.

De dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats, et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, aux braves j'applaudis;
Mais je pense qu'en paradis
Il ne faut plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné,
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné;
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas;
Esclave infortuné, même après mon trépas,
Je ne veux plus quitter mon maître,
Mon paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages
L'habitant de l'Écosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien;
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.

Ce passe-temps est assez doux,
Mais de ces Sylphes, entre nous,

Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre;
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux;
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son paradis on entrait avec eux.
Des houris c'est l'heureux empire.
Là les attraits sont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigue aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours;
Et ce paradis des amours,
Auprès d'Éléonore on le trouve en ce monde.

FRAGMENT D'ALCÉE

POÈTE GREC.

—

Quel est donc ce devoir, cette fête nouvelle,
Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux?
Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe et tous les dieux?
Et qu'est-il de commun entre nous et Cybèle?
De quel droit ose-t-on t'arracher de mes bras?
Se peut-il que du ciel la bonté paternelle
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas?
Reviens de ton erreur, crédule Éléonore.
Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois,
Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces voix,
Nous nous disions sans fin: Je t'aime, je t'adore;
Quel mal ferait aux dieux notre innocente ardeur?
Sur le gazon fleuri si, près de moi couchée,
Tu remplissais tes yeux d'une molle langueur;
Si ta bouche brûlante à la mienne attachée
Jetait dans tous mes sens une vive chaleur;
Si mourant sous l'excès d'un bonheur sans mesure
Nous renaissions encor, pour encor expirer;
Quel mal ferait aux dieux cette volupté pure?
La voix du sentiment ne peut nous égarer,
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature.
Ce Jupiter qu'on peint si fier et si cruel,
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,
De ce que nous faisons ne s'embarrasse guère.
Ses regards étendus sur la nature entière
Ne se fixent jamais sur un faible mortel.
Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime,
L'amour est un devoir, et l'inconstance un crime.
Laissons la vanité, riche dans ses projets,
Se créer sans effort une seconde vie;
Laissons-la promener ses regards satisfaits
Sur l'immortalité; rions de sa folie.
Cet abîme sans fond où la mort nous conduit
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.
Tandis que nous vivons, faisons notre Élysée.
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les rois,
Pour tenir leurs sujets sous la verge des lois;
Et cet épouvantail de la foule abusée,
Ce Tartare, ces fouets, cette urne, ces serpens,
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivans.

PLAN D'ÉTUDES

—

De vos projets je blâme l'imprudence;
Trop de savoir dépare la beauté.
Ne perdez point votre aimable ignorance,
Et conservez cette naïveté
Qui vous ramène aux jeux de votre enfance.

Le dieu du goût vous donna des leçons
Dans l'art chéri qu'inventa Terpsichore;
Un tendre amant vous apprit les chansons
Qu'on chante à Gnide; et vous savez encore
Aux doux accens de votre voix sonore
De la guitare entremêler les sons.

Des préjugés repoussant l'esclavage,
Conformez-vous à ma religion;
Soyez païenne; on doit l'être à votre âge.
Croyez au dieu qu'on nommait Cupidon.
Ce dieu charmant prêche la tolérance,
Et permet tout, excepté l'inconstance.

N'apprenez point ce qu'il faut oublier,
Et des erreurs de la moderne histoire
Ne chargez point votre faible mémoire.
Mais dans Ovide il faut étudier
Des premiers temps l'histoire fabuleuse,
Et de Paphos la chronique amoureuse.

Sur cette carte où l'habile graveur
Du monde entier resserra l'étendue,
Ne cherchez point quelle rive inconnue
Voit l'Ottoman fuir devant son vainqueur:
Mais connaissez Amathonte, Idalie,
Les tristes bords par Léandre habités,
Ceux où Didon a terminé sa vie.

Et de Tempé les vallons enchantés.
Égarez-vous dans le pays des fables;
N'ignorez point les divers changemens
Qu'ont éprouvés ces lieux jadis aimables :
Leur nom toujours sera cher aux amans.

Voilà l'étude amusante et facile
Qui doit parfois occuper vos loisirs,
Et précéder l'heure de nos plaisirs.
Mais la science est pour vous inutile.
Vous possédez le talent de charmer;
Vous saurez tout, quand vous saurez aimer.

PROJET DE SOLITUDE.

Fuyons ces tristes lieux, ô maîtresse adorée!
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours,
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage est une île ignorée,
Interdite aux vaisseaux, et d'écueils entourée.
Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers :
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers;
Une main favorable y reproduit sans cesse
L'ananas parfumé des plus douces odeurs;
Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
Se couvre en même temps et de fruits et de fleurs.
Que nous faut-il de plus? cette île fortunée
Semble par la nature aux amans destinée.
L'océan la resserre, et deux fois en un jour
De cet asile étroit on achève le tour.
Là je ne craindrai plus un père inexorable;
C'est là qu'en liberté tu pourras être aimable,
Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées :
Laissez-moi peu de gloire et beaucoup de bonheur.
Viens; la nuit est obscure et le ciel sans nuage;
D'un éternel adieu saluons ce rivage,
Où par toi seule encor mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus :
Vénus dirigera notre course incertaine.
Éole exprès pour nous vient d'enchaîner les vents;
Sur les flots aplanis Zéphyre souffle à peine;
Viens; l'Amour jusqu'au bord conduira deux amans.

BILLET.

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle,
Une main d'amant,
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tourner les verrous
Qui dès la nuit sombre,
Sont tirés sur vous.
Apprenez encore
Qu'un amant abhorre
Tout voile jaloux.
Pour être plus tendre,
Soyez sans atours,
Et songez à prendre
L'habit des Amours.

LIVRE SECOND.

LE REFROIDISSEMENT.

Ils ne sont plus ces jours délicieux,
Où mon amour respectueux et tendre
A votre cœur savait se faire entendre,
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux!
Vous adorer, vous le dire, et vous plaire,
Sur vos désirs régler tous mes désirs,
C'était mon sort; j'y bornais mes plaisirs.
Aimé de vous, quels vœux pouvais-je faire?
Tout est changé : quand je suis près de vous,
Triste et sans voix, vous n'avez rien à dire;
Si quelquefois je tombe à vos genoux,
Vous m'arrêtez avec un froid sourire,
Et dans vos yeux s'allume le courroux.
Il fut un temps, vous l'oubliez peut-être!
Où j'y trouvais cette molle langueur,
Ce tendre feu que le désir fait naître,
Et qui survit au moment du bonheur.
Tout est changé, tout, excepté mon cœur.

A LA NUIT.

Toujours le malheureux t'appelle,
O Nuit, favorable aux chagrins !
Viens donc, et porte sur ton aile
L'oubli des perfides humains.
Voile ma douleur solitaire;
Et lorsque la main du Sommeil
Fermera ma triste paupière,
O dieux ! reculez mon réveil;
Qu'à pas lents l'Aurore s'avance
Pour ouvrir les portes du jour;
Importuns, gardez le silence,
Et laissez dormir mon amour.

LA RECHUTE.

C'en est fait, j'ai brisé mes chaînes,
Amis, je reviens dans vos bras :
Les belles ne vous valent pas;
Leurs faveurs coûtent trop de peines.
Jouet de leur volage humeur,
J'ai rougi de ma dépendance :
Je reprends mon indifférence,
Et je retrouve le bonheur.
Le dieu joufflu de la vendange
Va m'inspirer d'autres chansons;
C'est le seul plaisir sans mélange;
Il est de toutes les saisons;
Lui seul nous console et nous venge
Des maîtresses que nous perdons.
Que dis-je, malheureux ! ah ! qu'il est difficile
De feindre la gaîté dans le sein des douleurs !
La bouche sourit mal quand les yeux sont en pleurs.
Repoussons loin de nous ce nectar inutile.
Et toi, tendre amitié, plaisir pur et divin,
Non, tu ne suffis plus à mon âme égarée;
Aux cris des passions qui grondent dans mon sein
En vain tu veux mêler ta voix douce et sacrée :
Tu gémis de mes maux qu'il fallait prévenir;
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite;
Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir.
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète :
Laisse-moi m'étourdir sur la réalité;
Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères,
Tout courbé sous les fers chanter la liberté,
Saisir avec transport des ombres passagères,
Et parler de félicité
En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,
Ces momens du réveil, où la raison sévère,
Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière,
Et dissipe à nos yeux le songe des amours.
Le temps, qui d'une aile légère
Emporte en se jouant nos goûts et nos penchans,
Mettra bientôt le terme à mes égaremens.
O mes amis ! alors échappé de ses chaînes,
Et guéri de ses longues peines,
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma faiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse
Prévenir les retours jaloux.
Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et même en rougissant les regretter encore.

ÉLÉGIE.

Oui, sans regret, du flambeau de mes jours
Je vois déjà la lumière éclipsée.
Tu vas bientôt sortir de ma pensée,
Cruel objet des plus tendres amours !
Ce triste espoir fait mon unique joie.
Soins importuns, ne me retenez pas.
Éléonore a juré mon trépas;
Je veux aller où sa rigueur m'envoie,
Dans cet asile ouvert à tout mortel,
Où du malheur on dépose la chaîne,
Où l'on s'endort d'un sommeil éternel,
Où tout finit, et l'amour et la haine.
Tu gémiras, trop sensible Amitié !
De mes chagrins conserve au moins l'histoire,
Et que mon nom, sur la terre oublié,
Vienne parfois s'offrir à ta mémoire.
Peut-être alors tu gémiras aussi,
Et tes regards se tourneront encore
Sur ma demeure, ingrate Éléonore,
Premier objet que mon cœur a choisi.
Trop tard, hélas ! tu répandras des larmes.
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs.
Je te connais, et malgré tes rigueurs,
Dans mon amour tu trouves quelques charmes.

Lorsque la mort, favorable à mes vœux,
De mes instans aura coupé la trame,

Lorsqu'un tombeau triste et silencieux
Renfermera ma douleur et ma flamme,
O mes amis! vous que j'aurai perdus,
Allez trouver cette beauté cruelle,
Et dites-lui : C'en est fait, il n'est plus.
Puissent les pleurs que j'ai versés pour elle
M'être rendus!... Mais non; dieu des amours,
Je lui pardonne; ajoutez à ses jours
Les jours heureux que m'ôta l'infidèle.

DÉPIT.

Oui, pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorais.
A l'infidèle
Cachons nos pleurs;
Aimons ailleurs;
Trompons comme elle.
De sa beauté
Qui vient d'éclore
Son cœur encore
Est trop flatté.
Vaine et coquette,
Elle rejette
Mes simples vœux;
Fausse et légère,
Elle veut plaire
A d'autres yeux.
Qu'elle jouisse
De mes regrets;
A ses attraits
Qu'elle applaudisse.
L'âge viendra;
L'essaim des Grâces
S'envolera,
Et sur leurs traces
L'Amour fuira.
Fuite cruelle!
Adieu l'espoir
Et le pouvoir
D'être infidèle
Dans cet instant,
Libre et content,
Passant près d'elle
Je sourirai,
Et je dirai :
Elle fut belle.

A UN AMI

TRAHI PAR SA MAÎTRESSE.

Quoi! tu gémis d'une inconstance?
Tu pleures, nouveau Céladon?
Ah! le trouble de ta raison
Fait honte à ton expérience.
Es-tu donc assez imprudent
Pour vouloir fixer une femme?
Trop simple et trop crédule amant,
Quelle erreur aveugle ton âme!

Plus aisément tu fixerais
Des arbres le tremblant feuillage,
Les flots agités par l'orage,
Et l'or ondoyant des guérets
Que balance un zéphyr volage.

Elle t'aimait de bonne foi;
Mais pouvait-elle aimer sans cesse?
Un rival obtient sa tendresse;
Un autre l'avait avant toi;
Et dès demain, je le parie,
Un troisième, plus insensé,
Remplacera dans sa folie
L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut, au pays de Cythère,
A fripon fripon et demi.
Trahis pour n'être point trahi;
Préviens même la plus légère;
Que ta tendresse passagère
S'arrête où commence l'ennui.
Mais que fais-je? et dans ta faiblesse
Devrais-je ainsi te secourir?
Ami, garde-toi d'en guérir :
L'erreur sied bien à la jeunesse.
Va, l'on se console aisément
De ses disgrâces amoureuses;
Les amours sont un jeu d'enfant;
Et, crois-moi, dans ce jeu charmant,
Les dupes mêmes sont heureuses.

IL EST TROP TARD.

Rappelez-vous ces jours heureux,
Où mon cœur crédule et sincère

Vous présenta ses premiers vœux.
Combien alors vous m'étiez chère !
Quels transports ! quel égarement !
Jamais on ne parut si belle
Aux yeux enchantés d'un amant ;
Jamais un objet infidèle
Ne fut aimé plus tendrement.
Le temps sut vous rendre volage ;
Le temps a su m'en consoler.
Pour jamais j'ai vu s'envoler
Cet amour qui fut votre ouvrage :
Cessez donc de le rappeler.
De mon silence en vain surprise,
Vous semblez revenir à moi ;
Vous réclamez en vain la foi
Qu'à la vôtre j'avais promise :
Grace à votre légèreté,
J'ai perdu la crédulité
Qui pouvait seule vous la rendre.
L'on n'est bien trompé qu'une fois.
De l'illusion, je le vois,
Le bandeau ne peut se reprendre.
Échappé d'un piége menteur,
L'habitant ailé du bocage
Reconnaît et fuit l'esclavage
Que lui présente l'oiseleur.

A MES AMIS.

Rions, chantons, ô mes amis !
Occupons-nous à ne rien faire.
Laissons murmurer le vulgaire :
Le plaisir est toujours permis.
Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux !
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du temps qui nous presse ;
Mais jouissons dans la jeunesse,
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

AUX INFIDÈLES.

A vous qui savez être belles,
Favorites du dieu d'amour,
A vous, maîtresses infidèles,
Qu'on cherche et qu'on fuit tour à tour.
Salut, tendre hommage, heureux jour,
Et surtout voluptés nouvelles !
Écoutez. Chacun à l'envi
Vous craint, vous adore et vous gronde ;
Pour moi, je vous dis grand merci.
Vous seules de ce triste monde
Avez l'art d'égayer l'ennui ;
Vous seule variez la scène
De nos goûts et de nos erreurs :
Vous piquez au jeu les acteurs ;
Vous agacez les spectateurs
Que la nouveauté vous amène ;
Le tourbillon qui vous entraîne
Vous prête des appas plus doux ;
Le lendemain d'un rendez-vous
L'amant vous reconnaît à peine ;
Tous les yeux sont fixés sur vous,
Et n'aperçoivent que vos charmes ;
Près de vous naissent les alarmes,
Les plaintes, jamais les dégoûts ;
En passant Caton vous encense ;
Heureux même par vos rigueurs,
Chacun poursuit votre inconstance ;
Et s'il n'obtient pas des faveurs,
Il obtient toujours l'espérance.

RETOUR A ÉLÉONORE.

Ah ! si jamais on aima sur la terre,
Si d'un mortel on vit les dieux jaloux,
C'est dans le temps où crédule et sincère
J'étais heureux, et l'étais avec vous.
Ce doux lien n'avait point de modèle :
Moins tendrement un frère aime sa sœur,
Le jeune époux son épouse nouvelle,
L'ami sensible un ami de son cœur.
O toi, qui fus ma maîtresse fidèle,
Tu ne l'es plus ! Voilà donc ces amours
Que ta promesse éternisait d'avance !
Ils sont passés ; déjà ton inconstance
En tristes nuits a changé mes beaux jours.
N'est-ce pas moi de qui l'heureuse adresse
Aux voluptés instruisit ta jeunesse ?
Pour le donner, ton cœur est-il à toi ?
De ses soupirs le premier fut pour moi,
Et je reçus ta première promesse.
Tu me disais : « Le devoir et l'honneur
» Ne veulent point que je sois votre amante.
» N'espérez rien ; si je donnais mon cœur,

« Vous tromperiez ma jeunesse imprudente :
» On me l'a dit, votre sexe est trompeur. »
Ainsi parlait ta jeunesse craintive ;
Et cependant tu ne me fuyais pas ;
Et cependant une rougeur plus vive
Embellissait tes modestes appas ;
Et cependant tu prononçais sans cesse
Le mot d'amour qui causait ton effroi ;
Et dans ma main la tienne avec mollesse
Venait tomber pour demander ma foi.
Je la donnai, je te la donne encore.
J'en fais serment au seul dieu que j'adore,
Au dieu chéri par toi-même adoré ;
De tes erreurs j'ai causé la première ;
De mes erreurs tu seras la dernière ;
Et si jamais ton amant égaré
Pouvait changer, s'il voyait sur la terre
D'autre bonheur que celui de te plaire,
Ah ! puisse alors le ciel, pour me punir,
De tes faveurs m'ôter le souvenir !

Bientôt après dans ta paisible couche
Par le plaisir conduit furtivement,
J'ai, malgré toi, recueilli de ta bouche
Ce premier cri, si doux pour un amant !
Tu combattais, timide Éléonore ;
Mais le combat fut bientôt terminé :
Ton cœur ainsi te l'avait ordonné.
Ta main pourtant me refusait encore
Ce que ton cœur m'avait déjà donné.
Tu sais alors combien je fus coupable !
Tu sais comment j'étonnai ta pudeur !
Avec quels soins au terme du bonheur
Je conduisis ton ignorance aimable !
Tu souriais, tu pleurais à la fois,
Tu m'arrêtais dans mon impatience,
Tu me nommais, tu gardais le silence :
Dans les baisers mourut ta faible voix.
Rappelle-toi nos heureuses folies.
Tu me disais en tombant dans mes bras :
« Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas. »
Tu le disais ! je t'aime, et tu m'oublies.

PALINODIE.

—

Jadis, trahi par ma maîtresse,
J'osai calomnier l'Amour ;
J'ai dit qu'à ses plaisirs d'un jour
Succède un siècle de tristesse.
Alors, dans un accès d'humeur,
Je voulus prêcher l'inconstance.
J'étais démenti par mon cœur ;
L'esprit seul a commis l'offense.

Une amante m'avait quitté ;
Ma douleur s'en prit aux amantes.
Pour consoler ma vanité,
Je les crus toutes inconstantes.
Le dépit m'avait égaré.
Loin de moi le plus grand des crimes,
Celui de noircir par mes rimes
Un sexe toujours adoré,
Que l'Amour a fait notre maître,
Qui seul peut donner le bonheur,
Qui sans notre exemple peut-être
N'aurait jamais été trompeur.
Malheur à toi, lyre fidèle,
Où j'ai modulé tous les airs,
Si jamais un seul de mes vers
Avait offensé quelque belle !
Sexe léger, sexe charmant,
Vos défauts sont votre parure.
Remerciez bien la nature,
Qui vous ébaucha seulement.
Sa main bizarre et favorable
Vous orne mieux que tous vos soins ;
Et vous plairiez peut-être moins,
Si vous étiez toujours aimable.

LE RACCOMMODEMENT.

—

Nous renaissons, ma chère Éléonore ;
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.
Puisse le nœud qui vient de se former
Avec le temps se resserrer encore !
Devions-nous croire à ce bruit imposteur,
Qui nous peignit l'un à l'autre infidèle !
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle.
Règne sur moi, mais règne pour toujours.
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des amours ;
Comme un ruisseau qui murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie ;

Et l'on dira, quand nous ne serons plus :
« Ils ont aimé, voilà toute leur vie. »

LIVRE TROISIÈME.

LES SERMENS.

Oui, j'en atteste la nuit sombre,
Confidente de nos plaisirs,
Et qui verra toujours son ombre
Disparaître avant mes désirs ;
J'atteste l'étoile amoureuse,
Qui pour voler au rendez-vous,
Me prête sa clarté douteuse ;
Je prends à témoin ces verroux,
Qui souvent réveillaient ta mère,
Et cette parure étrangère,
Qui trompe les regards jaloux ;
Enfin, j'en jure par toi-même,
Je veux dire par tous mes dieux ;
T'aimer est le bonheur suprême ;
Il n'en est point d'autre à mes yeux.
Viens donc, ô ma belle maîtresse,
Perdre tes soupçons dans mes bras,
Viens t'assurer de ma tendresse,
Et du pouvoir de tes appas.
Aimons, ma chère Éléonore,
Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'aurore,
Aimons au coucher du soleil,
Durant la nuit aimons encore.

SOUVENIR.

Déjà la nuit s'avance, et du sombre orient
Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.
Sommeil, doux abandon, image du néant,
Des maux de l'existence heureux délassement,
Tranquille oubli des soins où les hommes se noient,
Et vous, qui nous rendez à nos plaisirs passés,
Touchante illusion, déesse des mensonges,
Venez dans mon asile, et sur mes yeux lassés
Secouez les pavots et les aimables songes.
Voici l'heure où trompant les surveillans jaloux,
Je pressais dans mes bras ma maîtresse timide ;
Voici l'alcove sombre où d'une aile rapide
L'essaim des voluptés volait au rendez-vous ;
Voici le lit commode où l'heureuse licence
Remplaçait par degrés la mourante pudeur.
Importune vertu, fable de notre enfance,
Et toi, vain préjugé, fantôme de l'honneur,
Combien peu votre voix se fait entendre au cœur !
La nature aisément vous réduit au silence ;
Et vous vous dissipez au flambeau de l'Amour,
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.
Momens délicieux, où nos baisers de flamme,
Mollement égarés se cherchent pour s'unir,
Où de douces fureurs s'emparant de notre âme,
Laissent un libre cours au bizarre désir ;
Momens plus enchanteurs, mais prompts à disparaître,
Où l'esprit échauffé, les sens, et tout notre être,
Semblent se concentrer pour hâter le plaisir,
Vous portez avec vous trop de fougue et d'ivresse,
Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous saisir ;
Et vous fuyez surtout avec trop de vitesse ;
Hélas ! on vous regrette avant de vous sentir.
Mais non, l'instant qui suit est bien plus doux encore ;
Un long calme succède au tumulte des sens ;
Le feu qui nous brûlait par degrés s'évapore ;
La volupté survit aux pénibles élans ;
L'âme sur son bonheur se repose en silence ;
Et la réflexion, fixant la jouissance,
S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance
Ne saurait ajouter qu'un peu plus de lenteur.

LE SONGE.

A M. DE F...

Corrigé par tes beaux discours,
J'avais résolu d'être sage ;
Et, dans un accès de courage,
Je congédiais les Amours
Et les chimères du bel âge.
La nuit vint ; un profond sommeil
Ferma mes paupières tranquilles :
Tous mes songes, purs et faciles,
Promettaient un sage réveil.
Mais quand l'aurore impatiente,
Blanchissant l'ombre de la nuit,
A la nature renaissante
Annonça le jour qui la suit,
L'Amour vint s'offrir à ma vue.
Le sourire le plus charmant
Errait sur sa bouche ingénue ;
Je le reconnus aisément.

Il s'approcha de mon oreille :
« Tu dors, me dit-il doucement ;
Et, tandis que ton cœur sommeille,
L'heure s'écoule incessamment.
Ici-bas tout se renouvelle ;
L'homme seul vieillit sans retour ;
Son existence n'est qu'un jour
Suivi d'une nuit éternelle,
Mais encor trop long sans amour. »
A ces mots j'ouvris la paupière.
Adieu sagesse, adieu projets.
Revenez, enfans de Cythère ;
Je suis plus faible que jamais.

MA RETRAITE.

Solitude heureuse et champêtre,
Séjour du repos le plus doux,
La raison me ramène à vous ;
Recevez enfin votre maître.
Je suis libre ; j'échappe à ces soins fatigans,
A ces devoirs jaloux qui surchargent la vie.
Aux tyranniques lois d'un monde que j'oublie
Je ne soumettrai plus mes goûts indépendans.
Superbes orangers, qui croissez sans culture,
Versez sur moi vos fleurs, votre ombre et vos parfums ;
Mais surtout dérobez aux regards importuns
Mes plaisirs, comme vous, enfans de la nature.
On ne voit point chez moi ces superbes tapis
Que la Perse à grands frais teignit pour notre usage ;
Je ne repose point sous un dais de rubis ;
Mon lit n'est qu'un simple feuillage.
Qu'importe, le sommeil est-il moins consolant ?
Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables ?
Le baiser d'une amante en est-il moins brûlant,
Et les voluptés moins durables ?
Pendant la nuit, lorsque je peux
Entendre dégoutter la pluie,
Et les fils bruyans d'Orythie
Ébranler mon toit dans leurs jeux ;
Alors, si mes bras amoureux
Entourent ma craintive amie,
Puis-je encor former d'autres vœux ?
Qu'irais-je demander aux dieux,
A qui mon bonheur fait envie ?

Je suis au port, et je me ris
De ces écueils où l'homme échoue.
Je regarde avec un souris
Cette fortune qui se joue
En tourmentant ses favoris :
Et j'abaisse un œil de mépris
Sur l'inconstance de sa roue.

La scène des plaisirs va changer à nos yeux.
Moins avide aujourd'hui, mais plus voluptueux,
Disciple du sage Épicure,
Je veux que la raison préside à tous mes jeux.
De rien avec excès, de tout avec mesure ;
Voilà le secret d'être heureux.
Trahi par ma jeune maîtresse,
J'irai me plaindre à l'Amitié,
Et confier à sa tendresse
Un malheur bientôt oublié.
Bientôt ? oui, la raison guérira ma faiblesse.
Si l'ingrate Amitié me trahit à son tour,
Mon cœur navré long-temps détestera la vie ;
Mais enfin, consolé par la philosophie,
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.
La haine est pour moi trop pénible ;
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus :
Une indifférence paisible
Est la plus sage des vertus.

AU GAZON

FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

Trône de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les Amours,
Recevez l'onde fraîche et pure
Que ma main vous doit tous les jours.

Couronnez-vous d'herbes nouvelles,
Croissez, gazon voluptueux,
Qu'à midi Zéphyre amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes.
Que ces lilas entrelacés,
Dont la fleur s'arrondit en voûte,
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'Aurore a versés.
Sous les appas de ma maîtresse
Ployez toujours avec souplesse ;
Mais sur-le-champ relevez-vous :
De notre amoureux badinage
Ne gardez point le témoignage ;
Vous me feriez trop de jaloux.

LE VOYAGE MANQUÉ.

A M. DE F...

Abjurant ma douce paresse,
J'allais voyager avec toi;
Mais mon cœur reprend sa faiblesse;
Adieu, tu partiras sans moi.
Les baisers de ma jeune amante
Ont dérangé tous mes projets.
Ses yeux sont plus beaux que jamais;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me serre entre ses bras,
Des dieux implore la puissance,
Pleure déjà mon inconstance,
Se plaint et ne m'écoute pas.
A ses reproches, à ses charmes,
Mon cœur ne sait pas résister.
Qui! moi, je pourrais la quitter!
Moi, j'aurais vu couler ses larmes,
Et je ne les essuîrais pas!
Périssent les lointains climats
Dont le nom causa ses alarmes!
Et toi, qui ne peux concevoir
Ni les amans, ni leur ivresse;
Toi, qui des pleurs d'une maîtresse
N'as jamais connu le pouvoir,
Pars; mes vœux te suivront sans cesse.
Mais crains d'oublier ta sagesse
Aux lieux que tu vas parcourir,
Et défends-toi d'une faiblesse
Dont je ne veux jamais guérir.

LE CABINET DE TOILETTE.

Voici le cabinet charmant
Où les Grâces font leur toilette.
Dans cette amoureuse retraite
J'éprouve un doux saisissement.
Tout m'y rappelle ma maîtresse,
Tout m'y parle de ses attraits;
Je crois l'entendre, et mon ivresse
La revoit dans tous les objets.
Ce bouquet, dont l'éclat s'efface,
Toucha l'albâtre de son sein;
Il se dérangea sous ma main,
Et mes lèvres prirent sa place.
Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,
Qui formaient hier sa parure,
De sa flottante chevelure
Conservent les douces odeurs.
Voici l'inutile baleine
Où ses charmes sont en prison.
J'aperçois le soulier mignon
Que son pied remplira sans peine.
Ce lin, ce dernier vêtement...
Il a couvert tout ce que j'aime;
Ma bouche s'y colle ardemment,
Et croit baiser dans ce moment
Les attraits qu'il baisa lui-même.
Cet asile mystérieux
De Vénus sans doute est l'empire.
Le jour n'y blesse point mes yeux:
Plus tendrement mon cœur soupire;
L'air et les parfums qu'on respire
De l'amour allument les feux.
Parais, ô maîtresse adorée!
J'entends sonner l'heure sacrée
Qui nous ramène les plaisirs;
Du temps viens connaître l'usage,
Et redoubler tous les désirs
Qu'a fait naître ta seule image.

L'ABSENCE.

Huit jours sont écoulés depuis que dans ces plaines
Un devoir importun a retenu mes pas.
Croyez à ma douleur, mais ne l'éprouvez pas.
Puissiez-vous de l'amour ne point sentir les peines!

Le bonheur m'environne en ce riant séjour.
De mes jeunes amis la bruyante allégresse
Ne peut un seul moment distraire ma tristesse;
Et mon cœur aux plaisirs est fermé sans retour.
Mêlant à leur gaîté ma voix plaintive et tendre,
Je demande à la nuit, je redemande au jour
Cet objet adoré qui ne peut plus m'entendre.

Loin de vous autrefois je supportais l'ennui;
L'espoir me consolait: mon amour aujourd'hui
Ne sait plus endurer les plus courtes absences.
Tout ce qui n'est pas vous me devient odieux.
Ah! vous m'avez ôté toutes mes jouissances;
J'ai perdu tous les goûts qui me rendaient heureux.
Vous seule me restez, ô mon Éléonore!
Mais vous me suffirez, j'en atteste les dieux;
Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.

MA MORT.

—

De mes pensers confidente chérie,
Toi, dont les chants faciles et flatteurs
Viennent parfois suspendre les douleurs
Dont les amours ont parsemé ma vie,
Lyre fidèle, où mes doigts paresseux
Trouvent sans art des sons mélodieux,
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,
Et parle-moi de ma maîtresse absente.

Objet chéri, pourvu que dans tes bras
De mes accords j'amuse ton oreille,
Et qu'animé par le jus de la treille,
En les chantant, je baise tes appas;
Si tes regards, dans un tendre délire,
Sur ton ami tombent languissamment,
A mes accens si tu daignes sourire,
Si tu fais plus, et si mon humble lyre
Sur tes genoux repose mollement,
Qu'importe à moi le reste de la terre?
Des beaux-esprits qu'importe la rumeur,
Et du public la sentence sévère?
Je suis amant, et ne suis point auteur.
Je ne veux point d'une gloire pénible;
Trop de clarté fait peur au doux plaisir.
Je ne suis rien, et ma muse paisible
Brave en riant son siècle et l'avenir.
Je n'irai pas sacrifier ma vie
Au fol espoir de vivre après ma mort.
O ma maîtresse! un jour l'arrêt du sort
Viendra fermer ma paupière affaiblie.
Lorsque tes bras, entourant ton ami,
Soulageront sa tête languissante,
Et que ses yeux, soulevés à demi,
Seront remplis d'une flamme mourante;
Lorsque mes doigts tâcheront d'essuyer
Tes yeux fixés sur ma paisible couche,
Et que mon cœur, s'échappant sur ma bouche,
De tes baisers recevra le dernier;
Je ne veux point qu'une pompe indiscrète
Vienne trahir ma douce obscurité,
Ni qu'un airain, à grand bruit agité,
Annonce à tous le convoi qui s'apprête.
Dans mon asile, heureux et méconnu,
Indifférent au reste de la terre,
De mes plaisirs je lui fais un mystère :
Je veux mourir comme j'aurai vécu.

L'IMPATIENCE.

—

O ciel! après huit jours d'absence,
Après huit siècles de désirs,
J'arrive, et ta froide prudence
Recule l'instant des plaisirs
Promis à mon impatience!
« D'une mère je crains les yeux;
» Les nuits ne sont pas assez sombres;
» Attendons plutôt qu'à leurs ombres
» Phébé ne mêle plus ses feux.
» Ah! si l'on allait nous surprendre!
» Remets à demain ton bonheur;
» Crois-en l'amante la plus tendre,
» Crois-en ses yeux et sa rougeur,
» Tu ne perdras rien pour attendre. »
Voilà les vains raisonnemens
Dont tu veux payer ma tendresse;
Et tu feins d'oublier sans cesse
Qu'il est un dieu pour les amans.
Laisse à ce dieu qui nous appelle
Le soin d'assoupir les jaloux,
Et de conduire au rendez-vous
Le mortel sensible et fidèle
Qui n'est heureux qu'à tes genoux.
N'oppose plus un vain scrupule
A l'ordre pressant de l'Amour :
Quand le feu du désir nous brûle,
Hélas! on vieillit dans un jour.

RÉFLEXION AMOUREUSE.

—

Je vais la voir, la presser dans mes bras.
Mon cœur ému palpite avec vitesse;
Des voluptés je sens déjà l'ivresse,
Et le désir précipite mes pas.
Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
Donner un frein aux transports du désir;
Sa folle ardeur abrége le plaisir,
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

LE BOUQUET DE L'AMOUR.

—

Dans ce moment les politesses,
Les souhaits vingt fois répétés,

Et les ennuyeuses caresses
Pleuvent sans doute à tes côtés.
Après ces complimens sans nombre,
L'amour fidèle aura son tour;
Car, dès qu'il verra la nuit sombre
Remplacer la clarté du jour,
Il s'en ira, sans autre escorte
Que le plaisir tendre et discret,
Frappant doucement à ta porte,
T'offrir ses vœux et son bouquet.

Quand l'âge aura blanchi ma tête,
Réduit tristement à glaner,
J'irai te souhaiter ta fête,
Ne pouvant plus te la donner.

DÉLIRE.

Il est passé ce moment de plaisirs
Dont la vitesse a trompé mes désirs,
Il est passé; ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.

Celui-là seul connaît la volupté,
Celui-là seul sentira son ivresse,
Qui peut enfin avec sécurité
Sur le duvet posséder sa maîtresse.
Le souvenir des obstacles passés
Donne au présent une douceur nouvelle;
A ses regards son amante est plus belle;
Tous les attraits sont vus et caressés.
Avec lenteur sa main voluptueuse
D'un sein de neige entr'ouvre la prison,
Et de la rose il baise le bouton
Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.
Lorsque ses doigts égarés sur les lis
Viennent enfin au temple de Cypris,
De la pudeur prévenant la défense,
Par un baiser il la force au silence;
Il donne un frein aux aveugles désirs;
La jouissance est long-temps différée;
Il la prolonge, et son âme enivrée
Boit lentement la coupe des plaisirs.

Éléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
Trouble charmant! le bonheur qui n'est plus
D'un nouveau rouge a coloré ta joue;
De tes cheveux le ruban se dénoue,
Et du corset les liens sont rompus.
Ah! garde-toi de ressaisir encore
Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux;
Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,
Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux!
Nous sommes seuls, je désire, et tu m'aimes;
Reste sans voile, ô fille des Amours!
Ne rougis point, les Grâces elles-mêmes
De ce beau corps ont formé les contours.
Partout mes yeux reconnaissent l'albâtre,
Partout mes doigts effleurent le satin.
Faible pudeur, tu résistes en vain,
Des voluptés je baise le théâtre.
Pardonne tout, et ne refuse rien,
Éléonore; Amour est mon complice.
Mon corps frissonne en s'approchant du tien.
Plus près encor, je sens avec délice
Ton sein brûlant palpiter sous le mien.
Ah! laisse-moi, dans mes transports avides,
Boire l'amour sur tes lèvres humides.
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur,
Des voluptés elle y porte la flamme;
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçois toute mon âme.

A ces transports succède la douceur
D'un long repos. Délicieux silence,
Calme des sens, nouvelle jouissance,
Vous donnez seuls le suprême bonheur!

Puissent ainsi s'écouler nos journées
Aux voluptés en secret destinées!
Qu'un long baiser nous unisse à jamais.
Qu'un long amour m'assure tes attraits;
Laisse gronder la sagesse ennemie;
Le plaisir seul donne un prix à la vie.
Plaisirs, transports, doux présens de Vénus,
Il faut mourir quand on vous a perdus!

LES ADIEUX.

Séjour triste, asile champêtre,
Qu'un charme embellit à mes yeux,
Je vous fuis pour jamais peut-être!
Recevez mes derniers adieux.
En vous quittant mon cœur soupire.
Ah! plus de chansons, plus d'amours.
Éléonore!.... Oui, pour toujours
Près de toi je suspends ma lyre.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLÉGIE I.

Du plus malheureux des amans
Elle avait essuyé les larmes;
Sur la foi de nouveaux sermens
Ma tendresse était sans alarmes;
J'en ai cru son dernier baiser;
Mon aveuglement fut extrême.
Qu'il est facile d'abuser
L'amant qui s'abuse lui-même!

Des yeux timides et baissés,
Une voix naïve et qui touche,
Des bras autour du cou passés,
Un baiser donné sur la bouche;
Tout cela n'est point de l'amour.
J'y fus trompé jusqu'à ce jour.
Je divinisais les faiblesses;
Et ma sotte crédulité
N'osait des plus folles promesses
Soupçonner la sincérité;
Je croyais surtout aux caresses.

Hélas! en perdant mon erreur,
Je perds le charme de la vie.
J'ai partout cherché la candeur,
Partout j'ai vu la perfidie.
Le dégoût a flétri mon cœur.
Je renonce au plaisir trompeur,
Je renonce à mon infidèle;
Et, dans ma tristesse mortelle,
Je me repens de mon bonheur.

ÉLÉGIE II.

C'en est donc fait! par des tyrans cruels,
Malgré ses pleurs à l'autel entraînée,
Elle a subi le joug de l'hyménée.
Elle a détruit par des nœuds solennels
Les nœuds secrets qui l'avaient enchaînée.

Et moi, long-temps exilé de ces lieux,
Pour adoucir cette absence cruelle,
Je me disais: Elle sera fidèle;
J'en crois son cœur et ses derniers adieux
Dans cet espoir, j'arrivais sans alarmes.
Je tressaillais, en arrêtant mes yeux
Sur le séjour qui cachait tant de charmes;
Et le plaisir faisait couler mes larmes.
Je payai cher ce plaisir imposteur!
Prêt à voler aux pieds de mon amante,
Dans un billet tracé par l'inconstance
Je lis son crime, et je lis mon malheur.
Un coup de foudre eût été moins terrible.
Éléonore! ô dieux! est-il possible!
Il est donc fait et prononcé par toi
L'affreux serment de n'être plus à moi?
Éléonore autrefois si timide,
Éléonore aujourd'hui si perfide;
De tant de soins voilà donc le retour!
Voilà le prix d'un éternel amour!
Car ne crois pas que jamais je t'oublie:
Il n'est plus temps; je le voudrais en vain
Et malgré toi tu feras mon destin;
Je te devrai le malheur de ma vie.

En avouant ta noire trahison,
Tu veux encor m'arracher ton pardon:
Pour l'obtenir, tu dis que mon absence
A tes tyrans te livra sans défense.
Ah! si les miens, abusant de leurs droits,
Avaient voulu me contraindre au parjure,
Et m'enchaîner sans consulter mon choix,
L'amour, plus saint, plus fort que la nature,
Aurait bravé leur injuste pouvoir;
De la constance il m'eût fait un devoir.
Mais ta prière est un ordre suprême:
Trompé par toi, rejeté de tes bras,
Je te pardonne, et je me plains pas:
Puisse ton cœur te pardonner de même!

ÉLÉGIE III.

Bel arbre, pourquoi conserver
Ces deux noms qu'une main trop chère
Sur ton écorce solitaire
Voulut elle-même graver!
Ne parle plus d'Éléonore;
Rejette ces chiffres menteurs:
Le temps a désuni nos cœurs
Que ton écorce unit encore.

ÉLÉGIE IV.

Dieu des amours, le plus puissant des dieux,
Le seul du moins qu'adora ma jeunesse,
Il m'en souvient, dans ce moment heureux
Où je fléchis mon ingrate maîtresse,
Mon cœur crédule et trompé par vous deux,
Mon faible cœur jura d'aimer sans cesse.
Mais je révoque un serment indiscret.
Assez long-temps tu tourmentas ma vie,
Amour, amour, séduisante folie!
Je t'abandonne, et même sans regret.
Loin de Paphos la raison me rappelle;
Je veux la suivre, et ne plus suivre qu'elle.

Pour t'obéir je semblais être né:
Vers tes autels dès l'enfance entraîné,
Je me soumis sans peine à ta puissance.
Ton injustice a lassé ma constance:
Tu m'as puni de ma fidélité.
Ah! j'aurais dû, moins tendre et plus volage,
User des droits accordés au jeune âge,
Oui, moins soumis, tu m'aurais mieux traité.
Bien insensé celui qui près des belles
Perd en soupirs de précieux instans!
Tous les chagrins sont pour les cœurs fidèles;
Tous les plaisirs sont pour les inconstans.

ÉLÉGIE V.

D'un long sommeil j'ai goûté la douceur.
Sous un ciel pur, qu'elle embellit encore,
A mon réveil je vois briller l'aurore;
Le dieu du jour la suit avec lenteur.
Moment heureux! la nature est tranquille,
Zéphyre dort sur la fleur immobile,
L'air plus serein a repris sa fraîcheur,
Et le silence habite mon asile.
Mais quoi! le calme est aussi dans mon cœur!
Je ne vois plus la triste et chère image
Qui s'offrait seule à ce cœur tourmenté;
Et la raison par sa douce clarté,
De mes ennuis dissipe le nuage,
Toi, que ma voix implorait chaque jour,
Tranquillité, si long-temps attendue,
Des cieux enfin te voilà descendue,
Pour remplacer l'impitoyable Amour.
J'allais périr; au milieu de l'orage
Un sûr abri me sauve du naufrage;
De l'aquilon j'ai trompé la fureur;
Et je contemple, assis sur le rivage,
Des flots grondans la vaste profondeur.
Fatal objet, dont j'adorais les charmes,
A ton oubli je vais m'accoutumer.
Je t'obéis enfin; sois sans alarmes;
Je sens pour toi mon âme se fermer.
Je pleure encor; mais j'ai cessé d'aimer,
Et mon bonheur fait seul couler mes larmes.

ÉLÉGIE VI.

J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux;
J'ai fui les lieux charmans qu'embellit l'infidèle.
Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,
J'ai trouvé le silence, et jamais le repos.
Par les sombres détours d'une route inconnue
J'arrive sur ces monts qui divisent la nue:
De quel étonnement tous mes sens sont frappés!
Quel calme! quels objets! quelle immense étendue!
La mer paraît sans borne à mes regards trompés,
Et dans l'azur des cieux est au loin confondue.
Le zéphyr en ce lieu tempère les chaleurs,
De l'aquilon parfois on y sent les rigueurs,
Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,
Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs;
La pierre calcinée atteste son passage:
L'arbre y croît avec peine, et l'oiseau par ses chants
N'a jamais égayé ce lieu triste et sauvage.
Tout se tait, tout est mort; mourez, honteux soupirs,
    Mourez, importuns souvenirs
    Qui me retracez l'infidèle;
    Mourez, tumultueux désirs,
    Ou soyez volages comme elle.
    Ces bois ne peuvent me cacher;
    Ici même, avec tous ses charmes,
    L'ingrate encor me vient chercher;
    Et son nom fait couler des larmes
    Que le temps aurait dû sécher.
O dieux! ô rendez-moi ma raison égarée;
Arrachez de mon cœur cette image adorée;
Éteignez cet amour qu'elle vient rallumer,
Et qui remplit encor mon âme tout entière.
    Ah! l'on devrait cesser d'aimer
    Au moment qu'on cesse de plaire.

Tandis qu'avec mes pleurs la plainte et les regrets
Coulent de mon âme attendrie,
J'avance, et de nouveaux objets
Interrompent ma rêverie.
Je vois naître à mes pieds ces ruisseaux différens
Qui, changés tout à coup en rapides torrens,
Traversent à grand bruit les ravines profondes,
Roulent avec leurs flots le ravage et l'horreur,
Fondent sur le rivage, et vont avec fureur
Dans l'océan troublé précipiter leurs ondes.
Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux
S'élève et va frapper les cieux.
Le temps a gravé sur leurs cimes
L'empreinte de la vétusté.
Mon œil rapidement porté
De torrens en torrens, d'abîmes en abîmes,
S'arrête épouvanté.
O nature! qu'ici je ressens ton empire!
J'aime de ce désert la sauvage âpreté;
De tes travaux hardis j'aime la majesté;
Oui, ton horreur me plaît, je frissonne, et j'admire.

Dans ce séjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reste de ma vie!
Que ne puis-je du moins y laisser mes chagrins!
Je venais oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiscrète a prononcé son nom;
Je l'ai redit cent fois, et l'écho solitaire
De ma voix douloureuse a prolongé le son;
Ma main l'a gravé sur la pierre;
Au mien il est entrelacé.
Un jour le voyageur, sous la mousse légère,
De ces noms connus à Cythère
Verra quelque reste effacé.
Soudain il s'écrîra: Son amour fut extrême;
Il chanta sa maîtresse au fond de ces déserts.
Pleurons sur ses malheurs, et relisons les vers
Qu'il soupira dans ce lieu même.

ÉLÉGIE VII.

Il faut tout perdre, il faut vous obéir.
Je vous les rends ces lettres indiscrètes,
De votre cœur éloquens interprètes,
Et que le mien eût voulu retenir;
Je vous les rends. Vos yeux à chaque page
Reconnaîtront l'amour et son langage,
Nos doux projets, vos sermens oubliés,
Et tous mes droits par vous sacrifiés.
C'était trop peu, cruelle Éléonore,
De m'arracher ces traces d'un amour
Payé par moi d'un éternel retour;
Vous ordonnez que je vous rende encore
Ces traits chéris, dont l'aspect enchanteur
Adoucissait et trompait ma douleur.
Pourquoi chercher une excuse inutile,
En reprenant ces gages adorés
Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés?
De vos rigueurs le prétexte est futile.
Non, la prudence et le devoir jaloux
N'exigent pas ce double sacrifice.
Mais ces écrits qu'un sentiment propice
Vous inspira dans des momens plus doux,
Mais ce portrait, ce prix de ma constance,
Que sur mon cœur attacha votre main,
En le trompant, consolaient mon chagrin:
Et vous craignez d'adoucir ma souffrance;
Et vous voulez que mes yeux désormais
Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits;
Et vous voulez, pour combler ma disgrâce,
De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.
Ah! j'obéis, je vous rends vos bienfaits.
Un seul me reste, il me reste à jamais.
Oui, malgré vous, qui causez ma faiblesse,
Oui, malgré moi, ce cœur infortuné
Retient encore et gardera sans cesse
Le fol amour que vous m'avez donné.

ÉLÉGIE VIII.

Aimer est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre,
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre;
Hélas! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les sermens sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence n'est qu'un art,
Et que le bonheur n'est qu'un songe.

ÉLÉGIE IX.

Toi, qu'importune ma présence,
A tes nouveaux plaisirs je laisse un libre cours;
Je ne troublerai plus tes nouvelles amours;

Je remets à ton cœur le soin de ma vengeance.
Ne crois pas m'oublier; tout t'accuse en ces lieux;
Ils savent tes sermens, ils sont pleins de mes feux,
Ils sont pleins de ton inconstance.
Là je te vis pour mon malheur:
Belle de ta seule candeur,
Tu semblais une fleur nouvelle,
Qui, loin du zéphyr corrupteur,
Sous l'ombrage qui la recèle
S'épanouit avec lenteur.
C'est ici qu'un sourire approuva ma tendresse;
Plus loin, quand le trépas menaçait ta jeunesse,
Je promis à l'Amour de te suivre au tombeau.
Ta pudeur, en ce lieu, se montra moins farouche,
Et le premier baiser fut donné par ta bouche;
Des jours de mon bonheur ce jour fut le plus beau.
Ici je bravai la colère
D'un père indigné contre moi;
Renonçant à tout sur la terre,
Je jurai de n'être qu'à toi.
Dans cette alcôve obscure... ô touchantes alarmes!
O transports! ô langueur qui fait couler des larmes!
Oubli de l'univers! ivresse de l'amour!
O plaisirs passés sans retour!
De ces premiers plaisirs l'image séduisante
Incessamment te poursuivra;
Et, loin de l'effacer, le temps l'embellira.
Toujours plus pure et plus touchante,
Elle empoisonnera ton coupable bonheur,
Et punira tes sens du crime de ton cœur.
Oui, tes yeux prévenus me reverront encore;
Non plus comme un amant tremblant à tes genoux,
Qui se plaint sans aigreur, menace sans courroux,
Qui te pardonne et qui t'adore;
Mais comme un amant irrité,
Comme un amant jaloux qui tourmente le crime,
Qui ne pardonne plus, qui poursuit sa victime,
Et punit l'infidélité.
Partout je te suivrai, dans l'enceinte des villes,
Au milieu des plaisirs, sous les forêts tranquilles,
Dans l'ombre de la nuit, dans les bras d'un rival.
Mon nom de tes remords deviendra le signal.
Éloigné pour jamais de cette île odieuse,
J'apprendrai ton destin, je saurai ta douleur;
Je dirai : « Qu'elle soit heureuse! »
Et ce vœu ne pourra te donner le bonheur.

ÉLÉGIE X.

Par cet air de sérénité,
Par cet enjoûment affecté,
D'autres seront trompés peut-être,
Mais mon cœur vous devine mieux;
Et vous n'abusez point des yeux
Accoutumés à vous connaître.
L'esprit vole à votre secours,
Et, malgré vos soins, son adresse
Ne peut égayer vos discours;
Vous souriez, mais c'est toujours
Le sourire de la tristesse.
Vous cachez en vain vos douleurs;
Vos soupirs se font un passage;
Les roses de votre visage
Ont perdu leurs vives couleurs;
Déjà vous négligez vos charmes;
Ma voix fait naître vos alarmes;
Vous abrégez nos entretiens;
Et vos yeux noyés dans les larmes
Évitent constamment les miens.
Ainsi donc mes peines cruelles
Vont s'augmenter de vos chagrins!
Malgré les dieux et les humains,
Je le vois, nos cœurs sont fidèles.
Objet du plus parfait amour,
Unique charme de ma vie,
O maîtresse toujours chérie,
Faut-il te perdre sans retour!
Ah! faut-il que ton inconstance
Ne te donne que des tourmens!
Si du plus tendre des amans
La prière a quelque puissance,
Trahis mieux tes premiers sermens;
Que ton cœur me plaigne et m'oublie.
Permets à de nouveaux plaisirs
D'effacer les vains souvenirs
Qui causent ta mélancolie.
J'ai bien assez de mes malheurs.
J'ai pu supporter tes rigueurs,
Ton inconstance, tes froideurs,
Et tout le poids de ma tristesse;
Mais je succombe, et ma tendresse
Ne peut soutenir tes douleurs.

ÉLÉGIE XI.

—

Que le bonheur arrive lentement!
Que le bonheur s'éloigne avec vitesse!
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.
Je suis puni de ce moment d'ivresse.
L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade et surchargé d'ennui
Dans le passé veut ressaisir encore
De son bonheur la fugitive aurore,
Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui;
Mais du présent l'image trop fidèle
Me suit toujours dans ces rêves trompeurs,
Et sans pitié la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu; délire, jouissance,
Transports brûlans, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance,
J'ai tout perdu; l'amour seul est resté.

ÉLÉGIE XII.

—

Calme des sens, paisible indifférence,
Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
Descends du ciel; éprouve ta puissance
Sur un amant trop long-temps abusé.
Mène avec toi l'heureuse insouciance,
Les plaisirs purs qu'autrefois j'ai connus,
Et le repos que je ne trouve plus;
Mène surtout l'amitié consolante
Qui s'enfuyait à l'aspect des amours,
Et des beaux-arts la famille brillante,
Et la raison que je craignais toujours.
Des passions j'ai trop senti l'ivresse;
Porte la paix dans le fond de mon cœur:
Ton air serein ressemble à la sagesse,
Et ton repos est presque le bonheur.
Il est donc vrai, l'amour n'est qu'un délire!
Le mien fut long; mais enfin je respire,
Je vais renaître; et mes chagrins passés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai versés,
Seront pour moi comme un songe pénible
Et douloureux à nos sens éperdus,
Mais qui, suivi d'un réveil plus paisible,
Nous laisse à peine un souvenir confus.

ÉLÉGIE XIII.

—

Il est temps, mon Éléonore,
De mettre un terme à nos erreurs;
Il est temps d'arrêter les pleurs
Que l'amour nous dérobe encore.
Il disparaît l'âge si doux,
L'âge brillant de la folie;
Lorsque tout change autour de nous,
Changeons, ô mon unique amie!
D'un bonheur qui fuit sans retour
Cessons de rappeler l'image;
Et des pertes du tendre amour
Que l'amitié nous dédommage.

Je quitte enfin ces tristes lieux
Où me ramena l'espérance,
Et l'océan entre nous deux
Va mettre un intervalle immense.
Il faut même qu'à mes adieux
Succède une éternelle absence;
Le devoir m'en fait une loi.
Sur mon destin sois plus tranquille;
Mon nom passera jusqu'à toi:
Quel que soit mon nouvel asile,
Le tien parviendra jusqu'à moi.
Trop heureux, si tu vis heureuse,
A cette absence douloureuse
Mon cœur pourra s'accoutumer.
Mais ton image va me suivre;
Et si je cesse de t'aimer,
Crois que j'aurai cessé de vivre.

ÉLÉGIE XIV.

—

Cesse de m'affliger, importune amitié:
  C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié:
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.
Oses-tu me parler d'amour et de plaisirs?
Ai-je encor des projets, ai-je encor des désirs?
Ne me console point: ma tristesse m'est chère;
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.

Hélas! cette injuste douleur
De tes soins en secrèt murmure;
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur
Que tu verses sur ma blessure.
Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur;
Et l'on arrose en vain la fleur,
Quand la racine est desséchée.
De mes jours le fil est usé;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse;
Je suis mort au plaisir, et mort à la tendresse.
Hélas! j'ai trop aimé; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître.
Non, non; vous avez fui, pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours!
O fraîcheur du plaisir! ô volupté suprême!
Je vous connus jadis, et dans ma douce erreur
J'osai croire que le bonheur
Durait autant que l'amour même.
Mais le bonheur fut court, et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie;
Il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie;
Et la place qu'il occupait
Ne peut être jamais remplie.

LA

JOURNÉE CHAMPÊTRE,

CONTE EN VERS.

On m'a conté qu'autrefois dans Palerme,
Ville où l'Amour eut toujours des autels,
L'Amitié sut d'un nœud durable et ferme
Unir entre eux quatre jeunes mortels.
Égalité de biens et de naissance,
Conformité d'humeur et de penchans,
Tout s'y trouvait; l'habitude et le temps
De ces liens assuraient la puissance.
L'aîné d'entre eux ne comptait pas vingt ans:
C'était Volmon, de qui l'air doux et sage
Montrait un cœur naïf et sans détour,
Et qui jamais des erreurs du bel âge
N'avait connu que celles de l'amour.
Loin du fracas et d'un monde frivole,
Dans un réduit préparé de leurs mains,
Nos jeunes gens venaient tous les matins
De l'amitié tenir la douce école.
Ovide un jour occupait leurs loisirs.
Florval lisait d'une voix attendrie
Ces vers touchans où l'amant de Julie
De l'âge d'or a chanté les plaisirs.
« Cet âge heureux ne serait-il qu'un songe? »
Reprit Talcis, quand Florval eut fini.
« N'en doutez point, lui répondit Volny;
Tant de bonheur est toujours un mensonge. »

FLORVAL.

« Et pourquoi donc? toute l'antiquité,
Plus près que nous de cet âge vanté,
En a transmis et pleuré la mémoire. »

VOLNY.

« L'antiquité ment un peu, comme on sait;
Il faut plutôt l'admirer que la croire.
Ouvre les yeux, vois l'homme; et ce qu'il est
De ce qu'il fut te donnera l'histoire. »

TALCIS.

« L'enfant qui plut par ses jeunes attraits,
A soixante ans conserve-t-il ses traits?
L'homme a vieilli; sans doute en son enfance
Il ne fut point ce qu'il est aujourd'hui.
Si l'univers a jamais pris naissance,
Ces jours si beaux ont dû naître avec lui. »

VOLNY.

« Rien ne vieillit... »
Volmon alors se lève:
« Mes chers amis, tous trois vous parlez d'or;
Mais je prétends qu'il vaudrait mieux encor
Réaliser entre nous ce beau rêve.
Loin de Palerme, à l'ombre des vergers,
Pour un seul jour devenons tous bergers.
Mais gardons-nous d'oublier nos bergères.
De l'innocence elles ont tous les goûts:
Parons leurs mains de houlettes légères;
L'amour champêtre est, dit-on, le plus doux. »
Avec transport cette offre est écoutée.
On la répète, et chacun d'applaudir:
Laure et Zulmis voudraient déjà partir,
Églé sourit; Naïs est enchantée:
On fixe un jour; et ce jour attendu
Commence à peine, on part, on est rendu.

Sur le penchant d'une haute montagne
La main du goût construisit un château,
D'où l'œil au loin se perd dans la campagne.
De ses côtés part un double côteau:
L'un est couvert d'un antique feuillage
Que la cognée a toujours respecté;
Du voyageur il est peu fréquenté,
Et n'offre aux yeux qu'une beauté sauvage.
L'autre présente un tableau plus riant

L'épi jaunit; Zéphyr en s'égayant
Aime à glisser sur la moisson dorée;
Et tout auprès la grappe colorée
Fait succomber le rameau chancelant.
Ces deux côteaux, arrondis en ovale,
Forment au loin un vallon spacieux,
Dont la nature, admirable en ses jeux,
A bigarré la surface inégale.
Ici s'élève un groupe d'orangers
Dont les fruits d'or pendent sur des fontaines;
Plus loin fleurit, sous l'abri des vieux chênes,
Le noisetier si chéri des bergers;
A quelques pas se forme une éminence,
D'où le pasteur appelle son troupeau;
De là son œil suit avec complaisance
Tous les détours d'un paisible ruisseau:
En serpentant, il baigne la prairie,
Il fuit, revient dans la plaine fleurie
Où tour à tour il murmure et se tait,
Se rétrécit et coule avec vitesse,
Puis s'élargit et reprend sa paresse,
Pour faire encor le chemin qu'il a fait:
Mais un rocher barre son onde pure;
Triste, il paraît étranger dans ces lieux;
Son ombre au loin s'étend sur la verdure,
Et l'herbe croît sur son front sourcilleux.
L'onde, à ses pieds, revient sur elle-même,
Ouvre deux bras pour baigner ses contours,
S'unit encor, et dans ces champs qu'elle aime
Va sous les fleurs recommencer son cours.

Voilà l'asile où la troupe amoureuse
Vient accomplir le projet de Volmon.
Là n'entrent point l'étiquette orgueilleuse,
Et les ennuis attachés au bon ton.
La liberté doit régner au village;
Un jupon court, parsemé de feuillage,
A remplacé l'enflure des paniers;
Le pied mignon sort des riches souliers
Pour mieux fouler la verdure fleurie;
La robe tombe et la jambe arrondie
A l'œil charmé se découvre à moitié:
De la toilette on renverse l'ouvrage;
Dans sa longueur le chignon déployé
Flotte affranchi de son triste esclavage:
La propreté succède aux ornemens;
Du corps étroit on a brisé la chaîne,
Le sein se gonfle et s'arrondit sans peine
Dans un corset noué par les amans:
Le front, caché sous un chapeau de roses,
Ne soutient plus le poids des diamans;
La beauté gagne à ces métamorphoses
Et nos amis, dans leur fidélité,
Du changement goûtent la volupté.

Dans la vallée on descend au plus vite,
Et des témoins on fuit l'œil indiscret;
La liberté, l'amour, et le secret,
De nos bergers forment toute la suite.
Déjà du ciel l'azur était voilé,
Déjà la nuit de son char étoilé
Sur ces beaux lieux laissait tomber son ombre;
D'un pied léger on franchit le côteau,
Et ces chansons vont réveiller l'écho
Qui reposait dans la caverne sombre.

« Couvre le muet univers,
Parais, nuit propice et tranquille,
Et fais tomber sur cet asile
La paix qui règne dans les airs.

» Ton sceptre impose à la nature
Un silence majestueux;
On n'entend plus que le murmure
Du ruisseau qui coule en ces lieux.

» Sois désormais moins diligente,
Belle avant-courrière du jour;
La volupté douce et tremblante
Fuit et se cache à ton retour.

» Tu viens dissiper les mensonges
Qui berçaient les tristes mortels,
Et la foule des jolis songes
S'enfuit devant les maux réels. »

» Pour nous, réveillons-nous sans cesse,
Et sacrifions à Vénus.
Il vient un temps, ô ma maîtresse,
Où l'on ne se réveille plus. »

Le long du bois quatre toits de feuillage
Sont élevés sur les bords du ruisseau;
Et le sommeil, qui se plaît au village,
N'oublia point cet asile nouveau.
L'ombre s'enfuit; l'amante de Céphale
De la lumière annonçait le retour,
Et, s'appuyant sur les portes du jour,
Laissait tomber le rubis et l'opale.
Les habitans des paisibles hameaux
Se répandaient au loin dans la campagne;
La cornemuse éveillait les troupeaux;
En bondissant les folâtres agneaux
Allaient blanchir le flanc de la montagne.
De mille oiseaux le ramage éclatant

De ce beau jour saluait la naissance.
Volmon se lève, et Zulmis le devance :
Leurs yeux charmés avec étonnement
A son réveil contemplent la nature.
Ce doux spectacle était nouveau pour eux;
Et des cités habitans paresseux,
Ils s'étonnaient de fouler la verdure,
A l'instant même où tant d'êtres oisifs,
Pour échapper à l'ennui qui les presse,
Sur des carreaux dressés par la mollesse
Cherchent en vain quelques pavots tardifs.

Reine un moment, déjà la jeune Aurore
Abandonnait l'horizon moins vermeil;
Volny soupire, et détourne sur Laure
Des yeux chargés d'amour et de sommeil.
A ses côtés la belle demi-nue
Dormait encore; une jambe étendue
Semble chercher l'aisance et la fraicheur,
Et laisse voir ces charmes dont la vue
Est pour l'amant la dernière faveur.
Sur une main sa tête se repose;
L'autre s'alonge, et, pendant hors du lit,
A chaque doigt fait descendre une rose.
Sa bouche encore et s'entr'ouvre et sourit.
Mais tout à coup son paisible visage
S'est coloré d'un vermillon brillant.
Sans doute alors un songe caressant
Des voluptés lui retraçait l'image.
Volny, qui voit son sourire naissant,
Parmi les fleurs qui parfument sa couche
Prend une rose, et près d'elle à genoux,
Avec lenteur la passe sur sa bouche,
En y joignant le baiser le plus doux.

Pour consacrer la nouvelle journée,
On dut choisir un cantique à l'Amour :
Il exauça l'oraison fortunée,
Et descendit dans ce riant séjour.
Voici les vers qu'on chantait tour à tour :

« Divinités que je regrette,
Hâtez-vous d'animer ces lieux.
Êtres charmans et fabuleux,
Sans vous la nature est muette.

» Jeune épouse du vieux Titon,
Pleure sur la rose naissante;
Écho, redeviens une amante;
Soleil, sois encor Apollon.

» Tendre Io, paissez la verdure,
Naïades, habitez ces eaux,
Et de ces modestes ruisseaux
Ennoblissez la source pure.

» Nymphes, courez au fond des bois,
Et craignez les feux du satyre.
Que Philomèle une autre fois
A Progné conte son martyre.

» Renaissez, amours ingénus;
Reviens, volage époux de Flore;
Ressuscitez, Grâces, Vénus;
Sur des païens régnez encore.

» C'est aux champs que l'Amour naquit,
L'Amour se déplaît à la ville.
Un bocage fut son asile,
Un gazon fut son premier lit;
Et les bergers et les bergères
Accoururent à son berceau;
L'azur des cieux devint plus beau;
Les vents de leurs ailes légères
Osaient à peine raser l'eau;
Tout se taisait, jusqu'à Zéphire;
Et dans ce moment enchanteur,
La nature sembla sourire,
Et rendre hommage à son auteur. »

Zulmis alors ouvre la bergerie,
Et le troupeau qui s'échappe soudain
Court deux à deux sur l'herbe rajeunie.
Volmon le suit, la houlette à la main.
Un peu plus loin Florval et son amante
Gardent aussi les dociles moutons.
Ils souriaient, quand leur bouche ignorante
Sur le pipeau cherchait en vain des sons.
Dans un verger planté par la nature,
Où tous les fruits mûrissent sans culture,
La jeune Églé porte déjà ses pas.
Quand les rameaux s'éloignent de ses bras,
L'heureux Talcis l'enlève avec mollesse;
Il la soutient, et ses doigts délicats
Vont dégarnir la branche qu'elle abaisse.
A d'autres soins Volny s'est arrêté.
Entre ses mains le lait coule et ruisselle;
Et près de lui son amante fidèle
Durcit ce lait en fromage apprêté.

Aimables soins! travaux doux et faciles!
Vous occupez en donnant le repos;
Bien différens du tumulte des villes,
Où les plaisirs deviennent des travaux.

Le dieu du jour, poursuivant sa carrière

Règne en tyran sur l'univers soumis.
Son char de feu brûle autant qu'il éclaire,
Et ses rayons, en faisceaux réunis,
D'un pôle à l'autre embrasent l'hémisphère.
Heureux alors, heureux le voyageur
Qui sur sa route aperçoit un bocage
Où le zéphyr, soupirant la fraîcheur,
Fait tressaillir le mobile feuillage!

Un bassin pur s'étendait sous l'ombrage :
Je vois tomber les jaloux vêtemens,
Qui, dénoués par la main des amans,
Restent épars sur l'herbe du rivage.
Un voile seul s'étend sur les appas :
Mais il les couvre et ne les cache pas.
Des vêtemens tel fut jadis l'usage.
Laure et Talcis, en dépit des chaleurs,
A la prairie ont dérobé ses fleurs,
Et du bassin ils couvrent la surface.
L'onde gémit; tous les bras dépouillés
Glissent déjà sur les flots émaillés,
Et le nageur laisse après lui sa trace.
En vain mes vers voudraient peindre leurs jeux.
Bientôt du corps la toile obéissante
Suit la rondeur et les contours moelleux.
L'amant sourit et dévore des yeux
De mille attraits la forme séduisante.
Lorsque Zulmis s'élança hors du bain,
L'heureux Volmon l'essuya de sa main.
Qu'avec douceur cette main téméraire
Se promenait sur la jeune bergère,
Qui la laissa recommencer trois fois!
Qu'avec transport il pressait sous ses doigts
Et la rondeur d'une cuisse d'ivoire,
Et ce beau sein dont le bouton naissant
Cherche à percer le voile transparent!
Ce doux travail fut long, comme on peut croire;
Mais il finit : bientôt de toutes parts
La modestie élève des remparts
Entre l'amante et l'amant qui soupire.
Volmon les voit, et je l'entends maudire
Cet art heureux de cacher la laideur,
Qu'on décora du beau nom de pudeur.

Volny s'avance, et prenant la parole :
« Par la chaleur retenus dans ces lieux,
Trompons du moins le temps par quelques jeux,
Par des récits, par un conte frivole.

» On sait qu'Hercule aima le jeune Hylas.
Dans ses travaux, dans ses courses pénibles,
Ce bel enfant suivait toujours ses pas :
Il le prenait dans ses mains invincibles,
Ses yeux alors se montraient moins terribles,
Le fer cruel ne couvrait plus son bras,
Et l'univers, et Vénus et sa gloire,
Étaient déjà bien loin de sa mémoire.
Tous deux un jour arrivent dans un bois
Où la chaleur ne pouvait s'introduire.
En attendant le retour de Zéphyre,
Le voyageur y dormait quelquefois.
Notre héros sur l'herbe fleurissante
Laisse tomber son armure pesante,
Et puis s'alonge et respire le frais,
Tandis qu'Hylas, d'une main diligente
D'un dîner simple ayant fait les apprêts,
Dans le vallon qui s'étendait auprès
S'en va puiser une eau rafraîchissante.
Il voit de loin un bosquet d'orangers;
Et d'une source il entend le murmure;
Il court, il vole où cette source pure
Dans un bassin conduit ses flots légers.
De ce bassin les jeunes souveraines
Quittaient alors leurs grottes souterraines;
Sur le cristal leurs membres déployés
S'entrelaçaient et jouaient avec grâce :
Ils fendaient l'onde, et leurs jeux variés,
Sans la troubler agitaient la surface.
Hylas arrive, une cruche à la main,
Ne songeant guère aux Nymphes qui l'admirent;
Il s'agenouille, il la plonge, et soudain
Au fond des eaux les Naïades l'attirent.
Sous un beau ciel, lorsque la nuit paraît,
Avez-vous vu l'étoile étincelante
Se détacher de sa voûte brillante,
Et dans les flots s'élancer comme un trait?
Dans un verger, sur la fin de l'automne,
Avez-vous vu le fruit, dès qu'il mûrit,
Quitter la branche où long-temps il pendit,
Pour se plonger dans l'onde qui bouillonne?
Soudain il part et l'œil en vain le suit.
Tel disparaît le favori d'Alcide.
Entre leurs bras les Nymphes l'ont reçu;
Et l'échauffant sur leur sein demi-nu,
L'ont fait entrer dans le palais humide.
Bientôt Hercule, inquiet et troublé,
Accuse Hylas dans son impatience;
Il craint, il tremble, et son cœur désolé
Connaît alors le chagrin de l'absence.
Il se relève, il l'appelle trois fois,
Et par trois fois, comme un souffle insensible,
Du sein des flots sort une faible voix.
Il rentre et court dans la forêt paisible,
Il cherche Hylas; ô tourment du désir!
Le jour déjà commençait à s'enfuir;
Son âme alors s'ouvre toute à la rage;

La terre au loin retentit sous ses pas;
Des pleurs brûlans sillonnent son visage;
Terrible, il crie: Hylas! Hylas! Hylas!
Du fond des bois Écho répond: Hylas!
Et cependant les folâtres déesses,
Sur leurs genoux tenaient l'aimable enfant,
Lui prodiguaient les plus douces caresses,
Et rassuraient son cœur toujours tremblant. »

Volny se tut; les naïves bergères
Écoutaient bien, mais ne comprenaient guères.

L'antiquité, si charmante d'ailleurs,
Dans ses plaisirs n'était pas scrupuleuse.
De ses amours la peinture odieuse
Dépare un peu ses écrits enchanteurs.
Lorsqu'ennuyé des baisers de sa belle,
Anacréon, dans son égarement,
Porte à Bathyle un encens fait pour elle,
Sa voix afflige et n'a rien de touchant.
Combien de fois, vif et léger Catulle,
En vous lisant je sais rougir pour vous;
Combien de fois, voluptueux Tibulle,
J'ai repoussé dans mes justes dégoûts
Ces vers heureux qui devenaient moins doux!
Et vous encore, ô modeste Virgile!
Votre âme simple, et naïve, et tranquille,
A donc connu la fureur de ces goûts?
Pour Cupidon quand vous quittez les Grâces,
Cessez vos chants et rougissez du moins.
On suit encor vos leçons efficaces;
Mais, pour les suivre, on prend de justes soins,
Et l'on se cache en marchant sur vos traces.
Vous m'entendez, prêtresses de Lesbos,
Vous de Sapho disciples renaissantes?
Ah! croyez-moi, retournez à Paphos,
Et choisissez des erreurs plus touchantes.
De votre cœur écoutez mieux la voix:
Ne cherchez point des voluptés nouvelles.
Malgré vos vœux la nature a ses lois,
Et c'est pour nous que sa main vous fit belles.

Mais revenons à nos premiers plaisirs.
Tournons les yeux sur la troupe amoureuse
Qui dans un bois, refuge des Zéphyrs,
Et qu'arrosait une onde paresseuse,
Vient d'apprêter le rustique repas.
La propreté veillait sur tous les plats.
La jeune Flore avec ses doigts de rose,
Avait de fleurs tapissé le gazon.
Le dieu du vin dans le ruisseau dépose
Ce doux nectar qui trouble la raison.
A son aspect l'appétit se réveille,
Le fruit paraît: de feuilles couronné,
En pyramide il remplit la corbeille;
Et dans l'osier le lait emprisonné
Blanchit auprès de la pêche vermeille.

De ce repas on bannit avec soin
Les froids bons mots toujours prévus de loin,
Les longs détails de l'intrigue nouvelle,
Les calembourgs si goûtés dans Paris,
Des complimens la routine éternelle,
Et les fadeurs et les demi-souris.
La liberté n'y voulut introduire
Que les plaisirs en usage à Paphos;
Le sentiment dictait tous les propos,
Et l'on riait sans projeter de rire.
On termina le festin par des chants.
La voix d'Églé, molle et voluptueuse,
Fit retentir ses timides accens;
Et les soupirs de la flûte amoureuse,
Mêlés aux siens paraissaient plus touchans.
L'eau qui fuyait, pour la voir et l'entendre,
Comme autrefois n'arrêta point son cours;
Le chêne altier n'en devint pas plus tendre,
Et les rochers n'en étaient pas moins sourds;
Rien ne changea: mais l'oreille attentive
Jusques au cœur transmettait tous ses sons;
En les peignant, sa voix douce et naïve
Faisait germer les tendres passions.
L'heureux Volny, placé vis-à-vis d'elle,
Volny, charmé de sa grâce nouvelle,
Et de ses chants fidèle admirateur,
Applaudissait avec trop de chaleur.
Églé se tait; Volny l'écoute encore,
Et tient fixés ses regards attendris
Sur cette bouche où voltigent les ris,
Et d'où sortait une voix si sonore.
Laure voit tout; que ne voit point l'amour!
De cet oubli son âme est offensée;
Et pour venger sa vanité blessée,
Elle prétend l'imiter à son tour.
Au seul Talcis elle affecte de prendre
Un intérêt qu'elle ne prenait pas;
Sa voix pour lui voulait devenir tendre;
Ses yeux distraits voulaient suivre ses pas;
Et, quand Volny revint à sa maîtresse,
Un froid accueil affligea sa tendresse.
Il nomme Laure, elle ne l'entend plus;
Il veut parler, on lui répond à peine.
C'en est assez; mille soupçons confus
Ont pénétré dans son âme incertaine.
Amans, amans, voilà votre portrait!
Un sort malin vous promène sans cesse
Des pleurs aux ris, des ris à la tristesse,

Un rien vous choque, un rien vous satisfait;
Un rien détruit ce qu'un rien a fait naître;
Tous vos plaisirs sont voisins d'un tourment,
Et vos tourmens sont des plaisirs peut-être:
Ah! l'on dit vrai, l'Amour n'est qu'un enfant.

Volny rêvait, à sa douleur en proie;
Et ses amis, égarés par le vin,
Remarquaient peu son trouble et son chagrin.
Pour modérer les excès de leur joie,
Zulmis s'assied, et leur fait ce récit.
Amour dictait, Amour me l'a redit:

« Dans ces beaux lieux où, paisible et fidèle,
L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,
Du dieu de Gnide une jeune immortelle
Fuyait, dit-on, les trompeuses douceurs;
C'était Syrinx. Pan soupira près d'elle,
Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.
Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine
Se promenait au milieu de ses sœurs,
Pan l'aperçoit et vole dans la plaine,
Bien résolu d'arracher ces faveurs
Que l'Amour donne et ne veut pas qu'on prenne.
A cet aspect, tremblant pour ses appas,
La nymphe fuit, et ses pieds délicats,
Sans la blesser, glissent sur la verdure.
Déjà la fleur qui formait sa parure
Tombe du front qu'elle crut embellir;
Et, balancés sur l'aile du Zéphyr,
Ses longs cheveux flottent à l'aventure.
Tremblez Syrinx! vos charmes demi-nus
Vont se faner sous une main profane;
Et vous allez des autels de Diane
Passer enfin aux autels de Vénus.
Dieu de ces bords, sauve-moi d'un outrage!
Elle avait dit: sur l'humide rivage
Son pied léger s'arrête et ne fuit plus;
Au fond des eaux l'un et l'autre se plongent;
Son sein, caché sous un voile nouveau,
Palpite encor en changeant de nature;
Ses cheveux noirs se couvrent de verdure;
Et sur son corps, qui s'effile en roseau,
Les nœuds pareils, arrondis en anneau,
Des membres nus laissent voir la jointure.
Le dieu, saisi d'une soudaine horreur,
S'est arrêté; sous la feuille tremblante
Ses yeux, séduits et trompés par son cœur,
Cherchent encor sa fugitive amante.
Mais tout à coup le Zéphyr empressé
Vient se poser sur la tige naissante,
Et par ses jeux le roseau balancé
Forme dans l'air une plainte mourante.
« Ah! dit le dieu, ce soupir est pour moi:
» Trop tard, hélas! son cœur devint sensible.
» Nymphe chérie et toujours inflexible,
» J'aurai du moins ce qui reste de toi. »
Parlant ainsi, du roseau qu'il embrasse
Ses doigts tremblans détachent les tuyaux;
Il les polit, et la cire tenace
Unit entre eux les différens morceaux.
Bientôt sept trous de largeur inégale
Des tons divers ont fixé l'intervalle.
Sa bouche alors s'y colle avec ardeur.
Des sons nouveaux l'heureuse mélodie,
De ses soupirs imitant la douceur,
Retentissait dans son âme attendrie:
« Reste adoré de ce que j'aimais tant,
» S'écria-t-il, résonne dans ces plaines;
» Soir et matin tu rediras mes peines,
» Et des amours tu seras l'instrument. »

« Je le vois trop, reprit la jeune Laure,
On ne saurait commander aux Amours;
Apollon même et tous ses beaux discours
Ne touchent point la nymphe qu'il adore.
— Non, dit Florval, et sur le Pinde encore,
Ses nourrissons, de lauriers couronnés,
Trouvent souvent de nouvelles Daphnés.
La vanité sourit à leur hommage;
On leur prodigue un éloge flatteur;
Mais rarement de l'amour de l'ouvrage
La beauté passe à l'amour de l'auteur.
Lorsque Sapho prenait sa lyre
Et lui confiait ses douleurs,
Tous les yeux répandaient des pleurs,
Tous les cœurs sentaient son martyre.
Mais ses chants aimés d'Apollon,
Ses chants heureux, pleins de sa flamme
Et du désordre de son âme,
Ne pouvaient attendrir Phaon.
Gallus, dont la muse touchante
Peignait si bien la volupté,
Gallus n'en fut pas moins quitté;
Et sa Lycoris inconstante
Suivit, en dépit des hivers,
Un soldat robuste et sauvage
Qui faisait de moins jolis vers,
Et n'en plaisait que mieux, je gage.

Pétrarque (à ce mot un soupir
Échappe à tous les cœurs sensibles),
Pétrarque, dont les chants flexibles
Inspiraient partout le plaisir,
N'inspira jamais rien à Laure:
Elle fut sourde à ses accens,

Et Vaucluse répète encore
Sa plainte et ses gémissemens.

» Waller soupira pour sa belle
Les sons les plus mélodieux;
Il parlait la langue des dieux,
Et Sacharissa fut cruelle.

» Ainsi ces peintres enchanteurs,
Qui des Amours tiennent l'école,
De l'Amour qui fut leur idole
N'éprouvèrent que les rigueurs.
Mais leur voix touchante et sonore
S'est fait entendre à l'univers;
Les Grâces ont appris leurs vers,
Et Paphos les redit encore.
Leurs peines, leurs chagrins d'un jour
Laissent une longue mémoire,
Et leur muse, en cherchant l'amour,
A du moins rencontré la gloire. »

Florval ainsi critique les erreurs
Dont il ne peut garantir sa jeunesse
Car trop souvent, aux rives du Permesse,
Pour le laurier il néglige les fleurs.

De ces récits l'enchaînement paisible
Du triste amant redoublait le chagrin;
Il observait un silence pénible.
De sa maîtresse il se rapproche enfin :
« Rassurez-vous, je vais, par mon absence,
Favoriser vos innocens projets.
— Il n'est plus temps d'éviter ma présence;
J'ai pénétré vos sentimens secrets.
— Un autre plaît, et Laure est infidèle.
— A vos regards une autre est la plus belle.
— En lui parlant, vous avez soupiré.
— Vous l'écoutiez, et vous n'écoutiez qu'elle.
— Aimez en paix ce rival adoré.
— Soyez heureux dans votre amour nouvelle.
— Oubliez-moi. — Je vous imiterai. »
Volny s'éloigne, et, pour cacher ses larmes,
Du bois voisin il cherche l'épaisseur.
Laure en gémit; les plus vives alarmes
Vont la punir d'un moment de rigueur.
La vanité se trouvant satisfaite,
Bientôt l'Amour parle en maître à son cœur :
Elle maudit sa colère indiscrète,
S'accuse seule, et cache de sa main
Les pleurs naissans qui mouillent son beau sein.

Le regard morne et fixé sur la terre,
Volny déjà, seul avec son ennui,
Était entré dans la même chaumière
Que sa maîtresse habitait avec lui.
Faible, il s'assied sur ce lit de feuillage
Si bien connu par un plus doux usage.
Là tout à coup, au milieu des sanglots,
Son cœur trop plein s'ouvre, et laisse un passage
A la douleur qui s'exhale en ces mots :

« Ah! je lirais d'un œil sec et tranquille
De mon trépas l'arrêt inattendu;
Mais je succombe à ce coup imprévu,
Et sous son poids je demeure immobile.
Oui, pour jamais je renonce aux amours,
A l'amitié cent fois plus criminelle,
Et dans un bois, cachant mes tristes jours,
Je haïrai; la haine est moins cruelle. »
Tous ses amis entrent dans ce moment.
Le cœur rempli de crainte et d'espérance,
Laure suivait; elle voit son amant,
Et dans ses bras soudain elle s'élance.
L'ingrat Volny, pressé de toutes parts,
Ne voulut point se retourner vers Laure;
Il savait trop qu'un seul de ses regards
Eût obtenu le pardon qu'elle implore.
« Ah! dans tes yeux mets au moins tes refus.
— Je suis trahi, non, vous ne m'aimez plus. »
Sa main alors repousse cette amante
Qui d'un seul mot attendait son bonheur;
Mais aussitôt, condamnant sa rigueur,
Il se retourne et la voit expirante.
A cet aspect, quelle fut sa douleur!
Il la saisit, dans ses bras il la presse,
Étend ses doigts pour réchauffer son cœur,
Lui parle en vain, la nomme sa maîtresse,
Et de baisers la couvre avec ardeur.
De ces baisers l'amoureuse chaleur
Rappelle enfin la bergère à la vie;
Elle renaît, et se voit dans ses bras.
Quel doux moment! son âme trop ravie
Retourne encore aux portes du trépas;
Mais son ami par de vives caresses
Lui rend encor l'usage de ses sens.
Qui peut compter leurs nouvelles promesses,
Leurs doux regrets, leurs transports renaissans?
Chaque témoin en devint plus fidèle.
Églé surtout regardait son amant,
Et soupirait après une querelle,
Pour le plaisir du raccommodement.

La troupe sort, et chacun dans la plaine
S'en va tresser des guirlandes de fleurs.
Avec plus d'art mariant les couleurs,
Déjà Talcis avait fini la sienne,

Quand sa maîtresse, épiant le moment,
D'entre ses doigts l'arrache adroitement,
La jette au loin, sourit et prend la fuite;
Puis en arrière elle tourne des yeux
Qui lui disaient : Viens donc à ma poursuite.
Il la comprit, et n'en courait que mieux.
Mais un faux pas fit tomber la bergère
Et du zéphyr le souffle téméraire
Vient dévoiler ce qu'on voile si bien.
On vit, Églé!... mais non, l'on ne vit rien;
Car ton amant, réparant toutes choses,
Jeta sur toi des fleurs à pleines mains,
Et dans l'instant tous ces charmes divins
Furent cachés sous un monceau de roses.
De ses deux bras le berger qui sourit
Entoure Églé, pour mieux cacher sa honte;
Et ce faux pas rappelle à son esprit
Ce récit court et qui n'est point un conte.

« Symbole heureux de la candeur,
Jadis plus modeste et moins belle,
Du lis qui naissait auprès d'elle
La rose eut, dit-on, la blancheur.
Elle était alors sans épine,
C'est un fait. Écoutez comment
Lui vint la couleur purpurine;
J'aurai conté dans un moment.

» Dans ce siècle de l'innocence
Où les dieux, un peu plus humains,
Regardaient avec complaisance
L'univers sortant de leurs mains,
Où l'homme sans aucune étude
Savait tout ce qu'il faut savoir,
Où l'amour était un devoir,
Et le plaisir une habitude;
Au temps où Saturne régna,
Une belle, au matin de l'âge,
Une seule, notez cela,
Fut cruelle, malgré l'usage.
L'histoire ne dit pas pourquoi;
Mais elle avait rêvé, je gage,
Et crut après de bonne foi
Qu'être vierge c'est être sage.
Je ne veux point vous raconter
Par quel art l'enfant de Cythère
Conduisit la simple bergère
A ce pas si doux à sauter :
Dans une aventure amoureuse,
Pour le conteur et pour l'amant
Toute préface est ennuyeuse;
Venons bien vite au dénoûment.
Elle y vint donc, et la verdure
Reçut ses charmes faits au tour
Qu'avait arrondis la nature
Exprès pour les doigts de l'amour.
Alors une bouche brûlante
Effleure et rebaise à loisir
Ces appas voués au plaisir,
Mais qu'une volupté naissante
N'avait jamais fait tressaillir.
La pudeur voit, et prend la fuite;
Le berger fait ce qu'il lui plaît;
La bergère tout interdite
Ne conçoit rien à ce qu'il fait :
Il saisit sa timide proie;
Elle redoute son bonheur,
Et commence un cri de douleur
Qui se termine en cri de joie.

Cependant du gazon naissant
Que foulait le couple folâtre,
Une rose était l'ornement :
Une goutte du plus beau sang
Rougit tout à coup son albâtre.
Dans un coin le fripon d'Amour
S'applaudissait de sa victoire,
Et voulant de cet heureux jour
Laisser parmi nous la mémoire :
« Conserve à jamais ta couleur, »
Dit-il à la rose nouvelle;
« De tes sœurs deviens la plus belle;
» D'Hébé sois désormais la fleur;
» Ne crois qu'au mois où la nature
» Renaît au souffle du printemps,
» Et d'une beauté de quinze ans
» Sois le symbole et la parure.
» Ne te laisse jamais cueillir
» Sans faire sentir ton épine;
» Et qu'en te voyant on devine
» Qu'il faut acheter le plaisir. »

Ce récit n'est point mon ouvrage,
Et mes yeux l'ont lu dans Paphos
A mon dernier pèlerinage.
En apostille étaient ces mots :
« Tendres amans, si d'aventure
» Vous trouvez un bouton naissant,
» Cueillez; le bouton en s'ouvrant
» Vous guérira de la piqûre. »

Florval alors s'assied contre un ormeau.
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Églé les paupières cachées,
Et de son front portent le doux fardeau.
Tous à la fois entourent la bergère

Qui leur présente une main faite au tour,
Et les invite à frapper tour-à-tour.
Naïs approche et frappe la première ;
Pour mieux tromper, elle écarte les doigts,
Et sur le coup fortement elle appuie.
La main d'albâtre en fut un peu rougie.
Églé se tourne, examine trois fois,
Et sur Volmon laisse tomber son choix.
— « Ce n'est pas lui ; replacez-vous encore. »
Elle obéit, et soudain son amant
Avec deux doigts la touche obliquement.
— « Oh ! pour le coup j'ai bien reconnu Laure. »
— « Vous vous trompez, » lui dit-on sur-le-champ ;
Et l'on sourit de sa plainte naïve.
Déjà Zulmis lève une main furtive ;
Mais le joueur, moins juste que galant,
Ouvre ses doigts, et permet à la belle
De l'entrevoir du coin de la prunelle.
Cette fois donc Églé devine enfin.
L'autre à son tour prend la place, et soudain
Sur ses beaux doigts qui viennent de s'étendre
Est déposé le baiser le plus tendre.
« Oh ! c'est Volmon, je le reconnais là. »
Volmon se tut, mais son souris parla.

Sur le gazon la troupe dispersée
Goûtait le frais qui tombait des rameaux,
Volmon rêvait à des plaisirs nouveaux,
Et ce discours dévoila sa pensée :

« L'histoire dit qu'à la cour de Cypris
On célébrait une fête annuelle,
Où du baiser l'on disputait le prix.
On choisissait des belles la plus belle,
Jeune toujours, et n'ayant point d'amant.
Devant l'autel sa main prêtait serment ;
Puis sous un dais de myrte et de feuillage
Des combattans elle animait l'ardeur,
Et dans ses doigts elle tenait la fleur
Qui du succès devait être le gage.
Tous les rivaux, inquiets et jaloux,
Formant des vœux, arrivaient à la file ;
Devant leur juge ils ployaient les genoux ;
Et chacun d'eux sur sa bouche docile
De ses baisers imprimait le plus doux.
Heureux celui dont la lèvre brûlante
Plus mollement avait su se poser !
Heureux celui dont le simple baiser
Du tendre juge avait fait une amante !
Soudain sur lui les regards se fixaient,
Et tous peignaient le désir et l'envie ;
A ses côtés les fleurs tombaient en pluie ?
Les cris joyeux qui dans l'air s'élançaient,
Le faisaient roi de l'amoureux empire ;
Son nom chéri, mille fois répété,
De bouche en bouche était bientôt porté,
Et chaque belle aimait à le redire.
Le lendemain les filles à leur tour
Recommençaient le combat de la veille.
Que de baisers prodigués en ce jour !
L'heureux vainqueur sur sa bouche vermeille
De ces baisers comparait la douceur ;
Plusieurs d'entre eux surpassaient son attente ;
Ses yeux remplis d'une flamme mourante
Laissaient alors deviner son bonheur ;
Ses sens noyés dans une longue ivresse
Sous le plaisir languissaient abattus :
Aussi le soir sa bouche avec mollesse
S'ouvrait encore, et ne se fermait plus.

Renouvelons la fête de Cythère ;
De nos baisers essayons le pouvoir ;
Dans l'art heureux de jouir et de plaire
On a toujours quelque chose à savoir. »

« Non, » dit Églé, « ce galant badinage
Ne convient plus dès qu'on a fait un choix ;
Le tendre amour ne veut point de partage ;
Et tout ou rien est une de ses lois. »

Zéphyre alors commençant à renaître,
Vient modérer les feux brûlans du jour ;
Chacun retourne à son travail champêtre ;
Disons plutôt à celui de l'amour.
Bois favorable et qui jamais peut-être
N'avais prêté ton ombre à des heureux,
Tu fus alors consacré par leurs jeux.
Couché sur l'herbe entre les bras de Laure,
Volny mourait et renaissait encore ;
Et sous ses doigts la pointe du couteau
Grava ces vers sur le plus bel ormeau :

« Vous, qui venez dans ce bocage,
A mes rameaux qui vont fleurir
Gardez-vous bien de faire outrage ;
Respectez mon jeune feuillage ;
Il a protégé le plaisir. »

Un lit de fleurs s'étendait sous l'ombrage,
Ce peu de mots en expliquaient l'usage :
« Confident de mon ardeur,
Bosquet, temple du bonheur,
Sois toujours tranquille et sombre :
Et puisse souvent ton ombre
Cacher aux yeux des jaloux
Une maîtresse aussi belle,

Un amant aussi fidèle,
Et des plaisirs aussi doux! »

De ses rayons précipitant le reste,
Phébus touchait aux bornes de son cours,
Et s'en allait dans le sein des amours
Se consoler de la grandeur céleste;
Son disque d'or qui rougit l'horizon
Ne se voit plus qu'à travers le feuillage;
Et du coteau s'éloignant davantage,
L'ombre s'allonge et court dans le vallon.
Enfin la troupe au château retournée
De la cité prend le chemin poudreux;
Mais tous les ans elle vient dans ces lieux
Renouveler la champêtre journée.

ÉPILOGUE.

C'était ainsi que ma muse autrefois,
Fuyant la ville et cherchant la nature,
De l'âge d'or retraçait la peinture,
Et s'égarait sous l'ombrage des bois.
Pour y chanter, je reprenais encore
Ce luth facile, oublié de nos jours,
Et qui jadis dans la main des Amours
Fit résonner le nom d'Éléonore.
Mon cœur naïf, mon cœur simple et trompé,
N'ayant alors que les goûts de l'enfance,
A tous les cœurs prêtait son innocence.
Ce rêve heureux s'est bientôt dissipé.
D'un doigt léger pour moi la Parque file
Depuis vingt ans de cinq autres suivis;
La raison vient; j'entrevois les ennuis
Qui sur ses pas arrivent à la file.
Mes plus beaux jours sont donc évanouis!
Illusions, qui trompez la jeunesse,
Amours naïfs, transports, première ivresse,
Ah! revenez. Mais hélas! je vous perds;
Et sur le luth mes mains appesanties
Veulent enfin former de nouveaux airs.
Il n'est qu'un temps pour les douces folies;
Il n'est qu'un temps pour les aimables vers.

LE

VOYAGE DE CELINE,

CONTE.

« La nuit s'écoule, et vainement
J'attends l'ingrat qui me délaisse.
Quelle froideur dans un amant!
Quel outrage pour ma tendresse!
Hélas! l'Hymen fit mon malheur;
Libre enfin, jeune encore et belle,
J'aimai, je connus le bonheur;
Et voilà Dorval infidèle!
Chez un peuple sensible et bon,
Si noble et si galant, dit-on,
Combien les femmes sont à plaindre!
L'hymen, l'amour, l'opinion,
Les lois même, il leur faut tout craindre.
Trop heureux ce monde lointain,
Fidèle encore à la nature,
Où l'amour est sans imposture,
Sans froideur, sans trouble et sans fin! »

Pendant cette plainte chagrine,
Du jour tombe le vêtement,
Et sur le duvet tristement
Se penche la jeune Céline.
Un propice habitant du ciel,
Connu de la Grèce païenne,
Une substance aérienne
Que là-haut on nomme Morphel,
Descend, l'emporte, et la dépose
Dans ce désert si bien chanté,
Sur ces joncs si fameux qu'arrose
Le Mississipi tant vanté.
Des vrais amours c'est le théâtre.
Heureuse Céline! En marchant,
La ronce et le caillou tranchant
Ensanglantent tes pieds d'albâtre;
Mais ils sont vierges ces cailloux,
Vierges ces ronces; quel délice!
Vierge encore est ce précipice:
Pourquoi fuir un danger si doux?
Dans ce moment vers notre belle
Un homme accourt, noir, sale, et nu,
Debout il reste devant elle,
Et regarde. Cet inconnu
Est un sauvage véritable,
Étranger aux grands sentimens,
Bien indigène, et peu semblable
Aux sauvages de nos romans.
« Je t'épouse, mais rien ne presse;
En attendant, prend sur ton dos
Ces outils, ces pieux et ces peaux;
Double ta force et ton adresse,
Au pied de ce coteau lointain
Cours vite, choisis bien la place,
Et bâtis ma hutte; demain
Je te rejoins, et de ma chasse
Pour moi tu feras un festin:

Je pourrai t'en livrer les restes,
Bon soir; bannis cet air chagrin,
Et relève ces yeux modestes :
Tu le vois, ton maître est humain. »

Qu'en dites-vous, jeune Céline?
Rien; elle pleure, et de Morphel
Fort à propos l'aile divine
L'emporte sous un autre ciel.
La voilà planant sur les îles
De ce pacifique Océan,
Qui ne l'est plus, quand l'ouragan
Vient fondre sur les flots tranquilles,
Ce qu'il fait souvent, comme ailleurs.
De vingt peuplades solitaires
Elle observe les lois, les mœurs,
Et surtout les galans mystères;
Mystères? non pas, leur amour
A la nuit préfère le jour.
Céline, en détournant la vue :
« L'innocence est aussi trop nue,
Trop cynique; ces bonnes gens,
Moins naturels, seraient plus sages.
A l'amour quels tristes hommages!
Les malheureux n'ont que des sens.
Quoi! jamais de jalouses craintes?
Jamais de refus ni de plaintes?
Point d'obstacles, point d'importuns?
La rose est ici sans piqûre,
Mais sans couleur et sans parfums.
Un peu d'art sied à la nature;
Oui, sur l'étoffe de l'amour
Elle permet la broderie.
Adieu donc, adieu sans retour
A toute la sauvagerie,
Bonne dans les romans du jour. »

Hélas! elle n'en est pas quitte,
Et se trouve, non sans regrets,
Parmi les Nouveaux-Zélandais.
La peuplade qu'elle visite
D'une zagaie arme sa main,
Y joint une hache pesante
Et marche fière et menaçante
Contre le repaire voisin.
Femmes, enfans, et leurs chiens même,
Tout combat, l'ardeur est extrême,
Chez Céline extrême la peur.
Les siens sont battus; le vainqueur
Saisit sa belle et douce proie;
Il touche en grimaçant de joie,
La jambe, les mains et les bras;
Il touche aussi la gorge nue
Et dit : « Elle est jeune et dodue;
Pour nous quel bonheur, quel repas! »
Elle frémit et sur sa tête
Ses cheveux se dressent; Morphel
Dérange ce festin cruel;
En Chine elle fuit et s'arrête.

Près d'elle passe un mandarin,
Qui la voit, l'emmène et l'épouse.
Il n'aimait pas; mais dans Pékin
L'indifférence est très jalouse.
Céline d'un brillant palais
Devient la reine; hélas! que faire,
Dans un grand palais solitaire,
D'une royauté sans sujets?
D'honneurs lointains on l'environne,
A ses beaux yeux à peine on donne
Du jour quelques faibles rayons,
Et dans le fer on emprisonne
La blancheur de ses pieds mignons.
L'époux du moins est-il fidèle?
Touche-t-il à ce doux trésor,
Et sait-il que sa femme est belle?
Point; il achète au poids de l'or
Une guenon, et pis encor.

Bon Morphel, hâtez-vous, Céline
Jamais n'habitera la Chine.
Il est sans doute moins jaloux,
Et plus brave il sera plus doux,
Le fier et vagabond Tartare,
Vainqueur des Chinois si rusés,
Si nombreux, et nommé barbare
Par ces fripons civilisés.
D'une cabane solitaire
S'approche la belle étrangère;
Elle entre; quoi? point d'habitans?
Vient un jeune homme; en trois instans
Elle est amante, épouse, mère :
En voyage on abrége tout.
Plaignons cette mère nouvelle.
« Du ménage le soin t'appelle, »
Dit son Tartare; « allons, debout! »
Elle se lève, il prend sa place,
Hume le julep efficace,
Avale un bouillon succulent,
Puis un autre, craint la froidure,
Dans les replis d'une fourrure
S'enfonce, parle d'un ton lent,
Tient sur sa poitrine velue,
Et berce dans sa large main
L'enfant que sa mère éperdue
Abandonne et reprend soudain;

Reçoit la bruyante visite
De l'ami qui le félicite,
Des parens et des alentours,
Et pendant tous ces longs discours,
La jeune épouse qu'on délaisse
S'occupe, malgré sa faiblesse,
De l'accouché qui boit toujours.
« A ce sot usage, dit-elle,
Il faudra bien s'accoutumer.
Mon époux du reste est fidèle,
Point négligent; on peut l'aimer. »
Tout en aimant, dans leur chaumière
Leur bienveillance hospitalière
Admet un soir deux voyageurs,
L'un vieux, l'autre jeune : on devine
Qu'avec grâce et gaîté Céline
Du souper leur fait les honneurs.
Sa curiosité naïve
Les écoute et devient plus vive.
Mais pendant les récits divers,
Sur leurs yeux les pavots descendent,
Et séparément ils s'étendent
Sur des joncs de peaux recouverts.
La Tartarie est peu jalouse.
« Va, » dit-elle à la jeune épouse;
« Offre tes attraits au plus vieux.
— Y pensez-vous? — Un rien t'étonne.
Va, l'hospitalité l'ordonne.
— Vous y consentez? — Je fais mieux,
Je l'exige. — Mais il faut plaire,
Pour être aimée; sans le désir,
Comment peut naître le plaisir?
Je n'en ai point. — Tant pis, ma chère
Il en aura, lui, je l'espère.
S'il n'en avait pas! sur mon front
Quel injuste et cruel affront! »
Elle obéit, non sans scrupule,
Et revient un moment après.
« Déjà? » dit l'époux; « tes attraits...
— Votre coutume est ridicule,
Et vous en êtes pour vos frais.
— L'insolent! — S'il paraît coupable,
Son âge est une excuse. — Non.
— La fatigue... — Belle raison!
— Cependant le sommeil l'accable.
— J'y mettrai bon ordre; un bâton! »
A grands coups il frappe, réveille,
Chasse, poursuit le voyageur,
Et venge son étrange honneur.
Puis il dit : « L'autre aussi sommeille;
Mais avant tout il voudra bien
Faire son devoir et le mien.
Va. — Peux-tu....? — Point de remontrance.
J'ai cru qu'on savait vivre en France. »
Tout s'apprend; à vivre elle apprit.
L'étranger poursuit son voyage;
A sa femme docile et sage
Le mari satisfait sourit,
Et dit d'une voix amicale
« Écoute; la foi conjugale
A l'usage doit obéir;
Mais à présent il faut, ma chère,
Expier ta nuit, et subir
Une pénitence légère. »
Le houx piquant arme sa main;
Son épouse répand des larmes,
Et les larmes coulaient en vain;
Au fouet Morphel soustrait ses charmes.

Voici l'Inde; spectacle affreux!
Que veulent ces coquins de Brames
D'un bûcher excitant les flammes,
Et ce peuple abruti par eux?
« La victime est jeune et jolie, »
Répète Céline attendrie;
« Je la plains, et l'usage a tort.
On doit pleurer un mari mort,
Et sans lui, détester la vie;
Mais le suivre? c'est par trop fort. »

Vers Ceylan l'orage la pousse.
La loi dans cette île est très douce,
Et deux maris y sont permis.
Céline plaît à deux amis.
Entre eux ils disent : « Femme entière
Pour chacun de nous est trop chère,
Partageons; à son entretien
Alors suffira notre bien.
Si l'épouse est active et sage,
Les soins, les comptes du ménage,
Par elle seront mieux réglés :
Les garçons toujours sont volés. »
Que fait Céline? Une folie.
Mais l'amour jamais en Asie
Ne se file; point de délais;
Et voilà nos deux Chingulais
Mariés par économie.
La beauté partout a des droits :
Pour Céline le premier mois
Fut neuf et vraiment admirable,
Le second seulement passable,
Le troisième assez misérable,
Le quatrième insupportable.
« J'aurais dû prévoir ces dégoûts, »
Dit-elle; « quel sot mariage!
L'homme qui consent au partage

N'est point amant, pas même époux.
Au public je parais heureuse :
J'ai de beaux schalls, un bel écrin,
Et dans mon léger palanquin
Je sors brillante et radieuse ;
Je suis maîtresse à la maison ;
Mais toujours seule : ma raison
Sait juger les lois politiques,
Et les abus enracinés,
Dans les états bien gouvernés,
Il n'est point de filles publiques. »
Passons-lui cet arrêt léger,
Ne fût-ce que pour abréger.
Jeune femme que l'on offense
Trouve aisément à se venger ;
Mais quoique juste, la vengeance
Pour elle n'est pas sans danger.
Chez leur épouse avec mystère
Les deux amis entrent un soir.
Que veulent-ils ? Le froid devoir
A la beauté pourrait-il plaire ?
Au devoir ils ne pensent guère.
A quoi donc ? vous l'allez savoir.
L'un d'opium tient un plein verre,
L'autre un lacet ; il faut choisir.
« Non, » répond-elle, « il faut partir. »

Elle part, vole, voit l'Afrique,
Passe le brûlant équateur,
Et chez un peuple pacifique
Trouve l'amour et le bonheur.
Est-il de bonheur sans nuage ?
Son amant l'observe de près,
Il craint, et fidèle à l'usage,
Il s'adresse à l'aréopage,
Composé de vieillards discrets.
En pompe on vient prendre Céline,
Et dans le temple on la conduit.
Blanche et triste y sera sa nuit :
De l'inconstance féminine
L'ange correcteur descendra,
Et Céline s'en souviendra.
En effet, il vient ; notre belle,
Tombant sous sa robuste main,
Frissonne, et la verge cruelle
Va punir un crime incertain :
Du pays c'est l'usage étrange.
Mais par un miracle imprévu,
Un éclat soudain répandu
Remplit le temple ; voilà l'ange
Qui s'échappe sans dire un mot ;
Et Céline crie aussitôt :
« Quoi ? c'est mon amant ? Quel outrage !
Quelle ruse ! Quoique sauvage,
Ma foi, ce peuple n'est point sot.
— Fuyez, le danger peut renaître.
On parle d'un peuple voisin ;
Chez ce peuple la loi peut-être
Vous accorde un plus doux destin :
Il faut tout voir et tout connaître. »
Elle arrive et sourit d'abord.
Point de princes, mais des princesses
Dont les refus ou les caresses
De leurs époux règlent le sort.
L'époux n'a qu'un mince partage.
De sa femme empruntant l'éclat,
Prince sans cour et sans état,
Il plaît, c'est son seul apanage ;
Amour éternel et soumis,
C'est sa dette ; de par l'usage,
A l'épouse tout est permis ;
A l'époux rien ; veillé par elle,
S'il s'avise d'être infidèle,
Le voilà déprincipisé,
Battu, proscrit et méprisé.
Vous soupirez, belle Céline ?
Qu'avez-vous donc ? Je le devine.
Il faut un trône à la beauté ;
Qu'elle règne, c'est son partage ;
Mais ce principe clair et sage
Par les poètes adopté,
Et dans les chansons répété,
N'a point encor changé l'usage :
L'usage est un vieil entêté.
« Ce pays, si j'étais princesse,
Dit Céline, me plairait fort ;
Mais des autres femmes le sort,
Comme ailleurs, m'afflige et me blesse.
Que je hais la loi du plus fort ! »
Si la force, frondeuse aimable,
Est parfois injuste pour vous,
La loi du plus faible, entre nous,
Serait-elle bien équitable ?
Sur ce point on disputera,
Et jamais on ne s'entendra.
Femme jolie est difficile.
Morphel, toujours preste et docile,
La transporte plus loin, plus près,
Je ne sais où : dans cet asile
Ses vœux seront-ils satisfaits ?
Un peuple immense l'environne ;
D'or et de myrte on la couronne ;
Avec pompe sur un autel
Un groupe amoureux la dépose ;
A ses pieds qui foulent la rose
On brûle un encens solennel ;

Les hymnes montent jusqu'au ciel :
« Jadis dans ses plus beaux ouvrages
L'homme adora le Créateur ;
Mais du jour l'astre bienfaiteur
Avait-il droit à tant d'hommage ?
Femmes, nos vœux reconnaissans
Réparent cette longue injure ;
Doux chef-d'œuvre de la nature,
Reçois notre éternel encens. »
« Messieurs, dit-elle, quel prodige !
Chez les plus forts tant de raison,
Tant de justice ! Mais où suis-je ?
De ce pays quel est le nom ? »
Une voix lui répond : « Princesse,
Reine, impératrice, déesse,
Régnez sur un peuple d'amans.
Pour les hommes sont la tristesse,
L'espoir timide, les tourmens,
La folle et jalouse tendresse,
Et l'esclavage des sermens ;
Pour vous toujours nouvelle ivresse,
Toujours nouveaux enchantemens,
Mêmes attraits, même jeunesse ;
Et les plaisirs pour votre altesse
En jours changeront leurs momens :
Elle est au pays des romans. »
Tout disparaît, et c'est dommage.

Cet épisode du voyage
Coûte à Céline quelques pleurs.
Pour la distraire, au loin son guide
La promène d'un vol rapide.
Dans un bois d'orangers en fleurs,
Qu'un vent doux rafraîchit sans cesse,
Elle entre et dit : « Lieux enchanteurs,
Où sont vos heureux possesseurs ? »
Passe un Caffre avec sa maîtresse.
Quelle maîtresse ! Pour cheveux,
L'épaisseur d'une courte laine ;
Pour habit, des signes nombreux
Imprimés sur sa peau d'ébène ;
Le front et le nez aplatis,
Des deux lèvres la boursoufflure,
Bouche grande et les yeux petits,
Un sein flottant sur la ceinture,
Bref, le fumet de la nature,
Et ses gestes, trop ingénus ;
Chez les Caffres telle est Vénus.
L'orgueil est parfois raisonnable :
Céline donc de sa beauté
Prévoit l'effet inévitable,
Et craint un viol effronté.
Touchantes, mais vaines alarmes !
A l'aspect de ces nouveaux charmes,
L'Africain recule surpris,
De la surprise passe aux ris,
Et dit : « O l'étrange figure !
D'où vient cette caricature ?
Ils sont plaisans, ces cheveux blonds,
Flottant presque jusqu'aux talons.
Quelle bouche ! on la voit à peine.
Jamais sein, chez l'espèce humaine,
D'une orange eut-il la rondeur ?
Vive une molle négligence !
Des yeux bleus ! Quelle extravagance !
Blanche et rose ? Quelle fadeur !
Va, guenon, cache ta laideur. »
Céline étouffant de colère,
S'enfuit et ne pouvait mieux faire.
« Ce pays, malgré son beau ciel,
Malgré son printemps éternel,
De tous est le moins habitable. »
Elle dit : l'ange secourable
De ces mots devine le sens ;
Il l'enlève, et tandis qu'il vole,
Par quelques grains d'un doux encens
Sa bienveillance la console.
Céline moins timide alors
Regarde son guide, soupire,
Et son trouble en vain semble dire :
« Pourquoi n'avez-vous pas un corps ? »

Dans les plaines de la Syrie,
Enfin la dépose Morphel.
Partout on rencontre Israël ;
Israël la trouve jolie,
La mène au marché de Damas,
Et met en vente ses appas.
Auriez-vous donc un prix, Céline ?
Un gros Turc arrive en fumant,
De la tête aux pieds l'examine,
Toujours fume, et dit froidement,
« Est-elle vierge ? — Non, Française.
— Combien ? — Mille piastres. — Ah, juif !
— Grâce et gentillesse. — Fadaise.
— Le regard doux et fin. — Trop vif.
J'aimerais mieux une maîtresse
D'esprit et de corps plus épaisse.
Mais passons sur ce dernier point :
Du repos, un mois d'épinettes,
Et de baume force boulettes,
Doubleront ce mince embonpoint.
Trois cents piastres. — Par le prophète,
Je suis des juifs le plus honnête,
Et je veux au fond des enfers
Tomber vivant... — Point de blasphème ;

Adieu. — Cinq cents? — Trois cents, et même...
— Allons, prenez-la; mais j'y perds. »
L'autre paie, à regret peut-être,
Et lentement s'éloigne; en maître
A sa porte il frappe trois coups :
Aussitôt se meuvent et crient
Serrures, barres et verrous.
Pauvre Céline, où tombez-vous!
Trois rivales? elles sourient,
Mais de dépit, et le courroux
S'allume dans leurs yeux jaloux.
L'injure peut-être allait suivre;
Le Mustapha, sans s'émouvoir,
D'un mot les rend à leur devoir :
« Paix et concorde, ou je vous livre
Au fouet du vieil eunuque noir. »
En vain leur fierté mécontente
Fit valoir ses droits au mouchoir;
Il fallut à la débutante
Céder le rôle et le boudoir.
Point de premier acte en Turquie?
La Française y tenait un peu;
Le Musulman siffle son jeu,
Et se fâche; la comédie
Devient drame, et puis tragédie.
Céline donc pour dénoûment,
Prend un stylet de diamant,
Le laisse échapper, le relève,
S'éveille avant le coup fatal,
Et s'écrie : « Ah! c'est toi, Dorval!
Après je te dirai mon rêve. »

Malgré quelques légers dégoûts,
Mesdames, demeurez en France.
Le pays de la tolérance
Est-il sans agrémens pour vous?
Trop souvent un épais nuage
Obscurcit le ciel des amours,
Et sur l'hymen gronde l'orage;
Mais si vous donnez les beaux jours,
Convenez-en, presque toujours
Les tempêtes sont votre ouvrage :
Quelle imprévoyance, et parfois
Quelle erreur dans vos premiers choix!
L'ennui peut paraître incommode :
Le mot de mœurs est à la mode,
La moralité vous poursuit;
En prose, en vers, même en musique,
Sans goût, sans cause, on vous critique,
Sans fin, sans trêve, on vous instruit;
Maint vieux libertin émérite,
Maint petit rimeur hypocrite,
Maint abonné dans maint journal,
De vos plaisirs, de vos parures,
De vos talens, de vos lectures,
Se fait contrôleur-général :
Eh bien! à tout cela quel mal?
De vous ces gens n'approchent guère,
Et vous ne lisez pas, j'espère,
Un sot qui croit être moral.
Cessez donc vos plaintes, mesdames.
L'infaillible Église jadis
A vos corps si bien arrondis
Durement refusa des âmes;
De ce Concile injurieux
Subsiste encor l'arrêt suprême;
Qu'importe, vous charmez les yeux,
Le cœur, les sens, et l'esprit même;
Des âmes ne feraient pas mieux.

LES FLEURS.

—

Vous trompiez donc un amant empressé,
Et c'est en vain que vous m'aviez laissé
D'un prompt retour l'espérance flatteuse?
De nouveaux soins vous fixent dans vos bois.
De cette absence, hélas! trop douloureuse,
Vos écrits seuls me consolent parfois :
Je les relis, c'est ma plus douce étude.
N'en doutez point; dès les premiers beaux jours;
Porté soudain sur l'aile des Amours,
Je paraîtrai dans votre solitude.
Seule et tranquille à l'ombre des berceaux
Vous me vantez les charmes du repos,
Et les douceurs d'une sage mollesse;
Vous les goûtez, aussi votre paresse
Du soin des fleurs s'occupe uniquement.
Ce doux travail plairait à votre amant;
Flore est si belle, et surtout au village!
Fixez chez vous cette beauté volage :
Mais ses faveurs ne se donnent jamais;
Achetez donc et payez ses bienfaits.
Des Aquilons connaissez l'influence,
Et de Phœbé méprisez la puissance.
On vit jadis nos timides aïeux
L'interroger d'un regard curieux;
Mais aujourd'hui la sage expérience
A détrompé le cruel immortel,
Sur nos jardins Phœbé n'a plus d'empire.
De son rival l'empire est plus réel;
C'est par lui seul que tout vit et respire;

Et le parterre où vont naître vos fleurs
Doit recevoir ses rayons créateurs.

Du triste hiver Flore craint la présence;
C'est au printemps que son règne commence.
Voyez-vous naître un jour calme et serein?
Semez alors, et soyez attentive;
Car du Zéphyr le souffle à votre main
Peut dérober la graine fugitive.
De sa bonté l'eau doit vous assurer.
En la noyant, celle qui, trop légère,
Dans le cristal ne pourra pénétrer,
Sans y germer, vieillirait sous la terre.

L'ognon préfère un sol épais et gras;
Un sol léger suffit à la semence;
Confiez-lui votre douce espérance,
Et de vos fleurs les germes délicats.
Mais n'allez point sur la graine étouffée
Accumuler un trop pesant fardeau;
Et, sans tarder, arrosez-la d'une eau
Par le soleil constamment échauffée.
Craignez surtout que l'onde en un moment
N'entraîne au loin la graine submergée.
Pour l'arrêter, qu'une paille alongée
D'un nouveau toit la couvre également,
Par ce moyen vous pourrez aisément
Tromper l'effort des Aquilons rapides,
Et de l'oiseau les recherches avides.

N'osez jamais d'une indiscrète main
Toucher la fleur, ni profaner le sein
Que chaque aurore humecte de ses larmes;
Le doigt ternit la fraîcheur de ses charmes,
Et leur fait perdre un tendre velouté,
Signe chéri de la virginité.
Au souffle heureux du jeune époux de Flore
Le bouton frais s'empressera d'éclore,
Et d'exhaler ses plus douces odeurs:
Zéphyre seul doit caresser les fleurs.
Le tendre amant embellit ce qu'il touche.
Témoin ce jour où le premier baiser
Fut tout à coup déposé sur ta bouche.
Un feu qu'en vain tu voulais apaiser
Te colora d'une rougeur nouvelle;
Mes yeux jamais ne te virent si belle.
Mais qu'ai-je dit? devrais-je à mes leçons
Des voluptés entremêler l'image?
Réservons-la pour de simples chansons,
Et que mon vers désormais soit plus sage.

De chaque fleur connaissez les besoins.
Il est des plants dont la délicatesse
De jour en jour exige plus de soins.
Aux vents cruels dérobez leur faiblesse;
Un froid léger leur donnerait la mort.
Qu'un mur épais les défende du nord;
Et de terreau qu'une couche dressée
Sous cet abri soit pour eux engraissée.
Obtenez-leur les regards bienfaisans
Du dieu chéri qui verse la lumière,
J'aime surtout que ses rayons naissans
Tombent sur eux; mais par un toit de verre
De ces rayons modérez la chaleur;
Un seul suffit pour dessécher la fleur.
Dans ces prisons retenez son enfance,
Jusqu'au moment de son adolescence.
Quand vous verrez la tige s'élever,
Et se couvrir d'une feuille nouvelle,
Permettez-lui quelquefois de braver
Les Aquilons moins à craindre pour elle;
Mais couvrez-la quand le soleil s'enfuit.
Craignez toujours le souffle de la nuit,
Et les vapeurs de la terre exhalées;
Craignez le froid tout à coup reproduit,
Et du printemps les tardives gelées.

Malgré ces soins, parfois l'on voit jaunir
Des jeunes fleurs la tige languissante.
Un mal secret sans doute la tourmente;
La mort va suivre, il faut la prévenir.
D'un doigt prudent découvrez la racine;
De sa langueur recherchez l'origine;
Et, sans pitié, coupez avec le fer
L'endroit malade ou blessé par le ver.
De cette fleur l'enfance passagère
De notre enfance est le vivant tableau;
J'y vois les soins qu'un fils coûte à sa mère,
Et les dangers qui souvent du berceau
Le font passer dans la nuit du tombeau.
Mais quelquefois la plus sage culture
Ne peut changer ce qu'a fait la nature,
Ni triompher d'un vice enraciné.
Ce fils ingrat, en avançant en âge,
Trompe souvent l'espoir qu'il a donné;
Ou, par la mort tout à coup moissonné,
Avant le temps il voit le noir rivage.
Souvent aussi l'objet de votre amour,
La tendre fleur se flétrit sans retour.
Parfois les flots versés pendant l'orage
Dans vos jardins porteront le ravage,
Et sans pitié l'Aquilon furieux
Renversera leurs trésors à vos yeux.
Mais quand d'Iris l'écharpe colorée
S'arrondira sous la voûte des cieux,
Quand vous verrez près de Flore éplorée

Le papillon recommencer ses jeux,
Sur leurs besoins interrogez vos plantes,
Et réparez le ravage des eaux.
Avec un fil, sur de légers rameaux,
Vous soutiendrez leurs tiges chancelantes.

Ces nouveaux soins, partagés avec vous,
Amuseront mon oisive paresse.
Mais ces travaux, ô ma jeune maîtresse,
Seront mêlés à des travaux plus doux.
Vous m'entendez, et rougissez peut-être.
Le jour approche où nos jeux vont renaître.
Hâtez ce jour désiré si long-temps,
Dieu du repos, dieu des plaisirs tranquilles,
Dieu méconnu dans l'enceinte des villes;
Fixez enfin mes désirs inconstans,
Et terminez ma recherche imprudente.
Pour être heureux, il ne faut qu'une amante,
L'ombre des bois, les fleurs et le printemps.

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant te payer tes largesses!
Déjà Zéphyr annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre, et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe, et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver;
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recelait vos appas inconnus;
Et destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans, la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
Dans cette fleur je revois Adonis.

Dans la jacinthe un bel enfant respire;
J'y reconnais le fils de Piérus:
Il cherche encor les regards de Phœbus;
Il craint encor le souffle de Zéphyre.

Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse.
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur:
Il aime l'ombre à ses ennuis propice;
Mais il craint l'eau qui causa son malheur.

N'oubliez pas la brillante auricule;
Soignez aussi la riche renoncule,
Et la tulipe, honneur de nos jardins:
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire aurait quelques alarmes.
Que la houlette enlève leurs ognons
Vers le déclin de la troisième année,
Puis détachez les nouveaux rejetons
Dont vous verrez la tige environnée.
Ces rejetons fleuriront à leur tour,
Donnez vos soins à leur timide enfance;
De vos jardins, elle fait l'espérance,
Et vos bienfaits seront payés un jour.

Voyez ici la jalouse Clytie
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie.
Pour regarder son infidèle amant.
Le lis, plus noble et plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux;
Roi des jardins, ce favori de Flore
Charme à la fois l'odorat et les yeux.
Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage.
L'humble genêt, le jasmin plus aimé,
Le chèvrefeuille, et le pois parfumé,
Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant sur ces appuis nouveaux
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.

L'iris demande un abri solitaire;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre œillet est faible et délicat;
Veillez sur lui: que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie.
Coupez les jets autour de lui pressés;
N'en laissez qu'un; la tige en est plus belle.
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle,
Et quelque jour ces rejetons naissans
Remplaceront leurs pères vieillissans.

Aimables fruits des larmes de l'Aurore,
De votre nom j'embellirai mes vers;
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs?
Disparaissez, les roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers :
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur;
Mais aussitôt le père de la treille
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets;
Sa douce odeur, aux célestes banquets,
Fait oublier celle de l'ambroisie;
Son vermillon doit parer la beauté;
C'est le seul fard que met la volupté.
A cette bouche où le sourire joue
Son coloris prête un charme divin;
Elle se mêle au lis d'un joli sein;
De la pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle rougit la main.

Cultivez-la cette rose si belle;
Vos plus doux soins doivent être pour elle.
Que le ciseau dirigé par vos doigts
Légèrement la blesse quelquefois.
Noyez souvent ses racines dans l'onde.
Des plants divers faisant un heureux choix,
Préférez ceux dont la tige féconde
Renaît sans cesse, et fleurit tous les mois.
Songez surtout à ce bosquet tranquille
Où notre amour fuyait les importuns;
Conservez-lui son ombre et ses parfums :
A mes desseins il est encore utile.
Ce doux espoir, dans mon cœur attristé,
Vient se mêler aux chagrins de l'absence.
Ah! mes ennuis sont en réalité,
Et mon bonheur est tout en espérance!

LES TABLEAUX.

TABLEAU PREMIER.

LA ROSE.

C'est l'âge qui touche à l'enfance,
C'est Justine, c'est la candeur.
Déjà l'amour parle à son cœur :
Crédule comme l'innocence,
Elle écoute avec complaisance
Son langage souvent trompeur.
Son œil satisfait se repose
Sur un jeune homme à ses genoux,
Qui d'un air suppliant et doux
Lui présente une simple rose.
De cet amant passionné,
Justine, refusez l'offrande;
Lorsqu'un amant donne, il demande,
Et beaucoup plus qu'il n'a donné.

TABLEAU II.

LA MAIN.

Quand on aime bien, l'on oublie
Ces frivoles ménagemens
Que la raison ou la folie
Oppose au bonheur des amans.
On ne dit point : « La résistance
» Enflamme et fixe les désirs;
» Reculons l'instant des plaisirs
» Que suit trop souvent l'inconstance. »
Ainsi parle un amour trompeur,
Et la coquette ainsi raisonne.
La tendre amante s'abandonne
A l'objet qui toucha son cœur;
Et dans sa passion nouvelle,
Trop heureuse pour raisonner,
Elle est bien loin de soupçonner
Qu'un jour il peut être infidèle;
Justine avait reçu la fleur.
On exige alors de sa bouche
Cet aveu qui flatte et qui touche,
Alors même qu'il est menteur.
Elle répond par sa rougeur;
Puis avec un souris céleste

Aux baisers de l'heureux Valsin
Justine abandonne sa main,
Et la main promet tout le reste.

TABLEAU III.

LE SONGE.

Le sommeil a touché ses yeux;
Sous des pavots délicieux
Ils se ferment, et son cœur veille.
A l'erreur ses sens sont livrés.
Sur son visage par degrés
La rose devient plus vermeille;
Sa main semble éloigner quelqu'un,
Sur le duvet elle s'agite;
Son sein impatient palpite,
Et repousse un voile importun.
Enfin, plus calme et plus paisible,
Elle retombe mollement;
Et de sa bouche lentement
S'échappe un murmure insensible.
Ce murmure plein de douceur
Ressemble au souffle de Zéphyre,
Quand il passe de fleur en fleur;
C'est la volupté qui soupire.
Oui, ce sont les gémissemens
D'une vierge de quatorze ans,
Qui dans un songe involontaire
Voit une bouche téméraire
Effleurer ses appas naissans,
Et qui dans ses bras caressans
Presse un époux imaginaire.

Le sommeil doit être charmant,
Justine, avec un tel mensonge;
Mais plus heureux encor l'amant
Qui peut causer un pareil songe!

TABLEAU IV.

LE SEIN.

Justine reçoit son ami
Dans un cabinet solitaire.
Sans doute il sera téméraire?
Oui, mais seulement à demi:
On jouit, alors qu'on diffère.
Il voit, il compte mille appas,
Et Justine était sans alarmes;
Son ignorance ne sait pas
A quoi serviront tant de charmes.
Il soupire et lui tend les bras;
Elle y vole avec confiance;
Simple encore et sans prévoyance,
Elle est aussi sans embarras.
Modérant l'ardeur qui le presse,
Valsin dévoile avec lenteur
Un sein dont l'aimable jeunesse
Venait d'achever la rondeur.
Sur des lis il y voit la rose;
Il en suit le léger contour;
Sa bouche avide s'y repose:
Il l'échauffe de son amour.
Et tout-à-coup sa main folâtre
Enveloppe un globe charmant,
Dont jamais les yeux d'un amant
N'avaient même entrevu l'albâtre.

C'est ainsi qu'à la volupté
Valsin préparait la beauté
Qui par lui se laissait conduire;
Il savait prendre un long détour.
Heureux qui s'instruit en amour,
Et plus heureux qui peut instruire!

TABLEAU V.

LE BAISER.

Ah! Justine, qu'avez-vous fait?
Quel nouveau trouble et quelle ivresse!
Quoi! cette extase enchanteresse
D'un simple baiser est l'effet!
Le baiser de celui qu'on aime
A son attrait et sa douceur;
Mais le prélude du bonheur
Peut-il être le bonheur même?
Oui, sans doute, ce baiser-là
Est le premier, belle Justine;
Sa puissance est toujours divine,
Et votre cœur s'en souviendra.
Votre ami murmure et s'étonne
Qu'il ait sur lui moins de pouvoir;
Mais il jouit de ce qu'il donne;
C'est beaucoup plus que recevoir.

TABLEAU VI.

LES RIDEAUX.

—

Dans cette alcove solitaire
Sans doute habite le repos;
Voyons : mais ces doubles rideaux
Semblent fermés par le mystère;
Et ces vêtemens étrangers
Mêlés aux vêtemens légers
Qui couvraient Justine et ses charmes,
Et ce chapeau sur un sopha,
Ce manteau plus loin, et ces armes
Disent assez qu'Amour est là.
C'est lui-même : je crois entendre
Le premier cri de la douleur,
Suivi d'un murmure plus tendre,
Et des soupirs de la langueur.

Valsin, jamais ton inconstance
N'avait connu la volupté;
Savoure-la dans le silence.
Tu trompas toujours la beauté;
Mais sois fidèle à l'innocence.

TABLEAU VII.

LE LENDEMAIN.

—

D'un air languissant et rêveur
Justine a repris son ouvrage :
Elle brode, mais le bonheur
Laissa sur son joli visage
L'étonnement et la pâleur.
Ses yeux qui se couvrent d'un voile
Au sommeil résistaient en vain;
Sa main s'arrête sur la toile,
Et son front tombe sur sa main.
Dors et fuis un monde malin :
Ta voix plus douce et moins sonore;
Ta bouche qui s'entr'ouvre encore,
Tes regards honteux ou distraits,
Ta démarche faible et gênée,
De cette nuit trop fortunée
Révéleraient tous les secrets.

—

TABLEAU VIII.

L'INFIDÉLITÉ.

—

Un bosquet, une jeune femme,
A ses genoux un séducteur
Qui jure une éternelle flamme,
Et qu'elle écoute sans rigueur;
C'est Valsin. Dans le même asile
Justine crédule et tranquille,
Venait rêver à son amant;
Elle entre : que le peintre habile
Rende ce triple étonnement.

TABLEAU IX.

LES REGRETS.

—

Justine est seule et gémissante,
Et mes yeux avec intérêt
La suivent dans ce lieu secret
Où sa chute fut si touchante.
D'abord son tranquille chagrin
Garde un morne et profond silence :
Mais des pleurs s'échappent enfin,
Et coulent avec abondance
De son visage sur son sein;
Et ce sein formé par les Grâces,
Dont le voluptueux satin
Du baiser conserve les traces,
Palpite encore pour Valsin.
Dans sa douleur elle contemple
Ce réduit ignoré du jour,
Cette alcove, qui fut un temple,
Et redit : Voilà donc l'amour!

TABLEAU X.

LE RETOUR.

—

Cependant Valsin infidèle
Ne cessa point d'être constant;
Justine, aussi douce que belle,
Pardonna l'erreur d'un instant.
Elle est dans les bras du coupable,
Il lui parle de ses remords;

Par un silence favorable
Elle répond à ses transports :
Elle sourit à sa tendresse,
Et permet tout à ses désirs :
Mais pour lui seul sont les plaisirs,
Elle conserve sa tristesse.
Son amour n'est plus une ivresse :
Elle abandonne ses attraits,
Mais cependant elle soupire ;
Et ses yeux alors semblent dire :
Le charme est détruit pour jamais.

JAMSEL,

ANECDOTE HISTORIQUE.

Jeune, sensible, et né pour les vertus,
Jamsel aimait comme l'on n'aime plus,
Et d'Euphrosine il fixa la tendresse.
D'un prompt hymen ils nourrissaient l'espoir,
Et chaque jour ils pouvaient se revoir.
Seuls, une fois, dans un instant d'ivresse,
Troublés tous deux, éperdus, entraînés,
Par le bonheur ils se sont enchaînés.
Ton souvenir fera couler des larmes,
Premier baiser, délice d'un moment,
Et dans leur cœur où pénètrent tes charmes
Tu laisseras un long embrasement !
Souvent leur bouche implora l'hyménée ;
Mais sans pitié l'on repoussa leurs vœux.
Belle Euphrosine, une mère obstinée,
Pour enrichir un fils ambitieux,
T'avait d'avance au cloître condamnée.
Les lois voyaient, et n'osaient prévenir
Ces attentats : il fallut obéir.
De son amant à jamais séparée,
Dans ces tombeaux creusés au nom du ciel
Vivante encore elle fut enterrée,
Tomba sans force aux marches de l'autel,
Et prononça son malheur éternel.

A son ami plongé dans la tristesse
Le monde en vain offrait tous les secours ;
Tous les plaisirs que cherche la jeunesse,
Les jeux, les arts, de nouvelles amours,
Rien ne distrait sa morne inquiétude :
Pour lui le monde est une solitude.
Moins misérable on peint le voyageur
Sur des rochers poussé par le naufrage :
Privé des siens, seul dans ce lieu sauvage,
Il s'épouvante et pâlit de frayeur ;
Des pas de l'homme il cherche et craint la trace ;
Et sur le roc il monte avec effort ;
Il ne voit rien, n'entend rien, tout est mort.
Silence affreux ! d'effroi son cœur se glace ;
Vers le rivage il revient promptement,
Son œil encor parcourt avidement
Des flots calmés la lointaine surface ;
Mais le rivage et les flots sont déserts,
Et ses longs cris se perdent dans les airs.

Jamsel enfin en pleurant se rappelle
Qu'un tendre père et qu'un ami fidèle,
Sacrifiés jusqu'alors à l'amour,
Depuis long-temps demandent son retour.
« J'irai, » dit-il, « peut-être que leur vue
Adoucira le poison qui me tue :
De ma faiblesse ils seront le soutien,
Et dans leur cœur j'épancherai le mien ;
Comme un torrent, au lugubre murmure,
Qui, tout à coup enflé par l'aquilon,
Dans le bassin où dort une onde pure
Va de ses flots verser le noir limon. »

Jamsel retourne aux lieux qui l'ont vu naître.
Il croit en vain dans ce séjour champêtre
Calmer son âme et respirer la paix :
La solitude augmente ses regrets.
Ni le printemps, ni les parfums de Flore,
Ni la douceur du baiser paternel,
Ni l'amitié plus consolante encore,
Rien n'effaçait un souvenir cruel.
Un noir chagrin lentement le dévore.
De temps en temps son orgueil abattu
Se relevait. Honteux de sa faiblesse,
Dans les écrits où parle la Sagesse
Il veut puiser la force et la vertu.
Hélas ! son œil en parcourait les pages ;
Mais son esprit, inattentif, errant,
Volait ailleurs, et de tendres images
Le replongeaient dans un trouble plus grand.
Si quelquefois un ami lui rappelle
De ses aïeux le rang et la valeur,
Aux mots sacrés de patrie et d'honneur
Il se réveille ; une fierté nouvelle
Dans ses regards remplace la langueur,
Et peint son front d'une heureuse rougeur.
D'un joug honteux ce moment le délivre,
Il a vaincu sans doute, et va revivre
Pour l'honneur seul ? Non, ce noble transport
De sa faiblesse est le dernier effort ;
Et l'amitié, qui ne peut se résoudre
A délaisser l'insensé qui la fuit,

Voit succéder le silence et la nuit
A cet éclair qui promettait la foudre.
Se trouve-t-il dans un cercle nombreux ?
Seul il conserve un air morne et farouche ;
Des mots sans suite échappent de sa bouche,
Entrecoupés de soupirs douloureux.
Les entretiens l'obsèdent ; rien ne frappe
Ses yeux distraits : sans voix, et sans couleur,
Long-temps il garde un silence rêveur ;
Puis tout à coup il frissonne, il s'échappe,
Et va des bois chercher la profondeur.
Infortuné ! si l'amour t'abandonne,
D'autres plaisirs peuvent te consoler.
Vois-tu les fleurs dont l'arbre se couronne ?
Sur ces prés verts vois-tu l'onde couler ?
Des vastes champs observe la culture,
Du jeune pâtre écoute les chansons,
Suis la vendange et les riches moissons :
Homme égaré, reviens à la nature.
Mais la nature est muette à ses yeux.
Aux prés fleuris sa tristesse préfère
Un sol aride, un rocher solitaire,
Et des cyprès le deuil silencieux.
L'ombre survient ; la lune renaissante
Lui prête en vain sa lueur bienfaisante
Pour retourner au toit accoutumé ;
Sur le rocher, pensif il se promène,
Puis sur la pierre il s'étend avec peine,
Pâle, sans force, et d'amour consumé.
Si du sommeil la douceur étrangère
Vient un moment assoupir ses douleurs,
Un songe affreux le saisit, et des pleurs,
Des pleurs brûlans entr'ouvrent sa paupière.
Le jour paraît, il déteste le jour ;
La nuit revient, il maudit son retour.
« J'ai tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance, »
Dit-il enfin ; « pleurer, voilà mon sort.
Oh ! malheureux ! à ma longue souffrance
Je ne vois plus de terme que la mort.
Pourquoi l'attendre ? y courir, est-ce un crime ?
Non, sur mes jours, mon droit est légitime.
Faible sophiste, insensé discoureur,
Peux-tu défendre au triste voyageur,
Qu'un ciel brûlant dessèche dans la plaine,
De chercher l'ombre et la forêt prochaine ?
Qu'un soldat reste au poste désigné ;
Sa main tranquille a signé l'esclavage,
Et de ses droits il a vendu l'usage :
Moi, je suis libre, et je n'ai rien signé.
Mourons. » Il dit, et sa main intrépide,
Sans hésiter, prend le tube homicide ;
Le plomb s'échappe, et finit ses tourmens.
Son ami vient : ô douloureux momens !
Mais de son cœur étouffant le murmure,
D'un blanc mouchoir il couvre la blessure.
Soin superflu ! Jamsel en soupirant,
Sur cet ami soulève un œil mourant
Qui se referme, et d'une voix éteinte :
« Je meurs, » dit-il, « sans remords et sans crainte.
Assez long-temps j'ai supporté le jour :
Pardonne-moi ; je ne pouvais plus vivre.
Donne à l'objet de mon funeste amour
Ce voile teint d'un sang...... » Il veut poursuivre ;
Sa bouche à peine exhale un son confus :
« Chère Euphrosine ! » il soupire, et n'est plus.

Loin de ces lieux, sa malheureuse amie,
Que fatiguait le fardeau de la vie,
Au ciel en vain se plaignait de son sort,
Et demandait le repos ou la mort.
De ses chagrins son air trahit la cause.
Ce n'était plus la beauté dans sa fleur.
Les longs ennuis, l'amour et la langueur
Sur son visage avaient pâli la rose :
En la peignant, on eût peint la douleur.
De sa tristesse on ose faire un crime.
Loin de la plaindre, on hâte le moment
Où du malheur cette faible victime
Dans le trépas rejoindra son amant.
Entre ses mains un messager fidèle
Vient déposer le voile ensanglanté.
Elle frissonne, et recule, et chancelle.
« Il ne vit plus, mon arrêt est porté, »
Dit-elle ensuite ; et sa plainte touchante,
Et ses regards se tournent vers le ciel ;
Et tout à coup sa bouche impatiente
De cent baisers couvre ce don cruel.
Tous ses malheurs vivement se retracent
A son esprit ; des pleurs chargent ses yeux ;
Mais elle craint que ses larmes n'effacent
D'un sang chéri le reste précieux.
« Sans moi, Jamsel, pourquoi quitter la vie ? »
Dit-elle enfin d'une voix affaiblie.
« Mais attends-moi, je ne tarderai pas :
On aime encore au delà du trépas. »

Ce dernier coup, et de si longues peines,
Ont épuisé ses forces ; par degrés
Le froid mortel se glisse dans ses veines ;
La clarté fuit de ses yeux égarés.
« Dieu de bonté, fais grâce à ma faiblesse ! »
Après ces mots, sur sa bouche elle presse
Le lin sanglant, nomme encore Jamsel,
Tombe, et s'endort du sommeil éternel.

LES

DÉGUISEMENS DE VÉNUS.

TABLEAU PREMIER.

Aux bergers la naissante Aurore
Annonçait l'heure des travaux ;
Mais Myrtis sommeillait encore :
Un songe agitait son repos.
Il se croit aux champs de Cythère ;
Vénus, en habit de bergère,
A ses yeux apparaît soudain :
Elle balance dans sa main
De myrte une branche légère.
Surpris, il fléchit les genoux,
Et contemple cette immortelle,
Que Pâris jugea la plus belle,
Et dont les bienfaits sont si doux.
Long-temps il l'admire, et sa bouche
Pour l'implorer en vain s'ouvrait ;
Du myrte heureux Vénus le touche,
Sourit ensuite et disparaît.

TABLEAU II.

Myrtis dans la forêt obscure
Cherchait le frais et le repos.
Zéphyre lui porte ces mots
Que chante une voix douce et pure :

« Dans ma main je tiens une fleur,
» Fleur aussi, je suis moins éclose.
» Dieu des filles et du bonheur,
» Je t'offre quinze ans et la rose.

» Mon sein se gonfle, et quelquefois
» Je rêve et soupire sans cause.
» Jeune Myrtis, c'est dans ce bois
» Qu'on trouve quinze ans et la rose.

» J'affaisse à peine le gazon
» Où seule encore je repose :
» Si tu viens, rapide Aquilon,
» Ménage quinze ans et la rose. »

Il paraît : elle fuit soudain.
Légère et long-temps poursuivie,
Le berger l'implorait en vain ;
Mais à la fleur elle confie
Le premier baiser de l'amour ;
Puis sa main à Myrtis la jette ;
Il la reçoit ; faible et muette,
L'autre fleur se donne à son tour.
Ménage quinze ans et la rose,
Calme-toi, fougueux Aquilon.
Un cri s'échappe et le gazon....
Viens, doux Zéphyre, elle est éclose.

TABLEAU III.

« Dryades, pourquoi fuyez-vous ?
» Des bois protectrices fidèles,
» Soyez sans crainte et sans courroux,
» A mes regards vous êtes belles.
» Mais un moment tournez les yeux.
» Je n'ai du Satyre odieux
» Ni les traits ni l'audace impie.
» Arrêtez donc, troupe chérie,
» Au nom du plus puissant des dieux. »
De Myrtis la prière est vaine.
D'un pas rapide vers la plaine
Les Dryades fuyaient toujours.
Une seule un moment s'arrête,
Fuit encore, en tournant la tête,
Et du bois cherche les détours.
Seize printemps forment son âge :
Un simple feston de feuillage
Couronne et retient ses cheveux ;
Des Eurus le souffle amoureux
Soulève et rejette en arrière
Sa tunique verte et légère ;
Et déjà Myrtis est heureux.
Il atteint la nymphe timide
Sur le bord d'un torrent rapide,
Au milieu des rochers déserts,
De mousse et d'écume couverts.
Un espace étroit se présente :
L'un contre l'autre ils sont pressés,
Et bientôt l'onde mugissante
Mouille leurs pieds entrelacés.

TABLEAU IV.

Dans sa cabane solitaire
Myrtis attendait le sommeil.
Arrive une jeune étrangère;
Le teint de Flore est moins vermeil.
Du voile éclatant des princesses
Sa beauté s'embellit encor;
Sur sa tête le réseau d'or
De ses cheveux fixe les tresses.
L'or entoure son cou de lis,
Et serre ses bras arrondis,
La pourpre forme sa ceinture,
Et sur le cothurne brillant,
De ses pieds utile parure,
Sa tunique à longs plis descend;
Myrtis en silence l'admire.
« Je fuis un tyran détesté, »
Lui dit-elle avec un sourire;
« Donne-moi l'hospitalité.
« — Embellissez mon toit modeste.
Des joncs tressés forment mon lit;
Il est pour vous. » — « Où vas-tu? Reste;
Du lit la moitié me suffit. »
Sur cet humble et nouveau théâtre
Elle s'assied; un long soupir
De son sein soulève l'albâtre,
C'était le signal du plaisir.
Sur la cabane hospitalière
Passe en vain le dieu du repos :
Myrtis et la belle étrangère
Échappent à ses lourds pavots.
Leur impatiente jeunesse
Jouit et désire sans cesse.
Ivres de baisers et d'amour,
D'amour ils soupirent encore;
Et pourtant la riante Aurore
Entr'ouvrait les portes du jour.

TABLEAU V.

« Nymphe de ce riant bocage,
Vénus même sous votre ombrage
Sans doute dirigea mes pas.
Elle a ralenti votre fuite;
Elle accéléra ma poursuite,
Et vous fit tomber dans mes bras.
Des mortels souvent les déesses
Reçurent les tendres caresses :
Imitez et craignez Vénus;
Elle punirait vos refus. »
Malgré cette voix suppliante,
Et malgré ses désirs secrets;
La nymphe défend ses attraits,
Et toujours sa bouche riante
Échappe aux baisers indiscrets.
A quelques pas, dans la prairie
Un fleuve promenait ses flots :
Le front couronné de roseaux,
Des Naïades la plus jolie
Se jouait au milieu des eaux.
Tantôt sous le cristal humide
Elle descend, remonte encor,
Et présente au regard avide
De son sein le jeune trésor :
Tantôt glissant avec souplesse
Elle étend ses bras arrondis,
Et sur l'onde qui la caresse
Élève deux globes de lis.
Bientôt mollement renversée,
Par le flot elle est balancée;
Son pied frappe l'eau qui jaillit.
Invisible dans le bocage,
Myrtis écartant le feuillage
Voit tout, et de plaisir sourit.
Alors la champêtre déesse,
Que dans ses bras toujours il presse,
Rapproche les rameaux touffus :
D'un voile en rougissant se couvre,
Et sur sa bouche qui s'entr'ouvre,
Expire le dernier refus.

TABLEAU VI.

Sous des ombrages solitaires
Devant un Satyre effronté,
Fuyait avec rapidité
La plus timide des bergères.
Au loin elle aperçoit Myrtis :
« A mon secours le ciel t'envoie,
Jeune inconnu, défends Naïs. »
Le Satyre lâche sa proie.
La bergère à son protecteur
Sourit, mais conserve sa peur.
« Bannis tes injustes alarmes,
Dit-il; je respecte tes charmes.
Viens donc : du village voisin

Je vais t'indiquer le chemin. »
Elle rougit, et moins timide,
A pas lents elle suit son guide.
Mais elle entend un bruit lointain :
Du berger elle prend la main,
Et dans ses bras cherche un asile.
Discret, il demeure immobile,
Et n'ose presser ses appas.
Elle voyait son doux martyre :
Le bruit cesse ; Myrtis soupire,
Et Naïs reste dans ses bras.

TABLEAU VII.

Phébus achevait sa carrière ;
Dans les cieux l'ombre s'étendait :
Myrtis à pas lents descendait
De la montagne solitaire.
Une femme sur son chemin
Se place et doucement l'arrête.
Au croissant que porte sa tête,
A sa taille, à son port divin,
Il a reconnu l'immortelle.
« Cher Endymion, viens, dit-elle.
Un moment pour toi j'ai quitté
Le ciel et mon trône argenté :
Viens, sois heureux et sois fidèle. »
Le berger suit ses pas discrets.
De cette méprise apparente
Il profite, et la nuit naissante
Protége ses baisers muets.
Il trouve dans la jouissance
L'abandon et la résistance,
L'embarras de la nudité,
Les murmures de la tendresse,
Les refus de la douce ivresse,
La pudeur et la volupté.

TABLEAU VIII.

« Berger, j'appartiens à Diane :
Pourquoi toujours suis-tu mes pas ?
Je hais Vénus : fuis donc, profane ;
Crains cette flèche et le trépas. »
Elle dit, et sa main cruelle
Sur l'arc pose le trait léger :
Mais Myrtis, qui la voit si belle,
Sourit, et brave le danger
Un fossé profond les sépare ;
Avec audace il est franchi.
Imprudent ! d'un regret suivi,
Le trait vole, siffle et s'égare.
La Nymphe de nouveau s'enfuit.
Le berger toujours la poursuit.
Dans une grotte solitaire,
De Diane asile ordinaire,
Elle entre, et sa main aussitôt
Saisit et lève un javelot.
Sa fierté, sa grâce pudique,
Irritent le désir naissant :
D'un côté sa blanche tunique
Tombe, et sur le genou descend ;
De l'autre, une agathe polie
La relève, livrant aux yeux
Les lis d'une cuisse arrondie,
Et des contours plus précieux.
De son sein qui s'enfle et palpite,
Et dont ce combat précipite
Le voluptueux mouvement,
Un globe est nu : le jeune amant
S'arrête, et des yeux il dévore,
Malgré le javelot fatal,
L'albâtre pur et virginal
Qu'au sommet la rose colore.
Il saisit la nymphe ; et sa voix
Pour l'implorer devient plus tendre ;
Des cris alors se font entendre ;
Le cor résonne dans les bois.
« Malheureux ! laisse-moi, dit-elle,
Diane est jalouse et cruelle :
Si je l'invoque, tu péris. »
Malgré sa nouvelle menace,
Le berger fortement l'embrasse :
Des baisers préviennent ses cris.
Diane approche, arrive, passe,
Au loin elle conduit la chasse,
Et laisse la nymphe à Myrtis.

TABLEAU IX.

D'Érigone c'était la fête.
Des bacchantes sur les coteaux
Couraient sans ordre et sans repos.
La plus jeune pourtant s'arrête,
Nomme Myrtis et fuit soudain
Sous l'ombrage du bois voisin.
Le lierre couronne sa tête ;
Ses cheveux flottent au hasard,

Le voile qui la couvre à peine,
Et que des vents enfle l'haleine,
Sur son corps est jeté sans art.
Le pampre forme sa ceinture,
Et de ses bras fait la parure;
Sa main tient un thyrse léger.
Sa bouche riante et vermeille
Présente à celle du berger
Le fruit coloré de la treille.
Son abandon, sa nudité,
Ses yeux lascifs, et son sourire,
Promettent l'amoureux délire
Et l'excès de la volupté.
Au loin ses bruyantes compagnes,
De cymbales et de clairons
Fatiguent l'écho des montagnes,
Mêlant à leurs libres chansons
La danse qui peint avec grâce
L'embarras naissant du désir,
Et celle ensuite qui retrace
Tous les mouvemens du plaisir.

TABLEAU X.

« Jeune berger, respecte Égine.
La terre me donna le jour;
Jadis je suivais Proserpine,
Et de Cérès j'orne la cour. »
En disant ces mots, dans la plaine
Elle fuyait devant Myrtis,
Et déjà du berger l'haleine
Vient humecter son cou de lis.
Elle échappe à sa main ardente.
Plus rapide il vole, et deux fois
Saisit sa tunique flottante,
Qui se déchire entre ses doigts.
« Préviens son triomphe, ô ma mère ! »
Elle dit : aussitôt la terre
S'entr'ouvre avec un bruit affreux,
Vomit le bitume et la pierre,
Et présente un gouffre de feux.
Myrtis épouvanté s'arrête.
La nymphe retourne la tête,
Et de loin lui tendant la main,
L'appelle avec un ris malin.
Le berger un moment balance;
Vénus le rappelle en secret :
Égine, qu'il poursuit, s'élance,
Et dans les flammes disparaît.
Il s'y jette : imprudence heureuse !
Sur un lit de mousse et de fleurs
Il tombe, et la nymphe amoureuse,
Sourit entre ses bras vainqueurs.

TABLEAU XI.

Le ciel est pur, mais sans lumière;
L'ombre enveloppe l'hémisphère.
Myrtis, égaré dans les bois,
Trouble en vain leur vaste silence;
L'écho seul répond à sa voix.
Du rendez-vous l'heure s'avance :
Adieu l'amoureuse espérance,
Adieu tous les baisers promis.
« Des nuits malfaisante déesse,
Disait-il, je hais ta tristesse,
Je hais tes voiles ennemis. »
Il parle encore, et l'immortelle,
Comme Vénus riante et belle,
Se présente à ses yeux surpris.
Recouverts de crêpes humides,
Son char et ses coursiers rapides
De l'ébène offrent la couleur.
A l'entour voltigent les songes,
Les spectres et les vains mensonges,
Fils du sommeil et de l'erreur.
De son trône elle est descendue.
Le berger se trouble à sa vue,
Et la crainte saisit son cœur;
Mais la déesse avec douceur :
« Jeune imprudent, je te pardonne.
Je ferai plus; oui, mon secours
Est souvent utile aux amours.
Que veux-tu ? parle, je l'ordonne. »
Myrtis, que charme sa beauté,
Garde le silence et l'admire,
L'immortelle par un sourire
Enhardit sa timidité.
Elle a déposé sur la terre
Le pâle flambeau qui l'éclaire.
A ses cheveux bruns et tressés
Des pavots sont entrelacés;
Une légère draperie,
Noire et d'étoiles enrichie,
Trahit l'albâtre de son corps,
Et de l'amour les doux trésors.
Sur l'herbe s'assied la déesse :
Le berger s'y place à son tour.
Il voit et baise avec ivresse
Des charmes inconnus au jour.

Un feu renaissant le dévore.
« Encore, disait-il, encore;
Que nos plaisirs soient éternels! »
Elle sourit, et de l'Aurore
Le retard surprit les mortels.

TABLEAU XII.

Myrtis sur le fleuve rapide
Voit un esquif abandonné,
Qui, par le courant entraîné,
Vogue sans rames et sans guide.
Au milieu des flots le berger
S'élance, et dans l'esquif léger
Il trouve une fille jolie,
Sur un lit de joncs endormie.
Elle sourit dans son sommeil;
Et sa bouche alors demi-close
Montre l'ivoire sous la rose;
Un baiser produit son réveil,
Un baiser étouffe ses plaintes,
Un baiser adoucit ses craintes,
Un autre cause un long soupir,
Un autre allume le désir,
Un autre achève le plaisir,
Et lentement la fait mourir.
Elle renaît soumise et tendre,
Ne voile point ses charmes nus,
Et sans peine consent à rendre
Tous les baisers qu'elle a reçus.
Soudain les flots sont plus tranquilles,
Et le bateau légèrement
Glisse sur les vagues dociles
Qui le balancent mollement.

TABLEAU XIII.

Caché dans une grotte humide
Où vient mourir le flot amer,
Myrtis, l'œil fixé sur la mer,
Épiait une Néréide.
Tout à coup se montre Thétys,
Et sous sa conque blanchissante,
Que traînent ses dauphins chéris,
S'affaisse l'onde obéissante.
A l'entour nagent les Tritons;
Leur barbe est d'écume imbibée.
Des coquilles ornent leur front,
Et de leur trompe recourbée
Au loin retentissent les sons.
Près du char, les Océanides
Et les charmantes Néréides,
Variant leurs jeux et leurs chants,
Glissent sur les flots caressans.
Thétys vers la grotte s'avance,
Entre seule, voit le berger,
Rit de son trouble passager,
Et lui commande le silence.
La perle dans ses blonds cheveux
En guirlandes brille et serpente :
La perle rend plus précieux
L'azur de sa robe élégante.
Le sable reçoit son manteau,
Et lui présente un lit nouveau.
Aimez, jeunes Océanides;
Aimez, rapides Aquilons;
Et vous, charmantes Néréides,
Tombez dans les bras des Tritons.

TABLEAU XIV.

« Qu'ordonnez-vous, chaste déesse?
— Rien : Vesta trompant tous les yeux,
Pour toi seul a quitté les cieux.
Je t'aime. — Vous! — De ma sagesse
Tu triomphes, heureux Myrtis!
J'ai des attraits; mais, trop sévère,
J'effrayais les Jeux et les Ris :
Hélas! j'aurais mieux fait de plaire. »
De ce triomphe inattendu
Myrtis jouit en espérance.
Vesta, sans voile et sans défense,
Oubliait sa longue vertu.
Au jeune berger qui l'embrasse,
Elle se livre gauchement;
Ses baisers même sont sans grâce.
De son aigre sévérité,
Punition juste et cruelle!
Triste et honteuse, l'immortelle
Remporte au ciel sa chasteté.

TABLEAU XV.

—

Dans l'onde fraîche une bergère
Se baignait durant la chaleur.
Sur le rivage solitaire
Myrtis passe ; au cri de frayeur
Il répond avec un sourire :
« Ne craignez rien : sous ces berceaux,
Sage et discret, je me retire.
Mais quand vous sortirez des eaux,
Je vous habillerai moi-même.
— Sois généreux, jeune Myrtis,
Et n'emporte pas mes habits.
Peut-être la nymphe qui t'aime
Saura te.... » Discours superflus !
Le berger ne l'entendait plus.
De l'onde elle sort, et tremblante
Elle arrive sous le bosquet.
Malgré sa prière touchante,
Myrtis poursuit son doux projet.
En plaçant la courte tunique
Sur ce corps de rose et de lis,
Il touche une gorge élastique
Et d'autres charmes arrondis.
Sa main rattache la ceinture,
Trop haut d'abord et puis trop bas :
La bergère en riant murmure,
Et cependant ne l'instruit pas.
A son humide chevelure
On rend le feston de bluets
Qui toujours forme sa parure.
Les brodequins viennent après :
Long-temps incertaine et craintive,
Elle rougit, enfin s'assied,
A Myrtis présente son pied,
Et sa rougeur devient plus vive.
Dans ce moment heureux, Phébus
Était au haut de sa carrière :
Le jour finit, et la bergère
Avait encore les pieds nus.

TABLEAU XVI.

—

Du midi s'elance l'orage.
Dans son frêle bateau, Myrtis,
Jouet des vents et de Thétys,
Ne peut regagner le rivage.
« Apaise tes fougueux enfans,
Belle Orythie, et sur la rive
Pour toi je brûlerai l'encens. »
Au ciel monte sa voix plaintive.
Soudain un nuage léger
Sur les flots mugissans s'abaisse;
Il s'entr'ouvre ; et d'une déesse
Les bras enlèvent le berger.
Tremblant, il garde le silence :
Un baiser dissipe sa peur.
Neptune, jusqu'aux cieux s'élance ;
Les vents redoublent leur fureur :
Myrtis caché dans le nuage,
S'élève au milieu de l'orage,
Avec sécurité fend l'air ;
Voit partir le rapide éclair
Que suit la foudre vengeresse,
Et sur le sein de sa maîtresse
Il brave Éole et Jupiter.

TABLEAU XVII.

—

« De Myrtis que la voix est tendre !
Il approche, et n'a pu me voir :
Sous cet arbre il viendra s'asseoir ;
Je veux me cacher et l'entendre. »
La jeune bergère, à ces mots,
Sur l'arbre monte avec adresse,
Et disparaît dans les rameaux.
Le berger sous leur voûte épaisse
Bientôt arrive, et les échos
Répètent ses accens nouveaux :

« Un oiseau venu de Cythère
Se cache, dit-on, dans ce bois.
Sa voix est touchante et légère,
Et son bec embellit sa voix.

» Les chasseurs sont à sa poursuite.
Mille fois heureux son vainqueur !
Mais il craint la cage et l'évite ;
Et c'est lui qui prend l'oiseleur.

» Jeune oiseau, ton joli plumage
Fait naître l'amoureux désir,
Et pour moi, dans l'épais feuillage,
Tu seras l'oiseau du plaisir. »

Il dit, et sur l'arbre s'élance :
La bergère ne pouvait fuir,

Et le rire était sa défense :
Au vainqueur il faut obéir.
Quelques nymphes de ce bocage
Du même arbre cherchent l'ombrage :
Mais le bruit des baisers nouveaux
Se perd dans le confus ramage
Des fauvettes et des moineaux.

TABLEAU XVIII.

« Ma fidélité conjugale
Trop long-temps regretta Tithon :
Trop long-temps j'ai pleuré Céphale,
Égis et le jeune Orion.
La douleur flétrirait mes charmes.
Revenez, amoureux désirs !
Les roses naissent de mes larmes ;
Elles naîtront de mes plaisirs. »
A ces mots, la galante Aurore
De Myrtis, qui sommeille encore,
Hâte le paresseux réveil.
Elle a quitté son char vermeil :
Sur sa tête brille une étoile,
Un safran pur et précieux
Colore sa robe et son voile,
L'amour est peint dans ses beaux yeux.
L'humble lit du berger timide
La reçoit ; ô douces faveurs !
Sous elle le feuillage aride
Renaît et la couvre de fleurs.

TABLEAU XIX.

L'amour ne connaît point la crainte.
Du bois Myrtis franchit l'enceinte ;
Il s'y cache, et voit s'approcher
Celle qu'il ose ainsi chercher.
Ses traits sont purs ; la violette
S'entrelace à la bandelette
Qui couronne son front serein.
Sur sa longue robe de lin
Descend une courte tunique ;
Son regard est doux et pudique.
Myrtis paraît, elle rougit ;
Il prévient sa fuite, et lui dit :
« De Minerve jeune prêtresse,
Mes yeux te suivaient à l'autel.
J'ai vu tes mains à la déesse
Offrir un encens solennel.....
— Fuis. — Ne sois pas inexorable.
— Fuis donc ! — Avec toi je fuirai.
— Des fers attendent le coupable
Qui profane ce bois sacré.
— Ta bouche menace et soupire.
— Imprudent ! je plains ton délire :
Crains le trépas, retire-toi.
— Non. — Minerve, protége-moi. »
Mot fatal ! son âme alarmée
Le rétracte, mais vainement :
Entre les bras de son amant
Elle est en myrte transformée.
Il recule, saisi d'horreur :
Il doute encor de son malheur ;
D'une voix éteinte il appelle
La jeune vierge, avec frayeur
Il touche l'écorce nouvelle ;
Ses pleurs coulent, et sa douleur
Maudit la déesse inflexible.
Dans le bois il entend du bruit ;
Il embrasse l'arbre insensible,
S'éloigne, revient et s'enfuit.

TABLEAU XX.

De la jeune et belle prêtresse
L'image poursuivait Myrtis.
Il fuit les autels de Cypris,
Il fuit la brillante jeunesse,
Et chaque jour aigrit son mal.
Un soir enfin, du bois fatal
Il franchit de nouveau l'enceinte.
Il baise les rameaux chéris ;
Au ciel il adresse sa plainte :
Le ciel paraît sourd à ses cris.
Éole entasse les nuages,
De leurs flancs sortent les orages,
Les éclairs suivent les éclairs ;
La foudre sillonne les airs.
Le berger brave la tempête,
Et le feu roulant sur sa tête.
Le myrte arrosé de ses pleurs
Par un faible et naissant murmure
Semble répondre à ses douleurs.
Prodige heureux ! L'écorce dure
Se soulève, et prend sous sa main
L'albâtre et les contours du sein.
Une bouche naît sous la sienne,

Et soudain une fraîche haleine
Se mêle à ses soupirs brûlans.
Les rameaux qu'en ses bras il presse
Transformés en bras ronds et blancs,
Lui rendent sa douce caresse.
Plus de combats, plus de refus;
Et de Minerve la prêtresse
Est déjà celle de Vénus.

TABLEAU XXI.

Des dieux la prompte messagère
Part, vole, se montre à Myrtis,
Et dit : « La reine de Cythère
Parut la plus belle à Pâris :
L'heureuse pomme fut pour elle;
Mais entre Junon et Pallas
Toujours subsiste la querelle,
Et c'est toi qui les jugeras. »
En parlant ainsi, la déesse
Est debout sur son arc brillant.
Myrtis contemple sa jeunesse,
Ses yeux d'azur, son front riant,
L'or de sa baguette divine,
Les perles de ses bracelets,
Et l'écharpe flottante et fine
Qui voile à demi ses attraits.
« Pourquoi gardes-tu le silence?
Reprend-elle : réponds, Myrtis;
Le refus serait une offense.
— Disputez-vous aussi le prix?
— Je le pourrais; j'ai quelques charmes.
— Voyons. — Promets-tu le secret?
— Oui. — Je crains. — Soyez sans alarmes.
— Eh bien, juge; mais sois discret.
— Ce voile à vos pieds doit descendre.
Ce n'est pas tout; la volupté
Embellit encore la beauté,
Et le prix est pour la plus tendre. »
L'immortelle baisse les yeux,
Repousse la main qui la touche,
Aux baisers dérobe sa bouche,
Et tombe sur l'arc radieux.

TABLEAU XXII.

Assise sur un faisceau d'armes
Recouvert d'un léger tapis,
Aux regards de l'heureux Myrtis
Pallas abandonne ses charmes.
Le berger hésite, et pourtant
Écarte d'une main timide
Son casque à panache flottant,
Sa lance d'or et son égide.
La cuirasse tombe à son tour,
Et même la blanche tunique.
De Pallas la beauté pudique
Vainement éveille l'Amour;
Jamais il n'obtient de retour.
Le berger étonné l'admire,
Mais affecte un calme trompeur.
La déesse voit sa froideur,
Prend sa main, doucement l'attire,
Le reçoit dans ses bras, soupire,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage; sois discret. »

TABLEAU XXIII.

« Viens, jeune et charmante Théone.
— Non, Junon peut-être t'attend :
Jamais son orgueil ne pardonne.
— Qu'importe? — Fuis. — Un seul instant!
— Demain je tiendrai mes promesses.
— Je brûle des feux du désir;
Viens; la beauté fait les déesses.
— Et qui fait les dieux? — Le plaisir. »

TABLEAU XXIV.

Myrtis devant Junon s'incline.
Un diadème radieux,
De pourpre un manteau précieux,
Un sceptre dans sa main divine,
Annoncent la reine des cieux.
Au juge que sa voix rassure
Elle abandonne sa ceinture
Et ses superbes vêtemens :

Sans voiles et sans ornemens,
La nudité fait sa parure.
Alors sur des coussins épais
Que l'or et la perle enrichissent,
Et qui légèrement fléchissent,
Le berger place ses attraits.
Ses regards troublent la déesse;
Elle soupçonne de Pallas
La ruse et la douce faiblesse :
A Myrtis elle ouvre ses bras,
Sourit de sa vive caresse,
Et prudente elle répétait :
« On me croit sage; sois discret. »

TABLEAU XXV.

Du haut des airs qu'elle colore,
La jeune Iris descend encore :
Myrtis la reçoit dans ses bras.
Elle se livre à ses caresses,
Et pourtant elle dit tout bas :
Si je tarde, les deux déesses
« Pourront croire.... Séparons-nous. »
Suivent des baisers longs et doux.
« Je ne puis prononcer entre elles,
Dit enfin le berger. — Pourquoi ?
— Également elles sont belles :
Et la plus aimable, c'est toi. »

TABLEAU XXVI.

Rêveuse et doucement émue,
Elle arrive dans le bosquet
Où de Vénus est la statue :
A ses pieds dépose un bouquet,
Et dit : « O Cypris, je t'implore;
Protége-moi contre ton fils.
Pour lui je suis trop jeune encore,
Je ne veux point aimer Myrtis. »
Quelques jours après, sa jeunesse
De l'amour craint moins les douceurs.
D'un feston de myrte et de fleurs
Elle couronne la déesse,
Disant : « Vois mon trouble secret;
J'aime, apprends-moi comment on plait. »
Elle revient, et le sourire
Ouvre sa bouche qui soupire :
« Il m'aime, ô propice Vénus !
Seule à ses regards je suis belle;
Mais je veux par quelques refus
Irriter sa flamme nouvelle. »
Une guirlande sous sa main
Se déploie, et de la statue,
Que le ciseau fit belle et nue,
Elle couvrait.... Myrtis soudain
Du feuillage sort, et s'écrie :
« Ne couvre rien, ma jeune amie;
Crains Vénus. » Sans force et sans voix,
Elle rougit, chancelle, glisse;
Et la guirlande protectrice
Reste inutile entre ses doigts.

TABLEAU XXVII.

Le sombre Pluton sur la terre
Était monté furtivement;
De quelque nymphe solitaire
Il méditait l'enlèvement.
De loin le suivait son épouse :
Son indifférence est jalouse.
Sa main encor cueillait la fleur
Qui jadis causa son malheur :
Il renaissait dans sa pensée.
Myrtis passe : il voit ses attraits,
Et la couronne de cyprès
A ses cheveux entrelacée.
Il se prosterne, d'une main
Elle fait un signe; et soudain
Remonte sur son char d'ébène.
Près d'elle est assis le berger.
Les coursiers noirs d'un saut léger
Ont déjà traversé la plaine.
Ils volent; des sentiers déserts
Les conduisent dans les enfers.
Du Styx ils franchissent les ondes :
Caron murmurait vainement;
Et Cerbère sans aboiment
Ouvrait ses trois gueules profondes.
Le berger ne voit point Minos,
Du Destin l'urne redoutable,
D'Alecton le fouet implacable,
Ni l'affreux ciseau d'Atropos.
Avec prudence Proserpine
Le conduit dans un lieu secret,
Où Pluton, admis à regret,
Partage sa couche divine.
Myrtis baise ses blanches mains,

La presse d'une voix émue,
Et la déesse demie-nue
Se penche sur de noirs coussins.

Elle craint un époux barbare :
Le berger quitte le Tartare.
Par de longs sentiers ténébreux
Il remonte, et sa main profane
Ouvre la porte diaphane
D'où sortent les Songes heureux.

TABLEAU XXVIII.

—

Morphée a touché sa paupière;
Elle dort sous l'ombrage frais.
Des zéphyrs l'aile familière
Dévoile ses charmes secrets.
Myrtis vient, ô douce surprise!
« Hier, au temple de Vénus,
Dit-il, j'ai fléchi ses refus :
Dérobons la faveur promise....
Non, je respecte son sommeil;
J'aurai le baiser du réveil. »
Il voit un bouquet auprès d'elle :
Des roses il prend la plus belle;
Avec adresse, avec lenteur,
Sa main la place sur l'ébène,
Et sa bouche baise la fleur.
Il s'éloigne alors, non sans peine,
Et se cache dans un buisson,
D'où sort un léger papillon.
L'insecte léger voit la rose,
Un moment sur elle se pose,
Puis s'envole et fuit sans retour.
Myrtis dit tout bas : « C'est l'Amour. »

TABLEAU XXIX.

—

« Arrêtez, charmante déesse!
Votre main au banquet des cieux,
Verse le nectar, et des dieux
Vous éternisez la jeunesse.
— Il est vrai : dans ma coupe d'or
Tes lèvres trouveront encor
De ce breuvage quelque reste :
Bois donc. — J'ai bu. Quelle chaleur
Pénètre mes sens et mon cœur!
Restez, ô déesse! — Je reste. »
Il est heureux et ses désirs
Demandent de nouveaux plaisirs.
En riant, la jeune immortelle
S'échappe, fuit et disparaît;
Le berger en vain la rappelle.
Seul il marche, de la forêt
Il suit les routes ténébreuses;
Et là dans ses bras tour à tour
Tombent les maîtresses nombreuses
Qu'un moment lui donna l'amour.
Un moment, bergères, princesses,
Nymphes, bacchantes et déesses,
Reçoivent ses baisers nouveaux,
Puis s'échappent : point de repos.
Du nectar la douce puissance
Soutient sa rapide inconstance.
Ses vœux n'appelaient point Vesta,
Et dans son temple elle resta.
Las enfin, sous le frais ombrage
Il s'assied, et sa faible voix
Implore une seconde fois
L'échansonne au divin breuvage.
Elle vient; à Myrtis encor
Sa main offre la coupe d'or,
Et déjà les désirs renaissent.
De son bienfait Hébé jouit :
Sous ses attraits les fleurs s'affaissent;
Plus belle ensuite elle s'enfuit.
Le berger, dont la douce plainte
La poursuit jusque dans les cieux,
Sur le gazon voluptueux
De ses charmes baise l'empreinte :
Et le sommeil ferme ses yeux.

TABLEAU XXX.

—

Il dort; un baiser le réveille.
O surprise! ô douce merveille!
D'Amours légers environné,
Un char par des cygnes traîné
Dans l'air l'emporte avec vitesse.
La crainte agite ses esprits :
Mais la belle et tendre déesse
Le rassure par un souris.
Sur des coussins de pourpre fine,
Près de sa maîtresse divine
Il s'assied, d'amour éperdu.
Aussitôt un voile étendu
Forme pour eux un dais utile.

Myrtis, de surprise immobile,
Dans Vénus revoit les appas
Des déesses et des mortelles
Que ses yeux trouvèrent si belles,
Et qui tombèrent dans ses bras.
Elle répond à son silence :
« Je t'aimai long-temps en secret.
Tout est facile à ma puissance ;
Et Vénus de ton inconstance
Fut toujours la cause et l'objet. »
A ces mots, au berger timide
Ses bras d'albâtre sont tendus :
Par degrés à sa bouche avide
Elle livre ses charmes nus,
Sous les baisers devient plus belle,
Enfin permet tout à Myrtis,
Et lui dit : « Sois aussi fidèle
Et moins malheureux qu'Adonis. »
Consumé d'amour et d'ivresse,
Sur les lèvres de sa maîtresse
Myrtis boit le nectar divin :
Il meurt et renaît sur son sein ;
Et cependant le char rapide,
Glissant avec légèreté
Dans l'air doucement agité,
Descend vers les bosquets de Gnide.

ISNEL ET ASLEGA,

POÈME EN QUATRE CHANTS IMITÉ DU SCANDINAVE.

CHANT PREMIER.

Le noble Égill, ce roi de l'harmonie,
Dont la valeur égala le génie,
Long-temps pressé par de jeunes héros,
Cède à regret, et leur parle en ces mots :

« Braves guerriers, qui poursuivez la gloire,
Pourquoi d'Égill troubler le long repos,
Et l'inviter à des hymnes nouveaux ?
Des temps passés le Scalde est la mémoire ;
Mais sous les ans je succombe, et ma voix
Ressemble au vent qui survit à l'orage ;
Son souffle à peine incline le feuillage,
Et son murmure expire au fond des bois.
De vos aïeux, qu'admira mon enfance,
Le souvenir occupe mon silence.
Plus fiers que vous, ils affrontaient les mers.
Leur pied foula ces rivages déserts.
Levez les yeux, voyez sur ces collines
Ces murs détruits, ces pendantes ruines,
Et ces tombeaux que la ronce a couverts.
Un seul, formé de pierres entassées
Fut par mes mains élevé : jour fatal !
Ami d'Égill, digne fils d'Ingisfal,
Sur toi toujours s'arrêtent mes pensées.
Vaillant Isnel, sous la tombe tu dors
Près d'Asléga : couple sensible et tendre,
Contre l'oubli je saurai vous défendre,
Et l'avenir entendra mes accords.

Isnel un jour dit à sa jeune amie :
« Chère Asléga, fille de la beauté,
» Ton regard seul à mon cœur attristé
» Rend le bonheur ; ta présence est ma vie :
» Mais ton amant sera-t-il ton époux ?
» Malgré nos vœux, quel obstacle entre nous !
» Dans un palais où brille la richesse
» Ton heureux père élève ta jeunesse,
» Et chaque jour des messages nouveaux
» A ses festins invitent les héros.
» Du mien, hélas ! je n'eus pour héritage
» Qu'un toit de chaume, un glaive, et son courage ;
» Par des exploits il faut te mériter.
» Quoi ! tes beaux yeux se remplissent de larmes !
» Chère Asléga, tremble de m'arrêter.
» Mes compagnons ont aiguisé leurs armes ;
» Impatiens, avides de dangers,
» Ainsi que moi, sur des bords étrangers
» Ils vont chercher la gloire et les richesses.
» Au fond du cœur j'emporte tes promesses,
» Et sous la tombe elles suivront Isnel :
» Mais quelquefois dans une longue absence
» L'espoir s'éteint ; qu'un gage mutuel
» De ton amant confirme l'espérance ;
» Que tes cheveux, sur mon casque attachés,
» Dans les périls soutiennent ma vaillance,
» Et que les miens, garans de ma constance,
» Soient quelquefois par tes lèvres touchés. »

Elle approuva cet imprudent échange ;
Et d'un baiser y joignant la douceur,
Elle rougit d'amour et de pudeur.
Isnel s'éloigne : autour de lui se range
De ses guerriers la brillante phalange ;
Tous à grands cris appellent les combats,
Et leurs regards promettent le trépas.
Leur jeune chef à leur tête se place,
Et par ces mots enflamme leur audace :

« Braves amis, nos pères ont vaincu,
» De leur acier l'éclair a disparu :
» Brillons comme eux au milieu du carnage.
» Leur front jamais n'a connu la pâleur ;
» Jamais la mort n'étonna leur courage ;
» Ils l'insultaient par un souris moqueur.
» La craindrez-vous? le faible qui l'évite,
» Par la frayeur à demi désarmé,
» D'un coup plus sûr est percé dans sa fuite,
» Pour lui d'Odin le palais est fermé ;
» Du Valhalla les charmantes déesses
» Ne versent point au lâche l'hydromel.
» Quels droits a-t-il au banquet solennel ?
» Du froid Niflheim les ténèbres épaisses
» Engloutiront l'esclave de la peur
» Qui recula dans le champ de l'honneur.
» Marchons, amis ; le brave doit me suivre,
» Le brave seul : si la mort nous surprend,
» Du Valhalla le festin nous attend ;
» Mourir ainsi, c'est commencer à vivre. »

A ce héros j'attachai mon destin.
Je parcourus la vaste Biarmie,
La riche Uplande, et ma robuste main
D'un noble sang fut quelquefois rougie.
Le nom d'Isnel répandait la terreur ;
Et l'étranger à ce nom tremble encore.
Un incendie avec moins de fureur
Court et s'étend sur les champs qu'il dévore.
Mais des combats la sanglante rigueur
A la pitié ne fermait point son cœur.
Avec la mort son bras allait descendre
Sur un guerrier qu'il avait terrassé ;
Ce guerrier dit : « Malheureuse Ingelsé,
» Sur le chemin pourquoi viens-tu m'attendre ?
» Tes yeux en pleurs me cherchent vainement,
» En vain tes pieds parcourent le rivage ;
» Plus de retour ; sur ce lit de carnage
» Un long sommeil retiendra ton amant. »
Isnel s'arrêtè : à cette voix touchante,
Le souvenir de sa maîtresse absente
S'est réveillé dans son cœur attendri,
Et le pardon termine sa menace :
Sur le rocher telle se fond la glace
Que vient frapper le rayon du midi.

Dans les momens où le cri de la guerre
N'éveillait plus sa bouillante valeur,
L'amour charmait son repos solitaire ;
Sa voix alors chantait avec douceur :

« Belle Asléga, quand l'aube matinale
» Lève sa tête au milieu des brouillards,
» Sur tes cheveux j'attache mes regards.
» Lorsque du jour la tranquille rivale
» Jette sur nous son voile ténébreux,
» Chère Asléga, je baise tes cheveux.

» Un roi m'a dit : Ma fille doit te plaire ;
» De nos climats sa beauté fait l'orgueil ;
» Sa flèche atteint le timide chevreuil,
» Sa lyre est douce, et sa voix est légère ;
» De ses amans sois le rival heureux.
» Mais d'Asléga j'ai baisé les cheveux.

» J'ai vu Rismé : d'une gorge arrondie
» Ses cheveux noirs relèvent la blancheur ;
» D'un frais bouton sa bouche a la couleur ;
» Ses longs soupirs et sa mélancolie
» Parlent d'amour ; l'amour est dans ses yeux.
» Mais d'Asléga j'ai baisé les cheveux.

» Je sommeillais : une fille charmante
» Sur mon chevet se penche avec douceur ;
» Sa pure haleine est celle de la fleur :
» Jeune étranger, c'est moi, c'est une amante
» Qui de son cœur t'offre les premiers feux.
» Mais d'Asléga je baisai les cheveux. »

Pendant neuf mois sur des rives lointaines
Il promena son glaive destructeur ;
De l'Océan les orageuses plaines
Ne firent point reculer sa valeur.
Les rois tremblans l'invitaient à des fêtes,
Et leurs trésors achetaient son oubli.
De ses succès son cœur enorgueilli
Se proposait de nouvelles conquêtes.
Un soir assis près d'un chêne enflammé,
Il me disait : « Ami de mon enfance
» Roi des concerts, pourquoi ce long silence ?
» Parle, retrace à mon esprit charmé
» Des temps passés les nobles aventures.
» Le nom d'Olbrown que tout bas tu murmures,
» Pour mon oreille est encore nouveau. »
— « A quelques pas s'élève son tombeau, »
Lui dis-je ; « il dort auprès de son amie.
» Dans les forêts qui couvrent la Scanie
» Par son adresse Olbrown était connu ;
» Vingt fois de l'ours à ses pieds abattu
» Son bras nerveux sut dompter la furie ;
» Frappé par lui d'un trait inattendu,
» Vingt fois des cieux l'aigle tomba sans vie.
» Dans l'âge heureux d'aimer et d'être aimé,
» Aux doux désirs son cœur long-temps fermé
» De la beauté méconnaissait l'empire :
» Il voit Rusla, se détourne, et soupire.

» A ses genoux il portait chaque jour
» D'un sanglier la hure menaçante,
» Et d'un chevreuil la dépouille sanglante.
» Il méritait, il obtint son amour.
» A mes regards tu seras toujours belle,
» Répète Olbrown; un sourire charmant
» Dit que Rusla sera toujours fidèle,
» Et pour sceller cette union nouvelle,
» Chacun toucha la Pierre du Serment. »

» La nuit descend : l'étoile pacifique
» S'assied au nord sur un lit de frimas.
» Près d'un torrent qui roule avec fracas
» Ses flots bourbeux, s'élève un toit rustique;
» De vieux sapins le couvrent de leurs bras :
» C'est là qu'Olbrown a dirigé ses pas.
» Trois fois il frappe, et trois fois il écoute
» Si l'on répond à ses vœux empressés.
» Il n'entend rien, et dit : Ses yeux lassés
» Au doux sommeil ont succombé sans doute.
» Il frappe encore, et soudain il ajoute :
» Belle Rusla, c'est moi, c'est ton amant
» Qui vient chercher le prix de sa tendresse.
» Quoi ! du sommeil est-ce là le moment ?
» Réveille-toi, Rusla, tiens ta promesse,
» Ne tarde plus : un vent impétueux,
» Un vent glacé siffle dans mes cheveux ;
» Sous un ciel pur l'étoile scintillante
» Du froid naissant atteste la rigueur;
» Ne tarde plus, et que ma voix tremblante,
» Belle Rusla, passe jusqu'à ton cœur. »

» Un long soupir échappé de sa bouche
» Suivit ces mots : il frappe, et cette fois
» La porte cède à la main qui la touche.
» De la pudeur il ménage les droits.
» Rusla honteuse a voilé son visage;
» Elle rougit de ses premiers désirs,
» Elle rougit de ses premiers plaisirs.
» Son jeune sein du cygne offre l'image,
» Quand sur un lac balancé mollement
» Il suit des flots le léger mouvement.
» Dans sa tendresse elle est timide et douce;
» Tantôt ses bras entourent son amant,
» Tantôt sa main faiblement le repousse;
» Et son bonheur est un enchantement.
» Il dura peu : la trompette éclatante
» Le lendemain rappela les guerriers.
» Rusla frémit, et sa voix gémissante
» Maudit en vain les combats meurtriers.
» Olbrown y court. Seule avec sa tristesse
» Vécut alors l'inquiète Rusla.
» De noirs pensers affligeaient sa tendresse.
» Combien de fois de pleurs elle mouilla
» Ce lit témoin de sa première ivresse !
» Combien de fois sa plaintive douleur
» Redit ces mots échappés à son cœur :

« Dans les combats ne sois point téméraire ;
» Crains d'exposer une tête si chère,
» Crains pour mes jours, et du guerrier puissant
» Ne brave point le glaive menaçant.
» Mais il te cherche au milieu du carnage;
» Tu l'attendras; je connais ton courage,
» Tu l'attendras; que de pleurs vont couler !
» Le trépas seul pourra me consoler.

» Jeune héros, des amans le modèle,
» Dans le sentier où la gloire t'appelle
» Tes premiers pas rencontrent le tombeau.
» Astre charmant, astre doux et nouveau,
» Tu n'as pas lui long-temps sur la colline ;
» De ton lever que ta chute est voisine !
» Tu disparais; que de pleurs vont couler !
» Le trépas seul pourra me consoler.

» A chaque instant inquiète, éperdue,
» Sur un rocher que la mousse a couvert
» Elle s'assied, et du vallon désert
» Ses yeux en vain parcourent l'étendue.
» Si tout à coup sur le chemin poudreux
» Le vent élève une épaisse poussière,
» Son cœur palpite, elle craint, elle espère,
» Sa bouche au ciel adresse mille vœux,
» Et le plaisir brille sur son visage
» Comme l'éclair qui sillonne un nuage.
» Le vent s'apaise, elle voit son erreur,
» Baisse les yeux, se plaint de son martyre,
» Laisse échapper une larme, soupire,
» Et du rocher descend avec lenteur. »

« Après six mois un sinistre murmure,
Un bruit perfide et trop accrédité,
Peignit Olbrown victorieux, parjure,
Sur d'autres bords par l'hymen arrêté. »

« Par le trépas si l'on perd ce qu'on aime,
On croit tout perdre; un voile de douleurs
S'étend sur nous; le chagrin est extrême,
Et cependant il n'est pas sans douceurs.
Mais regretter un objet infidèle,
Pleurer sa vie, et rougir de nos pleurs,
C'est pour l'amour le plus grand des malheurs.
Belle Rusla, cette atteinte cruelle
Perça ton âme, et depuis ce moment
Vers le tombeau tu marchas lentement !

Dans les ennuis se flétrirent tes charmes;
Ses yeux éteints ne trouvaient plus de larmes.

« O toi qu'ici rappellent mes soupirs, »
Dit-elle enfin, « ô toi qui m'as trahie,
» Que le remords n'attriste point ta vie!
» Tandis qu'ailleurs tu trouves des plaisirs,
» Moi, je succombe à ma douleur mortelle :
» D'un long sommeil je m'endors en ces lieux;
» Et le rayon de l'aurore nouvelle
» Sans les ouvrir tombera sur mes yeux. »

« L'infortuné, qui ne pouvait l'entendre,
Quittait alors les rivages lointains
Il espérait, toujours fidèle et tendre,
Avec l'amour couler des jours sereins.

« Rusla, mon cœur a gardé ton image;
» Ton nom sacré, dans l'horreur des combats,
» A fait ma force; et bientôt dans tes bras
» Je recevrai le prix de mon courage. »
Disant ces mots, d'un pas précipité
Il traversait la plaine et le village.
Un doux espoir brille sur son visage.
Il voit enfin cet asile écarté,
Ce simple toit qu'il croyait habité;
Mais à l'entour règne un profond silence.
Il entre, il cherche, et cherche vainement.
Que fera-t-il? Inquiet, il balance,
Et sur le seuil il s'arrête un moment.
Déjà son air devient rêveur et sombre.
A quelques pas, sur le bord d'un ruisseau,
Ses yeux enfin découvrent un tombeau
Qu'un chêne épais protégeait de son ombre.
A cet aspect de crainte il recula.
D'un pied tremblant sur l'aride bruyère
Il marche, approche, et, penché sur la pierre,
Il lit : « Tombeau de la jeune Rusla. »

Isnel écoute, et son âme se trouble :
A chaque mot sa tristesse redouble;
Mille pensers tourmentaient son esprit.
Mais le sommeil sur ses yeux descendit;
Et dans un songe il vit sa bien-aimée,
Pâle, mourante, et d'ennuis consumée.
Le lendemain il dit à ses héros :

« Amis, la gloire a suivi nos drapeaux,
» Et nos succès passent notre espérance,
» Arrêtons-nous, et que notre imprudence
» Ne risque point le fruit de nos travaux. »

Avec transport les guerriers obéissent,
Au champ natal ils retournent joyeux.
Et, déposant l'acier victorieux,
Devant l'amour leurs courages fléchissent.
Alors pour moi commença le bonheur;
Chère Aïna, des belles la plus belle,
A mes regrets je suis encor fidèle,
Et ton image est toujours dans mon cœur.

CHANT SECOND.

Egill pleurait; pour consoler ses larmes,
Chacun redit cet hymne des amours
Où d'Aïna lui-même en ses beaux jours
A consacré les vertus et les charmes.
Ce chant heureux par degrés éclaircit
Son front chargé d'une sombre tristesse :
En souriant, il reprend son récit,
Et des héros il instruit la jeunesse.

« C'est Isnel seul que cherchent tous les yeux.
Il se dérobe à ces soins curieux;
De sa maîtresse il aborde le père,
Et d'une voix ensemble douce et fière
Par ce discours il explique ses vœux :

» La pauvreté fut mon seul héritage,
Et du besoin j'ai senti la rigueur;
Mais des trésors ont payé mon courage,
Et d'Asléga je mérite le cœur.

» Trente guerriers avaient juré ma perte,
Et contre moi dirigeaient leur fureur;
Mais de leur sang la bruyère est couverte,
Et d'Asléga je mérite le cœur.

» Souvent la foudre éclata sur ma tête;
Le front levé, je l'attendais sans peur,
Et je criais au dieu de la tempête :
Vois, d'Asléga je mérite le cœur.

» Sous mon vaisseau que fracassait l'orage
J'ai vu des mers s'ouvrir la profondeur;
Mais je sifflais à l'aspect du naufrage,
Et d'Asléga je méritais le cœur.

» D'un roi puissant j'arrachai la couronne;
Il la laissait aux pieds de son vainqueur :
« Règne, lui dis-je, Asléga te pardonne. »
Belle Asléga, j'ai mérité ton cœur. »

« Vaillant Isnel, ta demande est tardive, »

Dit le vieillard; « ma fille pour jamais
Du brave Éric habite le palais.
— « Que m'apprends-tu? quoi! ta fille captive
Est au pouvoir d'un lâche ravisseur?
— » A l'hymen seul Éric doit son bonheur.
— » Elle aurait pu.... Dieu! quel hymen pour elle,
Et quel bonheur! d'Éric l'âme est cruelle,
Les noirs soupçons y renaissent toujours;
Son œil est faux; l'injure ouvre sa bouche;
Ses longs sourcils, son air dur et farouche,
Sa voix sinistre, effrayent les amours.
— » Mon amitié protégea son enfance;
Dans son palais il fixe l'abondance;
Trois cents guerriers à ses ordres soumis
Lèvent leurs bras contre ses ennemis.
Qu'un autre hymen, Isnel, te dédommage;
Mille beautés appellent ton hommage. »
A ce discours une sombre douleur
Charge son front, et passe dans son cœur.
Long-temps il marche, errant et solitaire :
Dans le vallon, sur les coteaux voisins,
Sans but il court, et la sèche bruyère
Retentissait sous ses pieds incertains.
Ce n'était plus cette voix douce et tendre
Qui de l'amour exprime le tourment,
Son désespoir murmure tristement
Des mots sans suite, et l'on croyait entendre
Des flots lointains le sourd mugissement.
Puis il s'arrête; appuyé sur la lance,
Morne et terrible, il garde le silence,
Et sur la terre il fixe ses regards;
Les vents sifflaient dans ses cheveux épars.
Tel un rocher qu'assiégent les nuages,
Triste, s'élève au milieu des déserts;
Ses flancs noircis repoussent les éclairs,
Et de son front descendent les orages.
Il nomme Éric; à ce nom détesté
Son œil s'enflamme, et sa main d'elle-même
Saisit le fer qui brille à son côté.
Il nomme aussi l'infidèle qu'il aime,
Et des soupirs s'échappent de son sein,
Et quelques pleurs soulagent son chagrin.
Dans les ennuis d'un hymen qu'elle abhorre,
Son Asléga, plus malheureuse encore,
Gémit aussi, répand aussi des pleurs,
Et dans ces mots exhale ses douleurs :

« Pardonne, Isnel : un père inexorable
Donna ma main sans écouter mon cœur.
Ils sont passés les jours de mon bonheur;
Ils sont passés, et le chagrin m'accable.
Console-toi; seule je dois souffrir,
T'aimer encor, te pleurer et mourir.

» Pardonne, hélas! quand la rose nouvelle
De son calice échappe en rougissant,
Elle demande un souffle caressant :
Si tout à coup l'ouragan fond sur elle,
A peine éclose, on la voit se flétrir,
Languissamment se pencher et mourir. »

» Pardonne, Isnel : sur l'arbre solitaire
Une colombe attendait son ami;
Sa douce voix se plaignait à demi :
Un aigle étend sa redoutable serre :
Faible, sous l'ongle on la voit tressaillir,
Aimer encor, palpiter et mourir. »

Disant ces mots, de la tour élevée
Où la retient un époux odieux,
Sur le vallon elle porte les yeux.
Mais du soleil la course est achevée;
Sur l'hémisphère un noir manteau s'étend;
Le ciel est froid, orageux, inconstant;
Au haut des monts le brouillard s'amoncèle :
Des vastes mers le bruit sourd est mêlé
Au bruit des vents, au fracas de la grêle
Qui rebondit sur le toit ébranlé.
Bientôt du nord les subites rafales
Chassent au loin, dispersent les brouillards;
Et du milieu des nuages épars
L'azur des cieux brille par intervalles.
Transi de froid, incertain et troublé,
Le voyageur s'égare dans sa route;
A chaque pas il s'arrête, il écoute;
Mais d'un torrent que la pluie a gonflé
Le malheureux touche enfin le rivage :
D'un pied timide il sonde le passage;
Un cri s'échappe, il meurt: les loups errans,
L'ours indomptable, et les chiens dévorans,
A ce cri seul qu'un triste écho renvoie,
Couvrent la rive et demandent leur proie :
Tous, en hurlant, suivent ce corps glacé,
Jusqu'à la mer par le courant poussé.

Pour Asléga cette nuit menaçante
A des attraits; elle aime son horreur;
Mais tout à coup une voix gémissante,
La voix d'Isnel, fait tressaillir mon cœur :

« Belle Asléga, belle, mais trop coupable,
Pour arriver jusqu'à toi, du guerrier
J'ai déposé l'étincelant acier.
Je t'ai perdue, et le chagrin m'accable.
En d'autres lieux Isnel ira souffrir,
T'aimer encore, et combattre, et mourir.

» Jouis en paix de ta flamme nouvelle ;
Que le remords, ce poison des plaisirs,
N'attriste point tes volages désirs !
Seul je serai malheureux et fidèle.
Tu me trahis : je ne sais point trahir ;
Je sais aimer, et combattre, et mourir.

» Mais le bonheur est-il fait pour le crime ?
Jeune Asléga, crains ton nouvel amour,
Crains sa douceur, crains la glace d'un jour ;
Fragile encore, elle cache un abîme.
Adieu perfide, adieu ; je vais te fuir,
T'aimer encore, et combattre et mourir. »

A ce reproche Asléga trop sensible
Voulait répondre; un bruit inattendu
Porte l'effroi dans son cœur éperdu.
C'est son époux ; menaçant et terrible,
Il fait un signe, et sa garde soudain
Saisait Isnel qui répétait en vain :
« Faible ennemi, tu m'as vu sans défense ;
D'acier couvert, entouré de soldats,
Tu fonds sur moi, lâche, ose armer mon bras,
Et cherche au moins une noble vengeance. »
Ce fier discours est à peine écouté.
Dans un cachot Isnel précipité
Garde long-temps un silence farouche ;
Le désespoir enfin ouvre sa bouche :
« Le jour bientôt va reparaître, et moi
Je vais passer dans la nuit éternelle.
La nuit ! que dis-je ? Isnel, reviens à toi :
Du Valhalla le grand festin t'appelle ;
C'est là qu'on boit la vie et le bonheur.
En m'approchant de ce palais auguste,
Dois-je trembler ? non : je fus brave et juste ;
Aux yeux d'Odin je paraîtrai sans peur.
Mais sous la tombe emporter une offense !
Dans un cachot en esclave périr !
Expirer seul, sans gloire, et sans vengeance !
A ce penser, de rage on peut pâlir. »

Au désespoir tandis qu'il s'abandonne,
Sur ses deux gonds la porte avec effort
Tourne et s'entr'ouvre : il écoute, il frissonne,
Et puis il dit : « Frappe, enfant de la mort. »
Mais une main caressante et timide
Saisit la sienne, et doucement le guide
Hors du cachot. « Pourquoi diffères-tu,
Soldat d'Éric ? frappe, j'ai trop vécu. »
Une autre main sur ses lèvres s'avance.
Et par ce geste ordonne le silence.
Il obéit, et sort de la prison.
L'astre des nuits montait sur l'horizon,
Et lui prêtait sa lumière propice :
Il reconnaît sa jeune conductrice.
« Ciel ! Asléga ? —Moi-même ; hâte-toi,
Fuis ; que ton pied touche à peine la terre ;
Franchis ce mur ; un sentier solitaire
Jusqu'au vallon... — M'échapper ? et pourquoi ?
Il fut un temps où j'ai chéri la vie ;
Je la déteste après ta perfidie.
De l'amour seul on accepte un bienfait ;
Pour me l'offrir, quels sont tes droits ? Je reste.
— Jamais mon cœur de cet hymen funeste
Ne fut complice, et mon père a tout fait.
Sauve tes jours : mes craintes sont extrêmes ;
Un seul instant peut nous perdre tous deux ;
Fuis sans retard. — Je fuirai si tu m'aimes.
— Eh bien, fuis donc. — Moment délicieux !
Chère Asléga ! tu détournes les yeux ;
Ta main s'oppose à ma bouche égarée.
Viens dans mes bras, ô maîtresse adorée !
Viens sur ce cœur que seule tu remplis.
— Éloigne-toi. — Tu m'aimes, j'obéis. »
Il part ; le ciel favorise sa fuite ;
Des assassins il trompe la poursuite.
Je réunis ses guerriers généreux :
Tous font serment de venger son outrage.
La haine encore enflamme leur courage ;
Souvent Éric fut injuste pour eux.
Bientôt Isnel, comme un chêne orgueilleux,
Lève son front ; sa troupe l'environne,
Et des combats l'hymne bruyant résonne :

« Frappez ensemble, intrépides guerriers ;
Et d'un seul coup brisez les boucliers.

» Malheur à vous, si vos glaives s'émoussent !
Malheur à ceux dont le pied sans vigueur
Quitte un moment le sentier de l'honneur !
L'herbe et la ronce aussitôt y repoussent.

» Frappez ensemble, intrépides guerriers,
Et d'un seul coup brisez les boucliers.

» Dans les combats la mort n'est qu'une esclave
Obéissant au bras qui la conduit :
Elle atteindra le lâche qui la fuit,
Elle fuira devant le fer du brave.

» Frappez ensemble, intrépides guerriers,
Et d'un seul coup brisez les boucliers.

» Le brave meurt ; sa tombe est honorée ;
Des chants de gloire éternisent son nom ·

Le lâche meurt; l'habitant du vallon
Marche en sifflant sur ta tombe ignorée.

» Frappez ensemble, intrépides guerriers,
Et d'un seul coup brisez les boucliers. »

CHANT TROISIÈME.

La voix d'Égill allumait le courage.
A son récit dans un transport soudain,
Chacun répond par le cri du carnage,
Et sur le fer porte aussitôt sa main.

Nos bataillons s'étendaient dans la plaine,
Reprend Égill; et le roi du destin,
Le dieu des dieux, le redoutable Odin,
Était assis sous cet antique frêne,
Arbre sacré dont le front immortel
S'élève et touche à la voûte du ciel.
Sur le sommet un aigle aux yeux avides,
Aux yeux perçans, aux yeux toujours ouverts,
D'un seul regard embrasse l'univers.
Odin reçoit ses messages rapides.
Incessamment un léger écureuil
Part et revient, la voix du dieu l'anime;
Soudain du tronc il s'élance à la cime,
Et de la cime au tronc en un clin d'œil.
Il redescend : Odin, lorsqu'il arrive,
Penche vers lui son oreille attentive.
Roi des combats, tu réglais notre sort,
Et des héros tu prononçais la mort.
« Allez, » dit-il, « charmantes Valkyries;
De leur trépas adoucissez l'horreur,
Et conduisez leurs âmes rajeunies
Dans ce palais ouvert à la valeur. »

Du sombre Éric les phalanges guerrières
Se rassemblaient sur les noires bruyères.
Ses bataillons réunis et serrés,
En avançant, déployaient par degrés
Un large front : tels on voit des nuages,
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
S'amonceler sur l'horizon obscur,
Croître, s'étendre et varier leur forme,
S'étendre encore, et sous leur masse énorme
Des vastes cieux envelopper l'azur.
Auprès d'Éric sont trois chefs intrépides,
Athol, Évind, Ornof, tous renommés
Pour leur adresse, à vaincre accoutumés,
Et des forêts dévastateurs rapides.
Son jeune fils, l'aimable et beau Slérin,
Joignant la force aux grâces de l'enfance,
Au premier rang, impatient s'élance;
La voix d'Éric le rappelait en vain.
Le fier Athol à ses côtés se place,
Et par ces mots pense nous arrêter :
« Guerriers d'un jour, d'où vient donc votre audace!
Faibles roseaux qu'un vent léger terrasse,
A l'ouragan osez-vous insulter ? »
Il poursuivait avec plus d'insolence;
Mais un caillou qu'Isnel saisit et lance
L'atteint au front : il recule trois pas,
Ses yeux troublés se couvrent d'un nuage,
Un sang épais coule sur son visage,
Et son ami le soutient dans ses bras.

De loin d'abord les guerriers se provoquent;
Bientôt leurs fers se croisent et se choquent;
De tous côtés le casque retentit,
L'acier tranchant sur l'acier rebondit,
Des traits brisés sur l'herbe s'amoncèlent,
Du bouclier jaillissent mille éclairs;
La flèche vole et siffle dans les airs,
Des flots de sang sur les armes ruissellent,
L'affreuse mort élève ses cent voix,
Et cent échos gémissent à la fois.

Quel est ce lâche au front pâle et timide ?
Espère-t-il, par sa fuite rapide,
Se dérober à la lance d'Isnel ?
Est-ce en fuyant qu'on échappe au tonnerre ?
Sans gloire il tombe, et tourné vers la terre,
Son œil mourant ne revoit pas le ciel.
D'un cri terrible effrayant sa faiblesse,
Du noir Niffleim la farouche déesse,
Hella sur lui s'élance avec fureur :
Contre ce monstre il lutte; un bras vainqueur,
Un bras d'airain le saisit et l'entraîne;
Sur des glaçons un triple nœud l'enchaîne :
Rynsga le frappe, et prolonge sans fin
Sa soif ardente et son horrible faim.
Du Valhalla les belles messagères
Planaient sur nous brillantes et légères :
Un casque blanc couvre leurs fronts divins,
Des lances d'or arment leurs jeunes mains,
Et leurs coursiers ont l'éclat de la neige.
Du brave Ornof préparez le cortége,
Filles d'Odin. Cet enfant des combats,
Foulant les corps des guerriers qu'il terrasse,
D'une aile à l'autre, et sans choix et sans place,
Porte le trouble et sème le trépas.
Ces feux subits qui dans la nuit profonde
Fendent les airs et traversent les cieux,

Semblent moins prompts : Ornof s'éteint comme eux.
Isnel a vu sa fureur vagabonde,
Et fond sur lui léger comme l'oiseau :
Scaldes sacrés, élevez son tombeau.
En brave il meurt; les belles Valkyries,
Du grand Odin confidentes chéries,
En les touchant rouvrent soudain ses yeux :
Un sang plus pur déjà gonfle ses veines;
Du firmament il traverse les plaines,
Et prend son vol vers le séjour des dieux.
Du Valhalla les cent portes brillantes
S'ouvrent; il voit des campagnes riantes,
De frais vallons, des coteaux fortunés,
D'arbres, de fleurs et de fruits couronnés.
Là, des héros à la lutte s'exercent,
D'un pied léger franchissent les torrens,
Chassent les daims sous le feuillage errans,
Croisent leurs fers, se frappent, se renversent;
Mais leurs combats ne sont plus que des jeux;
La pâle mort n'entre point dans ces lieux.
D'autres, plus loin, sont assis sous l'ombrage;
Des temps passés ils écoutent la voix :
Le Scalde chante, et chante leurs exploits;
Un noble orgueil colore leur visage.
L'heure s'écoule, et celle du festin
Les réunit à la table d'Odin :
Sur des plats d'or Vérista leur présente
Du sanglier la chair appétissante;
Leur voix commande, et les filles du ciel,
Qui du palais gardent les avenues,
Belles toujours et toujours demi-nues,
Versent pour eux la bière et l'hydromel.
Isnel dédaigne une gloire nouvelle,
Du seul Éric il demande le sang :
Le glaive en main trois fois de rang en rang
Il cherche Éric, trois fois son cri l'appelle;
Mais le désordre, et la foule, et le bruit,
Sauvent trois fois le rival qu'il poursuit.

Du jour enfin les derniers feux expirent;
L'ombre sur nous s'épaissit par degrés;
Les combattans, à regret séparés,
Sur les coteaux à pas lents se retirent.
De toutes parts des chênes enflammés
D'un nouveau jour nous prêtent la lumière;
De toutes parts les soldats désarmés
Font les apprêts de leur fête guerrière;
Par mes accens ils étaient animés.

« Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez dans ces combats nouveaux;
Buvez, chantez; la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros.

» L'homme souvent accuse la nature;
De son partage il s'afflige et murmure :
Que veut encor ce favori du ciel?
Il a le fer, l'amour et l'hydromel.

» Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez dans ces combats nouveaux;
Buvez, chantez; la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros.

» Buvons surtout à nos jeunes maîtresses,
A leurs attraits, à leurs douces promesses,
A ces refus que suivront les faveurs;
Mais que leur nom reste au fond de nos cœurs.

» Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez, dans ces combats nouveaux;
Buvez, chantez; la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros.

» Buvons encore à nos généreux frères
Qu'ont moissonnés les lances meurtrières;
Gloire à leurs noms! dans le palais d'Odin
Ils sont assis à l'éternel festin.

» Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez dans ces combats nouveaux;
Buvez, chantez; la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros. »

Les yeux d'Isnel avec inquiétude
Semblaient chercher et compter ses amis.
« A mes festins Évral était admis, »
Dit-il ensuite, « et la douce habitude
Auprès de moi le ramenait toujours.
Où donc est-il? dans le champ du carnage
Mes yeux ont vu sa force et son courage;
Un aigle ainsi disperse les vautours :
Où donc est-il? Vous gardez le silence!
Vous soupirez! l'ami de mon enfance
Dans le tombeau disparaît et s'endort.
O du guerrier inévitable sort!
C'est un torrent qui ravage et qui passe;
Le Scalde seul en reconnaît la trace.
Repose en paix, toi qui ne m'entends plus!
Approche, Égill, puissante est ta parole;
Viens relever nos esprits abattus;
Et loin de nous que le chagrin s'envole. »

J'approche, et dis : « Le redoutable Odin
Parut un jour aux yeux du jeune Elvin.
Tremblant alors, le guerrier intrépide
Tombe à ses pieds, et courbe un front timide.

« Ne tremble point, » dit le dieu; « ta valeur
» Dans les combats est terrible et tranquille;
» De la pitié tu connais la douceur;
» De l'orphelin ton palais est l'asile;
» Au voyageur avec empressement
» Tu fais verser l'hydromel et la bière;
» Jamais ta bouche, au mensonge étrangère,
» Ne profana la pierre du serment;
» Sur l'homme nu qu'a saisi la froidure
» Ta main étend une épaisse fourrure :
» A tes vertus, Elvin, je dois un prix;
» Forme un souhait, soudain je l'accomplis. »
— « L'homme est aveugle, hélas! son ignorance
» N'adresse au ciel que des vœux indiscrets;
» Choisis pour moi. » — « J'approuve ta prudence.
» Tu recevras le plus grand des bienfaits. »
« Le même jour il vit sur la colline
L'acier briller; au combat il courut.
Le premier trait atteignit sa poitrine;
Il fut percé, tomba, rit, et mourut. »

Isnel répond : « Enfant de l'harmonie,
Tu rends la force à notre âme affaiblie;
En nous charmant ta bouche nous instruit.
Que le sommeil, dont l'heure passe et fuit,
Tienne un moment nos paupières fermées.
Toi, brave Eysler, entre les deux armées
Veille, attentif aux dangers de la nuit. »

Eysler s'avance au milieu de la plaine;
Le bouclier agité par son bras
Brillait dans l'ombre; il murmurait tout bas
Ce triste chant qu'on entendit à peine :

« Soufflez sur moi, vents orageux des mers;
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts.

» Loups affamés, hurlez dans les ténèbres;
Autour de moi grondez, fougueux torrens.
Fendez les airs, météores brillans;
Sombres hibous, joignez vos cris funèbres;

» Soufflez sur moi, vents orageux des mers;
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts.

» Belle Gidda, tu soupires dans l'ombre;
Tes charmes nus attendent les amours,
Et sur le seuil au moindre bruit tu cours;
Retire-toi, la nuit est froide et sombre.

» Soufflez sur moi, vents orageux des mers;
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts.

» Le givre tombe et blanchit le feuillage,
L'épais brouillard humecte tes cheveux;
Retire-toi, dors, un songe amoureux
Entre tes bras placera mon image.

» Soufflez sur moi, vents orageux des mers;
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts. »

Les feux mourans décroissent et pâlissent,
Et de la nuit les voiles s'épaisissent.
Viens, doux sommeil, descends sur les héros.
Des songes vains agitent leur repos.
L'un sur un arbre, attend à leur passage
Les daims errans qui tombent sous ses coups;
L'autre des mers affronte le courroux,
Et son esquif est brisé par l'orage.
L'un dans les bois est surpris par un ours;
Il veut frapper, et ses mains s'engourdissent;
Il voudrait fuir, et ses genoux fléchissent;
Il se relève, et retombe toujours.
Sur le torrent un autre s'abandonne :
Ses bras d'abord nagent légèrement;
Contre le flot qui s'élève et bouillonne
Bientôt il lutte, et lutte vainement;
Le flot rapide et le couvre et l'entraîne;
Sur le rivage il voit ses compagnons,
Et veut crier; mais sans voix, sans haleine,
A peine il peut former de faibles sons.
Une autre enfin sur l'arène sanglante
Combat encore, et sa hache tranchante
Ne descend point sans donner le trépas;
Mais tout à coup son invincible bras
Reste enchaîné dans l'air, et son armure
Tombe à ses pieds; le fer de l'ennemi
L'atteint alors; il s'éveille à demi,
Et sur son flanc il cherche la blessure :
Il reconnaît son erreur, et sourit.
Dans le sommeil tandis qu'il se replonge,
Le sombre Éric murmure avec dépit
Ce chant sinistre, et l'écho le prolonge :

« Je suis assis sur le bord du torrent.
Autour de moi tout dort, et seul je veille;
Je veille, en proie au soupçon dévorant;
Les vents du nord sifflent à mon oreille,
Et mon épée effleure le torrent.

» Je suis assis sur le bord du torrent.
Fuis, jeune Isnel, ou retarde l'aurore.
Ton glaive heureux, redoutable un moment,
Vainquit Ornof; mais Éric vit encore,
Et son épée effleure le torrent.

» Je suis assis sur le bord du torrent.
Sera-t-il plaint de ma coupable épouse?
Est-il aimé ce rival insolent?
Tremble, Asléga, ma fureur est jalouse,
Et mon épée effleure le torrent. »

CHANT QUATRIÈME.

—

« Illustre Égill, » dit Latmor, « dans mon âme,
Ta voix enfin porte un trouble fatal.
J'aime, et l'hymen est promis à ma flamme.
Dois-je aussi craindre un odieux rival!
Je hais Éric; et si le ciel est juste,
De la beauté cet oppresseur cruel
Sera puni. Mais dis-moi, chantre auguste,
Le jeune Oldulf combattait près d'Isnel;
De mon aïeul Oldulf était le frère,
A ce guerrier, dont la gloire m'est chère,
Quel bras puissant porta le coup mortel? »

Égill répond : « Ami, je vais t'instruire.
O des héros tyran capricieux!
O de l'amour inévitable empire!
Les temps passés revivent à mes yeux.
Lève-toi donc, Éric; l'aube naissante
Vers l'orient a blanchi l'horizon;
De tes soldats la troupe menaçante
S'ébranle, marche, et couvre le vallon.
Isnel sourit au danger qui s'approche;
D'un œil rapide il compte ses guerriers,
S'étonne, et dit : « Pénible est le reproche;
Mais au combat viendront-ils les derniers
Ces deux chasseurs qui devançaient l'aurore?
Oldulf, Asgar, dorment sans doute encore,
Et sous leur main leur arc est détendu;
Paraîtront-ils quand nous aurons vaincu? »
Je lui réponds : « Ces enfans de l'épée
N'ont jamais fui dans le champ de l'honneur.
D'ici tu vois cette roche escarpée
Qui du coteau domine la hauteur :
Son flanc creusé forme une grotte obscure;
D'épais buissons en cachent l'ouverture :
C'est là qu'Elveige attendait son amant;
De là sa voix s'exhalait doucement :

« Viens, jeune Oldulf, l'ombre te favorise,
» Viens, me voilà sur le feuillage assise;
» Par mes soupirs je compte les momens;
» Pour te presser mes bras déjà s'étendent,
» Mon cœur t'appelle, et mes lèvres t'attendent
» Viens, mes baisers seront doux et brûlans. »

« Cruel Asgar, je hais ton œil farouche;
» Le mot d'amour est triste sur ta bouche;
» Va, porte ailleurs cet amour insolent.
» Un autre enfin à mes côtés sommeille,
» A mes côtés un autre se réveille,
» Et son baiser est humide et brûlant. »

« Mais qui peut donc arrêter sa tendresse?
» Pour lui je veille, et pour lui ma faiblesse
» Vient d'écarter les jaloux vêtemens.
» J'entends du bruit; c'est lui, de sa présence
» Mon cœur m'assure, et mon bonheur commence.
» Baisers d'amour, soyez longs et brûlans. »

« D'un pas rapide il arrive à la grotte,
Ce jeune Oldulf; mais d'un autre guerrier
Il voit dans l'ombre étinceler l'acier.
Soupçon cruel! son âme hésite et flotte;
Il dit enfin : « Quel projet te conduit?
Que cherches-tu? parle, enfant de la nuit. »
— « Faible rival, que cherches-tu toi-même?
Réplique Asgar : de la beauté que j'aime
Je suis jaloux; c'est un astre nouveau
Qui pour moi seul brille sur le coteau. »
Le fer en main, l'un sur l'autre ils s'élancent.
D'Elveige alors le cœur est alarmé;
Elle frémit, et ses pieds nus s'avancent
A la lueur d'un tison enflammé.
« Viens, dit Oldulf, de tes vœux infidèles
Voilà l'objet : perfide tu l'appelles;
Mais dans la mort il ira te chercher. »
Terrible il frappe; et la tremblante Elveige
Tombe à ses pieds comme un flocon de neige
Qu'un tourbillon détache du rocher.
Les deux rivaux avec un cri farouche
Lèvent soudain leurs bras désespérés;
D'un coup pareil leurs flancs sont déchirés;
Sur la bruyère ils roulent séparés :
Le nom d'Elveige expire sur leur bouche,
Et de leur sein s'échappent sans retour
Le sang, la vie, et la haine et l'amour. »

Isnel troublé répond avec tristesse :
« Gloire éternelle à ces jeunes héros!
Gloire éternelle à leur belle maîtresse,
Et que la paix habite leurs tombeaux!
Faibles humains, la guerre inexorable
Autour de nous répand assez d'horreurs;
Le tendre amour, l'amour impitoyable,
Doit-il encor surpasser ses fureurs? »

Contre un rocher l'Océan se courrouce;
Pour l'ébranler il roule tous ses flots;
Mais le rocher les brise et les repousse :
Tel est Isnel, en butte à mille assauts.
On voit Éric lever sa lourde lance,
Puis s'arrêter, incertain et rêveur.
Un noir dessein se formait dans son cœur;
Il méditait le crime et la vengeance.
Au fier Évind il dit : « Combats toujours;
Défends mon fils, et veille sur sa gloire.
Odin m'inspire, à mon palais je cours,
Et je reviens; commence ma victoire. »
Folle espérance! Évind à ses soldats
Prête un moment son courage intrépide :
Il ressemblait à l'ouragan rapide
Qui dans un bois s'engouffre avec fracas.
Mais du destin l'ordre est irrévocable,
Et pour Évind le Valhalla s'ouvrait.
Il voit Isnel, et se dit en secret :
« Voilà, voilà le danger véritable.
Faut-il braver ce glaive redoutable?
Faut-il chercher un immortel honneur?
Oui, le destin le livre à ma valeur. »
Il dit et frappe, et la lame tranchante
Du bouclier entame l'épaisseur;
Mais sur son bras descend le fer vengeur;
L'acier échappe à sa main défaillante.
— « Rends-toi, guerrier, cède à l'arrêt du sort.
Ton bras sanglant ne saurait te défendre. »
— « Fier ennemi, moi céder et me rendre?
Jamais; Évind sera vainqueur ou mort. »
De l'autre main il reprend son épée;
Mais sa valeur est de nouveau trompée.
Sur le coteau que dévastaient ses traits
Les daims joyeux peuvent errer en paix;
Sous le rocher la charmante Érisfale
N'entendra plus ses chants accoutumés,
Et de ses pas sur la neige imprimés,
Ne suivra plus la trace matinale.

Le beau Slérin accourt pour le venger.
« Jeune imprudent, cherche un moindre danger,
Lui dit Isnel; ton bras est faible encore;
Crois-moi, résiste à ce précoce orgueil;
Fuis; et demain au lever de l'aurore
Tu chasseras le timide chevreuil. »
« Je suis nourri dans le fracas des lances,
Répond Slérin; et lorsque tu m'offenses,
Pour te punir mon bras est assez fort.
Vois-tu ce trait? il a donné la mort. »
La flèche siffle, et dans son vol s'égare;
La main d'Isnel aussitôt s'en empare,
Et cherche un but; un aigle en ce moment
Au haut des airs passe rapidement :
Le trait l'atteint au milieu de la nue.
Loin de céder, Slérin à cette vue
Saisit le fer, s'élance furieux
Et trouve au moins un trépas glorieux.

Éric alors revenait au carnage.
L'infortuné pousse des cris perçans,
Et de ses yeux coulent des pleurs de rage,
Il lève enfin sa hache à deux tranchans,
Sa lourde hache, autrefois invincible.
A son rival il porte un coup terrible,
Et de son casque il brise le cimier :
Nous frissonnons; notre jeune guerrier
Courbe sa tête, et pâlit et chancelle;
Mais reprenant une vigueur nouvelle,
Il jette au loin son pesant bouclier.
Le sombre Éric à ses pieds croit l'étendre,
Isnel prévient son bras prêt à descendre,
Et dans son flanc plonge le froid acier.
Sur l'herbe il roule, et son sang la colore.
En expirant il se débat encore,
Et dit ces mots : « Tu triomphes, Isnel;
Ma mort du moins suffit-elle à ta haine?
De mon palais la jeune souveraine
Craint pour tes jours : va, le doute est cruel;
Rends le bonheur à son âme incertaine;
Soyez unis; et ne maudissez pas
L'infortuné qui vous doit son trépas. »

Isnel, ému par cette voix perfide,
Vers moi se tourne : « Adoucis son destin.
Dans les combats il n'était pas timide;
Avec honneur il périt sous ma main;
Dans le tombeau que la gloire le suive.
Au ciel assis, son oreille attentive
Écoutera tes chants harmonieux,
Et le plaisir brillera dans ses yeux. »

Vers le palais à ces mots il s'avance :
Son front levé rayonnait d'espérance,
D'orgueil, d'amour, de gloire et de bonheur;
Son pied rapide effleurait la bruyère.
Du large pont il franchit la barrière,
Il ouvre, il entre, et recule d'horreur.
Son Asléga, sur le seuil étendue,
Froide et sans vie, épouvante sa vue.
Il reconnaît ces funestes cheveux
Qu'elle reçut pour un plus doux usage;
Ce don fatal, ce cher et triste gage,
Fut de sa mort l'instrument douloureux;
Son cou d'albâtre en conserve l'empreinte.
Désespéré, sans larmes et sans plainte,

Isnel saisit le présent des amours
Que sur son casque il attachait toujours;
Avec effort sur sa bouche il le presse :
L'air n'entre plus dans son sein expirant :
Sur nous il jette un regard déchirant,
Chancelle, tombe auprès de sa maîtresse,
L'embrasse et meurt.... Pourquoi soupires-tu,
Chantre d'Isnel, pourquoi verser des larmes?
Il est tombé, mais il avait vaincu;
Il est tombé, mais couvert de ses armes.
Pleure sur toi, pleure sur le guerrier
Dont le destin prolonge l'existence.
Il se survit, il s'éclipse en silence;
Son bras succombe au poids du bouclier,
Ses pas sont lents, et l'altière jeunesse
Par un sourire insulte à sa faiblesse.
Dans l'univers, qui ne le connaît plus,
Indifférent, il ne veut rien connaître;
L'un après l'autre il a vu disparaître
Tous ses amis au tombeau descendus:
Après leur mort il reste sur la terre
Pour les pleurer, de deuil enveloppé,
Morne et pensif, lugubre et solitaire,
Comme un cyprès que la foudre a frappé.

GODDAM!

POÈME EN QUATRE CHANTS.

Frimaire an XII.

PROLOGUE.

Air de *la Baronne*.

Pour une orange
L'Angleterre entière est debout;
Je plains cette imprudence étrange.
Peut-on faire ainsi son va-tout
Pour une orange.

La fleur d'orange
Vous plaît trop, messieurs les Anglais.
Le plus froid cerveau se dérange,
Quand on respire avec excès
La fleur d'orange.

Le jus d'orange
Pour vos estomacs n'est pas bon.
Vous l'altérez par le mélange;
Et le *porter* change en poison
Le jus d'orange.

Dans une orange
Les sorciers lisent l'avenir :
Un devin des rives du Gange
Vous a vus décroître et finir,
Dans une orange.

D'autres oranges
Aux maltaises succèderont :
Bientôt nos guerrières phalanges,
Sans les compter, vous enverront
D'autres oranges.

CHANT PREMIER.

Je vais chanter... Non, messieurs; je me trompe,
Ce vieux début a pour moi trop de pompe.
Je vais siffler sur un air de Handel,
Quelques héros de l'antique Angleterre,
Leur souverain, son audace guerrière,
Et de ses fils le laurier immortel.

Approchez donc, déesse de mémoire :
Vous en manquez souvent, et de l'histoire
En maint endroit le texte est effacé;
Mais le présent nous dira le passé.

Vous qui savez qu'un long sommeil paisible
Rend à l'amour une heureuse vigueur,
Et qu'au réveil l'époux le moins sensible
Des doux désirs retrouve la chaleur,
Plaignez Harold, surtout plaignez Gizène.
Ouvrant les yeux, ce roi dit à sa reine :
« Goddam! » Tout bas la reine dit au roi :
« Pourquoi jurer? Il vaudrait mieux...—Pourquoi?
C'est qu'en jurant la bile s'évapore.
— Vous en avez? — Beaucoup; j'ai mal dormi.
— Et moi trop bien : il fallait, mon ami...
—Guerre aux Français! guerre mortelle!--Encore?
Et les traités? — Nous les avons rompus.
— Déjà — Trop tard. — A peine ils sont conclus.
On va d'impôts écraser le royaume.
—John Bull (1) paiera.—Que nous ont fait Guillaume
Et ses Normands? — Ne sont-ils pas Français?
— Et nous, monsieur, nous sommes trop Anglais.
Au loin notre or va soudoyer les crimes,

(1) *Jean Bœuf*, le peuple.

Les vils complots et la rébellion ;
Nos alliés deviennent nos victimes ;
Rien n'est sacré pour notre ambition...
— Je veux les mers ; je les veux sans partage.
— Vous battrez-vous ? — Fi donc ! j'ai du courage,
Mais je suis roi : je compte sur mes fils.
Ils laisseront la taverne et la chasse ;
Et je prendrai, si j'en crois leur audace,
Bordeaux, Dijon, Reims, et même Paris.
— Tâchons plutôt de rester où nous sommes.
Guillaume est jeune, intrépide. — Il ne peut
Franchir nos mers. — Il peut tout ce qu'il veut.
—J'en conviendrai ; ces Français sont des hommes
Expéditifs ; point de momens perdus.
— Vous étiez homme aussi. — N'en parlons plus. »

Après ces mots, qu'en bâillant il achève,
Le grand Harold pompeusement se lève,
Signe trois bills, rit avec ses valets,
Et d'une chasse ordonne les apprêts.
Mais Inepton, son chancelier fidèle,
Triste, s'avance. « Eh bien, quelle nouvelle ?
Lui dit le roi. — Sire, un conseil secret
Est convoqué. — Qu'il attende ; je chasse.
— Il est urgent ; Guillaume vous menace,
Et d'une attaque il montre le projet ;
Ses ports sont pleins. — Quel excès d'insolence !
Vite, au conseil ! exterminons la France. »

Pâle de peur, et de jactance enflé,
L'aréopage est déjà rassemblé.
Environnés de nuages humides,
Sur lui planaient les Gnomes et Gnomides
Dont il chérit le pouvoir protecteur :
L'adroit Robbing (1), Cheat (2) sa fidèle sœur,
L'insolent Pride (3), et Flith (4) prompte et légère,
Souvent utile aux braves d'Angleterre,
D'autres encor chargés d'emplois divers,
Et dont les noms fatigueraient mes vers.
Les fils du roi, Cambrid, Erland, Ansclare,
Tenk, et Dolpha, de ce conseil bizarre
Sont les Sully : Kior, l'aîné de tous,
Ambitieux sous un air sage et doux,
Partit la veille et rassemble l'armée.
Sa majesté, de courroux enflammée,
Entre au conseil en s'écriant : « Je veux...
Je ne veux rien ; délibérez ; j'écoute. »

(1) Vol.
(2) Fourberie.
(3) Orgueil.
(4) Furie.

ANSCLARE.

Vos ennemis vous menacent : chez eux
Il faut porter le ravage.

LE ROI.

Sans doute.

ANSCLARE

Confiez-moi deux cents vaisseaux.

LE ROI.

Prends-les.

ANSCLARE.

J'embarquerai, j'armerai ces Français
De leur pays bannis par l'injustice ;
Et que nourrit votre bonté propice.

LE ROI.

Oui ; leur aspect fatigue mes sujets.

CAMBRID.

A mes talens confiez la milice.

LE ROI.

Va l'inspecter, et que Dieu la bénisse.

TENK.

Sire, il est temps que je sois général.

LE ROI.

Rien de plus juste.

ERLAND.

Et moi, contre-amiral.

LE ROI.

Très volontiers.

DOLPHA.

Je mérite et demande
Un régiment.

LE ROI.

La faveur n'est pas grande.

INEPTON.

Pour acheter les voix du parlement,
Sire, il faudra deux cent mille guinées.

LE ROI.

C'est trop payer, goddam !

INEPTON.

Dans ce moment
Tout renchérit ; et les autres années
Coûteront moins.

LE ROI.

Soit : venons aux Français.

INEPTON.

L'heureux Guillaume a de vastes projets.

Si de l'Irlande il touche le rivage,
Vous la perdez. Il peut après...

LE ROI.

J'enrage.
De l'arrêter trouvez donc le moyen.

ALMOSTALI.

L'assassinat.

WANDYM.

Moi, j'en propose un autre
Moins hasardeux, le poison.

LE ROI.

Et le vôtre,
Lord Georgepit?

GEORGEPIT.

C'est l'incendie.

LE ROI.

Eh bien,
Délibérez encore : je vous laisse,
Et veux les mers; écrivez ce mot-là.
Messieurs mes fils, il faut à la princesse
Un prompt hymen : le plus brave l'aura.

Cette princesse était la jeune Énide,
Belle, et de plus seul rejeton des rois
A qui l'Irlande obéit autrefois,
Et qu'a frappés le poignard homicide.
Les fils d'Harold sollicitent son choix;
Mais de Guillaume elle chérit le frère,
Le jeune Ernest, et lui promit sa main.
Vaine promesse; à Londres prisonnière,
Le seul Harold réglera son destin.
Loin d'elle Ernest entraîné par la guerre
Peut l'oublier; une autre pourra plaire;
Et ce penser redouble son chagrin.
La bonne Alix, qui soigna son enfance,
Veut dans son cœur ramener l'espérance :
« Le ciel est juste; il vous doit son secours.
Vous le savez; le roi, trompé toujours,
A pour ses fils une aveugle tendresse :
Ils briguent tous votre hymen; sa faiblesse
Craindra long-temps de prononcer entre eux.
La guerre éclate, et Guillaume peut-être
Bientôt ici pourra parler en maître.
Espérez donc un destin plus heureux. »

Guillaume alors préparait sa vengeance.
Il réunit l'audace et la prudence;
Infatigable, ennemi du repos,
Il est partout, et partout sa présence
Porte la vie : il presse les travaux;
De ses soldats il fait des matelots;
Son regard seul punit ou récompense,
Et ce regard enfante les héros.

Au haut des airs, dans un brillant nuage,
Sont réunis ces premiers paladins,
Francs et loyaux, terreur des Sarrazins,
Toujours armés contre le brigandage,
Le fier Roland, Oton, Astolphe, Ogier,
Roger, Renaud, Bradamante, Olivier,
Dans les combats prodigues de leur vie,
Et dont le sang coula pour leur patrie.
Ils souriaient à leur postérité.
Au milieu d'eux la Sylphide Hilarine
Levait son front éclatant de beauté.
Connaissez-vous son heureuse origine?
Devant le dieu qu'adoraient les guerriers,
Dans un vallon où la Seine serpente,
Vénus fuyait : à ses yeux se présente
Un lit de fleurs, de pampre et de lauriers.
Ce lit champêtre, un amant qui la presse,
Le demi-jour qui précède la nuit,
A s'arrêter invitaient la déesse :
De cet amour Hilarine est le fruit.
Elle promet le plaisir et la gloire.
Elle est debout, une lance à la main;
Un demi-casque orne son front serein;
Et les Français la nomment la Victoire.

Dans l'ombre assis, froid et silencieux,
Le Gnome Spleen, noir enfant de la terre,
Dont le pouvoir asservit l'Angleterre,
Voit la Sylphide, et détourne les yeux.
L'imprudent Pride en jurant le rassure,
Dans tous les cœurs il souffle un fol espoir,
A chaque bouche il commande l'injure,
Et de la haine il a fait un devoir.
Des gentlemen la troupe enorgueillie,
Dans la débauche et loin des camps nourrie,
Reçoit du Gnome un courage imprévu,
Achète un sabre, et croit avoir vaincu.
Dans la taverne ils entrent en tumulte
Les fils d'Harold arrivent triomphans.
Noble triomphe! A nos guerriers absens
Ils prodiguaient les défis et l'insulte.
Pour augmenter le bruit et le fracas,
Triste plaisir des gens qui n'en ont pas,
Viennent alors quelques Nymphes galantes,
D'un brusque amour victimes indolentes.
Le lourd pudding et le sanglant rost-beef,
Les froids bons mots, la licence grossière,
Quelques éclats d'un rire convulsif
Toujours suivi du silence, la bière
Qu'à chaque bouche offre le même verre,

De ce banquet aux assiettes fatal,
Font un dîner vraiment national.
Puis au dessert coulent en abondance
Le jus d'Aï, le nectar bordelais;
Et ces messieurs, ivres des vins de France,
Hurlent un toast à la mort des Français.

CHANT SECOND.

—

Deux cents vaisseaux fendent l'humide plaine.
Le prince Ansclare, à la gloire volant,
A nos pêcheurs livre un combat brillant,
Puis près de Dieppe il aborde sans peine.
Tous ses Français bravent la mort certaine,
Et sur la rive ils sautent les premiers;
Quelques Anglais descendent les derniers.
Ceux-là bientôt dans le pays s'avancent,
Du villageois rassurent la frayeur;
Mais par la haine emportés, ils s'élancent
Sur le soldat qui cherche leur fureur.
L'Anglais, moins prompt, et qui toujours calcule,
Visite au loin maisons, fermes, châteaux,
Taxe le pauvre, et pille sans scrupule,
Saisit l'argent, les bons vins, les troupeaux,
Et, qui mieux est, des femmes et fillettes,
De tous états, soit nobles, soit grisettes:
De ce butin il charge ses vaisseaux.
Mais les Français, dont l'aveugle courage
Voulait cueillir un laurier criminel,
Bientôt vaincus regagnent le rivage.
Que fait alors l'Anglais lâche et cruel?
De ses vaisseaux il leur défend l'approche,
A ce refus ajoute le reproche,
Les rend aux flots, sur eux lance des traits
Et part, tout fier de ce double succès.
Dans Albion cette nouvelle heureuse
Bientôt circule. Une fête pompeuse
Au Ranelagh se prépare à grands frais:
Le mois passé l'on y fêta la paix.
Chacun y va promener sa tristesse.
Voyez entrer cette riche duchesse,
Belle toujours; dans une élection
Heureux qui peut l'avoir pour champion!
Dans les cafés, dans les clubs, sur la place,
Elle se montre, et pérore avec grâce,
Chez les votans passe, repasse encor,
Et le nommant d'une voix familière,
Au savetier elle offre un pot de bière,
Ses blanches mains, et sa bouche, et son or.
Voyez plus loin cette nymphe galante,
Dans son maintien si grave et si décente.
Elle connaît comme un ambassadeur
La politique et ses profonds mystères,
Et vit tramer le complot qui naguères
Fit chez les morts descendre un empereur.

Remarquez-vous ces beautés? Rien n'égale
De leurs yeux bleus la douceur virginale:
Mais ces yeux bleus dévorent les romans.
Ces vierges donc, et leur jeunes amans,
Devers l'Écosse ont préparé leur fuite;
Et là, malgré le refus paternel,
Ils s'uniront d'un lien solennel.
Tranquillement ils reviendront ensuite.
En France, hélas! cette mode est proscrite.
Ces beaux salons, ces lustres, ces concerts,
Des diamans le brillant étalage,
Ce grand concours, ces costumes divers,
Plaisent d'abord; mais sur chaque visage
On voit empreint l'ennui silencieux.
Le Gnome Spleen a soufflé sur ces lieux.
Pour le souper la foule se partage;
Et tout à coup circule un bruit fâcheux:
« La sombre nuit, et les vents et l'orage,
Ont protégé Guillaume et ses soldats:
Deux corps nombreux, après quelques combats,
De l'Angleterre ont touché le rivage. »
A ce récit, se lèvent à la fois
Tous les soupeurs, et muette est leur crainte.
Le Gnome Pride, errant dans cette enceinte,
Du lord Mora prend les traits et la voix.
« Eh bien, Guillaume enfin va nous connaître! »
Dit-il; « soupons; Kyor s'est avancé
Pour le combattre, et par Cambrid peut-être
Le jeune Ernest est déjà repoussé;
Soupons. » Chacun se rassied sans mot dire,
Et l'appétit sur les lèvres expire.

Loin d'eux Kyor appelle nos regards.
De tous côtés ses phalanges guerrières
Livrent aux vents ses jeunes étendards.
Vous le savez, ces flottantes bannières
Au temps jadis, au lieu des léopards,
Offraient aux yeux l'emblème des renards.
Au premier rang sont les auxiliaires,
Les Écossais, dans les rochers nourris,
Qu'Albion paie, et voit avec mépris.
A ses héros ce rempart est utile.
Au premier choc il résiste immobile,
Et des Français il repousse l'ardeur.
Guillaume vole, et se place à leur tête:
Contre une digue avec moins de fureur

Fondent les flots qu'irrite la tempête.
De toutes parts le glaive ouvre les rangs.
Au bruit confus des casques qui gémissent,
Des traits lancés qui soudain rebondissent,
Des fers brisés, des javelots sifflans,
Se mêle alors le long cri des mourans.
Entendez-vous la fanfare guerrière?
Vainqueurs, vaincus, par ces sons excités,
Bravent la lance, et la flèche et la pierre;
Et du coursier les pieds ensanglantés
Les couvrent tous d'une épaisse poussière.

Planant dans l'air, les paladins français
Chez leurs neveux retrouvent leur vaillance
Et leurs exploits : des Gnomes inquiets
Vers eux le groupe avec crainte s'avance.
Cheat leur demande et leur offre la paix :
Son air est faux, sa voix trompeuse et douce.
Robbind la suit, et son avidité
Veut de commerce obtenir un traité.
Un rire amer aussitôt les repousse.
Pride indigné lève en jurant son bras.
Nos chevaliers l'attendent; il s'arrête,
Menace encor, fait en arrière un pas,
Puis deux, et fuit sans retourner la tête.

Les Écossais, de tous côtés rompus,
De sang couverts, avec gloire vaincus
En reculant conservent leur courage.
L'Anglais soudain les repousse au carnage.
« Lâches, » dit-il, « pourquoi donc fuyez-vous?
Nous vous payons; ainsi mourez pour nous. »
Ces bras levés, ce barbare langage,
Des Écossais ont allumé la rage :
Sur leurs tyrans ils courent furieux.
Ceux-ci, malgré leur dépit orgueilleux,
En combattant méditent leur retraite;
Et les Français achèvent leur défaite.
Sur un coursier qu'on nomme *King Pépin* (1),
Kyor s'enfuit, volè, et sur son chemin
Aux laboureurs laisse des ordres sages.
« Abandonnez vos champêtres travaux, »
Leur disait-il, égorgez vos troupeaux,
Brûlez vos bois, vos granges, vos villages;
Et que vos champs, de richesses couverts,
Pour l'ennemi se changent en déserts. »
Chacun riant de ces ordres étranges,
Chez lui demeure, et conserve ses granges.
« Vils Écossais! j'aurais vaincu sans eux, »
Disait Kyor, fuyant avec vitesse;
Avec dépit : « Moins brave et plus heureux,
Cambrid sans doute obtiendra la princesse. »

(1) Le roi Pépin.

Cambrid, tout fier de ses nombreux soldats,
Du jeune Ernest a juré le trépas,
Et prodiguait les paroles altières.
Stonhap survient, et lui dit : « De la paix
Vous auriez dû conserver les bienfaits :
A mon pays ils étaient nécessaires.
Mais nos dangers doivent nous réunir.
J'ai donc armé ces braves volontaires;
Comme leur chef ils sauront obéir. »
Le noble duc, après un long silence,
Répond enfin avec indifférence :
« Le roi pour lui vous permet de mourir. »
Il voit alors l'ennemi qui s'avance;
Son front pâlit, et pourtant sa jactance
A ses guerriers répète ce discours :
« Amis, mon bras protégera vos jours;
Du premier coup je briguerai la gloire;
Au premier rang vous me verrez toujours.
Suivez-moi donc; je marche à la victoire. »
Il dit; et Flight, qu'il appelle en secret,
De son coursier tourne aussitôt la bride,
Pique les flancs : le vent est moins rapide;
Comme un éclair il passe et disparaît.
Vous concevez des soldats la surprise?
« Quoi! » disait-on, « ils évitent les coups,
Ces beaux messieurs? le combat est pour nous,
Et le succès pour eux? Quelle sottise! »
Après ces mots on dut fuir, et l'on fuit,
Et faiblement le Français les poursuit.
Le seul Stonhap, intrépide et fidèle,
A nos guerriers oppose sa valeur,
Soutient leur choc, recule sans frayeur,
Sauve sa troupe et s'éloigne avec elle.

Le prince Ansclare à Londres conduisait
Tous ses forbans et son heureuse proie.
Dans ses regards sont l'orgueil et la joie.
Amant d'Enide, en lui-même il disait :
« Elle est à moi! » Mais l'espoir l'abusait.
L'or et les vins tentent sa troupe avide.
Lâche au combat, au pillage intrépide,
A ce désir elle succombe enfin.
Mais le moyen de régler le partage?
Sur le convoi chacun porte la main.
Rapidement une rixe s'engage,
Et tous alors boxent avec courage.
Leur général crie et menace en vain;
En vain il frappe, il assomme, il renverse.
Ainsi des chiens l'acharnement glouton
Brave les cris, les fouets et le bâton;
Mais un seau d'eau tout à coup les disperse.
Le jeune Ernest, suivi d'un escadron,
Chassait alors la fuyante milice,

Et son aspect fut le seau d'eau propice
Qui dispersa les brigands d'Albion.

CHANT TROISIÈME.

—

« Vous perdez donc l'Irlande! dit la reine.
— Mon chancelier me l'avait bien prédit,
Répond Harold. Quel homme! que d'esprit!
— Pourtant l'Irlande a secoué sa chaîne.
Prédire est bon, mais prévenir vaut mieux.
Il faut du moins qu'au mal on remédie.
Le pourra-t-on? L'Angleterre envahie
Veut tous vos soins, et les séditieux....
— Heureux, *my dear* (*), heureux le gentillâtre
Qui, sans rival sur son étroit théâtre,
Fouette son lièvre et parfois ses vassaux,
Et du village est ainsi le héros!
Lorsque la pluie au gibier favorable,
Trouble sa chasse, il revient en sifflant,
Dîne et s'enivre, et, renversant la table,
Il bat sa femme et lui fait un enfant.
— Votre discours a du bon, dit Gizène,
Et du mauvais. » Harold ne l'entend pas.
Les yeux baissés, rêveur il se promène;
Puis il ajoute avec un long hélas:
« Heureux encor le marchand pacifique
Fumant sa pipe au fond de sa boutique!
Il craint sa femme et son ton arrogant;
De la maison il lui laisse l'empire,
Au moindre signe obéit sans mot dire,
Et vit ainsi cocu, battu, content.
— Bien, dit la reine, et jamais la sagesse
N'a mieux parlé; mais l'Irlande? — Ma foi,
Je l'abandonne. — Il vaudrait mieux, je croi,
Régler enfin l'hymen de la princesse.
— Oui; mais nos fils sont rivaux et jaloux:
Lequel choisir? — Laissez parler Énide.
— Non; sa fierté les refuserait tous.
— Il faut pourtant... — Qu'une course en décide. »
Énide apprend cet arrêt, et ses pleurs
Semblent au ciel reprocher ses malheurs.
Elle disait: « Pour moi plus d'espérance.
Dès le berceau j'ai connu le chagrin,
Et d'un seul mot on fixe mon destin;
Je dois souffrir, et souffrir en silence.
Mais cet hymen pourra-t-il s'accomplir?
Quoi! dans ces lieux je traînerais ma vie!
Aux oppresseurs de ma triste patrie
Je m'unirais! non, non; plutôt mourir.
Sensible Ernest, dans le fracas des armes,
De ton amie on te dira le sort;
En vain sur moi tu verseras des larmes;
Je dormirai dans le sein de la mort. »

Sur ce héros l'invincible Sylphide
Veille avec soin. A l'Anglais trop avide
Il enleva le convoi précieux,
L'or et les vins, et ces filles jolies
Traîtreusement près de Dieppe ravies.
Un bois épais se présente à ses yeux.
L'oiseau fuyait son feuillage immobile:
Du Gnome Spleen c'est l'ordinaire asile.
Plusieurs Français de leur route écartés,
D'autres cherchant quelque douce aventure,
Étaient entrés dans la forêt obscure,
Et par un charme ils y sont arrêtés.
Non sans dessein, la Sylphide guerrière
Du jeune Ernest y conduisait les pas.
Il marche donc suivi de ses soldats.
Leurs chants joyeux du Gnome solitaire
Frappent l'oreille: il se lève à ce bruit,
D'un noir manteau se couvre, écoute encore,
Ouvre ses yeux qu'importune l'aurore,
Voit Hilarine, et plus triste s'enfuit.
Ernest alors dans la forêt s'avance.
Avec surprise il contemple un Anglais
Chargé d'honneurs, nageant dans l'opulence:
Titres, cordons, pouvoirs, nombreux valets,
Adroits flatteurs, bon repas, femme aimable,
Il avait tout; un lacet secourable
De tant de maux le délivre à jamais.

Un jeune amant, plus loin avec tristesse,
Dans un bosquet aborde sa maîtresse,
Et pour sourire il fait un vain effort.
Sans dire un mot il promène sa belle;
Sans dire un mot il s'assied auprès d'elle;
Sans dire un mot il boit, fume, et s'endort.

Passe un mari qui, froid et sans colère,
Tient par la main celle qui lui fut chère,
Et qui long-temps fit seule son bonheur;
Tout en vantant sa vertu, sa douceur,
Pour deux schellings et quatre pots de bière
Il veut la vendre: arrive un acheteur,
Qui la marchande, et la trouve un peu chère.

Un autre dit: « Enfin elle est à moi.
O doux délire! ô volupté suprême!
Elle est à moi. Mais le bonheur extrême

(1) Ma chère.

Ne peut durer; tout change; cette loi
Seule est constante : enfin la jouissance
Refroidira nos cœurs et nos désirs;
Et le dégoût suivra l'indifférence,
Comment alors supporter l'existence?
Mourons, mourons au comble des plaisirs. »

Du Gnome Spleen la maligne influence
Sur les Français agit moins puissamment.
Point de lacets, de poignards; seulement
De noirs pensers, de l'ennui, du silence.
Ils écrivaient; mais, hélas! quels écrits!
Ils entassaient dans leurs tristes récits,
Les vieux donjons et les nonnes sanglantes;
Les sots geoliers, les grilles, les cachots,
Des ravisseurs de Lucrèces galantes,
De grands malheurs et des crimes nouveaux,
Des clairs de lune, et puis les crépuscules,
Et puis les nuits, des diables, des cellules,
De longs sermons, des amans sans amour,
Des spectres blancs, des tombeaux, une église,
Tout le fatras enfin et la sottise
Renouvelés dans les romans du jour.

Les chants galans mêlés aux chants de guerre,
Les vins mousseux, les normandes beautés,
A ces Français, par le Gnome enchantés,
Rendent soudain leur premier caractère.
Le romancier rit de ses grands hélas,
Et tous ensemble ils volent aux combats.

D'un fort château placé sur leur passage
La résistance irrite leur courage.
Les assiégés, du haut de leurs créneaux,
Lancent la mort, la mort inévitable;
Mais le Français, de frayeur incapable,
Brave galment le vol des javelots.
Contre le mur sa main impatiente
Déjà dressait l'échelle menaçante;
L'Anglais se rend pour conserver ses jours,
Livre le fort et s'éloigne avec crainte.
Du noir cachot creusé dans cette enceinte
Sortent alors des gémissemens sourds :
On ouvre, on voit sous cette voûte impure
Deux cents Français enchaînés, presque nus,
Que tourmentaient la faim et la froidure,
Pâles, mourans, dans la fange étendus.
A cet aspect d'abord même silence,
Puis même cri : Poursuivons-les; vengeance!

Dans Londre alors les six princes rivaux,
Jockeys légers, pour disputer Énide
Ont préparé leur rapides chevaux.
Le roi lui-même à la course préside;
Sur des gradins se placent les seigneurs;
Des gentlemen la brigade si fière,
Marchands, courtiers, et filous et boxeurs,
Femmes, enfans, enfin la ville entière.
Mais du combat le prix noble et charmant,
La belle Énide en son appartement
Voulut rester : à la mort résolue,
De ce tournoi elle craint peu l'issue.
De tous côtés s'arrangent les paris.
L'espoir, le doute, agitent les esprits.
Les six rivaux s'élancent dans l'arène,
Et de la voix animant leurs coursiers,
Souples, debout sur leur courts étriers,
Le cou tendu, touchant la selle à peine,
Au même instant ils arrivent au but.
L'heureux Harold sourit à leur adresse;
Le courtisan, enviant leur vitesse,
Claqua des mains, et le peuple se tut.
Tous sont vainqueurs, et le prix est unique :
Quel embarras! Le roi leur dit : « Boxez. »
Ils rechignaient : la course est pacifique,
Mais non la boxe. « Eh quoi! vous balancez? »
Ajoute Harold. Enfin donc ils se placent,
De loin toujours s'observent, se menacent,
Parent les coups qu'on ne leur porte pas,
Frappent l'air seul, et long-temps divertissent
Les gens grossiers qui riaient aux éclats.
Les courtisans derechef applaudissent.
« Vous boxez tous avec même talent,
Leur dit Harold; il faut finir pourtant:
Les coqs! les coqs! » On les cherche, ils paraissent.
Armés soudain de piquans éperons,
Des six héros ils reçoivent les noms,
Et fièrement sur leur ergots se dressent.
Mais tout à coup ces dignes champions
Baissent la queue et légers ils s'échappent.
Sous les gradins les princes les attrappent;
Au bruit du fifre et des aigres clairons,
On les ramène au combat : plus poltrons,
Leur fuite prompte excite un nouveau rire.
Qu'avaient-ils donc? Puisqu'il faut vous le dire,
Ces coqs, messieurs, n'étaient que des chapons.

Des cris de peur alors se font entendre :
« Un revenant! un démon! un Français!
— Où donc, où donc? — Là-bas, dans le palais.
— Est-il seul? — Oui. — Tout vif il faut le prendre. »
De ce tumulte, impatient lecteur,
Dans l'autre chant vous connaîtrez l'auteur.

———

CHANT QUATRIÈME.

—

Tandis qu'Ernest à la troupe ennemie
Fait expier son lâche assassinat,
Passe un guerrier étranger au combat,
Et dont la voix fièrement le défie.
Il lui répond plus fièrement encor,
Vers lui s'avance, et sur son casque d'or
Au même instant reçoit un coup terrible.
Le feu jaillit du cimier fracassé,
Et sur la croupe Ernest est renversé.
Il se relève, et dans le bois paisible
Poursuit l'Anglais qui fuit rapidement.
« Attends, dit-il, attends donc un moment.
Quoi, ce coup seul suffit à ton courage? »
Il parle, il vole, et sous l'obscur ombrage
Il s'enfonçait. L'Anglais subitement
Vers lui se tourne : Ernest frappé chancelle,
La bride fuit ses doigts; son front pâlit,
Et va toucher le pommeau de la selle.
Sur l'étrier bientôt il s'affermit;
Mais l'inconnu que son glaive menace
Était bien loin : il suit toujours sa trace,
Et sa surprise égale son dépit.
L'autre pourtant a ralenti sa fuite.
Ernest arrive : un vaste souterrain
Reçoit l'Anglais; Ernest s'y précipite;
Le coursier meurt; le cavalier, soudain
Se relevant, sur l'Anglais qui l'évite
Lève le bras, et le levait en vain :
A son costume, à sa beauté divine,
Il reconnaît la Sylphide Hilarine.
Elle sourit, et disparaît enfin.
Comment sortir? Où trouver une issue?
Une clarté de loin s'offre à sa vue;
Puis il entend le bruit des balanciers
Que font mouvoir d'habiles ouvriers.
Souvent, lecteur, l'ordre du ministère
Faisait frapper dans ces noirs souterrains
De faux écus pour les états voisins.
Voyant d'Ernest la cocarde étrangère,
Ces gens ont peur, et courent; le Français
Monte avec eux par de sombres passages,
Sort, et d'Harold reconnaît le palais.
Il est désert : valets, nobles et pages,
Sont du tournoi tranquilles spectateurs.
Des fugitifs les subites clameurs
Troublent la fête, et sèment les alarmes.
Vers le palais s'avancent des gens d'armes.
Mais d'autres cris causent d'autres frayeurs :
« Guillaume approche, et nos troupes nombreuses
N'arrêtent point ses troupes valeureuses. »
Tout s'arme alors : dans ce commun danger
Le roi lui-même a saisi son épée
Qui dans le sang ne fut jamais trempée;
Jusqu'à combattre il veut bien déroger.

Pour arrêter celui que rien n'arrête,
Ce jaloux Spleen épaissit sur sa tête
Les froids brouillards que chassait l'aquilon,
Des vallons creux l'infecte exhalaison,
Et les vapeurs de l'humide charbon
Que dans ses flancs recèle en vain la terre.
Le peuple gnome autour de lui se serre.
Mais la Sylphide et ses fiers paladins
Au haut des cieux montrent leurs fronts sereins.
Pride excitait sa troupe malfaisante;
Et de nos preux la lance menaçante
La fait pâlir, la poursuit dans les airs,
Et pour jamais la replonge aux enfers.
Spleen reste seul : en vain Renaud le chasse,
Roland en vain le frappe et le terrasse;
D'un ton funèbre il leur criait : « Plus fort!
Vous le savez, je n'aime que la mort. »

Avant le choc, tous les guerriers paisibles,
L'yeomanry, volontaires sensibles,
Sont ébranlés, et regrettent leurs toits.
Les uns disaient : « A quoi bon cette guerre?
Qui la veut seul, seul aussi doit la faire. »
A ces cris sourds se mêlent d'autres voix :
« Sur nos vaisseaux nous aurons du courage.
Ils marchent bien; nous sommes trois contre un,
Nous évitons le grappin importun;
Du vent toujours nous prenons l'avantage;
Enfin le rhum échauffe le combat.
Mais de trop près sur terre l'on se bat. »

Lorsqu'un gros loup à la prunelle ardente
Au bord du bois tout à coup se présente,
Moutons, agneaux, qui dans la plaine épars
Broutaient les fleurs, en groupe se rassemblent,
L'un contre l'autre ils se pressent, ils tremblent,
Et sur le loup attachent leurs regards :
S'il fait un pas, sauve qui peut! Leur trouble,
Que du berger la voix même redouble,
Peint assez bien celui des villageois
Impatiens de regagner leurs toits.

Dans le palais, seul avec la princesse,
Que fait Ernest? sa courageuse adresse
Y soutenait un siége irrégulier.
La porte il ferme, et puis la barricade;

En quatre pas il monte l'escalier;
De la fenêtre, il ose défier
Des assiégeans la nombreuse brigade.
Leurs cris, leurs traits ne peuvent l'effrayer.
Plusieurs, armés de la tranchante hache,
Sur le perron s'élancent, et leurs coups
Vont de la porte ébranler les verrous.
La main d'Alix adroitement arrache
Les marbres durs qui pavent le salon;
La main d'Ernest adroitement les lance.
Tombent alors le pesant Thorthrenthron,
Le froid Crannoraft, le triste Whirwherwhon.
D'autres guerriers une troupe s'avance.
Sur eux pleuvaient les sofas et les lits,
Puis les portraits d'Harold et de ses fils,
Des livres même à la tranche dorée,
La grande charte en lambeaux déchirée,
Les lourds fauteuils, les barils de porter,
Et le fromage arrondi dans Chester.
Du brave Ernest la belle et tendre amie
Craint pour lui seul, modère sa valeur,
Aide son bras, et doucement essuie
Ce front brûlant que mouille la sueur.
Mais des Anglais la rage renaissante
Sur le palais lance la torche ardente.
Le toit s'embrase, et les frais aquilons
Portent au loin la flamme dévorante,
Qui dans les airs s'élève en tourbillons.
L'effroi pâlit le visage d'Énide.
« Venez, lui dit son amant intrépide;
Ne craignez rien, suivez-moi, descendons. »
Elle descend, et veut cacher ses larmes;
Ernest avance, et, couvert de ses armes,
La porte il ouvre, en criant : « Me voilà! »
A cet aspect, à cette voix terrible,
Tel qui se crut jusqu'alors invincible
Connut la peur, et bien loin recula.
Guillaume alors dans le champ du carnage
De ses soldats dirigeait le courage;
Harold le voit; de ses fils entouré,
Sur le héros il court d'un pas rapide,
Et croit déjà son triomphe assuré.
Mais ce héros sur le groupe timide
Tourne les yeux, et ce regard vainqueur
Calme soudain la royale fureur.
Le septuor dans les rangs se retire :
Là, par degrés, il reprend sa valeur.
« Quoi! sept contre un, nous fuyons? Que va dire
L'armée entière? Allons, morbleu, du cœur! »
Derechef donc sur Guillaume on s'élance;
En répétant : « Goddam! » Tranquille et fier,
Il lève alors sa redoutable lance,
Et sur sa bouche est le sourire amer.
Nouvel effroi pour eux, fuite nouvelle,
Fuite complète : ils ne s'arrêtent plus :
Et sourds au cri qui de loin les rappelle,
A travers champs ils courent éperdus.
Pour les venger aussitôt se présente,
Sur des chevaux à la course dressés,
Des gentlemen la brigade élégante.
Par nos hussards sifflés, battus, chassés,
Ils répétaient dans leur noble colère :
French dogs! (1) Eh oui, ces dogues belliqueux
Faisaient courir les lièvres d'Angleterre,
Et dans le gîte ils entrent avec eux.

Du triste Harold la majesté fuyante
Traverse Londre : il essuie en chemin
Force brocards; et la pomme insolente
Tombait sur lui sans respect et sans fin.
Il passe donc, applaudi de la sorte,
Devant *Bedlam*, d'un saut franchit la porte,
Puis la referme, en s'écriant : « Goddam!
Au diable soit mon fidèle royaume!
Pour pénitence acceptez-le, Guillaume.
J'aime les fous, et je reste à *Bedlam*. »

Voyez ses fils et leur galop rapide.
L'un deux disait : « Dans ce trouble commun,
Nous pouvons fuir; mais enlevons Énide,
Et donnons-lui six maris au lieu d'un. »
De lourds turneps, lancés avec adresse,
De tous côtés pleuvent sur chaque altesse.
Droit au palais ils courent : le héros,
Qui défendait sa charmante maîtresse,
En souriant reconnaît ses rivaux,
Et d'un coup d'œil rassure la princesse.
Voyant Ernest, ils se disent entre eux :
« Il nous faudrait combattre; le temps presse :
Au diable donc envoyons-les tous deux. »

Sans pérorer, le groupe des ministres
Passe et s'enfuit; et mille cris sinistres
Fendent les airs : « Pendons, pendons ceux-là! »
Des gentlemen la brigade effarée,
Aux ris moqueurs sans doute préparée,
Le front baissé, promptement défila.

Stonhap encor dans un étroit passage
Se défendait avec quelques soldats;
Mais la fatigue appesantit son bras,
Et la sueur inonde son visage.
Guillaume arrive, et dit avec douceur :
« D'un lâche roi, généreux défenseur,

(1) Chiens de Français.

Ne cherche plus un trépas inutile :
Rends-toi. » Soudain l'Anglais, fier et docile
Remet son glaive à ce noble vainqueur.

Facilement s'échappent de la ville
Les fils d'Harold en jockeys travestis.
L'oreille basse, et sous d'autres habits,
Au même instant le ministère file.
Au port voisin ils trouvent deux vaisseaux
Qu'avait armés leur sage prévoyance.
Mais où porter leurs talens, leur vaillance?
Long-temps en vain ils fatiguent les flots;
Chassés partout, ils n'ont plus d'espérance.
Par les courans et par les aquilons
Ils sont poussés vers le pôle antarctique;
Et loin, bien loin, dans la mer Pacifique,
Ils vont peupler les îles des Larrons.

MÉLANGES.

—

ÉPÎTRE AUX INSURGENS.

1777.

Parlez donc, messieurs de Boston:
Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
Du monde troublant l'unisson,
Vous vous donniez les airs d'être hommes?
On prétend que plus d'une fois
Vous avez refusé de lire
Les billets doux que Georges trois
Eut la bonté de vous écrire.
On voit bien, mes pauvres amis,
Que vous n'avez jamais appris
La politesse européenne,
Et que jamais l'air de Paris
Ne fit couler dans vos esprits
Cette tolérance chrétienne,
Dont vous ignorez tout le prix.
Pour moi, je vous vois avec peine
Afficher, malgré les plaisans,
Cette brutalité romaine
Qui vous vieillit de deux mille ans.

Raisonnons un peu, je vous prie.
Quel droit avez-vous plus que nous
A cette liberté chérie
Dont vous paraissez si jaloux?
L'inexorable tyrannie
Parcourt le docile univers;
Ce monstre, sous des noms divers,
Écrase l'Europe asservie;
Et vous, peuple injuste et mutin,
Sans papes, sans rois, et sans reines,
Vous danseriez au bruit des chaînes
Qui pèsent sur le genre humain!
Et vous, d'un si bel équilibre
Dérangeant le plan régulier,
Vous auriez le front d'être libre
A la barbe du monde entier!

L'Europe demande vengeance;
Armez-vous, héros d'Albion.
Rome ressuscite à Boston;
Étouffez-la dès son enfance.
De la naissante liberté
Brisez le berceau redouté;
Qu'elle expire, et que son nom même,
Presque ignoré chez nos neveux,
Ne soit plus qu'un vain mot pour eux,
Et son existence un problème.

DIALOGUE

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE.

—

LE POÈTE

Oui, le reproche est juste, et je sens qu'à mes vers
La rime vient toujours se coudre de travers.
Ma Muse vainement du nom de négligence
A voulu décorer sa honteuse indigence;
La critique a blâmé son mince accoutrement.
Travaillez, a-t-on dit, et rimez autrement.
Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muse,
Et changez en travail ce talent qui m'amuse.

LA MUSE.

De l'éclat des lauriers subitement épris,
Vous n'abaissez donc plus qu'un regard de mépris
Sur ces fleurs que jadis votre goût solitaire
Cueillait obscurément dans les bois de Cythère?

LE POÈTE.

Non, je reste à Cythère, et je ne prétends pas
Vers le sacré coteau tourner mes faibles pas.
Dans cet étroit passage où la foule s'empresse,
Dois-je aller augmenter l'embarras et la presse?
Ma vanité n'a point ce projet insensé.
A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,
Je veux porter encor mes vers et mon hommage;
Des refus d'Apollon l'Amour me dédommage.

LA MUSE.

Eh! faut-il tant de soins pour chanter ses plaisirs?
Déjà je vous prêtais de plus sages désirs.
J'ai cru qu'abandonnant votre lyre amoureuse,
Vous preniez de Boileau la plume vigoureuse.
C'est alors que l'on doit, par un style précis,
Fixer l'attention du lecteur indécis,
Et par deux vers ornés d'une chute pareille
Satisfaire à la fois et l'esprit et l'oreille.
Mais pour parler d'amour il faut parler sans art;
Qu'importe que la rime alors tombe au hasard,
Pourvu que tous vos vers brûlent de votre flamme,
Et de l'âme échappés arrivent jusqu'à l'âme?

LE POÈTE.

Quel fruit de vos conseils ai-je enfin recueilli?

LA MUSE.

Je vois que dans Paris assez bien accueilli,
Vous avez du lecteur obtenu le sourire.

LE POÈTE.

Le Pinde à cet arrêt n'a pas voulu souscrire.
Peut-être on a loué la douceur de mes sons,
Et d'un luth paresseux les faciles chansons;
L'indulgente beauté, dont l'heureuse ignorance
N'a pas du bel esprit la dure intolérance,
A dit en me lisant : Au moins il sait aimer;
Le connaisseur a dit : Il ne sait pas rimer.

LA MUSE.

Te fit-on ce reproche, aimable Déshoulière,
Quand un poète obscur, d'une main familière,
Parcourait à la fois ta lyre et tes appas,
Et te faisait jouir du renom qu'il n'a pas?
Chaulieu rimait-il bien, quand sa molle paresse
Prêchait à ses amis les dogmes de Lucrèce?
A-t-on vu du Marais le voyageur charmant
De la précision se donner le tourment?
La Muse de Gresset, élégante et facile,
A ce joug importun fut parfois indocile;
Et Voltaire, en un mot, cygne mélodieux,
Qui varia si bien le langage des dieux,
Ne mit point dans ses chants la froide exactitude
Dont la stérilité fait son unique étude.

LE POÈTE.

Il est vrai; mais la mode a changé de nos jours;
On pense rarement, et l'on rime toujours.
En vain vous disputez; il faut être, vous dis-je,
Amant quand on écrit, auteur quand on corrige.

LA MUSE.

Soit; je veux désormais dans mes vers bien limés,
Que les Ris et les Jeux soient fortement rimés;
Je veux, en fredonnant la moindre chansonnette,
Au bout de chaque ligne attacher ma sonnette.
Mais ne vous plaignez point si quelquefois le sens
Oublié pour la rime...

LE POÈTE.

Oubliez, j'y consens.
D'un scrupule si vain l'on vous ferait un crime.
Appauvrissez le sens pour enrichir la rime.
Trésorier si connu dans le sacré vallon,
Approche, Richelet, complaisant Apollon,
Et des vers à venir magasin poétique,
Donnez-moi de l'esprit par ordre alphabétique.
Quoi, vous riez?

LA MUSE.

Je ris de vos transports nouveaux.
Courage, poursuivez ces aimables travaux.

LE POÈTE.

Ce rire impertinent vient de glacer ma verve.

LA MUSE.

Qu'importe? Richelet tiendra lieu de Minerve.

LE POÈTE.

Rimez mieux.

LA MUSE.

Je ne puis.

LE POÈTE.

Ne rimez donc jamais.

LA MUSE.

Je le puis encor moins.

LE POÈTE.

Taisez-vous.

LA MUSE.

Je me tais.

ÉPITAPHE.

Ici gît qui toujours douta.
Dieu par lui fut mis en problème;
Il douta de son être même.
Mais de douter il s'ennuya;
Et las de cette nuit profonde,
Hier au soir il est parti,
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

A CHLOÉ.

Selon vous, mon sexe est léger;
Le vôtre nous paraît volage;
Ce procès, qu'on ne peut juger,
Est renouvelé d'âge en âge.
Vous prononcez dans ce moment;
Mais j'appelle de la sentence.
Croyez-moi, c'est injustement
Que l'on s'accuse d'inconstance.

Il n'est point de longues amours,
J'en conviens; mais presque toujours
Votre âme s'abuse elle-même.
Dans sa douce crédulité,
Souvent de sa propre beauté
Elle embellit celui qu'elle aime.
Il a tout, du moment qu'il plaît,
Grâce au désir qu'il a fait naître,
Vous voyez ce qu'il devrait être,
Vous ne voyez plus ce qu'il est.
Oui, vous placez sur son visage
Un masque façonné par vous;
Et séduites par cette image,
Vous divinisez votre ouvrage,
Et vous tombez à ses genoux.
Mais le temps et l'expérience,
Écartant ce masque emprunté,
De l'idole que l'on encense
Montrent bientôt la nudité.
On se relève avec surprise;
On doute encor de sa méprise;
On cherche d'un œil affligé
Ce qu'on aimait, ce que l'on aime:
L'illusion n'est plus la même,
Et l'on dit: Vous avez changé.
Du reproche, suivant l'usage,
On passe au refroidissement;
Et tandis qu'on paraît volage,
On est détrompé seulement.
Des amantes voilà l'histoire,
Chloé; mais, vous pouvez m'en croire,
C'est aussi celle des amans.
En vain votre cœur en murmure;
C'est la bonne et vieille Nature
Qui fit tous ces arrangemens.
Quant au remède, je l'ignore;
Sans doute il n'en existe aucun:
Car le vôtre n'en est pas un;
Ne point aimer, c'est pis encore.

LES AILES DE L'AMOUR.

IMITATION DU GREC.

Un jour, Alpaïs et moi, nous rencontrâmes l'Amour dormant sur un lit de fleurs. « Enchaînons-le, dit Alpaïs, et portons-le dans notre ermitage; nous nous amuserons de sa peine, et puis nous lui rendrons la liberté; mais nous volerons son carquois et nous couperons ses ailes.—Il faut lui laisser son carquois, répondis-je; pour les ailes, nous ferons bien de les couper. »

Nous nous mettons à l'ouvrage, nous tressons des guirlandes de roses, nous lions les pieds et les mains à l'Amour, et nous le portons sur nos bras jusque dans notre asile. Il se réveille et veut briser ses liens; mais ils étaient tissus des mains de ma maîtresse. « Ah! rendez-moi la liberté, s'écrie-t-il. Si vous me laissez long-temps enchaîné, je vais ressembler à l'Hymen. — Eh bien! nous allons vous dégager; mais nous voulons auparavant couper vos ailes. — Quoi! vous seriez assez cruels? — Oui; vous en deviendrez plus aimable, et l'univers y gagnera beaucoup. — Que je suis malheureux! Puisque mes prières et mes larmes ne sauraient vous attendrir, laissez-moi les détacher moi-même. »

Alors il détacha ses ailes et les mit en soupirant aux pieds d'Alpaïs. J'étais étonné de voir l'Amour si obéissant.

Nous le prenons tour à tour sur nos genoux. Imprudent! j'osais jouer avec le plus puissant et le plus perfide des dieux. Une chaleur nouvelle s'insinuait dans tous mes sens. Les yeux d'Alpaïs me disaient qu'elle éprouvait la douceur du même tourment. Elle se pencha sur le gazon; je m'assis auprès d'elle, je soupirai, elle me regarda languissamment, je la compris... O miracle étonnant! au premier baiser, les ailes de l'Amour commencèrent à renaître. Elles croissaient à vue d'œil, à mesure que nous avancions vers le terme du plaisir. Après le moment du bonheur, elles avaient leur grandeur ordinaire.

Alors il nous regarda tous les deux avec un souris malin. « Apprenez, dit-il, que l'Amour ne peut exister sans ailes. On a beau me les couper, la jouissance me les rend, et vous verrez bientôt qu'elles sont aussi bonnes que jamais. »

Hélas! sa prédiction n'est que trop accomplie. Mais sa vengeance tomba sur moi seul. Alpaïs est infidèle, et je la pleure, au lieu de l'oublier. En vain je veux aimer ailleurs: je sens trop qu'on ne peut aimer qu'une fois.

LE TOMBEAU D'EUCHARIS.

Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur
Choisissons à sa tombe un abri solitaire:
Entourons de cyprès son urne funéraire.
Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
Des roses à demi-fanées;
Que les Grâces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile emblème des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable
Appuyé sur le monument;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement;
Ses pleurs ne coulent pas; le désespoir l'accable.
L'instant du bonheur est passé;
Fuyez, plaisirs bruyans, importune allégresse:
Eucharis ne nous a laissé
Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.

DIALOGUE.

Quel est ton nom, bizarre enfant?—L'Amour.
—Toi l'Amour?—Oui, c'est ainsi qu'on m'appelle.
—Qui t'a donné cette forme nouvelle?
—Le temps, la mode, et la ville, et la cour.
—Quel front cynique! et quel air d'impudence!
—On le préfère aux grâces de l'enfance.
—Où sont tes traits, ton arc, et ton flambeau?
—Je n'en ai plus: je triomphe sans armes.
—Triste victoire! Et l'utile bandeau
Que tes beaux yeux mouillaient souvent de larmes?
—Il est tombé.—Pauvre Amour, je te plains.
Mais qu'aperçois-je? un masque dans tes mains,
Des pieds de chèvre, et le poil d'un Satyre?
Quel changement!—Je lui dois mon empire.
—Tu règnes donc?—Je suis encore un dieu.
—Non pas pour moi.—Pour tout Paris.—Adieu.

ÉPÎTRE

A MESSIEURS DU CAMP DE SAINT-ROCH.

1782.

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie;
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger;
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battans ou battus;
Messieurs du camp et du blocus,
Terminez de façon ou d'autre,
Terminez, car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonnades;
Mais, hélas! qu'ont-elles produit?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades;
Ou s'il répond de temps en temps
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire: « Je vous entends. »

Quatre ans ont dû vous rendre sages;
Laissez donc là vos vieux ouvrages,
Quittez vos vieux retranchemens,
Retirez-vous, vieux assiégeans:
Un jour ce mémorable siége
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protége.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien;
Vos bélandres et vos corvettes,
Et vos travaux et vos mineurs,
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes;
Votre blocus ne bloque point:
Et grâce à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

PORTRAIT

D'UNE RELIGIEUSE.

Peintre, qu'Hébé soit ton modèle ;
Adoucis encor chaque trait ;
Donne-leur ce charmant secret
Qui souvent manque à la plus belle.
Ton pinceau doit emprisonner
Ces cheveux flottans sous un voile ;
Couvre aussi d'une simple toile
Ce front qu'il faudrait couronner ;
Cache sous la noire étamine
Un sein parfait dans sa rondeur ;
Et si tu voiles sa blancheur,
Que l'œil aisément la devine.
Sur les lèvres mets la candeur ;
Et dans les yeux qu'elle s'allie
A la douce mélancolie
Que donne le tourment du cœur.
Peins-nous la tristesse tranquille ;
Peins les soupirs du sentiment ;
Au bas de ce portrait charmant
J'écrirai le nom de....

A M. DE FONTANES.

Jeune favori d'Apollon,
Vous vous ressouvenez peut-être
Que dans l'harmonieux vallon
Le même jour nous vit paraître.
Vous preniez un chemin pénible et dangereux ;
Je n'osai m'engager dans cet étroit passage ;
Je vous souhaitai bon voyage,
Et le voyage fut heureux.
Pour moi, prêt à choisir une route nouvelle,
Sous des bosquets de fleurs j'aperçus Érato ;
Je la trouvai jolie ; elle fut peu cruelle ;
Tandis que vous montiez sur le double coteau,
Je perdais mon temps avec elle.
Votre choix est meilleur ; vos hommages naissans
Ont déjà pour objet la muse de la Gloire,
Et dans le livre de mémoire
Sa main notera tous vos chants.
A de moindres succès mes vers doivent prétendre :
Les belles quelquefois les liront en secret ;
Et l'amante sensible à son amant distrait
Indiquera du doigt le morceau le plus tendre.

LE TORRENT,

IDYLLE PERSANE.

L'orage a grondé sur ces montagnes. Les flots échappés des nuages ont tout à coup enflé le torrent : il descend rapide et fangeux, et son mugissement va frapper les échos des cavernes lointaines. Viens, Zaphné ; il est doux de s'asseoir après l'orage sur le bord du torrent qui précipite avec fracas ses flots écumeux.

Ce lieu sauvage me plait ; j'y suis seul avec toi, près de toi. Ton corps délicat s'appuie sur mon bras étendu, et ton front se penche sur mon sein. Belle Zaphné, répète le chant d'amour que ta bouche rend si mélodieux. Ta voix est douce comme le souffle du matin glissant sur les fleurs ; mais je l'entendrai, oui, je l'entendrai malgré le torrent qui précipite avec fracas ses flots écumeux.

Tes accens pénètrent jusqu'au cœur ; mais le sourire qui les remplace est plus délicieux encore. Oui, le sourire appelle et promet le baiser... Ange d'amour et de plaisir, la rose et le miel sont sur tes lèvres. Sois discret, ô torrent qui précipite avec fracas tes flots écumeux !

Le baiser d'une maîtresse allume tous les désirs. Quoi ! ta tendresse hésite ! elle voudrait retarder l'instant du bonheur !... Regarde, je jette une fleur sur les ondes rapides ; elle fuit... elle a disparu. O ma jeune amie ! tu ressembles à cette fleur ; et le temps est plus rapide encore que ce torrent qui précipite avec fracas ses flots écumeux.

Belle Zaphné, un second sourire m'enhardit ; tes refus expirent dans un nouveau baiser, mais tes regards semblent inquiets. Que peux-tu craindre ? Ce lieu solitaire n'est connu que des tourterelles amoureuses ; les rameaux entrelacés forment une voûte sur nos têtes, et les soupirs de la volupté se perdent dans le fracas du torrent qui précipite ses flots écumeux.

CONFESSION

D'UNE JOLIE FEMME.

Mon sexe est, dit-on, peu sincère,
Surtout quand il parle de lui.
Je n'en sais rien ; mais sans mystère
Je veux m'expliquer aujourd'hui.

J'ai réfléchi dès mon enfance.
Ma vive curiosité,
Que l'on condamnait au silence,
Augmentait par la résistance;
Et malgré ma frivolité,
Ma timide inexpérience
Cherchait toujours la vérité.
J'écoutais, malgré la défense;
Mes yeux ne se fermaient sur rien;
Et ma petite intelligence
Me servait parfois assez bien.

A la toilette de ma mère
J'allais recevoir des leçons.
Je pris des airs et des façons;
Et dès sept ans je voulus plaire.
Si quelqu'un de moi s'occupait,
Si quelqu'un me trouvait jolie,
Ma petite âme enorgueillie
Aussitôt vers lui s'échappait.
Si quelqu'un goûtait mon ramage,
Je déraisonnais encor mieux.
Si quelqu'un disait : Soyez sage,
Il devenait laid à mes yeux,
Et ma haine était son partage.

A douze ans le couvent s'ouvrit;
A quatorze ans je savais lire,
Danser, et chanter, et médire.
Ah! que de choses l'on m'apprit!

Pour ajouter à ma science,
Je dévorai quelques romans.
Dans le beau pays des amans
Je m'égarai sans défiance.
Que ce pays plut à mon cœur!
Que de chimères insensées
Dont je savourais la douceur!
Combien de nuits trop tôt passées!
Que de jours trop tôt disparus!
Que d'instans alors j'ai perdus!
Dans ce pays imaginaire,
L'Amour était toujours sincère,
Soumis jusque dans son ardeur,
Tendre et fleuri dans son langage,
Jamais ingrat, jamais volage,
Et toujours le dieu du bonheur.
Hélas! de ce monde factice,
Charmant ouvrage du caprice,
Dans le vrai monde je passai.
Quel changement! quelle surprise!
O combien je m'étais méprise!
L'Amour m'y paraissait glacé,
Faible ou trompeur dans ses tendresses
Fade et commun dans ses propos,
Trop gai, trop ami du repos,
Et trop mesquin dans ses promesses.
Quoi! m'écriai-je, voilà tout!
L'ennui me rendit indolente.
Mon cœur, trompé dans son attente,
Fut indifférent par dégoût.

Bientôt avec obéissance
J'acceptai le joug de l'Hymen;
Et, docile par ignorance,
A son arbitraire puissance
Je me soumis sans examen.
Mais enhardi par ma faiblesse,
Et rassuré par ma sagesse,
Il devint un tyran jaloux.
Dès ce jour il cessa de l'être;
Mes yeux s'ouvrirent sur ce maître
Qui me laissait à ses genoux.
Quoi! me dis-je tout étonnée,
Ils ont les fleurs de l'hyménée,
Et les épines sont pour nous!
Pourquoi de la chaîne commune
Nous laissent-ils porter le poids?
Et pourquoi nous donner des lois,
Quand ils n'en reçoivent aucune?

D'un aussi bon raisonnement
Dangereuse est la conséquence;
Et si par malheur un amant
Paraît dans cette circonstance,
Au pouvoir de son éloquence
On résiste bien faiblement.
Le mien parut; il était tendre;
La grâce animait ses discours;
Je sus combattre et me défendre;
Mais peut-on combattre toujours?

De l'amour je connus l'ivresse,
Je connus son enchantement;
J'étais fière de ma faiblesse;
J'immolais tout à mon amant.
Mais cet amant devint parjure;
Le chagrin accabla mon cœur;
Je ne vis rien dans la nature
Qui pût réparer ce malheur;
Je crus mourir de ma douleur.
Le temps, ce grand consolateur,
Le temps sut guérir ma blessure.
J'oubliai mes égaremens,
J'oubliai que je fus sensible,
Et je revis d'un œil paisible

Celui qui causa mes tourmens,
Dans sa tranquillité nouvelle
Mon cœur désormais affermi,
De l'amant le plus infidèle
A fait le plus fidèle ami.

Son exemple me rendit sage.
De système alors je changeai,
Et sur un sexe trop volage
Sans scrupule je m'en vengeai.
Je m'instruisis dans l'art de plaire,
Je devins coquette et légère,
Et m'entourai d'adorateurs;
Je ne suis pas toujours cruelle;
Mais je suis toujours infidèle,
Et je sais tromper les trompeurs.
Tout bas sans doute l'on m'accuse
D'artifice et de trahison.
Messieurs, le reproche est fort bon;
Mais votre exemple est mon excuse.

COMPLAINTE.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire,
Voici l'asile où dorment les vertus.
Charmante Emma! tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille et qui n'est plus.
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et tes beaux yeux se fermant pour toujours
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A rappelé les ris et l'enjoûment;
D'Emma mourante elle a chassé l'image;
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux;
De ce tombeau l'on détourne les yeux;
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Malgré le temps, fidèle à sa tristesse,
Le seul Amour ne se console pas,
Et ses soupirs renouvelés sans cesse
Vont te chercher dans l'ombre du trépas.
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Vous n'avez point soulagé mes douleurs;
Laissez, mes vers, laissez couler mes pleurs.

LÉDA.

Vous ordonnez donc, jeune Hélène,
Que ma muse enfin vous apprenne
Pourquoi ces cygnes orgueilleux,
Dont vous aimez le beau plumage,
Des simples hôtes du bocage
N'ont point le chant mélodieux?
Aux jeux frivoles de la Fable
J'avais dit adieu sans retour,
Et ma lyre plus raisonnable
Était muette pour l'amour:
Obéir est une folie:
Mais le moyen de refuser
Une bouche fraîche et jolie
Qui demande par un baiser!

Dans la forêt silencieuse
Où l'Eurotas parmi les fleurs
Roule son onde paresseuse,
Léda, tranquille, mais rêveuse,
Du fleuve suivait les erreurs.
Bientôt une eau fraîche et limpide
Va recevoir tous ses appas,
Et déjà ses pieds délicats
Effleurent le cristal humide.
Imprudente! sous les roseaux

Un dieu se dérobe à ta vue;
Tremble, te voilà presque nue,
Et l'Amour a touché ces eaux.
Léda, dans cette solitude,
Ne craignait rien pour sa pudeur;
Qui peut donc causer sa rougeur?
Et d'où vient son inquiétude?
Mais de son dernier vêtement
Enfin elle se débarrasse,
Et sur le liquide élément
Ses bras étendus avec grâce
La font glisser légèrement.
Un cygne aussitôt se présente;
Et sa blancheur éblouissante,
Et son cou dressé fièrement,
A l'imprudente qui l'admire
Causent un doux étonnement,
Qu'elle exprime par un sourire.
Les cygnes chantaient autrefois,
Virgile a daigné nous l'apprendre;
Le nôtre à Léda fit entendre
Les accens flûtés de sa voix.
Tantôt, nageant avec vitesse,
Il s'égare en un long circuit;
Tantôt sur le flot qui s'enfuit
Il se balance avec mollesse.
Souvent il plonge comme un trait;
Caché sous l'onde, il nage encore,
Et tout à coup il reparaît
Plus près de celle qu'il adore.
Léda, conduite par l'Amour,
S'assied sur les fleurs du rivage;
Et le cygne y vole à son tour.
Elle ose sur son beau plumage
Passer et repasser la main,
Et de ce fréquent badinage
Toujours un baiser est la fin.
Le chant devient alors plus tendre,
De plus près on cherche à l'entendre,
Et le voilà sur les genoux.
Ce succès le rend téméraire;
Léda se penche sur son bras;
Un mouvement involontaire
Vient d'exposer tous ses appas;
Le dieu soudain change de place.
Elle murmure faiblement;
A son cou penché mollement
Le cou du cygne s'entrelace;
Sa bouche s'ouvre par degrés
Au bec amoureux qui la presse;
Ses doigts lentement égarés
Flattent l'oiseau qui la caresse,
L'aile qui cache ses attraits
Sous sa main aussitôt frissonne,
Et des charmes qu'elle abandonne
L'albâtre est touché de plus près.
Bientôt ses baisers moins timides
Sont échauffés par le désir;
Et précédé d'un long soupir,
Le gémissement du plaisir
Échappe à ses lèvres humides.

Si vous trouvez de ce tableau
La couleur quelquefois trop vive,
Songez que la Fable est naïve,
Et qu'elle conduit mon pinceau;
Ce qu'elle a dit, je le répète.
Mais elle oublia d'ajouter
Que la médisance indiscrète
Se mit soudain à raconter
De Léda l'étrange défaite.
Vous pensez bien que ce récit
Enorgueillit le peuple cygne;
Du même honneur il se crut digne,
Et plus d'un succès l'enhardit.
Les femmes sont capricieuses;
Il n'était fleuve ni ruisseau
Où le chant du galant oiseau
N'attirât les jeunes baigneuses.
L'exemple était venu des cieux;
A mal faire l'exemple invite :
Mais ces vauriens qu'on nomme dieux
Ne veulent pas qu'on les imite.
Jupiter prévit d'un tel goût
La dangereuse conséquence;
Au cygne il ôta l'éloquence :
En la perdant, il perdit tout.

NOUVELLE EXTRAORDINAIRE.

A BERTIN.

Tu connais la jeune Constance
Dont l'orgueil et l'indifférence
Intimidaient l'Amour, les Grâces et les Jeux;
Sa pudeur semblait trop farouche;
Rarement le sourire embellissait sa bouche;
Rarement la douceur se peignait dans ses yeux.
Les uns admiraient sa sagesse :
Tant de réserve à dix-neuf ans!
D'autres disaient : L'Amour est fait pour la jeunesse;
La Nature à Constance a refusé des sens.
Mais l'autre jour cette Lucrèce
D'un mal nouveau pour elle éprouva les douleurs.

On dit que malgré sa faiblesse
Elle sut retenir et ses cris et ses pleurs.
Ce dangereux effort épuisa son courage;
De ses sens un moment elle perdit l'usage;
Puis en ouvrant des yeux plus calmes et plus doux
Elle trouva l'Amour couché sur ses genoux.
Pénétrer ce mystère est chose difficile.
Les uns, sur la foi de Virgile,
Disent que ce petit Amour
Au souffle du Zéphyr doit peut-être le jour;
Mais d'autres avec éloquence
Nous vantent le pouvoir de cette fleur sans nom,
Qui servit autrefois à la chaste Junon,
Lorsqu'au dieu des combats elle donna naissance.
Décide, si tu peux. Hier j'ai vu Constance;
Constance a perdu sa fierté.
Le chagrin sur son front laisse un léger nuage,
Et la pâleur de son visage
Donne un charme à ses traits, plus doux que la beauté.
Sa contenance est incertaine;
Ses yeux se lèvent rarement;
Elle rougit au nom d'amant,
Soupire quelquefois, et ne parle qu'à peine.

COUP D'ŒIL SUR CYTHÈRE.

1787.

Salut, ô mes jeunes amis!
Je bénis l'heureuse journée
Et la rencontre fortunée
Qui chez moi vous ont réunis.
De vos amours quelles nouvelles?
Car je m'intéresse aux amours.
Avez-vous trouvé des cruelles?
Vénus vous rit-elle toujours?
J'ai pris congé de tous ses charmes,
Et je ressemble au vieux guerrier
Qui rencontre ses frères d'armes,
Et leur parle encor du métier.

Amant de la belle Onésie,
Est-il passé son règne heureux?
Non, ta volage fantaisie
Ne pense plus à trouver mieux,
Et pour toi j'en rends grâce aux dieux.
Messieurs, peut-être à sa paresse
Doit-il l'honneur d'être constant;
N'importe, il garde sa maîtresse:
Par indolence ou par tendresse
Je doute qu'on en fasse autant.
Toi surtout qui souris d'avance,
Vaurien échappé des dragons
Tu n'as pas expié, je pense,
Tes intrigues de garnisons,
Ni les coupables trahisons
Dont j'ai reçu la confidence.
Tu trompes l'Hymen et l'Amour;
Mais l'un et l'autre auront leur tour,
Et je rirai de la vengeance.

Tu ne ris pas, toi, dont la voix
Prêche incessamment la constance.
Est-il vrai que depuis trois mois
Tu sais aimer sans récompense?
Je m'intéresse à ton malheur;
Ton âme est tendre et délicate;
Et je veux faire à ton ingrate
Une semonce en ta faveur.
Écoutez-moi, prudente Elvire:
Vous désolez par vos lenteurs
L'amant qui brûle, qui soupire,
Et qui mourra de vos rigueurs.
Votre défense courageuse
Est un vrai prodige de l'art,
Et de la tactique amoureuse
Vous allez être le Folard.
Chacun a son rôle; et du vôtre
Si vous vous acquittez très bien,
Lui, qui connaît aussi le sien,
Prend patience avec une autre.

Approche, ami sage et discret.
Quoi! tu rougis? mauvais présage.
Achève, et sois sûr du secret;
Quelle est la beauté qui t'engage?...
Biblis! ai-je bien entendu?
Ton goût a craint de se méprendre,
Et des fruits qu'on veut nous défendre
Il choisit le plus défendu.
Par un excès de tolérance
Je pardonne à ton imprudence,
Mais il vaudrait mieux imiter
Ce fou dont l'ardeur assidue
Se fait un jeu de tourmenter
Nos Laïs qu'il passe en revue.
Il choisit peu; tous les plaisirs
Amusent son insouciance;
Et jusqu'ici la Providence
L'a préservé des souvenirs
Que mérite son inconstance.
Il me semble voir des hussards
Toujours armés, toujours en guerre,
Dont le courage téméraire
Brave les amoureux hasards.

Moi qui suis chevalier des belles,
Je vous crierai : Soyez fidèles,
L'inconstance ne mène à rien.
Mais vous n'aurez point pitié d'elles,
Et peut-être ferez-vous bien.
On vous le rendra, je l'espère;
Ne vous plaignez donc point alors,
Et pardonnez à la première
Qui vengera l'honneur du corps.
La plainte est toujours inutile.
Suivez l'exemple d'un amant
Qui, trahi, même injustement,
Lut son arrêt d'un œil tranquille,
Et fit au *Journal de Paris*
Insérer ce plaisant avis :

« J'avais hier une maîtresse,
De celles que l'on a souvent;
Mais je reçois en m'éveillant
Un congé plein de politesse.
Venez, monsieur mon successeur,
Prendre les effets au porteur
Que m'avait confiés la belle;
Je vous remettrai ses cheveux,
Ses traits, ses billets amoureux,
Et son serment d'être fidèle. »

De votre siècle ayez les mœurs.
La loyauté n'est plus de mode;
L'amour nous paraît incommode,
Et nous évitons ses langueurs.
Voici la nouvelle méthode :
N'aimez pas, mais feignez toujours,
C'est le vrai moyen d'être aimable.
Sachez d'un vernis agréable
Couvrir vos frivoles discours.
Soyez humble avant la conquête,
Aux fers présentez votre tête,
Et ployez un peu les genoux;
Mais tyran après la victoire,
Vantez, affichez votre gloire,
Et soyez froidement jaloux.
Frondez le sexe qui vous aime,
C'est l'usage; ayez de vous-même
Une excellente opinion;
Négligez souvent la décence,
Et joignez un peu d'impudence
A beaucoup d'indiscrétion.
Il ne faut pas qu'on vous prévienne;
Avant que le dégoût survienne
Quittez, et quittez brusquement;
L'éclat d'une prompte rupture
Vous tire de la classe obscure
Où végète le peuple amant.
Soudain votre gloire nouvelle
Passe de la ville à la cour;
On vous cite; plus d'une belle
Vient solliciter à son tour
L'honneur de vous rendre infidèle;
Et vous voilà l'homme du jour.

De ces travers épidémiques
Cloris a su se garantir,
Cloris dont les attraits magiques
Ont le talent de rajeunir.
Sa bouche innocente et naïve
Chérit le mot de *sentiment*,
Et sa voix quelquefois plaintive
Persuade ce mot charmant.
Du ciel la sagesse profonde
De bien aimer lui fit le don;
Dans ce siècle de trahison
Elle est fidèle à tout le monde.
Après Cloris voyez Anna,
Et, s'il se peut, conservez-la.
Dans ses missives indiscrètes
Vos yeux satisfaits et surpris
Liront ses sermens bien écrits
Sur de beaux papiers à vignettes.
Il faut tout dire : les billets
Que trace sa main fortunée
Deviennent un quart-d'heure après
Des almanachs de l'autre année.
N'importe, un quart d'heure a son prix.
Mais à vos soins je recommande,
Messieurs, la discrète Nœris;
Ses vingt ans sont bien accomplis,
Et son impatience est grande.
Elle soupire quelquefois;
Soumise au pouvoir d'une mère,
Elle attend qu'à ces tristes lois
L'Hymen vienne enfin la soustraire.
Sa voix appelle tous les jours
Cet Hymen qui la fuit sans cesse.
Que faire donc? dans sa détresse,
Au plaisir Nœris a recours.

Ce dieu, pour voler auprès d'elle,
A pris une forme nouvelle.
Son air est timide et discret;
Ses yeux redoutaient la lumière;
Toujours pensif et solitaire,
Il cherche l'ombre et le secret.
Il ne connaît point le partage;
Il ne satisfait point le cœur :
Mais il laisse le nom de sage,

Et s'accommode avec l'honneur.
A son culte sûr et facile
Nœris se livre sans frayeur,
Et d'une volupté tranquille
Elle savoure la douceur.
Mais la rose sur son visage
Par degrés a fait place au lis;
Adieu ce brillant coloris,
Le premier charme du jeune âge;
L'embonpoint manque à ses attraits;
Ses yeux dont la flamme est éteinte
Sont toujours baissés ou distraits;
Et déjà, malgré sa contrainte,
Sur son front on lit ses secrets.

Un amant prudent et fidèle,
Nœris, convient mieux à vos goûts:
Vos jeux en deviendront plus doux,
Et vous n'en serez pas moins belle.
S'il s'en présente un de ce jour,
Écoutez-le, fût-il volage;
L'Hymen ensuite aura son tour,
Et viendra suivant son usage,
Réparer les torts de l'Amour.

Aurais-tu bien la fantaisie
De renoncer au doux repos
Pour tenter ces exploits nouveaux,
Chantre brillant de Catilie?
Nous avons aimé tous les deux;
Sur les bords fleuris du Permesse
L'Amour poussa notre jeunesse,
Et l'heureux nom d'une maîtresse
Embellit nos vers paresseux.
Mais tout s'use, même au Parnasse.
De la première illusion
Le charme s'affaiblit et passe,
Et nous laisse avec la raison.
Brisons la lyre qui publie
Nos caprices et nos travers;
Crois-moi, c'est assez de folie,
Assez d'amour, assez de vers.
Vois Nelson dans les bras de Lise;
Il y médite les fadeurs
Qui vont ennuyer Cydalyse,
Et fléchir ses longues rigueurs;
Cydalyse compatissante
A Nelson donne un rendez-vous
Pour se venger du froid Cléante;
Mais Cléante n'est plus jaloux;
Près d'une amante belle et sage
Il se croit heureux sans rival,
Et fait confidence à Dorval
D'un bonheur que Dorval partage;
Celui-ci, volage à son tour,
Poursuit la jeune Célimène!
Et sa poursuite sera vaine;
Cécile nuit à son amour.
De Vénus ainsi va l'empire.
Nous avons trop aimé Vénus;
Rions-en, il est doux de rire
Des faiblesses que l'on n'a plus.

UN MIRACLE.

An III.

Riez, riez, mauvais plaisans,
Des coureurs de messes nouvelles,
Des gens à culte, des marchands
Au dimanche toujours fidèles!
Par un seul mot on vous répond;
Par un miracle on vous confond;
Miracle des plus authentiques,
Des mieux faits, tout frais advenu,
Et que cent témoins véridiques,
En plein jour, de leurs yeux ont vu.
Déjà dans Paris il circule:
De saints prêtres l'ont raconte,
Des amateurs l'ont colporté,
Et la vieille la moins crédule
A son voisin l'a répété.
Par ses cochons Troye est fameuse:
Dans cette ville trop heureuse,
Les apôtres, depuis les Goths,
Possesseurs de la cathédrale,
Taillés en pierre, grands et beaux,
Édifiaient l'œil des dévots
Par leur stature colossale.
Ce digne ouvrage des chrétiens
Aux savans rappelait sans cesse
Le cheval de bois dont la Grèce
Fit présent à d'autres Troyens.
Un fou, notre France en est pleine,
De la République acheta
Cette apostolique douzaine,
Qu'il eût mieux fait de laisser là.
Il répétait: « Vous êtes Pierre,
Et ce sera sur cette pierre
Que je bâtirai ma maison. »
En effet cet homme peu sage
Sur nos Saints bâtit sans façon
Un édifice à triple étage.
Aucun revers il ne prévoit.
Dans une confiance entière

Sa main coupable sur le toit
Attachait l'ardoise dernière ;
Alors arrive le décret
Qui des messes long-temps bannies,
Du salut, et des litanies,
Tolère le retour discret.
Cent bouches soudain le répandent
Et nos Saints enfouis l'entendent.
« Ma patience était à bout,
Dit Pierre ; allons debout, debout ! »
Sa voix leur donne du courage ;
Du ciment chacun se dégage,
Cherche ses jambes et ses bras,
Son front carré, ses cheveux plats,
Surtout sa mître épiscopale,
Reprend ses membres et son bien,
Laisse la maison sans soutien,
Et retourne à la cathédrale.
L'édifice croule aussitôt.
Voilà notre acquéreur bien sot,
Bien ruiné, disant à d'autres,
Qui sur l'Église ont des projets :
« Hélas ! croyez au douze apôtres,
Et ne les achetez jamais. »

VERS

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Son âge échappait à l'enfance.
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie,
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;
Ainsi meurt sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

COUPLETS

POUR LE MARIAGE DE MADAME MACDONALD.

An X.

Aimez-vous les divers talens,
Une voix flexible et sonore,
Sur le clavier des doigts brillans,
Les pas légers de Terpsichore ?
Aimez-vous un esprit sans art
Où toujours la grâce domine ?
Aimez-vous la beauté sans fard ?
Choisissez une Zéphirine.

Cet ensemble est rare, dit-on.
Quand il se trouve, l'on assure
Que souvent l'affectation
Gâte ces dons de la nature.
Alors ils perdent tout leur prix ;
Alors les fleurs ont des épines.
Croyez-moi, messieurs, dans Paris
On voit bien peu de Zéphirines.

Il est beau durant l'âpre hiver
D'aller conquérir un royaume (1),
De terrasser l'Anglais si fier (2),
De vaincre Mack, et Naple, et Rome (3),
D'arrêter le Russe trois fois (4),
Et d'effrayer au loin Messine (5) :
Mais il manquait à ces exploits
La conquête de Zéphirine.

INSCRIPTIONS.

1805.

I.

Pour un oratoire placé dans un bocage, d'où l'on avait ôté la statue de la Vierge.

Ici fut la vierge Marie :
Toi, qu'une sainte rêverie
Dans ce bois propice égara,

(1) Conquête de la Hollande sous les ordres du général Pichegru.
(2) Campagne en Flandre et dans la Belgique.
(3) Campagne d'Italie, reprise de Rome, et défaite de la nombreuse armée commandée par le roi de Naples et par le général Mack.
(4) Bataille de la Trebbia.
(5) Le roi de Naples s'était réfugié en Sicile.

Prends sa place, femme jolie;
Le Saint-Esprit s'y trompera.

II.

Pour une fontaine qui remplaçait la statue de saint Dominique.

L'image du grand Dominique,
Brûleur de la gent hérétique,
Trop long-temps attrista ces lieux.
A ce terrible saint succède une onde pure.
C'est prévoyance ; il faut laisser à nos neveux
Des remèdes pour la brûlure.

LE RÉVEIL D'UNE MÈRE.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfans :
Adèle accourt de son frère suivie.
Tous deux du lit assiégent le chevet;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leur yeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors d'une main caressante
Contre son sein les presse tour à tour,
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel, et rend grâce à l'amour;
Non cet amour que le caprice allume,
Ce fol amour qui par un doux poison
Enivre l'âme et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume;
Mais ce penchant par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transport ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.
Bientôt Adèle, au travail occupée,
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite; et répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant : « Surtout ne mentez plus. »
Un bruit soudain la trouble et l'intimide;
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur
L'étonnement se mêle à la tendresse.
Du cavalier elle admire l'adresse;
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau qui peut être funeste.
Vaine leçon! il rit de sa frayeur;
Des pieds, des mains, de la voix, et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre :
D'un cri de joie il ne peut se défendre :
Il voit passer les poudreux escadrons;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime; il veut descendre,
Il veut combattre; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond surmonté d'un panache
Couvre à demi son front plus enflammé;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible en sabre transformé;
Il va partir; mais Adèle tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle;
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et pour lui plaire il redevient enfant.

A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déjà dans leur ame naïve
Les passions, les goûts, et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

BOUTADE.

Décembre 1806.

Jupiter un jour dit ces mots :
« Les mortels aiment trop la gloire;
Il est trop doux d'être héros :
Punissons un peu la victoire,
Et, fidèle à mes deux tonneaux,
Mélangeons les biens et les maux. »
Dans les cieux cette voix divine
Retentit, et tombant des airs,
Au laurier brillant, pour épine,
Elle attacha les mauvais vers.

RÉTRACTATION.

Grande alarme au bas du Parnasse !
Pour les poètes quels revers !
Ils chantent ; le dieu de la Thrace,
Vainqueur rapide, échappe aux vers
Qui volent en vain sur sa trace ;
Vénus même, se ravisant,
Refuse un encens inodore ;
Le tumulte, au Pinde croissant,
Gagne l'Olympe, et croît encore ;
L'ignorante et fière Junon
Elève une voix indiscrète ;
Jupiter prend un autre ton ;
« Eh bien donc, au peuple poète
Passons un peu de déraison ;
Mais pour lui point de préférence.
J'étends plus loin mon indulgence :
Dans les combats chez Apollon,
Même à Paphos, l'intention
Pour le fait sera réputée. »
Le bon Vulcain cria *bravo !*
Sur notre terre ont fit l'écho,
Et ma boutade est rétractée.

RÉPONSE.

Comme un autre je suis Français ;
Mais toujours on doit au Parnasse
Craindre les conseils de l'audace,
Et le poids des vastes sujets.
Mes rimes sont chose légère :
Quoique Français, je sais me taire.
Sans doute de Napoléon
Il est sonore le grand nom ;
Mais il faut la voix d'un Homère,
Il faut une Iliade entière
Aux combats, aux lauriers épars
De ce favori de la gloire,
Qui donnant des ailes à Mars,
De pleurs exempte la victoire ;
Qui sur des monceaux d'étendards,
Debout et promettant l'olive,
Aux yeux de l'Europe craintive
Devient le César des Césars.
D'un héros que l'œil suit à peine,
Quel poète, sans perdre haleine,
Peut prendre le vol menaçant,
Et de Boulogne s'élançant,
Comme un foudre tomber sur Vienne ?
Elle enivre l'eau d'Hipocrène ;
Buvons avec sobriété :
La poétique vanité
Des vanités est la plus vaine.
Mes amis, l'aigle audacieux,
Souriant au faible ramage
Des faibles chantres du bocage,
S'élève et plane dans les cieux.

A M. FRANÇAIS,

CONSEILLER D'ÉTAT, DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DROITS RÉUNIS.

1er janvier 1806.

Il rentre l'émigré Janus ;
De nouveau la France l'implore ;
Et sa clé profane ouvre encore
Le calendrier de Jésus.
C'était lui, dans Rome païenne,
Qui semait les couplets flatteurs,
Les vœux sincères ou menteurs,
Les saluts et bonbons d'étrenne.
Autant il en fait dans Paris.
Tout passe dit-on ; faux système !
Nous rebrodons de vieux habits
Dont l'étoffe est toujours la même.
Rome avait ses droits réunis :
Un homme intègre, franc, affable,
Bon citoyen, bon orateur,
De morgue et d'intrigue incapable,
De ces droits était directeur :
Il savait Horace par cœur,
Il lisait Térence et Catulle,
Et certain cadet de Tibulle
Dans ses bureaux fut rédacteur.
Trop souvent la reconnaissance
Parle et s'épanche en mauvais vers,
Et souvent aussi l'indulgence
Pardonne ce léger travers ;
Tibullinus, faible de tête,
Au nouvel an devient poète,
Enfle une ode, et joyeux la lit
A son directeur qui sourit,
Puis répond : « J'accepte un hommage
Que votre cœur vous a dicté :
Mais le cœur veut la vérité.

Chez Apollon, point de partage;
Les cadets au Parnasse ont tort.
A cette injuste loi du sort
De bonne grâce il faut souscrire.
Laissez donc la flûte et la lyre;
Et pour étrenne, une autre fois,
A ma santé qui vous est chère,
De Falerne buvez un verre,
Pourvu qu'il ait payé les droits. »

A M. TISSOT,

SUR SA TRADUCTION DES BAISERS DE JEAN SECOND.

D'autres tentèrent sans succès
De donner au Pinde français
Ces chants brillantés, mais aimables,
Que trois siècles ont applaudis,
Ces baisers brûlans et coupables
Par Dorat si bien refroidis.
Les Dorats sont communs en France;
Et Jean second, traduit par eux,
Ferait de ses péchés heureux
Une trop longue pénitence.
Elle cesse enfin, grâce à vous.
Après cette œuvre méritoire
Qui pour nous rajeunit sa gloire,
Vous péchez aussi; vif et doux,
Orné sans fard, à la nature
Vous empruntez votre parure.
Le bon goût ainsi vous apprit
Qu'au Parnasse, comme à Cythère,
Une amante ne répond guère
Aux baisers que donne l'esprit.

AU MÊME.

C'en est fait, vous voilà lancé
Dans ce vallon où la jeunesse
M'avait imprudemment poussé;
Dans cette arène où le Permesse
Roule son limon courroucé.
Des conscrits ainsi le courage
Va remplacer les vieux soldats
Qui dans la paix de leur village
Rêvent encore les combats.
Pour vous commence la mêlée;
Déjà les pandours en passant
De votre muse harcelée
Insultent le laurier naissant,
Un petit pédant ridicule,
Qui veut régenter Hélicon,
Sur vos vers a levé, dit-on,
Le poids de sa docte férule.
Bien! de la médiocrité
J'aime la plaisante colère;
J'aime ce poète avorté
Dont la sournoise vanité
Aux talens heureux fait la guerre,
Qui du nom de moralité
Colore sa triste impuissance,
Et de sa propre main encense
Son envieuse nullité.

ÉPHIMÉCIDE.

IMITATION DU GREC.

« Combien l'homme est infortuné!
Le sort maîtrise sa faiblesse,
Et de l'enfance à la vieillesse
D'écueils il marche environné;
Le temps l'entraîne avec vitesse;
Il est mécontent du passé;
Le présent l'afflige et le presse;
Dans l'avenir toujours placé,
Son bonheur recule sans cesse;
Il meurt en rêvant le repos.
Si quelque douceur passagère
Un moment console ses maux,
C'est une rose solitaire
Qui fleurit parmi les tombeaux.
Toi, dont la puissance ennemie
Sans choix nous condamne à la vie,
Et proscrit l'homme en le créant,
Jupiter, rends-moi le néant! »

Aux bords lointains de la Tauride,
Et seul sur des rochers déserts
Qui repoussent les flots amers,
Ainsi parlait Éphimécide.
Absorbé dans ce noir penser,
Il contemple l'onde orageuse;
Puis d'une course impétueuse,
Dans l'abîme il veut s'élancer.
Tout à coup une voix divine
Lui dit : « Quel transport te domine?
L'homme est le favori des cieux;
Mais du bonheur la source est pure.

Va, par un injuste murmure,
Ingrat, n'offense plus les dieux. »
Surpris et long-temps immobile,
Il baisse un œil respectueux.
Soumis enfin et plus tranquille,
A pas lents il quitte ces lieux.

Deux mois sont écoulés à peine,
Il retourne sur le rocher.
« Grands dieux! votre voix souveraine
Au trépas daigna m'arracher;
Bientôt votre main secourable
A mon cœur offrit un ami.
J'abjure un murmure coupable;
Sur mon destin j'ai trop gémi.
Vous ouvrez un port dans l'orage;
Souvent votre bras protecteur
S'étend sur l'homme, et le malheur
N'est pas son unique héritage. »
Il se tait. Par les vents ployé,
Faible, sur son frère appuyé,
Le jeune pin frappe sa vue:
Auprès il place une statue,
Et la consacre à l'Amitié.

Il revient après une année.
Le plaisir brille dans ses yeux;
La guirlande de l'hymenée
Couronne son front radieux.
« J'osai dans ma sombre folie
Blâmer les décrets éternels,
Dit-il; mais j'ai vu Glycérie,
J'aime, et du bienfait de la vie
Je rends grâce aux dieux immortels. »
Son âme doucement émue
Soupire; et dès le même jour
Sa main, non loin de la statue,
Élève un autel à l'Amour.

Deux ans après, la fraîche aurore
Sur le rocher le voit encore:
Ses regards sont doux et sereins;
Vers le ciel il lève ses mains:
« Je t'adore, ô bonté suprême!
L'amitié, l'amour enchanteur,
Avaient commencé mon bonheur;
Mais j'ai trouvé le bonheur même.
Périssent les mots odieux
Que prononça ma bouche impie!
Oui l'homme dans sa courte vie
Peut encore égaler les dieux. »
Il dit; sa piété s'empresse
De construire un temple en ces lieux.
Il en bannit avec sagesse
L'or et le marbre ambitieux,
Et les arts, enfans de la Grèce.
Le bois, le chaume et le gazon
Remplacent leur vaine opulence;
Et sur le modeste fronton
Il écrit: *A la Bienfaisance.*

VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME LAMBERT.

J'ai vu, j'ai suivi son enfance,
Chère encore à mon souvenir;
Dans sa brillante adolescence
J'ai lu son heureux avenir.
La nature la fit pour plaire;
Au doux charme de la bonté
Elle unit cette égalité
Et ces grâces que rien n'altère.
Son esprit, ainsi que ses traits,
Méconnaît l'art et l'imposture.
Les talens, voilà sa parure:
Les plus belles ont moins d'attraits.
Une autre, de ces dons trop vaine,
Voudrait tout et n'obtiendrait rien;
Alexandrine sait à peine
Ce qu'une autre saurait trop bien.
Le portrait qu'ici je dessine
Est loin encor d'être flatté;
Il faut à cette Alexandrine,
Que l'encens étonne et chagrine,
Dire moins que la vérité.

CANTATE.

POUR LA LOGE DES NEUF SŒURS.

Loin de nous dormaient les tempêtes;
Dans ce temple à d'heureuses fêtes
Les muses invitaient leurs disciples épars
Ici naissait entre eux une amitié touchante.
Ils s'unissaient pour plaire; et la beauté présente
Les animait de ses regards.

Qu'oses-tu, profane ignorance?
Que veut ton aveugle imprudence?
Des muses respecte l'autel:
Là fume un encens légitime.

Arrête; tu serais victime
De ton triomphe criminel.

Mais sur la démence et l'ivresse
Que peut la voix de la sagesse?
Telles parfois, dans la saison
Qui rend l'abondance à nos plaines,
Du Nord les subites haleines
Brûlent la naissante moisson.

Vous ne gronderez plus, tempêtes passagères.
Ainsi que le repos, les arts sont nécessaires.
Qu'ils renaissent toujours chéris.
La France à leurs bienfaits est encore sensible;
Et nos fidèles mains de leur temple paisible
Relèvent les nobles débris.

Amans des arts et de la lyre,
L'Orient reprend sa clarté;
Venez tous, et de la Beauté
Méritons encor le sourire.

Ici se plaisent confondus,
Les talens, la douce indulgence,
Les dignités et la puissance,
Et les grâces et les vertus.

Amans des arts et de la lyre,
L'Orient reprend sa clarté;
Venez tous; et de la Beauté
Méritons encor le sourire.

A QUELQUES POÈTES.

—

« Les vers sont la langue des Dieux,
Dites-vous; toujours libre et fière,
Loin de l'idiome vulgaire
Elle s'élance dans les cieux. »

Eh bien, soit; comme vous sans doute
Là-haut l'on parle et l'on écoute.
Mais sur la terre descendus,
Les Dieux, quand leur esprit est sage,
Désenflent pour nous leur langage,
Et veulent bien être entendus.
Toujours sur la plage homérique
On voit l'Olympe, ainsi qu'Argos,
Ennemi franc et très épique
Des murs troyens et du pathos;
Jupiter dont la voix suprême
D'un mot ébranle l'univers,
Dans Virgile adoucit ses vers,
Éole, Mars, Alecton même,
Y sont purs, élégans et clairs.
Daignez n'être pas plus sublimes;
Comme eux humanisez vos rimes;
A leurs prêtres échevelés
Laissez le style des miracles,
Et l'obscurité des oracles
Sur le trépied menteur hurlés:
L'énigme, permise aux prophètes,
Ne l'est pas encore aux poètes.
Le génie a d'antiques droits,
D'accord; mais la langue a des lois.
Vous accusez son indigence,
Sa faiblesse; et malgré ses torts,
Des peuples la reconnaissance
Adopte et répand ses trésors.
Par vos témérités nouvelles
Prétendez-vous de nos modèles
Vieillir les vers et les leçons?
Qu'à leurs pieds tout orgueil fléchisse;
Devant eux calmez les frissons
De votre fièvre créatrice;
De grâce, messieurs, moins d'effets,
Moins de fracas, moins de merveilles,
Et par pitié pour les oreilles,
Parlez français à des Français.
Trop divin, si votre délire
Ne peut ainsi s'humilier,
Si cette plume et ce papier
Que vous appelez votre lyre,
Brûlans et célestes pour vous,
Sont bizarres et froids pour nous,
Partez, abandonnez la terre;
Dans vos poétiques ballons,
Sur l'aile de vos aquilons,
Volez par-delà le tonnerre,
Et restez-y; car ici-bas
L'excès du grand est ridicule,
Et l'homme sans trop de scrupule
Siffle des dieux qu'il n'entend pas.

Racine, ce roi du Parnasse,
Est toujours vrai dans son audace,
Et dans sa force toujours pur.
Anathème au poète obscur!
S'il est bouffi, double anathème!
Que sont les sulfureux éclairs
Pour la raison, juge suprême
De notre prose et de nos vers?
Ses arrêts que le goût proclame
D'abord faiblement écoutés,

Par le temps sont exécutés :
Elle annule et flétrit du blâme
L'hymen brusque et forcé des mots
Dont l'éclat, cher à l'ignorance,
Aux yeux du bon sens qu'il offense
N'est qu'un jour importun et faux,
Une pénible extravance,
Un vain effort de l'impuissance,
Et le crime des vers nouveaux.

LES SUCCÈS LITTÉRAIRES.

Toujours il faut payer la gloire.
Jadis chez les Romains jaloux,
Pour les enfans de la victoire
Le triomphe avait ses dégoûts.
A leur char s'attachait l'offense.
En pompe la reconnaissance
Couronnait leur front radieux ;
Mais l'insolence et la bassesse
Aux chants de la publique ivresse
Mêlaient des cris injurieux.
Ce vil et consolant usage
Au Pinde renaît d'âge en âge.
Là toujours un pouvoir ingrat
Du triomphe punit l'éclat.
Dans le cortége il pousse et guide
L'envieux dont la voix perfide
Commence les sourdes rumeurs,
Et tous les brigands littéraires
Vendant aux haines étrangères
Leurs indifférentes clameurs.
Mais en vain l'audace impunie
Croit vaincre ; de la Vérité
L'hymne s'élève, et le génie
Entend son immortalité.

LE PROMONTOIRE DE LEUCADE.

Je suis né dans la ville d'Étolie, sur les bords du fleuve Achéloüs. J'avais seize ans, quand je vis pour la première fois la jeune Myrthé. Mes yeux furent charmés, et mon cœur se donna pour toujours. Dès ce moment j'oubliai les jeux paisibles de l'enfance. J'allais souvent rêver dans un bois voisin du village et peu fréquenté. Mes pas s'arrêtaient toujours devant une petite statue de l'Amour; je nommais Myrthé, et je soupirais. Un soir je déposai une rose aux pieds de la statue. Je revins le lendemain, je retrouvai la fleur, mais elle était attachée à un bouton de rose fraîchement cueilli. Une agréable surprise me fit tressaillir ; mille idées confuses se succédèrent dans mon esprit, et l'espérance descendit dans mon cœur comme la rosée sur une fleur altérée. J'entrelaçai d'une guirlande les pieds de la statue, et je rentrai dans le village. Déjà la nuit avait bruni l'azur des cieux ; elle apportait le sommeil, et les songes passèrent sur mon asile sans s'arrêter. Le jour parut enfin ; je m'approchai plusieurs fois de la cabane de Myrthé; je voulais la voir, tomber à ses genoux, et lui jurer un amour digne de sa bonté ; mais je ne vis qu'une femme dont l'air froid et sévère inspirait la crainte. Je gagnai le bois tristement, et je me retrouvai, sans y penser, devant la statue. J'aperçus une jeune fille qui attachait une guirlande à celle que j'avais déposée la veille aux pieds de l'Amour. Je m'approche sans bruit, et je mets ma main sur la sienne : elle fait un cri, se retourne, baisse les yeux, et rougit. J'étais à ses genoux, et je lui disais : « Je t'aime, belle Myrthé ; il y a long-temps que je t'aime ; j'en jure par le Dieu qui nous voit et qui nous entend, je t'aimerai toujours. » Myrthé entr'ouvre sa bouche vermeille, et d'une voix douce comme l'haleine du Zéphir : « Je reçois ton serment, et j'en jure par le Dieu qui nous voit et qui nous entend, mon seul désir sera de te plaire toujours. »

Je la voyais presque tous les jours au même endroit, je lui parlais de ma tendresse; elle m'écoutait; je lui en reparlais encore, et elle m'écoutait avec un nouveau plaisir. Je pressais sa main sur mon cœur; mes lèvres effleuraient quelquefois ses lèvres de rose; je respirais son haleine parfumée ; plus d'audace aurait offensé Myrthé, son courroux m'eût repoussé loin d'elle, et je serais mort de ma douleur.

Un jour je vis la tristesse dans ses yeux. Elle me dit : « Le ciel m'a donné une mère impérieuse ; je crains que sa sévérité ne cause notre malheur; je crains..... » un baiser l'empêcha de poursuivre. Crois-moi, jeune amie, la prévoyance est cruelle : ne perdons pas le présent à nous affliger d'un avenir incertain.

Le lendemain on m'apprend que Myrthé s'unira dans trois jours à un riche citoyen de Thermus. La foudre m'aurait frappé d'un coup moins terrible. Revenu à moi, je m'obstinais à douter de mon malheur. Je vole chez Myrthé ; je vois la porte de sa cabane ornée de festons et de guirlandes, signe trop certain de l'hymen qui s'apprête. La rage s'empare de moi : j'arrache les guirlandes et les festons, je les foule aux pieds; je cours ensuite au bois, té-

moin de nos premières caresses; je brise la statue de l'Amour, et je m'éloigne en maudissant le lieu de ma naissance.

L'éloignement et l'absence n'éteignirent point mon amour. Je retrouvais partout l'image de celle que je fuyais. Je veux l'oublier, dis-je alors avec dépit; je veux l'oublier, ou mourir. Et je pris aussitôt le chemin qui conduisait au promontoire de Leucade.

J'arrive; un peuple nombreux couvrait le rivage. Les sacrificateurs, après les libations accoutumées, immolent deux tourterelles, invoquent Neptune, et descendent ensuite dans les bateaux destinés à secourir les amans qui cherchent dans les flots la fin de leurs souffrances.

Un jeune homme, nommé Myrtil, se présente; la tristesse est empreinte sur son front. La belle Céphise paraît au même instant, et s'avance au doux bruit des louanges prodiguées à ses charmes. Ces acclamations répétées tirent enfin Myrtil de sa rêverie. « Quoi! s'écrie-t-il, si jeune et si jolie, vous avez pu trouver un amant volage? — En est-il qui ne soit pas volage? — Hélas! j'en connais un du moins. — Son exemple ne sera pas imité. — Je le souhaite; voyez où conduit la constance. — Pourquoi fîtes-vous un mauvais choix? — Le vôtre était meilleur? — Je me suis trompée, et je vais m'en punir. — J'ai le même projet; mais avouez que cela n'est pas raisonnable. — J'avoue que mon inconstant seul devrait être puni. — C'est mon infidèle qu'il faudrait noyer. — Et, loin de le punir, je prépare à sa vanité un nouveau triomphe. — Il serait plus sage et plus doux de se venger. — J'en conviens. — Ce n'est pas assez d'en convenir. — Eh bien, je le veux. — Serai-je de moitié dans la vengeance? »

Céphise ne répondit rien, mais elle prit la main de Myrtil, et tous deux s'éloignèrent.

Nous vîmes arriver un habitant de l'Ébadie. Il venait de perdre une épouse adorée, il détestait la vie, et criait à ceux qui conduisaient les bateaux: « Si votre âme connaît la pitié, ne me secourez pas; laissez-moi rejoindre celle que j'aime; au nom des Dieux, ne me secourez pas. » Il dit, et se précipite dans les flots. Mais à peine les a-t-il touchés, qu'il étend les bras, et nage avec force vers le rivage.

Un jeune Athénien prit sa place. Il tenait dans ses mains un portrait et une boucle de cheveux. L'or et les perles brillaient sur ses habits; sa chevelure était parfumée; son air et sa démarche respiraient la mollesse. « Cynisca m'adore, dit-il, et je sens que je commence à l'aimer; il est temps de la quitter. » A ces mots, il jette dans la mer le portrait et la boucle, et s'en retourne en fredonnant une chanson bachique. Il souriait à toutes les femmes qu'il trouvait sur son passage.

Il vint ensuite deux femmes de Syracuse, d'une naissance illustre. L'aimable rougeur ne colorait pas leur front; leur regard était hardi comme celui des athlètes. Elles prennent un détour, et descendent sur le sable du rivage. Là elles déchaussent leurs brodequins, effleurent du pied la surface des eaux, et remercient Neptune de leur guérison. Revenues dans la foule, l'une saisit par la main un histrion d'Athènes, et l'autre un riche marchand de l'île de Samos.

Tous les regards se fixèrent sur deux amans qui s'avançaient en se tenant par la main. Ils sortaient à peine de l'enfance. Des larmes inondaient leur visage: ils s'embrassaient avec tendresse, et s'approchaient des bords du Promontoire, lorsqu'un vieillard les arrêta: « Mes enfans, que faites-vous? Quels sont donc vos chagrins? — Nous nous aimons, dit le jeune homme, voilà notre malheur. L'amour est pour nous un tourment; une seule idée nous occupe; le sommeil s'éloigne de nos paupières; le sourire n'est plus sur nos lèvres; une langueur secrète nous consume; l'absence nous paraît affreuse; c'est une mort lente: quand nous nous revoyons, nous sommes plus agités encore; des larmes se mêlent à nos baisers; nous craignons l'avenir; nous craignons d'être séparés un jour; la jalousie nous tourmente: enfin, l'amour fait notre malheur; nous voulons guérir notre amour. » Le vieillard sourit et leur répond: « Tournez les yeux sur cette colline; le temple que vous voyez est celui de l'Hymen; entrez dans ce temple, et vos tourmens finiront. »

Les deux amans suivirent le conseil du vieillard, et furent remplacés par une jeune veuve. Ses vêtemens et sa contenance annonçaient la douleur. Elle soupira, s'avança sur le bord du précipice, et jeta un coup d'œil sur les flots. « Je suis guérie, dit-elle aussitôt; je rends grâces à Neptune, je rends grâces aux Dieux immortels.

La célèbre Sapho parut ensuite. La foule des spectateurs se pressait autour d'elle; mille voix confuses s'élevaient pour la louer et la plaindre. Dans sa première jeunesse elle avait outragé la nature et l'Amour. L'Amour est terrible quand il se venge. Il mit son flambeau dans l'âme de Sapho, et laissa l'indifférence dans celle de Phaon. Cette fille infortunée tenait dans ses mains la lyre qu'elle avait perfectionnée; une guirlande de myrte et de laurier couronnait son front. Elle s'avança d'un pas assuré sur le rocher, et chanta une ode, en s'accompagnant de sa lyre. L'éloignement ne me permit pas de l'entendre; mais je la vis s'élancer

courageusement dans les flots. Les uns assurent que dans sa chute elle fut métamorphosée en cygne; d'autres prétendent qu'on a vu les nymphes de la mer s'approcher pour la recevoir.

La foule s'écoula insensiblement, et j'arrivai sur le Promontoire. Là, je balançai pendant quelque temps. Je ne craignais point la mort; je craignais l'indifférence. Cesser d'aimer! cette idée m'accablait, et je fus tenté de garder mes tourmens. Ma raison fut enfin la plus forte, et je m'élançais, quand je me sentis retenu par ma tunique. Je me retourne, je vois Myrthé, et je la reçois évanouie dans mes bras. « O Myrthé! fille volage et toujours chérie! que viens-tu chercher dans ces lieux? » A ces mots elle ouvre ses beaux yeux, et dit : « Peux-tu me soupçonner? devais-tu partir sans m'entendre? Hélas! le jour où une mère cruelle me prononça l'arrêt de mon malheur, le jour où tu quittas le village, je te cherchai au rendez-vous accoutumé; je ne trouvai que les marques de ton désespoir. Je voulais te proposer de fuir avec moi, de partager mon sort, de ne plus vivre que pour l'Amour. A la faveur de la nuit je rentrai dans le village, et je m'approchai de ta cabane. Ton père pleurait, assis sur le seuil de la porte; il appelait son fils son fils bien-aimé, et ses larmes redoublaient. Je m'éloignai, je te cherchai long-temps; et te croyant perdu pour jamais, je venais demander à Neptune la fin de mon amour. »

Il faudrait avoir senti mes peines, pour concevoir mon bonheur. Ce bonheur dure encore; il ne finira qu'avec ma vie. Je n'ai pas oublié les paroles du vieillard, et j'ai promis à l'Amour de ne point entrer dans le temple de l'Hymen.

RÉPONSES DIVERSES.

I.

Crois-moi, la brillante couronne
Dont tu flattes ma vanité,
C'est l'Amitié qui me la donne
Sans l'aveu de la Vérité.
Fruits légers de ma faible veine,
Cet honneur n'est point fait pour vous;
Modestes et connus à peine,
Vous me ferez peu de jaloux.
Il est vrai qu'à la noble envie
D'être célèbre après sa mort,
Je ne me sens pas assez fort
Pour sacrifier cette vie.
Dans les sentiers d'Anacréon
Égarant ma jeunesse obscure,
Je n'ai point la démangeaison
D'entremêler une chanson
Aux écrits pompeux du *Mercure*;
Et je renonce sans murmure
A la trompeuse ambition
D'une célébrité future.
J'irai tout entier aux enfers.
En vain ta voix douce et propice
Promet plus de gloire à mes vers,
Ma nullité se rend justice.
Nos neveux moins polis que toi,
Flétriront bientôt ma couronne;
Peu jaloux de vivre après moi,
Je les approuve et leur pardonne.

II.

A LA HARPE

SUR SA COMÉDIE DES MUSES RIVALES.

Enfin, grâce à ma diligence,
J'ai vu des Neuf sœurs que j'encense
La charmante rivalité;
J'ai vu l'hommage mérité
Que sur la scène de Thalie
Le goût vient de rendre au génie.
Sans doute ce succès flatteur
Et pour le mort et pour l'auteur
Attriste doublement l'Envie;
Mais dût-elle se courroucer,
J'ai dit, et ma bouche est sincère :
Quand on chante aussi bien Voltaire,
On commence à le remplacer.

III.

Non, mon portrait n'est pas fidèle,
Vos jolis vers en ont menti;
Et si j'étais moins votre ami,
Je vous ferais une querelle.
Pour se croire un autre Apollon,
Il faudrait ne jamais vous lire.
Traître, vous me donnez son nom,
Et vous avez gardé sa lyre.

Votre missive charmante m'oblige de convenir qu'elle est mieux entre vos mains que dans les miennes. Vous me louez comme Horace, et je n'ai d'autre ressemblance avec Virgile que de m'être exposé sur les flots, et de vous avoir donné le sujet de vos vers agréables.

Croyez-moi, ne guérissez jamais de cette métromanie dont vous vous plaignez, et dont vous êtes le seul à vous apercevoir.

Pour vos amis et pour vous-même,
Ayez toujours auprès de vous
Ce joli démon qui vous aime,
Et dont je suis un peu jaloux.
Autrefois avec moins de grâce
Il inspirait Anacréon;
A Rome il allait sans façon
S'asseoir sur les genoux d'Horace;
Chaulieu soupirait avec lui
Des vers moins heureux que les vôtres;
Vous êtes son nouvel ami,
Et vous lui rendez tous les autres.

IV.

AU COMTE DE SCHOWALOW.

De la science et des beaux-arts
Juge délicat et sévère,
Quoi! sur ma Muse un peu légère
Vous tournez aussi vos regards?
Quoi! l'heureux disciple d'Horace,
Que l'on vit avec tant de grâce
Écrire à l'aimable Ninon,
Se plait aux accords de ma lyre,
Et prend même pour me le dire
Le doux langage d'Apollon!
Ma Muse, que devait surprendre
Un encens trop peu mérité,
D'un mouvement de vanité
A peine encore à se défendre.
De cet éloge inattendu
Je présume un peu trop peut-être;
Mais on veut, quand on vous a lu,
Et vous entendre et vous connaître.

V.

AU MÊME.

Je l'avais juré, mais en vain,
De chercher Théocrite aux champs de la Sicile,
De mouiller de mes pleurs le tombeau de Virgile,
Et d'aller à Tibur, un Horace à la main,
Boire à la source fortunée
Qui coulait autrefois sous le nom d'Albunée.
J'ai relu cet écrit par la raison dicté,
Où des nouveaux Romains vous peignez la folie,
Et du voyage d'Italie
Vos vers heureux m'ont dégoûté.
Que verrais-je en effet sur ce Tibre vanté?
Les temples du sénat transformés en conclaves,
Des marbres dispersés l'antique majesté,
Monumens de la liberté
Au milieu d'un peuple d'esclaves.
De ce peuple avili détournons nos regards;
Fuyons aussi Paris, tributaire de Rome;
Allons, volons plutôt vers ces nouveaux remparts
Où déjà la raison rend tous ses droits à l'homme.
Je les verrai ces lieux que font aimer vos vers.
Oui, je veux avec vous traverser les déserts
De la froide Scandinavie.
Par le sauvage aspect de ces sombres beautés
Mes regards long-temps attristés
Se fixeront enfin sur les champs de Russie.
De Catherine alors vous direz les travaux,
Les travaux créateurs, les bienfaits, le génie,
Et vous la placerez au-dessus des héros.
A ces discours de politique
Mêlant de plus joyeux propos,
Vous répandrez le sel attique,
Le sel de la raison, mortel pour les cagots.
Voltaire vous légua ce secret que j'ignore.
Nous rirons avec lui du pape et des enfers,
Sur les Romains bénis vous redirez vos vers,
Et je croirai l'entendre encore.

VI.

Jeune la M.... j'ai relu
Vos jolis vers datés de Nantes,
Et de ces rimes élégantes
Le tour aisé m'a beaucoup plu.

Mais vous montrez peu d'indulgence.
Avec malice profitant
De quelques mots sans conséquence,
Vous m'accusez d'être inconstant,
Et d'avoir prêché l'inconstance.
C'est beaucoup, c'est trop, entre nous.
De ma confession sincère
Devenez le dépositaire,
Et je serai bientôt absous.

Mon cœur s'en ressouvient encore;
A la sensible Éléonore
Je dois les plus beaux de mes jours.
Jours heureux! maîtresse charmante!
O combien fut douce et brillante
La jeunesse de nos amours!
Alors d'une flamme éternelle
Je nourris le crédule espoir,
Et j'avais peine à concevoir
Qu'on pût jamais être infidèle.
« Heureux, disais-je, trop heureux
Celui qui, dans les mêmes lieux,
Toujours épris des mêmes charmes,
Toujours sûr des mêmes plaisirs
Ignore les jalouses larmes,
Et l'inconstance des désirs!
Une conquête passagère
Peut amuser la vanité;
Mais le paradis sur la terre
N'est que pour la fidélité. »
Je le croyais; la raison même
Semblait approuver mon erreur.
Hélas! en perdant ce qu'on aime,
On cesse de croire au bonheur.
« Projet d'une longue tendresse,
Dis-je alors, projet insensé,
Vous avez trompé ma jeunesse;
Et le serment d'une maîtresse
Sur le sable est toujours tracé.
Les femmes ont l'humeur légère;
La nôtre doit s'y conformer.
Si c'est un bonheur de leur plaire,
C'est un malheur de les aimer. »
Avais-je tort? parlez sans feindre :
Amant fidèle, amant quitté,
N'avais-je pas bien acheté
Le droit frivole de me plaindre?
Un homme sage, en pareil cas,
Se console et ne se plaint pas.
Je n'en fis rien : malgré l'absence,
Mes pleurs ont coulé constamment,
Et d'un amour sans espérance
J'ai gardé six ans le tourment.
Je suis guéri; de ma faiblesse
Le temps n'a laissé dans mon cœur
Qu'un souvenir plein de douceur,
Et mêlé d'un peu de tristesse.
Je n'ai ni chagrins, ni plaisirs;
Je répète avec complaisance :
« Les dégoûts suivent l'inconstance,
La constance fait des martyrs;
Heureux qui borne ses désirs
Au repos de l'indifférence! »
Mais quand je revois les attraits
De ce sexe aimable et volage,
Dans mon cœur je sens des regrets,
Et je dis : « C'est pourtant dommage! »

VII.

A M. DE FONTANES,

SUR SA TRADUCTION DE L'ESSAI SUR L'HOMME.

Duresnel, dans ses longues rimes,
De l'optimiste d'Albion
A délayé les vers sublimes
Et l'heureuse précision;
Sa timide et faible copie
Nous voile de l'original
La raison nerveuse et hardie,
Et pour son lecteur tout est mal.
Mais Pope vous prêta sa lyre,
Son chant rapide, harmonieux;
Et les Frérons auront beau dire,
Aujourd'hui tout est pour le mieux.

VIII

Du plus grand paresseux de France
Je reçois enfin quelques mots;
Et sa plume avec négligence
Me donne le détail de ses galans travaux.
Sous quel astre propice avez-vous pris naissance,
O le plus heureux des amis?
Vous me rendez les jours de mon adolescence :
En vous lisant, je rajeunis.

Un cœur tout neuf, une aimable maîtresse
Durant le jour mille désirs;
Durant la nuit mille plaisirs;

Peu de prudence, et beaucoup de tendresse;
Un Argus à séduire, une mère à tromper;
L'heure du rendez-vous toujours lente à frapper:
De tous ces malheurs de jeunesse
Autrefois je fus affligé.
Hélas! que mon sort est changé!
Des passions je n'ai plus le délire;
L'air de Paris a desséché mon cœur;
Ma voix a perdu sa fraîcheur,
De dépit j'ai brisé ma lyre.
La douce volupté fuit ce bruyant séjour;
Ici l'on plait par l'artifice,
Les désirs meurent en un jour,
Le trompeur est dupe à son tour,
Et dans cette amoureuse lice
On fait tout excepté l'amour.
Je pars, je vais chercher loin des bords de la Seine
Une beauté naïve et prête à s'enflammer;
Et je vole avec vous au fond de la Lorraine,
Puisqu'on y sait encore aimer.

IX.

Ne parlons plus d'Éléonore:
J'ai passé le mois des amours,
Le mois? c'est beaucoup dire encore.
S'ils revenaient ces heureux jours,
Et si j'avais à quelque belle
Consacré mon cœur et mes chants,
Combien je craindrais auprès d'elle
Vos jolis vers et vos seize ans!

X.

A M. FÉLIX NOGARET,

SUR SA TRADUCTION D'ARISTENÈTE.

Le véritable Aristenète
Esquissa de maigres tableaux.
Vos heureux et libres pinceaux
Achèvent son œuvre imparfaite.
On assure qu'aux sombres bords
Il profite de cette aubaine;
Car des auteurs la troupe vaine
Cherche encor l'encens chez les morts;
Et votre Grec, je le parie,
Sur vos dons gardant le secret,
D'un air modeste s'approprie
Les complimens que l'on vous fait.

XI.

A M. VICTORIN FABRE.

Le bourg lointain qui vous vit naître,
Aux Muses inconnu peut-être,
Est par Hippocrate vanté:
On y boit, dit-on, la santé.
Près de son onde salutaire
Naîtra le laurier d'Apollon:
Oui, sur la carte littéraire
Vals un jour vous devra son nom.
Vos vers ont le feu de votre âge,
Du premier âge des amours;
Et, bravant le moderne usage,
Votre prose facile et sage
A la raison parle toujours.
Ainsi sous la zône brûlante
Un jeune arbre aux vives couleurs
Devance la saison trop lente,
Et mêle des fruits à ses fleurs.

XII.

Salut au poète amoureux
Qui chante une autre Éléonore!
Ce nom favorable et sonore
Embellit quelques vers heureux
Qu'au Parnasse on répète encore.
Que dis-je, heureux? Est-ce un bonheur
De faire pleurer l'élégie?
Et le sourire du lecteur
Peut-il dédommager l'auteur
Qui perd une amante chérie?
Votre succès sera plus doux.
L'Amour est sans ailes pour vous,
Dans vos vers point de longue absence,
Point d'hymen forcé, d'inconstance,
D'exil ni d'adieux éternels.
Combien ces adieux sont cruels!
Votre muse heureuse et féconde
Chante des amours sans regrets;
Et d'Éléonore seconde
J'en félicite les attraits.

XIII.

A M. MILLEVOYE,

AUTEUR DU POÈME DE L'AMOUR MATERNEL.

—

Il est vrai, j'ai dans mes beaux jours
Chanté de profanes amours.
Du rigorisme qui me damne
Partagez-vous l'arrêt cruel?
Cet amour que l'on dit profane
Commence l'amour maternel;
Vous achevez donc mon ouvrage:
Mais honneur à votre Apollon,
Et que l'humble fleur du vallon
Au lis des jardins rende hommage.
Votre verve est brillante et sage.
Aux petits charlatans moraux,
Qui viennent au pied du Parnasse
Établir d'ennuyeux tréteaux,
Vous laissez leur risible échasse,
Et leur vieux baume inefficace,
Et le vide pompeux des mots.
Un sentiment vrai vous inspire,
Et vos chants sont purs comme lui.
D'autres feront crier la lyre:
Combien de beaux vers aujourd'hui
Que sans fatigue on ne peut lire!
Poursuivez donc, et laissez dire
Ces graves et doctes élus,
Si bien payés et si peu lus,
Dont la muse tout emphatique
Préfère à l'élégance antique,
A la justesse, à la clarté,
Parures du chant didactique,
D'un nouveau pathos poétique
L'ambitieuse obscurité.

XIV.

A CES MESSIEURS.

—

Ces messieurs m'ordonnent toujours
De retourner à mes amours.
Mais auxquels? Une Éléonore
De la vie embellit l'aurore;
A l'aurore laissons les fleurs.
J'ai payé mon tribut de pleurs
A la beauté même infidèle,
Et les vers que j'ai faits pour elle
Pour moi sont toujours les meilleurs.
Retournerai-je à Geneviève,
Aux mœurs du couvent féminin,
Au tendre et dévot Élinin,
A Panther, à la première Ève,
A son époux trop peu malin,
Aux licences patriarchales,
Aux aventures virginales,
Aux anges, aux diables enfin?
Si c'est là, messieurs, qu'on m'exile,
J'obéirai, je suis docile.
Peut-être ces champs moissonnés
M'offriront quelque fleur nouvelle
Digne encore de votre nez:
L'odeur mystique vous plaît-elle?
Sans doute, et ce point arrêté
Sera la base du traité.
Mais vous, qui venez au Parnasse
Remettre chacun à sa place,
Vous devez l'exemple; il faut bien
Vous renvoyer à quelque chose;
Point de traité sans cette clause:
A quoi retournez-vous? A rien.

FLORIAN*.

FABLES.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nue,
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits.
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamans,
La plupart faux, mais très brillans :
« Eh ! vous voilà, bon jour, dit-elle :
Que faites-vous ici seule sur un chemin ? »
La Vérité répond : « Vous le voyez, je gèle.
Aux passans je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
— Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble,
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée ;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie. »

FABLE II.

LE BOEUF, LE CHEVAL ET L'ANE.

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance.
Un baudet ? direz-vous ; tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il ? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talens, la naissance
Élèvent au dessus de nous ?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguait ses nombreux services,
Sa force, sa docilité ;
Le coursier sa valeur, ses nobles exercices,
Et l'âne son utilité.
« Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres :
En voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé. »
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur ; il explique l'affaire,
Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon bas-normand,
Crie aussitôt : « La chose est claire,
Le cheval a gagné. — Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur, c'était un gros meûnier ;
L'âne doit marcher le premier :
Tout autre avis serait d'une injustice extrême.
— Oh que nenni, dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur,
Au bœuf appartient cet honneur.
— Quoi ! reprend le coursier, écumant de colère,

---

* FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS de), né en 1755 au château de Florian, près de Sauves, est mort à Sceaux, en 1794. Il puisa dans sa première éducation, à laquelle présida Gilette de Salgue, sa mère, castillane d'origine, un goût très vif pour la littérature espagnole, et le séjour qu'il fit à Ferney lui inspira l'amour de la poésie. En quittant Ferney, Florian entra dans les pages du duc de Penthièvre, qui le nomma bientôt après son gentilhomme ordinaire. Ses premiers essais furent consacrés à Voltaire, qui lui donnait le nom de *Florianet*, nom par lequel le maître peignait assez bien le genre et la nature de l'esprit de son élève. Les fables de Florian sont son seul titre de gloire, car, aujourd'hui, ses ouvrages dramatiques et ses poèmes en prose sont à peu près oubliés. Une piquante naïveté, une imagination gracieuse, une délicatesse et une sensibilité remarquables, forment le caractère de cet écrivain, qui a su conquérir une place distinguée dans un genre où La Fontaine semblait avoir rendu le succès impossible.

Votre avis n'est dicté que par votre intérêt!
— Eh mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous plaît!
N'est-ce pas le code ordinaire? »

FABLE III.

LE ROI ET LES DEUX BERGERS.

Certain monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait d'être roi :
« Quel pénible métier! disait-il; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse;
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine;
Plus j'en fais, moins je réussis. »
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leur mère,
Dispersés, bêlans, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait,
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et tandis qu'il est d'un côté,
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite;
Le berger court; l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et de son poing frappant sa tête,
Il demande au Ciel de mourir.
« Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage :
Cela console un peu. » Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne;
Des béliers gras et fiers, tous en ordre paissans,
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissans.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi tout étonné disait : « Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère;
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirais! » Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine :
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout, couché dessus l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi, presque en courroux,
Lui dit : « Comment fais-tu? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons, gras et beaux, sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens!
— Sire, dit le berger, la chose est fort facile;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens. »

FABLE IV.

LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : « Pour nous la bonne aubaine!
— Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit; *pour moi* c'est différent. »
Lubin ne souffle plus; mais en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : « Nous sommes perdus! — Non, lui répond Lubin.
Nous n'est pas le vrai mot; mais *toi* c'est autre chose. »
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

FABLE V.

LES SERINS ET LE CHARDONNERET.

Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine,
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la béquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille;
Le chardonneret seul ne devint point jonquille,
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait !
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret,
Vient lui dire : « Il est temps enfin de vous connaître.
Ceux pour qui vous avez de si doux sentimens
Ne sont point du tout vos parens.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître;
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec...—Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira :
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance :
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis faché; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien;
Leurs soins me prouvent le contraire :
Rien n'est plus vrai que ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnaissant,
Un bienfaiteur est plus qu'un père. »

FABLE VI.

LE CHAT ET LE MIROIR.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats.
Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir,
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté;
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là; de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant
A droite à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors sans davantage attendre,
Sans chercher plus long-temps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris :
« Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère? »

Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.

FABLE VII.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes.
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,

Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde.
C'est le déluge universel.
— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant,
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
— Bah ! disent les poissons, tu repètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
Parlant ainsi nos étourdis,
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

FABLE VIII.

LE CALIFE.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;
L'or, le jaspe, l'azur décoraient le parvis ;
Dans les appartemens embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamans, les parfums, la verdure,
Les mirtes odorans, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocart.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette ;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier ;
On lui porte de l'or. « Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme ;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire.
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière :
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir, chaque matin, sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira. »
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison ;
Mais le calife lui dit : « Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;
Ma gloire tient à sa durée ;
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste ;
En voyant le palais, ils diront : — Il fut grand ;
En voyant la chaumière, ils diront : Il fut juste. »

FABLE IX.

LA MORT.

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers toute sa cour.
Elle voulait choisir un bon premier ministre
Qui rendît ses états encor plus florissans.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.
C'étaient trois sujets excellens ;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talens.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite ;
Nul n'osait lui rien disputer ;
Lorsque d'un médecin arriva la visite,

Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter.
La mort même était en balance :
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus ;
Elle choisit l'Intempérance.

FABLE X.

LES DEUX JARDINIERS.

Deux frères jardiniers avaient pour héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié ;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage.
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très grand docteur ;
Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'Almanach, à regarder le temps,
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite ;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain ;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importans secrets,
Il n'arrose point son marais ;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied ; le vent du nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse ;
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
Il semait bonnement pour pouvoir recueillir,
Aussi dans son terrain tout venait à merveille ;
Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère ;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savait faire :
« Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère :
Je travaille, et tu réfléchis :
Lequel rapporte davantage ?
Tu te tourmentes, je jouis,
Qui de nous deux est le plus sage ? »

FABLE XI.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot :
« Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime ! »

FABLE XII.

LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE.

Colin gardait un jour les vaches de son père :
Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois ;
« Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine,
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
— Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin : mais si vous êtes las,
Reposez vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse ;
Je réponds du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien :
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
Va le tuer. » Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,
Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons : il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil... Colin impatient
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant ;
De vaches, point ; elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,

Parcourt en gémissant les monts et les vallées.
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : « Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées. »

FABLE XIII.

LA COQUETTE ET L'ABEILLE.

Chloé, jeune et jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
« Au secours! au secours! crie aussitôt la dame :
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.
Chassez ce monstre ailé. » Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. « Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur :
La bouche de Chloé me semblait une rose,
Et j'ai cru... » Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
« Faisons grâce, dit-elle à son aveu sincère :
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens. »

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

FABLE XIV.

L'ÉLÉPHANT BLANC.

Dans certains pays de l'Asie
On révère les éléphans,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or,
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces éléphans, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs
Ce qui lui valait tant d'honneurs,
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête.
« Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;
L'on connaît votre dignité,
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans le corps des éléphans blancs.
Nos talapoins l'ont dit, ainsi la chose est sûre.
— Quoi! vous nous croyez des héros?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature!
— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure;
Et si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture :
Nous sommes fiers et caressans,
Modérés, quoique tout-puissans;
On ne nous voit point faire injure
A plus faible que nous; l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :
Quelles preuves faut-il de plus!
Comment nous croyez-vous des hommes? »

FABLE XV.

LE LIERRE ET LE THYM.

« Que je te plains, petite plante!
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin;
Ta tige et chétive et tremblante
Sort à peine de terre; et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
— Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue;
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi. »

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin
Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.

FABLE XVI.

LE CHAT ET LA LUNETTE.

Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit, pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur
Où lapins et perdrix étaient en abondance.
Là ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivait, attendait, immolait tour à tour
Et quadrupède et volatile.
Les gardes épiaient l'insolent braconnier :
Mais, dans le fort du bois, caché près d'un terrier,
Le drôle trompait leur adresse.
Cependant, il craignait d'être pris à la fin,
Et se plaignait que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causait souvent de la tristesse;
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :
C'était une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère :
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petit coups rouler sur le côté,
Court après, s'en saisit, l'agite, la remue.
Étonné que rien n'en sortît,
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts; c'était le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.
« Ah! quel trésor! » dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain;
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde :
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.
Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête;
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous à sa lunette
Qu'il retourne suivant l'objet :
On voit là bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite.

FABLE XVII.

LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

« De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
— Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talens,
Au service de la patrie.
— Oh! trop pénible est cette vie;
Je veux des moyens moins brillans.
— Il en est de plus sûrs, l'intrigue...—Elle est trop vile.
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
— Eh bien! sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir. »

FABLE XVIII.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts;
En convenir, c'est autre chose :
On aime mieux souffrir de véritables maux
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire :
Mais je l'ai vu; voici l'histoire.
Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins, direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant, une feuille flexible
Sur les yeux de l'un deux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait.
Un instant en faisait l'affaire.
Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu; les autres alentour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte :
Mais la troupe échappe à la hâte;

Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain;
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
« Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense,
Ainsi je suis d'avis... — Non, répond avec feu
La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu;
Mettez-moi le bandeau. — Très volontiers, ma chère,
Le voici: mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
— Pardonnez moi, monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor. »

FABLE XIX.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage.
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
« Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
— C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver:
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver. »

FABLE XX.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine:
Pour la persuader au peuple de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.
Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie:
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son ame en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres!
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres:
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi! répond l'aveugle, écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide:
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FABLE XXI.

PANDORE.

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs.
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille:
« Elle blessera bien des cœurs;

Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les caprices, pour affaiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et les faveurs pour en guérir. »

FABLE XXII.

L'ENFANT ET LE DATTIER.

—

Non loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour, certain enfant précipitait ses pas.
C'était le jeune fils de quelque musulmane
Qui s'en allait en caravane.
Quand sa mère dormait, il courait le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine,
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
« Oh! quel bonheur! dit-il, ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent; sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuraient à jamais perdus.
Je les ai découverts, il sont ma récompense. »
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise était périlleuse;
L'écorce tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchirait les mains ou les faisait glisser.
Deux fois il retomba; mais d'une ardeur nouvelle,
Il recommence de plus belle,
Et parvient, enfin, haletant,
A ces fruits qu'il désirait tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant,
Sans choisir les plus délicates.
Tout à coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger,
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image :
Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage :
Le tout ne vaut pas la moitié.

LIVRE SECOND.

—

FABLE PREMIÈRE.

LA MÈRE, L'ENFANT, ET LES SARIGUES (1).

(A Madame de la Briche.)

—

Vous de qui les attraits, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre;
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur...
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,
De vos talens, de votre esprit...
Vous aviez déjà peur; bannissez vos alarmes,
C'est de vos vertus qu'il s'agit.
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
Le sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchans et doux,
Dont la tendresse maternelle
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable :
Buffon m'en est garant; qui pourrait en douter?
D'ailleurs tout dans ce genre a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.
« Maman, » disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien, sur ses genoux assis,
« Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfans
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilans.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.

(1) Espèce de renard du Pérou. (Buffon, *Hist nat*, tome IV.)

Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
L'enfant frappe des mains, la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri : les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis,
Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse
S'enfuit, emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
« Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

FABLE II.

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

Un jardinier dans son jardin
Avait un vieux arbre stérile ;
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile :
Mais il avait vieilli ; tel est notre destin !
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit :
« Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant ;
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. — Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier ; mais j'ai besoin de bois. »
Alors gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : « Épargne-le, nous n'avons plus que lui :
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage ;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui. »
Le jardinier les chasse et rit de leur requête ;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant : « Arrête,
Écoute-nous, homme inhumain :
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons ;
Cela te touche-t-il ? — J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier :
Eh ! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans ma jeunesse ?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux
C'en est assez pour moi ; qu'ils chantent en repos ;
Et vous qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc. »

Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond.

FABLE III.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe au malheur de notre destinée :
Toi l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchans.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victime de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste !
— Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère ?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire. »

FABLE IV.

LE BON HOMME ET LE TRÉSOR.

Un bon homme de mes parens,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisait adorer de tout son voisinage ;
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivait dans sa terre en véritable sage.
Il n'avait pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance ;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venait le voir,

S'il avait de l'argent, il donnait des pistoles,
Et, s'il n'en avait pas, du moins par ses paroles
Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodait les familles,
Corrigeait doucement les jeunes étourdis,
Riait avec les jeunes filles,
Et leur trouvait de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétait souvent : « N'avons-nous pas les nôtres?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus;
La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix,
Le chemin est assez mauvais,
Sans nous jeter encor des pierres. »
Or il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis en réfléchissant, le voilà qui se dit :
« Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine,
J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit; mais avec mon argent
On m'en dispensera, puisque cela s'achète. »
Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche, c'était l'usage :
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
« Oh! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires,
Que l'on danse sans moi. » L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :
« Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfans sur de la paille. »
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'était pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encore pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit; notre bon homme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
« Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même,
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfans, sauvez-moi de ce péril extrême,
Prenez et partagez ce dangereux métal;
Emportez votre part chacun dans votre asile :
Entre tous divisé, cet or peut-être utile :
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal. »

Soyons contens du nécessaire,
Sans jamais souhaiter de trésors superflus :
Il faut les redouter autant que la misère,
Comme elle, ils chassent les vertus.

FABLE V.

LE TROUPEAU DE COLAS.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisait au pâturage.
Sur sa route il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avait rendu torrent; comment passer cette eau?
Chiens, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit l'on eût gagné le pont;
C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long :
Colas veut abréger. D'abord il considère
Qu'il peut franchir cette rivière;
Et, comme ses béliers sont forts,
Il conclut que sans grands efforts
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;
Son chien saute après lui, béliers d'entrer en danse,
A qui mieux mieux, courage! allons!
Après les béliers, les moutons;
Tout est en l'air, tout saute; et Colas les excite,
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien :
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère.

Et soit faiblesse, soit dépit,
Se laissaient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
Le plus court n'est pas le meilleur.

FABLE VI.

LE BOUVREUIL ET LE CORBEAU.

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitaient le même logis.
L'un enchantait par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage :
L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris;
Il demandait du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on se pressait de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oubliait; le pauvre oiseau
Manquait souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie
N'auraient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge était remplie.
Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y pensaient pas.
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
« Ah! quel malheur, dit-on : las! il chantait si bien!
De quoi donc est-il mort? Certes, c'est grand dommage.»
Le corbeau crie encore et ne manque de rien.

FABLE VII.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file,
« Entrez, entrez, messieurs! criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.»
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau, vraiment oratoire,
Fait bâiller, mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant: « Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune : et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux....
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien. »
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

FABLE VIII.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parens, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image,
Et puis par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente,
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit:
« N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent: tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même:
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus:
De la société tu vois ici l'emblême?
Le bien, le mal, nous sont rendus. »

FABLE IX.

LES DEUX CHATS.

Deux chats qui descendaient du fameux Rodilard,
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différaient d'embonpoint: l'un était gras à lard,
C'était l'aîné; sous son hermine
D'un chanoine il avait la mine,
Tant il était dodu, potelé, frais et beau:
Le cadet n'avait que la peau
Collée à sa tranchante épine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière
Trottait, courait, il fallait voir!
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère:
« Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal. — La chose est claire,
Lui répondit l'aîné: tu cours tout le logis
Pour manger rarement quelque maigre souris...
—N'est-ce pas mon devoir?—D'accord, cela peut-être.
Mais moi, je reste auprès du maître,
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas sans qu'il me réprimande,
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours;
Tandis que toi, pauvre imbécile,
Tu ne sais rien que le servir.
Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile. »

FABLE X.

LE CHEVAL ET LE POULAIN.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge
Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait dans l'herbe fleurie,
Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien.
Le dégoût vint bientôt; il va trouver son père:
« Depuis long-temps, dit-il, je ne me sens pas bien;
Cette herbe est malsaine et me tue,
Ce trèfle est sans saveur, et cette eau corrompue:
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons;
Bref, je meurs si nous ne partons.
— Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,
A l'instant même il faut partir. »
Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir.
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage;
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage:
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage;

A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie,
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus : « Ah! l'excellent festin,
La bonne herbe! dit-il : comme elle est douce et tendre!
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux ;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux,
Quel pays peut valoir cet asile champêtre? »
Comme il parlait ainsi, le jour vient à paraître :
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté ;
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit : « Mon cher enfant, retiens cette maxime,
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté
Il faut au bonheur du régime. »

FABLE XI.

LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différens! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encore moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfans :
Aussitôt les voilà courans
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh, oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché. »

FABLE XII.

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfans,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parens.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse ;
Leur parlaient du bonheur qu'elles procurent toujours.
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfans, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse ;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin ; le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout-à-coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérans
Et d'autres fondateurs d'empire :
Ces deux noms sont-ils différens? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : « Il est fini! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

FABLE XIII.

LE PHÉNIX.

Le phénix, venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un beau jour :
Grand bruit chez les oiseaux ; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine :
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grâce divine,
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disait : « Jamais tant de douceur
N'enchanta mon âme ravie.
— Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire ;
Il éblouit mes yeux et toujours les attire. »
Les autres répétaient ces éloges flatteurs ;
Vantaient le privilége unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
Se consume lui-même, et renaît immortel.
Pendant tous ces discours la seule tourterelle,
Sans rien dire, fit un soupir,
Son époux, la poussant de l'aile :
« D'où, lui dit-il, peuvent venir
Ta rêverie et ta tristesse :
De cet heureux oiseau désires-tu le sort ?
— Moi ! mon ami, je le plains fort ;
Il est le seul de son espèce. »

FABLE XIV.

LA PIE ET LA COLOMBE.

Une colombe avait son nid
Tout auprès du nid d'une pie.
Cela s'appelle avoir mauvaise compagnie :
D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'était qu'amour et bonheur ;
Dans l'autre nid toujours querelle,
Œufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque par son époux la pie était battue,
Chez sa voisine elle venait ;
Là, jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux :
« Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles. »
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disait dans son courroux.
« Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts ? — Non, j'en ai, lui dit-elle ;
Je vous les confie entre nous :
En conduite, en propos, je suis assez légère,
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :
Mais qu'est-ce que cela ? — C'est beaucoup trop, ma chère,
Commencez par vous corriger ;
Votre humeur peut l'aigrir... — Qu'appelez-vous, ma mie ?
Interrompt aussitôt la pie :
Moi de l'humeur ! Comment ! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez ! Je vous trouve plaisante ?
Adieu, petite impertinente :
Mêlez-vous de vos tourtereaux. »
Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

FABLE XV.

L'ÉDUCATION DU LION.

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils ;
Partout dans ses États on se livrait en proie
Aux transports éclatans d'une bruyante joie :
Les rois heureux ont tant d'amis !
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que long-temps on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, il supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : « Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre ;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ces bois.
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible. »
L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,

Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
Et mettre à profit ses exploits
Après l'ours le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour :
« Sire, dit-il, je sais qu'il faut la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret.
L'art de tromper ne me plaît guère :
Je connais un plus beau secret
Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà pour bien régner la science suprême;
Et si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même. »
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien : « Ami, je te confie
Le bonheur de l'État et celui de ma vie;
Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur. »
Il dit; et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère;
Partout le faible terrassé;
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère :
« Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi? — Comment pourraient-ils l'être?
Disait le chien : les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas. »
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion,
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout-à-coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt s'élance,
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur qu'il court à son ami :
« Oh! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement!
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie?
— Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes.
Le voilà donc venu ce moment plein de charmes,
Où, vous donnant enfin tout ce que je vous doi,
Je peux vous dévoiler un important mystère!
Retournons à la cour, nos travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi, cependant je gémis,
Je pleure, pardonnez, tout l'État trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils. »

FABLE XVI.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser, et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant,
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se casse le nez : et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?

La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FABLE XVII.

LA JEUNE POULE ET LE VIEUX RENARD.

Une poulette jeune et sans expérience,
En trottant, coquetant, grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante
Recommande son âme à Dieu.
Mais le renard s'approchant d'elle,
Lui dit : « Hélas ! mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu ;
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver, par mes conseils,
L'innocente et faible volaille,
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile ;
Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit :
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. » La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit :
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourans sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croque tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons : tout périt sous ses dents.

La pire espèce des méchans
Est celle des vieux hypocrites.

FABLE XVIII.

LES DEUX PERSANS.

Cette pauvre raison dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et faible lumière ;
Par delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil, suivant l'antique loi.
L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimait rien que ses chimères,
Prétendait méditer, connaître, approfondir
De son dieu la sublime essence ;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il voulait expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,
Et dès lors du soleil il nia l'existence.
L'autre était crédule et bigot ;
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot :
On vient à bout de tout ; le pauvre solitaire
Avait peu de chemin à faire ;
Il fut content de lui bientôt.
Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits
D'un Dieu que vainement la raison veut comprendre ;
Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,
Et l'homme juste est le seul sage.

FABLE XIX.

MYSON.

—

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse ;
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivait dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et parfois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire :
« De ta gaîté, Myson, nous sommes tout surpris :
Tu vis seul ; comment peux-tu rire ?
— Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris. »

FABLE XX.

LE CHAT ET LE MOINEAU.

—

La prudence est bonne de soi ;
Mais la pousser trop loin est une duperie :
L'exemple suivant en fait foi.
Des moineaux habitaient dans une métairie.
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnait du grain à foison.
Les moineaux dans le champ passaient toute leur vie,
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,
Tournait et retournait ; mais il avait beau faire :
Sitôt qu'il paraissait, la bande s'envolait.
Comment les attraper ? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa patte dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros :
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,
Venait pour becqueter ; de l'autre patte : crac !
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine ;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain était patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et puis n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

FABLE XXI.

LE ROI DE PERSE.

—

Un roi de Perse certain jour
Chassait avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin.
« A Dieu ne plaise que j'en mange !
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes visirs aussitôt mangeraient le verger. »

FABLE XXII.

LE LINOT.

—

Une linotte avait un fils
Qu'elle adorait selon l'usage ;
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,
Tranchait du petit important
Avec les oiseaux de son âge ;
Persiflait la mésange ou bien le roitelet,
Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : « Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage ;
Mais feignons de n'en savoir rien
Pour qu'on les aime davantage. »
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon mot ;
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : « Laissez aller votre fils au grand bois,
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. » Vous jugez des alarmes

De la mère qui pleure et frémit du danger;
Mais le jeune linot brûlait de voyager,
Il partit donc malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bon coups de bec plumer le persiffleur,
Et, deux jours après une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur;
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.
Bref il retourna chez sa mère
Doux, poli, modeste et charmant.
Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude;
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne:
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie,
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie. »
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer: l'un d'entre eux tend la main
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte
En se disant entre leurs dents:
Ne jouons point avec les grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

FABLE II.

L'INONDATION.

Des laboureurs vivaient paisibles et contens
Dans un riche et nombreux village;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs,
Le soir ils revenaient chantans
Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature, bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfans.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim;
La commune s'assemble. En hâte on délibère;
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage:
« Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village:
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,

Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées,
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins...—Oui, oui, courons, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée. »
Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux, de pics, et d'autres instrumens,
Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout autour de ses bords; on perce en cent endroits
A la fois :
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
Courage, allons ! point de repos !
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux,
Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie,
De partout roulent à grands flots :
Transports et complimens de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême,
On s'en prend aux vieillards. « C'est vous, leur disait-on,
Qui nous coûtez notre moisson;
Votre maudit conseil... — Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde;
L'excès d'un très grand bien devient un mal très grand :
Le sage arrose doucement.
L'insensé tout de suite inonde. »

FABLE III.

LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS.

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensait que son or lui donnait du génie.
Chaque jour à sa table on voyait réunis
Peintres, sculpteurs, savans, artistes, beaux esprits,
Qui lui prodiguaient les hommages,
Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,
Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,
Et l'appelaient Mécène en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,
Il vit un sanglier qui labourait la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivaient toujours chantant.
L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur;
Baissait parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusait son suffrage.
« Qu'est-ceci ? dit le financier :
Comment ! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage ?
— Nenni, répond le jardinier :
De la terre par lui fraîchement labourée,
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux;
Ils ne se tiennent à sa suite
Que pour manger ces vermisseaux;
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite. »

FABLE IV.

LE RHINOCÉROS ET LE DROMADAIRE.

Un rhinocéros jeune et fort
Disait un jour au dromadaire :
« Expliquez-moi, s'il vous plait, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse
En multipliant votre espèce.
Je sais très bien que sur son dos
Vous portez ses enfans, sa femme, ses fardeaux;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable;
J'en conviens franchement : mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable ;
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous :
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourraient servir;
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
— Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux;
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous;
Mais de cette faveur voici tout le mystère :
Nous savons plier les genoux. »

FABLE V.

LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

L'aimable et tendre Philomèle,
Voyant commencer les beaux jours,
Racontait à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.
Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan de ce canton,
Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage :
« C'est bien à toi, chantre ennuyeux,
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec, et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce bocage !
A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse :
De quel droit chantes-tu sans cesse ?
Moi qui suis beau, je ne dis rien.
— Pardon, répondit Philomèle :
Il est vrai, je ne suis pas belle ;
Et, si je chante dans ce bois,
Je n'ai de titre que ma voix.
Mais vous, dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance,
Et n'avez que vos seuls appas.
Ils doivent éblouir sans doute ;
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer. »

FABLE VI.

HERCULE AU CIEL.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule transporté les remerciait tous,
Quand Plutus, qui voulait être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros irrité passe en tournant la tête.
« Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère
A son aspect, trouble tes sens ?
— C'est que je le connais, mon père,
Et presque toujours, sur la terre,
Je l'ai vu l'ami des méchans. »

FABLE VII.

LE LIÈVRE, SES AMIS ET LES DEUX CHEVREUILS.

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup ! me direz-vous, c'est une grande affaire;
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens; mais mon lièvre avait cette marotte
Et ne savait pas qu'Aristote
Disait aux jeunes Grecs à son école admis :
« Mes amis, il n'est point d'amis. »
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire ;
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil,
Vite il courait à lui : « Mon cousin, disait-il,
J'ai du beau serpolet tout près dans ma tannière ;
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur. »
S'il voyait un cheval paître dans la campagne;
Il allait l'aborder : « Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire ? Au pied de la montagne
Je connais un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre ;
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire. »
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.
Certain jour que, tranquille, en son gite il dormait,
Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vite :
Quatre chiens s'élancent après;
Un maudit piqueur les excite;
Et voilà notre lièvre arpentant les guérêts.
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer les chiens, et prompt comme l'éclair,
Gagne pays, et puis s'arrête :
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille aux guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.
Il aperçoit dans des taillis
Un lapin que toujours il traita comme un frère ;
Il y court : « Par pitié, sauve-moi, lui dit-il,
Donne retraite à ma misère,
Ouvre-moi ton terrier; tu vois l'affreux péril...
— Ah ! que je suis fâché ! répond d'un air tranquille
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,

Ma femme accouche en ce moment.
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile;
Je te plains bien sincèrement;
Adieu, mon cher ami. » Cela dit, il s'échappe,
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,
Il avait obligé; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie
Qui de ses cornes aura peur.
« Hélas! dit le taureau, ce serait de grand cœur :
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle:
Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur. »
Disant ces mots, il part. Notre lièvre hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix cors,
Ses amis les plus sûrs; il l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand du milieu du bois
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage
Des chasseurs entendent la voix :
L'un d'eux se lève et part : la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après.
En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche : à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit, et revient au buisson
Où l'attendait son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs, tout honteux,
Prennent le bon parti de retourner chez eux.
Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avaient abandonné. « Je n'en suis pas surpris,
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis?
Un seul suffit quand il nous aime. »

FABLE VIII.

LES DEUX BACHELIERS.

Deux jeunes bacheliers logés chez un docteur
Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre :
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençaient;
Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux argumens : qui venait les entendre
Bouche béante demeurait,
Et leur professeur même en extase admirait.
Une nuit qu'ils dormaient dans le grenier du maître
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
« Je démontre, dit l'un. — Je distingue, dit l'autre.
Or, voici mon dilemme. — Ergo : voici le nôtre... »
A ces mots, nos rêveurs, crians, gesticulans,
Au lieu de s'en tenir aux simples argumens
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme
De coups de poing biens assenés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamare effroyable :
« Le diable est donc ici! dit-il tout hors de soi :
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! quelle mouche vous pique?
— Nous ne nous battons point, disent-ils, jugez-mieux :
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique. »

FABLE IX.

LE ROI ALPHONSE.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans :
« Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instrumens

Je verrai, cette nuit, des hommes dans la lune.
—Votre majesté les verra,
Répondait-on, la chose est même trop commune,
Elle doit voir mieux que cela. »
Pendant tous ces discours, un pauvre dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis; le roi ne l'entend pas,
Et sans le regarder son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune :
Mais les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : « Je verrai des hommes dans la lune. »
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
« Ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds; là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain. »

FABLE X.

LE RENARD DÉGUISÉ.

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
A la cour d'un lion servait depuis long-temps;
Les succès les plus éclatans
Avaient prouvé son zèle et son intelligence;
Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien.
On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien;
Et l'habile renard était dans l'indigence.
Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire,
Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut visir.
Là, comptant ses exploits, et puis les injustices,
Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
Il demande pourquoi de si nombreux services
N'ont jamais pu rien obtenir.
Le bonhomme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : « Mon cher enfant, la semaine passée,
Un blaireau, mon cousin, est mort dans son terrier :
C'est moi qui suis son héritier,
J'ai conservé sa peau, mets-la dessus la tienne
Et retourne à la cour. » Le renard avec peine
Se soumit au conseil : affublé de la peau
De feu son cousin le blaireau,
Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :
Il était grand-visir. « Je te l'avais bien dit !
S'écrie alors le vieux grand-père;
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire,
Doit d'abord cacher son esprit. »

FABLE XI.

LE DERVIS, LA CORNEILLE ET LE FAUCON.

Un de ces pieux solitaires,
Qui, détachant leurs cœurs des choses d'ici-bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères,
Un dervis, en un mot, s'en allait mendiant
Et priant,
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parens cruels laissée en son berceau
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde, et voit le pauvre oiseau
Alongeant sur son nid sa tête demi-nue :
Dans l'instant, du haut de la nue,
Un faucon descend vers le nid,
Et, le bec rempli de pâture,
Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.
« O du puissant Alla providence adorable !
S'écria le dervis, plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant
Des oiseaux le moins pitoyable !
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherais mon pain!
Non, par le prophète j'en jure,
Tranquille désormais, je remets mon destin
A celui qui prend soin de toute la nature. »
Cela dit, le dervis, couché tout de son long,
Se met à bâiller aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint : notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière;
« Ce n'est rien, disait-il, mon souper va venir. »
Le souper ne vient point. « Allons, il faut dormir,
Ce sera pour demain. » Le lendemain, l'aurore
Paraît, et point de déjeuner.
Ceci commence à l'étonner;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner.
Personne n'arrivait; la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyait d'un œil d'envie

Ce faucon qui venait toujours
Nourrir sa pupille chérie.
Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours :
« Tant que vous n'avez pu, ma mie,
Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins;
A présent que vous voilà grande,
Je ne reviendrai plus. Alla nous recommande
Les faibles et les malheureux;
Mais être faible ou paresseux,
C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous ou pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense
Est puni de la Providence
Par le besoin ou par l'ennui. »
Le faucon dit et part. Touché de ce langage,
Le dervis converti reconnaît son erreur,
Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.

FABLE XII.

LES ENFANS ET LES PERDREAUX.

Deux enfans d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletaient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille.
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche :
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager, comme de bons amis;
Chacun en garde six, il en reste un treizième :
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
« Tirons au doigt mouillé.—Parbleu non.—Parbleu si.
—Cède, ou bien tu verras.—Mais tu verras toi-même. »
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu qui leur plait couvre autour d'eux la terre
Des pauvres perdreaux palpitans.
Le fermier, qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt et dit à ses enfans :
« Comment donc! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocens expirent par vos coups!
De quel droit, s'il vous plait, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous? »

FABLE XIII.

L'HERMINE, LE CASTOR ET LE SANGLIER.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature :
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe :
Où des serpens et des lézards
Se jouait l'effroyable tourbe,
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte;
Elle la retire aussitôt,
En arrière elle fait un saut,
En disant : « Mes amis, fuyons en grande hâte;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :
Pour arriver là-bas il faudrait se salir,
Et moi je suis si délicate
Qu'une tache me fait mourir.
— Ma sœur, dit le castor, un peu de patience;
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir :
Il faut alors du temps et de l'intelligence :
Nous avons tout cela : pour moi, qui suis maçon,
Je vais, en quinze jours, vous bâtir un beau pont
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpens, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
— Quinze jours! ce terme est bien long,
Répond le sanglier, moi j'y serai plus vite :
Vous allez voir comment. » En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite

Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpens, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain :
« Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin. »

FABLE XIV.

LA BALANCE DE MINOS.

Minos ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,
De faire une balance,
Où dans l'un des bassins il mettait à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminait la sentence.
Si le poids s'élevait, alors plus à loisir
Minos examinait l'affaire;
Si le poids baissait au contraire,
Sans scrupule il faisait punir.
La méthode était sûre, expéditive et claire;
Minos s'en trouvait bien. Un jour, en même temps,
Au bord du Styx la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savans.
Minos les fait peser ensemble :
Le poids s'élève; il en met deux,
Et puis trois, c'est en vain; quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen;
Et, près de là voyant un pauvre homme de bien
Qui, dans un coin obscur, attendait en silence,
Il le met seul en contre-poids :
Les sept ombres alors s'élèvent à la fois.

FABLE XV.

LE RENARD QUI PRÊCHE.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès ;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes,
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière ;
Prêcha contre les ours, les tigres et les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons ;
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes.
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes;
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bonhomme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour; il arrive, il prêche, et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois;
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien,
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard : « Vous avez su me plaire,
Lui dit-il, vous m'avez montré la vérité :
Je vous dois un juste salaire ;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons ? »
Le renard répondit : « Sire, quelques dindons. »

FABLE XVI.

LE PAON, LES DEUX OISONS ET LE PLONGEON.

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards, du fond d'un marécage
Ne remarquaient que ses défauts.
« Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux.
— Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette. »
Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.
Tout à coup un plongeon sortit :
« Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue

Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens ;
Mais votre chant, vos pieds sont plus laids que les siens,
Et vous n'aurez jamais sa queue. »

FABLE XVII.

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collége.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau ; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit ;
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir en disputant (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
« Ma foi disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix : c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux ;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
— J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou : que d'esprit ! que de grâce !
Et dans les combats quelle audace !
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens !
Des nations c'est la première.
— Parbleu, dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisans :
Et les Romains que vous en semble ?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatans ?
Dans les arts comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris :
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre. »
Chacun des trois pédans s'obstine en son avis,
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thêmes dans sa hutte,
Leur cria : « Je vois bien d'où viennent vos débats,
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'État nourrissait des oisons. »

Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.

FABLE XVIII.

LE PARRICIDE.

Un fils avait tué son père,
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours ; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait :
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire, à coups de pierre,
Un malheureux nid de moineaux.
« Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère ?
— Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel :
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel !
Me reprochent d'avoir assassiné mon père. »
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit :
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper !

FABLE XIX.

L'AMOUR ET SA MÈRE.

Quand la belle Vénus, sortant du fond des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;
Et se reconnaissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Comme ils approchaient du rivage,
L'Amour, qu'elle portait, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits en criant : « Terre ! terre !
— Que faites-vous ? mon fils, lui dit alors sa mère.
— Maman, répondit-il, j'entre dans mes États. »

Enfin, le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Long-temps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver.
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver;
Il faut donc, par une harangue,
L'engager à descendre ; et voici son discours :
« Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon ame est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain !
Votre mère était sœur de feu mon digne père;
Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon ame ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh ! j'y serais déjà, soyez-en bien certain. »
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin.
Il reconnaît le patelin,
Et répond d'un ton doux : « Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends : mais, pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi. »
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux : mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur;
Puis, qu'avec de l'esprit, il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

FABLE III.

LE PERROQUET.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin, aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire;
Et, dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : « Mais parlez donc, beau sire.
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire;
Sans doute vous avez une brillante voix,
Daignez chanter pour nous instruire. »
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
« Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas. »

FABLE IV.

L'HABIT D'ARLEQUIN.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs ?
A mes fables souvent c'est là que je travaille;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras, j'étais à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paraître
Un petit arlequin leste, léger, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.
Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin,
Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait : « J'aime peu son visage;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal;

Il est d'un si beau vert! — Vert! dit le cardinal :
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?
L'habit est rouge assurément,
Voilà ce qui le rend charmant.
— Oh! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune citron;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu! »
Interrompt chacun avec feu;
Et déjà le trio s'irrite.
« Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert,
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort : voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire. »

FABLE V.

LE HIBOU ET LE PIGEON.

—

« Que mon sort est affreux! s'écriait un hibou :
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler un moment ma douleur solitaire. »
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade :
« Hélas! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux;
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parens,
Sans enfans ou petits-enfans.
N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
Pendant le cours de vos beaux ans? »
Le hibou répondit : « Non, vraiment, mon cher frère;
Me marier! Et pourquoi faire?
J'en connaissais trop le danger.
Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fît enrager;
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Désirant en secret le trépas de leur père?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parens, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeans,
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent long-temps.
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
— Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon. Mais parlons des amis;
Des orphelins c'est la famille;
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
— Les amis, ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent
Pendant quinze ans, et, certain jour,
Pour une souris s'égorgèrent.
Je crois à l'amitié encore moins qu'à l'amour.
— Mais ainsi, Dieu me le pardonne,
Vous n'avez donc aimé personne?
— Ma foi non, soit dit entre nous.
— En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous? »

FABLE VI.

LA VIPÈRE ET LA SANGSUE.

—

La vipère disait un jour à la sangsue :
« Que notre sort est différent!
On vous cherche, on me fuit : si l'on peut on me tue;
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture :
Cependant vous et moi faisons même piqûre. »
La citoyenne de l'étang
Répond : « Oh! que nenni, ma chère :
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison.
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède, et vous poison. »

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

FABLE VII.

LE PACHA ET LE DERVIS.

—

Un Arabe, à Marseille autrefois, m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
« Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamans d'un très grand prix :

C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras. »
Muni de ce coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin?
L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret :
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurant qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie :
« Que s'est-il donc passé? — Rien, lui dit un iman,
C'est notre grand visir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires;
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
— Souvent? — Oui—C'est fort bien. Votre nouveau visir
Est-il nommé? Sans doute, et le voilà qui passe.
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnaît le pacha son ami.
— Bon! te voilà! dit celui-ci :
Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie :
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir :
Aujourd'hui ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand visir. »

FABLE VIII.

LE LABOUREUR DE CASTILLE.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort :
En vain la fortune l'accable,
En vain mille ennemis, ligués avec le sort,
Semblent lui présager sa perte inévitable :
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutiles leurs efforts.
Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid,
Croyait perdu son diadème.
Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfans et son roi, sa femme et sa patrie;
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup;
Riche, et pourtant aimé; cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Était ceint d'une peau de loup;
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches, de son nez,
Descendaient jusque sur sa fraise.
Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux;
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête et lui dit : « Où vas-tu?
Un revers t'a-t-il abattu?
Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles;
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Grâces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfans,
Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième, et, la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice :
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses;
Mais, loin de briguer ses largesses,
Moins il donne, plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence;
Nous te bénirons en silence :
On t'a vaincu, nous te cherchons. »
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots :
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie
N'oublia point le laboureur.

FABLE IX.

LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL.

Une fauvette, dont la voix
Enchantait les échos par sa douceur extrême,
Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat : les juges se placèrent :
C'étaient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardès du camp ; le merle était trompette.
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons :
Avec adresse elle varie
De ses accens filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;
Alors le rossignol commence :
Trois accords purs, égaux, brillans,
Que termine une juste et parfaite cadence,
Sont le prélude de ses chants.
Ensuite son gosier flexible
Parcourant sans efforts tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
Étonne et ravit à la fois.
Les juges cependant demeuraient en balance ;
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne voulaient point donner de prix ;
Les autres disputaient. L'assemblée en silence
Écoutait leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : « Victoire à la fauvette ! »
Ce mot décida sa défaite :
Pour le rossignol aussitôt
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.

FABLE X.

L'AVARE ET SON FILS.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageait ;
Mais lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clés, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent !
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant :
« Mes pommes ! criait-il, coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
— Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plait ;
Nous sommes d'honnêtes personnes :
Et quel tort vous avons-nous fait ?
Nous n'avons mangé que les bonnes. »

FABLE XI.

LE COURTISAN ET LE DIEU PROTÉE.

On en veut trop aux courtisans :
On va criant partout qu'à l'État inutiles,
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles :
Ce sont discours de médisans.
J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.
Voici comment : Dans le pays
La peste avait été portée,
Et ne devait cesser que quand le dieu Protée
Dirait là-dessus son avis.
Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre :
Pour le faire parler il faut long-temps le suivre ;
Près de son antre l'épier,
Le surprendre et puis le lier,
Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté.
Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout à coup se présente.
Celui-ci, surpris, irrité,
Se change en noir serpent : sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messager du trépas,
Tandis que dans sa marche oblique et détournée,
Il glisse sur lui-même et d'un plis fait un pas.
Le courtisan sourit : « Je connais cette allure,

Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper. »
Il court alors pour l'attraper :
Mais le dieu change de figure;
Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.
« Tu veux me vaincre dans mon art,
Disait le courtisan : mais, depuis mon enfance,
Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,
Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.
Changer d'habits, de mœurs, même de conscience,
Je ne vois rien là que d'aisé. »
Lors il saisit le dieu, le lie,
Arrache son oracle, et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie.

FABLE XII.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... « Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez au discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit! »
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
« Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir. »

Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a pas de plaisir.

FABLE XIII.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contens;
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance:
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait:
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux
S'incline par dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
« Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi.
Ma sœur, ma compagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques momens, c'en est fait de ma vie :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi. »
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde et reconnaît... ô tendresse! ô bonheur!
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie;
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie, et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle; il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre;
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux! que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir!
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
« Mes fusils! mes furets! » criait-il en colère.

Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes;
Dans le funeste jour de Cannes,
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
« Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau :
Nous séparer, serait la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvais passer l'eau!
Pourquoi pas? Attends-moi... » La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit,
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de cable.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant,
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!
Non loin du port.on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

FABLE XIV.

PAN ET LA FORTUNE.

Un jeune grand seigneur, à des jeux de hasard
Avait perdu sa dernière pistole,
Et puis joué sur sa parole;
Il fallait payer sans retard :
Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent,
Qui vous a fourni ses denrées;
Mais un escroc? l'honneur veut qu'au même moment
On le paie, et très poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussitôt les ormes, les frênes,
Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
Tombent l'un sur l'autre à la fois.
Les faunes, les sylvains, désertent les bocages;
Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages :
Et le dieu Pan, dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la Fortune : « O mère de malheur!
Dit-il, infernale furie!
Tu troubles à la fois les mortels et les dieux,
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie... »
Il parlait, lorsque dans ces lieux
Tout à coup paraît la déesse.
« Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse;
Je n'ai point causé tes malheurs :
Même aux jeux du hasard, avec certains joueurs,
Je ne fais rien.—Qui donc fait tout?—L'adresse

FABLE XV.

LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT.

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe errait de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles,
C'était dans un grand bois, il voit un chat-huant
Entouré de geais, de corneilles,
Qui le harcelaient en criant :
« C'est un coquin, c'est un impie,
Un ennemi de la patrie,
Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons,
Ensuite nous le jugerons. »
Et tous fondaient sur lui : la malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
Nous rend plus doux et plus humains,
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant : « Pourquoi ces assassins
En voulaient-ils à votre vie?
Que leur avez-vous fait? » L'oiseau lui répondit
« Rien du tout, mon seul crime est d'y voir clair la nuit. »

FABLE XVI.

LES DEUX CHAUVES.

Un jour deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire :
Chacun d'eux veut l'avoir : dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

FABLE XVII.

LE CHAT ET LES RATS.

Un angora, que sa maîtresse
Nourrissait de mets délicats,
Ne faisait plus la guerre aux rats ;
Et les rats, connaissant sa bonté, sa paresse,
Allaient, trottaient partout et ne se gênaient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormait après un bon festin,
Plusieurs rats viennent dans le grain
Prendre leur repas ordinaire.
L'angora ne bougeait. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur ; l'orateur de la troupe
Parle des chats avec mépris.
On applaudit fort, on s'attroupe,
On le proclame général.
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal :
« Braves amis, dit-il, courons à la vengeance ;
De ce grain désormais nous devons être las,
Jurons de ne manger désormais que des chats ;
On les dit excellens, nous en ferons bombance. »
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort.
Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
Couche bientôt sur la poussière
Général, tribuns et soldats.
Il ne s'échappa que deux rats
Qui disaient, en fuyant bien vite à leur tannière :
« Il ne faut point pousser à bout
L'ennemi le plus débonnaire ;
On perd ce que l'on tient quand on veut gagner tout. »

FABLE XVIII.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Dans le beau siècle d'or, quand les premiers humains,
Au milieu d'une paix profonde,
Coulaient des jours purs et sereins,
La Vérité courait le monde
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardait, et le miroir sincère
Retraçait à chacun son plus secret désir
Sans jamais le faire rougir :
Temps heureux qui ne dura guère !
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La Vérité s'enfuit au ciel
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.
Ses débris qu'au hasard la chute dispersa,
Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après on en connut le prix ;
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver parfois ; mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas ! le sage, le premier,
Ne s'y voit jamais tout entier.

FABLE XIX.

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

« Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir ? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs.—Pourquoi ? répond Guillot.
— Pourquoi ? regarde donc ; ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment ;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien, le village en ruine
Dans trois mois aura la famine ;
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
— La peste ! dit Guillot : doucement, calmez-vous ;
Je ne vois point cela, compère :
Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire ;

Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès long-temps,
Il va bien arroser nos champs;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
— C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.
— Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot;
Attendons la fin de l'affaire :
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci!
Ce n'est pas moi qui pleure ici. »
Ils s'échauffaient tous deux; déjà, dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant :
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

FABLE XX.

DON QUICHOTTE.

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetière et houlette,
Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert
Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grâce et de l'air
De ce nouveau Tircis! Sur sa rauque musette
Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet galeux, et dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de long-temps,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,
Au milieu de la neige il chante le printemps.
Point de mal jusque-là; chacun, à sa manière,
Est libre d'avoir du plaisir.
Mais il vint à passer une grosse vachère;
Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,
Court et tombe à ses pieds : « O belle Timarette,
Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
Comme le lis parmi les fleurs,
Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
Abandonne un moment le soin de tes agneaux,
Viens voir un nid de tourtereaux
Que j'ai découvert sur un chêne.
Je veux te le donner : hélas! c'est tout mon bien.
Ils sont blancs : leur couleur, Timarette, est la tienne;
Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien. »
A ce discours, la Timarette,
Dont le vrai nom était Fanchon,
Ouvre une large bouche, et, d'un œil fixe et bête,
Contemple le vieux Céladon;
Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,
Paraissant tout à coup, tombe à coups de bâton
Sur le berger tendre et fidèle,
Et vous l'étend sur le gazon.
Don Quichotte criait : « Arrête,
Pasteur ignorant et brutal;
Ne sais-tu pas nos lois? Le cœur de Timarette
Doit devenir le prix d'un combat pastoral;
Chante et ne frappe pas. » Vainement il l'implore,
L'autre frappait toujours, et frapperait encore,
Si l'on n'était venu secourir le berger
Et l'arracher à sa furie.

Ainsi, guérir d'une folie,
Bien souvent ce n'est qu'en changer.

FABLE XXI.

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

FABLE XXII.

LE COQ FANFARON.

Il fait bon battre un glorieux :
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux.
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.
Un coq sans force et sans talent,
Jouissait, on ne sait comment,

D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée
Et chez d'autres encore. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite;
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et le cou tout gonflé sur lui se précipite;
Dans l'instant le coq orgueilleux,
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminait l'aventure.
Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,
Disait : « Cet enfant-là m'a montré du courage;
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content. »
Un coq vieux et cassé, témoin de cette histoire,
La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,
Dit : « C'est un bon vieillard; j'en ai bien peu souffert;
Mais je le trouve encore vert;
Et dans son jeune temps, il devait être à craindre. »

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

A M. l'abbé Delille.

O toi, dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
Digne rival, souvent vainqueur,
Du chantre fameux d'Ausonie,
Delille, ne crains rien, sur mes légers pipeaux
Je ne viens point ici célébrer tes travaux,
Ni dans de faibles vers parler de poésie.
Je sais que l'immortalité,
Qui t'est déjà promise au temple de Mémoire,
T'est moins chère que ta gaîté;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère et non par vanité,
Tu te fais pardonner ta gloire
A force d'amabilité:
C'est ton secret, aussi je finis ce prologue.
Mais du moins lis mon apologue;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour tes beaux vers,
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire.
Je te demande alors de vouloir le relire.
Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemplait, du haut d'une colline,
La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé;
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux,
Et les ruisseaux dans les prairies
Brisant sur des rives fleuries
Le cristal de leurs claires eaux.
Un rossignol, dans le bocage,
Mêlait ses doux accens à ce calme enchanteur :
L'écho les répétait, et notre heureux pasteur,
Transporté de plaisir, écoutait son ramage.
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons,
« Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie
Je ne troublerai pas ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants?
Je cède, et reconnais que mes faibles accens
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
— Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux :
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux :
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes. »

FABLE II.

LES DEUX LIONS.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités,
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire:
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort
De quelque naïade expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvaient boire ensemble; et la fraternité,
Le besoin, leur donnait ce conseil salutaire :
Mais l'orgueil disait le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère,
L'un l'autre ils vont se mesurant,

Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière;
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissemens,
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher [illegible]blans.
Égaux en vigueur, en courage,
Le combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage:
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros fatigués, déchirés, haletans,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire:
Mais, pendant le combat, la source avait tari.
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie.
Hommes, vous êtes ces lions;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

FABLE III.

LE PROCÈS DES DEUX RENARDS.

Que je hais cet art de pédant,
Cette logique captieuse,
Qui d'une chose claire en fait une douteuse;
D'un principe erroné tire subtilement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant!
Les Grecs ont inventé cette belle manière:
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire:
Que Dieu leur donne paix! Il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montrait la rhétorique.
Il tenait école publique,
Avait des écoliers qui payaient en poulets.
Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais,
Devait payer son maître à la première cause
Qu'il gagnerait: ainsi la chose
Avait été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparaître.
« Monseigneur, disait l'écolier,
Si je gagne c'est clair, je ne dois rien payer,
Et cela par votre sentence;
Puisque par la sentence,
J'aurai droit de ne pas payer.
Si je perds, nulle est sa créance;
Car il convient que l'échéance
N'en devait arriver qu'après
Le gain de mon premier procès:
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense:
Mon dilemme est certain. — Nenni,
Répondait aussitôt le maître,
Si vous perdez, payez; la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez; car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné:
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse. »
Chacun attend alors que le juge prononce,
Et l'auditoire s'étonnait
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
Le léopard rêveur prit enfin la parole:
« Hors de cour, leur dit-il; défense à l'écolier
De continuer son métier,
Au maître de tenir école. »

FABLE IV.

LA COLOMBE ET SON NOURRISSON.

Une colombe gémissait
De ne pouvoir devenir mère;
Elle avait fait cent fois tout ce qu'il fallait faire
Pour en venir à bout, rien ne réussissait.
Un jour, se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.
« Ah! quel bonheur! s'écria-t-elle:
Je pourrai donc enfin couver;
Et puis nourrir, puis élever
Un enfant qui fera le charme de ma vie!
Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourmens qu'il me causera,
Seront encor des biens pour mon âme ravie:
Quel plaisir vaut ces soucis-là? »
Cela dit, dans le nid la colombe établie
Se met à couver l'œuf, et le couve si bien,
Qu'elle ne le quitte pour rien,
Pas même pour manger; l'amour nourrit les mères.
Après vingt et un jours elle voit naître enfin
Celui dont elle attend son bonheur, son destin,
Et ses délices les plus chères.

De joie elle est prête à mourir,
Auprès de son petit nuit et jour elle veille,
L'écoute respirer, le regarde dormir,
S'épuise pour le mieux nourrir.
L'enfant chéri vient à merveille,
Son corps grossit en peu de temps.
Mais son bec, ses yeux et ses ailes
Diffèrent fort des tourterelles :
La mère les voit ressemblans.
A bien élever sa jeunesse
Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,
Et surtout l'amitié; lui dit à chaque instant :
« Pour être heureux, mon cher enfant,
Il ne faut que deux points, la paix avec soi-même,
Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.
La vertu de la paix nous fait seule jouir;
Et le secret pour qu'on nous aime,
C'est d'aimer les premiers, facile et doux plaisir. »
Ainsi parlait la tourterelle,
Quand, au milieu de sa leçon,
Un malheureux petit pinson,
Échappé de son nid, vient s'abattre auprès d'elle.
Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit,
Qu'il court à lui : sa mère croit
Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,
Et pour offrir au voyageur
Une retraite hospitalière.
Elle applaudit déjà : mais quelle est sa douleur,
Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse
N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,
Saisir le faible oiseau, le plumer, le manger,
Et garder, au milieu de l'horrible carnage,
Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage
Que le cœur désormais ne peut se corriger!
Elle en mourut, la pauvre mère.
Quel triste prix des soins donnés à cet enfant!
Mais c'était le fils d'un milan :
Rien ne change le caractère.

FABLE V.

L'ANE ET LA FLUTE.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux;
Grand motif de se croire habiles!
Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : « Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi.... suffit.... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère. »
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux,
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
« Eh! je joue aussi de la flûte. »

FABLE VI.

LE PAYSAN ET LA RIVIÈRE.

« Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disait un ami; dans des liens honteux
Mon âme s'est trop avilie;
J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse
Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer;
Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse,
Eh bien! je vais la réprimer;
Je vais me retirer du monde,
Et, calme désormais, libre de tous soucis,
Dans une retraite profonde,
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
— Que de fois vous l'avez promis!
Toujours en vain, lui répondis-je,
Çà, quand commencez-vous?—Dans huit jours, sûrement.
—Pourquoi pas aujourd'hui? Ce long retard m'afflige.
— Oh! je ne puis dans un moment
Briser une si forte chaîne :
Il me faut un prétexte; il viendra, j'en réponds. »
Causant ainsi, nous arrivons
Jusque sur les bords de la Seine;
Et j'aperçois un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient.
« L'ami, que fais-tu là?—Monsieur, pour une affaire

Au village prochain je suis contraint d'aller :
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.
— Mon ami, vous voilà, cet homme est votre image :
Vous perdrez en projets les plus beaux de vos jours :
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage;
Car cette eau coulera toujours.

FABLE VII.

JUPITER ET MINOS.

« Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos.
Quel est de la vertu le fatal adversaire,
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt?—L'intérêt? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté. »

FABLE VIII.

LE PETIT CHIEN.

La vanité nous rend aussi dupes que sots.
Je me souviens, à ce propos,
Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre,
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,
Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes États exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit fut proclamé. Les lions affaiblis,
Se soumettant au sort qui les avait trahis,
Abandonnent tous leur patrie;
Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce
De ceux qui vont portant, jusqu'au milieu du dos,
Une toison tombante à flots,
Exhalait ainsi sa tristesse :
« Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris!
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau
Qu'on me refusera peut-être.
O tyran, tu le veux! il faut, hélas! partir. »
Un barbet l'entendit : touché de sa misère,
« Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir?
— Ce qui m'y force? ô ciel! Et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton!
Nous?—Non pas vous, mais moi.—Comment, toi, mon cher frère?
Qu'as-tu donc de commun?... — Plaisante question!
Eh! ne suis-je pas un lion (1)? »

FABLE IX.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse,
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble, et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : « Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais;
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
— Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens, monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence;
L'ignorance du mal fait toute ma science;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère. »

(1) La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de chiens-lions.

FABLE X.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Un prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce temps vivaient de sacrifices,
Et n'avaient point de bénéfices:
La dot était fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre; on lui donna l'aînée.
Bientôt après cet hyménée,
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son nouvel époux, le père va les voir.
« Bonjour, dit-il, je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,
S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.
— Jamais, répond la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire:
La paix et le bonheur habitent ma maison,
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon;
Il sait m'aimer sans jalousie,
Je l'aime sans coquetterie:
Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichauts.
—C'est là tout?—Oui vraiment.—Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard: demain je célèbre la fête
De Jupiter; je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. — Adieu, mon père. »
Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière,
L'interroge, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
« Oh! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien, en vérité;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage:
Notre unique désir serait que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie;
Parlez pour nous à Jupiter.
—Très volontiers, ma chère amie;
Mais je ne sais comment accorder mes enfans:
Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie:
Ma foi, je me tairai de peur d'être en défaut.
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut:
Prétendre le guider serait folie extrême.
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même:
Se soumettre, c'est les prier. »

FABLE XI.

LE CROCODILE ET L'ESTURGEON.

Sur la rive du Nil un jour deux beaux enfans
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchans,
Les plus beaux ricochets du monde.
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux;
S'élance tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie, et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon,
Témoin de cette tragédie,
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots;
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots.
« Le monstre a des remords, dit-il: ô providence!
Tu venges souvent l'innocence;
Pourquoi ne la sauves-tu pas?
Ce scélérat du moins pleure ses attentats,
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence:
Je m'en vais lui parler. » Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance:
« Pleurez, lui criait-il, pleurez votre forfait;
Livrez votre âme impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur entre eux et le coupable.
Malheureux! manger un enfant!
Mon cœur en a frémi; j'entends gémir le vôtre....
— Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre. »
Tel est le remords du méchant.

FABLE XII.

LA CHENILLE.

Un jour, causant entre eux, différens animaux
Louaient beaucoup le ver-à-soie.
« Quel talent, disaient-ils, cet insecte deploie

En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse! »
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse.
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique;
Disait des mais et puis des si.
Un renard s'écria : « Messieurs, cela s'explique,
C'est que madame file aussi. »

FABLE XIII.

LA TOURTERELLE ET LA FAUVETTE.

Une fauvette jeune et belle
S'amusait à chanter tant que durait le jour;
Sa voisine la tourterelle
Ne voulait, ne savait rien faire que l'amour.
« Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette;
Vous perdez vos plus beaux momens :
Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amans.
Dites-moi, s'il vous plait, quelle est la chansonnette
Qui peut valoir un doux baiser?
— Je me garderais bien d'oser
Les comparer, répondit la chanteuse :
Mais je ne suis point malheureuse,
J'ai mis mon bonheur dans mes chants. »
A ce discours, la tourterelle,
En se moquant s'éloigna d'elle;
Sans se revoir elles furent dix ans.
Après ce long espace, un beau jour de printemps,
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.
L'âge avait quelque peu dérangé leurs attraits :
Long-temps elles se regardèrent
Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.
Enfin, la fauvette polie
S'avance la première · « Eh! bonjour, mon amie,
Comment vous portez-vous? Comment vont les amans?
— Ah! ne m'en parlez pas, ma chère :
Tout a passé comme une ombre légère.
J'ai cru que le bonheur était d'aimer, de plaire....
O souvenirs cruels! ô regrets superflus!
J'aime encore, on ne m'aime plus.
— J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse :
Cependant je suis vieille, et je n'ai plus de voix;
Mais j'aime la musique, et suis encor heureuse
Lorsque le rossignol fait retentir ces bois. »
La beauté, ce présent céleste,
Ne peut, sans les talens, échapper à l'ennui :
La beauté passe, un talent reste,
On en jouit même en autrui.

FABLE XIV.

LE CHARLATAN.

Sur le Pont-Neuf, entouré de badauds,
Un charlatan criait à pleine tête :
« Venez, messieurs, accourez faire emplette
Du grand remède à tous les maux;
C'est une poudre admirable
Qui donne de l'esprit aux sots,
De l'honneur aux fripons, l'innocence aux coupables;
Aux vieilles femmes des amans,
Au vieillard amoureux une jeune maîtresse;
Aux fous le prix de la sagesse,
Et la science aux ignorans.
Avec ma poudre il n'est rien dans la vie
Dont bientôt on ne vienne à bout;
Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout;
C'est la grande encyclopédie. »
Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor...
C'était un peu de poudre d'or.

FABLE XV.

LA SAUTERELLE.

« C'en est fait, je quitte le monde,
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchans de moi trop connus.
Seule ici-bas j'ai des vertus :
Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire,
Tout l'univers m'en veut, homme, enfans, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Eh! qu'ai-je fait pourtant?... Que du bien. Les ingrats!
Ils me regretteront, mais après mon trépas. »
Ainsi se lamentait certaine sauterelle,
Hypocondre et n'estimant qu'elle.
« Où prenez-vous cela, ma sœur?
Lui dit une de ses compagnes.
Quoi! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde?
Je sais qu'en travers il abonde;

Il fut ainsi toujours, et toujours il sera :
Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.
D'ailleurs, en vit-on mieux? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne des visions. »
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part, et sort de la prairie
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux états,
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là, des épis nombreux,
Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyans et pressés se balançaient entre eux.
« Ah! que voilà bien mon affaire!
Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire,
C'est un asile sûr contre mes ennemis. »
La voilà dans le blé. Mais dès l'aube suivante,
Voici venir les moissonneurs.
Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle, et, parmi les clameurs,
Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles;
La terre se découvre, et les blés abattus
Laissent voir les sillons tout nus.
« Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui partout me poursuit : à peine en ce pays
A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis
S'en vient pour chercher sa victime.
Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que je n'échappe, ils ravagent leurs biens :
Ils y mettraient le feu s'il était nécessaire.
Eh! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant;
Finissez un travail si grand,
Je me livre à votre colère. »
Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue; il se baisse, la prend,
Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie :
« Va manger ma petite amie. »

FABLE XVI.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

Dans le calice d'une fleur
La guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur;
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : « Nous, sœurs! ma mie!
Depuis quand cette parenté?
— Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux;
Considérez-moi, je vous prie :
J'ai des ailes tout comme vous,
Même taille, même corsage;
Et, s'il vous en faut davantage,
Nos dards sont aussi ressemblans.
— Il est vrai, répliqua l'abeille :
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différens.
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense;
Vous provoquez, je me défends. »

FABLE XVII.

LE HÉRISSON ET LES LAPINS.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux
Qui toujours ont besoin de guerre,
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,
Et montrent pour cela des talens merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse,
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs,
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse,
C'est la parure des vertus.
Un hérisson, qu'une tracasserie
Avait forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie.
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis il exhala sa bile,
Et finit par prier ses hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
« Volontiers, lui dit le doyen :
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connaissons ni le tien ni le mien;

Tout est commun ici : nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre :
Chacun pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre;
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits,
Dans la gaîté, dans la concorde,
Nous passons les instans que le ciel nous accorde.
Souvent ils sont prompts à finir;
Les panneaux, les furets abrégent notre vie,
Raison de plus pour en jouir.
Du moins, par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré, nous l'avons embellie;
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avec nous,
Et soyez de la colonie;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous. »
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen,
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien.
Mais, lorsqu'après souper la troupe réunie
Se mit à deviser des affaires du temps,
Le hérisson, de ses piquans,
Blesse un jeune lapin. « Doucement, je vous prie,
Lui dit le père de l'enfant. »
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fache, on l'entoure en grondant.
« Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême,
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
— Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre. »

FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE PIGEON.

Un milan plumait un pigeon,
Et lui disait : « Méchante bête,
Je te connais, je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils; te voilà ma conquête!
Il est des dieux vengeurs. — Hélas! je le voudrais,
Répondit le pigeon. — O comble des forfaits!
S'écria le milan; quoi! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux?
J'allais te pardonner; mais, pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie. »

FABLE XIX.

LE CHIEN COUPABLE.

« Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Mouflard, le bon Mouflard, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflard vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai!—Très vrai, mon frère.
— A qui donc se fier, grands dieux! »
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine;
Et la nouvelle était certaine.
Mouflard, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat :
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie;
Mouflard est convaincu du triple assassinat :
Mouflard recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux, de Mouflard demandèrent la grâce;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflard paraît bientôt, conduit par deux pasteurs.
Il arrive, et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
« O vous, qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir!
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière,
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul, auprès du grand bois, je gardais le troupeau;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin
Vient m'attaquer : je le terrasse,

Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là : mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance..... A la fin cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant,
Elle jette des cris de mère...
La tête m'a tourné, j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
Et pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accourait, armé de son bâton ;
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord ;
Et que, dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord. »

FABLE XX.

L'AUTEUR ET LES SOURIS.

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits
Étaient rongés par les souris.
Il avait beau changer d'armoire,
Avoir tous les piéges à rats
Et de bons chats,
Rien n'y faisait; prose, vers, drame, histoire,
Tout était entamé ; les maudites souris
Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,
Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Cloris.
Notre homme au désespoir, et l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,
Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire,
Puis dans sa colère il écrit.
Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent,
Et crevèrent.
« C'est bien fait, direz-vous, cet auteur eut raison. »
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon ;
Et l'on déshonore sa plume,
En la trempant dans du poison.

FABLE XXI.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

A DUCIS.

L'oiseau qui porte le tonnerre,
Disgracié, banni du céleste séjour,
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre :
Il errait dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : Travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage :
« Mon frère, répond-il (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux), que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellens avis
M'inspirent le désir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis!
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,
Connaissait bien tout votre prix ;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
— Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science ;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entre eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon ermitage.
Si malheureusement, le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de partout une troupe étourdie,
Qui me poursuit et m'injurie :
Je souffre, je me tais ; et, dans ce chamaillis,
Seul de sang-froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,
Je laisse les soucis, les craintes à la porte ;
Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens, je supporte.*
La sagesse est dans ces deux mots. »
Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis, tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès
Ne sont rien à tes yeux, auprès de cette paix

Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglais heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Machbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton âme attendrie,
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature:
Le vain désir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse:
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

FABLE XXII.

LE POISSON VOLANT

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère:
« Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre,
Quand je m'élève dans les airs:
Et les requins me font la guerre,
Quand je me plonge au fond des mers. »
La vieille lui répond: « Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde. »

ÉPILOGUE.

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux:
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurais encor beaucoup à dire;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie
Troubleront toujours l'univers;
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers;
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plait, comme il l'entend,
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là que faut-il pour le bonheur?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie;
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie;
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.

CONTES.

LE CHEVAL D'ESPAGNE.

A. DE SAINT-LAMBERT.

On court bien loin pour chercher le bonheur;
A sa poursuite en vain l'on se tourmente:
C'est près de nous, dans notre propre cœur
Que le plaça la nature prudente.
O Saint-Lambert! qui le sait mieux que toi?
Toi qui vécus dans les camps, à la ville,
Près de Voltaire, à la cour d'un grand roi:
Tu quittas tout pour un champêtre asile.
Là, méditant sous des ombrages frais,
Tu sais goûter ces biens, ces plaisirs vrais
Que tu chantas sur le luth de Virgile:
Là, loin d'un monde ennuyeux et pervers,
Tes jours sont purs, ton sommeil est tranquille;
Et la nature, autour de toi fertile,
Te fait jouir de ses trésors divers,
Pour te payer tes soins et tes beaux vers:
Voilà, voilà le bonheur véritable.
En attendant que j'en puisse jouir,
Je veux au moins prouver dans une fable
Que ces vrais biens s'attrapent sans courir.

Certain coursier né dans l'Andalousie
Fut élevé chez un riche fermier;
Jamais cheval de prince et de guerrier,
Ni même ceux qui vivaient d'ambroisie,
N'eurent un sort plus fortuné, plus doux.
Tous dans la ferme aimaient notre andalous,
Tous pour le voir allaient à l'écurie
Vingt fois le jour; et ce coursier chéri,
D'un vœu commun fut nommé Favori.

Favori donc avait de la litière
Jusqu'aux jarrets, et dans son ratelier,
Le meilleur foin qui fût dans le grenier.
Soir et matin les fils de la fermière,
Encore enfans ménageaient de leur pain

Pour l'andaloux; et lorsque dans leur main
Le beau cheval avait daigné le prendre,
C'étaient des cris, des transports de plaisir;
Tous lui donnaient le baiser le plus tendre:
Dans la prairie ils le menaient courir;
Et le plus grand de la petite troupe,
Aidé par tous, arrivait sur sa croupe:
Là, satisfait, et d'un air triomphant,
Des pieds, des mains, il pressait sa monture;
Et Favori modérait son allure,
Craignant toujours de jeter bas l'enfant.

De Favori ce fut là tout l'ouvrage
Pendant long-temps : mais quand il vint à l'âge
De trente mois, la femme du fermier
Le prit pour elle ; et notre cavalière
En un fauteuil sise sur le coursier,
La bride en main, dans l'autre la croupière,
Les pieds posés sur un même étrier,
Allait, trottait au marché faire emplette,
Chez ses voisins acquitter une dette,
Ou visiter son père déjà vieux.
A son retour, notre bonne Sanchette
Accommodait Favori de son mieux,
Et lui doublait l'avoine et les caresses.

Plus on grandit, plus on devient vaurien.
Ce Favori que l'on traitait si bien,
Ce cher objet de si douces tendresses,
Fut un ingrat; et, quand il eut quatre ans,
Il s'indigna dans le fond de son âme
D'être toujours monté par une femme.
« Est-ce donc là, disait-il dans les dents,
Le noble emploi d'un coursier d'Ibérie?
Avec des bœufs j'habite l'écurie
D'une fermière, et frémis de courroux
Quand on me voit, comme un ânon docile,
Au petit trot cheminer vers la ville,
Ayant pour charge une femme et des choux.
Non, je ne puis souffrir cette infamie,
Je suis né fier; et dussé-je périr,
Je prétends bien dans peu m'en affranchir. »
Orgueil, orgueil, c'est par toi qu'on oublie
Vertus, devoirs; par toi tout a péri.
Tu perdis l'homme, et perdis Favori.

Un beau matin que la bonne Sanchette,
Selon l'usage, allait toute seulette
Vendre au marché les fruits de son jardin,
Elle eut besoin, je ne sais pour quoi faire,
De s'arrêter un moment en chemin.
D'un saut léger elle est bientôt à terre,
Mais le bridon échappe de sa main!
Et Favori s'en aperçoit à peine
Qu'au même instant, s'élançant dans la plaine
Il casse bride, et disperse dans l'air
Et charge et selle, et harnois et croupière,
Des quatre pieds fait voler la poussière,
Et disparaît aussi prompt que l'éclair.

Las! que devint notre bonne Sanchette?
Dans sa surprise elle resta muette,
Suivit long-temps des yeux le beau coursier,
Et puis pleura, puis retourna chez elle,
Et raconta cette affreuse nouvelle.
Tout fut en deuil chez le triste fermier:
De Favori tous regrettent la perte;
Enfans, valets, vont à la découverte
Dans les hameaux, dans chaque bourg voisin:
« L'avez-vous vu, des coursiers le modèle,
Le plus aimé, le plus beau? » C'est en vain:
De Favori nul ne sait de nouvelle;
Il est perdu. Sanchette soupira,
Et dit tout bas : « Peut-être il reviendra. »

En attendant, Favori, ventre à terre,
Galope et fuit sans perdre un seul moment.
Il aperçoit bientôt un régiment
De cavaliers qui marchait à la guerre.
Hommes, chevaux, par leur air belliqueux,
Par leur fierté, leur armure brillante,
Dans tous les cœurs répandent l'épouvante,
Ou le désir de combattre auprès d'eux.
A cet aspect notre coursier s'arrête;
Il sent dresser tous ses crins ondoyans,
Et, l'œil en feu, les naseaux tout fumans,
Fixe, immobile, écoute la trompette:
Puis tout à coup, frappant la terre et l'air
Il bondit, vole à travers la prairie;
Arrive auprès de la cavalerie,
S'ébroue, hennit, et jetant un œil fier
Sur ces guerriers, enfans de la victoire,
Il semble dire : « Eh! j'aime aussi la gloire.

Le colonel, qui voit ce beau coursier,
Veut s'en saisir; il vient avec adresse
Auprès de lui, le flatte, le caresse,
Et par un frein en fait son prisonnier.
A l'instant même une peau de panthère,
Aux griffes d'or tombantes jusqu'à terre,
Couvre le dos du superbe animal,
Un plumet rouge orne sa tête altière,
Et cent rubans tressés dans sa crinière
Lui donnent l'air coquet et martial.
Sur Favori le colonel s'élance,
Presse les flancs du coursier généreux,

Et Favori, dans son impatience,
Mordant son frein, fier du poids glorieux,
Vole à travers les escadrons poudreux.

« Voilà, voilà, disait-il en lui-même,
Le noble emploi pour lequel je suis né !
Vivre en repos, c'est vivre infortuné ;
Gloire et périls sont le bonheur suprême.
Sous ce harnois que je dois être beau !
Je voudrais bien, dans le cristal de l'eau,
Me voir passer, voir ma mine guerrière.
Pour être heureux, ma foi, vive la guerre ! »
Comme il parlait, le chef du régiment
Reçoit l'avis qu'une troupe ennemie
Doit dans la nuit l'attaquer brusquement.
Tout aussitôt une garde choisie
Est disposée autour du logement :
Le colonel la commande lui-même,
Et Favori, dont la joie est extrême
De voir qu'on est menacé d'un danger,
Passe la nuit sans dormir ni manger.
Qu'importe, il est soutenu par le zèle.
Point d'ennemis, voilà son seul chagrin.
Mais tout à coup arrive, le matin,
Un officier qui porte la nouvelle
Que la bataille est pour le lendemain.
Le colonel veut être de la fête.
L'armée est loin, mais jamais rien n'arrête
Lorsque la gloire est au bout du chemin :
On part, on veut arriver pour l'aurore.
Toujours à jeun, Favori néanmoins
Ne se plaint pas, mais il saute un peu moins.
Le jour se passe, il faut marcher encore
Toute la nuit, et Favori rendu
Fait un soupir ; mais l'amour de la gloire,
Et le désir de vivre dans l'histoire,
Et l'éperon réveillent sa vertu.
Il marche, il va, se soutenant à peine,
Quand, vers minuit, d'une forêt prochaine,
Un gros parti fond sur le régiment.
On veut se battre : hélas! c'est vainement;
Nos cavaliers, harassés de la route,
Sont enfoncés, tués, mis en déroute,
Et, dans le choc, Favori tout sanglant,
Couvert de coups, deux balles dans le flanc,
Parmi les morts resté sur la poussière,
Ne voyait plus qu'un reste de lumière :
« Ah ! disait-il, je le mérite bien ;
J'ai fait un crime, il faut que je l'expie :
Je fus ingrat, il m'en coûte la vie.
C'était trop juste : et ce n'est pas le bien
Que Favori dans ce moment regrette ;
Ce n'est que vous, ô ma chère Sanchette !... »
Disant ces mots, il perd tout sentiment;
Et l'ennemi, vainqueur dans ce moment,
Bien résolu de n'épargner personne,
Le glaive au poing poursuivant les fuyards
Pille, massacre, et bientôt abandonne
Ce champ couvert de cadavres épars.

Le lendemain de cet affreux carnage,
Certain meunier, dans la plaine passant,
Vit Favori sur la terre gisant.
Il respirait : le meunier le soulage ;
Clopin, clopant, le mène à son village,
Prend soin de lui, le panse, le nourrit ;
Pour abréger, en un mot, le guérit.
Mais, prétendant se payer de sa peine,
Il veut user de son convalescent ;
Chargé de sacs, sous le poids gémissant,
Dix fois le jour il le mène et ramène
Dans les marchés, au village, au moulin,
Le suit de près, un bâton à la main ;
Et ce bâton, fait d'une double épine,
De Favori vient chatouiller l'échine
Pour peu qu'il bronche ou s'amuse en chemin.

Ce fut alors qu'il regretta Sanchette :
Mais la frayeur rend sa douleur muette ;
Brisé de coups, il n'ose pas gémir ;
L'excès des maux l'abrutit et l'accable,
Et se croyant pour toujours misérable,
Il ne demande au ciel que de mourir.
Notre coursier, dégoûté de la vie,
Vivait toujours, sans trop savoir pourquoi
Quand un matin, un écuyer du roi,
Qui parcourait toute l'Andalousie
Pour remonter la royale écurie,
Vit Favori, de plusieurs sacs chargé,
Par le bâton au moulin dirigé,
Et conservant sous ce triste équipage
Ce coup d'œil noble et cet air de grandeur
D'un roi vaincu cédant à son malheur,
Ou d'un héros réduit en esclavage.
Bon connaisseur était cet écuyer ;
De Favori s'approchant davantage,
Il l'examine, et demande au meunier
Combien il veut de ce jeune coursier.
L'accord se fait, aussitôt on délivre
De son fardeau notre bel animal ;
Son nouveau maître à l'instant s'en fait suivre,
Et le conduit vers le palais royal.
« Oh ! pour le coup, se disait à lui-même
Notre héros, la fortune est pour moi ;
Plus de chagrin, je suis cheval du roi ;
Cheval du roi, c'est le bonheur suprême !

Je n'aurai plus qu'à manger et dormir,
De temps en temps à la chasse courir,
Sans me lasser, et, gras comme un chanoine,
A mon retour choisir l'orge ou l'avoine
Que mes valets viendront vanner, je croi,
Avec grand soin, pour le cheval de roi. »
Ainsi parlant, il entre à l'écurie.
Tout lui promet le bonheur qu'il attend :
De peur du froid sur son corps l'on étend
Un drap marqué des armes d'Ibérie ;
On le caresse, et sa crèche est remplie
D'orge et de son ; il est pansé, lavé
Deux fois le jour ; le soir, sur le pavé
Litière fraîche ; et cette douce vie
Lui rend bientôt son éclat, sa beauté,
Son poil luisant, sa croupe rebondie,
Et son œil vif, et même sa gaîté :
Il fut heureux pendant une quinzaine.
Il possédait tous les biens à souhait,
Mais un seul point lui faisait de la peine :
C'est que le roi jamais ne le montait.
Nul écuyer n'aurait eu cette audace,
Et leur respect pour monsieur Favori
Fait qu'avec soin il est choyé, nourri,
Mais que toujours il reste en même place.
Tant de respect lui devient ennuyeux ;
Ce long repos, à sa santé contraire,
Le rend malade, et triste et soucieux,
En peu de temps change son caractère :
Ce qu'il aimait lui devient odieux ;
Plus d'appétit, rien qui puisse lui plaire :
Un froid dégoût s'empare de son cœur ;
Plus de désirs, partant plus de bonheur.
« Ah ! disait-il, que tout ceci m'éclaire,
Gloire, grandeur, vous qui m'avez séduit,
Vous n'êtes rien qu'une erreur mensongère,
Un feu follet qui brille et qui s'enfuit :
Si le bonheur habite sur la terre,
Il vous évite autant que la misère ;
Il va cherchant la médiocrité,
C'est là qu'il loge ; et sa sœur et son frère
Sont le travail et la douce gaîté ;
Ils sont chez vous, ô ma bonne Sanchette !
Plus que jamais Favori vous regrette. »

Notre cheval ainsi philosophant,
Est fort surpris de voir qu'on lui prépare
Selle et bridon du travail le plus rare.
Le fils du roi, le jeune et noble infant,
Ce même jour doit faire son entrée ;
Et Favori, qui sera son coursier,
Porte un harnais digne du cavalier.
D'or et d'azur sa housse est diaprée,
De beaux saphirs sa bride est entourée,
Et d'argent pur est fait chaque étrier.

Notre héros, dans ce bel équipage,
De tant d'honneurs n'a pas l'esprit tourné :
Il commençait à devenir fort sage.

L'infant sur lui doucement promené,
Suivi des siens, entouré de la foule,
Vers son palais à grand'peine s'écoule,
Quand Favori, qui ne songeait à rien,
Voit une femme, et tout à coup s'arrête,
Dresse l'oreille en relevant la tête,
Et reconnaît... vous le devinez bien ?...
Qui donc ?.. Sanchette... O moment plein de charmes !
Il court vers elle, il hennit de plaisir ;
De ses deux yeux tombent deux grosses larmes,
Larmes d'amour et de vrai repentir.
Tout comme lui la sensible Sanchette
Pleure de joie ; et notre jeune infant,
Surpris, touché, veut qu'au même moment
De Favori l'histoire lui soit faite.
Sanchette alors raconte en peu de mots
Que Favori fut élevé chez elle ;
Puis elle dit, non sans quelques sanglots,
Quand et comment il devint infidèle.
De ce récit le prince est attendri :
« Tenez, dit-il, je vous rends Favori,
Il est à vous avec son équipage ;
Montez dessus, retournez au village :
A pied j'irai jusqu'au palais royal,
Sans que ma fête en soit moins honorée ;
Car j'ai bien mieux signalé mon entrée
Par un bienfait que par un beau cheval. »
Il dit, descend, et ne veut rien entendre.
Sanchette alors monta, sans plus attendre,
Sur Favori, qui, content désormais,
Gagna la ferme, et n'en sortit jamais.

LE TOURTEREAU.

CONTE.

Lorsque j'ai dit que le bonheur suprême
Est d'habiter un champêtre séjour,
D'y vivre en sage, en paix avec soi-même,
C'est à dessein que j'oubliai l'amour.
L'amour lui seul peut charmer notre vie,
Ou la flétrir : triste choix ! j'en conviens ;
Des maux qu'il fait ma mémoire est remplie,
De ses plaisirs fort peu je me souviens.

Je vous connais, mesdames les coquettes,
Et je me tiens loin des lieux où vous êtes;
Et vous aussi, dont l'ingénuité
Trompe si bien notre crédulité;
Et vous surtout, prudes graves, austères,
Dont la constance et les tendres colères
Tourmentent plus que l'infidélité :
Je vous connais; et, sans fiel, sans satire,
Sous d'autres noms, je veux ici traduire
Vos grands secrets que j'ai su pénétrer,
Vos mauvais tours qui m'ont tant fait pleurer,
Et dont je veux faire un conte pour rire.

Un tourtereau, qui du nid paternel
Faisait encor sa retraite chérie,
Se vit ravir par un milan cruel
Les deux auteurs de sa naissante vie.
Seul, sans parens, à quel triste destin
Le pauvre oiseau ne doit-il pas s'attendre?
On ne sent pas dans un âge si tendre
Tout le malheur de rester orphelin.

Après deux jours, pressé par la famine,
Il sort du nid. D'abord c'est en tremblant
Qu'il met un pied sur la branche voisine;
La branche plie, et l'oiseau chancelant
Perd l'équilibre : et tombant et volant,
Arrive à terre et tristement chemine.
A chaque oiseau qui passe auprès de lui
Notre orphelin croit voir des tourterelles,
Leur tend le bec en agitant ses ailes,
Et, par ses cris, implorant leur appui,
Il leur disait : « Soulagez ma misère;
C'est moi, c'est moi; n'êtes-vous pas ma mère? »

Chez les oiseaux, hélas! comme chez nous,
Chacun pour soi, c'est la grande science.
Notre orphelin en fait l'expérience.
Nul ne répond à ses accens si doux :
Il reste seul; mais, grâce à la nature,
Il sut trouver lui-même sa pâture,
Il apprit l'art de supporter ses maux :
C'est le malheur qui forme les héros.

L'été s'écoule, et déjà la verdure
Jaunit et meurt : l'hiver se fait sentir :
Le tourtereau souffrit de la froidure;
Car ici-bas nous sommes pour souffrir.
Mais tous les maux qu'en un mois l'on endure
Sont effacés par un jour de plaisir;
Et l'important c'est de ne pas mourir.
Le jeune oiseau voit le printemps renaître,
L'air s'épurer, les fleurs s'épanouir;
Autour de lui tout prend un nouvel être;
Les rossignols, les oiseaux d'alentour
Font retentir l'écho de leur ramage,
Et les ramiers agitent le feuillage.
Témoin discret des plaisirs de l'amour,
Le tourtereau regarde, observe, admire,
Il s'inquiète, il sent un vide affreux.
« Eh quoi! dit-il, je me croyais heureux,
Et malgré moi cependant je soupire.
Ah! ces oiseaux sont plus heureux que moi,
Le tendre hymen les retient sous sa loi;
Ils ont chacun leur épouse chérie.
Je suis tout seul, c'est pourquoi je m'ennuie.
Mais dès demain je vais faire comme eux;
Je vais chercher et trouver une amie,
Car on n'est bien qu'en étant deux à deux. »

Plein du projet de séduire une belle,
Il va lissant les plumes de son aile,
Dans les ruisseaux on le voit se mirant,
Se rengorger, et tout bas admirant
Son bec de pourpre et son joli corsage,
Et son collier dont l'ébène foncé
Tranche si bien sur son cou nuancé,
Et son œil vif, tendre à la fois et sage;
Tout lui promet un triomphe éclatant :
Certain de plaire, il part au même instant.
Ainsi partit de la rive troyenne
Le beau Pâris allant séduire Hélène.

Notre héros a bientôt mis à fin
Son grand projet. Non loin de sa retraite
Il aperçoit une jeune alouette,
Belle, brillante, à l'œil vif, à l'air fin,
Qui dans un pré courait dessus l'herbette
Sans que ses pieds fissent plier le brin.
A l'aborder aussitôt il s'apprête;
Et par ces mots ouvre le tête-à-tête :
« Gentil objet, je suis un étranger
Qui jugeant bien qu'il nous est nécessaire
Pour être heureux et d'aimer et de plaire,
Dans ce dessein s'est mis à voyager.
Je sens qu'aimer est bien en ma puissance,
Je l'ai senti d'abord en vous voyant :
Plaire est un point qui de moi ne dépend,
Je n'en demande, hélas! que l'espérance. »
Lors il se tait. A ce doux compliment
Les yeux baissés répondit l'alouette,
Sans se fâcher, et presque tendrement
Comme répond une habile coquette
Qui, sans l'aimer, veut garder un amant.
Notre héros est admis à sa suite :
Mais, tout à coup, l'alouette dans l'air

S'élève, plane, et puis, comme un éclair,
Va, vient, descend, monte, se précipite.
Le tourtereau veut la suivre, il la perd;
Il la retrouve, et la reperd encore :
« Ah! par pitié, dit-il en haletant,
Arrêtez-vous, cher objet que j'adore,
Je n'en puis plus; ce n'est pas en courant
Qu'on fait l'amour : je ne m'y connais guère,
Mais le bonheur et le tendre mystère
Ne doivent pas nous quitter d'un moment;
Et le bonheur va toujours doucement.

— Cela se peut, lui répond l'alouette;
Mais nous avons chacun notre plaisir:
Me regarder, chanter, plaire et courir,
Tel est l'emploi pour lequel je suis faite :
Je le remplis, et c'est là mon bonheur. »
Elle parlait, quand aux yeux de la belle
Brille un miroir qu'un perfide oiseleur
Faisait tourner au bout d'une ficelle.
Pour s'y mirer l'alouette descend.
Le tourtereau tout effrayé lui crie
De prendre garde au filet qui l'attend :
Mais c'est en vain, et, dans le même instant,
Le filet part, et prend notre étourdie.

Son tendre amant venait la secourir;
Il évita la machine mortelle,
Non sans laisser des plumes de son aile;
Et ne pouvant que la plaindre et s'enfuir,
Sur une branche il alla réfléchir.

« Me voilà veuf avant d'être en ménage!
Se disait-il; je serais bien peu sage
De retourner encore m'essouffler
En poursuivant les folles alouettes.
Pour vivre heureux, vivons loin des coquettes;
Ces oiseaux-là ne savent que voler.
Je veux chercher une épouse solide,
Point trop jolie, et partant moins perfide,
Qui ne saura rien que me rendre heureux.
L'esprit est bon; mais le repos vaut mieux. »

Il dit, et part. A ses yeux se présente,
Dans un blé vert, une caille pesante
Que l'embonpoint fait marcher lentement:
Son air naïf et sa mise innocente
Charment l'oiseau qui descend promptement,
S'abat près d'elle, et fait son compliment.

« Ah! vous m'aimez? vraiment j'en suis ravie,
Lui dit la caille; eh bien! restez ici,
Nous passerons ensemble notre vie,
Tous deux contens, car je vous aime aussi. »
Disant ces mots, elle en donne la preuve.
« Quel naturel! s'écriait notre oiseau;
Comme elle est simple et que mon sort est beau
De posséder cette âme toute neuve! »
A ce propos la caille n'entend rien,
Lui répond mal, mais le caresse bien;
Et son époux n'en veut pas davantage.

La paix, l'amour régnaient dans le ménage,
Quand vers le soir notre heureux tourtereau
Voit arriver d'abord un cailleteau,
Puis deux, puis trois, et puis un roi de cailles.
D'un air surpris il les regarde tous,
Court à sa femme, et lui dit d'un ton doux,
« Ces messieurs-là sont à nos fiançailles
Comme parens? — Non, ce sont mes époux. —
Comment! — Sans doute. — Ils sont sept! — Le huitième
Ce sera vous, s'il vous plait, désormais;
Tous sont heureux, tous sont traités de même;
Par ce moyen je les maintiens en paix :
C'est fatigant, mais je me sacrifie.
— Et moi je pars, et je reprends ma foi;
Tout votre bien n'était pas trop pour moi;
Je n'en veux point la huitième partie. »
Lors il s'enlève, et, plein de son dépit,
Au fond d'un bois il va passer la nuit.

On dort bien mal quand on est en colère.
Le tourtereau s'éveille avant le jour :
« Je fus, dit-il, malheureux en amour;
Mais c'est ma faute, et je prétends mieux faire.
Dorénavant, je veux voir, réfléchir
Examiner, avant que de choisir,
Et m'assurer surtout avec adresse
Des bonnes mœurs de ma chère maîtresse.
Si l'on m'attrape, il faudra qu'on soit fin. »

Bien résolu de suivre ce dessein,
En philosophe il parcourt le bocage,
Se livre peu, mais, toujours écoutant,
Fait son profit de tout ce qu'il entend.
Bientôt il sait que dans le voisinage
Est une prude encor dans le bel âge,
Et possédant honnêtement d'appas;
Elle passait pour être un peu revêche :
C'était tout simple, elle était pigrièche.
Le tourtereau ne s'en alarme pas :
Il va la voir. La première visite
Fut un peu froide, ensuite on s'adoucit,
Puis on s'aima, bientôt on se le dit
Plus tôt qu'une autre une prude est séduite.
La pigrièche adore son amant;

Aucun rival ne partage sa flamme,
Il règne seul. Mais la jalouse dame
De son époux fait bientôt le tourment.
Elle l'accuse, elle gronde sans cesse,
Le suit, l'épie, et, toujours en fureur,
A coups de bec lui marquant sa tendresse,
Elle le bat pour s'attacher son cœur :
Puis elle pleure, et veut qu'il rende hommage
Exactement à ses tendres appas ;
Disant toujours qu'elle fait peu de cas
De ces plaisirs, mais qu'il faut en ménage,
Par ce moyen honnête autant que doux,
Tous les matins s'assurer son époux,
Et le forcer à n'être point volage.

Le tourtereau, lassé de l'esclavage,
Battu, plumé, maigre à faire pitié,
Saisit l'instant où sa chère moitié
A ses côtés dort la tête sous l'aile.
A petit bruit il se lève en tremblant,
Sort de son nid, et va toujours volant,
Sans autre but que de s'éloigner d'elle.
En peu de temps il fit bien du chemin ;
Il voulait fuir jusqu'au bout de la terre.
Dans un désert s'abattant à la fin,
Il se cacha sous un roc solitaire.
« Me voilà bien, dit-il, je n'en sors plus ;
Ici du moins la caille et l'alouette
N'approcheront jamais de ma retraite;
Je serai loin de la dame aux vertus;
Je vivrai seul, puisqu'il est impossible
De rencontrer une épouse sensible,
Douce, modeste, et dont on soit aimé
Sans compagnon, ou sans être assommé;
Je méritais une telle maîtresse;
Jusqu'au tombeau j'aurais su la chérir;
Un tourtereau qui donne sa tendresse
Ne change plus, il aime mieux mourir;
Mais il n'est pas d'oiseau de mon espèce.

— Vous vous trompez, lui répond doucement
Une gentille et blanche tourterelle;
Tout comme vous je suis tendre et fidèle;
Peut-être aussi mérité-je un amant :
Je n'en ai point, tenons-nous compagnie. »

L'oiseau l'observe, et, la trouvant jolie,
Il s'en approche, il parle ; on lui répond :
La tourterelle a son esprit, son ton,
Son humeur douce et sa grâce ingénue.
Ils étaient nés pour se plaire tous deux,
La sympathie agit bientôt sur eux.
Déjà chacun sent dans son âme émue
Un feu secret, et, dès ce même jour,
Le tendre hymen vint couronner l'amour.
Cette union dura toute leur vie,
Toujours s'aimant avec la même ardeur,
Rien n'altéra leur paisible bonheur;
Et notre oiseau, près de sa bonne amie,
Convint enfin qu'on peut trouver un cœur.

LA POULE DE CAUX.

CONTE.

Plusieurs Français ont la triste manie
D'aller toujours rabaissant leur patrie,
Pour exalter la coutume, les mœurs
D'autres pays qui ne sont pas meilleurs.
Je l'avoûrai, cette extrême injustice
Plus d'une fois excita mon courroux :
Non que mon cœur, par un autre caprice,
N'ait d'amitié, d'estime, que pour nous;
Loin, loin de moi, ces préjugés vulgaires,
Source de haine et de divisions!
En tous pays tous les bons cœurs sont frères.
Mais, sans haïr les autres nations,
On peut aimer et respecter la sienne;
On peut penser qu'aux rives de la Seine
Il est autant de vertus et d'honneur,
D'esprit, de grâce, et même de bonheur,
Que sur les bords de la froide Tamise,
De l'Éridan, ou du Tage, ou du Rhin :
Vous le prouver, voilà mon entreprise.
Chemin faisant, si quelque trait malin
Vient par hasard égayer ma franchise,
Italien, Ibère, Anglais, Germain,
Que d'entre vous nul ne se formalise;
De vous fâcher je n'ai pas le dessein.

Près Caudebec, dans l'antique Neustrie,
Pays connu dans tous nos tribunaux,
Certaine poule avec soin fut nourrie :
C'était l'honneur des volailles de Caux.
Imaginez un plumage d'ébène
Parsemé d'or, une huppe d'argent,
La crète double et d'un rouge éclatant,
L'œil vif, l'air fier, la démarche hautaine,
Voilà ma poule. Ajoutez-y pourtant
Un cœur sensible et d'amitié capable,
De la douceur, surtout de la bonté,
Assez d'esprit pour savoir être aimable,
Et pas assez pour être insupportable.

Son seul défaut c'était la vanité :
Las! sur ce point qui de nous n'est coupable ?

Ma poule, à peine au printemps de ses jours,
Des coqs voisins tournait toutes les têtes :
Mais, dédaignant ces faciles conquêtes,
Elle voulait se soustraire aux amours.
C'est bien en vain qu'attroupés autour d'elle,
Les tendres coqs, dans leurs désirs pressans,
Le cou gonflé, sur leurs pieds se haussans,
Vont balayant la terre de leur aile :
Froide au milieu de ses nombreux amans,
Ma belle poule écoute leur prière
D'un air distrait, murmure un dur refus,
S'éloigne d'eux, et lorsqu'un téméraire
Ose la suivre, ou veut hasarder plus,
D'un coup de bec lui marquant sa colère,
Dans le respect elle le fait rentrer;
Ainsi jadis cette reine d'Ithaque,
Que sa sagesse a tant fait admirer,
Des poursuivans sut éviter l'attaque.

L'orgueil toujours nous conduit de travers;
Il n'est pas gai, de plus il nous ennuie :
Des passions la plus triste en la vie,
C'est de n'aimer que soi dans l'univers.
Bien l'éprouva notre Normande altière :
Elle tomba bientôt dans la langueur;
Elle sentit le vide de son cœur,
Et soupira. Mais, hélas! comment faire!
Se corriger? se montrer moins sévère?
Des jeunes coqs ce serait bien l'avis :
Mais que diraient les poules du pays!
On connaît trop leur caquet et leur haine.

Notre héroïne était donc fort en peine,
Lorsqu'un Anglais, qui toujours voyageait
Pour éviter l'ennui qui le suivait,
En reprenant le chemin d'Angleterre,
Vit notre poule et l'acheta fort cher,
Avec grand soin lui fit passer la mer,
Et l'établit dans sa nouvelle terre,
Au nord de Londre, auprès de Northampton.

Notre Cauchoise, à peine en Albion,
Se dit : « Voici le moment favorable
Pour me montrer moins fière et plus traitable,
Pour radoucir ma morale et mon ton.
Jusqu'à présent je fus beaucoup trop sage;
C'est une erreur pardonnable à mon âge :
Corrigeons-nous. Je veux, dans ce canton,
Prendre un époux jeune, aimable et sincère:
Pour être heureuse, il faut que je sois mère;
Au fond du cœur certain je ne sais quoi
M'a toujours dit que c'était mon emploi. »
Parlant ainsi, notre belle héroïne
Voit arriver plusieurs coqs du pays :
Ils sont tous grands, beaux, fiers; mais à leur mine
On peut juger de leur profond mépris
Pour tout poulet qui n'est pas d'Angleterre.
D'un air hautain ils tournent à l'entour
De la Française; et sans autre mystère,
Le plus joli lui parle ainsi d'amour :
« Écoute, miss, tu vois en moi ton maître,
Mais tu me plais : je suis sultan ici,
Et je veux bien dans mon sérail t'admettre;
Viens donc m'aimer, je te l'ordonne ainsi. »

A ce propos de gentille fleurette,
Notre Cauchoise immobile et muette,
Ne sait comment répondre à tant d'honneur;
Quand un des coqs, regardant l'orateur :
« Goddam! dit-il, vous avez bonne grâce!
Vous, maître ici! vous sultan! ces deux mots
Dans notre langue eurent-ils jamais place?
Nous sommes tous Anglais, libres, égaux.
Et de quel droit vous seul feriez-vous fête
A cette poule? Elle est de vos rivaux,
Comme de vous, la commune conquête.
— Voici mon droit, répond le premier coq; »
Et de son bec il vient frapper la crête
De l'opposant, qui, ferme comme un roc,
Soutient l'effort, sur ses ergots se dresse
En reculant, et revient en fureur,
Le cou tendu, fondre sur l'agresseur.
La troupe alors tout autour d'eux s'empresse
Et prend parti; l'on se mêle, on se bat,
On se déchire : et pendant le combat,
Notre Française effrayée, interdite,
S'échappe et fuit à travers bois et champs,
Courant, volant, pour s'éloigner plus vite.
« Ah! quel pays! disait-elle; quels gens!
La liberté chez eux n'est que la guerre :
Jusqu'à l'amour, ils font tout en colère.
Fuyons, fuyons. » Elle arrive à ces mots
A la Tamise, et découvre un navire,
Non loin du bord, qui sillonnait les flots.
Elle s'élance; et matelots de rire
En la voyant près d'eux tomber dans l'eau :
Mais aussitôt un grapin la retire,
Et la voilà saine et sauve au vaisseau.

Ce bâtiment allait droit en Espagne.
En peu de jours il relâche à Cadix;
Et notre poule, aussitôt en campagne,
S'échappe, et court visiter le pays.

Elle aperçoit dans les riches vallées
L'or des épis, la pourpre des raisins;
Ici l'olive et la mûre mêlées,
Là l'oranger bordant les grands chemins;
Le citronnier qui, fécond dès l'enfance,
Parfume l'air de ses douces odeurs,
Et, près des fruits poussant encor des fleurs,
Donne l'espoir avec la jouissance;
Et les brebis paissant sur les coteaux,
Et les coursiers se jouant près des eaux;
Partout enfin la corne d'abondance
Versant ses dons sur ces heureux climats.
Ce long détail peut-être vous ennuie:
Passez-le moi, j'aime l'Andalousie.

Ma poule aussi lui trouva des appas;
En admirant, elle disait tout bas:
« Ce pays-ci vaut bien la Normandie;
Il me plait fort, ne le quittons jamais. »
Dans le moment elle voit à sa suite
Un jeune coq saluant ses attraits.
Ce jeune coq avait bien son mérite;
Il n'était pas beau comme un coq anglais,
Mais il avait certain air de noblesse
Fort séduisant; ajoutez-y deux yeux
Brillans d'esprit et remplis de tendresse.
A notre poule en langage pompeux,
Très gravement ce discours il adresse:

« Reine des coqs, ornement de ces lieux,
Soleil nouveau de notre heureuse terre,
Vous allez voir vos sujets amoureux
Quitter pour vous la poule la plus chère.
Eh! qui pourrait, hélas! nous en blâmer?
Nos yeux ont pu s'être laissé charmer
Pour des beautés bien au-dessous des vôtres;
Mais si nos cœurs ont soupiré pour d'autres
C'était afin d'apprendre à vous aimer. »

Ainsi parla le coq d'Andalousie,
Et son discours, quoiqu'un peu recherché,
Ne déplut point: la Française attendrie
Y répondit d'un air doux et touché.
Les voilà donc marchant de compagnie,
L'amour en tiers, lorsque certaine pie,
A l'œil hagard, au manteau noir et blanc,
Vint à passer: « Ah! dit le coq tremblant,
Je suis perdu, c'en est fait de ma vie!
— Que dites-vous? et d'où vient cet effroi?
— De cet oiseau. — Vous craignez une pie?
A coups de bec je la plumerai, moi.
— Gardez-vous-en! — Pourquoi donc, je vous prie?
— Je le vois bien, vous ignorez nos maux:
Apprenez donc que ces cruels oiseaux,
Qu'on hait ici, mais pourtant qu'on caresse,
Sous les dehors d'une douceur traîtresse
S'en vont partout guettant ce que l'on dit,
Ce que l'on fait, ce qu'on a dans l'esprit;
Puis, le tournant en cent mille manières,
En rendent compte; et d'après leurs rapports,
Tout aussitôt cuisiniers, cuisinières,
Nous font rôtir sans le moindre remords.
— Rôtir! — Et oui: nous sommes sans reproche,
Assurément: mais je vous parlais bas,
Vous écoutiez: cela suffit, hélas!
Pour que ce soir on nous mette à la broche.
— Oui, dit la poule en gagnant le vaisseau,
Dès ce moment je vais changer de route.
Votre pays est superbe sans doute;
Mais il y fait pour nous un peu trop chaud.
Je vous chéris, et vous plains, je vous jure:
Vous êtes doux, spirituels, galans;
Mais tous les dons que vous fit la nature
Deviennent nuls avec vos noirs et blancs.
Délivrez-en, croyez-moi, votre empire. »
Disant ces mots, elle rentre au navire,
Qui de Livourne allait chercher le port.

Le trajet fait, on débarque; et d'abord
Voilà ma poule à courir sur la plage.
Elle aperçoit, assez près du rivage,
Un poulet gras, qui d'un air doux et fin,
Tourne, salue, aborde l'étrangère,
Salue encore, et, d'un ton patelin,
Lui dit ces mots avec une voix claire:
« Suave objet, si votre cœur bénin
Daigne choisir un poulet d'Italie
Pour Sigisbé de votre seigneurie,
J'ose briguer ce glorieux destin:
Je ne veux plus vivre qu'à votre suite.
Las! je connais mes imperfections;
Mais mon respect et mes soumissions
Remplaceront mon manque de mérite. »
Il dit, et baisse, en soupirant, les yeux.
Notre Normande écoutait en silence,
Et se sentait certaine répugnance
Pour ce monsieur si gras, si mielleux,
Pour son discours, surtout pour sa voix claire.
Elle retourne aussitôt en arrière
Sans lui répondre; et, voyant près de là
Une autre poule, elle l'interrogea:
« Expliquez-moi, s'il vous plait, ma commère,
D'où peut venir ma propre aversion
Pour ce poulet? — Hélas! d'une raison
Triste, cruelle, et pourtant à la mode
Dans ce pays, où l'on a pour méthode

De préférer une brillante voix
A d'autres dons qui ne me touchent guères,
Mais qui pourtant deviennent nécessaires
Dans certains cas. On prétend qu'autrefois
Nos coqs étaient les plus beaux de la terre,
Vifs en amour, terribles à la guerre :
Tout change, hélas! ici nous l'éprouvons
Bien plus qu'ailleurs; nos coqs sont des chapons.
— Je vous plains fort, dit ma poule en colère :
J'ai parcouru déjà bien des pays;
On a pensé me battre en Angleterre,
Puis me rôtir aux rives de Cadix;
Mais vivre ici me paraît encor pis. »

Disant ces mots, elle joint la voiture
D'un voyageur, et, je ne sais comment,
Grimpe dessus, puis la voilà courant,
Sans savoir où, pour sortir d'Italie.

Ce voyageur était un Allemand,
Qui la conduit bientôt en Germanie,
Dans son château de Kursberchtolfgaxen,
Près de la Drave, entre Inspruck et Brixen.

Ma poule à peine est dans cette contrée,
Que de cent coqs on la voit entourée.
Mais, avant tout, de ces nouveaux amans
Elle étudie un peu le caractère :
Et sur ce point tout doit la satisfaire.
Ces bons Germains sont doux, sensibles, francs,
Aimant l'honneur et non les complimens,
Et préférant au grand art de paraître,
L'art bien plus sûr et moins facile d'être.
A se fixer parmi ces bonnes gens
Voilà ma poule enfin déterminée.
Elle choisit le plus aimable époux,
Et lui déclare en présence de tous,
Qu'ils vont serrer les doux nœuds d'hyménée.
« Ah! quel bonheur! lui répond tendrement
Le jeune coq; mais parlez franchement :
Vous savez bien que, dans cette journée,
Il faut d'abord, pour articles premiers,
Que vous puissiez fournir seize quartiers.
— Seize quartiers! dit la poule étonnée.
— Oui, c'est le taux; rien de fait sans ce point.
— Expliquez-vous, je ne vous entends point :
Quartiers de quoi? — Mais vraiment de noblesse :
Nous la cherchons bien plus que la tendresse
Dans nos hymens; et, sans cela, jamais
Nous ne pourrions faire entrer nos poulets
Dans certains lieux nommés ménageries,
Où, bien à l'aise, et sans servir à rien,
De la patrie ils vont manger le bien;
Tandis qu'ailleurs nos poulettes nourries,
S'en vont jouir d'un état respecté,
Qui leur permet pendant toute leur vie
Mêmes plaisirs et même oisiveté. »

A ce discours, notre poule ébahie
Ouvre le bec, écoute, et réfléchit;
Puis tout à coup, sans se fâcher, lui dit :
« Mon cher ami, je n'ai point de noblesse,
Et vos grands mots me sont peu familiers :
Mais je connais l'amour et la sagesse,
Et les préfère à vos seize quartiers.
Voilà ma dot, qui suffira, j'espère.
En attendant, je quitte cette terre,
Où je croyais trouver plus de bon sens;
Mais, je le vois chacun a sa folie :
Et, sans juger les pays différens
Où j'ai passé, j'aime mieux ma patrie. »

Après ces mots, elle part brusquement,
Pour retourner au bon pays normand.
Là, son projet était, dit-on, de faire
Un beau traité bien abstrait et bien long,
Surtout obscur, pour qu'il parût profond,
Comme on les fait, sur la cause première
Des lois, des mœurs, des droits des nations,
Semant partout force réflexions.
Un tel ouvrage aurait charmé sans doute;
Mais le renard mangea l'auteur en route.

LE CHIEN DE CHASSE.

CONTE.

Je me souviens qu'autrefois quand j'aimais,
J'étais souvent trahi par ma maîtresse :
Lors furieux, j'abjurais la tendresse,
Je renonçais à l'amour pour jamais;
Je me disais : « Quittons ce vain délire;
Que ma raison reprenne son empire;
Soyons heureux et libre désormais;
Brisons, brisons une importune chaîne
Qui m'avilit, et me lasse et me gêne;
Vivons pour nous, vivons pour les beaux-arts,
Et livrons-nous tout entier à l'étude. »
Quand c'était dit, je portais mes regards
Autour de moi; tout était solitude,
Rien ne pouvait m'inspirer de désir,

Tout augmentait ma vague inquiétude :
Pour un cœur vide il n'est point de plaisir.
Bientôt quittant mes projets de sagesse,
Ayant besoin d'aimer ou de mourir,
Bien humblement aux pieds de ma maîtresse
Je revenais me faire encor trahir.

Tant de faiblesse est pour vous incroyable ;
Vous en riez, vous semblez en douter :
Pour vous convaincre, il faut vous raconter
D'un épagneul l'histoire véritable.

Un jeune chien qui s'appelait Médor,
Bien reconnu pour chien de bonne race ;
Marqué de feu, plein d'ardeur et d'audace,
D'un bon vieux garde était le seul trésor.
Tous les matins il le suit à la chasse ;
Au bois, en plaine, également savant,
Le nez en l'air, il va prendre le vent :
Tout à la fois il court, sent et regarde,
Quête toujours sous le fusil du garde ;
Et, ramenant le gibier sous ses pas,
De plus d'un lièvre il cause le trépas.
Il va suivant la caille fugitive,
Ou le faisan, ou la perdrix craintive
Qui trotte et fuit à travers le guéret ;
Médor l'atteint, et demeure en arrêt :
La patte en l'air et l'oreille dressée,
L'œil sur sa proie, immobile, il attend
Que la perdrix, par le chasseur poussée,
Parte, s'élève, et retombe à l'instant :
Sur elle alors il court avec vitesse,
Sans la meurtrir entre ses dents la presse,
Et la rapporte à son maître en sautant.

Tant de talens rendent Médor utile ;
Mais de vertus ils sont accompagnés :
Médor, aimable autant qu'il est habile,
Possède un cœur qui vaut mieux que son nez :
Il est soumis, doux, caressant, docile,
Surtout fidèle. Hélas ! au cœur du chien
Cette vertu choisit son domicile ;
Au cœur de l'homme elle n'a plus d'asile :
J'en suis fâché ; car nous y perdons bien.
Non-seulement Médor aime son maître,
Mais son épouse et les petits enfans,
Et les voisins, les amis, les parens.
Il se disait : « Je dois bien reconnaître
Les soins de ceux qui daignent me nourrir :
Combien pour moi leurs cœurs ont de tendresse !
Si par malheur je venais à mourir,
Je suis bien sûr qu'ils mourraient de tristesse :
Aussi toujours je prétends les servir. »
Du tendre chien, tel était le langage
Et le projet. Mais dans le voisinage
Était alors un jeune grand seigneur,
Riche, brillant, déterminé chasseur,
Pour ses perdrix ruinant son village,
Laissant mourir de faim ses paysans ;
Mais nourrissant dans l'hiver ses faisans,
Et se plaignant qu'aux moissons, aux semailles,
Les laboureurs venaient troubler ses cailles.
Il voit Médor, il veut l'avoir soudain :
« Garde, dit-il, une bourse à la main,
Ton chien me plait, prends cet or à sa place.
— Ah ! monseigneur, mon chien est trop heureux.
Ici, Médor ! Il a l'air tout joyeux
De tant d'honneur ! » Médor, l'oreille basse,
A pas comptés arrive tristement ;
Aux pieds du garde il se couche en tremblant,
Son air soumis semble demander grâce :
Mais c'est en vain. Loin de le caresser,
Le garde, au cou lui passant une chaîne,
Sans être ému, sans partager sa peine,
A coups de pieds ose le repousser
Vers le seigneur, qui sur-le-champ l'emmène.
« Quoi, c'est ainsi qu'il m'aimait ! dit Médor ;
Un seul moment suffit pour qu'il m'oublie !
Hélas ! pour lui j'aurais donné ma vie ;
Et cet ingrat me donne pour de l'or !
La pauvreté l'y contraignit sans doute :
Aimer un chien est un plaisir qui coûte ;
Le sentiment n'est pas fait pour les gueux.
Las ! je les plains, ils sont bien malheureux.
Attachons-nous à notre nouveau maître ;
Le servant bien, je lui plairai peut-être ;
Et mon bonheur sera sûr dans ce cas,
Car il est riche, il ne me vendra pas. »

Dès ce moment le beau chien ne respire
Que pour complaire à son nouveau seigneur.
Il y parvient : patience et douceur
Font obtenir tout ce que l'on désire.
Bientôt Médor du maître est favori,
Le suit partout, est admis à sa table :
Auprès du chien personne n'est aimable,
Autant que lui personne n'est chéri ;
Et monseigneur hautement le préfère
À ses amis, à sa famille entière,
Même à sa femme ; et l'on m'en croira bien,
Pour ces messieurs leur épouse n'est rien.
L'heureux Médor excite un peu l'envie :
Tel est le sort de tous les grands talens.
Dans la maison valets et courtisans
L'abhorrent tous, et tous passent leur vie

A cajoler, à caresser Médor :
« Qu'il est charmant! il vaut son pesant d'or! »
S'écriaient-ils; et puis, tournant la tête,
Disaient tout bas : « Oh! l'incommode bête!
Quand serons-nous délivrés de ce chien! »
Un an s'écoule, et Médor, qui croit être
De plus en plus adoré de son maître,
Mange, dort, boit, et ne redoute rien.
Mais certain jour que monseigneur le mène,
Selon l'usage, à ses nobles travaux,
Soit négligence ou bien faiblesse humaine,
Le grand Médor passe sur des perdreaux
Sans les sentir. Monseigneur en colère
A coups de fouet vient corriger Médor.
Médor battu chasse plus mal encor,
Prend de l'humeur, et finit par déplaire
Complétement à son maître offensé.
Dans ce moment l'arrêt est prononcé :
« Chassez Médor. » Aussitôt la canaille,
Avec transport, à grands coups de bâton,
Au beau Médor fait vider la maison.
Et notre chien qui sort de la bataille,
Borgne, boiteux, et le corps tout meurtri,
Commence à voir que ces grands que l'on vante
N'ont pas toujours une amitié constante,
Et quelquefois changent de favori.
« Allons, dit-il, ceci me rendra sage :
Par un seigneur cruellement battu,
Et par un garde indignement vendu,
Je ne veux plus d'un si dur esclavage.
Je fuirai l'homme : il est dur et méchant.
Les femmes sont sans doute moins cruelles :
Elles ont l'air aussi douces que belles :
Éprouvons-les. » Il dit : Dans le moment
Notre Médor voit une belle dame
Qui se promène avec son jeune amant.
Un doux espoir s'empare de son âme ;
Il s'en approche, et, d'un air suppliant,
De leurs souliers vient baiser la poussière,
Puis les regarde, et leur dit tendrement :
« N'aurez-vous pas pitié de ma misère? »

Les amoureux ont toujours le cœur bon.
Tout aussitôt cette dame attendrie
Du pauvre chien se déclare l'amie,
Et sur-le-champ le mène à sa maison.
Le bon Médor lui marque sa tendresse
Par plus d'un saut, par plus d'une caresse;
Et, rencontrant en chemin le mari,
Il aboya, soit hasard, soit adresse.
Ce dernier trait enchanta sa maîtresse;
Et dès ce jour Médor fut favori.
Voilà Médor menant joyeuse vie;
Et, plus heureux que chez le grand seigneur,
Il suit partout sa maîtresse chérie,
Le jour, la nuit, vigilant défenseur,
Couche auprès d'elle; et, sûr d'avoir son cœur,
Il ne craint plus ni le sort ni l'envie.
Tout allait bien : une nuit, par malheur,
L'amant pour qui cette dame soupire,
Sans doute ayant quelque chose à lui dire
De très secret, se lève doucement,
Et, vers minuit, tandis que tout repose,
Dessus l'orteil marchant légèrement,
Il va gratter à la porte mal close
De la beauté qui ne dort pas encor.
Au premier bruit, le vigilant Médor
S'élance, jappe, et ses cris effroyables
Font que les gens se pressent d'accourir :
Notre amoureux n'a que le temps de fuir,
Donnant tout bas le chien à tous les diables,
Et jurant bien qu'il en serait vengé;
La dame aussi le jurait dans son âme :
Et, le matin, la charitable dame
Vient annoncer que Médor enragé
Depuis trois jours n'a ni bu ni mangé;
Qu'à la douleur son âme était en proie,
Mais que pourtant songeant au commun bien,
Et par raison sacrifiant son chien,
Elle consent aussitôt qu'on le noie.
Dans le moment, bâtons, broches, épieux,
Sont préparés au chien qu'on abandonne.
Médor le voit, Médor quitte ces lieux,
Et fuit la mort qui de près le talonne.
Il court bien loin, et dans d'épais taillis
Va se cacher loin de ses ennemis.
« Allons, dit-il, pour peu que ceci dure,
Tous mes chagrins seront bientôt finis :
Jusqu'à présent tout va de mal en pis;
La mort bientôt doit faire la clôture.
Mais je mourrai libre, ou je ne pourrai :
Je ne veux plus voir ni servir personne :
A mes besoins tout seul je pourvoirai;
J'irai, viendrai, resterai, chasserai,
Sans qu'un tyran à son gré me l'ordonne :
De tout péril je serai dégagé,
Et n'aurai plus à craindre qu'une belle
Dise partout que je suis enragé,
Lorsque je suis courageux et fidèle:
C'est décidé, je veux vivre pour moi. »
Il le croyait, mais cette triste vie
En peu de temps le fatigue et l'ennuie:
Vivre en autrui, c'est la première loi
Des malheureux capables de tendresse.

Médor bientôt, accablé de tristesse,
Songe au passé, regrette jusqu'aux coups
Que lui donnaient son maître et sa maîtresse :
Il sent contre eux expirer son courroux,
Et va chercher jusque dans son village,
Son premier garde, avec lui se rengage
Dans ses premiers, dans ses plus chers liens;
Et, tout honteux devant les autres chiens,
Il leur disait : « J'ai tort, je le confesse;
Mais vous voyez jusqu'où va ma faiblesse
Pour ces humains qui ne nous valent pas.
Accordez-moi le pardon que j'implore.
Il est affreux de chérir des ingrats,
Mais n'aimer rien est cent fois pis encore. »

ROMANCES.

LE DÉPART.

ROMANCE.

Je vais donc quitter pour jamais
Mon beau pays, ma douce amie.
Loin d'eux je vais traîner ma vie
Dans les pleurs et dans les regrets.
Vallon charmant où notre enfance
Goûta ces plaisirs purs et vrais
Que donne la seule innocence,
Je vais vous quitter pour jamais!

Champs que j'ai dépouillés de fleurs
Pour orner les cheveux d'Estelle;
Roses qui perdiez auprès d'elle
Et votre éclat et vos couleurs;
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais!

Prairie où, dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
Nous passions pour de vieux amans;
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçais,
(Le seul qu'alors je susse écrire)
Je vais vous quitter pour jamais!

LES HIRONDELLES.

ROMANCE.

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre tous les ans
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amans fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles;
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles :
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

M.-J. CHÉNIER*.

POÉSIES DIVERSES.

DISCOURS
SUR LA CALOMNIE.

Nous avons parmi nous détruit la tyrannie:
Ne détruirons-nous pas l'impure calomnie?
J'entends déjà frémir au nom de liberté,
Ce monstre enorgueilli de son impunité.
Les lois à son poignard opposent leur égide;
Mais, bravant du sénat la justice rigide,
Il insulte au courroux des impuissantes lois,
Et de la renommée usurpe les cent voix.

D'écrivains, d'imprimeurs quelle horde insensée
Diffame ce bel art de peindre la pensée!
Un faquin sans esprit, chansonnier des valets,
De refrains d'antichambre habillant ses couplets,
Compile lourdement de tristes facéties,
Qu'il orne avec raison du nom de rapsodies:
Le stupide Léger veut remplacer Piron;
Fantin se croit Tacite, et Richer Cicéron:
Le démon du mensonge inspire leurs brochures;
Un peu d'or fait couler des flots d'encre et d'injures.
Même en ces temps de gloire où des soldats français
Tous les fleuves toscans attestent les succès,
Dans les murs de Paris l'Autriche a son armée
Qui, faisant chaque jour mentir la renommée,
De loin, par des pamphlets signalant sa valeur,
Poursuit sous les lauriers Bonaparte vainqueur;
Et, vantant des Germains la prudente retraite,
Pour l'aigle fugitive embouche la trompette.

Dans ce nombreux essaim, doublement indigent,
Nul n'a besoin d'honneur, tous ont besoin d'argent.
A la honte aguerris, ces forbans littéraires
Ont mis leur conscience aux gages des libraires.
Envieux par nature, et brigands par métier,
Ils vendent l'infamie à qui veut la payer;
Et, meublant de Maret la boutique infernale,
Ils dînent du mensonge et soupent du scandale.

Bon! me dit un lecteur, à quoi tendent ces vers?
Ce bas monde est rempli de sots et de pervers.
Mais veux-tu, des héros négligeant la peinture,
Abaisser tes crayons à la caricature?
Et le hideux portait des bâtards de Gacon
Doit-il souiller la main qui peignit Fénelon?
A Fonvielle, à Langlois, daigneras-tu répondre?
Leur nom seul prononcé suffit pour les confondre.
Prétends-tu, déchaîné contre ce vil troupeau,
Armé des fouets vengeurs d'Horace et de Boileau,
Fesser le grand orgueil du petit Lacretelle?
Rendre d'un Jolivet la bêtise immortelle?
Et, du plat Souriguière exhumant les écrits,
Disputer au néant ses plus chers favoris?

Il les réclamerait, c'est tenter l'impossible.
Organe du public, la censure inflexible,
Exerçant à loisir le pouvoir d'un bon mot,
Punira Lormian du malheur d'être un sot.
Un défaut naturel veut quelque tolérance:
Il sait ennuyer; soit: on sait bâiller en France.
Pour moi, je ne veux point, Don Quichotte nouveau,
De prétendus géans me remplir le cerveau,
Et, la lance en arrêt, cherchant les aventures,
Ou redresser les torts, ou venger les injures.
Mercier combat Newton, Voltaire et le bon sens;
Il sera ridicule; il le veut, j'y consens.
Qu'il nous vante Rétif, son émule en folie;
Que, d'un fard imposteur enluminant Thalie,
En doucereux jargon surpassant ses rivaux,
Dumoustier dans ses vers commente Marivaux;
Que le cousin Beffroi reste au fond de la lune;
Que Dumolard nous glace à la même tribune

---

* CHÉNIER (Marie-Joseph), né à Constantinople, le 28 août 1764, mort à Paris le 10 janvier 1811, débuta à l'âge de vingt-deux ans au théâtre par la tragédie de *Charles IX*; il donna successivement *Henri VIII*, *la Mort de Calas*, *Caius Gracchus*, *Timoléon et Fénelon*. Tous ces ouvrages obtinrent de beaux et légitimes succès. Héritier d'une partie des talens de Voltaire au théâtre, Chénier se montra, dans la satire, le rival de Boileau. Le *Discours sur la calomnie*, l'*Épître à Voltaire* et le *Discours sur l'intérêt personnel* sont des compositions aussi remarquables par l'élévation des pensées que par l'énergie et la netteté de l'expression. Peu d'écrivains ont appliqué avec plus de bonheur que Chénier le raisonnement à la poésie. Quant à l'art de stygmatiser les travers et de faire justice des ridicules au moyen d'une mordante et spirituelle ironie, il serait difficile de décider si Voltaire le possédait mieux que lui.

Où la raison sublime allumait son flambeau,
Où discutait Barnave, où tonna Mirabeau;
Sur sa lyre de plomb que Souriguière chante
De Dumont converti l'humanité touchante;
Que le moine Gallais, burlesquement disert,
De Midas Bénesec fasse un nouveau Colbert :
A tous ces beaux esprits il est permis d'écrire,
Et j'attends qu'un décret me condamne à les lire.

Plus tolérant encor, je souffre qu'en tout lieu
Trissotin Rœderer se dise Montesquieu.
Poursuis, cher Trissotin : doctement ridicule,
Ecrase le bon sens sous ta lourde férule;
Et, de la renommée épris à son insu,
Régente l'univers sans en être aperçu.
Un sot est toujours vain. En passant dans la rue,
Vous nommez Démosthène, et Lémerer salue.
L'auteur même du Sourd n'est pas exempt d'orgueil;
De Richer, de Ferlus c'est le commun écueil,
Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

On condamne à l'oubli de petits charlatans
Mécontens du public, et d'eux-mêmes contens.
Mais c'est peu d'ennuyer : les sots veulent proscrire.
A leur honte vénale on les a vus sourire;
Ils pouvaient, retranchés dans leur obscurité,
Echapper aux sifflets de la postérité :
Vaincus par l'ascendant d'une étoile ennemie,
Ils ont cherché l'éclat, l'argent et l'infamie.
Ah ! ce n'est pas ainsi que les esprits bien faits
Méditent à loisir de durables succès :
Ils ne franchissent point la limite sacrée,
Et par eux la décence est toujours honorée.
L'écrivain philosophe, au-dessus des clameurs,
Instruit par la morale, et même par ses mœurs :
La balance à la main, la sévère critique
Voit couronner son font du laurier didactique :
Armé de la satire, un utile censeur,
Avoué par le goût, en est le défenseur.
Le crime est au-delà : tout libelliste avide,
Armé de l'imposture, est un lâche homicide.
Le plus vil a le prix dans un métier si bas;
Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas;
Nuire est la liberté qui convient aux esclaves :
Pour donner aux Français de nouvelles entraves,
De libelles fameux les auteurs inconnus
Ont sur ce noble droit fondé leurs revenus.

Comme eux, nos décemvirs, ces tyrans du génie,
Chérissaient, protégeaient, vantaient la calomnie,
Et du chêne civique ils couronnaient le front
Qu'à Rome on eût flétri d'un solennel affront.
Ah ! si quelque insensé défendait leur système :
Regarde, lui dirais-je, et prononce toi-même.
Vois le crime, usurpant le nom de liberté,
Rouler dans nos remparts son char ensanglanté;
Vois des pertes sans deuil, des morts sans mausolées;
Les grâces, les vertus d'un long crêpe voilées;
Près d'elles le génie éteignant son flambeau,
Et les beaux-arts pleurant sur un vaste tombeau.
Les malheurs sont récens. Quel monstre les fit naître?
A sa trace fumante on peut le reconnaître :
La calomnie esclave, à la voix des tyrans,
De ses feux souterrains déchaîna les torrens,
Qui, du Var à la Meuse étendant leurs ravages,
Ont séché les lauriers croissant sur nos rivages.
Nos champs furent déserts, mais peuplés d'échafauds;
On vit les innocens jugés par les bourreaux.
La cruelle livrait aux fureurs populaires
Du sage Lamoignon les vertus séculaires;
Elle égorgeait Thouret, Barnave, Chapelier,
L'ingénieux Bailly, le savant Lavoisier,
Vergniaud dont la tribune a gardé la mémoire,
Et Custine, qu'en vain protégeait la victoire.
Condorcet, plus heureux, libre dans sa prison,
Echappait au supplice en buvant le poison.
O temps d'ignominie, où, rois sans diadême,
Des brigands parvenus à l'empire suprême,
Souillant la liberté d'éloges imposteurs,
Immolaient en son nom ses premiers fondateurs!

Allons, plats écoliers, maîtres dans l'art de nuire,
Divisant pour régner, isolant pour détruire,
Suivez encor d'Hébert les sanglantes leçons;
Sur les bancs du sénat placez les noirs soupçons;
Qu'au milieu des journaux la loi naisse flétrie;
Dans les pouvoirs du peuple insultez la patrie;
Qu'un débat scandaleux s'élève, à votre voix,
Entre le créateur et l'organe des lois;
Empoisonnez de fiel la coupe domestique;
Etouffez les accens de la franchise antique;
Courez dans tous les cœurs attiédir l'amitié,
Séchez dans tous les yeux les pleurs de la pitié;
Opposez aux vivans l'éloquence des tombes;
Prêchez l'humanité, mais parlez d'hécatombes :
Plus coupables encor, tels que de noirs corbeaux,
Osez des morts fameux déchirer les lambeaux,
Auprès de leurs rayons rassemblez vos ténèbres,
Brisez vos faibles dents sur leurs pierres funèbres.
Ah ! de ces demi-dieux si les noms révérés
Par la gloire et le temps n'étaient pas consacrés,
Leur immortalité deviendrait votre ouvrage :
La calomnie honore en croyant qu'elle outrage.

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,

De ces menteurs gagés se font les protecteurs ;
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots.
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes ;
Le Moniteur fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes,
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser !
Qu'ai-je dit ? On les vante ! et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si long-temps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois !
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié :
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère,
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissans, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre, et des fleurs :
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Ah ! laissons-là nos jours mêlés de noirs orages :
Voulons-nous remonter le long fleuve des âges ?
Partout la calomnie a, de traits imposteurs,
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs.
Contre leur souvenir elle ose armer l'histoire :
Dans la nuit, sur le seuil du temple de mémoire,
Elle veille, et combat l'auguste vérité,
Qui s'avance à pas lents vers la postérité.
Aux intrigues de cour c'est elle qui préside :
Souvent elle embrasa de sa flamme homicide
Le tribunal auguste où dut siéger Thémis.
O juges des Calas, vous lui fûtes soumis.
Ses clameurs poursuivaient Abailard sous la haire.
L'Hôpital au conseil, Fénelon dans la chaire,
Turenne et Luxembourg sous les tentes de Mars ;
Denain même la vit sur les pas de Villars ;
Et Catinat, couvert des lauriers de Marsailles,
Au lever de Louis la trouva dans Versailles.
Les Cévennes long-temps ont redouté sa voix :
Elle guidait Bâville, elle inspirait Louvois.
N'est-ce pas elle encor qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate ?
Qui dans Rome opprimée égorgeait Cicéron,
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron ?
Elle espéra flétrir de son poison livide
La palme de Virgile et le myrte d'Ovide ;
Si l'arrêt d'un tyran fait massacrer Lucain,
Chez un peuple asservi chantre républicain ;
Du vulgaire envieux si la haine frivole
A l'Homère toscan ferme le Capitole ;
Si je vois du théâtre et l'amour et l'orgueil,
Molière admis à peine aux honneurs du cercueil ;
Milton vivant proscrit, mourant sans renommée,
Et la muse du Tage à Lisbonne opprimée ;
Helvétius contraint d'abjurer ses écrits ;
Le Pindare français loin des murs de Paris
Fuyant avec la gloire et cherchant un asile ;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile :
Sur l'éternel fléau de leurs jours malheureux,
J'interroge en pleurant ces mortels généreux :
Leurs mânes irrités nomment la calomnie.
On ne vit pas toujours son audace impunie.
Pope chez les Anglais, Voltaire parmi nous,
Souillés des noirs venins de ses serpens jaloux,
Repoussant les conseils d'une molle indulgence,
A leurs vers enflammés dictèrent la vengeance.
Guidé par le plaisir vers ces divins écrits,
Le lecteur indigné confond dans son mépris
Les Blacmores français, les Frérons d'Angleterre,
L'avenir tout entier leur déclare la guerre :
Pour l'effroi des méchans, un immortel burin
Grava ces noms flétris sur des tables d'airain.
O poètes de l'homme, et mes brillans modèles,
Ainsi que vous noirci de crayons infidèles,
A Windsor, à Ferney, sous de rians berceaux,
J'irai de vos couleurs abreuver mes pinceaux ;
Et si, dans les transports d'un délire homicide,
Prenant leurs faibles traits pour les flèches d'Alcide,
Langlois, Beaulieu, Crétot, Souriguière, Fantin,
Ont par la calomnie illustré mon destin,

Fantin, Crétot, Beaulieu, Langlois et Souriguière,
Entourés tout à coup d'une affreuse lumière,
Au défaut du carcan qu'ils ont trop mérité,
Subiront dans mes vers leur immortalité.

Quel sujet de vengeance arma ces doctes plumes,
Noircit tant de journaux, salit tant de volumes?
Des sots de mon pays ai-je été l'oppresseur?
M'a-t-on vu gourmander, dans un vers agresseur,
De ces nains orgueilleux la grotesque insolence?
Je lisais Rœderer, et bâillais en silence;
Je supportais Lézay, ce pédant jouvenceau,
Qui n'est qu'un Rœderer, et se croit un Rousseau.
Ce n'est pas que jamais, infidèle au mérite,
Ma muse ait trafiqué d'un suffrage hypocrite.
Quand les Cotins du jour, flatteurs intéressés,
Prodiguent aux Cotins qui les ont encensés
Cet opprobre banal qu'ils nomment leur estime;
Moi, qui ne sais offrir qu'un tribut légitime,
Et qui, pour tout trésor, ne voudrais obtenir
Que d'être aimé de ceux qu'aimera l'avenir,
Je mets quelque distance entre Achille et Thersite;
Pour l'éloge et le blâme également j'hésite :
Ils veulent l'un et l'autre un esprit délicat;
Tout louer est d'un sot, tout blâmer est d'un fat.
En estimant Daunou, Lanjuinais, Révélière,
Je méprise un Dumont, geôlier sous Robespierre.
Louvet, dans le péril, se dévoua pour tous,
Et flétrit les tyrans quand ils régnaient sur nous;
Mais, lorsqu'ils ne sont plus, si Rovère les brave,
Sous l'habit d'affranchi je reconnais l'esclave :
La Bacchante, affectant une fausse pudeur,
Imite mal d'Hébé la grâce et la candeur :
Les vains déguisemens d'un pénible artifice
Bientôt laissent percer les grimaces du vice;
Et le masque imposant dont il est revêtu
N'est qu'un hommage affreux qu'il rend à la vertu.
Le talent me fut cher; et si des derniers âges
Souvent j'ai célébré les chantres et les sages,
Je n'ai pas prétendu, dans mes dégoûts savans,
De la gloire des morts accabler les vivans.
Que, suivant à son gré ces routes incertaines,
Clément veuille égaler Zoïle et Desfontaines :
Que dans ses lourds écrits, froidement irrité,
Il dénonce son siècle à la postérité :
Ma voix, pour décerner un hommage équitable,
N'attend pas que le temps, de sa faux redoutable,
Ait réuni Saint-Pierre à Jean-Jacque, à Buffon,
Garat à Condillac, et Lagrange à Newton.
Les illustres vivans seront des morts illustres.
A l'humaine injustice épargnons quelques lustres :
Au sein du présent même écoutant l'avenir,
Certain de ses décrets, je veux les prévenir :
J'aime à voir Andrieux, avoué par Thalie,
Des humains, en riant, crayonner la folie;
Parny dicter ses vers mollement soupirés;
En ses malins écrits, avec goût épurés,
Palissot aiguiser le bon mot satirique;
Lebrun ravir la foudre à l'aigle pindarique;
Delille, nous rendant le cygne aimé des dieux,
Moduler avec art ses chants mélodieux;
Et, de l'Eschyle anglais évoquant la grande ombre,
Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.
Si La Harpe autrefois, blessant la vérité,
Voulut noircir mes jours d'un fiel non mérité,
Oubliant sa brochure, et non pas Mélanie,
Au temps où sa vieillesse allait être bannie,
Plein du respect qu'on doit au talent malheureux,
J'ai du moins adouci des coups trop rigoureux.
Des arts abandonnés réparant l'infortune,
J'ai de leur souvenir embelli la tribune;
Talleyrand méconnu dans l'exil a gémi;
Il était délaissé : je devins son ami;
Un décret du sénat le rendit à la France.
J'ai vécu libre et fier, mais sans intolérance,
Plaignant le sot crédule, abhorrant l'imposteur,
Souvent persécuté, jamais persécuteur;
Adversaire constant de toute tyrannie,
Ami de la vertu, défenseur du génie,
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la liberté.

Oui, j'ai commis ce crime, et je m'en glorifie;
Oui, les sucs généreux de la philosophie
Ont contre les revers fortifié mon cœur :
Des préjugés vieillis ils m'ont rendu vainqueur.
Aux feux qu'ont allumés Rousseau, Bayle et Voltaire,
J'ai vu se dissiper cette ombre héréditaire
Qui couvrait les humains dans la nuit expirans,
Et j'ai su mériter la haine des tyrans.
Des esclaves vendus la colère débile
De cris calomnieux a fatigué ma bile;
Ma muse d'Archiloque implora le courroux.
Ma muse enfin retourne à des travaux plus doux.
Amitié, dont les soins font oublier l'envie,
Arts, brillans séducteurs qui colorez la vie,
Raison, guide des arts et même des plaisirs,
Embellissez encor mes studieux loisirs.
Ramenez-moi les jours d'audace et d'espérance,
Où j'ai peint l'Hôpital, ce Caton de la France;
Où Boulen et Seymour ont fait couler des pleurs;
Où le grand Fénelon, paré de quelques fleurs,
Et du fond de sa tombe accueillant mon hommage,
Dictait mes vers empreints de sa fidèle image.
Les nombreux ennemis contre moi conjurés
Affermiront mes pas, déjà plus assurés.

Je laisse à mes écrits le soin de ma défense.
Le Dieu qui dans son art instruisit mon enfance,
Donne à ses nourrissons un exemple sacré :
Si l'impudent satyre est par lui déchiré,
S'il punit d'un Midas les caprices stupides,
S'il écrase un Python sous ses flèches rapides,
De ses feux bienfaisans il mûrit les moissons;
Dans ses douze palais il conduit les saisons ;
Il préside aux concerts des doctes immortelles,
Et sur sa lyre d'or il chante au milieu d'elles.

ESSAI

SUR LA SATIRE.

On peut laisser en paix des rimeurs innocens
Dont la muse inconnue outrage le bon sens :
« Qu'un Ferlus, qui végète aux marais du Parnasse,
» Pense atteindre le vol de Lucrèce et d'Horace;
» Qu'en écrivant aux sots, Despaze, dans l'accès,
» Braille ses vers gascons qu'il croit des vers français;
» Qu'un Baour-Lormian (1), ridicule pygmée,
» Travestisse Le Tasse en prose mal rimée :
» Tous ces fils de Cotin, plus décriés que lui,
» Des mépris du public se vengent par l'ennui. »
Mais, des mœurs et du goût s'ils se disent arbitres,
Du tribunal burlesque on veut savoir les titres.
Qui ne rirait de voir un Zoïle irrité
Nous demander raison de son obscurité,
Et, ne prévoyant pas les dégoûts qu'il s'attire,
Armer sa faible main du fouet de la satire?
Quelques censeurs, bravant d'orageuses rumeurs,
Contre le vice altier défendirent les mœurs;
Mais l'austère vertu recommandait leur vie.
En des vers généreux s'ils attaquaient l'envie,
Ils savaient rendre hommage au mérite envié;
Et, s'ils vengeaient le goût trop souvent oublié,
Chacun de leurs écrits, au goût toujours fidèle,
En donnant la leçon présentait le modèle.
Dans la Grèce autrefois, sur la scène étalés,
Socrate et Périclès, en public immolés,
Étaient livrés aux ris d'une foule profane.
Si l'envie inspirait les vers d'Aristophane,
La vengeance dicta, dans ses fougueux élans,
D'Archiloque en fureur les ïambes sanglans.
Chez les Romains bientôt, sous la plume d'Horace,
La satire, unissant la vigueur et la grâce,
Sans préparer l'exil, sans verser le poison,
D'un utile enjoûment vint orner la raison.
Fort, mais avec douceur, précis quoique facile,
Ce poète élégant, le vainqueur de Lucile,
Animant un vers pur du feu de ses bons mots,
Fut chéri des talens et redouté des sots.
Aux stoïques leçons quand sa muse exercée
Prouve que la sottise est toujours insensée,
Que l'homme n'est jamais content de ses destins,
Quand de Nasidiénus (1) il décrit les festins,
D'avides héritiers quand il peint la bassesse,
Ou qu'aux sifflets de Rome il présente sans cesse
Le jargon pédantesque et les tons importans
De ce lourd Crispinus, le R..... du temps,
Il sait, de la satire ennoblissant l'usage,
Railler en honnête homme et badiner en sage;
Et ses charmans écrits, retenus du lecteur,
Sont toujours d'un poète et jamais d'un rhéteur.

Plus concis, plus obscur, et moins parfait sans doute,
De son grand devancier Perse suivit la route ;
D'une austère candeur il connut tout le prix;
C'est la vertu qui parle en ses chastes écrits.
Eh ! qui n'applaudirait lorsque ses traits caustiques
Du palais des Césars franchissent les portiques,
Et même, au despotisme inspirant la terreur,
Vont, au bruit des sifflets, réveiller l'empereur !

D'un siècle corrompu la publique impudence
De l'ardent Juvénal souleva l'éloquence :
De mouvemens heureux tous ses vers animés,
D'un cœur vraiment ému jaillissent enflammés.
Dans ses hideux tableaux Rome entière respire :
Le juge vend la loi, le sénat vend l'empire;
Tout fier d'un testament par le crime dicté,
Un adultère insulte au fils déshérité ;
Les affranchis par l'or achètent la naissance ;
Les nobles, par la honte, achètent la puissance,
Et, d'un manteau sacré le vice revêtu
Trafique impudemment du nom de la vertu.
Voyez des corrupteurs la horde enchanteresse,
Reste vil et flétri du beau sang de la Grèce,
Adolescens, vieillards, de débauches perdus
Par un mélange affreux les sexes confondus;
Les épouses souillant la couche nuptiale,
Affichant leur opprobre et luttant de scandale.
Messaline en délire, outrageant son époux,
Rit de ces attentats et les surpasse tous.
Tandis que l'empereur stupidement sommeille,
L'œil ardent, près de lui, l'impératrice veille :
Par de faux cheveux blonds son front est ombragé;

(1) Ce passage a été écrit lors de la première traduction que l'auteur avait faite du Tasse.

(1) Variante :
De Nasidiénus s'il décrit les festins,
D'avides héritiers s'il nous peint la bassesse.

Et, quand dans le repos tout l'empire est plongé,
Elle court de Vénus célébrer les mystères,
Porte en des lieux impurs ses fureurs adultères.
Là, de honteux plaisirs s'enivrant à son gré,
Du nom de Lycisca voilant son nom sacré,
Lasse de voluptés, mais jamais assouvie,
Celle, ô Britannicus, qui t'a donné la vie,
Seule, et de crime en crime errant en liberté,
Prostitue aux Romains les flancs qui t'ont porté.

Après un long repos, la moderne Italie
Au jour des Médicis renaquit embellie;
Et, parmi les beaux-arts en foule renaissans,
La muse satirique éleva ses accens.
Celui qui de nos preux a chanté les merveilles,
L'Arioste un moment lui consacra ses veilles;
Mais la cour de Ferrare épiait ses discours,
Et la satire est faible, écrite au sein des cours.
Si des liens dorés ont gêné son audace,
S'il répand dans ses vers moins de sel que de grâce,
Du langage toscan la douce urbanité
Brille en plus d'un récit élégamment conté;
Et, dans ces jolis riens qu'un style heureux décore,
L'Arioste imparfait est l'Arioste encore.

De Regnier parmi nous Despréaux fut vainqueur.
Gloire au grand Despréaux! son génie et son cœur
Au vrai qu'il adora furent toujours fidèles;
Ce modèle à jamais formera les modèles.
Parmi tous les talens qu'éleva Port-Royal,
Le nerveux, le précis, l'ingénieux Pascal,
Pliant à tous les tons sa facile éloquence,
De sa prose classique enrichissait la France.
Despréaux, s'illustrant par de nouveaux succès,
Assura les honneurs de l'Hélicon français.
Dans ses vers épurés polissant le langage,
De l'élégant Malherbe il consomma l'ouvrage,
Des chefs-d'œuvre d'Horace atteignit la hauteur,
Et du premier des arts fut le législateur.
Que dis-je? il détrôna ces faux rois du Parnasse
Dont l'hôtel Rambouillet encourageait l'audace,
Et qui, des pensions faisant surtout grand cas,
Vendirent à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas;
Cotin, de plats sonnets importunant les belles,
Parlant, rimant, prêchant sur le ton des ruelles;
L'âpre et dur Chapelain, qui, sans goût et sans art,
Tenta de rajeunir la rouille de Ronsard;
Montfleury, qui se crut l'émule de Molière!
Cet ignoble Pradon que vantait Deshoulière,
Pradon, sans la satire, à jamais ignoré,
Mais au divin Racine un moment préféré;
En ces jours où d'Agnès la simplicité pure
Des Marivaux du siècle obtenait la censure;
Où le sublime Alceste essuyait des mépris;
Où du Contemplateur les vers étaient proscrits;
Où dans plus d'un libelle, et même dans la chaire,
Tartufe démasqué tonnait contre Molière:
Quand de Britannicus les vers mélodieux,
Et Tacite embelli par la langue des dieux,
Languissaient, désertés sur la scène avilie;
Quand d'ineptes lecteurs dédaignaient Athalie:
Les cris injurieux d'un public abusé
A l'oracle du goût n'en ont pas imposé.
Despréaux, signalant un utile courage,
Au jugement vulgaire opposa son suffrage,
Et, payant au génie un tribut mérité,
Prononça les décrets de la postérité.

Tu chéris Despréaux, et tu suivis sa trace,
Élève de Virgile, et d'Homère, et d'Horace,
Pope, éternel honneur des muses d'Albion.
Soit que parmi les dieux, sous les murs d'Ilion,
Tu chantes les combats et le courroux d'Achille;
Soit que, d'un ton plus doux, la flûte de Sicile
Aux rives du Lodon module sous tes doigts
Des chants que de Windsor ont répétés les bois;
Soit que, tenant en main le compas didactique,
En d'épineux sentiers tu guides la critique;
Soit que d'un vain orgueil châtiant les travers,
Tu dévoiles à l'homme et l'homme et l'univers;
Soit qu'au pied des autels apportant son délire,
L'épouse d'Abailard, revivant sur ta lyre,
Exhale en traits de feu son amour et ses pleurs,
Mariant avec art les tons et les couleurs,
Partout d'heureux détails enrichissant le style,
Même dans l'agrément ne cherchant que l'utile,
Économe de mots et prodigue de sens,
A l'austère raison tu soumets tes accens;
Et ta muse, à la fois élégante et sensée,
En vers pleins et nerveux burine la pensée.
Quel prix récompensa tant de nobles travaux?
Du grand homme envié se croyant les rivaux,
Le lauréat Cibbert, Blacmore l'emphatique,
Philips, abandonnant son chalumeau rustique,
Tous les jours contre Pope élevant leurs clameurs,
Tentèrent de flétrir ses talens et ses mœurs.
Assailli, délaissé, mais fidèle à sa gloire,
Pope aux sifflets vengeurs dévoua leur mémoire.
A leur haine insolente opposa leurs écrits,
Et de Stupidité chanta les favoris.
Peu satisfait de vaincre une horde vulgaire,
Aux Midas en crédit il déclara la guerre.
Montagu de Sapho reconnut le portrait;
Sporus-Harvei rougit d'être peint trait pour trait;
Même dans les boudoirs il devint ridicule,
Faible nain succombant sous les flèches d'Hercule.

Si Pope se vengea de Bavius puissans,
Au sage Bolingbroke il offrit son encens;
Et, peu fait pour les cours, fidèle avec audace,
Ami de sa faveur, il aima sa disgrâce.
Voit-il que, tourmenté par d'envieux accès,
Adisson d'un ami redoute les succès?
Ému contre Adisson d'un courroux légitime,
Il lance un trait malin qu'émousse encor l'estime.
Jusque dans ses écarts, il s'arrête partout
Où finit la décence, où s'arrête le goût;
Grand mystère de l'art qui fait tout l'art lui-même,
Des talens consommés secret rare et suprême,
Qu'avant lui Rochester n'avait pas su trouver,
Que Churchill après lui n'a pas su conserver.

Sous l'empire indolent de la folle Régence,
Voltaire, en l'âge heureux où se mûrit l'enfance,
Vit les ris succéder à ces sombres ennuis
Dont la pompe attristait le déclin de Louis.
Du Maine applaudissait aux chants de Saint-Aulaire,
Quand du riant vieillard la voix jeune et légère
Égayait au printemps les bocages de Sceaux,
Dans les jardins du Temple, assis sous des berceaux,
Et Vendôme et son frère, oubliant la victoire,
Déposaient leur grandeur et délassaient leur gloire:
Loin des cours, loin des camps, ils trouvaient des amis.
Tartufe à leurs festins n'était jamais admis;
Mais Chaulieu, dans l'accès d'une élégante ivresse,
Y soupirait ses vers, enfans de la paresse,
Il couronnait de fleurs sa dernière saison,
Il prêchait le plaisir, et chantait la raison.
Voltaire, de Chaulieu suivant le doux exemple,
Apprit à ses côtés, dans l'école du Temple,
Cet art si peu connu d'orner la vérité,
D'être sage en riant, d'instruire avec gaîté.
Il y puisa surtout l'horreur des fanatiques,
La haine et le mépris des préjugés gothiques,
Domaine des tyrans qui règnent sur les sots:
Le besoin de tromper rend les tyrans dévots.
A Vénus-Uranie il offrit ses hommages,
Elle a de son poète inspiré les ouvrages.
Il eut tous les talens, ces premiers dons des cieux:
S'il veut de Torquato, rival audacieux,
Emboucher la trompette et chanter nos ancêtres,
Ou plus brillant, plus riche, et seul entre les maîtres,
Égaler l'Arioste en ses divins tableaux;
Si Clio lui remet ses austères pinceaux,
Ou si, durant un siècle enrichissant la scène,
Il ceint de vingt lauriers le front de Melpomène:
D'un pas toujours égal en sa route affermi,
Il sait, du fanatisme implacable ennemi,
Affaiblir un pouvoir qu'il eût voulu détruire,
Charmer le genre humain, le venger et l'instruire.
Pour la philosophie armant jusques aux rois,
De la satire altière il étendit les droits.
Elle a pris de Minerve et l'égide et la lance.
En vain, pour condamner le grand homme au silence,
La sottise en fureur écrit des mandemens,
Soulève les prélats, émeut les parlemens,
Déchaîne ce troupeau de pédans sacriléges
Qui, dans quelque paroisse, ou du fond des colléges,
De Dieu, par bonté d'âme, intrépides soutiens,
Vendent à bon marché des libelles chrétiens.
Le pétulant sarcasme et la fine ironie,
Les bons mots, les bons vers, coulent de son génie:
C'est un vin généreux qui, dans l'air élancé,
Loin du liége importun dont il était pressé,
Fait jaillir à longs flots la mousse et l'ambroisie,
Et l'oubli des chagrins dont notre âme est saisie.
Quelquefois la vengeance égara ses pinceaux:
Lorsque de traits hideux il peint les deux Rousseaux,
De la satire injuste on méconnaît l'empire,
Le rire à peine éclos sur les lèvres expire;
Le bon mot le plus gai se lit avec douleur:
Sacrés par le talent, plus saints par le malheur,
Que de titres unis pour désarmer sa haine!
Mais, tant que sur les bords embellis par la Seine
Des charmes du langage on sentira le prix;
Tant que d'un art divin les deux mondes épris,
Offrant un libre hommage aux muses de la France
De nos chantres fameux chériront l'élégance,
L'avenir sifflera Nonote, Sabattier,
Desfontaines, Fréron, Clément, Trublet, Berthier.
Et tout ce noir essaim d'immortelles victimes
Que le malin Voltaire enchaînait dans ses rimes.
Il fut persécuté, même au fond du tombeau:
Mais qui peut du génie éteindre le flambeau?
Son nom, qui rendait seul la raison triomphante,
Son nom, cher aux Français, restera l'épouvante
De tous les imposteurs et de tous les tyrans.
S'il caressa les rois, s'il ménagea les grands,
Flatteur pour obtenir le droit d'être sincère,
Il paya malgré lui ce tribut nécessaire;
Mais de loin, sous ses coups, les rois ont succombé,
Il ébranla l'autel, et le trône est tombé.

Plus fort qu'ingénieux, moins plaisant que caustique,
Gilbert, de Juvénal émule fanatique,
Du plus sot Mahomet séide infortuné,
Expira jeune encor et trop tôt moissonné.
Canonisé par lui jusque dans la satire,
Beaumont fit rire un peu: tout nouveau saint fait rire
Mais Gilbert, consumé d'un délire fatal,
Protégé par Beaumont, mourut à l'hôpital.
Sa muse audacieuse, aux luttes aguerrie,
Semble être d'Apollon la prêtresse en furie,

Terrible, et s'agitant sur le trépied sacré,
Aux approches du dieu par ses cris imploré.
Trop heureux si, toujours à la raison docile,
Laissant à la colère un accès moins facile,
Et des siècles futurs prévenant les arrêts,
Il n'eût d'un fiel dévot empoisonné ses traits!
Mais souvent dans ses vers, pleins d'un affreux courage,
L'outrage est un éloge, et l'éloge un outrage.
Après avoir vanté Baculard et Fréron,
Il crut de d'Alembert étouffer le renom;
Il voulut renverser de sa main trop hardie
Le portique imposant de l'Encyclopédie;
Du ton de Bossuet Descartes célébré,
L'éloge d'Antonin par lui-même inspiré,
Du chantre des Saisons l'élégante harmonie,
Et les pleurs éloquens que verse Mélanie,
Rien n'a pu de Gilbert désarmer les dégoûts.
De Voltaire lui-même osant être jaloux,
Jeune homme, il attaqua sa gloire octogénaire:
Qui vanta Baculard dut décrier Voltaire.
Il prétendit flétrir d'un souffle criminel
Les palmes qui couvraient le vieillard solennel;
Mais Œdipe et Brutus, mais Tancrède et Zaïre,
Mérope, Mahomet, Sémiramis, Alzire,
Accablèrent bientôt de leur poids glorieux
Le Titan révolté luttant contre les dieux.

Le Parnasse français voyait ternir son lustre;
Mais, dans nos derniers temps, déclin d'un âge illustre,
La satire eut encor quelques adorateurs,
Des demi-dieux du Pinde heureux imitateurs.
Aux ris immodérés des doctes Immortelles
Elle exposa Fréron rampant avec des ailes,
Et sur le sombre bord, peu fertile en bons mots,
On la vit applaudir à l'ombre de Duclos.
Elle n'inspira point un maladroit faussaire,
De tous les vrais talens imbécile adversaire,
Clément, qui redoutait l'opprobre de son nom,
Et signait Despréaux en imitant Gacon;
Ni Robé l'impudique, effroi de la décence;
Ni l'altré Rivarol, jaloux par impuissance,
Qui, faute de penser, parodiste bouffon,
En quolibets de Gille insultait à Buffon.
Vains efforts d'une muse inepte et léthargique!
Les talens sont armés d'un bouclier magique,
Et, par son triple airain, tous les traits repoussés
Vont blesser l'imprudent qui les avait lancés.

Mais d'antiques travers quel immense héritage!
Quel siècle au ridicule a prêté davantage?
Pope va-t-il encore, échappé du tombeau,
Aux sots mal déguisés présenter le flambeau?
Restaurateur du goût, qui peut rendre au Parnasse
L'enjoûment de Boileau, l'urbanité d'Horace?
Ou de Perse imitant l'utile obscurité,
Faire au milieu du Louvre entrer la vérité?
Les temps sont différens; les sottises pareilles.
Midas, bon roi Midas, qui n'a pas tes oreilles?
Voyez dans ce lycée un bataillon d'auteurs,
L'un de l'autre envieux, l'un de l'autre flatteurs.
Devant Léontium Sapho lit ses ouvrages;
Là, de vieux écoliers se vendent leurs suffrages:
Ces nains, rétrécissant la scène des Français,
Ont un grand amour-propre et de petits succès;
Ils chantent le triomphe, et manquent la victoire;
Recherchent la louange, et négligent la gloire:
Molières d'un boudoir, Sophocles d'un salon,
Parlent à cinquante ans de leur jeune Apollon;
Et, lassant le public d'une longue espérance,
Dans les journaux qu'ils font sont l'honneur de la France.
Laissons-leur ces plaisirs. De plus sombres tableaux
Pourraient de Juvénal exercer les pinceaux.
Il n'est plus de patrie, et la France fut libre:
Des droits et du pouvoir l'imposant équilibre
Par le poids d'un seul homme est désormais rompu:
Le fer a tout conquis, l'or a tout corrompu.
Aux esclaves de cour la tribune est livrée
La flatterie impure, arborant la livrée,
Siége dans le conseil, élit les sénateurs,
Fait les tribuns du peuple et les législateurs.
« Et quand des citoyens l'élite gémissante
» Célèbre, dans le deuil, la république absente,
» De scandaleuses voix que hait la liberté
» Aux jeux républicains chantent la royauté (1). »
Voltaire est au cercueil, et les Welches renaissent,
Du fanatisme ardent les cent têtes se dressent;
A régner par le glaive il n'a pas renoncé,
Et le nom d'hérétique est déjà prononcé;
On nous promet bientôt d'aimables dragonnades,
Un bel auto-da-fé, de charmantes croisades.
Dans le fond d'un boudoir, en chapelle érigé,
C'est en enfant Jésus que l'Amour est changé.
Cidalise, infidèle à la philosophie,
Dévote pour deux jours, coquette pour la vie,
Convertit les amans qu'elle eût damnés jadis;
Satan s'est fait ermite, et rentre au paradis;
Les nouveaux partisans des gothiques usages,
Pour le dieu des cagots quittant le dieu des sages,
Sur des tréteaux sacrés prêchent le genre humain,
Et je vois l'athéisme un rosaire à la main.

Malheur au bon esprit dont la pensée altière,
D'un cœur indépendant s'élance tout entière;

(1) Vers composés à l'époque de son exclusion du Tribunat.

Qui respire un air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit !
Mais heureux le grimaud qui de la servitude
Contracta jeune encor la docile habitude !
Ecrit-il sur les lois, c'est plus que Montesquieu ;
Fait-il des vers galans, c'est Gresset ou Chaulieu ;
Fût-il un vrai Cotin, d'éloges on l'assomme,
Et Duponceau lui-même au Mans est un grand homme.
Pour moi, dès mon enfance, aimant la vérité,
Et libre avant les jours de notre liberté,
Vengeur du nom français depuis que, sur la scène,
J'ai traîné Charles-Neuf, Médicis et Lorraine,
Des partis en fureur j'ai soulevé les cris.
Vingt presses gémissant sous des milliers d'écrits
Par l'imposture même ont fatigué Morphée :
Leur masse injurieuse est mon plus beau trophée.
Oh ! qu'aisément comblé d'éphémères honneurs,
De tous nos grands braillards j'aurais fait des prôneurs,
Si, désertant la France et flattant l'Angleterre,
Ma muse eût mendié l'or qui nous fait la guerre,
De la cause publique affiché l'abandon,
Acheté par la honte un scandaleux pardon,
Et, quittant les drapeaux de la raison proscrite,
Étalé sans pudeur un cilice hypocrite !
Mais, ferme dans ma route et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.
Gorgé de honte et d'or, un impudent M......,
Du pouvoir quel qu'il soit adorant le caprice,
De tout parti vaincu mercenaire apostat,
Peut vendre ses amis comme il vendit l'état.
Lorsque la trahison marche sans retenue,
Lorsque la république est partout méconnue,
Dédaignant de flatter ses ennemis puissans,
A son autel désert j'apporte mon encens ;
De son auguste nom sanctifiant mes rimes,
Des idoles du jour bravant les heureux crimes,
Je n'abdiquerai point, dans mes chants imposteurs,
L'honneur d'être compté parmi ses fondateurs.
J'ai vécu, je mourrai fidèle à sa bannière.
Que B.... et Villiers, C.... ou S.........,
Bâtards dégénérés dont rougit l'Arétin,
De France, s'il se peut, évitent le destin !
Je réclame leur haine, et non pas leurs suffrages ;
Je leur demande encor d'honorables outrages.
Contre moi réunis, qu'ils me lancent d'en bas
Des traits empoisonnés qui ne m'atteindront pas.
Plus puissant que la loi qui gémit en silence,
Un trait lancé d'en haut punit leur insolence ;
Et de leur nom flétri l'ineffaçable affront
Est comme un fer brûlant imprimé sur leur front.

DISCOURS

SUR L'INTÉRÊT PERSONNEL.

L'homme sent, l'homme agit, et sa raison le guide :
Mais de cette raison chancelante et timide
Nous voulons découvrir le mobile éternel.
Quel est-il ? C'est, dit-on, l'intérêt personnel.
Nous agissons par lui ; son empire est suprême.
Des vices, des vertus, l'origine est la même ;
Le sage ou l'insensé, le juste ou le pervers,
Soit qu'il traîne ses jours sous le poids des revers,
Soit qu'en ses moindres vœux le destin le seconde,
De lui seul occupé, se fait centre du monde.
Tout cherche son bien être, et chacun vit pour soi :
Des êtres animés c'est l'immuable loi ;
Dans les airs, sous les eaux, ainsi que sur la terre,
L'intérêt fait l'amour, l'intérêt fait la guerre.
Quand, pour huit sous par jour, deux cent mille héros
Vont sur les bords du Rhin ferrailler en champs clos,
Les vautours du pays, les loups du voisinage,
Certains de leur pâture, attendent le carnage ;
Un vieux soldat manchot, devenu caporal,
Rend grâce à sa blessure et court à l'hôpital ;
Aux dépens du vaincu qu'il assomme et qu'il vole,
Le vainqueur croit fixer la gloire qui s'envole ;
Et du prochain hameau le curé bon chrétien
Gémit sur tant de morts qui ne rapportent rien.

Soit, mais votre système admet quelque réserve.
Régnier a-t-il raison quand il dit avec verve :
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus ?
Il a tort ; c'est juger d'après les seuls abus.
On chôme l'intérêt ; tous les jours c'est sa fête ;
De son autel chéri la pompe est toujours prête ;
Chaque heure y voit sans cesse accourir à grands flots
Et des prêtres fervens, et de zélés dévots.
Sous le saint aux pieds d'or l'espèce humaine entière
Ne courbe pourtant pas son front dans la poussière.
Si la foule est pour lui, s'il est fêté, chanté,
Si l'autel du vieux saint n'est pas si fréquenté,
Le vieux saint toutefois a plus d'un prosélyte ;
Sans chanter l'intérêt, quelques mortels d'élite
Vont offrir à l'honneur de pudiques accens,
Et brûler devant lui leur solitaire encens.

Cet honneur, direz-vous, c'est pour soi qu'on l'implore,
Et, sous un plus beau nom, c'est l'intérêt encore.
J'en doute : expliquons nous. Que d'ordres chamarré,
Par les honneurs du temps Giton déshonoré,
Pour prix des lâchetés qu'il nomme ses services,

Contre autant de cordons qu'il veut cacher de vices :
On lui rend à son gré l'hommage qu'on lui doit;
On a les yeux sur lui; car on le montre au doigt.
Il jouit; c'est un sot que l'intérêt inspire.
Mais parmi les mortels soumis au même empire
Comptez-vous Callisthène, entouré d'imposteurs,
Du conquérant de l'Inde ardens adulateurs?
Comme eux à des bienfaits il aurait pu prétendre
S'il eût voulu comme eux faire un dieu d'Alexandre.
Est-ce par intérêt qu'on lui voit à leur sort
Préférer la disgrâce, et les fers et la mort?

Oui, car il les choisit, me répond un sophiste. —
Et de vingt choix pareils que prouverait la liste?
« Qu'il est des glorieux comme des courtisans.»
On chérit les malheurs quand ils sont éclatans :
On se dit : Nous souffrons, mais le peuple nous loue.
Pour sauver les Romains Décius se dévoue;
Régulus, en quittant leur sénat éploré,
Va chercher à Carthage un supplice assuré;
Plus faible que César au grand jeu des batailles,
Caton veut rester libre, et s'ouvre les entrailles.
Que sont-ils ces gens-là? D'illustres fanfarons,
Certains que l'avenir consacrera leurs noms,
Et que la déité qui tient les cent trompettes
Du récit de leur mort enflera les gazettes.
Tous ces faits merveilleux dont vous vous entichez,
Les chrétiens les nommaient de splendides péchés.
Des chrétiens à leur tour n'avons-nous rien à dire?
L'intérêt personnel les poussait au martyre.
Avides du trépas, ces sectaires pieux
Terminaient leur exil, et conquéraient les cieux.
Au temps de saint Bernard, quand nos benêts d'ancêtres
Vendaient, en se croisant, leur héritage aux prêtres,
De ces champs, qu'ils cédaient par des contrats écrits,
Ils exigeaient le double aux champs du paradis;
Ils gagnaient cent pour cent, et, pardevant notaire,
On faisait des deux parts une excellente affaire.
Selon les temps, les lieux, chaque homme a ses désirs;
D'après son caractère il se fait des plaisirs.
L'avare enfouit l'or; le prodigue le jette;
La prude fuit l'éclat que cherche la coquette;
Lucrèce et Virginie aiment la chasteté,
Maintenon le pouvoir, Ninon la volupté;
Richelieu, promenant ses banales tendresses,
A cinquante ans passés trompe encor vingt maîtresses;
Et Rancé, dès trente ans, infidèle aux amours,
Au désert de la Trappe ensevelit ses jours.
Par Comus et Pomone une table fournie,
Délicate, abondante, et cinq fois regarnie,
N'épuise point les vœux du lourd Apicius;
Un plat mal apprêté satisfait Curius.
Des athlétiques jeux Sparte fait ses délices;
Sibaris effrayée y verrait des supplices.
Marc-Aurèle est modeste au palais des Césars;
L'orgueilleux Diogène, appelant les regards,
Étale en un tonneau, dans la place publique,
L'appareil dégoûtant de son faste cynique.
Néron, las de chanter, s'applique à des forfaits,
Vindex à des exploits, Titus à des bienfaits,
Frédéric fait des vers et gagne des batailles;
. . . .
Les goûts sont variés, et chacun suit son goût;
Mais je vois toujours l'homme, et l'intérêt partout. »

Non, l'homme n'est point là, l'intérêt fait nos vices;
Il les cache avec art sous des vertus factices;
Mais la vertu réelle est dans les cœurs bien nés.
Sous vos crayons malins ses traits sont profanés :
Des sentimens moraux vous effacez l'image.
Si l'homme est isolé, c'est dans l'état sauvage.
Cet état n'est qu'un rêve; et la Divinité
Forma le genre humain pour la société.
Or du nœud social quelle est la garantie?
C'est le pouvoir secret qu'on nomme sympathie,
Ce besoin de sortir des limites du *moi*,
De vivre utile au monde en vivant hors de *soi*.
De là ces doux liens d'époux, de fils, de pères,
La tendresse angélique empreinte au cœur des mères,
Et les épanchemens de la tendre amitié,
Et les bienfaits pieux que répand la pitié,
L'amour, consolateur des peines de la vie,
Ce qui fait les héros, l'amour de la patrie,
Et, ce que célébrait un éloquent Romain,
La source des vertus, l'amour du genre humain.

D'un juge plein d'honneur la justice égarée
Fit priver de ses biens une veuve éplorée :
Détrompé, réparant l'irrévocable arrêt,
Il rend tout à la veuve : est-ce par intérêt?
Non : l'intérêt commande au juge tyrannique,
Prononçant d'un front calme une sentence inique,
Et du temple des lois chassant avec courroux
L'orphelin dépouillé qui pleure à ses genoux.
Bourbon, de nos guerriers long-temps le chef suprême
Blessé dans son orgueil, dans sa fortune même,
S'indigne, et, désertant les étendards français,
D'un monarque étranger va subir les bienfaits.
C'est à l'intérêt seul que Bourbon sacrifie :
Mais Catinat vainqueur commande en Italie;
Je le vois, sans murmure, à l'ordre de son roi,
Soldat obéissant, marchant sous Villeroi.
L'intérêt produit-il un dévoûment si rare?
Dans les remparts de Dreux un fléau se déclare;
A le fuir invité, l'auteur de Venceslas
Y reste, attend son heure, et reçoit le trépas.

Quand Marseille est en proie à la même influence,
Le héros de Denain gouverne la Provence :
Cent mille infortunés l'appellent à grands cris ;
Il les plaint, les exhorte, et demeure à Paris.
Tous deux à l'intérêt les trouvez-vous sensibles ?
Est-ce un commun motif qui les retient paisibles,
Rotrou, dans le séjour où le trépas l'attend,
Villars, loin du péril, à la cour du régent?

Le plomb n'est point tiré des mines de Golconde :
Près des monts d'Ibérie une eau pure et féconde
Dans les corps languissans fait couler la santé ;
Cette eau n'a point sa source au marais empesté
Dont la fièvre homicide habite les rivages,
Et qui, dans un été, dépeuple vingt villages.
Ah ! que sur les bons cœurs la vertu règne en paix !
L'intérêt personnel n'a que trop de sujets.
C'est le roi du tyran, sous qui trente ans de guerre
De flots de sang et d'or ont épuisé la terre ;
Le roi du courtisan, qui vendit son honneur,
Et fut esclave habile, afin d'être oppresseur ;
Du publicain pervers, qui, du sein des rapines,
Insulte, en s'enivrant, aux publiques ruines ;
Du charlatan sacré qui, la crosse à la main,
Vit, inutile au monde, aux frais du genre humain.
On voit même souvent l'orgueil et le caprice,
L'hypocrisie impure, et jusqu'à l'avarice,
D'une fausse vertu calculant les produits,
Semer quelques bienfaits pour en cueillir les fruits ;
Donner pour envahir, et, par un vil manége,
Usurper sans pudeur un renom sacrilége.
Mais il est, grâce au ciel, des esprits généreux,
Qui font le bien pour tous, qui ne font rien pour eux.
Brunswick, en secourant un peuple qui se noie,
De l'Oder en fureur est lui-même la proie.
Vous reviendrez peut-être à votre vieux propos :
Brunswick, issu des rois, et neveu d'un héros,
Sera mort, selon vous, dans la douce espérance
Qu'il allait des journaux exercer l'éloquence,
Et que, pour le chanter, dans les murs de Paris,
Exprès, chez les Quarante, on fonderait un prix !
Mais quoi ! le même espoir, à l'aspect d'un naufrage,
Au signal de détresse aperçu du rivage,
Pousse-t-il loin du port tant d'obscurs matelots,
Qui prodiguent leurs jours, et vont braver les flots,
Quand la mer, autour d'eux, entr'ouvre mille abîmes ?
Là, dans un incendie, aux clameurs des victimes,
Voyez les citoyens, l'un par l'autre animés,
S'élancer à l'envi sous des toits enflammés.
Qui peut leur inspirer ces élans respectables ?
Rien, rien que le besoin de sauver leurs semblables.

Sur les sentimens purs et désintéressés
L'âme de Fénelon doit nous instruire assez.
Il faut, prétendait-il, aimer Dieu pour lui-même.
S'il n'expliquait pas bien son mystique système,
S'il fut par ses rivaux justement combattu,
C'était ainsi du moins qu'il aimait la vertu.
C'est ce qu'il voulait dire ; et c'est aussi peut-être
Ce que sentaient trop bien ses rivaux et son maître.
La vertu se suffit ! son exquise pudeur
Laisse à la vanité, qui s'appelle grandeur,
D'un éloge vénal les tributs emphatiques,
Et le bruit commandé des fanfares publiques.
Conquérans immortels par des calamités,
Vos monumens debout surchargent les cités ;
En vous payant l'impôt d'une terreur profonde,
Le monde a célébré les oppresseurs du monde.
Pourrait-il seulement nommer ses bienfaiteurs ?
Du soc et du semoir quels sont les inventeurs ?
Qui changea les déserts en campagnes fertiles ?
Quels mortels ont créé les premiers arts utiles ?
Quels, des arts découverts ont transmis les leçons ?
Et quel divin génie analysant les sons,
Figurant à nos yeux les signes du langage,
De tous les arts futurs nous conquit l'héritage ?
Sur aucun monument leur nom n'est établi ;
Comme on brigue l'éclat, ils ont brigué l'oubli ;
Et, par un vol sublime, échappant à l'histoire,
Les plus hautes vertus sont des vertus sans gloire.

De la vie ordinaire examinons le cours :
L'honnête homme paisible aime à cacher ses jours ;
Et de bruyans jongleurs auront la complaisance
D'envoyer aux journaux leurs traits de bienfaisance.
Rapin vécut trente ans, chétif et demi-nu,
Et des faquins obscurs fut le plus inconnu.
Il obtient par la brigue un rang considérable,
Vingt millions volés l'ont rendu respectable.
Rapin vient de mourir, des fripons regretté :
Ceux qui volaient sous lui vantaient sa probité.
Voyez, voyez encor jusqu'à l'asile sombre
Tout ce troupeau servile accompagner son ombre.
C'est peu : l'airain guerrier pour lui va retentir ;
Pour lui, dans cette chaire, un prêtre va mentir ;
Le mensonge est gravé sur la pierre funèbre,
Et du nom d'un pied-plat va faire un nom célèbre.
Et ce sage, à l'étude, aux pauvres consacré
Qui, portant le savoir sous leur toit ignoré,
Allait guérir leurs maux, consoler leur vieillesse ;
Celui qui de leurs fils instruisait la jeunesse ;
Ce riche, satisfait d'un modeste séjour,
Mais que l'agriculture occupait chaque jour,
Qui payait le travail, secourait l'indigence,
Et, pour prix d'un bienfait, demandait le silence,
Le Sylva, le Rollin, le Sully du hameau,

Sont là, sans épitaphe, en un même tombeau.
Si l'éclat d'un vain nom fut l'objet de leur crainte,
D'un pur amour du bien reconnaissez l'empreinte,
Respectez-en la source; et ne prétendez plus
Que jamais l'égoïsme ait fondé les vertus.

Oh! qu'il connaît bien mieux leur véritable base,
Ce bon, ce vieux Chrémès, éloquent sans emphase,
Qui dit à Ménédime, ardent à s'affliger :
« Homme, chez les humains rien ne m'est étranger. »
A ce vers de Térence on a vu Rome antique
Répondre avec transport par un cri sympathique.
C'est qu'elle y retrouvait un sentiment sacré,
Par l'humanité même à Térence inspiré;
Chrémès offrait de l'homme un honorable image,
Ou s'en déclarait digne en lui rendant hommage.
S'il eût dit : « Je suis homme, et ne songe qu'à moi, »
Rome n'eût répondu que par un cri d'effroi,
Et, du vers inhumain punissant le scandale,
Un sifflet vertueux eût vengé la morale.
L'intérêt personnel attire tout à lui;
La sympathie aspire à vivre dans autrui :
Si dans tous les mortels l'un voit des adversaires,
L'autre y voit des amis, des alliés, des frères;
L'un les fait détester; l'autre les fait chérir,
Et pour eux, avec eux, nous enseigne à souffrir.
Par quel abus des mots, dans votre vain système,
Nommez-vous intérêt l'abandon de soi-même?
Faut-il, en poursuivant d'utiles vérités,
S'égarer à plaisir en des subtilités?
L'esprit dans cet abîme en vain cherche une route,
Et, malgré son flambeau, la raison n'y voit goutte.
Autant vaut rajeunir les rêves de Platon,
Ou devers Alcala, sur un plus aigre ton,
Se mettre en ergotant l'esprit à la torture,
Pour accorder Thomas, Scot et Bonaventure.

Philosophes français, nés dans l'âge éclairé
Que les fils de Tartufe ont en vain dénigré,
Cultivant chaque jour l'intelligence humaine,
Vous avez fait valoir et grossi son domaine.
Si le profond René, qui fut trop créateur,
Du doute méthodique heureux législateur,
Mais infidèle aux lois par lui-même fixées,
De nos sensations sépara nos pensées,
Si cet autre rêveur qui voyait tout en Dieu,
Ne se fit pas comprendre, et se comprit fort peu,
Si, dans la Germanie, un charlatan gothique,
Ose, en illuminé, prêcher sa scholastique;
Les chemins qu'entrevit Bacon le précurseur,
Et dont Locke en tremblant sonda la profondeur,
Offrant à vos efforts un terrain plus docile,
Désormais, grâce à vous, sont d'un accès facile :
Guidés par la nature, et cherchant pas à pas,
Vous étudiez l'homme, et ne l'inventez pas;
Des effets démontrés vous remontez aux causes :
Mais pesez bien les mots, car les mots font les choses.

LES NOUVEAUX SAINTS.

Gloria in excelsis Deo!

—

Gloire à Dieu dans les hauts! Disons nos patenôtres.
C'est peu qu'un successeur du prince des apôtres,
Dans ses filets vieillis et rompus quelquefois,
Prétende repêcher les peuples et les rois :
Un culte dominant va réjouir la France;
Telle est des nouveaux saints la dévote espérance :
Ils sont nombreux, zélés, ils prêchent des sermons,
Des journaux, des romans, des drames, des chansons.
Nous entendrons encor disputer sur la grâce,
Non celle de Parni, de Tibulle et d'Horace,
Mais celle d'Augustin, la grâce des élus,
Qui vaut bien mieux que l'autre, et qui rapportait plus.
Courage, marguilliers; n'entendez-vous pas braire
Les fils, les compagnons de l'âne littéraire?
« Oui, par Martin Fréron, le triomphe est certain,
» Dit Geoffroi; venez tous, héritiers de Martin,
» Et vous surtout, Clément, son émule intrépide,
» Philoctète nouveau de ce nouvel Alcide :
» Soyons gais, buvons frais; honneur à tout chrétien!
» Dieu prend soin de sa vigne, et les Débats vont bien.
» La dîme reviendra; nous en aurons la gloire :
» Vivent les *oremus* et la messe après boire?
» Pour la philosophie, oh! c'est le temps passé,
» Grâce à Clément et moi, Voltaire est renversé.
» Nous avons longuement disserté sur Alzire,
» Sur Tancrède et Gengis, sur Mérope et Zaïre,
» On est désabusé de ces méchans écrits,
» Si bien que nos extraits font bâiller tout Paris.
» Rousseau, Buffon, Raynal, vrais fous, prétendus sages,
» Qui du siècle dernier captivaient les hommages,
» Aujourd'hui sans égards vous les voyez traités;
» Réimprimés, vendus, lus, relus, tourmentés;
» Dans la bibliothèque, aux champs, sur la toilette,
» Partout vous les trouvez; tout passant les achète.
» On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
» Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabathier;
» Ils sont, loin des lecteurs, à l'abri des critiques,
» Gardés avec respect dans le fond des boutiques,
» Ainsi que des trésors, des joyaux précieux,
» Qu'un possesseur jaloux dérobe à tous les yeux. »

De ces grands écrivains imitateurs fidèles,

Vous serez conservés auprès de vos modèles.
Croyez, c'est fort bien fait, et propagez la foi;
Dieu vous gard. Mais, de grâce, ingénieux Geoffroi,
Et vous, léger Clément, pour l'honneur de l'Église,
En matière de foi craignez quelque méprise;
Tenez, vous croyez vivre ; on s'y trompe souvent;
Vous êtes morts, très morts, et Voltaire est vivant.

Non loin de ces frélons, nourris dans l'art de nuire,
Et corrompant le miel qu'ils n'ont pas su produire,
J'aperçois le phénix des femmes beaux-esprits.
Son libraire lui seul connaît tous les écrits
Dont madame Honesta daigne enrichir la France.
Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette et Caylus:
C'est un lourd pédantisme, un ton sévère et triste;
C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
« De la France avec moi le bon goût avait fui,
» Dit-elle; après dix ans j'y reviens avec lui:
» Plaignant du fond du cœur ma patrie en délire,
» J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire.
» J'ose même espérer de plus nobles succès:
» Je voudrais, entre nous, convertir les Français.
» Plus d'un, sans réussir, a tenté l'entreprise,
» Vous n'aviez point encor des mères de l'Église.
» Si la philosophie a pu vous abuser,
» Si des noms trop fameux qu'on voudrait m'opposer
» Forment dans la balance un poids considérable,
» Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable:
» Pour faire pénitence il faut les méditer;
» J'aurais bien plus écrit, mais je dois regretter
» Quelques beaux jours perdus loin de mon oratoire.
» C'était un vrai roman, le reste est de l'histoire,
» Et de la sainte encor: vingt ans j'ai combattu
» Pour la religion, les mœurs et la vertu. »

Peste! ce ne sont là des matières frivoles.
Vous n'êtes point, Madame, au rang des vierges folles,
Vous n'avez point caché sous le boisseau jaloux
La flamme dont le ciel fut prodigue envers vous;
Mais faisant au public partager cette flamme,
Croyez qu'un ton plus doux lui plairait mieux, Madame.
Vous êtes sainte, eh bien, chaque chose a son tour,
Soyez sainte, aimez Dieu: c'est encor de l'amour.
Aux jours de son printemps, Madeleine imprudente,
Se repentit bientôt, mais ne fut point pédante;
Quand elle crut, l'amour fit sa crédulité,
Et toujours ce qu'on aime est la divinité.
Voyez Thérèse encor: quelle sainte adorable!
Elle aime, elle aime tant qu'elle a pitié du diable,
Et, pour l'époux divin se laissant enflammer,
Plaint jusqu'au malheureux qui ne peut plus aimer.

« Ah! vous parlez du diable? il est bien poétique,
» Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.
» Neptune approche-t-il du grand saint Nicolas?
» Les trois sœurs de l'amour avaient quelques appas,
» Ces beautés cependant sont fort loin d'être égales
» Aux trois hautes vertus qu'on dit théologales.
» Trois, c'est peu, j'en conviens, mais nous avons aussi
» Sept péchés capitaux bien comptés, Dieu merci.
» De la loi des chrétiens ô bonté souveraine!
» Les païens adoraient aux bords de l'Hypocrène
» Neuf vierges seulement; nous espérons aux cieux
» En trouver onze mille, et cela vaut bien mieux.
» Rendez le paradis, l'enfer, le purgatoire:
» Voilà le principal, et, quant à l'accessoire,
» Rendez... à dire vrai c'est le point délicat,
» Quelques brimborions, cure, canonicat,
» Evêché bien renté, bonne et grasse abbaye,
» Dîme... il faut, comme on sait, de tout en poésie.
» Tel est le saint traité qu'on peut faire entre nous;
» Sans cela je vous quitte, et c'est tant pis pour vous.
» J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
» Riant Meschacébé, Permesse des sauvages,
» J'entendrai les sermons prolixement diserts,
» Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts.
» O sensible Atala! tous deux avec ivresse
» Courons goûter encor les plaisirs..... de la messe:
» Chantons de Pompignan les cantiques sacrés,
» Les poètes chrétiens sont les seuls inspirés.
» Près du *Pange lingua* comme on méprise Horace!
» Près du *Dies iræ* comme Ovide est sans grâce!
» Esmenard, par exemple, est un rimeur chrétien.
» Homère seul m'étonne: il fut, dit-on, païen:
» Que n'a-t-il sur ses pas trouvé quelque bon prêtre!
» Hélas! monsieur Aubry l'eût converti peut-être.
» Pour vous, Pope, Lucrèce, écrivains peu dévots,
» Et vous, mauvais plaisans, poètes à bons mots,
» Ennuyeux La Fontaine, impertinent Molière,
» Sec et froid Arioste, insipide Voltaire,
» Les Hurons, gens de goût, ne vous ont jamais lus,
» Ils m'ont beaucoup formé; je ne vous lirai plus:
» Mais fille de l'exil, Atala, fille honnête,
» Après messe entendue, en nos saints tête-a-tête,
» Je prétends chaque jour relire auprès de toi
» Trois modèles divins, la Bible, Homère et moi. »

C'est bien assez de vous, la Bible est inutile,
Homère davantage, il n'a pas votre style.
Surtout de Bernardin copiez mieux les traits,
Vous ennuyez parfois, et n'instruisez jamais:
Il plaît en instruisant, son secret est plus rare;
Il est original, et vous êtes bizarre.

« Soit, répond un quidam, pour moi je suis abbé,

...rs et du Meschacébé :
...lambeaux d'élégie ou d'églogue,
...ers que ceux du Décalogue :
... mots, payez, si vous croyez,
...pas, en revanche, payez.
...he ; à vous permis de l'être,
...re faute et non celle du prêtre ;
...ez ? le tour est trop méchant.
...mbroise un endroit fort touchant.
...en au défenseur impie
» Qui pou... : combats n'expose que sa vie !
» Et le ministre saint, qui, tranquille à l'autel,
» Loin du champ de bataille, invoque en paix le ciel,
» Que lui donnerez-vous ? pas une obole : ah ! traîtres,
» Vous aurez des héros, vous n'aurez plus de prêtres.
» Vous n'avez donc jamais senti la volupté
» Qu'inspire un *Te Deum*, quand il est bien chanté ? »

Le *Te Deum* pourtant ne vaut pas la victoire ;
Mais il faut, selon vous, payer pour ne rien croire ?
Non ; tant cru, tant payé : nul au nom de la loi
Ne peut lever sur tous un impôt pour sa foi,
Ainsi, par Jefferson, l'heureuse Virginie
Des cultes différens vit régner l'harmonie.
J'entends ; vous maigrissez ; les profits ne vont point :
Lambertini pour moi répondra sur ce point,
On ne vit pas souvent pape de son étoffe
Pape lettré, malin, voire un peu philosophe :
Fléau de Mahomet, ce prophète imposteur,
D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur,
Par respect pour Jésus dont il était vicaire.
Des moines un beau jour vont le trouver : « Saint-Père,
En notre jeune temps le couvent allait mieux ;
Dévotes à foison ; mais nous devenons vieux :
On gèle à la cuisine, on jeûne au réfectoire ;
Pour les rosaires, rien ; rien pour le purgatoire ;
La messe est au rabais ; nous vendons peu d'agnus ;
Quant aux enterremens, hélas ! on ne meurt plus. »
Ce disant, ils pleuraient et montraient leur besace.
Par quelques pièces d'or consolant leur disgrâce,
Le pontife narquois rit sous cape, et leur dit :
« Pour des moines toscans vous avez peu d'esprit ;
» Vous vous abandonnez, et Dieu vous abandonne :
» Courage ; intriguez-vous ; faites quelque madone.
» Paix-là, ne raillez point, s'écrie un court vieillard
» A la voix glapissante, au ton sec et braillard :
» Ne pas croire avec moi des vérités sensibles !
» Moi, le Saint-Père, et Dieu, nous sommes infaillibles :
» De penser comme moi l'on doit être charmé ;
» D'ailleurs j'ai prouvé tout, c'est à dire affirmé
» Dans quinze ou vingt leçons, dans cinq ou six brochures,
» En profond raisonneur, avec beaucoup d'injures.
» Vous doutez, malheureux ! voilà comme on se perd.
» Mais Voltaire, Rousseau, Montesquieu, d'Alembert !
» Quoi ! l'on en parle encore ? indociles cervelles :
» Méchans, qui n'aimaient pas les peines éternelles.
» Si j'ai pensé comme eux dans ma jeune saison,
» J'étais, comme aujourd'hui, certain d'avoir raison :
» Pour eux ils avaient tort, et jusqu'à l'évidence
» J'ai de ces novateurs démontré l'impudence.
» Mais leur philosophie a corrompu les cœurs :
» Un moment ; patience ; ils viendront les vengeurs !
» Dieu ne laissera plus régner l'esprit immonde :
» Tout est damné, la France, et l'Europe, et le monde,
» Excellente moisson pour les anges maudits !
» Que je sois seulement portier du paradis ;
» Je prétends dire à tous, comme un suisse inflexible :
» Vous venez pour entrer ? mais Dieu n'est pas visible ;
» Bon soir ; allez rôtir ; c'est pour l'éternité ;
» Le bail est un peu long : j'en suis bien enchanté.
» J'emporterai de plus ma férule, et pour causes ;
» Je prétends avec Dieu jaser sur bien des choses,
» Et régenter là-haut les habitans du ciel :
» Car je fus ici-bas régent universel,
» Au Mercure, au lycée, en pleine académie,
» Modèle en prose, en vers, tout comme en modestie.
» Aimez-vous l'enjoûment, les grâces, le bon ton ?
» Lisez mes deux quatrains sur Voltaire et Tonton.
» Les vers de Colardeau sont doux, mais un peu vides :
» Voulez-vous des vers pleins ? prenez mes héroïdes.
» Lebrun franchit la lice à bonds précipités :
» Dans mon lyrique essor je marche à pas comptés.
» Ducis a fait pleurer sur les malheurs d'Œdipe :
» Barmécide paraît, le chagrin se dissipe.
» Du parterre dix fois j'ai calmé les douleurs ;
» Nul auditeur ne peut me reprocher ses pleurs.
» Thomas, Garat, Champfort, prosateurs misérables !
» Mes éloges, voilà des écrits admirables ;
» Car j'ai loué parfois : on peut vanter les gens
» Quand ils sont enterrés au moins depuis cent ans.
» Pour mes contemporains, sans user d'artifice,
» J'ai dit du mal de tous car j'aime la justice.
» L'indulgence est un crime, et je suis sans remords ;
» Avant Dieu j'ai jugé les vivans et les morts. »

Il vous en adviendra quelque mésaventure.
O grand Perrin Dandin de la littérature,
De votre tribunal président éternel,
Le public, président du tribunal d'appel,
Par de nouveaux arrêts pourra casser les vôtres,
Et l'on vous jugera, vous qui jugez les autres.
Long-temps, jaloux poète, aux enfans d'Apollon
Vous avez cru fermer les sentiers d'Hélicon,
Aujourd'hui, nouveau saint, il faut que l'on vous donne
Les clés du paradis, pour n'ouvrir à personne !
Pierre les gardera, si vous le trouvez bon :

D'un bel ange autrefois l'orgueil fit un démon.
Quel exemple pour vous ! Jusque dans la vieillesse
On tient par habitude aux péchés de jeunesse :
Vous fûtes grand pécheur ; souvenez-vous-en bien ;
Et devenez plus humble afin d'être chrétien.

LA RAISON.

Amis du vrai, faisons notre devoir ;
De la raison briguons les purs suffrages :
Ni les journaux, ni les gens à pouvoir
Ne classeront les faits et les ouvrages.
Journaux d'hier aujourd'hui sont passés ;
Arrêts du jour demain seront cassés ;
Le juge intègre est la raison publique :
C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
Vertu, génie, esprit, talent, et goût.
Qu'est-ce vertu ? raison mise en pratique :
Talent ? raison produite avec éclat ;
Esprit ? raison qui finement s'exprime ;
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat ;
Et le génie est la raison sublime.

Aux murs d'Athène, à Rome, et parmi nous,
Qui fut l'appui de ces grands personnages,
Justes héros et véritables sages,
Persécutés par un destin jaloux ?
Contre l'exil, qui soutint Aristide ?
Contre la mort, Socrate et Phocion ?
Qui pénétra d'une ardeur intrépide
Et Régulus et le divin Caton ?
Aux chants d'Homère, aux écrits de Platon,
Qui prodigua la grâce et la lumière ;
Rendit parfaits Virgile et Cicéron ;
Ouvrit le ciel aux regards de Newton ;
Le cœur humain à Racine, à Molière ?
Je le répète, une exquise raison.

Aussi je crois au paradoxe antique
Qu'ont enseigné les sages du Portique :
Fous et pervers sont nés proches parens.
Ils sont nombreux. Partout le mauvais sens
Guide à la fois et le folliculaire,
Du vrai talent censeur atrabilaire ;
Et le tartufe, et l'indigent fripon
Qui va ramer sur les mers de Toulon ;
Et le traitant qui, sous le nom du prince,
En un repas affame une province ;
Et le soldat qui trahit son devoir,
Ose insulter à la loi souveraine,
Et, s'emparant d'un injuste pouvoir,
N'obtient des droits qu'à la publique haine.

Boileau dit vrai ; ce fameux conquérant
Qui de la Grèce et des forêts d'Épire,
Aux bords du Gange étendit son empire,
C'est comme fou qu'on peut l'appeler grand.
Eh quoi ! du lit d'Olympia sa mère,
Le roi des Dieux avait eu la moitié !
Il était né d'un céleste adultère !
Crime divin l'avait déifié !
On l'imita ; chaque empereur de Rome
Devint un dieu, ne pouvant être un homme.
A ces voleurs de la terre et du ciel
La servitude érigea maint autel ;
On les chôma, car ils étaient les maîtres :
Un dieu payant peut compter sur des prêtres ;
Et les fléaux du pâle genre humain
Furent maudits, l'encensoir à la main.
Pesez les faits, lecteur qui savez lire,
Et vous direz : Voilà du vrai délire.
Tous étaient fous ; même ce grand César
Qui réunit l'encensoir et l'épée,
Du nom d'heureux dépossédа Pompée,
Et le premier traîna Rome à son char.
Je vois sa gloire en désastres féconde ;
Indiquez-moi le bien qu'il fit au monde !
Caton mourant lui légua des vertus,
Brutus un fer, Cicéron du génie :
Mais le tyran qui tomba sous Brutus,
Qu'a-t-il laissé ? rien que la tyrannie.
Craint de l'Europe et par elle encensé,
Ce Dieu-Donné qui régna quinze lustres,
Ce grand Louis, doyen des rois illustres,
En fut-il moins un illustre insensé ?
Sans vouloir même interroger l'histoire,
Sur un bonheur paré du nom de gloire,
Sans demander s'il fut vraiment l'appui
De vingt talens, délices de la France,
Nés avant lui, grands en dépit de lui ;
Si Bossuet lui dut son éloquence ;
De Fénelon s'il polit l'élégance ;
Sans rappeler Lafontaine en oubli,
Arnauld fuyant, et Corneille vieilli
Sur des lauriers mourant dans l'indigence ;
Il mit les arts au rang de ses flatteurs,
Il fit des arts de brillans serviteurs,
Il fut chanté : mais le nouvel Auguste
Fut-il humain ? fut-il bon ? fut-il juste ?

Autour de lui la lyre, les pinceaux,
Rendaient hommage à ce roi de théâtre.
Idolâtré, de lui-même idolâtre ;

Il a dansé sous de rians berceaux,
Pour Montespan, La Vallière, Fontange.
Tout était bien, si le sultan français,
N'eût aspiré qu'à de galans succès;
Mais au Texel, mais au Château-Saint-Ange,
De son sérail, il imposait des lois;
Il attaquait la liberté batave;
Du peuple anglais il menaçait les droits :
Il eût voulu rendre la terre esclave.
Lorsqu'affaissé sous le poids d'un grand nom,
Entre un jésuite et sa vieille maîtresse,
Amant blasé de la veuve Scarron,
Il se traînait du boudoir à confesse,
Feux allumés par son ordre inhumain,
Étincelaient dans les cités germaines;
Dragons dévots prêchaient dans les Cévennes,
De par le roi, le cimeterre en main;
Les carrousels, les monumens, les fêtes,
Et les revers, et même les conquêtes,
Appauvrissaient un peuple désolé,
D'enfans de France et d'impôts accablé !
En gémissant ce peuple était docile;
Mais quand il vit son monarque enterré,
Pourquoi rit-il? La réponse est facile :
Sous le grand homme il avait trop pleuré.

L'Anglais Cromwel, tartufe heureux et brave,
Et l'Anglais Monk, ambitieux esclave,
Fous déguisés sous des masques divers,
A d'autres fous ont su donner des fers.
Bref, usurper ou vendre la puissance,
Courber le front sous d'insolentes lois,
C'est, n'en déplaise aux Anglais d'autrefois,
Ou despotique ou servile démence.
Qui que tu sois, ami de la raison,
Aperçois-tu Sottise qui s'élève,
Marchands d'erreurs débitant leur poison,
Lois sans égide, or allié du glaive,
Noirs espions de richesses gorgés,
Chargés d'honneurs, de honte surchargés;
Art de ramper, devenant habitude;
Gens à placer briguant la servitude;
Gens à pouvoir commandant à genoux;
Tyrans valets, sous le tyran suprême :
Dis hardiment : Tous ces gens-là sont fous;
Et le plus fou, c'est le tyran lui-même.

Tartufe arrive, et, d'un ton nasillard,
Me dit : « Mon fils, craignez les anathèmes :
Concile aucun n'approuva ces systèmes;
Chiens de saint Roch et chiens de saint Médard
Vont aboyer : c'est peut-être un peu tard;
Mais du vieux temps nous aimons les usages,
Et notre siècle est dégoûté des sages.
Gille-Esménard fait contre ces pervers
Un long poème, et dit qu'il est en vers;
D'esprits divins une épaisse couvée,
Geoffroi, Nisas, et le docte Fiévée,
Châteaubriant, sauvage par accès,
Toujours chrétien, mais pas toujours Français,
Dans les élans de leur pieux délire,
Fouettent Rousseau, Voltaire, Montesquieu,
Méchans auteurs que l'on s'obstine à lire,
Que Dieu punit d'avoir adoré Dieu. »

Et, selon vous, notre cause est perdue !
Des vils Geoffrois qu'importe la cohue?
Que parlez-vous de cinq ou six grimauds;
Plats barbouilleurs de cinq ou six journaux?
Dans le néant où leurs feuilles descendent,
Fréron, Zoïle et Cotin les attendent;
Et le sifflet, courant après Nisas,
Trouve un écho jusque dans Pézenas.
Ils ont vieilli les contes de grand'mères:
Si le présent paraît les rajeunir,
Faibles succès! triomphes éphémères!
Loin du présent, savourons l'avenir;
Car c'est demain que l'avenir commence,
Et le présent n'est jamais qu'aujourd'hui :
Sur le présent ne fondez point d'appui;
Il est étroit : l'avenir est immense.

Homère a peint les coursiers d'Apollon;
En quatre pas ils traversaient la terre :
Dans le grand siècle, élève de Voltaire,
Ainsi marcha la publique raison.
Les esprits lourds sont restés sur la route;
Des vrais talens elle a guidé les pas;
Par son courage, après de longs combats,
Les préjugés furent mis en déroute.
Ils ont péri; mais elle a survécu.
La vaincra-t-on quand elle a tout vaincu?
Elle est aux bords où serpente la Seine,
Où la Néva roule sous des glaçons,
Où dans l'Euxin mugit le Boristhène,
Où le Tésin rit dans l'or des moissons.
Elle est aux bords où l'altière Tamise
S'enorgueillit de Locke et de Newton;
A ses décrets l'Amérique soumise
A vu les lois régner sur Washington.
C'est son regard qui fait rougir l'esclave;
C'est à sa voix que le tyran pâlit :
Elle est partout où l'homme pense et lit.
Pour l'Esprit-Saint, prise un jour au conclave,
Elle y créa certaine sainteté :
Lambertini lui dut la papauté.

Taisez-vous donc, friponneaux moralistes,
Petits valets, forgeant petits écrits,
Calomniant, prêchant à juste prix,
Petits rimeurs et petits journalistes,
Fermant les yeux, et criant : Il fait nuit.
Vous vous trompez ; le jour encor nous luit ;
Oui, la lumière est au centre du monde.
Ce pur soleil, des Guèbres adoré,
Tournant sur lui, de globes entouré,
Les remplit tous de sa chaleur féconde.
Quelque planète, en parcourant les cieux,
Peut un moment l'obscurcir à nos yeux ;
Mais, à des lois constamment asservie,
D'un pas égal elle poursuit son cours ;
Et, plus serein, l'astre qui fait les jours
Répand à flots la lumière et la vie.

DISCOURS

SUR LES ENTRAVES DONNÉES A LA LITTÉRATURE.

Des lettres qui jadis ont fait notre grandeur
Vous voulez, dites-vous, ranimer la splendeur?
Le projet est fort beau ; sans elles point de gloire.
Des ignorans cruels ont flétri la victoire :
Sésostris, Alexandre, au brelan des combats,
N'étaient pas plus heureux que Gengis et Thamas ;
L'imbécile Alaric subjugua par l'épée
L'empire qu'usurpa le vainqueur de Pompée ;
Miltiade implorait l'égide de Pallas ;
Suwarow, plus chrétien, suivait saint Nicolas ;
Et, depuis trois mille ans aux héros condamnée,
La terre n'a pu voir une innocente année,
Où du sanglant récit de ses faits éclatans
Un héros n'ait souillé les gazettes du temps.
Chaque peuple à son tour eut le glaive et l'empire ;
Mais dans l'art de penser, de parler et d'écrire,
Des nations d'élite, et des siècles heureux,
En cet espace étroit des talens peu nombreux,
Flambeaux jetés au loin dans une nuit profonde,
Ont semé la lumière et consolé le monde.

Nous conservons du moins leur brillant souvenir.
Ils ont fait le présent ; ils feront l'avenir.
De la postérité conquérans pacifiques,
Ces écrivains, ces temps, ces nations classiques.
Ont dicté les leçons qu'il nous faut écouter,
Ont montré les écueils qu'il nous faut redouter,
Et les moyens d'ouvrir des routes aperçues,
Et l'art de se frayer des routes inconnues.
On néglige cet art : vous en êtes surpris !
Ce n'est pas en rampant qu'on peut gagner le prix.
Ne dites point, « Courez ! » en fermant la barrière.
Le talent ne sait pas rétrécir sa carrière ;
Vous n'en ferez jamais qu'un esclave indompté ;
Sa force est la Raison ; son cri la Liberté.

Certes, du Bien-Aimé quelque ministre habile
De nos malins aïeux aurait ému la bile,
S'il eût dit : « Écoutez, Mécène par état,
» Des lettres, des beaux-arts je soutiendrai l'éclat ;
» Mais je crains la raison qui devient trop hardie :
» On pense ; c'est terrible ; et l'Encyclopédie
» A corrompu Chaillot, Gonesse et Saint-Germain.
» Du lait des préjugés sevrant le genre humain,
» Voltaire, en esprit fort a changé Melpomène ;
» De Mahomet, d'Alzire, il faut purger la scène :
» Fermons-lui le théâtre ouvert à Pellegrin.
» Gloire à Simon-le-Franc ! Si Voltaire est chagrin,
» Il lui sera loisible, afin de se distraire,
» D'aider Martin Fréron dans l'Année littéraire.
» D'un certain Montesquieu l'on parle quelquefois ;
» Défense expresse à lui d'écrire sur les lois ;
» Mais ledit Montesquieu, d'une plume discrète,
» Pourra, sous trois commis, rédiger la gazette.
» Jean-Jacque est un peu fou ; mais, comme il écrit bien,
» Il faudra l'enrôler pour le journal chrétien.
» Que Buffon, désormais, en prose poétique,
» D'après les livres saints démontre la physique.
» D'Alembert sait l'algèbre, il fera des chansons ;
» Fréret des mandemens, Diderot des sermons. »

Les bons journaux du temps auraient vanté peut-être
Le discours du valet parlant au nom du maître ;
Mais, accueilli bientôt par vingt joyeux pamphlets,
Il eût fait, dans Paris, renchérir les sifflets.

« Oh ! répond Clistorel, ministre apothicaire,
» Tant de littérature est fort peu nécessaire ;
» Personne n'écrit bien quand tout le monde écrit ;
» On baisse ; et, je le sens, nous n'avons plus d'esprit. »
L'ami, pas d'injustice. En la cité gothique,
Dans un humble réduit qu'aucuns nommaient boutique,
Impunément bavard, tu pouvais délayer,
Ressasser, compiler, commenter Lavoisier :
On ne t'écoutait pas, mais on te laissait dire.
Sais-tu bien, Clistorel, qu'il est un art d'écrire?
Sais-tu choisir, placer les mots les plus heureux?
Par de nouveaux rapports les combiner entre eux?
Allier à ces mots, colorés par l'image,
Les sons harmonieux, musique du langage ;
Peindre nos passions, et noter leurs accens
En des vers où toujours la rime ajoute au sens,
Où la simplicité n'exclut pas la noblesse,
Où la précision s'unit à la justesse,

Pleins sans être tendus, nerveux avec douceur,
Que le cœur a dictés, et qui vont droit au cœur?
Non; c'est là, Clistorel, que ta science échoue:
Si l'or en ton creuset se mêle avec la boue,
Tu les connais tous deux; tu vas nous démontrer
Qu'en pouvant les unir tu peux les séparer.
Mais le talent échappe à ta vaine analyse;
Tu ne peux de l'esprit distinguer la sottise.
Va, malgré les valets, malgré les charlatans,
Le creuset immortel est dans les mains du Temps.
Exerce ton métier; sois utile et modeste;
D'un peu de gros bon sens conserve quelque reste.
D'un pas tardif et lourd, hâté par l'aiguillon,
Le bœuf en mugissant fertilise un sillon;
Mais donne-t-il le prix aux coursiers de l'Élide?
Du chant des rossignols est-ce lui qui décide?
Va-t-il cueillir ces fleurs dont les filles du ciel
Choisissent les parfums pour composer leur miel?

Eh bien! voilà pourtant nos juges, nos arbitres,
Pleins de prétentions qu'ils appellent des titres;
Du talent qu'ils n'ont pas ils sont les détracteurs,
Et, pour être aperçus, se font persécuteurs.
Ces noirs Laubardemonts de la littérature
Déchaînent contre nous les marchands d'imposture,
Les bâtards de Fréron, les bâtards de Cotin.
Aussitôt grand fracas. « Le délit est certain, »
Vont-ils s'écrier tous; « pesez bien ces passages,
» En ajoutant deux mots, en supprimant trois pages.
» C'est lui. C'est encor lui. Quelle audace! quel ton!
» Il ne croit pas en Dieu; pas même au feuilleton.
» Dans ce qu'il ne dit pas, on voit ce qu'il veut dire.
» Excepté nos journaux, il faut tout interdire. »

Eh! mes très chers amis, pour défendre nos droits,
Laissez-moi vous citer des prêtres et des rois;
Je dis ceux du bon temps: le siècle dix-huitième
Pervertissait les cours, et le Vatican même.
De certains esprits forts Frédéric entiché
Régnait en philosophe, et c'est un grand péché;
Benoît sur Frédéric a bien quelque avantage;
Mais il eut trop souvent les préjugés d'un sage;
Richelieu vous convient, et ce roi-cardinal
N'eut aucun préjugé qui ne fût point royal.
Zoïle tout-puissant de l'aîné des Corneilles,
Richelieu toutefois n'a point proscrit ses veilles;
Contre lui seulement il armait Chapelain,
Ou l'instruisait d'exemple, aidé de Saint-Sorlin.
Louis, qui sut orner le pouvoir despotique,
Laissait de Port-Royal le pieux satirique,
Des compagnons Jésus instruisant le procès,
Fixer à leurs dépens le langage français.
Molière sur la scène, et Bourdaloue en chaire,
En toute liberté s'adressaient au parterre....
Si l'un prêchait gaîment contre les faux dévots,
L'autre prêchait pour eux, et contre les bons mots;
Et, sans troubler l'Etat, la jeunesse étourdie
Allait rire au sermon comme à la comédie.

« Halte-là, s'il vous plaît! Voilà de grands talens,
» Que nous vantons beaucoup, qui ne sont point vivans:
» Il faut bien distinguer, ceux-là peuvent tout dire. »

Vous accordez aux morts la liberté d'écrire!
C'est agir prudemment; et l'on peut sans abus,
Rendre quelque justice à ceux qui ne sont plus.
Mais des auteurs fameux si la tombe est l'asile,
De leur temps, mes amis, votre haine imbécile
Pour le moindre grimaud les eût diffamés tous;
Esménard de Corneille aurait été jaloux:
Vous auriez en chorus hurlé contre Molière;
On eût vu Carion, soupant avec Linière,
Porter en s'inclinant la santé de Pradon,
Et Geoffroi, dans Trévoux brochant son feuilleton,
En de fréquens accès de stupide folie,
Régenter Despréaux et l'auteur d'Athalie.

Jouissez du présent, puisqu'il est votre bien;
Mais l'avenir approche, et vous n'y perdrez rien.
Et vous, que la raison retient sous son empire,
Malgré l'air infecté qu'avec peine on respire,
Que faire? Elle se tait quand les fous sont puissans.
Écoutez Pythagore; il avait un grand sens:
« Adorez, disait-il, l'écho dans la tempête. »
Le moment est venu. Déjà levant la tête,
Par la foule des sots le mensonge honoré,
Promène insolemment un étendard sacré,
Déjà l'antique erreur, cette hydre renaissante,
Plus absurde toujours, toujours plus menaçante,
De son trône orgueilleux insulte par des cris
La connaissance humaine et les talens proscrits.
Pensez-vous librement? Fuyez la servitude;
Cherchez des bois muets la libre solitude:
Là, sans prostituer l'hommage adulateur,
Sans offrir aux puissans ce nectar enchanteur
Qui, distillé pour eux des mains de la bassesse,
Sans les désaltérer, les enivre sans cesse,
De la vérité seule espérant quelque appui,
Les yeux sur l'avenir, écrivez devant lui.
Le mensonge expira sa victoire funeste;
Il est craint, mais il passe; et la vérité reste.

DISCOURS
SUR LA QUESTION SI L'ERREUR EST UTILE AUX HOMMES.

Un rhéteur sans cervelle, et gravement futile,
Demande si l'erreur aux hommes est utile;
Un écolier naïf y rêve avec candeur,
Et dans la question voit quelque profondeur;
Un charlatan se rit du maître et de l'élève,
Ment au lieu de rêver, mais profite du rêve.
Laissons le charlatan, l'écolier, le rhéteur,
Sermonner, haranguer, gourmander un lecteur.
La vérité craint peu les lourdes apostrophes
Des Tartufes complets, des demi-philosophes;
Et moi, j'aime à lui rendre un hommage nouveau,
Tandis qu'au bas du Pinde un servile troupeau,
Courbant sous deux licous sa tête appesantie,
Rime pour l'antichambre et pour la sacristie.
Si, conduit par mes sens à de faux résultats,
Je vois dans un objet ce qu'il ne contient pas,
Ou si je ne vois pas tout ce qui le compose,
J'erre, et de mon esprit la borne en est la cause.
Le seul être infini ne se trompe jamais,
Car en tous leurs rapports, il voit tous les objets.
L'homme n'est pas un dieu : l'erreur est son partage.
Mais en quoi sa faiblesse est-elle un avantage?
Le plus vaste génie étant fort limité,
Par des jugemens faux tient à l'humanité :
Si les plus grands esprits, d'Arioste à Voltaire,
Ont porté plus ou moins ce joug héréditaire,
Loin de le croire utile, ils le trouvaient honteux;
Alléguant les tributs qu'on payait avant eux,
Par de constans efforts tous ont limé la chaîne
Que l'erreur imposait à l'ignorance humaine;
Et c'est par eux encor que leur postérité
Mieux qu'eux, en certains points, connaît la vérité.
Il est des songe-creux dont les erreurs paisibles
N'ont pas d'utilité, mais sont très peu nuisibles.
Chez les physiciens, chacun se faisant dieu,
Suivant son bon plaisir met l'univers en jeu :
Descartes, pour les siens, chassant les vieux fantômes,
Veut par les tourbillons remplacer les atômes;
Aux monades Leibnitz dicte ses volontés;
Buffon prescrit des lois aux soleils encroûtés;
Chacun dans son roman prolixement radote,
Et de ces romans-là nul ne vaut Don Quichotte.
Mais enfin tous ces dieux, dans leurs dissensions,
N'ont jamais altéré le sort des nations.
De même, en fait de goût, une erreur ridicule,
N'ira pas tourmenter tout un peuple crédule.
Le talent des beaux vers et le sel des bons mots
S'uniront, j'y consens, pour châtier les sots :
Honneur aux traits lancés par Boileau, par Horace;
Mais quand Charles Perrault prétend qu'au Mont Parnasse
Chapelain sur Homère a les honneurs du pas;
Lorsqu'Antoine Suard, parodiant Midas,
Préfère aux chants heureux des cygnes d'Italie,
De l'opéra français la triste psalmodie,
Que s'ensuit-il? On siffle. Un esprit de travers
Peut juger sottement de musique ou de vers;
Sans qu'il faille imputer à sa lourde faconde,
Les troubles d'un empire ou les larmes du monde.

On a lieu de gémir quand, par de longs abus,
Et des mœurs et des lois le vrai se trouve exclus;
Quand, au lieu de ce vrai que sema la nature,
L'erreur cueille des fruits entés sur l'imposture,
Quand l'aspect général de la société
N'offre au contemplateur qu'un tripot détesté,
Où des sots, se livrant à des filous avides,
Vont les mains pleines d'or, reviennent les mains vides.
Grimauds, toujours valets, souvent même espions,
Et de l'erreur qui paie effrontés champions.
Il faut, j'en suis d'accord, des dévotes aux prêtres,
Des dupes aux fripons, des esclaves aux maîtres!
Mais des maîtres enfin, des prêtres, des fripons,
En faut-il? Si les loups ont besoin de moutons,
Sans rébus de collége et sans phrases subtiles,
Demandez aux moutons si les loups sont utiles?
Au Castillan vaincu, s'il veut des conquérans?
A tout peuple opprimé, s'il lui faut des tyrans?
Or, entre les tyrans, connaissez-vous le pire?
C'est l'erreur : elle seule a fondé tout empire;
Tout, depuis les tréteaux où l'humble charlatan,
Aux badauds, pour deux sous, vend son orviétan,
Jusqu'au trône où Philippe, en soumettant les ondes,
Sans sortir de Madrid, régnait sur les deux mondes (1)
Et depuis la banquette où Lise, le matin,
Dit son confiteor aux pieds d'un bernardin,
Jusqu'au siége où, couvert de la triple tiare,
Hildebrand gouvernait l'Europe encor barbare,
Aux peuples en révolte accordait son appui,
Ou permettait aux rois d'être tyrans sous lui.

Fut-il un siècle d'or? Oui : l'austère sagesse
Aime et sait expliquer ces fables de la Grèce,
Mensonges instructifs, symboles enchanteurs,
Qui sont des fictions et non pas des erreurs.
Le blé n'attendit pas Cérès et Triptolème;
Mais au travail de l'homme il s'offrit de lui-même,
Et le prix du travail fut la propriété

(1) Philippe II.

Qui fonda, qui maintint toute société.
La lyre d'Amphion, du sein d'une carrière,
Sur les remparts thébains ne guida point la pierre;
Mais des cités partout la puissance des arts,
Dessina, construisit, décora les remparts :
La vertu, seule Astrée, embellit leur enceinte :
Jours heureux, temps paisible où l'égalité sainte
A des frères unis garantissait leurs droits,
Où les mœurs gouvernaient plus encor que les lois;
Où les humains pieux, sans temples et sans prêtres,
Justes sans tribunaux, subordonnés sans maîtres,
Reposaient sous l'abri du pouvoir paternel,
Inventaient l'art des vers pour bénir l'Éternel,
Sur la cime des monts lui rendaient leur hommage,
Et chantaient le soleil, sa plus brillante image.

Après l'âge trop court des premiers bienfaiteurs,
Vint le siècle hideux des premiers imposteurs.
On s'arma; la discorde aiguisa pour la guerre
Le fer laborieux qui fécondait la terre :
Le plus fort eut raison; sa raison fit la loi;
Le soldat devint chef, et ce chef devint roi;
Ce roi fut conquérant : au gré de son caprice,
Deux ministres zélés, l'Orgueil et l'Avarice,
A l'espoir attentif confiant ses projets,
De ses égaux d'hier lui firent des sujets :
Une cour, avec art par lui-même flétrie,
Pour l'or et les honneurs lui vendit la patrie.
Le peuple osa crier : tout, d'un commun effort,
Vint contre le plus faible au secours du plus fort;
Le guerrier, pour un mot, vexant une province,
Parla, le sabre en main, de la bonté du prince;
Le financier, pillant jusqu'au moindre hameau,
Au nom du bien public taxa la terre et l'eau;
Et des Pussort (1) du temps l'infernale cohorte
Mit, à force de lois, la justice à la porte.

On vit par les vainqueurs l'esclavage établi,
Et l'antique union bientôt mise en oubli;
Chacun de sa famille élevant la fortune,
Chacun désavouant la famille commune;
Des mortels primitifs les enfans divisés,
Et dans un même état des peuples opposés;
L'orgueil insocial des castes sans mélange,
Souillant les bords heureux de l'Indus et du Gange;
Des satrapes persans, des mandarins chinois,
Les nombreux échelons remontant jusqu'aux rois;
Et les patriciens sur les rives du Tibre,
Malgré l'exil des rois bravant un peuple libre :
Sous les brigands du nord, altérés de tributs,
L'avide parchemin scella tous les abus.

(1) Pussort, conseiller au grand-conseil, oncle du ministre Colbert.

Trouvant dans son berceau ses titres de noblesse,
L'enfant porta les noms de grandeur et d'altesse.
C'est peu : de la vertu l'honneur fut séparé;
De cordons fastueux le vice fut paré;
On forgea du blason la gothique imposture;
On flétrit le travail : tous les arts en roture
Servirent à genoux la noble oisiveté,
Tandis qu'un monstre impur, la Féodalité,
A la glèbe servile attachait ses victimes;
Le genre humain, déchu de ses droits légitimes,
Au joug usurpateur semblait partout s'offrir,
Et méritait sa honte en daignant la souffrir.

Des esclaves sans peine on fait des fanatiques.
Il fallut qu'à l'amas des erreurs politiques
Vînt s'unir et peser sur l'univers tremblant,
Des mensonges sacrés l'amas plus accablant;
Que, du sommet des monts, au milieu des tempêtes,
Moïse et Zoroastre, ambitieux prophètes,
Descendant, la Genèse et le Sadder en main,
Vinssent au nom de Dieu tromper le genre humain;
Qu'à son vieux Testament Dieu lui-même indocile,
Fît, en devenant homme, un nouveau codicile;
Qu'après le doux Jésus, qui fut roi sans pouvoir,
Législateur sans code, et Dieu sans le savoir,
Mahomet, au Coran joignant le cimeterre,
Combattît l'Évangile et subjuguât la terre;
Que de Rome à la Chine élevant leurs autels,
Mille et mille jongleurs, des crédules mortels
Berçant jusqu'au tombeau l'interminable enfance,
Régnant là par la crainte, ici par l'espérance,
Du pouvoir absolu tantôt valets soumis,
Tantôt guides adroits, tantôt fiers ennemis,
Sur le malheur constant de tout ce qui respire
Parvinssent à fonder leur sacrilége empire.
Dans ce mélange impur de fables et d'horreurs,
Quelles sont à vos yeux les utiles erreurs?
Toutes, répondrez-vous, si, du peuple adorées,
Elles restent pour lui des vérités sacrées,
Si le moindre examen lui semble criminel,
Si dans ce noir chaos il voit l'ordre éternel,
Des immuables lois l'enchaînement suprême,
Ce qui fait l'univers, ce qu'a voulu Dieu même.
Les humains doivent donc, esclaves complaisans,
En calomniant Dieu, disculper leurs tyrans,
Éteindre ce rayon de lumière éternelle,
Que fait luire à leurs yeux sa bonté paternelle;
Lui rejeter au Ciel son bienfait le plus beau;
De la raison, leur guide, éteindre le flambeau;
Et lâchement ingrats, aveugles volontaires,
Sous un triple fardeau d'abus héréditaires,
Se traîner à tâtons, de faux pas en faux pas,
De la nuit de la vie à la nuit du trépas?

Ils le voudraient en vain. Souvent pour s'entre-nuire,
Leurs communs oppresseurs ont osé les instruire.
Hélas ! la raison seule aurait toujours eu tort,
Si toujours les erreurs avaient marché d'accord :
Mais sans cesse on les voit, pointilleuses rivales,
De leurs jaloux débats afficher les scandales ;
On voit partout s'armer, au nom des mêmes droits,
Les rois contre les grands, les grands contre les rois,
Les prêtres contre tous ; les pontifes suprêmes,
Asservir, usurper, vendre les diadêmes,
Et les clés de saint Pierre orner les étendards
Qui ferment l'Italie à l'aigle des Césars.
Guelfe, de Barberousse éprouvant la furie,
Sur les débris fumans des murs d'Alexandrie,
Tu crus pouvoir maudire un tyran destructeur ;
Lorsque dans Parthénope un sombre usurpateur,
Du sang de Conradin cimentant sa puissance,
A la voix d'un pontife égorgeait l'innocence.
Gibelin, consterné d'un spectacle cruel,
Tu dévouas sans doute aux vengeances du ciel
Et ce roi qui frappait sa royale victime,
Et ce prêtre inhumain qui trafiquait du crime.

Mais allons plus avant : si, par un grand pouvoir,
La guerre a divisé le sceptre et l'encensoir,
Que trouvons-nous du moins dans l'asile des temples ?
Des leçons de concorde, et non pas des exemples.
Le musulman, le juif, abhorrent le chrétien ;
Sous une même loi, le dur pharisien,
Isolé par l'orgueil, aveuglé par le zèle,
Dans le Samaritain ne voit qu'un infidèle ;
Deux prophètes rivaux guident le musulman,
Ali commande en Perse, Omar à l'Ottoman ;
L'Évangile est ouvert ; Nicée en vain décide ;
Et du prêtre Arius la diphthongue homicide
Fait chanceler cent ans sur un dogme incertain,
L'édifice nouveau qu'a fondé Constantin.
Ici Donat triomphe aux lieux où fut Carthage ;
Là, Manès avec Dieu met le diable en partage ;
Le glaive inexorable égorge les Vaudois ;
Un tribunal de sang détruit les Albigeois ;
Du bûcher de Jean Hus naît un vaste incendie ;
Bientôt je vois Zuingle, apôtre d'Helvétie,
L'impérieux Luther et le doux Melanchton,
Puissans chez les Germains à l'aide du Saxon ;
Calvin, sous qui Genève a trop imité Rome,
Socin, du Dieu Jésus faisant un honnête homme ;
Au sage Barnevelt, Arminius fatal ;
Et ce prélat flamand, le saint de Port-Royal ;
Et... Mais on compterait les braves de la France,
Les oliviers croissant aux bords de la Durance,
Les pachas étranglés par ordre des sultans,
Le nombre des écus volés par les traitans
Et des Phrynés de cour les douces fantaisies,
Avant de compléter les noms des hérésies.
Pluquet en compila deux volumes entiers :
Les noms de leurs martyrs en tiendraient des milliers.

Sans tracer le tableau de ces terribles crises,
Où, le glaive à la main, les erreurs sont aux prises,
Observons que pour soi chacune a radoté,
Mais contre sa rivale a bien argumenté.
S'agit-il de blâmer un pouvoir sans limites,
Guerre, impôts, brigandage, oubli des lois écrites ?
Certains pairs du royaume, et même des prélats,
Ont par de bons discours signalé nos États.
Les rois, de leur côté, contre leurs adversaires,
Faisaient de beaux écrits, du moins par secrétaires,
Et savaient quelquefois, finement ingénus,
Au nom du pauvre peuple enfler leurs revenus,
Des tyrans féodaux rogner les priviléges,
Ou d'un pape insolent les profits sacriléges.
Dans l'Église surtout les différens partis
De leurs torts mutuels nous ont trop avertis.
Si Bossuet prouva que les sectes nouvelles,
A Luther, à Calvin, comme à Rome infidèles,
Vingt fois se réformant, variaient chaque jour ;
Basnage à Bossuet sut prouver à son tour
Que sans se réformer, dans l'Église latine,
De concile en concile on changeait de doctrine.
Bien plus, lorsque Viret, Étienne et Dumoulin
Tiraient contre le pape en faveur de Calvin,
On eut souvent le droit d'accuser leur visière,
Et Jean reçut des coups qu'ils adressaient à Pierre.
Le haineux janséniste, en dirigeant Pascal,
S'il nuisit au jésuite, eut bien sa part du mal ;
Il se blessa lui-même avec le ridicule,
Et laissa sur son pied tomber les traits d'Hercule.

Ainsi le genre humain, lentement éclairé,
Reconnut par quel art on l'avait égaré.
Il s'écria : « Silence, ambitieux sectaires,
Cessez vos argumens, laissez là vos mystères ;
Dieu ne révéla rien ; vous mentez en son nom ;
Mais Dieu me fait penser : abjurer la raison
Est d'un sot, n'en déplaise aux tyrans qu'elle irrite :
Feindre de l'abjurer est d'un lâche hypocrite.
Prêtres, de qui l'empire est au pied des autels,
Grands, qui vous séparez du reste des mortels,
Rois, qui voulez des grands dont vous soyez les maîtres,
Et des peuples dévôts quand vous payez les prêtres ;
Impudens, c'est par vous, par vos débats honteux,
Que ce qui semblait sûr est devenu douteux.
Émules de mensonge et rivaux de puissance,
Si vous avez trompé ma longue adolescence,
Si d'un triple bandeau mes yeux furent couverts,

Vos mains l'ont déchiré, mes yeux se sont ouverts;
J'ai vu s'évanouir une splendeur factice.
En vous accusant tous, vous vous rendez justice;
Tous vous avez les torts que vous vous imputez;
Nul de vous n'a les droits que vous vous disputez. »

Alors on distingua les voix de quelques sages
Dont la persévérance, au sein des derniers âges,
Accusa, poursuivit, détrôna par degrés,
Des abus que le temps avait rendus sacrés.
D'autres sages viendront, et la même constance,
Des abus survivans vaincra la résistance,
Si le mal du trompé fait le bien du trompeur,
Si l'erreur est utile à qui vit de l'erreur,
Hélas! en traits de sang l'histoire nous l'atteste,
Du genre humain séduit toute erreur est funeste.
Malheur donc au héros qui sert les imposteurs,
Et des vieux préjugés se fait des protecteurs!
Il soumet tout par eux; mais avec eux il tombe;
Il fit couler des pleurs, et l'on rit sur sa tombe.
Heureux qui, remplissant un austère devoir,
Combat les préjugés favoris du pouvoir,
Et, sur les vieux débris d'une erreur étouffée,
S'élève de ses mains un paisible trophée!
Modeste, il ne voit point des peuples gémissans
A ses pieds, dans ses fers, lui prodiguer l'encens;
Héros de la raison, victorieux sans armes,
Avec elle il triomphe en tarissant des larmes,
Et chez les Portalis, dût-on me *censurer* (1),
C'est le seul conquérant que je veuille honorer.

ÉPÎTRE A VOLTAIRE.

1806.

Immortel écrivain, dont les brillans ouvrages
Enchantent les héros, les belles et les sages;
Qui sais par le plaisir captiver ton lecteur;
Effroi du sot crédule et du lâche imposteur,
Mais du bon sens, du goût aimable et sur arbitre:
Voltaire, en t'adressant ma véridique épître,
J'aurai soin, pour raison, de ne pas l'envoyer
Devers le paradis dont Céphas est portier;
Lieu saint, mais ennuyeux, où les neuf chœurs des anges,
Au maître du logis entonnant ses louanges,
De prologues sans fin lassent la Trinité,
Et chantent l'opéra durant l'éternité.
Rien n'est plus musical; mais l'Élysée antique,
Malgré Châteaubriant, paraît plus poétique:
On s'y promène en paix sans flagorner les dieux;
On y chante un peu moins, mais on y parle mieux:
Et c'est là que, du temps bravant la course agile,
Entre Sophocle, Horace, Arioste et Virgile,
Tu jouis avec eux des honneurs consacrés
Aux talens bienfaiteurs qui nous ont éclairés.

D'un âge éblouissant tu vis la décadence:
Il expirait sans gloire aux jours de ton enfance;
Et Louis n'était plus cet heureux potentat
Qui de l'éclat des arts empruntait son éclat,
Quand Pascal et Boileau, par une habile étude,
Polissaient le langage encore timide et rude;
Quand Molière, à grands traits flétrissant l'imposteur,
Créait la comédie et marquait sa hauteur;
Quand, égal à Sophocle et vainqueur de Corneille,
Racine d'Athalie enfantait la merveille.
Tout avait disparu. L'écho de Port-Royal
Dès long-temps, mais en vain, redemandait Pascal;
Corneille dans la tombe avait suivi Molière;
Racine en courtisan terminait sa carrière;
Et Boileau sans succès faisant des vers chrétiens,
Reste de grands talens, survivait même aux siens.
Heureux sous Luxembourg, sous Condé, sous Turenne,
Leurs soldats orphelins fuyaient devant Eugène;
Au héros de Marsaille, éloigné par son roi,
On voyait dans les camps succéder Villeroi,
Favori de Louis plus que de la victoire,
Et grand à l'œil-de-bœuf, mais petit dans l'histoire.
Il est vrai toutefois que le sabre à la main
On savait convertir les enfans de Calvin;
Mais de tribus en pleurs qui fuyaient leur patrie,
Vingt peuples accueillaient l'hérétique industrie.
Chaque jour la Sorbonne admirait sur ses bancs
D'Ignace et d'Escobar les doctes partisans;
Il faut bien l'avouer: mais la triple alliance
D'un règne ambitieux punissait l'insolence;
Et dans Versailles même, au nom du peuple anglais,
Bolingbrocke à Louis venait dicter la paix.

Un temps moins sérieux vit briller ta jeunesse.
S'amusant à Paris de la commune ivresse,
Plutus ôtait, rendait, retirait tour-à-tour
Ses dons capricieux et sa faveur d'un jour.
Le laquais enrichi, prompt à se méconnaître,
Se carrait dans l'hôtel qu'abandonnait son maître,
Et, de ce même hôtel le lendemain chassé,
Par son laquais d'hier s'y trouvait remplacé.
En soutane écarlate on voyait le scandale
Souiller de Fénelon la mitre épiscopale:
Plus de frein: le plaisir fut le cri de la cour;
De quelque jansénisme on accusait l'amour;

(1) A l'époque où l'auteur écrivait ceci, la censure de Bonaparte était dans toute sa force, et c'était M. Portalis fils qui l'exerçait.

Et Philippe, entouré de cent beautés piquantes,
Semblait le dieu du Gange au milieu des Bacchantes.

Mais couverts si long-temps du manteau de Louis,
Du moins après sa mort les bigots moins hardis
Avaient perdu le droit d'opprimer tout mérite :
A la ville on bernait leur emphase hypocrite;
A la cour de Philippe ils n'avaient point d'accès.
Déjà vers le déclin du vieux sultan français,
Bayle, savant modeste, et raisonneur caustique,
Tenait loin de Paris sa balance sceptique.
A pas lents quelquefois s'avançait à propos
Le normand Fontenelle, amoureux du repos,
Bel esprit un peu fade, et sage un peu timide.
Montesquieu, plus profond, plus fin, plus intrépide,
Amenant parmi nous deux voyageurs persans,
Essaya sous leurs noms de venger le bon sens :
D'Usbec et de Rica les mordantes saillies,
Par la raison publique en naissant accueillies,
Couvraient les préjugés d'un ridicule heureux,
Et le Français malin s'aguerrissait contre eux.

Tu parus. A ta voix, maint dévot sycophante
Tressaillit de colère, et surtout d'épouvante :
Soit lorsqu'en vers brillans par Sophocle inspirés
Tu déclarais la guerre aux charlatans sacrés;
Soit quand tu célébrais sur la trompette épique
Ce Bourbon, roi loyal, mais douteux catholique.
Hélas! bien jeune encor tu connus les revers,
Et ta muse héroïque a chanté dans les fers.
Sortant du noir château qu'habitait l'esclavage,
Tu courus d'Albion visiter le rivage,
Et, par elle éclairé, tu revins sur nos bords
De sa philosophie apporter les trésors.
Cirey te vit long-temps, sous les yeux d'Émilie,
Te faire un avenir et préparer ta vie;
De Locke et de Newton sonder les profondeurs;
Soumettre la morale à tes vers enchanteurs;
Ou, prenant tout à coup l'Arioste pour maître,
L'imiter, l'égaler, le surpasser peut-être.
Cet aimable mondain qui vantait les plaisirs,
A l'austère Clio dévouait ses loisirs :
Aux mœurs des nations désormais consacrée,
L'histoire n'était plus la gazette parée;
Et de la Vérité le rigoureux flambeau,
Des oppresseurs du monde éclairait le tombeau.
Ce n'était point assez : d'un ton plus énergique
Ta raison, s'élevant sur la scène tragique,
Du genre humain trompé retraçait les malheurs,
Et l'auditoire ému s'instruisait par des pleurs.

De ces nobles travaux quel était le salaire?
Le même qu'obtenaient et Racine et Molière,
Quand leur gloire vivante importunait les yeux :
Des succès contestés et beaucoup d'envieux.
A force de combattre une ligue ennemie,
Tu vins à cinquante ans, en notre académie,
Siéger avec Danchet, Nivelle et Marivaux,
Que pour l'honneur du corps on nommait tes rivaux.
Tu vainquis cependant l'orgueilleuse ignorance;
Desfontaines, Fréron, n'abusaient point la France.
Si du bon Loyola ces renégats pervers
D'Alzire et de Mérope outrageaient les beaux vers,
Tous les soirs le public en savourait les charmes,
Et sifflait des journaux réfutés par ses larmes.
Caressant des bigots le crédit oppresseur,
Dévotement jaloux, Crébillon le censeur,
Crébillon, dont le style indigna Melpomène,
A ton fier Mahomet voulait fermer la scène :
Mais bientôt d'Alembert, censeur moins timoré,
Opposait au scrupule un courage éclairé.
Contre un vieux cardinal quinteux et difficile
Tu soulevais un pape, au défaut d'un concile :
Et si, loin des beaux-arts, l'amant de Pompadour,
Soigneux de respecter l'étiquette de cour,
T'interdisait Versaille, où, portant sa livrée,
Dominait en rampant la bassesse titrée,
Frédéric à Berlin t'appelait près de lui,
Et l'égal d'un grand homme en devenait l'appui.

Là régnait chez un roi l'esprit philosophique,
Et l'empire à souper passait en république.
Frédéric oubliait de fastueux ennuis :
Tout riait à sa table, excepté Maupertuis.
Recherchant la faveur, craignant le ridicule,
Et cru, lorsqu'il flattait, par un prince incrédule,
Maupertuis de la cour exila les bons mots :
Eh! qui ne connait point la gravité des sots?
Aux bons mots toutefois rarement elle échappe.
Médecin de l'esprit plus encor que du pape,
Tu conçus le projet de guérir un Lapon,
Se croyant à la fois Fontenelle et Newton,
Bel esprit géomètre aspirant au génie,
Et grand calculateur en fait de calomnie.
Il t'avait offensé. N'en déplaise au pouvoir,
La défense est un droit, souvent même un devoir,
Tu fis bien de répondre, et mieux de disparaître
En regrettant l'ami, mais en fuyant le maître.

Loin de lui cependant que de fois tes regards
Ont suivi ce héros qui chérit tous les arts!
Qui sur tant de périls fonda sa renommée;
Qui forma, conduisit, ménagea son armée;
Qui fut historien, philosophe, soldat,
Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat,
Rima le beau serment de mourir avec gloire,

Vécut, et pour rimer remporta la victoire;
Appauvrit les Saxons, enrichit ses sujets;
Fit toujours à propos et la guerre et la paix;
Aima sans l'estimer l'autorité suprême,
Et sourit sur le trône à la Liberté même.

Ah! cette liberté qui régnait dans ton cœur
Ne sait pas d'un coup d'œil attendre la faveur,
Et, du palais des rois, hôtesse passagère,
N'y peut gêner long-temps son allure étrangère;
Elle rit de te voir apprenti courtisan,
Et te fit ses adieux quand tu fus chambellan.
Mais, dégagé bientôt de tes liens gothiques,
Tu vins les retrouver sur les monts helvétiques.
Elle vit tout entière en ce chant inspiré
Qu'aux nymphes du Léman ta lyre a consacré.
O silence des bois! solitude éloquente!
Sans appui, loin de vous, la pensée inconstante,
Au milieu du torrent des esprits agités,
Dans la pompe des cours, dans le bruit des cités,
Par un mélange impur s'affaiblit et s'altère,
Mais, prompte à dépouiller sa parure adultère,
Seule, dans les loisirs d'un champêtre séjour,
Elle croît et s'épure aux rayons d'un beau jour.
Qui sait aimer les champs ne veut rester esclave.
Égaré quelquefois dans le palais d'Octave,
C'est au sein des forêts que Virgile en repos
Se retrouvait poète et chantait les héros:
C'est là que Cicéron, libérateur de Rome,
Sur les devoirs humains écrivait en grand homme,
Peignait de l'amitié les soins religieux,
Et sur leur providence interrogeait les dieux.

Les bords du Mincio, les rives du Fibrène,
Qu'aimait à célébrer l'urbanité romaine,
Ne l'emporteront pas dans la postérité
Sur le rivage heureux de ton lac argenté.
Remplissant de Ferney l'asile solitaire,
Ta gloire avait rendu chaque heure tributaire.
A des succès nombreux ajoutant des succès,
Et, pour mieux les instruire, amusant les Français,
Joignant à la raison la grâce et l'harmonie,
Tu planais sur le siècle où brilla ton génie.
Quel siècle! vainement un ramas d'écrivains
Ose lui prodiguer d'injurieux dédains;
Sans pouvoir éclairer leur aveugle ignorance,
L'éclat de son midi luit encor sur la France.
Montesquieu, dans ce siècle, osant juger les lois,
Des peuples asservis revendiqua les droits,
Du pouvoir absolu vengea l'espèce humaine,
Et fit rougir l'esclave en lui montrant sa chaîne.
Diderot, d'Alembert, contre les oppresseurs
Sous un libre étendard liguèrent les penseurs;
Et l'arbre de Bacon, bravant plus d'un orage,
Par degrés sur l'Europe étendit son ombrage.
Buffon de l'art d'écrire atteignit les hauteurs:
Prodiguant la richesse et l'éclat des couleurs,
Il peignit avec art la nature éternelle.
Moins paré, mais plus beau, mieux inspiré par elle,
D'après elle toujours voulant nous réformer,
En écrivant du cœur, Rousseau la fit aimer.
O Voltaire! son nom n'a plus rien qui te blesse:
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû:
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie.

Que votre âge imposant a bien rempli son cours!
Quand, de l'expérience empruntant le secours,
Les sciences d'Hermès, d'Archimède et d'Euclide,
En des chemins frayés marchaient d'un pas rapide;
Parmi de vains débris, écueil de nos aïeux,
Le génie imprimait ses pas audacieux:
Des sens, de la pensée, il tentait l'analyse,
Et la nature humaine à l'homme était soumise.
On la chercha long-temps: dédaignant d'observer,
Descartes l'inventa; Locke sut la trouver:
Condillac, après lui, d'une marche plus sûre,
Pénétrait plus avant dans cette route obscure.
Pour toi, des imposteurs ennemi déclaré,
Tu signalais partout le mensonge sacré,
L'encensoir à la main, conquérant la puissance;
Partout l'ambition, l'intérêt, la vengeance,
Elevant tour à tour sur un tréteau divin
Moïse et Mahomet, Céphas et Jean Calvin.
Bayle en des rets subtils enveloppa sans peine
Des pieux ergoteurs la logique incertaine;
Et Fréret, descendu sur la route des temps,
Sapa l'antique erreur jusqu'en ses fondemens;
Mais, armant la raison des traits du ridicule,
Toi seul as renversé sous tes flèches d'Hercule
La superstition, qui, du pied des autels,
Instruit l'homme à ramper devant des dieux mortels.
Tu n'as pas combattu le dogme salutaire
Que Socrate expirant annonçait à la terre;
Et, laissant des docteurs librement pratiquer
L'art de ne rien comprendre et de tout expliquer,
Sans crier: *Tout est bien*, lorsque le mal abonde,
Sans trop examiner si les troubles du monde
Sont les vrais élémens de l'ordre universel,
Tu reconnus ce Dieu, géomètre éternel,
Aperçu par Newton dans la nature entière;
Pur esprit dont les lois font marcher la matière,
Mais que, d'un télescope armant ses faibles yeux,
Lalande après Newton n'a pas vu dans les cieux.

Échappés cependant à l'empire des prêtres,
Des élèves nombreux, dirigés par des maîtres,
Animés de la voix, du geste et du regard,
De la philosophie arboraient l'étendard.
Les talens imploraient son appui nécessaire.
Elle aida Marmontel à peindre Bélisaire;
Elle ouvrit ses trésors au jeune Helvétius,
Qui lui sacrifia les trésors de Plutus;
Elle aima de Raynal la fière indépendance;
Saint-Lambert la charma par sa noble élégance;
La Harpe... Je m'arrête; il osa la trahir;
Chamfort la défendit jusqu'au dernier soupir;
Thomas fut son organe en louant Marc-Aurèle;
Et Condorcet périt en écrivant pour elle.

Puissance reconnue, elle obtint à la fois
L'amour des nations et le respect des rois.
Le fils et non l'égal des généreux Gustaves
L'invoquait sans pudeur en faisant des esclaves :
Aux bords de la Néva, deux reines tour à tour
La révéraient de loin sans l'admettre à la cour :
Joseph lui confiait les droits du diadème :
Lambertini l'aimait; Clément le quatorzième
La laissait quelquefois toucher à l'encensoir :
En plein conseil d'état Turgot la fit asseoir :
Au sein des parlemens, qu'étonnait sa présence,
De Servan, de Monclar elle arma l'éloquence;
Et, chez les fiers Bretons, elle dicta l'écrit
Que traça dans les fers La Chalotais proscrit.
Elle unit le savoir à des mœurs élégantes;
Inspira dans Paris à cent femmes charmantes
Le goût de la lecture et des doux entretiens;
De la société resserra les liens;
Des rangs moins aperçus rapprocha la distance :
Des pédans à rabat trompant la vigilance,
Sur les bancs du collége elle osa se placer,
Et dans le couvent même on apprit à penser.
Méprisant des rhéteurs le stérile étalage,
Tu connus l'art de vivre, et tu vécus en sage.
Les siècles rediront aux siècles attendris
Cent traits plus beaux encor que tes plus beaux écrits.
Lorsque Beccaria blâmait l'excès des peines,
Et pour le genre humain voulait des lois humaines,
Exerçant à regret une sévérité
Lente, équitable, utile à la société,
Ta voix fit retentir au sein de ta patrie
Des vœux dont la sagesse honorait l'Italie :
Ta voix rendit l'honneur à l'ombre de Calas;
Et Sirven, au supplice échappé dans tes bras,
Vit par un juste arrêt la hache menaçante
S'écarter à ta voix de sa tête innocente.

Les riches, nous dit-on, sont rarement humains :
Mais jamais l'opulence, oisive dans tes mains,
Aux plaintes du malheur n'endurcit ton oreille :
C'était peu qu'adoptant la nièce de Corneille,
Ton génie acquittât la dette des Français,
Et recueillît la gloire en semant des bienfaits :
Chez toi les arts brillans guidaient les arts utiles;
Le travail, qui peut tout, couvrait d'épis fertiles
Des champs que de Calvin les enfans consternés
A la ronce indigente avaient abandonnés.
Sous le joug monastique asservi dès l'enfance,
L'habitant du Jura, traînant son existence,
N'osait se délivrer, ni même se bannir :
Ses bras, chargés de fers, tendus vers l'avenir,
Invoquaient sans espoir la liberté lointaine :
Tu vis son esclavage, il vit tomber sa chaîne :
Il avait, en pleurant, nommé ses oppresseurs;
Mais c'est toi qu'il nommait en essuyant ses pleurs.

Faut-il donc s'étonner si la France unanime,
Au déclin de tes ans, brigua l'honneur sublime
De léguer sur le marbre à la postérité
Les traits d'un écrivain cher à l'humanité?
O généreux concours des amis de l'étude!
Non, ce n'est pas ainsi que l'humble servitude,
Offrant comme un tribut son hommage imposteur,
Consacre à la puissance un marbre adulateur.
Tairons-nous ce beau jour où Paris dans l'ivresse
D'un triomphe paisible honorait ta vieillesse?
Qu'on étale avec pompe aux yeux des conquérans
Des gardes, des vaincus, des étendards sanglans,
Le glaive humide encore et fumant de carnage,
Et le profane encens vendu par l'esclavage :
Ta garde était un peuple accouru sur tes pas;
Il bénissait ton nom, te portait dans ses bras;
Des pleurs de sa tendresse il ranimait ta vie;
A vanter un grand homme il condamnait l'envie;
Admirait les éclairs qui brillaient dans tes yeux,
Contemplait de ton front les sillons radieux,
Creusés par soixante ans de travaux et de gloire,
Et qui d'un siècle entier semblaient tracer l'histoire.

Ces temps-là ne sont plus : les nôtres sont moins beaux.
Les Français sont tombés sous des Velches nouveaux.
Malheur aux partisans d'un âge téméraire,
Trop long-temps égaré sur les pas de Voltaire!
Nous conservons le droit de penser en secret;
Mais la sottise prêche, et la raison se tait.
Aux accens prolongés d'une voix monotone,
S'éveillant en sursaut, la pesante Sorbonne
Redemande ses bancs, à l'ennui consacrés,
Et les argumens faux de ses docteurs fourrés.
Ainsi qu'un écolier honteux devant son maître,
La Harpe aux sombres bords t'aura conté peut-être

Des préjugés bannis le burlesque retour,
Et comment il advint que lui-même un beau jour
De convertir le monde eut la sainte manie :
Tu lui pardonneras, il a fait Mélanie.
Mais qu'a fait ce pédant qui broche au nom du Ciel
Son feuilleton noirci d'imposture et de fiel ?
Qu'ont fait ces nains lettrés qui, sans littérature,
Au-dessous du néant soutiennent le Mercure ?
Oh ! si, dans le fracas des sottises du temps,
Tu pouvais reparaître au milieu des vivans,
Les mains de traits vengeurs et de lauriers armées,
Comme on verrait bientôt ce peuple de Pygmées
Dans son bourbier natal replongé tout entier,
Avec Martin Fréron, Nonote et Sabathier !

Tu livras les méchans au fouet de la satire.
Et qu'importe en effet qu'un rimeur en délire
Publie incognito quelque innocent écrit ?
Qu'Armande et Philaminte en leurs bureaux d'esprit
Vantent nos Trissotins parés de fleurs postiches ?
A quoi bon faire encor la guerre aux hémistiches ?
Il faut la déclarer au vil adulateur
Qui répand dans les cours son venin délateur;
Au Zoïle impudent que blesse un vrai mérite,
A l'esclave oppresseur, à l'infâme hypocrite :
Sans cesse il faut armer contre leur souvenir
Un inflexible vers que lira l'avenir.

Voilà donc le parti qui veut par des outrages
A la publique estime arracher tes ouvrages ?
Qui prétend sans appel condamner à l'oubli
Un siècle où la raison vit son règne établi !
Vain espoir ! tout s'éteint ; les conquérans périssent,
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent,
Des antiques cités les débris sont épars,
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts,
L'un par l'autre abattus les empires s'écroulent,
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
Disparaissent du monde, et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux.
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière :
La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin.
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle Pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instans,
Traverse l'avenir sur les ailes du temps.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité :
Nos Verrès, que du peuple enrichit l'indigence,
Entendent Cicéron provoquer leur sentence,
Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans,
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans.
Le tien des imposteurs restera l'épouvante.
Tu servis la raison : la raison triomphante
D'une ligue envieuse étouffera les cris,
Et dans les cœurs bien nés gravera tes écrits.
Lus, admirés sans cesse, et toujours plus célèbres,
Du sombre fanatisme écartant les ténèbres,
Ils luiront d'âge en âge à la postérité :
Comme on voit ces fanaux dont l'heureuse clarté
Dominant sur les mers durant les nuits d'orage,
Aux yeux des voyageurs fait briller le rivage,
Et, signalant de loin les bancs et les rochers,
Dirige au sein du port les habiles nochers.

LA LETTRE DE CACHET (1).

CONTE.

Dans les beaux jours de Louis quatorzième,
Un jeune objet qu'eût aimé l'Amour même,
Grâce à l'hymen, partageait le destin
D'un Franc-Comtois, comte de Valespin.
L'époux, major au service d'Espagne,
Laisse à Paris sa gentille compagne
Dix mois entiers ; un oisif de la cour
Le remplaça : quand au son du tambour
Le bon major, zélé pour le service,
A Besançon commandait l'exercice,
Sans bruit aucun la belle, au sein des nuits,
Cueillait des fleurs qui promettaient des fruits.
Rien n'était su ; trois semaines encore,
Et, déjà mûrs, ces fruits allaient éclore.

Chez elle un jour elle rentrait le soir :
Quel contre-temps ! et que le trait est noir !
De Besançon certaine lettre arrive;
Et son époux par la tendre missive
Lui fait savoir qu'il presse son retour.
Le lendemain, vers le déclin du jour,
Il reverra sa femme tant aimée.
D'un tel espoir la belle peu charmée,
Lit et relit, se couche, et ne dort pas.
Que faire ? Il faut se tirer d'un tel pas.
Mais le peut-on ? Comment ? Quel parti prendre ?
De grand matin, ne sachant qu'entreprendre,
Elle est debout : de modestes apprêts

(1) Voy. VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, art. Lainet ou Lénet.

Sans les couvrir relèvent ses attraits;
En négligé, mais avec élégance,
Elle va voir, pour cas de conscience,
Un ami sûr, un profond magistrat,
Monsieur Lénet, le conseiller d'État.

Elle dit tout d'un air de prud'hommie,
S'intéressant pour une tendre amie
Qu'elle excusait, sans l'approuver pourtant.
Mais la plus sage en aurait fait autant.
Le mari loin! puis la jeune imprudente
A dix-huit ans, et le mari quarante!
Elle parlait en baissant ses beaux yeux,
Et parlait bien; Lénet l'entendit mieux.
Pour le beau sexe il était honnête homme,
Lisait Cujas et parcourait Brantôme,
Savait le droit sans ignorer l'amour,
Et connaissait les usages de cour;
Un peu malin, mais avec politesse,
Si bien il fait que l'aimable comtesse
Voit, reconnaît, révère la douceur
D'un indulgent et discret confesseur,
A son langage aisément se façonne,
Et, renonçant à la tierce personne,
« Oui, lui dit-elle, oui, j'approuve bien fort
» Celui qui dit : Absens, vous avez tort.
» Mais pas toujours : n'en déplaise à l'adage,
» Mari présent peut l'avoir davantage.
» Le bien est mal s'il vient hors de saison.
» Mon cher époux entendra-t-il raison?
» Que dira-t-il quand je vais être mère
» De cet enfant dont il n'est pas le père?
» Bien pourrait-on le lui donner gratis
En invoquant la loi *Pater est is;*
» Mais Valespin n'y verrait qu'une insulte :
» Un militaire est peu jurisconsulte.
» Dès ce soir même il arrive en ces lieux;
» Voyez, pensez, réglez tout pour le mieux.
» — Penser, madame! oh! c'est une vétille,
» Répond Lénet; nous avons la Bastille :
» Le cher époux peut y coucher ce soir;
» Les lits sont bons. S'il demande à vous voir,
» On lui dira que, pour certaine cause,
» A son désir l'ordre du roi s'oppose.
» Cet ordre-là peut se lever un jour :
» Délivrez-vous; chacun aura son tour.»
Elle rougit, fit un peu l'éplorée;
Sourit bientôt, et partit rassurée.

Or, en ce temps, le pays franc-comtois,
Des Espagnols reconnaissait les lois.
Il s'agissait d'un cas diplomatique.
Lénet le vit, et du roi catholique
Alla trouver le grave ambassadeur,
Qui, rassemblant toute sa profondeur,
Crut que la paix dite des Pyrénées
N'avait en rien interdit ces menées.
Considérant l'urgence du traité,
Il se rendit près de sa majesté.
Le jeune roi balança sur l'affaire;
Il consulta madame Anne sa mère,
Et Mazarin. Le Scapin cardinal
Dit oui, trouva le tour original,
Le moyen bon, la comtesse jolie,
Et prononça le juron d'Italie.
Anne, d'un air noblement compassé,
Ne dit pas non; mais « Qui l'aurait pensé?
» Moi qui croyais à la vertu des femmes!
» Allons, mon fils, sauvez l'honneur des dames.»
Le roi, docile à ce prudent décret,
Signe en riant la lettre de cachet.

Elle est partie. Un exempt, drôle habile,
Attend son homme aux portes de la ville.
Le jour baissait : des nuages dorés
Couvraient déjà les cieux moins éclairés.
L'époux, ravi d'achever son voyage,
Avait passé l'hérétique rivage
Où Claude un jour, se laissant convertir,
Fut confesseur pour n'être point martyr.
Le postillon touchait à la barrière.
De la voiture on ouvre la portière,
C'était l'exempt : des mains de ce brutal
L'époux reçoit le billet-doux royal;
A la Bastille, où sa chambre était prête,
Il est conduit en ce dur tête-à-tête,
Fort étonné que le roi très chrétien
Lui fit l'honneur de le loger pour rien.

Le commandant vient lui rendre visite.
« Monsieur, dit-il, je vous en félicite.
» De ce logis vous serez enchanté;
» Nul château-fort ne l'égale en beauté.
» Feu Charles-Cinq, si bien nommé le Sage,
» Orna Paris de ce superbe ouvrage.
» Fossés profonds, huit tours d'une hauteur!
» Et dont les murs ont dix pieds d'épaisseur.
» — L'endroit est beau; mais ne puis-je connaître
» Pourquoi j'y suis? — C'est le secret du maître,
» Ou d'un ministre; ainsi nul embarras.
» — Ma femme au moins pourra venir... Non pas:
» On le défend. C'est fâcheux; mais du reste
» Vous serez bien, très bien; je vous proteste
» Qu'en ce beau lieu chacun vit satisfait.
» Point d'étiquette; on est libre; on s'y plaît.
» On peut penser : on ne peut pas écrire;

» En récompense on lit, quand on sait lire,
» J'ai les sermons du bon père Maillard,
» Un gros recueil des airs du Savoyard,
» Tous les sonnets du sieur de Benserade,
» Ses rondeaux même, aussi sa mascarade.
» De voir Paris vous étiez curieux :
» Sur le donjon vous le verrez bien mieux.
» C'est un air pur! un si beau point de vue!
» Oh! la campagne est là d'une étendue,
» Et tout en fleurs; car voici le printemps.
» Amusez-vous; donnez-vous du bon temps. »

Ayant fourni ces grands traits d'éloquence,
Le commandant tire sa révérence.
Il sort : le bruit des verrous effrayans
Dans les cachots se prolonge long-temps.
Tel gronde au loin de caverne en caverne
L'horrible cri du clairon de l'Averne,
Lorsque Satan veut contre les élus
Armer en vain ses bataillons cornus.
Anéanti dans sa douleur profonde,
Loin d'une épouse, hélas! et loin du monde,
Le Franc-Comtois trois jours se morfondit,
Se parla seul, et seul se répondit;
Pleura, crut voir les larmes de sa femme,
La consola, répondit pour la dame,
Le jour d'après grimpa sur le donjon,
Le jour d'après voulut lire un sermon,
Dormit un peu, s'ennuya davantage,
Jura long-temps, puis s'arma de courage.

Tandis qu'il traîne en ces divers ennuis
Des jours sans fin, d'interminables nuits,
Secrètement sa fidèle compagne
Avec décence accouche à la campagne
D'un bel enfant regretté par l'amour,
Qui le vit naître et mourir en un jour.
Envers Lucine une fois qu'elle est quitte,
A son époux elle songe au plus vite;
Car c'est l'usage; et femmes de Paris
Savent tromper, mais servir leurs maris.

Près de deux mois l'excédé solitaire,
Avait gémi dans sa cellule austère.
Le commandant vient lui dire un beau soir,
La larme à l'œil, et comme au désespoir :
« Monsieur le comte, on en veut placer d'autres;
» J'aurais voulu vous voir long-temps des nôtres,
» Je l'espérais; mais voilà qu'aujourd'hui
» Le roi renonce à vous loger chez lui.
» Accusez-en le crédit de madame.
» Elle a tant fait! tant remué! — Ma femme?
» Qu'elle est aimable! et que je suis content! »
Il dit, s'élance, et décampe à l'instant.
Un char doré qui l'attend à la porte
Dans un hôtel aussitôt le transporte;
Il monte, il trouve un souper préparé,
Et tout un cercle élégamment paré.
Ce ne sont plus les ténébreux abîmes
Où le caprice a caché ses victimes,
Le vieux donjon, les sourcilleuses tours;
Mais son épouse en ses plus beaux atours,
Sa jeune épouse, et vingt femmes charmantes,
Vingt courtisans aux formes prévenantes;
Amis! pas trop; mais parlant d'amitié :
Monsieur Lénet n'était pas oublié.
Ainsi l'on voit sur la scène magique
Où l'on conspire, où l'on aime en musique,
Une cité remplacer des déserts,
Et tout l'Olympe au sortir des enfers.

L'époux fut gai, gais furent les convives,
Le souper fin, les caresses très vives;
Pope l'anglais aurait dit : « Tout est bien. »
Lénet conta que le roi très chrétien
Était prudent, équitable et sensible,
Mais que le pape était seul infaillible;
Que le monarque avait été surpris
Par ses agens; que l'on s'était mépris;
Qu'il se faisait chaque jour des mécomptes;
Que dans le monde il existait deux comtes,
L'un franc-comtois, et l'autre limousin,
Tous deux portant le nom de Valespin;
Que cette fois Besançon, par mégarde,
Avait payé pour Brive-la-Gaillarde.
Il parlait d'or; et le bon Franc-Comtois,
Fêté, choyé, sablant le vin d'Arbois,
Crut fermement ce qu'il entendait dire,
En rit beaucoup, mais fit beaucoup plus rire.
Ce qui vaut mieux, pour dédommagement,
Du roi d'Espagne il eut un régiment.
A la comtesse il dut ce bon office :
Dans le grand siècle on aimait la justice!...

Il fut cocu, prisonnier et content.
Du cocuage il n'apprit rien pourtant;
Car son épouse était femme discrète.
Long-temps après, l'aventure secrète
Fit quelque bruit dans l'une et l'autre cour;
Paris la sut, la province eut son tour.
On loua fort, comme avisés et sages,
Le roi, sa mère, et tous les personnages;
Et pour former les filles de Saint-Cyr,
L'abbé Choisy promit qu'à son loisir
Il en ferait narration piquante
Sous le beau nom d'histoire édifiante.

ÉLÉGIES.

LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS DE GRAY.

1805.

Le jour fuit ; de l'airain les lugubres accens
Rappellent au bercail les troupeaux mugissans,
Le laboureur lassé regagne sa chaumière,
Du soleil expirant la tremblante lumière
Délaisse par degrés les monts silencieux,
Un calme solennel enveloppe les cieux,
Et sur un vieux donjon que le lierre environne,
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,
Grondent le voyageur dans sa route égaré,
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs noueux dont la verdure sombre
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,
Dorment les villageois, ancêtres du hameau.
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière,
Ni le clairon du cor annonçant la lumière,
Ni du coq matinal l'appel accoutumé,
Ni la voix du printemps au souffle parfumé.
Des enfans, réunis dans les bras de leur mère,
Ne partageront plus, sur les genoux d'un père,
Le baiser du retour, objet de leur désir,
Et le soir au banquet la coupe du plaisir
N'ira plus à la ronde égayer la famille.

Que de fois la moisson fatigua leur faucille!
Que de sillons traça leur soc laborieux!
Comme au sein des travaux leurs chants étaient joyeux,
Quand la forêt tombait sous les lourdes cognées!
Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées;
Que l'heureux fils du sort, déposant sa grandeur,
Des simples villageois respecte la candeur,
Que ce sourire altier sur ses lèvres expire :
Biens, dignités, crédit, beauté, valeur, empire,
Tout vient dans le lieu sombre abîmer son orgueil.
O gloire! ton sentier ne conduit qu'au cercueil.

Ils n'obtinrent jamais, sous les voûtes sacrées,
Des éloges menteurs, des larmes figurées;
Les ministres du ciel ne leur vendirent pas
Le faste du néant, les hymnes du trépas :
Mais, perçant du tombeau l'éternelle retraite,
Des chants raniment-ils la poussière muette?
La flatterie impure, offrant de vains honneurs,
Fait-elle entendre aux morts ses accens suborneurs?

Des esprits enflammés d'un céleste délire,
Des mains dignes du sceptre, ou dignes de la lyre,
Languissent dans ce lieu par la mort habité.
Grands hommes inconnus, la froide pauvreté
Dans vos âmes glaça le torrent du génie;
Des dépouilles du temps la science enrichie
A vos yeux étonnés ne déroula jamais
Le livre où la nature imprima ses secrets;
Mais l'avare Océan recèle dans son onde
Des diamans, l'orgueil des mines de Golconde;
Des plus brillantes fleurs le calice entr'ouvert
Décore un précipice ou parfume un désert.
Là, peut-être sommeille un Hamden de village,
Qui brava le tyran de son humble héritage;
Quelque Milton sans gloire, un Cromwell ignoré,
Qu'un pouvoir criminel n'a point déshonoré.

S'ils n'ont pas des destins affronté la menace,
Fait tonner au sénat leur éloquente audace,
D'un hameau dévasté relevé les débris,
Et recueilli l'éloge en des yeux attendris,
Le sort, qui les priva de ces plaisirs sublimes,
Ainsi que les vertus borna pour eux les crimes :
On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,
Leur frayer jusqu'au trône un horrible chemin;
Ils n'ont pas étouffé dans leur âme flétrie
Et la pitié qui pleure et le remords qui crie;
Jamais leur main servile aux coupables puissans
N'a des pudiques sœurs prostitué l'encens;
Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,
Coulèrent sans orage au vallon de la vie.

Quelques rimes sans art, d'incultes ornemens,
Recommandent aux yeux ces obscurs monumens :
Une pierre attestant le nom, le sexe et l'âge,
Une informe élégie où le rustique sage
Par des textes sacrés nous enseigne à mourir,
Implorent du passant le tribut d'un soupir.

Et quelle âme intrépide, en quittant le rivage,
Peut au muet oubli résigner son courage?
Quel œil, apercevant le ténébreux séjour,
Ne jette un long regard vers l'enceinte du jour?
Nature, chez les morts ta voix se fait entendre;
Ta flamme dans la tombe anime notre cendre;
Aux portes du néant respirant l'avenir,
Nous voulons nous survivre en un doux souvenir.

Et toi, qui pour venger la probité sans gloire,
Du pauvre dans tes vers chantas la simple histoire,

i, visitant ces lieux, domaine de la mort,
In cœur parent du tien veut apprendre le sort,
ans doute un villageois, à la tête blanchie,
ui dira · « Traversant la plaine rafraîchie,
ouvent sur la colline il devançait le jour :
)uand au sommet des cieux le midi de retour
)évorait les coteaux de sa brûlante haleine,
eul, et goûtant le frais à l'ombre d'un vieux chêne,
ouché nonchalamment, les yeux fixés sur l'eau,
l aimait à rêver au doux bruit du ruisseau :
e soir, dans la forêt, loin des routes tracées,
l égarait ses pas et ses tristes pensées :
)uelquefois, en quittant ces bois religieux,
)es pleurs mal essuyés mouillaient encor ses yeux.
Jn jour, près d'un ruisseau, sur le mont solitaire,
ous l'arbre favori, le long de la bruyère,
e cherchais, mais en vain, la trace de ses pas;
e vins le jour suivant, je ne le trouvai pas :
e lendemain, vers l'heure où naissent les ténèbres,
'aperçus un cercueil et des flambeaux funèbres;
pas lents vers l'église on portait ses débris :
a tombe est près de nous; regarde, approche et lis. »

ÉPITAPHE.

ous ce froid monument sont les jeunes reliques
D'un homme, à la fortune, à la gloire inconnu :
a tristesse voilait ses traits mélancoliques;
l eut peu de savoir, mais un cœur ingénu.

Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse
Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin;
l sut donner des pleurs, son unique richesse;
l obtint un ami, son unique besoin.

Ne mets point ses vertus, ses défauts en balance :
Homme, tu n'es plus juge en ce funèbre lieu :
Dans un espoir tremblant il repose en silence,
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un dieu.

LA PROMENADE.

1805.

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En laissant comme toi la reine des cités.
Ah! lorsque la nature à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante;
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers de jeunesse paré
Sans ranimer mon front pâle et décoloré;
Du moins auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poète implore,
Et la mélancolie errante au bord des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux! temps lointain, mais jamais oublié,
Où les arts consolans, où la douce amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Égayaient mes destins ignorés de l'envie.
Le soleil affaibli vient dorer ces vallons;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.

Oh! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil! lieu favori! lieu saint pour les poëtes!
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
Là, Molière esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse, ou le long des prairies
La Fontaine égarait ses douces rêveries;
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage, et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.

Saint-Cloud, je t'aperçois; j'ai vu, loin de tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes naïades plaintives;
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi :
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux :
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du guerrier qu'admira l'Italie.
Des champêtres plaisirs tu n'es plus le séjour,
Ah! de la liberté tu vis le dernier jour,
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage.
Un Corse a des Français dévoré l'héritage.
Élites des héros au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance.
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France,
De ces pleurs, de ce sang un homme est héritier!
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier!
Tel est le fruit amer des discordes civiles.
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux?

Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pouvait, malgré tous, envahir leur puissance?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France?
Jeune imprudent, arrête : où donc est l'ennemi?
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! plus de sénat; la république expire;
Sous un nouveau Cromwell naît un nouvel empire.
Hélas! le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit sa gloire avec la liberté.

Crédule, j'ai long-temps célébré ses conquêtes;
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers;
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais, lorsqu'en fugitif regagnant ses foyers,
Il vint contre l'empire échanger les lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie :
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et, tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'État leurs vers adulateurs,
Le tyran, dans sa cour, remarqua mon absence;
Car je chante la gloire et non pas la puissance.

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers;
J'entends frémir du soir les insectes légers;
Des nocturnes zéphyrs je sens la douce haleine;
Le soleil, de ses feux, ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : « Viens, tes amis ne sont plus sur la terre;
Viens, tu veux rester libre, et le peuple est vaincu. »
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges rians coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie!
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie;
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins, ont doublé mes années;
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtemens mouillés de tant d'orages;
Là, quelquefois encor daignez vous rassembler;
Là, prononcez l'adieu; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

ÉPÎTRE A EUGÉNIE.

Belle et séduisante Eugénie,
L'essaim des amours suit tes pas;
Des jeux la troupe réunie
Sourit à tes jeunes appas :
Mais décrier ce qu'on envie,
Ménager ce qu'on ne craint pas,
Telle est l'histoire de la vie.
Les sots craignent les gens d'esprit;
Les laides redoutent les belles;
Des bégueules sempiternelles
Contre toi le courroux s'aigrit.
Aimer est le soin de ton âge;
Haïr est leur triste partage;
Tu nous plais, c'est les outrager :
Plais-nous, s'il se peut, davantage,
Pour les punir et te venger.
La prude Arsinoë tempête
En voyant briller sur ta tête
La rose et les jasmins nouveaux :
Ce sont les fleurs de la jeunesse;
Celles de la triste vieillesse
Sont les soucis et les pavots.
Vainement la grave matrone,
Que scandalise la gaîté,
D'un ton lourdement apprêté,
Se vante elle-même et nous prône
Le bon ton qu'elle connaît peu :
N'en déplaise à la pruderie,
L'ennui qui la suit en tout lieu
Est très mauvaise compagnie.

Loin de la sphère des dévotes,
Entends-tu fronder les amours
Par des médisantes moins sottes,
Non moins aigres dans leurs discours;

Par nos Armandes, nos Bélises,
Ces phénomènes, ces esprits,
Composant de petits écrits,
Qui sont pleins de grandes sottises?
L'une suit Newton dans les cieux;
Politique par excellence,
L'autre pèse dans sa balance
Les Rousseaux et les Montesquieux;
Celle-ci, malgré tout le monde,
Se proclame Sapho seconde
Au Parnasse de Thélusson;
Cette autre, folle lamentable,
Veut que l'on quitte pour le diable
Fielding, Le Sage et Richardson.
Or sus, que leur front sec et jaune
Soit ceint d'une épaisse couronne,
Non de laurier, mais de chardon;
Et que ce rimailleur gascon,
Qui diffame tout ce qu'il vante,
De son gosier rauque les chante
Au fond des marais d'Hélicon.

Crois-moi, leur éclat pédantesque
N'a rien qui te doive éblouir;
Ris de cette gloire grotesque
Qu'un jour voit naître et voit mourir.
A la nature plus docile,
Cultive en paix l'art difficile
D'aimer, de plaire et de jouir.
Loin du triste charlatanisme,
Loin du fastueux jansénisme
De la bégueule Maintenon,
En suivant les lois d'Épicure,
Ainsi, dans sa retraite obscure,
Vécut cette aimable Ninon;
En amour connaissant l'ivresse,
Mais très peu la fidélité;
Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel-esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.
Paris tour-à-tour enviait
Villarceaux, Sévigné, Gourville,
Et La Châtre dormant tranquille
Sur la foi de son bon billet.
Affrontant la troupe hargneuse
Des médisantes par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier.
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours
Égayaient ses nuits et ses jours.
Le trait jaloux de la satire
Ne l'atteignit point dans leurs bras;
Tartufe pouvait en médire,
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie:
On parlait peu de sa vertu,
Mais on l'aimait à la folie.

Toi donc, de qui la volupté
A constamment suivi les traces,
Toi qui joins l'enjoûment aux grâces
La gentillesse à la beauté,
Que les plaisirs, que la tendresse,
Divinités de la jeunesse,
Embellissent tes doux loisirs:
Rends-leur des hommages durables,
Sans négliger les arts aimables:
Les arts sont aussi des plaisirs.
Qu'agitant les cordes dociles,
Sur la harpe, tes doigts agiles
Voltigent, guidés par l'amour;
Et que ta voix tendre et plaintive
Chante la romance naïve
De quelque nouveau troubadour.
Moissonne le champ de la vie,
Tandis que les sombres hivers
N'ont pas encor glacé les airs,
Ni desséché l'herbe flétrie;
Tandis qu'Aurore de ses pleurs
Anime et féconde la plaine,
Où Flore étale ses couleurs,
Et que Zéphyr, de son haleine,
Caresse tes cheveux d'ébène,
Couronnés de myrte et de fleurs.

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME PREMIÈRE.

LA CONFESSION DE LA HARPE.

Rassurez-vous, mon Armide est de glace,
Disait La Harpe à son cher directeur:
Clorinde est plate, Herminie est sans grâce;
Mes vers dévots ont quelque pesanteur;
Un saint ennui du plaisir prend la place:
Car ce n'est point par un orgueil d'auteur,
C'est en chrétien que je traduis le Tasse,
Pour mes péchés et pour ceux du lecteur.

ÉPIGRAMME II.

SUR UN DÉPUTÉ GASCON.

—

Que des humains la faiblesse est étrange !
Dit l'autre jour, un député gascon.
Depuis neuf ans émule de Solon,
Avec pitié je vois comme tout change.
Chaque parti devient minorité.
Mais, narguant seul la publique inconstance,
Depuis neuf ans, grâce à ma conscience,
Je suis toujours dans la majorité.

ÉPIGRAMME III.

SUR UNE ACTRICE JOUANT LE RÔLE DE PHÈDRE.

—

O Phèdre ! dans ton jeu que de vérité brille !
Oui, de Pasiphaé je reconnais la fille,
Les fureurs de sa mère, et son tempérament,
Et l'organe de son amant.

ÉPIGRAMME IV.

SUR CE QUE LA HARPE AVAIT POSÉ COMME RÈGLE GÉNÉRALE QU'AUCUN ADJECTIF EN *ique* NE PEUT PRODUIRE UN VERBE EN *iser*.

—

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,
Votre muse paralytique
L'a bien souvent paralysé ;
Mais quand il est tyrannisé,
Parfois il devient tyrannique :
Il siffle un auteur symétrique,
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode anti-pindarique.
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique ;
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

LEGOUVÉ*.

LE

MÉRITE DES FEMMES,

POÈME.

DÉDICACE.

À MA FEMME.

Si j'ai peint d'un crayon fidèle
Les femmes, ce présent qu'à l'homme ont fait les cieux,
Vous m'avez servi de modèle;
Vous étiez toujours sous mes yeux.
Je voyais leurs talens, quand votre main habile
Sous les plus brillantes couleurs,
Reproduisait l'émail des fleurs,
Ou courait mollement sur un clavier mobile;
J'entendais leur esprit dans ces doux entretiens
Où par des traits piquans vous inspiriez les miens;
Mais je traçais surtout leurs cœurs d'après le vôtre.
Ces dons unis chez l'une et séparés chez l'autre,
Pour mieux me captiver, vous les rassemblez tous.
Heureux d'apprécier ce noble caractère,
Qui sans cesse vous rend plus aimable et plus chère,
Je regrette les temps que je passai sans vous.
Je gémis que de ses années
L'homme jamais, hélas! ne remonte le cours;
Oui, je voudrais à tous vos jours
Avoir joint toutes mes journées.
Autrefois de l'Éden, de ce lieu de bonheur,
Sur la scène j'offris l'image;
Il était dans mes vers quand je fis cet ouvrage;
Depuis que je vous aime il est tout dans mon cœur.

Le bouillant Juvénal, aveugle en sa colère,
Despréaux, moins fougueux et non pas moins sévère,
Contre un sexe paré de vertus et d'attraits,
Du carquois satirique ont épuisé les traits.
De ces grands écrivains je marche loin encore;
Mais j'ose, défenseur d'un sexe que j'honore,
Opposant son empire à leur inimitié,
Célébrer des humains la plus belle moitié.

Lorsqu'un Dieu, du chaos où dormaient tous les mondes,
Eut appelé les cieux, et la terre, et les ondes,
Eut élevé les monts, étendu les guérets,
De leurs panaches verts ombragé les forêts,
Et de l'homme, enfanté par un plus grand miracle,
Eut fait le spectateur de ce nouveau spectacle,
Pour son dernier ouvrage il créa la Beauté.
On sent qu'à ce chef-d'œuvre il doit s'être arrêté.
Eh! qu'aurait fait de mieux sa suprême puissance?
Ce front pur et céleste où rougit l'innocence,
Cette bouche, cet œil, qui séduisent les cœurs,
L'une par un sourire et l'autre par des pleurs;
Ces cheveux se jouant en boucles ondoyantes,
Ce sein voluptueux, ces formes attrayantes,
Ce tissu transparent dont un sang vif et pur
Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur,
Tout commande l'amour, même l'idolâtrie.
Aussi, ne lui donnant que le ciel pour patrie,
Des peuples généreux virent dans la Beauté
Un emblème vivant de la divinité.
Dans les sons de sa voix ou propice ou funeste,
Les Celtes entendaient la volonté céleste,
Et, prêtant à la femme un pouvoir plus qu'humain,
Consacraient les objets qu'avait touchés sa main.
Un fanatisme aimable à leur âme enivrée
Disait: « La femme est dieu, puisqu'elle est adorée. »
Ce culte dure encore; on voit encor les cieux
S'ouvrir, se déployer, se voiler dans ses yeux.
Même au sein du sérail, qui la tient enfermée
Comme un vase recèle une essence embaumée,
Esclave souveraine, elle fait chaque jour
Porter à son tyran les chaînes de l'amour;
Et sur nos bords, où, libre, elle peut sans alarmes

---

* LEGOUVÉ (Jean-Baptiste-Gabriel) naquit à Paris le 23 juin 1764, et mourut le 30 août 1812. *La Mort d'Abel*, tragédie en trois actes, son premier ouvrage, lui procura une prompte célébrité qui s'augmenta bientôt par le succès qu'obtint *Epicharis et Néron*. Legouvé donna encore au théâtre plusieurs autres ouvrages entre lesquels nous nous contenterons de citer *la Mort d'Henri IV*. Un petit poème écrit avec une élégance soutenue, rempli de vers heureux et de détails pleins de grâce et de charme, conquit à son nom une popularité qui jusqu'à ce jour, lui est restée fidèle, c'est *le Mérite des Femmes*. *La Sépulture*, *la Mélancolie* et *les Souvenirs*, qui offraient au poète moins de ressources, sont cependant remarquables par la richesse de l'exécution; on les lit avec plaisir, et on aime à les relire. Legouvé, membre de l'Institut, eut pour successeur M. Alex. Duval.

Décorer tous les lieux de l'éclat de ses charmes,
Soit que dans nos jardins, dans nos bois fréquentés,
Se promène au matin un essaim de beautés,
Soit que dans nos palais, quand la nuit recommence,
De belles à nos yeux s'étale un cercle immense,
Tous les cœurs attentifs ressentent leur pouvoir :
Même sans les entendre on jouit de les voir;
On goûte la douceur d'un trouble involontaire.
Mais ce sexe n'a-t-il qu'un seul moyen de plaire?
Amour du monde, il joint à des dehors brillans
Un charme encor plus sûr, le charme des talens.

Aux sons harmonieux d'une harpe docile,
Chloris a marié sa voix pure et facile :
L'œil tantôt sur Chloris, tantôt sur l'instrument,
On savoure à longs traits ce double enchantement.
Ses accords ont cessé, son maître la remplace.
Il a plus de science; a-t-il autant de grâce?
Il enfante des sons plus pressés, plus hardis;
Mais offre-t-il ces bras par l'Amour arrondis,
Qui s'étendant autour de la harpe savante,
L'enlacent mollement de leur chaîne vivante?
Offre-t-il la rougeur, le touchant embarras,
Qui d'un front virginal relèvent les appas?
Plaît-il enfin à l'œil comme il séduit l'oreille?
Un bal suit le concert; c'est une autre merveille.
Là, Lucinde, Églé, Laure, en leur premier printemps,
Couvertes d'or, de fleurs, de tissus éclatans,
De leur taille légère agitant l'élégance,
Semblent le lis pompeux que le zéphyr balance;
Et de leurs pas brillans le danseur même épris
Sent que Momus, pour plaire, a besoin de Cypris.
Que seraient sans Cypris les fêtes du théâtre?
Sans doute la beauté qu'Orosmane idolâtre,
Soupirant son amour, ses combats, ses malheurs,
Par le seul art des vers, eût fait couler nos pleurs;
Mais de ce rôle heureux quels que soient tous les charmes,
L'organe de Gaussin lui conquit plus de larmes.
Oui, Beaux-Arts, oui, la femme, employant vos secrets,
Même sans être vue, ajoute à vos attraits.
Des fleurs par Vallayer sur la toile jetées
On est prêt à cueillir les tiges imitées;
On croit voir respirer les portraits précieux
Où Le Brun immortelle attache tous les yeux;
Des grâces dans leur touche on sent la main aimable.
Les grâces ont dans tout ce charme inexprimable.
Lisons Riccoboni, La Fayette, Tencin :
De leurs romans l'amour a tracé le dessin;
Et dans Cécilia, Sénange et Théodore,
Dans ces tableaux récens, l'Amour est peintre encore.
Pour la femme, il est vrai, redoutant un travers,
Un poète voulut lui défendre les vers.
Sans doute il ne faut pas qu'en un mâle délire
Elle fasse parler la trompette ou la lyre;
Mais elle a su prouver que sous ses doigts légers
Soupire sans effort la flûte des bergers.
Est-ce un jeu de l'esprit qu'elle doit s'interdire?
Peut-être on aime mieux, quand on sait bien le dire.
Laissons-là donc sans crainte exercer à son tour
Un art qui peut tourner au profit de l'amour.

Graves censeurs du sexe, à vos regards sévères
Tous ces dons enchanteurs ne sont qu'imaginaires.
Ah! si par vos talens il ne vous peut charmer,
Ses services du moins sauront vous désarmer.
Comment les méconnaître? Avec notre existence
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il; attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace :
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher!
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil long-temps le contemple, immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il; son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même,
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux, est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits :
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant elle veille assidue;
Mais le poison s'étend et menace sa vue :
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout, Isaure est déjà prête :
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée elle presse ses yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux.
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,

Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie :
Et, comme les aiglons qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas;
Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître, au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :
MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence,
Leur dureté punit sa moindre négligence,
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourmens?
Quel appui cherche-t-il contre les châtimens?
Sa mère! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance,
Et sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.
Le rire dans l'enfance est toujours près des larmes.

Tu fuis, saison paisible, âge rempli de charmes,
Pour faire place au temps où l'homme chaque jour
Sort du sommeil des sens, et s'éveille à l'amour.
Déjà son front se peint d'une rougeur timide;
Dans son regard plus vif brille une flamme humide;
Son cœur s'enfle et gémit; de ses soupirs troublé,
Tout son sein se soulève et retombe accablé;
Dans ses veines en feu son sang se précipite;
Son sommeil le fatigue, et son réveil l'agite;
Il s'élance inquiet, avide, impétueux,
Il promène au hasard ses vœux tumultueux;
Il poursuit, il appelle un bonheur qu'il ignore :
De qui l'obtiendra-t-il? c'est d'une femme encore!
Une femme, en secret lui rendant ses soupirs,
Rêveuse, s'abandonne à ses vagues désirs.
O première faveur d'une première amante!
Dès que, sur l'incarnat d'une bouche charmante,
Il a bu des baisers le nectar inconnu,
Dès qu'un nouveau succès, par degrés obtenu,
L'a conduit, dans les bras de sa belle maîtresse,
De surprise en surprise, au comble de l'ivresse,
Il se croit transporté dans un autre univers
Où la terre s'éclipse, où les cieux sont ouverts :
Il ne se connaît plus, il palpite, il soupire;
Il se sent étonné du charme qu'il respire;
L'ivresse de ses sens a passé dans son cœur,
Il nage dans un air tout chargé de bonheur.
Sa maîtresse! ô combien son regard la dévore!
Il la voit comme un dieu que sans cesse il adore :
Son cœur brûlait hier, son cœur brûle aujourd'hui;
Il ne sait s'il existe ou dans elle ou dans lui;
Paraissent-ils ensemble au milieu d'une fête,
Son œil préoccupé ne suit que sa conquête.
Vient-il chercher, sans elle, au lever d'un beau jour,
Le doux exil des champs, lieu plus cher à l'amour,
Chaque objet la lui rend : l'éclat des dons de Flore,
C'est l'éclat de ce teint que la pudeur colore :
L'azur du firmament par l'aurore éclairé,
C'est l'azur des beaux yeux dont il est enivré;
Le rayon du matin, c'est la douce lumière
Qui luit si tendrement sous leur longue paupière;
Le murmure flatteur des limpides ruisseaux,
Le souffle des zéphyrs, le concert des oiseaux,
C'est le son de la voix qui répond à son âme :
Tout l'univers enfin l'entretient de sa flamme.
Pour lui plus de langueurs, plus de maux, plus d'ennuis,
L'amour remplit, enchante et ses jours et ses nuits;
Il n'a qu'un seul objet qui l'occupe et l'embrase;
Et son heureuse vie est une longue extase.

Un tel sort n'appartient qu'aux cœurs vraiment épris,
L'homme, hélas! trop souvent en méconnaît le prix;
Il cède à l'inconstance; et, semblable à l'abeille,
Qui, cherchant des jardins l'odorante corbeille,
Dans son vol passager, des plus brillantes fleurs
Pompe légèrement le suc et les couleurs.
Il court de belle en belle, et ses ardeurs errantes
Lui livrent tour à tour vingt Grâces différentes.
Mais ce bonheur changeant, vaine félicité,
Peut séduire ses sens, plaire à sa vanité;
Son âme, bientôt lasse, en connaît tout le vide;
Il demande à l'hymen un lien plus solide :
Il choisit une épouse, et redevient heureux!
Ce temple orné pour lui de festons et de feux,
Ces amis unissant leur présence et leur joie
A la solennité que ce jour lui déploie,
Cette vierge qui vient en face des autels
Se soumettre à ses lois par des nœuds immortels,
Et, belle de candeur, de grâce et de jeunesse,
Lui donne de l'aimer la publique promesse;
Cette religion dont le pouvoir pieux
Grave de son bonheur le pouvoir dans les cieux;
Ces parens attendris dont la main révérée
Lui remet de son nom leur fille décorée,
Et cette nuit heureuse où, dans sa chaste ardeur,
D'une épouse ingénue étonnant la pudeur,
Il entend s'échapper d'un modeste silence

Ce premier cri d'amour surpris à l'innocence;
Tout renouvelle ensemble et son âme et ses sens.
De jour en jour livrée à ses feux renaissans,
Si des transports fougueux que le bel âge inspire
Elle ne lui fait pas retrouver tout l'empire,
Elle donne sans cesse à son cœur satisfait
Un penchant plus durable, un bonheur plus parfait;
Elle fixe chez lui la douce confiance,
La tendresse et la paix, vrais biens de l'existence,
Tempère ses chagrins, ajoute à ses plaisirs,
Soulage ses travaux, et remplit ses loisirs.
Oui, des plus durs emplois où l'homme se prodigue
Elle sait à ses yeux adoucir la fatigue :
Artisan, souffre-t-il par le travail lassé,
Il revoit sa compagne, et sa peine a cessé.
Ministre, languit-il dans son pouvoir suprême,
Au sein de son épouse il vient se fuir lui-même :
Il y vient oublier l'ennui, le noir soupçon,
Qui mêlent aux grandeurs leur dévorant poison,
Et, distrait de l'orgueil par l'amour qui l'appelle,
Du poids de ses honneurs il respire auprès d'elle.
Elle est, dans tous les temps, son soutien le plus doux.

Un fils lui doit le jour! O trop heureux époux!
Quel trésor pour ton âme! Avec quel charme extrême
Tu te sens caresser par un autre toi-même!
Tu presses sur ton cœur ce gage précieux,
Tu recherches tes traits dans ses traits gracieux!
Tu compares surtout et l'enfant et la mère;
S'il t'offre son portrait, il te la rend plus chère.
Comme ton œil ému, dès qu'il sort de tes bras,
De tous ses mouvemens suit l'aimable embarras,
Et voit avec ivresse en ta maison bruyante
Jouer, courir, grandir ton image vivante!
Comme dans ses penchans, qu'il t'offre sans détour,
Tu démêles déjà ce qu'il doit être un jour,
Et te plais, de son âge oubliant la faiblesse,
A pressentir dans lui l'honneur de ta vieillesse!
Et si l'hymen, donnant une sœur à ton fils,
De ton cœur paternel double les droits chéris,
Dans quel enchantement tu vois près de sa mère
Cette enfant rechercher d'autres jeux que son frère;
Chaque jour se former par tes soins vigilans,
Croître en esprit, en mœurs, en attraits, en talens,
Et d'un vertueux sexe, en ses regards pudiques,
Promettre la sagesse et la grâce angéliques!
Tu dois à ton épouse un destin si flatteur.

Il est, comme ces nœuds, un lien enchanteur,
C'est la pure amitié. Tendre sans jalousie,
Des hommes qu'elle enchaîne elle charme la vie;
Mais auprès d'une femme elle a plus de douceur :
C'est alors que d'Amour elle est vraiment la sœur.
C'est alors qu'on obtient ces soins, ces préférences,
Ces égards délicats, ces tendres complaisances,
Que les hommes entre eux n'ont jamais qu'à demi;
On a moins qu'une amante, on a plus qu'un ami.
Est-il quelques projets que votre esprit enfante;
Vous aimez qu'une femme en soit la confidente.
Elle pèse avec vous, dans un commerce heureux,
Ce qu'ils ont de certain, ce qu'ils ont de douteux.
Êtes-vous tourmenté d'une peine profonde;
C'est un charme à vos maux qu'une femme y réponde.
Elle prend mieux le ton qui calme les douleurs;
Son œil aux pleurs d'autrui sait mieux rendre des pleurs;
Et son cœur, que jamais l'égoïsme n'isole,
Dit mieux au malheureux le mot qui le console.
Bon La Fontaine, ô toi qui chantas l'amitié,
Avec La Sablière ainsi tu fus lié!
Prolongeant, sans amour, des entretiens aimables,
Elle écoutait ton cœur, tes chagrins et tes fables;
Au fond de ta pensée allait chercher tes vœux;
Sauvait tout soin pénible à tes goûts paresseux,
Et, chassant de tes jours les plus légers nuages,
Te donnait un bonheur pur comme tes ouvrages.
Tels sont d'un sexe aimé les différens bienfaits.

Mais s'il mène aux plaisirs, il invite aux succès.
Notre gloire est souvent l'ouvrage d'un sourire.
Quel homme, pour charmer la beauté qui l'inspire,
Se livrant aux travaux qu'un regard doit payer,
S'il possède un talent, ne souhaite un laurier?
Ce désir est surtout l'aiguillon du poète.
Sitôt que l'amour parle à son âme inquiète,
Dévorant nuit et jour les écrivains fameux,
Il ne respire plus qu'il ne soit grand comme eux.
Dans ce cirque imposant où règne Melpomène,
Il soumet un ouvrage aux juges qu'elle amène :
Quelle chaleur, quel choc de sentimens divers!
Le feu qui le consume a passé dans ses vers.
Dans les scènes, surtout, où l'action pressante
Peint les feux d'un amant, les douleurs d'une amante,
Chaque vers est empreint de ce style enflammé
Que cherchent vainement ceux qui n'ont point aimé.
Du trouble le plus doux il fait goûter les charmes;
On l'applaudit du cœur, de la voix et des larmes :
Il triomphe, et s'écrie en son transport brûlant :
O femmes! c'est à vous que je dois mon talent.
Ce jeune homme rampait dans un repos vulgaire;
D'où vient que maintenant il appelle la guerre?
C'est qu'aux yeux de l'objet dont son cœur est épris,
Si Mars le rend fameux, il aura plus de prix.
Par les femmes toujours la valeur fut chérie.
Vous le prouvez, ô temps de la chevalerie!
Dans cet âge célèbre où régnait la beauté :
Quand partait des combats le signal redouté,

maîtresse d'un preux, excitant sa vaillance,
l donnait fièrement et son casque et sa lance,
tachait son armure, où, d'un travail heureux,
le avait enlacé leurs chiffres amoureux.
uvent il recevait d'une amante intrépide
ı voile pour écharpe, un portrait pour égide.
er de ces ornemens, par une femme armé,
combattait, de gloire encor plus affamé;
ngt drapeaux étaient pris, vingt cohortes domptées:
ı eût dit qu'il portait des armes enchantées!
iomphant, au retour quel était son bonheur!
avouant pour amant, d'accord avec l'honneur,
ıns la solennité d'une superbe fête,
le seule plaçait le laurier sur sa tête;
: ce prix, dans son cœur tendre et fier tour à tour,
'un par l'autre augmentait la vaillance et l'amour.
h! dans nos jours guerriers, pourquoi ce noble usage,
ui sut de nos aïeux enflammer le courage,
'a-t-il pas, s'alliant à notre essor nouveau,
e notre république embelli le berceau?
ans ce doux aiguillon nous fûmes indomptables;
lais serions-nous moins grands si nous restions aimables!
ignes de notre nom, soyons toujours Français.
e veux voir, dans l'éclat de nos divers succès,
ıes vierges, ornemens de nos fêtes publiques,
'résenter aux guerriers les palmes héroïques.
'est ainsi que les Grecs, modèles des humains,
ouronnaient un vainqueur par les plus belles mains,
:t, donnant cet attrait aux faveurs de la gloire,
)e plus nombreux exploits remplissaient leur histoire.
lappelons ces honneurs tels qu'ils les ont connus:
l faut que Mars toujours soit l'amant de Vénus,
:t que par leur accord notre vaillante audace
)ffre un brillant mélange et de force et de grâce.
)ui mieux que la beauté peut armer la valeur?
:lle-même de Mars sent la noble chaleur.
'a-t-on pas vu jadis une femme grand homme
'opposer dans Palmyre aux ravages de Rome?
Jne autre, vers l'Euphrate enchaîné sous sa loi,
Combattre en conquérant et gouverner en roi?
)ue dis-je? le laurier n'appartient-il qu'aux reines?
Non; mille autres encor, sans être souveraines,
Osèrent dans un camp, généraux et soldats,
Presser d'un dur airain leurs membres délicats,
Couvrir d'un casque affreux une tête charmante,
De leurs débiles mains prendre une arme pesante,
Et, cherchant les périls, exposèrent aux coups
Ces attraits destinés à des combats plus doux;
Noble effort, où, comptant sur une double gloire,
Leurs bras, comme leurs yeux, leur donnaient la victoire.
Fière Télesilla, j'atteste tes exploits;
J'atteste ta valeur, qui défendit nos lois,
Jeanne d'Arc: Orléans tremblait pour ses murailles;
Tout à coup, du hameau t'élançant aux batailles,
Tu parais; le soldat, à son honneur rendu,
Croit voir l'ange de Dieu dans ses rangs descendu.
Tu combats: l'Anglais perd sa superbe assurance:
Du joug de l'étranger tu délivres la France;
Tu rends libre Orléans; et dans Reims étonné
Tu ramènes ton roi, qui fuyait détrôné.

Sexe heureux! son destin est de vaincre sans cesse,
Mais peut-être le fer sied mal à sa faiblesse;
Ses pleurs, arme plus douce, ont autant de pouvoir.
Aman proscrit les Juifs, Esther est leur espoir,
Aux pieds d'Assuérus, de ses larmes ornée,
Esther demande grâce, et leur grâce est donnée.
Le fier Coriolan, aux Volsques réuni,
Revient exterminer Rome qui l'a banni:
Tribuns, consuls, vieillards, pontifes et vestales,
Tout presse ses genoux sous ses tentes fatales;
Inclinés devant lui, devant son front altier,
Ses dieux même, ses dieux semblent le supplier;
Mais il n'écoute rien qu'une aveugle colère,
Il est prêt à frapper.... Il n'a pas vu sa mère!
Elle entre: Rome en vain la séparait d'un fils;
Immolant cette injure au bien de son pays,
Elle implore un vainqueur qui cède à sa prière:
Les pleurs de Véturie ont sauvé Rome entière.
Les pleurs ont mille fois désarmé les héros.
Vainement Edouard au glaive des bourreaux
Veut de Calais dompté livrer les six victimes:
Son épouse défend ces Français magnanimes,
Et, d'un prince terrible arrêtant la fureur,
Rend la vie aux vaincus et la gloire au vainqueur.
Quel bonheur pour les rois et la terre soumise,
Qu'une femme sensible au trône soit assise!
L'opprimé trouve en elle un généreux secours.
Souvent même, échappée à la pompe des cours,
Du chaume ou des prisons cherchant l'ombre importune
Elle vient recueillir les cris de l'infortune,
Les porte au souverain; et ces tristes accens
Réveillent de son cœur les soins compatissans.
Elle obtient du pouvoir, qu'elle rend plus affable,
Un poste à l'indigent, un pardon au coupable;
Elle le fait chérir par ses bienfaits nombreux;
Et le monarque est grand quand le peuple est heureux.
Quel éclat doit ce sexe à sa vertu suprême!
Mais ne la montre-t-il que sous le diadème!
A l'exercer partout son cœur est empressé.
Ouvre-toi, triste enceinte où le soldat blessé,
Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile:
Là des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit long-temps dans un saint monastère,

En invoquant le ciel, à protéger la terre,
Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrans prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

O femmes! c'est à tort qu'on vous nomme timides :
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Pourquoi de vils bourreaux, dans l'empire thébain,
Dévouant Antigone aux horreurs de la faim,
La plongent-ils vivante en une grotte obscure?
C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture,
Sa main religieuse à la tombe a remis
Ces restes qu'aux vautours la haine avait promis.
Elle savait la loi qui la mène au supplice;
Mais elle n'a rien vu que son cher Polynice,
Qui, privé du tombeau, réclamait son appui;
Et pour l'ensevelir elle meurt avec lui.
Qu'a fait cette Eponine à l'échafaud conduite?
Dans un obscur réduit, où, dérobant sa fuite,
Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
Elle vint partager les périls d'un époux :
De l'amour conjugal ô mémorable exemple!
Par elle un souterrain du bonheur fut le temple.
Aux yeux de Sabinus elle sut chaque jour
Embellir par ses soins le plus affreux séjour;
Des plus sombres échos lui charma la tristesse,
En les adoucissant des sons de la tendresse;
Et du roc qui, la nuit, les recevait tous deux,
Fit la couche riante où l'hymen est heureux.
Blanche est plus grande encor : dans Bassane assiégée
Son époux était mort; et, près d'elle érigée,
Chaque jour une tombe a reçu sa douleur.
Bassane cependant cède au fer du vainqueur.
Parmi les flots de sang que verse sa vengeance,
Jusqu'au palais de Blanche Acciolin s'avance;
Il la voit, il l'adore, il tombe à ses genoux;
Et vainqueur, il réclame un triomphe plus doux.
Elle veut résister : il frémit, il menace;
Au respect de l'amour a succédé l'audace.
Blanche, près de subir l'horreur de ses transports :
« N'insulte pas, dit-elle, à la cendre des morts.
» Ici repose, hélas! un époux que je pleure :
» Laisse-moi sans témoin l'embrasser. Dans une heure
» De mon triste destin tu pourras disposer. »
Le vainqueur attendri n'ose la refuser.
Lui-même de la tombe il fait lever la pierre :
Il sort, ivre d'espoir. L'auguste prisonnière
S'élance sans pâlir près de ce corps glacé,
Et, d'un sein amoureux l'ayant encore pressé,
Elle attire sur soi, de ses mains assurées,
La pierre qui couvrait les dépouilles sacrées;
Et, s'écrasant du poids sur sa tête abattu,
Du tombeau d'un époux protége sa vertu.

Que ne peut le devoir sur ces âmes fidèles!
Eh! pourquoi loin de nous en chercher les modèles?
Naguère, en nos climats, lorsque de tout côté
Pesait des décemvirs le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé par mille traits sublimes
Combien leurs sentimens les rendent magnanimes?
La peur régnait partout : plus de cœurs, plus d'ami;
Le Français du Français paraissait l'ennemi;
Chacun savait mourir, nul ne savait défendre.
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçait tous,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore au repos arrachée,
Attendait leur présence, à leur porte attachée;
Celle-là, d'un geôlier insensible à ses pleurs,
Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père
Accourait chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher qui marchait à la mort
Demandait avec joie à partager le sort.
L'autre cédait aux feux d'un juge sanguinaire,
Pour les jours d'un époux vertueuse adultère :
Toutes enfin, l'appui des Français malheureux,
Parlaient, priaient, pleuraient ou s'immolaient pour eux.
Leur âme en nos dangers fut toujours secourable.
Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat :
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons, en hurlant, portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs;
Ils jettent morts sur morts, et mourans sur mourans;
Tout frémit.... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil, vient, éperdue, affronter le carnage :
« C'est mon père; dit-elle, arrêtez, inhumains! »
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang! C'est peu; forte d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore;

lle le prend, le perd, et le reprend encore.
ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
es meurtriers émus s'arrêtent un moment :
lle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
u milieu des bourreaux elle enlève son père,
t traverse les murs ensanglantés par eux,
ortant ce poids chéri dans ses bras généreux.
ouis de ton triomphe, ô moderne Antigone!
uel que soit le débat et du peuple et du trône,
es saints efforts vivront d'âge en âge bénis :
our admirer ton cœur tous les cœurs sont unis;
t ton zèle à jamais cher aux partis contraires,
st des enfans l'exemple, et la gloire des pères.
'aut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé!
)es brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé!

'el brille en ses vertus un sexe qu'on déprime.
)ue sous nos pas tremblans le sort creuse un abîme,
l s'y jette avec nous, ou devient notre appui;
'oujours le malheureux se repose sur lui.
'heureux même lui doit ses plaisirs d'âge en âge;
:t, quand son front des ans atteste le ravage,
Jne femme embellit jusqu'à ses derniers jours;
u terme de sa course, il s'applaudit toujours
)e voir à ses côtés l'épouse tendre et sage
vec qui de la vie il a fait le voyage,
:t la fille naïve à qui, pour le chérir,
l ouvrit le chemin qu'il vient de parcourir.
race aux soins attentifs dont leurs mains complaisantes
'empressent à calmer ses peines renaissantes,
De la triste vieillesse il sent moins le fardeau;
l cueille quelques fleurs sur le bord du tombeau;
:t lorsqu'il faut quitter ses compagnes fidèles,
on œil, en se fermant, se tourne encor vers elles.

Eh bien! vous, de ce sexe éternels ennemis,
Qu'opposez-vous aux traits que je vous ai soumis?
Vous me peignez soudain la joueuse, l'avare,
L'altière au cœur d'airain, la folle au cœur bizarre,
La mégère livrée à des soupçons jaloux,
Et l'éternel fléau d'un amant, d'un époux :
Nous sied-il d'avancer ces reproches étranges?
Pour oser les blâmer, sommes-nous donc des anges?
Et, non moins imparfaits, ne partageons-nous pas
Leurs travers, leurs défauts, sans avoir leurs appas?
Vous ne m'écoutez point; et, d'un ton plus austère,
Vous m'offrez Eryphile et sa fourbe adultère,
Les fureurs dont Médée épouvanta Colchos,
Le crime qui souilla les femmes de Lemnos,
Messaline ordonnant d'horribles saturnales;
Et, de l'antiquité passant à nos annales,
Vous mettez sous mes yeux l'affreuse Médicis
Au meurtre des Français encourageant son fils.
Qui ne hait comme vous ces femmes sanguinaires?
Mais jugea-t-on jamais les rois sur les Tibères?
Et la femme perverse à d'équitables yeux
Doit-elle rendre enfin tout son sexe odieux?
Mille étoiles au loin rayonnent sur nos têtes :
Il en est dont le cours amène les tempêtes;
Mais, quoique leur aspect présage des malheurs,
Trouvons-nous moins d'éclat à leurs brillantes sœurs
Qui viennent, de la nuit perçant les voiles sombres,
Consoler nos regards du vaste deuil des ombres?
Des fleurs ornent nos champs : mais pour les trahisons
Si plus d'une à la haine offre de noirs poisons,
En admirons-nous moins celles qui sur leur tige
D'innocentes couleurs étalent le prestige,
Et font à l'odorat, comme les yeux charmé,
Respirer le plaisir dans leur souffle embaumé?
Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
Sont ces fleurs ornemens du désert de la vie.
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir :
Sache les respecter autant que les chérir;
Et, si la voix du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

LES SOUVENIRS,

OU LES AVANTAGES DE LA MÉMOIRE.

Sur l'immortel sommet de la double colline
Tu créas la mémoire, auguste Mnémosyne;
Je chante tes bienfaits; souris à mes accords.

La mémoire en effet est un de nos trésors :
Par elle, on ressaisit les heures, les années,
Dans la fuite du temps tour à tour entraînées;
Par elle, le passé redevient le présent.
Eh! jetant sur ses jours un regard complaisant,
Qui n'aime à remonter le fleuve de la vie!
Qui n'aime à voir, devant son âme recueillie,
Comme un mouvant tableau, repasser lentement
Ses instans de plaisir, et même de tourment!
Il semble que du temps on arrête la trace;
On croit joindre à ses jours tous ceux qu'on se retrace;
Et de leur cours rapide on se sent consolé.
Regardez ce vieillard sous les ans accablé;
Si l'on oubliait tout, sa voix faible et tremblante,
Ses yeux appesantis, sa marche défaillante,
De la mort à son âme offriraient le tableau :
Mais, grâce aux Souvenirs, du bord de son tombeau
Rejetant à son gré ses regards en arrière,
Il revient sur ses jours, et rouvre sa carrière :

Il s'entoure des biens qu'il goûta si long-temps;
Sa vieillesse sourit aux jeux de son printemps;
Et, dans l'illusion dont son âme est ravie,
Il repousse sa tombe et s'attache à la vie.

C'est peu de rajeunir le vieillard étonné;
Les Souvenirs aussi charment l'infortuné.
Un riche, du destin éprouvant l'inconstance,
Est-il de sa splendeur tombé dans l'indigence;
Si de nos parvenus il n'eut pas la hauteur,
Si du faible toujours il fut le protecteur,
Si le mérite obtint ses secours, ses hommages,
Qu'il reporte les yeux sur ces douces images:
Il se croit riche au moins de ses nombreux bienfaits,
Et reste heureux encor des heureux qu'il a faits.
L'homme sent-il un voile épaissi sur sa vue;
D'un immense horizon l'imposante étendue,
La pourpre de l'aurore, et le cristal des eaux,
Les trésors des jardins, des guérets, des coteaux,
Tout se couvre à ses yeux d'une ombre universelle:
La mémoire lui reste, il revoit tout par elle.

La mémoire à l'amant solitaire, éploré,
Fait retrouver l'objet dont il est séparé.
Voyez Saint-Preux contraint d'abandonner Julie:
Il court porter sa flamme et sa mélancolie
Dans les monts du Valais, sur ces sommets déserts
Dont les fronts escarpés se perdent dans les airs.
Leur immense hauteur, ces roches menaçantes,
Ces gouffres entr'ouverts, ces ondes mugissantes,
Ce tonnerre, roulant dans l'horizon lointain,
Le deuil de l'if lugubre et du sombre sapin,
Des voraces oiseaux les cris lents et funèbres,
Ce brouillard, plus affreux encor que les ténèbres,
Et de ces vieux glaçons la sinistre pâleur,
Tout répond à son âme et parle à sa douleur;
Son œil désespéré, de la plus haute cime,
Trouve un plaisir cruel à plonger dans l'abîme;
Il est près d'y tomber, fatigué de souffrir;
Mais il nomme Julie, et ne veut plus mourir.
Julie!... à ses côtés en esprit il l'appelle;
Il ne fait plus un pas qu'il ne marche avec elle:
Avec elle il franchit les rochers et les monts,
Avec elle il descend dans les rians vallons.
Trouve-t-il un bosquet; ce bosquet dans son âme
Du baiser de Clarens a réveillé la flamme.
Un paisible hameau s'offre-t-il à ses yeux;
Il songe à ce chalet qui dut le rendre heureux.
Lit-il sur un ormeau des lettres enlacées;
Tout à coup se présente à ses tendres pensées
Chaque arbre confident, où, dans un doux lien,
Au chiffre de Julie il enchaîna le sien.
Julie enfin dans tout est l'objet qu'il admire,
Il la voit dans les fleurs, l'entend dans le zéphyre:
Par ce prestige heureux, la rapprochant de lui,
Il trompe son exil, il charme son ennui,
Savoure du bonheur l'ivresse renaissante,
Et remplit les déserts de sa maîtresse absente.

Mais sur l'homme assoupi Morphée est descendu:
Sa paupière est fermée et son corps étendu.
Qui remplira le vide où le sommeil le plonge?
Les Souvenirs portés sur les ailes d'un songe.
Dans ces tableaux trompeurs, par eux seuls animés,
Il reprend ses travaux, ses jeux accoutumés.
Le berger endormi tient encor sa houlette,
Le poète son luth, le peintre sa palette;
L'ami des champs croit voir les prés et les vallons,
Et d'un pied fantastique il foule les gazons;
Le chasseur presse et frappe un cerf imaginaire;
Le guerrier d'un vain bronze affronte le tonnerre;
L'amant, entre ses bras retenant la beauté,
Sur un lit idéal rêve la volupté;
Enfin l'ami qui pleure une perte cruelle
Reconnaît en dormant, dans une ombre fidèle,
Son ami qui mourut, et lui semble vivant.
O toi que ma douleur appelle si souvent,
Et qui, perdu trop tôt pour le fils le plus tendre,
Ne me laissas de toi que ton nom et ta cendre;
O mon père! ton front vénérable et chéri
Se peint dans plus d'un songe à mon œil attendri.
Dans plus d'un songe encor, ton aimable sagesse
Aux utiles travaux invite ma jeunesse,
Rend à mon cœur charmé tes leçons, tes vertus;
C'est ta voix que j'entends, hélas! et tu n'es plus!
Pourquoi dans ton aspect n'ai-je vu qu'un prestige?
Et toi, dont chaque jour l'horrible mort m'afflige,
Toi, de mes premiers ans, ô mon plus tendre ami,
Qui, périssant si jeune en ce temps ennemi
Où la terreur hideuse ensanglantait la France,
D'un orateur futur emportas l'espérance,
Que de fois je t'embrasse, au milieu de la nuit,
Dans ces fantômes vains que son ombre produit!
Là de nos entretiens je retrouve les charmes;
Nous nous contons nos vœux, nos plaisirs, nos alarmes,
Nous nous disons nos plans, nos veilles, nos travaux;
Nous lisons ces écrits qui n'ont point de rivaux;
Et, de nos goûts toujours gardant le caractère,
Tu me vantes Rousseau, je te vante Voltaire;
Et, renouant les nœuds dont mon cœur fut lié,
Je sens l'attrait des arts au sein de l'amitié.
Songes heureux! faut-il qu'en rouvrant mes paupières
Le jour m'enlève, hélas! de si douces chimères!
Quand mon sommeil ranime un des morts que j'aimais,
Je voudrais près de lui ne m'éveiller jamais!
Ainsi de mille objets l'image retracée,

Quand les yeux sont fermés, fait veiller la pensée,
Et, du sommeil oisif venant remplir le cours,
Reproduit nos plaisirs, et prolonge nos jours.

Les Souvenirs encore ont une autre puissance;
Ils donnent le bonheur de la reconnaissance :
Nous cherchons les mortels qui pour nous ont tout fait;
L'aspect d'un bienfaiteur est un second bienfait.
Oui, de tous nos penchans la mémoire est la cause :
De mes soins les plus doux si mon ami dispose,
C'est que je dis tout bas, alors que je le voi :
Voilà l'être qui souffre ou jouit avec moi.
Pourquoi le fils sensible, en abordant sa mère,
Éprouve-t-il toujours un charme involontaire?
C'est qu'il se dit : Son lait au berceau m'a nourri.
Qui voit la jeune Églé d'un œil plus attendri?
L'amant qui fut heureux, s'il porte un cœur fidèle :
Du bonheur qu'il obtint, il palpite auprès d'elle;
Et quand elle se livre à ses nouveaux désirs,
Les plaisirs de la veille augmentent ses plaisirs.

Les arts, surtout, les arts sont fils de la mémoire.
Quand ces peintres, dont Rome a préparé la gloire,
Ont voulu reproduire en leurs savans tableaux
Le courroux des autans qui soulèvent les flots,
Les éclats d'un volcan, le choc de deux armées,
Le vol de l'incendie aux ailes enflammées,
Les sillons de la foudre éclatant dans les cieux,
Ces grands objets alors étaient-ils sous leurs yeux?
Non, ils n'étaient présens qu'aux yeux de leur pensée.
Et ces nobles enfans d'Euripide et d'Alcée,
Tous ceux de qui les vers, si doux à retenir,
Ont captivé leur siècle et conquis l'avenir,
S'ils ont, sous des couleurs fidèles, éloquentes,
Tracé du cœur humain les passions brûlantes,
C'est qu'ils avaient senti ce qu'ils ont exprimé :
Pour bien peindre l'amour il faut avoir aimé.
J'en atteste ta gloire, ô grand homme, ô Racine!
Au théâtre attendri quand ta plume divine
Des tourmens d'Hermione étonna les Français,
Tu portais dans ton cœur l'amour que tu traçais.
Long-temps pour Champmélé plein d'une ardeur extrême,
Dans Oreste et Pyrrhus tu te peignis toi-même;
Tes vers, de ces amans exprimant les douleurs,
S'embrasaient de tes feux, se mouillaient de tes pleurs,
Et n'étaient, quand de Phèdre ils plaignaient la tendresse,
Que de nouveaux soupirs offerts à ta maîtresse.
On doit au Souvenir les vers et le pinceau.

Il fit plus; de l'histoire il créa le flambeau.
Avant qu'on vit briller cette clarté féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples, tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés;
Les grands événemens n'avaient point d'interprètes;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes :
L'histoire luit, soudain les temps ont reculé;
L'ombre a fui; les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athènes et de Rome,
A travers deux mille ans applaudit au grand homme;
Consulte l'orateur et le guerrier fameux;
Partage les revers des peuples grands comme eux;
Voit l'empire romain sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales,
Et bientôt, déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent états;
Retrouve en d'autres lieux sur la sanglante arène
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, remplis de héros et de faits éclatans,
Ainsi que tous les lieux embrasse tous les temps!

Il est vrai, trop souvent pour une âme sensible
Des fastes de Clio la lecture est pénible.
Sous ses tristes pinceaux les combats meurtriers
S'embellissent du moins de l'éclat des lauriers;
Mais lorsqu'elle décrit des villes inondées
Par des volcans en feu, par les mers débordées;
Mais lorsqu'elle dépeint ces empereurs sanglans
Qui, plus cruels encor que les mers, les volcans,
Joignent la barbarie à la débauche immonde
Et dans des coupes d'or boivent les pleurs du monde;
Lorsqu'elle montre enfin le mérite ignoré,
Et la vertu proscrite, et le crime honoré,
La superstition en devoir érigée,
La terre dans le sang au nom du ciel plongée,
Les sombres factions, et ce choc désastreux
Où tous les citoyens se déchirent entre eux,
On gémit de savoir tant de maux, tant de crimes;
On voudrait que l'oubli pût rouvrir ses abîmes.
Vœux imprudens! du mal le souvenir affreux
Au souvenir du bien donne un prix plus heureux;
L'âme, sur les vertus qu'aux forfaits elle oppose,
Avec plus d'intérêt s'arrête et se repose.
Quand d'un Domitien, d'un Néron, d'un Caïus,
La présence nous pèse, ah! combien de Titus
L'image en ce moment nous apparaît plus belle!
Qu'on aime à fuir Tibère auprès de Marc-Aurèle!
Et lorsqu'en son courroux le Vésuve fumant
Engloutit Pompeïa dans un gouffre écumant,
Qu'il est doux d'observer, après un tel ravage,
Pétersbourg s'élevant sur un nouveau rivage,
Et de passer ainsi, dans un autre tableau,

De l'aspect d'une tombe à celui d'un berceau !
Que dis-je ? ces noms vils que l'histoire déploie
Nous attachent souvent : nous voyons avec joie
Que le crime ne peut, même après le remord,
S'absoudre et se cacher dans la nuit de la mort ;
Qu'il existe un vengeur, dont la main implacable
De sa tombe ébranlée arrache le coupable,
Et le traîne, honteux de sa triste clarté,
Devant le tribunal du lecteur irrité :
Notre voix lui reproche et sa vie et ses crimes :
Nous aimons sur sa cendre à venger ses victimes.
Nous pardonnons aux dieux, puisque leur équité
Créa pour le pervers une immortalité,
Et de ce châtiment, terrible, inévitable,
Lui montre en ses succès l'image épouvantable,
Qui, tourmentant ses nuits, empoisonnant ses jours,
Comme un fer suspendu, le menace toujours.
Oh ! que les opprimés embrassent cette idée !
Comme elle consolait mon âme intimidée
Dans ces jours de forfaits où, creusant nos tombeaux,
Un vil tyran sur nous fit régner les bourreaux !
« L'impunité, disais-je, au meurtre en vain l'excite,
» Il est du moins puni lorsqu'il songe à Tacite !
» Il pâlit, effrayé de ce hardi pinceau
» Qui du crime à Néron sut imprimer le sceau,
» Et se voit, comme lui, par de mâles peintures,
» Renaître tout sanglant chez les races futures. »
Je m'écriais : « Il souffre, et le ciel est absous. »

Mais n'est-il pour l'esprit, de s'instruire jaloux,
Que la voix de Clio? Non, grâce à la mémoire,
L'univers est encore une vivante histoire.
Que loin de ses foyers le savant élancé
Le parcoure ; il voyage entouré du passé.
O champs de l'Apennin ! ô fleuves d'Ausonie !
Cherchons-nous sur vos bords les sons de l'harmonie,
D'un éternel azur l'aspect délicieux,
Et ce peuple, à la fois galant, religieux,
Qui, tout entier à Dieu comme aux tendres faiblesses,
Vit entre des chanteurs, un prêtre, et des maîtresses,
Et, dans ses goûts divers esclave tour à tour,
Encense Polymnie, et le pape, et l'amour ?
Non, nous courons plutôt, dans ses brillans vestiges,
De l'Italie antique évoquer les prodiges.
Chaque lieu se revêt de son premier renom ;
Tout parle d'un haut fait, tout révèle un grand nom.
Que racontent Trébie, et Canne, et Trasimène?
Là, devant Annibal, a fui l'aigle romaine.
Que disent ces hameaux, ces cités, ces vallons?
Ici, sous Marius, ont péri les Teutons.
Ces bords sont le théâtre où s'illustra Scévole ;
Cette roche escarpée est le fier Capitole,
Où, des fronts couronnés consacrant les revers,
La victoire attacha le joug de l'univers.
Ces superbes palais dont la vue est frappée,
C'est celui de César, c'est celui de Pompée.
Dans ces modestes champs, tous les consuls héros
Reprenaient la charrue en quittant les faisceaux.
Horace vit le jour dans ce hameau tranquille ;
Vers ce bois est la tombe où repose Virgile.
Virgile ! Ah ! c'est surtout près de ce monument
Que l'étranger s'arrête avec ravissement.
Cette riche colline, et ces plaines fécondes,
Les mers avec orgueil développant leurs ondes,
Et d'un ciel toujours pur l'éclatante beauté,
Tout semble à ses regards par Virgile enchanté.
Aux tombes des Césars son âme fut distraite ;
Son âme se recueille au tombeau du poète ;
Il y chante les vers où Didon a gémi,
Et quitte ce tombeau comme on quitte un ami.
Des voyages lointains telle est l'heureuse ivresse.

Telle est l'illusion qui me suit dans la Grèce.
De ruines en vain ces climats sont flétris :
L'imagination relève leurs débris ;
Tout est grand homme ou dieu dans ces riches décombres,
Et je marche au milieu des plus illustres ombres.
Athènes se réveille, et sort de son tombeau :
Voilà donc ces remparts, ce Portique si beau !
Ce théâtre où des vers éclatait l'harmonie !
Et tous ces monumens conquêtes du génie !
Je sors d'Athène et vole aux champs de Marathon :
De Miltiade encore ils répètent le nom.
Je m'avance à Trézène ; un autre nom l'habite :
Les rochers sont encor teints du sang d'Hippolyte.
Les roseaux du Ladon appellent-ils mes yeux ;
Syrinx fait soupirer ses bords mélodieux.
Ai-je aperçu l'Élide ; en ses champs magnifiques
Il me semble assister aux fêtes olympiques :
J'entends le bruit des chars, le cri des combattans,
Et le souffle et les pas des coursiers haletans.
Suis-je à Naxos ; je trouve Ariane plaintive
Accusant d'un ingrat la voile fugitive.
Je nage avec Léandre aux rives d'Abydos ;
Je pleure avec Sapho lorsque j'entre à Lesbos.
Mais combien Ilion me demande de larmes !
C'est là surtout le lieu qui pour l'âme a des charmes.
L'amour mystérieux d'Anchise et de Cypris,
Œnone au mont Ida redemandant Pâris,
La Grèce, si long-temps par Hector repoussée,
Les adieux d'Andromaque à la porte de Scée ;
Le monstre dont les flancs vomissaient le trépas,
Tous ces événemens revivent sous mes pas ;
Et sur ces bords, rendus à leur splendeur première,
L'antiquité renaît et brille tout entière.

Les climats pleins de faits récens et glorieux
Par un nouvel attrait doivent charmer nos yeux.
Le guerrier que les champs de Fleurus et d'Arcole
Ont vu de l'aigle altier briser l'espoir frivole,
Les retrouvera-t-il sans penser aux combats
Où pour la liberté s'est signalé son bras?
Il salûra ces champs, théâtre de sa gloire;
Chaque bois, chaque mont frappera sa mémoire.
Ce vieux fort aux assauts a long-temps résisté;
Vers ce fleuve en fuyant l'ennemi s'est porté :
Tout viendra du Français vanter l'âme attentive;
Il entendra des morts gémir l'ombre plaintive,
Et foulant ces gazons de leur sang illustrés,
Sentira tressaillir leurs ossemens sacrés.

Non moins heureux celui qui peut revoir l'asile
Dont la paix protégea son enfance tranquille!
Du monde vers ce lieu que j'aime à m'échapper!
De mes premiers plaisirs je reviens m'occuper.
Ce mur que je frappais d'une balle docile,
Cette pierre aplanie où d'une corde agile,
Sous mes pieds bondissans, ma main doublait les tours,
Chaque objet me ramène à ces aimables jours
Où les plaisirs sont vifs, les peines sont légères,
Où l'on croit tous les cœurs généreux et sincères,
Où l'âme, vierge encor, dans le sommeil des sens,
Des folles passions ignore les tourmens,
Où l'on ne connaît pas l'orgueil de l'opulence;
Je redeviens enfant aux lieux de mon enfance,
Et retrouve, à l'aspect de ces jeux innocens,
Le calme qui s'envole avec nos premiers ans.
Ainsi le Souvenir partout nous dédommage.

De la patrie absente il nous offre l'image;
Loin d'elle vainement on erre transporté;
On retourne en esprit au bord qu'on a quitté.
O Français, qui languis captif de l'Angleterre,
Voilà ce qui distrait ta douleur solitaire!
Que te font et Saint-Jame et ce Windsor pompeux,
Ces bois si renommés, ces palais si fameux?
Tu dis, en t'éloignant de leur triste opulence:
Ce ne sont pas les bois, les palais de la France!
Tu l'appelles sans cesse; aux échos étrangers
Tu contes ses combats, ses succès, ses dangers;
Et de tes nobles fers ta pensée affranchie
Vole vers la cité par la Seine enrichie,
Se promène aux climats où le Rhône amoureux
De la Saône en son lit reçoit l'hymen heureux,
Visite l'humble toit où tu vis la lumière,
S'assied près d'une amante, à côté d'une mère;
Et, par ces doux tableaux à ton pays rendu,
Ton cœur revoit ce ciel que tes yeux ont perdu.
O combien la mémoire a d'heureux avantages!
Elle charme l'exil, embellit les voyages,
Recule le présent, et promet l'avenir.

Oui, si l'on doit aimer son propre souvenir,
Le souvenir qu'on laisse a-t-il moins droit de plaire!
Regardez ce mortel qui s'élance à la guerre :
Loin de la paix des champs ou des jeux d'une cour,
Loin des nœuds assemblés par l'hymen ou l'amour,
Il vole, sur la terre ou les gouffres de l'onde,
Braver le fer qui luit, et le bronze qui gronde.
Pourquoi dans les combats s'est-il sacrifié?
Il voulait que son nom ne fût point oublié.
O désir inquiet d'une longue mémoire!
Ce besoin appelait Démosthène à la gloire.
Voyons-le, pour s'instruire, au fond d'un noir séjour,
Fuir les fêtes d'Athène et la splendeur du jour :
Écoutez-le, des mers parcourant les rivages,
Pour affermir sa voix haranguer les orages.
C'est ce vœu d'échapper au noir oubli des temps,
Qui, loin des vains plaisirs, sur des travaux constans,
A toute heure, en tout lieu, faisait pâlir Voltaire;
C'est lui qui, de Raynal enflammant l'âme austère,
Lui dit de préférer à des honneurs brillans
Le lustre du malheur et l'éclat des talens;
C'est lui qui, dans les bois propices à l'étude,
Exilait de Rousseau la docte inquiétude.
Rousseau!... Si l'écrivain dont l'éloquente voix
Fit parler la morale, et l'amour, et les lois,
Pour mûrir son génie, aux délices du monde
Courut se dérober dans la forêt profonde,
C'est que, plein des tributs qu'il devait obtenir,
Il respirait de loin l'encens de l'avenir,
Et voyait ses leçons dont la France s'honore
Triompher en des jours qui n'étaient pas encore.
L'espoir d'un souvenir conduit même aux vertus;
Cet illustre vieillard proscrit par Anitus,
Intrépide martyr de sa haute sagesse,
Eût-il dans les cachots bu la mort sans faiblesse,
S'il n'eût cru que le monde, honorant son tombeau,
D'un opprobre éternel flétrirait son bourreau?
Quand Brutus s'immolant sut dompter la nature,
Il se sentait d'avance en sa grandeur future;
Et Barneveldt, frappé comme un vil criminel,
Voyait son échafaud se changer en autel.
Le grand homme a seul droit de briguer cet hommage
Qui dans tout l'avenir consacre son image :
Mais d'un tribut plus doux l'homme obscur est épris;
Il veut le souvenir de ceux qu'il a chéris,
Qui ne se dit, tout près de perdre la lumière :
« Ma fille de ses pleurs baignera ma poussière;
» Le long deuil d'une épouse attestera sa foi;
» Quelquefois mes amis s'entretiendront de moi;
» Je reste dans leurs cœurs, je vivrai dans leurs larmes. »

Ce tableau, de la mort adoucit les alarmes;
Et l'espoir des regrets que tout mortel attend,
Est un dernier bonheur à son dernier instant.

LA SÉPULTURE.

Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoraient les portiques?
O forfaits! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asile épouvanté,
Coururent, tout sanglans, de nos aïeux célèbres
Profaner, mutiler les monumens funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat.
Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage
De l'état ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom français, Turenne, Duguesclin,
Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de vos urnes chassées!
La beauté ne put même adoucir leur courroux;
Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups!
C'en est donc fait; brisant les tombes révérées,
Ils ont désenchanté nos enceintes sacrées:
Nous y cherchons en vain ces marbres inspirans,
Où nos yeux se plaisaient à s'arrêter long-temps;
Où nos cœurs admiraient, épris de leur histoire,
Les dons de la patrie et les droits de la gloire,
Et sur l'affreuse mort, dont tout est dévoré,
Des talens, des vertus le triomphe assuré.
On se sent agrandir au tombeau d'un grand homme!
Les arts m'en sont garans; des morts que l'on renomme,
Dans le bronze vivant, dans le marbre animé,
Ils rendront tous les traits à l'univers charmé:
Mais ce n'est point assez pour le cœur qui les aime;
Leurs images, hélas! ne seront point eux-même!
C'est eux, c'est leurs débris que nous voulons trouver:
Au pied de leurs tombeaux nous aimions à rêver.
Là, du recueillement savourant tous les charmes,
Nous trouvions à la fois des leçons et des larmes;
Il semblait que du fond de ces cercueils fameux
Une voix nous criât: « Illustrez-vous comme eux. »
Voilà l'illusion que nous avons perdue....
Vous tous, que pleure encor la patrie éperdue,
Consolez-vous pourtant si vos corps mutilés
Loin de leurs monumens languissent exilés:
Bannis de vos cercueils, et non de votre gloire,
Vous restez dans nos cœurs et dans notre mémoire.
Là se sont retranchés vos débris immortels;
Là se sont relevés vos tombeaux, vos autels;
Et contre les pervers soulevant tous les âges,
Vous immortalisez jusqu'à leurs vils outrages.

Mais de quel crime encor mon œil est révolté!
Par des bras soudoyés un cadavre porté,
Sans cortége, sans deuil, s'avance solitaire;
C'est ainsi parmi nous qu'on rend l'homme à la terre!
Autrefois l'amitié, la nature et l'amour,
Accompagnant sa cendre à ce dernier séjour,
Lui portaient en tribut leur douleur consolante;
Maintenant, inhumé sans la pompe touchante
Qui suivait le mortel dans sa tombe endormi,
On dirait qu'il n'eut pas un parent, un ami!
A-t-il perdu ses droits en perdant la lumière?
N'est-il point un respect qu'on doive à sa poussière?
Sur les rives du Nil un zèle industrieux
Par un baume éternel, perpétuant aux yeux
Une mère expirée, une épouse ravie,
Savait tromper la mort et figurer la vie;
Les Grecs et les Romains présentaient aux tombeaux
Des offrandes, des pleurs, et le sang des taureaux;
Le sauvage lui-même, inhumain, implacable,
Toujours d'un peu de terre a couvert son semblable:
Et vous, peuple poli, dans cet âge si beau
Où Montesquieu, Voltaire, et Raynal, et Rousseau,
Par leurs savants écrits, plein d'Athène et de Rome,
Apprirent aux humains la dignité de l'homme,
Vous osez seul aux morts refuser des honneurs!
Que dis-je? vous craignez de montrer vos douleurs!
Sommes-nous dans ces jours de crime et d'esclavage
Où, de l'humanité proscrivant le langage,
Des tyrans dans nos yeux faisaient rentrer nos pleurs,
Où tous les sentimens se cachaient dans les cœurs?
Le frère alors fuyait les obsèques d'un frère;
Le fils suivait de loin le cercueil de son père:
On n'osait escorter que le char des bourreaux,
La pompe de la mort n'était qu'aux échafauds!
Si de ce règne affreux l'opprobre enfin s'efface,
Dans nos convois encor pourquoi m'offrir sa trace?
Quel Français sans gémir peut voir leur nudité?
Craint-on qu'au sein des jeux un moment attristé,
L'homme heureux, de la mort reconnaissant l'empire,
Ne s'aperçoive trop que son semblable expire?
Eh! ce corps à la terre indignement rendu,
Comme un vil animal dans les champs étendu,
Peut-être est-ce un savant dont le vaste génie
Par d'utiles travaux éclaira sa patrie!
Peut-être est-ce un ami des mortels malheureux!
Quel contraste! jaloux de prodiguer pour eux
De ses soins, de ses dons l'active bienfaisance,
Tous les infortunés recherchaient sa présence:
Vivant, de sa maison ils assiégeaient le seuil;
Mort, ils n'osent, hélas! entourer son cercueil!

« Pourquoi, me direz-vous, des honneurs funéraires?
» Cette loi, que jadis établit chez nos pères
» Un culte fanatique, et sans force aujourd'hui,
» Sur nos bords éclairés doit tomber avec lui. »
Ah! laissez ce langage au profane athéisme;
La sensibilité n'est pas le fanatisme:
De la religion gardons l'humanité.
Barbares, qui des morts bravez la majesté,
Éloignez, s'il le faut, ces ornemens, ces prêtres
Dont le faste à la tombe escortait nos ancêtres;
Mais appelez du moins autour de nos debris
Et la douleur d'un frère et les larmes d'un fils:
C'est le juste tribut où nos mânes prétendent;
C'est le culte du cœur que surtout ils attendent.

Mais si vous leur rendez cette pompe du deuil,
Oserez-vous encor reléguer un cercueil
Aux lieux où, nous plongeant dans les mêmes abîmes,
La mort confusément entasse ses victimes?
O trop coupable effet d'un usage odieux!
Auprès des scélérats gît l'homme vertueux!
Dans le même sépulcre indigné de descendre,
A leur cendre il frémit d'associer sa cendre.
Du juste qui n'est plus respectez le repos;
Du juste et du méchant séparez les tombeaux.
Loin sans doute l'orgueil du pompeux mausolée
Qui distinguait des grands la poussière isolée;
Mais qu'au moins dans les bois un monument dressé
Dise au fils: C'est ici que ton père est placé.
Les bois! ils sont des morts le véritable asile:
Là, donnez à chacun un bocage tranquille:
Couvrez de leur nom seul leur humble monument:
De l'urne d'un héros son nom est l'ornement.
Ces dômes de verdure où le calme respire,
Le ruisseau qui gémit, et le nom qui soupire,
La lune dont l'éclat, doux ami des regrets,
Luit plus mélancolique au milieu des forêts,
Tous ces objets, que cherche une âme solitaire,
Prêteront aux tombeaux un nouveau caractère.
Par ce charme, appelés vers leurs restes flétris,
Nous viendrons y pleurer ceux qui nous ont chéris;
Nous croirons voir planer leurs ombres attentives;
Nous croirons qu'aux soupirs de nos âmes plaintives
Répondent de leurs voix les accens douloureux
Dans la voix des zéphyrs gémissans autour d'eux.
Que la sage Helvétie offre un touchant exemple!
Lorsqu'un mortel n'est plus, là, les siens près du temple
Vont déposer sa cendre en un bocage épais;
Y plantent des lilas, des roses, des œillets;
Arrosent chaque jour leurs tiges abreuvées:
Il semble qu'en ces fleurs, par leurs mains cultivées,
Ils raniment l'objet près d'elles inhumé,
Et respirent son âme en leur souffle embaumé.
Comme eux à nos regrets sachons prêter des charmes,
Rendons les fleurs, les bois, confidens de nos larmes:
Dans les fleurs, dans les bois, du sort trompant les coups,
Nos parens reviendront converser avec nous.
Tout rendra leur aspect à notre âme apaisée;
Les champs peuplés par eux deviendront l'Élysée:
Et les tristes humains, près de faire à leur tour
Ce voyage effrayant qui n'a point de retour,
Comptant sur les honneurs dont la mort est suivie,
Ne croiront pas sortir tout entiers de la vie,
Et, par ce doux espoir en mourant ranimés,
Se sentiront renaître aux cœurs qu'ils ont aimés.

LA MÉLANCOLIE.

La joie a ses plaisirs; mais la mélancolie,
Amante du silence et dans soi recueillie,
Dédaigne tous ces jeux, tout ce bruyant bonheur
Où s'étourdit l'esprit, où se glace le cœur.
L'homme sensible et tendre à la vive allégresse
Préfère la langueur d'une douce tristesse;
Il la demande aux arts: suivons-le dans ces lieux
Que la peinture orna de ses dons précieux;
Il quitte ces tableaux où le pinceau déploie
D'une fête, d'un bal la splendeur et la joie,
Pour chercher ceux où l'art, attristant sa couleur,
D'un amant, d'un proscrit a tracé le malheur.
De la toile attendrie, où ces scènes sont peintes,
Son âme dans l'extase entend sortir des plaintes,
Et son regard avide y demeure attaché.

Au théâtre surtout il veut être touché.
Voyez-vous, pour entendre Emilie, Orosmane,
Phèdre en proie à l'amour qu'elle-même condamne,
Comme un peuple nombreux dans le cirque est pressé?
Chacun chérit les traits dont il se sent blessé;
Chacun aime à verser sur de feintes alarmes,
Sur des désastres faux, de véritables larmes;
Et loin du cirque même, en son cœur, en ses yeux,
Garde et nourrit long-temps ses pleurs délicieux.

Quel est, en le lisant, le livre qu'on admire?
L'ouvrage où l'écrivain s'attendrit et soupire?
L'Iliade, d'Hector peignant le dernier jour;
Les vers où de Didon tonne et gémit l'amour;
Les plaintes de Tancrède et les feux d'Herminie,
Héloïse, Werther, Paul et sa Virginie,
Ces tableaux douloureux, ces récits enchanteurs
Que l'on croirait tracés par les Grâces en pleurs.
Ignorant, éclairé, tout mortel les dévore;

La nuit même il les lit; et quelquefois l'aurore,
En rouvrant le palais de l'orient vermeil,
Le voit le livre en main oublier le sommeil :
Dans le recueillement son âme est absorbée,
Et sur la plage humide une larme est tombée.
Douce larme du cœur, trouble du sentiment,
Qui naît dans l'abandon d'un long enchantement,
Heureux qui te connaît! malheureux qui t'ignore!

Arrêtons-nous aux champs qu'un riche émail colore :
Du pourpre des raisins et de l'or des guérets
L'aspect riant, d'abord, a pour nous des attraits;
Mais que nous préférons l'épaisseur d'un bois sombre!
C'est là qu'on est heureux! là, le soleil et l'ombre,
Qui, formant dans leur lutte un demi-jour charmant,
Ménagent la clarté propice au sentiment;
Mille arbres qui, penchant leur tête échevelée,
Tantôt dans le lointain alongent une allée,
D'un dédale tantôt font serpenter les plis,
Dessinent des bosquets, ou groupent des taillis;
Enfin le doux zéphyr, qui, muet dans la plaine,
Gémit dans les rameaux qu'agite son haleine;
Tout dispose à penser, invite à s'attendrir;
Sous ces dômes touffus le cœur aime à s'ouvrir;
Et, conduit par leur calme aux tendres rêveries,
Se plaît à réveiller ses blessures chéries.

Sous ces bois inspirans coule-t-il un ruisseau;
L'émotion augmente à ce doux bruit de l'eau
Qui, dans son cours plaintif qu'on écoute avec charmes,
Semble à la fois rouler des soupirs et des larmes;
Et qu'un saule pleureur, par un penchant heureux,
Dans ses flots murmurans trempe ses longs cheveux,
Nous ressentons alors dans notre âme amollie
Toute la volupté de la mélancolie.
Cette onde gémissante et ce bel arbre en pleurs
Nous semblent deux amis touchés de nos malheurs :
Nous leur disons nos maux, nos souvenirs, nos craintes;
Nous croyons leur tristesse attentive à nos plaintes;
Et, remplis des regrets qu'ils expriment tous deux,
Nous trouvons un bonheur à gémir avec eux.

Écoutons : des oiseaux commence le ramage.
De ces chantres ailés un seul a notre hommage;
C'est Philomèle, au loin lamentant ses regrets.
Oh! que sa voix plaintive enchante les forêts!
Que j'aime à m'arrêter sous l'ombre harmonieuse
Où se traîne en soupirs sa chanson douloureuse!
De l'oreille et du cœur je suis ses doux accens.
Rêveur, et tout entier à ses sons ravissans,
Je ne m'aperçois pas si, planant sur ma tête,
Des nuages affreux assemblent la tempête,
Si le tonnerre gronde, ou si le jour qui fuit
Cède le firmament aux voiles de la nuit;
Je ne vois que les maux que cet oiseau déplore,
Il cesse de chanter, et je l'écoute encore :
Tant la mélancolie est un doux sentiment!

Vesper, viens assister à son recueillement!
L'astre majestueux qui verse la lumière
Peut un moment de l'homme attacher la paupière,
Lorsqu'inondant les cieux, en son cours agrandi,
Il déploie à longs flots la splendeur du midi;
Mais l'œil, qu'ont ébloui ses brûlantes atteintes,
Demande à reposer sur de plus douces teintes :
Il se plaît à chercher sur des nuages d'or
L'astre qu'on ne voit plus, et que l'on sent encor;
Le jour à son déclin, la nuit à sa naissance,
L'ombrage des forêts qui dans les champs s'avance;
La chanson de l'oiseau qui par degrés finit,
La rose qui s'efface et l'ombre qui brunit,
Les bois, les prés dont l'ombre obscurcit la verdure,
L'air qui souffle une douce et légère froidure,
Phébé qui, seule encore et presque sans clarté,
Au milieu des vapeurs lève un front argenté,
Et semble, en promenant son aimable indolence,
Un fantôme voilé qui guide le silence;
Le murmure des flots qu'on entend sans les voir,
Et le cri du hibou dans le calme du soir :
Combien de ces objets on goûte la tristesse!
Que sous son crêpe encor la nature intéresse!
A l'heure où la journée approche de sa fin,
Le sage, en soupirant, contemple ce déclin,
Et, ramenant sur soi sa pensée attendrie,
Voit dans le jour mourant l'image de la vie.

Ainsi donc le rapport des objets avec nous
Leur donne à nos regards un intérêt plus doux!
C'est par-là que l'automne, heureux soir de l'année,
Nous attache au déclin de sa beauté fanée.
Lorsque sur les coteaux sifflent les aquilons,
Quand la feuille jaunit et tombe en tourbillons,
Quand se flétrit des prés la grâce fugitive,
Le mortel recueilli, d'une vue attentive,
Suit cette décadence, où, se couvrant de deuil,
La nature à pas lents marche vers le cercueil.
Pleure-t-il le trépas d'une épouse adorée;
Il jouit du tableau de la terre éplorée :
La splendeur du printemps insultait son ennui;
Mais l'automne est souffrant, il se plaît avec lui.
Les vents luttant entre eux, et les torrens qui grondent,
Lui semblent des témoins dont les voix lui répondent;
Ces prés, ces champs déserts, et ces bois dévastés,
De sa perte à ses yeux paraissent attristés.
Il dit aux prés, aux champs pleins de ses rêveries :
« Vous n'avez plus les fleurs, vos compagnes chéries ; »

Aux bois : « Tout hymen cesse entre la feuille et vous ;
» Comme vous des trésors j'ai perdu le plus doux,
» Et je viens, unissant ma perte à vos ravages,
» Confondre nos regrets, marier nos veuvages. »
Il dit ; cet entretien charme un instant ses maux.
L'enfant du Pinde aussi recherche ces tableaux :
Laissez-moi m'enfoncer sous ces bois sans feuillage ;
Qu'il m'est doux d'y trouver un roc noir et sauvage,
Qui laissait la verdure égayer son horreur,
Et, libre de son voile, a repris sa terreur !
Que j'aime à mesurer ces ormes et ces chênes,
Gigantesques rivaux des montagnes prochaines,
Qui, sans feuille, et d'écorce à peine environnés,
Élèvent un front chauve et des bras décharnés !
Combien me plait, m'émeut cette onde qui bouillonne,
Qui, dans l'été, cascade, et torrent, dans l'automne,
Murmurant quand Zéphyre enchantait le vallon,
Au départ du zéphyr gronde avec l'aquilon !
De quelle volupté ma frayeur est mêlée
Quand la foudre à grand bruit roule dans la vallée,
Ou, sous ses traits de feu brisant de noirs rameaux,
De nos bois fracassés dévore les lambeaux !
Tout du poète ému réveille le génie :
Je saisis des objets la couleur rembrunie ;
Et, pour faire passer cette teinte en mes vers,
Je noircis mes pinceaux du deuil de l'univers.

Où suis-je ! à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs ! quel tableau ! quel trésor !
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or ;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et jusque dans la mort du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,
Le reste, dans la poudre, au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre ; ah ! ce respect t'est dû !
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre
Ne firent que changer de mort dans le tombeau ;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sous les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes ;
Et, quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'état après l'avoir nourri :
Enfin chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile !
Salut, cendre du pauvre ; accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs ?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire !
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau ;
Notre sol n'est formé que de poussière humaine ;
Et lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent ;
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour témoin.

Oisifs de nos cités, dont la mollesse extrême
Ne veut que ces plaisirs où l'on se fuit soi-même,
Qui craignez de sentir, d'éveiller vos langueurs,
Ces tableaux éloquens sont muets pour vos cœurs ;
Mais toi, qui des beaux-arts sens les flammes divines,
Ton âme entend la voix des cercueils, des ruines.
De la destruction recherchant les travaux,
Des états écroulés tu fouilles les tombeaux.
On te voit, arrêté sur les bords du Scamandre,
De l'antique Ilion interroger la cendre ;
On te voit dans Palmyre, attentif et surpris,
Consulter sa grande ombre et ses savans débris.
Quel livre à ton génie offrent de tels décombres !
Sur ces riches lambeaux, sur ces ruines sombres,
Qui, là, sans majesté, rampent dans les déserts,
Ici, d'un front altier se dressent dans les airs ;
Mais dont les traits usés et les rides sauvages
Des ans, qui rongent tout, attestent les ravages,
Tu lis, le cœur saisi d'un agréable effroi,
La marche de ce temps qui roule aussi sur toi,
Des révolutions les soudaines tempêtes,
La chute des états, la trace des conquêtes ;
L'empreinte des volcans et des flots destructeurs,
Et la haute leçon du néant des grandeurs ;
Et, des siècles sur eux contemplant les injures,
De ces grands corps brisés tu comptes les blessures ;
Tes yeux et tes esprits sont par eux exaltés.

Laissons des vieux débris, sépulcres des cités.
Que sont-ils, aux regards du rêveur solitaire,
Près de ce ténébreux et profond monastère,
Sépulcre des vivans, où, servant les autels,
Au sein d'un long trépas respiraient les mortels ?
Les lois ont prononcé : tous ces réduits austères
Ont dépouillé leur deuil, leurs chaînes, leurs mystères ;
Mais quoique leurs parvis, leurs autels soient déserts,
Au cœur mélancolique ils restent toujours chers :
L'œil avide recherche en ces saints édifices
Les cellules témoins de tant de sacrifices ;
Ces formidables mots, néant, éternité,
Dont s'obscurcit encor le mur épouvanté ;
Les voûtes où, d'un Dieu redoutant la sentence,

Le front pâle et courbé, priait la Pénitence;
La fosse que, docile au plus cruel devoir,
Creusa l'infortuné qu'elle dut recevoir,
Et le nocturne airain dont les sons despotiques
Arrachaient de leurs lits ces pieux fanatiques,
Qui, dans l'ombre entonnant de lugubres concerts,
Perdaient seuls le repos que goûtait l'univers.
L'amour donne surtout un charme à ces retraites;
Long-temps il a gémi sous leurs ombres muettes;
De Rancé, de Comminge, ah! qui n'a plaint les feux?
Tous deux, veufs d'une amante et toujours amoureux,
Embrassèrent en vain le froid du sanctuaire;
Ils brûlaient sur le marbre, ils brûlaient sous la haire,
Leur flamme, que le cloître et le jeûne irritait,
Jusqu'au pied des autels à Dieu les disputait;
Et leur voix trop souvent, dans leur profane ivresse,
Aux chants sacrés mêla le nom de leur maîtresse.
Du devoir, de l'amour, ô rigoureux combats!
La paix était près d'eux, ils ne la sentaient pas!
Mais de qui sut aimer leurs maux font les délices.
J'erre dans ces réduits qui virent leurs supplices;
Je demande à l'écho le bruit de leurs douleurs;
Je demande à l'autel la trace de leurs pleurs;
Mes pleurs mouillent le marbre où leurs larmes coulèrent;
Mon cœur soupire aux lieux où leurs cœurs soupirèrent;
Et je me peins, ému de leurs revers fameux,
Les jours où je brûlais, où je souffrais comme eux.

Voilà donc tes bienfaits, tendre mélancolie!
Par toi de l'univers la scène est embellie;
Tu sais donner un prix aux larmes, aux soupirs;
Et nos afflictions sont presque des plaisirs.
Ah! si l'art à nos yeux veut tracer ton image,
Il doit peindre une vierge assise sous l'ombrage,
Qui, rêveuse, et livrée à de vagues regrets,
Nourrit, au bruit des flots, un chagrin plein d'attraits,
Laisse voir, en ouvrant ses paupières timides,
Des pleurs voluptueux dans ses regards humides,
Et se plait aux soupirs qui soulèvent son sein,
Un cyprès devant elle, et Werther à la main.

AUX MANES DE DEMOUSTIER.

—

Hélas! il a péri ce chantre ingénieux
Qui, si jeune, au tombeau n'aurait pas dû descendre!
Nous le cherchons sans cesse et de l'âme et des yeux!
Nous ne trouvons plus que sa cendre.
Dès long-temps vers la tombe il semblait s'avancer;
Il brillait à nos yeux comme un astre éphémère
Dont nous admirions la lumière,
En tremblant chaque jour de la voir s'éclipser:
Mais des traits qu'on attend se sent-on moins blessé?
Non, le cœur a peine à comprendre
Qu'hier un ami vive et périsse aujourd'hui,
Que de son œil chéri s'échappe un regard tendre,
Que de sa douce voix le son se fasse entendre,
Et que l'instant d'après rien ne reste de lui!
Rien!... ai-je perdu la mémoire
De ses vertus et de ses vers?
S'il est mort à la vie, il existe à la gloire!
La tombe rend son nom et ses talens plus chers.
Oubliera-t-on jamais cet heureux caractère,
Cet adroit CONCILIATEUR
Qui, sincère quoique flatteur,
Le retrace lui-même en offrant l'art de plaire?
Oubliera-t-on jamais l'ouvrage gracieux
Où sa muse, étalant des peintures galantes,
Groupe un cercle choisi de femmes séduisantes,
Et captive à la fois l'esprit, l'âme et les yeux?
O riante Mythologie
Qu'il révéla pour nous comme pour Émilie,
C'est à toi que surtout il devra l'avenir!
Comme en ses entretiens, qu'on aime à retenir,
De tes riches couleurs il versa la magie?
Avec quel art, d'Ovide empruntant les pinceaux,
Il nous fait, dans ses vers rapides,
Entendre le doux bruit des eaux,
Et le soupir des Néréïdes;
Rend pour nous les jardins et les bois animés
En nous contant Daphné sous l'écorce captive,
Hyacinthe, Narcisse, en des fleurs enfermés,
Et dans l'écho sensible une amante plaintive;
Ouvre à nos pas la cour du terrible Pluton,
Enceinte de tout temps pour les forfaits creusée;
Nous brûle sur les bords de l'ardent Phlégéton,
Nous rafraîchit dans l'Élysée;
De là monte avec nous au séjour radieux,
Nous assied au conseil des dieux,
Nous guide au boudoir des déesses;
Et tour à tour, devant nos yeux,
Dans ses poétiques ivresses,
Fait passer le Tartare, et la terre, et les cieux!
Et sous quel jour piquant il offre encor ces fables!
Il fuit des érudits la grave pesanteur
Pour la légèreté de nos savans aimables;
On voit l'homme d'esprit, on ne voit point l'auteur.
On sent qu'une beauté l'inspire et l'encourage:
Pour elle, en ses récits, il fait toujours régner
Un voluptueux badinage:
Il converse au lieu d'enseigner;
Les Grâces qu'il instruit lui prêtent leur langage;
Le savoir en ses vers parvient à s'embellir;
Ce n'est plus le sillon que l'on ouvre avec peine,
C'est le fruit, c'est la fleur, dont l'éclat et l'haleine

Semble inviter à les cueillir.
Un art si précieux à ce brillant ouvrage
Assure un éternel succès :
Demoustier des lecteurs obtiendra le suffrage
Tant que vivra l'esprit français.
Tel est donc le droit du génie !
La mort, où l'homme obscur voit sa course finie,
N'est pour lui qu'un passage à des jours éclatans :
Son siècle est l'avenir, sa carrière est le temps :
Au monde qui le perd il lègue ses ouvrages,
Et sa voix retentit dans la longueur des âges.
Sans doute le guerrier sur les siècles futurs,
Émule du poète, a des droits aussi sûrs ;
Mais du laurier brillant qui décore ses armes
Le lustre est obscurci par le sang et les larmes ;
Le poète reçoit de plus touchans honneurs ;
Sa gloire est un présent que lui font tous les cœurs.
Eh ! je prends à témoin ces monumens funèbres
Où, dans un repos fastueux,
Dorment les conquérans célèbres ;
A peine arrêtent-ils nos regards curieux !
Tandis que nous aimons à reposer nos yeux
Sur l'urne de Sapho, sur la cendre d'Eschyle,
Et recueillir notre âme au tombeau de Virgile.
Mais qu'importe un hommage au talent adressé,
Quand il est descendu dans la sombre demeure ?
Le cœur jouit du nom par un ami laissé ;
Mais ce nom le rend-il à l'ami qui le pleure ?
Vous de qui Demoustier fut connu, fut chéri,
C'est vous que mes regrets attestent :
S'il revit pour la terre où ses ouvrages restent,
Pour nous l'infortuné tout entier a péri.
Nous ne le verrons plus, loin des fêtes mondaines,
De nos plaisirs sans faste accepter la moitié,
Et dans nos craintes, dans nos peines,
Réclamer encor plus la part de l'amitié ;
Nous ne le verrons plus par sa seule indulgence
Répondre aux détracteurs de ses nombreux succès,
Consoler le malheur, secourir l'indigence
Avec l'aménité qui double les bienfaits ;
Nous avons perdu pour jamais
Et son exemple et sa présence.
Tel est aussi le deuil qui remplit votre cœur,
O sœur inconsolable, ô gémissante mère,
Près de qui s'écoula sa rapide carrière,
Dans les travaux et le bonheur !
Hélas ! l'aspect de sa retraite,
Où les vers sont encor, où n'est plus le poète,
Le voisinage de ces bois
Dont le calme secret, l'inspirante verdure,
Loin d'un monde bruyant, l'ont reçu tant de fois,
Tout irrite votre blessure.
Le printemps vient lui-même augmenter vos douleurs ;
Oui, lorsque vous voyez la feuille reparaître,
Lorsque vous contemplez les renaissantes fleurs,
Vous dites, en pensant à l'objet de vos pleurs :
Lui seul, hélas ! lui seul ne doit donc pas renaître !
Que du moins ces fleurs aujourd'hui
Nous servent à lui rendre hommage :
Parons son urne et son image
D'ornemens simples comme lui.
Que nos mains en ces mots y gravent son histoire :
« Il montra les talens aux vertus réunis ;
» Son esprit lui donna la gloire,
» Et sa belle âme, des amis. »

CONSEILS A AGLAURE.

Eh quoi ! vous prétendez, jeune et charmante Aglaure,
Étrangère à l'amour, peut-être à la pitié,
Près d'un sexe qui vous adore
Ne connaître que l'amitié !
Vous croyez que, gardant une froideur extrême,
Vos jours d'aucun chagrin ne se verront troubler !
Je suis l'époux heureux d'une épouse que j'aime,
Vous cherchez le bonheur, je puis vous conseiller.
Au plus doux sentiment ne soyez pas rebelle ;
Pour vivre indifférente un dieu vous fit-il belle ?
Créa-t-il sans projet ces yeux, où tour à tour
L'esprit et la douceur respire,
Ce sein dont l'œil ému caresse le contour,
Cette bouche où se peint un gracieux sourire ?
L'Amour vous fit ces dons pour les lui rendre un jour.
Voyez ce diamant d'où jaillit la lumière :
Auriez-vous désiré qu'aux mains du lapidaire,
Sous un voile jaloux enfermé constamment,
Il eût toujours ravi sa beauté tributaire,
De la vôtre heureux ornement ?
Voyez cette fille de Flore
Qui vous fait respirer l'haleine du printemps :
Auriez-vous désiré que, captive en tout temps
Dans le bouton qui vient d'éclore,
Elle vous eût caché ses parfums éclatans ?
Voilà votre modèle, Aglaure :
Diamant, laissez-vous polir ;
Tendre fleur, laissez-vous cueillir ;
En prêtant sa richesse on s'enrichit encore.
Oui, consultez votre intérêt ;
A mes sages conseils il vous dit de vous rendre :
Vous serez plus jolie en devenant plus tendre ;
Le sentiment, Aglaure, est le premier attrait.
Vos yeux, dont l'éclat nous appelle,
Sans s'animer jamais savent toujours charmer :

Comme ils s'embelliraient d'une grâce nouvelle,
Si par le sentiment ils pouvaient s'enflammer;
S'ils montraient, dans ce trouble où la pudeur chancelle,
A travers quelques pleurs tous les feux de l'amour,
Semblables au rayon du jour
Qui dans les ondes étincelle!
Votre bouche, aux aveux constante à s'opposer,
Garde encor sa fraîcheur et son charme suprême;
Que serait-elle donc, si laissant tout oser,
Elle s'ouvrait pour dire, *j'aime*,
Et se fermait pour prendre ou donner un baiser?
Mais ce sein, ce beau sein qui sans trouble palpite,
Ah! c'est lui dont surtout doublerait la beauté,
S'il devait à la volupté
Chaque mouvement qui l'agite.
La volupté! le monde est par elle animé!
Que nous offre un bocage aux feux du jour fermé?
D'un côté les oiseaux fidèles,
Se cherchant, se trouvant sous ses mobiles toits
Que soutiennent pour eux les portiques des bois,
Unissent leurs becs et leurs ailes,
Confondent leurs soupirs, et, sûrs d'un doux retour,
Enchantent les bosquets de bonheur et d'amour;
De l'autre les arbres flexibles,
Comme leurs habitans, heureux,
Enlacent leurs têtes sensibles
Et joignent leurs bras amoureux;
La charmille, plus loin, au tilleul mariée,
L'entoure de sa tige à la sienne alliée;
Ailleurs, au jeune ormeau d'un lien conjugal
S'attache la vigne jalouse;
Enfin, s'approchant tous par un besoin égal,
Chaque arbre est un amant, chaque plante une épouse;
Et les fleurs elles-même, en proie à ces désirs
Dont tout doit ressentir l'émotion charmante,
Dans leurs sexes divers l'une de l'autre amante,
Ont aussi leur hymen, ont aussi leurs plaisirs:
Toutes, la feuille émue et la tête inclinée,
Ouvrant un sein qu'Aurore enrichit de ses pleurs,
Elles font de parfums, de sucs et de couleurs,
Une alliance fortunée.
Entre elles c'est peu de s'unir:
Elles souffrent encor les baisers du zéphyr,
Et, de leur faiblesse orgueilleuses,
Laissent le papillon, posé sur leur émail,
Dans ses ardeurs voluptueuses,
Aspirer leur haleine et sucer leur corail;
Tandis que du ruisseau limpide,
Qui jusques à leurs pieds se plaît à s'avancer,
Les vagues, qu'un vent doux l'une vers l'autre guide,
Se donnent un baiser humide,
Et les eaux sur les eaux viennent se caresser.
Tout aime autour de vous, tout brûle, tout soupire:
Mais cet univers qui n'aspire
Qu'à l'amour, de nos cœurs impérieux besoin,
Ne vous offrira-t-il qu'un spectacle frivole
Où vous assisterez sans daigner prendre un rôle?
Voulez-vous du bonheur n'être qu'un froid témoin?
Je conçois vos frayeurs: la toilette vous charme;
Et sans doute un amant en prendrait quelque alarme.
Il ne verrait qu'en frémissant
Cet art industrieux, qui sur le front ramène
De vos longs cheveux noirs le luxe obéissant;
Pour faire ressortir un teint éblouissant
Dans l'heureuse union de l'albâtre et l'ébène;
Il se plaindrait du fard dont l'éclat emprunté
Donne à vos yeux si doux plus de vivacité;
Il fronderait surtout cette robe échancrée
Qui montre votre épaule et ses contours polis,
Et découvre ce sein de lis
Dont il voudrait lui seul voir la grâce ignorée:
Il maudirait ce vêtement
Qui, sous le lin moelleux ou sous la gaze fine,
D'un corps qu'il dût cacher indiscret ornement,
Révèle à tous les yeux les formes qu'il dessine:
Il maudirait enfin tout votre ajustement.
Vous, douce, et redoutant une tendre querelle,
Vous fuiriez la parure et vous croiriez moins belle:
Comment oser dès-lors accepter un amant?
C'est trop peu; vous penchez vers la coquetterie,
Quoique, sans nul effort, admirée et chérie,
Vous traîniez après vous des flots d'adorateurs.
A peine vous entrez dans l'une de nos fêtes,
Que, jalouse de plaire, avide de conquêtes,
Il faut que, déployant mille attraits séducteurs,
Vous fixiez tous les yeux, tourmentiez tous les cœurs,
Et dérangiez toutes les têtes.
Vous adressez à l'un un souris gracieux,
A l'autre un doux regard, à l'autre un mot aimable,
Et vous multipliez le charme inexprimable
De votre bouche et de vos yeux.
Un amant ne pourrait soutenir ce spectacle.
Craignant tous ses rivaux, pour leur porter obstacle,
Vous le verriez, tantôt se placer mille fois
Entre eux et vos regards, entre eux et votre voix;
Tantôt pâle, rêveur, malheureux de vos charmes,
Dévorer à l'écart ses plaintes et ses larmes.
Vous, pour consoler son ennui,
Discrète en vos regards comme en votre langage,
Vous baisseriez les yeux, ou ne verriez que lui:
Mais quel effort pour vous de perdre quelque hommage!
Qu'ai-je dit? à la valse il faudrait renoncer;
Eh! quel amant sans lui vous laisserait valser?
Quel amant souffrirait qu'un autre,
En cercle autour de vous précipitant ses pas,
Eût ses mains dans vos mains, son bras sur votre bras,

Ses yeux devant vos yeux, et son cœur près du vôtre,
Et formât avec vous ces souples mouvemens
Trop semblables peut-être aux transports des amans?
Un tableau si cruel le mettrait au supplice!
Vous, pour calmer son cœur jaloux de vos appas,
Avec d'autres que lui vous ne valseriez pas;
Mais ne serait-ce point un bien grand sacrifice?
Réfléchissez pourtant; le ciel de trop d'attraits
En naissant, vous a décorée,
Pour que de vains atours méritent vos regrets;
Sans le moindre ornement vous êtes mieux parée.
Un seul de vos discours est trop ingénieux
Pour que vous regrettiez ceux de nos agréables;
Dans leur fade jargon ou sots ou précieux,
Ils sont si tristement aimables,
Ou si franchement ennuyeux!
Ah! loin d'amuser vos caprices
A rire de tous les travers,
A suivre des plaisirs factices,
Ne vaudrait-il pas mieux, oubliant l'univers,
Aimante autant qu'aimée, en des liens propices
Abandonner vos jours aux plus pures délices?
Considérez quel sort ont les amans: entre eux
La peine, la joie est commune;
Ils obtiennent chacun, dans un échange heureux,
Deux cœurs au lieu d'un cœur, deux âmes au lieu d'une,
Et sentent, partageant leurs craintes, leurs désirs,
La moitié des chagrins, le double des plaisirs.
Ainsi dans une même ivresse,
Faisant du jour une heure, et de l'heure un moment,
De leur cœur, par le sentiment,
Ils éternisent la jeunesse,
Et la vie est pour eux un long enchantement.
Tel est le vrai bonheur; il doit être le vôtre.
Belle, aimable, pourquoi toujours le refuser?
Pourquoi, sur vos destins prompte à vous abuser,
Ne pas doubler votre âme en vivant dans un autre?
Quelle est votre existence? un triste et froid sommeil.
Ne sentez-vous jamais le besoin du réveil?
Croyez-moi: la glace embellie
Par vos traits répétés dans son heureux cristal
Vous dit qu'à votre éclat nul éclat n'est égal,
Que vous êtes la rose au matin de la vie:
Mais, quels que soient tous vos appas,
L'âge fuit, entraînant les grâces sur ses pas;
Il arrive un moment où l'on est moins jolie;
Aglaure ne l'attendez pas.
Profitez des instans que la beauté vous donne;
Dans le champ des plaisirs récoltez aux beaux jours;
Est-ce donc en hiver qu'il faut que l'on moissonne?
Choisissez pour aimer la saison des amours.
Jeunesse et sentiment veulent qu'on les rassemble;
Jeunesse et sentiment, ils vont si bien ensemble!
Ne séparez donc pas ce qui s'unit toujours.
La gloire vous séduit, l'amour la donne aux belles:
L'amour plus d'une fois les rendit immortelles.
Voyez Sapho: voyez Héloïse, Didon:
L'avenir consacra leurs faiblesses heureuses;
Et l'on ne peut nommer ces beautés amoureuses
Sans donner un soupir, une larme à leur nom.
Que vous dirai-je enfin? plusieurs femmes sensibles
Vivent dans la postérité;
Mais Lucrèce, parmi les belles invincibles,
Est le seul nom qu'on ait cité.
Diane, si sévère au milieu des déesses,
Laissa pour un berger échapper ses caresses:
On ne peut le nier, quoique les bois, la nuit,
Fussent les seuls témoins de ses faveurs secrètes;
Mais les nymphes sont indiscrètes,
Et les moindres baisers font encor quelque bruit.
Espérez-vous, simple mortelle,
Être plus sage que les dieux?
L'exemple de la terre et l'exemple des cieux,
Tout au sentiment vous appelle:
Aimez donc; d'un doux nœud laissez-vous enchaîner,
Méritez le bonheur en daignant le donner;
Et soyez la plus tendre ainsi que la plus belle.

LUCRÈCE,

RECIT HISTORIQUE EN VERS.

Quand sur les bords fameux du Tibre
Le sanglant despotisme osait dicter des lois;
Quand le Romain, près d'être libre,
Baisait les pieds sanglans du dernier de ses rois,
Sous Tarquin, la belle Lucrèce,
Loin de tous les plaisirs, au bel âge si doux,
Loin des jeux d'une cour brillante, enchanteresse,
Entre ses fils et son époux,
Au fond de son palais enfermait sa jeunesse.
Rarement en public elle portait ses pas,
Rome la connaissait et ne la voyait pas:
Mais Rome ne parlait que d'elle.
Le bruit de ses vertus, de ses chastes appas,
Retentissait partout: la mère aux mœurs fidèle
A sa fille en secret la donnait pour modèle;
Et le nouvel époux, de l'heureux Collatin,
En marchant aux autels, enviait le destin....
Contre les Ardéens Tarquin faisait la guerre:
Au pied de leurs remparts son camp couvrait la terre.
Les seigneurs de sa cour, auprès de lui rangés,
Collatin, son parent, et sa famille entière,

L'ont suivi sous ces murs par lui-même assiégés.
Les plaisirs occupaient le loisir militaire :
Ils mêlaient dans un camp, au milieu des hasards,
Les cris de l'allégresse aux accens des trompettes,
Les jeux de Rome absente aux jeux présens de Mars,
Et, la coupe à la main, méditaient des conquêtes.
Un jour le vin, la joie ayant troublé les têtes,
Sur les dames de Rome amena l'entretien.
Chacun loua sa femme et vanta son lien.
Collatin parla de Lucrèce
Comme un époux d'amour et d'orgueil transporté,
Qui dans l'objet de sa tendresse
Voit la sagesse aimable unie à la beauté.
Il soutint qu'elle offrait l'un et l'autre avantage.
On doute, il se récrie, et le combat s'engage....
« Rome est près, volons-y, dit-il; que chaque époux
Chez sa femme soudain, sans être attendu d'elle,
Nous conduise : nous verrons tous
Et quelle est la plus sage et quelle est la plus belle. »
On reçoit le défi : remplis du même espoir,
Sur leurs coursiers ils partent, ils arrivent.
Déjà les ombres qui les suivent
Ont au jour expirant fait succéder le soir.
C'est l'heure où les jeunes princesses,
Étalant sur leurs fronts honteusement sereins
Les attributs du luxe et l'éclat des richesses,
Dans les jeux, la parure et les bruyans festins,
De l'hymen solitaire oubliaient les cnagrins,
Quand leurs parens, au sein d'une terre étrangère,
Prodiguaient tout leur sang pour elles, pour l'état,
Et qu'un seul coup pouvait, dans un fatal combat,
Les priver d'un ami, d'un époux et d'un père.
Lucrèce, préférant le travail à l'éclat,
Seule avec ses enfans, ses esclaves, ses femmes,
De laine en ce moment faisait ourdir les trames
Sans cesse dans les traits d'un fils
De Collatin absent cherchait les traits chéris,
Et, craignant les combats, désirant la victoire,
Priait pour sa vie et sa gloire.
Dans cet état touchant ils la surprennent tous.
Elle devint plus belle en voyant son époux :
Le prix lui fut donné d'une voix unanime.
Sextus, fils du tyran, et tyran comme lui,
Sextus, pour elle épris, brûle, et médite un crime.
Craignant que son amour n'obtienne aucun appui,
Il veut prévenir cet outrage :
Il dédaigne ce doux langage,
Ces soins respectueux, cette attentive cour,
Ces égards soumis dont l'hommage
Fait, triomphant de jour en jour,
Sourire innocemment la pudeur moins sauvage.
Peu jaloux d'être aimé, jaloux d'être vainqueur,
Ne suivant d'autre loi que l'amour qui l'inspire,
Il cherche à la dompter et non à la séduire,
Brûle pour ses attraits sans prétendre à son cœur.
Chacun retourne au camp, il reste seul à Rome.
Quand la nuit, déployant des voiles plus épais,
Répand sur l'univers le silence, et de l'homme
Couvre et seconde les forfaits,
Sextus de ses desseins veut tenter l'infamie.
Il court vers le palais où Lucrèce endormie
Goûtait, dans un calme trompeur,
Un sommeil aussi doux, aussi pur que son cœur.
Il s'arrête un moment; mais sa fureur l'emporte,
Il entre, il vole au lit de Lucrèce, et soudain :
« Je suis Sextus, dit-il, un glaive est dans ma main;
Si vous jetez un cri, tremblez, vous êtes morte. »
Ce discours menaçant et ce poignard qui luit,
L'aspect d'un étranger au milieu de la nuit,
Une lampe, jetant dans l'ombre
Une clarté mourante et sombre,
Tous ces objets affreux, la troublant à la fois,
A Lucrèce surprise ont dérobé la voix.
Sextus, lui déclarant son ardeur effrénée,
Veut usurper les droits dus au seul hyménée :
Il la prie, elle est sans pitié :
Il la menace, elle est sans crainte :
Larmes, fureur, prière, feinte,
Tout est vainement employé.
« Tu mourras; mais c'est peu, dit-il avec colère :
» Dans ta couche où tu fuis mon amour outragé
» Je place, en t'égorgeant, un esclave égorgé;
» Et Rome te croira par une main sévère
» Et surprise et punie au sein de l'adultère;
» Tant qu'on te nommera Sextus sera vengé. »
Lucrèce à ce discours sent tomber son courage;
Le tableau de son nom diffamé d'âge en âge
Fait sur son cœur tremblant ce que ne faisaient pas
Les transports d'un amour et l'aspect du trépas.
Elle n'oppose plus un refus si paisible;
Elle implore Sextus, Sextus reste inflexible.
Un instant néanmoins ses yeux de pleurs noyés,
Sa belle chevelure au hasard répandue,
Arrêtent de Sextus la fureur suspendue;
Elle croit le fléchir, elle embrasse ses pieds
Qu'elle baigne en tremblant de ses larmes brûlantes,
Presse d'atroces mains de ses mains défaillantes,
Et prodigue les cris, les sanglots, la terreur,
Tout ce qui de l'amour peut fléchir la fureur :
Son trouble, ses tourmens l'embellissent encore;
Son vil séducteur, qui dévore
L'auguste nudité de ces chastes appas,
Lui présente toujours la honte ou le trépas.
Il va frapper : enfin Lucrèce n'a plus d'armes.
Voyant, malgré les cris de l'honneur combattu,
Qu'il faut à cet honneur immoler sa vertu,

Elle tombe immobile, et sans voix et sans larmes....
Sextus qu'oses-tu faire? Arrête.... C'est en vain!
Ce front pâle et penché, ces yeux fermés, ce sein,
Ce sein tremblant d'horreur, ces sanglots, cette bouche
Qui se détourne encor du baiser criminel,
Rien ne peut désarmer son audace farouche :
Sextus.... l'amour, hélas! peut donc être cruel!....
Sextus, dans les transports d'une barbare joie,
Saisit entre ses bras sa palpitante proie,
Assouvit ses désirs affreux,
Et la quitte vainqueur en se croyant heureux....
Il était déjà loin : Lucrèce consternée
Ouvre enfin sa paupière en craignant de l'ouvrir,
Entrevoit en tremblant sa couche profanée,
Détourne ses regards, et ne veut que mourir.
A son époux, à son vieux père
Elle envoie aussitôt sous les murs ennemis
Un courrier qui les mande avec tous leurs amis
Pour un malheur affreux qu'elle ne peut leur taire.
Tous deux accourent étonnés.
De mortels généreux ils sont accompagnés,
Surtout de ce Brutus qui, dès l'adolescence,
Cacha sous une fausse et stupide apparence,
Masque qu'il emprunta pour des desseins si grands,
Le vengeur des Romains et l'effroi des tyrans.
Lucrèce, à leur aspect, a retrouvé des larmes.
Enfin de son époux, de son père en alarmes,
Serrant avec transports les mains :
« Vous êtes mon époux, dit-elle, et vous mon père!
Cette nuit, nuit d'horreur! digne fils des Tarquins,
Sextus, aussi marqué du vil sceau de sa mère,
Vint souiller mon honneur par des feux inhumains.
Vous me voyez rougir d'une honte adultère,
Mais je n'ai rien commis qu'un crime involontaire.
Le bras armé d'un glaive nu,
Il remporta sur moi cette affreuse victoire
Qui lui coûtera cher, si, vous étant connu,
Mon malheur vous invite à venger ma mémoire,
Mon âme est pure au moins, mais mon corps est souillé :
Je vais punir sur lui l'affront fait à ma gloire.... »
A ces mots, d'un poignard dans son lit recelé,
Elle se frappe et meurt, en répétant : « Vengeance! »
Les spectateurs surpris jettent un cri soudain :
Mais Brutus, échappant à sa feinte démence,
Montre alors tout entier son cœur déjà romain ;
Et son génie altier, qu'éveille l'injustice,
Sort du sommeil paisible où le tint l'artifice.
Il retire le fer dans Lucrèce enfoncé :
« Je jure par ce sein qu'a souillé cette injure!
» Ce sein chaste, dit-il, l'honneur de la nature,
» Par ce sang généreux qu'elle-même a versé,
» Par ce cadavre nu qu'attend la sépulture,
» D'éteindre pour jamais la race des Tarquins,
» Et des fers les plus vils d'affranchir les Romains. »
Ils font tous ce serment sur l'arme meurtrière,
La passent dans les mains d'un époux et d'un père ;
Et, sur la place, aux yeux d'un peuple épouvanté,
De Lucrèce traînant le corps ensanglanté,
Dans une urne aussitôt consacrant sa poussière,
Contre les oppresseurs appellent Rome entière.
A cet appel Rome répond,
Et sur cette urne révérée
Se promet de venger l'affront
D'une chaste beauté, d'une épouse adorée.
Chacun voit sur sa tombe une divinité.
Le peuple, d'un œil attristé,
La contemple, l'entoure, et la couvre d'offrandes ;
Tous les guerriers, la lance en main,
Y font toucher leurs boucliers d'airain,
Et les femmes en pleurs la couvrent de guirlandes....
Lucrèce, des splendeurs de ce monde nouveau
Où sa belle âme est exposée,
Reluit calme et brillante aux bosquets d'Élysée,
Et s'élève à l'aspect d'un honneur aussi beau.

PREMIER CHANT DE LA PHARSALE,

TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE, LUE A L'INSTITUT NATIONAL LE 15 MESSIDOR AN V.

—

Je chante les combats et les malheurs du Tibre,
Où tout un peuple-roi, las d'être grand et libre,
Tourna sur lui la main qui vainquit l'univers,
Où l'on vit la victoire absoudre les pervers,
L'aigle combattre l'aigle, et l'intérêt d'un homme
Dans les champs de Pharsale opposer Rome à Rome.
Romains, où courez-vous? et par quelles fureurs
Offrez-vous aux vaincus les crimes des vainqueurs?
Lorsque de vos affronts Babylone est ornée,
Quand de Crassus sanglant l'ombre encore indignée
Erre aux bords de l'Euphrate et demande un vengeur,
Vous cherchez des combats où la mort sans honneur
Suit toujours la défaite, où même la victoire
Ne peut à son triomphe associer la gloire!
Rome, combien d'états, qui demandaient des fers,
T'auraient un jour donné tout ce sang que tu perds!
Oui, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Tout ce qui te restait à conquérir encore,
Tout fléchissait : le Scythe allait courber son front ;
L'Euphrate sous le joug expiait ton affront ;
L'Araxe était soumis ; et le Nil tributaire
De sa source secrète eût trahi le mystère.

Hélas! dans l'Italie on voit de tous côtés,
Sous leurs remparts détruits, s'écrouler les cités
Tout a fui de leurs toits l'enceinte désertée;
L'Hespérie est inculte, et Cérès attristée
Voit ses trésors flétris se changer en buissons;
La main du laboureur manque aux champs sans moissons;
O Pyrrhus! ô Carthage! ô Gaulois! dont les armes
Jadis au Capitole ont appris les alarmes!
Non, ces maux ne sont pas l'ouvrage de vos mains;
Rome ne doit sa perte, hélas! qu'à des Romains.

Quelle cause a produit cette coupable guerre?
C'est le ciel envieux des grandeurs de la terre,
Qui veut que tout pouvoir, qu'au faîte il a placé,
Par son trop de hauteur soit bientôt renversé;
C'est des faveurs du sort la mesure comblée:
C'est Rome enfin tombant sous son poids accablée.
Ainsi, lorsque le temps, sous ses puissans efforts,
De l'univers usé brisera les ressorts,
Tout sera confondu; dans sa course enflammée
Le soleil oublira la route accoutumée:
Les cieux s'écrouleront; l'un par l'autre heurtés,
Les astres dans les mers éteindront leurs clartés:
L'Océan de son lit rejettera les ondes,
Et l'antique chaos ressaisira les mondes.
Ainsi de cent états, sous sa chute affaissés,
Rome étale, en tombant, les débris entassés.
L'excessive grandeur se dévore elle-même.
Oui, tels sont les humains: l'autorité suprême
Ne veut point de partage, et les plus chers amis,
Placés au même rang, sont bientôt ennemis.
Il ne faut point ouvrir une histoire étrangère:
Rome en ses murs naissans vit le meurtre d'un frère.
Le prix de ce forfait qui souilla son berceau
Était-il l'univers? Non, c'était un hameau!
Un accord qui voila leur haine enveloppée
Parut joindre un moment César avec Pompée,
Tant que le fier Crassus, régnant au milieu d'eux,
De son pouvoir rival les contint tous les deux,
Comme d'un isthme étroit les rives opposées
Arrêtent de deux mers les fureurs divisées.
S'il tombait, l'Archipel, sorti de ces canaux,
De la mer d'Ionie irait heurter les flots:
Tel Crassus, par sa mort détruisant l'équilibre,
A César, à Pompée, ouvrit un champ plus libre.
Tous deux ne suivent plus que leurs seuls intérêts.

Il se joignait encore à leurs desseins secrets
De discorde et de mort ces semences publiques
Qui perdirent toujours les grandes républiques.
Dès que de l'univers, conquis par les Romains,
La dépouille captive eut enrichi leurs mains,
Eut corrompu leurs mœurs, leurs vertus étouffées,
Sous le poids des trésors et l'amas des trophées
Des tables, des palais le luxe somptueux
Démentit la candeur de nos simples aïeux.
Tout changea: la beauté, moins modeste et moins pure,
Vit l'homme efféminé surpasser sa parure:
On dédaigna l'antique et sainte pauvreté,
La mère des héros et de la liberté.
Le riche à l'indigent dérobait son domaine:
Ces champs étroits, qu'aux jours de la vertu romaine
Sillonna l'humble soc des plus grands citoyens,
Sous un seul maître alors formaient de vastes biens;
Et dans Rome, croulant vers sa chute profonde,
Le désordre accourut des limites du monde.
De la perte des mœurs ordinaires effets!
Le besoin sans scrupule ordonna les forfaits.
On ne respecta rien: on mit l'honneur suprême
A se rendre puissant plus que Rome elle-même;
Et le droit du plus fort fut le seul reconnu.
De là le consulat par le meurtre obtenu,
Du peuple et du sénat la puissance flétrie,
Les tribuns, les consuls déchirant la patrie,
Les Romains aux Romains se vendant sans pudeur;
Le fléau qui surtout a sapé leur grandeur,
La brigue, au champ de Mars souillé de ses scandales,
Prodiguant tous les ans les dignités vénales,
La dévorante usure, et l'abus du pouvoir,
Le crime, qui du trouble a fait son seul espoir,
La fraude remplaçant la foi pure et sincère,
Et la guerre, au grand nombre à la fin nécessaire.

Déjà, le cœur rempli de ces hardis projets,
César de l'Apennin a franchi les sommets:
Déjà du Rubicon il aborde la rive;
De la patrie en pleurs la grande ombre plaintive,
Comme un fantôme immense environné de feux,
Dans l'ombre de la nuit apparaît à ses yeux;
De funèbres habits elle est environnée,
De sa tête superbe, et de tours couronnée,
Descendent sur ses bras dépouillés et sanglans
Les débris dispersés de ses longs cheveux blancs.
Immobile, et poussant des sanglots lamentables:
« Romains, où portez-vous ces enseignes coupables?
» Dit-elle; encore un pas, vous n'êtes plus à moi.
» Arrêtez? » A ces mots, plein d'un subit effroi,
César, comme enchaîné, sur la rive s'arrête:
Ses cheveux hérissés se dressent sur sa tête.
Mais rappelant son cœur un moment égaré:
« O toi, dit-il, dans Albe autrefois adoré,
» Et qui de cette roche en héros si féconde,
» Domines aujourd'hui sur la reine du monde,
» Jupiter, dieu qu'Énée en ce lieux apporta,
» Vous, feux toujours ardens qui brûlez pour Vesta,
» Romulus, habitant des champs de la lumière,

» Toi surtout, de mon cœur divinité première,
» Rome, sers mes projets; non, mon bras criminel
» Ne veut point se plonger dans ton flanc maternel.
» Vainqueur des nations, je suis ton fils encore,
» Je défendrai partout ce grand nom que j'adore;
» Si j'arbore à tes yeux un rebelle étendard,
» Le crime est à Pompée et non pas à César. »

Il dit : et le premier il s'élance dans l'onde.
Tel, aux déserts brûlans de l'Afrique inféconde,
Un fier lion s'arrête à l'aspect du chasseur.
Immobile, et dans lui renfermant sa fureur,
Il rassemble un moment sa force tout entière;
Mais dès que sur son front il dresse sa crinière,
Quand du fouet de sa queue il bat ses vastes flancs,
Et fait frémir les airs de longs rugissemens,
Si du chasseur hardi l'indiscrète vaillance
L'arrête en ses filets, ou l'atteint de sa lance,
Se jetant sur la fer que son sang a trempé,
Terrible, il fait trembler le bras qui l'a frappé.

Le Destin, de César vient consacrer l'audace.
Du sénat irrité l'imprudente menace
A chassé des tribuns au fier César vendus :
Dans son camp aussitôt ils volent éperdus.
Curion, dont la voix toujours impétueuse,
Vénale maintenant, autrefois vertueuse,
Fier organe des lois et de la liberté,
Arma contre les grands tout le peuple irrité;
Curion vers César à leur tête s'avance,
Il trouve le héros méditant sa vengeance;
Il lui dit du sénat les desseins et les coups,
Et contre ses rivaux excite son courroux.

Le héros, au discours du tribun qui l'enflamme,
Sentant vers les combats s'élancer sa grande âme,
Assemble son armée, et dit : « Braves soldats,
» Quand, vainqueurs des Gaulois, des Alpes, des frimas,
» Vous avez, avec moi, triomphant dix années,
» Rougi de l'Océan les ondes étonnées,
» Voilà donc quel honneur, quel prix vous est rendu!
» A l'effroi que mon nom dans Rome a répandu,
» On dirait qu'Annibal tonne encore à ses portes!
» Chaque citoyen s'arme, on double les cohortes,
» Les forêts contre moi se courbent en vaisseaux;
» On ordonne ma mort sur la terre et les eaux.
» Eh! qu'auraient-ils donc fait, si, souillant ma mémoire,
» Ma fuite aux fiers Gaulois eût laissé la victoire?
» C'est quand je suis vainqueur qu'on m'ose défier!
» Qu'il paraisse ce chef qui pense m'effrayer,
» Ce Pompée énervé de luxe et de mollesse;
» Et ce grand Marcellus qui harangue sans cesse,
» Et ces guerriers d'hier, ces sénateurs soldats,
» Ces Catons, tous ces noms que César ne craint pas!
» C'est donc peu qu'élevé par des mains mercenaires,
» Il ait ravi vingt ans les faisceaux consulaires;
» Qu'il ait affamé Rome, et, pour quelques exploits,
» Triomphé dans un âge interdit par les lois;
» Qu'il ait pour effrayer la justice égarée,
» Souillé d'affreux soldats son enceinte sacrée :
» Son orgueil, plus ardent sur le bord du tombeau,
» D'une coupable guerre allume le flambeau,
» Et, craignant de quitter un rang illégitime,
» Veut surpasser Sylla qui l'instruisit au crime!
» Ah! si tu fus, Pompée, un tyran comme lui,
» Comme lui sache au moins abdiquer aujourd'hui.
» Croirais-tu donc déjà ma valeur terrassée?
» Ce n'est pas cette horde aisément dispersée
» De brigands vagabonds qui ravageaient les mers,
» Ni ce roi qui, lassé de trente ans de revers,
» Daigna par le poison acheter ta victoire :
» C'est César! Il saura te disputer sa gloire!
» Mais je renonce à tout : que du moins ces soldats
» Blanchis dans les travaux, usés dans les combats,
» Reçoivent des honneurs qu'on doit à ma conquête;
» Qu'un autre, j'y consens, marche même à leur tête.
» Où donc traîneraient-ils, au sein de leurs vieux ans,
» De leurs jours épuisés les restes languissans?
» Veux-tu, ne leur donnant que des terres ingrates,
» Dans des champs fortunés placer tes vils pirates?
» Veux-tu pour des brigands exiler des héros?
» Ah! marchons, mes amis! élevons ces drapeaux
» Long-temps victorieux sur de lointains rivages :
» Marchons, et profitons de tous nos avantages.
» Refuser au vainqueur ce qu'il doit obtenir,
» Soldats, c'est lui donner tout ce qu'il peut ravir.
» Le ciel même est pour nous : l'empire, le pillage
» N'est pas l'indigne but où tend notre courage.
» Rome est prête à tomber sous le sceptre des grands :
» Allons délivrer Rome et chasser les tyrans. »

Soudain à ce discours les soldats applaudissent :
Et leurs cris, dont les bois et les monts retentissent,
Leurs innombrables mains qu'ils élèvent aux cieux,
Promettent à César de remplir tous ses vœux.
L'écho frémit au loin; tels, aux champs d'Émathie,
Les chênes qu'ont courbés les enfans d'Orithie,
De leurs fronts orgueilleux, un moment renversés,
Relèvent à grand bruit les rameaux fracassés.
César voit rassemblé sous ses aigles altières
Le corps vaste et puissant de ses forces entières :
Sa confiance avide a doublé dans son cœur.
Fier, précédé d'un nom qui seul le rend vainqueur,
Dans toute l'Italie il répand ses cohortes,
Et de mille cités se fait ouvrir les portes.
Le bruit en vole à Rome, y jette la terreur;

La renommée encor, prompte à semer l'erreur,
Joint à ce juste effroi des alarmes trompeuses,
Grossit la vérité de rumeurs fabuleuses,
Et porte au citoyen, d'épouvante frappé,
Du revers qui l'attend l'augure anticipé.
On dit que des soldats dispersés dans l'Ombrie
Ravagent de ses champs la richesse flétrie :
Qu'aux plaines où du Nar, épanché dans ses eaux,
Le Tibre enfle son cours et roule à plus grands flots,
César étend au loin ses ailes alliées;
Et lui-même au milieu d'enseignes déployées,
Animant d'un coup-d'œil ses bataillons poudreux,
Fait sur deux rangs serrés marcher un camp nombreux.
On croit le voir, non tel qu'aux jours où la victoire
Rangeait Rome et Caton du parti de sa gloire;
Mais cruel, mais traînant un ramas assassin
De peuples qui, sortis des Alpes et du Rhin,
Vont aux yeux des Romains saccager Rome entière,
Et donner un monarque aux maîtres de la terre.
L'effroi fait croître ainsi les bruits qui l'ont formé.

Le peuple cependant n'est pas seul alarmé :
Ces pères, que l'honneur rendait jadis émules,
S'élancent en tremblant de leurs chaises curules,
Et laissent aux consuls, dans ces grands intérêts,
Pour défendre l'état de fastueux décrets.
Tout fuit; et l'on dirait que, pressant ses cohortes,
César, qui les poursuit, brise déjà leurs portes;
On dirait que déjà leurs fronts sont écrasés
Sous les débris fumans de leurs murs embrasés.
Rien n'arrête leurs pas, ni leur épouse en larmes,
Ni leurs dieux, autrefois protecteurs de leurs armes,
Ni les cris d'un vieux père approchant du tombeau,
Ni les bras étendus d'un enfant au berceau;
Aucun d'eux sur le sol du toit qui l'a vu naître,
Toit chéri que ses yeux ne verront plus peut-être,
Ne s'arrête incertain; aucun vers ses remparts
Ne jette en soupirant quelques derniers regards.
Le flot du peuple a pris son cours irrévocable.
O Destin! dont le bras nous porte et nous accable,
Ne donnes-tu jamais les grandeurs aux humains
Que pour briser l'ouvrage élevé par tes mains?
Cette superbe ville, en habitans féconde,
L'effroi, l'étonnement et la reine du monde,
Où cent peuples vaincus viennent porter leurs fers,
Qui pourrait en son sein renfermer l'univers,
Vide de citoyens, au bruit de la tempête,
Abandonne à César sa facile conquête.
Pardonnons à l'effroi de ce peuple troublé;
Le grand Pompée a fui : qui n'aurait pas tremblé?
Le ciel, pour mieux frapper les habitans de Rome,
Leur déroba l'espoir, dernier trésor de l'homme;
Et, d'un triste avenir annonçant les revers,
De prodiges affreux effraya l'univers.

L'étoile de malheur, fatale avant-courrière,
Déploya dans les cieux sa fatale crinière.
Le tonnerre tomba sans nuage et sans bruit;
Le jour vit se lever les ombres de la nuit.
La lune, tout à coup dans son orbe effacée,
Pâlit et se cacha, par la terre éclipsée.
Le soleil, détournant son visage attristé,
Voila son char de feu d'un crêpe ensanglanté,
Et fit craindre la nuit éternelle et profonde
Dont le destin d'Atrée a menacé le monde.
Vulcain ouvrit l'Etna : l'Etna qui vers les cieux
Lançait en tourbillons ses rochers et ses feux,
Penche sa bouche ardente, et vers Rome alarmée
Fait rouler à grands flots une lave enflammée.
Dans une mer de sang Carybde tournoya;
Scylla, triste et plaintive, en longs cris aboya;
L'Apennin ébranlé fit de sa tête nue
Tomber les vieux glaçons qui menaçaient la nue.
L'airain versa des pleurs : sortis d'un noir séjour,
Les nocturnes oiseaux vinrent souiller le jour;
Les hôtes des forêts accoururent dans Rome,
Et l'animal parla le langage de l'homme.
L'enfant sort monstrueux du flanc qui le produit,
Et la mère recule à l'aspect de son fruit.
Sur son trépied divin la Sibylle inspirée
Parle, et se couvre encor d'une écume sacrée;
Les prêtres de Pluton, de Cybèle et de Mars,
Les membres déchirés et les cheveux épars,
Tout sanglans, agités de fureurs prophétiques,
Hurlent en chants de mort leurs lugubres cantiques;
Les bois retentissaient du cri lent des corbeaux;
Des fantômes erraient tout couverts de lambeaux;
Erynnys, secouant une torche brûlante,
En dressant ses serpens sur sa tête sifflante,
De sa course rapide épouvante nos murs;
Le sol qu'elle a souillé fuit sous ses pas impurs.
Les marbres des tombeaux sur leurs bases frémirent,
Les ossemens des morts dans leurs urnes gémirent,
Et l'Anio glacé vit, près de ses roseaux,
Marius, secouant la poudre des tombeaux,
Soulever à grands cris sa tête ensanglantée,
Et d'horreur rebroussa son onde épouvantée.

PROSCRIPTIONS

DE MARIUS ET DE SYLLA,

FRAGMENS D'UNE TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE DE LA PHARSALE.

Nec non, bella viri diversaque castra petentes, etc.
PHARSAL., lib. II.

—

Sous des drapeaux divers les Romains entraînés
Disaient en gémissant : « Guerriers infortunés !
» Que n'avons-nous vécu loin de ce temps impie,
» Dans les temps moins affreux de Canne et de Trébie !
» Dieux, nous n'aspirons pas aux douceurs de la paix :
» Menez-nous aux combats, et non point aux forfaits.
» Que le Sarmate altier, et le Scythe, et le Maure,
» Les peuples du midi, du nord, et de l'aurore,
» S'élancent contre nous de leurs climats divers ;
» Accablez Rome enfin du poids de l'univers.
» Mais loin de nous l'horreur d'une guerre intestine !
» Ou si du nom romain vous jurez la ruine,
» Qu'une brûlante pluie en torrens enflammés
» Tombe sur les deux camps à la fois consumés ;
» Que Pompée et César dont les vœux vous irritent,
» Expirent sous vos coups avant qu'il les méritent !
» Ah ! de tant de forfaits faut-il souiller nos mains,
» Pour qu'un deux ait le droit d'opprimer les humains ?
» Pour s'affranchir des deux ce serait trop peut-être ! »

La jeunesse, tremblant de servir sous un maître,
Exhalait en ces mots ses stériles douleurs.
Mais les vieillards, déjà témoins de ces malheurs,
Maudissaient, en pleurant leur sort et leur patrie,
Le funeste présent d'une trop longue vie.
« Je les revois, dit l'un à ses fils éperdus,
» Ces jours de deuil, ces temps où le fier Marius,
» Ce vainqueur des Teutons, chassé de l'Italie,
» Cacha dans les marais sa tête ensevelie,
» Et bientôt découvert sous leurs impurs roseaux,
» De cet abri fangeux passa dans les cachots !
» D'avance il subissait la peine de ses crimes.
» Né pour finir ses jours sur un tas de victimes,
» Dans Rome que ses mains osèrent embraser,
» Le trépas qui l'attend semble le refuser.
» Un Cimbre en sa prison pour l'immoler s'avance :
» Il recule à l'aspect du héros sans défense ;
» Il fuit ; il a cru voir sous ces murs ténébreux,
» Des éclairs redoublés jetant un jour affreux,
» Des esprits infernaux toute la troupe impure,
» Et Marius déjà dans sa grandeur future.
» Une voix l'a frappé : Respecte Marius,
» Cimbre ; à ton bras obscur ses jours ne sont pas dus.
» Avant de pénétrer dans le royaume sombre,
» Il faut que d'autres morts y précèdent son ombre.
» Respecte Marius : tes peuples égorgés,
» En lui laissant le jour, seront bien mieux vengés.
» Son sort change en effet. Affranchi de ses chaînes,
» Il erre quelque temps sur des plages lointaines.
» Il parcourt la Libye, et ces bords habités
» Par ces peuples sans frein qu'il a jadis domptés ;
» Il foule au pied Carthage et sa cendre immortelle,
» Et, comme elle abattu, se console avec elle.
» C'est là qu'enfin les dieux relèvent son destin.
» Le bruit de ses revers enflamme l'Africain :
» Son grand nom, sa valeur à vaincre accoutumée,
» D'esclaves, de brigands, lui donnent une armée.
» Il ne veut que des cœurs dans les forfaits vieillis :
» Et les plus criminels sont les mieux accueillis.

» Quel fut ce jour marqué par tant de funérailles,
» Où Marius vainqueur entra dans nos murailles !
» La mort volait partout : l'un sur l'autre étendus,
» La noblesse et le peuple expirent confondus ;
» Sur leurs têtes au loin le glaive se promène.
» Plus de respect pour l'âge : une foule inhumaine
» Égorge le vieillard qui descend au tombeau,
» Et l'enfant malheureux couché dans son berceau.
» L'enfant ! du jour à peine il voyait la lumière :
» Qu'a-t-il fait pour mourir en ouvrant la paupière ?
» Il vit, c'en est assez : du soldat menaçant
» La fureur le rencontre et l'immole en passant ;
» Elle frappe au hasard, elle entasse les crimes,
» Dans le barbare effroi de manquer de victimes !
» De morts et de mourans les temples sont jonchés ;
» Sous des ruisseaux de sang les chemins sont cachés ;
» Et grossi par leurs flots, sur sa rive fumante,
» Le Tibre épouvanté roule une onde sanglante.

» Sur qui pleurer, au sein des publiques douleurs ?
» Ah ! recevez du moins nos regrets et nos pleurs,
» Proscrits qu'a distingués une grande infortune :
» Licinius, traîné mourant dans la tribune :
» Bœbius, dont leurs bras, de carnage enivrés,
» Partagèrent entre eux les membres déchirés ;
» Toi, surtout, qui prédis ces maux à l'Italie,
» O vieillard éloquent dont la tête blanchie,
» Portée à Marius par tes vils assassins,
» Orna, sanglante encor, ses horribles festins !
» Rome a récompensé Marius qu'elle abhorre.
» Pour la septième fois il est consul encore.
» Il meurt, ayant atteint dans ses jours agités
» Le comble des revers et des prospérités,
» Porté par les destins contraires et propices
» Au faîte des grandeurs du fond des précipices.

» Sylla vint venger Rome, et, lui rouvrant le flanc,
» Épuisa sans pitié le reste de son sang.
» Victimes et bourreaux, tous étaient des coupables.
» C'est alors qu'ont paru ces odieuses tables
» Où l'airain criminel des têtes des proscrits
» Offrait en traits de sang et les noms et le prix.
» A ce signal de mort, les haines personnelles
» Remplissent sans danger leurs vengeances cruelles,
» Et le soldat armé, qui se croit tout permis,
» Frappe, au nom de Sylla, ses propres ennemis.
» L'esclave, las du joug, assassine son maître;
» Le père ouvre le flanc du fils qu'il a fait naître!
» Le frère meurtrier vend le sang fraternel,
» Les fils, tout dégouttans du meurtre paternel,
» Pour l'offrir à Sylla, dans leur fureur avide
» Se disputent entre eux une tête livide.
» La barrière est ouverte à tous les attentats.
» Les uns, dans le tombeau croyant fuir le trépas,
» Le retrouvent bientôt sous ces marbres funèbres,
» Dans l'air empoisonné de leurs mornes ténèbres.
» Les autres, se cachant dans des antres secrets,
» Vont servir de pâture aux monstres des forêts;
» Quelques-uns, dans l'orgueil d'un désespoir extrême,
» Pour dérober leur mort se poignardent eux-mêmes:
» Mais leurs restes sanglans sont encore frappés
» Par des bras, furieux qu'ils leur soient échappés.
» Les vainqueurs, échauffés par leurs forfaits rapides,
» Volent sur mille morts à d'autres homicides:
» Femmes, enfans, vieillards sous leurs coups ont péri.
» Et le peuple tremblant voit d'un œil attendri,
» Sur des piques, de sang et de pleurs arrosées,
» Des plus grands citoyens les têtes exposées;
» Et ne peut, quand sa main veut dresser des tombeaux,
» De leurs membres épars rassembler les lambeaux.

» A ce spectacle affreux, Sylla, fier, immobile,
» Du haut du Capitole, avec un front tranquille,
» Dans nos murs désolés envoyait le trépas,
» Du geste, de la voix animait ses soldats,
» Et hâtant, sans pâlir des crimes qu'il consomme,
» Dans les derniers Romains la ruine de Rome,
» C'est par tous ces forfaits que d'un lâche sénat
» Il mérita le nom de père de l'état.
» Mais enfin, las du soin d'égorger ses victimes,
» Il abdiqua ce rang payé par tant de crimes,
» Et dans Tibur, au sein d'un repos fastueux,
» Il mourut de la mort des hommes vertueux.
» Voilà ce qu'il faut craindre: et les mêmes tempêtes,
» Dans ces nouveaux débats, vont fondre sur nos têtes.
» Que dis-je? heureux encor, trop heureux si nos pleurs
» Ne devaient pas couler sur de plus grands malheurs!
» Mais il y va pour nous bien plus que de la vie.
» Marius, par Sylla chassé de sa patrie,
» Y voulut par le sang cimenter son retour;
» Sylla, que Marius crut chasser à son tour,
» Voulut, en triomphant des factions puissantes,
» Éteindre pour jamais des fureurs renaissantes.
» Mais César et Pompée ont formé d'autres vœux:
» La grandeur de Sylla serait trop peu pour eux;
» Et leur choc, de nos lois détruisant l'équilibre,
» Quel que soit le vainqueur, l'univers n'est plus libre. »

C'est ainsi que, frappé d'un triste souvenir,
Chacun dans le passé lit déjà l'avenir.

ÈVE SÉDUITE PAR SATAN (1).

(Imitation d'un épisode du Paradis perdu *de Milton.)*

—

Au milieu de l'Éden un bois touffu s'élève;
Dans ces lieux enchanteurs le fier Satan vers Ève
Porte ses pas, caché sous les traits du serpent.
Il ne se traînait pas sur la terre en rampant,
Comme on voit s'y glisser cette race ennemie;
Il accourt, élevé sur sa croupe affermie,
Dont les divers anneaux, l'un sur l'autre placés,
En dédales vivans montaient entrelacés.
Son cou noble, sa tête avec grâce flottante,
Et des feux du rubis sa prunelle éclatante,
Et sa robe, où jouait le reflet vif et pur
De mille écailles d'or, d'émeraude et d'azur,
Embellissaient ce corps élégant et superbe,
Dont les derniers replis se déroulaient sur l'herbe.
Il prend pour approcher des détours sinueux:
Tel, sur l'azur des mers, près des bords tortueux
D'un long cap où le vent tourne et change sans cesse,
Le vaisseau, qu'un nocher dirige avec adresse,
De ce souffle incertain suit tous les mouvemens,
Et tour à tour présente ou son front ou ses flancs;
Tel le serpent près d'Ève, en courtisan habile,
Varie à chaque instant sa démarche mobile,
Et de divers replis dessinant le contour,
Pour en être aperçu, forme cent lacs d'amour.
D'un ouvrage riant tout entière occupée,
De ses brillans reflets Ève n'est point frappée:
Les animaux jouaient si souvent sur ses pas,
Que ses regards vers eux ne se détournaient pas.
Alors l'adroit serpent, sans que son œil l'appelle,
Comme pour l'admirer, se place devant elle.

(1) Nous avons extrait les pièces que nous donnons ici des notes qui suivent, dans les autres éditions, le poëme du *Mérite des Femmes*.

Il y semble ravi de son auguste aspect;
Mille fois il incline, en signe de respect,
Et le panache errant d'une tête pompeuse,
Et d'un col émaillé la souplesse onduleuse;
D'un œil étincelant dévore ses appas,
Et baise avec transport la trace de ses pas.
Ces efforts obstinés et ce muet hommage,
D'Ève qui les observe, ont suspendu l'ouvrage.
Enfin sur le serpent son regard est fixé :
Il l'aborde en feignant un air embarrassé,
Et par ces mots flatteurs captive son oreille :
« Reine de l'univers, rare et seule merveille
» Dont nos bosquets divins doivent être orgueilleux,
» Que ce discours pour vous n'ait rien de merveilleux!
» Surtout, en vous cherchant, si j'ai pu vous déplaire,
» Daignez à mes regards cacher votre colère.
» Ce sentiment cruel n'est point fait pour vos yeux,
» Aussi doux que l'azur dont se parent les cieux.
» Ah! rassurez plutôt un sujet qu'intimide
» L'auguste majesté qui sur ce front réside.
» Sans doute j'aurais dû fuir ce lieu retiré
» Dont votre aspect divin fait un temple sacré :
» Mais j'ai voulu vous voir pensive et solitaire:
» A ce brûlant désir je n'ai pu me soustraire;
» Et, si c'est un forfait que de vous supplier,
» Accusez vos attraits qui font tout oublier.
» Oui, vous êtes de Dieu la plus brillante image;
» C'est en vous que la terre aime à lui rendre hommage,
» Tout ce qui vit, d'amour, d'ivresse transporté,
» Adore cette noble et céleste beauté
» Que sa puissante main, en prodiges féconde,
» Fit comme le soleil pour enchanter le monde.
» Mais ce charmant ouvrage où se plut son auteur,
» Méritait comme lui plus d'un admirateur :
» Je gémis de vous voir dans l'Éden prisonnière,
» Parmi les animaux, troupe aveugle et grossière,
» Qui ne saurait sentir, dans son instinct borné,
» Tout le prix des attraits dont ce front est orné.
» Seul des êtres vivans attirés sur vos traces,
» L'homme peut dignement apprécier vos grâces;
» Mais quand vous rassemblez des trésors si nombreux,
» Un seul être, un seul juge est-il assez pour eux?
» Déesse condamnée à trop peu de louanges,
» Vous méritiez pour suite et les Dieux et les anges :
» Ce sont eux qui devraient, embrassant vos genoux,
» Partager leur encens entre leur maître et vous. »
Il se tait : son adroite et douce flatterie
D'Ève qu'il fait rougir séduit l'âme attendrie,
Des discours du serpent elle se sent troubler :
Surprise en même temps de l'entendre parler.
« O prodige!... Est-il vrai? Comme moi tu t'exprimes?
» Ta voix même s'élève à des pensers sublimes?
» Comment possèdes-tu ce présent, qu'en ce lieu
» L'homme seul avec l'ange avait reçu de Dieu?
» D'un miracle si grand conte-moi le mystère;
» Dis par quel intérêt plus soigneux de me plaire,
» Tu me rends aujourd'hui cet hommage empressé
» Que l'animal encor ne m'a point adressé? »
Le fourbe redoublant son astuce profonde :
« Belle Ève, reprend-il, premier charme du monde,
» Lorsque vous commandez, il m'est doux d'obéir.
» Quand Dieu de la clarté me permit de jouir,
» J'étais en tout semblable à la brute nourrie
» De l'herbe que vos pieds foulent dans la prairie.
» J'avais, par l'instinct seul éclairé chaque jour,
» Et l'esprit sans pensée, et le cœur sans amour.
» Mais un matin, sorti d'un berceau balsamique,
» Je vis dans le lointain un arbre magnifique,
» Chargé d'immenses fruits que la pourpre et que l'or
» De leurs riches couleurs embellissaient encor;
» Je cours avec surprise : une haleine embaumée
» S'exhalant de ces fruits, dont ma vue est charmée,
» Porte à mon odorat des esprits plus flatteurs
» Que le parfum du lait et le souffle des fleurs;
» Et cette douce odeur, ces formes séduisantes,
» Irritent de ma faim les ardeurs plus pressantes.
» Je n'y résiste plus : de mon corps tortueux
» J'embrasse au même instant l'arbre majestueux.
» Franchissant ses rameaux qui jusqu'aux cieux s'élancent,
» Je monte vers la branche où ses fruits se balancent.
» Sur sa cime élevée à la fin parvenu,
» Je cueille un de ces dons : ô transport inconnu!
» Non, le doux suc des prés, le cristal des fontaines,
» N'ont jamais fait couler dans mes brûlantes veines
» Une joie, un bonheur qu'on puisse comparer
» A ces plaisirs nouveaux qui vinrent m'enivrer.
» Je voudrais peindre en vain leur charme inconcevable:
» Mais ce n'est rien encor; de cet arbre admirable
» A peine je quittais le céleste aliment,
» Que je sens dans mon âme un soudain changement.
» L'ombre qui la voilait de sa vapeur grossière
» Disparaît : la raison y lance sa lumière.
» La naissante pensée est prête à s'y former;
» Sur mes lèvres les mots accourent l'exprimer;
» Et, gardant mes seuls traits, j'entre avec assurance,
» Sous les mêmes dehors, dans une autre existence.
» Depuis ce temps heureux, mon âme avec ardeur
» A des œuvres de Dieu mesuré la grandeur.
» J'ai vu, j'ai comparé sur la terre, sur l'onde,
» Dans le pur firmament, voûte immense du monde,
» Tout ce que d'admirable ils peuvent étaler;
» Cet univers n'a rien qui vous puisse égaler;
» De vos dons éclatans l'assemblage suprême
» Fait de vous la plus belle, en fait la beauté même.
» Voilà ce qui m'amène, et, dussent vous lasser
» Les tributs que mon cœur aime à vous adresser,

» Permettez que dans vous j'observe, admire, adore
» Celle dont tout se pare, et que rien ne décore;
» Celle enfin qui, baissant ou relevant les yeux,
» Offre aux miens enivrés le chef-d'œuvre des cieux. »
Ces mots, où le mensonge avec art se déguise,
D'Ève trop attentive augmentent la surprise;
Curieuse, elle dit : « En flattant ma beauté,
» Tu me défends de croire à cet arbre vanté.
» Je doute que les fruits qui forment sa parure
» Aient toute la vertu que ta bouche m'assure.
» Mais où s'élève-t-il dans ce vaste jardin?
» — Il est près de ce lieu, lui répond-il soudain :
» On le voit dans la plaine épancher son feuillage
» Sur les bords d'une source, au milieu d'un bocage,
» Où l'oranger, le baume et le tilleul en fleur,
» Disputent de parfum, d'ombrage, de couleur;
» Et de myrtes touffus une allée odorante,
» De cet arbre divin est la route charmante:
» Mais sans guide vos yeux ne le trouveraient pas.
» — Tu peux seul m'en servir : eh bien! conduis mes pas,»
Dit-elle. Le serpent aussitôt la devance;
En rapides anneaux il se roule, il s'élance;
Sa cruelle allégresse éclate en la guidant;
Sa crête en est plus vive et son œil plus ardent.
Tel, sous des cieux obscurs que sa rougeur colore,
S'enflamme, resplendit, s'étend un météore,
Phénomène que l'ombre et la terre ont produit.
Par un esprit malin ce feu toujours conduit,
A l'œil du voyageur, dans la nuit ténébreuse,
Fait briller en flottant une lueur trompeuse,
Un éclat, qui bientôt l'égare en un sentier
Où quelque abîme ouvert l'engloutit tout entier.

IMITATION

DU DÉBUT DU POÈME DE LA NATURE

DE LUCRÈCE.

O mère des amours! ô mère des Romains!
Vénus, charme éternel des cieux et des humains,
Toi seule, embrasant tout de ton feu salutaire,
Peuples l'air et les eaux, et fécondes la terre.
Tu parais : les frimas reconnaissent ta loi;
Les vents respectueux se taisent devant toi;
L'hiver s'est éloigné; Cybèle, au loin riante,
Étale de ses fleurs la parure odorante;
L'Océan aplani roule limpide et pur;
Et le ciel resplendit de son plus riche azur.
Quand le printemps renaît, dès qu'on sent dans la plaine
Des zéphyrs créateurs souffler la douce haleine,
Soudain, remplis de toi, par mille chants d'amour,
Les habitans de l'air célèbrent ton retour.
Des coursiers, des taureaux les troupes vagabondes
S'élancent dans les prés ou traversent les ondes;
Tout ce qui vit enfin suit ton aimable voix.
Dans les mers, dans les champs, sur les monts, dans les bois,
Pénétrant tous les cœurs, ta volupté féconde
Par l'attrait des plaisirs renouvelle le monde.
Viens donc, viens m'inspirer, âme de l'univers,
Principe de la vie et des êtres divers,
Des grâces, du bonheur, source éternelle et pure;
Tu me dois ton appui, je chante la nature.
Je chante, et Memmius, que tes dons les plus chers
Ont orné dès l'enfance, est l'objet de mes vers.
Prête-leur, ô Vénus! une grâce immortelle
Que le temps, comme toi, rende toujours nouvelle.

Ordonne cependant qu'aux plus lointains climats
La paix éteigne enfin la fureur des combats.
Tu peux seule imposer silence au bruit des armes.
Souvent ce dieu si fier qui préside aux alarmes
Repose dans tes bras; là, d'amour consumé,
Mars, penché sur ton sein, palpitant, enflammé,
Et l'âme suspendue aux lèvres qu'il adore,
Repaît de volupté son œil qui te dévore.
Ah! lorsque tu tiendras cet amant éperdu
Sur tes charmes sacrés mollement étendu,
Que, par un doux parler, ta bouche enchanteresse
Verse au fond de son cœur une paisible ivresse.
Aux jours où la Discorde agite ses flambeaux
Oserais-je chanter; et le fils des héros,
Memmius, pourrait-il, à sa gloire infidèle,
Trahir, pour m'écouter, tout l'état qui l'appelle?

Oui, Memmius, de Rome écarte le danger.
Il faut, pour la science où je dois t'engager,
Un esprit libre, calme, et qui, brûlant d'apprendre,
Ne puisse s'en distraire avant de la comprendre.
Je veux te dévoiler le système des cieux,
L'ordre de l'univers, l'existence des Dieux.
Je veux, te délivrant des erreurs populaires,
De la création t'enseigner les mystères.
Tu sauras, par les lois qu'Épicure décrit,
Comment tout naît, s'élève, et comment tout périt;
Quels sont ces premiers corps, seuls principes du monde.
Car les dieux, endormis dans une paix profonde,
Sans s'occuper de nous, avec tranquillité,
Savourent les douceurs de l'immortalité.
Loin des événemens qui passent sur la terre,
Dans eux-mêmes enfermés, leur grandeur solitaire,
D'un œil indifférent, sans crainte, sans douleur,
Voit parmi les humains le crime et le malheur.

Long-temps un monstre affreux, qui du milieu des nues
Tenait sur l'univers ses ailes étendues,
La Superstition, usurpant des autels,
De sa chaîne sacrée accabla les mortels.
Dans ce commun effroi, du sein de la poussière,
Un Grec leva les yeux sur cette idole altière;
Le premier, immobile, il l'osa contempler;
Dans son calme insultant rien ne put l'ébranler,
Ni ses dieux si vantés, ni le bruit de leur foudre,
Ni les cieux enflammés prêts à le mettre en poudre :
L'obstacle l'enhardit; et, brûlant d'arracher
Le voile où la nature a voulu se cacher,
Son génie, échappé des limites du monde,
Parcourut à grands pas l'immensité profonde;
Et, pénétrant enfin dans ses trésors ouverts,
Vainqueur, il les versa sur l'aveugle univers.
Il enseigna des corps les bornes et l'essence :
Par-là, du fanatisme il frappa la puissance;
Et, foulant sous ses pieds ce fantôme odieux,
L'homme, éclairé par lui, marcha l'égal des dieux.

Mais ne t'alarme pas de ces leçons hardies.
Ne crois pas qu'élevant des systèmes impies,
J'attaque la morale, oracle des humains,
Et veuille des forfaits leur ouvrir les chemins :
La Superstition seule ordonna des crimes.
N'est-ce pas en suivant ses horribles maximes
Que les princes des Grecs ont offert sous leurs coups
Le sang d'Iphigénie à Diane en courroux?
Quel spectacle!... une illustre et jeune infortunée
Des voiles de la mort la tête couronnée,
Près de l'autel, son père accablé de douleurs!
A ses côtés vingt rois, et leur armée en pleurs!
Le couteau saint caché sous l'habit des ministres!
La belle Iphigénie, à ces apprêts sinistres,
Muette, se prosterne en détournant les yeux.
De quoi lui sert, hélas! dans ce jour odieux,
Que son sang soit illustre, et qu'elle ait la première
Au grand Agamemnon donné le nom de père?
De ses bourreaux sacrés le cortége cruel
La soulève tremblante, et la porte à l'autel,
Non pas pour y serrer les doux nœuds d'hyménée,
Au milieu d'une cour sur ses pas entraînée;
Mais pour y recevoir, par l'ordre paternel,
A la fleur de ses ans un trépas solennel.
Eh! quel était le but d'un si grand sacrifice?
Le départ des vaisseaux!... L'espoir d'un vent propice!
O superstition, voilà donc tes fureurs!

PÉNÉLOPE.

Héroïde traduite d'Ovide.)

—

Ulysse, toi dont rien n'annonce
Le retour à mon cœur surpris,
Cher époux, c'est moi qui t'écris;
Toi-même à Pénélope apporte la réponse.
Il est, après dix ans, sur la poudre étendu,
Cet Ilion, haï des filles de la Grèce;
Mais a-t-il pu souffrir autant que la tendresse
De l'épouse qui t'a perdu?
Plût aux dieux que sur l'onde eût péri l'adultère
Dont les feux ont souillé la cour de Ménélas!
Pleurante, et te cherchant trop vainement, hélas!
Je ne languirais point dans mon lit solitaire;
Je ne me plaindrais pas de la lenteur des jours;
Et, pour tromper des nuits la course encor plus lente,
Je ne déferais pas d'une main défaillante,
L'ouvrage ingénieux que je refais toujours.
Combien j'ai tremblé pour ta vie!
L'amour craint tout; l'amour, me peignant ton trépas,
Te prêtait des dangers que tu ne courais pas.
Je voyais sur toi seul fondre toute l'Asie.
Je demandais sans cesse : Existe-t-il encor?
Je pâlissais au nom d'Hector!
Patrocle, qui d'Achille a revêtu les armes,
Tombait-il par Hector percé;
Par Hector Antiloque était-il renversé;
Antiloque, Patrocle, augmentaient mes alarmes;
Je croyais voir Ulysse avec eux terrassé.
Enfin, dès que la renommée
M'apportait d'un revers la nouvelle semée,
Ce funeste récit redoublait ma frayeur,
Et chaque trait lancé venait frapper mon cœur.
Mais l'amour a veillé sur des jours que j'adore;
Les Troyens ne sont plus, et toi, tu vis encore.
Tous les Grecs de retour font fumer les autels;
Leur proie est déposée aux pieds des immortels;
Leurs filles aux dieux rendent grâces
Pour un père sauvé, qui, près des siens assis,
Tranquille, d'Ilion raconte les disgrâces:
Les vieillards, les enfans, tremblans à ces récits,
Admirent en silence; et l'épouse éperdue
Aux lèvres d'un époux écoute suspendue.
Souvent sa main, à leurs regards,
Sur la table, de vin rougie,
Dessine ces combats donnés dans la Phrygie,
Et d'Ilion détruit rebâtit les remparts.
Là coulait le Xanthe tranquille;

Le Sigée, en ces lieux, s'avançait dans les mers;
Là le palais des rois s'élevait dans les airs;
Là combattait Ulysse, ici campait Achille;
Plus loin Hector sanglant, à son char enchaîné,
Effraya les chevaux dont il était traîné.
J'ai su tous ces détails célèbres
D'un fils qui de Nestor les avait tous appris.
Il m'a conté Dolon par tes regards surpris,
Et Rhésus par ton bras frappé dans les ténèbres.
Mais comment, oubliant ton épouse et ton fils,
Osas-tu pénétrer le camp du roi de Thrace,
Et, d'un seul homme aidé, braver tant d'ennemis?
Jadis, plus amoureux, Ulysse eut moins d'audace.
Dieux! combien ce récit m'a fait pâlir! mon cœur
Tremblait encor de crainte en te sachant vainqueur.
Mais que me sert, hélas! cet exploit qui t'honore,
Cet Ilion détruit par les Grecs et par toi,
Si tu fuis, cher époux, l'épouse qui t'adore,
Comme aux jours où ces murs te retenaient encore?
Renversé par les Grecs, il existe pour moi.
Déjà la moisson flotte à la place où fut Troie;
Le sol s'est engraissé du sang de ses héros;
Le soc, dont le vainqueur le déchire avec joie,
Brise leurs ossemens qui dorment sans tombeaux,
Et l'herbe croît déjà sur ces remparts si beaux,
Sur ces palais pompeux dont Vulcain fit sa proie.
Tu triomphes enfin, et ne m'apportes pas
Les fruits sanglans de ta conquête!
Et j'ignore quel lieu me dérobe tes pas!
Dès que sur cette rive un étranger s'arrête,
Je l'interroge, et n'apprends rien.
Je lui remets enfin ces mots pour te les rendre,
Si son vaisseau jamais peut rencontrer le tien,
Ces mots où le cœur le plus tendre
Implore ta présence, au moins ton entretien.
J'écris souvent à Sparte, à Pylos, à Larisse:
Sur ces bords, m'a-t-on dit, tu n'es point descendu:
J'ai demandé partout Ulysse;
L'univers sur ton sort ne m'a rien répondu.
Imprudente! mes vœux hâtaient le sort de Troie;
Puisse-t-elle des Grecs braver encor les coups!
Ah! je saurai du moins où combat mon époux,
Je ne craindrais que Mars; et j'aurai cette joie
De ne pas gémir seule, et de voir d'autres cœurs,
Malheureux comme moi, partager mes frayeurs.
J'ignore ce que je redoute,
Et je crains tout. Je crains que les périls divers
Sans cesse renaissans sur la terre et les mers,
Ne te retardent dans ta route.
Mais, peut-être, tandis que ce cœur plein d'effroi,
Cherche de ton regard les causes incertaines,
Tandis que je tremble pour toi,
Quelque amour te retient sur des rives lointaines!
Peut-être à cet objet dont tu portes les chaînes,
Contes-tu les défauts qui m'ont ravi ma foi;
Peut-être... Je me trompe, Ulysse est plus fidèle;
De toutes les vertus Ulysse est le modèle.
Il ne saurait trahir un cœur tel que le mien.
Oui, je crois mériter les sentimens du tien.
Mon père Icarius, lassé de ton silence,
Parlant toujours pour tes rivaux,
Me presse de voler à des liens nouveaux,
Et de quitter un lit, sacré dans ton absence.
Je rejette toujours une cruelle loi:
De plaire, de changer, je ne suis point jalouse;
Je fus à toi, jamais je ne serai qu'à toi;
Et Pénélope enfin veut mourir ton épouse.
Voilà ce que je dis à mon père alarmé:
Mes discours et mes pleurs l'ont enfin désarmé.
Mais, sortis des îles voisines,
Cent rivaux de leurs feux m'accablent chaque jour:
Amans usurpateurs, ils règnent dans ta cour.
Que dis-je, Antinoüs, montant sur tes ruines,
Médonte, Polydor, tous ces lâches sujets,
Dont ta trop longue absence enhardit les projets,
Sèment dans tes états les fureurs intestines.
Irus lui-même, Irus, qui, par le sort frappé,
Mendiait autrefois sa vie,
Aujourd'hui dépouillant son maître et sa patrie,
Fatigue les regards de son faste usurpé.
Ils veulent tous ma main et le sceptre d'Ithaque:
Nous ne sommes que trois dont le bras les défend;
Laërte, Pénélope et ton fils Télémaque;
Mais que peut une femme, un vieillard, un enfant,
Un enfant, que déjà leur fureur environne
Pour s'ouvrir les chemins des autels et du trône!
Hélas! aux dieux, mes seuls soutiens,
Je demande toujours qu'achevant sa carrière,
Ce fils, à notre heure dernière,
Ferme tes yeux, ferme les miens.
Eumée et Philetès, confidens de nos larmes,
Me prêtent aux autels le secours de leurs vœux:
Des prières, des pleurs, voilà nos seules armes!
Télémaque, s'il vit, deviendra valeureux,
Sans doute; mais, dans son aurore,
Des secours de son père il a besoin encore:
Et moi, puis-je chasser des tyrans dangereux?
C'est en toi seul qu'Ithaque et ta famille espère.
Ulysse, reviens donc pour leur prêter ton bras;
Reviens. Ton fils, brûlant de marcher sur tes pas,
Demande les leçons d'un père
Dans l'art de la parole et dans l'art des combats.
Sur le bord de la tombe, où l'attend le trépas,
Laërte veut ta main pour fermer sa paupière.
Pour moi, que tu quittas dans mes premiers beaux jours,
Si tu tardes, bientôt j'atteindrai la vieillesse,

Et je n'aurai de ma jeunesse
Que le cœur qui t'aima toujours.

IMITATION

D'UN ÉPISODE DE LA PHARSALE

DE LUCAIN.

(C'est un vieillard qui parle, effrayé de l'approche de César.)

—

Je les revois, dit-il à ses fils éperdus,
Ces jours de deuil, ces temps où le fier Marius,
Ce vainqueur des Teutons, chassé de l'Italie,
Cacha dans les marais sa tête ensevelie;
Et, bientôt découvert sous leurs impurs roseaux,
De cet abri fangeux passa dans les cachots:
D'avance il subissait la peine de ses crimes.
Né pour finir ses jours sur un tas de victimes,
Dans Rome, que ses mains oseront embraser,
Le trépas qu'il attend semble le refuser.
Un Cimbre, en sa prison, pour l'immoler s'avance;
Il recule à l'aspect du héros sans défense;
Il fuit: il a cru voir, sous ces murs ténébreux,
Des éclairs redoublés jetant un jour affreux,
Des esprits infernaux toute la troupe impure,
Et Marius déjà dans sa grandeur future.
Une voix l'a frappé: « Respecte Marius,
» Cimbre, à ton bras obscur ses jours ne sont pas dus,
» Avant de pénétrer dans le royaume sombre,
» Il faut que d'autres morts y précèdent son ombre.
» Respecte Marius; tes peuples égorgés
» En lui laissant le jour seront bien mieux vengés. »
Son sort change en effet: affranchi de ses chaînes,
Il erre quelque temps sur des plages lointaines.
Il parcourt la Libye, et les bords habités
Par ces peuples sans frein qu'il a jadis domptés;
Il foule aux pieds Carthage et sa cendre immortelle,
Et, comme elle abattu, se console avec elle.
C'est là qu'enfin les dieux relèvent son destin.
Le bruit de ses revers enflamme l'Africain.
Son grand nom, sa valeur à vaincre accoutumée,
D'esclaves, de brigands, lui donnent une armée:
Il ne veut que des cœurs dans les forfaits vieillis;
Et les plus criminels sont les mieux accueillis.

Quel fut ce jour, marqué par tant de funérailles,
Où Marius vainqueur entra dans nos murailles!
La mort volait partout. L'un sur l'autre étendus,
La noblesse et le peuple expirent confondus;
Sur leurs têtes au loin le glaive se promène.
Plus de respect pour l'âge; une foule inhumaine
Égorge le vieillard qui se traîne au tombeau,
Et l'enfant malheureux couché dans le berceau.
L'enfant! du jour à peine il voyait la lumière!
Qu'a-t-il fait pour mourir en ouvrant la paupière?
Il vit, c'en est assez; du soldat menaçant
La fureur le rencontre, et l'immole en passant.
Dans le barbare effroi de manquer de victimes,
Elle frappe au hasard, elle entasse les crimes.
De morts et de mourans les temples sont jonchés.
Sous des ruisseaux de sang les chemins sont cachés;
Et grossi par leurs eaux, sur la rive fumante,
Le Tibre épouvanté roule une onde sanglante.
Sur qui pleurer au sein des publiques douleurs!
Ah! recevez du moins nos regrets et nos pleurs.
Proscrits qu'a distingués une longue infortune;
Licinius, traîné mourant dans la tribune;
Bæbius, dont leurs bras, de carnage enivrés,
Partagèrent entre eux les membres déchirés;
Toi, surtout, qui prédis ces maux à l'Italie,
O vieillard éloquent, dont la tête blanchie,
Portée à Marius par tes vils assassins,
Orna, sanglante encor, ses horribles festins.
Rome a récompensé Marius qu'elle abhorre;
Pour la septième fois il est consul encore.
Il meurt, ayant atteint, dans ses jours agités,
Le comble des revers et des prospérités,
Porté, par les destins contraires et propices,
Au faîte des grandeurs, du fond des précipices.

Sylla revint dans Rome, et, lui rouvrant le flanc,
Vengea le sang versé par des fleuves de sang.
Victimes et bourreaux, tous étaient des coupables.
C'est alors qu'on dressa ces odieuses tables
Où l'airain criminel, des têtes des proscrits,
Offrait, en traits de sang, et les noms et le prix.
A ce signal de mort, les haines personnelles
Remplissaient sans danger leurs vengeances cruelles;
Et le brigand armé, qui se croit tout permis,
Frappe au nom de Sylla ses propres ennemis.
L'esclave, las du joug, assassine son maître;
Le père ouvre le flanc du fils qu'il a fait naître;
Le frère meurtrier vend le sang fraternel;
Les fils, tout dégouttans du meurtre paternel,
Pour l'offrir à Sylla, dans leur fureur avide,
Se disputent entre eux une tête livide.
Les proscrits vainement s'éloignent à grands pas.
Les uns, dans les tombeaux croyant fuir le trépas,
Le retrouvent bientôt sous ces marbres funèbres,
Dans l'air empoisonné de leurs mornes ténèbres;
Les autres, se cachant dans les antres secrets,
Vont servir de pâture aux monstres des forêts;

Quelques-uns, dans l'orgueil d'un désespoir extrême,
Pour dérober leur mort, se poignardent eux-mêmes;
Mais leurs restes sanglans sont encore frappés
Par des bras, furieux qu'ils leur soient échappés.
Les vainqueurs, échauffés par leurs forfaits rapides,
Volent sur mille morts à d'autres homicides :
Femmes, enfans, vieillards, sous leurs coups ont péri;
Et le peuple tremblant voit, d'un œil attendri,
Sur des piques, de sang et de pleurs arrosées,
Des plus grands citoyens les têtes exposées,
Et ne peut, quand sa main veut dresser leurs tombeaux,
De leurs membres épars rassembler les lambeaux.
A ce spectacle affreux, Sylla, fier, immobile,
Du haut du Capitole, avec un front tranquille,
Dans nos murs, où sa rage envoyait le trépas,
Du geste et de la voix anime ses soldats,
Et hâte, sans pâlir des crimes qu'il consomme,
Dans les derniers Romains la ruine de Rome.
C'est par tous ces forfaits que d'un lâche sénat
Il mérita le nom de Père de l'état.
Mais enfin, las du soin d'égorger ses victimes,
Il abdiqua ce rang payé par tant de crimes.
Et dans Tibur, au sein d'un repos fastueux,
Il mourut de la mort des hommes vertueux.

LUCE DE LANCIVAL*.

ACHILLE A SCYROS.

POÈME.

CHANT PREMIER.

Je chante ce héros dans l'Aulide attendu,
Par l'aspect d'une lance à son destin rendu;
Héros né d'un mortel, demi-dieu par sa mère,
Mais au-dessus des dieux élevé par Homère.

Homère, honneur du Pinde, aigle chéri des cieux!
Je ne tenterai point, émule ambitieux,
La route inaccessible où plana ton génie:
Timide adorateur des nymphes d'Aonie,
Je m'engage d'un pas chancelant, effrayé,
Dans un sentier que Stace à ma muse a frayé:
Ma muse pacifique, et des plaisirs amie,
Va peindre Achille aux pieds de sa Déidamie;
Dans mes vers dépouillant et son sexe et son nom,
Il n'est plus que la sœur du vainqueur d'Ilion.
Toutefois ce n'est point sur un luth érotique
Que j'oserai chanter son enfance héroïque:
Mon Achille est déjà tel qu'il sera toujours,
Terrible dans ses jeux, sauvage en ses amours,
Et pour lui le bonheur est encor la victoire.
Bientôt Ulysse, armé du clairon de la gloire,
Au transfuge de Mars viendra soudain offrir
L'étincelant acier qui doit le découvrir:
Je te le livre alors; saisis, sublime Homère,
Ce héros qu'espérait te dérober sa mère;
Place-le sur un char poudreux, ensanglanté,
Et volez, l'un par l'autre, à l'immortalité.

Des bords hospitaliers de l'heureuse Œbalie,
Le berger phrygien, regagnant sa patrie,
Fuyait, parjure ami, sur l'humide élément.
Son coupable vaisseau voguait tranquillement
Et, d'un trop doux larcin fatal dépositaire,
En triomphe portait sa conquête adultère.
Les vents dormaient; Hélène avait su les charmer...
Quand Thétis (une mère est prompte à s'alarmer),
Sous le dôme azuré de son palais liquide,
Sentit avec effroi la rame d'un perfide.
De son lit de cristal aussitôt s'élançant,
Elle écarte les flots, lève un front pâlissant,
Et soudain: « C'est mon deuil qu'on prépare, dit-elle;
» Oui, c'est moi que menace une flotte infidèle;
» Je reconnais Protée et ses sages avis:
» *Songez*, me disait-il, *songez qu'à votre fils*,
» *Le dieu qui des humains règle les destinées*,
» *A promis une gloire immense et peu d'années:*
» *Si de tromper l'oracle il est quelques moyens*,
» *Hâtez-vous, et surtout redoutez les Troyens.*
» L'oracle s'accomplit! la sanglante Bellone
» A Pergame conduit la rivale d'Œnone,
» Pour dot, au vil Troyen épris de ses appas,
» Portant le déshonneur, la guerre et le trépas,
» La voilà sur la poupe assise, triomphante;
» Elle rit des malheurs que son caprice enfante!
» J'entends le cri de Mars; je vois mille vaisseaux
» Implorer tous les vents, fatiguer tous les flots.
» C'est peu que, pour servir leurs fureurs homicides,
» La Grèce conjurée, à la voix des Atrides,
» Se lève tout entière; on veut, on cherche encor
» Un enfant qui, dit-on, peut seul combattre Hector;
» A la mer, à la terre, au plus secret asile,
» On court, au nom des Grecs, demander mon Achille!
» Que dis-je? il les prévient, il demande Ilion!
» Et j'ai pu, pour berceau, lui donner Pélion!
» Et ce fils, que poursuit la gloire qu'il adore
» J'ai pu le confier à l'antre d'un Centaure!

---

* LUCE DE LANCIVAL (Jean-Charles-Julien) naquit à Saint-Gobin en 1764, et mourut à Paris le 17 août 1810. Il s'adonna d'abord au culte des muses latines, et mérita, très jeune encore, les encouragemens du grand Frédéric pour un petit poème latin sur la mort de Marie-Thérèse. Luce entra dans les ordres, pour ne pas se séparer de M. de Noé, son ami, qu'il suivit dans son diocèse de Lescar en qualité de grand-vicaire. On a beaucoup vanté les sermons qu'il composa de 1787 à 1790; mais ces sermons n'ont pas été publiés. Au moment de la révolution, Luce se sépara de M. de Noé, abandonna la carrière ecclésiastique, et se livra à la poésie et au théâtre. De tous les vers qu'a publiés Luce de Lancival, il ne survivra que son poème d'*Achille à Scyros*, comme il ne restera qu'une seule de ses tragédies, *la Mort d'Hector*, qui lui valut une pension de 6,000 francs de l'empereur. La dernière production de Luce fut un discours latin sur le mariage de Napoléon et de Marie-Louise; ce sujet mis au concours, fut pour lui l'occasion d'un dernier triomphe: la médaille d'or et la couronne furent déposées sur son lit de mort. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les ouvrages de Luce de Lancival, c'est une élégance et une correction toujours soutenues; s'il ne peut être considéré comme un poète, il doit être, du moins, placé au premier rang parmi nos plus habiles versificateurs.

» Là, sans doute, il apprend à donner le trépas :
» Sa parure est un fer, ses jeux sont des combats :
» Héros enfant, déjà son adresse cruelle
» Agite, en se jouant, la lance paternelle !
» O tardives frayeurs ! tant qu'il fut éloigné,
» J'ai douté du péril, ou je l'ai dédaigné ;
» Je pouvais, quand Pâris, entraîné vers Mycène,
» Osa souiller les flots dont je suis souveraine,
» Je pouvais, poursuivant ses vaisseaux ravisseurs,
» Grossissant mon courroux du courroux de mes sœurs,
» L'accabler, engloutir sous l'onde vengeresse
» Et son crime et les maux que prévoit ma tendresse.
» Maintenant même.... hélas ! l'outrage est consommé,
» Et déjà ton flambeau, Vengeance, est allumé !
» Le temps presse ; implorons les filles de Nérée ;
» Implorons l'Océan : mère désespérée,
» Du second Jupiter embrassant les genoux,
» J'irai le supplier, par les noms les plus doux,
» Par son fils, par les pleurs que le destin m'apprête.
» D'accorder à Thétis... une seule tempête. »

La déesse achevait de prononcer ces mots,
Lorsqu'à ses yeux s'offrit le souverain des flots.
Ce dieu (l'instant semblait propice à sa prière)
Quittait de l'Océan la table hospitalière :
Son front, où du festin brille encor la gaîté,
Peint le calme et respire une douce fierté.
A son auguste aspect les orages s'apaisent,
L'horizon s'éclaircit, les aquilons se taisent ;
Zéphyre souffle seul ; le trompette des mers,
Triton, d'un chant plus doux fait résonner les airs ;
Le dauphin caressant et l'immense baleine,
Tout le peuple muet de la liquide plaine,
Bondissant, se roulant et plongeant tour à tour,
Par mille jeux divers célèbrent son retour,
Et viennent saluer leur monarque suprême.
Lui, debout sur un char qu'il dirige lui-même,
S'avance, environné de ces groupes joyeux.
A son trident soumis, ses coursiers orgueilleux
Repoussent, haletans, de leur large narine,
La vague qui s'attache à leur vaste poitrine,
Et leur croupe, en nageant, efface derrière eux
Le sillon imprimé sur les flots écumeux.
Thétis en l'abordant : « O roi des mers profondes !
» Vois à qui ta faiblesse ouvrit le sein des ondes :
» Le crime à pleine voile y vogue impunément,
» Depuis qu'on a franchi ce terrible élément ;
» Depuis que de Jason l'audacieux navire,
» Premier usurpateur des droits de ton empire,
» Put commander aux vents et subjuguer les flots :
» Un lâche imitateur de ce brigand héros,
» D'un fameux différend l'arbitre téméraire,
Immolant sa patrie à sa flamme adultère,
» Fend la vague complice avec tranquillité,
» Fier du vol qu'il a fait à l'hospitalité.
» Que de pleurs il prépare à la Grèce, à Pergame.
» A moi surtout !... à moi... ! Si jamais sur ton âme
» J'eus quelques droits, Neptune, ô puissant dieu des eaux,
» A l'instant, sous mes yeux, engloutis ces vaisseaux.
» La gloire de leur chef ne peut m'être opposée :
» Ceux-là ne portaient point un Alcide, un Thésée.
» De ton empire encor si tu chéris l'honneur,
» Engloutis-les... Mais non, laisse agir ma fureur :
» Livre-moi l'Océan : sur l'auteur de l'outrage
» Mon bras plus sûrement fera tomber l'orage :
» Une mère a le droit de s'armer pour son fils,
» Et Neptune jamais n'a refusé Thétis. »

Elle parlait ainsi, tremblante, désolée,
Le regard suppliant, la tête échevelée :
Le dieu répond : « En vain vous formez le souhait
» D'engloutir sous les flots Pâris et son forfait :
» Le Destin le défend ; mon frère inexorable
» Ordonne qu'une guerre à jamais mémorable,
» Également fatale à deux peuples rivaux,
» Enfantant, immolant des milliers de héros,
» Ensanglante à la fois et l'Europe et l'Asie.
» Qu'il vous paraîtra grand, dans les champs de Phrygie !
» Comme il effacera tous les autres guerriers,
» Ce fils, dont vous semblez redouter les lauriers !
» Quand il aura de l'œil mesuré ses murailles,
» Qu'Ilion va pleurer d'illustres funérailles !
» Vous le verrez, suivi de ses fiers bataillons,
» Tantôt de sang troyen inonder les sillons,
» Et du Xante effrayé, qui fuira vers sa source,
» A force de carnage embarrasser la course ;
» Tantôt après son char traîner le grand Hector,
» Hector défiguré, mais menaçant encor,
» Et détruire, et changer en d'affreuses ruines
» Des murs qu'auront en vain bâtis ces mains divines.
» Ah ! ne vous plaignez plus que le destin jaloux
» Vous ait donné, déesse, un mortel pour époux !
» Son fils vous paraîtra, dans sa gloire suprême,
» Le fils de Jupiter, et Jupiter lui-même !
» Si vos pleurs maternels doivent couler un jour,
» L'auteur de votre deuil doit gémir à son tour ;
» Sur mes vastes états la fille de Nérée
» Reprendra tous ses droits, lorsque le Capharée,
» Faisant briller au loin ses nocturnes flambeaux,
» Sous l'onde aux Grecs vainqueurs ouvrira leurs tombeaux
» Et, d'écueil en écueil promenant son supplice,
» De nos traits réunis nous poursuivrons Ulysse. »

Il dit : Thétis, baissant un œil triste et confus,
Dans ce discours flatteur voit un cruel refus.
Sa fureur à l'instant veut perdre un téméraire ;

Que dis-je ! elle n'est point furieuse, elle est mère,
Et son inquiétude, à l'aspect du danger,
Veut prévenir son deuil, et non pas le venger.
La force est inutile, elle emploira l'adresse.

Vers des bords que redoute et chérit sa tendresse,
Elle nage : trois fois ses bras fendent les eaux,
Trois fois son pied d'albâtre a repoussé les flots :
Déjà la Thessalie a revu la déesse.
Sa présence en ces lieux ramène l'allégresse;
Le vallon enchanté sourit à son aspect,
Et le mont orgueilleux s'incline avec respect;
Le gazon nuptial fleurit sur son passage;
Sperchius, pour la voir, a franchi son rivage,
Et, craignant d'effleurer la trace de ses pas,
Roule amoureusement autour de ses appas.
Le front ceint de rameaux, les nymphes bocagères
Voltigent aux doux sons de leurs flûtes légères;
Tandis que du sylvain, du faune impétueux
La gaîté se déploie en bonds tumultueux :
Tels, quand le dieu du jour, quittant le sein de l'onde,
Remonte à l'horizon et rend la vie au monde,
Les oiseaux, égayés par ses feux renaissans,
Pour fêter son retour confondent leurs accens;
On les entend, sous l'orme où le chœur se rassemble,
Gazouiller, croasser, crier, siffler ensemble :
Tandis que Philomèle, au chant mélodieux,
Module des accens faits pour charmer les dieux,
Sur le rameau voisin la pie, au dur ramage,
De son rauque gosier tire un rustique hommage,
Et plaît pourtant au dieu qu'elle semble insulter;
Il sourit aux efforts qu'elle fait pour chanter.
Cette vive allégresse est mal récompensée;
Sombre, et de cent projets fatigant sa pensée,
Thétis ne voit qu'Achille et vole vers Chiron.
Sous un roc où de loin semble assis Pélion,
S'ouvre et s'alonge en voûte une grotte profonde :
Pour en creuser les flancs aussi vieux que le monde,
L'art avait secondé les longs efforts du temps :
A l'entrée, où fleurit un éternel printemps,
Par de rians tableaux la vue est arrêtée,
Et tout dit que les dieux l'ont jadis habitée.
On y retrouve encor leurs vestiges sacrés,
Par leurs joyeux banquets des berceaux consacrés;
Ici, pour le sommeil, des lits dressés par Flore,
Et là, pour le plaisir, des lits plus doux encore.

Le lieu le plus sauvage et le plus retiré
Offre du vieux Chiron l'asile révéré.
Tout y présente à l'œil des empreintes sévères,
Mais non l'aspect hideux des antres de ses frères;
Là ne sont point ces traits rougis de sang humain,
Ces javelots rompus au milieu d'un festin,
Ces coupes mille fois par l'ivresse épuisées,
Et sur des fronts amis par la rage brisées;
Mais d'innocens carquois, mais des dards émoussés,
Mais de vains monumens de ses exploits passés,
Des monstres qu'il dompta les dépouilles antiques.
Par l'âge désarmé, des goûts plus pacifiques
Occupent aujourd'hui ses fructueux loisirs,
Et c'est dans ses vertus qu'il trouve ses plaisirs.
Sur l'animal souffrant sa modeste science
Des puissans végétaux faisant l'expérience,
Prélude utilement à de plus grands bienfaits;
Ou, des premiers héros célébrant les hauts faits,
A son élève, épris d'un sublime délire,
Il apprend l'art divin de manier la lyre.

Achille était absent, de ses rapides traits
Il poursuivait alors les monstres des forêts.
Une table frugale avec soin préparée,
Un grand feu dont la grotte au loin brille éclairée,
Du chasseur attendaient le retour incertain.
Le Centaure croit voir Thétis dans le lointain;
Il s'élance, étonné de ses forces nouvelles;
Le plaisir, au vieillard, avait donné des ailes;
Il vole, et sous ses pieds, qui foulent les sillons,
Le sol se brise et roule en poudreux tourbillons;
Il aborde Thétis; sous sa main caressante
Il courbe avec respect sa croupe complaisante;
Il l'invite à s'asseoir, et, d'un pas diligent,
Lui-même l'introduit sous son toit indigent.

L'inquiète Thétis, du coup d'œil d'une mère,
A déjà parcouru la grotte tout entière;
Elle ne l'y voit point !... Soudain : « Que fait mon fils ?
» Tous ses pas, tous, par vous devaient être suivis :
» Pourquoi le laisser seul ? O funestes alarmes !
» M'auriez-vous présagé de véritables larmes ?
» Par des songes affreux tourmentant mon sommeil,
» Les dieux m'annonçaient-ils un plus affreux réveil ?
» Tantôt d'un fer sanglant j'écarte les blessures;
» Tantôt je crois sentir les horribles morsures
» D'un serpent qui se glisse et siffle sur mon sein...
» Pour calmer ces frayeurs, j'ai formé le dessein
» De reporter mon fils aux rives infernales,
» Où le Styx redouté roule ses eaux fatales,
» De l'y plonger encor... Je n'en puis dire plus;
» Ne perdons pas le temps en discours superflus;
» Rendez-moi mon Achille... » Elle dit : sa prudence
L'abuse adroitement par cette confidence.

« De trop loin, répond-il, c'est prévoir les malheurs;
» Mais sans les partager je conçois vos frayeurs.
» Avide de périls, de gloire insatiable,
» Votre fils chaque jour devient plus indomptable :

» Dans sa fougueuse ardeur jadis obéissant,
» Il craignait ma menace, et, tout en rugissant,
» Ce lionceau, soumis à ma voix souveraine,
» De ma grotte, sans moi, ne s'écartait qu'à peine.
» Aujourd'hui, ni l'Ossa jusqu'aux cieux élancé,
» Ni Pélion, de rocs, de ronces hérissé,
» Ni tous ces monts neigeux, ni ces rochers de glace,
» Rien ne peut arrêter sa vagabonde audace.
» Ma grotte à chaque instant répète les clameurs
» D'un Centaure indigné, dont ses jeunes fureurs
» Ont détruit les troupeaux, ont renversé l'asile;
» Ou d'un faune tremblant que, d'une course agile,
» Seul, à travers les flots, à travers les guérets,
» Il poursuit jusqu'au fond des plus sombres forêts....
» Sur ces rives j'ai vu l'Argonaute intrépide,
» Castor, Pollux, Thésée et l'immortel Alcide;
» J'ai vu... mais j'en dis trop... » La déesse pâlit.

Pour augmenter l'effroi dont son cœur se remplit,
A grands cris, à grands pas, plein d'une ardeur guerrière,
Achille arrive enfin tout couvert de poussière :
Mais tel qu'il est, le front dégouttant de sueur,
Rembruni de fatigue et sombre de terreur,
Et malgré la poussière, et sous le poids des armes,
Superbe, sa figure offre encor mille charmes :
Son regard étincelle, et sur son cou nerveux
Serpente en longs anneaux l'or de ses blonds cheveux;
Sur son jeune menton, un duvet près d'éclore
Fait deviner son sexe et marque son aurore :
Une grâce céleste ajoute à tant d'attraits,
Et sa mère se peint dans presque tous ses traits :
Tel on voit Apollon, quand des bois de Lycie
Il retourne vainqueur aux bosquets d'Aonie,
Et, déposant son arc, terrible même aux dieux,
Reprend, en souriant, son luth harmonieux.
Achille alors, chargé d'une vivante proie,
Plus fier de son triomphe et plus beau de sa joie,
Portait deux lionceaux à leur mère ravis,
Et, d'un doigt agaçant, il excitait leurs cris,
En serrant par degrés leurs griffes sans défense.
Mais il a vu sa mère, il les jette, il s'élance,
Et, respirant à peine, il tombe dans ses bras;
Son embrassement pèse et ne fatigue pas.
Thétis baise et ces yeux où respire son père,
Et ce front qui déjà touche au front de sa mère.
Son compagnon fidèle, et l'ami de son cœur,
Patrocle est près de lui, sourit à son bonheur;
Même âge, mêmes goûts, et ne formant qu'une âme,
Même destin encor les attend à Pergame !
Sa mère le contemple avec avidité,
Et, le cœur à la fois heureux et tourmenté,
Redoutant un éclat dont pourtant elle est fière,
Tour à tour s'applaudit et gémit d'être mère.
Chiron, pour reculer l'instant, l'instant cruel
D'un adieu qui pour lui devait être éternel,
Invite la déesse à son repas modeste;
Elle accepte avec joie : eh! quel banquet céleste
A ses yeux maternels aurait autant de prix?
Qu'importe le repas? le convive est son fils!

CHANT SECOND.

Tandis que le Centaure, aux yeux de la déesse,
De son luxe sauvage étale la richesse,
Aux présens de Bacchus, aux tributs des forêts,
Joint les dons de Pomone et les dons de Cérès,
Va, vient, dispose tout, plus empressé qu'agile,
Sur un trône de mousse assise auprès d'Achille,
Thétis, ingénieuse à croître son tourment,
Exige que son fils raconte longuement
Dans quel art, par quels soins son gouverneur austère,
Instruit ses premiers ans, forme son caractère;
Quels jeux on lui permet; dans son cœur vierge encor,
De quels heureux penchans on seconde l'essor;
Comment Chiron punit, comment il récompense;
Elle veut qu'il remonte à sa première enfance,
Qu'à son inquiétude il ne déguise rien,
Qu'il lui redise encor ce qu'elle sait trop bien.
Achille embarrassé se tait, rougit, balance;
Un baiser l'encourage à rompre le silence.

« Quand, du sein maternel, porté dans ce séjour
» Où mes premiers regards ont essayé le jour,
» Ce vieillard vertueux que votre fils révère
» Eut daigné m'accueillir, sa défense sévère
» De ma bouche écarta ce nectar nourricier,
» Doux tribut qu'une mère aime tant à payer;
» Mais des lions, des ours mes lèvres dévorantes
» Suçaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes;
» Et ce repas sauvage, il fallait l'acheter!
» Sur les pas du Centaure il fallait affronter
» D'une mer en courroux l'effrayante menace,
» Le fracas d'un torrent qui, sur des monts de glace,
» De rochers en rochers tombe, écume et mugit,
» Rire au tigre qui gronde, au lion qui rugit,
» Ou, seul, d'une forêt profonde, spacieuse,
» Contempler, sans pâlir, l'horreur silencieuse.
» D'une armure bientôt mon corps soutint le poids,
» Mon bras un bouclier, mon épaule un carquois;
» Bientôt je marchai ceint de ma première épée,
» Et je la rapportai d'un noble sang trempée.
» Je bravais des saisons les outrages divers,
» L'air brûlant des étés, la glace des hivers;

» Sur un lit de duvet bercé par la mollesse,
» Jamais un doux concert n'endormit ma paresse;
» Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,
» Et le bruit des torrens ne pouvait m'éveiller.
» Ainsi coulaient pour moi les beaux jours de l'enfance,
» Ainsi je préludais à mon adolescence.
» J'appris alors à vaincre un coursier indompté :
» Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté,
» Tantôt je devançais les cerfs, ou le Lapithe,
» Qui, d'un pas effrayé, précipitait sa fuite;
» Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,
» Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.
» Souvent, dans la saison au repos consacrée,
» Quand du fleuve engourdi le rigoureux Borée
» A peine avait fixé le cristal frémissant,
» Un regard de Chiron sur ce miroir glissant
» M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile
» Blessât, en l'effleurant, son écorce fragile.
» C'étaient là mes plaisirs. Dirai-je mes combats,
» Mes dangers, Pélion dépeuplé par mon bras,
» Et ses bois étonnés de leur vaste silence?
» Je n'aurais point osé déshonorer ma lance
» En frappant ou le lynx qui me voit, tremble et fuit,
» Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit;
» Il fallait braver l'ours à la forme effrayante,
» Le sanglier armé de sa dent foudroyante,
» D'un carnage récent le tigre ensanglanté;
» Pour obtenir le prix de l'intrépidité,
» Il fallait terrasser une lionne mère,
» De son corps hérissé défendant son repaire,
» Roulant d'un air affreux ses regards menaçans,
» Épouvantant l'écho de ses rugissemens :
» Le Centaure attendait, juge de mon courage,
» Que du monstre expiré je lui fisse l'hommage;
» Il fallait, d'un souris pour mériter l'honneur,
» Que ma lance sanglante attestât ma valeur.

» Enfin l'âge m'ouvrit une digne carrière :
» J'appris, je dévorai la science guerrière :
» Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens ;
» Bientôt je maniai l'arme des Péoniens,
» Le dard que d'un bras sûr lancent les Massagètes,
» Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes,
» Et l'arc dont le Gélon marche toujours armé.
» Aux cruels jeux du ceste enfin accoutumé,
» J'aurais pu défier le Sarmate intrépide.
» J'appris jusqu'à cet art vulgaire, mais perfide,
» De lancer un caillou, qui, trois fois balancé,
» S'échappe, siffle et vole au but qu'on a fixé.
» Que ses soins me sont chers! son active tendresse
» Exerce tour à tour ma force et mon adresse;
» Un travail cesse à peine, un autre est commencé :
» Chiron parle, et soudain d'un immense fossé
» Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages;
» Chiron parle, et courant sur ces rochers sauvages
» Où croît la ronce, où vit le reptile odieux,
» Je m'élance au sommet d'un mont voisin des cieux,
» Aussi rapidement que je rase une plaine.
» D'un éclat de rocher qu'il soulève avec peine
» Chiron arme sa main, me défie au combat :
» Il le lance; j'attends, intrépide soldat,
» Et sur mon bouclier solide, impénétrable,
» Je reçois en riant le choc épouvantable.
» J'arrête seul, à pied, quatre coursiers fougueux
» Faisant d'un vol égal rouler un char poudreux.
» J'arrache, d'une main courageuse et prudente,
» Les débris enflammés d'une chaumière ardente.
» Il m'en souvient, grossi de cents tributs nouveaux,
» Le Sperchius roulait le torrent de ses eaux;
» Il a franchi ses bords... Dans le lieu même où l'onde
» Avec plus de fureur bondit, écume, gronde,
» Chiron veut que, debout, d'un pied victorieux,
» Défendant le passage aux flots séditieux,
» J'ose soutenir seul l'effort de la tempête;
» Il est là, l'œil ardent, suspendu sur ma tête,
» M'exhorte, m'applaudit, me gourmande à la fois,
» Me défend de céder. J'obéis à sa voix,
» Et du fleuve indigné, que l'obstacle tourmente,
» Je repousse vingt fois la furie écumante :
» Tant les plus grands périls ont d'attrait pour mon cœur!
» Tant l'aspect d'un tel juge encourage un vainqueur!
» Quand j'ai par ces travaux aguerri mon audace,
» A des travaux plus doux ma vigueur se délasse;
» D'une robuste main, quelquefois vers les cieux
» Je m'amuse à lancer le disque ambitieux,
» A l'aimable Hyacinthe amusement funeste!
» Mes jeux sont les combats de la lutte et du ceste;
» Sur ma lyre je chante, en vers mélodieux,
» Les exploits des héros ou les bienfaits des dieux.
» Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire,
» Aux talens d'un soldat ne borne point ma gloire
» Il m'explique le monde, et les ressorts divers
» Par qui tout est, se meut, agit dans l'univers;
» Des peuples avec lui déroulant les annales,
» J'y vois leurs mœurs, leurs lois, leurs discordes fatales,
» Leurs succès, leurs revers et leur chute.. J'apprends,
» Mais pour les détester, les noms de leurs tyrans.
» Sa prudence a voulu m'initier encore
» Aux utiles secrets que le dieu d'Épidaure,
» Pour le soulagement des malheureux humains,
» A confiés, dit-on, à ses savantes mains;
» Des simples dont les dieux ont semé cette plage
» Il m'enseigne les noms, les vertus et l'usage;
» Par quel art on endort le trait de la douleur,
» Ou du sang trop actif on tempère l'ardeur :
» Sur des yeux fatigués, par quel charme on rappelle

» Le sommeil qui les fuit, inconstant ou rebelle ;
» Comme on ferme une plaie ; enfin quels accidens
» Exigent des secours hasardés ou prudens,
» De l'acier rigoureux ou le prompt ministère,
» Ou des doux végétaux la lenteur salutaire.
» Chiron me fraie ainsi le chemin du bonheur,
» Mais il veut que j'y marche au flambeau de l'honneur.
» Il m'apprend, et lui-même est mon premier modèle,
» A consulter toujours la justice éternelle,
» A dompter mon orgueil et mon ressentiment,
» A ne trahir jamais les lois ni mon serment,
» A choisir mes amis, à leur être fidèle,
» A chérir ma patrie, à m'immoler pour elle,
» Surtout à révérer par de pieux tributs
» Le ciel qui fait, soutient, couronne les vertus.
» Mon cœur n'a pas besoin des leçons du Centaure
» Pour payer avec joie une autre dette encore ;
» Je regarde ma mère, et son auguste aspect
» Me commande à la fois l'amour et le respect. »

Ces mots, où d'un bon fils respire la tendresse,
Ces mots, accompagnés d'une douce caresse,
Aux tourmens de Thétis mêlent quelque plaisir.
Elle avait expié son curieux désir :
Tandis qu'il racontait d'un air fier, intrépide,
Tous ces jeunes exploits, rivaux de ceux d'Alcide,
Thétis plus d'une fois avait pâli ; son cœur
Avait plus d'une fois maudit son gouverneur.
Il ne racontait plus ; elle le voit encore
Dormir sur une roche, ou, devançant l'aurore,
Terrasser un lion, arrêter un torrent ;
Sur la glace incertaine elle le voit courant ;
Elle voit le Centaure au moment qu'il soulève
L'affreux débris qu'attend son immobile élève ;
Un cri part de son cœur, et sur ce cœur glacé
Tombe l'énorme roc que Chiron a lancé.
Son esprit se retrace avec inquiétude
Et ses premiers penchans et sa première étude,
Ses rapides progrès dans les travaux de Mars,
Son ardeur indomptable à braver les hasards,
Le prix dont il achète un regard de son maître,
Moins encor ce qu'il est que ce qu'il promet d'être.
Ces présages brillans de la gloire d'un fils,
Au lieu de la flatter, épouvantent Thétis ;
Elle veut qu'il soit grand, mais elle veut qu'il vive :
La déesse était mère ! A l'auguste convive
Le Centaure offre enfin son champêtre repas.
Pour que l'œil du soupçon ne la pénètre pas,
Vainement la déesse affecte un air tranquille ;
Elle redevient mère en regardant Achille.
Chiron saisit un luth dont jadis, en ces lieux,
Même après Apollon il sut charmer les dieux ;
Ses doigts déjà glacés, mais flexibles encore,
Courent légèrement sur l'instrument sonore.
Et de ses tons divers, par un prélude heureux,
Quand son art a fixé l'accord harmonieux,
Aux mains de son élève il le dépose.... Achille
Chante aussitôt la gloire, et la lyre docile,
Égalant son audace à leurs nobles travaux,
Jusqu'aux cieux étonnés élève les héros ;
Alcide, dont Junon crut lasser la constance,
Et qui de Junon même a lassé la vengeance ;
Pollux, rival d'Alcide en valeur, en vertus,
De son ceste abattant le féroce Amycus ;
Thésée, armé d'un fil, guide de son courage,
Du monstre de la Crète affrontant seul la rage ;
Tant d'autres qui, pour prix de leurs faits immortels,
Des dieux, qu'ils imitaient, partagent les autels.
Pour égayer les sons de sa lyre sévère,
Achille termina par l'hymen de sa mère ;
Il peignit tous les dieux, précédés par les Ris,
De l'Olympe jaloux désertant les lambris,
Et Pélion, témoin d'une si belle fête,
Sous le fardeau divin fier de courber sa tête.
Ici Thétis sourit : d'un sourire forcé
Le rayon fugitif est bientôt éclipsé.

Mère du doux sommeil, d'un long crêpe voilée
La Nuit roulait son char sous la voûte étoilée ;
Le vieillard sur son roc déjà s'est étendu ;
Son élève s'endort à son cou suspendu :
Dans ses bras, sur son sein Thétis en vain l'appelle ;
Au roc accoutumé le héros est fidèle ;
Il trouve, exempt de soins, sur son âpre sommet,
Le sommeil, qui souvent nous fuit sur le duvet.
Thétis veille à l'écart, et dans un sûr asile
Elle rêve au moyen de cacher son Achille :
Mille projets confus, mille climats divers,
A son esprit troublé déjà se sont offerts :
La Thrace n'est pas loin, mais le dieu de la guerre
Y règne, et ce nom seul fait pâlir une mère :
Le sauvage habitant des rives de Pella
Plairait trop à son fils, si sauvage déjà !
Chez les Athéniens, peuple amant de la gloire,
Ivre du vain orgueil de vivre en la mémoire,
Au prix de tout son sang, il se croirait heureux
S'il achetait l'honneur d'être loué par eux :
Sestos est plus modeste, Abydos plus tranquille,
Mais elle offre aux vaisseaux un abord trop facile ;
Mycon, l'humble Seriphe, à son esprit flottant
Présentent un espoir qui s'envole à l'instant ;
Elle craint et Lemnos des époux redoutée,
Et Délos par les Grecs toujours si fréquentée....
Sur son char azuré, fendant un jour les flots
Qui battent en grondant les rochers de Scyros,
Elle avait entendu, dans un lointain sauvage,

De chants voluptueux retentir le rivage;
Lycomède y régnait. Dans sa paisible cour,
Ses filles, qu'elle prit pour les sœurs de l'Amour,
Parmi les jeux, sous l'œil de l'aimable décence,
Goûtaient ces plaisirs purs que donne l'innocence;
Voilà l'asile heureux qu'elle implora long-temps!
Tel un oiseau qui cherche, au retour du printemps,
Pour sa tendre couvée un abri tutélaire,
De bosquets en bosquets voltige solitaire;
Des germes précieux qu'il porte dans son sein
A quel arbre doit-il confier le destin?
Sur quel rameau faut-il que son amour bâtisse
Du berceau suspendu le mobile édifice?
Il craint des noirs autans le souffle impétueux;
Il craint l'assaut furtif du serpent tortueux;
Il craint l'homme: un buisson, dans un lieu bien sauvage,
D'un rempart verdoyant lui présente l'ombrage,
Et ce buisson, déjà confident de ses feux,
Fixe son choix, son vol, son espoir et ses vœux.
Une pensée arrête un moment la déesse:
Son fils n'est point dans l'âge où règne la sagesse;
Sensible, ardent, son cœur doit connaître l'amour;
Jeune, superbe, il peut l'inspirer à son tour,
Et du roi de Scyros elle a vu la famille:
De jeunesse, d'attraits, de vertus elle brille.
Si d'un désir fougueux son Achille emporté,
Oubliant ce qu'on doit à l'hospitalité,
Sous un déguisement aux larcins favorable!...
Et pourquoi s'alarmer d'un oubli réparable?
L'épouse d'un mortel à la fille d'un roi,
De son fils, sans rougir, peut engager la foi,
Et la fille d'un roi, pour cacher sa faiblesse,
Peut accorder sa main au fils d'une déesse.
Cet hymen la sert mieux; plus de délai: Thétis
Ne voit qu'un seul péril, c'est celui de son fils:
Lui sauvé, tout est bien, tout lui semble facile.
Mais au rivage heureux qui devient son asile,
Comment porter ce fils sans bruit et sans danger?
Pour des bras maternels c'est un fardeau léger.
Des vents officieux faut-il emprunter l'aile,
Ou le dos complaisant de son Triton fidèle,
Ou le secours d'Iris, qui, vivant de vapeurs,
Pompe du sein des mers ses brillantes couleurs?
Elle voit deux dauphins; son geste les appelle;
Bientôt un frein de pourpre à son char les attelle;
Puis, revolant aux lieux où l'attendait Chiron,
Sur le roc elle prend son divin nourrisson,
Goûtant profondément ce sommeil de l'enfance,
Premier bien que l'on perd en perdant l'innocence.
Les yeux fixés sur lui, mais n'osant lui parler,
Avare de baisers qui pourraient l'éveiller,
Dans son cœur palpitant d'une joie incertaine,
Éprouvant des transports que sa frayeur enchaîne,
Tour à tour suspendant, précipitant ses pas,
Et conjurant les flots de murmurer plus bas,
Elle fuit: de sa fuite et témoin et complice,
Phébé de ses rayons double l'éclat propice;
Des dauphins empressés le dos officieux
Est prêt à recevoir son larcin précieux.
De ses vœux, de ses pleurs le crédule Centaure
L'accompagne, espérant, hélas! le voir encore:
Le char est déjà loin; mais ses gestes, ses yeux,
Répètent ses regrets, redisent ses adieux;
Au rivage attaché, sur sa croupe docile
Le Centaure se dresse, et regarde immobile,
Tant qu'il croit voir encor, sur l'humide élément,
Du char, qu'il ne voit plus, un vestige écumant;
Tant qu'un dernier sillon en conserve la trace,
Et n'a point disparu sous le flot qui l'efface.

Aux bords thessaliens Achille était aimé:
De son départ le bruit à peine est-il semé,
Ces bords heureux, qu'avait embellis sa présence,
Languissent attristés de sa soudaine absence:
Tempé de ses vallons perd l'éclat verdoyant;
L'onde du Sperchius gémit en s'enfuyant;
Pholoé, dont souvent il égaya l'ombrage,
De ses forêts en deuil rembrunit le feuillage;
De ses premiers exploits confident orgueilleux,
Le sombre Othrys élève un front plus sourcilleux;
Écho du vieux Chiron fuit la grotte muette;
Les faunes, dont Achille inspirait la musette,
N'entendant plus ses chants, ont oublié les leurs,
Et, sur ces monts déserts, plus d'une nymphe en pleurs,
Qui s'était au héros en secret destinée,
Voit s'envoler l'espoir d'un superbe hyménée.

CHANT TROISIÈME.

Déjà le dieu du jour, sur les flots colorés,
Laissait poindre l'éclat de ses rayons dorés;
Ses humides coursiers, que précède l'Aurore,
Pressent l'astre des nuits, qui sur eux pèse encore;
Lui-même, par degrés reconquérant les cieux,
Développe l'orgueil de son front radieux,
Monte, s'élance, et l'œil, qui le suit dans la nue,
Croit voir tomber la mer à son char suspendue.

Aux rives de Scyros où l'attendait l'Amour,
L'inquiète Thétis a devancé le jour;
Ses dauphins, las du joug, mais fiers de leur fatigue,
Fiers des soins caressans que sa main leur prodigue,
Vont, libres et joyeux, se perdre au sein des flots.

Achille, de Morphée écartant les pavots,
A cru sentir le jour glisser sous sa paupière;
Il l'entr'ouvre, ébloui de sa vive lumière :
Quels bords! quels flots! son œil demande Pélion,
Demande Ossa, Tempé, Sperchius et Chiron :
Tout a fui : dans son trouble, il méconnaît sa mère.
En reproches déjà s'exhalait sa colère;
Un baiser les repousse, et ce tendre discours
Dans sa bouche entr'ouverte en arrête le cours :

« Si le sort, sur mes droits réglant mon hyménée,
» N'avait point oublié de quel sang je suis née,
» Je pourrais aujourd'hui, tranquille dans les cieux,
» Orgueilleuse d'un fils cohéritier des dieux,
» A tes brillans destins te livrant sans alarmes,
» De la maternité ne sentir que les charmes.
» Je ne craindrais pour toi ni périls ni revers,
» Ni du fatal ciseau les caprices divers.
» Mais au pur sang des dieux mêlant un sang profane,
» Puisqu'un père mortel à la mort te condamne,
» Recule au moins l'instant qui doit causer mon deuil.
» Tes jours sont menacés; fais taire ton orgueil;
» Daigne, pour m'épargner une douleur amère,
» Te parer des habits dont se pare ta mère....
» Hercule, comme toi héros dès le berceau,
» Aux pieds d'une mortelle a tourné le fuseau;
» Bacchus traîne (et l'Olympe a connu son audace),
» Une robe à plis d'or qu'il déroule avec grâce;
» Et Jupiter des dieux est-il moins redouté,
» Pour avoir un instant voilé sa majesté
» Sous les traits ingénus d'une vierge timide?
» Que de ces immortels l'exemple te décide :
» Comme toi, le danger ne les excusait pas;
» Ils cherchaient le plaisir, et tu fuis le trépas;
» Ils cédaient à l'amour, tu cèdes à ta mère.
» Aux menaces du sort consens à te soustraire :
» Bientôt je te rendrai tes antres, tes forêts,
» Et ces sauvages monts pour toi si pleins d'attraits.
» Mon Achille! mon fils! c'est moi, moi qui t'implore!
» Par cet éclat naissant dont brille ton aurore,
» Par tous ces dons heureux où mon cœur se complaît,
» Par les plaisirs nouveaux que l'âge te promet;
» Si pour toi j'oubliai mon rang, si ta naissance
» Consola mon orgueil d'une obscure alliance;
» Si, tremblante pour toi dès que tu vis le jour,
» Je courus, affrontant le ténébreux séjour,
» Te plonger dans les flots du Styx inexorable
» (J'espérais tout entier te rendre invulnérable);
» Si j'ai tout fait pour toi, mon fils, prends ces atours,
» Qui, sans blesser ta gloire, assureront tes jours...
» Tu rougis, tu pâlis : d'une telle parure
» Ton regard indigné semble accuser l'injure...
» Ah! j'en jure par toi, mon fils, ô mon seul bien!
» Je jure que jamais Chiron n'en saura rien. »

Elle dit; mais, gardant un farouche silence,
Son fils, pour l'écouter, se faisait violence :
Le reproche à la bouche, et la rougeur au front,
D'une molle parure il repousse l'affront.
Thétis conjure en vain, gémit, se désespère;
A ses vœux, à ses pleurs, il oppose et son père,
Et l'austère Centaure, et le cri de l'honneur,
Et cet instinct sacré, ces élans d'un grand cœur,
Qui, déjà tourmenté du besoin de la gloire,
Dévore l'avenir et rêve la victoire.
Tel, à la main qui veut enchaîner sa fierté,
S'échappe impatient un coursier indompté,
Qui, libre, impétueux, d'une ardeur vagabonde,
Tantôt foulait les prés, tantôt plongeait dans l'onde :
D'une riche vallée orgueilleux souverain,
Il fuit, rebelle au joug, il fuit, rebelle au frein,
Et s'étonne de voir des coursiers plus dociles
D'un lien flétrissant parer leurs fronts serviles.

Lasse de supplier, Thétis veut menacer,
Contre un enfant ingrat feint de se courroucer,
Et sur le cœur d'Achille ose essayer la crainte :
Elle ordonne; elle veut employer la contrainte :
Lui, plus prompt que l'éclair, à ses trop faibles mains
Échappe, court, gravit sur les rochers voisins,
Jette un œil égaré sur cette mer profonde,
Qui, terrible, à ses pieds roule, se brise, gronde;
Il allait s'élancer dans le gouffre écumant;
Mais, ô surprise!... il voit, en ce même moment,
D'un pas religieux, sur deux lignes rangées,
S'avancer vingt beautés de guirlandes chargées :
Filles de Lycomède, en ce jour solennel,
Un usage pieux du palais paternel
Leur permet de sortir, et sous les pas de Flore,
Quand le premier bouton dans les champs vient d'éclore,
A Pallas, qui défend ces bords hospitaliers,
Elles vont présenter leurs tributs printaniers,
A la chaste déesse offrent un chaste hommage,
Et de fleurs et de vœux entourent son image.
Une égale fraîcheur anime tous leurs traits,
Une parure égale embellit leurs attraits;
Vierges, mais à cet âge où l'âme se sent naître
A des plaisirs nouveaux qu'elle craint de connaître,
Où, contre les désirs qu'éveillent les amours,
La pudeur de l'hymen implore le secours :
Toutes charment les yeux; mais autant Cythérée
Brille parmi ses sœurs, à la cour de Nérée,
Ou Diane, au milieu de l'essaim virginal,
Comme elle armé de l'arc à la biche fatal,
De ces beautés la reine et la sœur et l'amie,

Autant, sans le savoir, brille Déidamie.
Les roses de son teint, l'or de ses blonds cheveux,
De douceur, de fierté font un mélange heureux,
Qui tempère l'éclat dont son œil étincelle :
C'est Pallas, ou plutôt on la prendrait pour elle,
Si Pallas, déposant son casque ensanglanté,
Laissait voir de son front la douce majesté,
Et, dépouillant son sein des serpens dont il s'arme,
De la beauté savait apprécier le charme.
Achille en un moment a connu son pouvoir;
Sur tant d'attraits divers, qu'il ne peut qu'entrevoir,
Il porte un œil avide, et déjà, dans son âme,
De veine en veine court une rapide flamme.
Le trait, c'est le premier dont l'amour l'a blessé,
Pénètre dans son cœur tout entier enfoncé;
Par un contraire effet du feu qui le dévore
Son visage enflammé soudain se décolore;
Il brûle, il tremble; en proie à ses désirs naissans.
Vers la beauté qui seule embrase tous ses sens,
Sans respecter la fête et le pieux cortége,
Et ces paisibles bords que Minerve protége,
Sans savoir ce qu'il veut, il voudrait s'élancer...
Sa mère seule a pu le faire balancer.
Tel, lorsque sur son front, armé par la nature,
S'arrondit le croissant qui fera sa parure,
Dans un riant vallon tel un jeune taureau,
Présomptif souverain d'un superbe troupeau,
S'il voit une compagne à la robe d'ébène,
Au front de neige, errer au bord d'une fontaine,
Il s'arrête, saisi d'un doux frémissement;
Son premier cri d'amour, en long mugissement,
Frappe l'écho; d'amour sa narine écumante
Avec l'air qu'il embrase aspire son amante :
De ce présage heureux le laboureur charmé
L'admire, et du troupeau le chef est proclamé.
Thétis contemple Achille, et s'applaudit de même
D'un changement qui va servir son stratagême.
Du rocher qu'il venait de franchir en courant
Il descendait pensif, l'œil baissé, soupirant;
En lui tendant la main Thétis vers lui s'avance,
Et sans lui reprocher sa désobéissance :
« Eh bien! est-ce un malheur comparable au trépas,
» Que d'habiter ces lieux, d'admirer tant d'appas,
» De devenir leur sœur, et de porter leurs armes?
» Les bords du Sperchius offrent-ils plus de charmes?
» Sur les sommets glacés d'Ossa, de Pélion,
» Est-il plus doux de vivre avec l'ours, le lion?... »
Il sourit à ces mots : une rougeur soudaine
Trahit l'espoir secret que son orgueil enchaîne;
Ses yeux ardens, qu'il lève et baisse tour à tour,
Désarmés de courroux, étincellent d'amour;
Il ne fuit plus; sa main repousse, plus légère,
Les superbes atours présentés par sa mère;
Il veut, il ne veut plus; mais l'adroite Thétis
Sent bien qu'il faut vouloir pour elle et pour son fils :
Sans lui rien demander et sans qu'il en murmure,
Elle-même avec art ajuste sa parure,
En boucles sur son front assemble ses cheveux,
D'un voile transparent couvre ses bras nerveux,
Attache au cou d'un fils, qu'il pare mieux encore,
L'étincelant rubis dont son sein se décore,
Dégage mollement ses membres assouplis,
De sa robe flottante arrange tous les plis,
Enfin, d'une beauté douce, aimable et docile,
Lui donne l'air, autant que peut l'avoir Achille.
Tel, sous ses doigts féconds l'artiste créateur,
Quand il veut lui donner la vie et la couleur,
Façonne, étend, polit la cire obéissante.
On reconnaît Achille à sa fierté naissante;
Mais sa beauté se prête à son déguisement,
Et dans lui l'œil trompé peut confondre aisément
Un sexe qu'on soupçonne, et que lui-même ignore,
Ou, sans Déidamie, ignorerait encore.

Vers l'autel de gazon où des aimables sœurs
L'essaim s'était groupé comme un bouquet de fleurs,
Thétis conduit son fils; son active tendresse
Veille toujours sur lui, le flatte, le caresse;
Son regard inquiet sur ses nouveaux atours
Se promène, et sa voix lui répète toujours :
« Ainsi tu régleras ton geste et ton langage;
» Que ton air soit décent, que ton maintien soit sage :
» Songe qu'un mot trop libre, un regard indiscret,
» Fait, avec ton bonheur, échapper ton secret. »
En achevant ces mots, l'adroite Néréide
Aborde Lycomède et la troupe timide,
Dont les chastes attraits et les chants solennels
Réjouissent l'oreille et les yeux paternels.
De la reine des eaux la vue inopinée
Remplit d'un saint effroi cette troupe étonnée;
Lycomède s'avance et s'incline humblement;
Il veut parler; mais elle, avec empressement :
« Roi de Scyros, ô vous, le plus heureux des pères!
» Rassurez, protégez la plus tendre des mères!
» Voici la sœur d'Achille... Aux éclairs de ses yeux,
» A sa fierté sauvage on la reconnaît mieux.
» Comme son frère, avide et de gloire et d'alarmes,
» D'une pesante armure elle eût pressé ses charmes;
» Son audace guerrière implorait un carquois;
» Fière amazone, afin de mieux suivre leurs lois,
» Trompant l'illustre espoir du sang dont elle est née,
» Elle bravait l'amour, et fuyait l'hyménée.
» Mais Achille déjà me cause assez d'ennuis;
» L'ingrat m'a fait passer d'assez cruelles nuits :
» Que celle-ci du moins, à son sexe fidèle,
» De plus douces vertus trouve ici le modèle;

« Que sur ces bords heureux, vivant parmi des sœurs,
» Elle accorde une lyre ou cultive des fleurs,
» Et qu'aux fêtes des dieux, comme ses sœurs parée,
» Elle porte l'encens ou la coupe sacrée.
» Je vous cède mes droits, prenez aussi mon cœur;
» Employez, s'il le faut, une sage rigueur;
» Ne souffrez point qu'elle aille, à soi-même laissée,
» Dans l'épaisseur des bois promener sa pensée;
» Vous voyez qu'elle touche à cet âge où souvent
» Le cœur aime à rêver, et s'égare en rêvant.
» Du rivage surtout qu'une défense austère
» L'écarte... Tout à l'heure un brigand adultère
» Sillonnait, sous mes yeux, les flots impunément.
» Autour de vos rochers peut-être en ce moment
» Il voltige, épiant une nouvelle proie...
» Vous êtes père, enfin; veillez, et craignez Troie. »

Le roi, qu'avaient flatté ces mots insidieux,
(Le moyen d'échapper aux embûches des dieux!)
De l'honneur qu'il reçoit rend grâce à la déesse,
Et son cœur s'applaudit du piége qu'on lui dresse.
Achille est accueilli. Les vierges de Scyros,
Sans art et sans soupçon, dans le jeune héros
Ne pensent admirer qu'une vierge nouvelle,
Et leurs regards charmés la nomment la plus belle.
À ses mâles appas cet hommage muet
Est le seul que d'abord offre un zèle discret;
Bientôt on s'enhardit, on l'entoure, on l'embrasse;
On l'invite à s'asseoir à la première place;
Déjà le zèle éclate en éloges confus,
Déjà l'aimable essaim compte une sœur de plus.
Tels, dans un jour d'été, les oiseaux d'Idalie,
Loin des bois parfumés où Vénus les rallie,
Quand ils planent de front au milieu d'un ciel pur,
Et d'un cercle d'argent en couronnent l'azur,
Sur leur route jeté, si, d'un lointain rivage,
Un autre oiseau, brillant d'une beauté sauvage,
Dans l'escadron ailé soudain vient se ranger;
D'abord surpris, frappé de son air étranger,
On l'observe en silence, avec crainte on l'admire;
Un doux instinct vers lui par degrés les attire;
Bientôt le nouvel hôte, avec pompe escorté,
Au toit hospitalier en triomphe est porté.

Enfin, il faut quitter cette rive chérie.
En saluant le roi, la déesse attendrie
Lui répète vingt fois : « Gardez bien mon trésor! »
A son fils, qu'elle embrasse, elle murmure encor :
« Sois sage; » et, se mêlant à l'adieu le plus tendre,
Ce mot est le dernier qu'elle lui fait entendre.

Elle part; et déjà ses bras fendent les flots,
Mais ses regards encor se tournent vers Scyros
Et sa voix, implorant la rive solitaire,
Lui recommande ainsi son fils et le mystère :
« Toi qui possèdes seul mon âme et mon secret,
» Bord chéri, sois heureux, mais surtout sois discret!
» Humble fille des eaux, reste encore ignorée,
» Scyros! tu vois la Crète en tous lieux honorée;
» La Crète fut fidèle à la mère des dieux:
» Sois fidèle à Thétis, et ton nom en tous lieux
» Volera, consacré par ma reconnaissance,
» Et la fière Délos envira ta puissance.
» Seulement de tes bords écarte l'étranger,
» Le Grec de gloire avide, avide de danger;
» Écarte, s'il se peut, jusqu'à la Renommée;
» Que par elle du moins n'y soit jamais nommée
» L'affreuse déité qui préside aux combats!
» D'Argos et d'Ilion que les sanglans débats
» Ne viennent point d'Achille éveiller la vengeance.
» De fêtes et de jeux, et de chants et de danse,
» Qu'on repaisse son cœur, ses oreilles, ses yeux;
» Tant que Mars, partageant les hommes et les dieux,
» Dépeuplera l'Europe, ébranlera l'Asie,
» Qu'Achille, en ces rochers, lui dérobant sa vie,
» Fille de Lycomède, en reçoive la loi,
» Et, mort pour l'univers, ne vive que pour moi. »

Elle dit, et s'éloigne un peu plus rassurée :
Des ondes effleurant la surface azurée,
Dans son palais humide elle a rejoint ses sœurs :
Ses sœurs, qui partageaient de trop justes frayeurs,
En revoyant son front embelli d'espérance,
Par leurs transports joyeux célèbrent sa présence.

CHANT QUATRIÈME.

L'Europe cependant, par un cri de terreur,
A proclamé la guerre : à ce cri, la fureur
Aiguise, en frémissant, les traits de la vengeance :
Ménélas, le premier, publiant son offense,
Du forfait d'Ilion court effrayer les rois;
Dans un seul crime il peint l'oubli de tous les droits :
« Oui! la fille du ciel, de Sparte digne élève,
» La sœur d'Agamemnon, mon épouse, on l'enlève!
» Sans combat, dans ma cour, un brigand à nos yeux
» Foule aux pieds les sermens, les lois, l'hymen, les dieux! »

Par le récit trop vrai de ce sanglant outrage,
Dans tous les cœurs Atride a fait passer sa rage.
Tout s'arme : on voit voler sous le même étendard
Celui que l'isthme enferme en son double rempart,
Celui qui voit aux pieds des rochers de Malée

Rouler avec fracas la vague amoncelée,
Les habitans lointains des rives d'Abydos,
Ceux plus lointains encor que vit naître Colchos.
Mars triomphe : à son char, plein d'une affreuse ivresse,
Avec un nœud d'airain il enchaîne la Grèce.
Vingt états différens ne font plus qu'un état;
Tout homme est citoyen, tout citoyen soldat;
Partout mêmes transports, partout mêmes alarmes;
Ou de l'or, ou du fer, ou des bras, ou des armes;
Chacun paie un tribut : instruite par Vulcain,
Témèse, à coups pressés, dompte, amollit l'airain,
Le courbe en bouclier, en casque le façonne;
Du bruit des lourds marteaux Mycène au loin résonne;
On dépeuple Némée, et du plus fier lion
La dépouille est promise au vainqueur d'Ilion;
Pise fournit des chars; la belliqueuse Épire,
Des coursiers dont le vol devance le Zéphyre;
Cirrha de traits mortels remplit mille carquois;
De leur parure antique on dépouille les bois.
Sommets inspirateurs de la docte Aonie,
Où vient souvent rêver le dieu de l'harmonie,
Doux sommets! d'un mortel pour venger les affronts,
La hache sacrilége ose éclaircir vos fronts;
Plus d'ombrage : sur l'onde est déjà descendue
Cette forêt de pins qui menaçait la nue,
Et qui, prête à voguer vers de nouveaux climats,
Présente à l'œil surpris une forêt de mâts.
Enfin, contre Priam et contre son empire,
Tout devient instrument, tout marche, tout conspire :
La Paix fuit désolée; on ravit à Cérès
Le fer qui, dans ses mains, féconde les guérets;
L'or même, qui des dieux décorait les images,
Qui de la piété consacrait les hommages,
On l'arrache, et, poli par des arts meurtriers,
Il arme les héros ou pare leurs coursiers;
Dans leurs sanglans projets les Grecs d'intelligence
N'ont plus qu'un dieu, c'est Mars; n'ont plus qu'un cri, vengeance!

C'est l'Aulide qui doit réunir dans son port
Tous ces peuples poussés par un même transport;
L'Aulide, où des forêts la reine est honorée,
L'Aulide, trop voisine, hélas! du Capharée,
Dont le sommet vengeur, s'agitant avec bruit,
Trois fois a présagé la plus fatale nuit
A ces mêmes vaisseaux, avides de vengeance,
Qui des vents endormis accusent le silence.

Depuis que tout le camp implore leur retour,
De ses douze palais Phébus a fait le tour :
Tous brûlent de partir : mais quoique les Atrides
Se montrent dignes chefs de soldats intrépides,
Que les fils de Tydée, Ajax et Sthénélus,
Du sang qui les forma retracent les vertus,
Qu'Antiloque de Mars égale la vaillance,
Et que de Pallas même Ulysse ait la prudence,
Tous les cœurs, tous les vœux sont pour Achille absent;
A l'entendre louer le plus brave consent;
Achille est le héros qu'a choisi la Victoire;
Le nom d'Achille plait, c'est celui de la gloire;
Au seul penser d'Hector tel qui se sent troublé,
Nomme Achille, et soudain rougit d'avoir tremblé.
Ainsi, contre le dieu qui lance le tonnerre,
Quand l'orgueil souleva les enfans de la Terre,
C'est en vain que Bacchus à leur rébellion
Opposait et la griffe et la dent du lion,
Pallas, de ses serpens la tresse épouvantable,
Mars sa lance, Apollon sa flèche inévitable;
La Nature, troublée et muette d'effroi,
De l'Olympe désert n'implorait que le roi,
Et l'espoir ne rentra dans son âme inquiète,
Que lorsque armé du foudre il parut à leur tête.

Tandis que tous les chefs, au repos condamnés,
Par un destin jaloux au rivage enchaînés,
Se plaignent, l'œil fixé sur la mer immobile,
De l'absence des vents et de celle d'Achille,
Un guerrier, comme lui, jeune, ardent, indompté,
Qu'importune ce nom si souvent répété,
Héros qui, s'arrachant aux baisers d'une amante,
Bravant l'arrêt des dieux sur les rives du Xante,
Le premier doit descendre et périr le premier,
Protésilas se lève, et d'un ton brusque, altier :
« Interprète des dieux, ou qui du moins crois l'être,
» Fils de Thestor, dit-il, quand donc doit-il paraître?
» Quels antres si profonds peuvent le recéler?
» Si ton art n'est point vain, tu vas nous révéler
» Sur quels bords s'est perdu ce guerrier magnanime,
» Ce guerrier couronné d'un suffrage unanime,
» L'espoir, le dieu des Grecs à la Grèce inconnu?
» On préfère, tu vois, pour lui seul prévenu,
» A vingt héros présens un héros en idée;
» On cite à peine Ajax, le fils du grand Tydée,
» Ulysse... Je pourrais me nommer après eux...
» Dans les champs phrygiens on nous connaîtra mieux.
» Toi, Calchas, pour combler la publique allégresse,
» Dis où se cache enfin le héros de la Grèce? »

Il parlait; et Phébus, voulant faire éclater
Le céleste pouvoir dont on semble douter,
Dans le sein palpitant de l'augure qu'il aime,
En subtile vapeur est descendu lui-même.
D'abord Calchas pâlit : on soupçonne le dieu,
On le sent, on le voit sur son visage en feu,
Dans ses yeux égarés d'où mille éclairs jaillissent;
Tout son corps a frémi; ses cheveux se hérissent,
Et sa bouche tremblante, en sons entrecoupés,

Semble hurler ces mots avec peine échappés :
« Où vas-tu le cacher, trop faible Néréide?...
» Arrête . de Chiron c'est l'élève intrépide...
» Sans lui contre Ilion la Grèce s'arme en vain...
» Je te vois, je te suis... cède à mon art divin,
» Reine des eaux... Scyros en vain est ta complice;
» Le Destin parle ; il faut que sa loi s'accomplisse...
» Achille m'appartient, et sa place est ici...
» Rends-le moi... C'en est fait... Toi, Lycomède, aussi,
» Tu nous trahis !... Je vois (ô trop cruelle injure !)
» D'une femme un héros revêtir la parure !
» Déchire-la, mon fils, déchire-la... » Sa voix
Expire après ces mots interrompus vingt fois ;
Lui-même, succombant sous le dieu qui l'oppresse,
Chancelle, et tombe aux pieds des héros de la Grèce.
Étonnés de l'oracle et des jeux du Destin,
Ils jettent l'un sur l'autre un regard incertain.
Diomède, rompant tout à coup le silence,
Prévient, par ce discours, Ulysse qui balance :
« Sage Ulysse, c'est nous (car vous me voyez prêt,
» Fidèle compagnon et confident discret,
» A partager l'honneur d'une entreprise utile),
» C'est nous qui, par nos soins, découvrirons Achille.
» Que Thétis, contre nous s'armant de tous ses flots,
» D'un liquide rempart entoure ce héros;
» Dans un antre profond qu'elle l'ensevelisse,
» Il n'échappera point à l'œil perçant d'Ulysse.
» Pour n'être point assis sur le trépied sacré,
» Ulysse par les dieux n'est pas moins inspiré.
» — Il l'est, mais par l'amour qu'il porte à sa patrie,
» Répond le roi d'Ithaque, et c'est là son génie.
» S'il faut la servir seul, j'en accepte l'honneur;
» Mais, en le partageant, vous le doublez, seigneur.
» Partons: le camp des Grecs, d'un héros digne asile,
» Nous reverra bientôt accompagnés d'Achille,
» Ou Calchas nous abuse et fait mentir les dieux. »
A ces mots on répond par mille cris joyeux;
Tout le camp applaudit ; Agamemnon lui-même
Au suffrage public unit son vœu suprême,
Et, pour exécuter leur projet important,
Presse les deux guerriers de partir à l'instant.
Déjà la voile est prête, et la rame docile
Supplée au vent rebelle et fend l'onde immobile.
Tendre Déidamie, et toi, jeune héros,
Hâtez-vous d'être heureux, ils voguent vers Scyros !

Quand Thétis eut quitté cette île solitaire,
Impatient déjà du repos, du mystère,
Son fils, que sans l'Amour elle n'eût point fléchi
Du regard maternel fut à peine affranchi,
Qu'il s'était emparé de sa Déidamie;
Il en fait sa compagne, il en fait son amie :
Aveugle pour ses sœurs, quoique leurs tendres soins
A lui complaire en tout ne s'empressent pas moins.
Il ne voit que les traits de celle qu'il adore :
Son regard enflammé la cherche, la dévore ;
Elle sort; il la suit, inquiet, agité;
Elle revient s'asseoir : il est à son côté,
Épiant un regard, appelant un sourire :
Tantôt muet, pensif, en extase il l'admire;
Tantôt vif, enjoué, d'un geste caressant,
Il effleure sa joue, ou d'un doigt agaçant,
Prompt à la ramasser, fait tomber sa navette;
Il saisit une main qu'aussitôt il rejette,
Ou d'un thyrse fleuri, qui craint de la blesser,
La frappe, et s'en punit en courant l'embrasser.
Sa compagne jouit de cette préférence :
Elle chérit ses sœurs; mais une différence,
Qu'elle ne conçoit pas, l'avertit que son cœur
L'aime un peu plus ou l'aime autrement qu'une sœur.
En s'adorant, tous deux sont innocens encore.
Quelquefois saisissant une lyre sonore,
Achille à son amie enseigne un de ces airs
Qui du sauvage Othrys égayaient les déserts;
Il lui dit sur quels bords le Pélion s'élève;
Quel est Chiron; combien doit l'aimer son élève;
Vante surtout Patrocle; il se nomme et se tait :
Déidamie alors achève son portrait,
Le peint fier, intrépide, impétueux, agile,
Et chante Achille enfin, en présence d'Achille.
Elle chante : il admire, il applaudit, vingt fois
Sur ses lèvres imprime, en exaltant sa voix,
D'un baiser prolongé la brûlante caresse :
L'éloge sert ainsi de voile à la tendresse,
Et l'admiration d'interprète à l'amour.

Son élève devient sa maîtresse à son tour;
Pour ses sœurs elle exige un peu de complaisance,
Veut qu'à ses mouvemens il donne plus d'aisance,
Moins d'éclat à sa voix, moins d'audace à ses yeux;
A tourner un fuseau d'un doigt plus gracieux,
Elle instruit cette main qui doit venger la Grèce,
Et sans cesse rejoint les fils qu'il rompt sans cesse.
Souvent elle se plaint, mais d'un accent si doux !
Qu'il évite ses sœurs, que son regard jaloux
Même à l'œil paternel dispute son sourire;
Qu'en l'embrassant il tremble, et qu'à peine il respire;
Achille, embarrassé, veut saisir ce moment
Pour avouer sa flamme et son déguisement :
« Sachez... » Mais elle a fui; d'une course légère,
Elle échappe, en riant, à l'aveu qu'il va faire.
Pour irriter son feu par les désirs accru,
Il lui manque un rival; un rival a paru :
Comme lui-même épris de sa belle princesse,
Comme lui-même aimable, il la cherche sans cesse;
Le sang qui les unit enhardit son espoir,

A toute heure, en tout lieu lui permet de la voir....
Oh ! qui d'Achille alors peindrait l'impatience,
Les regards inquiets, le farouche silence,
Et ce front qui rougit, qui pâlit tour à tour !
Dans un tendre abandon, quelquefois son amour
Hasarde un demi-mot qu'un long soupir achève;
Dans un transport jaloux tout à coup il se lève,
S'échappe brusquement et reparaît soudain,
Jette sur son rival un regard de dédain.
Que son secret lui pèse ! Il brûle de le dire;
Mais l'amour le retient; il ne peut que maudire
Les atours importuns dont il est enchaîné;
Sous le lin qui le couvre il frémit indigné
De cacher et son nom et le feu qui l'embrase :
C'est un lion captif dans des filets de gaze.
Mais l'amour même enfin le rendit indiscret,
Et, pour mieux le garder, partagea son secret.

Sur les flancs d'un vallon respecté par Borée,
Une forêt s'élève à Bacchus consacrée :
Quand l'hiver a trois fois vu fondre ses glaçons,
Et quand trois fois Phébus a mûri les moissons,
C'est là qu'un thyrse en main, de pampre couronnées,
Les vierges de Scyros, en triomphe menées,
Se livrent aux excès d'un délire sacré,
Digne du dieu du vin, par lui-même inspiré.
Si quelque audacieux y porte un pied profane,
Un arrêt immuable à la mort le condamne :
C'est peu; pour effrayer le désir curieux,
Sans cesse veille autour du bois mystérieux
Une antique prêtresse, active sentinelle;
Elle répète encor, d'une voix solennelle :
« De cet asile saint tout profane est proscrit. »

Achille se présente, entend l'ordre et sourit :
C'est lui qui conduisait la troupe virginale.
L'étendard à la main, dès l'aube matinale,
Il s'avance, l'air noble, intrépide, charmant :
En lui l'œil incertain admire également
Du sexe qu'il déguise et la force et l'audace,
Du sexe qu'il imite et l'aisance et la grâce.
Mais lorsque, découvrant ses bras, son cou nerveux,
Que, d'un bandeau de pourpre ornant ses blonds cheveux,
Sous son manteau tigré qu'il rejette en arrière,
De sa robe flottante, avec un frein de lierre,
Après avoir fixé les replis ondoyans,
Le héros a saisi deux thyrses verdoyans,
Ce n'est plus seulement sa beauté qu'on admire;
A l'admiration succède le délire;
On se presse, on l'entoure, on se récrie enfin :
Sa démarche, ses traits, ses yeux, son port divin,
Font oublier les jeux, la danse qui s'apprête,
Bacchus lui-même : Achille est le dieu de la fête.
Bientôt on se disperse, au gré de ses désirs,
On varie, on prolonge, on suspend ses plaisirs.
Quels étaient ces plaisirs? ou discrète ou sévère,
Ma muse me répond tout bas : « C'est un mystère. »

Cependant le jour fuit, et Phébé dans les cieux
Guide nonchalamment son char silencieux;
L'écho de la forêt de loin en loin soupire;
De l'airain fatigué le dernier son expire :
Tout se tait : les Plaisirs, par le sommeil vaincus,
S'endorment, et Morphée a remplacé Bacchus.
Achille veille seul; plein d'un autre délire,
Contre Déidamie à l'écart il conspire.

« Quoi ! je serai, dit-il, de l'effroi maternel
» La victime, ou plutôt le complice éternel !
» Au sein de la mollesse esclave du mensonge,
» Je vois de mes beaux ans s'évanouir le songe !
» Et ce bras, qui de Mars devait lancer les traits,
» Craint même d'attaquer les monstres des forêts !
» Sommets du Pélion, et témoins et théâtre
» Des belliqueux plaisirs dont j'étais idolâtre,
» Beaux vallons de Tempé, qu'êtes-vous devenus ?
» M'avez-vous oublié, rives du Sperchius?
» Quelle est, dans ce moment, ta pensée, ô mon maître?
» O Chiron ! tour à tour tu condamnes peut-être
» Ou la rigueur des dieux ou mon propre attentat,
» Et tu me pleures mort ou me maudis ingrat !
» Cher Patrocle, c'est toi dont la main intrépide
» Lance mes javelots et ma flèche rapide;
» Tu montes ces coursiers par Zéphyre enfantés
» Que mes mains ont nourris, que mon art a domptés;
» Moi, je tourne un fuseau, je porte une corbeille,
» Ou les armes du dieu qui féconde la treille :
» Voilà tous mes talens, voilà tous mes plaisirs !
» Que dis-je? consumé d'impatiens désirs,
» Je tremble de laisser soupçonner ma tendresse !
» Rougis, lâche, rougis ! Aux pieds d'une maîtresse
» Quand les dieux soupiraient, les dieux étaient heureux
» Dans ta faiblesse au moins modèle-toi sur eux,
» Et fais sur la beauté l'essai de la victoire.
» S'il faut que plus long-temps, infidèle à la gloire,
» Ton courage captif sommeille en ce séjour,
» Vierge encore pour Mars, sois homme pour l'amour.»

Il dit, et, l'œil en feu, cherche Déidamie :
Sous l'ombrage d'un myrte il la trouve endormie,
S'élance dans ses bras.... « Quels transports furieux !
» Chère compagne... » En vain elle invoque les dieux :
Les vœux, les cris, les pleurs, la fuite est inutile :
Sa compagne est un homme, et cet homme est Achille !
Tout la trahit. Ses sœurs, à son cri virginal,
Croyant de nouveaux jeux entendre le signal,

De leurs lits de gazon en désordre s'élancent :
Déjà leurs bras unis en cercle se balancent,
Et leur superbe chef, plus beau de son bonheur,
Dans le groupe joyeux reparaît en vainqueur.
Mais il avait d'abord consolé sa victime,
Par ces mots, doux garans d'un feu plus légitime :
« C'est moi, sèche tes pleurs, pardonne à ton époux,
» C'est le fils de Thétis qui tombe à tes genoux ;
» C'est le fier nourrisson du sévère Centaure ;
» S'il a cessé de l'être, hélas ! c'est qu'il t'adore.
» Pour toi j'ai tout trahi, pour toi j'ai revêtu
» Ces frivoles atours dont rougit ma vertu ;
» Mon indomptable cœur n'a cédé qu'à tes charmes.
» Chère amante, est-ce à toi de répandre des larmes ?
» La beauté qui s'unit à mon sang glorieux
» Doit des héros au monde, à l'Olympe des dieux.
» Notre bonheur encor commande le mystère ;
» Mais l'hymen, oui, l'hymen, j'en atteste ma mère,
» Joindra mon sort au tien par un nœud solennel.
» Tu frémis ! Craindrais-tu le courroux paternel ?
» Sur mon épouse avant que sa fureur ne tombe,
» Son peuple tout entier descendra dans la tombe :
» On verra ses palais par le feu consumés,
» On verra ses remparts sous la terre abîmés,
» Et Scyros, engloutie au vaste sein de l'onde,
» Du bruit de son désastre épouvanter le monde. »

La princesse se tait, s'étonne, et tour à tour
Son cœur frémit de crainte et palpite d'amour.
Quel amant ! quel héros ! combien il est terrible !
Mais combien il est tendre ! elle-même est sensible :
Que fera-t-elle ? aux traits du paternel courroux
Elle-même s'expose en perdant son époux.
Tendre amante ! eh ! pourquoi balancer davantage ?
L'honneur blessé gémit ; mais l'amour qu'on partage
A des droits, et son crime est devenu le tien.
De leur commun bonheur on ne soupçonna rien.
Vers le temps où l'amour devait le rendre père,
Achille confia son secret à sa mère,
Qui par un nœud sacré, mais toujours clandestin,
De ces heureux amans assura le destin :
Feignant de s'acquitter envers Déidamie
De ses soins complaisans pour sa nouvelle amie,
Du monarque crédule elle obtint qu'à son tour
Sa fille quelque temps embellirait sa cour.
Là naquit, là vivait, à l'ombre du mystère,
Ce Pyrrhus, digne fils du plus valeureux père ;
Là, souvent par Thétis se faisant inviter,
Seule, Déidamie allait le visiter,
Et, souriant aux traits du héros qu'elle adore,
Le quittait un moment pour le trouver encore.

CHANT CINQUIÈME.

Déjà les deux guerriers qu'entraîne vers Scyros.
L'espoir de découvrir le premier des héros,
Ont vu par Jupiter leur flotte protégée
Sillonner sans péril toute la mer Égée ;
Les Cyclades déjà, sous mille aspects divers,
Ont paru, disparu ; l'une au niveau des mers
Abaissant par degrés sa cime décroissante ;
L'autre élevant aux cieux sa tête menaçante.
Bientôt Paros a fui ; bientôt l'œil ne voit plus
Ni l'île de Vulcain, ni l'île de Bacchus :
Du vaste sein des flots rembrunis par son ombre,
Délos semble sortir dans un lointain moins sombre :
On salue, en passant, ses prophétiques bords ;
C'est peu : les deux guerriers, dans leurs pieux transports,
Interrompent leur course, et, debout sur sa poupe,
Ulysse, d'un vin pur épanchant une coupe,
Au dieu qui porte un arc demande avec ferveur
Qu'il daigne confirmer sa première faveur,
Et les aider lui-même à remplir son oracle.
Apollon l'entendit : sans danger, sans obstacle,
Un vent frais et léger, sur la cime des flots,
Fait voler son navire, et le pousse à Scyros.
Que fais-tu maintenant, déesse trop sensible ?
Du Destin, roi des dieux, la rigueur inflexible,
Pour ne point réveiller ton maternel effroi,
Te cache les complots qu'on trame contre toi.
Déjà, pour aborder à la fatale rive,
On a plié la voile ; on approche, on arrive ;
L'image de Pallas, qui protége ces lieux,
Des héros voyageurs frappe d'abord les yeux :
Cet augure leur plaît : déesse de la guerre,
Pallas n'offrira point un visage sévère
A deux guerriers bravant les écueils et les flots,
Pour arracher des bras d'un indigne repos
Celui que les destins ont promis à la gloire,
Celui que sur son char appelle la Victoire.

Aux limites du ciel par sa sœur réclamé,
Phébus est descendu ; de son char enflammé
Les rayons amortis vont se briser dans l'onde,
Et ses coursiers de feu, que la sueur inonde,
La crinière pendante et les flancs alongés,
Dans l'Océan pourpré sont à demi plongés.
Pour ne point effrayer cette île hospitalière
Par l'éclat imprévu d'une pompe guerrière,
Laissant sur le vaisseau l'appareil qui les suit,
Ulysse et Diomède, à l'ombre de la nuit,
S'avancent seuls, d'un pas aussi prudent qu'agile,

Dans un étroit sentier qui conduit à la ville,
Se glissent en silence, et, d'un œil curieux,
Leur zèle observateur interroge les lieux.
Dans une nuit d'hiver tels voyagent ensemble
Deux loups, cruels rivaux, que le besoin rassemble;
Tourmentés de la faim qui consume leurs flancs,
Tourmentés de la faim qui presse leurs enfans,
Quoiqu'un double aiguillon les excite au carnage,
Ils répriment leur fougue, ils dévorent leur rage,
Et sans bruit, sans menace, ils rampent humblement,
De peur que du troupeau, qui dort profondément,
Le gardien réveillé ne sème les alarmes,
Et n'appelle à grands cris ses défenseurs aux armes.
Ils voyaient les remparts, quand l'un des deux héros,
Diomède, rompit le silence en ces mots :
« Si j'en crois d'Apollon le savant interprète,
» A couronner nos vœux la fortune s'apprête :
» Mais pourquoi ces bijoux, ces légers instrumens,
» Ces mitres, ces colliers, tous ces vains ornemens,
» Trésors d'un sexe faible, armes de la mollesse,
» A grands frais achetés dans les ports de la Grèce ?
» Est-ce pour les offrir au héros si vanté,
» Devant qui le Troyen doit fuir épouvanté ?
» Ce disciple de Mars, qu'on dérobe à son maître,
» Espérez-vous ainsi le ramener ? — Peut-être,
» Répond en souriant le monarque discret :
» Vous, quand il sera temps, ordonnez qu'en secret
» On porte au lieu fixé toute cette parure :
» A ces brillans hochets vous joindrez une armure,
» Un casque étincelant de son panache orné,
» L'énorme javelot dans Cyrrha façonné,
» Et le bouclier d'or où d'un vaste carnage
» Vulcain, en traits sanglans, grava l'affreuse image.
» Que surtout Agyrthès accompagne vos pas,
» Armé de son clairon, qu'il ne montrera pas,
» A moins qu'à s'en servir un signal ne l'invite;
» Vous apprendrez bientôt quel dessein je médite. »

Du palais cependant ils ont touché le seuil :
On les annonce au roi, qui d'un flatteur accueil
Honore ces guerriers, même sans les connaître :
Leur noble aspect trahit le sang qui les fit naître.
Soudain, lui présentant le rameau de Pallas,
Doux emblème de paix, souvent trompeur, hélas !
« Au nom de tous les Grecs, salut à Lycomède,
» Dit Ulysse; grand roi, vous voyez Diomède;
» En l'entendant nommer, on connaît ce héros;
» Moi, je m'appelle Ulysse : aux rives de Scyros
» Nous sommes descendus pour vous y rendre hommage:
» Mais le motif secret que cache ce voyage
» (Je puis le révéler à vous, digne allié,
» Qu'à nos communs destins enchaîne l'amitié),
» C'est d'observer les lieux, de connaître d'avance
» Les desseins de Priam, ses moyens de défense... »
Le roi l'interrompant : « Puissent les justes dieux
» Seconder vos projets contre un peuple odieux !
» Mais de votre présence, ô rois que je révère,
» Honorez mes foyers, ma table hospitalière. »

Il dit, leur tend la main, et d'un air gracieux,
Les conduisant lui-même, il étale à leurs yeux
Et de son vieux palais la noble architecture,
Et l'éclat des lambris, et l'art de la peinture.
Ulysse, pour tout voir, feint de tout admirer;
Son œil perce où ses pas ne peuvent pénétrer :
Des longs appartemens mesurant l'étendue,
Plein d'Achille, il observe, espérant qu'à sa vue,
Sous un aspect douteux, quelque objet va s'offrir,
Indice du secret qu'il cherche à découvrir.

Jusqu'aux lieux retirés inconnus aux alarmes,
Où la beauté repose et cultive ses charmes,
Le bruit s'est répandu que deux rois, deux héros
Viennent, au nom des Grecs, d'aborder à Scyros.
Ce bruit trouble la paix de ce discret asile;
Surtout Déidamie a tremblé.... Mais Achille
Laisse éclater sa joie et son empressement;
Il veut les voir... Eh quoi ! sous son déguisement !...
Oui, tout cède au désir qu'il a de les connaître;
Sentant bien quel il est, non quel il va paraître,
De guerre avide, il veut contempler des guerriers,
Veut toucher leur armure et compter leurs lauriers;
Il cherche ces héros, en son délire extrême,
Avec autant d'ardeur qu'ils le cherchent lui-même.

Cependant au palais tout s'agite pour eux;
Tout s'apprête à fêter des héros si fameux;
A leurs yeux Lycomède ordonne qu'on étale
L'appareil fastueux de la pompe royale;
La pourpre en longs tapis s'étend; sa frange d'or
Doit à l'art d'Arachné bien plus de prix encor.
Du cristal suspendu mille clartés jaillissent,
Que les lambris dorés doublement réfléchissent :
Sous un portique immense, et de festons paré,
Un superbe banquet est déjà préparé,
Et sur des lits brillant des couleurs les plus vives
Lycomède a placé les augustes convives.
Pour embellir encor ce spectacle charmant,
Ses filles, de sa cour le premier ornement,
Arrivent, l'œil baissé, la démarche timide :
Achille suit leurs pas : son amante le guide.
Autour de Lycomède on les voit se presser :
De fleurs qu'une main chère a pris soin de tresser.
Telle, au jour de sa fête, une fraîche couronne
Sur le front d'un bon père et s'enlace et rayonne.
Le prudent roi d'Ithaque a cru voir, le premier,

Parmi ces jeunes fleurs, un lis au front altier,
Et son coup d'œil oblique au fils du grand Tydée
De ce premier soupçon communique l'idée.
Mais Achille est assis, et des flambeaux nombreux
Les mobiles reflets déguisent à leurs yeux
La taille du héros et sa mâle assurance.
Si sa craintive amante, à son impatience,
A son air inquiet, à ses brusques élans,
N'opposait le doux frein de ses baisers brûlans,
N'enchaînait dans ses bras sa fierté qui murmure,
Sur son sein agité ne fixait sa parure,
N'arrachait à ses mains, n'écartait de ses yeux
Sa coupe toujours pleine, enfin sur ses cheveux
Ne rattachait cent fois sa guirlande indocile,
C'en était fait : Ulysse allait nommer Achille.

Au moment où Bacchus, éveillant la gaîté,
Provoque le salut de l'hospitalité;
Quand le premier besoin de la faim apaisée
Cède au besoin plus doux d'épancher sa pensée,
Le roi prend une coupe, il l'offre aux deux héros,
Et sa franche amitié se répand en ces mots :
« Dignes vengeurs des Grecs, combien je porte envie
» A l'éclat dont je vois s'illustrer votre vie!
» Pourquoi ce bras vieilli trahit-il mon ardeur?
» Oh! si j'étais encore au temps de ma splendeur!
» Quand du Dolope altier, descendu sur ces rives,
» J'attaquai, je domptai les bandes fugitives!
» Quand, chargé de lauriers sur ces rives cueillis,
» Moi-même je parai nos murs enorgueillis
» Du luxe triomphal qui les couronne encore!
» Si du moins, si j'avais un fils à son aurore,
» Qui pût payer ma dette au grand Agamemnon,
» Et qui par sa valeur fît revivre mon nom!
» Inutile souhait! vous voyez ma famille :
» C'est par d'autres vertus que leur jeunesse brille. »

Ulysse adroitement saisit l'instant heureux :
« Je conçois, lui dit-il, vos regrets et vos vœux :
» Quel héros n'envîrait l'honneur si désirable
» De servir une cause à jamais mémorable!
» De venir contempler ces milliers de vaisseaux,
» Dont la voile flottante ombrage au loin les eaux,
» Ces chefs, ces rois fameux, ces fils de la Victoire,
» Ces armes, ces drapeaux, ces atours de la gloire,
» Ces chars, ces fiers coursiers, tant de peuples divers,
» Désertant les cités, les champs, couvrant les mers,
» Toute l'Europe armant les dieux pour sa querelle,
» Et jurant à l'Asie une guerre éternelle!
» (L'œil d'Achille s'enflamme.) Et quel crime, grands dieux!
» Quel crime éveillerait la justice des cieux,
» Si Pergame n'eût point allumé leur vengeance?
» Un Troyen, sur la foi d'une antique alliance.
» Vient à Sparte : le chef de ces heureux états,
» Trop grand pour soupçonner de lâches attentats,
» L'accueille en son palais, sous son toit tutélaire,
» Comme son allié, son ami, comme un frère;
» D'un cercle de plaisirs, de fêtes et de jeux,
» Il enchaîne ses pas, il enchante ses yeux,
» Et de ces nobles soins pour le payer, l'infâme
» Aime, séduit, possède, enlève enfin sa femme!
» Je lis dans vos regards que, par un tel affront,
» Il n'est point de supplice assez grand, assez prompt.
» Quoi! les droits les plus saints, l'honneur de nos familles,
» Tout ce que nous aimons, nos épouses, nos filles,
» Seraient livrés par nous, nous enfans des héros,
» Au caprice insolent d'un petit-fils de Tros!
» Agénor, indigné d'un lâche stratagème,
» Disputa son Europe à Jupiter lui-même;
» Rougissant, à ce prix, de l'en voir possesseur,
» Les beuglemens sacrés de son fier ravisseur
» Ne purent effrayer sa poursuite obstinée.
» Vengeur d'un même affront, sur la mer indignée
» Étès poursuivit, des héros demi-dieux
» Un navire aujourd'hui brillant astre des cieux;
» Et nous, nous souffririons qu'au mépris du tonnerre,
» Un lâche, un Phrygien, sur sa poupe adultère,
» Voltige autour des ports qu'il a déshonorés!...
» Ah! bientôt les brigands dans Scyros attirés,
» Si la Grèce, une fois, souffrait cette infamie,
» Viendraient vous enlever votre Déidamie... »
A ces mots, tout Achille a frémi : sur son sein
Il presse son amante, et d'un trépas certain
Son œil au ravisseur a lancé le présage.
Diomède, qui voit s'altérer son visage,
Reprend avec chaleur : « Ne vous alarmez pas :
» Tous les Grecs du perfide ont juré le trépas;
» Né sans aïeux, veut-on se faire un nom illustre;
» D'un nom déjà fameux veut-on doubler le lustre;
» Sait-on porter un arc ou monter un coursier,
» Aux champs d'Aulide on craint d'arriver le dernier;
» On vole disputer la palme du courage;
» Tout marche, jeunes, vieux; la valeur n'a point d'âge;
» Des femmes, accourant sous les mêmes drapeaux,
» Ont revêtu l'armure et le cœur des héros;
» On proscrit, on maudit, on nomme traître ou lâche
» Le Grec, l'indigne Grec qui s'enfuit ou se cache. »

Achille s'élançait; il allait se trahir :
Son amante se lève, et, prompte à le saisir,
Au milieu de ses sœurs elle l'entraîne : il cède,
Il sort, mais le dernier, fixant sur Diomède
Des yeux où ce héros a lu tout son secret.
Ulysse ajoute alors, mais d'un ton plus discret :
« Pour vous, continuez, sur cet heureux rivage,
» De régner sans alarme, éloigné de l'orage;

» Oui, prince, pour tout soin, choisissez des époux
» A ces jeunes beautés, dont les attraits si doux
» Respirent à la fois je ne sais quelle audace,
» Qui trahit leur naissance et relève leur grâce. »
Le roi flatté répond : « Vous ne les voyez pas
» Aux fêtes de Bacchus, aux autels de Pallas!
» Quand leurs bras enlacés mollement se balancent,
» Quand, le pied suspendu, dans l'air elles s'élancent...
» Mais j'entends résonner le buis harmonieux;
» De la danse j'entends le prélude joyeux :
» Mes filles ont voulu, sans doute, nous surprendre :
» Près d'elles, sur mes pas, princes, daignez vous rendre. »
On accepte, on le suit avec empressement.
Devant eux s'ouvre un long et riche appartement,
Où déjà cent beautés en cercle rassemblées,
Des dons de la nature également comblées,
A les faire briller montraient un zèle égal.
Des jeux de Terpsichore on attend le signal :
Il est donné : les chœurs se forment, et la danse
Exécute en riant les lois de la cadence :
On dessine sa taille, on arrondit ses bras;
On traîne, on précipite, on ralentit ses pas;
On s'évite, on se joint, en guirlande on s'enlace :
Une danse achevée, une autre la remplace;
Tous les modes divers dans la Grèce connus,
Ceux que Bacchus chérit, ceux qu'inventa Vénus,
Le pas aérien de la nymphe légère,
Le pas majestueux de l'amazone altière,
Les bonds irréguliers des prêtres de l'Ida,
Les chœurs qu'aux bords du fleuve où s'égarait Léda,
Exerce, aux doux rayons d'une nuit étoilée,
La chaste nudité des vierges d'Amyclée,
Tous ces jeux du caprice, enfans de la gaîté,
Sur vingt tableaux mouvans charment l'œil arrêté.
D'Ilion, de combats la tête encor remplie,
Achille à la cadence avec peine se plie;
Il avance, il recule, il s'agite au hasard,
Trouble tout, confond tout, jette ses bras sans art,
D'un pas voluptueux dédaigne la mollesse,
Déteste sa parure et maudit sa faiblesse.
Tel dans Thèbes, bravant le courroux maternel,
Le superbe Penthée, en un jour solennel,
Insultait à Bacchus, et, d'une main guerrière,
Brisait le faible thyrse et l'écharpe de lierre.
Ulysse, qui l'observe, affectant l'air distrait,
De sa farouche humeur recueille chaque trait:
Certain que c'est Achille, il rêve au stratagème
Qui pourra le forcer à se nommer lui-même.
Mais l'ombre pâlissante annonce que la nuit
Va céder l'horizon au jour qui la poursuit;
Tout invite au repos : les princesses lassées
Laissent tomber leurs mains lentement balancées;
En vain l'airain bruyant tourmente leur langueur,
Les excite à former encore un dernier chœur;
Le sommeil, qui déjà pèse sur leur paupière,
Dans la plus belle endort jusqu'au désir de plaire.
Il faut se séparer : les deux rois enchantés
Prodiguent la louange à ces jeunes beautés,
Et, flattant à l'envi leur troupe satisfaite,
Expriment le regret de voir finir la fête;
Mais leur perfide adresse, après un court sommeil,
Doit d'un autre spectacle étonner leur réveil.
Achille, qui, trahi par sa fougue imprudente,
Vingt fois a fait pâlir sa trop sensible amante,
Avec ses doux baisers, va recevoir, hélas!
Des conseils que demain l'ingrat ne suivra pas;
Tandis que Lycomède, innocemment complice
Et des larcins d'Achille et des ruses d'Ulysse,
Gagnant, exempt de soins, l'asile du repos,
S'applaudit de l'accueil qu'il fait à deux héros,
Et jouit de l'éclat qu'en lui laissant sa fille,
Thétis a répandu sur toute sa famille.

CHANT SIXIÈME.

—

Tout repose au palais : seuls, les deux voyageurs,
Repoussant du sommeil les dons réparateurs,
Passent à conspirer, sous un toit tutélaire,
Le reste d'une nuit consacrée à leur plaire.
La vigilante Aurore à peine, en souriant,
Avait, d'un doigt de rose, entr'ouvert l'Orient,
Diomède, suivi d'une nombreuse escorte,
Dans la première enceinte ordonne qu'on apporte
Les dons fallacieux qu'Ulysse adroitement
Dispose, pour hâter le fatal dénoûment.
Agyrthès, sous son bras cachant l'airain sonore,
Est là, prêt à servir un projet qu'il ignore.

Déjà l'astre du jour lève son front vermeil :
Les filles de Scyros s'arrachent au sommeil;
Du doux balancement de son aile légère,
Morphée à peine avait caressé leur paupière,
Et rafraîchi l'éclat de leurs jeunes attraits,
De leur nocturne asile abandonnant la paix,
Elles vont d'un beau jour, suivant l'antique usage,
A leur auguste père offrir l'heureux présage,
Et, sur son front chéri, d'un baiser virginal
Déposer tour à tour le tribut matinal.
Mais lui-même bientôt à leur tête s'avance
Vers le portique où brille avec magnificence
L'étalage nouveau de bijoux précieux,
Présens faits pour tenter un sexe curieux.

« De l'hospitalité c'est un bien faible gage, »
Dit Ulysse, et son geste à choisir les engage.
Lycomède y consent; plein de candeur, hélas!
Sous ce luxe frivole il ne soupçonne pas
Que ses hôtes trompeurs cachent un artifice.
Par son cœur devait-il juger le cœur d'Ulysse?
D'un caprice enfantin ne suivant que les lois,
Parmi ces dons divers chacune fait un choix;
L'une saisit un thyrse et l'agite avec grâce;
L'autre dans ses cheveux avec art entrelace
Une fleur, un rubis; l'autre, d'un collier d'or
Cherchant à s'embellir, cache un plus beau trésor:
L'autre, d'un doigt léger, sur un luth qu'elle accorde,
Essaie, en souriant, de fixer une corde;
L'une aperçoit un glaive et s'écrie en tremblant:
« Que vois-je? ô ciel! mes sœurs! un glaive étincelant!
» N'y touchons point: sans doute à notre auguste père
» Les Grecs ont destiné cette offrande guerrière. »

Mais Achille, à côté d'un thyrse, d'un collier,
Voit briller une lance, un large bouclier
Où Mars est peint terrible, où, guidé par la rage,
Semble rouler un char dégouttant de carnage;
Il frémit: des éclairs jaillissent de ses yeux:
Sur son front menaçant se dressent ses cheveux;
Superbe, plein d'audace, et respirant la guerre,
Il oublie et sa flamme et les pleurs de sa mère...
Mars dévore son cœur tout rempli d'Ilion.
Tel, et moins prompt encor, s'irrite un fier lion,
Qui, du sein maternel arraché sans défense,
Aux caprices d'un maître asservit son enfance:
Docile dans ses jeux et même en ses fureurs,
Il courbait sous sa main un front paré de fleurs;
De l'acier flamboyant la lumière imprévue
D'un oblique rayon frappe-t-elle sa vue?
Il abjure le joug; et d'un front révolté,
Menaçant à son tour celui qui l'a dompté,
Il fond sur lui, sur lui fait l'essai de sa rage,
Et de sa servitude efface ainsi l'outrage.
Achille, qui s'éveille, est plus terrible encor,
Lorsque, jetant les yeux sur le bouclier d'or,
Dans ce miroir fidèle où se peint sa parure,
Il se voit tel qu'il est: de sa longue imposture
Rougissant, pâlissant, il reste confondu.
Mais, se penchant vers lui, de lui seul entendu:
« Qui t'arrête? lui dit l'ingénieux Ulysse:
» De tes propres affronts cesse d'être complice;
» C'est toi, je te connais, illustre sang des dieux!
» Du centaure Chiron toi l'élève fameux!
» C'est toi seul que des Grecs l'armée entière appelle;
» De ses héros l'honneur, l'espoir et le modèle,
» Viens, mon fils; souviens-toi d'Ossa, de Pélion;
» Viens remplir tes destins; déjà tremble Ilion
» Du bruit de tes exploits réjouis ton vieux
» De ses vaines frayeurs fais repentir ta mère.

Il dépouillait ses bras et son sein demi-nu,
Lorsque Agyrthès, fidèle au signal convenu,
De l'airain martial fit retentir l'enceinte.
A ces sons belliqueux, saisi, frappé de crainte,
Jetant thyrses, colliers, épars de tous côtés,
Le jeune essaim s'enfuit à pas précipités,
Implore Lycomède, et, dans son trouble extrême,
Croit qu'un affreux combat s'engage en ces lieux même.

Achille a dé.hiré ses vêtemens honteux;
Il a saisi la lance: à son bras vigoureux
Brille du bouclier la masse étincelante,
Et sur son front s'agite une aigrette sanglante:
Il est armé! terrible il marche, c'est un dieu,
C'est Mars: l'air triomphant, le regard plein de feu,
Il s'avance à grands pas; sa parure guerrière
Remplit tout le palais d'une affreuse lumière.
Vers l'immortalité croyant prendre l'essor,
Son œil demande Troie, et son bras cherche Hector.
La fille de Pélée a disparu. Confuse,
Gémissant à l'écart, son amante l'accuse.
Achille entend ou croit entendre ses sanglots,
Et l'amant dans son cœur balance le héros.
Laissera-t-il en proie à la honte, aux alarmes,
L'innocente beauté dont il conquit les charmes?
Ah! le héros alors ne serait qu'un brigand:
Achille est généreux, il est noble, il est grand,
Et sans trahir l'amour il servira la gloire.
Au roi qui, voyant tout, n'osait encor le croire,
Sous le luxe guerrier qui le pare si bien,
Il adresse ces mots: « Grand roi, ne craignez rien:
» C'est moi, moi qu'en vos mains remit une déesse,
» Moi qu'a choisi le ciel, moi que cherche la Grèce;
» Les dieux à Lycomède ont réservé l'honneur
» De rendre à la Victoire un guerrier déserteur.
» Je cours venger les Grecs; mais, si j'ose y prétendre,
» Cet honneur est promis, mon père, à votre gendre;
» Accordez-moi ce titre... au plus beau sang des dieux
» Craignez-vous de mêler votre sang glorieux?
» Vous ne répondez point; sur votre front sévère
» Je crois lire un refus: eh bien! frappez, mon père;
» Vous pouvez me punir et non me refuser;
» Achille plus long temps ne peut vous abuser:
» J'aime Déidamie. Un secret hyménée
» Pour jamais à la sienne unit ma destinée...
» Votre courroux redouble; ah! ne l'accusez pas;
» Moi seul je fus coupable; oui, contre ses appas,
» Et la ruse et la force ont servi ma tendresse.
» Violent, furieux, dans ma brûlante ivresse....
» Enfin elle a cédé, victime de l'effroi.

» Et ne m'a pardonné qu'en recevant ma foi.
» Pardonnez-lui vous-même; à vos pieds qu'il embrasse,
» Achille prosterné vous demande sa grâce.
» Faut-il, pour l'obtenir, perdant tous mes lauriers,
» Laisser partir sans moi ces deux braves guerriers?
» S'il le faut, je consens à déposer ces armes,
» Je reste auprès de vous... Mais vous versez des larmes...»

Les deux héros, voyant que le roi s'attendrit,
Achèvent tour à tour d'ébranler son esprit;
Par l'honneur, par les dieux et leur pouvoir suprême,
Par le salut des Grecs, par son intérêt même,
Ils le pressent tous deux de confirmer enfin
Et le choix de sa fille et l'arrêt du Destin.
Blessé, confus, malgré tout l'éclat dont il brille,
Qu'Achille ait dévoilé la honte de sa fille;
Craignant d'ailleurs Thétis dont le cri maternel
Va lui redemander le dépôt solennel
Qu'à ses royales mains confia sa tendresse,
Lycomède combat et son cœur et la Grèce.
Mais peut-il enchaîner les destins d'un héros?...
Il n'ose ensevelir tant de gloire à Scyros;
Il l'oserait en vain : dans sa fougue guerrière,
Ce lion réveillé méconnaîtrait sa mère.
L'amour triomphe, il cède. A la voix du pardon,
De la retraite obscure où, dans son abandon,
Des malheurs qu'elle craint elle accusait ses charmes,
Déidamie arrive en essuyant ses larmes.
Tremblante et n'osant croire au pardon annoncé,
Vers son père elle avance à pas lents, l'œil baissé,
Derrière Achille, épie un regard moins sévère,
Et présente l'amant pour désarmer le père.
Elle tenait Pyrrhus endormi sur son sein :
Thétis, trop tard des Grecs pénétrant le dessein,
Pour l'aider à calmer la fureur paternelle,
L'avait secrètement fait porter auprès d'elle.
Achille prend son fils, et, d'un air triomphant,
Dans ses bras tout armés il l'élève : l'enfant
Se réveille et sourit à l'éclat de l'armure;
O d'une âme héroïque intéressant augure!
Il joue avec le fer ministre du trépas,
Vers le cimier du casque étend ses petits bras,
Et son geste enfantin suit l'aigrette mouvante,
Dont le balancement doit semer l'épouvante.
Achille avec transport : « En vain, ô roi des dieux,
» Tu promis ma dépouille au Troyen odieux!
» Je pars, sûr de ma gloire, avec un tel présage :
» Je laisserai Pyrrhus pour finir mon ouvrage. »
A ce sublime élan Lycomède applaudit :
Sa fille, épouse et mère, en silence gémit;
Mais, trop heureuse alors que l'aveu de son père
Consacre ces doux noms et d'épouse et de mère,
D'un chagrin passager le nuage effacé
Par une ivresse pure est bientôt remplacé :
Aux pieds des immortels Achille et son amie
Ont déjà répété le serment qui les lie,
Et, par des jeux nouveaux, tout le peuple enchanté
Célèbre la valeur unie à la beauté.
Enfin le lit d'hymen, sans bruit, mais sans mystère,
Reçoit les deux époux et n'a plus rien à taire.
La compagne d'Achille espérait que l'Amour,
Muet devant la Gloire, aurait enfin son tour.
Dans les premiers transports d'une guerrière ivresse,
Quand l'ingrat à l'orgueil immolait la tendresse,
A son délire en vain elle aurait opposé
L'importun désespoir de l'amour méprisé;
Ainsi que ses attraits, il eût bravé ses larmes :
N'admirant que l'éclat, l'affreux éclat des armes,
Sous un casque d'airain fier de cacher son front,
De ses légers atours se reprochant l'affront,
Achille rougissait alors de sa parure;
Ce qui fit son bonheur lui semblait une injure :
Elle croit triompher en cet heureux moment
Où l'époux le plus fier ne veut être qu'amant,
Où l'amant peut doubler le prix d'une caresse.
Des plus chers souvenirs, de toute sa tendresse,
Elle assiége le cœur du farouche héros :
« Est-il bien vrai qu'Achille abandonne Scyros?
» Scyros!... ingrat! ce nom, sens-tu ce qu'il rappelle?..
» Ai-je dû la prévoir cette fuite cruelle,
» En ce jour où, perdant une innocente erreur,
» J'ai connu ton amour ou plutôt ta fureur;
» Car dans ton cœur sauvage, impatient, extrême,
» Tout est fureur, je crois, tout, jusqu'à l'amour même?
» Alors tu m'adorais, tu le jurais du moins;
» Par les plus vifs transports, par les plus tendres soins,
» Tu flattais ta victime... hélas! et ta complice!
» Ton crime était le mien... Qu'eût fait alors Ulysse?
» Fuyant ces vains lauriers qu'il court si loin chercher,
» Sous l'ombrage d'un myrte heureux de se cacher,
» Dans le sein de la paix, des plaisirs, de la joie,
» Achille me vantait Scyros et craignait Troie.
» Il bénissait Thétis qu'il maudit aujourd'hui;
» Il était tout pour moi, comme moi tout pour lui;
» Moins grand, mais plus heureux de sa douce victoire,
» Aimer fut son destin, être aimé fut sa gloire.
» Transfuge de l'Amour, aujourd'hui dans mes bras
» Il voit l'Ida, le Xante, il rêve les combats!
» Et moi, le cœur tout plein du héros que j'adore,
» Je rêve le naufrage et redoute l'aurore!

» Quand, chargés de butin, tes superbes vaisseaux
» Vainqueurs et couronnés, repasseront les eaux,
» Voudront-ils aborder l'humble et douce retraite
» Où, déguisant ton sexe et ta flamme discrète,
» Tu fus vainqueur aussi, mais vainqueur ignoré?

» Toi même, ivre d'orgueil, d'esclaves entouré,
» Te ressouviendras-tu que ta vivante image,
» Qu'un autre Achille croît sur cet obscur rivage?
» Mais de reproches vains que sert de t'accabler,
» Quand mes larmes à peine ont le temps de couler?
» Est-ce là cet hymen si libre et si tranquille?
» Le même jour me donne et m'ôte mon Achille!
» Devais-je donc te perdre en recevant ta foi!
» Je puis t'aimer sans crime, et vais vivre sans toi!
» O jours plus fortunés de tendresse et d'alarmes,
» Où craignant tous les yeux, l'amour cachait ses armes,
» Où nous n'étions heureux qu'en faisant un larcin!
» Nous l'étions en tremblant, mais nous l'étions enfin!
» Et quand les cieux, la terre, à notre amour propices,
» Semblent nous inviter à ses chastes délices,
» Lorsque du bonheur même on nous fait un devoir,
» On veut nous séparer! Non, crains mon désespoir!...
» Tu ne partiras point. » Au chagrin qui la presse
Le fier Achille oppose une tendre caresse;
Mais rien ne peut fléchir son courage indompté:
« Ah! ce bonheur, dit-il, serait trop acheté!
» Si ton cœur aime Achille, il doit aimer la gloire.
» Tandis que Diomède, Ajax, de la Victoire
» Iront seuls fatiguer les ailes et la voix,
» Moi! je m'endormirais au bruit de leurs exploits!
» C'est à moi de combattre et de vaincre à leur tête:
» Ilion doit tomber, mais tomber ma conquête. »

« Ilion! reprend-elle, ô nom trop odieux!
» Les filles de Priam vont s'offrir à tes yeux!
» C'est peu que contre moi conspirent tous leurs charmes;
» Belles de leurs malheurs, brillantes de leurs larmes,
» Tu les verras baiser les pieds de leur vainqueur,
» Et bénir leur défaite en recevant ton cœur.
» Que dis-je? cet objet d'une affreuse querelle,
» Cette Hélène, qui voit vingt rois s'armer pour elle,
» Peut-être que, sensible à ses attraits fameux,
» Tu brigueras le prix du sang versé pour eux;
» Malgré le faible honneur d'une conquête aisée,
» Fier d'imiter en tout le volage Thésée,
» Tu voudras l'enlever; plein d'un délire égal,
» Le vainqueur de Pâris deviendra son rival:
» Et moi, triste jouet de ta première ivresse,
» Et moi, je me verrai la fable de la Grèce,
» Ou plutôt ton orgueil rougira de nommer
» La modeste beauté qui sut le mieux t'aimer.

» Mais pourquoi dans Scyros languirais-je sans gloire?
» Ne puis-je pas te suivre aux champs de la Victoire?
» Quels périls sur tes pas pourraient m'épouvanter?
» Qui sait aimer Achille osera l'imiter:
» Mon âme se mesure à ton âme divine;
» L'amante d'un héros doit être une héroïne.
» Pourquoi Mars voudrait-il séparer nos destins?
» L'amour rend tout possible. Un glaive dans mes mains
» Doit-il plus étonner qu'un fuseau dans les tiennes?
» Eh! n'as-tu point quitté tes armes pour les miennes?
» Une guirlande alors était ton baudrier,
» Une simple corbeille était ton bouclier....
» Mais ce doux souvenir n'est pour toi qu'un outrage:
» Ta première vertu, cruel, c'est le courage.
» La gloire a commandé: va, noble sang des dieux,
» Va, cours les imiter; sois immortel comme eux,
» Sois heureux, s'il se peut, loin de Déidamie!...
» Mais accorde une grâce au moins à ton amie:
» A son veuvage afin d'accoutumer mon cœur,
» Jure-moi, je le veux, par l'amour, par l'honneur,
» Jure qu'à son réveil le jour, huit fois encore,
» Me verra reposer sur ce sein que j'adore,
» Avant que tes vaisseaux t'entraînent loin de moi. »

Le héros balançait pour engager sa foi:
Mais comment dire, hélas! que l'amant le plus tendre
Demain ne pourra plus ni la voir, ni l'entendre?
Il promet ce qu'on veut; et, prompte à s'abuser,
Son amante s'endort sur la foi d'un baiser.

Mais Achille épiait le réveil de l'aurore;
Aux caressantes mains qui le pressaient encore
Sans bruit il se dérobe, et court au même instant
Rejoindre sur la rive Ulysse qui l'attend.
Là, pensif, il s'arrête; une tendre faiblesse,
Vers le toit fortuné qu'il chérit et délaisse
Reporte ses regards que suit un long soupir.
Ulysse, pour combattre un si doux souvenir,
Quoiqu'il en doute encore, exalte sa victoire.
« Le voilà donc enfin reconquis à la gloire
» Ce héros qu'on osait condamner à l'oubli!
» Sous l'airain qui le presse, oh! qu'il est embelli,
» Ce front qu'efféminait une molle parure!
» A ces membres nerveux que sied bien une armure!
» Quoi! Thétis, à la Grèce enviant un héros...
» — Ce glaive doit absoudre et ma mère et Scyros,
» Lui répond brusquement Achille; mais moi-même
» Qui peut m'absoudre, hélas! de tromper ce que j'aime?
» J'ai juré que huit fois, dans cet humble séjour,
» Mes yeux verraient encor naître et mourir le jour:
» A mes nobles destins sans paraître infidèle,
» Ne puis-je.... — Reculer, quand la gloire t'appelle!
» Dit Ulysse; est-ce bien Achille que j'entends?
» Ah! déjà ton courage a perdu trop d'instans!
» La Grèce impatiente et t'implore et t'accuse;
» Hier tu l'ignorais, et c'était ton excuse;
» Aujourd'hui, si tu veux justifier ton nom,
» Tu dois nous précéder aux plaines d'Ilion.
» Tu ne me réponds point!... Fille de Lycomède,

» Reste à Scyros ; et vous, valeureux Diomède,
» Suivez mes pas ; sans lui nous saurons vaincre Hector.
» — Vaincre Hector ! sans moi ! vous !.. et je balance encor !
» Ulysse, à ma valeur cessez de faire outrage :
» Oui, je vous dois à tous l'exemple du courage....
» Je le donne. » Il s'élance en prononçant ces mots,
Et la nef orgueilleuse a reçu le héros.
Tous les Grecs l'ont suivi. Par le conseil d'Ulysse,
Au souverain des mers il offre un sacrifice :
Une jeune brebis, sous le couteau mortel,
Tombe pour désarmer le courroux maternel ;
Et, par ces vœux touchans, sa voix pieuse et tendre
Aux rochers de Scyros se fait encore entendre :
« O Thétis ! d'un exil qui fit rougir son front,
» Achille assez long-temps a supporté l'affront.
» Je pars : l'honneur le veut. Si vous m'aimez encore,
» Je remets en vos mains l'épouse que j'adore ;
» Je vous remets Pyrrhus : consolez-vous par eux,
» Comme ils seront par vous consolés tous les deux. »

A peine il achevait, que, pâle, échevelée,
Déidamie accourt : par la crainte éveillée,
Quand sur son lit désert sa main, en frémissant,
S'est étendue, en vain, vers son Achille absent,
Transportée à la fois de douleur, de colère,
Appelant à grands cris et ses sœurs et son père,
Soudain vers le rivage elle a volé. Grands dieux !
Quel douloureux spectacle alors frappe ses yeux !
« Le parjure ! il a fui !.... » Cette pensée affreuse
Égare sa raison : hors d'elle, furieuse,
Au sommet d'un rocher sur les flots suspendu
Elle court et s'élance !... Achille est éperdu...

De la reine des eaux, de Thétis elle-même,
Dans l'auguste appareil de son pouvoir suprême,
Le char majestueux s'élève, et sur son sein,
A côté de Pyrrhus qui lui tendait la main,
La déesse a déjà reçu Déidamie.
Le char suit le vaisseau, d'où, vers sa tendre amie,
Vers son fils, vers sa mère, Achille tour à tour
Porte des yeux chargés de regrets et d'amour.
Au rivage attachés, Lycomède et ses filles
Demandent, l'œil en pleurs, qu'au sein des deux familles
La Victoire ramène Achille triomphant.
Suspends ici ton vol, Muse ! d'Achille enfant
J'ai peint les jeux, la fougue et l'amoureux délire :
Homère va chanter, je dépose ma lyre.

FOLLICULUS,

POÈME (1).

CHANT PREMIER.

Muse, sifflons un sot qui siffle tout le monde ;
Et toi qui de Python poursuis la race immonde,
Apollon, prends ton arc, aux reptiles fatal,
Et replonge le monstre en son bourbier natal ;
Viens venger tes enfans. Si l'on a vu Voltaire
Dicter trente ans des lois au monde littéraire,
Le sceptre qu'il porta ne fut point usurpé :
Cet astre erra, dit-on ; du moins, s'il l'a trompé,
Il éblouit son siècle, et sans ignominie
La raison se courbait sous la main du génie.
Mais qu'un pédant, sans titre, en despote insolent
Prétende gouverner l'empire du talent,
Seul ouvrir, seul fermer le temple de Mémoire,
Et, vivant de mépris, distribuer la gloire ;
Un pareil joug révolte, et ne peut que flétrir ;
C'est l'avoir mérité qu'avoir pu le souffrir.
Pour en sentir l'opprobre, il est temps qu'on apprenne,
Quel est ce roi des arts dont la voix souveraine
Prononce au nom du goût ses burlesques arrêts.
Soit frayeur, soit dédain, quand tous restent muets,
Je suis l'humble roseau qui, par un libre organe,
Vous dis : « Le roi Midas a des oreilles d'âne. »

Mais il faut égayer ce sujet odieux ;
Un monstre peint sans art déplairait trop aux yeux.
La Vérité sans doute est ma première Muse :
Permets, ô Vérité, qu'en instruisant j'amuse,
Et que de ses couleurs l'aimable Fiction
Pare la nudité de ma narration.

Nous renaissions : Brumaire avait sauvé la France,
Et des plus beaux destins nous offrant l'espérance,
D'un peuple détrompé l'heureux libérateur
Déroulait à nos yeux son plan réparateur ;
La Raison triomphait, lorsqu'un monstre sauvage

(1) Clé des initiales :

M-B.....	Malte-Brun.
J***** ...	Jondot.
A.......	Félez.
R.......	Saint-Victor.
Y.......	Dussault.
F***** ...	Fiévée
S-B......	Delalau.

Que l'Orgueil enfanta, que nourrit l'Esclavage,
Contre tous les talens toujours prêt à s'armer,
La Barbarie, enfin, puisqu'il faut la nommer,
Près du sacré parvis où les vrais catholiques
Du pontife d'Auxerre honorent les reliques,
Rassembla dans un antre impénétrable au jour
Tous les fléaux divers qui composent sa cour.
Là vont se réunir la stupide Ignorance,
La Fraude aux yeux menteurs, l'horrible Intolérance,
Fille du Fanatisme, et qu'on voit aujourd'hui,
Froide dans ses fureurs, souvent marcher sans lui;
L'Usure au cœur d'airain, et sa sœur l'Avarice,
La douce hypocrisie, épouvantable vice
Qui s'enlaidit des traits qu'il emprunte aux vertus,
Et mille autres encore en tumulte accourus,
Peuplent en un instant cette cour souterraine.
De ce hideux sénat la digne souveraine,
Sur un trône de fer et sous un dais sanglant,
Agite d'une main un glaive étincelant.
Dans l'autre est un flambeau que la Discorde attise,
Et sur son étendard, que porte la Sottise,
Aux serres d'une huse un tigre entrelaçant
Ses ongles tout souillés d'un carnage récent :
Tel Alecton préside au conseil des Furies.
Quand on eut fait silence : « O sœurs toujours chéries!
» Et vous à me servir également zélés,
» En quel lieu, mes amis, vous ai-je rassemblés!
» Vous qui, rois de la France, avez pendant deux lustres
» Brillé, sous mon empire, aux rangs les plus illustres;
» Qui de la nation seuls faisiez les décrets,
» Seuls dans les tribunaux prononciez les arrêts;
» Qui, renouvelant tout, épurant le ciel même,
» Pour votre usage avez créé l'Être suprême,
» Rappelez-vous le jour, et que ce souvenir
» Vous serve de leçon encor pour l'avenir,
» Le jour où, transportés d'un civique délire,
» Croyant, pour tout sauver, qu'il fallait tout détruire,
» Les trois ordres unis, ou plutôt confondus,
» Aux pieds du souverain, qui n'était déjà plus,
» Abjurèrent leurs droits, annulèrent leurs titres,
» Et, de leur sort futur acceptant pour arbitres
» Tous les chefs plébéiens qui combattaient pour nous,
» Comme de vrais moutons se livrèrent aux loups.
» En ce jour la Raison, ma constante ennemie,
» S'était sur ses lauriers un moment endormie.
» Espérant la plonger du sommeil au tombeau,
» Je prends son air, ses traits, et jusqu'à son flambeau;
» Je m'offre à ses amis : ils me prennent pour elle,
» Se pressent sur mes pas enflammés d'un beau zèle.
» Je sus en profiter; j'avais mes orateurs;
» Par eux je travestis des plans réformateurs
» Que ma rivale avait préparés pour la France;
» Des plus indépendans j'exalte l'espérance;
» J'obtiens, j'exige encor : de succès en succès,
» J'entraîne nos Solons dans les derniers excès.
» La Raison demandait qu'un plus juste équilibre
» Fixât les droits du trône et ceux d'un peuple libre;
» Qu'on fît peser sur tous le fardeau des tributs,
» Que de la monarchie on prévînt les abus :
» Moi, prouvant qu'un monarque est un abus lui-même,
» Je lègue au peuple seul la puissance suprême;
» En droits, en biens, en tout, je les déclare égaux :
» Vive l'Égalité! répètent tous les sots.
» Tout prospérait pour nous, quand, du fond de l'Afrique,
» Bonaparte, accourant, tua ma république.
» Vous savez trop, hélas! ce qu'il a fait depuis;
» Autour de moi j'ai vu crouler tous mes appuis :
» Du sol où je régnais c'est peu qu'il nous exile;
» Au monde il ne veut pas nous laisser un asile.
» Vous à qui mes destins ne sont point étrangers,
» Vous connaissez nos maux, vous voyez nos dangers,
» Délibérez; voyez quels moyens sont les nôtres
» Pour réparer les uns et prévenir les autres.
» — Je n'en connais aucun, et j'en frémis d'effroi,
» Reprit l'Intolérance; amis, c'est surtout moi
» Que poursuit du vainqueur l'implacable colère;
» Il prétend, le cruel! quand sa main tutélaire
» De la religion relève les autels,
» Qu'elle règne sans moi, qu'éclairant les mortels
» Sans les persécuter, même sans les proscrire,
» La pieuse Indulgence assure son empire;
» Enfin je la vois vivre en paix avec ses sœurs;
» Les plus fermes croyans ne sont plus oppresseurs;
» Tous les cœurs sont unis quand le culte diffère,
» Et même dans un juif un chrétien voit un frère :
» Quel scandale! — Ma sœur, le scandale n'est rien,
» S'écria l'Ignorance au stupide maintien;
» Mon sort plus que le vôtre à chaque instant empire;
» C'est par les fondemens qu'on sape mon empire :
» L'Instruction renaît : en de plus heureux jours,
» Je crus avoir fermé son temple pour toujours;
» Au silence, à l'exil je l'avais condamnée,
» Et son dernier refuge était le Prytanée;
» J'espérais bien qu'un jour il serait son tombeau.
» Là d'infidèles mains, conservant son flambeau,
» L'alimentaient en fraude, et dans plus d'un lycée,
» Sa féconde lueur, qu'on croyait éclipsée,
» Ainsi se communique, et circule et s'accroît.
» Que dis-je! d'infortune ô funeste surcroît!
» Dans l'éternelle nuit pour me faire descendre,
» On prétend que bientôt renaîtra de sa cendre
» Le corps académique autrefois si fameux,
» Cette fille des rois qui périt avec eux.
» Si ce malheur arrive, il n'est plus d'espérance,
» Plus de salut pour nous, plus de retour en France.
» — Avec plus de candeur on ne peut déplorer

» Des maux qu'il vaudrait mieux songer à réparer,
» Reprit sans s'émouvoir la douce Hypocrisie.
» Tant que Napoléon régnera, c'est folie
» Que d'espérer le sceptre à nos mains arraché,
» Ou cet espoir, du moins, doit demeurer caché.
» Nous ne pouvons plus rien, rien par la violence;
» Tout par l'adresse, tout avec la patience.
» Pour garder le pouvoir qu'il usurpa sur nous,
» Notre fier ennemi contre cent rois jaloux
» Sera loin de la France obligé de combattre;
» Il faut un demi-siècle au moins pour les abattre :
» Nous cependant ici nous aurons nos *Débats;*
» Son œil ne pourra voir de si loin, ni si bas.
» Or, voici le projet qu'en sœur je vous confie :
» Sur la Raison, qu'il faut nommer Philosophie,
» D'abord nous rejetons le mal par nous commis;
» Par Rousseau, par Voltaire et par tous ses amis,
» Prouvons qu'aux factions la France fut livrée.
» Dès aujourd'hui, changeant de style et de livrée,
» Parons-nous des vertus qu'alors nous détestions;
» Détestons les forfaits qu'alors nous exaltions;
» De pieuses clameurs, de saintes apostrophes,
» Effrayons la science; appelons philosophes
» Tous les amis des arts, des lettres, des vertus;
» Calomnions si bien que l'on n'écrive plus.
» Pour arriver plus vite à ce but désirable,
» Je vous propose un homme unique, incomparable,
» A flétrir toute gloire homme prédestiné;
» Du talent véritable il est ennemi né;
» De son âme son corps est la parfaite image,
» Et son cœur n'est pas plus affreux que son visage.
» Son père lui donna Zoïle pour patron;
» Pour hochet il suça la plume de Fréron :
» On raconte de lui d'étonnantes merveilles;
» La nature à son ventre attacha les oreilles,
» Et dans son estomac elle a mis son cerveau.
» Formé par mes leçons, ce prodige nouveau
» De mensonge à son tour peut tenir une école.
» J'avoûrai qu'il n'a pas le don de la parole,
» Mais il médit d'un style assez original.
» Pour égarer un peuple, il suffit d'un journal.
» — Un peu d'esprit pourtant nous sera nécessaire.
» — Amis, rassurez-vous : par faveur singulière,
» Mon cher Folliculus, car enfin c'est son nom,
» En a tout juste assez pour faire un feuilleton.
» A tous ces dons il joint celui d'être insensible;
» Il n'a rien fait; sans risque il peut être inflexible;
» Il n'a pas un ami; donc rien à ménager;
» Mort au plaisir, il vit pour boire et pour manger :
» Que ne fera-t-il point pour manger et pour boire?
» Tel est Folliculus. » L'infernal auditoire,
A ces mots, ne répond que par des cris confus :
« C'est lui! nous l'adoptons; vivat Folliculus!
» —Oui, voilà mon héros, reprend la Barbarie;
» Qu'il écrive; lui seul peut venger la patrie;
» Qu'il soit mon précurseur! A ces mots l'Intérêt,
» Qui déjà sur ce plan fait son calcul secret,
» Observe qu'il faudra remplir différens rôles,
» Et que Folliculus n'a pas assez d'épaules
» Pour porter seul le poids dont on veut le charger;
» Le profit, les périls, il faut tout partager :
» — Choisissons, s'il en est, même s'il en peut être,
» Des collaborateurs dignes d'un si grand maître,
» Des braves comme lui, c'est un choix hasardeux.
» —J'en offre un, dit l'Orgueil. —Moi, j'en fournirai deux,
» Cria la Faim. — Moi trois, dit la Fainéantise.
» — Je les garantis tous, ajouta la Sottise.
» — Fort bien, dit l'Intérêt. Il ne nous reste plus
» Qu'à trouver le grenier où gît Folliculus.
» Chargez-moi de ce soin; je lui vais apparaître
» Sous les traits qu'il chérit, et dès demain, peut-être,
» Dans cet antre ébauchant son premier feuilleton,
» Aux badauds enchantés il donnera le ton. »
Tous se sont écriés : « J'en accepte l'augure! »
Et, le conseil fini, de leur caverne obscure
Les monstres, protégés par les ombres du soir,
S'échappent pleins d'orgueil, d'allégresse et d'espoir.

CHANT SECOND.

Le dieu dont les pavots ont la vertu propice
De reposer nos yeux du spectacle du vice,
D'endormir la Sottise et d'assoupir nos maux,
Prodiguait ses faveurs à tous les animaux,
Même à Folliculus : près de sa douce amie,
Sous un toit, ce n'est point une métonymie,
C'était bien sous un toit, ou, si vous l'aimez mieux,
Dans un appartement le plus voisin des cieux,
Folliculus dormait auprès de sa compagne,
Et faisait, comme on dit, des châteaux en Espagne.
Peu chargé d'alimens, et ce jour-là surtout,
Ayant dîné fort mal, et soupé point du tout,
Les cases du cerveau d'un léger suc nourries,
Laissaient un champ plus libre aux vagues rêveries;
Il rêvait, ce qu'il voit sans rêver aujourd'hui,
Que l'or à flots pressés pleuvait autour de lui :
Jadis sous cette forme en tous lieux adorée,
D'une prison d'airain un dieu força l'entrée;
Jupiter devint or pour plaire à Danaé :
Ici c'est autre chose; Euphrosine, Aglaé,
En or convertissaient leurs charmes pour lui plaire;
L'or pourtant n'était pas son unique salaire;
L'une, exaltant son air noble, jeune, éveillé,

Baise amoureusement son œil dépareillé;
L'autre sous son menton passe une main céleste;
Une autre... le fripon rêvait aussi le reste.
Sous les traits de Fréron s'approchant de son lit,
C'est dans ce doux moment que l'Intérêt lui dit:
« Mon cher Folliculus, tu crois faire un beau songe;
» Oui, l'aspect de tant d'or est un brillant mensonge
» Pour qui, bouffi de grec et bourré de latin,
» S'est couché sans savoir s'il dînera demain:
» Ces doux tributs offerts par des mains caressantes,
» Et ces nymphes pour toi doublement bienfaisantes,
» A tes yeux éblouis c'est une illusion,
» Et tu t'en souviendras avec confusion.
» Ne fais rien sans argent.—Parbleu! c'est mon envie,
» Reprit Folliculus, et, dans toute ma vie
» Je n'ai jamais écrit sans me faire payer.
» C'est aujourd'hui surtout que j'ai cœur au métier;
» Ajoutez qu'aux partis j'ai toujours fait la figue;
» J'ai dit: Vive le roi! j'ai dit: Vive la ligue!
» Mais en cachant mon nom. » Hélas! voile trompeur!
Son nom n'est rien; un jour, poursuivi par la peur,
Son premier soin sera de cacher sa personne.
Chacun sur ce point-là diversement raisonne.
M-B et *J* se nomment franchement;
Sur quoi leurs compagnons assez malignement
Disent, pour se venger d'être moins magnanimes,
Qu'en se nommant tous deux sont restés anonymes.
Folliculus, voyant près de lui rassemblés
Ces braves, comme lui par l'honneur appelés,
Leur expose en ces mots le plan qu'ils doivent suivre:
« Amis, un même soin nous rassemble; il faut vivre:
» Des malins, s'emparant d'un mot déjà cité,
» Diront: Je n'en vois pas, moi, la nécessité:
» Moi, je la sens trop bien. Si mon expérience
» Paraît digne à vos yeux de quelque confiance,
» Écoutez mes avis. Nous ferons un journal;
» Mais nous dérogerons à l'usage banal
» Qui, bornant notre gloire au talent de médire,
» Veut que nous débutions par nous faire maudire;
» Nous médirons, sans doute, et nous serons maudits;
» Mais soyons lus d'abord, et sans être érudits,
» *A*, voire *N*, voire *Y*, tous le seront, je gage;
» Il faut de la Raison essayer le langage.
» Ce mot vous effarouche, et vous me regardez
» D'un air qui semble dire: Impossible! Attendez.
» L'essai sera facile à faire plus qu'à croire,
» Et nous n'avons besoin que d'un peu de mémoire.
» D'abord, par une belle amplification,
» Prouvons qu'on doit haïr la révolution.
» Pardonne, cher *Y!* je sais qu'elle t'est chère,
» Que sous Fréron le fils, comme moi sous le père,
» Tu mentis, tu médis, tu fus premier commis;
» Tes frères en Marat sont restés tes amis:
» Autre temps, autre style. Après ce préambule
» Indispensable, ami, quel que soit ton scrupule,
» A la religion catholique, au bon goût,
» Aux beaux-arts, à celui qui gouverne surtout,
» Il faudra consacrer une page hypocrite:
» L'effort en sera grand, et non pas le mérite.
» Pour la religion, le catéchisme est là;
» Le menteur de service une fois le lira.
» Moi, copiant Fréron, dont je suis l'interprète,
» J'écrirai que Racine est un fort bon poète;
» Que Voltaire, attendu qu'il persifla Fréron,
» N'a rien fait, ne pouvait rien faire qui fût bon.
» Un autre exploitera l'instruction publique,
» Et prendra dans Rollin des preuves sans réplique,
» Que si l'on ne sait pas le grec on ne sait rien,
» Et que pour le savoir il faut l'apprendre bien.
» Ces vérités semblaient dans le néant rentrées;
» En les ressuscitant, nous les aurons créées.
» Quant à Napoléon, nous dirons en deux mots,
» Mais répétés souvent, que de tous les héros
» Que la Grèce enfanta, qu'on admira dans Rome,
» Et même en France, aucun n'égala ce grand homme.
» Avec justice alors, il le faut avouer,
» Sans intérêt, hélas! nous paraîtrons louer:
» C'est la première fois, ce sera la dernière.
» — Mais, repartit *Y*, la marche est singulière;
» C'est à la Barbarie, à son prochain retour,
» Que nous avons vendu notre plume en ce jour;
» Nous la servirons mal avec cette doctrine.
» Comment, si le bon Dieu, Bonaparte et Racine,
» Sont célébrés par nous...—Mais attends donc la fin,
» Cher *Y;* je t'ai cru mieux avisé, plus fin.
» Racine, dont j'ai fait d'ailleurs un commentaire,
» Ne sera célébré qu'aux dépens de Voltaire.
» Nous ferons des sermons; mais on nous connaît bien;
» Aucun de nos lecteurs n'en sera plus chrétien.
» Nous louêrons Bonaparte: ah! qu'*Y* se rassure;
» En louant un héros sans art et sans mesure,
» Souvent on lui fait perdre un plus flatteur encens:
» Au puissant dieu du jour, de ses plus purs accens,
» Philomèle adressait l'hommage volontaire;
» Le lourd corbeau croasse, et l'oblige à se taire. »
L'apologue était simple; *Y*, qui le comprit,
N'objecta pas un mot. Folliculus reprit:
« Avec de tels moyens j'oserais vous répondre
» Que par milliers chez nous les abonnés vont fondre:
» Une raison urgente ajoute à ces raisons;
» Avant les abonnés, il faut avoir des fonds.
» Et qui voudra risquer la plus mince des sommes
» Si nous nous annonçons d'abord tels que nous sommes?
» Feignons donc la vertu; pour nos premiers lecteurs
» Soyons tous des Catons, soyons tous des docteurs.
» Des amis du bon sens, du bon goût, du bon ordre;

» Ouvrons le bec d'abord pour manger, non pour mordre;
» Nous nous ferons ainsi des amis, des patrons,
» Des protecteurs zélés; et, lorsque nous verrons
» Sur une base d'or notre impudence assise,
» Nous pourrons tout oser, et, sans qu'il se déguise,
» Chacun de nous prendra ses caprices pour lois;
» Seuls de l'opinion nous deviendrons les rois,
» Et bientôt les tyrans. » Cette douce parole
Charma les nouveaux saints, et déjà dans son rôle,
Plein d'un tendre respect pour un chef si subtil,
Chacun d'eux se signant répond : Ainsi soit-il!
Mais déjà tout est prêt; le fer est sur l'enclume;
Nos écrivains gagés déjà taillent leur plume :
Pour eux la Flatterie a préparé son miel;
Pour eux la Calomnie a distillé son fiel;
De salir le papier Folliculus s'empresse,
Et son premier mensonge a fait gémir la presse.

CHANT TROISIÈME.

Tels qu'en vers admirés Virgile dessina
Ces hideux forgerons que récèle l'Etna;
De l'outre aux flancs tendus l'un agitant la masse,
Avec l'air qu'il reçoit tour à tour et qu'il chasse,
Anime les fourneaux et réveille Vulcain;
Dans l'onde qui frémit l'autre plonge l'airain;
Stérope frappe un fer qui s'alonge en épée;
Par les mains de Brontès une lance est trempée;
Pyrachmon creuse un casque, et, roi de ces enfers,
Polyphème préside à ces travaux divers :
Tel, mais le teint plus pâle, après un long carême,
Dans leur antre, et sous l'œil d'un autre Polyphème,
Nos forgerons d'écrits, nos fourbisseurs de mots,
Exercent leur talent pour le plaisir des sots.
A d'un pieux sarcasme aiguise la finesse;
N, qui veut à trente ans redresser la jeunesse,
Sous son pesant marteau fait gémir la raison;
Y sue à polir une froide oraison;
Y, sans feu, sans sel, mais bien périodique,
Met dans un feuilleton toute la rhétorique :
Renommé par un art tout différent du sien,
Le grand Folliculus bien souvent n'y met rien.
De tous ces journaliers, dont chacun a son style,
Le plus impérieux et le plus inutile,
C'est *F******; il reçoit vingt mille écus, dit-on,
Pour surveiller la bande, et lui donner le ton;
Il n'est dans l'atelier que le souffleur de forge,
Il ne fait que du vent; mais comme il se rengorge!
Il immole, dit-il, ses goûts et son repos,
En quittant ses coteaux, ses oiseaux, ses troupeaux,
Il ne se plaît qu'aux champs; mais une voix lui crie :
Un grand homme se doit d'abord à sa patrie,
Et pour vingt mille écus, sans trop se déranger,
Un grand homme à ses goûts parfois peut déroger.

Les premiers feuilletons, saupoudrés de morale,
Pleins d'un savoir commun, d'emphase doctorale,
Trompèrent la vertu des lecteurs indulgens :
Ce peuple de niais qu'on nomme honnêtes gens,
Pour la première fois s'imaginaient entendre
Ce qu'ils avaient appris dès l'âge le plus tendre;
Sevrés de tout principe en nos jours malheureux,
L'alphabet en tout genre était nouveau pour eux;
Pour eux Folliculus fut un homme sublime :
L'amour-propre ajoutait encore à cette estime :
Comme ils avaient pensé ce qu'il avait écrit,
Tout ce qu'il écrivait leur parut de l'esprit :
Pour ses propres foyers chacun croyait combattre.
« Qu'a dit Folliculus? — Que deux et deux font quatre.
» —C'est juste : oh! le grand homme! il pense comme moi.»
Chaque article passait pour article de foi;
Je dis passait; depuis, l'homme s'est fait connaître,
Et ses admirateurs ont tous cessé de l'être.
Il a la vogue encor, mais n'a plus le crédit;
On voit trop ce qu'il fait pour croire ce qu'il dit;
Mais d'un peuple abattu par dix ans de souffrance
Il abusa d'abord la docile ignorance.
Pour dévoiler sa ruse et son art infernal,
Muse, monte ma lyre au ton de Juvénal!
De tous ses abonnés voulant grossir la liste
Il accuse son siècle; il se met à la piste
Des talens échappés au fer des niveleurs,
Et contre leurs écrits s'arme de leurs malheurs.
Son valet, qui, jadis applaudissant au crime,
Dans le sang tiède encor de quarante victimes
Trempait en se jouant ses pinceaux délateurs,
Et d'un sarcasme impie égayait les lecteurs,
Dénonce les beaux-arts, leur impute, le traître!
Les maux qu'on leur a faits, qu'il conseilla peut-être.
En d'autres temps ainsi l'on fit croire aux badauds
Que les nobles brûlaient eux-mêmes leurs châteaux.
Sans doute il fut, il est encore de faux sages;
Il en est d'imprudens, qui, devançant les âges,
Ouvrent aux vérités une indiscrète main,
Qui peut-être auraient mieux servi le genre humain
S'ils avaient su choisir l'instant de les répandre;
Mais c'est Folliculus qui devait nous apprendre
Que la Philosophie, ardente à conspirer
Contre les nations qu'elle doit éclairer,
Leur porte l'incendie et non pas la lumière.
« Les rêves de Rousseau, les bons mots de Voltaire
» Ont, dit-il, enfanté la révolution.
» Respect aux mœurs! honneur à la religion! »

Mais pourquoi, les vengeant par une calomnie,
Des torts de la Sottise accuser le Génie ?
Faut-il, pour expliquer la chute des états,
Charger les plus beaux noms des plus vils attentats?
Non ; les rois font eux seuls le destin des couronnes;
La faiblesse toujours laissa tomber les trônes.
Folliculus lui-même avoûra qu'aujourd'hui
On n'est pas plus dévot, j'en juge d'après lui ;
Nous prêchant l'Évangile aussi bien qu'un apôtre,
S'il agit comme il parle, il l'est plus qu'aucun autre.
On n'est pas plus dévot, on n'a pas plus de mœurs
Qu'on n'en eut à l'époque où ses saintes clameurs
Reportent de nos maux l'origine funeste.
Cependant tout est calme, et je vous en atteste,
Hypocrites censeurs ! jamais l'autorité
Eut-elle plus de force et de sécurité ?
Déposez donc le masque, et, par vos apostrophes
Cessant d'injurier les pauvres philosophes,
Dites ce que l'histoire a tant de fois prouvé :
Un homme a perdu tout, un homme a tout sauvé !
Folliculus le sait; mais à la Barbarie
Il a voué sa plume et vendu sa patrie.
Vainement la Raison, aux lecteurs qu'il séduit,
Montre de loin l'abîme où sa voix les conduit :
« Eh ! ne voyez-vous pas comme vers l'Ignorance,
» Leur dit-elle, à grands pas il ramène la France ?
» Ne pouvant étouffer l'immortel souvenir
» D'auteurs pour qui déjà commence l'avenir,
» De traits empoisonnés il poursuit leur mémoire,
» Et flétrit leur vertu au défaut de leur gloire :
» Il ne peut de leur style effacer les couleurs,
» Mais il crie : Un serpent est caché sous ces fleurs.
» Son art est plus cruel, est plus perfide encore,
» Lorsqu'un jeune talent le menace d'éclore :
» Il se confie au jour sans prôneur, sans appui :
» Son ouvrage tout seul aurait parlé pour lui :
» Mais il faut qu'il soit lu du moins. Que fait Zoïle ?
» D'un facile métier l'œuvre la plus facile :
» Il cite les défauts et pas une beauté.
» Le lecteur, dupe, hélas ! d'une feinte équité,
» Aux défauts qu'on lui montre, exagérés encore,
» Immole innocemment les beautés qu'il ignore.
» Sur la foi d'un silence injuste et détracteur,
» Complice du critique, il repousse l'auteur,
» Et le condamne enfin sans daigner le connaître.
» De l'écrivain fameux, de celui qui doit l'être,
» Folliculus ainsi se joue impunément :
» Il diffame s'il parle ; et, s'il se tait, il ment.
» Et comment pourrait-il d'un encens légitime
» Honorer l'écrivain le plus digne d'estime,
» Quand aux fils du génie, à ces arts immortels
» A qui la Grèce et Rome ont dressé des autels,
» Le Visigoth prodigue un mépris sacrilége
» Et voudrait leur ravir l'éternel privilége
» D'étonner, d'agrandir, de polir les humains,
» Et de semer des fleurs sur les divers chemins
» Par où l'homme se traîne au terme de la vie ?
» Pour flatter l'ignorance et consoler l'envie,
» Au poète divin par les rois honoré
» Il ose préférer le manœuvre ignoré
» Qui façonne le bois ou qui creuse la pierre ;
» Et, lâche imitateur du lâche Robespierre,
» Cherchant dans les faubourgs ses dignes partisans,
» Met Voltaire au-dessous des derniers artisans.
» Mais Voltaire eut des torts que sa mémoire expie.
» Quel tort eut Malesherbe ? Eh bien ! sa plume impie
» A sur ce nom sacré distillé son poison.
» Sur Malesherbe ! Ainsi l'ami de la raison
» Fut immolé deux fois par la main la plus vile ;
» Folliculus évoque, émule de Tinville,
» Son ombre ensanglantée à son noir tribunal,
» Et veut l'assassiner encor dans son journal !
» Et le fourbe prétend que c'est moi qui l'inspire !
» Ah ! plutôt contre moi sa bassesse conspire.
» Lecteur, crois la Raison ! » Le lecteur égaré
Croit son Folliculus : ce docteur révéré
Seul règne ; le talent à son aspect recule,
Le mensonge s'accroît, et l'outrage circule.
On a dit qu'en versant sur les plus beaux écrits
Tantôt le ridicule et tantôt le mépris,
En décriant les arts, les lettres, la science,
Il croyait affaiblir l'auguste bienveillance
Que leur doit, dont s'honore un prince généreux
Qui pour eux semble vivre, et qui vivra par eux :
Ame étroite et jalouse, abjure ta chimère !
Ne fût-il qu'un Achille, il voudrait un Homère.
Mais, pour sa propre gloire et pour notre bonheur,
Napoléon connaît le véritable honneur.
Il sait bien qu'un héros ne vaut pas un grand homme ;
Qu'entre les souverains les premiers que l'on nomme
C'est Périclès, Auguste, et Louis, et Léon ;
Que rien aux conquérans ne survit que leur nom,
Et que le seul génie au temple de Mémoire
Classe les immortels avoués par la gloire.
A la postérité quelle voix redira
Et tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera ?
Est-ce ton feuilleton, mémorial infâme,
Où la censure honore, où l'éloge diffame ?
Est-ce ton feuilleton, où, flatteur déhonté,
Exaltant les combats qu'on livre à la cité,
Tu vois Napoléon, sa tactique sublime,
Dans les guerriers assauts d'un ballet-pantomime,
Où l'erreur de tes sens, stupidement émus,
Nous transforme en héros les soldats de Momus ?
Est-ce ton feuilleton, où ta plume vénale
Sur la même colonne, et d'une emphase égale,

Vante Napoléon (qui sans doute en a ri)
Un peu plus que Duport, un peu moins que Henri?
Crois-moi, pour bien louer, il faut une âme pure,
Un esprit délicat : reviens à ta nature;
Mords et ne flatte point. Quand de ton encensoir
Tu poursuis un héros, je ris, et je crois voir
Cet âne qui, plus franc, et moins lourdaud peut-être,
Porte sa corne usée au menton de son maître.
Mais ma muse s'emporte, il faut baisser le ton,
Et fouetter en riant le héros feuilleton.
Follicula n'a point encore de dentelle;
Non qu'à la Barbarie il devienne infidèle :
Jamais; il fut, il est, il sera son appui :
Mais, en semant pour elle, il moissonne pour lui.
Confiant à *J****** l'honneur assez aride
De juger ce qu'on dit sur la zone torride,
Au brave *Y* celui de répondre aux cartels,
Laissant *N* le docteur juger de messieurs tels,
Le sublime niais, les profonds logogriphes,
A nous prouver son goût en appliquant ses griffes
Sur les vers innocens des poètes gascons,
Il réserve à lui seul les terrains plus féconds
Où Thalie éleva son magique domaine,
Où règnent Terpsichore, Euterpe, Melpomène :
Ses tributaires sont les acteurs, les auteurs,
Les chanteurs, les sauteurs, surtout les directeurs.
Tout tombe à ses genoux, le talent, la sottise,
Muses, Grâces, la brune, et la blonde et la grise :
L'émule de Brunet, le rival de Talma,
Échangent pour de l'or l'ordure de Lama.
Ses deux mains ne pouvaient suffire aux sacrifices :
Follicula bientôt eut part aux bénéfices.
Elle n'était point fière; une robe, un chapeau,
Un schall porté trois fois lui paraissait trop beau.
Pour le dieu dont on vient acheter la fumée,
Les dons sont plus brillans; c'est un riche camée,
Un vase de vermeil, une bague de prix,
Du vin surtout; voilà ses cadeaux favoris.
On a dit (et je crois que sur ce fait probable,
Pour le vrai la chronique a pris le vraisemblable)
Qu'au jour où nos amis viennent du vieux Nestor
Nous souhaiter les ans et mille autres encor,
Au jour où les filleuls aiment tant leurs marraines,
Jour de munificence, où, sous le nom d'étrennes,
Le zèle intéressé réclame ses tributs,
Et d'une honnête aumône accroît ses revenus,
Il revend au rabais, ou plutôt à l'enchère,
Le superflu des vins ou de la bonne chère
Dont l'accable le zèle ou l'effroi des acteurs,
Et que Follicula, pour qui les directeurs,
De schalls et de chapeaux renouvellent l'emplette,
Se fait pendant deux mois marchande à la toilette,
Tant pour elle et pour lui les présens sont nombreux!
Envers ceux que l'on craint tant l'on est généreux!
C'est peu : plus d'un théâtre, affermant ses éloges,
Ajoute au prix fixé la plus belle des loges;
Et du spectacle encor pour lui sauver l'ennui,
Une jeune beauté, s'ennuyant avec lui,
Par trimestre s'immole à son tendre caprice,
Et pour lui c'est toujours une excellente actrice.
Je pardonne aux acteurs dont l'art imitatif,
Éblouissant les yeux d'un éclat fugitif,
N'a, pour alimenter sa gloire viagère,
Que d'un stérile encens la vapeur passagère;
Pour eux le plus beau jour n'a point de lendemain;
Et, si de leur succès un critique inhumain
Ne parle point ou fait un récit infidèle,
Son silence est un vol, son injure est mortelle.
En lui, voyant un juge et craignant un bourreau,
Je conçois qu'à Cerbère ils jettent le gâteau;
Mais comment excuser cette troupe servile
D'auteurs rampans aux pieds d'une idole aussi vile?
Ceux surtout qui, déjà protégés par leur nom,
N'ont point, pour être lus, besoin d'un tel patron,
Qui peuvent pour défense opposer leur ouvrage
Aux traits injurieux d'un satirique outrage,
Sûrs au moins que des traits décochés d'aussi bas
Dans la postérité ne les atteindront pas!
Ils le méprisent tous, disent-ils, et sans cesse
Ils vont, bas courtisans, saluer sa bassesse;
Pour obtenir de lui le brevet d'immortel,
De leurs dons clandestins ils chargent son autel;
Tremblans d'être honorés (admirez leur bêtise!)
Des mépris d'un pédant qui vante la sottise,
Jaloux d'être noircis de l'encens d'un pasquin
Qui dit Fréron un aigle, et Voltaire un faquin.
Lui, sur leur vanité, sur leur effroi spécule,
Et, pour assurer mieux son honnête pécule,
Il compose un tarif : tant pour dire du bien,
Tant pour dire du mal, tant pour ne dire rien;
Le feuilleton entier, la colonne, la page,
Le degré de l'éloge et celui de l'outrage,
Tout est pesé, taxé religieusement;
Aucune exception, et je dois franchement
De ses lecteurs ici relever l'injustice :
Il est inconséquent, disent-ils; son caprice
Loue un tel qui par lui vingt fois fut bafoué,
Bafoue un tel qui fut par lui vingt fois loué.
Mais l'un ne payait pas; il le paie : au contraire,
L'autre qui payait bien supprime l'honoraire.
Son jugement inverse est-il donc si choquant!
Il est contradictoire, et non inconséquent.
Le seul principe auquel jamais il ne déroge,
C'est que l'argent est tout; point d'argent, point d'éloge.
Mais sans quelque nuage il n'est point de beaux jours;
En si douce monnaie il ne vit pas toujours.

De ses nobles travaux acquitter le salaire :
On a peu respecté son dos sexagénaire.
Un jeune auteur très bon et très intolérant,
Ce qui s'accorde bien (S.-B. nous l'apprend),
Un soir fort plaisamment se vengea d'un outrage
Fait plus à sa personne encor qu'à son ouvrage.
Devant plusieurs témoins il l'aborde, et d'un ton
Qui dut épouvanter l'héritier de Fréron :
« Voilà Folliculus !—Qui ? moi, monsieur !—Vous-même.
—Vous vous trompez.—Pour vous ma joie en est extrême ;
» J'allais, dans mon erreur... Avouez-le, au surplus,
» C'est un vilain monsieur que ce Folliculus !
« Oui, monsieur.— Un tartufe ! —Oh ! oui, monsieur.—Un drôle
» Qu'on fait pour dix écus dix fois changer de rôle ;
» Un vrai polichinelle !—Oui, monsieur.—Un pédant,
» Qui sur les sots a pris un immense ascendant.
» —Oui, monsieur.—Avouez qu'à bon droit sur sa joue
» J'appliquerais ici vingt soufflets. — Je l'avoue.
»—Vous croyez ?—Oui, monsieur.—En ce cas, de ma part,
» Portez-lui cet à-compte. » Il dit, et le coup part.
Hormis Folliculus, tous éclatent de rire.
Il voit que tout n'est pas profit dans l'art d'écrire,
Et pour s'en consoler il va compter son or.
Une autre fois il fut plus malheureux encor.
Un auteur limousin, Brive l'avait vu naître,
Ami du vrai mérite et jaloux de connaître
Un homme qui passait à Brive pour un dieu,
Depuis un mois entier le cherchait en tout lieu :
Le grand homme se cache, il a la conscience
Du prix que l'on peut mettre à sa rare science :
Notre auteur l'aperçoit dans un de ces salons
Ouverts aux désœuvrés, plus souvent aux fripons,
Où du fameux Métra les sectateurs fidèles
Viennent digérer, lire, et faire des nouvelles.
Bien sûr que c'est son homme, il feint de l'ignorer ;
Il prend le feuilleton, et, prompt à l'admirer,
S'extasie en lisant, commente chaque phrase,
Pèse sur chaque mot, s'écrie avec emphase :
« Beau ! superbe ! divin ! oh ! que c'est bien pensé !
» Quel homme ! Peut-il être assez récompensé ?
» On sait l'apprécier au moins dans ma patrie !
» De tous les Limousins c'est l'idole chérie ;
» Le plus stupide éprouve un charme en le lisant.
» J'arrive ici, chargé de lui faire un présent
» Au nom de ses lecteurs de Brive-la-Gaillarde. »
A ce mot, qui rimait si bien avec poularde,
Folliculus se lève, et, d'un air patelin,
S'approche doucement de l'auteur limousin :
Il sortait ; il le suit, et, se faisant connaître :
« Je suis Folliculus, et je suis fier de l'être,
» Puisque des Limousins mes feuilletons sont lus.
» — Qu'entends-je ? vous seriez monsieur...—Folliculus.
—En ce cas recevez le présent que vous garde
» Un de vos abonnés de Brive-la-Gaillarde. »
On devine son geste : il n'est pas du bon ton,
Surtout en vers, je crois, de nommer le bâton.
De sa Follicula le zèle alors éclate :
Tandis que, caressant sa dolente omoplate,
D'une huile balsamique elle frotte ses os,
Je laisse à mes lecteurs un moment de repos ;
Bien que de son sujet ma muse encor soit pleine,
Pour achever ma course il faut reprendre haleine.

CHANT QUATRIÈME.

Sous les revers jamais un grand cœur ne s'abat :
Loin que Folliculus fût mis hors de combat,
Sur son dos, sur sa joue un si sanglant outrage
Fut un double aiguillon qui ranima sa rage :
Tel le buis arrondi que d'un bras triomphant
Sur la joyeuse arène agite un jeune enfant,
Sous les coups redoublés doublant sa pirouette,
Tourne et siffle, animé par la main qui le fouette.
Mais un plus grand revers, un plus sanglant affront
Vit encor dans son cœur, et se lit sur son front.
Depuis que, dépouillant son antique lésine,
Pour le salon sa femme a quitté la cuisine,
Une Hébé, jeune, fraîche, et qui du vieux Gripon
Éveillait l'appétit par un regard fripon,
Dans l'art si précieux que Balaine professe,
Et dans un autre encor, suppléait la princesse :
Mais lui-même en amour n'étant pas un docteur,
Avait, dit la chronique, un collaborateur,
Lequel à son Hébé, qui n'était pas novice,
Prouva que l'Harpagon payait mal son service,
Et qu'il appréciait en maître peu galant
Ses appas, son adresse, et son double talent.
Il la prêcha si bien qu'un jour dans sa cassette,
Après avoir compté, recompté sa recette,
Folliculus trouva deux mille écus de moins :
Que va-t-il faire, ô ciel ! Il n'a pas de témoins ;
Mais il a des soupçons. Il court, les yeux en larmes,
Au magistrat du lieu confier ses alarmes.
Le suppôt de Thémis chez la belle introduit,
D'un œil explorateur visite son réduit :
« Or sus, de par la loi, dit-il en son grimoire,
» Que l'on m'ouvre à l'instant ce coffre, cette armoire.—
» Eh ! de quel droit ?—Monsieur se plaint qu'on l'a volé :
» Il veut savoir par où son or s'est envolé.
» —Expliquons-nous, monsieur : vous demandez peut-être
» Si j'ai...—Deux mille écus que cherche votre maître.
» —Oui, j'ai deux mille écus ; ils sont là, mais à moi ;
» Monsieur Folliculus a trop de bonne foi

» Pour appeler larcin un modique salaire
» Des efforts généreux que j'ai faits pour lui plaire.
» Lui-même à quel métier gagne-t-il tout cet or
» Dont chaque jour s'accroît le scandaleux trésor?
» Il ment, il calomnie, il déchire, il outrage:
» Qu'il vous dise, l'ingrat! si j'ai la même rage.
» Il sait que je suis bonne autant qu'il est méchant:
» Mon courage amoureux réclame un prix plus grand.
» La haine est son besoin; le mien est la tendresse:
» Son instinct lui dit: *Mords;* le mien me dit: *Caresse.*
» Voyez-le, voyez-moi, vous conviendrez vraiment
» Que mon or est gagné bien légitimement.
» Contre la vérité toutefois s'il proteste,
» Devant les tribunaux j'expliquerai le reste.
» — Non, non, point de procès, cria Folliculus;
» J'aime mieux perdre et vous et mes deux mille écus:
» Dieux! comme l'on rirait! Luce en mourrait de joie.
» Je ne veux point plaider; Hébé, je vous renvoie. »
Hébé s'en va; mais lui dévore en frémissant
L'importun souvenir de son ressentiment.
Tremblez, auteurs, il va, plus amer en son style,
Soulager sa douleur par des torrens de bile;
Il ne bornera plus ses talens détracteurs
A critiquer la taille ou les traits des acteurs,
A faire leur satire ou leur caricature;
A dire, lui porteur d'une ignoble figure,
Que Baptiste est fort bien quand il joue un Chinois;
A refuser, l'ingrat! de l'âme à Duchesnois,
Quand, de son propre aveu, par un charme invincible,
En le faisant pleurer elle a fait l'impossible!
Donnant un libre cours à ses noires humeurs,
Jugeant les vœux secrets, les croyances, les mœurs,
L'opinion, le choix du souverain lui-même,
Il vomit au hasard l'injure et le blasphème;
Il ne respecte rien. Eh! ne l'a-t-on pas vu,
Lorsqu'au temple des arts un malheur imprévu
Précipita des cieux une gloire mortelle,
De ce temple accuser le gardien fidèle,
Exercer un pouvoir qui n'appartient qu'aux lois,
Et du monarque enfin oser flétrir le choix!
Aux yeux de ses amis cet excès d'impudence
N'a peut-être paru qu'un défaut de prudence;
Mais les plus indulgens sans doute ont déchiré
La feuille où Morellet, récemment décoré
Du signe glorieux, parure du mérite,
Morellet, défenseur de la vertu proscrite,
Quand lui-même il était sous le fer des tyrans,
Malgré sa renommée et ses quatre-vingts ans,
Fut traité, j'en rougis pour le siècle où nous sommes!
Comme le plus méchant et le plus vil des hommes!
Pourquoi? Pour quelques mots, d'ailleurs bien mérités,
A ce sage vieillard par la haine imputés.
Il pouvait dénoncer l'imposteur, le confondre;
« Ce n'est pas moi, » voilà ce qu'il daigna répondre.
Tel s'est jadis montré l'octogénaire Houdart:
Perdu dans une foule et marchant au hasard,
Son pied avait touché le pied d'un petit-maître;
Il reçoit un soufflet: « Qui que vous puissiez être,
» Que vous allez, dit-il, être fâché, monsieur!
» Je suis aveugle. » Au moins le fat avait un cœur;
Son repentir, aux pieds du vieillard vénérable,
Tenta de réparer un tort irréparable:
Folliculus, pour qui le mal est toujours bien,
A gardé le silence et n'a réparé rien.
Cependant ce pouvoir absurde, tyrannique,
Dans l'histoire des arts ce despotisme unique
En haine avait changé le dédain des auteurs,
Contre de vils tyrans, nobles conspirateurs:
Ils demandaient vengeance, et ceux dont le courage,
Plus jeune, s'effarouche au plus léger outrage,
Ceux pour qui tout affront est un affront sanglant,
Voulaient punir d'un sot le libelle insolent
Comme on punit d'un fat l'insolente parole.
« Quoi! des grimauds à peine échappés de l'école,
» Des spadassins de plume, impudens détracteurs,
» Pourront vous dire, aux yeux de cent mille lecteurs,
» Ce que même un ami ne vous dit point en face,
» Que son sang ou le vôtre à l'instant ne l'efface!
» Un prêtre fainéant et qui ne croit à rien
» Pourra me reprocher d'être mauvais chrétien!
» Attaquez mes écrits, je vous les abandonne;
» Mais en les déchirant respectez ma personne.
» Songez, docteurs si fiers d'un pouvoir usurpé,
» Que le goût le plus sûr quelquefois s'est trompé;
» Et si ma prose endort, ou si mon vers assomme,
» Dites: Le sot auteur! et non pas: Le sot homme! »
Les esprits modérés approuvaient ce discours,
Mais de la loi muette attendaient le secours.
Cependant un auteur, plus fier ou plus sensible,
Se lassa d'opposer un dédain impassible
Aux traits injurieux qu'*Y* lui décochait:
Chénier avec raison cette fois se fâchait.
Par l'*Orateur du Peuple* il ne put sans colère
Voir flétrir lâchement sa muse populaire:
Un cartel suit l'insulte. O message maudit!
Y aurait voulu n'avoir jamais écrit.
Cependant un ami, son compagnon d'enfance,
Lui prouve qu'ayant fait une publique offense,
Il doit la soutenir les armes à la main:
Le voyant balancer, il se lève soudain;
A ses yeux éperdus fait briller une épée,
Tonne, éclate, improvise une prosopopée,
Fait gémir l'amitié, fait déclamer l'honneur,
Et, de punch arrosant son discours suborneur,
Il le décide: *Y* a juré d'être brave.
Dans un joyeux transport, à celui qui le brave

Il répond en héros qui n'a point hésité,
Et même à la valeur joint la civilité,
Lui permet de choisir le lieu, le jour et l'arme.
Son audace imprévue a répandu l'alarme;
A, *B*, tout l'alphabet des collaborateurs
S'assemblent en tumulte, et vaillans orateurs,
Pérorent avec feu contre un barbare usage.
« De quoi s'avise-t-il de montrer du courage!
» Dit l'un; il nous perd tous : dès qu'on va le savoir,
» Sur nous de tous côtés les cartels vont pleuvoir;
» Et si contre le fer notre plume proteste,
» On nous opposera cet exemple funeste.
» — L'exemple ne fait rien pour moi, répondit *A*;
» Je dis : *A sanguine semper ecclesia*
» *Abhorret*, grâce au ciel, et cette circonstance
» Me fait de mon état connaître l'importance. »
Folliculus s'explique encor plus clairement :
« Quel dessein, cher *Y*, et quel aveuglement!
» Que nous soyons traités, par haine ou par envie,
» Comme on traita jadis ou Diégue ou Sosie,
» L'accident n'est pas gai, soit; mais on n'en meurt point;
» Cela n'a pas trop nui même à mon embonpoint;
» Vous voyez, mes amis, je me porte à merveille :
» Mais voir briller le fer, entendre à mon oreille
» Siffler la mort! jamais je n'y consentirai;
» De cette façon-là jamais je ne mourrai.
» Que la plume à la main chacun de nous s'escrime!
» — Mais, répartit *Y*, pour peu que l'on s'estime...
» — Je ne m'estime point, et je m'aime beaucoup.
» Le plus beau coup d'épée est un fort vilain coup,
» Enfin, tranchons le mot: si quelqu'un vous affronte,
» Pourquoi vous battez-vous? Pour éviter la honte!
» Pour conserver l'honneur! Prétextes superflus;
» Nous n'avons rien à perdre, et ne rougissons plus.
» — C'est vrai, répond *Y*. » Son courage balance;
Du dernier argument admirant l'excellence,
Il croit qu'en effet vivre est son premier devoir :
« La nuit porte conseil, dit-il; il faudra voir. »
Il s'échappe à ces mots dans un désordre extrême,
Et gagne son réduit, où, seul avec lui-même,
Il va délibérer sur la vie et la mort,
Et voir si son courage en effet n'a pas tort.
Le punch n'agissait plus; l'ami de son enfance
N'est plus là contre lui pour prendre sa défense;
Que va-t-il faire? On sait que le brave Caton
Avant de s'immoler lut trois fois le Phédon,
Où Socrate a prouvé que l'âme est immortelle:
Le brave *Y* relit la scène où Sganarelle
Se démontre à soi-même, et sans trop discourir,
Que se battre est sottise à qui craint de mourir.
« Doucement, mon honneur! cet homme a bien la mine
» D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine :
» Je ne suis pas battant de peur d'être battu,
» Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
» Sganarelle a dit vrai; quand un fer pour ma peine
» M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
» Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
» Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras? »
Lecture faite, *Y* jugea plus salutaire
Que Chénier se rendît, pour terminer l'affaire,
Seul à Boulogne, et lui seul à Fontainebleau :
Tel est de ce duel l'historique tableau.
Si comme homme de cœur *Y* a fui l'orage,
Il a comme écrivain gardé tout son courage.
Ayant de son honneur déposé le bilan,
Son insolence a pris un bien plus libre élan;
Si, l'épée à la main, il a craint de combattre,
Héros avec la plume, il se bat comme quatre,
Et de Fontainebleau l'intrépide censeur
Aussi bien qu'à Paris jugeait le professeur,
Disant, tout effrayé de sa leçon dernière,
Qu'il ne pourrait jamais approuver sa manière.
Courage, continue, *Y!* Sois bien mordant,
Et ne perds point de jours sans imprimer ta dent;
Le temps fuit. La Raison au camp de Varsovie
A suivi Bonaparte, et lorsque ce génie,
Habile à tout prévoir, et prompt à tout oser,
Dans sa tente un moment venait se reposer,
Du récit de nos maux troublant sa solitude,
Elle lui dénonçait la triste servitude
Qui dans la France libre accablait les beaux-arts.
« Mon fils, lui disait-elle, au milieu des hasards
» Quand tu cours assurer le bonheur de la France,
» Des pédans, dont l'orgueil surpasse l'ignorance,
» Osent sur la pensée usurper un pouvoir
» Que toi-même n'as point, que tu ne peux avoir :
» Quiconque a du talent passe pour hérétique,
» Et l'on n'est point chrétien si l'on n'est fanatique.
» Hypocrites flatteurs de ton autorité,
» Du culte et du pouvoir ils prêchent l'unité,
» Et voyant, pour fonder leur double intolérance,
» Dans eux seuls les chrétiens, l'univers dans la France,
» Leurs vœux du monde entier te font l'unique roi,
» Dans le coupable espoir de l'être plus que toi. »
Peu de mots, peu d'instans suffisent au génie;
Il voit le bien, le fait. « A la philosophie,
» Qui n'est point l'athéisme, en feignant d'insulter,
» C'est la Raison, dit-il, qu'on veut persécuter.
» Eh bien! il faut lui rendre un éclatant hommage!
» D'un sage méconnu que l'honorable image
» Parmi ses pairs se place au Panthéon des arts,
» Où de nos morts fameux les immortels regards
» De leurs rivaux vivans contemplent la famille;
» A côté de Pascal que d'Alembert y brille.
» Mais la religion a des sages aussi:
» D'un peuple fanatique en sa haine endurci

» Un prélat par son zèle et par un saint exemple
» A changé les esprits; que, placé dans le temple
» De ce dieu de bonté qu'il imita si bien,
» Pancemont y revive et dise à tout chrétien :
» Si des torrens de sang ont inondé la France,
» C'est qu'on n'a pas toujours prêché la tolérance. »
Tandis qu'à la Raison en ce même moment
Un héros consacrait ce double monument,
Ceux qui s'étaient flattés de voir la Barbarie,
Au joug par lui brisé rattacher leur patrie,
Étonnés, consternés, commençaient à prévoir
Que ce héros pourrait renverser leur espoir.
Au bruit de ses desseins le noir sénat s'assemble;
Sur ces destins futurs il s'inquiète, il tremble;
Il voit Napoléon, nous rapportant la paix,
S'indigner que l'on ait corrompu ses bienfaits;
Qu'aux bords du Niémen lorsqu'il domptait le Scythe,
Au sein de Paris même une secte hypocrite,
Lui ravissant le prix de ses travaux brillans,
Ait proscrit la science, outragé les talens,
Et qu'il lui reste encor des barbares à vaincre.
L'intérêt aisément parvient à les convaincre
Qu'il fallait ou changer de système et de ton,
Ou voir en d'autres mains passer le feuilleton.
« De la philosophie il ne faut plus médire,
» Répétaient *A*, plus *B*, plus *Y*; mais que dire ?
» C'est tout notre talent. » Ces bonnes gens pleuraient :
Ne plus calomnier ! Ils se désespéraient.
Le seul Follicnlus, toujours inaltérable,
« Mes amis, disait-il, un vent plus favorable
» Pour la philosophie a soufflé; c'est fort bien;
» Qu'on me paie, et demain, moi, j'en dirai du bien.»
F..... a mieux aimé tomber que de descendre.
Fidèle ami des champs, aux champs il va se rendre;
Et, loin d'un monde ingrat, au sein d'un doux repos,
Retrouver ses coteaux, ses oiseaux, ses troupeaux.
Mais quel bruit! Devançant l'agile Renommée,
Le bronze pacifique à la Seine charmée
Du héros de la France annonce le retour :
Il s'avance; il paraît : comme aux rayons du jour
On voit la nuit s'enfuir et replier ses ombres,
Telle la Barbarie en ses cavernes sombres
Se plonge; le talent renaît, et la Raison
Sur le trône s'assied avec Napoléon.

POÉSIES DIVERSES.

ÉPÎTRE A CLARISSE,

SUR LES DANGERS DE LA COQUETTERIE.

Puisqu'à parler sans fard l'amitié m'autorise,
Je te dirai, Clarisse, avec pleine franchise,
Pourquoi, né tolérant, un peu plus qu'il ne faut,
Je deviens furieux au seul nom d'un défaut
Qui, pour toi, n'est que l'art d'embellir la nature;
Art qui fit trop souvent triompher l'imposture;
Jeu cruel, où se plaît la perfide Beauté
Qui des tourmens d'un cœur nourrit sa vanité,
Lance, en riant, les traits que sa malice apprête,
Et, quand elle a vaincu, dédaigne sa conquête.
A ta jeune raison je dénonce un travers
Dont tu ne prévois pas tous les dangers divers.
Si la saison d'aimer, pour moi trop avancée,
Me permettait d'avoir une arrière-pensée,
D'un intérêt jaloux on pourrait m'accuser;
Mais, hélas! je n'ai plus le droit de m'abuser :
Un papillon d'automne, estropié d'une aile,
Doit, de loin, rendre hommage à la rose nouvelle.
Ne crains point que j'envie à tes appas naissans
Des zéphirs de ton âge et les vœux et l'encens;
J'ai dit (tu t'en souviens), j'ai dit que la nature,
En créant les appas dont brille ta figure,
A créé le besoin de les faire admirer,
Et que, pour la Beauté, plaire c'est respirer.
Mais, pour plaire, faut-il dénaturer ses charmes?
Pour nous blesser, faut-il empoisonner ses armes?

Tu vois Chloé : les yeux fixés sur son miroir,
Se parer est son art, séduire est son espoir :
Annonce-t-on un bal, un spectacle, une fête?
Elle ira : ni raison ni devoir ne l'arrête.
Qu'on vole chez Raimbault; que l'on cherche Duplan.
Duplan vient : grand conseil; l'ennemi fait son plan.
Que de filets tendus! Une glace complice
De mille atours nouveaux dirige l'artifice :
Malheur aux importuns! Chloé, dans ce moment,
Refuserait, je crois, la porte à son amant.

Mais suivons-la. Superbe, et triomphant d'avance,
La voilà dans ce cercle : en reine elle s'avance;
On la prend pour Junon; elle est aux cieux!... Hélas!
Au même lieu Vénus vient tendre aussi ses lacs;
Et Pâris, jusqu'alors à Junon peu rebelle,
La quitte, et vole offrir la pomme à la plus belle.

Furieuse, elle fuit des lieux où son orgueil
Attendait un triomphe, et rencontre un écueil.
Vers ce cirque fameux, des arts brillant domaine,
Où folâtre Thalie, où gémit Melpomène,
Son char vole et la porte, aussi prompt que le vent :
De sa loge elle seule occupe le devant,
Non pour entendre mieux, mais afin qu'on admire
Un tissu précieux, très rare, un cachemire!
Ciel! une main jalouse, à ses regards surpris,
En étale un plus beau sur l'épaule d'Iris!
Et quelle est cet Iris! C'est... c'est une coquette,
Qui sait tirer parti, du moins, de sa conquête;
Qui par un libre hymen s'attachant à Plutus,
Pour dot a des attraits, au défaut de vertus;
Et qui, contre l'utile échangeant l'agréable,
Pense que ce n'est pas *pour rien* qu'on est aimable.

Chez Laure un bal ce soir doit succéder au jeu :
Chloé brille dans l'art dont Vestris est le dieu :
Elle y court; elle entend le signal de la danse :
Déjà son pied léger se suspend en cadence.
On admire ses pas, sa grâce, son aplomb;
C'est tour à tour Clotilde, ou Gardel, ou Colomb.
Plus de rivale... Eh quoi! la chance tourne encore!
Sous les traits d'un enfant arrive Terpsichore,
Et déjà cet enfant a fixé tous les yeux.
Chloé, moins fière alors, s'apprécie un peu mieux,
Et maudit, rougissant de son trop court délire,
Un art où l'on excelle avant de savoir lire.

La voilà de retour, livrée à ses regrets,
Querellant son époux, ses gens et ses attraits;
Dépouillant ses atours, qui l'ont si mal servie :
Elle dort, si l'on dort dans les bras de l'Envie.
Que de soins, que de temps, et que de pas perdus!

A moins de frais, Clarisse, on plaît, et beaucoup plus :
Au lieu de ces atours, qu'un art futile invente,
Que la main du caprice en cent façons tourmente,
Recherche les atours dont se pare l'esprit,
Recherche les plaisirs dont le cœur se nourrit.
Sans négliger ses sœurs, caresse Terpsichore;
Si jeune, il t'est permis de la fêter encore;
Mais qu'à tes yeux, malgré les honneurs qu'on lui rend,
Danser soit un plaisir et non pas un talent.
Tu peux même, dans l'art où pour toi je m'escrime,
Égayer ta raison à poursuivre la rime :
Si pour parler aux dieux cet art fut inventé,
Le langage des dieux sied bien à la Beauté.
Mais ne va point, de l'aigle imitant mal l'audace,
Porter ton vol superbe au sommet du Parnasse :
Douce et tendre colombe, erre dans ses bosquets,
Et, laissant le laurier, compose des bouquets.
La femme à ses devoirs doit soumettre sa verve,
Et l'aiguille est toujours l'attribut de Minerve.
Par d'utiles travaux féconde ton printemps :
Ton plus grand charme encore est dans tes dix-sept ans.
La seule instruction rend ce charme durable;
On naît belle, Clarisse, et l'on devient aimable.
Rose naissante, en toi chaque jour plus brillant
Voit fleurir un attrait, voit éclore un talent;
Tu plais, tu plairas mieux : vingt-cinq ans, voilà l'âge
Où la nature et l'art ont fini leur ouvrage :
La femme alors jouit de tous les dons divers
Que sur elle a versés l'auteur de l'univers;
C'est une rose encor, mais tout épanouie :
Alors, plus tendre amante et plus solide amie,
Charmant les yeux, l'esprit, les oreilles, le cœur,
Elle sait varier et fixer le bonheur;
Enfin, plus jeune on peut être belle, adorable,
Mais c'est à vingt-cinq ans qu'une femme est aimable.

Veux-tu qu'un soin bien doux à tes divers travaux
Ajoute un intérêt et des charmes nouveaux?
Tu seras mère un jour, prends-en le cœur d'avance :
De ton fils, qui n'est pas, instruis déjà l'enfance :
De tes propres leçons mets en dépôt le fruit;
Recueille un trait heureux, abrége un long récit;
Des jardins d'Apollon en effeuillant les roses,
Réserve pour lui seul le miel que tu composes;
Fais l'avance d'un fonds qui profitera bien,
Et prodigue ton temps pour épargner le sien.
Écrite de ta main, qu'à ton futur Émile
La leçon sera douce et le travail facile!
Comme il dévorera tes recueils, tes extraits,
En se disant : Pour moi ma mère les a faits!
Comme son cœur alors aidera sa mémoire!
A son tour il voudra te parer de sa gloire.
De Cornélie on sait quels furent les atours :
Que ce soient là les tiens! ceux-là plaisent toujours :
Belle de tes enfans, rends les mères jalouses;
Mais, simple en ta parure, épargne les épouses.

L'amour naît d'un regard; les tiens sont dangereux;
Arme-les, s'il le faut, d'un dédain généreux.
Peut-être on t'aura dit (car au siècle où nous sommes,
Ton sexe a quelques droits de mal juger les hommes),
Qu'impunément tes traits peuvent être lancés
Sur tant de cœurs guéris aussitôt que blessés;
Et qu'en amour, où tout nous semble légitime,
Il faut être tyran pour n'être point victime;
Mais s'il s'en trouvait un, un seul qui sût aimer,
Sans crime pourrais-tu chercher à l'enflammer
D'une ardeur que tes yeux auraient eu l'art de feindre
D'une ardeur que le temps ne pourrait plus éteindre?
Ah! pour mieux abhorrer ce triomphe odieux

Vois ses effets. Damis touchait à l'âge heureux
Où, par ses vœux secrets, le cœur qui vient de naître,
Appelle un cœur ami qui l'aide à se connaître;
Franc, sensible, mais fier; ardent, mais plein d'honneur,
Ce n'est que sous ces traits qu'il conçoit le bonheur :
Pour doubler ses vertus son âme cherche une âme;
Il ne faut qu'un regard pour allumer sa flamme.
Qu'il soit aimé, l'amour va le rendre parfait!...
Il te voit, t'aime, espère, est trompé!... C'en est fait :
Il maudit et sa flamme, et ton sexe, et la vie;
Ou, s'il reprend enfin sa liberté ravie,
C'est pour jouer ton rôle, et séduire à son tour :
Il instruira ses yeux à feindre aussi l'amour;
Sur d'innocens appas, inconstant et parjure,
De tes appas trompeurs il vengera l'injure.
Bientôt au vice impur il porte son encens;
Transfuge de son cœur, l'Amour vit dans ses sens;
Et son âme à l'honneur est pour jamais fermée!...
Il serait vertueux s'il ne t'avait aimée!

Cléon, né pour la gloire, avait reçu des cieux
Un génie élevé, fécond, audacieux,
Formé de ce limon que la nature avare,
Pour l'ornement du monde, avec orgueil prépare,
Quand son divin caprice enfante des Newton,
Des Condé, des Corneille, ou des Napoléon :
D'un grand homme futur précieuse espérance,
Dans le sein de l'étude il croissait en silence,
Et déjà saisissait, dans ses élans nouveaux,
La palme des talens ou celle des héros.
Il te voit, tu souris... le voilà dans ta chaîne!
Déplorable jouet d'une espérance vaine,
Quand d'un mépris tardif ton œil pourrait s'armer,
Ne crois plus le guérir; il aime, il veut aimer.
Adieu talens, succès; la gloire l'importune :
Il ne se souvient plus des leçons de Neptune;
Il use ainsi ses jours, et s'éteint au tombeau,
Comme l'on voit mourir un lugubre flambeau,
Dont la pâle lueur s'évapore en fumée.....
Il serait immortel s'il ne t'avait aimée!

Edmond pour tant d'éclat ne paraissait pas né;
Ainsi que dans ses vœux, dans ses destins borné,
Sur son modeste esquif, échappant à l'envie,
Edmond eût traversé le fleuve de la vie.
Fils, père, époux heureux, loin d'un monde trompeur,
Il ne connaissait point les orages du cœur.
Il te voit... Ébloui, non vaincu par tes charmes,
Il les eût admirés, sans leur rendre les armes;
Mais un feint embarras, un sourire agaçant,
Un regard de faveur qu'on lui jette en passant,
Semblent lui dire : « Espère, on n'est point invincible; »
Il aspire au bonheur, dès qu'il le croit possible;
Il n'attend plus qu'un mot..... Ce mot est un refus!
Le voile tombe.... Hélas! il ne s'appartient plus!
Son repos est détruit; sa vertu l'abandonne;
Son caractère aigri ne connaît plus personne :
De ses meilleurs amis il redoute l'aspect;
Pour sa mère l'ingrat n'a plus que du respect;
De larmes arrosant sa couche solitaire,
Son épouse gémit de son deuil adultère;
Ses enfans... ses enfans! plus de père pour eux!
Il succombe au remords; dans son sein malheureux
Il enfonce l'acier dont sa main s'est armée;
Il expire.... Il vivrait, s'il ne t'avait aimée!
A ce tableau, tout prêt à me désavouer
Du rôle que ma muse ici te fait jouer,
J'entends frémir ton cœur, d'artifice incapable;
Il frémit innocent, que ferait-il coupable?

Mais j'ai peint des malheurs qui te sont étrangers,
Je n'ai rien dit encor de tes propres dangers :
L'imprudente Beauté qui, de fêtes en fêtes,
Promène ses attraits et brigue des conquêtes,
Croit seule de l'Amour épuiser le carquois;
Mais qui veut toujours vaincre est vaincu quelquefois;
L'Amour est un ingrat, dont souvent la malice
De son propre triomphe a puni sa complice;
Qui joue avec ses traits risque de se blesser,
Et le traître vend cher l'honneur de les lancer :
Dans ses fastes lui-même a gravé cet adage :
« Le sort d'une coquette est d'aimer un volage. »

Je veux qu'inaccessible aux traits du sentiment,
Partout sa vanité triomphe impunément;
Ou que son cœur, tandis qu'elle souffle l'orage,
Soit mis, par le dédain, à l'abri du naufrage;
Le monde qui, jaloux, ou crédule, ou malin,
Sur la simple apparence à juger est enclin,
Interprétant un geste, un coup d'œil, un sourire,
Versera sur ses mœurs le fiel de la satire :
Clitandre, pour venger ses soupirs repoussés,
Chloé, pour consoler ses attraits éclipsés;
L'un croyant ce qu'il dit, un autre sans le croire,
Et pour le seul plaisir de conter son histoire.
Ses yeux à mille amans ont promis de l'amour,
Le public, au hasard, nomme l'heureux du jour;
Et, riant sans pitié du trait qui la déchire,
En la calomniant croit tout au plus médire.

Du public abusé les injustes propos
Ont-ils droit, diras-tu, de troubler son repos?
Et n'est-ce point assez que, contre un pareil juge,
Dans son âme innocente elle trouve un refuge?
Assez pour la vertu, pas assez pour l'honneur;
Sans parfum, de quel prix est pour nous une fleur?

Elle est sage? Pour elle il suffirait de l'être;
Pour nous, elle a besoin encor de le paraître;
Le soupçon la flétrit; et, jaloux d'un regard,
Le moins fier des maris pense comme César.

Enfin, en opposant, dans ces chances diverses,
Les plaisirs aux dangers, les succès aux traverses,
Je veux que ma coquette, au sein des ris, des jeux,
Passe de ses beaux jours le printemps orageux:
A ce printemps bientôt va succéder l'automne;
En vain sur ses attraits, que chaque instant moissonne,
Une main plus habile ajuste ses atours;
Dans des filets usés on ne prend plus d'Amours,
Et l'on rappelle en vain les Grâces infidèles,
Quand du Temps, pour mieux fuir, elles ont pris les ailes.
Que devient-elle alors? O regrets superflus!
Elle n'était que belle, et sa beauté n'est plus!
De ses appas son art déguise mal l'absence:
Les yeux qu'elle a charmés sont sans reconnaissance.

Du moins elle en gémit au sein de l'amitié:
Non; elle a fait envie, et ne fait point pitié;
L'éclat qu'elle n'a plus blesse encor ses rivales;
Les deux sexes pour elle ont des rigueurs égales.
L'âge ne la rend point malheureuse à demi:
Elle n'eut point d'amant, elle n'a point d'ami.

Elle pouvait encor, par les arts, par l'étude,
Et peupler et charmer sa triste solitude,
Se faire une autre cour, d'autres admirateurs,
Et dans son hiver même enfin cueillir des fleurs;
Mais elle a dédaigné les ornemens durables,
Elle traîne le poids de ses jours misérables,
Et, seule, ne sait plus qu'achever de vieillir,
Regretter le passé, s'ennuyer et mourir.

A ce dernier tableau, je vois couler tes larmes:
Plains son sort; mais pour toi ne conçois point d'alarmes.
Si parfois ta gaîté, dans ses propos légers,
A ri de ce travers dont j'ai peint les dangers,
C'est que, bonne et sans fard, tu ne soupçonnais guère
Que l'on fit tant de mal, en ne cherchant qu'à plaire;
C'est que l'on rit de tout quand on a dix-sept ans.
Tu vois, dans les attraits qui parent ton printemps,
L'heureux don de charmer, et non l'art de séduire:
De toi-même tu peux apprendre à te conduire:
Conserve tes penchans, tes plaisirs et tes mœurs;
Embellis-toi: ton âge est la saison des fleurs;
Mais sans frais, sans étude, offre-nous l'Innocence
Recevant ses atours des mains de la Décence.
Ton heure, tôt ou tard, sonnera pour l'Amour,
Et ton cœur, libre encor, doit se donner un jour.
Alors dans le bonheur tu chercheras la gloire,
Et du myrte, seul prix de ta douce victoire,
Toi-même tu voudras couronner le vaincu:
Jusque-là, sois enfant; plais, mais à ton insu;
Brille par tes talens, et non par ta toilette;
Sois aimable, en un mot, mais ne sois point coquette.

ÉPÎTRE

A L'OMBRE DE CAROLINE.

Pour la douzième fois, la sœur du dieu du jour
De son disque inégal a changé le contour,
Depuis qu'elle n'est plus celle qui dans mon âme
Régnait, objet sacré d'une éternelle flamme!
Sortant avec effroi d'un néant prolongé,
Je remonte l'abîme où sa mort m'a plongé;
Et, soulevant le poids dont elle est oppressée,
A travers mes sanglots, s'échappe ma pensée:
Je renais par degrés, je ressaisis mon cœur,
Et je cède au besoin de peindre mon malheur...
Je puis écrire enfin... J'écris à Caroline.
Ombre chère! entends-moi de ta sphère divine!
Car, s'il existe un Dieu, désormais mon espoir,
Que la raison démontre et ne peut concevoir,
Qu'atteste l'univers, que le malheur réclame,
Dans son sein immortel repose ta belle âme!
De ce séjour de paix, vois, au sein des douleurs,
Ton malheureux ami, ne vivant que de pleurs;
Vois ton Charles, tantôt, dans une longue extase,
D'un cœur qui par degrés et se gonfle et s'embrase
T'offrir les vœux; tantôt, l'œil fixé sur tes traits,
En s'enivrant d'amour, oublier ses regrets;
Et tantôt, parcourant tes lettres, vrais modèles,
D'un bonheur qui n'est plus garans toujours fidèles,
Bénir encor le jour où tu l'as su charmer:
En te lisant il croit recommencer d'aimer;
Ta raison le condamne et ton cœur lui pardonne:
A l'espoir le plus doux son âme s'abandonne;
Mais quand il croit goûter les plaisirs qu'il a lus,
Ton Charles se réveille, et crie: « Elle n'est plus! »

Pour remède au chagrin qui lentement me tue,
Des amis, qui jamais sans doute ne t'ont vue,
M'offrent de froids conseils, me reprochent mes pleurs,
Et, pour me consoler du plus grand des malheurs,
Me répètent cent fois qu'il est irréparable,
Quand ce penser lui seul me rend inconsolable!
Dans ce monde trompeur, que j'ai fui pour toujours,
Ils disent que je puis, sur les pas des amours,
Retrouver (ô blasphème!) une autre Caroline!...
Oui, je puis retrouver ta fraîcheur dans Delphine,

Dans Rose ton souris, dans Adèle tes yeux,
Dans Zoé de ton sein le contour gracieux;
Ton caractère aussi revit dans Adolphine,
Dans Flore ton esprit, ton cœur dans Joséphine :
Ainsi de ta beauté chacune m'offre un trait;
Mais des traits isolés ne sont point un portrait!
Ainsi recomposant le plus parfait modèle,
Je puis de tes vertus trouver une étincelle,
Un rayon égaré... mais je ne pourrai pas
Rallumer le foyer qu'éteignit le trépas!

Dans ces temps, où l'honneur compte plus d'un naufrage,
Sans doute que les dieux, jaloux de leur ouvrage,
Ont voulu te soustraire à ces vils séducteurs,
Des droits de la tendresse heureux usurpateurs,
Qui peut-être espéraient refaire à leur image
Ce cœur qu'ils profanaient par leur impur hommage :
Leurs principes affreux, athéisme d'amour,
Tu les as détestés; tous ces amans d'un jour,
Insectes papillons qui s'attachent aux Grâces,
Sans effleurer ton cœur voltigeaient sur tes traces :
Le vice t'entourait, mais n'osa t'approcher.
Ton seul tort, et j'eus droit de te le reprocher,
Est d'avoir méconnu le danger de tes armes.
Je sais que la nature, en créant tant de charmes,
A créé le besoin de les faire admirer,
Et que, pour la beauté, plaire c'est respirer :
Mais pourquoi dérober l'hommage illégitime
D'un amour qu'on ne veut payer que par l'estime?
Et quel triomphe, hélas! pour un cœur généreux,
De se dire : « L'on m'aime, et l'on est malheureux! »
Ah! si dans l'Élysée on est sensible encore,
Souviens-toi que l'amour d'un coup d'œil peut éclore;
Et qu'au séjour nouveau par ton âme habité,
Quand on est malheureux, c'est pour l'éternité!

Mais souviens-toi surtout de l'ami le plus tendre,
Qui, plein de tes vertus et fidèle à ta cendre,
Reconnaissant d'aimer... même ce qui n'est plus,
Chérit sa peine, et vit de soupirs superflus.
Espérer le bonheur serait te faire injure :
La consolation est pour moi le parjure.

Les muses, seul amour permis au malheureux
Qui perd l'objet constant de ses plus tendres vœux,
Les muses, dont la main essuya tant de larmes,
Pour moi, les muses même ont perdu tous leurs charmes;
Je hais leurs vains lauriers, et mon luth détendu
Aux branches d'un cyprès repose suspendu;
Ou, d'un doigt incertain si je l'essaie encore,
Soit quand le jour s'enfuit, soit quand renaît l'aurore,
C'est pour dire aux échos ton nom et ma douleur,
Eh! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur?
Que me fait à présent le succès d'un ouvrage?
La voix du monde entier ne vaut pas ton suffrage.
Toi seule fus ma muse; oui, de tous mes écrits
Caroline fut l'âme, et le juge et le prix.
Lorsqu'à mon vers heureux souriait le parterre,
L'orgueil que j'ai senti fut l'orgueil de te plaire.

Ce monde, où tu n'es plus, m'appelle vainement.
Le monde est un désert pour le cœur d'un amant!
Seule tu le peuplais... Tu le peuples encore...
Mais quelle nuit affreuse y remplace l'aurore!
J'y vivais d'espérance, et j'y vis de regrets!
Où le myrte a fleuri, s'élève le cyprès!
Tout m'y semblait riant, tout est devenu sombre!
Je n'y voyais que toi.... je n'y vois que ton ombre!...
Je la trouve aux lieux même où je crois l'éviter.
Melpomène à ses jeux vient-elle m'inviter;
Plein de ton souvenir, quand j'applaudis Racine,
Je pleure au même vers où pleura Caroline.
Aux pièces de Molière on me voit attendri,
Et seul je pleure encore où Caroline a ri.
Si le hasard conduit ma rêveuse indolence
Vers ce jardin fameux, planté par l'opulence,
Lieu charmant, dont cent fois nous avons fait le tour,
Lieu cher à tous les goûts, et qui sert tour à tour
De théâtre au plaisir, de retraite à l'étude,
Mon cœur te redemande à cette solitude;
Mon pied croit ressaisir la trace de tes pas;
Je baise le gazon foulé par tes appas,
Et je rends grâce, assis sous son discret feuillage,
A l'orme hospitalier qui t'offrit son ombrage.
Suis-je dans un parterre où la rose et le lis
De leur éclat rival brillent enorgueillis;
Mon avide regard cherche la tubéreuse;
Plus belle, par ton choix, ou du moins plus heureuse,
Cette fleur, à mes yeux, est la reine des fleurs.
Que dis-je? ô souvenir qui redouble mes pleurs!
Caroline plus juste, à son heure suprême,
A la reine des fleurs rendit son diadême.
« Je voudrais, me dis-tu (j'étais à son côté,
» Cachant sous un front calme un cœur bien agité),
» Je voudrais une rose, » et ton ami fidèle
Court, vole, t'en offre une aussi fraîche que belle.
Tu la prends, d'une main faible, et veux la poser
Sur ta bouche qui s'ouvre encor pour la baiser :
Je te vis tendrement sourire à ton image;
Tu semblais au plaisir rendre un dernier hommage,
Et ton regard disait : « J'ai brillé comme toi,
» Charmante rose... adieu... tu vivras plus que moi! »
Le lendemain s'accrut par degrés ta souffrance,
Et par degrés aussi mourut mon espérance.
Le lendemain Malouet vint me dire : « Elle est mieux. »
Le lendemain ton âme avait rejoint les cieux!!!...

Je m'arrête... ma main tremble... ma plume tombe!...
Mon cœur m'échappe encor.... il te suit dans la tombe.
Un éclair de bonheur vient de luire pour moi;
J'ai cru te voir, j'ai cru converser avec toi...
Mais le charme est détruit, et je dis à ta cendre
Un éternel adieu... que tu ne peux entendre!!!...

L'AUTOMNE,

PASTORALE TRADUITE DE POPE.

Sous un hêtre touffu, languissamment assis,
Deux bergers exprimaient leurs amoureux soucis.
De sa chère Délie Hylas pleurait l'absence;
Ægon de sa Doris accusait l'inconstance;
Et, par leurs sons plaintifs tour à tour attendris,
Les échos répétaient et Délie et Doris.

Vous, nymphes de Mantoue, à ma muse rustique
Prêtez de vos accens la mélodie antique;
Que je redise encor, sur un plus digne ton,
Et les soupirs d'Hylas et les plaintes d'Ægon.

O toi, de qui Ninon eût appris l'art de plaire,
Comme elle indépendante, et plus qu'elle sincère,
Dont l'esprit tolérant, des préjugés vainqueur,
Ne triomphe jamais aux dépens de ton cœur,
Prête, ô divine Laure! une oreille attentive
Aux timides accens de ma muse plaintive!
Quand je parle pour moi, tu ne m'écoutes pas;
Mais tu peux, sans danger, t'attendrir pour Hylas.

L'astre du jour naissait; ses rayons près d'éclore
D'une pourpre plus vive embellissaient l'aurore,
Quand le sensible Hylas, aux rochers, aux forêts,
En sons mélodieux, exhala ses regrets:

« Allez, tendres Zéphyrs, et portez à Délie
» Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

» Semblable au tourtereau, dont la tremblante voix,
» En longs roucoulemens, attendrissant les bois,
» Redemande partout sa compagne égarée,
» Ainsi, loin de ta trace, ô bergère adorée!
» Je te demande aux vents, je pleure; mais, hélas!
» Ou sourd, ou sans pitié, tout abandonne Hylas.
» Allez, tendres Zéphyrs, et portez à Délie
» Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

» Loin d'elle tout languit: les habitans des airs
» Suspendent leurs ébats, négligent leurs concerts;
» Loin d'elle le tilleul, resserrant son feuillage,
» Aux troupeaux haletans refuse son ombrage;
» Loin d'elle on voit le lis par degrés se flétrir,
» Se pencher tristement sur sa tige et mourir.
» Tendres fleurs, qui mourez quand Zéphyre vous quitte;
» Oiseaux, qui vous taisez quand l'été, dans sa fuite,
» Du dieu qui vous anime attiédit les rayons;
» Arbres qui vous fanez, quand le dieu des moissons
» Éteint, en s'éloignant, cette chaleur dernière
» Qui défendait vos fronts d'une vieillesse entière,
» N'est-il pas vrai? vous tous éprouvâtes mon sort:
» Pour qui sait bien aimer l'absence est une mort.
» Allez, tendres Zéphyrs, et portez à Délie
» Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

» Ah! maudits soient les champs qui retiennent ses pas!
» Que tout fruit s'y corrompe ou n'y mûrisse pas!
» Que le tilleul séché, que la rose flétrie
» Meurent! que tout périsse, oui tout!.. hors ma Délie...
» Qu'ai-je dit?... dans les lieux par toi-même embellis,
» Que le printemps te suive, et soudain que le lis,
» Que la rose, ô Délie! embaumant ton passage,
» Parent de leurs festons l'arbre le plus sauvage!
» Que l'épine y fleurisse, et de son tronc noueux
» Que l'ambre parfumé découle sous tes yeux!
» Allez, tendres Zéphyrs, et portez à Délie
» Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

» Les chantres du printemps cesseront leurs concerts,
» Les autans cesseront de régner sur les mers,
» Les forêts d'agiter leur parure ondoyante,
» Les ruisseaux d'épancher leur onde gazouillante,
» Et ma Délie enfin cessera de charmer,
» Avant que son berger puisse cesser d'aimer.
» Aux bergers altérés une claire fontaine,
» Morphée aux moissonneurs succombant dans la plaine,
» L'ondée à l'alouette, à l'abeille un beau jour,
» Sont moins doux qu'à mes yeux l'objet de mon amour.
» Allez, tendres Zéphyrs, et portez à Délie
» Les soupirs du berger que la cruelle oublie.

» Viens, ma Délie, ah! viens!.. mets fin à mes regrets.
» Je demande Délie aux antres, aux forêts:
» Les antres, les forêts me répondent Délie:
» J'entends ton nom... c'est toi, seul charme de ma vie,
» Oui, c'est toi que je veux!... Mais que vois-je! grands dieux!
» Est-ce un songe? l'amour abuse-t-il mes yeux?...
» Est-ce toi, ma Délie?... elle vient, oui, c'est elle...
» Oui, je la reconnais; elle revient fidèle!
» Ah! cessons par nos chants d'attrister ces vergers!
» Et vous, de ma douleur témoins et messagers,
» Cessez, tendres Zéphyrs; je vais, je cours moi-même
» Porter tous mes soupirs aux pieds de ce que j'aime.»

Après Hylas, d'un chant plus lamentable encor,
Ægon fit retentir les bosquets de Windsor.
O vous, sœurs d'Apollon, sur vos lyres sacrées,
Répétez des chansons par vous-même inspirées !

« Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
» Ægon chante Doris pour la dernière fois !

» Je pleure la parjure au pied de ces montagnes
» Dont l'orgueilleux sommet, dominant nos campagnes,
» S'élève, et par degrés lassant nos faibles yeux,
» Se rétrécit, s'efface, et se perd dans les cieux.
» Je pleure quand le bœuf épuisé, hors d'haleine,
» D'un pas pénible et lent abandonne la plaine ;
» Tandis que la fumée, au faîte des maisons,
» A flots précipités roule ses tourbillons,
» Et que l'ombre, glissant sur l'herbe rembrunie,
» Comme un manteau léger couvre au loin la prairie.
» Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
» Ægon chante Doris pour la dernière fois !

» Souvent à nos amours, qui cherchaient le mystère,
» Ce peuplier prêta son ombre hospitalière;
» Souvent sur son écorce, aussi fragile qu'eux,
» Je gravai de Doris les sermens amoureux;
» Tandis qu'avec des fleurs, en guirlande tressées,
» Sa main courbait en arc ses branches enlacées.
» Des fleurs qu'elle tressait tout l'éclat s'est perdu ;
» Des mots que j'ai gravés l'empreinte a disparu ;
» De l'infidèle ainsi j'ai vu mourir la flamme,
» Et l'espérance ainsi s'est éteinte en mon âme !
» Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
» Ægon chante Doris pour la dernière fois !

» Je vois briller l'Arcture, aux moissons salutaires,
» De son éclat fécond il réjouit la terre;
» Fier du poids qui l'oblige à courber ses rameaux,
» L'arbre étale à nos yeux l'or de ses fruits nouveaux;
» Des flots d'un doux nectar s'enfle la grappe mûre;
» Aux bosquets jaunissans, pour dernière parure,
» Le rouge cornouiller apporte ses tributs.
» Juste ciel ! à nos vœux, à nos soins assidus,
» Bois, vergers, tout répond, tout rend avec usure :
» L'Amour seul est ingrat dans toute la nature !
» Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
» Ægon chante Doris pour la dernière fois !

» J'entends sur ces coteaux un berger qui me crie :
» Veille, un loup rôde, Ægon, près de ta bergerie :
» Eh ! que m'importe, hélas ! au comble du malheur,
» De garder mes troupeaux, quand j'ai perdu mon cœur ?
» Pan vient me demander par quel charme funeste
» S'usent dans le chagrin mes jours que je déteste;
» Ou bien quelle bergère a lancé dans mon sein
» Le trait empoisonnné d'un regard assassin :
» Quelle autre que Doris eût allumé ma flamme ?
» Et quel autre qu'Amour a pu charmer mon âme ?
» Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
» Ægon chante Doris pour la dernière fois !

» Je fuirai les bergers, les troupeaux, les prairies;
» Oui, je puis renoncer à nos plaines fleuries,
» Aux bergers, aux troupeaux, à la clarté du jour,
» A l'univers, à tout, à tout... hors à l'Amour !
» Je te connais, Amour : tes cruelles blessures
» Des monstres libyens surpassent les morsures;
» Des gouffres bouillonnans que recèle l'Etna,
» Un tourbillon affreux dans les airs t'emporta,
» Et de ses sombres flancs, qu'entr'ouvrit le tonnerre,
» Tu sortis tout armé pour tourmenter la terre.
» Réponds, Écho, réponds à ma mourante voix;
» Ægon chante Doris pour la dernière fois !

» Adieu, bosquets ! adieu, flambeau de la nature !
» Je ne résiste plus aux tourmens que j'endure :
» Viens voir, Doris, l'amant que ton cœur a trompé,
» Viens le voir s'élançant de ce roc escarpé,
» Se punir du malheur de t'avoir trop chérie.
» Et toi, que si souvent mes pleurs ont attendrie,
» Écho, ne réponds plus à ma mourante voix;
» J'ai prononcé Doris pour la dernière fois ! »

Ainsi nos deux bergers, dès l'aube matinale,
Chantaient aux doux accords de leur flûte rivale,
Jusqu'au temps où la nuit par degrés vient ternir
La mourante clarté du jour qui va finir;
Quand, tombant sur nos prés, de ses perles liquides
La rosée embellit les arbrisseaux avides;
Et quand Phébus, cédant l'horizon à sa sœur,
De l'ombre qui s'alonge augmente l'épaisseur.

MILLEVOYE*.

ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu, je succombe :
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure;
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais ce qu'il aimait ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LA MÊME,

AVEC DES CHANGEMENS DE L'AUTEUR.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,

---

* Millevoye (Charles-Hubert) naquit à Abbeville, en 1782. Il acheva à Paris ses études commencées au collége d'Abbeville, et remporta le premier prix de littérature à l'École centrale des Quatre-Nations. La volonté de sa famille le força d'entrer chez un procureur ; mais la chicane lui déplut, et, croyant qu'il devait trouver le bonheur au milieu des livres, il se fit commis-libraire. Après trois années plus utilement employées pour lui que pour son patron, Millevoye abandonna le commerce pour la littérature. Il se fit connaître par un recueil de poésies qui révélait dans le jeune écrivain un talent facile et pur et fut très favorablement accueilli. Ce premier succès l'engagea à prendre part aux concours académiques, et il fut assez heureux, malgré la redoutable rivalité de Victorin Fabre, pour voir couronner successivement, par l'Académie française, *l'Indépendance de l'homme de lettres*, *la Mort de Rotrou*, *les Embellissemens de Paris*, et *Goffin* ou *le Héros liégeois*. L'amour, qui l'abreuva de délices et d'amertume, lui inspira les poèmes érotiques et les élégies touchantes qui seuls pourraient faire vivre son nom. *Les Plaisirs du poète* et *l'Amour maternel* sont deux poèmes où Millevoye a répandu toute la grâce et tout le charme de son talent; mais *Charlemagne* et *Alfred*, à l'exception de quelques rares épisodes, sont dépourvus de toute espèce d'intérêt. Millevoye avait conçu le projet de traduire l'*Iliade*, lorsque la mort le surprit à la fin du printemps de 1816.

Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu... je succombe :
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne;
Plus pâle qu'une fleur d'automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs ! De la vie à peine
J'avais compté quelques instans;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère,
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Aux détours de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour!
Sa dernière heure fut prochaine :
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère, peu de temps, hélas!
Visita la pierre isolée;
Mais son amante ne vint pas :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père;
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort; » et je versais des pleurs.
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

A UN BOSQUET.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été, sa dévorante ardeur;
Qu'il échappe au vent des orages,
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux :
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur !

LA DEMEURE ABANDONNÉE.

Elle est partie! hélas! peut-être sans retour!
Elle est partie; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir!
A sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin;
La clé mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre... elle n'est plus là : je m'arrête, j'écoute...
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,
Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle
Balançaient leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait
A l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmans! Oh! déjà seriez-vous effacés?
Ne resterait-il plus à mon âme flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés?

LA PROMESSE.

Il est donc vrai! tu veux qu'en mon lointain voyage
Sous le ciel d'Orient j'emporte ton image;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour!... Tu l'as vu cet éclatant navire!
Et sa poupe et ses mâts de fleurs étaient ornés;
En ses pavillons d'or il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
Avant peu, disait-on, il reverra le port.
Eh bien! les jours ont fui. L'inquiète espérance
A l'horizon des mers cherche en vain sa présence,
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort!
Hélas! du voyageur la vie est incertaine!
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,
Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou sur d'âpres chemins les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante
Au penchant rapide des monts.
Et je pars! Ah! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront;
Et dans mon fortuné voyage
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.

LE SOUVENIR.

'Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos rois
Dicter ses pacifiques lois
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau
Que j'habitai long-temps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue!
Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas,
Lorsque de la cité prochaine
Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas!
Les restes précieux d'une vie incertaine
Que me disputait le trépas!
Voici la route détournée
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déjà du sort condamnée,
Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors, errait sur son visage
Un languissant sourire... et moi,
Voyant son calme avec effroi,
Avant l'heure d'hymen, je pleurais mon veuvage.
Mais sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,
Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard?
J'approche... O souvenir! c'est elle
Qui mêlant ses secours aux vains secours de l'art,

Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait, chèvre fidèle,
Un jour, hélas! ce jour peut-être n'est pas loin,
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle.
Mais la nuit vient : déjà ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.

LE BOIS DÉTRUIT.

Nymphes, pleurez! Pleurez : l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, Amours! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.
Je n'entends plus sous les vertes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmans et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous?
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain contre les feux du jour
L'ombrage épais, disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain!
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.
Il est un dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des côteaux, des bois et des vergers;
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présens de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux,
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour :
Il remettra sa vengeance à l'Amour :
Et le zéphyre, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

LA FLEUR.

Fleur charmante et solitaire
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne;
Nous cédons au même dieu;
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Hier, la bergère encore
Te voyant sur son chemin,
Disait : « Fille de l'Aurore,
Tu m'embelliras demain. »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissas lentement;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur!
Ton amante encor respire,
Tu n'as perdu que la fleur.

» Hélas! et ma jeune amie
Ainsi que l'ombre a passé;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.

» Elle était aimable et belle,
Son pur éclat s'est flétri,
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »

A ces mots sous la ramée
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »

L'INQUIÉTUDE.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment?
Le sais-tu? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux!
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre!
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être!... Eh bien! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat; mais j'aime!
Ah! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

PRIÈRE A LA NUIT.

Du jour sœur paisible et voilée,
Qui, sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant.
Tout dort; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des supplians l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère
Pour aller ravir à sa mère
Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,
Achève, le sein demi-nu,
Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux
Tenter la route détournée,
Et par un furtif hyménée
Venger, en dépit des verroux,
La jeune épouse condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.
Mes vœux sont purs. O nuit sacrée!
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE.

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie!
Pauvre Isore! j'ai vu Délie :
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protége, loin de toi, nos muets entretiens;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant!
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien! ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure en te trahissant :
La légère inconstance a donc aussi des larmes!

Jamais, hélas! oh! non, jamais

L'orgueilleuse beauté que malgré moi j'adore
N'aimera comme tu m'aimais;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore!

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague et le front sans couleur.
N'importe! Loin de toi toute crainte est bannie;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur;
Seulement ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi;
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi, »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler!
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore!...
Périsse, périsse le jour
Où la fière Délie usurpa ton empire!
Périssent ses attraits et son fatal sourire!
Périsse même son amour!
Qu'ai-je dit? Peut-être Délie
Un jour d'Isore en pleurs vengera l'abandon :
Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.

LE SORT D'UN AMANT.

—

J'étais jeune, une déesse
Des cieux pour moi descendit;
Souriant elle me dit :
« Je suis l'antique Sagesse. »
Son air de sincérité
Ajoutait encore aux grâces
De sa douce austérité;
Elle ajouta : « Suis mes traces;
Je mène à la vérité. »
Je la suivis; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah! redisait l'une d'elles,
Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,
Rajeunis-moi d'un regard. »

Embrasé du feu lyrique,
J'osai jusque dans les cieux
Suivre l'aigle audacieux
En son essor pindarique.
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,
Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits
Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »

A cette voix adorée
Je ne pus me refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre;
Et pour elles, du passé
Les baisers, doux et sans nombre,
Semblent un songe effacé.
Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours
Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »

Plus que vous, fidèle et tendre,
Cette lyre au monument
Avec moi voudra descendre;
Mais qui de vous sur ma cendre
Viendra rêver un moment?

—

LE DÉGUISEMENT.

L'airain neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure,
Échappons-nous, seuls et sans bruit ;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse
Pour tromper l'œil qui nous poursuit.
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottans
De trahir nos métamorphoses,
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir
Ce feu d'amour qui nous dévore :
Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore
Ont vieilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.
Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant ;
Déjà ton âme s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter ;
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.

LE RETOUR.

Sur le chaume de ces demeures
Déjà le soir s'est abaissé.
Sortons de l'asile où les heures
Comme des instans ont passé.
Souris, Amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son âme
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.

LA SOIRÉE.

J'entends la cloche de la nuit
Qui vers la cité nous rappelle ;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs : la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon
Aux pompeux ennuis du salon
Il faut passer, ma bien-aimée !
Pour nous vingt flambeaux éclatans
Vont remplacer dans peu d'instans
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, pour de froids discours,
Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle
Dans la parure des amours.
A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Égale à peine la fraîcheur,
Je reconnaîtrai l'humble fleur
Dont j'ornai sa tête chérie
Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne ; mais sur ton visage
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets ;
Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose :
Car aux yeux ravis d'un amant
Le lis peut effacer la rose ;
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.

LE POÈTE MOURANT.

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissans;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accens :

« La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide, mon destin!
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

» Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort!
Volupté des amours! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

» Brise-toi, lyre tant aimée!
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil;
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

» Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis! O vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

LIVRE SECOND.

COMBAT D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

C'était dans la Chalcide. A ses festins funèbres
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesans;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisans,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.

Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :
Nouveaux Automédons! d'une main empressée
Sur les essieux brûlans jetez l'onde glacée;
Vers la crêche abondante emmenez les coursiers,
Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire.
Et vous, peuple! écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déjà vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.
Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des Neuf Sœurs je portais la houlette.
Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE.

» Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait : « La terre et les cieux sont à toi. »

HÉSIODE.

» Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses! vous serez mes dernières amours.
Heureuse est la demeure où reposent vos ailes!
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE.

» Honneur au roi des Dieux! Autant le haut Gargare
Surpasse les rochers enfoncés dans la mer;

Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare;
Autant parmi les Dieux domine Jupiter.

HÉSIODE.

» Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux :
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
Savourer le nectar dans la coupe des Dieux.

HOMÈRE.

» Jupiter ne meurt point; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

HÉSIODE.

» Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE.

» Au terme inévitable à grands pas je m'avance :
Des Travaux et des Jours (1) tu chantas l'ordonnance;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE.

» Fils du Mélès! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des Dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE.

» Pontife d'Hélicon! tes vers sont l'ambroisie
Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel;
Aux rives d'Olmius, la docte Poésie
A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis!
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. »

Ils cessaient; mais la foule autour d'eux réunie
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta, d'une sublime voix,
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la guerre,
L'injure au pied d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai Printemps séchant les larmes des Hyades;
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléïades
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs;
Le Soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit par ses leçons
Les jours chéris des Dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissans de la Bonne Déesse.

Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques :
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques,
Du prêtre d'Apollon payèrent les talens.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs!...
Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des enfers;
Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

(1) *Les Travaux et les Jours*, poème d'Hésiode.

LA JEUNE ÉPOUSE.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Écartez le soleil de vos grottes humides.

Les sons de la cithare au bruit des coupes d'or
S'unissent, et déjà la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hyménée.
Toutefois par moment son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.

« La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.
Doux seuil! toit paternel! fleurs qu'arrosait ma main!
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous, mes sœurs, à qui je fus si chère!
Il faut nous séparer... O ma mère, ma mère!
L'inexorable hymen va m'imposer sa loi;
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »

Dans l'épaisseur des bois s'ouvrait l'enceinte agreste
Où jadis la Pudeur eut son autel modeste :

Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert.
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile
Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,
Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.

Les yeux baissés, au temple elle arrive en silence;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.
Sur l'autel, d'un lait pur elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots :
« Sainte Pudeur! accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner tes autels de bandeaux et de fleurs:
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »

Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,
Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.

C'en est fait : dérobée aux larmes de sa mère,
Naïs... O chaste nuit! redouble ton mystère.
Tout est calme autour d'eux; tout dort; on n'entend plus
Que les soupirs mourans et les vagues refus.
Sainte Pudeur! adieu : de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse;
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte avant l'heure à l'horizon vermeil.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil en vos grottes humides.

STÉSICHORE.

Pour la première fois du sort abandonnée,
Aux parvis de Minerve Athènes prosternée
Accusait de ses maux Périclès et les dieux.
Par les dieux inspiré, le jeune Stésichore
S'avance; et sous sa main le bouclier sonore
Remplace les accens du luth mélodieux.

Prêtant des sons plus fiers à l'Élégie en larmes,
Nobles Athéniens, il vous rappelle aux armes;
Il chante les lauriers cueillis à Marathon,
Il chante; et de Tyrtée on crut voir le génie
Guidant Lacédémone aux champs de Messénie,
Ou le Dieu de Claros armé contre Python.

« Vainqueurs de Marathon! quel trouble vous égare!
» Levez-vous, triomphez de Sparte et de Mégare;
» Échappez à l'affront de leur joug odieux.
» Sparte et Mégare en vain jurent votre ruine;
» Vainqueurs de Marathon! vainqueurs de Salamine!
» Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux!

» Les cruels! si jamais ils touchent nos rivages,
» Malheur à nous! suivis du deuil et des ravages,
» Ils briseront des morts les pieux monumens,
» Et de nos fiers aïeux les cendres désolées,
» Sur nos fronts avilis retomberont mêlées
» Aux cendres des palais et des temples fumans.

» O Pudeur! verras-tu la barbare licence
» Au pied de ta statue outrager l'innocence,
» Et souiller le pur sang des antiques héros!
» Athènes! verras-tu nos vierges profanées
» Rougir au nom de mère, et pleurer condamnées
» A nourrir dans leurs flancs les fils de tes bourreaux!

» Ah! de ces noirs destins que le fer nous préserve!
» Notre ville est encor la ville de Minerve :
» Athènes défendra les dieux de ses foyers;
» Athènes aux vainqueurs ne sera point soumise.
» Doux flots de l'Ilissus! fraîches eaux du Céphise!
» Vous n'abreuverez point leurs sauvages coursiers. »

Aux rapides accords du renaissant Tyrtée,
On dit que tout à coup de Minerve agitée
Tressaillirent la lance et le bouclier d'or.
Un aigle s'élança dans la plaine azurée,
Dispersa des vautours la troupe conjurée,
Et sur l'olive en fleurs reposa son essor.

A ce présage heureux, en agitant le glaive,
Dans sa force première Athènes se relève;
Les braves sont armés de leurs longs javelots,
Ils partent, plus joyeux que ces brillans Théores,
Dont les groupes, mêlés aux chœurs des Canéphores,
Volaient, parés de fleurs, aux fêtes de Délos.

Les hymnes d'espérance et les chants de victoire,
Frappant de Sunium le vaste promontoire,
Retentirent au loin dans l'espace des airs;
Et les échos sacrés de l'enceinte divine
Entretinrent long-temps du nom de Salamine
Les échos des vallons, des rochers et des mers.

DANAÉ.

La nuit règne ; les vents assiégent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie :
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

» O mon fils! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvans
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

» Tyndarides brillans, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère!
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

» Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyans d'Égée!
Je me confie à vous : du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos!
Étends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

» N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Tes enfans balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes!
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues; dormez; dormez, souffrances maternelles!

» Déesse au pied d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des Dieux toi fille auguste et chère!
Tu sais, hélas! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;
Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
» Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles!
» Et toi, dors, jeune enfant; dors, bercé par les flots,
» Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles. »

HOMÈRE MENDIANT.

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique,
Cumes! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis :
Tout songe vient des cieux; et Jupiter sans doute
De tes remparts divins m'a fait prendre la route.
Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits, dédaignés de la brute sauvage,
L'herbage impur, vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés en appelant sa mère?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher?
Mon guide m'a conduit au seuil de l'opulence :
Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accens,
Portes d'airain! tournez sur vos gonds gémissans;
Et mon guide, ce soir, aux prochaines prairies,
Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins,
Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints;
C'est Homère! A Lycus appartient cette enceinte
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des Dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé;
Cent vierges, qu'enfanta l'Inde voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie.

Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs
Atteste du foyer les Lares protecteurs,
Le nom du suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus qui déjà s'arme d'un front sévère,
Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,

Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus ! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire ;
Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des Dieux ;
Ne me dédaigne pas. La Prière, éplorée,
Du puissant Jupiter est la fille sacrée.
Ne me dédaigne pas, Lycus ; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes ;
J'ai traversé la terre et parcouru les ondes :
Les peuples m'entouraient ; et les trépieds dorés
Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie ;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les Dieux, je chanterai pour toi.
Puisse ma voix monter à la voûte étoilée !
Puisse de Jupiter la faveur signalée
De jours délicieux composer tes destins !
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins ;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures ;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux ;
De tes saules nombreux que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles !
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatans,
Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« — Étranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords :
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts ;
Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune ;
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard ;
Il sort ; mais près du seuil un instant il s'arrête :
« Que mes maux, ô Lycus ! retombent sur ta tête !
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités !
Puisse ta dernière heure amener à ta porte
D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paie au fatal nocher !
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poète,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette !
Et qu'elle-même un jour la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom ! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante ;
Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots
Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots :
« O fleuve paternel ! beau Mélès ! doux rivage
Où Chritéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux !
Frais vallons ! bois sacrés ! verdoyantes prairies !
Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
Aux fidèles échos redire quelque jour
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je n'obtins pour ombrager ma tête
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros, ni les Dieux,
Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées ;
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées ;
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos ;
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déjà ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale aux premiers jours d'automne ;
Déjà cessent pour moi les sons mélodieux :
Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots au fond du sombre empire :
« O Parques, arrêtez ! L'arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage ;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter ;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes,
Il charme de sa voix vos demeures humides,
Le nocher se dérobe à vos enchantemens ;
Thétis même, du fond des gouffres écumans,
L'écoute ; et, célébré par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

—

Tu dors, ô Ménélas ! et la liquide plaine
Balance le vaisseau qui doit ravir Hélène.
Sur les parquets de cèdre, effleurés en tremblant,
Elle posait dans l'ombre un pied furtif et lent ;
Un obstacle imprévu l'arrête... elle frissonne...
Hélas ! ses mains touchaient le berceau d'Hermione.
Le ciel pour la punir lui gardait ces adieux.
« O ma jeune Hermione, ô fille aimable et chère !
Dit-elle, ma faveur te demandait aux Dieux ;
Et je pars ! et demain tu n'auras plus de mère ! »

A ces mots, l'œil baissé, tout entière à son deuil,
Du palais conjugal elle passe le seuil,
Et répète, en gagnant les rives écartées :
« O Pudeur? où fuis-tu quand tu nous as quittées? »

Des astres de la nuit brillaient les feux naissans :
Hélène, à leurs clartés, contemple cette terre,
Ces prés, ces eaux, témoins de sa fuite adultère;
Et sa douleur s'exhale en ces tristes accens :
« Couvrez-vous d'un long deuil, odorantes prairies
Qu'au jour de mon hymen mes compagnes chéries,
La corbeille à la main, dépouillèrent de fleurs!
Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène,
Péris! que des Autans l'impétueuse haleine
Sèche ton vert feuillage et fane tes couleurs!
Je ne reverrai plus ton fortuné rivage,
Bel Eurotas! adieu. Vous, cygnes de ces bords,
Dont un dieu pour ma mère emprunta le plumage!
Formez avant le temps d'harmonieux accords;
Que d'échos en échos votre chant se répète,
Et porte mes regrets aux nymphes du Taygète. »

Elle aperçoit alors ces platanes nombreux
Qui du long Céramique ornent le sein poudreux.
C'est là que devant elle une foule en extase
Oubliait pour la voir les combats du Gymnase;
C'est là que les vieillards se redisaient entre eux :
« Qu'elle est belle! et combien Ménélas est heureux! »
Plus loin, à ses regards, sur la haute colline,
De Minerve apparaît la demeure divine.
Elle rougit; baissant la tête sur son sein,
Elle tourne ses pas vers le temple prochain :
Ce temple est à Vénus, mais à Vénus armée.
Hélène alors s'arrête : interdite, alarmée,
Elle croit que déjà la déesse en fureur
De ses futurs destins lui présage l'horreur;
Elle croit, dans l'effroi dont son âme est saisie,
Voir les feux de l'autel s'élancer vers l'Asie.
Soudain Pâris accourt, d'espérance enflammé,
Autour de lui s'exhale un nuage embaumé :
« Viens, tout est prêt; Thétis a reçu mon offrande;
Le zéphyr nous appelle, et la mer te demande.
Viens, ô ma belle amante, ô fille de Léda!
Vénus veille sur nous des hauteurs de l'Ida,
Des mortels ni des Dieux ne crains plus la colère :
Vénus est ma déesse, et Priam est mon père. »
Il dit; la triste Hélène, en soupirant tout bas,
De son nouvel époux suit lentement les pas,
Non sans redire, au bruit des ondes agitées :
« O Pudeur! où fuis-tu, quand tu nous as quittées? »

LE DÉPART D'ESCHYLE.

N'emportant que sa lyre et ses dieux domestiques,
Seul, debout sur la poupe, et les yeux sur les flots,
Eschyle abandonnait les rivages attiques,
Et son chagrin profond s'exhalait en ces mots :

« Quoi! le jeune Sophocle a vaincu son vieux maître!
L'Athénien léger, lui décernant le prix,
Dans mon dernier ouvrage hésite à reconnaître
La chaleur et l'éclat de mes premiers écrits.

» Comme si la vieillesse éteignait la pensée,
Il ne juge mes vers que sur mes cheveux blancs!
Ne se souvient-il plus que la neige glacée
Couronne quelquefois les cratères brûlans?

» L'aigle ne vieillit pas. A la voûte éternelle
Il porte encor la foudre au déclin de ses ans;
Et Jupiter, versant le nectar sur son aile,
Repose encor sur lui des regards complaisans.

» O mon jeune rival! je pardonne à ta gloire.
En passant devant moi tu baissas le regard :
Modeste, tu semblais, confus de ta victoire,
Rougir sous tes lauriers de l'affront du vieillard.

» La Muse te dota des trésors du poète :
On dit que d'Apollon cette divine sœur
Couronna ton berceau des abeilles d'Hymète,
Et voulut de tes chants présager la douceur.

» Accomplis tes destins : triomphe dans l'Attique.
Pour moi, je pars : je vais sur des bords plus heureux,
De Cécrops au tombeau foulant la terre antique,
Chercher dans Ptolémée un hôte généreux (1).

» Quelques succès encore attendent ma vieillesse.
Non, je ne verrai point mes affronts impunis :
L'Égypte vengera les mépris de la Grèce;
Athènes trouvera ses juges dans Tanis.

» Tel un coursier, vaincu dans les jeux d'Olympie,
Fuit le jour, et languit dans un triste lien;
Mais bientôt son ardeur, un instant assoupie,
Retrouve la victoire au cirque Pythien.

(1) D'autres disent qu'il se retira en Sicile à la cour d'Hiéron. J'en ai laissé l'honneur à Ptolémée.

» En un cirque nouveau comme lui je m'élance :
Je veux par un triomphe effacer un revers.
Recueille-toi, ma lyre! et ne sors du silence
Que pour vaincre en beauté les plus beaux de mes vers.

» Ressouviens-toi du jour si cher à Melpomène,
Du jour où, créateur de mon art épuré,
Sur un tertre épineux je cueillis non sans peine
Le laurier frêle encor par Thespis effleuré.

» Melpomène, à ma voix, du cothurne chaussée,
Pour le manteau royal dépouilla ses lambeaux;
Et le chœur, mesurant sa marche cadencée,
Asservit la parole à ses retours égaux.

» N'en doutons plus : Minerve abandonne sa ville;
Minerve a trop long-temps protégé des ingrats.
Ils m'ont banni du sol que j'ai rendu fertile,
Et pourtant mon rival sans moi ne serait pas.

» O lyre! que ta voix contre Athènes s'élève.
C'est toi que sans pudeur elle ose humilier,
Toi qui fus dans mes mains la compagne du glaive,
Toi qui mêlas tes sons au bruit du bouclier!

» Ah! je devais la fuir quand sa lâche furie
Enveloppa mes jours de piéges odieux,
M'accusant d'outrager les dieux et la patrie,
Alors que je chantais la patrie et les dieux.

» Plaine de Marathon! Salamine! Platée!
Des plus fiers combattans quand je marchais l'égal,
Pensiez-vous qu'on verrait une foule irritée
Me traîner en coupable au pied d'un tribunal!

» Il fallut attester les libations pures
Dont j'arrosai l'autel, dans le jour fortuné
Qui décora mon sein de deux larges blessures.
J'évoquai Marathon, et sortis couronné.

» O consolant départ! ô fortuné voyage!
Le monarque du Nil me garde son appui;
L'héritier de Lagus, espoir de mon vieil âge,
Bénira les destins qui me donnent à lui.

» Son palais est un temple où les sages du monde
Viennent dans tous les temps, viennent dans tous les lieux
Interroger d'Isis la sagesse profonde,
Et, mortels, assister aux mystères des dieux.

» Tu pourras avec nous, déesse du cothurne,
Des rois qui ne sont plus visiter le séjour,
Évoquer leur poussière, et du fond de son urne
Forcer quelque ombre illustre à remonter au jour.

» Éternels monumens de grandeur inégale,
Nous verrons de la mort ces palais éclatans
Où du royal orgueil la pompe sépulcrale,
Ne pouvant fuir la mort, veut triompher du temps.

» Du trépas et du temps les sublimes pensées
Laisseront dans mon âme un fécond souvenir,
Et devront quelque jour, en beaux vers cadencées,
Du milieu des tombeaux voler vers l'avenir.

» Glisse, léger vaisseau! frappez, rames agiles
Cordages, redoublez vos sifflemens aigus!
Zéphyrs, gonflez le sein de nos voiles mobiles!
Portez-moi sans retard près du fils de Lagus. »

A ces chants prolongés sur la vague sonore,
Le rapide vaisseau fuit plus prompt sur les flots
Que la poupe dorée où le brillant Théore
Voguait, paré de fleurs, aux fêtes de Délos.

Il a touché la rive. Un fidèle message
Annonce le poète au monarque enchanté :
Il se lève : il accourt, et vient sur son passage
Tendre au vieillard la main de l'hospitalité.

On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés.

LA NÉRÉIDE.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Vierge encor, de Doris et l'amour et l'espoir,
Des filles de Doris elle était la plus belle.
Thétis l'aimait, Thétis se plaisait à la voir;
Les grands dieux de la mer s'empressaient autour d'elle.
Les Nymphes l'admiraient; les Tritons complaisans
A ses pieds, chaque jour, apportaient leurs présens;
Même on dit qu'une fois le pasteur de Nérée,
Pour elle répétant la chanson désirée,
Oublia de veiller sur ses phoques pesans.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Monarque aux flèches d'or, que révère Délos !
A l'heure où tes coursiers se plongent dans les flots,
Tu la vis, tu l'aimas ; et la Nymphe charmante
T'apparaissait, les nuits, sur la vague écumante.
Sur la vague, une nuit, dans le calme des airs,
Des oiseaux de Thétis écoutant les concerts,
Elle vit un nocher, dont la barque sans voiles
Voguait légèrement au rayon des étoiles,
Tandis que l'aviron, de son bruit mesuré,
Accompagnait ce chant par l'amour inspiré :
« Accours, hôte léger de la plaine liquide !
De mes filets tendus ne crains plus les réseaux,
Ni l'hameçon qui flotte à la ligne perfide :
Typhis est amoureux d'une fille des eaux ;
Amoureux sans espoir ! De quel œil verrait-elle
Un simple nautonnier chérir une immortelle ?
Je n'ose de son nom charmer l'écho des mers,
De peur qu'en se jouant Zéphire sur son aile
Ne le porte à Doris ; et mon cœur le recèle,
Caché comme la perle au sein des flots amers. »

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Chaste Nymphe ! ta voix fit entendre ces mots :
« Jeune et beau nautonnier, que ton cœur se rassure.
Du chasseur de Vénus tu connais l'aventure.
Lorsque Diane, un jour, s'égara vers l'Athmos,
Un pasteur dénoua sa pudique ceinture.
Le nautonnier doit plaire à la fille des eaux,
Les Dieux eurent souvent des mortels pour rivaux ;
Et peut-être, ô Typhis ! la beauté qui t'est chère
A l'azuré Glaucus en secret te préfère. »
Une main sur la poupe, elle tient ces discours :
Et cependant la barque avait suivi son cours ;
Et Typhis, s'inclinant sur la rame agitée,
Abordait en silence à la dune écartée.
« O Déesse ! a-t-il dit, que vos pas immortels
Daignent toucher le seuil de mon humble cabane !
Dès demain ce séjour ne sera plus profane ;
Je veux, en votre honneur, y dresser des autels. »
Elle cède... O surprise ! ô piége inévitable !
Typhis est Apollon : de son front radieux
La splendeur éblouit la Néréide aimable,
Et le cri virginal retentit jusqu'aux cieux.
Doris l'entend ; Doris, par sa fille implorée,
Assiste, mais trop tard, la pudeur éplorée.
Le Dieu cherche la Nymphe ; il ne voit qu'une fleur.
Fleur triste, et des regrets infortuné symbole.
Il décore du moins de sa vive couleur
L'épouse d'un moment que sa pitié console,
Et le nom de souci rappelle sa douleur.
N'éclairant qu'à demi les célestes campagnes,
A la terre, trois jours, il voila ses rayons ;
Et, trois jours, de Caltha les plaintives compagnes
Mêlèrent leurs soupirs aux voix des alcyons.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! pleurez Caltha, la blanche Néréide.

LES DERNIERS MOMENS DE VIRGILE.

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Près de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix
Se fit entendre, hélas ! pour la dernière fois :

« Noble Auguste ! sans moi poursuis ton beau voyage.
Le mien est terminé. Je succombe avant l'âge ;
Et déjà de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères,
Je n'en jouirai pas ; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope ! heureux bords ! monts sacrés !
Vous que je choisissais pour dernière patrie !
Oh ! sous vos frais coteaux à la pente fleurie,
Combien ma cendre un jour eût dormi mollement
Les Nymphes de vos bords sur l'humble monument !
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,
Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.
Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri !
Adieu, toit paternel, héritage chéri !
Humble Mantoue ! adieu. Que Mars enfin pardonne
A tes champs trop voisins de la triste Crémone !

Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi, tendre Gallus !
Songez à moi ; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois à vos banquets laissez ma place vide ;
Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte aux déesses des morts ;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce.
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché ! »
Il reprend, à ces mots, l'immortelle Énéide ;
Et d'instant en instant son regard plus rigide
D'une froide ordonnance accuse la langueur :
« Faible étude ! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez ! A mon nom vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon, et recueillez mes vœux.

Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux
Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites : Aux Neuf Sœurs j'offre ce sacrifice. »
Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort, et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point rouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant la chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant,
Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle Énéide! adieu, c'en est fait. Mais que dis-je!
La flamme tourbillonne, et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé : d'un saint effroi rempli,
Il reconnut des cieux la volonté propice;
Et, dès lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains avec un soin pieux
Ce poème immortel protégé par les Dieux.

LE BUCHER DE LA LYRE.

A la fière Cléis tes chants ont pu déplaire;
Elle a maudit tes chants, ô Lyre des amours!
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère :
Tu dois périr ; adieu, Lyre, adieu pour toujours !

« O Nymphes des coteaux, Oréades légères,
Venez; venez aussi, déités des forêts!
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

» Les Dieux aiment les fleurs qui parent la victime;
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,
Lyre! au suprême instant que ta voix se ranime. »
Et la Lyre en ces mots fit entendre sa voix :

« Toi que j'ai consolé, songes-y bien, dit-elle,
» Les Dieux, les justes Dieux punissent les ingrats.
» L'amour vit peu d'instans, la gloire est immortelle :
» Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

» A tes doigts répondaient mes cordes poétiques;
» Je m'éveillais pour toi dans le calme des nuits :
» J'aurais fait plus encor; sous les cyprès antiques,
» L'Élégie en tes vers eût pleuré ses ennuis.

» Vers les bords du Mélès, pour toi du Méonide
» J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
» Ou chercher à Céos du touchant Simonide
» Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

» J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée
» Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
» Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée
» Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

» Un jour je sommeillais dans les bois d'Aonie :
» La Muse me toucha d'un magique rameau,
» Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie;
» Mais j'emporte avec moi ses secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le zéphire,
A travers les parfums emportent ses adieux;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LA SULAMITE.

« O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir?
Mais, hélas! si long-temps qui peut le retenir?
Délices de mes jours! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage!
Ai-je cessé déjà d'être belle à tes yeux?
Oh! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux;
Tout est pour toi. Reviens; que ton bras me soutienne;
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que long-temps je sommeille;
Pour moi plus de repos : je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »

Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé!
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges! au nom de la biche légère,
Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez-pas! sans doute en ce moment

Un songe heureux lui peint le retour de l'amant :
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille.
Épouse de mon cœur! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur :
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur!
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable! ô pur ravissement!
Que la voix de l'époux retentit doucement!
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes!
Arrêtez-vous, mes pleurs! Fuyez, sombres alarmes!
Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons!
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie!
Tes regards et ta voix enivrent ton époux;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère,
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfans d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressans se sont penchés vers moi;
J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »

DAVID PLEURANT SAUL ET JONATHAS.

—

Campagnes d'Israël! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accès frénétiques,
Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur
Où l'altier Philistin trompa notre valeur;
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du dieu des nations l'arche fut exilée;
Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Évoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül! ton dernier jour se lève:
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
Malheur à toi! malheur à toute ta maison! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du prophète,
A l'exil, à la mort il dévouait ma tête,
Ce dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Élever jusqu'aux cieux ma fervente prière;
Hélas! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et, d'une marche lente,
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé.
Tantôt pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles;
Tantôt, assis au bord des torrens irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

Oh! que n'ai-je perdu la lumière céleste,
Avant que Jonathas, percé du coup funeste,
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur!
Jonathas, seul ami qui fût selon mon cœur,

Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit : « Ils ne sont plus, ne me consolez pas. »

Peuple cher à mon cœur, qu'un long regret consume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume.
Il est d'autres devoirs : que dans tout Israël
Par des gémissemens, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu; venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal! douloureux diadême
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même!
Fallait-il que David te payât d'un tel prix?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits!

Campagnes d'Israël! terre délicieuse!
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

O voyageur! partage ma tristesse;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé le roi de la vitesse!
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course :
Le trait fatal a tremblé sur son flanc;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence;
Sa tête horrible aussitôt a roulé :
J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai long-temps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
En vain, hélas!... il fut sourd à ma voix;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvans.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide!
Fier, et debout dès le rayon du jour,
Aux rendez-vous et de guerre et d'amour,
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvans.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...
Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit!... tu me restas fidèle.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvans.

LE MANCENILLIER (1).

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche
O Zarina!... Je t'aime, et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina qui pâlissait d'effroi.

« — Fier Nélusko! Zarina te révère;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »
Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta: « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille:
« O Zarina! ce soir je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit: « J'y serai. »

Il s'éloigna. L'insulaire tremblante
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier:

« Viens, Nélusko! La feuille balancée
» Frémit au loin sous les vents en courroux.
» Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
» Et mon sommeil sera paisible et doux.

» O charme pur! ô voluptés nouvelles!
» Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends?
» Viens-tu déjà m'emporter sur tes ailes
» Vers les bosquets de l'éternel printemps

» Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
» Mon jeune ami! viens te rejoindre à moi
» Dans ce séjour où le maître farouche
» Ne dira plus: Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déjà sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement;
Lorsqu'à grands pas, traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,
Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frisonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi:
« O Zarina! parle, qu'allais-tu faire?
— Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain, la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial;
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage en tumulte on s'élance;
Et Zéphaldi répétait en chemin:
« J'ai la zagaie, et la flèche et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace;
Son âme entière est contrainte à fléchir:
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

(1) Le mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

LE PHÉNIX.

Sous les pas du chameau les sables de Libye
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel:
Les peuples sont venus; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le Soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau Phénix, éclos de la cendre féconde,
Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du Soleil découvre son portique;
Et l'Arabe en ces mots commence le cantique:

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accens;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

» Apparais, noble oiseau, père et fils de toi-même!
Montre-nous de ton front l'étoilé diadème,
Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,
De la pourpre d'Anir éblouissante image.
Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux;
Qu'il brille ce regard, qui, des champs du tonnerre,
Traverse en un instant l'immensité des lieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre.

» Phénix, amour du ciel, écoute nos accens:
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

» De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage
Par la voix des vieillards fut transmis d'âge en âge.
Cinq fois l'astre pompeux qui dispense le jour
De ta centième année éclaire le retour :
Beau Phénix ! ah ! dis-nous quel jour te vit éclore.
Es-tu né d'un rayon de la vermeille Aurore ?
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux au sein de nos déserts ?
Ou, quand régnaient au loin les ténèbres profondes,
Reposais-tu déjà dans le berceau des mondes ?

» Phénix, amour du ciel, écoute nos accens ;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

» Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire
Se balance au milieu des globes éclatans,
Oh ! combien de mortels ont passé sur la terre,
Nomades engloutis dans les déserts du temps !
Las d'errer sans espoir, caravane oubliée,
En des sables mouvans sans ruisseaux et sans fleurs
Ils ont enfin trouvé le terme des douleurs,
Et leur tente d'un jour pour jamais s'est pliée

» Phénix, amour du ciel, écoute nos accens ;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

» Recommande au soleil les trésors de nos plaines :
Qu'il mûrisse la datte et ses sucs nourriciers,
Des troupeaux de Cédar épaississe les laines,
Donne aux chameaux la force et l'audace aux coursiers,
Et détourne des vents les mortelles haleines :
Qu'à l'approche du soir il dirige vers nous
Le voyageur errant aux plages étrangères ;
Qu'il colore au matin de ses feux les plus doux
Le berceau de nos fils, la tombe de nos pères ! »

LA GAZELLE.

Du beau chasseur amante désolée,
Zora plaintive, aux rivages persans,
Errait un soir, et ses tristes accens
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'Orient.

Zora soupire : « Hélas ! hélas ! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort ?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et comme moi, tu meurs, blanche Gazelle !
Un jour, timide et le front suppliant,
Il vint, et dit « Zora, ma bien-aimée,
Tes yeux sont doux : ton haleine embaumée
A la fraîcheur des brises d'Orient. »

» Je l'écoutai : mon âme tout entière
S'abandonnait à ses trompeurs accens.
Je le suivis sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.
Le lendemain, le cruel, m'oubliant,
Portait ailleurs ses promesses volages ;
Le jour d'après il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

» J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle ! aux plaines d'Ispahan
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir s'empresseront d'éclore.
Viens avec moi dans le vallon riant ;
Viens avec moi, tu seras ma compagne ;
Et, chaque jour, pour toi sur la montagne
J'irai cueillir le baume d'Orient.

» Quand toutefois l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
Se racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant
J'irai mourir ; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras jusqu'à l'aube nouvelle
Sur mon tombeau placé vers l'Orient. »

LE TOMBEAU DU POÈTE PERSAN.

« Ta voix, Zaïde, est celle du Zéphyre ;
D'un charme pur elle enivre mes sens :
Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accens.
Oh ! non, jamais roses de poésie,
Trésors charmans de grâce et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie ;
Ton baiser même aurait moins de douceur.

» — De Bénamar cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan ! Chantre de la valeur,
Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla vers les sables d'Iran

Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre au bruit de l'ouragan.

» — Fidèle émir! prends ma noire cavale;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.
Vole au désert, plus prompt que la rafale;
A Bénamar va porter cet anneau.
Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler;
Du firmament les nombreuses étoiles
A ses trésors ne pourront s'égaler.

» Que sur tes pas sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts!
Loin des regards cette palme isolée
A trop long-temps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part comme un trait qui s'élance et qui fuit;
Et sur sa route une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut vers la nuit.

« O voyageur qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran!
Que cherches-tu? — Je cherche le poète,
Ce Bénamar, la gloire du sultan.
— O voyageur! Bénamar fut mon père;
Il a cessé de vivre et de souffrir :
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et près de lui j'achève de mourir.

» — Fleur de beauté! que ton éclat renaisse;
Viens, sors enfin de ton obscurité;
Viens, et pour toi que rayonne sans cesse
L'astre éclatant de la prospérité!
— Tu vois la tombe où veille ma tristesse :
Tel est mon cœur : il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort; seul il fut ma richesse :
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux;
Et du cyprès que la brise balance
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas! s'achever dans les cieux.

LA COLOMBE.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour,
Ta douce vie, hélas! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa vallée
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle;
Je te vis sur mon sein tomber en palpitant;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton aile,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider effleurés de tes ailes rapides;
Je ne te verrai plus, près des saules humides,
Lisser ton blanc plumage aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage
La laine, sous ton bec arrondie en berceau
Tu ne seras point mère; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien-aimée?...
Qu'entends-je? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui! Déjà son chant est le chant du veuvage.
Fuis, beau ramier! J'ai vu le chasseur inhumain,
Fuis! échappe à ses traits dans l'ombre du nuage :
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.
Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier! Ce tombeau se rouvrira pour toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

LE PAUVRE NÈGRE.

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
« Qu'ai-je donc fait au dieu de la nature,
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur ?
Ne suis-je pas aussi sa créature ?
Est-ce un forfait que ma noire couleur ?

» Comme le blanc, dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur ?
J'aimais Nelzi ; seule, elle eut ma tendresse,
Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père,
O cher enfant, gage de notre amour,
Respires-tu pour consoler ta mère ?
As-tu péri sans connaître le jour ?

» Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux !
Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux ;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,
Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux !

» Oh ! jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers que je plantais pour toi ;
Ni l'antre sombre où, par un jour d'orage,
O ma Nelzi ! je te dis : « Sois à moi ! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,
Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
Ni le ruisseau de la roche où ma mère
Du grand sommeil dans mes bras s'endormit !

» Un soir (c'était à cette même source)
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course ;
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'invoquai la tempête ;
Et je pleurais en regardant la mer.

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,
Le négrier (1) sur ces bords descendit
Un habitant de son lointain rivage.
Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ? — Mort comme elle.
— Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta sous un ciel embrasé ;
Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève-toi ! — Non ; je puis dormir encore ;
Je deviens libre. » Et sur l'heure il mourut.

POËMES DIVERS.

A MONSIEUR D***,

MON GUIDE ET MON AMI.

Philosophe modeste, ami sincère et tendre,
Qui méritez la gloire et n'osez y prétendre,
Ariste, recevez ce fruit de mes loisirs.
De l'étude, par vous, j'ai goûté les plaisirs :
C'est vous qui le premier, par des avis sévères,
Daignâtes corriger mes rimes trop légères ;
Qui le premier du goût m'enseignâtes les lois,
Et de l'expression la noblesse et le choix.
Vos leçons m'ont formé : mes vers sont votre ouvrage ;
Vous ne pouvez, Ariste, en dédaigner l'hommage.
Jamais dans mes tableaux l'obscène nudité
Ne vient effaroucher la pudique beauté ;
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin d'une rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur ;
Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.
Oh ! si le dieu des vers, protégeant ma jeunesse,
En me guidant lui-même aux rives du Permesse,
Daigne un jour à mes vœux accorder ses présens,
J'ornerai votre front de mes lauriers naissans.
Mais si la noire envie, à nuire toujours prête,
S'agite et fait siffler ses serpens sur ma tête,
Si Zoïle affamé déchire mes écrits,
Cherchant, pour l'oublier, vos entretiens chéris,

(1) Vaisseau destiné à la traite des nègres.

Au sein de l'amitié touchant en paix ma lyre,
Je me consolerai des traits de la satire.

LES PLAISIRS DU POÈTE,

OU LE POUVOIR DE LA POÉSIE.

Jadis il fut des jours, favorisés du ciel,
Où des ruisseaux de lait, où des fleuves de miel,
Mollement épanchés aux vallons d'Aonie,
Du poète naissant abreuvaient le génie.
Les nymphes d'Hélicon, sur le double coteau,
Le soir, dansaient en chœur autour de son berceau,
Lui versaient l'ambroisie, et, sous leur vert bocage,
Au doux bruit des concerts, élevaient son jeune âge.

Ces prodiges pour toi semblent renaître encor,
Fils d'Apollon! Pour toi touchant la lyre d'or,
Des chantres renommés les ombres immortelles
Balancent sur ton front leurs poétiques ailes.
Tu les vois, les entends : et, le jour et la nuit,
L'éclat de leurs grands noms t'assiége, te poursuit :
Tu t'endors pour rêver aux travaux de la veille;
Et le cri de la gloire en sursaut te réveille.

Le poète a parlé : tous les temps, tous les lieux,
Évoqués à la fois, s'assemblent sous ses yeux.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise;
A sa voix, la vertu triomphe et s'éternise;
Au tribunal du monde il cite les pervers,
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers :
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.

Il est de ces instans où sa tête lassée
Supporte avec effort le poids de la pensée;
A lui-même importun dans sa vague langueur,
Il semble avoir perdu sa féconde vigueur.
Sa veine est desséchée, et sa voix est muette.
C'est en vain qu'en lui-même il cherche le poète.
Il succombe, accablé de travaux assidus;
Mais il retrouve aux champs les dons qu'il a perdus :
Tout l'inspire et l'émeut dans toute la nature.
L'Aquilon qui rugit, le ruisseau qui murmure,
La chanson du matin et la cloche du soir,
Et l'ombrage où le pâtre à midi vient s'asseoir,
Et tous ces vieux récits, charme de la veillée,
Agitent tour à tour son âme émerveillée.
Il semble que pour lui l'art magique des vers
Peuple d'illusions un nouvel univers :
Cet oiseau dont la voix gémit désespérée,
C'est Philomèle encor qui se plaint de Térée;
Dans les balancemens du lugubre cyprès,
Du triste Cyparisse il entend les regrets;
Le fruit de ce mûrier rappelle à sa mémoire
De Pyrame et Thisbé la douloureuse histoire;
Dans l'air mille couleurs frappent ses yeux surpris :
Ce n'est plus l'arc-en-ciel, c'est l'écharpe d'Iris;
Et lorsque des bienfaits de l'humide rosée
Au retour du matin la terre est arrosée,
Il croit que de Tithon la jeune épouse en pleurs,
Rajeunit la nature et fait naître les fleurs.
Pour lui point de revers : tranquille, inébranlable,
Il doit ses plus beaux chants au malheur qui l'accable.
S'il chante la lumière éclipsée à ses yeux,
Milton jouit encor de la clarté des cieux.
Sans espoir de retour, au fond de la Scythie,
Traînant de ses destins la chaîne appesantie,
Ovide gémissait loin de Rome exilé :
Mais il touche sa lyre, et renaît consolé.

Art sublime! à tes lois tu soumets la mort même,
A l'insensible tombe arrachant ce qu'il aime,
Young, enseveli dans son chagrin profond,
Interroge la Mort, et la Mort lui répond.

Que ne peut le génie! Il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.

Sophocle eut des enfans dont les cœurs endurcis,
Empressés d'envahir sa tardive richesse,
Comptaient les jours trop lents de sa longue vieillesse.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie :
Sophocle est accusé par ses enfans ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme, parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance, escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge; alors, levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce;
» Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits;
Il lit Œdipe! Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée;

Le juge est attendri, la foule est enivrée;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux :
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

Tout s'émeut, tout s'enflamme aux accens du génie.
Sur les sauvages monts de la Calédonie,
Sa harpe en main, le Barde, aux vents mêlant sa voix,
Des guerriers de Morven présage les exploits.
Il ouvre l'avenir au brave qui succombe,
Et d'un hymne de gloire il réjouit sa tombe.

Les belles actions ont besoin des beaux vers.
Alexandre vainqueur, maître de l'univers,
Dans les nobles transports d'une douleur amère,
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont privé d'Homère;
Et l'Homère thébain voit son toit respecté,
Comme un temple autrefois par les dieux habité.

Eh! pourquoi s'étonner que du sublime Orphée
La lyre ait attendri les rochers du Riphée?
L'art des vers a fait plus. Son charme souverain
A même des tyrans fléchi les cœurs d'airain.
J'en atteste Amurat. Sa sombre frénésie
De conquête en conquête a traversé l'Asie;
Vingt mille citoyens, dans les murs de Bagdad,
Vont périr en un jour sous les yeux d'Amurat;
De la tombe déjà règne l'affreux silence.
Aux genoux du vainqueur un inconnu s'élance;
C'est l'illustre Almozar, le Linus des Persans!
Un trouble prophétique agite tous ses sens.
Le carnage s'arrête; on écoute : il commence
Un chant majestueux de gloire et de clémence,
Fait parler de Bagdad les malheureux débris...
Le farouche Ottoman, de sa pitié surpris,
Croit voir déjà son crime effacer sa victoire,
Et le sang des vaincus rejaillir sur sa gloire.
Interdit, et frappé de cette auguste voix,
Amurat a pleuré pour la première fois :
« Tu triomphes, dit-il, et Mahomet t'inspire.
» Sur mon âme, ô Persan, quel est donc ton empire!
» Pour régner et combattre Amurat a vécu;
» J'ai vaincu l'univers, et ton art m'a vaincu. »
Il ordonne, et soudain, dans la ville alarmée,
Des pâles citoyens la grâce est proclamée;
Tous les fers sont rompus, tous les pleurs essuyés.
Almozar voit tomber tout Bagdad à ses pieds;
Le peuple transporté le bénit, et s'écrie :
« La lyre du poète a sauvé la patrie! »

L'INDÉPENDANCE

DE L'HOMME DE LETTRES,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1806.

La noble indépendance est l'âme des talens;
Rien ne peut du génie enchaîner les élans :
Ce n'est point pour ramper qu'il a reçu des ailes.
Le sage, en ses écrits au vrai toujours fidèles,
A des succès honteux n'immole point ses mœurs.
Éloigné des partis et sourd à leurs clameurs,
D'un tardif repentir s'épargnant l'amertume,
Il ne vendit jamais ni son cœur, ni sa plume.
On ne le verra point, au prix de ses vertus,
Acheter les faveurs du stupide Plutus;
User son avenir en des cercles frivoles,
Et d'un monde profane encenser les idoles.
Le front ceint des lauriers qu'il venait de cueillir,
Despréaux dans Auteuil allait se recueillir;
Au fond de ses berceaux, assis près de Molière,
Il confiait ses chants à l'ombre hospitalière;
Et, d'un éclat menteur trop long-temps éblouis,
Ses yeux se reposaient du faste de Louis.
Rousseau, riche d'une âme indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière :
Les honneurs, les trésors en vain lui sont offerts;
Pour lui des fers brillans ne sont pas moins des fers.
De l'orgueilleux bienfait il repousse l'outrage;
Il fuit enveloppé de sa vertu sauvage,
Et porte au sein des bois, sur la cime des monts,
Sa longue rêverie et ses pensers profonds.

Trop heureux l'écrivain qui, dans la solitude,
Amasse lentement les trésors de l'étude;
Qui, préparant au loin ses destins éclatans,
Épure ses travaux dans le creuset du temps!
Comme il dédaigne alors tant de vils adversaires,
Tant de combats grossiers, pugilats littéraires,
Tant de rivaux jaloux qui, pour mieux le flétrir,
Des mépris qu'on fait d'eux cherchent à le couvrir!
Descartes, que noircit l'impure calomnie,
Dans les champs du Batave exile son génie,
Recommande sa gloire à la postérité,
Et sur des bords lointains poursuit la vérité.

C'est ainsi que le sage en lui se réfugie.
Son adversité même accroît son énergie.
Athlète infatigable, au jour de la douleur,
Il soutient sans fléchir la lutte du malheur;

Il l'affronte, et de près l'observant sans le craindre,
Semble lui demander des couleurs pour le peindre.
Sur son vaisseau brisé, tel Vernet sans pâlir
Étudiait le flot prêt à l'ensevelir.

C'est peu que l'écrivain, armé de ses ouvrages,
Des destins ennemis affronte les outrages;
C'est peu que sa vertu brave l'adversité,
Elle résiste encore à la prospérité.
Libre au palais des rois, sans hauteur, sans bassesse,
Parfois il se soumet, jamais il ne s'abaisse.
D'un généreux transport son grand cœur animé,
Quel que soit l'oppresseur, protége l'opprimé;
Et, demeurant fidèle au parti qu'il embrasse,
Partage noblement une noble disgrâce.
Quand Fouquet de Louis eut perdu la faveur,
La Fontaine resta l'ami de son malheur.
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie,
Il fit sur son destin soupirer l'Élégie;
Et, laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi,
Il chanta son ami, même devant son roi.
Dévoûment vertueux! témérité sublime!
Tel est du vrai talent l'abandon magnanime.
La tyrannie en vain prétend l'anéantir;
En vain de son exil l'arrêt va retentir:
Il n'est point de déserts, point d'exil pour le sage.
Ces sables dévorans, ces plaines sans ombrage,
Ces antres, ces rochers, n'ont pour lui rien d'affreux;
Seul, errant et proscrit, il n'est point malheureux:
L'étude, objet constant de son idolâtrie,
Au bout de l'univers lui fonde une patrie.

Mais pour l'ensevelir les cachots sont ouverts;
Il y descend, courbé sous le poids de ses fers.
Calme, il répète encore à l'oppresseur qu'il brave:
« Je ne suis qu'enchaîné, je ne suis point esclave. »
Au fond de sa pensée il a déjà fini
La page vigoureuse où le crime est puni.
Sa prison désormais n'est plus qu'une retraite;
Si le ciel l'a doté des talens du poète,
Il chante, et sur ce mur, son muet confident,
Il trace avec sa chaîne un vers indépendant.

Qu'un servile mortel à plaisir s'humilie;
Qu'au parti du vainqueur son effroi se rallie;
De vingt maîtres divers adulateur banal,
Que pour oser penser il attende un signal:
Le sage en tous les temps garde son caractère:
Tyrans! il vous poursuit de sa franchise austère;
Et, libre sous le poids de vótre autorité,
En présence du glaive il dit la vérité.
Cicéron, qu'un despote honore de sa haine,
Va rejoindre au tombeau la liberté romaine.
Démosthène, épuisant la coupe de la mort,
De son dernier sommeil tranquillement s'endort.
L'homme obscur peut frémir; tout entier il succombe,
Et l'éternel oubli vient peser sur sa tombe.
Le sage ne meurt point. Sous la main des bourreaux,
Il défend à la mort d'effacer ses travaux;
Il la voit, il l'attend, sans pâlir d'épouvante:
Le grand homme n'est plus, mais sa gloire est vivante.

De ses persécuteurs s'il trompe les poignards,
Nous révérons en lui le Nestor des beaux-arts.
Son âme tout entière en ses écrits respire;
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre;
Il se conserva pur au milieu des méchants:
Il meurt, et la vertu reçoit ses derniers chants.
Tel l'oiseau du Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,
Et, saluant la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

L'INVENTION POÉTIQUE.

—

Loin le fils de Japet et sa fable vantée!
Le talent créateur fut le seul Prométhée.
De ses brûlantes mains jaillit le feu sacré;
Il dit, et du néant l'univers fut tiré.
Féconde invention! à ta noble imposture
Jupiter dut sa foudre, et Vénus sa ceinture:
Et l'Amour, dont toi-même as tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.

De ces illusions qu'enfanta le poète
Le poète à son tour enrichit sa palette,
Dispose ses couleurs, les fond, les assortit,
S'empare du pinceau dès qu'un dieu l'avertit,
Et, toujours créateur, même alors qu'il imite,
De son art étonné recule la limite.

Vaste Homère! tel fut ton destin glorieux.
Plus fier que tes héros et plus grand que tes dieux,
Tu triomphes du temps et de l'obscur Zoïle;
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.

De ce chantre immortel émule harmonieux!
D'un plus modeste éclat tu viens frapper mes yeux;
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et tu sais embellir tout ce qu'Homère invente;
Mais au Parnasse antique il parut le premier.
S'élevant comme un cèdre au-dessus du palmier

Homère t'a vaincu. Du dieu de l'harmonie,
Il n'a point reçu l'art : son art est le génie.

Le génie ! A sa voix l'inventeur s'enhardit ;
Son sujet sous ses yeux se déploie et grandit.
Tel, au réveil du jour, quand l'aube matinale
Entr'ouvre par degrés la porte orientale,
Un point brille, il s'étend, et bientôt sa clarté
Des champs aériens dore l'immensité.
Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux, ou plonger dans l'abîme :
Du goût, à ses regards, le flambeau n'a point lui;
Mais comme ses défauts, ses beautés sont à lui.
Arioste, à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Souple et nerveux, unit et l'adresse et l'audace :
Du pays des erreurs ce magique habitant
Reproduit l'univers dans son prisme éclatant.
L'habile Torquato vole d'une aile agile
D'Arioste à Milton, et d'Homère à Virgile :
Sous mille aspects nouveaux son art les réfléchit,
Et de leur pur éclat se pare et s'enrichit.
Chantre navigateur, cher aux Nymphes du Tage,
Les Neuf Sœurs te gardaient un moins riche partage;
Mais à travers les pleurs qu'Inès obtient encor,
Nous admirons les traits de ton Adamastor.

A votre vers heureux, qu'inspira Polymnie,
Voulez-vous imprimer le cachet du génie?
D'une autre Invention connaissez le secret;
Le bon goût en prescrit l'emploi sage et discret.
Du talent exercé l'habile main rassemble
Ces termes qui, surpris et charmés d'être ensemble,
D'un hymen favorable empruntant le secours,
Fécondent la pensée, animent le discours.
Mais de mots nouveau-nés moins prodigue qu'avare,
Pour paraître hardi ne soyez point bizarre :
L'abus des beautés même enfante la langueur;
C'est la sobriété qui nourrit la vigueur.
N'allez pas étaler l'effronté barbarisme,
Ni l'absurde jargon du froid néologisme;
N'allez pas, au mépris du bon sens et de l'art,
Accorder votre lyre aux pipeaux de Ronsard.

Variez vos sujets, parcourez d'autres rives;
Demandez au désert des scènes primitives;
Trouvez, loin de Paris et loin de vos rivaux,
De nouvelles couleurs et des objets nouveaux;
Sommes-nous exilés de l'épopée antique ?
N'est-il plus de lauriers pour le chant didactique ?
Le Temps a-t-il brisé le tragique poignard ?
Le cercueil de Molière enferme-t-il son art?
Où donc est de Boileau l'implacable férule?
Où sont ses traits sanglans, effroi du ridicule?
Saisissez-les; frappez d'un implacable vers
Et le crime hideux et le vice pervers.
La gloire attend les sons de vos lyres muettes :
Le siècle des héros est celui des poètes.
Homère! ton génie est-il mort tout entier?
Toi seul, d'un pied hardi te frayant un sentier,
De l'art confus encor traversas les ténèbres;
Et nous, qu'ont devancés tant de guides célèbres,
Nous n'osons qu'en tremblant, de leur gloire éclairés,
Imprimer sur leurs pas nos pas mal assurés!
L'ardent navigateur, dont la course lointaine
Conquit à l'univers la rive américaine,
Trembla-t-il d'un projet par lui seul entrepris ?
De son heureuse audace un monde fut le prix.
Il est, il est encor des îles inconnues
Où les lois d'Apollon ne sont point parvenues.
Sur l'océan des arts embarqués les derniers,
Ne quittons point la rame, assidus nautonniers,
Et sachons préférer, en dépit de l'orage,
Au long calme du port les dangers du naufrage.

LE VOYAGEUR,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1807.

Honneur à ce mortel que la soif de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître,
Et qui, pour des déserts ou des peuples cruels,
Fuit la douce patrie et les bras paternels!
Quels que soient les dangers, son grand cœur les surmonte.
L'obstacle, il le soumet; le trépas, il l'affronte;
Et sillonnant au loin les orageuses mers,
Ne s'arrête pas même où finit l'univers.

Tel ce hardi Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculait en espoir la limite du monde.
Huit ans, rois de la terre! il courut vous offrir
Ce monde inattendu qu'il allait conquérir;
Huit ans, il dévora le refus et l'outrage!
Cependant Isabelle accueille son courage;
Les mers qui l'attendaient s'ouvrent à ses vaisseaux.
Mais quels périls soudain l'assiégent sur les eaux?
Quel bruit sourd a mugi? C'est la trombe rapide,
Qui roule en tourbillon, qui monte en pyramide.
Une flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.
O comble de terreur! l'oracle du nocher,
La boussole est muette, et l'aiguille infidèle
S'éloigne en tournoyant du pôle qui l'appelle.
Déjà les Castillans, entourés de la mort

De Palos à grands cris redemandaient le port:
Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
Et pour eux son génie est une autre boussole.
Un monde est sa conquête : il revient... O revers!
Je cherche la couronne, et ne vois que les fers.

Plus heureux, admiré même durant sa vie,
Cook, respecté dix ans des rois et de l'envie,
Semble des flots du Sud le monarque et le dieu;
La gloire de son nom le protége en tout lieu;
Ses pavillons sans foudre, honorés des deux mondes,
Voguent indépendans sur l'empire des ondes.

De l'Océan d'Atlas sortant de toutes parts,
Des îles tout à coup invitent ses regards;
Et ces filles des eaux, vierges encor naïves,
Étalent sous ses yeux leurs grâces primitives.
Aimable Otaïti, sauvage Sybaris,
Où la seule candeur sert de voile à Cypris!
Un autre Bougainville achève ta culture :
Aux lois de l'industrie il soumet la nature ;
D'un germe libéral il dote tes guérets,
Et sa voix te révèle et Pomone et Cérès.
Bientôt il court chercher, sous un pôle de glace,
Un autre continent promis à son audace.
De son art incertain il hâte les progrès;
Du temple d'Épidaure il ravit les secrets,
Et, soumise elle-même à tant de vigilance,
La mort baisse sa faux et s'éloigne en silence.

Trop heureuse Albion! quels furent tes transports
Quand le bronze tonnant l'annonça dans tes ports!
Que l'Europe, homme illustre! un moment te possède;
Qu'à tes rudes travaux le doux repos succède...
Le repos! en est-il pour ce génie ardent?
D'un besoin curieux l'invincible ascendant,
Lorsqu'à peine il respire, échappé des naufrages,
Rend sa vie aux dangers, et sa flotte aux orages.

L'Angleterre avait dit : « Quel mortel le premier,
» Entre deux océans se frayant un sentier,
» Osera soulever cette barrière antique
» Qui repousse du Nord les flots de l'Atlantique ? »
Tout se tait... Cook, lui seul, sent son cœur palpiter;
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
» Des vaisseaux, et je pars ! » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine,
Que déjà le héros, debout sur les rochers,
Accuse impatient la lenteur des nochers.
Il part. Les jours ont fui : Cook a revu les îles
Dont il fertilisa les rivages stériles.
Ces lieux à son aspect semblent se réjouir,
L'arbuste s'incliner, la fleur s'épanouir.
D'un avide regard il contemple en silence
Ces champs où, frêle encor, l'humble épi se balance.
Avec moins de transports un père à son retour
Sourit aux doux progrès des fils de son amour.

Ah ! les touchans bienfaits de sa main tutélaire
Revivront d'âge en âge au cœur de l'insulaire ;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,
Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira sa mémoire.

Toi, qui suivis ses pas, et que nos longs regrets
Demandèrent quinze ans aux abîmes muets,
Tu m'apparais, couvert d'un voile triste et sombre...
Est-ce toi, la Peyrouse ?.. ou n'est-ce que ton ombre?

Nobles martyrs, salut à vos noms immortels!
Le premier voyageur mérita des autels.
Par les mers séparés, sur les diverses plages,
Les peuples languissaient nus, grossiers et sauvages.
Le voyageur paraît... Les flots sont aplanis;
Par le nœud des besoins les hommes sont unis.
Le commerce, bientôt, rapprochant les distances,
De l'un à l'autre pôle étend ses bras immenses,
Du fertile Yémen recueille le nectar,
L'opulente toison des troupeaux de Cédar,
De Chypre et de Naxos la liqueur parfumée,
Et la pourpre de Tyr, et l'encens d'Idumée.
Les marbres de Paros, les tissus d'Ispahan
Sous leurs poids précieux font gémir l'Océan;
Le rubis, que l'aurore avec amour étale,
Quitte pour l'occident la rive orientale;
Et le Japon, du creux de ses rochers lointains,
De son luxe fragile enrichit nos festins.

De nouvelles cités s'élèvent et fleurissent;
La raison s'agrandit et les mœurs se polissent :
Le désert a des lois, des vertus et des arts.
Monarques! demandez au plus fameux des Czars
Par quels puissans ressorts son active sagesse
A su du fier Tartare adoucir la rudesse,
Transformer en cités de stériles roseaux,
Et fonder un empire où croupissaient des eaux?
Pierre vous répondra : « Je parcourus la terre;
» Je visitai les ports de la riche Angleterre;
» Mais d'un peuple poli les arts au loin vantés
» Attachèrent surtout mes regards enchantés,
» Et j'admirai long-temps, aux rives de la Seine,
» La douce urbanité de la moderne Athène.
» Sous les rochers du nord descendu sans pâlir,
» Au séjour des métaux j'osai m'ensevelir;
» Des chantiers de Sardam ma main laborieuse

» Saisit avec orgueil la hache industrieuse.
» Je reparus enfin, digne du rang des rois;
» Et l'empire des Czars s'étendit à ma voix. »

En des jours plus lointains, le flambeau des voyages,
Tel qu'un astre éclatant, perça la nuit des âges :
Pythagore, Solon, Thalès, Anacharsis
Moissonnaient la sagesse aux campagnes d'Isis;
La Grèce, s'élançant dans l'Égypte féconde,
Allait chercher des lois pour en donner au monde,

O rives de l'Asie! ô terre des beaux-arts!
Nous révérons encor vos monumens épars.
D'un œil religieux le voyageur admire
Ilion, Babylone, Ecbatane et Palmyre;
Des palais fastueux, des temples solennels
Il dispute au néant les débris éternels.
Seul, assis au milieu des antiques décombres,
Des siècles expirés il évoque les ombres,
Cherche des temps fameux le vestige effacé,
Et prête au loin l'oreille aux leçons du passé.

Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager :
L'œil du sage lui seul voit, distingue, mesure,
Surprend l'homme échappant aux mains de la nature,
Compare sa rudesse à nos goûts amollis,
Et ses brutes vertus à nos vices polis;
Des diverses humeurs observe la nuance,
Et des climats divers la secrète influence;
Oppose au lent progrès des empires naissans
Le rapide déclin des états vieillissans;
Rapproche ces tableaux si féconds et si vastes,
Et de la terre entière interroge les fastes.

Où courent à la fois ces doctes conquérans?
L'un suit le char pompeux de ces astres errans;
L'autre poursuit Hermès dans le sein de Cybèle;
Ou rend à Triptolème un sol long-temps rebelle.
La Condamine encor s'élançant plus loin qu'eux,
Visite l'Amazone et ses flots belliqueux;
Anquetil redemande à l'indien rivage
La loi de Zoroastre et les écrits du Mage;
Et Jussieu, de son art ordonnant les progrès,
Aux plantes du désert dérobe leurs secrets.
Bientôt ils reviendront aux pieds de la Science
Déposer le flambeau de leur expérience,
Épancher des trésors lentement amassés,
Et charmer leurs rivaux fiers d'être surpassés.
Tel autrefois Platon, après ses longs voyages,
Aux bosquets d'Académe entretenait les sages,
Et tranquille, près d'eux sous le platane assis,
Les attachait long-temps à ses nobles récits.

LES JALOUSIES LITTÉRAIRES.

(Ce sujet, malheureusement trop vaste, était susceptible de beaucoup plus de développemens. Je me suis arrêté aux principaux traits, et j'ai circonscrit dans les bornes d'une courte épître la matière d'une longue satire.)

Quoi! le Parnasse même a ses guerres civiles!
Quoi! d'un chétif orgueil esclaves trop serviles,
Pour un frêle laurier les enfans d'Apollon
Transforment en champ clos l'harmonieux vallon!
Pâles, et dévorés d'une envieuse rage,
L'éloge d'un rival est pour eux un outrage!
L'un, morose auditeur, en un cercle nombreux,
D'un vague et froid sourire accueille un vers heureux.
Tout applaudit : lui seul, immobile à sa place,
Garde, non sans dessein, un silence de glace;
Aux applaudissemens il ne peut consentir,
Et son flegme obstiné cherche à les démentir.
L'autre, plus lâche encor, Tartufe littéraire,
Cache sa fausseté sous un front débonnaire :
Si vous lui confiez, par ses dehors séduit,
L'écrit que récemment votre verve a produit,
Ardent à censurer les beautés qu'il redoute,
Sur tel mot énergique il sème un léger doute.
Votre style est serré, plein, nerveux et précis?
« Prenez garde; ce sens me paraît indécis.
» Le sublime est souvent voisin du ridicule.
» Sur ce tour trop hardi j'aurais quelque scrupule.
» De ce morceau brillant il faut vous défier;
» Vous feriez mieux, je crois, de le sacrifier.
» Je vous parle en ami, je suis franc... » Le perfide!
Cet autre, prodiguant sa louange insipide,
Flatte pour mieux tromper, sait d'un coupable miel
De ses intentions envelopper le fiel,
Et, tandis qu'il m'assied au trône de Racine,
Aiguise contre moi l'épigramme assassine :
Il me prédit, le traître, un succès éclatant,
Et sourit par avance au revers qui m'attend.
Qui sait si contre moi sa rage prévoyante
N'ira point ameuter la cabale bruyante,
Et, de mes déplaisirs s'enivrant en espoir,
Acheter le matin ma ruine du soir?

Le Cid en main, Corneille, arrivé de Neustrie,
Vit les sots contre lui déchaîner leur furie.
Sous la brutale injure et le brocard sanglant
L'harmonieux Racine expia son talent.

Quand, loin de ses moutons, une docte bergère,
Quitta pour le sifflet sa musette légère;
Et lorsque Sévigné, dans son style enchanteur,
Réjouit les Cotins d'un oracle menteur.
Hué chez Melpomène et tombé chez Thalie,
Voyez ce vieux rimeur, à la face pâlie,
Mordre sa lèvre altière, et subir en grondant
Ce concert de bravos, pour lui seul discordant;
Si le malin plaisir en ses yeux étincelle,
Malheur! trois fois malheur à la muse nouvelle!
Mais si son œil est terne et son front obscurci,
Apollon soit loué! l'ouvrage a réussi.

Que risible est l'orgueil du poète qui s'aime!
Dans la nature entière il ne voit que lui-même;
Tout est lui. Parle-t-il? le MOI retentissant
Dans sa bouche en une heure est cent fois renaissant.
Écrit-il? dans ses vers, c'est lui qui se proclame:
Lui seul enfin, lui seul remplit toute son âme.
D'une docte amitié dédaignant les douceurs,
Il ne se souvient pas que les Muses sont sœurs;
Il n'a goûté jamais la volupté suprême
De s'entendre applaudir dans un autre soi-même;
Et, ses vers exceptés, n'aimant rien qu'à demi...
Malheureux! vingt succès valent-ils un ami?

O Racine! ô Boileau! véritables modèles
Des rares écrivains et des amis fidèles!
L'un à l'autre enchaînés jusque dans l'avenir,
Vos deux noms fraternels n'ont pu se désunir.
La mort seule brisa votre chaîne invincible.
Quand l'un de vous, trop faible, hélas! et trop sensible,
Disgracié d'un roi dont il blessa l'orgueil,
Va payer de sa mort le refus d'un coup d'œil,
Avec un long effort, près de la dernière heure,
Sa voix éteinte adresse à l'ami qui le pleure
Un seul mot où son cœur s'exhale tout entier:
« Je meurs heureux, dit-il, car je meurs le premier. »

Prétendez-vous comme eux vivre dans la mémoire?
Égalez leurs vertus pour atteindre à leur gloire.
Un génie obscurci d'envieuses vapeurs
Ne jette qu'un feu pâle et des éclairs trompeurs.
Accablez de ses torts celui qui vous irrite,
Mais ne déguisez point l'éloge qu'il mérite.
Par des mortels jaloux vous êtes outragés?
Soyez justes pour eux, et vous serez vengés.

Imprudens ennemis! n'allez point dans la lice,
Des sots toujours ligués réjouir la malice:
L'un à l'autre plutôt servez-vous de soutiens.
Qu'ils renaissent pour vous ces heureux entretiens
Où s'échauffe l'esprit, où l'âme se réveille,
Où le choc fait jaillir la flamme qui sommeille,
Où le goût, rallumant son antique flambeau,
Avertit l'écrivain des nuances du beau.
Songez-y; les enfans divisés par la haine
Appauvrissent bientôt le paternel domaine:
N'immolez point le vôtre à de fougueux débats.
Disputez-vous la palme, et ne la brisez pas.

POÉSIES LÉGÈRES.

LE DÉJEUNER.

Mes chers amis, certes, je fais grand cas
Du sage auteur de la Gastronomie;
Mais j'avoûrai que le meilleur repas
Est un repas auprès de son amie;
Et c'est le seul dont il ne parle pas!
Un peu friand, je sers à ma manière
Le Dieu joufflu du joyeux La Reynière.
Chapon doré! succulente perdrix!
Dindonneau tendre, au brillant coloris!
Mets enchanteurs, que l'odorat dévore!
Vous manger seul a sans doute son prix;
Mangés à deux, vous valez mieux encore.

Je prise fort tout plaisir clandestin.
Or, vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux, d'un séduisant châtain,
Vont se jouant sur le plus blanc satin.
Si vous voyez nymphe aimable et lutine,
Au doux regard, au sourire malin,
O mes amis! vous dire: c'est Florine.

Dans ma retraite elle doit, ce matin,
Venir s'asseoir à mon humble festin.
Durant la nuit, cette image riante
Préoccupait mon âme impatiente.
Avant que l'aube eût coloré les cieux,
Le froid sommeil avait fui de mes yeux,
Et j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.

Du déjeuner commençons les apprêts.
D'un rien l'amour fait une grande affaire.
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
Que ces rideaux, complaisans et discrets,
D'un jour douteux protégent nos secrets.
Notre couvert, de la gauche à la droite,

A lui tout seul remplit la table étroite :
Tant mieux, mes pieds, comme au hasard placés,
Seront aux siens mollement enlacés.
Mais tout est prêt : un poète sait être
Tout à la fois et serviteur et maître ;
Sans nul valet, il n'est point asservi
A bien payer pour être mal servi.

Quel bruit charmant vient frapper mon oreille ?
On a frappé.... C'est elle ! heureux moment !
Elle paraît aux yeux de son amant,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser, savouré lentement,
J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat : inquiète et craintive,
Elle tremblait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux ;
Je la rassure. Elle entre : je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache.
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés...
Je vois Florine et je ne vois plus qu'elle !
Sans le vouloir on peut, en pareil cas,
Pour la convive oublier le repas :
Malignement elle me le rappelle ;
Tandis qu'Amour, souriant à l'écart,
Du doux festin jure d'avoir sa part.

Certain auteur, qu'à bon droit on renomme,
Qui de la table a chanté les appas,
Du déjeuner rimerait tous les plats ;
Mais un amant n'est point un gastronome.

Le temps s'enfuit : d'un regard amoureux,
J'ose implorer un moment plus heureux...
Elle dit non, d'une voix faible et douce ;
Son œil m'attire, et sa main me repousse.
De ses refus s'augmente mon ardeur.
Belle d'amour, plus belle de candeur,
Presque à regret à mes vœux elle cède,
Et ses transports sont voilés de pudeur.
Mais aux transports le calme enfin succède.
Il faut passer du silence aux discours :
Des voluptés nécessaire intermède,
Un peu d'esprit vient à notre secours,
Un peu d'esprit ne nuit point aux amours.

Florine alors m'ordonne avec tendresse
De célébrer l'amour et son ivresse :
« Y penses-tu, lui dis-je ? moi, rimer !
Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
Rêves de gloire ont des charmes pour nous ;
Mais je le sens, délire pour délire,
Rêves d'amour sont encor les plus doux. »

Je vois bientôt ses jolis doigts de rose
Éparpiller et mes vers et ma prose.
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire
Où ses billets vont se réfugier !
Elle aperçoit celui que le premier
Sa main traça loin des yeux de sa mère.
Elle sourit voyant de ses cheveux
Enveloppés dans la même romance
Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux.

J'entends sonner l'heure qui la rappelle.
Elle va fuir... mon bonheur avec elle !
« Demeure encor... — Je ne puis ; il est tard !.. »
Un long baiser, le baiser du départ
Vient m'embraser de son humide flamme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin ;
Elle s'éloigne, elle emporte mon âme ;
Et mon adieu la suit encor de loin.
Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Des voluptés dont mon cœur s'enivra
Je me retrace une image chérie...
En soupirant, je dis : « Elle était là ! »

DIALOGUE

ENTRE LA RIME ET LA RAISON.

LA RAISON.

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble ?
On nous rencontre, hélas ! si rarement ensemble !
Dans nos communs destins quel fatal changement !
N'occupant autrefois qu'un même logement,
Chez Racine et Boileau nous vivions d'ordinaire ;
Nous ne nous quittions pas : maintenant, au contraire,
Ce n'est que le hasard qui nous peut réunir.

LA RIME.

J'ai tant à faire, aussi ! je n'y saurais tenir.
A toute heure, en tous lieux, on m'assiége, on m'obsède ;
Aux importunités il faut bien que je cède ;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.
Non, je ne puis, ma sœur, suffire à mon emploi.
Visiter tous les sots ! la fatigue est trop grande.
Tant bien que mal pourtant il faut que je me rende
Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits

Faisant couplets, quatrains, et bouquets à Chloris,
Petits vers anodins, madrigaux à la glace...
Ma foi, sans vanité, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON.

Régnez chez ces auteurs : ah ! je vous le permets;
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Vos beaux discours chez eux ne feraient pas fortune;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous?

LA RAISON.

J'ennuie.

LA RIME.

Pourquoi me quittiez-vous? le ciel vous a punie.

LA RAISON.

C'est votre faute, hélas ! Du matin jusqu'au soir,
Lorsque je disais blanc, vous me répondiez noir;
A chaque instant c'étaient nouvelles brouilleries.
Un beau jour, lasse enfin de vos tracasseries,
Je partis, m'exposant aux injures des sots :
Peut-on jamais trop cher acheter le repos !
Vous courûtes le monde en franche aventurière;
Moi, pour vous imiter je me sentis trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas;
Mais pour moi je fus sage, et ne réussis pas.

LA RIME.

On vous boude partout, partout je fais merveilles;
Avec un double son je frappe les oreilles,
Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.
On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur,
Qui me prenaient pour vous ; jugez de la méprise !
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON.

Sans moi l'on vous méprise.

LA RIME.

Un peu plus de justice et point tant de mépris,
Chère sœur ; comme vous on peut avoir son prix.
Repassons nos défauts, jugeons-nous l'une et l'autre :
Vous me direz mon fait, je vous dirai le vôtre.

LA RAISON.

Parlez, je vous écoute en un calme profond.

LA RIME.

C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second;
C'est l'usage.

LA RAISON.

Eh bien donc, il faut vous satisfaire.
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère :
Dans les petits propos vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez sans rien dire.
Vous exprimez à peine en vingt mots superflus
Ce que moi je dirais en quatre tout au plus;
Et votre double son, dans sa chute pareille,
Revient incessamment tyranniser l'oreille :
Ainsi du balancier le bruit assoupissant
A mouvemens égaux frappe l'air gémissant.
Chacun du premier mot prévoit votre pensée ;
On termine aisément la phrase commencée;
Et cette phrase enfin, dût-elle me braver,
Une fois entamée, il faut bien l'achever;
Il faut absolument, pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre folle épithète.
Vous faites bien du mal et sans vous en douter.

LA RIME.

Avez-vous dit, ma sœur? voulez-vous m'écouter?
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche :
Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche.
Vous parlez sèchement, avec austérité,
Et ce n'est point ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude au moins : ce ton philosophique
Est fort beau, mais peut-être un peu soporifique.
Lorsqu'elle fait bâiller, la raison même a tort :
Que servent vos sermons? Entend-on quand on dort?
N'est-il que des pavots à cueillir sur vos traces?
Un vieux sage l'a dit : sacrifiez aux Grâces.

LA RAISON.

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME.

Moi, je veux profiter un jour de vos avis,
Et ma reconnaissance...

LA RAISON.

Oh ! comptez sur la mienne.

(Après un silence.)

Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME.

Ah ! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON.

Souvent je vous ai vue, avec art balancée,
Dans les bornes du vers resserrer ma pensée,
Et dans le souvenir imprimer mes discours.

LA RIME.

Votre discernement m'était d'un grand secours.

LA RAISON.

Par vous mon moindre mot prenant quelque importance,

Passait de bouche en bouche, et devenait sentence.

LA RIME.

Grâces à la vigueur que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON.

M'en croirez-vous, ma sœur? oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles:
Sans la bonne union point de prospérité.

LA RIME.

Si nous rétablissions notre communauté!
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme!...

LA RAISON.

Votre avis est fort sage: aussi je m'y conforme.

LA RIME.

Eh bien! suivez-moi donc, ma sœur: sans plus tarder,
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

ÉPÎTRE A MON DERNIER ÉCU.

Reste de mon léger trésor,
O toi! ma dernière ressource!
Toi qui du moins peuples encor
La solitude de ma bourse,
Écu modeste! il faut partir.
De ce départ mon cœur murmure;
Pourtant la nécessité dure
Me commande d'y consentir.
Je te regretterai sans cesse;
Je l'avoûrai de bonne foi:
Ami fidèle, auprès de moi
A peu près seul de ton espèce,
Depuis long-temps j'avais sur toi
Réuni toute ma tendresse.
Pauvre écu! quel sera ton sort?
Iras-tu courir par la ville?
Ou languir dans le coffre-fort
D'un vieux Crésus à l'âme vile?
En un seul jour te verra-t-on
Passer d'une course rapide
Du pauvre à l'opulent avide,
Ou de l'honnête homme au fripon?
O destin qui pour toi m'effraie!
Devrais-tu, partout dédaigné,
Aller, invalide et rogné,
Finir tes jours à la Monnaie?
Ou bien, de ce riche nouveau,
Habitant les énormes caisses,
Te perdre, mince filet d'eau,
Dans l'océan de ses richesses?
Que d'écueils s'offrent devant toi!
Pour tes mœurs je tremble d'avance:
Tu rempliras plus d'un emploi
Bien à charge à ta conscience.
Sans honte dis la vérité:
Ouvriras-tu chaque semaine
Le temple si peu respecté
De Thalie et de Melpomène
A ce petit-maître affecté,
Fat par penchant, sot par nature,
Qui, parlant ab hoc et ab hac,
Juge de la littérature
Comme d'un jabot ou d'un frac?
Paîras-tu le lourd libelliste
Qui de maint ouvrage en crédit
Grossit effrontément sa liste,
Et dîne du mal qu'il a dit?
T'étalant avec impudence,
Viendras-tu siéger sans remord
Sur ces tapis maudits du sort,
Dont la couleur est l'espérance,
Et dont les effets sont la mort?
Encor si par toi l'opulence
Avec mystère secourait
La noble et timide indigence!
Cette image du moins pourrait
Me consoler de ton absence...
Vœux inutiles! vain regret!...
On parle tant de bienfaisance
Qu'on se dispense du bienfait.
Tu connaîtras notre faiblesse,
Et nos vices et nos travers,
Et tu sauras que ton espèce
Gouverne tout dans l'univers:
Tu sauras comment l'égoïste,
Isolé dans son froid bonheur,
Vit et meurt, solitaire et triste,
Sans se douter qu'il eut un cœur;
Comment la richesse inhumaine
Insulte au mérite indigent,
Et comment ce siècle d'argent
Au siècle de fer nous ramène.
Mais déjà tu fuis loin de moi;
J'entends sonner l'heure funeste...
Adieu, cher écu! Souviens-toi
Du meilleur ami qui te reste.
Si tu reviens un jour loger
Dans mon asile poétique,
Je te promets de rédiger
Ton voyage philosophique.

L'ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Les campagnes du ciel brillaient d'or et d'azur,
Et l'astre d'Orient, sur les pas de l'année,
Ramenant pour la France une illustre journée
Se levait dans les airs plus riant et plus pur.
En ces instans, du haut de la voûte sacrée,
On dit que de nos murs la patrone adorée,
Invisible, s'ouvrit un lumineux chemin,
Et descendit vers nous, des palmes à la main.
Dans ses yeux rayonnaient la joie et l'espérance.
L'abeille symbolique, attribut de la France,
Voltigeait autour d'elle en bourdonnant essaim,
Et la rose des champs parait encor son sein.
Elle a touché la terre, et sa sainte houlette
Ouvre devant ses pas la royale retraite.
Louise sommeillait sous l'or de ses lambris:
L'illusion d'un songe à ses sens attendris
Venait de retracer les heures de souffrance
Où ses larmes payaient le bonheur de la France.
Rendue à ces momens si cruels et si doux,
Elle voyait encor la pâleur d'un époux:
Elle entendait encor ce cri: Sauvez la mère!
« Jeune reine, lui dit la céleste bergère,
» Lève-toi, viens au temple, en ce jour solennel,
» Présenter avec moi ton fils à l'Éternel.
» Je protégeais ce fils, même avant sa naissance;
» Pour lui, dans tes jardins de parfums embaumés,
» Des soleils du printemps je hâte l'influence;
» Pour lui mes doux agneaux, symboles d'innocence,
» En paisibles coursiers désormais transformés,
» Guident le char propice où son auguste enfance
» Captive le regard des habitans charmés.
» J'ai fêté dans les cieux ta pompe nuptiale;
» Un jour je reviendrai sur le front de ton fils
» Étendre de mes mains cette onction royale
» Que des cieux autrefois j'apportai pour Clovis. »
Elle dit, et, posant la palme tutélaire
Sur ce berceau chargé des destins de la terre,
Remonte avec lenteur aux éternels parvis.
Des prophètes sacrés la troupe réunie
Redit ses plus beaux chants d'allégresse et d'amour,
Et des lyres du soir l'ineffable harmonie
De l'instant fortuné salua le retour.
Jérémie essuyant ses larmes prophétiques,
De sa Jérusalem oublia les malheurs;
Il chantait, et sa harpe, aux lugubres cantiques,
Pour la première fois se couronna de fleurs.

LES J'AI VU

DE LA PROMENADE DE LONGCHAMP.

J'ai vu cette brillante fête,
Fête des grâces, des amours,
Que trois mois d'avance on apprête,
Et dont on s'occupe trois jours.
J'ai vu la beauté sous les armes,
Rassemblant tous ses traits vainqueurs,
Doubler le pouvoir de ses charmes
Pour venir assiéger les cœurs.
J'ai vu la toilette nouvelle,
Et d'honneur j'en suis enchanté:
Ces dames mettent tant de zèle
A retracer l'antiquité,
Qu'on les verra, si cela dure,
Quittant l'habit grec ou romain,
Reprendre la simple parure
De la mère du genre humain.
J'ai vu tour à tour d'autres belles,
Se livrant à des goûts nouveaux,
Oser, amazones nouvelles,
Caracoler sur des chevaux...
Comme tomber n'est pas descendre,
Belles, prenez garde aux faux pas:
Vous risquez... Vous devez m'entendre;
Et Boufflers a su vous apprendre
Ce qu'il arrive en pareil cas.
J'ai vu la tournure grossière
Des parvenus en chars brillans:
Ces messieurs se tiennent dedans
De l'air dont on se tient derrière.
J'ai vu l'intrigant Dorival,
Qui faisait aujourd'hui figure,
Et demain vendra le cheval
Afin de payer la voiture.
J'ai vu *campos ubi Troja*...
J'ai vu les ruines célèbres
Du temple où jadis ce jour-là
Les nonnettes chantaient ténèbres
Avec les filles d'Opéra.
J'ai vu la foule confondue
Revenir au déclin du jour,
Par la longue et sombre avenue
De ce bois planté par l'Amour,
Où, dit-on, à l'Hymen son frère
Le fripon joua plus d'un tour;
Bois charmant où le doux mystère
Établit avec lui sa cour.

J'ai vu l'amant et son amie,
Dans leurs yeux portant le bonheur.
Je les ai vus d'un œil d'envie,
Et me suis dit au fond du cœur :
« Ah ! dans ce bois, aimable Laure,
Que ne puis-je avec toi rêver !
Je ne voudrais m'y retrouver
Qu'afin de m'y reperdre encore. »

PLAISIR ET PEINE.

En même temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour :
De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs :
Il donna des ailes au frère;
Pour la sœur il n'en resta plus.

« Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux,
Moi, qui ne puis, comme mon frère,
Franchir l'espace radieux? »
Il répond : « Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois;
Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine avec soin cachait son arme
Sous l'aile de son protecteur :
Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Et du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager;
Plaisir est caressé des belles,
Peine... aucun ne veut s'en charger.
Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur,
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

A M. DE PARNY,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE L'AMOUR MATERNEL.

A toi! très aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane;
Bon poète, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve, et que Dieu damne!
Chante Satan et Belzébut,
Caresse l'Amour et sa mère;
A la Vertu, matrone austère,
Je consacre un chaste tribut.
Mes vers n'ont rien qui scandalise :
Dans l'oratoire de Vénus
On répète tes *oremus;*
Tu plaisantes, je moralise.
Nous avons chacun notre emploi;
Ainsi, dans la même famille,
J'édifirai la mère, et toi
Tu feras soupirer la fille.
Tu célèbres la volupté,
Moi, la tendresse maternelle :
Ma part est la vie éternelle,
La tienne, l'immortalité.

A MON BERCEAU.

Frêle berceau, premier asile
Qui protégeas mes premiers ans,
Édifice comme eux fragile!
Reçois le tribut de mes chants.
Les soins d'une mère chérie
Te gardaient à mon souvenir;
Et sous le ciel de la patrie
Ma douce et longue rêverie
Avec toi vient s'entretenir.
Tel au retour d'un grand voyage
Le nautonnier, battu des mers,
Conte les maux qu'il a soufferts
Au compagnon de son jeune âge.
Que sont devenus ces momens,
Où les tendres sœurs de mon père
Me rendaient trois fois une mère
Condamnée à de longs tourmens;
Où, dès la renaissante aurore,
Le père que je pleure encore
Respirait mon souffle incertain;
Où, près de lui, son noble frère

Disait : « Je suis aussi ton père, »
Et rêvait mon futur destin !
Ces deux amis de mon enfance
Dorment sous la tombe ; et mes yeux,
Privés de leur douce présence,
Ne les reverront plus qu'aux cieux.

Heures douces et passagères
Où les amertumes légères
De l'enfance sont les malheurs !
Age d'innocence et de grâce,
Où, pour elle, un si court espace
Sépare les ris et les pleurs !
Que je regrette votre fuite !
Gloire, plaisirs, fortune, amour,
Caressant mon âme séduite,
Vinrent me bercer à leur tour.
Perfide attrait ! faveur cruelle !
C'est ainsi que l'onde infidèle
Balance d'abord mollement
La fragile et vague nacelle
Qu'engloutit son gouffre écumant.
Tout m'a trahi, le bonheur même.
J'aimai, j'aimai d'amour extrême ;
Comme j'aimai, je fus chéri.
Elle était jeune, aimable et belle...
Et quatre fois l'herbe nouvelle
Déjà sur sa tombe a fleuri.
Avant de quitter la lumière,
Elle me dit : « Ne pleure pas.
Tôt ou tard tu me rejoindras :
Seulement je pars la première. »
Et moi, fidèle à mes ennuis,
Au murmure des vents d'automne
Dès que le triste oiseau des nuits
Mêle sa plainte monotone,
J'écoute, et d'instans en instans,
Il me semble sous la ramée
Ouïr cette ombre bien-aimée
Qui vient me dire : « Je t'attends. »

LE CHOIX DE DIANE.

Vénus à Diane en colère
Enleva le bel Adonis :
Trop jeune encore pour la mère,
Il devient compagnon du fils.

Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien traits pour traits;
Même âge, même air de simplesse ;
C'était l'Amour, aux ailes près.

Un jour, dans un sombre bocage,
Diane errant, son arc en main,
Près de Vénus sous le feuillage
Voit bondir le couple enfantin...

Mais quoi ! deux ailes sont écloses
Et soudain Vénus a deux fils :
« Choisis, dit-elle, si tu l'oses;
L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane balance ; elle est sage,
Elle tremble de s'engager.
Laisser Adonis, quel dommage !
Mais prendre l'Amour, quel danger !

Le rusé, feignant l'innocence,
A la faveur du demi-jour,
Trompa Diane et sa prudence :
Elle choisit, et prit l'Amour.

Adieu projets, adieu sagesse !
L'Amour est déjà dans son cœur.
A cette erreur de la déesse
Endymion dut son bonheur.

LA FAUVETTE

Dans les bois l'amoureux Myrtil
Avait pris Fauvette légère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
Je te destine à ma bergère.
Pour prix du don que j'aurai fait,
Que de baisers !... Si ma Lucette
M'en donne deux pour un bouquet,
J'en aurai dix pour la Fauvette. »

La Fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle,
Et fait tant que de sa prison
Elle s'échappe à tire d'aile.
« Ah ! dit le berger désolé,
Adieu les baisers de Lucette !
Tout mon bonheur s'est envolé
Sur les ailes de la Fauvette. »

Myrtil retourne au bois voisin,
Pleurant la perte qu'il a faite ;

Soit par hasard, soit à dessein,
Dans le bois se trouvait Lucette :
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,
En lui disant : « Console-toi,
Tu n'as perdu que la Fauvette. »

LE POÈTE VOLÉ.

CHANSON.

(Dans cette pièce l'auteur raconte sa propre mésaventure. Des voleurs adroits l'avaient complétement dévalisé.)

—

Mes amis, on prétend à tort
Qu'un poète n'est pas volable;
Aujourd'hui de ce triste sort
Je suis l'exemple déplorable.
Rien n'est plus vrai : Bias nouveau,
N'ayant rien pour être plus leste,
Je puis répéter, *in petto*,
Mon *omnia mecum porto*...
C'est une douceur qui me reste.

Comme on avait sans doute appris
Mon peu de goût pour la parure,
Habits, linge, l'on m'a tout pris,
Malgré cadenas et serrure.
De mon mobilier peu content,
On a saisi d'une main preste
Trente-six francs d'argent comptant...
Ce qui me console pourtant,
C'est qu'on ne prendra pas le reste.

J'en voudrais presque au garnement
Qui, sans pitié pour mes alarmes,
Ne m'a pas laissé seulement
Un mouchoir pour sécher mes larmes;
Mais il respecta mes écrits
En voleur discret et modeste.
Venez, innocens manuscrits,
Petits vers, avortons chéris!
Tenez-moi lieu de tout le reste.

Prenons notre parti gaîment;
N'ai-je pas des grâces à rendre?
On m'a laissé fort galamment...
Tout ce qu'on n'a pas pu me prendre.
Après tout, si je suis volé,
J'ai, pour braver mon sort funeste,
Avec un cœur tout consolé,
Ma bonne humeur et mon Églé;
Cela vaut mieux que tout le reste.

ROSE D'AMOUR.

A MADAME ***.

—

Rose d'amour, nouvelle éclose,
Languit dans le creux du vallon.
Nulle, de mémoire de rose,
N'a tant souffert de l'aquilon.
Époux sauvage, il la tourmente;
Son amour ressemble au courroux;
Et Zéphyr, dont elle est l'amante,
Lui promet des baisers plus doux.

Rose d'amour décolorée
Va succomber à ses douleurs :
Sur sa chute prématurée
L'aurore en vain répand des pleurs :
Demain (triste métamorphose!)
Le premier rayon du soleil
De celle qui fut une rose
En vain attendra le réveil.

Rose d'amour! ta destinée
De l'amour obtint un soupir;
Un mystérieux hyménée
Unit et la fleur et Zéphyr :
Zéphyr, à l'heure où tout repose,
Trompa le jaloux aquilon;
Au plaisir il rendit la rose,
Et son ornement au vallon.

L'AMOUR VRAI.

—

« De ma Céline, amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il vaut à lui seul tout le reste :
Amour sincère exige peu.
J'ai captivé plus d'une belle;
Mais mon cœur, ah! croyez-moi bien,
Les donnerait toutes pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

» Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi;
Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,

Je n'ai que les droits d'un ami.
Mais en vain son âme rebelle
Refuse un plus tendre lien :
Je donnerais mes jours pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien. »

C'est ainsi que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour ;
Non loin de là sa bien-aimée
Entendit ses accens d'amour.
Or, il obtint de cette belle
Un prix qu'il méritait si bien :
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait eu jamais rien.

L'AMITIÉ.

A MADAME ***.

Toi que d'amour j'aimerais pour la vie
Si pour l'amour tu n'étais sans pitié !
Songes-y bien ; près d'aussi belle amie,
Comme d'amour on brûle d'amitié.

De mes transports si ta raison murmure,
Je fais serment d'en cacher la moitié ;
Et je saurai, sans devenir parjure,
Jusqu'au tombeau t'adorer d'amitié.

Frivole amant, je cherchais des amantes ;
Mais je t'ai vue, et j'ai tout oublié.
A tes genoux, sur tes lèvres charmantes,
Oh ! laisse-moi m'enivrer d'amitié.

A MADAME ***,

QUI M'ENGAGEAIT A LUI LIRE UN DISCOURS EN VERS SUR L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

Après le bien qu'en mes vers j'ai chanté,
Il est encore une autre *indépendance*,
Que l'on ne peut, quoi qu'on ait de prudence,
Garder long-temps auprès de la beauté.
Aussi j'éprouve une terreur profonde :
En ces momens solitaires et doux,
Lire en secret la première avec vous,
C'est, je le sens, exposer la seconde.

LA RÉSOLUTION.

« D'aimer d'amour ne ferai la folie.
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager :
Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger ;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage :
Plus ne restait que les noms à changer.

VERS ÉCRITS SUR L'ALBUM DE Mme ***,

A SON DÉPART.

Sous les regards de Lutèce enchantée,
Elle brillait, la reine du printemps !
Un jour, hélas ! elle fut transplantée,
Et nos bosquets la pleurèrent long-temps.
Mais de la fleur il reste quelque chose ;
Son doux parfum charme encor ce séjour,
Et tout cœur tendre aux lieux où fut la rose,
Ne peut passer sans y rêver d'amour.

LA LOI DE NATURE.

Dans ces bois, Lise en vain me jure
Qu'elle m'aimera constamment :
O bonheur ! ta douce imposture
N'est que le rêve d'un moment ;
Et, comme aux lois du changement
Tout est soumis dans la nature,
Ces bois changeront de verdure,
Et Lise changera d'amant.

RÉDUCTION.

Damon disait à son épouse Hortense.
Les sacremens sont objets d'importance;
Sais-tu leur nombre? — Oui; sept. — C'est trop commun!
Six. — Depuis quand? — Depuis que pénitence
Et mariage, hélas! ne font plus qu'un.

ÉPITAPHE DE ***.

Ici dort une amante à son amant ravie:
Le ciel vers lui la rappela.
Grâces, vertus, jeunesse, et mon cœur, et ma vie,
Tout est là.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT.

Sous ce champêtre monument
Repose une fille encor chère;
Elle n'a vécu qu'un moment:
Plaignez sa mère.

DIZAINS ET HUITAINS.

PLAISIR ET BONHEUR.

Naïf encor, quand d'amour ce vint l'âge,
Je rencontrai deux jumeaux sous l'ombrage:
L'un se nommait Bonheur, l'autre Plaisir.
Plaisir entre eux m'ordonna de choisir;
Je le choisis: je ne vis pas son aile.
Il s'envola, cet aimable infidèle;
Bonheur me dit: « Tu me reconnaîtras
» Une autre fois; ton erreur est commune:
» Mais va, Bonheur n'eut jamais de rancune;
» Près de Zulmé tu me retrouveras. »

—

LE CHOIX DU PLUS TENDRE.

Trois pastoureaux se racontaient leurs goûts
Sur le baiser. Lubin, d'un ton folâtre:
« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre;
C'est du baiser le trône le plus doux,
J'en fais l'aveu. — Sein de rose et d'albâtre,
Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas.
— Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,
Simple baiser sur la main que j'adore;
Car c'est, hélas! de tous ceux que j'implore,
Le seul qu'Églé ne me refuse pas. »

LA POMME.

Le Créateur, pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour que le désir soulève,
Fruit tentateur dont nos yeux sont ravis,
Sur votre sein, filles aimables d'Ève,
Du bon Adam séduit encor les fils.

L'OISELEUR.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur; séduisant, mais volage:
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage!
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger: « Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage;
Il reviendra bientôt, pour ton malheur!
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

LA VÉRITÉ.

Fille du ciel, une vierge inconnue,
Timide et chaste, et pourtant toujours nue,

A notre encens : Vérité, c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue ;
De temps en temps on croit la saisir... non !
Telle faveur n'est jamais obtenue ;
Et les amans de cette autre Junon
Comme Ixion n'embrassent que la nue.

LA PRÉFÉRENCE.

Pour ses méfaits et certain stratagème,
Avec l'Olympe Amour était brouillé :
Des attributs de son pouvoir suprême
En plein conseil Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose :
« Eh bien ! dit-il, parmi ses attributs
Il peut choisir ; mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il ? ses ailes ? son flambeau ?
Son carquois ? Non : il reprit son bandeau.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Onde fâcheuse, onde mal avisée,
Dont le murmure assoupit l'Élysée,
Et qui, sans choix, engloutis dans tes eaux
Le souvenir et des biens et des maux,
Retire-toi ; ta faveur inhumaine
Ne sera point l'objet de mon désir ;
Et je renonce à l'oubli de la peine
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

LA TENDRE INQUIÉTUDE.

Flambeau des nuits ! ta clarté douce et pure
Brillait aux cieux, plus belle qu'un beau jour :
Tout reposait dans toute la nature ;
Laure et Delmon veillaient seuls pour l'amour.
Delmon disait : « Par cet astre, je jure
De t'adorer, de n'adorer que toi.
— Ah ! s'écria Laure pleine d'effroi,
N'atteste point sa lumière infidèle ;
Du changement elle subit la loi...
Si ton amour allait changer comme elle ! »

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE.

Sur le bûcher je consume mon être.
— Un feu plus doux me consume à mon tour.
— Je ne meurs pas, ou je meurs pour renaître.
— Je vis bien moins, mais je vis pour l'amour.
— Jupiter m'aime. — Et Vénus me caresse.
— Ma dignité... — Vaut-elle mon bonheur ?
— Je suis au monde unique en mon espèce.
— Pauvre immortel ! je vous plains de bon cœur.

SERMENS D'AMOUR.

Pourquoi faut-il, innocente Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage ?
Le tien te fuit : l'amour qui l'enflamma
S'en est allé plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards tu cessas d'être belle.
Il te jurait une ardeur éternelle...
L'éternité ne dura qu'un matin.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

Quatre bijoux sont le présent fidèle
Dont Providence a doté chaque belle
Pour signaler sa bienvenue au jour :
Boîte aux bonbons se montre la première :
Un peu plus tard, boîte aux billets d'amour ;
Puis, boîte au rouge, adroite auxiliaire.
Mais l'âge vient : quand beauté douairière
A renvoyé son miroir à Vénus,
Non sans regrets, sa tendresse dernière
S'ensevelit dans la boîte aux *agnus*.

LA DÉFAITE.

Pour divertir le céleste séjour,
De son amant Cythérée, un beau jour,
Prit et l'armure et la marche hardie.
Pallas rougit, croit qu'on la parodie,

Offre cartel à la mère d'Amour,
Et veut aux dieux donner la tragédie.
Cyprine alors en ces mots l'éluda :
« Oubliez-vous votre déconvenue?
Dans notre lutte au pied du mont Ida,
Je vous vainquis, et pourtant j'étais nue. »

L'AMOUR LABOUREUR.

On dit qu'un jour le dieu par qui l'on aime,
Las à la fin de nuire et de blesser,
Devers Paphos se mêla d'exercer
L'art bienfaisant qu'inventa Triptolème :
« O Jupiter, dit-il, dans ce sillon
Qu'un germe heureux croisse et se développe,
Ou cette main soumet à l'aiguillon
Le blanc taureau qui séduisit Europe. »

LA FEMME.

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le Plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

LA DIFFÉRENCE.

Comme Diane Amour a ses chasseurs :
Ce point diffère entre la double armée
Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit que chez Diane on prise
Au son du cor proclâme ses exploits :
En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois;
Mais, quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'Amour ne doit sonner la prise.

L'AMOUR NAUTONNIER.

Minerve au loin fit sur terre un voyage,
Eut froid accueil, car elle ennuyait fort.
Voilà qu'un soir (c'était un soir d'orage)
Fleuve agité l'arrête à son passage.
Un nautonnier s'offre à la mettre à bord :
Mais ce pilote est l'ami du naufrage;
Et le fripon, riant de son ouvrage,
Fait échouer Minerve tout d'abord.

LA MARCHANDE D'AMOURS
ET LE JEUNE PASSANT.

— Venez, passant, que je vous accommode;
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme *Amours*. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide. — Ils ont passé de mode.
— L'Amour grondeur. — Je le laisse aux époux.
— L'Amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.
— L'Amour heureux. — Jour et nuit il s'endort.
Mais dites-moi, n'auriez-vous point en cage
L'Amour constant? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut! je prends l'Amour volage.

VÉNUS PUNIE.

« Ainsi toujours pour tendre vos filets
Quitterez-vous le radieux palais?
Disait naguère Aphrodite à Diane.
— Pour mes filets, quoi! Vénus me condamne!
Vulcain aussi tendit un jour les siens :
Nos passe-temps sont de même nature;
Mais votre époux, ma belle, j'en conviens,
Plus fin que moi, fit meilleure capture. »

LA FANTAISIE.

Plaisir, un jour, échappé de Cythère,
Courait les champs : ce petit volontaire,
Vrai papillon difficile à saisir

De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Désir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambroisie.
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté :
Beauté l'adore; elle a nom *Fantaisie.*

LES ABEILLES D'AMOUR.

Volage essaim, les abeilles de Gnide,
Dans les bosquets de ce riant séjour,
Vont composant un miel doux, mais perfide,
Et qui jamais ne se garde qu'un jour.
Fleur de souci, d'amertume arrosée,
Est le nectar de ces filles du ciel,
Et trop souvent, pour détremper leur miel,
Pleurs douloureux leur servent de rosée.

BALLADES (1).

LA FIANCÉE.

Le soir brunissait la clairière ;
L'oiseau se taisait dans les bois;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.
Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,
N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau :
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château?
— Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier. »
Elle était jeune, la bergère :
Sa voix était douce et légère ;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu? Le ciel est si noir!
Reste un moment; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés, viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh! non pas, je suis fiancée :
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,
Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère;
Mais vous me plaindrez. — Et pourquoi?
— J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.
De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier! »
Je plaignais sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je reviens le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère?
Dis-je à l'ermite hospitalier.
— Pas bien loin, dit le solitaire,
Pas bien loin. — Où donc? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »

LE FESTIN DE LA CHATELAINE.

« Pâtre, dis-moi qui réside en l'enceinte
De ce manoir dont si haute est la tour? »
Parlait ainsi, venant de Terre-Sainte,

(1) La ballade, telle qu'on la chante encore dans les montagnes d'Écosse, n'a, comme l'on sait, aucun rapport avec les *ballades* que Marot *fit fleurir*.

Cette sorte de composition, si connue des peuples du Nord, semble parmi nous tout-à-fait abandonnée; on la retrouve à peine dans un petit nombre de nos anciennes romances. Pourquoi ne pas tenter de rajeunir quelques genres vieillis, quand ils ont de la grâce et du charme? Sommes-nous trop riches et trop variés?

Le bel Yvain, chevalier troubadour.
« Est-ce manoir à sire de Ravenne?
— Bien vous échoit, dit le pâtre en riant,
Car au châtel n'est que la châtelaine;
Le châtelain voyage en Orient. »
Yvain répond : « N'ai qu'Hermose en idée.
Foi fut promise, et foi sera gardée :
Belle à miracle aurait de moi souci,
Que, refusant, lui dirais : Grand merci! »

Cor va sonnant; haut pont-levis s'abaisse;
Yvain d'abord, introduit par le nain,
Présenté fut à la belle maîtresse.
« Hermose! ô ciel! — Yvain! mon cher Yvain!
De ton trépas nouvelle trop certaine
Conclut hymen qui fut pour moi tourment;
Mais, doux ami, du sire de Ravenne
Femme ne suis que de nom seulement.
A ton penser fidèle suis restée :
Vierge candide étais quand m'as quittée,
Ciel m'est témoin que suis encore ainsi. »
Pour lors Yvain s'écria : « Grand merci! »

Heure s'écoule, et festin se dispose;
Pompeux était comme festin royal.
Sur siége d'or, établi près d'Hermose,
D'amour brûlait désireux commensal.
« Temps n'est venu, dit tendrement la dame :
Dès que beffroi va tinter *Angelus*,
A toi serai, chère âme de mon âme,
A toi serai, ne m'en défendrai plus.
Veux boire avant coupe dont le breuvage
Prévient remords, et tristesse soulage... »
Yvain répond : « J'entends... Vais boire aussi,
Vais boire à toi; me diras : Grand merci! »

Et, de ses mains prenant coupe odorante,
Comme elle Yvain but vermeille liqueur;
Puis noir brouillard couvrit sa vue errante,
Puis tout à coup froid passa dans son cœur.
De son Hermose ainsi défaillait l'âme;
Elle sourit, et dit non sans effort :
« T'avisais bien, Yvain, que tel dictame
Calmait douleur, et prévenait remord.
A mon époux, à toi mourrai fidèle. »
Chaste baiser lors est donné par elle,
Fut le premier, fut le dernier aussi.
Mort leur advint, et dirent : Grand merci!

—

L'ORPHELIN.

—

Un printemps, dans Ermenonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,
Vers les bords du lac immobile
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,
Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne peut oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scellé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :
« Sa naissance est infortunée;
» Ce billet doit la découvrir
» Le jour de sa vingtième année;
» Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir! »

» Afin d'échapper à lui-même,
Rousseau cherche à tromper son cœur;
Par cet ingénieux blasphême,
Il s'applaudit de son erreur :
« Enfant! j'ai dû te méconnaître.
» Ils sont nombreux les fils ingrats!
» Je t'épargne un crime peut-être,
» En te rejetant de mes bras.

» Tout ce que j'aimais m'abandonne;
» Toi-même aurais pu me trahir.
» Pour prix du jour que je te donne,
» Ils te diraient de me haïr.
» Tu ne maudiras que ma cendre. »
Et lorsque l'éternel sommeil
Sur sa paupière allait descendre,
Il ne chercha que le soleil.

» Mais enfin du billet sinistre
Quand le temps vint briser le sceau,
Des autels le pieux ministre
Lut : « Émile, fils de Rousseau. »
De son sort il fallut instruire
L'orphelin, que depuis, dit-on,
Jamais on ne revit sourire...
Malheureux! il savait son nom.

» De la demeure hospitalière
Gardant le simple habit de lin,
Il dit : « J'irai chercher mon père;

Trop long-temps je fus orphelin. »
Et sous les peupliers paisibles
Cherchant qui put l'abandonner,
Sur ces dépouilles insensibles
Il pleura : c'était pardonner!

» Je l'entrevis ce jeune Émile!
Parcourant d'un pas inquiet
Cette solitude tranquille,
Devant les hommes il fuyait.
Une longue mélancolie
Consuma lentement son cœur;
Souvent il relisait *Julie;*
Souvent il la nommait sa sœur.

» Si la pervenche solitaire
Se présentait sur son chemin,
Il disait : « O fleur de mon père!
» Viens reposer contre mon sein. »
Se levant, sitôt que dans l'ombre
Paraissait l'aube au front vermeil,
Il répétait d'une voix sombre :
« Et moi, j'aime aussi le soleil. »

» Un jour, plus matinal encore,
Près de son père il vint s'asseoir :
Tel il s'assit avant l'aurore,
Tel on le retrouva le soir.
Sur la tombe où dorment ses cendres
On lit ces mots presque effacés :
« Arrêtez-vous ici, cœurs tendres!
» Mortels indifférens, passez. »

LA FEUILLE DU CHÊNE.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois.
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois :
(O mes amis, que Dieu vous garde un père!
Le mien n'est plus.) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur! ta perte est trop certaine;
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre?
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage,
Il oublia le chêne et son feuillage;
Et, seulement une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne;
Sur le laitage elle tombe... O terreur!
C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant :
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne :
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

HARALD AUX LONGS CHEVEUX.

Dans la Norvège, Harald aux longs cheveux
S'en revenait de la côte africaine.
Du haut des monts, une flèche soudaine
Vint en sifflant percer son bras nerveux,
Près du torrent où la fille étrangère
Pleurait, assise au tombeau de sa mère.

La vierge en pleurs, d'Harald aux longs cheveux
Entend le cri, s'approche et le rassure;
L'eau du torrent a lavé sa blessure;
Un baume utile est offert à ses vœux :

« Noble inconnu, dit la fille étrangère,
Reposez-vous au tombeau de ma mère.

— Beauté charmante! Harald aux longs cheveux
Est las enfin de servir une ingrate;
Je veux braver la fille du Sarmate :
Pars avec moi, je comblerai tes vœux;
Dans mon palais régnera l'étrangère,
Oui; je le jure au tombeau de sa mère. »

Elle répond : « Harald aux longs cheveux!
Sans t'avoir vu j'aimais déjà ta gloire.
Tes traits long-temps vivront dans ma mémoire :
Mais mon vieux père est assez malheureux...
Dans ton pays, ajouta l'étrangère,
Puis-je emporter le tombeau de ma mère? »

Non sans douleur, Harald aux longs cheveux
Se sépara de la beauté plaintive;
Et ses soupirs se perdaient sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.
Il disparut; et la fille étrangère
Vint se rasseoir au tombeau de sa mère.

Depuis ce jour, d'Harald aux longs cheveux
Au fond du cœur elle garda l'image.
Elle séchait ainsi qu'un vert feuillage
Touché, la nuit, par le souffle orageux.
Il fut un soir où la fille étrangère
Ne revint plus du tombeau de sa mère!

LA BACHELETTE.

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'enamoura, dit-on.
Vindal en guerre était plein de franchise,
Mais en amour cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit : « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbe tournoi;
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor :
Loïse en pleurs pour gage lui présente
L'écharpe blanche, et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt dans le bois solitaire
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène, en chemin pour Beaucaire;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advienne, aimable voyageuse!
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse;
S'il vous complaît, serai votre écuyer.

— Oui bien, répond la cavalière émue;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur.
— Vais lentement aussi, belle inconnue,
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

— Blessé! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin, voudrais vous secourir.
— Ne tient qu'à vous; possédez vrai dictame :
Qui m'a blessé bien saurait me guérir. »

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir;
Et du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire, en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il page ou varlet! »

Nuit déjà close, à Beaucaire ils entrèrent;
Mais, ne logeant dans le même manoir,
Bien à regret, las! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au revoir! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parens,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs.

Du fier Vindal le triomphe s'apprête;
De l'espérance il a pris la couleur :
Victorieux, aux pieds de sa conquête
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis, à voix basse, il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame
Que réservez à blessure du cœur!

— Beau paladin, tôt le saurez, » dit-elle.
Et revenant, le soir au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet;

Pour vous servir aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

— Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui bien m'a servi. »
Le jouvenceau fait dès lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison.
Au revenir plus ne serai seulette,
Voyage est court avec beau compagnon.

— Ça, dit Irène, es-tu discret, mon page?
— C'est loi d'honneur, et devoir de féal.
— Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

Dire lui faut qu'à minuit vrai dictame
Devers la tour doit fleurir; puis encor
Que, de sa part, Irène lui réclame
Echarpe blanche avec bracelets d'or. »

Le page alors va remplir son message.
Vindal troublé ne le reconnut pas.
Morne et pensif, s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse! hélas! la fleur fatale
Dans ta pensée a déjà son emploi;
Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page c'est toi.

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère,
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la flèche légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend; l'œil et l'oreille au guet,
Les crins au vent, il recule, il se dresse,
Et l'air frémit de son souffle inquiet.

« Quoi! dit son maître : ô mon fidèle Ébène,
Qu'ai vu cent fois dans le sentier d'honneur
Sans tressaillir braver lance inhumaine,
En frissonnant me conduis au bonheur! »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène,
Sur le gazon, couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène! approche, approche encor.
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or?

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors long-temps, beau page! »
Au point du jour, Vindal dormait aussi.

ROMANCES.

LE PREMIER BARON CHRÉTIEN.

Au temps passé, la jeune Aldine
Était un miracle d'amour :
Chevaliers de haute origine
A l'envi lui faisaient la cour.
Il en est un à qui tout cède :
De la croix il fut le soutien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Il n'est plus au printemps de l'âge;
Mais ses honorables travaux
Lui font obtenir l'avantage
Sur ses plus aimables rivaux.
L'un d'eux que la fureur possède
Lui dispute un si doux lien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Cependant le combat s'apprête :
Dans le préau, les deux guerriers,
La lance au poing, le casque en tête,
Montent leurs brillans destriers.
Au premier choc le baron cède;
Il perd l'étrier, son soutien..

Dieu n'est plus en aide
Au premier baron chrétien.

Du baron ramassant la lance,
Un page, instruit à ses leçons,
Sur le coursier soudain s'élance,

Et s'affermit dans les arçons.
« En rien, dit-il, je ne te cède,
Chevalier ! mon nom vaut le tien ;

Et je viens à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Du jeune page la victoire
Couronne la vaillante ardeur,
Et le baron, couvert de gloire,
Triomphe par ambassadeur.
En vain l'indulgence intercède ;
Aldine s'aperçoit fort bien

Qu'il faut un peu d'aide
Au premier baron chrétien.

Eh ? qu'importe ! en dépit de l'âge,
Le baron a fixé son choix :
« Il est vaillant ce jeune page !
Se disait-elle toutefois ;
Trop heureux celui qui possède
Un aussi fidèle soutien :

Dieu le laisse en aide
Au premier baron chrétien ! »

Déjà le son de la guitare
Se mêle au chant du ménestrel ;
Déjà le temple se prépare :
Les deux époux sont à l'autel.
Le page que l'amour possède
Disait à part : « Je voudrais bien

Revenir à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Il s'accomplit, le vœu du page :
Le baron partit un beau jour
Pour un lointain pélerinage,
Et l'hymen fit place à l'amour.
Aldine est sage : mais tout cède
A l'espoir d'un tendre lien ;

Page fut en aide
Au premier baron chrétien.

LE REFRAIN DU VIEUX TEMPS,

OU L'ADIEU DE LA JOUVENCELLE.

Il faut partir ; l'amour en vain murmure.
En Orient vont flotter nos drapeaux.
Sors à ma voix des langueurs du repos ;
Je veux moi-même attacher ton armure.
L'honneur t'appelle ; il te répétera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra !

Grave mon nom sur le fer de ta lance,
Et de ta dame accepte le portrait ;
Il est sans art, mais c'est moi trait pour trait :
Art du pinceau vaut moins que ressemblance.
Dans les dangers il te protégera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

Du vieux refrain garde bien souvenance ;
C'est le refrain de tout preux chevalier.
Ce cri de guerre était leur bouclier,
Et maintenait leur noble contenance.
Gloire est promise à qui répétera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

Si la beauté de quelque Orientale
Te rend jaloux des droits de son sultan,
Contre ton sein posée en talisman,
Que mon image écarte ma rivale.
Reste fidèle à qui te le sera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

J'appris naguère, aux feuilles d'une rose,
L'art de connaître un infidèle amant ;
Mais j'aime mieux en croire ton serment.
Pour trop savoir, trop souvent l'on s'expose.
A tout hasard ton cœur me restera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

LE BEAU LOÏS.

Aux bords de Seine errait le beau Loïs :
Isis un jour vit sa grâce enfantine,
Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

A son retour, que fit le beau Loïs ?
Naïvement il remit à son père
Les deux bouquets de l'immortelle Isis ;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

De ces bouquets le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage ;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

Certain Druide, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore,
Et de son nom prit le doux nom de lis;
Fleur il était, et fleur il est encore.

LA FLEUR DU SOUVENIR

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin :
« Bon ermite assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi. »

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,
Qui soupira profondément :
« Hélas! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi. »

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.
Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main :
« Adieu, dit-elle, mon amie;
Garde bien cette fleur chérie;
Souviens-toi
De moi. »

Lisbeth veut suivre son amie :
Au trépas elle veut courir;
Mais on la retient à la vie :
Vivre, ah! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle,
Et, depuis, cette fleur s'appelle :
« *Souviens-toi*
De moi. »

PRIEZ POUR MOI.

COMPOSÉ PAR MILLEVOYE, A NEUILLY, HUIT JOURS AVANT SA MORT.

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintemens du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi.

» Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

» Quand à la haine, à l'imposture
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court mon pélerinage!
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

» Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour!
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

A. CHÉNIER*.

LE JEU DE PAUME.

A LOUIS DAVID, PEINTRE.

I.

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
Jeune et divine Poésie :
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
Porte la coupe d'ambroisie.
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
A confirmé mes antiques discours :
Quand je lui répétais que la liberté mâle
Des arts est le génie heureux ;
Que nul talent n'est fils de la faveur royale ;
Qu'un pays libre est leur terre natale ;
Là, sous un soleil généreux,
Ces arts, fleurs de la vie, et délices du monde,
Forts, à leur croissance livrés,
Atteignent leur grandeur féconde.
La palette offre l'âme aux regards enivrés.
Les antres de Paros de dieux peuplent la terre.
L'airain coule et respire. En portiques sacrés
S'élancent le marbre et la pierre.

II.

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,
Nymphe ailée, aimable sirène,
Ta langue s'amollit dans les palais des rois,
Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
Oppriment ta marche incertaine ;
Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.
La liberté du génie et de l'art
T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière
De nature et d'éternité
Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,
Dompte les cœurs. La liberté,
Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
Arme ton fraternel secours.
C'est de tes lèvres séduisantes
Qu'invisible elle vole ; et par d'heureux détours
Trompe les noirs verroux, les fortes citadelles,
Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
Et les nocturnes sentinelles.

III.

Son règne au loin semé par tes doux entretiens
Germe dans l'ombre au cœur des sages.
Ils attendent son heure, unis par tes liens,
Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,
Dans tous les lieux, dans tous les âges.
Tu guidais mon David à la suivre empressé
Quand, avec toi, dans le sein du passé,
Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
Sous sa main, rivale des dieux,
La toile s'enflammait d'une éloquente vie ;
Et la ciguë, instrument de l'envie,
Portant Socrate dans les cieux ;
Et le premier consul, plus citoyen que père,
Rentré seul par son jugement,
Aux pieds de sa Rome si chère,
Savourant de son cœur le glorieux tourment ;
L'obole mendié seul appui d'un grand homme ;
Et l'Albain terrassé dans le mâle serment
Des trois frères sauveurs de Rome.

---

* CHÉNIER (Marie-André DE) naquit à Constantinople le 29 octobre 1762. Son goût pour la poésie se développa de très bonne heure. Charmé des Grecs, il forma son style sur leurs divins modèles, et retrouva toute la grâce oubliée des formes antiques. Il résolut cependant de s'ouvrir des routes nouvelles, et il consacra ce projet dans un poème intitulé *l'Invention*. En 1789, André Chénier ne resta pas indifférent au mouvement national, il y applaudit, et pour sauver la liberté il commença bientôt dans le *Journal de Paris* une courageuse opposition aux principes d'anarchie et aux résistances aristocratiques. Ennemi de tout arbitraire, il ne voulait pas plus, comme il l'a dit lui-même, des fureurs démocratiques que des iniquités féodales, des brigands à piques que des brigands à talons rouges. Doué de ce courage civil si rare en France, il célébra Charlotte Corday, flétrit Collot-d'Herbois et attaqua Robespierre. C'était plus qu'il n'en fallait pour attirer sur lui la haine des factieux. Ayant proposé à M. de Malesherbes, défenseur de Louis XVI, de s'associer à sa noble tâche, il obtint ce périlleux honneur. Cèt acte d'imprudente vertu compromit ses jours ; à quelque temps de là il fut arrêté comme suspect, et quels qu'aient été les efforts de Marie-Joseph, il ne put sauver son frère. Le 8 thermidor (an II) André monta sur la fatale charrette, et vit placer à ses côtés son malheureux ami Roucher, l'auteur du poëme des *Mois*. *Pourtant, j'avais quelque chose là!* dit-il en montant à l'échafaud. Il n'avait que trente-et-un ans :

IV.

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
Appelle aujourd'hui l'industrie.
Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau
Naît aussi pour notre patrie.
Elle expirait : son sang était tari; ses flancs
Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans
A soi-même inconnue, à son heure suprême,
Ses guides tremblans, incertains,
Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême,
De son salut la charger elle-même.
Long-temps, en trois races d'humains,
Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :
Les ministres de l'encensoir,
Et les grands, et le peuple immense,
Tous à leurs envoyés confiront leur pouvoir.
Versailles les attend. On s'empresse d'élire;
On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
Les représentans de l'empire.

V.

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
Fiers d'un règne antique et farouche,
De siècles ignorans à leurs pieds prosternés,
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.
Douce égalité, sur leur bouche,
A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.
Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
Forts de tous nos droits éclaircis,
De la dignité d'homme, et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières.
Le sénat du peuple est assis.
Il invite en son sein, où respire la France,
Les deux fiers sénats; mais leurs cœurs
N'ont que des refus. Il commence :
Il doit tout voir; créer l'État, les lois, les mœurs.
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde
Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs
Dévoiler la source féconde.

VI.

On tremble. On croit, n'osant encore lever le bras,
Les disperser par l'épouvante.
Ils s'assemblaient; leur seuil méconnaissant leurs pas,
Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,
Luit la baïonnette insolente.
Dieu! vont-ils fuir? Non, non. Du peuple accompagnés,
Tous, par la ville, ils errent indignés :
Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
Victime d'un jaloux pouvoir,
Sans asile flottait, courait la terre entière,
Pour mettre au jour les dieux de la lumière.
Au loin fut un ample manoir
Où le réseau noueux, en élastique égide,
Arme d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
Peuple, de tes élus cette retraite obscure
Fut la Délos. O murs! temple à jamais fameux!
Berceau des lois! sainte masure!

VII.

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais
Cette vénérable demeure;
Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
Elle règne au milieu des dômes, des palais.
Qu'au lit de mort tout Français pleure,
S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.
Que Sion, Delphe, et la Mecque, et Saïs
Aient de moins de croyans attiré l'œil fidèle.
Que ce voyage souhaité
Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle
Ce tiers-état à la honte rebelle,
Fondateur de la liberté :
Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
A travers d'humides torrens
Que versait la nue orageuse;
Cinq prêtres avec eux; tous amis, tous parens,
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte:
Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans;
De ranimer la France éteinte;

VIII.

De ne point se quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes.
Tout un peuple, inondant jusqu'aux *faîtes des toits*,
De larmes, de silence, ou de *confuses voix*,
Applaudissait ces vœux augustes.
O jour! jour triomphant! jour saint! jour immortel!
Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice!
O soleil, ton char étonné
S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice
Tu contemplais ce divin sacrifice!
O jour de splendeur couronné,
Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
Vers toi d'un œil religieux
Remonter au loin dans l'histoire.
Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,

Du dernier avenir ira percer les ombres.
Moins belle la comète aux longs crins radieux
Enflamme les nuits les plus sombres.

IX.

Que faisaient cependant les sénats séparés ?
Le front ceint d'un vaste plumage,
Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés ?
Pour arrêter le noble ouvrage ?
Pour n'être point Français ? pour commander aux lois ?
Pour ramener ces temps de leurs exploits,
Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
Aux cris du peuple indifférens,
Partageaient le trésor, l'État, le diadême ?
Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
Trouve des amis. Quelques grands,
Et de dignes pasteurs une troupe fidèle,
Par ta céleste main poussés,
Conscience, chaste immortelle,
Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
Se joindre ; à leur orgueil abandonnant des prêtres
D'opulence perdus, des nobles insensés
Ensevelis dans leurs ancêtres.

X.

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
O raison, divine puissance !
Ton souffle impérieux dans le même sentier
Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
Rouler en paix son onde immense,
Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
O France ! sois heureuse entre toutes les mères.
Ne pleure plus des fils ingrats,
Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères ;
Tous revenus des lointaines chimères,
La famille est toute en tes bras.
Mais que vois-je ? ils feignaient ? Aux bords de notre Seine
Pourquoi ces belliqueux apprêts ?
Pourquoi vers notre cité reine
Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
Traînés à conspirer au trépas de la France ?
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais ?
Riez, lâche et perfide engeance.

XI.

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
Riez ; mais le torrent s'amasse.
Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés
Bouillonnent. Des lions si long-temps déchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace ?
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
Sous son pied faible elle sent fuir la terre,
Et meurt sous les pesans éclats
Des créneaux fulminans, des tours et des murailles
Qui ceignaient son front détesté.
Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille à tous les vents jeté,
Vole, débris infâme, et cendre inanimée ;
Et de ces grands tombeaux, la belle liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII.

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
Trois couleurs dans sa main agile
Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,
En homme transformer l'argile,
La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.
Le genre humain d'espérance et d'orgueil
Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.
Jusque sur les trônes lointains
Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
Pour retenir leurs tremblans diadêmes,
Portèrent leurs royales mains.
A son souffle de feu, soudain de nos campagnes
S'écoulent les soldats épars,
Comme les neiges des montagnes ;
Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,
Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,
Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,
Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII.

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats
Se résout la glèbe aguerrie.
Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.
Sur tous ses fils, jurant d'affronter le trépas,
Appuyée au loin, la patrie
Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,
Des paladins le fer gladiateur,
Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.
Salut, peuple français ! ma main
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
Reprends tes droits, rentré dans ton empire.

Par toi sous le niveau divin
La fière égalité range tout devant elle.
Ton choix, de splendeur revêtu,
Fait les grands. La race mortelle
Par toi lève son front si long-temps abattu.
Devant les nations souverains légitimes,
Ces fronts, dits souverains, s'abaissent. La vertu
Des honneurs aplanit les cimes.

XIV.

O peuple deux fois né! peuple vieux et nouveau!
Tronc rajeuni par les années!
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau!
Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau
Qui nous montra nos destinées!
Paris vous tend les bras, enfans de notre choix!
Pères d'un peuple! architectes des lois!
Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure;
Ses droits sacrés, nés avec la nature,
Contemporains de l'Éternel.
Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.
Tout obstacle est mort sous vos coups.
Vous voilà montés sur le faîte.
Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre.
Il vous reste à borner et les autres et vous;
Il vous reste à savoir descendre.

XV.

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois
Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
Hommes! d'un homme libre écoutez donc la voix.
Ne craignez plus que vous, magistrats, peuples, rois,
Citoyens, tous tant que nous sommes,
Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
L'ambition, serpent insidieux,
Arbre impur, que déguise une brillante écorce.
L'empire, l'absolu pouvoir
Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
Trop de désirs naissent de trop de force.
Qui peut tout, pourra trop vouloir.
Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
Et l'équitable humanité,
Et la décence au doux langage.
L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
Vaincu par sa propre victoire.

XVI.

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.
Contenez dans son lit cette orageuse mer.
Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas! sa jeune liberté.
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête,
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah! ne le laissez pas, dans sa sanglante rage,
D'un ressentiment inhumain
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

XVII.

Peuple! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions par eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles noires de poisons,
Sont autant de gibets affamés de carnage.
Ils attisent de rang en rang
La proscription et l'outrage.
Chaque jour, dans l'arène, ils déchirent le flanc
D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII.

Peuple, la liberté, d'un bras religieux,
Garde l'immuable équilibre
De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
Son courage n'est point féroce et furieux;
Et l'oppresseur n'est jamais libre.
Périsse l'homme vil! périssent les flatteurs,
Des rois, du peuple infâmes corrupteurs!

L'amour du souverain, de la loi salutaire,
Toujours teint leurs lèvres de miel.
Peur, avarice ou haine, est leur dieu sanguinaire.
Sur la vertu toujours leur langue amère
Distille l'opprobre et le fiel.
Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
Séjans, Tigellins empressés
Vers quiconque est devenu maître;
Si, voués au lacet, de faibles accusés
Expirent sous les mains de leurs coupables frères;
Si le meurtre est vainqueur; si les bras insensés
Forcent des toits héréditaires;

XIX.

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : C'EST BIEN, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.
Ainsi de deux partis les aveugles conseils
Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
Dans un égal abîme, une égale démence,
De tous deux entraîne les pas.
L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,
Veut être esclave et despote, et s'offense
Que ramper soit honteux et bas,
L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte;
Il veut du faible sans soutien
Savourer les pleurs ou la crainte.
L'un du nom de sujet, l'autre de citoyen,
Masque son âme inique et de vice flétrie;
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
Liberté, vérité, patrie.

XX.

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,
Le fanatisme se relève.
Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour-à-tour;
Ministres effrayans de concorde et d'amour,
Venus pour apporter le glaive;
Ardens contre la terre à soulever les cieux,
Rivaux des lois, d'humbles séditieux,
De trouble et d'anathème artisans implacables...
Mais où vais-je? L'œil tout-puissant
Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
Laissons cent fois échapper les coupables,
Plutôt qu'outrager l'innocent.
Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
Plus d'un, par les méchans conduit,
N'est que vertueux et crédule.
De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
Où la patrie aimée et sans faste et sans bruit,
Allume de constantes flammes.

XXI.

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
Rocs affermis du sein de l'onde,
Raison, fille du temps, tes durables succès
Sur le pouvoir des lois établiront la paix.
Et vous, usurpateurs du monde,
Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
Ouvrez les yeux : hâtez-vous. Vous voyez
Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
S'avance vers vous. Croyez-moi,
Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
Aux nations déguisez mieux vos chaînes :
Allégez-leur le poids d'un roi.
Effacez de leur sein les livides blessures,
Traces de vos pieds oppresseurs.
Le ciel parle dans leurs murmures.
Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs;
Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,
Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
D'un effroi salutaire et sage :

XXII.

Apprenez la justice; apprenez que vos droits
Ne sont point votre vain caprice,
Si votre sceptre impie ose frapper les lois;
Parricides, tremblez; tremblez, indignes rois.
La liberté législatrice,
La sainte liberté, fille du sol français,
Pour venger l'homme et punir les forfaits,
Va parcourir la terre en arbitre suprême.
Tremblez! ses yeux lancent l'éclair.
Il faudra comparaître et répondre vous-même;
Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadême,
Sans gardes hérissés de fer.
La nécessité traîne, inflexible et puissante,
A ce tribunal souverain,
Votre majesté chancelante :
Là seront recueillis les pleurs du genre humain :
Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain
Disparaîtront, réduits en poudre.

ODES.

ODE II.

STROPHE.

O mon esprit, au sein des cieux,
Loin de tes noirs chagrins une ardente allégresse
Te transporte au banquet des dieux;
Lorsque ta haine vengeresse,
Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
De là vole aux méchans ta flèche redoutée,
D'un fiel vertueux humectée;
Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
Sur tous ces pontifes du crime,
Par qui la France, aveugle et stupide victime,
Palpite et se débat contre une longue mort,
Lance ta fureur magnanime.

ANTI-STROPHE.

Tu crois, d'un éternel flambeau,
Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
Défendre à la nuit du tombeau
D'ensevelir leur infamie.
Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,
Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,
Frémir l'horreur publique, et d'honneur et de gloire
Fleurir ma tombe et ta mémoire:
Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
Quand l'amoureux fleuve d'Élide
Eut de traîtres punis vu triompher Alcide;
Ou quand l'arc pythien d'un reptile fougueux
Eut purgé les champs de Phocide.

ÉPODE.

Vain espoir! inutile soin!
Ramper est des humains l'ambition commune;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
Voir, fatigue leurs yeux; juger, les importune;
Ils laissent juger la fortune,
Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire.
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE.

Que tant d'opprimés expirans
Aillent aux cieux réveiller le supplice;
Que sur ces monstres dévorans
Son bras d'airain s'appesantisse;
Qu'ils tombent; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
Et pour jamais transmise à la publique ivresse
Ta louange avec leur bassesse?
Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits
Sont bénis de la terre entière.
Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière;
Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
Étend un voile de lumière.

ANTI-STROPHE.

Dès lors l'étranger étonné
Se tait avec respect devant leur sceptre immense;
Leur peuple à leurs pieds enchaîné
Vantant jusques à leur clémence,
Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourmens;
Nous, de la vertu libre indomptables amans.
Humains, lâche troupeau... Mais qu'importent au sage
Votre blâme, votre suffrage,
Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
Vos passions précipitées?
Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,
Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE.

Lui, grands dieux! courtisan menteur,
De sa raison céleste abandonner le faîte,
Pour descendre à votre hauteur!
En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
Sur le sol où son pied s'arrête,
Il reste inébranlable à tout effort mortel;
Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
Toujours turbulent et servile,
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

ODE VIII.

A FANNY MALADE.

Quelquefois un souffle rapide
Obscurcit un moment sous sa vapeur humide

L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur.
Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée!
Un moment l'haleine enflammée
De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,
Enveloppa tes traits calmes et languissans!
Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche,
Et que de miel coulait de tes faibles accens!

Oh! qu'une belle est plus à craindre,
Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,
Qu'on s'alarme pour elle. Ah! s'il était des cœurs,
Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,
Ils ne resteraient point paisibles
Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,
Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle;
Je le vois. Mais du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
Sont des dieux la divine image;
Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries,
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux.
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie!
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressans!
Et leur toit rayonner de ta douce présence,
Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présens!

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau;
Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières,
Et te font des destins accuser la rigueur,
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être;
Et les douleurs que tu fais naître
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur?

Troie, antique honneur de l'Asie,
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
D'Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instans rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux,
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire;
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

DERNIERS VERS DE L'AUTEUR.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé, sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières;
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . .

IDYLLES.

LE JEUNE MALADE.

— Apollon, dieu sauveur, dieu des savans mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante

Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue;
Et, chaque été nouveau, d'un taureau mugissant
La hache à ton autel fera couler le sang.

— Eh bien! mon fils, es-tu toujours impitoyable?
Ton funeste silence est-il inexorable?
Enfant, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis?

— Ma mère, adieu; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge: avec effort je respire; et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas. Adieu; ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse;
Tout me pèse, et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah! j'expire! ô douleurs!

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage;
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
Mêlé leurs sucs puissans qui donnent le repos:
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne a composé des charmes.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès, ni tes yeux, le sommeil.
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière;
C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
Qui pleure; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;
Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
Tiens, presse de ta lèvre, hélas! pâle et glacée,
Par qui cette mamelle était jadis pressée,
Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,
Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe! ô vallons! ô bocage!
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin!
De légères beautés, troupe agile et dansante...
Tu sais, tu sais, ma mère? Aux bords de l'Érymanthe,
Là, ni loups ravisseurs, ni serpens, ni poisons.
O visage divin! ô fêtes! ô chansons!
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus
Si blancs, si délicats! je ne les verrai plus.
Oh! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe,
Que je la voie encor cette vierge charmante!
Oh! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père! enchante ta vieillesse.
Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts,
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
O que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau: Les Parques sont cruelles?

— Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé
Qui t'a, jusqu'à ce point, cruellement blessé?
Ah! mon malheureux fils! Oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe charmante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?
N'es-tu pas riche et beau? du moins quand la douleur
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur.
Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes?
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?
Ou ne serait-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété;
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses?
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi?
Cette belle Daphné?... — Dieux! ma mère, tais-toi.
Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? elle est fière, inflexible;
Comme les immortels elle est belle et terrible!
Mille amans l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée...
Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Écoute ma prière et viens à mon secours:
Je meurs; va la trouver: que tes traits, que ton âge,
De sa mère, à ses yeux, offrent la sainte image.

Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
Prends la coupe d'onyx, à Corinthe ravie;
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie,
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;
Adjure cieux et mers, Dieu, temple, autel, déesse;
Pars, et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance
Me dit... — Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels entremêlés de pleurs.
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin: — Mon cher fils, tu vivras,
Tu vivras. — Elle vient s'asseoir près de la couche:
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble; sous ses tissus il veut cacher sa tête.
— Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle, que fais-tu? pourquoi veux-tu mourir?
Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir;
Vis; et formons ensemble une seule famille.
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. —

HYLAS.

AU CHEVALIER DE PANGE.

Le navire, éloquent fils des bois du Pénée,
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
Craignant près de l'Euxin les menaces du nord,
S'arrête et se confie au doux calme d'un port.
Aux regards des héros le rivage est tranquille;
Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,
Et va, pour les banquets sur l'herbe préparés,
Chercher une onde pure en ces bords ignorés.
Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,
Trois naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
Cette bouche, ces yeux; et leur onde à l'instant
Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphyre,
Un murmure plus doux l'avertit et l'attire:
Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs:
Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs;
Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
Et s'égare à cueillir une belle guirlande.
Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
Sur l'immobile arène il l'admire couler,
Se courbe, et, s'appuyant à la rive penchante,
Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.
De leurs roseaux touffus les trois nymphes soudain
Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
En un lit de jonc frais et de mousses nouvelles.
Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,
Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté
Le rassure et le loue et flatte sa beauté.
Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
De la jeunesse en fleur la première étamine,
Ou sèchent en riant quelques pleurs gracieux
Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

— Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
Qui, de cent flots brisés, prompte à suivre la loi,
Ondoyante, volait et s'élançait vers moi. —

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,
Va, vient, le cherche, crie auprès de l'onde pure:
Hylas! Hylas! Il crie et mille et mille fois.
Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix,
Et du fond des roseaux, pour adoucir sa peine,
Lui répond d'une voix inentendue et vaine.

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune idylle au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillans;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Ségrais,
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

ÉPILOGUE.

Ma muse pastorale aux regards des Français
Osait ne point rougir d'habiter les forêts.
Elle eût voulu montrer aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles
Et ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,

Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
Vit à ses doux accens incliner leur feuillage;
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs.
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine.
Et les bords montueux de ce lac enchanté,
Des vallons de Zurich pure divinité,
Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux;
Et partout, sur leurs bords, a coupé des roseaux.
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours.
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle osait composer sa flûte bocagère,
Et voulait, sous ses doigts exhalant de doux sons,
Chanter Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.

ÉLÉGIES.

ÉLÉGIE.

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accens de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie, et ma dépouille, et tout mon souvenir.
Eh! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
Se voir au loin périr dans des mémoires chères?
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile:
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
Quels maux ont abrégé ses rapides instans;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre long-temps.
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignora le langage;
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs;
Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits, dans leur germe éteints avant d'éclore
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
Sans doute vous direz: — Que n'est-il avec nous! —

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs;
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
Mais, ô que mollement reposera ma cendre,
Si parfois un penchant impérieux et tendre
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
Vos yeux en approchant pensent voir leur ami!
Si vos chants, de mes feux vont redisant l'histoire;
Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,
L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu.
Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne;
Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
N'allument dans vos flancs un pénible trépas;
Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes;
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes;
Que vos heureux destins, les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel,
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
Près de vous désolée, en accusant les dieux,
Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

ÉLÉGIE.

AU CHEVALIER DE PANGE.

Quand la feuille en festons a couronné les bois,
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.

Il serait criminel aux yeux de la nature,
Si, de ses dons heureux négligeant la culture,
Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
Dégoûté de poursuivre une muse étrangère
Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,
Tu t'es fait du silence une coupable loi!
Tu naquis rossignol. Pourquoi loin du bocage
Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage
Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés,
T'en allais-tu chercher la muse des cités?
Cette muse, d'éclat, de pourpre environnée,
Qui le glaive à la main, du diadême ornée,
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois?
Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles
Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,
Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux?
Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté?
L'amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
Dans le fond d'une rose, un matin du printemps,
Le trouva nouveau-né. . . . .
Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
L'ôta de son berceau d'une timide main,
Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;
Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,
De mobiles ruisseaux la colline animée,
L'âme de mille fleurs dans les zéphyrs semée;
Là parmi les oiseaux l'amour vient se poser;
Là sous les antres frais habite le baiser.
Les muses et l'amour ont les mêmes retraites.
L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
Bois, écho, frais zéphyrs, dieux champêtres et doux,
Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
J'ai choisi parmi vous ma muse jeune et chère;
Et bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,
Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.
Et puis une plus belle eût voulu plus de soins;
Délicate et craintive, un rien la décourage,
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
Elle va parcourant tous les objets flatteurs,
Sans se fixer jamais; non plus que sur les fleurs
Les zéphyrs vagabonds, doux rivaux des abeilles,
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
Une source brillante, un buisson qui fleurit,
Tout amuse ses yeux; elle pleure, elle rit.
Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,
Elle erre avec une onde et pure et languissante;
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
Dans une touffe épaisse elle va se cacher,
Et sans bruit épier sur la grotte pendante
Ce que dira le Faune à la nymphe imprudente,
Qui dans cet antre sourd et des Faunes ami
Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,
Elle ose regarder au fond des précipices
Où sur le roc mugit le torrent effréné,
Du droit sommet d'un mont tout-à-coup déchaîné.
Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
Suivre les moissonneurs et lier la javelle.
L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,
Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux;
Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine;
Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine.
Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,
Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami; viens, nos muses t'attendent;
Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent;
Viens voir ensemble et l'antre et l'onde et les forêts.
Chaque soir une table, aux suaves apprêts,
Asseoira près de nous nos belles adorées.
Ou, cherchant dans le bois des nymphes égarées,
Nous entendrons les ris, les chansons, les festins;
Et les verres emplis sous les bosquets lointains
Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
De leur voix argentine égayer notre oreille.
Mais si, toujours ingrat, à ses charmantes sœurs
Ton front rejette encore leurs couronnes de fleurs
Si de leurs soins pressans la douce impatience
N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense;
Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis
Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis,
Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose;
Et quand tu lui viendras présenter une rose.
Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,
Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

———

ÉLÉGIE.

O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore,
Viens-tu? vas-tu venir? es-tu bien loin encore?
Ah ! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard,
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
Tu dors, belle Camille; et c'est toi, mon amour,
Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour.
Si tu l'avais voulu, dieux! cette nuit cruelle
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.
Mon âme comme un songe autour de ton sommeil
Voltige. En me lisant, demain à ton réveil
Tu verras, comme moi, si mon cœur est paisible.
J'ai soulevé, pour toi, sur ma couche pénible,
Ma tête appesantie. Assis, et plein de toi,
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi,
Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
O Camille, tu dors! tes doux yeux sont fermés.
Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.
Mais, si je me trompais! dieux! ô dieux! si tu veilles!
Et lorsque loin de toi j'endure le tourment
D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,
Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix!
Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais.
Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
Un autre! O honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?
Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
De ses regards féconds en douces impostures?
Une amante moins belle aime mieux, et du moins
Humble et timide à plaire, elle est pleine de soins;
Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amans attaquent sa constance;
Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit pas sans dire:—Qu'elle est belle!—
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice, inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine.
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantemens,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans un peuple d'amans?
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

ÉPÎTRE

A M. LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS.

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
Sans qui de l'univers je vivrais exilé :
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié?

Ah! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups;
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage!
Combien de fois tremblant et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des dieux!
Combien il frémira d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête;
Et d'écueils en écueils portera ses douleurs,
Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs!
Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
Viendra le recueillir, le pousser au rivage,
Endormir dans ses flancs le poison ennemi,
Réchauffer dans son sein le sein de son ami,
Et de son fol amour étouffer la semence,
Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance!
Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
Au repos d'un ami sacrifier le sien!
Plaindre de s'immoler l'occasion ravie,
Être heureux de sa joie et vivre de sa vie!

Si le ciel a daigné, d'un regard amoureux,
Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
Je ne demande point que mes sillons avides
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides;
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,
Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné;
Ni même, vœu plus doux! que la main d'Uranie

Embellisse mon front des palmes du génie :
Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
Se partagent ma vie et pleurent mon trépas :
Que ces doctes héros, dont la main de la gloire
A consacré les noms au temple de Mémoire,
Plutôt que leurs talens, inspirent à mon cœur
Les aimables vertus qui firent leur bonheur;
Et que de l'amitié ces antiques modèles
Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
Si le feu qui respire en leurs divins écrits
D'une vive étincelle échauffa nos esprits;
Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie;
Oh! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
Gardons d'en négliger la plus belle moitié;
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,
Y retrouvait d'un port l'asile salutaire;
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
Prêta de l'amitié les utiles secours.
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie,
Elle essuya les yeux que fit pleurer Cinthie.
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
De Gallus expirant consolé le malheur?
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
Ovide, ah! qu'à mes yeux ton infortune est grande!
Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de tes vers les lâches faussetés :
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
Pas un cœur, qui du tien zélé dépositaire,
Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi!
Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace;
Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe; leur tonnerre aura trompé leurs mains:
Nous resterons unis en dépit des destins.
Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle;
Qu'elle arme tous ses traits; nous sommes trois contre elle.
Nos cœurs peuvent l'attendre et, dans tous ses combats,
L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
Que nous importe alors si le dieu du Permesse
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris?
Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple,
Où la félicité les reçut dans son temple,
Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
De leur double laurier su ravir le plus beau.
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre,
Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
Castor charme les dieux et son frère l'inspire.
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
Que Virgile envia le destin de Nisus.
Que dis-je? Ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine (1),
Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
Que jadis Simonide anima de ses pleurs?
Et toi, dont le génie, amant de la retraite,
Et des leçons d'Ascra studieux interprète,
Accompagnant l'Année en ses douze palais,
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits :
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée
Quand ils vont couronner cette vierge adorée,
Dont par la main du temps l'empire est respecté,
Et de qui la vieillesse augmente la beauté!
L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
Ces sentimens du cœur que l'esprit ne peut feindre;
De ses tableaux fardés les frivoles appas
N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
Eh! comment me tracer une image fidèle
Des traits dont votre main ignore le modèle?
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
Le contemple vivant ce modèle parfait:
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore
Lui, qui fait adorer la vertu qu'il adore;
Lui, qui trace, en un vers des Muses agréé,
Un sentiment profond que son cœur a créé.
Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer?
Non; l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie :
Même souffle anima le poète charmant,
L'ami religieux, et le parfait amant.
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
Bavius et Zoïle, et Gacon et Linière,
Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
Vécurent sans maîtresse et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime;
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux;
Badinage insipide où leur ennui se joue,
Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
Voyez si d'une belle un jeune amant épris,
A tressailli jamais en lisant leurs écrits;

(1) Fils de l'auteur du poéme de *la Religion*, et petit-fils du grand Racine. Il mourut à Cadix, lors du désastre qui détruisit Lisbonne et qui ébranla toute la côte de Portugal et d'Espagne.

Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
De la sainte amitié respirèrent les flammes.
O peuple de héros, exemples des mortels!
C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels;
C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athène,
Aux temps sanctifiés par la vertu romaine;
Quand l'âme de Lélie animait Scipion,
Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion;
C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
Où les vertus étaient les lois de la patrie.
O demi-dieux amis! Atticus, Cicéron,
Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron!
Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue;
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
N'eût été pour le sage un désirable asile?
Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté
Armait la main du vice et la férocité;
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage;
Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat?
Thraséa, Soranus, Sénécion, Rustique,
Vous tous dignes enfans de la patrie antique,
Je vous vois tous, amis, entourés de bourreaux,
Braver du scélérat les indignes faisceaux,
Du lâche délateur l'impudente richesse,
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
Garder une patrie, et des lois et des mœurs;
Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
Les flots contagieux de cette mer impure;
Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
Amitié! de leur gloire anoblis nos archives.
Viens, viens : que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureuse
Descendre des vertus la troupe radieuse :
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.
Ranime les beaux-arts; éveille leur génie;
Chasse de leur empire et la haine et l'envie :
Loin de toi, dans l'opprobre ils meurent avilis;
Pour conserver leur trône, ils doivent être unis.
Alors de l'univers ils forcent les hommages;
Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images;
Tout devient juste alors; et le peuple et les grands,
Quand l'homme est respectable, honorent les talens.
Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle;
La main de Phidias créa des immortels;
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis;
Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
Qu'au-delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encore sur la lyre immortelle.
Que nos noms soient sacrés; que nos chants glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux.
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées;
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées;
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

FRAGMENS.

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde,
Au front de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Innaïs rendez, rendez, hélas!
Par Cybèle et Cérès et sa fille adorée,
Une grâce légère, une grâce sacrée.
Naguère auprès de vous elle avait son berceau,
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux au moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accens de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.
Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie;
Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,
En un vase d'argile il pressera le sein,
Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
La pierre, en ce tombeau, sur mes mânes posée.
Morts et vivans, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

A compter nos brebis je remplace ma mère,
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père,
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
Au retour de l'été, fait résonner l'airain
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée,
Avec ses jeunes rois, la jeunesse envolée.
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux

Est ouverte ; et l'essaim, conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

Mes chants savent tout peindre ; accours, viens les entendre,
Ma voix plaît, ô Camille, elle est flexible et tendre.
Philomèle, les bois, les eaux, les pampres verts,
Les muses, le printemps, habitent dans mes vers.
Le baiser dans mes vers étincelle et expire.
La source au pied d'argent, qui m'arrête et respire,
Y roule en murmurant son flot léger et pur.
Souvent avec les cieux ils se parent d'azur.
Le souffle insinuant qui frémit sous l'ombrage,
Voltige dans mes vers comme dans le feuillage.
Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs ;
Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs,
Soit celles que seize ans, été plus doux encore,
Sur ta joue innocente ont l'art de faire éclore.
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière et son âme aux affronts ;
Pour qu'il puisse, enrichi de ses affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ces honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux !
Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même !
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime !
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile,
Où l'on coule une vie innocente et tranquille.
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis,
De n'offrir qu'aux talens de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses.

Va, sonore habitant de la sombre vallée,
Vole, invisible écho, voix douce, pure, ailée,
Qui, tant que de Paris m'éloignent les beaux jours,
Aimes à répéter mes vers et mes amours.
Les cieux sont enflammés : Vole, dis à Camille
Que je l'attends. Qu'ici, moi, dans ce bel asile
Je l'attends ; qu'un berceau de platanes épais,
Le même, en cette grotte, où l'autre jour au frais,
Pour nous, s'il lui souvient, l'heure ne fut point lente ;
Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante
D'où l'œil même du jour ne saurait approcher
Et qu'égaie en courant l'eau, fille du rocher.

Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les dieux les firent belles.
Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente,
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
L'une a dit à sa sœur : — Ma sœur. . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit, peut-être, ignorent les détours.
Viens. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
L'autre a dit à sa sœur : — Ma sœur, une fontaine
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
Dit : O les beaux oiseaux ! ô les belles compagnes !
Il s'arrêta long-temps à contempler leurs jeux.
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes ;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.

Ainsi, quand de l'Euxin la déesse étonnée
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
Aux héros de la Grèce à Colchos appelés
Orphée expédiait les mystères sacrés
Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
Il chantait quelles lois à ce vaste univers
Impriment à la fois des mouvemens divers ;
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles ;
D'où le souffle des vents vient animer les voiles ;
Dans l'ombre de la nuit, quels célestes flambeaux
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
Ardens à recueillir ces merveilles utiles,
Autour du demi-dieu, les princes immobiles,
Aux accens de sa voix demeuraient suspendus,
Et l'écoutaient encor, quand il ne chantait plus.

OVIDE, LIVRE II.

Oh! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
Sur le seuil d'une belle en arrêter le cours!
Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,
Mon âme, sans efforts, sans douleurs, sans combats,
Se dégage, et s'envole et ne le sente pas!
Qu'attiré sur ma tombe où la pierre luisante
Offrira de ma fin l'image séduisante,
Le voyageur ému, dise avec un soupir :
Ainsi puissé-je vivre et puissé-je mourir!

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue
A son esprit distrait n'est pas même rendue!
Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour
Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.
Mais non... Fuyons... Une autre avec plaisir tentée
Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée
Et de mes longs tourmens pour consoler mon cœur...
Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.
Qui? moi? J'aurais voulu sur ce seuil inflexible,
Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible;
J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé...
. . . .
Que l'amour au plus sage inspire de folie!
Allons; me voilà libre, et pour toute ma vie.
Oui, j'y suis résolu, je n'aimerai jamais;
J'en jure... Ma perfide avec tous ses attraits
Ferait pour m'apaiser un effort inutile...
J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile
Nous daignions sur nos vœux laisser aucun pouvoir;
Pour repousser ses traits, on n'a qu'à le vouloir.
Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...
Mais quel bruit à sa porte... Ah! dois-je attendre encore?
J'entends crier les gonds... On ouvre; c'est pour moi!...
Oh! ma. . . . . m'aime et me garde sa foi...
Je l'adore toujours... Ah dieux! ce n'est pas elle!
Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

Note. Nos lecteurs regretteront sans doute de ne pas trouver ici un plus grand nombre de vers d'*André Chénier*, mais nous n'avons pu donner plus d'étendue à nos citations : les œuvres de ce grand poète sont aujourd'hui la propriété de M. Charpentier, et c'est lui qui nous a désigné les différens morceaux que nous publions.

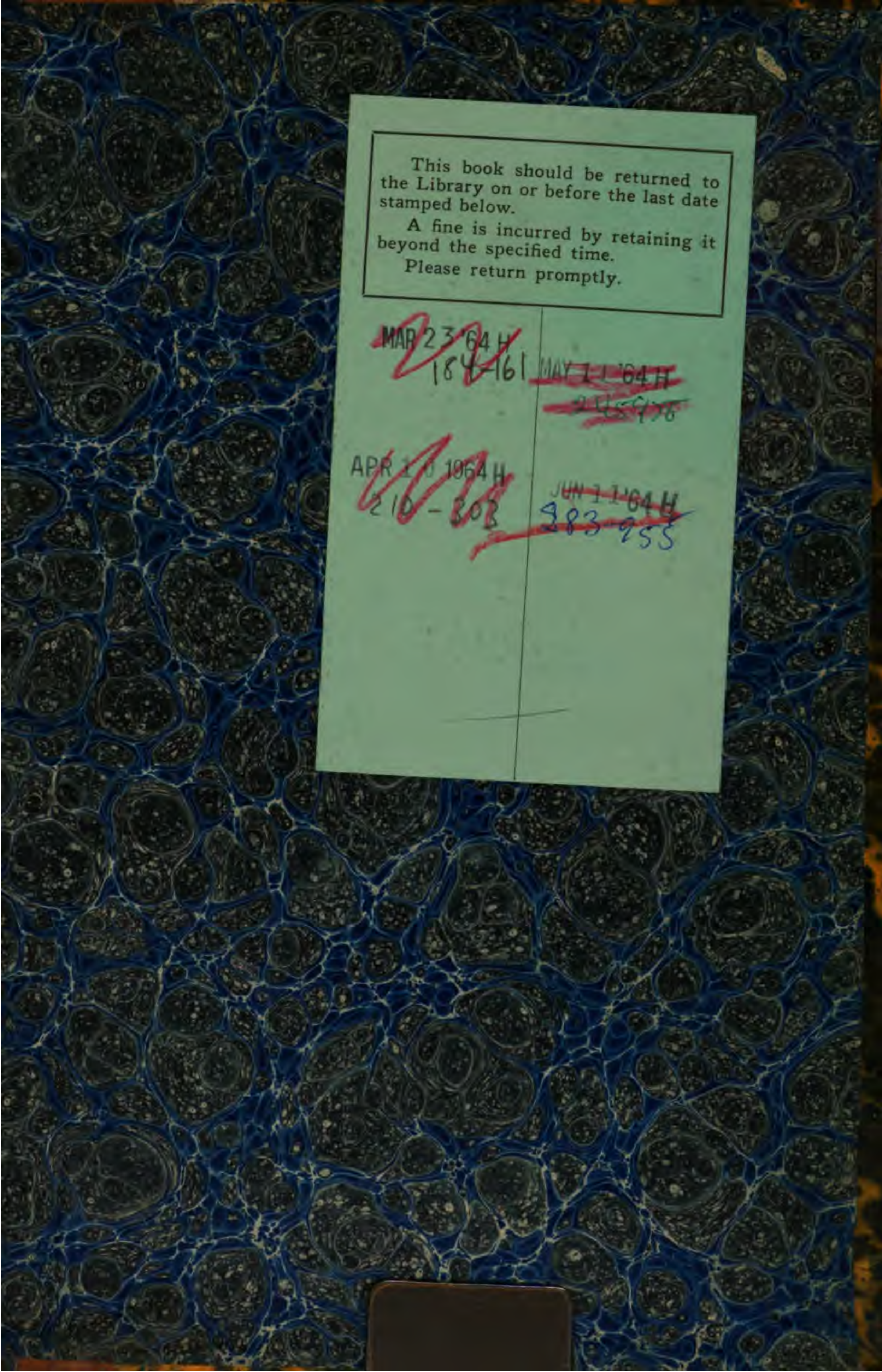
FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.




This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

